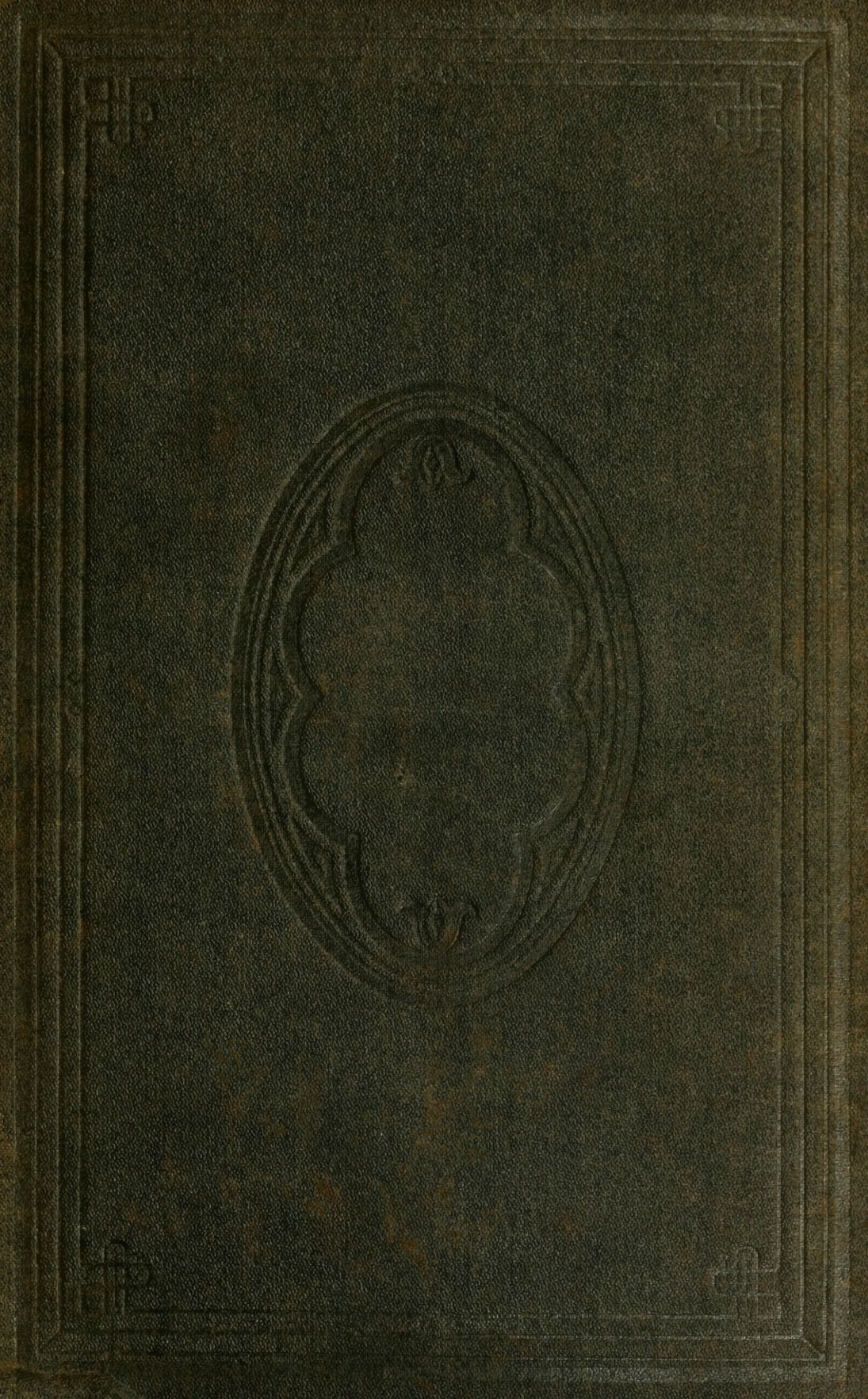


TUFTS COLLEGE LIBRARY.

Purchased.

Bound, March 1890.

25354.

1005

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME XCV. — 1er SEPTEMBRE 1889.

Paris.— Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-QUINZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1889

25354.

FAUSSE ROUTE

DEUXIÈME PARTIE (1)

IX.

Un jour, Herbert reçut une carte de Mme de Montévant, qui lui annonçait son arrivée à Paris et l'invitait à venir la voir. Il y courut dès qu'il fut de loisir, et trouva la mère et la fille resplendissantes de parure et de beauté au milieu d'un cercle nombreux. Sur de petites tables turques, le thé était servi; des palmiers, des plantes de grande taille faisaient autour d'elles une sorte de jardin d'hiver, où des lampes coiffées de bleu et de rose éclataient comme de fantastiques fleurs lumineuses. Herbert entrevit dans les profondeurs demi-obscures de ce hall des bahuts, des tapisseries, des miroirs aux ciselures bizarres, une foule d'objets qu'il supposa précieux : faïences, émaux, cristaux impalpables, dont les reflets irisés faisaient aux regards une sorte de caresse étrange et harmonieuse. Un sourire, un shake-hand accentué, lui souhaitèrent la bienvenue; on le présenta à diverses dames fort titrées, la plupart étrangères, à des jeunes filles qui lui parurent toutes jolies dans ce demi-jour, et d'une élégance fort luxueuse. Près d'elles, Lilia semblait d'une simplicité virginale qui rehaussait son prestige; c'était son art d'asservir la plus riche parure, de telle sorte qu'elle semblât le reflet et non pas l'ornement de sa beauté : Herbert s'amusa

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

et promit de revenir. Dans l'antichambre, il se croisa avec lord Mac-Lean, qui entrait, toujours froid et hautain, et qui ne parut même pas le voir.

Au bout de peu de temps, il devint un des habitués du salon de la rue de Monceau. Il n'y retrouvait pas cependant le même ton de familiarité qu'au Plessis. Mme de Montévant demeurait, à peu de chose près, la même, infatigablement affable et complimenteuse; Lilia, au contraire, était d'humeur inégale et changeante, parfois adorablement gracieuse et simple, particulièrement dans l'intimité ou le tête-à-tête, le plus souvent cordiale, avec des façons de bon camarade qu'elle réservait comme un privilège aux plus anciens de ses amis; mais si, d'aventure, il survenait quelque nouveau-venu, quelque personnage de marque, diplomate ou homme politique, un prince en voyage, un écrivain célèbre ou un artiste en vogue, une autre Lilia surgissait aussitôt, railleuse, agressive, impérieuse; le jeune officier devenait alors l'objet de ses attaques mutines ou brusques, d'épigrammes plus ou moins barbelées qui amusaient fort la galerie; cette petite guerre mettait en lumière la causticité provocante et la vivacité de repartie de Mlle de Montévant aux dépens d'Herbert qui supportait impatiemment ce rôle sacrifié. S'il s'avisait de se plaindre, elle riait : — « Allez faire panser vos blessures près de ma mère;... elle est la providence des boudeurs... Vous reviendrez quand vous serez de bonne humeur. » Elle le laissait alors se morfondre dans un délaissement fort sensible à son amour-propre, nullement attendrie de ses airs de dépit ou de sa désolation. Après quelques soirées de ce genre, Herbert partait furieux, se jurait de ne plus remettre les pieds chez cette cruelle coquette. Mais il revenait.

Il lui était arrivé de tenir bon toute une quinzaine; au bout de ce temps, n'entendant plus parler de rien ni de personne, ne recevant ni excuses, ni appel et s'ennuyant à rendre l'âme dans les catacombes de l'oubli où il se sentait enseveli, il avait reparu, penaud et suppliant, rue de Monceau. Lilia l'avait accueilli comme si elle l'avait vu la veille, sans paraître même s'être aperçue de son absence.

Dans le cours de la soirée pourtant, elle avait trouvé moyen de lui adresser deux ou trois mots gracieux avec un joli regard enveloppant, et Herbert s'était trouvé dédommagé de ces jours de pénitence, car il avait eu le plaisir de remarquer l'attention jalouse dont il devenait l'objet, et l'ineffable consolation de voir un nuage de surprise désagréable troubler un instant la sérénité olympienne de lord Mac-Lean. O fragilité des cœurs vains! il avait suffi d'un clin d'œil et de deux ou trois syllabes pour effacer l'amertume des mécomptes passés.

Il est juste de dire qu'Herbert n'était pas la seule victime des caprices et des boutades de la belle Lilia; l'un après l'autre, plus tôt ou plus tard, tous y passaient; le pareil destin de ses rivaux lui faisait prendre son mal en patience...

Mlle de Montévant avait le don fatal d'allumer les fureurs de la vanité, comme d'autres déchaînent les passions des sens. Elle touchait d'instinct les ressorts les plus sensibles de l'amour-propre : c'était là le secret de son tout-puissant empire.

Herbert, assoupli et dompté, continuait ses visites, accidentées de tous les drames secrets de l'orgueil flatté ou meurtri, du dépit, de l'illusion, de la jalousie.

Parmi tous les hommes assidus près de Mlle de Montévant, le plus déplaisant était, sans contredit pour Herbert, lord Mac-Lean, le plus évidemment favorisé de Lilia, soit pour le prestige d'une fabuleuse fortune, ou l'éclat de retentissantes aventures galantes, ou l'espèce de séduction cachée dans le contraste de la passion qu'il affichait pour elle et de sa froideur envers toute autre. Cet homme de grande naissance et de grandes manières, modèle de correcte élégance et d'insolence rigide, avait-il réussi à lui plaire, malgré ses quarante-cinq ans bien sonnés, et la fatigue inscrite sur ses traits par une longue suite de succès et d'excès? Se flattait-elle de le fixer? Jouissait-elle simplement, sans arrière-pensée, du plaisir d'avoir à sa merci un personnage presque légendaire, un des plus illustres *sportsmen* d'Angleterre, dont chaque mouvement était noté par la curiosité publique, dont les habitudes, les attelages, les chevaux étaient aussi connus que ceux du prince de Galles? Un regard de lui était une gloire pour une femme, son amitié suffisait à mettre du jour au lendemain une inconnue à la mode, ses attentions valaient un prix d'élégance ou de beauté. Il n'était pas douteux que son assiduité près de Mlle de Montévant n'eût beaucoup contribué à la porter au premier rang des *professional beauties*. Son nom figurait maintenant dans toutes les chroniques de la mode; les toilettes de Lilia étaient décrites en détail, on citait ses fournisseurs; on nommait ceux qui la faisaient danser, et tout ce bruit ne l'importunait pas. Elle aimait ce triomphe tapageur, ne se doutant guère de quel prix il se paie tôt ou tard.

Déjà quelques notes perfides sur sa naissance et les sources mystérieuses de sa fortune avaient paru, mêlées à des louanges extravagantes, dans un de ces journaux d'un genre suspect où des plumes anonymes essayaient journellement d'allumer le scandale autour des noms en vue. Ces insinuations seraient demeurées ignorées de celles qui en étaient l'objet, si une main perverse n'avait pris soin de leur envoyer le journal avec un trait d'encre rouge sou-

lignant l'allusion. Mme de Montévant avait réussi à le soustraire à sa fille, et, comme il s'agissait d'une feuille peu répandue et fort méprisée, elle s'était flattée que peu de personnes en auraient connaissance, ce qui se trouva vrai ; puis, elle n'y avait plus songé. Chaque fois qu'il rencontrait ainsi le nom de Lilia tout au long imprimé, Herbert ressentait un malaise sensible : c'était un grief ajouté à ceux qu'il nourrissait contre lord Mac-Lean : — « C'est cet animal-là qui la compromet ; on dirait qu'il est vissé à un tambour de basque, et que chacun de ses mouvemens fait sonner tous les grelots. » Il ne pouvait le souffrir, et quand il le voyait bien installé près de Lilia et confortable dans sa suffisance triomphante, il rêvait de quelque moyen violent de lui être désagréable et de témoigner sa rancune. Mais lord Mac-Lean, toujours dédaigneusement poli, froidement *distant*, ne donnait prétexte à aucune querelle ; il usait seulement avec ostentation de tous ses avantages près de Lilia, n'écoutant qu'elle, ne s'adressant qu'à elle, laissant passer toute interruption dans un silence longanime et reprenant ensuite, comme si de rien n'était, son discours. Si parfois, irrité de ce parti-pris d'ignorer les importuns, on lui adressait directement la parole, le laconisme tranchant de la réponse, malgré une irréprochable correction dans les mots, ôtait toute envie de poursuivre l'entretien. Plus d'une fois Herbert s'était dit que cette situation ne pouvait durer et que cela finirait mal. Comment cela devait finir, certes, il ne s'en doutait guère.

Il était, en ce temps-là, de très méchante humeur, ayant appris de Lucy elle-même qu'elle ne reviendrait pas à Paris au printemps et qu'elle irait passer l'été à Montreux au retour de Madère. Il avait répondu par une lettre d'une rare sécheresse, terminée par un trait fort plaisant : — « Figurez-vous, ma cousine, qu'une bonne âme, comme il s'en trouve encore par le monde, s'est mis en tête de me marier : elle m'offre une perfection céleste couverte d'or comme un séraphin et qui joint à tous ses charmes l'incomparable mérite de consentir à m'accepter pour époux. Que feriez-vous à ma place ? »

A quoi la pauvre Lucy, de sa petite main frémissante, avait répondu : — « Je ne saurais me mettre à votre place, car on ne m'offre pas de séraphins. Mais si vous rencontrez le bonheur, prenez-le, mon cousin ; il est de sa nature fragile et fugitif. Bien peu peuvent se flatter de le tenir et encore moins de le donner. » Il s'en était suivi un long silence gêné ; Lucy se demandait si cette méchanceté d'Herbert ne cachait pas quelque part de vérité, et lui, mécontent de tout et de lui-même, se répétait pour se justifier qu'il était assurément bien libre, que c'était un égoïsme insoute-

nable de prétendre réduire un gaillard comme lui aux langueurs de l'amour platonique et qu'il fallait bien qu'on le sût... Puis il avait couru près de Lilia pour étouffer, par une agitation superficielle, le gémissement importun de sa conscience.

Il ne pouvait prévoir que ce jour même d'avril, sans y avoir jamais songé, il se trouverait engagé et fiancé à cette Lilia superbe.

Comment cela se fit, il pouvait à peine s'en rendre compte quand, triomphant et grisé, inquiet pourtant, en proie à une ivresse d'orgueil et de joie trouble, il sortit de l'hôtel où il laissait en gage sa liberté et son âme. Il avait la fièvre dans les veines, le cerveau en feu, il marchait à grands pas le long des boulevards, sous la glace fondante des froides giboulées; il ne sentait ni le froid ni la fatigue, il allait devant lui tout droit, avec un sentiment de force surhumaine qu'il fallait dépenser à tout prix; il aurait voulu renverser des obstacles, triompher dans une lutte physique... Il lui semblait que son corps avait perdu son poids spécifique et que des ailes lui poussaient aux talons : ses idées étaient confuses comme ses sensations étaient nouvelles; il se disait : — « Est-ce vrai?.. Suis-je heureux? » — Il n'aurait pu répondre...

Cependant le hasard, une habitude inconsciente peut-être, le poussa dans la rue qu'habitait M. Danvillers; il frissonna en levant la tête vers l'appartement où tant de fois il était entré comme le fils de la maison... Un filet de lumière tardive glissait entre les lames des volets... Il vit par la pensée le laborieux magistrat, courbé sur ses dossiers, dans sa longue veillée solitaire... Il vit aussi là-bas, bien loin, seules, abandonnées par lui, deux femmes qui pleuraient. Son cœur cria sous une subite morsure. Toute son exaltation était tombée; il défaillit; ses jambes alourdies se traînaient. Qu'était-il donc arrivé? Il entra dans un hôtel, près de la gare pour attendre l'heure du premier train et essaya de se rappeler, de se rendre compte...

Il se souvint qu'en entrant chez Mme de Montévant, il avait trouvé les salons remplis et le raout des plus brillans. Dans une pièce écartée, Lilia et lord Mac-Lean, debout l'un près de l'autre, causaient à voix basse. Elle avait salué Herbert d'un geste qui l'accueillait et l'écartait à la fois; il avait été frappé de son air préoccupé, et, après un tour de salon, il était revenu se mêler à un groupe d'hommes, d'où il pouvait l'observer aisément. Et, de nouveau, il avait remarqué le sérieux inusité de son visage. Elle était pâle, et ses doigts tourmentaient nerveusement son éventail. De temps en temps, elle rejetait la tête en arrière par un mouvement fier d'indignation ou de défi; par momens aussi, elle regardait en face ardemment son interlocuteur avec une fixité intense comme pour

lui arracher un mot qu'il ne disait pas. Qu'attendait-elle donc? Quel intérêt l'unissait à cet homme? Herbert alors le haïssait tellement qu'il en éprouvait une souffrance physique.

Tandis que, sans rien entendre, il surveillait jalousement l'entretien, Lilia disait à lord Mac-Lean : — Ainsi, on vous les a envoyées, ces notes infâmes?.. Marquées au crayon rouge, n'est-ce pas?.. Tout le monde a dû les recevoir. — Je lis cela sur chaque visage. C'est horrible!

— Le nombre des amis qui sont venus prouve le peu d'effet de ces misérables articles... L'affluence de ce soir est une protestation qui vous venge.

— Elle nous venge... et m'humilie... Suis-je donc réduite à compter les sympathies?.. Vous en avez reçu plusieurs, de ces ignobles papiers... que disent-ils?

— La même chose, à peu près... Pourquoi vous agiter?

— On dit que ma mère a dansé à l'Opéra?...

— Tout le monde le savait.

Lilia rougit, et brisa dans un brusque mouvement une des lames de son éventail. Lord Mac-Lean en ramassa les morceaux et les lui rendit doucement.

— On l'oubliait,.. on ne voulait pas se souvenir... Et maintenant... que dit-on encore?.. Que j'ai vingt-quatre ans,.. et que ma mère a épousé M. de Montévant... il y a un peu moins de vingt-deux ans?..

— Le rapprochement des dates est évidemment malveillant, mais...

— Mais on ne dit pas, reprit impétueusement Lilia, que je suis née d'un mariage antérieur,.. un mariage à l'étranger,.. irrégulier par malheur et dont les preuves sont, paraît-il, difficiles à établir...

Lord Mac-Lean ne sourit pas, mais sa lèvre mince se contracta par une petite crispation satisfaite, discrète et maligne.

— C'est cela même, dit-il avec calme; je vois qu'on vous a bien expliqué l'affaire. Un mariage... irrégulier, qui vous met aux yeux du monde dans une situation... irrégulière. C'est bien cela...

— Vous le saviez, milord?.. demanda ardemment Lilia.

— Vaguement... Que vous importe?.. Belle comme vous l'êtes, charmante, adorée...

— Non, non; pas de flatteries, milord... Des actes... Que faire?.. Je ne puis supporter d'être ainsi jetée en pâture à la malignité publique... Comment empêcher cela?.. Dites-moi ce qu'il faut faire?.. Que me veut-on?.. Pourquoi m'attaque-t-on?..

Il sourit galamment et ses regards libertins se fixèrent sur la poitrine palpitante de Lilia.

— Votre beauté... l'éclat de vos succès... Quelque basse tentative de chantage, peut-être...

— S'il ne faut que de l'argent...

— Gardez-vous d'en donner... Quelle garantie contre de tels misérables?.. L'argent reçu, on recommence... ou bien quelque compère reprend l'expérience à son compte sur un autre terrain...

— Mais alors?.. M'entendre insulter chaque jour!.. Nous voir jeter à la face chaque jour, moi, ma naissance, ma mère, ses pénibles debuts,.. des humiliations,.. des calomnies... Et personne,.. personne pour prendre notre défense...

— Que n'a-t-on le droit de vous défendre, *dear Lilia!*

— Il faudrait un homme de cœur... Donnez-moi un conseil, mon cher lord... Vous êtes un homme calme, énergique, et... un ami, n'est-ce pas?.. On peut avoir confiance?.. s'adresser à vous, comme...

— Comme au plus dévoué,.. j'ose dire le plus tendrement dévoué de ceux qui vous adorent... Car enfin, vous le savez... je vous adore, et... si...

Les joues de Lilia étaient en feu, ses yeux étincelèrent.

— Retirez ce mot, milord,.. je ne puis l'entendre... En ce moment, outragée comme je le suis et seule... c'est de respect que j'ai besoin.

— Du respect, oui, sans doute,.. et du plus profond!

Lilia, d'une voix basse, presque rauque à force d'émotion, reprit :

— Vous parliez de dévoûment, tout à l'heure... Me suis-je trompée?.. Que vous inspire ce dévoûment, milord?.. Qu'avez-vous à me dire?.. Le moment est venu pour une parole qui m'éclaire,.. qui décide... Milord, j'attends cette parole de votre amitié,.. de votre dévoûment...

Un frémissement presque insensible des muscles du visage trahit la contrariété du noble lord mis en demeure d'une façon si résolue...

— Je ne vois, reprit-il lentement, qu'un moyen d'échapper à ces mauvais propos, à cette persécution... Il vous faut un défenseur autorisé et un nom authentique... Oui,.. décidément, il faut vous marier, chère Lilia...

Elle écoutait ardemment, son regard rivé à ce visage impénétrable.

— On ne me rend pas le mariage facile, dit-elle amèrement, voyant qu'il se taisait.

— Quelle erreur!.. Vous n'avez qu'à choisir... Tendez cette belle main,.. et vous verrez combien se précipiteront pour la prendre,.. qui, sans doute, n'osent pas y prétendre.

— Le croyez-vous?.. Êtes-vous sincère?.. Non,.. vous m'abusez par de vagues flatteries... Citez seulement un nom... Ce ne sont pas de vaines adulations que je demande. Les belles phrases, les protestations, cela ne suffit pas quand on souffre,.. et qu'on a besoin d'un cœur,.. et d'un bras...

Elle parlait d'une voix sourde, brisée, presque tremblante. Lord Tristan, la tête inclinée sur son plastron d'une raideur de porcelaine, semblait concentrer toute son attention sur les brindilles de bruyère qui tremblotaient à sa boutonnière. Autour d'eux, la foule des invités circulait; les hommes, impatientés, attendaient la fin d'un entretien dont la longueur les exaspérait; Lilia, toujours maîtresse d'elle-même, leur adressait du bout des lèvres, un mot, un sourire, ou bien un geste amical, mais sans se distraire ni lâcher prise. Il y avait chez elle résolution méditée, volonté impérieuse de jouer le tout pour le tout... Lord Mac-Lean sentait cela et qu'il ne trouverait pas d'échappatoires.

— Pourquoi, dit-il lentement et comme frappé d'une idée subite, n'accepteriez-vous pas ce brave petit d'Amilcar?.. Il est de noblesse récente; mais on l'aime dans le monde, on l'accueille, on le recherche; il est bien vu et il vous aime...

Elle le laissait aller, sans un mot, sans un geste; seulement, ses narines battaient et un souffle court soulevait par soubresauts brusques ses épaules.

— Ne m'avez-vous pas dit un jour que d'Amilcar est un imbécile?..

— L'ai-je dit?.. Très exagéré, chère Lilia,.. expression pittoresque,.. injuste... Entre hommes, vous savez, on se met volontiers une pierre au cou... Mais s'il s'agit d'être sérieux...

— Alors, vous pensez,.. *sérieusement*,.. qu'il me convient?

— Mille fois indigne de vous,.. cela va sans dire. Mais amoureux, brave, loyal,.. et puis, éperdûment riche...

Elle fit un geste d'indicible dédain :

— Que m'importe l'argent?.. je le méprise,.. comme je méprise...

Ses yeux flambaient.

— Ah! le mépris, le mépris à ce degré, c'est une souffrance, milord,.. une terrible souffrance... Adieu... J'en ai assez entendu...

Elle le congédia d'un sourire intrépide et d'un coup d'œil droit où s'était concentré son orgueil supplicié...

C'est à ce moment qu'Herbert se trouva devant elle; elle resta quelques instans sans le voir... Puis, d'un signe, elle l'entraîna dans un petit salon, où elle s'affaissa sur un siège bas, derrière un paravent, dont les feuilles multiples se repliaient à angles aigus autour d'eux, comme les contreforts mobiles d'une forteresse. Il

était inquiet, ne savait que penser, la trouvant très différente d'elle-même, avec ce pli amer des lèvres et ses belles mains agitées qui serraient fiévreusement son éventail brisé, comme on manie une arme.

— Le monde est hideux, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle.

A qui en avait-elle ? il ne comprit pas.

— Qu'est-ce que le monde entier ? répondit-il en lui souriant. Je ne vois que vous, je ne connais que vous !.. Tout le reste n'existe pas.

Elle releva la tête, frappée du ton passionné de ses paroles, et vit qu'il ignorait ce qui la faisait souffrir ; elle lui sut gré de n'avoir pas à rougir devant lui.

— Je hais la vie,.. le monde, tout... Je voudrais,.. je...

Elle ne put achever ; un flot de larmes jaillit de ses yeux et inonda le marbre pâle de ses joues. Herbert en fut bouleversé. Pleurer, elle, la belle, la fière Lilia ! Il eût été moins surpris de voir le soleil verser des larmes... Qu'avait-elle ? et pourquoi s'abandonnait-elle ainsi devant lui ? C'est donc qu'elle avait confiance, qu'elle le traitait en ami sur qui l'on compte ? Il avait pris sa main, l'interrogeait doucement, très ému. Elle pleurait, sans répondre, par grands soupirs profonds, toute à l'agonie de sa fierté, à l'amertume d'une humiliante déception, dont elle dévorait la secrète torture, et elle lui laissait indifféremment sa main qu'il serrait et caressait longuement, sous l'ombre du paravent, bien assuré que personne ne pouvait les voir. Au contact de cette main chaude, de cette peau fine et parfumée, la tête lui tournait ; une angoisse délicieuse lui étreignait la poitrine. Il se sentait pris d'amour, d'un amour violent, démesuré, avec un besoin infini de se donner, de se perdre pour elle.

— Ne pleurez pas ; que faut-il faire ?.. Faut-il mourir ?

Étranglée par l'émotion, sa voix sortait à peine. Lilia leva la tête, étonnée ; dans les regards noyés, dans l'expression prosternée, suppliante de ce visage penché vers elle, elle vit qu'il ne s'appartenait plus, qu'elle pouvait le prendre et, dans un éclair de la pensée, elle vit encore qu'il était jeune, ardent, qu'il portait un beau nom et que sa main tenait une épée.

— Vous m'aimez donc ?.. demanda-t-elle avec un sourire voilé de pleurs où se confondaient tous les philtres et la magie de sa beauté... Est-ce vrai que vous m'aimez ?..

Elle se penchait vers lui, l'enveloppant, l'attirant.

— Je suis à vous,.. à vous !.. Faites de moi ce que vous voudrez, dit-il d'une voix mourante.

— Je vous prends,.. et je vous garde, répondit-elle, serrant ses mains dans les siennes...

Ils étaient restés ainsi quelques instans, silencieux, étonnés, presque effrayés et pourtant ravis, s'oubliant dans cette première et divine angoisse qui suit tout don de soi-même.

— Je veux un gage de vous, dit enfin Lilia, qui m'assure que tout cela n'est pas un rêve,.. que vous m'aimez réellement et que vous êtes à moi... Donnez-moi cette bague.

C'était Lucy qui la lui avait mise au doigt. Il hésita :

— Elle est trop large, trop lourde pour vos jolis doigts... Je vous en donnerai une autre...

— Je veux celle-ci... tout de suite, répondit-elle avec une insistance gracieuse; il me plaît que ma chaîne soit solide et je n'en crains pas le poids.

Et Herbert donna la bague de Lucy.

Puis, ils étaient rentrés dans le hall, où l'on riait, on parlait bruyamment et l'on s'étonnait de l'absence de Lilia; elle alla, radieuse, se mêler à ceux qui riaient, tandis qu'Herbert, moins maître de ses nerfs, se glissait près de Mme de Montévant et lui racontait tout bas qu'il adorait sa fille, que celle-ci consentait à être adorée, qu'il était le plus heureux des hommes; et Mme de Montévant, stupéfaite, avait appelé Lilia, qui, avant même d'être interrogée, avait répondu de sa belle voix d'or :

— Mais oui,.. nous avons arrangé cela entre nous... Je crois que cela ira très bien, et que nous nous entendrons parfaitement.

Puis elle était retournée vers le cercle de ses admirateurs habituels qui se plaignaient d'être, ce soir-là, terriblement en disgrâce.

Herbert se souvenait que les paupières de Mme de Montévant avaient rougi et que son menton avait tremblé, comme si elle se préparait à pleurer et qu'il avait eu une folle envie de rire. Mais elle l'avait appelé : « Mon fils, » et alors il avait eu de la peine à se retenir de l'embrasser et s'était sauvé pour échapper au ridicule d'un attendrissement public, car il sentait une contraction de la gorge, comme il lui arrivait autrefois quand il était baby, qu'il avait été « mauvais garçon » et que sa grand'mère, tout à coup, lui ouvrait ses bras où il se jetait en sanglotant avec délices... Au moment de quitter le salon, il avait vu Lilia venir vers lui; elle lui avait reproché de la quitter si vite; mais il l'avait suppliée de ne pas le retenir si elle ne voulait pas l'entendre crier tout haut son bonheur.

Et il s'était élancé dans la nuit noire, humide et boueuse, l'esprit, les yeux tout remplis de sa fiancée, de ses yeux, de sa taille, de sa démarche, de son sourire, ivre de penser que toute cette beauté allait lui appartenir, et que cet intraitable orgueil avait désarmé devant lui. C'était comme une revanche du despotisme qu'il

avait subi. Le cœur bondissant, il avait couru devant lui longtemps, insensible à tout ce qui n'était pas cet amour fait d'adoration et de représailles. Par momens aussi, il se représentait la surprise, le désappointement de ses rivaux et de lord Mac-Lean, et un chatouillement délicieux se mêlait à ses transports. Il y avait bien au fond de lui-même quelque chose de lourd, de triste qui le gênait, mais il n'en voulait rien savoir ; ce poids douloureux, il l'avait refoulé, comprimé jusqu'au moment où la lampe nocturne de M. Danvillers était venue projeter son rayon accusateur au fond de sa conscience.

X.

Dès le lendemain, il résolut d'écrire à son oncle ; sa loyauté avait besoin de cet aveu ; tout en faisant son service, le matin, à la caserne, à la manœuvre, au mess, pendant le déjeuner, il ne pensa pas à autre chose, si absorbé que ses camarades l'en plaisantèrent. Intérieurement, il raisonnait, discutait, se débattait et trouvait mille bonnes raisons pour se justifier, qu'il mettait avec soin en réserve toutes rédigées pour les retrouver le moment venu. Cependant, quand il s'assit devant sa table et qu'il fallut consommer l'œuvre douloureuse de la rupture, le cœur lui manqua. Les mots ne venaient pas, les phrases se traînaient en platitudes attristées ; dix fois il jeta au feu la page commencée, déchira avec rage ce qu'il venait d'écrire.

La journée s'acheva avant la lettre ; il en fut si obsédé que le soir, avant de se coucher, il décida d'écrire tout d'un trait, sans relire ni discuter, et d'envoyer tel quel ce qui serait sorti de son cœur pour ceux qui lui étaient toujours chers, d'autant plus chers qu'il les abandonnait et cherchait le bonheur loin d'eux. Il plaida le mieux qu'il put la cause de sa jeunesse, de son impatience, et annonça son mariage au milieu des plus tendres protestations d'attachement ; après quoi, il se jeta sur son lit et s'endormit d'un lourd sommeil, accablé, en attendant une réponse qu'il désirait et redoutait. Elle ne se fit pas attendre : « Mon cher Herbert, écrivait M. Danvillers, je ne connais que de nom la personne qui va devenir ta femme ; et, si tu m'avais consulté, peut-être ne t'aurais-je pas conseillé de choisir la mère de tes enfans dans un milieu si exclusivement mondain et dans des habitudes de vie si dissipées. Mais je présume que tu as réfléchi, que les qualités de la personne compensent les défauts de l'éducation, et que tu t'es entouré de renseignemens et de conseils nécessaires en une si grave circonstance. J'espère donc que cette jeune fille est entièrement digne d'être accueillie dans une famille où il n'y a jamais eu que d'honnêtes femmes.

« Adieu, mon cher Herbert, mes sentimens ne sont pas de ceux qui changent avec les circonstances, et tu me trouveras toujours quand tu auras besoin de moi. »

En post-scriptum : « Je me charge d'annoncer moi-même ton mariage à ta tante et à ta cousine. » Pas un mot de plus : ni allusions, ni reproches, ni plaintes.

Au premier moment, il eut un soupir de soulagement; il n'y avait pas de rupture violente, c'était plus qu'il n'avait osé espérer. Pourtant, le post-scriptum lui serra le cœur. M. Danvillers voulait être seul à prévenir Lucy pour la préparer sans doute, pour adoucir le coup. Il croyait donc qu'elle allait souffrir et demandait grâce pour elle. Souffrir? Lucy! pauvre petite Lucy; il se la représenta dans l'abandon de son innocente douleur et sentit de nouveau dans son cœur cette brûlante morsure de regret et de remords. Un instant, il souhaita sincèrement d'être mort.

Mais un homme jeune, amoureux, et qui se croit aimé, ne s'arrête pas à ces idées de destruction. Trop d'espoirs enivrés l'attachent à la vie.

Il reprit la lettre de M. Danvillers, la relut lentement, méditant sur chaque mot; la désapprobation était sensible : « Il avait dû réfléchir,.. se renseigner, prendre conseil. » Mon Dieu! non; il avait obéi à une impulsion soudaine, irrésistible, un de ces emportemens aveugles qui ne vous laissent pas le temps d'une réflexion. Lilia lui avait tendu la main, et il y avait jeté pêle-mêle sa vie, son cœur, le passé, l'avenir, tout ce qu'il possédait.

C'était imprudent et fou aux yeux des gens sensés, de sang-froid, des parens et des notaires, des personnes graves qui raisonnent des passions comme de la grêle; lui-même ne s'expliquait pas encore le coup de foudre qui l'avait lié à Lilia, mais il ne tenait pas à se l'expliquer; il était trop enlevé, trop hors de lui pour discuter avec lui-même. Il s'agissait bien de cela, maintenant qu'il tenait la coupe enchantée et la touchait des lèvres; il voulait en boire à tout prix l'ivresse inconnue.

Il y avait des jours, cependant, où de certaines pensées le harcelaient comme un essaim de mouches importunes : la naissance incorrecte de sa fiancée, ses origines hasardeuses, l'indépendance inquiétante de son caractère, les défauts d'une éducation sans solidité et sans principes, car la religiosité vague et pompeuse de Mme de Montévant n'avait jeté dans l'âme de sa fille qu'un décor bien superficiel...

Cette nuée de pensées bourdonnantes s'évanouissait dès qu'apparaissait la belle fiancée... Ce n'est pas que tout lui plût en elle, ni qu'il fût constamment heureux; il la trouvait trop occupée des autres, des futilités de la corbeille et du trousseau, très rebelle

surtout, quoique attentive à lui plaire; mais tous ces défauts de Lilia ne faisaient qu'aviver son désir de la posséder, de se rendre maître de son âme pour la façonner à son gré.

Et puis, elle avait des façons imprévues qui déconcertaient sa mauvaise humeur, tantôt par de folles gaîtés d'enfant gâté, tantôt par des mots brusques d'une tendresse qui semblait profonde parce que l'expression en était rare et mesurée; et puis, c'étaient des fusées d'un esprit bizarre, hardi, qui effleurait et raillait tout : la vie, le mariage, l'amour. Herbert riait et souffrait à la fois.

— Vite! asseyez-vous près de moi, lui dit-elle un jour, et faisons des projets; rien d'amusant comme de bâtir dans le bleu, ne trouvez-vous pas?

Elle se mit aussitôt en campagne, arrangeant, dérangeant, organisant le commun avenir, le tout drôlement, à bâtons rompus. Herbert restait soucieux; il s'apercevait que dans ses plans, qui, à la vérité, changeaient beaucoup, elle ne tenait aucun compte des exigences de sa carrière militaire et qu'elle courait bride abattue, du Nord au Midi, sans le moindre souci du régiment. Il lui en fit la remarque avec douceur.

— Vous y tenez donc, à votre casque?

— Être soldat a été de tout temps la passion de ma vie.

— Comment dites-vous cela?.. Une passion?.. qui n'est pas Lilia?.. Mais c'est une trahison, monsieur de Précy.

— Ma chère Lilia, je ne saurais, je vous le jure, me résigner à traîner mon oisiveté et mon désœuvrement sur le pavé de Paris ou les grands chemins des villes d'eaux... Un homme doit avoir une vocation, et la mienne est d'être soldat.

— Et la mienne est de vous plaire en tout, reprit-elle avec une grâce souple et attrayante... C'est convenu, nous irons au régiment, et nous serons des dragons modèles... Ce n'est pas si loin, Chartres, après tout; on en revient quand on veut,.. puisque vous voilà...

— Mais Nice, ma Lilia; mais Londres, la Suisse, les Pyrénées?.. Ce sera bien difficile à concilier avec le service...

— Eh bien! est-ce qu'il n'y a pas un colonel, à ce régiment? Est-ce qu'on n'obtient pas des congés,.. des permissions?.. Fiez-vous à moi; tout s'arrangera... Je me charge du colonel; vous verrez comme j'entends la manœuvre et le maniement des armes...

Elle était si gaie, si amusée par les objections, les scrupules d'Herbert, si sûre d'elle et décidée à triompher des obstacles, qu'il y voyait un jeu et se rassurait. Cependant le mariage était fixé au milieu d'avril, et le mois décisif allait commencer. Herbert avait décidé de demander à M. Danvillers d'être son témoin. La dé-

marche lui coûtait, et son trouble, son embarras, n'échappaient pas à Lilia.

— Qu'est-ce qui vous tourmente? demanda-t-elle, pourquoi ne pas nous avoir déjà présenté votre oncle? Est-ce qu'il est hostile à votre mariage?

— En aucune façon, Lilia.

— Cependant vous avez hésité... J'ai vu que vous hésitiez...

— Mon oncle a de grandes causes de tristesse,.. la santé si inquiétante de sa femme...

Elle fit une petite moue sceptique qui signifiait : « S'il n'y a que cela ! »

— A-t-il des enfans, cet oncle?

— Une fille seulement.

Il avait pris un ton indifférent; mais comme jusqu'alors, par un sentiment indéfinissable de délicatesse, de respect, de remords peut-être, il n'avait jamais parlé de Lucy, la pensée de cette dissimulation le troubla.

— Jolie, n'est-ce pas?.. dit encore Lilia, qui voyait tout; vous avez *flirté* avec elle, naturellement?

Herbert, mal à l'aise, essaya de plaisanter :

— Naturellement, répondit-il; c'est de rigueur entre cousin et cousine.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

— Parce que je vous ai aimée, Lilia.

On parla d'autre chose, mais Herbert resta triste... Il n'avait pas revu son oncle depuis que son mariage était décidé; il s'était présenté, il est vrai, chez lui plusieurs fois, mais à des heures où on ne le rencontrait pas d'ordinaire, tant il redoutait l'embarras de la première entrevue. Il lui écrivit ce même jour pour lui demander un rendez-vous, et reçut presque immédiatement en réponse une invitation à déjeuner pour le lendemain.

Le premier abord fut gêné; jamais la figure austère de M. Danvillers n'avait paru plus imposante. Assis en face de lui à table, étranglé par l'émotion, Herbert dut faire un violent effort pour formuler timidement sa demande, prêt à reculer à la moindre résistance. Mais M. Danvillers alla au-devant de la phrase laborieusement ébauchée et lui donna d'un ton froid l'assurance formelle qu'il pouvait compter sur lui en cette circonstance comme en toute autre.

— Je serai ton témoin, très certainement... Je te prie pourtant de ne pas trouver indiscret que je te demande quelques détails sur la famille où tu vas entrer et sur les conditions de ton mariage.

Herbert s'attendait à ces questions ; il n'en ressentit pas moins un sensible deplaisir d'être contraint à dévoiler au regard scrutateur et sévère de son oncle les secrètes blessures d'une fierté qui souffrait pour Lilia plus encore que pour lui-même, d'autant que cette fois M. Danvillers ne lui vint nullement en aide et le laissa s'embrouiller et se débrouiller dans ses explications sans miséricorde; il se contentait de souligner d'un monosyllabe froid ou d'une sèche interrogation les circonstances les plus mortifiantes :

— Enfant naturelle?.. C'est fâcheux!.. Et le père? inconnu probablement ?

Herbert avoua qu'il ne savait rien de ce père, sinon qu'il était mort. Il avait entendu vaguement parler d'un grand personnage, un prince ; mais il ne pouvait rien affirmer, n'ayant questionné sur ce point délicat ni la mère ni la fille.

— Et la fortune ?

— Elle vient de ce père, qui l'a laissée en dot à sa fille, par testament.

— Tu en es sûr?

— Absolument.

M. Danvillers soupira comme un homme allégé d'un cauchemar; il avait craint, sans doute, les économies de la danseuse ; une fille, après tout, peut toujours hériter de son père, même quand ce père ne l'est pas selon les rites de la loi.

Le nom de ce mystérieux donateur, Herbert devait l'apprendre peu de jours plus tard : ce n'était ni un grand seigneur ni un prince, c'était un riche marchand de grains d'Odessa qui s'était passé une fantaisie princière et l'avait payée princièrement; ce qu'Herbert devait apprendre aussi, c'est que le million et demi laissé par testament à Lilia était déjà réduit de près d'un tiers par le gaspillage et la mauvaise administration de Mme de Montévant.

Il y avait cinq ans que le marchand de grains était mort, cinq ans que la mère et la fille étaient sorties enivrées, les mains pleines d'or, de la vieille tour du Velay, où elles languissaient; et, depuis ce temps, elles avaient à peu près régulièrement dépensé cent mille francs chaque année en plus de leurs revenus. Voilà ce que le jeune officier apprit au contrat sans en être aucunement ému, car sa dignité s'accommodait mal de devoir sa fortune à sa femme.

L'interrogatoire de M. Danvillers l'avait pris au dépourvu, et il dut avouer avec confusion qu'il ne s'était pas enquis de toutes ces choses. Son oncle le chapitra assez sévèrement sur le danger de cette insouciance, de cette effrayante légèreté ; mais il s'aperçut vite que, malgré son attitude déférente, malgré son air d'acquiesce-

ment reconnaissant, son jeune parent ne l'écoutait que d'une oreille; une voix plus puissante, persuasive, la voix de la jeunesse et de la passion, étouffait celle de la raison. Il se leva en soupirant : « Compte sur moi pour la signature du contrat. » Herbert aurait souhaité de présenter son oncle à sa fiancée avant cette cérémonie, mais M. Danvillers lui annonça qu'il allait rejoindre sa famille à Montreux, où elle devait passer l'été. Le nom de Lucy n'avait pas été prononcé durant cet entretien, mais ce silence était rempli d'elle.

La veille du contrat, Herbert, accablé de courses à faire, d'ordres à donner, de recommandations, de commissions, abasourdi, grisé, harassé et bienheureux, prenait congé de Mme de Montévant, lorsqu'elle le rappela :

— A propos, j'oubliais,.. demain à quatre heures M. de Montévant arrive... Il ne faut pas manquer de lui envoyer Ernest avec la voiture.

— M. de Montévant?.. Il arrive?

C'était la première fois qu'il entendait parler de lui.

— Demain,.. oui, à quatre heures, juste à temps pour secouer la poussière du voyage et passer un habit avant le dîner... Il faut bien qu'il soit là pour signer au contrat et conduire sa fille à l'église...

Mme de Montévant était la personne du monde qui oubliait le mieux que Lilia n'était pas la fille de son mari.

— Oui, sans doute,.. murmura Herbert... Je vais donner les ordres...

Lilia le reconduisait chaque soir jusqu'à l'antichambre.

— Vous ne m'aviez pas dit que M. de Montévant dût venir...

— Cela allait de soi... Qu'est-ce que cela peut vous faire?..

— Rien... Il est étrange seulement que l'idée ne m'en fût pas venue...

Elle se mit à rire.

— Vous verrez quel bon type!.. Brave homme, pourtant... Mais, vous le verrez!.. Je ne veux pas déflorer votre plaisir.

— Et vous, Lilia, êtes-vous bien aise de le voir?..

Elle eut un léger mouvement des épaules.

— Peuh!.. il ne m'a jamais fait que du bien,.. je lui rends justice... Mais nous sommes, voyez-vous, comme deux plantes rapprochées par un hasard dont les branches se touchent sans que les racines se mêlent... Il y a peu de choses communes entre nous... J'espère qu'il ne nous gênera pas... A demain, cher Herbert... Je veux que vous sachiez que je n'ai besoin que de vous pour être heureuse... Le savez-vous?

Elle appuya ses doigts sur ses lèvres, et, penchée sur la rampe

pendant qu'il descendait l'escalier, elle lui envoyait de lents baisers qui activaient le grand incendie d'amour qui flambait dans son cœur.

Le lendemain, Herbert présenta son oncle rue de Monceau ; l'entrevue fut convenable, sans empressement. Mme de Montévant en fit tous les frais ; l'heureux oubli des choses embarrassantes, qui était chez elle un don de nature, lui donnait une aisance agréable ; tous les autres étaient plus ou moins gênés. Cependant, tous les témoins arrivèrent successivement. Le colonel du régiment de dragons pour Herbert, M. de Chintrey et un autre ami des dames de Montévant, M. de Faridon, pour Lilia.

— Ah! voici M. de Montévant ; messieurs, permettez-moi de vous présenter à mon mari.

— Superbe! dit tout bas Lilia à Herbert, méconnaissable ; une vraie tête de père noble... Qu'en pensez-vous?..

C'était un homme grand, aux larges épaules un peu voûtées ; il avait des cheveux grisonnans qui venaient d'être à l'instant taillés, la barbe en pointe avec la moustache relevée à la Henri IV ; le teint enluminé, des yeux de myope, un peu clignotans, une démarche hésitante, gauche, presque timide, comme d'un homme qui n'a pas l'habitude du monde, et sa mauvaise vue le faisait s'accrocher aux meubles et heurter du pied les coussins ; avec cela, un air assez noble et cette courtoisie cérémonieuse qu'on retrouve encore chez certains gentilshommes de province. Il salua tout le monde, dit à chacun avec lenteur un mot convenable, d'une extrême politesse, baisa la main des dames, puis s'assit dans une bergère où il disparut bientôt aussi complètement que s'il eût été encore dans sa tour du Velay. Il n'en sortit que pour mettre sa signature au bas du contrat et pour conduire à table Mme de Chintrey, qu'il avait à sa droite et dont il ne cessa de s'occuper avec une sollicitude extrême. Sa main, agitée d'un léger tremblement, ne semblait avoir d'autre mission au monde que de remplir le verre de ses voisins dès qu'il était vide ; on eût dit que la vue d'un verre vide lui causait une souffrance.

Il gardait pour lui-même, d'ailleurs, une sobriété excessive et ne se mêlait à la conversation que par des interjections interrogatives : « Hein!.. Vous dites?.. Comment? » ou par de petites phrases jaculatoires, destinées à montrer qu'il n'était pas étranger à la conversation : — « C'est charmant! » — « Le temps où nous vivons est vraiment intéressant! » — « Quelle chose extraordinaire! » — « Est-ce possible, monsieur? » ou d'autres réflexions pouvant s'appliquer à tout sans compromettre personne.

Le dîner ne laissa pas que d'être assez froid ; on ne se connais-

sait guère, on s'étudiait. Herbert regardait son oncle qui observait Lilia ; celle-ci s'était emparée du colonel Ferrier et commençait la manœuvre, selon son expression, l'ensorcelant par toute sorte de prestiges et de câlineries. M. de Chintrey racontait ses prouesses de chasseur à M. de Faridon, qui lui confiait certains procédés de pisciculture. Mme de Montévant, sereine et majestueuse, épandait sur tous son affabilité professionnelle et l'onction des sentimens légitimes en pareille occurrence.

Après le dîner, les dames passèrent au salon et les hommes au fumoir. C'est alors que M. de Montévant, le cigare aux lèvres, un verre d'eau-de-vie devant lui, renversé à l'aise dans un grand fauteuil, se hasarda à causer un peu ; il connaissait bien la vie rurale, les misères des paysans ; il était au courant de leurs affaires, de leurs intérêts, et se passionnait sur ce sujet. Herbert, à l'écouter, se sentait pris d'une sincère estime pour le mari de Mme de Montévant. — Vous devez être maire, là-bas, — adjoint tout au moins.

— Rien,.. je ne suis rien... A quoi bon?.. Je leur rends bien service sans cela quand je le puis... Ils voulaient me mettre dans leur conseil municipal,.. le conseil général... et le reste... Cela ne me va pas : pérorer,.. débiter des discours, représenter... faire figure dans les cérémonies... Non, cela ne me va pas... Je suis un sauvage,.. un loup,.. un vieux loup...

— Vous pourriez faire du bien à ces pauvres gens que vous semblez aimer...

— Je ne ferais pas mieux que d'autres... Quand on a besoin de moi, on me trouve ;.. on sait la route de Montévant quand la récolte manque, ou que le bétail crève... Je serais M. le maire,.. ou M. le député que cela ne changerait rien aux choses... Et j'aime la paix,.. la simplicité... J'ai horreur des cérémonies... où il faut figurer.

Les cigares achevés, on alla rejoindre les dames, hormis M. de Montévant qui, après quelques mouvemens hésitans, indécis, se rencogna dans son fauteuil ; puis, il tira lentement de sa poche une grosse pipe, la tourna et retourna dans ses mains, comme s'il se demandait à quoi cela pouvait bien servir, jeta des regards sournois à droite et à gauche jusqu'à ce que le dernier des fumeurs eût disparu, et qu'il se trouvât libre de se livrer à sa passion favorite.

Au salon, on s'extasiait sur les diamans de la corbeille, dont Mme de Chintrey s'amusait à parer Lilia ; celle-ci, droite sur un siège élevé, indifférente en apparence, se laissait charger de pierreries et étincelait comme une idole hindoue ; sa beauté était sur-

prenante dans cette robe d'un pâle satin rosé à reflets blancs qui chatoyaient à chaque mouvement et ressemblaient aux frissonnans rayons d'un clair de lune. Herbert se dissimulait pour la contempler à l'aise dans une adoration craintive. Elle l'aperçut et l'appela :

— Je ne vous vois plus ; vous me négligez ;.. déjà!

— Je n'osais approcher ; vous éblouissez.

— C'est que vous vous êtes ruiné pour moi... Quelle folie!..

C'était vrai ; il avait jeté dans la corbeille une grosse part de son patrimoine.

— C'est trop peu à mon gré... et peut-être aussi pour vous... car je vous vois parée de diamans qui ne viennent pas de moi.

— Ce collier? c'est le cadeau de M. de Montévant... Les autres bijoux viennent de ma mère...

Herbert eut un léger frisson, comme d'un vent coulis subit...

— Vous avez tort de permettre à votre mère de se dépouiller, Lilia... laissez-lui ses diamans. Qu'avez-vous besoin de cet éclat d'emprunt?

Sa vivacité la surprit. — Ma mère en a beaucoup et ses pierres sont merveilleuses, répondit-elle, ne soupçonnant pas la répugnance d'Herbert pour ces épaves fructueuses du passé. — Celui-ci s'éloigna, avec la sensation d'une subite meurtrissure, et se promettant bien d'empêcher sa femme de porter la défroque de Mlle Nora.

Les salons s'étaient remplis ; c'était un défilé d'amis, de curieux, de complimens, d'exclamations sur les merveilles de la corbeille et les cadeaux dont les tables étaient encombrées... Herbert, fatigué des poignées de mains et des félicitations, réussit à s'esquiver quelques instans et s'en alla rejoindre au fumoir M. de Montévant qu'il retrouva seul, à la même place, la pipe allumée ; il n'avait pas bougé, seulement le flacon d'eau-de-vie était presque vide, et malgré un nuage d'épaisse fumée, Herbert s'aperçut que le teint de M. de Montévant s'était singulièrement empourpré :

— Ah! c'est vous!.. dit-il ; l'heureux fiancé! Voulez-vous boire?.. Il fait diablement chaud ici! — Il dénoua sa cravate. — Qu'est-ce qu'on fait là-bas au salon? Des complimens?.. Des salutations?

Il salua à droite et à gauche. — C'est *embêtant* le monde, hein?.. Oui, jeune homme, c'est *embêtant*. — Sa voix prit une intonation mélancolique, presque attendrie : Herbert commençait à soupçonner pourquoi M. de Montévant n'aimait pas à *figurer dans les cérémonies*. Il fit un mouvement pour se retirer ; M. de Montévant le retint par le bras : — Ne vous en allez pas... Causons un peu... Il faut faire connaissance ; puisque nous allons être de la famille... Voulez-vous boire?.. Non... eh bien! j'ai soif, moi. — Il versa dans son verre le reste du flacon, mais sa main tremblait si fort qu'une

partie en tomba sur le plateau. — Il fait trop chaud à Paris... dans ces boîtes capitonnées...

Ainsi, vous êtes officier?.. J'aime l'armée, moi... Si ma mère l'avait permis, je me serais fait soldat,.. mais elle n'a jamais voulu me lâcher, pauvre femme. Veuve... toute jeune, un seul enfant... Elle ne voulait pas me lâcher... Je suis resté pendu à ses jupes,.. acoquiné là-bas, pour mon malheur, tant qu'elle a vécu... J'étais naïf comme une fille... un vrai benêt, quand j'arrivai à Paris... j'y rencontrai des gaillards qui ne l'étaient pas, eux, naïfs... Ils me menèrent dans les bons endroits et eurent vite fait de me déniaiser... Pas assez pourtant... C'était le moment où Nora faisait tourner les têtes... Je la vis à l'Opéra... danser. Une apparition! je n'avais aucune idée de rien de pareil, je ne connaissais que la bourrée de nos gars d'Auvergne... et les quadrilles qu'on danse aux noces du pays... mais ce n'était plus cela... Ces femmes vêtues de gaze, qui se soulève comme des ailes, ces pirouettes, ces glissades, ces bonds,.. les bras, les jambes, qui tourbillonnent, les yeux qui étincellent, les bouches roses qui sourient... toutes ensemble... J'étais abasourdi... Et, quand Nora parut... c'était une superbe créature, il faut le dire... Vous ne pouvez pas en juger, maintenant qu'elle s'est alourdie et épaissie... Elle a de beaux restes pourtant... Mais, quand elle était jeune et svelte et qu'elle s'avançait sur ses pointes, en piaffant avec de petites courbettes, comme un cheval de sang... A quoi bon parler de ces choses?.. On me présenta... J'étais extasié, stupide... Elle m'accueillit avec grâce... Vous devinez le reste... hein?

Il vida son verre et s'efforça de le remplir sans s'apercevoir que le flacon était vide.

— Vous l'avez épousée? dit Herbert qui s'était assis par politesse et qu'une curiosité retenait.

— Naturellement...

Il fit de nouveau le geste de se verser à boire.

— J'étais arrivé au bon moment... Elle voulait quitter le théâtre à cause de sa fille... de Lilia... Elle a toujours été bonne mère, Nora. Elle était ambitieuse pour la petite... qui annonçait déjà toute la beauté qu'elle a, et avec cela, maligne comme une guêpe à deux ans et demi... Il lui manquait un père, puisque le sien ne pouvait pas la reconnaître,.. il avait une famille... Il fallait une position sociale, un nom... Je faisais justement l'affaire... Un grand nigaud, mal dégourdi, qui ne savait rien du monde, ni de la vie,.. un imbécile qu'un baiser de femme rendait fou,.. pas de père, pas de mère, pas de tuteur... J'étais majeur depuis longtemps... C'était parfait!.. En trois semaines, l'affaire fut bâclée... seulement, je

ne voulus pas reconnaître l'enfant... à chacun ses œuvres, n'est-ce pas ?

Herbert était mal à l'aise, il lui semblait par moment que cette histoire ressemblait à la sienne, et qu'il avait plus d'un trait de parenté avec ce nigaud pris au piège de son impatience et de l'inexpérience de la jeunesse.

— Vous n'avez pas eu à vous repentir, après tout, dit-il tout rêveur.

— J'aurais pu avoir pis... Elle s'est conduite en honnête femme... Sous ce rapport, rien à lui reprocher... Mais attelez donc une alouette avec un éléphant... Elle ne pouvait tenir en place... le mouvement perpétuel... Elle allait, courait en chemin de fer, en bateau à vapeur, à pied, à cheval, au bal, au théâtre, en visites... C'était à devenir fou... Et puis l'argent aussi allait le diable... Il fallait souvent rentrer dans la tour. Ça ne lui convenait guère... Pourtant, si le petit Jacques avait vécu...

— Le petit Jacques?..

— Mon fils! oui,.. j'ai eu un fils. — Sa voix s'altéra un peu, il toussa, ôta sa pipe de sa bouche et fit le geste de tremper les lèvres dans son verre vide. — Un beau petit garçon, je vous assure... Il mourut, en une nuit, du croup,.. à Paris, où nous étions alors,.. dans un hôtel des Champs-Élysées... Croiriez-vous, monsieur, que je ne suis jamais depuis passé par là?.. S'il avait vécu, le pauvre petit, la maman serait restée avec moi, car elle est bonne mère... Elle patienta quelque temps... Nous espérions qu'il nous viendrait un autre enfant... Il n'en vint pas... Alors je pris le parti de rester dans ma tour et de la laisser voyager seule,.. avec sa fille... Elle avait une fille, elle, pour se consoler... Ma tristesse l'incommodait... Rien de gênant, mon cher monsieur, comme les gens qui s'obstinent à pleurer encore quand les autres ont fini depuis longtemps... Mon chagrin gênait ma femme... Elle prit l'habitude d'aller et venir sans moi, et quand, il y a quelques années, Lilia eut hérité de son père, elle oublia de revenir; elle n'avait plus besoin de moi... Mon nom lui avait ouvert le meilleur monde... Elle a de la tenue, de la bienveillance, du savoir-faire... On l'a accueillie partout... Et maintenant nous vivons ainsi chacun de notre côté, elle, avec ses ducs, ses marquis, moi, avec mes chiens et mes paysans. — Il se leva en trébuchant un peu; sa pipe s'était éteinte : — Allons! bonsoir, je vais dormir... Où donc est la porte?.. Ah! très bien; merci. Au revoir, jeune homme; vous me plaisez... J'aime l'armée,.. la cavalerie. Il l'attira vers lui, s'accouda sur son épaule et lui dit à l'oreille : — Voulez-vous un conseil?.. La bride et le mors, mon camarade, c'est ainsi qu'on vient à bout des chevaux rétifs... Et

puis on rend la main, petit à petit... Souvenez-vous de cela!.. La bride et le mors. — Il cligna de l'œil, hocha la tête et sortit.

Herbert, vaguement inquiet, assombri, le regarda s'éloigner d'un pas lourd, avec sa démarche heurtée, trébuchante; puis, il rentra dans les salons, déjà presque déserts. Il avait besoin de se réconforter près de sa fiancée. Dès qu'elle le vit, elle lui tendit la main et le fit asseoir près d'elle : — On ne vous voit pas; c'est à périr d'ennui, cette soirée, ce contrat. — Herbert baisait ses longs doigts fins chargés de pierreries. — Voyez! dit-elle en arrachant une de ses bagues, ce gros rubis m'a été donné par votre oncle... Je l'ai porté consciencieusement toute la soirée... Maintenant, ma tâche est accomplie... A Mazas, le gros cabochon...

Elle ouvrit le tiroir d'un petit meuble, près d'elle, qui servait de prison à ses bijoux de rebut...

— Vous êtes dure pour mon pauvre oncle.

— Oh! l'intention était parfaite, mais l'objet est affreux... Voyez plutôt : on dirait une lanterne de tramway... Votre digne oncle ne s'entend pas à ces futilités : il est trop vertueux...

— Peut-être, en faveur de l'intention, serait-il aimable de porter cette bague le jour de notre mariage.

— Quelle idée! j'aurais l'air d'une mariée de la rue Quincampoix.

— Comme il vous plaira, dit Herbert un peu froissé, et il se leva.

— Vous m'en voulez?.. Est-ce possible... Eh bien! je vais exhumer le gros monocle et je le porterai nuit et jour.., car je n'ai qu'une envie au monde, qui est de vous plaire,.. vous plaire,.. vous plaire! — Et, penchée vers lui, elle lui souriait longuement, et pendant qu'il se grisait de son sourire, ses petits doigts rebelles rejetaient sournoisement le rubis et fermaient le tiroir.

XI.

Depuis qu'il avait annoncé son mariage, Herbert n'avait reçu aucune lettre de sa cousine; ce silence lui pesait et troublait l'enchantement de son nouvel amour. Qu'avait-elle pensé de lui? il n'osait se demander : avait-elle beaucoup souffert? Il n'osait interroger son oncle. L'aimait-elle encore, comme une sœur et une amie, sinon comme une amante? Malgré l'enivrement, la joie agitée, les grands coups de passion qui l'emportaient et le prosternaient aux pieds de sa belle idole, il savait qu'il ne se consolerait jamais s'il avait eu le malheur de perdre l'affection de Lucy. Elle

lui était nécessaire, cette tendresse éclose aux premières heures de l'adolescence, cette patiente, indulgente et profonde tendresse ; il savait que, sans elle, il ne pourrait être heureux, même près de sa femme.

Ce fut avec un frémissement de tout son être que, la veille de son mariage, il trouva sur sa table une lettre de Lucy.

« Mon cher Herbert, écrivait-elle, je sais que vous vous mariez demain ; cela devait finir ainsi, nos beaux projets d'enfans. Pourtant, je ne le croyais pas,.. il m'a fallu un peu de temps pour m'habituer à l'idée de ne plus vous appartenir... Si vous êtes heureux, tout sera bien, je n'aurai rien à regretter, car votre bonheur est le plus cher désir de mon cœur.

« Ma mère se joint à moi pour vous le dire.

« LUCY. »

Il pleura en lisant ces lignes d'une écriture tremblée et les couvrit de baisers, comme si Lucy en avait pu sentir l'ardeur. Elle l'aimait encore ; il devinait sa peine refoulée et contenue dans ces phrases brèves, coupées court, comme si la pauvre enfant avait craint de livrer trop d'elle-même et de sa pensée.

Il passa une partie de la nuit à lui répondre, consacrant, comme il était juste, à ce passé toujours cher et qu'il avait sacrifié, ses dernières heures de liberté. Jamais peut-être il n'avait écrit à sa cousine une lettre plus émue et plus tendre...

Le lendemain, le mariage fut célébré avec une grande pompe à Saint-Philippe-du-Roule.

Quand tout fut terminé, la cérémonie religieuse, le grand hourvari du lunch, les complimens, les félicitations, le défilé interminable des amis et des curieux, Herbert, énervé et fiévreux, partit pour Venise avec sa femme. Ils avaient décidé de passer par Genève et le Simplon. Herbert avait choisi cette route dans l'espoir que M. Danvillers l'engagerait à aller à Montreux présenter sa femme à Mme Danvillers. Il n'en fut rien ; M. Danvillers leur donna quelques indications, quelques conseils, mais ne souffla mot de Montreux. Peut-être jugeait-il Lucy trop ébranlée encore pour supporter l'épreuve d'une entrevue de ce genre. Herbert en conçut un vif chagrin qu'il garda pour lui seul, car il ne voulait à aucun prix laisser soupçonner à Lilia la nature et la force du sentiment qui l'avait uni à Lucy. La jeune Mme de Précy, il s'en rendait compte, avait peu de sensibilité et le peu qu'elle en avait, elle le cachait avec affectation ; elle avait coutume de railler souvent, même

lorsqu'elle était en question, ce qu'elle appelait les grands sentimens, le langage et les prétentions de l'amour, les ivresses et les martyres et les deuils éternels du cœur; c'était chez cette belle créature une sorte de paradoxe assez piquant et qu'on lui pardonnait comme on pardonne toujours à celles qui sont belles. Herbert redoutait son ironie, qui lui eût semblé sacrilège appliquée à Lucy.

Le jour où il monta sur le bateau de Genève pour aller rejoindre à Villeneuve la chaise de poste qui les y attendait avec la femme de chambre et les bagages, il avait le cœur bien gros de passer si près de sa cousine sans la voir. Il ne pouvait détacher ses yeux de la côte suisse où, parmi les villas éparses dans la verdure, il cherchait à deviner celle où vivait la douce amie de sa jeunesse. Un brouillard léger flottait le long des coteaux vaudois et jetait sur leurs contours mols et fuyans des teintes changeantes d'opale. De temps à autre, un rayon de soleil émergeait, frappait au hasard quelque cime, une façade blanche, la pointe d'un clocher qui s'allumait un instant pour s'éteindre ensuite et se perdre dans l'indistincte harmonie de l'ensemble. Herbert suivait chaque rayon; il se disait : est-ce là?.. peut-être sous ce toit rouge?.. ou dans ce coin ombreux, ou à mi-côte là-bas sous ce bouquet de noyers? C'est là peut-être qu'elle vit, ma pauvre délaissée! Une mélancolie passionnée l'alanguissait, une sorte de lassitude désabusée après la première jouissance enivrée de la possession; c'est à peine s'il écoutait Lilia, répondant souvent mal à propos.

— A quoi pensez-vous? disait-elle étonnée. Peut-on tourner ainsi le dos au Mont-Blanc?.. Que cherchez-vous parmi ces bicoques? Voyez donc cette chaîne étincelante au-dessus des nuages? c'est aussi beau qu'à l'Opéra. Comment nomme-t-on ce grand pic sombre; cherchez dans le guide, voulez-vous?.. Vous n'oublierez pas de me montrer Clarens et la Nouvelle Héloïse... Ce sera un commencement d'éducation littéraire... Ah! voici une jolie personne,.. je ne l'avais pas vue encore; elle se tenait sans doute au salon... Vous tournez la tête du côté opposé,.. à droite, là-bas... C'est la première femme élégante et jolie que nous ayons rencontrée... Une Parisienne, j'en suis sûre.

Herbert, tout pâle et le cœur battant, ne l'entendait plus; il semblait foudroyé d'émotion devant ce doux visage apparu tout près de lui, comme par une évocation. Troublé, hésitant, il se demandait s'il avait le droit de courir vers elle, si ce n'était pas une lâcheté, une défaillance de cœur, de se tenir à l'écart comme un étranger... Pourtant il tremblait.

Elle, ne le voyait pas; penchée en avant, la taille ployée dans un

abandon de fatigue, elle regardait de ses grands yeux un peu creusés les cimes neigeuses; son visage, légèrement aminci, n'exprimait aucune admiration active, mais plutôt une sorte d'enthousiasme rêveur d'une âme livrée aux influences du dehors, sans aucun effort de volonté ou de réflexion. Il la trouvait grandie, effilée, aussi jolie, plus touchante dans cette attitude un peu affaissée; mais il ne la voyait qu'à travers un brouillard, entre ses paupières chargées de pleurs.

Lilia lui toucha le bras du bout de son ombrelle :

— Eh bien! dormez-vous? Êtes-vous changé en statue? Qu'est-ce qui vous arrive?.. La vue d'une jolie femme vous consterne-t-elle à ce point?

Herbert, incapable de résister plus longtemps à l'impulsion de son cœur, allait s'élancer vers Lucy, quand il la vit se lever et se diriger, suivie d'une dame de compagnie, vers le débarcadère. On arrivait à Ouchy. Un grand jeune homme de tournure élégante venait de l'aborder avec un air de familiarité respectueuse et Lucy lui souriait. Dans ce sourire, Herbert retrouvait la Lucy d'autrefois, l'expression candide et gaie. Il croyait entendre sa voix, cette voix chérie, d'un timbre si particulier...Et elle s'éloigna, il la vit disparaître, accompagnée de sa dame de compagnie et suivie à distance par le grand jeune homme de belle tournure.

Il alla s'accouder au rebord du bateau, la tête dans les mains et tout glacé de tristesse. Des pêcheurs chantaient au large; sur la rive, des voix d'enfans piaillaient et se chamaillaient; le soleil sortait rouge et flamboyant des brumes du matin, et sur le pont, Lilia se promenait d'un pas vif, fringant, belle à ravir dans un costume d'une simplicité pleine de raffinemens; tous les yeux la suivaient. Elle partageait, avec le Mont-Blanc, l'attention des lorgnettes et ne l'ignorait pas. Son mari seul ne la regardait pas; un grand désenchantement s'était fait en lui, un vide, comme si l'on venait de lui voler la moitié de son âme.

XII.

Quand Herbert et sa femme revinrent à Paris, on touchait au mois de juin; c'est le moment du grand tourbillon des plaisirs, expositions, courses, concerts, bals et pièces nouvelles. Le jeune officier n'eut pas le courage d'en priver sa femme, et, son congé étant expiré, il la laissa sous la garde de Mme de Montévant et rejoignit son poste. Il lui fallut recommencer la série des voyages perpétuels entre Paris et Chartres; il était bien fatigué

pourtant de ce mouvement sans fin, de cette vie en l'air, mais il se consolait par la pensée que ce serait l'affaire de peu de semaines, et il savourait, par avance, la douceur de se ressaisir l'un et l'autre dans une intimité paisible et reposée. Il avait loué, dans le quartier le plus aristocratique de Chartres, un vieil hôtel qu'il fit décorer avec une élégance conforme aux habitudes de Lilia. Le jour où elle vint s'y installer, elle se montra surprise et satisfaite. Le soleil riait ; les fenêtres, largement ouvertes, laissaient voir un jardin rempli de fleurs et d'oiseaux.

— Comme nous allons être heureux, n'est-ce pas? dit Herbert, en enlaçant de son bras la taille souple de sa femme et descendant avec elle le perron.

— Nous ferons de notre mieux. — Elle soupira. — Il ne faudra pas cependant nous laisser moisir, n'est-ce pas ? Si vous vouliez, nous ferions demain un bon temps de galop dans le désert. J'ai aperçu, en arrivant, de grandes prairies qui font penser à Cooper et au trappeur Bas-de-Cuir.

— Oh! des temps de galop, quand tu voudras, ma Lilia;.. justement, je suis libre demain.

— Et ce soir?.. que faisons-nous, mon ami?

Il sourit.

— Je te ménage une surprise : dîner en tête à tête, et se coucher à dix heures comme des bourgeois de la rue Saint-Denis,.. ou plutôt comme des gens qui s'aiment... Cela me dédommagera des nuits blanches où tout le monde jouit de ma femme, sauf moi-même.

— Méchant égoïste!.. Il vous faut donc une femme pour vous tout seul... C'est abominable! — Elle lui tira la moustache, et jetant sur son épaule sa fine tête de gazelle, ils marchèrent l'un près de l'autre, respirant la tiède senteur des résédas et des roses, qu'elle effeuillait au passage, et dont elle lui jetait les pétales parfumés au visage.

— Une idée! s'écria-t-elle tout à coup ; si nous invitions le colonel à dîner pour ce soir?.. Ne dis pas non, je t'en prie... Nous le ferons causer sur la société, sur les femmes des officiers... Il nous racontera des histoires... Ne faut-il pas que je me renseigne, avant de me lancer dans mes visites? — Et sans attendre le refus qu'Herbert hésitait à formuler, elle courut donner ses ordres et écrire sa carte d'invitation au colonel.

Les mois de juillet et d'août passèrent sans trop de peine. Mais quand toutes les visites furent faites et rendues, quand elle eut parcouru en tout sens la vaste plaine, qu'elle fut blasée sur le plaisir d'étonner le monde par ses hardiesses d'amazone ou par sa

rare élégance, quand elle eut savouré largement l'orgueil d'être la plus belle, qu'elle fut sûre que toutes les femmes la jalousaient, que les hommes mouraient d'envie de lui plaire, elle s'ennuya, inventa des prétextes pour courir à Paris, où elle ne s'amusait guère davantage, car, en cette saison de l'année, elle n'y rencontrait personne ; cela faisait pourtant passer une journée.

Son mari essaya de l'intéresser à quelque lecture, mais elle ne tardait pas à s'assoupir sur le volume négligemment ouvert ; non pas qu'elle manquât d'intelligence ; elle avait, au contraire, une grande finesse de perception, mais c'était une tête légère que tout effort accablait. S'il s'agissait de quelque roman à la mode, elle le feuilletait du doigt, l'effleurait du regard, assez seulement pour en pouvoir parler ; elle avait de même l'art de saisir au vol, dans la conversation, certaines pensées flottantes et de s'en faire honneur en les parant à sa mode. Tous ces tours d'adresse d'un esprit avisé et superficiel ne pouvaient remplir le vide de ses journées ; ces livres à peine parcourus, ces idées aussitôt congédiées qu'accueillies, ne fournissaient ni substance solide à son intelligence ni sérieux intérêt. Et la belle Lilia devint morose, son caractère s'altéra, sa belle humeur provocante et vive, ce don de rire de ce qui ferait pleurer les autres, firent place à une langueur ennuyée, à de longs silences entrecoupés de réveils taquins, de mots piquans à l'emporte-pièce. Herbert commença à soupçonner qu'il n'était peut-être pas le plus heureux des hommes, et, comme il n'était pas fort endurant, ni spécialement créé pour le sacrifice, il s'irrita ; il y eut des bouderies qui duraient tout un jour et même au-delà, pendant lesquelles le jeune lieutenant de dragons et la jolie comtesse demeuraient l'un devant l'autre solennels et muets comme des magots. Par bonheur, le mois de septembre apporta une heureuse diversion. Herbert dut prendre part aux grandes manœuvres d'automne, et Mme de Précy obtint de passer le temps de leur séparation au Plessis-Mallet... Elle s'envola, radieuse et légère comme une alouette... On échangea au départ les plus tendres adieux et de longs baisers qui se souvenaient encore de la lune de miel : — Tu m'écriras tous les jours, disait Herbert, la tenant pressée sur son cœur.

Elle protestait en riant : — Tous les jours ?.. un devoir de vacances, alors ? — Il fut convenu qu'on se fierait à l'inspiration, et que l'on s'écrirait quand on aurait quelque chose à dire.

Elle n'était pas partie depuis une demi-heure que son mari déjà trouvait le temps long et n'imaginait rien de mieux pour l'abréger que de lui écrire toute la tristesse qu'elle laissait après elle et combien il l'aimait. Il revenait amoureusement sur le passé, lui faisait honneur des meilleurs jours et prenait généreusement à sa charge

tout ce qui les avait chagrinés. Puis, c'étaient des promesses, des fermes propos, des projets... Après cela, il attendit impatiemment, fiévreusement, une réponse...

Un soir, au retour d'une reconnaissance militaire qui avait duré toute la journée sous une pluie battante, dans des terrains détrempés du pays normand, le vaguemestre lui apporta enfin la lettre attendue.

Ce fut une déception. Il eut beau la lire et la relire avec complaisance, s'efforcer de relever par des intentions supposées l'insignifiance de l'expression, il ne parvint pas à se faire illusion. La plume à la main, la spirituelle Lilia était d'une stérilité, d'une banalité absolue. Il lui manquait deux dons exquis : l'imagination et le sentiment. Elle avait besoin d'être excitée, il fallait à son esprit le branle de la conversation, le cliquetis du dialogue, la controverse, l'échange des saillies, l'attaque et la riposte, comme il faut au silex le choc d'un corps dur qui fasse jaillir l'étincelle : livrée à elle-même, seule avec son cœur et sa pensée, elle ne trouvait rien : les faits se présentaient dans toute leur sécheresse et leur nudité ; elle en remplissait avec ennui sa lettre, qui n'avait d'intérêt ni pour elle ni pour personne : pas une pensée, pas un trait, rien d'expressif ni de vivant. Herbert en ressentit une mortification douloureuse, tandis qu'il parcourait ces quatre pages, dont la grande écriture aristocratique ne décorait que le vide : « *My dear love*, j'ai fait un triste voyage ; il pleuvait et j'étais toute transie. J'ai lu *l'Assommoir* de Zola : je n'aime pas les romans populaciers. Comment s'intéresser à des amours de blanchisseuses et de zingueurs ? J'étais pâmée d'ennui en arrivant à Saumur, où, fort heureusement, M. de Chintrey m'attendait avec le landau et deux superbes percherons qui font le service du chemin de fer. C'est un peu lourd pour le landau, ces percherons ; ils conviennent mieux pour le break ou l'omnibus. Au château, accueil enthousiaste, presque triomphal. »

Suivait une énumération des invités, avec des remarques sur les costumes, les livrées, les attelages. Un mot joyeux sur le plaisir de retrouver sa mère et de reprendre près d'elle sa place de jeune fille, et, comme consolation à son mari, une phrase d'affection assez banale, en anglais, sans doute pour la réchauffer. Puis, la signature tout au long.

« Montévant de Précy-Plantagenet. »

Les lettres qui suivirent ressemblèrent à la première, les chasses et les chasseurs, les danses et les danseurs, les chevaux, les chiens,

les renards, quelques coups de griffe assez lestes sur les jeunes femmes, le tout entremêlé de certaines formules de tendresse un peu monotones; c'était tout. Herbert ne pouvait, dans son désappointement et l'humiliation de son amour, s'empêcher de penser à Lucy et il s'établissait dans son esprit une comparaison involontaire qui n'était pas à l'avantage de sa femme...

Cependant, les manœuvres terminées, il ne put obtenir le congé qu'il espérait et il dut rentrer à Chartres au lieu d'aller au Plessis-Mallet rejoindre Lilia. Il lui écrivit sa déconvenue et en même temps son désir impatient de la revoir. Il reçut, peu de jours après, quelques lignes de mauvaise humeur; on préparait justement au château une grande battue où toute la noblesse du pays avait rendez-vous, elle se faisait une fête d'y être vue en costume de chasse d'un genre inédit, composé par elle en collaboration avec Redfern, etc.

Dans le premier dépit, Herbert avait répliqué par la sommation formelle de rentrer au logis conjugal, nonobstant la chasse, le costume inédit et Redfern; après cette flambée de colère, il se ravisa et se demanda ce qu'il adviendrait si Lilia refusait d'obéir; une peur le prit; il déchira la lettre et envoya un acquiescement triste, laconique, où il se flattait qu'elle lirait son désappointement et son chagrin. Qui sait? peut-être serait-elle touchée et renoncerait-elle à ces plaisirs qui la tenaient éloignée? Il n'en fut rien.

On ne prend pas sans lutter son parti d'être misérable. Le jeune lieutenant, froissé et déçu, essaya de se persuader qu'il subissait le sort commun, qu'il n'y a pas en ce triste monde de créature parfaite, qu'il fallait être un triple fou pour attendre de la ravissante fille qu'il avait épousée la raison et les qualités solides d'une matrone, qu'il fallait prendre son parti des imperfections inévitables et s'arranger pour être heureux avec le reste. Il se fit, à ce propos, les plus sages raisonnemens; mais quand, la semaine écoulée, Lilia trouva un prétexte nouveau pour prolonger de quelques jours son absence, et qu'après ces quelques jours, elle retarda de vingt-quatre heures encore son arrivée, il sentit toute l'inanité de sa laborieuse sagesse.

Au premier regard, Mme de Précy vit le péril imminent; elle eut l'adresse de le conjurer et s'en tira au prix de quelques bordées de la mitraille conjugale amoncelée en son absence dans l'arsenal du ménage. Elle les subit gentiment, se montra bonne enfant, rieuse, spirituellement tendre, et manifesta un extrême plaisir de se retrouver chez elle. Rien ne pouvait plus sûrement désarmer son mari. Il ne put faire autrement que de rire de ses saillies et de la vive peinture

qu'elle fit des personnes et des choses du Plessis. Elle excellait aux traits de caricature et d'observation malicieuse. Cependant, Herbert savait, par un hasard, que lord Mac-Lean s'était trouvé au Plessis; il s'étonnait qu'elle n'en eût rien écrit dans ses lettres et que maintenant encore elle n'en parlait pas; il lui en fit la remarque. Les yeux de la jeune femme étincelèrent; elle sourit, sans aucune apparence de trouble. — Oh! lord Mac-Lean... Vous vous intéressez donc encore à lui?.. Superbe,.. à l'arrivée, le noble lord;.. brûlant, flambant,.. tout en airs vainqueurs, comme un vieux cheval primé sur le turf... Mais, au départ, *my love*, quelle chute!.. tête basse, mine piteuse, grâces éreintées... Je lui ai réglé son compte, à ce lord Tristan de la triste figure... Je lui ai payé ses loyaux services bon poids, bon argent...

— Quels services?.. de quoi parlez-vous?..

Elle regardait sans voir, absorbée, avec une expression cruelle des lèvres et ses fines narines frémissantes...

— Oh! je le connais, celui-là!.. un Tartufe,.. un vrai Tartufe de magnanimité et de noblesse,.. un paladin doublé d'un usurier... Je le connais bien,.. et il sait maintenant que je le connais!..

— Mais que vous a-t-il fait? demanda avec insistance Herbert mordu par une rétrospective torpeur...

— Mais rien, mon ami... que pouvait-il me faire!.. Des petites traîtrises de salon, de ces défections qui n'ont d'importance que parce qu'elles éclairent la bassesse d'un caractère,.. des misères,.. des riens...

— Il était amoureux de vous, et il ne m'aimait pas, continua Herbert, toujours défiant...

— Quelle idée!.. C'est lui qui m'a conseillé de me marier... Cela, je vous le jure...

— Est-ce pour cette raison que vous lui en voulez, ingrate?

Lilia riait de bon cœur...

— Le conseil était bon, je l'ai suivi... Mais ne faut-il pas que les bons conseils, comme les bonnes actions, soient châtiés en ce monde?.. cela fait croire à la vie future... Eh bien! j'ai fourni au noble Tristan quelques argumens en faveur de ce grand mystère...

— Dangereuse coquette!.. Je n'aime pas ces manèges, Lilia!..

— Et moi,.. je n'aime que vous...

Elle lui jeta follement les bras autour du cou et lui ferma la bouche avec ses lèvres. Le pauvre Herbert n'avait pas de réplique contre ces argumens-là. Il se laissa désarmer et séduire; il goûta de nouveau la décevante ivresse d'un amour sourdement alarmé qui se sent périssable et jouit en hâte de délices passagères.

La crise n'avait pas éclaté, mais elle avait laissé entre les jeunes époux un levain d'amertumes d'un côté, d'impatiente indiscipline de l'autre, qui rendit l'existence compliquée et dangereuse.

L'hiver s'écoula dans des tiraillemens et des conflits plus ou moins avortés. Lilia, l'esprit toujours tourné vers Paris, s'y échappait sans cesse, avec la joie d'une pensionnaire en rupture de couvent. Chacun de ses voyages était l'occasion de légères escarmouches; l'opposition de son mari, la plupart du temps muette, traduite seulement par un demi-sourire amer ou un encouragement ironique, éclatait parfois aussi en paroles acerbes, en reproches, auxquels elle n'opposait que la plus absolue indifférence...

On touchait au printemps, quand arriva la nouvelle de la mort de Mme Danvillers; elle s'était éteinte à Madère entre les bras de sa fille, qui s'était trouvée seule près de la mourante à l'heure de la suprême angoisse. Herbert en ressentit la plus vive émotion.

C'était le jour de la mi-carême, et il devait assister, à Paris, à un bal costumé pour lequel Lilia s'était commandé un costume oriental de la plus miraculeuse élégance; aussi accueillit-elle avec un déplaisir visible l'annonce de ce deuil malencontreux, et elle s'efforça de convaincre son mari qu'une tante qui meurt à l'autre bout du monde peut bien faire crédit de vingt-quatre heures à une nièce qui ne l'a jamais vue, qu'au point où elle en était, il devait être indifférent à M. Danvillers que le deuil commençât le jour même ou le lendemain, qu'aucune convenance ne serait offensée, puisque tout le monde ignorait l'événement, que rien n'était plus simple que de paraître l'ignorer également; et, comme Herbert protestait avec une vivacité mordante, elle s'anima, lui déclara qu'elle ne se croyait nullement tenue à rien sacrifier de son plaisir pour une personne qui n'avait pas même désiré la connaître, qu'il était bien libre de rester à Chartres, si c'était son envie, mais qu'il y avait de l'affectation à lui imposer à elle avec cette rigide ponctualité la livrée funèbre, ou plutôt qu'il y avait parti-pris de la contrecarrer et de lui imposer une sensible privation. La querelle s'envenima. Froissé dans ses sentimens, irrité de cette résistance dure, Herbert crut avoir le dernier mot en intimant à sa femme la défense formelle d'aller au bal. Lilia lui tint tête : — Ne dites pas cela, s'écria-elle, ne me le *défendez* pas; c'est inutile, car je vous jure bien que j'irai!

Ainsi bravé, Herbert, emporté par la violence de son tempérament, tomba dans un accès de fureur, jetant, brisant furieusement les objets qui lui tombaient sous la main. Mme de Précy n'avait jamais vu un homme en colère; elle eut peur et s'enfuit dans sa chambre où elle s'enferma. A peine fut-elle sortie, toute la

rage d'Herbert tomba et se fondit en un regret humilié de son emportement; il était trop vibrant, trop ému pourtant encore, pour prendre les devans de la réconciliation. Il fit seller un cheval et sortit.

Quand il rentra à l'heure du dîner, il apprit que Mme de Précy était partie pour Paris avec sa femme de chambre, sans un adieu, sans une explication. Il demeura atterré, ne sachant que résoudre ni que penser...

Le ressentiment de la désobéissance de Lilia était combattu en lui par le souvenir de ses propres torts, de sa colère brutale; elle était partie effrayée, rebutée; quand reviendrait-elle? Devait-il attendre qu'elle se soumît? Et si elle s'obstinait? Il ne voyait aucune prise sur cette âme rebelle, aucun point d'appui de devoir, ou de raison ou de sentiment; en ce moment de crise, tout lui semblait insuffisant pour la ramener, pour la dompter. Devait-il donc se reconnaître vaincu, la perdre peut-être? Le cœur lui défaillait. Il lui fallut pendant plusieurs heures subir cette anxiété, car justement il était de semaine et n'avait obtenu la faveur d'être remplacé qu'après l'appel du soir. Dès qu'il le put, il courut à Paris, rue de Monceau. A mesure qu'approchait le moment de revoir Lilia, son appréhension devenait une torture; il savait combien elle était fière, inflexible, prompte à prendre un parti et dure dans l'exécution. Il entra à l'hôtel avec les impressions d'un condamné à mort.

Mme de Montévant accourut à sa rencontre avec des gestes d'élégie.

— Eh! mon enfant, qu'est-ce donc?.. De la mésintelligence déjà!.. Votre femme m'est arrivée ce matin surexcitée...

— Où est Lilia?

— Dans sa chambre,.. pauvre petite... Je vais la faire avertir...

— J'irai moi-même...

— Non, Herbert,.. je vous en prie... Il vaut mieux, croyez-moi, qu'elle soit préparée... Vous savez, au premier moment, un mot dur,.. une brusquerie... Elle est si sensible!

C'était la persuasion de Mme de Montévant que sa fille péchait par excès de sensibilité...

Herbert essaya d'écarter sa belle-mère qui lui barrait le chemin avec des attitudes de mélodrame éploré; le ridicule d'une lutte en ce moment l'empêcha d'insister, et il se laissa emmener au salon, écoutant sans y rien entendre les homélies édulcorantes de l'excellente Mme de Montévant, qui, n'étant pas interrompue, les développait en longues et harmonieuses périodes.

— Elle ne vient pas?.. Il faut que je la voie,.. je le veux.

— Attendez encore, cher enfant,.. je vous en prie, au nom de... Ah! la voici!

La porte s'était ouverte et Lilia se tenait sur le seuil! Était-ce Lilia? Ou bien quelque apparition évoquée par magie? Couverte de diamans qui scintillaient dans la pénombre, enchâssée dans des étoffes de couleur éclatante et toutes brodées d'or, elle portait, comme une impératrice de Byzance, une tiare étincelante où tous les écrins de sa mère s'étaient déversés avec les siens. Sous ce costume magnifiquement étrange, elle avait un éclat fulgurant. Mme de Montévant et M. de Précy restaient muets devant elle dans une surprise d'admiration. Elle s'était arrêtée et, tendant vers Herbert son beau bras cerclé de pierreries presque jusqu'à la naissance de l'épaule :

— La paix, ou la guerre? dit-elle, secrètement enivrée du tout-puissant empire de sa triomphante beauté.

Elle fit quelques pas en avant et doucement répéta :

— La paix, ou la guerre?.. Que m'apportez-vous, Herbert?

Il n'eut qu'un mot, un cri involontaire, plus prompt que la pensée :

— L'amour,.. qui peut m'amener ici, sinon l'amour, Lilia?

Sa voix se brisa dans un excès d'émotion...

— Et moi?.. Savez-vous?.. je vous adore... Le sais-tu, dis, que je t'adore, mon Herbert?.. le sais-tu?..

Elle avait appuyé sa tête sur l'épaule de son mari; il voyait contre sa poitrine la lourde tiare étinceler avec ses feux changeans; il lui semblait étreindre une étoile.

Après les angoisses des dernières heures, les noires pensées de rupture, de séparation, ce dénoûment pacifique était une délivrance. Il se résigna avec un soupir à laisser sa femme aller seule au bal et à faire, en l'attendant, la partie de bésigue japonais de sa belle-mère. Mais, tout en abattant des cents d'as et des quatre-vingts de rois, il gardait au cœur une sourde souffrance, et cette impression subsista. Il n'y a pas de peine plus sensible que la déception causée par un être cher, la certitude de s'être mépris sur sa valeur; cette peine, Lilia l'ignorait absolument. Dans sa réconciliation avec son mari, dans les explications qui l'accompagnèrent et la suivirent, elle ne parut occupée que de l'occasion de leur querelle et non de l'horreur douloureuse de ce choc impie entre deux êtres faits pour s'aimer. La seule question pour elle était de savoir si elle ferait ou non sa volonté; de la scène violente qui avait failli les séparer, de cette scène dont le souvenir oppressait Herbert de honte et de regret, elle ne semblait pas même se souvenir. Encore s'il eût pu croire que cet oubli fût le généreux pardon d'une âme

trop aimante; mais il ne pouvait se faire illusion; il n'y sentait que de l'indifférence, presque de l'indélicatesse. Il aurait voulu la voir plus touchée de ses mérites ou de ses torts; lui était-il donc indifférent qu'il fût bon ou mauvais, digne d'estime ou de pitié?

XIII.

Quand M. Danvillers, quelques semaines plus tard, arriva à Paris avec Lucy, Herbert accourut près d'eux. Il y avait près de dix-huit mois qu'il n'avait vu sa cousine, et les plus graves événemens dont se tisse la vie humaine avaient passé entre eux depuis ce temps. Il tremblait en l'abordant, en pressant dans les siennes la petite main toute fluette qu'elle lui tendait du milieu de ses longs crêpes; elle se tenait debout, à demi fléchie sur le dossier d'un fauteuil, les paupières baissées, laissant couler de grosses larmes sans parler. Elle fit un signe, et ils s'assirent. L'oncle et le neveu s'entretinrent d'une voix basse et triste des récens événemens, des incidens du voyage, de circonstances et de sentimens qu'on n'aborde qu'en famille ou entre amis très chers; un air de contrainte se mêlait cependant à ces témoignages d'intimité et semblait y contredire. Il y avait des silences pénibles. A la dérobée, Herbert jetait des coups d'œil vers sa cousine douloureusement muette, comme absente et égarée en de lointaines pensées.

M. Danvillers, de la même voix morne et fatiguée, demanda des nouvelles de Lilia; aussitôt, par une impulsion irréfléchie, Herbert regarda Lucy et, pour la première fois, leurs yeux se rencontrèrent; tous les deux rougirent, également troublés, elle, d'être surprise l'observant, lui, de se sentir observé. Il hésita et répondit que sa femme n'avait pas osé l'accompagner en ce premier moment d'un si grand deuil. Lucy l'assura aussitôt, mais d'une voix un peu altérée, qu'elle était prête à recevoir sa nouvelle cousine, et l'on retomba dans un silence embarrassé. M. Danvillers fit quelques instances pour retenir son neveu à dîner; Lucy n'exprimant aucun désir, il n'osa accepter.

Ce lui fut même un soulagement quand il crut pouvoir rompre cette entrevue funèbre, où tout semblait mort, le passé, l'avenir, jusqu'au cœur même de ceux qu'il était venu voir. « Ce n'est plus Lucy, se disait-il en s'en allant; ce n'est plus rien pour moi. » Et il souffrait de l'indifférence glaciale qu'elle lui avait montrée, du malaise qu'il en avait ressenti sans parvenir à le dissimuler; il s'indignait et discutait contre elle avec tant de véhémence qu'il faillit de

sa canne éborgner un passant, et le foudroya du regard comme si cet inconnu était coupable de ce que Lucy ne l'aimait plus... Sans doute, elle le jugeait, le méprisait peut-être... De quel droit? Est-ce qu'elle savait rien de la vie, des impatiences, des fièvres de la jeunesse, des désirs qui s'agitent dans le cœur d'un homme de son âge? Pourquoi le condamnait-elle dans son ignorance romanesque, infatuée de chimères? Elle ne lui avait, il est vrai, fait aucun reproche; mais pourquoi l'avait-elle à certains instans regardé avec cette attention étonnée, comme si elle cherchait le signe où l'on peut reconnaître une bouche menteuse et une âme inconstante! Elle ne le croyait capable sans doute que de ces banales tendresses qui se donnent à tout venant, s'ajustent à toute taille comme les vêtemens grossiers des magasins au rabais. Mais elle-même, avait-elle le droit d'être si sévère? Était-elle si fidèle?.. Il avait suffi qu'il crût trouver le bonheur loin d'elle pour qu'aussitôt cet amour qui devait être éternel se fondît sans laisser de traces : c'est donc qu'elle l'aimait moins qu'elle ne s'aimait elle-même...

Mais tandis qu'il argumentait contre elle, une voix profonde lui criait : « Combien elle est changée! Quels ravages! Se peut-il que la mort de sa mère en soit la seule cause? Ces saintes douleurs ont-elles une âpreté cuisante qui laisse de telles marques sur un jeune visage? » Il se troublait alors et la colère se changeait en pitié. Un invincible besoin de la revoir, de s'assurer de ses sentimens, le poussa à retourner chez son oncle.

Lilia, cette fois, l'accompagna.

Il était dans la nature de Mme de Précy de vouloir plaire toujours et à tout le monde; elle déploya mille grâces pour être agréable à Lucy, qui s'efforça de répondre à ses avances; mais elle était trop sincère, et toute sa bonne volonté ne put faire illusion à Lilia.

— Eh bien! dit-elle à son mari dès qu'ils se trouvèrent seuls, on ne brille pas par l'effusion, dans votre famille... Des procédés,.. des égards,.. toutes les convenances et la correction désirables... Seulement le fond est gelé...

— Il m'a paru que mon oncle était plein d'attentions pour vous,.. et Lucy est absolument un ange, répondit Herbert, non sans quelque raideur.

— Un ange à la glace...

— Elle est triste,.. cela doit lui être pardonné. J'avais cru remarquer que vous causiez ensemble avec quelque intimité...

— Oui, certes... Et savez-vous ce qui la préoccupe, votre aimable cousine?.. Elle a la bonté de s'inquiéter de notre descendance et a paru s'étonner beaucoup que nous n'ayons pas déjà une demi-douzaine d'enfans... Après un an de mariage!.. Elles vont bien, les

ingénues !.. Je suis sûre que je l'ai scandalisée par le calme et la modération de mes désirs en fait de pouponnage...

— Et moi je suis scandalisé autant qu'elle, Lilia... Une femme qui n'est pas mère, selon moi, n'est femme qu'à moitié...

— Je vous trouve admirable, vous, avec vos anathèmes... Comme si c'était ma faute!.. Je vous jure que je n'y mets pas d'obstination...

Et tout en riant, elle décocha à son mari quelques impertinences assez vertes qui ne le déridèrent pas. Il détestait la grivoiserie chez les femmes, surtout chez la sienne. Sa désapprobation ne fit qu'exciter la folie de Lilia.

— Oh! j'offense vos farouches pudeurs, reprit-elle; cela vous apprendra à me mener dîner dans des maisons paradisiaques... La fréquentation des anges ne me sied pas décidément,.. l'esprit de malice prend sa revanche... Et savez-vous ce qu'il dit, l'esprit de malice, sans être grand sorcier?.. Il dit que la petite cousine, — qui serait jolie si elle y apportait un peu de volonté, — avait mis dans sa tête jadis d'être la femme de son petit cousin?

— Il ne tenait qu'à elle, répondit sèchement Herbert; je l'ai toujours aimée de tout mon cœur.

— En vérité!.. Eh bien, si elle n'a pas su se décider à propos, m'est avis qu'elle en porte le regret à cette heure, en même temps que son deuil!..

Herbert haussa les épaules :

— Votre pénétration est merveilleuse, dit-il ironiquement... J'admire que les femmes voient du roman partout... Ce que Lucy porte en même temps que son deuil, c'est le souci de son très prochain mariage...

Il n'inventait pas, son oncle l'avait pris à part un instant dans la soirée et lui avait confié son désir de marier Lucy dès que le permettraient son deuil et l'ébranlement de sa santé. Il était en instances pour obtenir sa retraite et se proposait dès maintenant de quitter Paris.

— Lucy s'est habituée, dans ces dernières années, à vivre dans des climats chauds, avait-il dit : elle souffrirait à Paris. J'ai l'intention de me fixer à Pau... Le jeune homme qui la recherche en mariage a ses propriétés dans les environs de Bayonne; je me trouverais ainsi tout près d'elle,.. si elle consent à ce projet...

— Connaît-elle ce jeune homme?

— Elle le connaît certainement; il passait tous les étés, comme nous, à Montreux, et sa mère, Mme Lapeyrade, s'était liée avec ma pauvre femme.

Herbert en un instant avait eu la vision du ponton d'Ouchy et du jeune homme qui escortait Lucy avec un respect si attentif...

— Ce M. Lapeyrade n'est-il pas grand, blond, portant barbe entière?..

— C'est cela même... Tu le connais?..

— Non ; je l'ai entrevu seulement un jour, en Suisse... Et Lucy?.. est-elle contente?.. lui plaît-il?..

— J'espère qu'il lui plaît... Jusqu'à présent, elle n'a jamais voulu entendre parler d'aucun projet de mariage,.. qui l'eût enlevée à sa mère... Ce n'est pas non plus le moment de songer encore à des noces... Nous avons besoin de quelques mois de repos l'un près de l'autre, l'un pour l'autre... C'est un espoir que je garde pour un peu plus tard.

Herbert s'était dit que tout serait ainsi pour le mieux et qu'il aurait la conscience tout à fait en repos, quand il saurait Lucy mariée... Pourtant, cette pensée le rendait triste à mourir.

XIV.

Un jour, Herbert trouva sa cousine seule chez elle. C'était la première fois qu'ils se rencontraient sans témoins. Ils restèrent un peu interdits d'abord l'un et l'autre.

— Mon père a dû partir inopinément pour Pau;.. il s'agit de l'acquisition d'un petit domaine qui semble lui convenir.

— Et moi qui espérais passer une bonne soirée avec vous!

Elle hésita un instant.

— Eh bien! restez, répondit-elle en rougissant un peu, nous causerons... Cela ne sera pas bien gai pour vous; mais puisque vous aviez fait d'avance le sacrifice de votre soirée...

Il s'assit avec un empressement joyeux. Lucy était ce jour-là coiffée avec plus d'apprêt que d'habitude; quelques boucles légères de ses cheveux d'un châtain lumineux faisaient une ombre transparente sur son front; ses traits en semblaient plus fins et son regard plus mystérieux.

— Vous attendez des visites? dit Herbert inquiet.

— Personne; qui vous fait penser?..

— Mais cette parure inusitée...

— Ma coiffure? répondit-elle, rougissant encore... C'est un essai... pour complaire à ma cousine Lilia... Elle me trouvait si gauchement arrangée...

— Je ne vous croyais pas si grandes amies...

Sans répondre directement, Lucy reprit :

— Elle est délicieusement belle, Lilia; si élégante!.. J'ai pensé que son conseil devait être bon...

— Il est parfait!.. Vous êtes à ravir!.. Mais... peut-être que toute cette frisure a d'autres intentions que de lui plaire?.. Je me figure qu'un certain Peyrade,.. Lapeyrade,.. quelque chose d'approchant, n'est pas étranger à cet essai de coquetterie... Convenez-en, petite cousine! un monsieur qui a une si longue barbe et de si belles terres au soleil de Gascogne mérite bien quelque innovation de ce genre...

— Vous connaissez George Lapeyrade?

— Pas le moins du monde!.. Et n'ai même aucune envie de le connaître... Il le faudra pourtant, s'il devient votre mari.

— Mon mari!.. Qui peut vous donner une pareille idée?

— Qui me l'a donnée?.. Mais votre père lui-même, ma chère Lucy, votre père qui ne croit pas devoir me tenir à l'écart de ses projets, ni me cacher ses désirs,.. les vôtres, sans doute?

Lucy était devenue très rouge :

— Mon père vous en a dit plus qu'à moi, je le vois... Et peut-être, Herbert, serait-il étonné que vous m'ayez parlé d'un projet dont il a gardé jusqu'à cette heure le secret vis-à-vis de moi...

— Allons donc!.. Comme si les jeunes filles ont besoin qu'on leur apprenne ces choses-là!.. Vous vous aperceviez bien, à Montreux, qu'il vous faisait la cour... Et je suis certain que vous n'aurez rien négligé pour lui faire perdre la tête!..

— Quand cela serait? s'écria-t-elle un peu froissée de l'âpreté involontaire qui se faisait jour sous son air de plaisanterie...

— Oh! vous êtes dans votre droit, assurément!.. La chasse au mari fait partie des talens d'agrément d'une demoiselle bien élevée...

Il y eut un silence qui donna le temps à Herbert de se repentir de sa maussaderie; il reprit plus doucement :

— Allons! pourquoi ne pas convenir qu'il vous plaît, ce Lapeyrade?..

— Il est charmant, dit-elle, distraitement pensive...

On annonça le dîner; elle prit, en souriant, le bras de son cousin, et ils s'assirent l'un devant l'autre, un peu embarrassés de cette attitude quasi-conjugale :

— Vous souvenez-vous? dit Herbert, pour rompre le silence qui laissait trop de place à la réflexion; vous souvenez-vous, Lucy, des dîners d'herbes et de fruits crus que vous me serviez sur des feuilles de vigne dans notre terrier du Carmel?

— Où le rôti était figuré par une grosse pomme de terre cuite dans un feu de branches mortes...

— Avec un horrible goût de fumée âcre... Je n'ai jamais rien mangé qui m'ait paru plus délicieux...

— Nous étions faciles à contenter, en ce temps-là...

— Et si heureux!.. C'est le temps le plus beau de ma vie...

— Cela paraît ainsi de loin, mon cousin... Il me semble que nous étions arrivés à vivre en fort mauvaise intelligence, vers la fin, et que la séparation vint à propos...

— J'ai toujours été un imbécile et un idiot, s'écria Herbert... Je n'ai su que gâcher ma vie... et gaspiller les biens que j'avais dans la main.

— Il me semble, dit Lucy... Elle s'arrêta; leurs regards se rencontrèrent, puis se détournèrent aussitôt... Au bout d'un instant, Lucy reprit: — Vous êtes trop sévère pour vous-même, Herbert... Je crois que vous avez trop d'orgueil, vous ne pouvez vous rien pardonner, et cette amertume empoisonne votre vie... Qui donc est à l'abri d'une erreur de jugement ou de conduite?.. Qui est-ce qui ne pèche pas sept fois le jour?

— Quel bon directeur de conscience vous seriez, Lucy, si vous vouliez vous charger de la mienne!..

— C'est un trop gros morceau pour ma petite sagesse, dit-elle en riant.

— C'est que vous avez justement ce qui convient à cette haute mission : la pénétration et la bonté, la divine charité... Vous ne savez pas combien j'ai été jaloux de vous,.. comme je le suis encore!

— A quel propos, Seigneur!

— Jaloux de votre bonté, Lucy; jaloux et irrité de ce que tous mes efforts, mon désir du bien, mes combats n'ont jamais pu me faire agir ou penser aussi bien que vous le faites tout naturellement, de premier mouvement, par un don de nature...

Lucy hocha la tête.

— C'est peut-être que j'ai appris de bonne heure à dissimuler...

— Tenez, dans ce drame de la poupée,.. vous avez été sublime de générosité, le lendemain... Il m'a fallu des années pour en convenir avec moi-même, bien que je l'aie senti tout de suite...

— Et moi, je ne me suis pas encore pardonné de vous avoir fait punir par mes sottes larmes.

Ils commencèrent à se raconter l'un à l'autre les dessous de leurs âmes enfantines, les émotions, les hontes ingénues, les désirs in-

distincts, les premiers et fugitifs frôlemens de sensations nouvelles, les ébauches de sentiment dont ils rougissaient autrefois, sans les bien démêler, et qu'aucun d'eux, au prix de sa vie, n'eût consenti alors à révéler : ils en parlaient maintenant comme de choses impersonnelles, sans honte ni détour. Dans leurs aveux sincères se marquait toujours le trait distinctif de leurs deux natures : l'oubli de soi chez Lucy, l'impossibilité de maîtriser sa volonté chez Herbert. Il en fit la remarque.

— Et il en a toujours été ainsi, Lucy; et maintenant encore, ajouta-t-il avec émotion, je ne puis vous dire combien je sens douloureusement votre supériorité morale...

Elle l'interrompit d'une voix basse et précipitée.

— Je vous l'ai dit,.. je suis très dissimulée... Ne vous fiez pas à mes bons sentimens plus que je ne m'y fie moi-même.

Elle s'était levée, un peu rouge et troublée; ils retournèrent au salon, et Lucy, embarrassée peut-être de ce tête-à-tête prolongé, proposa de sortir.

— Allons au Marché aux fleurs faire notre moisson de roses...

La soirée était engageante; des lueurs d'un rouge mourant enflammaient le couchant et montaient, en se dégradant par des teintes exquises, sur mille nuages légers qui ressemblaient à de grandes ailes roses, lilas, couleur d'aurore, éparpillées sur un fond d'un bleu verdâtre indéfinissable; la colonnade de la Madeleine, massive, presque noire, se détachait sur le fond tendre du ciel. Des bouffées de senteurs enivrantes flottaient dans l'air tiède, un peu alourdi par tous ces parfums; ils se promenèrent lentement entre les doubles rangées des petites tentes que l'on commençait à replier, au milieu des roses, des œillets, des narcisses, dont les gerbes alanguies faisaient autour d'eux une avenue. Dans les longues charrettes on entassait les plantes vertes, palmiers et ficus, la souple ramure des dattiers et les rhododendrons aux grappes pourpres. Lucy, les mains pleines de roses, trouvait un charme indicible à cette lente promenade, presque muette, parmi la foule indifférente et brouillonne qui allait et venait de ses affaires à ses plaisirs... Elle sentait en elle un ravissement de joie ineffable; pourquoi?.. Qu'y avait-il de changé pour elle?.. Rien, ni le passé ni l'avenir... Elle buvait le philtre enchanté de la minute présente, réglant son pas sur celui d'Herbert, écoutant sa voix aimée, recevant de sa main les fleurs dont il ne se lassait pas de charger ses bras, tandis qu'en sa majesté superbe mourait le jour au ciel incendié...

— Il faut rentrer, dit-elle enfin avec un soupir.

— Si tôt?

— Ne m'avez-vous pas dit que Lilia vous attend au bal? Elle m'en voudrait de vous retenir...

Ils revinrent à pas lents.

— La douce soirée, Lucy!.. Il y a longtemps que je ne connais plus ces intimes causeries de cœur à cœur... Que c'est bon d'être deux qui s'aiment et se comprennent!.. Le beau temps que le temps passé!..

Elle le regardait avec une attention inquiète et un sourd battement de cœur dont elle avait honte. Jamais il ne lui parlait de Lilia ni de rien qui eût trait à sa vie intime... Elle ne pouvait se méprendre pourtant, au sens de ses paroles, à la plainte à peine cachée.

— N'êtes-vous pas heureux? demanda-t-elle enfin. Oh! je vous en prie, soyez-le, Herbert... Le bonheur est pour une grande part une œuvre de volonté, croyez-le... Sauf les grands coups de la mort, qui parfois la déchirent, c'est nous qui tissons notre vie,.. qui en faisons la trame rude ou assouplie...

— Mais si l'on s'est trompé, Lucy?.. si l'on s'est emprisonné dans un enchevêtrement inextricable de difficultés, de mécomptes. Avez-vous vu quelquefois une mouche captive se débattant avec ses ailes meurtries?..

— Il n'est jamais trop tard pour être sage,.. pour reprendre fil par fil la trame mal commencée... Ne vous moquez pas, Herbert,.. j'ai vécu, j'ai réfléchi,.. j'ai souffert; c'est le lot de tout le monde... Il ne faut pas trop demander, voyez-vous, ni à la vie, ni à ceux qui nous entourent,.. mais tâcher de les comprendre, d'entrer dans leurs sentimens, leur caractère,.. leurs faiblesses...

Elle avait levé vers lui son jeune visage brillant du reflet de son âme, et ses yeux, limpides et profonds comme ces flots transparens des mers ioniennes où le regard plonge d'abîme en abîme sans rencontrer d'obstacle ni jamais atteindre le fond. Combien de fois il devait les revoir dans son souvenir, ces yeux innocens où rayonnaient la plus pure affection, la plus sainte bonté!..

« Elle a raison, pensait-il, tandis que le train l'emmenait vers Chartres. Ne demander à chacun que ce qu'il peut donner; étouffer les désirs insatiables d'un cœur qui veut posséder tous les biens à la fois; ne pas trop attendre d'une créature fragile et imparfaite, n'est-ce pas la raison, la justice?.. » De quoi avait-il donc tant à se plaindre? N'avait-il pas la jeunesse, la santé, la fortune, une femme jeune et belle dont il était épris? Car tous ses griefs, amèrement ressassés contre Lilia, ne l'empêchaient pas d'être amoureux, d'un amour fait de volupté et d'orgueil, amour charnel d'une essence un peu trouble, mais d'une prise énergique sur un

homme que n'avait pas atteint la flétrissure précoce de vulgaires passions.

Il était dans une de ces heures où l'on voit juste à travers les brouillards éclaircis de l'amour-propre, des vaines illusions...

Il était décidé à essayer de la sagesse de Lucy. Et pour commencer, à peine arrivé, bien qu'il sentît une furieuse envie de dormir, il s'habilla résolument pour rejoindre Mme de Précy au bal, où elle l'attendait.

Il était une heure du matin quand Herbert de Précy entra chez Mme de Ragabal. Il lui fallut quelque temps avant d'apercevoir derrière un rideau compact d'habits noirs et d'uniformes la fine et royale tête de Lilia, émergeant d'un nuage de tulle et de dentelles, sans une fleur ni un bijou; un frémissement orgueilleux lui chatouilla le cœur au premier aspect de cette ravissante beauté, de cette élégance accomplie. Entourée d'hommes qui n'avaient d'yeux que pour elle, elle causait en ce moment, la tête penchée en arrière, avec un jeune innocent de longue venue, monocle dans l'œil, gardenia à la boutonnière, qui, tout rougissant et intimidé, cherchait à se donner une contenance de viveur rompu à tous les jeux de la coquetterie. Lilia lui donnait la réplique, comme si la prise de ce goujon armorié avait pu avoir pour elle quelque intérêt.

Elle se retourna et vit Herbert devant elle. — Déjà! s'écria-t-elle. — Un murmure formidable mugissait parmi les habits noirs : « Le cotillon allait commencer... La reine du bal... Les maris tous tyrans. »

— Je venais seulement me mettre à vos ordres, ma chère Lilia, dit Herbert avec un sourire un peu contraint... Je ne mérite pas les malédictions de ces messieurs... Restez tant que vous ne serez pas fatiguée.

— Vraiment? vous permettez? demanda-t-elle avec une hypocrite câlinerie. Allez alors faire votre cour à ces dames, car je ne puis souffrir de vous savoir désœuvré et ennuyé...

— Oh! je ne suis pas un grand séducteur,.. vous savez!

— Il y a cependant une certaine dame de pique à qui vous ne résisterez pas, j'en suis sûre...

— Oui, mais qui s'y frotte s'y pique, s'écria le long jouvenceau que ce trait brillant rendit cramoisi.

Herbert, après quelques saluts à droite et à gauche, quelques banalités fleuries jetées en pâture aux femmes de sa connaissance, finit, de guerre lasse, par s'asseoir à une table de jeu.

Au bout de deux heures, après avoir gagné et reperdu quelques louis, il rentra dans la salle de bal où le cotillon expirait, aux premières lueurs du matin.

Lilia vint à lui, et tandis qu'ils traversaient ensemble les salons, Herbert vit les fronts se courber devant elle, tous les regards la suivre, des murmures d'admiration bruissaient à ses oreilles, et il sentit encore en son cœur ce subtil chatouillement d'orgueil et de tendresse. Ce fut avec les soins, les prévenances d'un mari très épris qu'il l'installa dans sa voiture. — C'est gentil à vous d'être venu, dit-elle en s'accotant au fond du coupé et étouffant un léger bâillement; je craignais que votre cousine ne vous fît manquer à votre promesse.

— L'avez-vous craint, vraiment?.. Il me semble que vous n'en avez pas eu le temps, puisque vous m'avez accueilli par un « déjà » qui n'indiquait aucune impatience.

— C'est que, d'ordinaire, vous arrivez un peu comme la statue du commandeur,.. pour les sommations funèbres... J'ai voulu dire : partons-nous déjà?.. Ne nous querellons pas, voulez-vous? Évitons, une fois par hasard, l'inévitable scène du retour...

— Je ne demande pas mieux,.. ma Lilia, car je vous aime beaucoup,.. ce soir, je vous en préviens.

Il avait passé son bras autour de sa taille et l'attirait sur sa poitrine où elle laissa tomber sa tête languissante, et, comme il cherchait ses lèvres, elle les lui tendit, après un nouveau petit bâillement englouti dans les ruches de son manteau, puis reprit sa pose ensommeillée sur l'épaule de son mari. Lui, ne dormait pas, respirait le parfum léger qui s'exhalait de ses vêtemens, de ses cheveux, de sa fraîche haleine; il se sentait amoureux comme au jour de ses noces, et ce fut avec un frémissement de tous les nerfs qu'il la soutint et l'accompagna jusqu'à sa chambre où il tenta de pénétrer avec elle. Elle le repoussa doucement et lui offrit son front à baiser. — Vous m'exilez! dit-il un peu froissé.

— Excusez-moi,.. je suis si lasse... Je n'ai l'esprit qu'à m'endormir au plus vite...

— Vous vous fatiguez pour des inconnus... Vous vous faites belle,.. séduisante,.. adorable pour les premiers venus,.. pendant des nuits entières, et pour moi,.. quand je viens humblement vous demander l'aumône d'un peu de tendresse... pour moi seul vous êtes de glace...

— A qui en avez-vous? reprit-elle moitié riant, moitié agacée... On peut être fatiguée, une fois par hasard... Il est fâcheux que ce soit le moment où vous arrivez justement avec des impatiences de collégien... Vous n'avez donc pas fait vos frais,.. à Paris... avec votre cousine?

— Lilia!

Elle vit qu'elle l'avait blessé, et battit en retraite.

— C'est une plaisanterie... Je n'y mets aucune malice;.. mais, voyez-vous,.. allez dormir;.. sans cela, nous y tomberons fatalement,.. dans la scène du retour... Allons! bonsoir, cher,.. je serai plus aimable un autre jour...

Ce n'était pas la première fois qu'Herbert se trouvait rebuté par la froideur de sa femme, plus importunée que touchée de sa passion; elle subissait sa tendresse, sans y répondre, avec une sorte de complaisance inerte, indifferente. Cette femme, qui allumait tant de désirs autour d'elle, n'en ressentait aucun; elle en convenait avec une sincérité dure; « elle n'aimait pas l'amour, » et s'en faisait même une défense contre la jalousie de son mari...

— Que craignez-vous? disait-elle, quand il s'irritait de ses coquetteries. Ne savez-vous pas que je suis une femme froide? Ce qui fait, dites-vous, votre malheur devrait faire aussi votre sécurité.

Et s'il lui représentait que ces manèges à froid lui semblaient égaler les pires égaremens, elle ne comprenait pas.

— Que me reprochez-vous? j'aime à plaire,.. je m'amuse innocemment... Est-ce un crime? Si les hommes s'y trompent, tant pis pour eux. Ils sont armés pour se defendre... Ce n'est pas à vous, j'imagine, de vous faire l'avocat de leurs mauvaises causes?

— Mais ces convoitises allumées autour de vous, Lilia, sont une offense; elles vous outragent, ne le sentez-vous pas? Le désir est un commencement de possession; une femme delicate ne saurait souffrir, encore moins encourager certaines poursuites sans perdre quelque chose de sa dignité et de sa pudeur...

Elle lui riait au nez, l'accusait de pruderie et de mysticisme jaloux. — Je n'entends rien à ces subtilités,.. je ne fais aucun mal. Ne me tourmentez pas... Et tenez-vous pour satisfait de votre sort... Il est étrange que ce qui vous plaisait avant notre mariage vous déplaise aujourd'hui...

— C'est que j'ai le droit d'espérer que vous m'aimez...

— Mais oui;.. à ma manière...

Elle l'embrassait en riant, à moins qu'il ne fût d'humeur hérissée et farouche, auquel cas elle attendait patiemment un retour de faveur, sans se perdre en vaines lamentations.

***.

(La dernière partie au prochain n°.)

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS

LA FONDATION DE L'INSTITUT

IV[1].

LA CLASSE DES BEAUX-ARTS AU TEMPS DE LA PREMIÈRE RESTAURATION ET PENDANT LES CENT JOURS.

Si, pour apprécier l'influence exercée sur l'art et sur les artistes par les événemens politiques qui se produisirent en France dans le cours de l'année 1814 et dans les premiers mois de l'année 1815, on se contentait de consulter les procès-verbaux des séances de la quatrième classe à cette époque, on courrait grand risque de n'aboutir qu'à des résultats négatifs. Rien, en effet, dans le calme inaltérable de ces textes ne semble se ressentir des émotions du dehors; rien ne permettrait même de soupçonner que, dans l'intervalle d'une séance à une autre, le gouvernement qui existait a été renversé et un nouveau régime établi. Au lendemain de l'abdication de Napoléon à Fontainebleau, la classe s'occupe, sans la moindre distraction apparente, de la direction ou du jugement des

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet et du 15 août.

concours de Rome. Lorsque, l'année suivante, Louis XVIII vient de quitter les Tuileries et que Napoléon s'y est réinstallé, elle semble n'avoir d'autre souci que celui de se renseigner par les lectures qui lui sont faites sur les caractères particuliers de certains monumens de l'architecture arabe en Espagne, sur la valeur des antiquités découvertes à Brindes, sur plusieurs autres questions du même ordre. A peine quelques lettres ministérielles successivement écrites, tantôt au nom du gouvernement du roi pour demander avis à la Compagnie sur les moyens de réédifier dans les meilleures conditions la statue équestre d'Henri IV, tantôt au nom du gouvernement impérial pour accorder l'exemption du service militaire à une dizaine de jeunes artistes « distingués par leurs efforts et par leurs succès » et recommandés à ce titre par la classe, — à peine quelques autres communications relatives, suivant les circonstances, au passé de la monarchie légitime ou aux actes présens de la dictature, viennent-elles interrompre le cours régulier et méthodique des occupations auxquelles la Compagnie, en 1814 et en 1815, entend exclusivement se livrer.

Était-ce donc, chez les membres de la classe des beaux-arts, indifférence ou crainte de se compromettre? On serait au contraire autorisé à dire qu'ils faisaient par là preuve de dignité. Sous le coup de malheurs publics qu'il n'avait certes pas dépendu d'eux de conjurer, comme sous la menace des événemens qui allaient suivre, à l'époque de la première invasion comme au lendemain du retour de l'île d'Elbe ou à la veille de Waterloo, ils eurent au moins ce mérite de rester strictement fidèles à leur rôle et de se renfermer, avec une persévérance qui n'était pas sans fierté, dans la pratique de leurs devoirs spéciaux.

Une exception pourtant est à noter dans ces témoignages unanimes de constance patriotique et d'assiduité. Tant que dure la première Restauration, le nom de David ne figure pas une fois sur la liste des membres présens aux séances hebdomadaires; il ne reparaît dans les procès-verbaux de ces séances que le 25 mars 1815, c'est-à-dire aussitôt que Napoléon s'est ressaisi du pouvoir et que l'ancien premier peintre de l'empereur a pu, de son côté, se croire en mesure de recouvrer de haute lutte le crédit qu'il avait perdu.

Les confrères de David, en effet, malgré l'admiration qu'ils continuaient de professer pour son talent, étaient, depuis assez longtemps déjà, fort loin de nourrir des sentimens d'affection, d'estime même pour sa personne. Ils lui en voulaient à bon droit de l'orgueilleuse violence avec laquelle il prétendait, en toute occasion, peser sur leurs décisions ou condamner celles-ci après coup; du bruyant dépit, par exemple, que lui avait causé la préférence

accordée à son compétiteur Pajou pour les fonctions de président de la classe, et, par suite, de la résolution qu'il avait prise de ne plus venir que de loin en loin à l'Institut. David, nous l'avons dit, avait fini par cesser absolument d'y paraître; il s'en tint éloigné pendant toute la durée de la première Restauration, sauf le jour où eut lieu cette séance publique de 1814 dont nous avons parlé déjà, séance au cours de laquelle il eut à subir un affront aussi imprévu, aussi injustifiable au fond que regrettable à tous égards dans les formes.

Contrairement à la règle qu'il s'était imposée et qu'il observait rigoureusement depuis quelques mois, David, ce jour-là, s'était joint aux autres membres de la quatrième classe. Deux de ses élèves se trouvaient au nombre des jeunes artistes qui avaient remporté les grands prix, et, suivant l'usage consacré en pareil cas pour tous les lauréats, ils devaient, une fois en possession de leurs couronnes, s'approcher de leur maître et recevoir ses embrassemens sous les yeux du public. La présence du duc d'Angoulême, qui d'ailleurs n'avait formulé à ce sujet aucune exigence, aucun désir même, décida bien malencontreusement certains officieux à supprimer cette partie du cérémonial accoutumé. Après avoir été couronnés par le prince, les deux élèves de David furent reconduits directement à leurs places. Bien plus : au moment de la proclamation des prix, on avait passé sous silence le nom du peintre auprès duquel ils s'étaient formés, quoique ce nom figurât sur le programme imprimé dont le duc d'Angoulême avait, comme chacun des assistans, un exemplaire sous les yeux; et, pour comble de maladresse, l'un de ces deux lauréats sortis de l'atelier de David, Léopold Robert, avait été formellement signalé au public comme « n'ayant pas eu de maître. » Il y avait là non-seulement une énonciation mensongère, mais un procédé d'élimination déloyal, une sorte de mise hors la loi par prétérition à l'adresse d'un homme qui n'était à cette époque l'objet d'aucune exception décrétée, d'aucune mesure de réprobation légale, et contre qui le gouvernement royal lui-même ne devait songer que deux ans plus tard à sévir. Si tristes que fussent les antécédens politiques de David, ceux qui prétendaient ainsi venger sur lui la morale publique n'arrivaient en réalité qu'à le rendre intéressant, puisqu'il devenait grâce à eux une victime de l'arbitraire, et que, sans avoir été même accusé, il était traité en coupable reconnu.

Il ne semble pas, au surplus, que David ait ressenti fort douloureusement l'outrage public qu'il venait d'essuyer. Peut-être même le sentiment excessif qu'il avait de sa propre importance et le besoin, habituel chez lui, de faire figure aux dépens ou en dehors de ses confrères, ne laissèrent-ils pas d'y trouver jusqu'à un cer-

tain point leur compte. C'est du moins ce que permettrait de supposer le passage suivant d'une lettre adressée par Léopold Robert à ses parens peu de jours après celui où l'incident rapporté ci-dessus s'était produit :

« Le lendemain du 1er octobre, écrit Robert, nous allâmes, Rioult (le second prix de peinture de cette annee) et moi, faire visite à M. David ; il nous reçut parfaitement. « Eh bien! nous dit-il,.. mes ennemis, sans qu'ils s'en doutassent, m'ont fait grand bien hier en me mettant en parallèle avec les Bourbons. » Nous eûmes l'air de demander une explication. « Comment, mes amis, vous ne savez pas que j'ai été député avec Carnot, Cambacérès et autres grands hommes; enfin, que j'ai figuré dans la Révolution, et que nous avons fait notre possible pour rendre la France heureuse? — Nous étions bien jeunes alors, lui dîmes-nous; nous n'en avons entendu parler que vaguement. — Eh bien! hier, le président de la classe vint me dire : Monsieur David, je vous estime beaucoup; je viens en conséquence vous engager à vous retirer; vous seriez sans doute fâché de vous trouver avec un Bourbon. — Monsieur Taunay, lui ai-je répondu, le vin est tiré, il faut le boire; je suis ici à ma place, je resterai. — Mes ennemis, voyant ma fermeté, cherchèrent les moyens de taire mon nom. Le maître des cérémonies alla vous avertir de ne pas embrasser vos maîtres;.. mais les programmes qu'on avait repandus firent faire beaucoup de réflexions aux assistans. »

David, on le voit, se méprenait assez ridiculement ou il se consolait avec une singulière complaisance, quand il attribuait au procédé dont on avait usé envers lui la veille la signification « d'un parallèle » entre sa personne et la famille des Bourbons. Il se trompait plus gravement encore en s'applaudissant de la manière dont il s'y etait pris jadis pour faire le bonheur de la France, — sauf, il est vrai, à omettre prudemment de citer Robespierre et Marat parmi « les grands hommes » qu'il avait eus pour collaborateurs dans cette genereuse entreprise; mais il avait raison de se féliciter d'être, à l'heure de l'injure, resté à la place qui lui appartenait sur les bancs de l'Institut. Son tort est de ne l'avoir, en 1814, occupée que cette fois et de s'être, seul parmi ses confrères, dérobé jusqu'au printemps de l'année suivante aux devoirs que son titre lui imposait.

Tandis que, tout entiers à leur tâche réglementaire, les membres de la quatrième classe s'appliquaient sans bruit à la continuer, au dehors plus d'un effort etait tenté, plus d'une intrigue se nouait en vue de les déposseder de leur situation officielle et pour arriver, sous prétexte de progrès, à reconstituer à peu près ce qui avait été détruit avant la fin du XVIIIe siècle. Pendant les dix-neuf

années qui venaient de s'écouler depuis la fondation de l'Institut, les survivans de l'Académie royale de peinture auxquels la classe des beaux-arts n'avait pas ouvert ses rangs s'étaient bien gardés d'exprimer trop haut leurs regrets, à plus forte raison de faire acte d'opposition ouverte. L'époque ne permettait guère les essais de résistance, quels qu'ils fussent, et le gouvernement impérial, en particulier, se serait mal accommodé, dans le domaine de l'art comme ailleurs, d'actes ou de plaidoyers en faveur de l'ancien régime; mais, dès que la royauté eut été restaurée en France, les artistes victimes, ou soi-disant tels, des violences révolutionnaires continuées à leur avis sous l'empire, jugèrent le moment venu de revendiquer des droits liés, suivant eux, aux intérêts mêmes et à la dignité du trône. Un de ces académiciens hors d'emploi depuis que l'Institut avait remplacé les académies supprimées par la Convention, le sculpteur Deseine (1), n'hésita pas à se faire publiquement l'interprète des ambitions jusque-là refoulées de ses anciens confrères et de leurs espérances actuelles. Dans un volume publié en 1814 sous ce titre : *Notices historiques sur les anciennes académies royales de peinture, de sculpture et d'architecture,* il formulait en termes très vifs leurs griefs et surtout les siens ; il dressait un véritable réquisitoire contre le personnel de la quatrième classe, « divisant tout, disait-il, pour gouverner despotiquement, » aussi bien que contre l'institution elle-même, sans aucune raison d'être, selon lui ; et il concluait en signalant le rétablissement pur et simple de l'ancienne Académie royale comme l'unique moyen, pour le gouvernement, « d'encourager et de récompenser le mérite. »

A côté de Deseine pourtant d'autres membres de l'ancienne Académie étaient loin d'afficher le même radicalisme. Tout aussi mécontens au fond de l'état présent des choses, tout aussi désireux en principe d'un changement, mais plus concilians ou mieux avisés dans la pratique, ils se fussent arrangés sans difficulté d'une réforme qui, en augmentant le nombre des privilégiés, eût à peu près supprimé à leurs yeux les inconvéniens du privilège, par cela même qu'ils eussent pu, le cas échéant, en profiter. De là les propositions, beaucoup moins agressives que les prétentions exprimées par Deseine, qu'ils crurent devoir soumettre aux représentans du pouvoir et les négociations dans lesquelles ils essayèrent d'entrer avec les membres de l'Institut eux-mêmes.

(1) Cet artiste, d'un talent fort secondaire d'ailleurs, est l'auteur, entre autres ouvrages de sculpture, du groupe représentant la *Mise au tombeau* dans la chapelle dite du Calvaire, au fond de l'église de Saint-Roch, à Paris, et des statues de *L'Hôpital* et de *D'Aguesseau,* placées au bas de l'escalier extérieur du Corps législatif. Deseine avait été nommé membre de l'Académie royale de peinture le 26 mars 1791, c'est-à-dire dans la dernière séance tenue par l'Académie pour une élection.

Un comité des anciens académiciens s'était formé, sous la présidence de Le Barbier, pour rechercher les moyens de rattacher leur cause à celle des artistes qui composaient la classe des beaux-arts et pour travailler à amener de part et d'autre une entente ou, tout au moins, une transaction. Le ministre de l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, s'était prêté de bonne grâce aux démarches tentées auprès de lui par les réclamans. Il les avait autorisés à se réunir, leur avait même accordé pour les séances qu'ils comptaient tenir une salle dans un des bâtimens de l'état, mais sans pour cela s'engager sur le fond de l'affaire et sans promettre rien de plus en son propre nom qu'une intervention éventuelle. De leur côté, les membres de la classe des beaux-arts n'avaient paru ni s'offenser des tentatives faites, ni même les désapprouver, dans la mesure bien entendu où elles ne porteraient pas atteinte à la constitution organique ou à la dignité du corps auquel ils appartenaient; mais ils n'avaient pas voulu prendre part aux pourparlers entamés autour d'eux et s'étaient contentés d'en attendre sans hostilité préconçue les résultats. Bref, la campagne entreprise par les anciens académiciens menaçait fort de traîner en longueur : en voulant en précipiter le dénoûment par un simulacre d'accord conclu entre les deux parties, le comité que présidait Le Barbier ne réussit en réalité qu'à marquer plus nettement ce qui les séparait et à envenimer la querelle en feignant de la croire supprimée. L'extrait d'une lettre adressée aux membres de la quatrième classe, le 5 août 1814, permettra d'apprécier cette situation nouvelle et de pressentir la rupture qui devait s'ensuivre bientôt :

« Messieurs, écrivait Le Barbier au nom des artistes qui s'étaient depuis quelques mois groupés autour de lui, vos anciens confrères de l'Académie royale de peinture et de sculpture... ont appris avec joie que vous étiez dans les dispositions les plus fraternelles pour vous rapprocher d'eux. Son Excellence le ministre de l'intérieur nous a autorisés à vous dire qu'il nous avait fait part de vos sentimens. Dites les moyens que nous avons à prendre pour arriver à un résultat si heureux. »

Quelque réservée qu'elle fût dans les formes, cette lettre, au fond, ne tendait pas à moins qu'à obtenir d'une des classes de l'Institut sa scission complète avec ce grand corps, son propre suicide en quelque sorte. Il n'était plus question maintenant pour les ci-devant membres de l'Académie royale, ou tout au moins pour certains d'entre eux, d'aller rejoindre leurs anciens confrères, grâce à une augmentation possible du nombre des places attribuées à la quatrième classe; c'étaient eux, au contraire, qui, pour le « rapprochement » à opérer, affectaient de compter sur un mouvement dont ils ne prendraient pas l'initiative. En d'autres termes, ils en-

tendaient que les membres de la quatrième classe vinssent à eux pour travailler en commun au renversement de ce qui existait et au rétablissement de ce qui avait été aboli. Leurs projets sur ce point étaient si bien arrêtés et leurs prétentions si peu équivoques que le signataire de la lettre rapportée ci-dessus, escomptant sans plus de façons l'avenir, s'intitulait déjà « président de l'Académie royale de peinture, de sculpture et de gravure. »

Dans la séance où fut lue cette lettre, la classe déclara par un vote unanime sa volonté de passer à l'ordre du jour ; mais tout en refusant de donner suite à d'aussi étranges ouvertures, elle chargea son secrétaire perpétuel de porter à la connaissance de qui de droit les motifs de son refus. C'est ce que Lebreton fit dès le jour même, en adressant la lettre suivante au soi-disant président de l'Académie royale :

« Monsieur, écrivait-il à Le Barbier, la classe des beaux-arts de l'Institut royal de France a eu communication dans sa dernière séance, de votre lettre, en date de la veille, par laquelle vous demandez quels seraient les moyens de rapprochement entre les artistes dont vous présidez la réunion et la classe. Celle-ci ne s'est pas crue compétente pour délibérer sur une pareille proposition. Toutes les Académies ayant été supprimées par une loi ne peuvent avoir d'existence légale que quand cette loi aura été abrogée. Jusque-là, ce serait pour la classe des beaux-arts une démarche irrégulière d'agir comme si la loi n'existait pas. Ici se borne ce que je suis autorisé à vous répondre.

« Mais je puis ajouter, comme en ayant la certitude, que Son Excellence le ministre de l'intérieur a pu vous dire avec vérité que la classe des beaux-arts, qui avait demandé au dernier gouvernement une augmentation de membres, a renouvelé cette demande en l'appuyant des motifs qu'elle a jugés les plus puissans dans l'intérêt de l'art et des artistes (1). Elle n'a pas autre chose à faire que d'attendre l'effet légal qu'auront ses démarches. L'Académie de peinture et de sculpture n'existe donc pas pour nous ; mais le ministre et vous, monsieur, serez justes envers la classe toutes les fois que vous lui attribuerez le désir de soutenir l'éclat de l'école française et d'être agréable aux artistes qui ont acquis des droits à l'estime publique. »

La situation et le rôle des deux partis en présence se dessinaient

(1) Lebreton, en s'exprimant ainsi, n'avançait rien que de strictement exact. On lit, en effet, dans le procès-verbal de la séance du 16 juillet 1814 : « Le secrétaire perpétuel propose d'adresser à Son Excellence le ministre de l'intérieur la demande que la classe des beaux-arts avait faite au dernier gouvernement d'augmenter le nombre des membres de la classe et de le porter à quarante. La classe autorise le secrétaire perpétuel à transmettre cette demande au ministre avec tous les motifs à l'appui. »

donc nettement. D'un côté, les représentans de l'ancien régime académique, désavoués et repoussés par ceux-là mêmes qu'ils avaient voulu attirer, en étaient réduits, pour essayer d'arriver à leurs fins, à ne plus compter que sur leurs forces personnelles et sur la faveur, encore problématique, il est vrai, mais cependant assez probable, d'un pouvoir politique naturellement peu enclin à prendre la défense des institutions d'origine révolutionnaire. De l'autre côté, les artistes membres de l'Institut, si bien disposés qu'ils fussent à accepter une augmentation du nombre des places attribuées à leur classe, n'en étaient pas moins résolus à ne rien céder de leurs prérogatives essentielles et à soutenir jusqu'au bout une cause intéressant, autant que leur existence propre, celle du corps tout entier auquel ils appartenaient. Sauf la différence des personnages et des temps, il y avait dans cet antagonisme des deux groupes quelque chose d'analogue à la lutte engagée, plus d'un siècle et demi auparavant, entre les confrères de Le Brun à l'Académie royale de peinture et les membres de l'ancienne corporation des maîtres-jurés dépossédés de leurs privilèges par la nouvelle Compagnie. Ceux-ci, toutefois, avaient eu dans la personne de Pierre Mignard un chef en mesure, par l'importance que lui donnaient ses talens, de le prendre de haut avec ses adversaires et, par les instincts de son caractère agressif, en humeur de mener hardiment la campagne. La hardiesse dans l'attaque n'était pas, au contraire, non plus que l'éclat de la renommée, le propre de l'homme que les assaillans de 1814 avaient mis à leur tête. Peintre médiocre dont on ne connaît plus guère aujourd'hui que ces « modèles de dessin » copiés depuis le commencement du siècle dans les lycées et dans les maisons d'éducation de tout ordre avec un ennui que chacun de nous se rappelle, vieillard de mœurs douces et d'habitudes fort étrangères jusqu'alors à la polémique, Le Barbier avait été choisi, faute de mieux, pour couvrir de son nom et pour justifier en apparence les aventures que de plus remuans ou de plus ambitieux se proposaient de tenter à côté de lui.

Les choses suivirent leur cours en conséquence. Tandis qu'après l'insuccès de sa lettre, Le Barbier semblait à peu près renoncer au combat, et que déjà peut-être il songeait à part lui à se réconcilier avec cet Institut qui pourrait un jour lui ouvrir ses rangs, et où il devait, en effet, entrer quelques mois plus tard, ses lieutenans poursuivaient plus activement que jamais les hostilités. Ils redoublaient d'instances auprès du ministre de l'intérieur pour qu'il se déclarât en faveur d'une réforme dont il avait, nous l'avons dit, accueilli d'abord le projet avec une certaine bienveillance, mais en ajournant toute décision personnelle sur le fond même de la question. Peu à peu, l'abbé de Montesquiou se départit de sa réserve;

il consentit à écouter plus souvent et de plus près les mécontens, et se laissa à la fin si bien persuader par eux que, le 5 mars 1815, une ordonnance royale rendue sur sa proposition venait pleinement leur donner gain de cause.

Aux termes de cette ordonnance, la quatrième classe de l'Institut était supprimée, l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture rétablie, ainsi que l'ancienne Académie d'architecture. Elles devaient l'une et l'autre être régies par les règlemens en vigueur avant la Révolution, et si les trois autres classes de l'Institut demeuraient, au moins quant à présent, maintenues, c'était à la condition de reprendre chacune leur nom d'*académie* et de subir dans le personnel des changemens considérables. On le voit, le coup porté à la quatrième classe atteignait aussi le corps tout entier; mais il ne faisait encore que l'ébranler sans l'abattre, tandis que la partie qu'il séparait de l'ensemble perdait immédiatement par cela même sa raison d'être et son caractère propre. Condamnée à se fondre dans l'Académie royale reconstituée, la classe des beaux-arts n'allait plus être qu'un groupe d'artistes associés à d'autres en nombre illimité, vivant avec eux d'une vie banale, dans une sorte de promiscuité d'autant moins profitable à leur dignité que l'inégalité entre les talens serait plus grande et l'égalité des droits plus hasardeusement consacrée.

La décision officielle prise à ce sujet devait heureusement rester lettre morte. Quinze jours après celui où l'ordonnance royale avait été signée, c'est-à-dire avant qu'on eût eu le temps de l'insérer au *Bulletin des lois* et même de la notifier à l'Institut, le gouvernement de la première restauration s'effondrait et Napoléon reprenait possession du trône. Le Barbier et les siens en étaient donc pour les frais de leur victoire théorique, les membres de l'Institut pour leurs craintes passées et pour leur défaite d'un moment : car il paraissait peu probable que Napoléon ratifiât une mesure en contradiction aussi formelle avec ce qu'il avait lui-même autrefois établi et organisé. Il n'eut garde d'y adhérer en effet. Dès le 24 mars 1815, presque au lendemain par conséquent de sa réinstallation aux Tuileries, il annulait l'acte de son prédécesseur et, le même jour, le nouveau ministre de l'intérieur, Carnot, écrivait au président de l'Institut pour l'informer que « l'ordonnance du 5 mars devait être considérée comme non avenue. »

Convenait-il néanmoins de ne rien faire de plus? Suffisait-il de proclamer le maintien, sans modifications d'aucune sorte, de l'organisation établie douze ans auparavant, et, jusque dans le sein de l'Institut, ne reconnaissait-on pas l'opportunité, la nécessité même de certaines réformes? On a vu qu'à deux reprises déjà, en 1809 et en 1814, les membres de la classe des beaux-arts avaient

demandé une augmentation du nombre des places fixé à vingt-neuf par l'arrêté consulaire de 1803. La première fois, leur demande était restée sans réponse ; la seconde fois, on y avait répondu par la suppression de la classe et par le rétablissement au dehors de l'ancienne académie. Maintenant que le principe de l'unité de l'Institut était sauvegardé, et que la quatrième classe, comme les autres, se trouvait assurée de conserver sa fonction et son titre, le moment semblait venu pour elle de renouveler avec plus de confiance l'expression de son vœu et, pour le pouvoir, de l'écouter avec une meilleure volonté d'y donner suite. Tout d'ailleurs s'engagea sans difficultés d'un côté ni de l'autre et se résolut promptement. Un mois à peine s'était écoulé depuis la chute du dernier gouvernement qu'un décret impérial, en date du 27 avril 1815, faisait droit aux observations présentées en élevant au chiffre de quarante et un, y compris le secrétaire perpétuel, l'ensemble des artistes à répartir dans les diverses sections de la quatrième classe, et en laissant à celle-ci le soin de choisir elle-même les douze nouveaux membres qu'elle était autorisée à s'adjoindre.

Aussitôt que le décret qui réorganisait ainsi la classe des beaux-arts eut paru, on procéda aux élections. Commencées dès les premiers jours de mai, les opérations étaient terminées avant la seconde semaine de juin, et elles avaient eu pour résultat d'ouvrir les portes de l'Institut aux artistes qui pouvaient le mieux en accroître ou en renouveler le prestige. C'étaient, dans la section de peinture, Gros, Guérin, Girodet, jeunes encore, hautement recommandés par l'éclat de leurs succès récens, et déjà chefs chacun d'une école d'où devaient sortir la plupart des peintres qui, devenus des maîtres à leur tour dans des genres différens, honoreraient le plus la génération suivante (1); c'était, dans la section d'architecture, Rondelet, le savant continuateur de l'œuvre de Soufflot, au Panthéon, et l'auteur d'un livre classique, alors comme aujourd'hui, — le *Traité de l'art de bâtir ;* — c'étaient enfin, dans la section de composition musicale, Cherubini, Le Sueur, Berton, tous trois en possession d'une brillante renommée, tous trois dignes par leurs talens de prendre place auprès de Méhul, de Gossec et de Monsigny. Quant aux sec-

(1) Outre Gros, Guérin et Girodet, outre Carle Vernet et Meynier, qui furent élus en même temps qu'eux, les candidats aux places récemment créées dans la section de peinture avaient été : Ansiaux, Lemonnier, Serangeli, Robert-Lefèvre, Hue, Thévenin et Prud'hon. Deux de ces compétiteurs, Hue et Lemonnier, avaient appartenu à l'ancienne Académie royale ; leur candidature prouvait donc chez les irréconciliables de la veille l'intention maintenant de faire cause commune avec ceux qu'ils avaient voulu renverser. Quant à Prud'hon, à qui l'on s'étonnera peut-être que la quatrième classe ait cru devoir préférer Meynier, il n'attendit pas longtemps la réparation de son échec, puisqu'il fut élu en 1816, lors de la première vacance qui se produisit dans la section de peinture.

tions de sculpture et de gravure, le nombre des membres dont elles se composaient depuis 1803 n'ayant pas été changé par l'acte du 27 avril, il n'y avait eu de ce côté aucune élection à faire.

Cependant l'augmentation du personnel de la classe des beaux-arts, dans les termes où le décret impérial l'avait prescrite, ne s'appliquait pas seulement aux peintres, aux architectes et aux compositeurs de musique. Aux cinq sections établies sous le Consulat, ce décret en ajoutait une nouvelle qui devait comprendre cinq membres et, sous le titre d'*Histoire et Théorie des beaux-arts*, représenter un ordre de travaux et de mérites se rattachant de près à ceux des artistes proprement dits. Il y avait là une innovation heureuse, en ce sens qu'elle tendait à encourager en France un genre d'érudition spécial et qu'elle assurait une place et une récompense fixes à des talens que la troisième classe, dite d'*Histoire et de Littérature anciennes*, n'était pas ou ne pouvait être que bien accidentellement en mesure d'accueillir; mais si le principe, excellent en soi, méritait d'être consacré comme la réparation d'un oubli et comme un stimulant pour l'avenir, la pratique dans le présent ne laissait pas d'en être assez malaisée.

Au commencement de ce siècle, les critiques d'art et les historiens de la peinture, de l'architecture ou de la musique, étaient loin encore d'avoir dans notre pays la juste autorité que plusieurs de leurs successeurs ont su acquérir de nos jours. Autant il eût été facile, quarante ou cinquante ans plus tard, de trouver des écrivains ou des érudits dignes de figurer dans ce groupe d'élite que l'on avait voulu former en 1815, autant à cette époque les titres des hommes entre lesquels il s'agissait de choisir étaient incertains et les garanties qu'ils offraient insuffisantes. Sauf Emeric-David, Quatremère de Quincy et un ou deux autres peut-être, que leur compétence éprouvée et leur science solide mettaient en réalité hors de pair, mais qui avaient refusé de se porter candidats, quels pouvaient être parmi les futurs membres de la nouvelle section ceux qui s'imposaient aux suffrages de la classe par l'importance des services rendus ou par la notoriété personnelle? Aussi, en attendant mieux, se contenta-t-on, pour remplir le cadre, d'emprunter à la section de peinture deux de ses membres, Denon et Visconti, à la classe des correspondans un peintre paysagiste, auteur par surcroît de quelques récits de voyages, Castellan, et un habile dessinateur d'architecture, Thibault, qui devint plus tard professeur de perspective à l'École des Beaux-Arts et membre de la section d'architecture à l'Académie.

Pour le cinquième fauteuil, on prit le parti d'y caser à tout hasard le dernier survivant à l'Institut des représentans de la « décla-

mation, » le vieux Grandménil, dont une fois déjà on n'avait trop su que faire, et qui, promené de la place qu'il occupait originairement à une place dans la section de composition musicale, ne devait pas, en entrant dans la section d'histoire et de théorie, arriver pour cela au terme de son odyssée académique. Dix mois plus tard, en effet, il était de nouveau transformé en musicien, et il reprenait à la faveur de ce déguisement, c'est-à-dire sans plus de titres au fond qu'auparavant, la place qu'on lui avait fait quitter. Il n'y fut d'ailleurs réintégré que pour bien peu de temps, puisqu'il mourut le 24 mai 1816, après avoir été, sous les diverses étiquettes successivement attachées à son nom, un des membres de la classe les plus scrupuleux, les plus assidus aux séances, et, dans les rapports avec ses confrères, un des plus faciles et des plus courtois. Si donc il est permis de trouver que, par sa profession et par le genre de son talent, Grandménil ne remplissait pas les conditions nécessaires pour être appelé à siéger à l'Institut, il n'y aura que justice à reconnaître, une fois cette réserve faite, que, au point de vue de la probité et de la modération du caractère, il n'y était nullement déplacé (1).

Complétée, comme elle venait de l'être, au moins dans les sections de peinture et de composition musicale, par l'adjonction des artistes du dehors les plus éminens, la quatrième classe semblait plus que jamais à l'abri des hostilités contre les personnes et, en raison de sa constitution même, mieux préservée pour l'avenir de toute atteinte à sa stabilité. On verra tout à l'heure comment, sur ce dernier point, les espérances qu'on avait pu concevoir se trouvèrent bientôt démenties, et avec quel empressement à son tour le gouvernement de la seconde Restauration annula les mesures par lesquelles le gouvernement des cent jours s'était hâté de remplacer celles qui avaient été prises en mars 1815, au nom de Louis XVIII; mais, pour le moment, quels que fussent les périls de la situation politique et l'imminence de la guerre, à l'Institut, et particulière-

(1) A l'époque de la Terreur, cette modération que, contrairement à la conduite tenue par plusieurs de ses camarades du théâtre de la République, Grandménil ne craignait pas de témoigner, faillit plus d'une fois lui être fatale : le jour, entre autres, où il avait montré quelque chose de moins que de l'enthousiasme en entendant la lecture d'une pièce ultra-révolutionnaire, *le Jugement dernier des rois*, œuvre du trop fameux Sylvain Maréchal. Celui-ci, pour mieux s'assurer apparemment la bienveillance de ses juges, s'était fait accompagner, quand il vint présenter sa pièce aux comédiens, de trois membres de la Convention. La lecture finie, Grandménil seul se permit quelques observations : « On pouvait craindre, objectait-il, d'être pendu si jamais les rois revenaient. » — « Voulez-vous donc être pendu dès à présent pour n'avoir pas accepté la pièce? » répliqua un des compagnons de l'auteur. Grandménil se le tint pour dit : *le Jugement dernier des rois* fut reçu, mais il s'abstint d'y jouer un rôle.

ment dans la classe des beaux-arts, on pouvait croire définitivement close l'ère des changemens plus ou moins radicaux, des réformes alternativement prescrites et désavouées.

Aussi les nouveaux élus, comme ceux dont ils étaient devenus les confrères, ne songeaient-ils qu'à se conformer de leur mieux aux conditions qui leur étaient actuellement faites et à prendre en main, suivant les cas, soit la direction des affaires de l'art en général, soit les intérêts particuliers des jeunes artistes que les récens événemens avaient forcément détournés de leurs études ou dépossédés de certains droits. C'est ainsi que, à la prière de deux jeunes architectes dont l'un, M. Hittorf, devait, trente-huit ans plus tard, être appelé à siéger parmi les membres de l'Académie des beaux-arts, la quatrième classe intervenait auprès du ministre de l'intérieur, Carnot, pour obtenir que ces jeunes gens, nés l'un et l'autre sur un territoire qui, en 1814, avait cessé d'être annexé à la France (1), fussent autorisés, malgré la perte de leur nationalité, à participer au concours ouvert pour le grand prix de Rome; c'est ainsi encore qu'elle accordait à un autre de ses futurs membres, à Léon Cogniet, comme aux peintres admis à concourir avec lui, quelques jours supplémentaires de travail, en compensation de ceux que leur avait pris le service, très actif à cette époque de crise, de la garde nationale. En même temps, elle renouait avec le directeur de l'Académie de France à Rome la correspondance régulière que la suspension ou le retard des *envois* l'avait forcée d'interrompre, sans parler de certaines circonstances fort étrangères à l'art qui n'avaient pas laissé de rendre assez difficile la situation à Rome du directeur et celle des pensionnaires.

L'artiste chargé alors des fonctions que Suvée avait remplies tant bien que mal jusqu'en 1807, était Lethière, auteur du grand tableau, aujourd'hui au Louvre, la *Mort des fils de Brutus*. Quoique, à l'époque de sa nomination, Lethière n'appartînt pas encore à l'Institut, et que, malgré le succès de l'ouvrage susmentionné, sa réputation personnelle n'eût pas à beaucoup près l'éclat de celle qu'avaient acquise David, Regnault, et même des peintres plus récemment entrés dans la carrière, le choix de la quatrième classe s'était porté sur lui parce qu'on le savait homme à couper court aux abus que la faiblesse de Suvée avait laissé s'introduire à la Villa Médicis et, en cas de troubles extérieurs, à faire respecter l'indépendance du grand établissement dont il aurait la garde. La confiance qu'il avait inspirée ne tarda pas à être justifiée; elle s'ac-

(1) M. Hittorf, alors âgé de vingt et un ans, était né à Cologne, devenu en 1801 chef-lieu d'arrondissement dans le département de la Röer.

crut même d'année en année en proportion des services rendus, si bien qu'une fois arrivé au terme de son mandat, Lethière fut invité à continuer ses fonctions pendant quatre ans encore. Il se trouvait donc en 1814 à la tête de l'Académie de France, lorsque la double nouvelle de la chute de Napoléon et de la restauration des Bourbons parvint à Rome, où elle provoqua, tant parmi les pensionnaires que dans la population même, d'ardens mouvemens d'opinion en sens contraire. Le directeur eut à la fois assez de bon sens pour éviter de se mêler personnellement à la lutte et assez d'autorité pour accomplir, malgré les essais d'opposition, son devoir. Grâce à lui, le calme fut maintenu aux abords comme à l'intérieur de la Villa Médicis, et le drapeau qui consacrait le changement survenu dans le gouvernement de notre pays put surmonter l'entrée d'un palais appartenant à la France, sans que personne désormais osât faire mine de s'en scandaliser; mais quand, au bout de quelques mois, une nouvelle révolution eut jeté bas ce qui venait d'être rétabli, et rétabli ce qui avait été naguère renversé, Lethière dut redoubler de fermeté et de prudence pour faire accepter à Rome les conséquences de ce revirement subit, sans compromettre la dignité du pays qu'il représentait et sans paraître avoir cédé trop tôt aux exigences de la situation que les événemens lui avaient faite. Aussi se montra-t-il cette fois moins empressé qu'il ne l'avait été l'année précédente à prendre officiellement les mesures imposées par le nouvel ordre de choses.

« L'an passé, écrivait-il, le 14 avril 1815, au président de la quatrième classe, je me suis trouvé ici dans une position difficile dont la classe fut instruite, et j'ai su qu'elle avait approuvé ma conduite. Le ministre de l'intérieur m'en a également témoigné sa satisfaction. En dernier lieu, nous n'avons été instruits de ce qui se passait en France que par la voix publique et par des articles de journaux italiens souvent mensongers et contradictoires... Il y avait plus de trois semaines qu'il n'arrivait ici ni lettres ni journaux de Paris. Ils arrivèrent enfin le 11 du courant, et, la nouvelle du retour de l'empereur étant par là tout à fait notoire, je fis supprimer les armoiries royales à l'entrée du palais de l'Académie. Je ne m'étais point jusqu'à ce moment rendu aux sollicitations qui m'avaient déjà été faites par plusieurs Français... Mon devoir était d'attendre l'arrivée des journaux de France, ne fût-ce que pour être en règle vis-à-vis du gouvernement romain, très susceptible dans ces sortes d'affaires; mais j'attendrai les instructions du ministre à qui je rends compte de ces détails pour faire replacer les armes de l'empire.

« Cette suppression des armoiries royales a fait l'entretien de

toute la ville ; chacun en a parlé dans son sens. Quelques-uns ont voulu y voir autre chose que le simple accomplissement de mon devoir ; le gouvernement pontifical lui-même s'en est inquiété,.. et, parmi un bon nombre de Français qui se trouvent à Rome, trois, à ma connaissance, non-seulement m'ont blâmé, mais excitent encore contre moi, autant qu'il dépend d'eux, l'indignation publique. On accuse aussi les pensionnaires, bien que ces jeunes gens n'aient donné aucune prise aux reproches. J'ai cru, monsieur le Président, devoir par votre organe instruire la classe de ces faits qui ne peuvent lui être indifférens... »

L'indifférence des membres de la quatrième classe pour les incidens dont il leur était ainsi rendu compte était effectivement d'autant moins présumable, et leur approbation de la conduite tenue à Rome par Lethière d'autant plus naturelle, qu'eux-mêmes, à Paris, avaient observé une réserve pareille durant la période qu'ils venaient de traverser. Tout en se soumettant au pouvoir établi à l'époque de la première restauration, ils s'étaient abstenus de ces engagemens hâtifs, de ces bruyantes protestations de zèle au moyen desquelles d'autres hommes mêlés de beaucoup plus près qu'eux aux affaires sous le dernier gouvernement s'efforçaient de faire oublier la part qu'ils y avaient prise et répudiaient sans vergogne le passé.

Après le retour de Napoléon, l'attitude de la classe des beaux-arts avait été la même. Ce n'était pas un des siens, c'était un membre de l'Académie française, Étienne, qui, lors de la première réception de l'Institut aux Tuileries, avait, dans une harangue louangeuse jusqu'à la flagornerie, remercié l'empereur des bienfaits qu'il répandait ou qu'il allait répandre sur la France délivrée par lui du joug des Bourbons. Enfin, la classe ne s'était pas plus associée aux diatribes de David contre les partisans, vrais ou supposés, de l'ancien régime, qu'à son enthousiasme impérialiste et à son adhésion publique aux articles de « l'Acte additionnel. » Les confrères du peintre avaient vu dans la visite que, peu après son retour, l'empereur lui avait faite, un hommage légitime au talent d'un artiste celèbre entre tous (1) et, de plus, le décret qui, con-

(1) Cette visite de Napoléon à l'atelier que David occupait alors à la Sorbonne et où il venait d'achever le tableau des *Thermopyles* eut lieu dans le courant du mois d'avril 1815. Après un examen de quelques instans, Napoléon, moins sensible sans doute aux mérites pittoresques de l'œuvre qu'aux souvenirs héroïques et aux exemples qu'elle impliquait, dit au peintre en se retirant : « Très bien, monsieur David ! continuez à honorer la France. J'espère que des copies de votre tableau ne tarderont pas à être placées dans les écoles militaires. Elles rappelleront aux jeunes élèves les vertus particulières de leur état. » Le jour même, l'empereur nommait son premier peintre commandeur dans l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

formément à leurs vœux, venait d'augmenter le nombre des membres de la quatrième classe, leur avait inspiré des sentimens de reconnaissance dont ils avaient chargé David de transmettre l'expression au souverain; mais tout s'était borné de leur part à ces témoignages par procuration de gratitude et à une correspondance officielle avec le ministre compétent pour des affaires intéressant la Compagnie.

La classe des beaux-arts tout entière s'était donc, aussi bien pendant les cent jours que durant les onze mois qui avaient précédé, soigneusement tenue à l'écart des agitations politiques et des querelles de parti. Elle n'avait voulu se rendre complice ni de ceux qui s'étaient hâtés de condamner sans merci le pouvoir tombé la veille, ni des courtisans du pouvoir nouveau, pressés de lui offrir dès la première heure leur dévoûment de circonstance et leurs services intéressés; mais quand le moment fut venu pour la France des luttes et des désastres suprêmes, quand, après Waterloo, nos revers eurent amené une seconde fois les armées étrangères sur le sol de la patrie outragée, les artistes qui appartenaient à l'Institut ressentirent trop unanimement, ils partagèrent avec une trop profonde émotion les amertumes de la douleur publique, pour continuer de se livrer, comme si rien n'était survenu dans l'intervalle, à leurs occupations accoutumées. Ils ne suspendirent pas leurs séances, parce que l'époque de l'année où l'on se trouvait était celle des concours ouverts pour les grands prix de Rome et que les jugemens ne pouvaient être ajournés; mais, en dehors de la tâche absolument obligatoire qu'ils avaient à remplir de ce côté, ils s'imposèrent le devoir de ne rien entreprendre ni de rien poursuivre des travaux qui les auraient, au moins en apparence, distraits de leur affliction patriotique. Pendant plusieurs semaines, ils refusèrent d'entendre aucune lecture, de recevoir aucune communication, de laisser aucune discussion s'engager sur des sujets étrangers aux concours dont ils avaient alors à juger les résultats. Plus d'un mois s'était écoulé déjà depuis que les événemens avaient replacé Louis XVIII sur le trône, lorsque la quatrième classe de l'Institut, d'ailleurs décimée, comme on le verra plus loin, dès les premiers jours du gouvernement royal, se décida à reprendre, pour l'exercer désormais dans sa plénitude et avec la même activité qu'autrefois, la fonction dont les malheurs du temps l'avaient momentanément forcée de ne s'acquitter qu'en partie.

HENRI DELABORDE.

LE

MARIAGE ET LE DIVORCE

AUX ÉTATS-UNIS

I.

Il semble qu'à certains momens de leur histoire les nations civilisées, ces avant-gardes de l'humanité en marche vers un avenir inconnu, hésitantes, s'arrêtent et s'interrogent. Dans le demi-jour où elles cheminent, une lueur disparaît : grande intelligence fauchée par la mort; un flambeau ne donne plus qu'une lumière douteuse : idée religieuse transmise de père en fils, institution sociale consacrée par les siècles et dont on se prend à douter, que l'on ne sait par quoi remplacer. S'est-on donc trompé? Et de même que, sur une étroite chaussée, il suffit d'un essieu qui se brise pour retarder la marche d'un corps d'armée, de même, quand l'un des rouages de la machine sociale grince et s'arrête, force est de le réparer de son mieux.

Ces accidens sont fréquens; ni les signaux ne manquent pour en transmettre avis, ni les ouvriers spéciaux pour y remédier. La presse donne l'alarme, les penseurs et les philosophes commentent et suggèrent, les assemblées discutent et légifèrent, et la lourde machine, tant bien que mal remise sur pied, poursuit sa route jusqu'à nouveau temps d'arrêt.

Parfois ce n'est qu'une fausse alerte, un cri d'alarme poussé par quelques impatiens que déconcertent des résultats inattendus, et

qui, de ce qu'un ressort dévié fonctionne mal là où ils sont, en concluent qu'il en va de même là où ils ne sont pas, prenant un phénomène accidentel et passager, résultat de circonstances adventices, pour un universel détraquement.

Ainsi en est-il advenu chez tous les peuples, en tous les temps, en ceux surtout où la difficulté des communications et de l'échange des idées, décuplant la distance qui les séparait, limitait étroitement l'horizon de chacun d'eux. L'homme a une invincible tendance à généraliser; il lui répugne de croire à l'abondance ailleurs quand la famine l'étreint, à la paix et à la prospérité au-delà de ses frontières quand au dedans la guerre le décime, à admettre que sa ruine personnelle reste sans écho à quelques pas de lui, que le revers qui l'atteint épargne son voisin, ou que les autres souffrent quand tout lui réussit. Le même doute lui vient au sujet des institutions sociales, ici favorisées, là contrariées par le milieu dans lequel elles fonctionnent, par l'évolution politique, morale ou religieuse, par les tendances, les mœurs et les lois, mobiles alors qu'elles-mêmes restent immuables, que tout incessamment se renouvelle autour d'elles qui ne se renouvellent pas.

Mais où l'étonnement redouble, où la confusion s'accroît, c'est quand après avoir dispendieusement édifié une machine compliquée, savamment agencé une organisation sociale, on est obligé de reconnaître, expérience faite, que le résultat obtenu est diamétralement opposé à celui que l'on attendait et qu'un rouage faussé, déterminant un mouvement rétrograde, la fait reculer au lieu d'avancer. C'est l'impression qui se fait jour en ce moment aux États-Unis en ce qui concerne l'institution du mariage, cette base fondamentale des sociétés modernes. Préoccupés avant tout d'asseoir sur la plus haute autorité religieuse et morale que le monde ait connue l'union de l'homme et de la femme, les législateurs ont dû admettre que l'imperfection de la nature humaine ne comportait pas de lois absolues, de liens indissolubles. Le divorce s'imposait à eux en tant que contrepoids nécessaire en des cas exceptionnels soigneusement prévus, minutieusement déterminés; mais ce tempérament admis est devenu sinon la règle, à tout le moins une exception qui s'étend. Aujourd'hui le mal est indéniable; il grandit et, pour avoir tardé à se manifester, ne se manifeste qu'avec plus d'intensité.

Chaque année le nombre des divorces augmente; dans les vingt dernières, les tribunaux en ont octroyé 328,716 (1); les demandes affluent et la presse, en signalant ces faits à l'attention publique, signale en même temps les dangers d'une législation défectueuse,

(1) *Report of colonel Wright to the Senate*, 20 février 1889.

les réformes à y introduire. Elle s'étonne, et non sans raison, de voir l'institution du mariage ainsi mise en péril là où, plus qu'ailleurs, semble-t-il, on la supposerait assise sur des bases inébranlables, entourée de toutes les garanties désirables. Comment expliquer en effet un pareil résultat chez un peuple religieux par conviction, froid par tempérament, moral par instinct, profondément respectueux de la femme, à laquelle il reconnaît, outre l'égalité des droits, des privilèges sociaux qu'elle ne possède que dans le nouveau monde? Comment admettre que ces facteurs divers dont chacun, pris individuellement, constitue à lui seul une force morale au service d'une cause sociale, dont l'agrégation représente l'ensemble des conditions requises pour assurer au lien conjugal la double consécration divine et humaine, aboutissent, en fin de compte, à relâcher ces liens au point que l'on pourrait croire qu'ils ne subsistent plus que par la volonté des contractans et non par l'autorité de la loi?

Certes on ne saurait prétendre que, battue en brèche par une littérature licencieuse, tournée en ridicule sur un théâtre où le succès se proportionnerait au scandale, discutée par les publicistes, l'institution du mariage soit, aux États-Unis, le point de mire d'attaques incessantes et répétées et, qu'indifférente aux droits de la femme, l'opinion publique n'ait, pour ses contempteurs, que fâcheuses complaisances. Loin de là, romanciers, auteurs et journalistes semblent avoir assez à faire de se défendre sans attaquer; ils demandent à grands cris un peu d'air et d'espace, ils étouffent, disent-ils, dans les limites étroites où les exigences de la femme les confinent, et si, dans ces derniers temps, leurs protestations sont devenues plus vives, leurs prétentions n'ont, à coup sûr, rien d'excessif. « Depuis l'auteur de *Tom Jones*, écrivait Thackeray, pas un romancier chez nous n'a pu peindre l'être humain tel qu'il est. Il nous faut le vêtir d'une certaine façon, lui donner une attitude et un langage de convention. Nos lecteurs, et moins encore nos lectrices, n'admettent pas le naturel dans notre art. »

Il y a trente ans de cela et, depuis, les écrivains américains n'ont cessé de rééditer les plaintes de Thackeray. Ils s'en prennent à « la jeune fille, cette idole à laquelle on sacrifie tout, cette terreur des éditeurs et des directeurs de Revues qui se courbent devant elle, esclaves de ses goûts, de ses préférences, tremblans à l'idée d'offenser sa pudeur, de froisser ses délicatesses. » Rider Haggard et Ouida en Angleterre, Boyesen, Julian Hawthorne, Lathrop et même Henry James aux États-Unis réclament leur affranchissement de « cette insupportable tyrannie. » Partisans convaincus d'une littérature nationale, s'ils estiment l'heure venue de secouer le joug, si les plus impétueux affirment comme Edgar Fawcett que « la pu-

deur est affaire de latitude et de longitude » et que le romancier américain « se débat, paralysé, dans les liens d'une fausse pruderie, » la plupart, avec G. Parsons, L. Warner, estiment que « tout ce à quoi l'écrivain peut prétendre, c'est de n'être pas astreint à n'écrire que pour les jeunes filles, et de ne pas les admettre comme juges sans appel de la valeur d'une œuvre littéraire. »

Les femmes auteurs vont plus loin dans leurs affirmations. « De la jeune fille ou de l'écrivain, l'un des deux doit être sacrifié, semble-t-il, écrit Mrs Franklin Atherton. Si l'auteur dépeint le monde tel qu'il le voit, on lui reproche de corrompre l'innocence; s'il le représente tel qu'on le veut, il s'agite dans le faux. Certes, la jeune fille n'est pas, surtout en Amérique, une quantité négligeable; mais c'est l'affaire de sa mère et non de l'écrivain de l'éclairer. Un auteur doit à ses lecteurs la vérité, toute la vérité; à lui de la dire avec art et sans outrager la morale.» — «Que l'on nous débarrasse donc, une bonne fois, de la jeune fille, écrit brutalement Julian Hawthorne, ou bien qu'elle se résigne à entendre et à comprendre la vérité. Ses soi-disant champions affirment que c'est la condamner à ne plus nous lire. J'ai dans l'idée qu'elle nous lira quand même et ne s'en trouvera pas plus mal. »

A défaut des écrivains, doit-on accuser les lois et une coupable tolérance? Mais ni les mœurs ni les lois n'ont d'indulgence pour les séducteurs. Nous avons montré ailleurs (1) qu'entre une famille irritée et les tribunaux toujours prêts à lui infliger d'écrasantes amendes, la profession de don Juan n'était pas tenable aux États-Unis. Puis l'Américaine est femme pratique, et l'imagination exaltée est rarement son fait. Ce n'est donc ni à sa faiblesse, ni à l'audace de l'homme, ni aux excès de la littérature, ni à la presse ni au théâtre qu'il faut s'en prendre; ces causes diverses qui, ailleurs, ont plus ou moins contribué à affaiblir le respect du lien conjugal, n'ont ici aucune influence. Est-ce à la défaillance du sentiment religieux? Mais, nulle part plus vivace qu'aux États-Unis, il a soutenu, sans faiblir, le choc des idées modernes; l'indifférence n'y est pas de mise, non plus que l'athéisme n'y est de mode; l'universelle tolérance n'y a pas engendré l'universel scepticisme. Le catholicisme y est ardent, grâce à l'appoint considérable des Irlandais, et le protestantisme y joue un rôle important dans tous les actes de la vie privée et de la vie nationale. Le mal n'est pas là; il est ailleurs.

Il est dans la multiplicité des lois relatives au mariage et au divorce. Chaque état a les siennes. Chaque état, en tant que souverain, a légiféré sur la matière et, bien que partant des mêmes

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 mai, *la Femme aux États-Unis.*

prémisses pour atteindre le même but, a édicté des lois diverses. Partout on s'est inspiré des mêmes idées religieuses et morales et cela pour aboutir à un étonnant désordre, aux complications les plus absurdes et les plus grotesques, à cette question que bon nombre de conjoints peuvent se poser et que leur pose le *New-York Herald :* « Êtes-vous légalement mariés, épouse ou maîtresse, époux ou amant? Nos lois sur le mariage et le divorce ont-elles répondu à ce que nous étions en droit d'en attendre, ou l'heure est-elle venue de les déclarer en faillite (1)? »

Ce désordre s'explique et ces conséquences étaient à prévoir. Il ne suffisait pas, en effet, de poursuivre séparément un résultat identique; il importait de tenir compte d'élémens divers qui, agissant, à leur insu, sur l'esprit des législateurs, leur ont fait adopter, suivant le milieu dans lequel ils se trouvaient et l'atmosphère morale qu'ils respiraient et dont ils s'inspiraient, des prescriptions différentes. Ils légiféraient, non pour une nation, mais pour une section particulière, pour un état isolé, souvent alors peu peuplé, et les lois qu'ils édictaient, limitées à cet état, tenaient compte avant tout des mœurs et des tendances locales, des traditions et des idées de la population, ici citadine, là campagnarde, ici exclusivement puritaine, là mélangée par l'immigration de catholiques et de protestans. Puis, la prospérité de l'état dépendant de l'accroissement de la population, chacun d'eux était intéressé à favoriser cet accroissement, à attirer chez lui l'émigrant ou l'Américain nomade, partant à simplifier le plus possible, avec sa législation, l'accomplissement des actes sociaux, à rendre le mariage facile, facile aussi le divorce, à éviter ces formalités administratives compliquées dont s'accommodait mal une race indépendante, renforcée d'aventuriers plus indépendans encore.

D'une part, simplification excessive des conditions requises pour contracter mariage; de l'autre, causes de divorce spéciales à chaque état; partout, au début surtout, grandes facilités pour obtenir, avec la naturalisation, les droits civils et politiques largement concédés. Et, en ceci, la logique était d'accord avec l'intérêt. Le point de départ de la colonisation avait été la protestation de la conscience opprimée contre l'autocratie religieuse, de la liberté contre le despotisme, de l'indépendance civile contre la réglementation exagérée de la vieille Europe, et la jeune Amérique, attirant à elle les mécontens, les impatiens, recrutant des partisans chez ses ennemis, sentait grandir ses forces en voyant grossir le nombre de ses citoyens. D'instinct, ces nouveaux-venus affluaient là où les lois entravaient le moins leur liberté; citoyens, ils étaient électeurs et

(1) Voyez le *New-York Herald* du 2 janvier.

éligibles et la législation locale s'inspirait de leurs désirs, reflétait leurs volontés. Aujourd'hui, encore, il en est de même, et si, dans certains états suffisamment peuplés, civilisés et policés, les lois, plus rigoureuses, sont aussi mieux observées; dans d'autres, et surtout dans les nouveaux états de l'Ouest, elles sont encore à l'état rudimentaire, simples et en petit nombre.

De la multiplicité et de la variété des lois relatives au mariage il est forcément résulté ceci : que, les conditions requises pour contracter une union ou obtenir un divorce étant autres dans un état que dans l'état limitrophe, une union contractée à New-York a pu être rompue par un décret de divorce rendu dans le Connecticut, où le mari avait fait élection de domicile. Ceci aussi : qu'un homme ayant cohabité quelques jours avec sa maîtresse dans un état, puis ayant rompu toutes relations avec elle et s'étant légalement marié plus tard, s'est vu condamner comme bigame, le seul fait d'avoir cohabité avec une femme non mariée constituant, dans cet état, une union légale. Dans le premier cas, la femme a réussi à faire annuler le décret de divorce par la cour de New-York, mais en ce qui concerne l'état de New-York. Le mari n'en est pas moins légalement divorcé dans le Connecticut. Il peut donc s'y remarier; et, plus tard, faire annuler dans un autre état ce second mariage et en contracter un troisième. Suivant l'état où il se trouverait, il serait légalement l'époux d'une femme dont un autre état l'aurait séparé à sa requête.

II.

A quelle époque Mrs Amelia Steel devint-elle Mrs Gall? Voilà, semble-t-il, une question bizarre et à laquelle Mrs Amelia Steel devrait être mieux à même que personne de répondre. Et cependant elle n'en sait rien et les pièces du procès n'éclaircissent guère l'affaire. Mrs Amelia Steel entra au service de M. Joseph Gall, riche opticien, après la mort de la femme de ce dernier. Elle tenait sa maison, devint sa maîtresse, et le rendit père d'un enfant. M. Gall avait déjà un fils légitime parvenu à l'âge d'homme; sur les remontrances de ce dernier, il se sépara de Mrs Amelia Steel et l'installa à Brooklyn, où elle était connue sous le nom de Mrs Gall. En 1886, au moment même où elle accouchait d'un second fils, M. Gall mourait; et, sur les conseils de son avocat, la pseudo-veuve réclama, dans l'héritage du défunt, la part que la loi reconnaît à l'épouse légitime. De mariage, il n'est pas question, et Mrs Amelia Steel n'en allègue aucun. Examen fait, la cour de king's County a décidé, cependant, que Mrs Steel était devenue Mrs Gall *entre 1883 et 1886*, à une époque qu'elle ne précise pas autre-

ment ; que le premier enfant, né avant 1883, était fils naturel, sans aucun droit sur la succession ; que le second, né en 1886, était légitime et devait être admis, ainsi que sa mère, au partage des biens. Il est vraisemblable que Mrs Gall a accueilli cette décision avec une satisfaction qui eût été plus complète si les juges avaient pu déterminer plus exactement où, quand, et par quel procédé s'était effectué son changement d'état.

De qui miss Jane Quick pouvait-elle bien être la femme en mai 1868? De la solution de cette question dépendait une fortune, et miss Jane Quick eût été fort en peine de la résoudre. Ce qu'elle pouvait dire, c'est que, le 10 juin 1850, elle avait épousé James P. Brenton, dans l'Ohio. De là ils s'étaient rendus dans le Nébraska; puis, en 1863, en Californie. En 1864, Brenton la quitta sans dire où il allait et ne revint pas. Elle s'en fut vivre chez un nommé Joseph Walker, distillateur, pour le compte duquel elle faisait l'article dans les hôtels de la ville. Le bruit courait que Brenton était mort et qu'elle avait épousé Walker. Ce dernier était entendu dans sa partie; il fabriquait, entre autres produits, un amer fort goûté des résidens de Stockton, et que Mrs Walker excellait à vendre. Encouragé par son succès, dont il lui était en partie redevable, stimulé par elle, il se décida à lancer son tonique sur le marché de San-Francisco; et, grâce à une intelligente réclame dont elle prit l'initiative, il en écoula des quantités considérables. L'affaire était bonne, si bonne que H. Mac Donald, président de la Banque du Pacifique, et John C. Spencer, riche capitaliste, s'y intéressèrent pour moitié, et qu'en peu d'années Walker réalisa une grosse fortune.

En mars 1868, Mrs Brenton, toujours sans nouvelles de son époux fugitif, demanda et obtint le divorce pour cause d'abandon. En novembre de la même année elle épousait Walker, donc en mai elle ne le considérait pas comme son mari. Puis tous deux revinrent à New-York. Mais il était dit que miss Quick n'aurait pas la main heureuse dans le choix de ses époux; peu après elle se séparait de Walker, qui lui allouait une pension alimentaire annuelle de 20,000 francs. En 1881, Walker mourait. En mai 1868, date de l'association avec MM. Mac Donald et Spencer, était-elle l'épouse ou l'associée de Walker, ses droits étaient-ils distincts des siens ou identiques? Elle portait son nom, passait pour sa femme et la cour décida qu'elle l'etait, bien que la cérémonie de leur mariage n'ait eu lieu que six mois plus tard.

L'examen des lois relatives au mariage et au divorce trahit, dans chaque état, l'incessante préoccupation du législateur. Partout il a voulu protéger et defendre la femme contre elle-même aussi bien que contre l'homme, déjouer les pièges qui pouvaient être tendus

à son inexpérience, limiter les abus du despotisme marital, en conséquence condamner le séducteur à des indemnités considérables, multiplier les causes de divorce, y insérer les clauses les plus favorables au sexe faible, comme dans le Kentucky, par exemple, où le fait seul, pour un mari, de mettre les fournisseurs en garde contre les dettes que pourrait contracter sa femme et de les aviser qu'il se refuserait à les payer, constitue une cause suffisante de rupture du lien conjugal. La même préoccupation s'accuse dans d'autres états, où l'on admet comme équivalent à un mariage légal le fait, pour un homme, de cohabiter avec une femme, de lui laisser porter son nom et de la traiter en épouse légitime. On a vu dans cette prescription une garantie nouvelle accordée à son sexe, une protection octroyée à la jeune fille enlevée à sa famille; on est allé plus loin en admettant qu'une proposition de mariage, même non suivie d'exécution, pouvait, dans certains cas, donner à la femme à laquelle elle était adressée les droits et les privilèges d'une épouse. L'un des cas les plus curieux est le procès intenté à H.-L. Kittson, fils du commodore de ce nom, par Anne Clarke.

Bien connue sous son surnom d'*Annie*, la plaignante réclamait, le 1er mars 1887, devant la cour suprême du circuit de New-York, une séparation de corps (*limited divorce*) et une pension alimentaire de son prétendu époux. Voici les faits qui résultent de sa propre déposition et de celle de l'unique témoin qu'elle produise. Tout d'abord elle reconnaît que son honorabilité laisse fort à désirer; qu'elle hante d'ordinaire les bals publics, les salles de concert et les cabarets; que les jeunes personnes auxquelles elle sous-loue des chambres dans la maison qu'elle habite ont eu, à maintes reprises, maille à partir avec la police. Ceci dit, elle affirme avoir épousé H.-L. Kittson le 24 avril précédent.

Où et devant qui? C'est ce qu'elle ne précise pas et ce que l'accusé nie énergiquement. Il a, paraît-il, fait la connaissance d'Annie dans un *bar room* qu'il fréquentait d'ordinaire. Le garçon de l'établissement les avait présentés l'un à l'autre et ils avaient trinqué de compagnie; Annie, buveuse émérite, acceptait tout ce qu'on lui offrait, et presque chaque jour ils se retrouvaient là, passant des heures ensemble à vider verre après verre. Le 24 avril, dit-il, il but plus que de coutume, et Annie l'emmena chez elle. Il n'a aucun souvenir de lui avoir proposé de l'épouser, il était ivre et ne rentra que le lendemain à son domicile. L'unique témoin, le garçon de salle, dépose que H.-L. Kittson était un excellent client, généreux, payant bien les consommations d'Annie et donnant souvent un dollar de pourboire. Le 24 avril, il se souvient que Annie répondit à une question de Kittson qu'il n'avait pas entendue : « Ne dites donc pas cela, je ne suis pas une femme que

vous puissiez épouser; » à quoi Kittson aurait répliqué : « C'est bien, c'est bien, j'en suis pour ce que j'ai dit. » Il était ivre, ajoute-t-il, et ils sortirent ensemble.

La cour, après audition, décida que s'il y avait eu offre de mariage ou mariage, ce dont la preuve n'était pas faite, le défendeur était en état d'ébriété, inconscient de ses actes, et débouta la plaignante.

L'aventure est vulgaire et les personnages sont peu intéressans ; mais ce qui est pour attirer l'attention, c'est qu'un pareil procès soit possible, c'est qu'une femme de cette classe puisse alléguer la désertion d'un amant d'un jour et une prétendue offre de mariage dont témoigne seul, en termes ambigus, un garçon cabaretier, pour réclamer une séparation qui serait la reconnaissance implicite du mariage, lui permettrait de porter le nom de sa victime, et plus tard, si elle lui survivait, de faire valoir ses droits à sa succession. Ce qui est pour surprendre, c'est que, si le garçon de salle eût été moins affirmatif quant à l'état d'ébriété du défendeur, le jugement pouvait être autre et Kittson déclaré marié. Il lui eût été loisible, il est vrai, de demander le divorce et facile de l'obtenir; mais il restait tenu au paiement d'une pension alimentaire calculée d'après sa position de fortune, et Anne Clarke portait son nom.

La cour d'appel de New-York a rendu récemment un arrêt duquel il résulte, en effet, qu'un mari divorcé reste, quand même, l'époux de sa femme, à moins qu'il ne se remarie en dehors de la juridiction de la cour, — dans le New-Jersey, par exemple. Elle a décidé, en outre, que la pension alimentaire allouée à la femme en faveur de laquelle le divorce avait été prononcé devait être, en tout cas, payée la vie durant du mari : « ladite pension n'étant pas seulement destinée à assurer l'existence matérielle de la femme, mais une amende infligée au mari, et dont la mort seule l'exonérait. »

Les circonstances dans lesquelles ce dernier arrêt a été rendu sont caractéristiques. Un homme épouse une riche veuve. Peu après elle réclame le divorce, et l'obtient, ainsi qu'une forte pension alimentaire. En possession de sa fortune, accrue de la rente que lui sert son mari, elle épouse un planteur du Sud, fort riche lui-même. L'époux divorcé s'estimant, vu ces circonstances, libéré du lourd fardeau de la pension à payer, songe à se créer un nouveau foyer. Il s'éprend d'une jeune fille, jolie, distinguée, mais sans fortune et ne pouvant se marier dans la juridiction de la cour, il franchit, avec sa fiancée, la frontière de l'état et l'épouse. A l'époque fixée pour le paiement de la rente à sa première femme, il refusa de s'exécuter, offrant de prouver qu'elle n'en avait nul besoin pour

vivre, étant infiniment plus riche que lui. Il perdit sa cause, en appela, et la plus haute cour de l'état rendit le jugement que nous avons indiqué.

D'une enquête faite, il résulte qu'il y a, à New-York, à l'heure actuelle, nombre de femmes qui reçoivent une pension alimentaire, non pas d'un seul, mais de deux et même de trois époux, dont elles ont été successivement divorcées, et cela, alors qu'elles vivent avec le troisième ou le quatrième. Si l'un des infortunés ex-conjoints ne s'acquitte pas ponctuellement à échéance, un simple avis transmis à la cour suffit. Le délinquant, appréhendé au corps pour *contempt of court*, mépris des décisions judiciaires, est incarcéré; les frais d'arrestation et de détention incombent à sa charge, et ils sont tels que l'on ne s'expose pas deux fois à de pareils risques. On raconte encore à New-York l'aventure de Leonard Grover, auteur dramatique. Condamné à la requête de sa femme pour *contempt of court* et incarcéré dans la prison de Ludlow Street, Grover, hors d'état de payer la pension alimentaire, se résigna à rester en prison aussi longtemps qu'il plairait à son ex-épouse de l'y détenir. Pour charmer ses loisirs, il se mit au travail, confectionna quelques drames qui eurent grand succès et, remis en fonds, négocia, de sa prison, avec Mrs Grover, sa mise en liberté et l'abandon de la pension alimentaire moyennant une somme une fois versée.

Partout, dans les mœurs et dans les lois, nous retrouvons, aux États-Unis, cette sollicitude anxieuse, souvent excessive, à l'égard de la femme. Là où, dans notre scepticisme européen, nous ne verrions qu'une intrigue vulgaire et une tentative de chantage, nous avons peine à comprendre des décisions, qui, dans le Nouveau-Monde, n'étonnent personne. Il nous répugne d'admettre qu'une femme mariée puisse venir, en pleine cour, déposer contre elle-même, produire les lettres de son complice, le tout pour appuyer une demande d'indemnité réclamée par le mari contre l'amant et fondée sur ce fait que le défendeur a détourné à son profit l'affection qu'elle ne devait qu'à son époux légitime, *alienation of her affection*.

Mrs Catherine Siefts avait quarante ans quand elle connut Frédéric Gortze. Ex-alderman d'Hoboken, propriétaire d'une usine importante, veuf et fort riche, Frédéric Gortze portait allégrement ses soixante-quatre printemps, et, à première vue, s'éprit de Mrs Siefts, belle et plantureuse personne qui tenait à Nyak une maison meublée avec pension bourgeoise. Elle était mariée, mais n'en fit pas moins fort engageant accueil à l'opulent manufacturier, qui, séduit, disait-il, par les charmes de Nyak, venait fréquemment y passer un jour ou deux et trouvait chez Mrs Siefts le calme dont il avait besoin pour se remettre du souci des affaires. Au début, il y amena ses

filles; mais peu à peu il préféra se rendre seul à Nyak, et, Siefts étant appelé au dehors par ses occupations, il tint à Mrs Siefts fidèle compagnie. Mais, malgré ses visites assez fréquentes, sa ponctualité et sa libéralité dans le paiement de ses notes, la pension bourgeoise périclitait, ce que voyant, il engagea amicalement les Siefts à s'établir à Hoboken et offrit même à Mrs Catherine un emploi de surveillance dans sa manufacture. Ils n'eurent garde de refuser. Tout alla bien pendant quelque temps, jusqu'au jour où le fils aîné de Gortze, quittant Philadelphie, vint, lui aussi, retrouver son père et l'aider dans la direction de son usine. Alors les choses se gâtèrent et Mrs Siefts, dont le jeune homme voyait de mauvais œil l'influence sur son père, dut quitter la place.

Séparé de sa belle, Frédéric Gortze fut comme un corps sans âme, et sa passion éclata en lettres incendiaires. Il lui en adressait jusqu'à deux ou trois par jour, tantôt lui jurant de l'épouser, « ne devînt-elle veuve qu'à l'âge de quatre-vingts ans, » ce qui, étant donné le sien, supposait que sa vie et son amour se prolongeraient jusqu'à cent quatre ans, tantôt lui envoyant, par la poste, mille baisers et supputant avec une amoureuse complaisance ce que prendraient de temps mille baisers à donner. Il ne s'en tenait pas à ces hypothèses d'un cœur enflammé : il donnait des rendez-vous, et, toujours exact, arrivait le premier; il offrait des dîners fins dans les cabarets à la mode, et, multipliant les escapades, il emmenait sa belle à Long-Branch ou en villegiature, s'ingéniant à inventer des occasions pour être libre un jour ou deux, lui suggérant des prétextes à donner à son mari pour s'absenter elle-même. Jamais amant plus épris, plus fidèle, ne brûla d'une plus vive flamme et ne multiplia, avec plus d'imprudence, missives plus compromettantes.

Cet idéal état de choses durerait probablement encore si le hasard et son mauvais génie ne lui eussent fait rencontrer, dans le restaurant où il déjeunait d'ordinaire, le minois fripon, le nez retroussé, les yeux éveillés, les lèvres vermeilles et les tresses blondes d'une soubrette, nouvelle venue dans cet établissement. Devant tant de charmes, le galant alderman capitula, oublieux de ses sermens, de ses lettres, de Mrs Siefts, de tout ce qui n'était pas sa nouvelle beauté, peu farouche, d'ailleurs.

Mrs Siefts était femme d'expérience et de tête. Elle avait soigneusement gardé ses lettres, et, tout de suite, soupçonna ce qui se passait. Elle n'eut pas de peine à découvrir sa rivale et s'en fut la trouver. Gortze était le lien commun : « Cela, disait-elle, constituait entre elles deux une sorte de parenté. » Elles échangèrent leurs confidences et reconnurent qu'à toutes deux Gortze avait, quelques jours auparavant, au nouvel an, fait cadeau des mêmes bijoux :

seulement ceux qu'il avait donnés à la jeune femme étaient d'un prix plus élevé ; en outre, il lui avait offert mille dollars si elle consentait à l'épouser, mais elle en demandait trois mille et l'affaire était encore en suspens.

Sur ce, Mrs Siefts, sans hésiter, s'en fut tout conter à son époux ; elle lui remit les lettres de l'alderman, lui expliqua très clairement que ledit alderman avait détourné à son profit les trésors de tendresse qu'elle ne devait qu'à lui ; qu'en ce faisant Gortze lui avait causé un préjudice notable, qu'il eût donc à lui réclamer de ce chef une indemnité, qu'après examen et de bon accord les deux époux estimèrent au plus juste à la somme de 50,000 dollars (250,000 francs).

Les lettres ne pouvaient laisser subsister aucun doute dans l'esprit des juges et rarement témoin déposa plus allégrement que Mrs Siefts contre elle-même et son complice, expliquant par le menu les passages obscurs de la correspondance, précisant les rendez-vous et les dates, indiquant les localités, désignant les témoins à assigner, faisant sur tout le passé la plus éclatante lumière. C'était, disait-elle, son unique moyen d'expier les torts qu'elle pouvait avoir vis-à-vis de son mari, et, devant un repentir si touchant, attesté par un zèle si sincère, et la perspective d'encaisser une forte somme, comment M. Siefts eût-il pu refuser son pardon à l'épouse dévoyée, anxieuse de rentrer au bercail ?

Mais le beau sexe n'a pas seul le privilège d'éclairer la justice et de lui faciliter sa tâche. Les avocats spéciaux affirment que, dans nombre de cas où la femme sollicite le divorce, arguant de l'infidélité de son époux, ils n'ont ni enquête à faire ni preuves à rechercher, le mari accourant de lui-même pour les leur mettre en mains, apportant spontanément les lettres qui établissent sa propre culpabilité. D'aucuns poussent le zèle jusqu'à proposer d'écrire sous leur dictée ce qui peut être nécessaire pour combler les lacunes du dossier ; ils élucident les points douteux, précisent les localités où le délit a été commis, indiquent quels témoins faire comparaître pour lever tous les doutes. Pour tant de zèle en faveur de la vérité ils ne mettent d'ordinaire qu'une condition : que la femme se contentera du divorce sans exiger de pension alimentaire. Ils recouvrent ainsi leur liberté et gardent leur argent.

C'est qu'en fait le silence des témoins entrave terriblement l'action de la justice, ainsi que le prouve un procès récent et célèbre dans lequel la correspondance de l'épouse coupable ne laissait rien à désirer. Le mari avait surpris les lettres à elle adressées. Femme légère, mais soigneuse et rangée, elle gardait tout, et ce tout était complet. Jour par jour, année par année, on y pouvait suivre ses intrigues, ses aventures de toute sorte. La haute position so-

ciale du mari, celle de sa femme, donnaient à ce procès un grand retentissement; le résultat semblait certain, mais l'accusée niait, arguait d'un dépôt confié par une amie dont elle se refusait à donner le nom, affirmant qu'elle ignorait de qui étaient les lettres. Les complices, bien connus, se renfermaient dans le même mutisme. Assignés comme témoins, ils déclaraient ne rien savoir, ne pas reconnaître l'écriture, et, nonobstant l'évidence, vu l'absence de tout témoignage légal, force fut d'acquitter la coupable et de refuser le divorce au mari outragé.

Est-ce pour éviter un pareil déni de justice que M. Auguste Kuch eut recours au procédé aussi nouveau qu'ingénieux qui lui permit de reconquérir sa liberté, et, du coup, le mit en passe de faire sa fortune? En 1876, il épousa miss Annie Schneider, jeune et très jolie fille dont il était passionnément épris. Pendant deux années, tout marcha à souhait; les nouveaux époux vivaient à New-York avec les parens de la jeune femme. Auguste Kuch était photographe et ses affaires, suffisamment prospères, lui permettaient d'entourer sa compagne d'un certain confort. Mrs Kuch, sage et raisonnable, n'abusait pas de l'empire qu'elle possédait sur le cœur de son mari, qui, de son côté, avait en elle la plus entière confiance. Il le lui prouva lorsqu'en juillet 1888, redoutant pour elle les intenses chaleurs de la grande ville, il l'engagea à aller passer quelques semaines en villégiature dans les Catskill mountains, pour y respirer l'air salubre et frais des hauteurs. Ne pouvant y séjourner lui-même, il prit pension pour elle dans un des meilleurs hôtels de la région et l'y installa, promettant de la venir voir aussi souvent que ses occupations lui permettraient de quitter New-York. Peu après le départ de Mrs Kuch, M. Landsman, célibataire, ami de Kuch, s'avisa, lui aussi, sur le conseil de son médecin, d'aller passer quelques semaines à Griffin's Corner, station estivale, distante de quelques kilomètres de l'hôtel où résidait Mrs Kuch. Sur les instances de son ami, il lui promit d'aller, de temps à autre, rendre visite à sa femme et de l'accompagner dans quelques excursions.

Ainsi fit-il, à la grande satisfaction de Mrs Kuch, qui, dans ses lettres à son mari, se louait fort des attentions de Landsman, lequel, écrivait-elle, venait une ou deux fois par semaine la voir et lui faire faire des promenades en voiture dans les environs. Landsman était, de longue date, l'ami de son mari; il avait été l'un des témoins de leur union et l'intimité qui existait entre lui et le jeune couple justifiait ses empressemens. Aussi Kuch lui en savait grand gré et en témoignait sa satisfaction dans ses lettres à Mrs Kuch.

Un samedi, l'occasion s'offrit à lui de faire à sa femme une surprise agréable, et, sans la prévenir, il arriva à Margaretsville où il l'avait installée. Il l'y trouva, mais aussi Landsman. Ce dernier lui

dit avoir eu à se plaindre des aménagemens de son hôtel, préférer celui de Margaretsville et y avoir fait élection de domicile depuis le mardi précédent. Sans attacher d'importance à ce détail, Kuch monta chez sa femme, et, dans l'après-midi, se promenant avec elle, fut assez surpris quand, parlant de Landsman, elle lui dit qu'il n'était là que depuis la veille. Du coup ses soupçons s'éveillèrent. Pourquoi cette contradiction au sujet d'un fait aussi simple? Il observa, et son inquiétude s'accrut. L'accueil assez froid que fit sa femme à sa proposition de lui consacrer quelques jours, des regards surpris, des allusions échappées aux commensaux de l'hôtel le confirmèrent dans l'idée de son infortune conjugale; de demi-aveux arrachés à une femme de chambre convertirent ses doutes en certitudes. Toutefois il n'en laissa rien paraître et repartit pour New-York, laissant Landsman et sa femme dans une sécurité complète.

Aussitôt de retour dans la métropole, il s'en fut trouver Isaac N. Falk, avocat expert en pareille matière, et lui exposa son cas. A première audition, Falk déclara qu'il ne doutait pas, lui non plus, de la mésaventure conjugale de son client, ajoutant que, sur de pareils indices, on pouvait bien asseoir une désagréable conviction, mais non échafauder un procès. Il fallait des preuves plus concluantes. Comment s'en procurer? Kuch se promit de chercher. On trouve parfois ce que l'on cherche, et, peu de jours après, Kuch venait communiquer à son avocat un procédé ingénieux dont il se promettait merveilles. Il fut éloquent, persuasif et décida l'homme de loi, curieux d'en constater par lui-même l'efficacité, à l'accompagner à Margaretsville.

A deux heures du matin ils arrivaient à l'hôtel et Kuch, suivi de M. Falk, montait tout droit à la chambre de sa femme. Elle n'y était pas. Sans bruit, ils pénétrèrent dans celle de Landsman. Avec une dextérité toute professionnelle, Kuch dirigea vers un angle de la pièce un jet de lumière électrique et un appareil instantané sur la plaque duquel se photographièrent deux têtes ahuries de coupables réveillés en sursaut. Le cliché obtenu, l'artiste habile fit place à l'époux irrité et Kuch de tomber à bras raccourci sur le séducteur. Cela fait, et Mrs Kuch réintégrée chez elle, il tira son épreuve. Elle était admirablement venue, et maître Falk s'en déclara très satisfait, affirmant qu'avec cette pièce de conviction le résultat du procès n'était pas douteux.

Kuch obtint, en effet, gain de cause. Son aventure fit du bruit; si elle mettait en pleine lumière un incident regrettable pour lui, elle attestait son habileté de photographe. Depuis, son atelier ne désemplit plus, son nom est célèbre et il a reçu maintes offres avantageuses de maris en quête de divorce et d'irréfutables documens.

Il ne faut pas moins, en effet, que des preuves indéniables pour triompher de ce sentiment chevaleresque des juges que, dans ses écarts et ses fautes la femme est plus victime que coupable. En ce qui concerne les hommes, ils se montrent beaucoup moins indulgens. Que des aventurières en abusent, cela n'est pas pour surprendre; un procès pendant devant la cour des États-Unis du district de Brooklyn en est une preuve, et M. Ch. Cheeseborough a fort à faire à défendre contre les prétentions de Léonora Arnold une partie de sa fortune. Elle ne lui réclame pas moins de 5 millions de francs et produit en faveur de sa demande les faits suivans dont dépose sa mère.

En 1850 vivait à New-York une veuve, Mrs Cheeseborough; elle avait deux fils, Charles et Blaise, et possédait une fortune de dix millions. En mourant elle laissa cette fortune par parts égales à ses deux enfans, stipulant qu'au cas où l'un d'eux viendrait à décéder sans héritier légitime, le survivant hériterait de lui. Blaise mourut le premier, sans avoir contracté mariage, et son frère devint seul possesseur de la fortune. Alors se produisit la réclamation de Léonora Arnold qui repose uniquement sur le témoignage de sa mère, Joséphine Crégier.

En 1854, dit cette dernière, elle fit la connaissance de Blaise Cheeseborough dans une académie de danse où jeunes gens et jeunes filles se réunissaient sous la direction d'un professeur. Blaise s'éprit d'elle et lui proposa de le suivre à Baltimore où, dit-il, il l'épouserait. Blaise était jeune, amoureux; elle le savait riche, elle accepta. Ils partirent, voyageant à petites journées, descendant dans les mêmes hôtels où ils passaient pour de jeunes mariés, puis ils séjournèrent quelques semaines à Baltimore. De mariage, il ne fut plus question, soit qu'il l'eût oublié, soit qu'elle-même, n'y croyant pas, se fût abstenue de lui en parler; puis ils revinrent à New-York. En 1855 elle donna le jour à Léonora. Cette union irrégulière que Blaise n'avouait pas, dont il ne parlait jamais, qu'ignoraient ses proches et ses amis, ne fut pas heureuse. Lassée après plusieurs années des mauvais procédés de son amant qui s'enivrait et la maltraitait, Joséphine disparut un beau jour, s'en fut à Charleston, et là vécut avec un nommé John Jackson qui la faisait passer pour sa femme; puis, elle le suivit à Nashville, dans le Tennessee. Plus tard, apprenant la mort de Blaise, elle revint à New-York revendiquer au nom de sa fille les droits de cette dernière à sa succession, assigna M. Ch. Cheeseborough en paiement de cinq millions et des intérêts, arguant que son court séjour à Baltimore, où on la croyait la femme de Blaise, constituait un mariage légal et légitimait sa fille.

Si l'importance de la somme en litige donne à ce procès un plus

grand retentissement, le principe demeure le même. De son propre aveu, la plaignante a toujours vécu dans une situation irrégulière; rien ne prouve que Blaise lui ait promis le mariage, aucune lettre, aucun document ne l'atteste; rien ne prouve non plus qu'elle l'ait réclamé ni alors ni depuis. C'est l'histoire banale d'une escapade de jeune homme riche et oisif, de jeune fille légère, éprise de luxe; mais pour l'opinion publique comme pour le juge, le coupable, c'est lui, l'instigateur de l'enlèvement. S'il fut son premier amant, il fut probablement cause qu'elle en prit un second et qu'une fois sortie de la voie droite elle n'y put rentrer. Si les lois du Maryland, où se trouve Baltimore, ou de l'un des états traversés par eux et où ils ont passé pour mariés admettent que ce fait seul constitue une union valide, Léonora Arnold est fille légitime, elle a droit aux millions laissés par Blaise Cheeseborough et dont le frère a indûment hérité.

III.

A ce désordre des lois aboutissant au désordre des mœurs, à cette simplification excessive de la législation relative au mariage, aboutissant à une multiplication des divorces telle que dans le Connecticut on compte un divorce sur dix unions, un sur sept en Californie, quel est le remède?

Le plus efficace et le plus simple, à coup sûr, serait de substituer aux lois locales, spéciales aux divers états et réglant dans chacun d'eux les conditions du mariage et du divorce, une loi fédérale, commune à tous, pour tous identique. Ainsi fit-on, dans un autre ordre d'idées, quand, l'extension des affaires et la multiplicité des transactions provoquant d'incessans conflits entre les juridictions des divers états, on substitua aux lois multiples et contradictoires concernant la faillite une loi uniforme. Mais si simple que semble ce remède et si efficace qu'il soit, il est et demeure impraticable. La section 8 de l'article 1er de la constitution des États-Unis qui consacre les attributions du congrès ne lui confère aucun droit de légiférer en une matière dans laquelle chaque état est souverain. Il faudrait, pour lui donner ce droit, un amendement à la constitution voté par les deux tiers du congrès, ratifié par les assemblées législatives des trois quarts des états, ce qui est actuellement, et de l'avis de tous les hommes compétens, une impossibilité. Pris individuellement, chacun des états de l'union voterait en faveur de cette mesure, s'il avait l'assurance que ses prescriptions locales dussent devenir nationales et que ses lois en la matière fussent étendues à tous les autres états. En dehors de

cette irréalisable éventualité aucun d'eux n'entend abdiquer son droit de légiférer à sa guise et au mieux de ses intérêts.

Rien ne montre plus clairement combien est insurmontable cette difficulté que ce qui se passe dans l'état de New-York, où la loi ne reconnaît qu'une cause de divorce absolu : l'infidélité. A maintes reprises on s'est efforcé d'en faire admettre d'autres; la presse a vainement insisté sur le fait que l'infidélité du mari n'est pas l'unique cause qui pût rendre insupportable à la femme le maintien du nœud conjugal, qu'il en était d'autres, d'ordre physique et moral, aussi pénibles, si ce n'est plus. La loi a résisté à toutes ces attaques et on n'obtiendrait pas plus l'assentiment de l'état de New-York à admettre d'autres motifs de rupture que de certains états d'abandonner une ou deux des dix ou douze causes de divorce qui figurent dans leurs codes.

Vu l'impossibilité où l'on est de procéder par amendement à la constitution, on s'est ingénié à tourner la difficulté et l'on croit avoir trouvé, dans la constitution elle-même, le moyen que l'on cherche. La section 10 de l'article 1er stipule qu'aucun état ne pourra « conclure aucun traité, alliance ou confédération, octroyer des lettres de marque ou de représailles, frapper monnaie, émettre des billets de banque, autoriser le paiement des dettes en monnaies autres que celles d'or et d'argent, *voter des lois invalidant ou affaiblissant les obligations résultant d'un contrat,* concéder des titres de noblesse. »

Bien que le contexte de l'article semble écarter, à première vue, tout rapport entre cet article même et la question des lois relatives au mariage et au divorce, on argue de l'interdiction faite aux législatures d'état de voter « des lois invalidant ou affaiblissant les *obligations* résultant d'un contrat, » pour leur contester le droit de légiférer sur le mariage et le divorce, assimilés à un contrat. Force serait d'admettre que, par cette clause détournée, insérée dans une section qui, ni de loin ni de près, n'a trait à la question, les premiers législateurs auraient entendu enlever aux états et réserver au pouvoir fédéral seul le droit de légiférer sur la matière. L'invraisemblance de l'hypothèse la fera probablement écarter et, fût-elle admise, tout au plus justifierait-elle le passage d'une loi déclarant valide et de plein effet, dans tous les états, le divorce prononcé par l'un d'eux. Cela seul ne remédierait pas aux complications existantes, tout en constituant cependant un progrès sur l'état de choses actuel.

On propose également de réserver aux cours fédérales le droit de connaître seules des instances en divorce dans tous les cas où les deux conjoints ne seraient pas originaires du même état. Cette

mesure écarterait les conflits de juridiction et les fâcheuses conséquences résultant du divorce accordé dans l'un des états à l'un des conjoints, refusé au second dans un autre, valide ici et nul ailleurs. Mais ce qu'il importerait surtout de réglementer, c'est le système actuel de publications légales, fertile en fraudes et en évasions de la loi, et qui permet à l'un des conjoints de réclamer le divorce à l'insu de l'autre, de l'obtenir sans que la partie intéressée soit entendue, de façon qu'elle en ignore même le prononcé pendant des années. Ce cas est constant et l'on a fréquemment vu une femme mariée n'apprendre que par accident, et longtemps après, que le divorce avait été prononcé contre elle. Le plus récent est le suivant.

A la suite d'une discussion conjugale assez vive motivée par l'inconduite du mari, personnage en vue, un accord intervint entre sa femme et lui. Désireux tous deux d'éviter un scandale bruyant, nantie d'une somme assez forte que son mari mit à sa disposition, l'épouse partit avec sa mère pour un voyage en Europe. Peu après son départ, le mari introduisit devant la cour une instance en divorce. Copie de ladite instance et des allégations faites devant être communiquée à sa femme, il fut requis de donner son adresse. Il l'ignorait, dit-il, sa femme étant à l'étranger et ne séjournant à demeure fixe dans aucune localité connue de lui. Ce cas est prévu par la loi; le juge ordonna donc l'insertion de la requête et de l'ordre de comparution dans deux journaux locaux, l'un spécial et légal que les avocats lisent seuls, l'autre peu répandu en dehors de l'état. Les délais expirés, la cause fut entendue; le mari seul produisit quelques témoins; ignorante de ce qui se passait, la partie adverse n'était pas représentée, et le décret de divorce fut rendu. Dix-huit mois plus tard, à son retour aux États-Unis, la femme eut connaissance des faits accomplis. Son mari était remarié, et sa place légalement occupée par une autre.

Un cas analogue s'est récemment produit dans le Kentucky. En l'absence de son mari appelé en Australie par ses affaires, une femme demanda et obtint le divorce, sur la simple allégation, cette fois, qu'il était affilié à une secte religieuse dont les membres devaient faire vœu de continence absolue. Cette clause figure en effet dans le code du Kentucky, plus rigoureux toutefois que celui des états voisins en ce qui concerne le mariage; une jeune fille n'y pouvant contracter union sans l'autorisation de ses parens avant l'âge de vingt et un ans.

De cette prescription, dont s'accommode mal, semble-t-il, l'amoureuse précocité de la jeunesse du Kentucky, est née une industrie spéciale ayant son siège à Jeffersonville, ville frontière de l'Indiana,

état limitrophe. Dans les journaux américains de janvier 1889 paraissait une annonce ainsi conçue : « A céder, à Jeffersonville, Indiana, une agence de mariages bien achalandée. La situation, agréable et facile, comportant d'agréables relations, conviendrait à un homme jeune et actif. S'adresser au vendeur, Wm Kratz, agent matrimonial, lequel justifiera des bénéfices et donnera communication des livres de comptabilité. »

Jeffersonville est en effet le *Gretna Green* de cette section de l'Union, et William Kratz y joue le rôle du légendaire forgeron. Chaque jeudi, par tous les temps en automne et en hiver, tous les jours au printemps et en été, Wm Kratz se tient au débarcadère des bateaux à vapeur de Louisville. D'un coup d'œil, il a tôt fait de dévisager les couples et de leur glisser discrètement sa carte ainsi conçue : « Wm Kratz, agent matrimonial, procure aux personnes désireuses de contracter mariage tous les renseignemens et indications nécessaires. » « Rien de plus facile, dit-il, que de reconnaître un couple d'amoureux. Ils ont tous une façon à eux de descendre l'escalier du débarcadère en échangeant de tendres regards. Ils ont en outre l'air empêtré, en quête de renseignemens qu'ils n'osent demander, mais écoutent avidement quand je les leur donne. Il m'est arrivé parfois, mais rarement, de me tromper et d'accoster des couples qui pensaient à toute autre chose qu'au mariage, mais je n'ai jamais eu à me plaindre de leurs procédés. Les jeunes gens riaient et les jeunes personnes rougissaient. J'en puis citer qui sont revenus pour le bon motif et sont devenus mes clients (1). »

M. Kratz estime qu'un enlèvement dans le Kentucky, suivi du mariage à Jeffersonville, revient à neuf dollars vingt cents (46 fr.), au plus juste prix : 1 franc pour la traversée, 10 francs pour le permis (17 fr. 50 quand on le veut doré sur tranche avec attestation), 25 francs pour le magistrat, 10 francs pour l'agent. « A ce taux les choses sont convenablement faites, ajoute M. Kratz ; » mais ces prix comportent des réductions. On peut obtenir du magistrat un rabais et l'agent se contente de 5 francs, si on lui promet de l'héberger à sa prochaine visite dans le Kentucky ; c'est ce que M. Kratz donne à entendre en parlant « d'agréables relations. » Pourquoi le jeudi est-il le meilleur jour de la semaine? C'est ce qu'il ne dit pas, mais il l'affirme et on peut l'en croire sur parole. « Tous les jeudis j'ai fort à faire, dit-il, et l'on ne sait pas tout ce que mon agence rapporte à Jeffersonville ; c'est une vraie bénédiction pour les bateaux, les hôteliers, magistrats et restaurateurs. » M. Kratz est parfaitement convaincu qu'il est un bienfaiteur de

(1) *Louisville-Journal* du 19 janvier.

l'humanité et que son intervention, qui, après tout, aboutit à une union légale, mérite d'être encouragée.

Ce qui est pour étonner davantage, c'est qu'un homme puisse ouvertement braver la loi de l'État dans lequel il réside et que, pour le faire impunément, il ne lui en coûte que trois cents (15 c.). Le cas s'est présenté, non pas une fois, mais cent fois. Mrs J.-L. Smith avait de sérieuses raisons de soupçonner la fidélité de son mari. L'ayant surpris en flagrant délit, elle réclama son divorce devant la cour de New-York, l'obtint avec interdiction pour lui de convoler en secondes noces. Il n'en coûta à M. Smith que la modique somme susdite pour traverser la rivière, se rendre dans l'état limitrophe de New-Jersey et y contracter légalement un autre mariage. Cela fait, il revint à New-York s'occuper de ses affaires. En deçà de l'Hudson il est divorcé, au-delà il est marié. A New-York, sa seconde femme ne serait que sa maîtresse, elle est son épouse légitime sur l'autre rive ; bigame ici, là il est en règle avec la loi.

Le cas d'Isabella Davis est plus compliqué. Mariée à quinze ans à Amos Johnson, elle a épousé successivement B. Mac-Lane, Abram Elmore, Paul Hatton, William Ferguson et Samuel Nickson, tous vivans, domiciliés dans des états différens et sans qu'aucun décret de divorce soit intervenu entre elle et l'un de ses nombreux maris. Pour le moment, et en attendant mieux, elle se prétend l'épouse légitime de Samuel Nickson, avec lequel elle réside dans la Caroline du Nord. Les cinq autres époux réclament leur femme ou leur liberté, et la cause est pendante devant cinq cours distinctes.

Si l'on aborde l'étude des lois relatives au divorce dans les trente-huit états de l'Union, on se trouve en présence d'un inextricable fouillis de clauses et de prescriptions d'où se dégagent, non sans peine, seize causes principales et généralement admises ; quelques-uns, comme New-York, n'en reconnaissent qu'une, d'autres jusqu'à dix, mais l'on n'en rencontre pas deux ayant édicté les mêmes. Ces seize causes sont : 1° l'adultère ; 2° la bigamie ; 3° la désertion volontaire, dont la durée varie suivant les localités ; 4° l'absence continue pendant cinq ans ; 5° la cohabitation du mari avec une femme de couleur ; 6° la folie ou l'imbécillité ; 7° les sévices et violences ; 8° l'état de vagabondage ; 9° les injures graves ; 10° l'emprisonnement pour crime ; 11° l'ivrognerie habituelle ou l'abus de l'opium ; 12° l'impuissance ; 13° le refus de la femme de suivre son mari ; 14° le refus du mari de pourvoir à la subsistance de sa femme ; 15° l'inconduite ; 16° l'affiliation à une secte religieuse prescrivant la continence. A ces causes multiples plusieurs états ont ajouté une clause plus large, plus élastique, ouvrant à deux battans la porte déjà largement entr'ouverte, en laissant aux cours le droit de prononcer le divorce à leur propre discrétion.

On voit par là ce qu'une législation hâtive, abandonnée à des représentans obéissant à des préoccupations locales et à la pression capricieuse d'une population souvent peu éclairée, a pu faire, aux États-Unis, de cette institution du mariage, sacrée entre toutes et tenue par les fondateurs de la république comme l'une des bases indestructibles de l'organisation sociale. Ce désordre, consacré par les lois, fait un étrange contraste avec la théorie morale et religieuse considérée comme immuable, avec l'apparent respect professé pour le lien conjugal, avec le rituel solennel qui l'entoure et le consacre. La contradiction est saisissante entre le point de départ et le point d'arrivée, entre ce que l'on a voulu et les résultats que l'on a obtenus. Elle l'est bien plus encore si l'on observe à quelles conséquences l'implacable logique peut conduire des esprits dévoyés et souvent de bonne foi.

En face de l'impuissance des lois et de l'inextricable confusion au milieu de laquelle on se débat vainement, la négation se dresse, solution radicale, faisant table rase des traditions du passé, balayant des lois inutiles et des prescriptions inobservées pour laisser, ici, libre cours aux passions humaines, pour substituer, là, des prescriptions rigoureuses et immuables à une législation mobile et inefficace. Ceux-ci, comme les *Shakers*, professent la continence absolue, avocats de vertus surhumaines et dépopulatrices ; ceux-là, comme les Mormons, reviennent aux traditions patriarcales, à la polygamie et au peuplement rapide ; d'autres proclament le *Free Love*, l'amour libre et l'union libre, et les uns comme les autres rallient des partisans, recrutent des adhérens. Quel statut plus favorable à l'union libre pourrait-on édicter que la loi actuelle du divorce dans l'Indiana, qui affranchit le mari de l'obligation de pourvoir à l'existence de la femme dont il se sépare sans grief et sans cause, qu'il abandonne à tous les hasards? La polygamie des Mormons oblige du moins le mari à subvenir aux besoins de son harem, à nourrir ses femmes et leurs enfans.

Et que serait-ce donc si l'institution du mariage était, aux États-Unis, déconsidérée par une presse hostile, avide de scandales, battue en brèche par une littérature antireligieuse et antisociale, par les revendications anarchistes, impatientes de détruire ce qui est, sans rien avoir à mettre à la place que la passion libre et l'instinct brutal? Combien plus irrésistible serait le courant, combien plus justifiées les craintes éprouvées! Telle qu'elle se révèle aux yeux de l'observateur, la situation est grave, et si rien n'est encore perdu, les résultats que l'on se flattait d'obtenir sont, à tout le moins, bien compromis. A une période de développement moral et intellectuel, de prospérité sans précédent, a succédé une période d'incertitude et d'ébranlement; on se prend à douter, en présence

des résultats obtenus, de l'excellence des institutions, à se demander si l'on n'a pas fait fausse route en voyant le culte de la femme, les respects à elle prodigués, aboutir à des conséquences aussi inattendues.

Inattendues, elles le sont, et si les hommes d'état, les législateurs, les penseurs et les philanthropes dont s'honorent les États-Unis n'ont jamais eu la prétention de supprimer le vice, de faire régner la vertu sur la terre, à tout le moins ils ont voulu, de bonne foi, asseoir sur des bases solides une organisation sociale supérieure à celle de la vieille Europe, profiter des enseignemens du passé, et, pendant plus d'un demi-siècle les faits ont justifié leurs espérances. Le désappointement n'en est que plus amer de voir les mêmes instincts aboutir aux mêmes effets, d'entendre les pessimistes affirmer, une fois de plus, que les vertus sont d'institution humaine, mais que les passions sont d'institution divine et que, contre elles, l'organisation sociale actuelle est sans force. On attendait plus et mieux de la constitution que l'on s'était donnée; on voyait en elle l'universelle panacée, la conciliation des droits et des devoirs de tous; en ce qui concerne la femme : sa réhabilitation et son affranchissement; l'on ne saurait nier, sans injustice, que la grande république n'ait tendu de tous ses efforts à ce résultat et qu'un moment elle n'ait paru l'atteindre. S'il lui échappe, la faute n'en est pas uniquement à elle, et déjà, sans se lasser, revenant en arrière, elle cherche à s'ouvrir, vers le but qu'elle poursuit, des voies nouvelles.

IV.

Il n'est que temps, car le mal gagne. Impuissantes à y remédier, les lois relatives au mariage et au divorce n'ont fait que l'aggraver par leur multiplicité même et leur incohérence. En les ramenant à un type unique, en les émondant de prescriptions suggérées par une sollicitude plus anxieuse qu'éclairée, on peut espérer combattre, non supprimer, les abus qu'elles favorisent; mais ce qu'une réforme de cette nature ne saurait à elle seule enrayer, c'est la diffusion des idées fausses, le désordre naissant des mœurs, tenu en échec pendant longtemps par la vie simple et saine des premiers colons, par leur éparpillement sur un continent peu peuplé, par l'isolement relatif dans lequel ils vivaient, par l'aisance générale, par la richesse et la pauvreté également inconnues. L'évolution brusque qui, activant l'immigration étrangère, a recruté en outre dans les rangs d'une population exclusivement agricole une armée ouvrière, qui, sur tous les points du territoire, a fait surgir de vastes usines et de grands centres manufacturiers, qui a substitué

d'énormes fortunes et de grandes misères à une aisance restreinte, mais générale, a déterminé du même coup une série de phénomènes sociaux. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets qu'en Europe; l'agglomération ouvrière : la haine des riches et le socialisme menaçant; l'âpre lutte pour l'existence : la souveraineté de l'argent, la concurrence acharnée; et, conséquence de ce conflit : la sujetion ou l'abjection de la femme, hors d'état de lutter, découronnée de sa primitive auréole, réduite à tout demander et à tout attendre de l'homme.

Rien ne prouve mieux à quel point les phénomènes sociaux sont indépendans des systèmes politiques, de quelles illusions on se leurre en les estimant solidaires et en attribuant, suivant ses prédilections personnelles, une vertu magique à telle ou telle forme de gouvernement. Pas plus que le pouvoir absolu, la démocratie ne met les peuples à l'abri de maux dont ni l'un ni l'autre ne sont la cause et que tous deux sont inhabiles à guérir. En quel pays, moins qu'aux États-Unis, semble-t-il, aurait dû se propager et s'étendre cette lèpre de la prostitution contre laquelle tout semblait conspirer, au début, pour abriter la jeune république? Aux primitives barrières religieuses et morales, combien d'autres ajoutées depuis; que d'efforts tentés pour arrêter le mal à sa naissance, pour l'enrayer et le circonscrire ensuite, pour ouvrir à la femme des voies nouvelles, pour assurer son indépendance en offrant à son intelligence et à son travail un rémunérateur emploi! La démocratie américaine fut la première à donner aux femmes accès à certaines fonctions administratives et publiques, à leur reconnaître des droits égaux à ceux de l'homme aux professions dites libérales, de même qu'elle a pris l'initiative de leur concéder le droit de vote, dans certains cas déterminés, et que le jour est proche où ce droit, plus étendu, leur permettra d'élargir le cercle de leur influence. Certes on ne saurait reprocher aux législateurs d'avoir assisté, impassibles, aux progrès d'un mal qu'ils ont tout fait pour conjurer, non plus qu'à l'opinion publique d'y être demeurée indifférente. L'initiative privée, là encore, est efficacement intervenue et l'on a vu de nobles femmes, comme miss Catherine L. Wolfe, dont les pauvres de New-York gardent le souvenir, héritière d'une fortune de 35 millions, prodiguer ces millions pour venir en aide à ses sœurs déshéritées, créer des refuges pour les jeunes filles et étendre, jusque dans les sections les plus éloignées de l'Union, les bienfaits de son inépuisable charité.

C'est au cœur et aux extrémités que le mal sévit en effet : dans les grandes villes, comme New-York où l'on ne compte pas moins de 30,000 prostituées, dans les grands centres industriels tels que Chicago, et puis aussi dans ces localités lointaines, en dehors de

toute civilisation ainsi que de toute législation, peuplées d'aventuriers, de *desperadoes*, de coureurs des prairies, qui, volontairement, se mettent et vivent hors la loi, donnant libre cours à leurs habitudes d'intempérance, à leurs instincts brutaux, à leurs passions sauvages. C'est un monde à part, monde peu connu, aux mœurs et aux coutumes étranges. De temps à autre une série de meurtres, de sanguinaires orgies ou d'implacables vendettas rappellent son existence et soulèvent un coin du voile, puis de nouveau le silence se fait; l'isolement, la distance et l'humeur farouche des habitans écartent les curieux et tiennent la répression en échec.

Il attend son historien : Fenimore Cooper doublé de Bret Harte; et, de fait, ce monde vaut la peine d'être décrit; par le rôle qu'y joue la femme il rentre dans le cadre de ces études. Encore quelques années, il aura disparu, la marée montante de la civilisation l'aura submergé et de ces types étranges fera des légendes. Qui croira alors aux invraisemblables aventures d'une Belle Starr, idole des bandits de l'ouest, défi vivant jeté à la loi, incarnant en elle les audaces, les vices et l'intrépide sang-froid de ces *outlaws* qui, de père en fils, se vantent de « mourir dans leurs bottes, » le coutelas ou le revolver au poing, comme elle fit elle-même le 3 février 1889, à trente-cinq ans, après la plus singulière existence que l'on puisse imaginer, laissant une fille et un fils qui marchent sur ses traces. Les fragmens détachés de son journal, car Belle Starr avait reçu l'éducation que possèdent toutes les filles de l'ouest, permettent de reconstituer cette carrière aventureuse, incompréhensible dans notre milieu, impossible partout ailleurs qu'en Amérique.

Elle naquit à Carthage, dans l'état du Missouri. Son père, chef de guérillas du sud, prit une part active à la guerre de sécession et, dès sa jeunesse, Belle Starr se passionna pour les hardis coups de main, les actes de violence, de pillage et de meurtre de cette période sanglante. La guerre terminée, son père émigra dans le Kansas avec les débris de sa bande; elle l'y accompagna. Amazone intrépide, dès l'âge de dix ans elle maniait le revolver et le lasso, la carabine et le *bowie knife* en fille dressée par de rudes compagnons, gens experts en ces matières, qu'enthousiasmaient l'audace et le courage de l'enfant. A pareille école elle se forma vite. La haine fermentait dans ces âmes violentes, haine des vaincus contre leurs vainqueurs, des aventuriers et des révoltés contre l'ordre, la loi et la réglementation sociale. Insurgés contre le nord, ils restèrent insurgés contre tout ce que personnifiait le nord, s'enfoncèrent dans les solitudes d'où, comme les loups que chasse la faim, ils ne sortaient que pour se signaler par quelque défi brutal

à cette civilisation qu'ils haïssaient, par quelque acte de brigandage où ils jouaient et perdaient souvent leur vie. Belle Starr n'était ni la moins hardie ni la moins brave, et elle sortait à peine de l'enfance que déjà son nom et sa beauté étaient célèbres des rives de l'Arkansas à celles de la rivière Platte.

Précoce en tout, elle s'éprit, à quatorze ans, de Bob Younger, bandit renommé. Elle se fit enlever par lui et, son père refusant de consentir à son mariage, elle passa outre et l'épousa, à cheval, entourée de vingt compagnons déterminés. L'un d'eux, John Fisher, dont la tête était mise à prix, tenait la bride de sa monture pendant que, plus mort que vif, un juge arraché de sa demeure au milieu de la nuit procédait à leur union. Trois semaines plus tard Bob Younger, mis hors la loi, dut prendre la fuite et Belle Starr revenir auprès de son père. Dans l'espoir de la soustraire aux recherches de son époux fugitif, il la mit en pension dans Parker County ; mais Bob Younger ne tarda pas à reparaître, l'enleva de nouveau et gagna avec elle les frontières du Missouri ; traqué par les agens de la loi, il dut retourner dans le Kansas.

A partir de ce moment, associée à son existence, elle ne vécut plus, ainsi que lui, que de vols et de rapines. Habillée en homme, chevauchant à ses côtés, suivie de *desperadoes* qu'elle subjuguait par son audace et captivait par ses charmes, ils pillaient les fermes isolées, enlevant les chevaux et le bétail qu'ils allaient vendre au loin, incendiant les demeures de ceux qui les dénonçaient, déjouant, par leurs ruses d'Indiens, la poursuite des troupes ou, acculés, faisant tête et livrant bataille.

Serré de près par un détachement de soldats des États-Unis, Bob Younger dut, une fois de plus, prendre la fuite. Belle Starr ne le suivit pas, mais lui donna un successeur, choisissant dans son escorte James Reed, dont l'intrépidité était proverbiale. Avec lui elle émigra au Texas, qu'ils parcoururent en tous sens, arrêtant et pillant les diligences, poussant l'audace jusqu'à dévaliser en plein jour et aux portes d'Austin le courrier fédéral. Elle-même raconte dans ses mémoires (1) un de leurs plus hardis coups de main. « Nous arrivâmes, écrit-elle, Reed et moi, à Enfaula, où le hasard nous fit rencontrer à l'hôtel un ami de Reed, Tom Roberts. Il nous parla d'un nommé Wat Greyson qui habitait une ferme isolée. Il passait pour riche et pour avoir en dépôt les fonds destinés aux tribus indiennes. Nous décidâmes de le mettre à contribution et, la nuit venue, armés jusqu'aux dents, munis de chevaux frais, nous frappions à sa porte. Déguisée en jeune Indien Cherokee, je me

(1) *New-York Herald* du 13 mars.

présentai comme un pauvre garçon égaré qui sollicitait l'hospitalité. La porte s'entr'ouvrit et brusquement j'entrai, suivie de Reed et de Roberts. Saisir le serviteur indien qui avait ouvert et le garrotter fut l'affaire d'un instant. Dans la pièce voisine était Mrs Greyson; en nous apercevant elle se mit à crier, appelant au secours. J'approchai de son lit, lui mis mon revolver sur le front, disant : « Un mot de plus et je vous fais sauter la cervelle. » Elle se tut, mais à ses cris un jeune homme accourait; au moment où il franchissait le seuil, Reed le jetait bas d'un coup de feu. Il s'écroula comme un bœuf assommé. Réveillé par la detonation, Wat Greyson entra; mais, couché en joue par nos trois revolvers, il ne put tenter aucune résistance. Sommé de nous dire où était l'argent, il s'y refusa. Decidés à l'y contraindre, nous résolûmes d'essayer d'abord de la pendaison et, pendant que mes deux compagnons le maintenaient, je cherchai et trouvai une corde solide, lui liai les pieds et lui passai un nœud coulant au cou. Cela fait, nous le hissâmes à une traverse de chêne; il suffoquait et fit signe de le descendre. Alors il nous révéla sa cachette, indiquant la table qui occupait le centre de la pièce, et, sous une peau de loup formant tapis, une trappe. Nous la soulevâmes et j'aperçus une échelle aboutissant à une cave. Je descendis, Roberts m'accompagnant avec une lanterne pendant que Reed gardait le vieux à demi mort. Tout d'abord je découvris deux boîtes à conserves pleines de pièces d'or; au second voyage je remontai avec une vieille bouilloire, également remplie d'or, et au troisième je rapportai trois liasses de billets de banque, en tout trente-quatre mille dollars (170,000 fr.). Alors nous déliâmes le vieux; mais, affolé par la perte de son argent, il s'en fut à la corde, se la passa autour du cou et nous dit : « Pendez-moi, maintenant, je suis ruiné. » Sa mort ne nous eût servi à rien et nous le laissâmes. Le lendemain, nous remîmes à Roberts sa part et, pensant bien que la chose ferait quelque bruit, nous décidâmes de regagner le Texas. Il n'était que temps. En traversant la rivière Rouge, la première chose que nous vîmes fut un placard collé à un arbre sur lequel était écrit : « 17,000 dollars de récompense à qui livrera James Reed mort ou vif. »

On était sur leurs traces; pour dépister ceux qui les suivaient, ils se séparent, se donnant rendez-vous dans le Texas. Belle Starr change de costume et se déguise en jeune fermier. Fatiguée par une longue course à cheval, alourdie par le poids de l'or caché dans une ceinture en peau de chamois qu'elle porte sous ses vêtemens, elle atteint, non sans peine, le bourg de Bonham, descend à l'auberge, commande son repas, décidée à se remettre en route le soir et à voyager toute la nuit; en attendant, elle s'endort au coin

du feu. Mais un orage éclate, la réveille, et la première personne qu'elle aperçoit, assise à la table d'hôte, est le juge Thurman, qu'elle connaissait de vue. Lui ne la reconnaît pas sous ces vêtemens d'emprunt, et, pendant tout le repas, le juge et les convives ne parlent que du vol commis au détriment de Wat Greyson, de James Reed et de Belle Starr, qui prend part à la conversation. Vainement l'aubergiste inquiet invite ses hôtes à causer d'autre chose; qui sait si les murs n'ont pas des oreilles? la vengeance de Belle Starr et de ses compagnons est redoutable. On ne l'écoute pas et la soirée s'achève à prédire la capture certaine de la fugitive; on est sur sa piste, le juge la connaît et la dénoncera s'il la rencontre.

Décidée à ne pas éveiller les soupçons en quittant l'auberge par une pluie battante, elle renonce à poursuivre sa route, mais la maison est pleine, les lits font défaut et l'hôtelier de proposer de loger dans le même le juge Thurman, très corpulent, et le jeune fermier, mince et svelte. Tous deux acceptent, Belle Starr avec la plus parfaite insouciance, et la nuit s'écoule sans que le juge ait l'ombre d'un soupçon. A la pointe du jour, il est réveillé par l'aubergiste qui lui dit que, prêt à se mettre en route, son compagnon de lit le demande en bas, ayant quelque renseignement à lui communiquer au sujet de Belle Starr. Le juge s'habille en hâte, descend et trouve le jeune fermier tout équipé, à cheval :

— Vous partez de bonne heure, jeune homme?

— A l'instant.

— Et vous savez où est Belle Starr?

— Parfaitement. Approchez et regardez-moi bien. Je suis Belle Starr, et, quant à vous,.. vous êtes une vieille bête. Hier soir, disiez-vous, vous me reconnaîtriez n'importe où, sous n'importe quel déguisement, et vous avez soupé à mes côtés, dormi près de moi, sans rien soupçonner. Le comté de Dallas doit être fier d'avoir un magistrat aussi perspicace. Allez vous y vanter de votre savoir-faire et gardez ceci en souvenir de moi, ajouta-t-elle en lui cinglant le visage d'un vigoureux coup de cravache et éperonnant sa monture. Belle Starr se connaissait en chevaux, et on ne put la rejoindre.

Ses aventures rempliraient un volume. Cernée à Younger Bend, où sa retraite est dénoncée, elle s'échappe et gagne seul, à cheval, San-Diégo, dans le sud de la Californie. Lassée de sa vie errante et vagabonde, elle y savoure quelques mois les charmes du repos, mais ses goûts aventureux se réveillent. « En vain, j'essayai de me faire à cette existence nouvelle, dit-elle dans ses notes manuscrites, les souvenirs me hantaient, j'avais soif de grand air, de

mouvement et d'action. Quelque temps je luttai, puis je cédai au courant qui m'entraînait. Je lus un jour dans la gazette locale que des courses devaient avoir lieu à Oakland, courses d'hommes et d'amazones. J'eus la fantaisie de m'y rendre et de concourir pour les deux prix offerts. J'achetai pour 175 dollars (875 francs) un superbe cheval noir qu'on me laissa à ce prix, personne n'osant le monter, et je partis pour Oakland. C'est en négociant cet achat que je fis la connaissance de Charlie Boyd, alors bien connu à San-Francisco, et qui m'accompagna.

— « Vous n'avez pas la prétention de concourir pour les deux prix? me dit-il la veille des courses.

« Je lui répondis que si, et lui demandai de me procurer un chariot couvert qui me permît de changer de vêtement sans être vue. Il le fit, et je me rendis sur le champ de courses, portant le costume de cavalier mexicain, de longues moustaches et le large *sombrero* à ganse d'argent. Au signal donné, quatorze concurrens se présentèrent, mais j'attirai seule l'attention. L'allure sauvage de mon cheval, la hardiesse avec laquelle je le maniai provoquaient des exclamations; chacun de demander qui était ce jeune Mexicain. Je gagnai la course qui me fut vivement disputée, d'ailleurs, par un Californien grisonnant, intrépide cavalier; il me dit s'appeler William Carleton et me demanda mon nom. Je lui donnai celui de William Lee, de Loredo. »

La course finie, elle s'esquive, gagne son chariot et reparaît en amazone bleue, veste indienne brodée d'argent, et, sous ce nouveau costume, captive tous les regards. Sur le même cheval noir, elle gagne cette course sans coup férir.

« Tous m'entouraient, se pressaient autour de moi, me félicitant, m'accablant de complimens, mais aucun n'était aussi pressant que William Carleton. Conquis à première vue, il me demanda de l'épouser. Je me dérobai de mon mieux à ses obsessions, rejoignis Charlie et le chariot, repris mon premier costume et nous partîmes. Nul ne soupçonna un instant que les vainqueurs des deux courses étaient une seule et même personne ayant nom Belle Starr. »

De nouveau elle revient au Texas, et, à court d'argent, s'en procure aux frais de l'état en arrêtant, avec James Reed, qui la rejoint, la diligence de San-Antonio, qui transportait dans cette ville 3,000 dollars pour le compte du gouvernement. Les poches des voyageurs, mises à sec, en fournirent en outre 2,150. Mais, à la suite de ce dernier exploit, surprise avec son compagnon dans une auberge où ils soupaient, elle réussit, quoique blessée, à s'échapper. Moins heureux, James Reed fut tué après une résistance acharnée.

Belle Starr comptait autant d'amoureux que le Texas, le Kansas, le Nebraska et le Nevada de *desperadoes* et d'*outlaws*. Veuve de Reed, elle épousa Sand, fils d'un Indien Cherokee, qu'elle quitta bientôt, à la suite d'une expédition dans laquelle il eut la maladresse de se laisser prendre. Belle estimait peu les maladroits, et Sand perdit son prestige à ses yeux. Elle choisit alors John Middleton et reprit le cours de sa vie aventureuse ; mais, traqué par la police, Middleton se noya en essayant de franchir le Potseau-River. Alors elle épousa Jim, cousin de son troisième mari, et le 3 février dernier elle mourait, tuée dans une embuscade sur la frontière du Canada. C'était la fin qu'elle ambitionnait, ayant toujours eu, disait-elle, la terreur de mourir dans son lit.

Si étrange que puisse paraître une telle existence, et si remplie qu'elle soit d'invraisemblables incidens, de scènes violentes et brutales, d'aventures bizarres, elle n'est ni plus extraordinaire ni plus singulière que nombre d'autres. Dans un cadre particulier, dans un milieu de révoltés, elle met en relief quelques-uns des traits caractéristiques et saillans de la race, exagérés, poussés à l'excès, mais subsistant à l'état de germe latent. Belle Starr est, par certains côtés, la descendante de ces *settlers*, de ces *frontier's woomen*, intrépides, valant des hommes, prêtes comme eux à faire le coup de feu avec l'Indien, à lutter de ruses avec lui. Type d'un autre temps fourvoyé dans le XIXe siècle, cerveau détraqué par le milieu dans lequel s'est écoulée sa jeunesse, en guerre avec l'humanité, la civilisation et les lois, elle affirme encore la supériorité de la femme sur ces bandits qui l'entourent et la suivent, obéissans à ses volontés, déférens à son sexe, subjugués par son audace et sa beauté.

Dans un autre cadre, dans un milieu différent, nous retrouverons, à un bien moindre degré, tempérés par l'éducation et la civilisation, l'amour de l'indépendance, les goûts romanesques, le désir de domination, le dédain, dissimulé cette fois, des conventions sociales. L'étude de quelques types féminins de ce monde américain, si curieux, permettra de dégager, des exagérations de l'instinct héréditaire, favorisé ou contenu par les circonstances, les tendances actuelles, la femme américaine moderne, affinée et raffinée, mais si différente de l'Européenne, dont la sépare tout un ensemble d'idées, d'instincts et de traditions, barrière plus large et plus profonde que l'Océan qui, entre les deux mondes, s'étend, dompté par la vapeur et franchi en quelques jours.

C. DE VARIGNY.

LES

GAIS COMPAGNONS

The Merry Men and other tales and fables, by Robert-Louis Stevenson, 1 vol. London; Chatto and Windus.

Il y a une année environ, nous signalions ici la première tentative de M. Stevenson dans un genre auquel on pourrait donner le nom de psychologico-fantastique, tant l'étude des problèmes les plus obscurs, relatifs à l'âme humaine, s'y mêle étroitement au merveilleux, traité avec la puissance qu'un Écossais sait apporter en ces matières occultes. Sur six nouvelles que renferme le dernier recueil publié par l'auteur de *Doctor Jekyll and Mr. Hyde* (1), trois au moins sont d'une rare valeur, et nous avons hésité devant chacune d'elles avant de choisir celle qui pouvait le mieux supporter une interprétation en français.

Thrawn Janet, histoire de sorcière, l'eût emporté peut-être par la couleur locale, par la brève et vigoureuse mise en œuvre du fanatisme et de la terreur, si elle n'eût été plus que les deux autres intraduisible. En effet, ceux qui ont goûté *Waverley* et *la Fiancée de Lammermoor* dans l'original connaissent la saveur de cette langue écossaise, réduite aujourd'hui à l'état de dialecte populaire, mais si pittoresque encore sous la forme rustique dont se sert volontiers M. Stevenson. Dépouiller d'un pareil élément d'originalité l'aventure du trop charitable ministre, le révérend Murdoch Soulis

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er avril 1888, *le Roman étrange en Angleterre*.

et de sa servante Jeannette, à qui le diable tordit le cou, serait faire grand tort à cette chronique villageoise naïvement racontée par les anciens de la paroisse de Balweary dans le vallon de Dule.

Olalla, qui se passe en Espagne, n'offre pas les mêmes difficultés. Elle plairait aux nombreux lecteurs qui, sans redouter dans un récit l'apparence du fantastique, ne sont pas fâchés de voir avant la fin ce fantastique expliqué. *Olalla* nous fait assister à l'horrible spectacle d'un vice moral, suivant le cours du sang dans une noble famille dont il amène la déchéance. Le mal héréditaire se reproduit sous forme d'idiotisme chez tel descendant, de folie furieuse chez tel autre, et arrête enfin une pauvre enfant, qui s'en croit menacée, au seuil du bonheur, qu'elle se défend par un suprême effort. Sa beauté, un don transmis de génération en génération comme la démence chez les hôtes de la vieille *residencia* ruinée, théâtre de tant de désordres et peut-être de crimes, sa beauté, dont elle a honte et peur, exerce un mystérieux magnétisme, une fascination irrésistible sur un voyageur qui passe. Elle-même se sent entraînée à tomber dans les bras de cet inconnu, mais est-ce là de l'amour? n'est-ce pas plutôt l'instinct, l'aveugle instinct de la bête, le triste héritage contre lequel son âme doit réagir? Le type physique indélébile des aïeux est en elle, d'autres femmes de la même lignée ont, au cours des siècles, gagné le cœur des hommes avec ses yeux, menti avec sa voix, péché avec son corps, les générations précédentes la possèdent et l'agitent. Parfois il lui semble que rien de ce qui compose sa personnalité ne lui appartient, qu'elle est le fruit éphémère d'un arbre immortel, que l'individu ne compte pas, que la race seule existe, et elle s'est juré d'être la dernière de cette race perfide, voluptueuse et cruelle, descendue d'un haut rang à l'état le plus lamentable. L'instant où elle déclare sa résolution à celui qui l'aime et qu'elle aimerait aussi, une main appuyée à la croix qui montre aux deux jeunes gens, sur le bord du chemin où ils se sont rencontrés, le plus sanglant, le plus livide, le plus épouvantablement réaliste des Christs espagnols, est pathétique entre tous. La religion soutient et sauve cette enfant passionnée qui ployait sous le fardeau des fatalités d'origine, l'Homme de douleur, le Dieu qui a béni les sacrifices volontaires est avec elle et lui donne la force de prévaloir contre un ennemi intérieur, le pire de tous. Le défaut de ce drame, c'est qu'Olalla ne se borne pas à pratiquer son sacrifice, elle l'explique d'abord, elle le commente, elle expose avec trop de compétence philosophique et scientifique la grave question de l'atavisme. Et puis, si bien que M. Stevenson connaisse et décrive l'Espagne, où il est chez lui comme il était chez lui hier en Californie, comme il l'est aujourd'hui à Honolulu, — car

chacun sait que ce romancier voyageur est par excellence un citoyen du monde, — il nous semble pourtant n'être nulle part aussi bien inspiré que dans le pays natal. Voilà pourquoi nous nous sommes tenus avec lui à l'Écosse, en fixant notre choix sur les *Merry Men*, la plus longue des trois nouvelles. Sans doute elle perd beaucoup encore à la suppression de l'idiome local; n'importe, cette poignante étude de la démence, issue du remords et surexcitée par la superstition, est assez intéressante quant au fond pour pouvoir se passer des ornemens accessoires de la forme; le sel gaélique, semé à travers le dialogue, y entre à moins haute dose que dans *Thrawn Janet;* à son défaut on peut se contenter des plus hautes qualités de M. Stevenson : la puissance descriptive, la préoccupation éminemment spirituelle des replis secrets de l'âme humaine, un art incomparable pour personnifier nos instincts et nos tentations. Ces *Gais compagnons*, ces démons de la mer qui dansent et qui hurlent autour des écueils, attendant une proie, sont cousins-germains du vieux Gordon Darnaway, descendant des tribus sauvages qui, au XVIe siècle, furent la terreur des navires dont elles guettaient les dépouilles. Nous touchons du doigt pour ainsi dire l'intime parenté qui existe entre les forces de la nature et tel caractère abrupt formé au milieu de la fureur des élémens, de la cruauté inconsciente des choses, et endurci encore par une vie rude. Ces analogies, habilement indiquées, dispensent M. Stevenson d'appeler l'impossible au secours de la vérité, comme il l'avait fait pour nous exposer la dualité de l'être humain dans le cas curieux de *Doctor Jekyll and Mr. Hyde.* A travers le sinistre décor et les incidens extraordinaires, mais non pas invraisemblables, des *Merry Men*, tout en s'enivrant d'air salin et en écoutant souffler les bruits effrayans de la tempête, on voit passer devant soi les problèmes de la conscience et le douloureux mystère de la folie. Quant au surnaturel proprement dit, il n'existe que pour l'âme bourrelée de Gordon Darnaway; nous ne reconnaissons pas comme lui le diable dans l'homme noir qui vient présider à son châtiment final, mais nous savons que la vie de chacun de nous peut être hantée par le souvenir, que des eaux les plus profondes peut sortir à l'improviste le spectre du remords, et qu'enfin il n'existe pas contre nous de justicier plus sûr et plus impitoyable que nous-même.

I.

On ne saurait imaginer plus belle matinée que celle qui, vers la fin de juillet, me vit partir une dernière fois pour Aros. Un ba-

teau m'avait fait aborder la veille au soir à Grisapol ; j'eus le déjeuner que peut fournir la petite auberge et, laissant mon bagage, jusqu'à ce qu'une occasion se présentât de le faire transporter par mer, je traversai, d'un cœur joyeux, le promontoire.

Ce pays n'était pas le mien, car la souche dont je sors appartient sans mélange aux basses terres; mais un oncle à moi, Gordon Darnaway, après quelques années passées en mer, avait épousé une jeune femme des îles, Mary Maclean, dernière de sa famille, qui, lorsqu'elle mourut, en donnant le jour à une fille, lui laissa la ferme d'Aros. Cette ferme, battue par les flots, ne rapportait à son propriétaire que strictement de quoi vivre. Mon oncle avait toujours été poursuivi par la mauvaise fortune ; ayant désormais à prendre soin d'un enfant, il dit adieu aux aventures, et bon gré mal gré, resta où il était. Des années passèrent sur son isolement, sans apporter avec elles ni joie ni secours. Pendant ce temps, notre famille s'éteignit dans les basses terres. Orphelin, j'étudiais à l'université d'Edimbourg, quand quelques nouvelles qui me concernaient atteignirent le cap de Grisapol et l'oreille de mon oncle. Gordon Darnaway tenait fort aux liens du sang ; il m'écrivit dès le jour où mon existence lui fut connue, pour me prier de regarder sa maison comme la mienne. Depuis lors je passai régulièrement les vacances dans cette partie sauvage de l'Écosse, loin de toute société, sauf celle des morues et des coqs de bruyère; et ce fut ainsi qu'à l'époque dont je parle, ayant achevé mes classes, je retournai à Aros, certain jour de juillet.

Le *Ross*, le promontoire de Grisapol, n'est ni haut ni large, mais les hommes l'ont laissé, jusqu'à ce jour, âpre et inculte comme Dieu l'a fait : il est entouré d'îles escarpées, d'écueils que redoutent les navires ; tout cela dominé à l'est par de très imposantes falaises et par le pic de Ben-Kyaw, *la montagne du brouillard*, en langue gaélique, — elle est la bien nommée, car ce sommet, qui a plus de trois mille pieds de haut, arrête au passage les brumes qui viennent de la mer et arbore son étendard gris, même quand le ciel est clair partout ailleurs. Le Ben-Kyaw est marécageux jusqu'au faîte. Combien de fois, assis au grand soleil sur la bruyère, avons-nous vu la pluie l'envelopper d'un crêpe noir! Mais l'humidité ne rend souvent la montagne que plus belle. Quand le soleil frappe ses flancs, les roches mouillées et les petites sources brillent d'un éclat de joyaux.

Le sentier que je suivais était tracé par le bétail et serpentait de façon à doubler presque la longueur de mon voyage, passant par-dessus des rochers qui m'obligeaient de sauter de l'un à l'autre, s'abîmant dans des creux moussus où l'on enfonçait jusqu'à mi-

jambe. Sur les dix milles de Grisapol à Aros, on ne découvrait, du chemin, aucune maison, quoiqu'il y en eût au moins trois, éparses à droite et à gauche dans les terres. Une grande partie du Ross est couverte d'énormes blocs de granit serrés les uns contre les autres, entre lesquels un fouillis inextricable de fougères sert d'abri aux reptiles. De quelque part que souffle le vent, c'est toujours l'air marin que l'on respire, salé comme si l'on était à bord. Les goélands sont aussi nombreux que les coqs de bruyère (1), sur toute la lande, et chaque fois que le sentier monte un peu, on voit étinceler les flots. Au milieu même des terres il m'est arrivé d'entendre rugir la grande voix des brisans que nous appelons *merry men*, les gais compagnons. Aros, Aros Jay, ce qui signifie dans la bouche des indigènes la maison de Dieu, n'est pas proprement un morceau du Ross dont il forme l'angle sud-ouest; un petit bras, qui ne mesure pas quarante pieds à l'endroit le moins large, l'en sépare. Cette flaque d'eau est tranquille et claire à marée haute; on la prendrait pour un étang, mais les algues, les poissons diffèrent, et sa couleur est verte, au lieu d'être brune. Un jour ou deux par mois, la morte eau permet d'aller à pied sec d'Aros au continent. Mon oncle profitait des bons pâturages sur cet ilot, plus élevé que le reste du Ross, pour nourrir les moutons, sa principale ressource; la maison était une bonne maison pour le pays, haute de deux étages, avec vue à l'ouest sur la baie et une petite jetée tout près, où s'amarrait le bateau.

Sur toute cette partie de la côte, en particulier près d'Aros, les grands rochers de granit dont j'ai parlé descendent vers la mer pêle-mêle comme les bêtes d'un troupeau; arrivés là, ils gardent la même attitude que leurs frères du rivage. Seulement c'est l'eau salée qui se glisse entre eux, au lieu de la terre silencieuse; ce sont des touffes d'œillets de mer qui fleurissent leurs flancs, au lieu de la bruyère; c'est le congre qui s'enroule à leur base, au lieu des vipères venimeuses. Pendant les jours calmes vous pouvez errer en bateau parmi les récifs durant des heures; l'écho familier vous suit dans ce labyrinthe, mais quand les vagues sont en courroux, que le ciel vienne en aide à l'homme qui entend bouillir un pareil chaudron! Au-delà de la pointe sud-ouest, ces blocs sont très nombreux et de beaucoup plus grande taille; ils couvrent bien dix milles marins. Un jour clair, où le vent soufflait de l'ouest, j'ai compté du haut d'Aros non moins de quarante-six rochers submergés en partie et contre lesquels se brisent lourdement des

(1) Les naturalistes nous pardonneront de traduire *moorcock, moorfowl*, etc., par coq de bruyère, nom que l'on donne communément, mais improprement, au *grouse* d'Écosse.

masses d'écume blanche. C'est plus près du rivage que le danger est le pire, car le flot qui monte, se précipitant comme dans le bief d'un moulin, décrit une longue ceinture d'eau tumultueuse, ce qu'on nomme un *Roost*, à l'extrémité du promontoire. J'ai souvent profité du jusant pour m'y rendre; c'est un lieu étrange livré aux bouillonnemens et aux entreprises insinuantes de la mer, qui semble murmurer des sons entrecoupés comme si le *Roost* se parlait à lui-même. Mais quand le flux commence à remonter, surtout par un gros temps, il n'y a pas d'homme qui doive s'aventurer en bateau à un demi-mille de distance, ni de navire qui puisse manœuvrer en ces parages. Au plus mauvais endroit des brisans, les vagues énormes semblent mener une danse sinistre, la danse de la mort. On prétend que les *merry men* n'ont que cinquante pieds de taille, mais alors il ne s'agit que de l'eau verte, car l'écume jaillit deux fois plus haut. Est-ce donc ce mouvement qui justifie leur nom ou bien les clameurs qu'ils poussent au changement de la marée, clameurs si violentes que tout Aros en tremble? Je ne saurais le dire. Le fait est que lorsque le vent souffle sud-ouest, cette partie de notre archipel tend des pièges redoutables aux embarcations de toute sorte. Si un navire passait imprudemment parmi les récifs et accostait les *merry men*, ce serait pour échouer dans Sandag-Bay où tant de choses sinistres arrivèrent à notre famille, comme je me propose de le raconter.

Les gens de l'endroit savaient plus d'une légende sur Aros. Je les entendis toutes de la bouche de Rorie, un vieux serviteur des Maclean qui avait reporté son dévoûment sur mon oncle. Parmi ces contes de bonne femme, il y en avait un que j'étais disposé à écouter avec crédulité. En voici le sujet : Dans la tempête qui dispersa l'invincible Armada sur tout le nord et l'ouest de l'Écosse, l'un des navires qui la composaient toucha terre à Aros, puis, sous les yeux des rares habitans de ce lieu désolé, s'abîma en une minute, ses couleurs flottant au vent tandis qu'il sombrait. Il y avait quelque probabilité dans ce récit, car un débris de la même flotte se trouvait enfoui du côté nord, à vingt milles de Grisapol. La légende en question était racontée avec plus de sérieux et beaucoup plus de détails que les autres, et ce qui me persuada qu'elle n'était pas entièrement fabuleuse, ce fut le nom espagnol du bateau. On l'appelait *Espirito Santo*, un énorme vaisseau de guerre, à plusieurs ponts, muni de canons, chargé de trésors, monté par des grands d'Espagne et d'intrépides soldats. Maintenant, c'en était fait de ses voyages et de ses prouesses, il gisait pour toute l'éternité, en Écosse, au fond de la baie de Sandag, à l'ouest d'Aros. Plus de salves d'artillerie pour le majestueux *Saint-Esprit*, plus de vents favorables, plus d'heureuses aventures; il n'avait rien à

faire désormais qu'à pourrir dans le fouillis des algues enchevêtrées, au bruit de la clameur des *merry men*. Cette pensée m'avait frappé dès le commencement; elle m'intéressa davantage à mesure que je m'instruisis sur l'Espagne, d'où était parti l'orgueilleux équipage par ordre du roi Philippe. Et plus que jamais ce jour-là, durant ma promenade de Grisapol au promontoire d'Aros, je songeais à l'*Espirito Santo*. Ce n'était pas sans raison, comme on va le voir. Le fameux docteur Robertson, alors principal du collège d'Edimbourg, m'honorait de sa bienveillance; chargé par lui de mettre en ordre quelques papiers de date ancienne, c'est-à-dire de conserver ce qui en valait la peine et d'élaguer le reste, j'avais, à ma grande surprise, trouvé un renseignement sur le navire, *Espirito Santo*, avec le nom de son capitaine et comment il avait porté de grandes richesses, mais s'était malheureusement perdu sur le Roost de Grisapol. A quel endroit précis? On l'ignorait; les tribus sauvages de la contrée n'avaient pas su répondre à l'enquête des envoyés du roi. En rattachant les choses les unes aux autres, en ajoutant à la tradition de notre petite île cette note historique sur la recherche d'un trésor entreprise par le vieux roi Jacques, je conclus que l'endroit qu'on n'avait pas su découvrir devait être la baie de Sandag, proche des terres de mon oncle. Aussitôt une idée fixe s'empara de moi; remettre à flot le bon navire avec son chargement de lingots et de doublons pour faire remonter du même coup aux dignités, à la fortune d'autrefois, notre maison déchue de Darnaway. J'eus par la suite l'occasion de regretter ce dessein; mon esprit tendu sur des chimères fut brusquement ramené à de plus graves réflexions; depuis que j'ai été témoin d'un étrange et terrible jugement de Dieu, la seule idée de trésors ravis aux naufragés a épouvanté ma conscience.

Dès cette époque, d'ailleurs, ce n'était pas une cupidité sordide qui me poussait; je ne désirais des richesses que pour l'amour d'une personne qui m'était plus chère que moi-même, la fille de mon oncle, Mary-Ellen. Cette jeune cousine avait reçu quelque éducation, elle avait même été envoyée en pension sur le continent; peut-être eût-elle été sans cela plus heureuse, car telle que l'éducation l'avait faite, Aros ne pouvait lui convenir. Quelle vie, en effet, que celle qu'elle menait dans cette âpre solitude, avec le vieux Rorie pour unique domestique et sans autre compagnie qu'un père mécontent et taciturne, rustiquement élevé au sein d'une secte religieuse austère, jadis maître de barque, et qui finissait par gagner à grand'peine le pain quotidien en vendant quelques moutons et en pêchant sur la côte! Si la société de mon oncle et la monotonie de ce désert devenaient fatigantes pour un garçon de mon âge au bout d'un mois ou deux, on peut se figurer

ce que c'était pour une jeune fille que d'écouter chanter les *merry men* toute l'année, avec le vol des mouettes et le soin du bétail en guise de distraction!

II.

J'atteignis la pointe d'Aros à mi-flot et je sifflai Rorie pour qu'il vînt me prendre. Il fut inutile de répéter le signal. Au premier coup de sifflet, Mary fut à la porte, agitant un mouchoir, et les longues jambes du vieux domestique arpentèrent le terrain jusqu'à la jetée. Quelque hâte qu'il fît, il lui fallut beaucoup de temps, néanmoins, pour traverser la baie; à plusieurs reprises, je le vis s'arrêter, aller au gouvernail et plonger dans le sillage un regard curieux. A mesure qu'il approchait, il me semblait vieilli, plus maigre encore et hagard; je crus remarquer qu'il évitait de rencontrer mes yeux. La barque de pêche, soigneusement réparée, avait deux nouveaux bancs et plusieurs morceaux rapportés en bois évidemment exotique et très rare dont le nom m'était inconnu. J'en fis l'observation et demandai à Rorie d'où venait ce bois.

— Du bois dur à travailler! répondit le bonhomme avec hésitation.

Puis, laissant tomber les rames, il alla regarder à l'arrière comme il l'avait fait plusieurs fois déjà durant la petite traversée; une main appuyée à mon épaule, il contemplait l'eau d'un air effaré:

— Qu'arrive-t-il? lui demandai-je.

— Oh! ce doit être quelque gros poisson, répondit Rorie, retournant à ses rames.

Et je ne pus rien tirer de lui que d'étranges coups d'œil et de lugubres hochemens de tête; malgré moi j'étais mal à mon aise. Je me détournai aussi pour considérer le sillage. L'eau était calme, transparente, mais ici, au milieu de la baie, extrêmement profonde. Pendant quelque temps, je ne vis rien; enfin, il me sembla que quelque chose d'obscur, un énorme poisson, ou peut-être seulement une ombre suivait de près notre trace, et alors je me rappelai l'une des superstitions de Rorie, comment, à l'époque d'une grande querelle meurtrière entre les clans de Morven, un poisson inconnu avait suivi pendant des années le sillage d'un certain bac, si bien que personne n'osait plus traverser.

— Il attendait l'homme qui devait venir, celui qu'il lui fallait, disait mystérieusement Rorie.

Ma cousine était au débarcadère; elle me fit entrer dans la maison, où je remarquai tout d'abord de grands changemens. Le jardin avait une barrière taillée dans ce même bois qui avait servi à raccommoder le bateau; les chaises étaient recouvertes de

riches étoffes, des rideaux de brocart s'accrochaient aux fenêtres; une pendule figurait silencieuse sur le dressoir, une lampe de cuivre se balançait au plafond, le couvert était mis avec un véritable luxe de linge fin et d'argenterie; toutes ces magnificences s'étalaient dans la vieille cuisine que je connaissais si bien avec son unique fauteuil à haut dossier droit, ses escabeaux noircis et le lit en armoire pour Rorie. La tourbe brûlait toujours dans la vaste cheminée par laquelle entraient librement les rayons du soleil et dont le manteau était décoré de pipes; les murs blanchis restaient nus et on voyait à leur place habituelle les mêmes crachoirs triangulaires, remplis de coquillages; nu aussi le plancher, sauf aux endroits que couvraient trois tapis en application, non pas comme celle que l'on fait dans les villes, mais en morceaux de vieille toile à voile, de lainage grossier filé au logis et de drap noir du dimanche, rajustés en une rude mosaïque. Cette cuisine avait toujours passé pour une sorte de merveille sur la côte, tant elle était propre et habitable dans sa simplicité. Je m'indignai de la voir défigurée par des ornemens incongrus. Singulière inconséquence! Ces signes de richesse me déplurent, à moi qui revenais cependant avec l'idée de faire fortune.

— Mary, dis-je d'un ton de vague reproche, je ne reconnais plus notre maison.

— Comme toi, je n'aime guère ces embellissemens, répondit-elle, ni la façon dont ils sont venus, ni ce qu'ils ont amené avec eux. J'aurais préféré, si Dieu l'eût permis, que tout cela descendît dans le fond de la mer et que les *merry men* fussent en train, à l'heure qu'il est, de danser dessus.

Mary était toujours sérieuse, c'était peut-être le seul trait de ressemblance qu'elle eût avec son père; mais l'accent qui accompagna ses paroles était plus grave encore que de coutume.

— Tu me fais craindre que ce nouveau luxe ne vous ait été donné par quelque naufrage, c'est-à-dire par la mort. Il n'y aurait pas de mal, pourtant. Quand mon père est décédé, j'ai sans scrupule hérité de ses biens.

— Ton père est mort de sa belle mort, comme on dit, fit observer Mary, tandis que...

— C'est vrai, un naufrage ressemble à une exécution. Quel était le nom du bateau?

— On l'appelait le *Christ-Anna*, dit une voix sourde, derrière moi. — Et, me tournant, je vis mon oncle sur le seuil de la porte.

C'était un petit homme bilieux au visage long, aux yeux très noirs : à cinquante-six ans, il était resté actif et robuste avec les allures combinées d'un berger et d'un marin. Jamais je ne l'ai en-

tendu rire. Il lisait assidûment la Bible, priait beaucoup comme les cameroniens (1) parmi lesquels il avait grandi, et vraiment, sous beaucoup de rapports, il me rappelait ces prédicateurs de montagnes des temps troublés où l'on s'entre-tuait avant la Révolution. Sa piété ne semblait lui donner ni consolation ni appui d'aucune sorte. Il tombait dans des accès d'humeur noire quand l'effroi de l'enfer s'emparait de lui, mais il avait, somme toute, mené une rude existence aux souvenirs de laquelle il se reportait avec envie et il restait violent et dur autant que jamais avec ses airs sombres. Quand mon oncle m'apparut ainsi dans le cadre de la porte, son bonnet sur la tête, une pipe suspendue à sa boutonnière, je le trouvai changé comme Rorie, plus vieux, plus pâle, avec des rides plus profondes et le blanc de l'œil jaune comme du vieil ivoire ou comme des os de morts.

— Oui, répéta-t-il, en insistant sur la première partie du mot, le *Christ-Anna*,.. c'est un nom effrayant!

Je le saluai en exprimant la crainte qu'il n'eût été malade.

— Je suis dans mon corps, répondit-il malgracieusement, dans les péchés de mon corps, comme toi-même... Eh bien, nous nous sommes faits braves depuis ta visite, n'est-ce pas? Voilà une superbe pendule, mais elle ne veut pas marcher. C'est pour de pareilles choses, mon garçon, que les gens renoncent à cette paix de Dieu qui passe l'entendement; c'est pour de pareilles choses, et même pour moins que cela, qu'ils outragent Dieu en face et vont ensuite brûler dans l'enfer. Aussi l'Écriture traite ces choses de maudites. Mary, cria-t-il avec une sorte d'aspérité, en s'interrompant tout à coup, pourquoi n'as-tu pas allumé les flambeaux?

— Sont-ils nécessaires en plein jour? demanda-t-elle.

Mais mon oncle ne voulut pas démordre de son idée.

— Nous en jouirons pendant que nous le pouvons, déclara-t-il.

Deux massifs chandeliers d'argent ciselé furent donc ajoutés à ce couvert si peu à sa place dans une ferme solitaire des côtes d'Écosse.

— Il a échoué le 10 février à dix heures de la nuit, continua-t-il en s'adressant à moi. Nous l'avions vu dans la journée, Rorie et moi, louvoyer contre le vent et ça n'avait pas l'air d'être une coquille facile à diriger. Ils ont dû passer une mauvaise journée, toujours après les écoutes, et par un froid... trop froid pour la neige!.. Pas de vent avec ça. Quelquefois ils en attrapaient un peu,

(1) On sait que les cameroniens, ainsi nommés du nom de leur chef, Richard Cameron, se séparèrent des presbytériens en 1666 et que, comme parti politique, ils étaient républicains.

nous les voyions repartir, et puis la voile retombait... Je te le dis, ils ont eu une mauvaise journée. Celui qui aurait réussi à gagner la terre par une journée comme celle-là aurait pu se vanter!

— Et tous ont été perdus? m'écriai-je avec émotion. Que Dieu leur soit en aide!

— Chut! interrompit-il sévèrement, personne sous mon toit ne priera pour les morts.

Je me défendis d'avoir donné un sens papiste à mon souhait involontaire, et Gordon Darnaway parut accepter mes excuses avec une facilité qui n'était pas dans ses habitudes, tant il avait hâte de reprendre ce qui était devenu évidemment pour lui un sujet de prédilection.

— Nous l'avons trouvé dans la baie de Sandag, Rorie et moi, avec toutes ces choses;.. il se sera perdu dans le Roost; quand la marée court fort sur les *merry men* et qu'on peut entendre le Roost gronder au bout d'Aros, un contre-courant se précipite droit dans la baie. Ce courant-là, vois-tu, a mis le grappin sur le *Christ-Anna* qui a dû entrer la poupe en avant, tu le verras par sa position, mais quel coup quand il a touché! Que le Seigneur ait pitié de nous! C'est une dure vie que celle d'un marin, une vie de hasards; j'en ai traversé plus d'un dans mon temps. Pourquoi Dieu a fait toute cette eau-là, c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Il a créé les vallées, les pâturages, les arbres, la campagne et tout cela chante vers lui, comme dit le psaume, car il les a faits heureux... Heureux, c'est encore une manière de parler, mais enfin on comprend ce que David veut dire. David prétend aussi, reprit mon oncle en citant la version métrique des psaumes, que ceux qui vont faire le commerce dans les grandes eaux voient l'œuvre de Dieu et ses merveilles; mais je doute qu'il ait beaucoup pratiqué la mer pour en dire tant de bien. Moi, si ce n'était pas imprimé dans la Bible, je serais tenté de croire que ce ne fut pas le Seigneur, mais plutôt le diable qui créa la mer. Rien n'en sort de bon que le poisson. Je gage qu'en fait de merveilles, le Seigneur a montré de tristes merveilles au *Christ-Anna!* Être jugé la nuit, au milieu des dragons de l'abîme!.. Et leurs âmes... pensez à leurs âmes... à leurs âmes qui n'étaient pas préparées peut-être... La mer, porte de l'enfer!..

Je remarquai, tandis que mon oncle parlait, qu'il était ému comme je ne l'avais jamais vu encore et singulièrement démonstratif dans ses façons. Par exemple, en terminant, il toucha mon genou de ses doigts étendus et avança un pâle visage où les yeux brillaient d'un feu sombre, tandis que tremblaient les lignes tirées de sa bouche. L'entrée même de Rorie et le commencement du re-

pas ne détournèrent pas ses pensées du cours qu'elles avaient pris. Il condescendit bien à me faire quelques questions sur mes succès à l'université, mais il paraissait songer à autre chose et même lorsqu'il prononça les grâces, très longuement selon sa coutume, j'entrevis des signes de préoccupation dans cette prière; à propos du dîner ne demanda-t-il pas à Dieu sa miséricorde pour de pauvres pêcheurs qui se tenaient là devant lui, au bord des grandes eaux profondes?.. Puis ce fut un échange de discours bizarres entre lui et Rorie.

Était-il là?

— S'il y était?.. Sans doute, sans doute...

Tous les deux parlaient en manière d'aparté, avec un embarras que sembla partager Mary, car elle devint rouge et baissa les yeux sur son assiette. Pour mettre fin à la contrainte générale et aussi parce que ma curiosité était excitée, je hasardai :

— Vous parlez du poisson?

— Quel poisson? s'écria Gordon Darnaway. Il a dit le poisson! Voilà bien ces blancs-becs, qui ne pensent qu'aux choses charnelles! Le poisson! Il s'agit d'un esprit...

Mon oncle s'exprimait avec véhémence, comme s'il eût été en colère. De mon côté, avec la vivacité des jeunes gens qui n'aiment pas à être rembarrés, je me récriai contre ce que j'appelais des superstitions enfantines.

— Et cela vient du collège, ricana mon oncle. Dieu sait ce que les gens y apprennent! Crois-tu vraiment, mon gars, qu'il n'y ait rien dans le monde de la mer que ce que nous en voyons d'ici, des herbes qui poussent, des bêtes qui cherchent leur pâture et le soleil qui jour par jour y plonge? Non, la mer est comme la terre, mais plus terrible. S'il y a des individus à terre, il y en a aussi sous l'eau, morts peut-être ; mais ce sont des individus tout de même, et quant aux diables, il n'y a pas de diables comparables aux diables marins. Autrefois quand j'étais jeune, j'ai rencontré au sud, dans la Peewie Moss, un vieux loup-garou chauve ; je l'ai vu, de mes yeux, assis sur son derrière, avec l'apparence d'un pourceau et gris comme la pierre d'une tombe ; vraiment il faisait peur, mais il n'attaquait pas les honnêtes gens. Sans doute c'était un réprouvé qui s'était fait haïr du Seigneur et qui était parti avec son péché sur l'estomac ; il ne se jetait probablement que sur des créatures pareilles à lui; mais il y a des diables dans la mer qui dévoreraient un communiant. Eh, messieurs, si vous étiez descendus tout au fond avec les pauvres matelots du *Christ-Anna*, vous sauriez aujourd'hui ce qu'il faut penser de la mer; si vous y aviez navigué aussi longtemps que moi, vous détesteriez, comme je le fais, l'idée de recommencer ; si vous vous étiez seulement servis des

yeux que Dieu vous a donnés, vous connaîtriez toute la méchanceté de cette mer fausse, froide et coléreuse ; une méchanceté qui est aussi celle de tous ses habitans : les homards et leurs pareils qui fouillent et déchirent les morts, et les baleines, et le clan des poissons, sans excepter aucun d'eux. Oh! l'horreur, l'horreur de la mer!..

Nous assistâmes stupéfaits à cette explosion; l'orateur lui-même, après une dernière apostrophe prononcée de sa voix rauque, parut s'enfoncer mélancoliquement dans ses propres pensées ; mais Rorie, toujours avide de superstitions, le ramena à son sujet en lui demandant s'il avait jamais vu un diable de mer.

— Pas distinctement, répondit mon oncle ; je ne crois pas qu'un homme qui aurait vu, ce qui s'appelle vu, un démon de cette sorte pourrait continuer à vivre ; mais un de mes camarades, Sandy Gobart, avec qui j'ai navigué, en a vu un, et, là-dessus, il est mort.

— C'était un triton apparemment, insinua Rorie.

— Un triton! s'écria mon oncle, avec mépris. Propos de vieille femme... Il n'y a pas de tritons.

— Mais à quoi ressemblait cette créature? demandai-je.

— Que le ciel me préserve de le savoir! Elle était coiffée d'une espèce de chaperon, voilà tout ce qu'on peut dire.

Alors Rorie, piqué au vif, raconta plusieurs histoires de tritons, de sirènes, de chevaux de mer qui étaient venus dans les îles pour attaquer les navires qui passaient. Et mon oncle écoutait en dépit de son incrédulité... il écoutait avec une curiosité inquiète.

— Bon, dit-il à la fin, c'est peut-être vrai, c'est peut-être faux; mais je ne rencontre rien sur les tritons dans l'Écriture.

— Vous ne trouvez rien non plus sur le Roost, peut-être bien, fit observer Rorie. — Et son argument parut avoir un certain poids.

Le dîner fini, mon oncle m'emmena derrière la maison; nous nous installâmes sur un banc. L'après-midi était très chaude et très calme; à peine une ride à la surface de la mer, aucune voix, sauf le cri des mouettes et le bêlement des moutons. Peut-être ce repos de la nature se communiquait-il à Gordon Darnaway, car il se montra plus raisonnable et moins excité qu'auparavant. Il me parla même de ma carrière avec une sorte d'entrain, mais à chaque instant revenait une allusion au bâtiment perdu ou aux trésors que ce naufrage avait apportés dans l'île. Je l'écoutais rêveur, méditant, à part moi, une démarche hardie.

Trois quarts d'heure environ s'étaient écoulés, quand mon oncle, qui n'avait cessé de regarder furtivement l'étendue de la petite baie, se leva en m'engageant à l'imiter. Il faut que je dise ici que la violence de la marée à la pointe sud-ouest exerce tout autour de la côte une influence perturbatrice. Dans la baie de Sandag, au

sud, un fort courant accompagne certaines périodes de flux et de reflux; mais dans cette baie du nord, — Aros-Bay, comme on la nomme, — à l'endroit où se trouve la maison de mon oncle et où nous nous tenions alors, le seul signe d'agitation est vers la fin du reflux, et alors même, il est trop faible pour qu'on le remarque. Un peu de houle suffit à rendre ce mouvement invisible; au grand calme, seulement des marques étranges, indéchiffrables, que j'appellerai volontiers des runes de mer, sillonnent le miroir uni. Le même phénomène se produit sur des points innombrables de la côte; plus d'un garçon a dû s'amuser, comme je le faisais jadis, à lire ces caractères gigantesques en leur prêtant un sens qu'il appliquait à lui-même ou à quelque autre personne. Ce fut sur les hiéroglyphes en question que mon oncle dirigea mon attention, non sans avoir d'abord beaucoup hésité.

— Vois-tu ces écritures? me demanda-t-il, là-bas, à l'ouest de la pierre grise. Hein! cela ne ressemble-t-il pas à une lettre?

— Certainement, lui répondis-je, ce n'est pas la première fois que je le remarque. On dirait un C.

Il poussa un soupir comme si ma réponse lui eût été pénible, puis ajouta tout bas :

— Oui, un C pour *Christ-Anna*.

— Je me figurais, dis-je en riant, que c'était pour moi-même, puisque mon nom est Charles.

— Et tu l'avais déjà remarqué? poursuivit-il sans relever cette observation. Eh bien! c'est étrange; peut-être attendait-elle là, en effet, à travers les âges, comme on dit. C'est affreux à penser.

Puis il reprit, en s'interrompant :

— Tu n'en vois pas d'autre, dis?

— Si fait, j'en vois une encore très clairement, du côté du marais où descend la route... Une M.

— Une M, répéta-t-il très bas. — Puis, après une nouvelle pause : — Qu'est-ce que ça veut dire, à ton idée?

— J'ai toujours pensé que cela voulait dire Mary, répliquai-je en rougissant, convaincu que j'étais sur le seuil d'une explication décisive.

Mais, une fois de plus, mon oncle laissa passer mes paroles; il baissa la tête silencieusement et continua de marcher.

Il y a une ceinture herbue, le long d'Aros-Bay, où la promenade est facile; sur ce gazon je suivis mon guide, sans parler plus que lui. Certes, je regrettais, au fond de l'âme, d'avoir perdu une aussi bonne occasion de demander la main de Mary; mais, bien plus encore, je m'étonnais du changement qui s'était produit chez mon oncle. Il n'avait jamais été un homme aimable,

dans le sens ordinaire du mot. Rien, cependant, ne m'avait préparé autrefois à la transformation dont j'étais forcé de me rendre compte; évidemment il fallait, pour l'expliquer, que quelque chose pesât d'un poids très lourd sur son esprit; et, en me disant cela, je cherchais quelle signification il pouvait bien attribuer à cette lettre M dessinée sur le flot. Misère, Miséricorde, Mystère, Mariage, etc. Tout à coup je m'arrêtai, en tressaillant, sur le mot Meurtre. J'étais encore troublé par le sens fatal de ce mot atroce, quand notre promenade nous conduisit vers un point d'où la vue s'étendait derrière nous sur la baie et sur la ferme, devant nous, sur l'océan, tacheté d'îles au nord et reflétant le ciel bleu sans bornes du côté sud.

Mon oncle s'arrêta et resta quelque temps à contempler l'immensité, puis il posa la main sur mon bras :

— Tu crois qu'il n'y a rien là dedans? dit-il en indiquant la mer avec sa pipe.

L'exaltation le reprit :

— Je te dis, mon garçon, que les morts sont là, en masse,.. en masse...

Il tourna sur ses talons, et, sans un mot de plus, reprit le chemin de la ferme.

J'avais hâte de rester seul avec Mary; mais je ne réussis à lui dire un mot, en particulier, qu'après souper, et encore à la hâte :

— Mary, je ne suis pas venu ici sans une grande espérance. Si tu ne la repousses pas, nous pourrons quitter ce pays et aller vivre ailleurs où le pain quotidien nous est assuré; oui, l'aisance nécessaire, et même peut-être quelque chose de plus, quelque chose qu'il serait présomptueux de promettre pour le moment. Ce qui m'est plus précieux que tout l'argent du monde, tu le devines, n'est-ce pas, Mary?

Elle garda le silence.

— Je t'ai aimée toujours, continuai-je, sans me laisser décourager, et plus le temps s'écoule, plus je m'attache à toi. Je ne puis songer à être heureux dans la vie si je ne t'ai à mes côtés.

Elle continuait à détourner la tête, toujours muette, mais je vis trembler ses mains.

— Mary, m'écriai-je, tu ne veux pas de moi?..

— Oh! Charlie, murmura-t-elle, est-ce bien le moment de parler de ces choses? Attends un peu, laisse-moi rester encore comme je suis. Ce n'est pas toi, va, qui perdras à attendre.

Je compris à sa voix qu'elle allait fondre en larmes et je n'eus plus que l'idée de la consoler.

— Soit, repris-je avec tendresse, n'en parlons plus si tu le pré-

fères ; ta volonté sera toujours la mienne, et tu m'as dit tout ce que je voulais savoir. Un mot encore, cependant. Pourquoi donc as-tu du chagrin?

Elle avoua que son père en était cause, mais ne voulut rien ajouter, secouant seulement la tête et répétant qu'il n'était pas bien, qu'il n'était plus lui-même et que c'était grande pitié. Elle ne savait aucun détail sur le bateau naufragé.

— Je n'ai jamais été le voir, me dit-elle ; pourquoi y serais-je allée? Les pauvres gens qui le montaient ont depuis longtemps comparu devant Dieu et j'aurais voulu qu'ils emportassent avec eux tout ce qu'ils possédaient. Pauvres, pauvres âmes !

Ceci ne m'encourageait guère à l'entretenir de mon grand projet touchant l'*Espirito Santo;* je le fis toutefois, et, au premier mot, elle s'écria surprise :

— Tiens, il est venu un homme à Grisapol au mois de mai, un petit homme jaune, barbu, avec des bagues d'or à tous les doigts, paraît-il, qui s'enquérait partout de ce même vieux navire.

C'était vers la fin d'avril que le docteur Robertson m'avait remis les papiers à trier, et je me souvins qu'il m'avait dit que ces papiers étaient destinés à un historien espagnol, ou du moins à un étranger qui se faisait passer pour tel et qui était venu de Madrid, muni des plus hautes recommandations auprès du principal, comme chargé d'une mission de découverte, relative à la dispersion de la grande *Armada*. En rapprochant les choses, je me figurai que ce visiteur, avec des bagues d'or à tous les doigts, pouvait bien être le même que l'érudit recommandé au docteur Robertson. Ce malin travaillait peut-être à s'approprier un trésor plutôt qu'à poursuivre des investigations au profit d'une société savante. Je résolus de ne pas perdre de temps. Si le fameux navire était enseveli dans la baie de Sandag, je tâcherais d'arriver le premier dans mon intérêt, dans celui de Mary, dans l'intérêt de la bonne, vieille, honnête et hospitalière famille des Darnaway.

III.

Le lendemain je me levai donc de bonne heure, et, aussitôt que j'eus mangé un morceau, je commençai mes explorations. Quelque chose dans mon cœur me disait distinctement que je trouverais les débris de l'*Armada*, et, sans vouloir m'abandonner trop à de si belles espérances, je me sentais léger comme une plume, je marchais sur des nuages, littéralement. Quoique je n'eusse que deux milles, tout au plus, à faire, il me fallut plus de temps que pour en franchir quatre, le tertre que j'avais à gravir étant semé de rochers, hérissé de bruyères. Au sommet, je fis halte. Si peu élevé

qu'il soit, — trois cents pieds à peine, — il domine toutes les terres environnantes et on y jouit d'une grande vue sur la mer et les îles. Le soleil, levé depuis quelque temps déjà, me brûlait la nuque; l'atmosphère était orageuse, quoique claire; au nord-ouest, où les îles sont le plus nombreuses, de petits nuages s'effrangeaient, serrés les uns contre les autres comme les oiseaux d'une même couvée. La tête grise du Ben-Kyaw portait un solide chaperon de brume; donc le temps menaçait. Il est vrai que la mer était lisse comme du verre; le Roost lui-même n'y traçait qu'un pli, et les joyeux compagnons, les *merry men,* se coiffaient à peine d'un léger bonnet d'écume. Mais, pour mon oreille, pour mes yeux, familiarisés avec ces parages, la mer était inquiète; ses longs soupirs montaient vers moi comme un avertissement, et, malgré les airs tranquilles qu'affectait le Roost, je ne doutais pas qu'il ne complotât quelque tour de sa façon. J'ai oublié de dire que tous, nous autres habitans de cette côte, nous attribuons sinon une véritable prescience, du moins la faculté d'avertir, à cet étrange et dangereux produit des marées. Je me hâtai donc et j'eus vite descendu la pente d'Aros jusqu'à Sandag-Bay, — une anse assez vaste, si on la compare aux dimensions de l'île, et bien abritée contre les vents, sauf contre celui qui prédomine; sablonneuse et bornée par des dunes basses à l'ouest, tandis qu'à l'est elle baigne une chaîne de rochers au pied de laquelle l'eau est profonde. C'est de ce côté qu'à un certain temps de chaque marée, le courant dont mon oncle avait fait mention agit si fortement sur la baie; un peu plus tard, quand le Roost s'élève, un contre-courant se porte plus violemment encore dans la direction opposée; c'est l'action de ce dernier, je suppose, qui exerce tant de ravages. Hors de Sandag-Bay on ne voit rien, sauf un petit morceau de l'horizon, et, par le gros temps, les vagues donnant l'assaut à un récif.

A mi-chemin de la colline, j'aperçus le navire naufragé au mois de février précédent, un brick de tonnage considérable, gisant, les reins brisés pour ainsi dire, à sec sur l'angle oriental des sables; je me dirigeai aussitôt vers lui, et j'atteignais déjà la marge du gazon, quand mes yeux se fixèrent soudain sur un point dépouillé de la bruyère qui croissait partout ailleurs; un de ces monticules allongés, de forme presque humaine, que l'on rencontre d'ordinaire dans les cimetières, s'y dessinait. Je m'arrêtai comme si j'eusse reçu un coup. Personne ne m'avait parlé de mort ni d'enterrement dans l'île : ni Rorie, ni mon oncle, ni sa fille... Celle-ci, assurément, ignorait,.. et cependant là, devant moi, il y avait, à n'en pas douter, une tombe. Je me demandai, en frissonnant, quel homme dormait son dernier sommeil, en attendant le signal du jugement,

dans ce lieu solitaire et battu par les flots, et la seule réponse que me suggéra mon esprit fut de celles auxquelles on redoute de s'arrêter. Un naufragé, dans tous les cas, venu de quelque terre lointaine et riche comme les vieux mariniers de l'*Armada*, peut-être, à moins qu'il n'appartînt à ma propre race et qu'il n'eût péri en vue de la fumée de sa demeure. Je me découvris, avec le regret que notre religion n'autorisât pas en outre quelque prière pour ce mort étranger. Je savais bien que, si ses os devaient reposer là, mêlés au sol d'Aros, jusqu'à l'heure où la trompette sonnerait, son âme impérissable était loin, parmi les ravissemens ou les tortures de l'éternité; n'importe, j'éprouvais comme une crainte qu'il ne fût près de moi, debout, à garder son sépulcre et à s'attarder sur la scène de son lamentable sort.

Ce fut avec émotion que je me détournai de cette tombe pour considérer le spectacle presque aussi triste que donnait le brick naufragé. Sa proue s'élevait au-dessus des flots; il était brisé en deux, un peu en arrière du mât de misaine, quoique de fait il n'eût pas de mâts, l'un et l'autre ayant été rompus dans la catastrophe. Comme la pente de la grève était très brusque, le bossoir se trouvait beaucoup plus bas que la poupe, avec une vaste fracture qui baillait dans l'intervalle; on voyait à travers la pauvre coque délabrée. Le nom était fort effacé, je ne pus discerner au juste si le brick s'était nommé *Christiania*, d'après la cité norvégienne, ou *Christiana*, d'après la femme de Christian, dans ce vieux livre le *Pilgrim's Progress*. Sa construction le faisait reconnaître pour étranger; il avait été peint en vert, autant que la couleur fanée qui s'écaillait par lambeaux permettait d'en juger. Un débris du grand mât gisait à côté, à demi enseveli dans le sable. Impossible d'imaginer un plus misérable aspect; le cœur serré, je regardais les bouts de corde qui pendaient encore alentour, ces cordages, si souvent maniés par les matelots actifs et bruyans, et l'écoutille par laquelle ils étaient montés et descendus, et ce pauvre ange sans nez, sculpté à l'avant, qui avait fendu tant de vagues.

Je ne sais si les scrupules mélancoliques qui m'assaillirent venaient du navire ou de la tombe, tandis que je restais là immobile, une main appuyée à la charpente démantelée. L'abandon des humains et même des pauvres vaisseaux jetés par le hasard sur des rivages étrangers s'emparait fortement de ma pensée; profiter d'une si horrible mésaventure me paraissait maintenant chose lâche et sordide; l'ambition que j'avais précédemment nourrie prit pour moi une apparence sacrilège; mais, me souvenant de Mary, je me raffermis. Mon oncle ne consentirait jamais à un mariage imprudent; jamais non plus, j'en étais sûr, elle ne se marierait sans son aveu; il me fallait donc devenir riche pour ma femme. Je

me mis à rire en mesurant le temps écoulé depuis la ruine de ce grand château flottant, l'*Espirito Santo*, et en songeant à la faiblesse dont ferait preuve celui qui tiendrait compte de droits éteints, de malheurs oubliés depuis des siècles.

Mes projets de recherche s'appuyaient sur une théorie bien arrêtée. La direction du courant et les sondages indiquaient le côté est de la baie, sous la chaîne des rochers. Si le vaisseau s'était perdu dans la baie de Sandag et si quelques morceaux de sa carcasse tenaient encore ensemble, c'était là que je devais le trouver. Comme je l'ai déjà dit, l'eau devient très brusquement profonde, et tout près du roc elle mesure déjà plusieurs brasses. En marchant le long de cette espèce de corniche, je distinguais au loin le fond de sable; le soleil y brillait d'une lumière verte égale et claire, toute la baie semblait être de cristal transparent; seul un frémissement interne, un jeu de lumière particulier, un faible lapement de temps à autre, quelques bulles auprès du bord, révélaient que ce cristal était de l'eau. Les ombres des rochers s'étendaient à leur pied sur une certaine distance, de sorte que mon ombre à moi, se remuant, s'arrêtant, se penchant à leur sommet, atteignait parfois jusqu'à moitié de la baie. Ce fut principalement dans cette ceinture d'ombres que je donnai la chasse à l'*Espirito Santo*, puisque c'était là que le courant sous-marin était le plus fort. Toute fraîche que parût l'eau par cette journée brûlante, elle semblait là plus fraîche encore et tentait le regard comme si elle lui eût adressé une invitation mystérieuse. Mais j'avais beau chercher, je ne voyais rien que quelques poissons ou une touffe d'herbe marine, ou encore çà et là un quartier de rocher qui, tombé d'en haut, reposait maintenant sur le tapis de sable. Deux fois je me promenai d'un bout à l'autre du banc de rocher, sans rien découvrir des débris ni de l'endroit où ils pouvaient être, sauf sur un point cependant : c'était une large terrasse, noyée dans cinq brasses d'eau et qui s'élevait au-dessus du sable, comme une continuation des rochers où je marchais. La végétation sous-marine y formait une véritable forêt qui m'empêchait de juger de sa nature, mais, par les contours et la dimension, cette masse pouvait représenter à peu près une coque de navire. Je n'avais que cette chance unique. Si l'*Espirito Santo* ne se cachait pas là sous le goémon, il n'était nulle part dans la baie de Sandag. Je résolus donc de m'assurer de la chose et de m'en retourner, enrichi une bonne fois, ou guéri à jamais de mes rêves de fortune.

Je me déshabillai, puis je restai un instant sur l'extrême bord du rocher, irrésolu, les mains jointes. La baie était à cette heure absolument tranquille. Pas le moindre bruit, sauf celui que faisait quelque part derrière la pointe, une bande invisible de marsouins, et cependant, au seuil de mon aventure, une certaine crainte me

retenait : quelqu'un de ces sentimens mélancoliques que la mer inspire, le souvenir des superstitions de mon oncle, la pensée de ce mort, de cette tombe, des vieux navires désemparés... tout cela glissait à la dérive dans mon esprit, mais le soleil qui ruisselait sur mes épaules me réchauffa le cœur à la fin, et je plongeai. Tout ce que je pus faire fut d'empoigner une tige épaisse de l'herbe marine qui poussait si touffue sur la terrasse ; m'étant mis à l'ancre de cette façon, j'eus bientôt saisi une brassée tout entière de ces algues limoneuses, et, les pieds appuyés contre le roc, je regardai autour de moi. De tous côtés le sable ininterrompu... Il arrivait jusqu'au pied du roc, balayé comme une allée de jardin par l'action des marées ; aussi loin que portât mon regard, rien n'était visible que ce sable aux mille plis sur le fond ensoleillé de la baie; cependant, l'assise à laquelle je m'accrochais en m'aidant de ces touffes d'herbes aussi fortes que celles des bruyères de la lande était littéralement couverte de cette végétation glissante, et la falaise qu'elle rejoignait drapée de lianes brunes jusqu'au-dessous de la ligne de l'eau. Au milieu de cette complexité de formes flottantes, il était difficile de très bien distinguer les choses, et je me demandais avec incertitude si mes pieds pressaient le rocher naturel ou bien les flancs du vaisseau-trésor de la grande Armada, quand soudain la touffe entière que j'embrassais céda ; en un instant je fus à la nage ; je remontai sur le banc de rocher et jetai à mes pieds la vigoureuse plante marine que j'avais arrachée. Quelque chose en même temps rendit un son sec comme celui d'une pièce de monnaie qui tombe. Me baissant, je vis, à n'en pas douter, sous la croûte de rouille qui la déformait, une boucle de soulier en fer. La vue de cette pauvre relique humaine me fit battre le cœur, mais non pas d'espérance ou de crainte, je n'éprouvais qu'une tristesse désolée ; le propriétaire de cette boucle m'apparaissait comme un homme vivant, je me figurais sa face hâlée par les intempéries, ses mains de matelot, sa voix enrouée à force de chanter au cabestan et jusqu'au pied qui avait porté jadis cette boucle en arpentant sans relâche le pont dans la manœuvre ; oui, le fait de l'existence de cet être humain, de cette créature semblable à moi-même, me hanta, dans le lieu solitaire où je l'évoquais, non pas comme un spectre, mais comme un ami bassement outragé. Le grand vaisseau-trésor était-il vraiment là tout armé, tel qu'il était parti d'Espagne, mais devenu un jardin d'herbes marines et un gîte pour les poissons, sourd, sauf au bruit des eaux qui incessamment le lavaient, immobile sous le mouvement des algues qui l'avaient envahi? Cette vieille forteresse marine populeuse, qui jadis chevauchait les mers, était-elle transformée en récif? Ou bien,

supposition plus probable, n'était-ce là qu'une épave plus récente du brick étranger? Cette boucle de soulier avait-elle été portée naguère encore par un homme de mon temps, qui avait appris les mêmes nouvelles que moi au jour le jour, pensé mes propres pensées, prié peut-être dans le même temple? Quoi qu'il en fût, j'étais assailli de sentimens lugubres, les paroles de mon oncle : « Les morts sont là, dans le fond, en rangs pressés, » tintaient à mes oreilles, et, quoique bien déterminé à plonger une fois de plus, je ne me rapprochai qu'avec répugnance de l'arête du rocher. Au moment même, un grand changement se manifesta dans l'apparence de la baie, ce ne fut plus cet intérieur clair, visible comme une maison recouverte en verre, où le soleil sous-marin dormait si tranquille ; une brise, je suppose, avait ridé sa surface, une sorte de trouble et de noirceur remplissait son sein où se confondaient en désordre des éclairs et des nuages ; la terrasse elle-même, sous l'eau qui la recouvrait, semblait frémir et se balancer confusément. S'aventurer dans ces embûches inconnues devenait chose plus grave qu'au premier plongeon et, quand je repris mon élan, ce fut avec un tremblement de toute mon âme.

Je m'accrochai comme la première fois, de nouveau je fouillai les rameaux flottans. Tout ce que touchait ma main était froid, doux et visqueux. Ce taillis sous-marin fourmillait de crabes, et j'avais à m'endurcir contre l'idée d'un charnier voisin peut-être qui attirait cette troupe vorace. De tous côtés, je sentais le grain et les aspérités de la pierre ; ni planches, ni fer, aucun signe de naufrage ; l'*Espirito Santo* n'était pas là. Je me rappelle qu'une sensation presque agréable tempéra mon désappointement ; je me trouvai soulagé d'un grand poids et je me préparais à m'en aller, quand quelque chose arriva qui me fit bondir épouvanté à la surface. Mes investigations m'avaient désheuré, il était déjà tard, le courant fraîchissait avec le changement de marée, Sandag-Bay n'était plus un lieu sûr pour un nageur isolé. Eh bien, voilà que tout à coup le courant passe dans la forêt sous-marine avec la violence d'une vague ; je lache prise, je suis rejeté de côté, instinctivement je cherche un autre appui, et mes doigts se ferment sur quelque chose de dur, de froid... Je devine à l'instant ce que c'est,.. lâchant le goémon, je remonte à la surface et regagne au plus vite le roc hospitalier, en tenant dans ma main l'os d'une jambe humaine !

L'homme est une créature matérielle, lente à penser et à percevoir la liaison des choses entre elles. La tombe, le naufrage du brick, la boucle rouillée étaient certes des avertissemens assez clairs; un enfant aurait lu couramment cette funeste histoire, et pourtant ce ne fut que lorsque j'eus touché ce débris de squelette que toute l'horreur de la situation me saisit. Je déposai le tibia au-

près de la boucle, ramassai mes habits à la hâte et m'enfuis tout nu, tel que j'étais, le long des rochers; il me semblait que je ne pouvais m'éloigner assez vite. Aucune fortune ne m'eût fait affronter de nouveau ce lieu sinistre; les os des noyés rouleraient dorénavant sans être dérangés par moi, que ce fût sur du goémon ou sur de l'or. Aussitôt que je sentis derechef la bonne terre sous mon pied et que j'eus couvert ma nudité devant le soleil, je m'agenouillai tout éperdu et je priai passionnément pour tant de pauvres âmes errantes sur la mer. Je crois qu'une prière généreuse n'est jamais prononcée en vain; la pétition peut être rejetée, mais le solliciteur reçoit toujours sa récompense. L'horreur que j'avais ressentie s'évanouit sur-le-champ, je pus contempler de nouveau avec sérénité cette grande créature de Dieu, l'océan, et, en remontant les flancs rocailleux d'Aros pour regagner la maison, rien ne me resta dans l'esprit qu'une résolution bien arrêtée de ne plus convoiter le butin des navires perdus, ni les richesses des morts.

J'étais assez haut déjà sur la colline quand je m'arrêtai pour reprendre haleine et regarder derrière moi; le spectacle qui frappa mes regards était doublement étrange. D'abord, la tempête que j'avais prévue avançait avec une rapidité quasi tropicale, la mer ayant passé de son éclat menaçant à une vilaine teinte de plomb liquide et ridé en tout sens; déjà, au loin, les vagues blanches commençaient à courir devant une brise qui ne se faisait pas encore sentir sur Aros; déjà, le long des contours de Sandag-Bay, la mer jaillissait avec un bruit que je pouvais entendre d'où j'étais; mais le brusque changement du ciel était surtout remarquable. Un énorme et solide continent de nuages venait de surgir du sud-ouest; çà et là, le soleil projetait encore des gerbes de rayons à travers les déchirures, et des bannières d'un noir d'encre flottaient par places sur l'azur encore limpide; la menace était expresse et imminente. Tandis que je regardais, le soleil se couvrit, s'effaça. D'un moment à l'autre, la tempête pouvait fondre sur Aros dans toute sa puissance.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que mon attention ne se reportât du ciel sur la baie qui se découpait à mes pieds avec la netteté d'une carte de géographie. Le tertre dont je venais de descendre dominait un petit amphithéâtre de monticules plus bas, formant une pente jusqu'à la mer, et au-delà se déroulait le demi-cercle jaunâtre de la grève, puis toute l'étendue de Sandag-Bay. Souvent j'avais regardé ce paysage marin, mais sans y rencontrer jamais une figure humaine. Je l'avais quitté tout à l'heure aussi désert que jamais; qu'on juge de mon étonnement en y apercevant un bateau et plusieurs hommes. Le bateau stationnait contre les rochers.

Deux individus, nu-tête, les manches retroussées, et un autre armé d'une gafle, le tenaient amarré avec peine, car de minute en minute le courant devenait plus fort. A quelque distance, sur le banc de rochers, deux autres hommes vêtus en bourgeois vaquaient ensemble à quelque besogne dont je compris assez vite la nature, puisqu'ils étaient munis de compas ; sans doute ils procédaient à un relèvement quelconque. Je vis l'un d'eux dérouler une feuille de papier et y poser le doigt, comme s'il vérifiait un plan. Pendant ce temps, un troisième errait de long en large, fouillant les rochers. Tandis que je les observais avec une sorte de stupeur, le troisième personnage s'arrêta soudain et poussa un cri si perçant qu'il frappa mon oreille sur la colline. Les autres coururent vers lui, et je vis le tibia passer de main en main avec la boucle de soulier, ces messieurs échangeant des gestes de surprise et de vif intérêt. Mais les matelots criaient de la barque avec des intonations toutes différentes ; ils montraient les nuages noirs qui, partis de l'ouest, déployaient leurs plis ténébreux sur tout le ciel avec une rapidité croissante. Les inconnus parurent se consulter ; sans doute le danger leur parut trop pressant pour qu'on le bravât, car ils se précipitèrent dans le bateau, emportant mes reliques, et sortirent de la baie à force de rames. De mon côté, je courus vers la maison. Quels que fussent ces hommes, il convenait que mon oncle fût averti sans retard de leur présence. A cette époque, on pouvait craindre encore une descente des Jacobites; peut-être le prince Charles, que mon oncle abhorrait, était-il parmi les trois individus de rang supérieur que j'avais vus sur le rocher. Cependant, tout en bondissant de rocher en rocher, je réfléchissais, et mon bon sens rejetait cette supposition.

Le compas, la carte, l'intérêt éveillé par la boucle de soulier et la conduite de celui des étrangers qui avait paru si souvent interroger du regard la profondeur de l'eau, tout me suggérait une autre explication assez plausible. Le souvenir de l'historien madrilène, des recherches organisées par le docteur Robertson, de l'étranger barbu avec toutes ses bagues, de mes propres explorations le matin même dans les eaux de Sandag-Bay, acheva de m'éclairer. Je conclus que ces étrangers devaient être des Espagnols en quête des trésors submergés de l'*Armada*. Mais les habitans d'îles écartées du monde telles qu'Aros doivent veiller sur leur propre sûreté ; personne ne les protège, et la présence en un pareil endroit de cette poignée d'aventuriers pauvres, avides, probablement sans scrupules, me remplit d'appréhensions. Je craignis pour l'argent de mon oncle et même pour la sûreté de sa fille. Comment nous défaire de ces intrus? Je me le demandais encore quand j'arrivai hors d'haleine au sommet d'Aros. A cette heure une ombre épaisse envelop-

pait toute la terre ; seulement, à l'extrême Orient, sur une colline de la terre ferme, un dernier rayon de soleil languissait ; la pluie commençait à tomber, non pas lourdement, mais par grosses gouttes ; la mer montait à chaque moment, déjà une bande d'écume blanche ceignait Aros et les côtes les plus proches de Grisapol. La barque se hâtait toujours vers la mer, et je découvrais maintenant ce qui plus bas avait passé pour moi inaperçu, la présence d'une grande belle goélette à la lourde mâture, près de la pointe sud. Puisque je ne l'avais pas aperçue le matin, alors que j'observais avec tant d'attention les signes du temps, sur ces eaux désertes où surgissait si rarement une voile, il était clair qu'elle devait avoir passé la nuit derrière Eilean-Gour, et ceci prouvait assez qu'elle était montée par des hommes étrangers à notre côte, car ce mouillage, bien qu'il soit d'assez bonne apparence, est une véritable embûche pour les navires. Avec un équipage ignorant à ce degré, sur une côte aussi dangereuse, la bourrasque imminente avait grande chance d'amener la mort sur ses ailes.

IV.

Je trouvai mon oncle devant le pignon, observant les symptômes du gros temps, une pipe entre ses doigts.

— Écoutez, lui dis-je, il y a des hommes sur le rivage de Sandag-Bay...

Je ne pus continuer, tant l'effet de mes paroles fut extraordinaire. Mon oncle laissa tomber sa pipe et trébucha en se retenant au mur, la bouche béante, les yeux hors de la tête, sa longue face blanche comme du papier. Nous nous regardâmes l'un l'autre en silence, l'espace d'un quart de minute peut-être, avant qu'il ne me fît cette singulière question :

— Avait-il un bonnet poilu ?

Et aussitôt je sus, aussi bien que si j'eusse été présent à la catastrophe, que l'homme qui gisait maintenant sous la terre à Sandag avait porté un bonnet de fourrure et qu'il n'était pas arrivé mort dans l'île. Pour la première et pour la seule fois, je m'emportai contre mon bienfaiteur, contre le père de la femme que j'espérais appeler mienne.

— Ceux que j'ai vus, dis-je, étaient des vivans, peut-être des Jacobites, peut-être des Français, peut-être des pirates ou des aventuriers venus à la recherche du trésor espagnol. Quant à vos propres terreurs, des terreurs criminelles, le mort sommeille toujours là où vous l'avez couché. J'ai visité sa tombe ce matin. Il ne s'éveillera pas avant le jour du jugement.

Mon oncle fixa sur moi ses yeux dont les paupières clignotaient,

puis il les baissa vers la terre et tira ses doigts les uns après les autres d'un air stupide; évidemment il était hors d'état de parler.

— Venez, poursuivis-je. Il faut penser aux autres. Venez sur la colline voir un bateau qui se perd.

Il obéit sans répondre, suivant avec lenteur ma marche impatiente. On eût dit qu'un ressort s'était cassé chez lui, tant il escaladait lourdement les rochers, au lieu de sauter de l'un à l'autre, comme il le faisait d'habitude. Et il me fut impossible d'obtenir qu'il se pressât. Une fois seulement il me répondit en gémissant :

— Je viens, mon garçon, je viens.

Et une grande pitié pour lui éteignit les sentimens d'indignation qu'il m'avait inspirés d'abord. Si le crime avait été monstrueux, le châtiment était dur en proportion.

Enfin nous atteignîmes le sommet de la colline : tout était noir et orageux, le dernier rayon de soleil éteint. Le vent remplaçait la pluie; depuis le peu de temps que je l'avais quittée, la mer était devenue beaucoup plus haute ; elle commençait à se briser sur les premiers récifs et gémissait déjà très haut dans les cavernes d'Aros. D'abord je cherchai vainement la goélette.

— La voici, dis-je enfin.

Mais sa nouvelle position et le chemin qu'elle avait pris m'étonnèrent.

— Ils ne peuvent penser à gagner la pleine mer, m'écriai-je.

— C'est pourtant leur intention, dit mon oncle avec une sorte d'allégresse bizarre.

Au moment même, les manœuvres de la goélette prouvèrent qu'il avait raison. Ignorant la violence du courant dans nos eaux semées d'écueils, ces étrangers allaient aveuglément à un désastre certain.

— Grand Dieu! m'écriai-je, ils sont tous perdus!

— Oui, tous, répliqua mon oncle. Ils n'avaient qu'une chance, filer sur Kyle Dona. Mais, vu la route qu'ils ont prise, leur affaire est claire, quand bien même le diable leur servirait de pilote. Eh! mon neveu, continua-t-il, en me touchant la manche, voilà une fameuse nuit pour un naufrage. Deux en un an! Les *Gais compagnons* vont danser pour le coup!

Je me demandai s'il était dans son bon sens. Il levait vers moi un regard qui sollicitait la sympathie et où brillait une joie timide. Tout ce qui s'était passé entre nous semblait effacé déjà.

— S'il n'était pas trop tard, m'écriai-je indigné, je prendrais le bateau de pêche et j'irais à leur secours.

— Non, répliqua mon oncle, avec un accent de protestation, ne te mêle pas de ces choses-là. C'est sa volonté, — et il ôta son bonnet, — la volonté de Dieu. — Et quelle belle nuit pour cela, hein?

Quelque chose qui ressemblait à de la peur me glaça; pour l'emmener, je lui rappelai que nous n'avions pas dîné; mais rien ne put l'arracher à son poste.

— Charlie, mon gars, il faut que je voie toute l'affaire.

Et comme la goélette virait de bord pour la seconde fois :

— Oh! mais ils manœuvrent bien, cria-t-il. Le *Christ-Anna* n'était rien en comparaison.

Sans doute l'équipage commençait à se rendre compte de la situation; chaque fois que s'apaisait le vent capricieux, ces malheureux devaient s'apercevoir de la rapidité avec laquelle le courant repoussait leur navire condamné. Les bordées qu'il courait étaient de plus en plus courtes; de seconde en seconde les lames grossissantes mugissaient en écumant sur quelque nouveau récif à fleur d'eau, qui apparaissait dans le creux des vagues acharnées contre la goélette. Tous les hommes étaient aux poulies; personne, je vous jure, ne flânait parmi ces braves que j'aurais voulu à tout prix tirer de peine. Mais l'horrible scène excitait au contraire chez mon oncle une admiration de connaisseur. Quand, n'y pouvant plus tenir, je redescendis la colline, il resta couché sur le ventre, au sommet, les deux mains en avant, s'accrochant à la bruyère; on eût dit qu'il rajeunissait d'esprit et de corps.

En rentrant au logis, le cœur gros, je trouvai ma cousine, les manches retroussées jusqu'au coude, occupée tranquillement à faire du pain. En silence je pris sur le dressoir un gâteau d'avoine et me mis à manger.

— Tu as l'air las? me dit-elle.

— Oui, fis-je, en me levant, je suis las d'attendre et las de ce pays. Allons, tu me connais assez pour savoir que je ne te donnerais pas un conseil aussi grave sans de bonnes raisons. Eh bien! je te le dis; il vaut mieux que tu vives n'importe où que de rester ici.

— Et moi, je te réponds que je serai toujours là où se trouve mon devoir.

— On a des devoirs envers soi-même, Mary.

— As-tu vu cela dans la Bible? répliqua-t-elle en pétrissant sa pâte avec énergie.

— Mary, repris-je solennellement, ne te moque pas de moi. Si nous pouvons emmener ton père, cela vaudra mieux, mais avec ou sans lui, je veux t'emporter hors d'ici; pour l'amour de toi et de moi-même, pour le bien de mon oncle aussi, c'est nécessaire... Il faut nous en aller loin. J'étais venu avec d'autres pensées... comme on revient au foyer, mais tout est changé à présent et je n'ai plus qu'une volonté, m'envoler, c'est le mot, m'en-

voler comme un oiseau hors de la portée des pièges de l'oiseleur, quitter ce lieu maudit.

Elle avait achevé sa besogne et s'essuyait les bras.

— Crois-tu donc, dit-elle lentement, que je n'ai point d'yeux ni d'oreilles? Crois-tu que j'aie pu vivre avec lui jour par jour, sans découvrir ce que tu as découvert dès la première heure? Non, je sens que quelque chose de mal s'est passé. Quoi? je ne le sais pas et je n'ai nulle envie de le savoir. L'indiscrétion n'a jamais rien produit de bon. Mais, Charlie, ne me demande pas de quitter mon père. Tant qu'il y aura un souffle de vie dans son corps, je serai auprès de lui, et il ne nous restera pas bien longtemps,.. de cela je suis sûre, va! Son front porte une marque qui ne trompe pas... et peut-être... peut-être, est-ce pour le mieux!

Un silence s'ensuivit. Je ne savais que dire. Quand je relevai la tête, je la vis debout devant moi.

— Charlie, reprit-elle avec émotion, ce qui est le devoir pour moi ne l'est peut-être pas pour toi. Un péché pèse sur cette maison et un grand chagrin. Charge ton sac sur ton dos, va-t'en vers de meilleurs pays et de meilleures gens; mais si l'envie te prend jamais de revenir, fût-ce dans vingt ans, tu me trouveras à t'attendre.

— Mary, répliquai-je, Mary, je t'ai demandé d'être ma femme, et ce que tu as répondu vaut un oui. Nous sommes tout de bon l'un à l'autre. Où tu seras, je serai aussi; vrai, comme je dois paraître un jour devant Dieu.

Un grand vent se déchaîna soudain, puis parut se calmer et frémir autour de la maison d'Aros. C'était le prologue de la tempête; les ténèbres anticipées du soir s'étaient répandues dans la chambre.

— Que Dieu ait pitié de tous les malheureux qui sont en mer, murmura Mary. Nous ne verrons plus mon père avant demain matin!

Alors elle me raconta, tandis qu'au coin du feu nous écoutions la rafale, comment ce changement était survenu chez mon oncle. Tout l'hiver précédent il s'était montré sombre et fantasque. Chaque fois, disait Mary, que dansaient les *merry men*, il restait dehors des heures, que ce fût la nuit ou le jour, à surveiller le tumulte de la mer, en guettant une voile à l'horizon. Après le 10 février, quand le débris où il avait trouvé l'opulence avait échoué à Sandag, il montra d'abord une gaîté peu naturelle qui devint ensuite une excitation de plus en plus sombre. Il négligeait sa besogne et tenait Rorie à ne rien faire. Tous les deux causaient souvent tout bas, d'un air mystérieux comme s'ils

avaient un secret, et lorsque Mary interrogeait l'un ou l'autre, ses questions étaient écartées avec une angoisse évidente. Depuis que Rorie avait fait remarquer pour la première fois ce poisson qui rôdait autour de l'embarcadère, son père n'avait mis le pied qu'une fois sur la terre principale du Ross. Cette fois-là, c'était à l'époque des grandes marées, il avait pu passer à pied sec, lorsque le flot était bas; mais, s'étant attardé de l'autre côté, il s'était trouvé séparé d'Aros par le retour des eaux. Avec un cri d'angoisse, il s'élança à travers le détroit et arriva chez lui terrifié, en proie à une fièvre violente. La crainte de la mer, une pensée constante qui le hantait, perça dès lors dans tous ses discours, dans toutes ses prières, et dans ses yeux mêmes, quand il se taisait. Tel fut le récit de ma cousine.

Rorie vint seul souper avec nous; mais, un peu plus tard, Gordon Darnaway parut, une bouteille sous le bras, mit du pain dans sa poche et retourna vite à son observatoire, suivi cette fois du vieux serviteur. J'appris que la goélette lâchait pied de plus en plus, malgré le courage et l'habileté des hommes qui la montaient. Cette nouvelle remplit pour ainsi dire mon esprit de ténèbres.

Après le coucher du soleil, le coup de vent se manifesta avec une fureur dont je n'ai jamais vu d'exemple, en été surtout. Mary et moi nous étions assis silencieux, la maison craquant au-dessus de nos têtes, le feu, où tombaient sans cesse des gouttes de pluie, sifflant et crachant entre nous. Nos pensées étaient loin; tantôt avec les pauvres diables qui montaient la goélette, tantôt avec mon malheureux oncle, sans abri sur le promontoire. De temps à autre, on eût dit que des projectiles donnaient l'assaut au pignon; le feu jetait une flamme plus vive, et chacun de nous sentait son cœur bondir dans sa poitrine. Il semblait parfois que la tempête secouât les quatre coins du toit, avec des mugissemens de Léviathan furieux. Puis des tourbillons d'air froid pénétraient dans la chambre, puis encore le vent recommençait un concert mélancolique, appelant dans la cheminée, pleurant avec une douceur de flûte tout autour du logis.

Il était huit heures environ quand Rorie vint me chercher. Mon oncle, paraît-il, avait effrayé même ce fidèle camarade, et Rorie, inquiet de son extravagance, me priait de venir partager sa veille.

Je me hâtai de le suivre, d'autant plus que l'horreur particulière et la tension électrique de cette nuit me rendaient nerveux et disposé à agir. Je dis à Mary de ne rien craindre, que j'allais protéger son père, et, m'enveloppant chaudement d'un *plaid*, je suivis Rorie.

La nuit était noire comme au mois de janvier; des intervalles de crépuscule alternaient avec l'obscurité profonde; impossible de s'expliquer la cause de ces changemens. Le vent vous ôtait la respira-

tion; le ciel ressemblait à une grande voile où grondent des bruits sinistres, et quand, momentanément, le calme se rétablissait sur Aros, on entendait plus loin les plaintes de la rafale. Sur toutes les basses terres du Ross, le vent soufflait aussi violemment qu'en pleine mer; Dieu seul sait quel tumulte il devait y avoir autour de la tête du Ben-Kyaw! La pluie nous cinglait le visage; le ressac battait la grève et les écueils avec un fracas incessant de tonnerre, plus haut sur un point, plus bas sur un autre, comme une musique d'orchestre; mais cette masse de son ininterrompue n'avait presque pas de variations. Par-dessus ce vacarme affreux, j'entendais cependant les voix changeantes du Roost et les clameurs intermittentes des *merry men*. A cette heure la raison du nom qu'on leur donnait me fut expliquée, car le bruit qu'ils faisaient était presque joyeux ou tout au moins d'une jovialité sinistre, et en outre ce bruit semblait humain; de même que des ivrognes, qui ont bu jusqu'à perdre la raison, braillent de concert dans leur sauvage démence, de même à mes yeux les vagues monstrueuses hurlaient autour d'Aros dans la nuit.

Bras dessus, bras dessous, et en luttant contre le vent qui nous faisait chanceler, nous avancions, Rorie et moi, avec effort. Plus d'une fois nous tombâmes ensemble sur le granit glissant. Meurtris, trempés, battus et hors d'haleine, nous mîmes près d'une demi-heure pour aller de la maison au monticule qui domine le Roost; c'était, je l'ai dit, l'observatoire favori de mon oncle. A l'endroit où la falaise est la plus haute et la plus escarpée, une sorte de parapet naturel en terre peut abriter contre les vents ordinaires celui qui, assis à cette place, regarde à ses pieds le combat des vagues. Par une nuit semblable, naturellement, il ne voit que ténèbres agitées avec un fracas d'explosion; l'écume s'élève et s'évanouit en un clin d'œil. Jamais encore les « gais compagnons » ne m'avaient semblé aussi excités. La fureur de leurs gambades ne se peut décrire. Très haut, bien au-dessus de nos têtes, à nous qui étions sur la falaise, jaillissaient leurs colonnes d'argent, brillantes dans l'obscurité et qui, à l'instant même, s'évanouissaient comme des fantômes. Tantôt tous les trois ensemble paraissaient et disparaissaient ainsi, tantôt le vent les prenait, et l'écume, alors, retombait sur nous. Cet étrange spectacle était plutôt étourdissant que grandiose; la pensée s'abîmait dans ce tapage, une sorte de folie s'emparait de votre cerveau vide; je me trouvai, tout à coup, suivant la danse des *merry men*, comme si un instrument quelconque l'eût réglée sur une mesure de gigue.

Mon oncle m'apparut d'abord à quelques mètres de distance dans une de ces lueurs crépusculaires, fugitives et livides, qui traversaient les ténèbres par intervalles. Il était debout, derrière le pa-

rapet, une bouteille aux lèvres. Comme il la posait à terre, il nous vit et indiqua qu'il nous reconnaissait, en agitant un bras au-dessus de sa tête.

— A-t-il donc bu? criai-je à l'oreille de Rorie.

— Il boit toujours quand le vent souffle, répondit Rorie sur le même ton.

C'était tout ce que je pouvais faire que de l'entendre.

— Était-il déjà ainsi en février? repris-je.

La réponse affirmative de Rorie me combla de joie, le meurtre n'avait donc pas été commis par calcul et de sang-froid; c'était un acte de folie qu'on ne pouvait pas plus condamner qu'excuser; mon oncle était un fou dangereux, mais il n'était ni vil ni cruel comme je l'avais craint. Et cependant, quel cadre que celui-là pour une débauche! J'ai toujours pensé que l'ivrognerie était un vice sauvage et presque effrayant, démoniaque plutôt qu'humain; mais s'enivrer dans ces nuits épaisses, au bord de cette falaise qui surplombait l'abîme des eaux, le pied au bord du précipice, l'oreille tendue à des bruits de naufrage, n'était-ce pas chose incroyable de la part d'un homme qui croyait si fermement à la damnation et qui était superstitieux jusqu'au fond de l'âme?

Quand nous atteignîmes son abri, je vis dans l'ombre ses yeux étinceler d'une lueur féroce.

— Eh! Charlie! eh! mon garçon, c'est beau, n'est-ce pas? s'écria-t-il. Regarde-les, continua-t-il en m'attirant au bord du gouffre d'où s'élevaient ces clameurs effrénées et ces nuages d'écume; regarde-les danser; sont-ils méchans!

Il prononça ce mot de méchant avec complaisance.

— Ils appellent la goélette, reprit-il de sa voix grêle et frémissante, très distincte, grâce à la protection du parapet; et aussi voyez comme elle approche, toujours plus près, et plus près, oui, toujours plus près; et ils savent, et tout le monde sait qu'ils l'auront tout à l'heure. Charlie, mon garçon, ils sont tous soûls sur la goélette, là-bas, tous étourdis par la boisson. Ils étaient tous soûls, les hommes du *Christ-Anna;* personne n'aurait le courage de se faire noyer en mer sans l'eau-de-vie. Que sais-tu du contraire? reprit-il avec une soudaine explosion de fureur. Je te dis que cela ne pourrait pas être autrement. Ils n'oseraient pas se noyer sans elle. Tiens, — et il me tendit sa bouteille, — bois un coup.

J'allais refuser, mais Rorie me toucha comme pour m'avertir de céder. Je pris la bouteille, et non-seulement je bus largement, mais je réussis à en verser davantage encore par terre. C'était du feu, je faillis m'étrangler en l'avalant; mon oncle, la tête renver-

sée, les yeux avides, tarit le reste d'un trait, puis, poussant un éclat de rire affreux, il lança la bouteille parmi les *merry men* qui eurent l'air de s'élancer avec des acclamations pour la recevoir :

— Tenez, les gars! voilà votre part; vous vous en porterez mieux.

Et soudain, dans la nuit noire, à deux cents mètres tout au plus devant nous, le vent faisant silence, nous entendîmes la note claire d'une voix humaine; puis la tourmente reprit; mais nous savions que le capitaine avait jeté son dernier commandement.

Il nous sembla que des siècles s'écoulaient avant que la goélette n'apparût, l'espace d'une seconde, ressortant sur une tour d'écume étincelante. Je vois encore sa grande voile flotter lâche, tandis qu'un mât tombait lourdement en travers du pont; je vois la silhouette noire de la coque; je m'imagine encore que je distingue la figure étendue d'un homme au gouvernail; tout cela cependant s'était passé avec la rapidité de l'éclair, la vague soulevée qui nous l'avait fait entrevoir l'engloutissant au même instant pour jamais. Les cris mêlés d'un grand nombre de voix s'élevèrent à cette heure suprême pour être aussitôt étouffés par le rugissement des *merry men*. La tragédie était jouée. Le solide bâtiment, avec tout ce qu'il portait, tant d'existences précieuses à d'autres peut-être, chères dans tous les cas à elles-mêmes, s'était évanoui comme un rêve, et les eaux insensées du Roost persistaient à danser leur danse sauvage.

Combien de temps restâmes-nous tous les trois immobiles et sans parole, accroupis au bord de la falaise? Je ne puis le dire; longtemps, sans doute. Enfin, un à un, machinalement, nous nous traînâmes de nouveau jusqu'à notre abri. Tandis que je gisais contre le parapet dans un état misérable, l'esprit presque égaré, j'entendais mon oncle grommeler et gémir. Tantôt il se répétait avec l'insistance de la folie : « Quelle bataille pour eux, quelle bataille, les pauvres gars! » Puis il se plaignait que le bateau eût sombré parmi les *merry men*, au lieu de venir échouer au rivage : « Du bien perdu, répétait-il, du bien perdu! » Et, au milieu de ses divagations, le nom de *Christ-Anna* revenait, prononcé avec terreur.

La tempête s'apaisait rapidement; en une demi-heure le vent se réduisit en brise, et ce changement fut accompagné ou causé par une pluie lourde et glacée. Je devais m'être endormi alors; quand je revins à moi, trempé, les membres raidis et courbatus, le jour commençait à poindre, gris et humide, le vent soufflait par faibles bouffées, la marée était descendue, et seule l'écume, qui continuait à battre tout autour les côtes d'Aros, portait témoignage des fureurs de la nuit.

V.

Rorie s'en alla chercher à la maison du feu et un déjeuner; mais mon oncle était résolu à parcourir le rivage, et je trouvai de mon devoir de l'accompagner. Maintenant il semblait tranquille, très faible d'esprit et de corps. Ce fut avec la curiosité impatiente d'un enfant qu'il poursuivit son exploration : grimpant aux rochers, interrogeant la retraite des vagues, s'emparant, au péril de sa vie, d'une planche brisée, d'un bout de cordage, comme s'il se fût agi d'un trésor. C'était pitié de le voir, tout chancelant, s'exposer à de périlleuses glissades; mon bras s'étendait, prêt à le protéger; je le retenais par ses vêtemens, je l'aidais à sauver ses pitoyables épaves; une bonne, accompagnant un enfant, n'aurait pas eu un autre rôle que le mien. Cependant, quelque brisé qu'il fût par l'espèce de réaction qui suit un accès de démence, les passions qui couvaient chez lui étaient celles d'un homme robuste. Sa terreur de la mer, un instant maîtrisée, persistait quand même; la mer eût été un lac de feu, qu'il n'eût pas redouté davantage son contact; une fois, ayant enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une flaque d'eau, il poussa un cri qui ressemblait au cri de la mort. Après cela, il s'arrêta haletant; mais son désir de recueillir du butin fut le plus fort, et de nouveau il se mit à ramasser avec ardeur quelques morceaux de bois en dérive, bons tout au plus à mettre dans le feu. Il maugréait :

— Aros est un mauvais pays pour les naufrages. Depuis tant d'années que je suis ici, cela ne fait que le second.

— Mon oncle, lui dis-je, profitant de ce que nous étions sur un banc de sable découvert où rien ne venait solliciter son attention, je vous ai vu hier comme je n'aurais cru vous voir jamais...

— Parce que j'avais bu?.. C'est un défaut contre lequel je ne peux rien. Il n'y a pas d'homme plus sobre que moi à l'ordinaire; mais, quand j'entends souffler le vent, il faut que je boive.

— Vous si religieux, m'écriai-je, commettre ce péché!

— Si ce n'était pas un péché, je n'y tiendrais peut-être pas autant. Vois-tu, mon garçon, c'est comme une bravade. Je me fais l'effet d'un diable,.. d'un diable de la mer... Je suis avec la mer, je ris, et je crie, et je danse dans la tempête ni plus ni moins qu'un de ses *merry men*.

J'essayai de le toucher au défaut de la cuirasse; me tournant, je lui montrai cette ligne sur le sable que, malgré leur nombre et leur fureur, les vagues ne franchissent jamais.

— La mer, lui dis-je, doit aller jusque-là et non pas plus loin. Dieu l'a décidé, lui qui est son maître et plus puissant qu'elle.

— Sans doute, répondit-il, à la fin le Seigneur triomphera; mais en ce monde les hommes le bravent impunément en face. Je ne dis pas qu'ils aient raison, mais c'est l'orgueil et le plaisir de la vie.

Je n'en dis pas davantage, car nous commencions alors à traverser la langue de terre qui s'étendait entre nous et Sandag, et j'avais résolu de retenir mon dernier appel à ce qu'il pouvait avoir encore de conscience jusqu'à ce que nous fussions sur le lieu de son crime. Deux ou trois minutes après, nous arrivions en vue des débris du naufrage de l'année précédente. La tempête les avait rudement secoués; l'avant et l'arrière gisaient maintenant, tout à fait séparés en deux morceaux, sur la grève. Quand nous atteignîmes la tombe, je découvris ma tête, et, regardant Gordon Darnaway en face, je lui adressai ce discours :

— La Providence de Dieu avait permis qu'un homme échappât à de mortels périls : il était pauvre, il était nu, il était étranger, il avait tous les droits à votre compassion; peut-être était-ce le meilleur des hommes, secourable et généreux; il se peut aussi que ce fût un malheureux chargé d'iniquités, pour lequel la mort a été le commencement de l'enfer. Je vous demande à la face du ciel : « Qu'avez-vous fait de cet homme pour lequel le Christ est mort? »

Il tressaillit à ces derniers mots, mais sans répondre, et son visage n'exprima pas d'autres sentimens qu'une vague inquiétude.

— Vous êtes le frère de mon père, continuai-je; vous m'avez appris à considérer votre maison comme la maison paternelle, aussi n'ai-je aucune intention de vous offenser en vous disant : Dieu permet que le mal nous conduise au bien; nous péchons avec son consentement; et, pour qui n'est pas une brute, le péché peut devenir le commencement de la sagesse. Dieu vous a averti par ce crime, il vous avertit encore par cette tombe sanglante que voici; mais, si vous vous refusez au repentir, qu'arrivera-t-il, sinon quelque jugement funeste?

Tandis que je parlais, les yeux de mon oncle se détournaient des miens; un changement, que je ne puis décrire, passa sur ses traits; d'une main tremblante il désigna quelque chose au loin, par-dessus mon épaule, et, une fois de plus, le mot si souvent répété tomba de ses lèvres : « Le *Christ-Anna!* »

Je regardai dans la direction que son doigt indiquait; et, si je ne fus pas épouvanté de la même façon que lui, n'ayant pas, Dieu merci, de raison pour cela, j'éprouvai pourtant une surprise profonde. La forme d'un homme se tenait debout, montée sur les débris du navire naufragé, nous tournant le dos. Il avait l'air d'interroger l'horizon en abritant ses yeux de sa main, et sa haute

taille se découpait presque gigantesque, mise en relief par le ciel et la mer. J'ai dit cent fois que je n'étais pas superstitieux; mais en ce moment, bourrelé comme je l'étais par des idées de péché et de mort, l'apparence inexpliquée d'un étranger dans cette île solitaire produisit sur mes nerfs une violente impression. Il semblait à peine possible qu'aucun être humain eût abordé vivant par une mer telle que celle qui avait fait rage la nuit précédente; l'unique vaisseau que l'on pût découvrir, à des milles de distance, s'était perdu parmi les *merry men*; je me sentis assailli de doutes intolérables, et, pour en finir, je hélai l'inconnu comme un navire.

Il se tourna vers moi et parut déconcerté; cela me rendit aussitôt du courage. Je multipliai les signaux, et alors, sautant sur le sable, il commença d'avancer lentement, avec hésitation. De nouveau, je l'encourageai du geste. Probablement cet abandonné n'avait pas entendu vanter l'hospitalité de notre île; et de fait, à cette époque, les Écossais du rivage, un peu plus au nord que nous, avaient une triste réputation.

— Tiens! m'écriai-je, cet homme est noir.

Au moment même, d'une voix que l'émotion rendait méconnaissable, mon oncle entremêla les jurons et les prières. Il était tombé sur ses deux genoux, la face décomposée. A chaque pas que faisait vers lui l'abandonné, la volubilité de son débit et la ferveur de son langage redoublaient. J'appelle cela prier, faute d'un autre mot; mais jamais, assurément, des propos aussi incongrus n'avaient été adressées au Créateur. Je courus à ce malheureux, je le saisis par les épaules, je le remis debout.

— Silence! lui dis-je, respectez du moins en paroles le Dieu que vous avez offensé en actions. Ici, sur le lieu même de vos crimes, il vous envoie le moyen de réparer; profitez-en, accueillez comme un frère ce misérable qui se recommande à votre compassion.

Là-dessus je m'efforçai de l'entraîner jusqu'au nègre; mais, me terrassant avec une force extraordinaire, il laissa entre mes mains une partie de sa veste et s'enfuit; je le vis escalader comme un chamois la colline d'Aros aussitôt que je fus parvenu à me relever tout meurtri. Le nègre s'était arrêté, stupéfait, à mi-chemin entre moi et les ruines du naufrage, et déjà mon oncle était loin, dans la direction opposée, bondissant de roc en roc. Partagé entre deux devoirs, je me décidai, — que Dieu me pardonne si j'eus tort! — en faveur du pauvre étranger abandonné sur les sables. Celui-là n'était pas responsable de son infortune, et cette infortune était de nature à se laisser soulager; que faire, au contraire, pour un lunatique incurable tel que mon oncle? Je m'avançai donc vers le noir, qui attendait

son sort, les bras croisés. Quand je fus près, il me parla dans une langue dont je ne compris pas un mot. Vainement j'essayai de lui faire entendre mes bonnes intentions, tant en anglais qu'en gaélique, il fallait évidemment nous en tenir au langage des signes. Je lui enjoignis donc ainsi de me suivre, ce qu'il fit avec la majesté tranquille d'un roi déchu; son visage était tout le temps resté impassible, — aucun passage de l'anxiété à la joie. Si cet homme était un esclave, il avait dû tomber à cette condition de quelque haut rang dans son pays; je ne pus m'empêcher d'admirer sa contenance.

En passant devant la tombe, je levai les yeux et les mains au ciel en témoignage de respect; lui, répondit en s'inclinant, les mains étendues; je supposai que c'était ainsi que, dans le pays dont il venait, on honorait les morts. En même temps il montrait mon oncle, que nous apercevions, perché sur un monticule, et se touchait le front du doigt.

Nous prîmes le chemin le moins court en longeant le rivage, car je craignais d'exciter le malheureux fou si nous traversions l'île sous ses yeux; tout en marchant, je préparais une petite scène qui allait me permettre d'éclaircir ce mystère. M'arrêtant sur un rocher, je me mis à imiter devant mon compagnon les mouvemens de l'homme que j'avais vu, la veille, prendre des mesures avec son compas à Sandag. Il comprit tout de suite, entra dans le jeu et me montra où se trouvait le bateau en indiquant sur mer la situation de la goélette, puis la chaîne de rochers, avec ces mots *Espirito Santo*, bizarrement prononcés, mais néanmoins très intelligibles. Je ne me trompais donc pas dans mes conjectures. Les prétendues recherches historiques recouvraient une chasse au trésor; l'aventurier qui s'était joué du docteur Robertson était le même qui avait visité Grisapol au printemps et qui maintenant, avec beaucoup d'autres, gisait mort sous les eaux perfides du Roost; la cupidité avait amené là plus d'une victime dont les os seraient secoués par les vagues en courroux durant l'éternité.

Le nègre continuait cependant son expressive imitation de la scène, tantôt regardant le ciel, comme s'il eût épié l'approche d'une tempête, tantôt dans un rôle de matelot, conviant les autres à se rembarquer, tantôt penché sur les rames d'un air de précipitation, mais toujours avec la même solennité, de sorte que je ne fus jamais tenté même de sourire. A la fin il me fit comprendre par une pantomime, plus éloquente que tout le reste, comment, s'étant par malheur éloigné des autres pour examiner le navire échoué, il avait été abandonné par ses camarades qui, uniquement soucieux de leur propre sûreté, l'avaient oublié sur cette côte déserte.

Puis, croisant ses bras de nouveau, il baissa la tête comme un homme qui accepte sa destinée.

La présence de cet être mystérieux m'étant expliquée, je tâchai de lui faire comprendre que le bateau et tous ceux qu'il portait s'étaient perdus. Il ne montra ni surprise ni chagrin et, levant deux mains ouvertes, sembla recommander à Dieu ses amis ou ses maîtres défunts ; à mesure que j'observais cet homme, mon respect pour sa dignité calme augmentait et, quand nous atteignîmes la maison d'Aros, je lui avais pardonné sa couleur. A Mary je racontai tout ce qui s'était passé, sans rien supprimer, quoique mon cœur défaillît, je l'avoue, mais j'avais tort de mettre en doute chez elle le sentiment de la justice.

— Tu as bien fait, me dit-elle. Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

Et elle nous servit à manger. Aussitôt que j'eus calmé ma faim, je recommandai à Rorie d'avoir l'œil sur le nègre, et j'allai à la recherche de mon oncle.

Il m'apparut assis, à la même place et dans la même attitude, sur le monticule le plus élevé. De ce point, comme je l'ai dit, presque tout Aros se déployait à ses pieds comme une carte, et il était clair qu'il interrogeait du regard les différentes directions, car, à peine m'eut-il vu, qu'il bondit sur ses pieds. Je l'appelai comme de coutume pour l'avertir de venir dîner, mais il ne répondit d'aucune manière ; je me rapprochai un peu, essayant d'entrer en pourparlers, toujours sans résultat ; quand il me vit faire vers lui un mouvement de plus, ses folles craintes le reprirent et, avec une vélocité incroyable, il se mit à fuir le long du sommet rocheux de la colline. Une heure auparavant il paraissait las, mais la fièvre de la démence lui prêtait des forces surhumaines, et il me fallut renoncer à le poursuivre, d'autant plus que je craignais en m'acharnant d'augmenter ses terreurs. Je revins, fort triste, faire mon rapport à Mary. Elle m'écouta sans rien témoigner de ses impressions et me supplia d'aller prendre un peu de repos ; je ne résistai pas, car j'étais rompu de fatigue ; je dormis longtemps, profondément ; à l'âge que j'avais alors, rien n'empêche un homme d'avoir appétit et sommeil. Lorsque je m'éveillai, l'après-midi était avancée déjà ; je descendis à la cuisine ; ma cousine, Rorie et le noir étranger y étaient assis autour du feu, en silence ; il me parut que Mary avait dû beaucoup pleurer. Hélas ! ses larmes n'étaient que trop motivées.

Tour à tour, elle et Rorie avaient été à la recherche du fou ; chacun d'eux l'avait trouvé perché sur la même cime, prêt à s'échapper. Quant à le joindre, autant, disait Rorie, essayer de rattraper le vent ; il s'était dérobé comme un lièvre se dérobe aux chiens. Rorie,

forcé d'y renoncer, l'avait vu, une dernière fois, assis comme auparavant sur la crête d'Aros. Dans l'excitation la plus violente de cette chasse, le pauvre insensé n'avait pas articulé un son. Il fuyait, aussi rapide qu'une bête fauve, et ce silence avait terrifié celui qui le poursuivait. Il y avait quelque chose de déchirant dans une pareille situation; comment s'emparer du fou, comment le nourrir jusque-là, que faire de lui lorsqu'il serait capturé? Telles étaient les trois difficultés que nous avions à résoudre.

— La vue du nègre, fis-je observer, a déterminé son accès; peut-être la présence seule de cet homme retient-elle mon oncle loin de sa maison. Nous avons fait notre devoir en lui accordant un jour d'hospitalité; maintenant je propose que Rorie le reconduise en bateau à Grisapol.

Mary fut de mon avis, et, sans perdre une minute, nous appelâmes notre hôte pour le reconduire tous ensemble jusqu'à l'embarcadère; mais la volonté de Dieu s'était déclarée contre Gordon Darnaway; une chose insolite était arrivée pour la première fois; pendant la tempête les amarres avaient dû se rompre, et le bateau détérioré gisait dans quatre pieds d'eau. Pour le remettre à flot, il fallait bien trois jours d'ouvrage au moins. Cependant ma volonté ne se laissa pas vaincre par cet obstacle; choisissant l'endroit où le bras de mer était le plus étroit, je nageai jusqu'à la rive opposée, puis j'indiquai au nègre de me suivre. Avec le calme et la netteté qu'il apportait toujours dans sa mimique, il répondit qu'il ne savait pas nager. Ma dernière espérance se trouvait vaine, il n'y avait qu'à retourner au logis où notre hôte incommode nous suivit sans le moindre embarras.

Tout ce que nous pûmes faire fut de tenter une fois de plus de communiquer avec Gordon Darnaway; il s'échappa encore, mais nous laissâmes derrière lui un manteau et un panier de provisions; d'ailleurs il ne pleuvait plus, la nuit promettait d'être chaude; nous pouvions sans trop d'alarmes attendre le lendemain. Après.., j'avais mon plan de campagne : placer le noir du côté de Sandag, Rorie à l'ouest et moi à l'est pour former de notre mieux un cordon qui lui barrerait le passage; vu la configuration de l'île, on pourrait ainsi réussir à le repousser vers les basses terres, le long d'Aros-Bay, et là, malgré sa force décuplée, il serait facile d'avoir enfin raison de lui. Je comptais beaucoup sur la peur qu'il avait du nègre; s'il fuyait, ce ne serait pas dans tous les cas du côté de cet inconnu qu'il prenait pour le diable.

Je passai une partie de la nuit à former ce projet; après quoi, je m'endormis pour rêver de naufrages, d'hommes noirs, d'aventures sous-marines et me réveillai en sursaut au milieu de ce cau-

chemar. J'étais si nerveux, si enfiévré qu'il me parut impossible de rester au lit, je descendis donc l'escalier et, traversant la cuisine où dormaient ensemble Rorie et le nègre, j'allai prendre l'air devant la maison. La nuit était merveilleusement claire, avec un nuage suspendu, çà et là, dernier vestige de la tempête; la marée, presque en son plein, faisait rugir les *merry men* dans la tranquillité de la nuit. Jamais je n'avais entendu leur chant avec cette émotion, même au plus fort des tempêtes : — Ainsi, pensais-je, même quand les vents s'apaisent, quand tout dort dans la nature du sommeil de l'été, quand la douce clarté des étoiles pleut sur la terre et sur les flots, ces insatiables continuent à pousser leurs cris de carnage! — Vraiment ils me semblaient représenter le mal ici-bas, le côté tragique de la vie. Et leurs vociférations n'étaient pas seules à troubler le silence; une note humaine les accompagnait, tantôt aiguë, tantôt noyée dans leur tapage, et je reconnaissais cette voix, c'était celle de Gordon Darnaway. La crainte des jugemens de Dieu me saisit et je rentrai dans la maison comme dans un lieu d'asile.

Quand je me réveillai pour la seconde fois, il était tard; je sautai dans mes habits et courus à la cuisine; Rorie et le nègre l'avaient quittée depuis longtemps. Dans quel dessein? Je tremblai, sans savoir au juste pourquoi. Certes on pouvait compter sur le bon cœur de Rorie, mais non pas sur son discernement. C'était sans doute afin de rendre à mon oncle quelque service qu'il était sorti; mais pourquoi avait-il emmené l'homme, dans lequel les pires terreurs du pauvre fou se trouvaient incarnées? Me méfiant de son zèle maladroit, j'allai m'assurer sur-le-champ de ce qu'il avait pu faire et, quoique j'aie bien souvent escaladé les côtes abruptes d'Aros, je ne crois pas avoir jamais marché comme je le fis ce matin-là. En tout, l'ascension ne prit pas douze minutes.

Le fou avait quitté son perchoir, après avoir ouvert notre panier et jeté sur l'herbe ce qu'il contenait, sans goûter à la nourriture. Du reste, aucune autre trace d'existence humaine, à perte de vue. Le ciel était déjà rempli de clarté, la cime sourcilleuse du Ben-Kyaw s'enveloppait de rose; mais, au-dessous de moi, l'aube seule régnait sur les rudes monticules de l'île et sur le miroir poli de la mer.

— Rorie! m'écriai-je, Rorie!

Ma voix expira dans le silence, et rien ne me répondit.

Je continuai de courir, restant sur les plus hauts éperons et promenant incessamment mes regards à droite et à gauche, jusqu'à ce que j'eusse atteint le sommet du tertre qui domine Sandag. De là je découvrais le navire naufragé, la ceinture de sable, les vagues

paresseuses, la longue chaîne des rochers, les aspérités et les ravins de l'île; mais toujours rien d'humain.

Brusquement le soleil enveloppa tout Aros, les ombres et les couleurs prirent une existence; presque aussitôt, au-dessous de moi, à l'ouest, des moutons se dispersèrent saisis de panique. Un cri éclata, je vis mon oncle passer comme l'éclair, je vis le noir lancé à ses trousses et, avant que je n'eusse compris, Rorie m'était apparu à son tour, criant des ordres en gaélique, comme un berger met son chien à la poursuite du troupeau. Je me précipitai pour intervenir; peut-être aurais-je mieux fait de rester où j'étais, car j'aurais pu ainsi couper le chemin au fou. A partir de ce moment il n'y avait plus devant lui que la tombe solitaire, le débris du naufrage et la mer de Sandag-Bay, peuplée de fantômes. Dieu sait cependant que je crus agir pour le mieux!

Mon oncle vit dans quelle direction la chasse le conduisait; il redoubla de vitesse, poussant à droite, à gauche, avec des feintes d'animal traqué; mais, quelque agilité que lui prêtât la fièvre qui brûlait dans ses veines, le nègre conservait l'avantage. De quelque côté qu'il se tournât, Gordon Darnaway était devancé, ramené vers le théâtre de son crime. Soudain, il se mit à crier tout haut, si haut que les échos du rivage en retentirent. Maintenant nous étions deux, Rorie et moi, à commander au nègre de s'arrêter; mais tout fut inutile, car le dénoûment était écrit. Le nègre courait toujours et toujours sa victime le fuyait en criant; ils évitèrent la tombe, ils passèrent devant les débris du *Christ-Anna*, en deux bonds ils eurent franchi les sables, et pourtant Gordon Darnaway ne s'arrêtait pas; il s'élança dans l'écume bouillonnante, et le noir, que nous allions atteindre, ne lâcha pas la piste. Enfin, Rorie et moi, nous fîmes une halte désespérée, car la chose était maintenant hors de toute main humaine; il ne restait plus qu'à contempler avec horreur l'exécution des décrets d'en haut. Jamais fin ne fut plus soudaine. Sur cette côte escarpée, ils perdirent pied du premier coup; ni l'un ni l'autre ne savait nager. Le nègre s'éleva une fois avec un cri étranglé, mais le courant les emportait déjà tous les deux vers la mer, et s'ils revinrent jamais à la surface (Dieu seul peut le dire), ce fut dix minutes après, à l'extrême pointe d'Aros, où les oiseaux de mer planent en pêchant.

R.-L. Stevenson.

(Traduction de Th. Bentzon.)

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Les vieux tableaux de sainteté montrent parfois, au fond d'une plaine bleuâtre où serpentent de claires rivières, perchée sur la crête d'une montagne d'azur, une ville tout aérienne, bien serrée dans sa ceinture de murailles crénelées, couronnée d'une forêt de tours, de campaniles et de flèches. La montagne est si fort escarpée que l'accès de la ville paraît impossible : il faudrait, pour y pénétrer, descendre droit du ciel, à la façon des anges. Mais la sainte famille assise, dans la lumière blonde du premier plan, parmi les fleurs d'or et de pourpre, les bergers prosternés autour du jeune dieu, les bons pèlerins qui cheminent à travers la prairie, les nobles évêques qui se promènent pontificalement en chapes de velours vermeil et la crosse à la main, dans ce riant désert, sont très tranquilles à l'égard de la cité perdue sur les hauteurs ; ils semblent dire : « C'est notre petite Jérusalem céleste, le vestibule visible du paradis, la maison mystique où les simples de cœur trouvent l'hospitalité ; nous connaissons bien le chemin qui y mène ; nous le reprenons chaque soir, à l'heure où la cloche se réveille en chaque clocher, où la chanson s'endort au fond de chaque nid. »

Sienne, aperçue de loin, debout sur le rocher d'où elle surveille un large horizon de collines boisées, coupées par des ravins profonds, rappelle toujours au souvenir du passant les paysages de Botticelli ou du Pérugin. Au dedans, l'impression n'est pas moins intéressante. La ville du XIVe siècle est demeurée intacte, et l'œuvre néfaste qui, en quinze ans, a détruit Rome, ne touchera pas Sienne de si tôt. Il n'est pas possible, à moins de tout abattre, d'édifier entre ses murs les triomphantes masures qui s'étalent aujourd'hui sur l'Esquilin, aux jardins de Salluste, à la villa Albani, et coudoient insolemment Saint-Jean de Latran. Sienne est

toujours la commune du moyen âge, moins austère que Florence, plus familière, moins pénétrée par la vie moderne. Les habitans y parlent, avec une bonne humeur constante, l'italien le plus pur de toute la péninsule. Certaines parties de Sienne, la place communale, qui forme un demi-amphithéâtre disposé pour les courses de chevaux, la cathédrale et ses alentours ont gardé leur physionomie archaïque; on découvre çà et là de petits carrefours ou des recoins tout à fait solitaires, comme dans les villes d'Orient; l'église de Saint-Dominique, qui conserve les fresques fameuses du Sodoma, s'élève à l'extrémité d'une terrasse verdoyante où picorent les poules du voisinage, où les ânes s'ébattent au chaud soleil et d'où l'on contemple, comme d'une acropole, pareilles à des vagues pressées les unes contre les autres, les cimes bleues des collines qui ondulent sur la région étrusque, jusqu'à Pérouse et Orvieto, Volterra et Florence.

Il y a une âme dans le corps charmant de la vieille ville, une mémoire partout présente qui ramène sans cesse les vivans vers des temps très lointains, une vision angélique qui flotte partout dans l'air si doux de Sienne. Sainte Catherine y est toujours reine. Toutes les églises ont quelque rayon de son auréole; la *Libreria* du dôme est toute parée des peintures du Pinturicchio, fraîches et fleuries comme au premier jour, et qui représentent, parmi les œuvres de la vie du pape siennois Pie II, la béatification de la nonne dominicaine. Les petits enfans savent tous à merveille en quelle étroite et montante ruelle se cachent la maison et l'oratoire de « la sainte dame » et, pour trois sous, y conduisent allégrement l'étranger. Ses petits miracles sont populaires, surtout ceux où le diable se montre ridicule, selon la tradition italienne, et s'enfuit tout déconfit, avec la poêle à frire, pleine de vrai feu infernal, dont il avait voulu la tourmenter. Si Jacques de Voragine avait écrit cent ans plus tard, il eût consacré à Catherine, dans sa *Légende dorée*, une jolie chapelle, près des sept dormans d'Éphèse ou de l'aimable sainte Claire. Mais l'évêque de Gênes, tout occupé de vie surnaturelle et de prodiges, ne démêlait point très clairement la part que les saints avaient eue dans les affaires temporelles de notre pauvre monde. Or c'est par la politique et la diplomatie que sainte Catherine a été grande dans l'histoire de l'Italie et dans celle de l'Église.

La vie de cette femme a été l'une des pages les plus saisissantes de l'histoire de la papauté. C'est par son génie, en effet, par sa douceur obstinée qu'a été résolue, au XIVe siècle, au temps le plus douloureux du moyen âge italien, l'éternelle question romaine. Et ceci est encore un miracle, le plus surprenant qu'ait accompli sainte Catherine. Dans la tentative où avaient échoué lamentablement les

deux grands idéalistes de la péninsule, Dante et Pétrarque, elle seule, la petite nonne toscane, a su réussir.

I.

Elle naquit en 1347, le jour de Pâques fleuries. Son père, Jacopo Benincasa, était un modeste bourgeois, de la corporation des teinturiers. Sa mère, Lapa, était fille d'un poète bien oublié, Muzio Piagenti. Catherine eut vingt-quatre frères et sœurs. Autour de son berceau passa la grande calamité du siècle, la peste de 1348, qui emporta à Sienne et dans la campagne voisine quatre-vingt mille personnes. L'enfant grandit au sein d'une famille très pieuse et dans une ville en deuil. A six ans, elle eut sa première vision : elle vit le Christ, revêtu de lumière, accompagné de saint Paul, de saint Pierre et de saint Jean l'évangéliste; le Sauveur éleva sa main droite et la bénit. Ces apparitions se renouvelèrent et l'appel de Dieu sembla si pressant à la jeune fille qu'elle résolut de fuir au désert et d'y vivre, à la manière des ermites légendaires, au fond d'une grotte. Elle prit un pain pour le voyage, car il était certain que, chaque jour, les oiseaux de la montagne lui apporteraient désormais sa nourriture ; elle sortit de Sienne, alla aussi loin qu'elle put, et finit par s'arrêter au pied d'un rocher, se croyant au bout du monde, tant elle était lasse de la route. Le soir, Benincasa ramenait l'enfant de sa thébaïde. Catherine renonça dès lors à la solitude perpétuelle de saint Antoine et de saint Macaire, mais se promit de ne vivre que pour Jésus et de se vouer à la conversion des hérétiques et des pécheurs. Quand elle atteignit sa douzième année, ses parens songèrent à la marier, et l'obligèrent à se parer, afin de séduire les yeux de quelque fiancé. Elle courut à son confesseur, le bienheureux Fra Raimondo, et s'accusa d'une vanité coupable. Le moine indulgent lui répondit qu'une fleur dans les cheveux, ou une ceinture de soie n'étaient point un péché bien grave; mais elle, prenant déjà, en face de son père spirituel, le ton sévère avec lequel elle parlera plus tard aux chefs de l'église, s'écria : « Seigneur mon Dieu ! quel confesseur j'ai choisi ! le voilà qui ne voit plus mes péchés. » Un autre prêcheur, plus fin que Raimondo, tout en lui parlant des pièges que le diable tend aux âmes candides par l'attrait même de la vie religieuse, lui conseilla, pour l'éprouver, de couper ses cheveux. « Ainsi, disait-il, aucun époux ne demandera plus votre main. » Catherine fit tomber sa chevelure. Elle vit alors en songe les fondateurs des grands ordres monastiques ; elle laissa s'éloigner ceux qui imposèrent aux nonnes soumises à leur règle la claustration absolue et l'oubli du monde, saint Jean du Carmel, saint Benoît, saint François d'Assise; quand

parut saint Dominique dans sa robe blanche, tenant son blanc bouquet de lis, elle tendit vers lui les bras, et le terrible moine vint à elle tout souriant et jeta sur les épaules de l'enfant le manteau noir des *mantellate*, les sœurs hospitalières de la Pénitence affiliées aux prêcheurs. Mais la famille de Catherine, qui ne rêvait que de noces célébrées sous le toit des Benincasa, résistait toujours à son vœu. La petite vérole lui fit une visite heureuse et mit fin à cette lutte domestique. « Je mourrai sûrement, dit-elle à sa mère, si je ne deviens l'épouse du Seigneur dans la maison où vous savez qu'il m'attend. » Mais les dominicaines refusèrent d'accueillir la jeune enthousiaste. Elles formaient une sorte de tiers-ordre ou de béguinage, d'obédience très large, et n'acceptaient que des veuves ou des dames mûres, éprouvées par les orages de la vie, qui aspiraient à la paix du port et ne se risqueraient plus aux aventures de la haute mer. Prendre une fille de quinze ans, d'imagination ardente, semblait aux bonnes *mantellate* une nouveauté périlleuse. Par bonheur, Catherine avait perdu sa beauté. Il ne lui restait plus qu'une grâce mélancolique, cette *morbidezza* chère à la peinture italienne, que l'on retrouve bien dans les fresques où le Sodoma l'a représentée. Son confesseur Raimondo dit, en mauvais latin, avec une ombre d'inconscient regret : « La nature ne lui avait pas donné une figure trop séduisante, *Speciositas naturaliter in ea non inerat excessive.* » La confrérie se laissa enfin toucher par tant de larmes et de piété. Un dimanche de l'an 1362, dans le couvent illustré par le séjour de saint Thomas d'Aquin, Catherine reçut l'habit des filles de Saint-Dominique. Dès le premier jour, elle se fixa une discipline personnelle très rigide, ne sortant que pour aller à la messe, n'ouvrant la bouche qu'au tribunal de la pénitence. Mais déjà la conscience d'une haute mission à remplir s'éveillait en elle; les cris de détresse de l'Italie et de l'église arrivaient jusqu'à sa cellule ; elle écrivait, ou plutôt dictait, — elle ne sut écrire qu'à l'âge de trente ans, — ces paroles destinées à sa mère : « Dieu m'a élue et mise sur la terre pour porter remède à un grand scandale. »

Elle commença par un scandale de médiocre importance. Sous ses yeux, dans les conseils de la commune comme dans la rue, les citoyens de Sienne se dévoraient. C'était, sur un théâtre plus petit, la même anarchie qu'à Florence. « Ta prévoyance est bien subtile, disait jadis Dante à sa ville, et pourtant ce que tu as filé en octobre ne dure pas jusqu'à la mi-novembre. » A Sienne, les constitutions passaient plus vite que les saisons, elles naissaient et mouraient selon les vicissitudes de la guerre civile entre gibelins et guelfes d'une part, nobles, bourgeois et petit peuple de l'autre. En 1368, il se trouva que la seigneurie fut attribuée à quinze per-

sonnes, dont huit, tirées de la plèbe, n'avaient jamais touché aux affaires publiques, dont quatre sortaient de l'ancienne seigneurie des *dodici,* formée de petits bourgeois ; les trois autres venaient de la seigneurie plus vieille encore des *nove*, bourgeois d'une nuance plus aristocratique. Ces *quindici*, sanctionnés par l'empereur Charles IV, prirent le surnom pompeux de *réformateurs*. Mais ils se gardèrent bien de commencer la réforme par eux-mêmes et de pacifier la ville en mettant d'abord la paix parmi les maîtres de l'état. C'étaient toujours, au gouvernement, les mêmes querelles dont la clameur, au dehors, réveillait l'émeute communale. Catherine entreprit alors de prêcher par lettres les *régens* (*reggitori*) de Sienne. Elle leur écrivait sur le ton un peu larmoyant de la prédication italienne qu'elle a toujours gardé : « Je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-mêmes, j'aime la paix et votre salut autant que je vous aime. L'amour que je vous porte, ainsi qu'à tous les autres citoyens, et la douleur que j'ai de vos façons d'agir et de vos mœurs si peu conformes à la volonté de Dieu, sont mon excuse devant lui et devant vous ; j'ai le désir de pleurer sur votre aveuglement. » Quelques années plus tard, les seigneurs de Sienne s'appelèrent *défenseurs de la cité* ou *défenseurs du peuple et de la commune*. Ces patrons de la ville ne songeaient qu'à la protection de leurs personnes et de leur fortune. Nouveau sermon de Catherine, assez âpre cette fois, où l'égoïsme et même la cruauté de ces tyranneaux sont flagellés d'une main ferme. En ce temps-là, un citoyen, Agnolo di Andrea, ayant offert à quelques amis un repas champêtre, se vit condamner à mort pour n'y avoir invité aucun des *réformateurs*.

Peu à peu la frêle voix virginale, répétant toujours les mêmes paroles de charité et de justice, alla jusqu'au cœur de quelques-uns de ces magistrats, tels que le podestat Pietro del Monte ou Andrea di Vanni, capitaine du peuple, qui devint le fervent disciple de Catherine, et peignit de sa main une extase de la sainte dans la chapelle des *voûtes* à Saint-Dominique. La méthode de gouvernement qu'elle recommandait aux cités et aux seigneurs était d'une simplicité tout évangélique : « Fondez-vous, disait-elle, sur la pierre vivante, sur le doux Jésus-Christ et mêlez les prières à tous vos actes publics. » Elle répétait de tous côtés le même avis, aux féroces Belforti de Volterra, aux consuls et gonfaloniers de Bologne comme à la seigneurie de Sienne. Seule, dans cette Italie sanglante du XIVe siècle, l'*hôtellerie de douleur* que Dante avait maudite cinquante années auparavant, elle poussait, sans se lasser jamais, le même cri d'amour et de miséricorde. Au moment même où la primauté intellectuelle de Pétrarque, la plus grande que le moyen âge ait connue, finissait, saint Catherine prit, dans la reli-

gion d'une chrétienté désorientée, depuis qu'elle avait perdu la présence réelle des papes, un ascendant extraordinaire. Mais, comme alors toute œuvre humaine ou politique relevait de Dieu et que tout pouvoir semblait une délégation donnée par Dieu, la nonne de saint Dominique, grâce à son prestige mystique, apparut à son siècle comme le témoin vivant du Père céleste, l'arbitre des peuples, le guide inspiré de l'Italie dans la crise révolutionnaire où se préparait, du haut en bas de la péninsule, un ordre social tout nouveau. Les grands l'écoutaient respectueusement et les petits tendaient vers elle leurs mains suppliantes. Les bourgs du *contado* de Sienne, troublés par les haines séculaires des familles, appelaient Catherine et, sur-le-champ, elle leur apportait la branche d'olivier. Il y avait si longtemps que l'Italie n'avait plus entendu l'écho du sermon de la montagne et que personne n'y parlait plus de béatitude à ceux qui pleuraient et souffraient pour la justice ou la liberté ! L'apostolat de saint François d'Assise était épuisé. Ceux de ses frères qui s'étaient laissé séduire par l'appel de l'église temporelle, satisfaits de leurs richesses et de leurs grands couvens, s'étaient assoupis dans l'égoïsme monacal que le fondateur avait cru détruire. Les autres, les indépendans, âmes ardentes, toujours en révolte contre la puissance séculière de Rome, impatientes de tout ordre dogmatique, avaient glissé jusqu'au bord de l'hérésie, et le XIVe siècle vit flamboyer les bûchers de ces doux rêveurs d'une religion idéale, qui osaient encore prêcher le Jésus pauvre et nu de Bethléem, le Dieu des misérables et des opprimés, qui n'avait point possédé même une pierre pour y reposer sa tête.

II.

Cependant Catherine se tournait vers la grande martyre de ce siècle : l'église chrétienne. Elle s'était réjouie du retour d'Urbain V à Rome. Mais ce pape français, grave bénédictin et docte jurisconsulte, s'était vite lassé de sa nouvelle résidence. C'est pour lui que furent écrites ces paroles saisissantes, imitées des faux Actes de saint Pierre : le roi de France dit au pape : « *Domine, quo vadis ?* — *Romam*, répond le pape. *Iterum crucifigi*, » réplique le roi. Jadis, à Milan, Innocent VI l'ayant envoyé à Bernabò Visconti, l'ennemi des papes, le tyran lui avait rendu la lettre pontificale avec ces mots : « Abbé, avale cette lettre, ou tu es mort. » La lettre avait été avalée, mais Urbain V n'avait jamais dès lors regardé les Italiens comme ses bons amis. Effrayé par la violence des factions, harcelé par les prières de ses cardinaux français qui regrettaient leurs palais d'Avignon, il était retourné, au bout de trois ans, à son exil de Provence, malgré les prophéties de sainte Brigitte et les

remontrances des députés de Rome qui le rejoignirent à Montefiascone et qu'il renvoya spirituellement en disant : « Soyez les bienvenus, mes enfans ; le Saint-Esprit m'avait conduit à Rome, le Saint-Esprit m'en fait sortir pour l'honneur de l'église. »

Cette fuite du pontife aggravait la question ecclésiastique. Au commencement du siècle, le transfert du saint-siège, par la volonté puissante de Philippe le Bel, après les violences du règne de Boniface VIII, avait pu paraître une retraite prudente sous le manteau du roi de France. Mais on avait espéré que cette absence serait courte. Maintenant, en revenant à la France désolée par la guerre anglaise, pillée et brûlée par les grandes compagnies, Urbain semblait renoncer pour toujours à l'Italie et abdiquer, par un acte de désespoir, au nom de l'église, le siège séculaire de Rome. Certes, les Italiens avaient tout fait, depuis longtemps, pour rendre la maison de saint Pierre inhabitable aux papes. De Charlemagne à Boniface VIII, on ne trouverait pas dix pontifes qui n'aient été persécutés, outragés par le peuple romain ou les nobles, chassés, rappelés, chassés de nouveau, parfois à coups de pierres, sans cesse humiliés par le Capitole, toujours effarés et tremblans en face de ces barons dont les tours se dressaient comme une forêt sur la ville et allaient, à travers le désert de la campagne, des murs de Rome aux monts de la Sabine et à la mer. La papauté fit son exode, et l'Italie, Dante le premier, cria à l'apostasie. Dans le puits où il plonge les simoniaques, la tête en bas, Dante a marqué la place de Clément V, par-dessus Boniface VIII et Nicolas III. On n'imagine point avec quelle impatience les Italiens souffrirent l'église d'Avignon. Ils rendirent odieux ou ridicules des pontifes qui comptent parmi les meilleurs, les plus savans et les plus humains du moyen âge. Ils apprirent avec joie d'un nécromant que Clément V brûlait au fin fond de l'enfer. Ils ne voulurent point reconnaître en Jean XXII le restaurateur des études dans les grandes écoles de l'Occident et jusque dans les collèges latins de l'Arménie. Ils prêtèrent au modeste Benoît XII cette parole, le jour de son élection : *Avete eletto un asino;* puis, ils inventèrent pour lui le proverbe : *Bibere papaliter,* boire en vrai pape. Eux qui avaient donné à l'église Boniface VIII et tant de papes étrangers à l'esprit de l'Évangile, ils accusèrent Clément VI d'être *poco religioso,* oubliant la charité du pontife français, au cours de la peste noire d'Avignon, et le courage qu'il avait eu d'arracher les juifs aux cruautés de l'inquisition, « les povres juifs, dit Froissart, ars et escacés (chassés) par tout le monde, excepté en la terre de l'église, dessous les clés du pape. » Pétrarque se moqua fort agréablement d'Innocent VI, de qui il recevait, sans se plaindre, des bénéfices et des canonicats ; à l'entendre, ce pape prenait Virgile pour un magicien et son ami Pétrarque lui-même

pour un sorcier. Ces accès de dépit, ces malices d'enfans gâtés étaient, au fond, inoffensives. L'Italie qui avait laissé s'implanter chez elle, sans les prendre fort au sérieux, toutes les grandes hérésies du moyen âge, Rome, qui avait fait bon visage à tant d'antipapes impériaux, sans déserter un seul jour la tradition apostolique, ne songeaient guère, antérieurement à Urbain V, à rompre par un schisme l'unité de l'église. Mais le *gran rifiuto* d'Urbain créait une situation toute nouvelle et menaçante. Si Grégoire XI n'était revenu mourir au Vatican, on peut croire que le schisme se serait produit du vivant même de ce pape. Or, à ce moment, une rupture, du fait de l'Italie, était autrement désastreuse pour la chrétienté qu'elle ne le fut plus tard, à partir d'Urbain VI, par le long divorce des nations latines séparées de Rome, par le schisme d'Occident.

L'église d'Avignon, bien qu'elle eût été toujours en possession du pape légitime, perdait peu à peu le caractère œcuménique et catholique. Elle n'était plus que l'église nationale de France. « Le roi, écrit un franciscain du temps d'Urbain V, résista tant qu'il put au retour du pape à Rome, car il avait toujours conduit à son gré les derniers pontifes, les cardinaux étant alors de sa famille ou ses amis. » Cette église française, vassale du roi, suzeraine des autres églises, inquiétante pour celles-ci aux jours de fortune ascendante du roi, était, à cette heure même du siècle, dans la misère de la guerre de cent ans, débile et dépourvue d'autorité doctrinale. Le pape romain, lui du moins, en tous ses exils, toutes ses détresses, l'évêque universel qu'une bande de brigands arrachait, ainsi qu'il advint à Grégoire VII et à Gélase II, le calice à la main, de l'autel de sa basilique, portait toujours avec soi le prestige de son siège antique, la ville que Dieu avait sacrée du sang des martyrs reine éternelle du genre humain. L'église française eût très vite déconcerté la chrétienté tout entière par ses hautes qualités religieuses comme par ses infirmités intellectuelles; elle avait une droiture d'âme véritable, la vénération du dogme écrit, le goût de la pureté morale; mais elle était bien scolastique, pédante, enchaînée aux textes, un peu sèche de cœur, affiliée de trop près à l'Université de Paris, gâtant l'analyse des choses délicates de la conscience par la médiocrité de vues de nos anciens juristes, généralement mal disposée à l'égard de l'imagination mystique, et préférant, pour la discipline de la foi, le syllogisme à l'extase. Il avait fallu autrefois toute la souplesse politique de l'église romaine pour maintenir tant bien que mal les différentes familles de la chrétienté sous une seule houlette, sans parler de l'art merveilleux que Rome déployait, depuis un siècle et demi, dans l'éducation des fidèles chiens de berger, prêcheurs ou mineurs, dont le caractère et la vigilance variaient selon la région où paissaient leurs brebis. Le pasteur d'Avignon

eût vu le troupeau du Seigneur fuir vers tous les côtés de l'horizon. L'église allemande avait trop souvent suivi les antipapes pour ne point s'empresser d'obéir à un pape impérial. L'église espagnole, ignorante, fanatique, toujours dans la fièvre de la croisade arabe, eût jugé bien insipide le christianisme tempéré de Gerson et du cloître Saint-Victor; elle a montré d'ailleurs, par son antipape Pierre de Luna, Benoît XIII, au cours du grand schisme, de quelle âpreté d'obstination elle était capable, une fois lancée dans la révolte religieuse. Benoît, excommunié tour à tour par Grégoire XII, Boniface IX, Alexandre V, Jean XXIII, Martin V, renié par la France et l'empire, ne possédant plus qu'un rocher et une tour en mer, sur les côtes de Valence, excommunia pendant quinze ans toutes les églises et tous les rois, et, à son lit de mort, fit jurer à ses trois cardinaux espagnols qu'ils se réuniraient en conclave pour lui élire un successeur. Quant à l'église italienne, c'est en elle qu'eût été, pour l'unité même de la foi, le plus grave péril. Une secousse si violente, l'Italie jetée hors de la voie traditionnelle, entraînée par des antipapes à tous les excès de la passion religieuse, c'était le retour à la crise révolutionnaire du XIIIe siècle, que les papes réguliers avaient eu tant de peine à maîtriser. Le grand jour prévu par Joachim, abbé de Flore, vers l'an 1200, attendu par Jean de Parme et les franciscains ardens sous Innocent IV, chanté par Frá Jacopone sous Boniface VIII, célébré dans les cachots de l'inquisition et jusqu'au pied du bûcher par la multitude des fraticelles et des *spirituels*, cette ère de rénovation profonde dans les rapports de Dieu avec l'humanité était donc commencée.

L'un des signes de ce grand événement, la venue de la religion définitive, devait être, selon les prophètes, le bouleversement de l'église séculière et la chute du pontificat romain. Une fois déjà, tous ces exaltés avaient cru voir l'aurore des temps nouveaux; le prédécesseur de Boniface VIII, un pauvre ermite illuminé, vivant comme un hibou dans un trou de rocher, Célestin V, avait été élu par l'inexplicable fantaisie d'un conclave tenu à Pérouse; on l'avait descendu de sa montagne, assis sur un âne, entouré d'évêques et de chevaliers, sa figure desséchée d'ascète bouleversée par la peur, la chape pontificale cachant sous ses plis de pourpre et d'or la soutanelle en haillons du vieux fraticelle. Et le roi Charles II et son fils, formant l'escorte avec la noblesse angevine, le sacré-collège, une fourmilière de moines et de peuple, avaient conduit d'Aquila, où on l'avait sacré, à Naples, où il s'empressa de se cacher dans l'ombre d'une cellule, l'étrange successeur des Grégoire VII et des Innocent III. Au bout de quelques semaines, saisi par le vertige de sa propre grandeur, Célestin V déposa tranquillement la tiare. La douleur et la colère de la populace napolitaine surexcitée par les

ermites et les apôtres de carrefour permettent de soupçonner quelles nouveautés on attendait d'un pape anachorète, étranger aux choses de la vie, sorti des rangs des *spirituels*. Ce n'était plus, sans doute, l'Évangile éternel des purs joachimites, la loi du Saint-Esprit remplaçant la loi du Verbe, l'Amour succédant à la Grâce. L'idéalisme transcendant, la théologie délicate de Jean de Parme avaient fait leur temps, ou n'étaient plus représentés que par quelques consciences solitaires incapables de grouper autour d'elles une société religieuse. Il s'agissait moins, sous les derniers papes d'Avignon, d'un symbole dogmatique de foi que d'une liberté absolue des âmes dans la forme et la mesure de leur foi, dans la pratique sacramentelle, dans l'obédience à la hiérarchie ecclésiastique. Les actes des martyrs des fraticelles récemment publiés par le P. Denifle, les lettres et l'histoire des *Sept Tribulations* d'Angelo Clareno, qui endura une persécution de cinquante ans, nous édifient assez sur les espérances de ces chrétiens indépendans disséminés en toute l'Italie. Ils étaient las, en vérité, du gouvernement hautain de Rome, de la tyrannie des évêques, de la rigidité des conciles, des duretés de l'inquisition : ce qu'ils demandaient avant tout, c'était de pouvoir prier à leur guise, même dans les steppes du Latium, sur les hauts plateaux de Calabre, même sans église, ni prêtre, ni liturgie. Ils rêvaient d'un christianisme très simple de père du désert, délivré des entraves de la communauté politique, d'une conversation familière avec Dieu, où le prêtre ne se mêlerait point comme interprète, d'un éternel *Pater noster* balbutié loin des cités, dans la paix des collines, à la lueur tremblante des étoiles.

Mais c'était là une religion de poètes, trop dépourvue de discipline, qui n'avait plus rien de commun avec le christianisme romain, lentement élaboré selon les nécessités des temps, dont les papes et les conciles avaient enveloppé, comme d'une armure, tous les membres du corps social. Si l'aventure de Célestin V s'était renouvelée, cette fois par l'élection d'un antipape, le *Credo* des fraticelles eût rallié et raffermi tous les chrétiens irréguliers, les mécontens, les mystiques extrêmes, les abstracteurs d'apocalypses, les lettrés maladifs tels qu'avait été Rienzi, qui, après sa chute, devenu ermite, déchiffrait dans Merlin le secret de l'avenir. En peu d'années, l'église italienne, envahie par la religion individuelle, pouvait se décomposer. Imaginez, au contraire, l'antipape italien sérieusement attaché à la tradition sévère du pontificat romain; comme il ne possédait plus l'intégrité de l'autorité apostolique et l'unanime adhésion de la chrétienté, il se trouvait aux prises avec une opposition religieuse très tenace, étourdi par les éclats de voix des prophètes, par les plaintes des fidèles dévoués au saint-siège

légitime, par l'agitation des petites sectes, si bruyantes jadis, à l'époque du grand mouvement de foi franciscaine. Les fermens d'hérésie qui pullulaient alors au nord des Alpes eussent été apportés en Italie et semés le long des chemins par les bandes de flagellans et les fanatiques de toutes sortes; la prédication de Wiclef, le demi-islamisme des Bégards de Hongrie, le théisme des Patarins dalmates, le mysticisme impudique des Adamites de Paris, eussent été d'un exemple bien séduisant pour une contrée qui n'avait oublié ni les révoltes de Segarelli de Parme et de Dolcino de Novare, ni la théorie récente en vertu de laquelle Marsile de Padoue dépossédait l'église de son royaume terrestre. Quant aux puissances séculières de la péninsule, elles étaient encore, dans cette situation si difficile, un élément fort dangereux. En effet, les tyrans du XIVe siècle, qui s'efforçaient, sur presque tous les points, d'asseoir le régime personnel, avaient tout à gagner à la chute de l'église dont la tradition avait longtemps favorisé le parti communal et national. La déchéance politique de l'antipape, Rome dépossédée de tout crédit sur les choses temporelles, étaient pour la tyrannie naissante une fortune incomparable. Un tyran athée et cruel, tel que Bernabó Visconti, eût conduit par la main, à Saint-Jean de Latran, l'antéchrist en personne, afin de demeurer tout à son aise le maître de Milan et la terreur de l'Italie.

Dans la lettre d'adieu qu'il écrivit, de Montefiascone, aux Romains, le 26 juin 1370, Urbain V eut le sentiment des crises religieuses qui suivraient peut-être le retour de la papauté à Avignon. « Mon départ, leur disait-il, est pour vous la cause d'un grand deuil, et vous pouvez craindre que jamais mes successeurs ne rentrent dans Rome. Je serai toujours avec vous en esprit, *tant que vous persisterez dans la dévotion au saint-siège;* de loin je penserai à vous avec une sollicitude paternelle; c'est aux chrétiens fermes et sages à supporter pacifiquement mon exil. » Il mourut six mois plus tard. L'Italie crut que Dieu l'avait frappé, et Pétrarque écrivit : « Le pape Urbain eût compté éternellement parmi les hommes les plus illustres, s'il avait fait déposer son lit de mort sur les marches de l'autel de Saint-Pierre, et s'il s'était alors endormi avec la conscience en paix, prenant à témoin Dieu et le monde que si jamais un pape désertait encore Rome, la faute d'une fuite si honteuse ne serait pas à lui, mais à Dieu lui-même. » Or ce que Pétrarque disait, en ces dernières années de sa vie, était pour l'Italie parole d'évangile. Il avait toujours proclamé, en une langue magnifique, la pensée de l'heure présente, dont ses compatriotes n'avaient qu'une notion vague et, en quelque sorte, douloureuse. A l'Italie dévorée par la guerre civile, il avait longtemps crié : *Io vo gridando pace! pace! pace!* Il avait toujours chanté la gloire de

Rome, à laquelle il devait l'orgueil de sa destinée, le laurier poétique, et qu'il adorait en lettré, en artiste, en archéologue. Il avait aidé Rienzi dans l'entreprise chimérique du *Buono Stato*, de la république populaire inspirée de Tite-Live. Il cherchait aussi, sans se décourager, un empereur ou un pape qui voulût bien relever l'Italie de son abaissement et rendre à Rome le sceptre de l'Occident. Personne n'avait critiqué avec plus de verve le séjour des papes à Avignon, une ville barbare, balayée par un vent furieux, baignée par un fleuve bien misérable en comparaison du Tibre sacré. Une dernière fois, il reprit ce thème facile : les Français, eux aussi, étaient pour lui des barbares, les plus doux de tous, à la vérité, *barbarorum omnium mitiores*. Mais la France n'était que l'esclave de Rome, délivrée du joug par une révolte heureuse et que les Italiens sauraient remettre à la chaîne antique, s'ils avaient la sagesse de s'unir contre elle. La lettre sur la mort d'Urbain V est de décembre 1370; cette vue originale sur les rapports de la France et de Rome date des premiers temps de Grégoire XI. Par ce dernier manifeste, Pétrarque exaltait d'une façon dangereuse pour l'église le sentiment de la primauté historique de Rome. Évidemment, l'Italie perdait patience; elle pouvait, d'un jour à l'autre, déchirer la tunique sans couture. De combien de mois ou d'années ferait-elle crédit au successeur d'Urbain? A ce moment, la question romaine prenait, pour le christianisme lui-même, une importance capitale. Pétrarque mourut tranquillement, en une claire matinée d'été (1374), la tête penchée sur un livre grec, laissant à de plus heureux le soin de résoudre les problèmes épineux qui avaient tourmenté sa vieillesse, mais qu'il avait aggravés par son éloquence. La mission réparatrice de sainte Catherine de Sienne allait commencer.

III.

Le successeur d'Urbain V, Pierre de Rogier, Limousin, septième pape français, avait été élu en quelques jours, le 30 décembre 1370, par le conclave d'Avignon. Neveu de Clément VI, cardinal à seize ans, il n'était encore que diacre quand il fut élevé au pontificat, à l'âge de trente-huit ans. Il commençait alors à se distinguer dans le droit canonique, sous la direction du célèbre Baldo degli Ubaldi. C'était un clerc timide, d'une grande pureté de vie, très délicat de santé, pâle de figure, souvent malade. « Le pape, dit Froissart, était de petite complexion. » Quelques jours après son sacre, il demandait à un évêque de la cour d'Avignon pourquoi il ne résidait pas. « Nous résiderons tous, répondit l'évêque, quand le pape résidera en son grand évêché de Rome. » Cette parole, hardie pour

un courtisan, avait fait réfléchir Grégoire XI; mais il lisait, en même temps, le pamphlet d'un moine français contre Pétrarque et contre Rome, écrit en vers latins, sur ce texte édifiant : « Un homme est descendu de Jérusalem à Jéricho, et il est tombé dans une bande de voleurs. » Jéricho, c'était Rome et le patrimoine apostolique. Les parens de Grégoire répétaient à leur fils que ce coin de France était le plus beau royaume du monde pour le chef de l'église, et les bonnes gens d'Avignon lui faisaient sonner aux oreilles le proverbe inventé par des Provençaux : « Rome est là où se trouve le pape. » De son côté, l'Italie entrait dans une période révolutionnaire qui atteignit très vite sa crise aiguë. Le parti gibelin, mené par les Visconti, le parti guelfe, communal et républicain, que les progrès du régime tyrannique irritaient; la démagogie des grandes cités, exaspérée par la misère du temps, toutes les forces ordonnées et toutes les passions brutales de la péninsule se rapprochaient et s'entendaient contre l'église. Puisque l'église ne voulait plus de Rome, de quel droit prétendait-elle opprimer Rome et les villes vassales de l'ancienne métropole pontificale? L'œuvre sanglante et fragile du cardinal espagnol Albornoz qui, sous Innocent VI et Urbain V, avait imposé, par la terreur, aux états de l'église des vicaires ou des légats en grande partie Français, fut détruite en quelques mois. Ces légats du saint-siège versaient, à la vérité, de l'huile sur le feu et perdaient par leurs violences les cités que le pape leur avait confiées. A Pérouse, une dame noble se jetait par une fenêtre de son palais pour échapper au neveu de Gérard du Puy, abbé de Montmayeur. Ce neveu enlevait une autre femme que son oncle le condamnait à rendre, sous peine de mort, dans le délai raisonnable de cinquante jours. A Bologne, le cardinal Guillaume Noellet louait du condottière anglais Hawkwood, l'Aguto des Italiens, l'une de ces compagnies épouvantables qui passaient tour à tour par le service de tous les tyrans et ne laissaient sur leur chemin que des ruines; le légat baptisa cette troupe de brigands du nom de *sainte compagnie*, et la lança contre la Toscane. Florence leva sa bannière rouge où était brodé en lettres d'argent le mot *Libertas*, fit alliance avec Bernabó et appela l'Italie entière à la guerre contre l'église. Quatre-vingts villes, Pise, Lucques, Sienne et Arezzo, presque toute la Toscane, la reine Jeanne de Naples, s'unirent autour de Florence. En cette dernière ville la révolution tourna, dès le premier jour, en véritable jacquerie. Non-seulement les biens ecclésiastiques furent confisqués et vendus, les cachots de l'inquisition démolis, les tribunaux d'église supprimés, mais, aux cris de : « Mort aux prêtres! Vive la liberté! » la populace écartelait les clercs et les moines ou les enterrait vivans; un prieur

des chartreux, légat pontifical, était tenaillé et mis en lambeaux par la foule. Dès le mois de novembre 1375, l'incendie avait gagné les villes de l'état ecclésiastique. Pérouse forçait l'abbé légat à capituler; les Romagnes, les Marches, Ravenne, la pieuse Ombrie, la mystique Assise, puis le Patrimoine, puis la Campanie, dressaient à la cime de leurs tours la bannière couleur de sang. Bologne, maintenue par son cardinal, frémissait. Rome seule, dans cette tempête, tandis que l'Italie se levait avec un élan tout national qu'on n'avait pas revu depuis la ligue lombarde, au XIIe siècle, Rome semblait indifférente, et le tocsin persistait à ne point sonner sur le Capitole.

Et cependant, les lettres de la seigneurie florentine au peuple romain étaient bien sonores. Elles dénonçaient les affamés français, *Gallicos voratores*, qui rongeaient l'Italie ville à ville. Elles montraient le Latium, sanctuaire de la civilisation antique, déshonoré par les barbares. Mais Rome prétendait régler à sa guise ses propres affaires. Le grand mouvement italien où Florence s'efforçait de l'entraîner lui paraissait dirigé contre elle-même, tout autant que contre le saint-siège. Elle se méfiait des pensées secrètes de Florence, si durement frappée de verges par le pape Boniface, et dont la mémoire était longue; elle n'avait point oublié, de son côté, qu'au temps de Rienzi, quand l'Italie avait été conviée à se grouper autour du tribun, Florence, par son égoïsme, avait fait échouer la révolution romaine. Rome avait tout à perdre si, épuisée par soixante-dix années d'anarchie, elle tombait sous la griffe de Florence, de Milan ou de Naples. Elle était désenchantée alors du rêve de république universelle dont Rienzi, après Arnauld de Brescia, l'avait bercée pendant quelques mois. Et si la tyrannie devait remplacer chez elle le régime communal, quelle déchéance de passer des mains du pape, roi du monde spirituel, à la domination sauvage d'un Colonna ou d'un Orsini! L'église une fois perdue ou proscrite pour toujours, Rome n'était plus qu'une cité italienne, plus misérable que Florence, Venise, Milan, Bologne ou Naples, parce qu'elle n'avait ni bourgeoisie riche, ni industrie, ni campagne fertile, ni commerce maritime, et que sa population, grâce à la guerre des rues, à la peste, à la famine, n'était plus à ce moment que de 17,000 habitans épars sur les sept collines éternelles. Rome attendait donc la rentrée de la papauté. Elle voulait le pape légitime, le pâle et doux pontife d'Avignon. Certes, le schisme désastreux dont on indiquait tout à l'heure les conditions théoriques était imminent au début de 1376. Si Grégoire XI reculait encore pendant quelque temps au pied du calvaire qu'Urbain V n'avait pas eu la force de gravir jusqu'au bout, qu'adviendrait-il à l'heure où le peuple

et le clergé de Rome se souviendraient tout à coup de leur antique privilège, l'élection du saint-père par acclamation populaire?

Sainte Catherine, après avoir soigné les pestiférés de Sienne, venait de passer à Pise la plus grande partie de l'année 1375. Elle s'était rendue dans cette ville avec son confesseur Raimondo, plusieurs prêcheurs et les dames de sa confrérie. Le tyran Gambacorti, l'archevêque Moricotti di Vico, l'avaient reçue avec de grands honneurs. Elle avait eu des extases dans l'église de Sainte-Christine, et s'était relevée d'une vision portant aux pieds et aux mains les stigmates du crucifié. On l'avait entendue prêcher chez les cisterciens de l'île Gorgona sur la façon de vaincre les tentations. Elle s'était beaucoup occupée d'un projet de croisade contre les Turcs qui menaçaient Rhodes; elle y revint souvent; elle invitait au passage la reine Jeanne, Bernabó Visconti, le roi de France Charles V, qui avait bien d'autres soucis alors, la reine de Hongrie, tous les princes italiens; le pape était naturellement le chef de l'entreprise. Catherine oubliait que la croisade, abandonnée depuis un siècle, n'avait jamais été en faveur près des Italiens, sinon dans les villes maritimes qui avaient jugé l'occasion excellente pour établir leurs comptoirs du Levant sous le bouclier de la chrétienté. Mais la guerre sainte, c'était la paix entre les confédérés, la réconciliation des peuples autour du premier évêque, l'essai d'une république chrétienne gouvernée par le pape, un retour à la royauté religieuse d'Innocent III. En attendant ce beau jour, elle s'était donné beaucoup de mal pour convertir les Pisans et les Lucquois à la cause du saint-siège; il semble qu'elle ait obtenu d'eux une sorte d'armistice ou de vagues promesses de pacification. « Mais ils sont fort embarrassés, écrit-elle dans sa première lettre à Grégoire XI, car ils ne tiennent de vous aucune consolation, et le parti qui vous est contraire les menace et les excite à la ligue contre l'église. » C'est à Pise, comme l'indiquent ces paroles, que Catherine trouva le point aigu du mal qui dévorait l'Italie et entrevit le remède à tant de souffrances, le retour du pape à Rome. Elle promit à Dieu de l'obtenir.

Cette lettre date de sa rentrée à Sienne, de janvier ou de février 1376. Le ton en est très libre, parfois même audacieux; en toute sa correspondance, la sainte écrit au nom de Dieu, sans contrainte aucune. Mais les lettres à Grégoire XI, pleines d'accens de tendresse, sont charmantes; elle exhorte le jeune pontife, le supplie, le réprimande, le caresse, l'appelle *mon père, mon grand-père, babbo mio*, et, après l'avoir grondé, lui demande humblement sa bénédiction. Plus tard, écrivant à Urbain VI, elle développe, pour exprimer l'état de l'âme qui se pénètre de vertu et d'amour divin, une figure familière sans doute à une religieuse dont la règle ne con-

damnait point d'innocentes friandises. Elle compare l'âme chrétienne à une orange confite, dont un feu doux a enlevé l'amertume; au dedans, on met toutes sortes de bonnes choses, et, autour de l'écorce durcie et saturée de sucre, une légère feuille d'or, qui rend le fruit très plaisant au regard. Telle notre conscience, dépouillée de toute aigreur, purifiée de son égoïsme par le feu de la foi, remplie de mansuétude et de patience, confite en charité, attrayante par l'éclat de la grâce aux yeux de Dieu et du monde. En chacune de ses lettres elle verse une fois ou deux dans le symbolisme subtil si cher au XIVe siècle et qui avait gâté plus d'un sonnet de Pétrarque. Les vertus, les qualités intellectuelles ou les vices du cœur sur lesquels elle écrit rappellent souvent les allégories du Roman de la Rose. La lettre tourne parfois à la litanie. Voici trois cardinaux qui hésitent entre Urbain VI et le faux pape Clément VII, et qu'elle reprend de leur tiédeur; ils étaient placés, dit-elle, sur le sein de l'église comme des fleurs dont on attendait une bonne odeur, contre le vaisseau de l'église comme des colonnes destinées à soutenir le siège du vrai pontife, sur le candélabre de l'église comme des lanternes pour éclairer les fidèles. Mais, par la lâcheté des trois prélats, les fleurs se sont flétries, les colonnes sont tombées, les lanternes se sont éteintes. Tout ceci découle de la rhétorique religieuse du temps. Ce qui est bien propre à sainte Catherine, c'est le tour féminin de la pensée. L'esprit scolastique ne s'est point, Dieu merci, glissé en elle. Elle dédaigne la grave démonstration des docteurs du moyen âge qui ne s'avancent jamais qu'appuyés d'un côté sur un syllogisme, de l'autre, sur un texte de l'Écriture. Catherine ne raisonne point : elle affirme, prie, menace ou pleure; elle n'a que faire du témoignage des livres saints; elle est, elle aussi, un prophète, et toutes les colères d'Isaïe, toutes les visions d'Ézéchiel ne vaudraient point un seul des cris de son cœur. Elle revient sans cesse à quelques jolies images, le troupeau des brebis de Dieu, le beau jardin de la sainte église, tout rayonnant de fleurs qui embaument, quand le jardinier consent à en arracher les herbes vénéneuses. Mais il y a quelques épines dans le bouquet poétique qu'elle offre aux papes, aux princes et aux évêques; elle le sait, et c'est même pour la piqûre qu'elle présente le bouquet. « Hélas! hélas! mon grand-père très doux, écrit-elle à Grégoire, pardonnez à ma présomption pour ce que je vous ai dit déjà et ce que je vous dis aujourd'hui : mais la vérité première (Dieu) m'oblige à parler ainsi; c'est sa volonté, père, qui vous commande. » Tous ces détours mènent tantôt à un avis sévère qui a sans doute fait tressaillir le correspondant de la sainte, tel que le conseil discret d'abdiquer la tiare, tantôt à quelque faiblesse de l'âme pontificale, qu'elle avait devinée et qu'elle lui

dénonce, par exemple la tendresse trop enfantine de Grégoire pour son père et sa mère. Dans le procès de canonisation présidé par Pie II, l'église italienne a mis amoureusement en lumière la finesse diplomatique de Catherine. « Elle lisait dans les consciences, avait dit son disciple Stefano Magoni; elle connaissait la disposition des esprits comme font les autres personnes pour les airs du visage; elle découvrait les pensées secrètes de ceux qui la visitaient. » « Il y a plus grand péril à se tenir près de vous en voulant cacher ses sentimens, écrivait le même Stefano, qu'à naviguer en pleine mer, car vous voyez tous nos secrets. »

Le style de sainte Catherine désorienta peut-être un pape juriste, qui ne retrouvait point en ses lettres la dialectique serrée et l'exégèse continue de l'Université de Paris et de l'église de France; mais les entreprises que la jeune femme proposait à Grégoire, en ces premières semaines de 1376, l'auront déconcerté bien davantage. Je laisse de côté la croisade contre les Turcs; on y pouvait penser, et l'on en parlera longtemps encore d'une façon toute platonique. Rentrer à Rome à la faveur d'un débarquement heureux sur le littoral des Maremmes n'était peut-être qu'une aventure chanceuse à courir. Mais reprendre en vrai maître le gouvernement du domaine pontifical, si restreint qu'il fût alors, et, à la même heure, commencer, en vrai pasteur, la réforme de l'église, des cardinaux et des prélats italiens en première ligne, le problème était réellement presque insoluble. Certes, l'idée de réformation religieuse était ancienne; au XIe siècle, Grégoire VII et Pierre Damien en avaient fait leur plus belle espérance; tous les dissidens de l'église italienne, les patares de Milan, les arnaldistes, les joachimites, les fraticelles, les ermites, l'avaient embrassée avec passion. Mais ce que les conditions historiques d'un temps de violences avaient empêché Grégoire VII d'accomplir, Grégoire XI aurait-il pu seulement le tenter? Le pape, tout en purifiant l'église, c'est-à-dire en ramenant à l'évangile le corps ecclésiastique, se voyait contraint, par la restauration nécessaire de sa puissance terrestre, de contredire une fois de plus à la parole évangélique : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » La domination temporelle avait corrompu l'église; mais l'église avait été obligée, pour durer à travers les désordres du moyen âge, d'asseoir sur la domination très précaire des papes au centre de l'Italie sa primauté religieuse. Elle avait dû entrer dans le concert politique de l'Occident, afin de demeurer maîtresse de la chrétienté; prendre sa place dans l'ordre féodal, afin de n'être point annihilée par la féodalité romaine; faire de Rome sa commune, à l'époque communale; opposer la triple couronne du pontife à la couronne fermée de l'empereur. Une lutte âpre, fatale, pour garder ou ressaisir un

lambeau de territoire dont elle ne pouvait se passer, l'avait livrée aux convoitises terribles qui firent la grandeur et la misère des hommes du moyen âge. Elle avait succombé aux séductions de la richesse, à l'orgueil de la force séculière; la justice, la pudeur et la miséricorde s'étaient retirées peu à peu de ses sanctuaires. Bien des choses avaient changé en Italie depuis l'exode de la papauté en France; le régime communal s'en allait, ruiné par ses propres excès; les communes et le vieux régime féodal se fondaient lentement en un régime nouveau, la tyrannie. Déjà les Visconti de Milan montraient comment les grandes tyrannies absorberaient les petites. Quant à l'empereur, depuis les descentes, tantôt lamentables, tantôt ridicules, de Henri VII, Louis de Bavière et Charles IV, « le marchand de foire, » il ne semblait plus à la péninsule qu'une forme vide, un souvenir archéologique. La politique réaliste de la renaissance italienne édifiait son œuvre, le pouvoir tout personnel du *principe nuovo* de Machiavel, du maître sans scrupules dont la volonté est toute la loi, et qui ne connaît plus ni chartes communales, ni droits féodaux, ni traditions républicaines. Or le saint-siège romain, à peine rétabli dans sa cité historique, se trouva contraint de suivre l'évolution générale de la péninsule; l'effort prématuré de Boniface VIII pour constituer la royauté pontificale devenait désormais opportun; l'indépendance de l'église, en face d'une Italie princière, ne pouvait plus être garantie que par le principat ecclésiastique. Il fallait donc recommencer le combat pour la vie et dresser une tente nouvelle à l'évêque de Rome. Mais le saint-siège, tout occupé, jusqu'aux derniers papes du xve siècle, de ce grand intérêt terrestre, ébranlé d'ailleurs par le schisme, diminué dans sa primauté religieuse par les conciles de Constance et de Bâle, devenait plus impuissant que jamais pour l'œuvre de la réformation. Cent vingt années après sainte Catherine, les cris désespérés de Savonarole se perdaient encore dans le désert. Le vœu de ces deux grandes âmes n'émut sérieusement l'église romaine que vers le milieu du xvie siècle, quand la société chrétienne se fut divisée en deux familles irréconciliables.

Catherine eut une conscience assez claire de l'empêchement que la restauration temporelle du saint-siège apportait à la renaissance morale de l'église et du christianisme. Dans la seconde lettre à Grégoire XI, elle cherche une sorte de moyen terme entre la souveraineté séculière et la royauté purement spirituelle du pape. Elle n'abandonne rien du côté de Rome et de la présence à Rome du successeur de saint Pierre. « Comme vicaire du Christ, écrira-t-elle dans sa quatrième lettre, vous devez vous reposer dans la ville qui vous appartient en propre. » — « Sans doute, écrivait-elle dans la seconde, vous pourriez dire, saint-père : En bonne

conscience, je suis tenu de conserver et de récupérer le bien de la sainte église. Hélas! je le confesse, cela est vrai; mais il me semble qu'il faut garder encore mieux la chose la plus chère. Le trésor de l'église est le sang du Christ versé pour les âmes, et qui n'est point pour acheter la richesse temporelle, mais le salut de l'humanité. Soit, vous êtes tenu de conquérir et de garder le trésor et la seigneurie des villes que l'église a perdues. Mais vous êtes tenu bien plus de retrouver tant de brebis, qui sont aussi le trésor de l'église; et, quand elle les perd, elle s'appauvrit trop. Il vaut donc mieux perdre l'or des choses temporelles que l'or des spirituelles : faites donc ce qu'il est possible de faire, et alors vous serez excusé devant Dieu et le monde; vous frapperez les hommes du bâton de la bonté, de l'amour et de la paix bien mieux que du bâton de la guerre et vous reprendrez votre bien au spirituel et au temporel. Mon âme s'est enfermée toute seule entre elle et Dieu, avec une grande soif de votre salut, de la réformation de la sainte église et du bien du monde entier, et je ne crois pas que Dieu m'ait laissé voir d'autre remède que celui de la paix. Paix! paix donc pour l'amour de Jesus-Christ crucifié! » Et, dans la quatrième lettre, elle disait encore : « O mon très saint et doux grand-père, pour retrouver vos brebis qui ont quitté en rebelles le bercail de la sainte église, je ne vois d'autre moyen que la paix. »

L'Italie pacifiée; Rome, capitale apostolique de l'Occident, mais capitale sans royaume, gouvernée par son évêque; le pape, maître incontesté de ses basiliques, du Capitole, des ruines les plus nobles du monde et d'un désert mélancolique allant jusqu'à la Sabine et jusqu'à la mer, telle était, dans les premiers mois de 1376, la pensée de sainte Catherine. Florence se chargea de dissiper cette chimère généreuse. Elle répondit aux ouvertures pacifiques de Grégoire par le soulèvement de Bologne, qui, avec l'aide d'une troupe florentine, chassa, le 19 mars, son cardinal-légat en criant à son tour : « Mort à l'église! » Grégoire, entraîné par les cardinaux français, riposta par un coup de foudre contre Florence, le plus terrible qu'un pape ait jamais lancé. Il excommunia la ville, fit fermer les églises, mit hors la loi chrétienne la personne et les biens de tous les Florentins; il permit à quiconque rencontrerait un Florentin de le piller et de le prendre comme esclave, *ut capientium fiant servi*. Florence, dont les comptoirs, les marchandises et les florins étaient répandus des rivages de la Mer-Noire et de la Syrie jusqu'au fond de l'Angleterre, chancela sous les verges pontificales. Le pontife d'Avignon, ne pouvant l'atteindre au centre de la péninsule, la ruinait dans le reste du monde. Déjà il chassait les Florentins du Comtat Venaissin. Le parti de la guerre, représenté par les *Huit*, laissa la seigneurie des prieurs dépêcher à Sienne

une ambassade priant Catherine de s'interposer entre Florence et Grégoire XI.

IV.

C'était bien l'amie de Dieu, la nonne thaumaturge que la vieille cité guelfe appelait à elle afin qu'elle négociât la paix. « On savait, écrit le chroniqueur Scipion Ammirato, que, nourrie seulement par l'hostie de la communion, elle avait vécu miraculeusement un grand nombre de jours. Après la longue retraite de sa jeunesse, loin des affaires du monde, elle avait passé de la contemplation à l'action, par l'effet de la volonté divine. Étrangère aux lettres latines et n'ayant même point appris à lire par les moyens naturels, elle interprétait profondément les passages obscurs de la sainte écriture, grâce à une révélation surnaturelle. Aussi l'appelait-on souvent pour réconcilier les adversaires, délivrer les démoniaques, consoler les affligés. » Catherine entrait à Florence en mai 1376. Niccolò Soderini l'accueillit dans sa maison et lui présenta la seigneurie. Elle commença sur-le-champ son entreprise diplomatique. Elle expédia à Avignon Fra Raimondo, muni d'un message dans lequel elle n'épargnait point au pape d'assez vives vérités. Si Dieu, disait-elle, a enlevé à son épouse ses provinces et sa joie, c'est qu'il a voulu témoigner de sa volonté « de voir l'église revenir à son état premier, pauvre, humble et doux, l'état des siècles saints, alors qu'elle pensait seulement à l'honneur de Dieu et au salut des âmes, aux choses spirituelles et non aux temporelles, qui l'ont fait aller de mal en pis. » Elle ajoutait, d'un ton d'autorité singulière : « Répondez au Saint-Esprit qui vous appelle. Je vous le dis : venez, venez, venez et n'attendez pas le temps, car le temps ne vous attend point... Ne faites plus attendre les serviteurs de Dieu, qui s'affligent et vous désirent, et moi, misérable, qui n'ai plus la force d'attendre davantage. » Quelques jours plus tard, elle annonce à Grégoire sa venue prochaine : elle veut elle-même porter Florence aux pieds du pontife. « Je crois que la bonté divine a touché ces grands loups et les change en agneaux. Vous, leur père, vous les recevrez, j'en suis certaine, malgré leurs injures, car vous vous souviendrez de la parole de Dieu et du bon Pasteur, qui, trouvant sa brebis égarée, la prend sur son épaule et la ramène au bercail. » Mais le pape, toujours inflexible, envoyait en Italie une armée nouvelle de Bretons commandée par le cardinal Robert de Genève. Les bandes de l'Aguto mettaient Faenza à feu et à sang. Imola, Camerino, Macerata, rejetaient à leur tour le joug pontifical et se donnaient des tyrans. Florence, qui ne désarmait point, enlevait Rodolfo da Varano au service du pape pour en faire le capi-

taine-général de la ligue. Les dernières horreurs menaçaient l'Italie, Catherine ne pouvait plus tarder : elle appela de Sienne et de Pise ses plus chers disciples et se mit en route pour la France. Le 18 juin, elle arrivait à Avignon, avec une escorte de moines et de chevaliers. Grégoire lui avait fait préparer « une belle maison, avec une chapelle très ornée. » Au bout de deux jours, il la reçut en consistoire solennel, assis sur le trône, en présence du sacré-collège. Le saint-père et Catherine s'entretinrent par interprète. Elle parlait en toscan vulgaire, et Fra Raimondo traduisait en latin. Lors de la première audience, le pape fut ému profondément et lui dit : « Afin que tu voies clairement que je veux la paix, je remets toutes choses en tes mains, je te recommande seulement l'honneur et le bien de la sainte église. »

Dès ce moment elle multiplie ses démarches et ses lettres. Elle sollicite, à Avignon, les cardinaux et les seigneurs attachés à la cour de Grégoire; elle gourmande, à Florence, les *Huit de la guerre*, qui viennent d'établir un impôt maladroit sur les biens des clercs; elle presse l'envoi de l'ambassade florentine. « Vous me gâtez, par vos imprudences, tout ce que je sème ici, » écrit-elle. Le pape, à son tour, s'impatientait du retard des Florentins et disait : « Croyez-moi, ils m'ont bien trompé, ils vous tromperont aussi. » Enfin apparaissent trois députés des *Huit;* mais c'étaient des fourbes chargés par leurs maîtres, qui ne souhaitaient que la prolongation de la brouille, de faire tout échouer. Catherine les supplie de se confier à elle, « au nom de son grand amour de Florence, pour laquelle elle voudrait mourir; » ils lui répondent qu'ils ne reconnaissent point ses pouvoirs et n'ont affaire qu'au pape tout seul. Mais, avec celui-ci, ils le prennent sur un ton si arrogant, que les négociations sont rompues. Toutes sortes d'intrigues, la jalousie des courtisans, l'hostilité des cardinaux, qui redoutent le départ pour Rome, la curiosité malveillante des dames d'Avignon, qui tournent en dérision la vertu de Catherine, embarrassent de la façon la plus grave l'action de la jeune femme. Si Grégoire XI s'entretient volontiers avec elle, la consulte en présence du sacré-collège et lui demande ses prières, les prélats français la poursuivent jusqu'au fond de sa cellule par leurs interrogatoires perfides sur les subtilités de la théologie ; ils cherchent à déconcerter la mystique italienne par leur morgue scolastique, à la tenter dans sa foi, comme feront plus tard les inquisiteurs de Jeanne d'Arc. Une nièce du pape la surprend en extase à la table de la communion et lui enfonce dans le pied une aiguille d'acier; Catherine, réveillée par la douleur, sort chancelante et ensanglantée de l'église.

Elle luttait cependant, sans se décourager, demandait à grands

cris, en face des cardinaux et des clercs, le rétablissement des mœurs austères dans l'Église, l'abolition de la simonie, le retour à la papauté évangélique; elle croyait mettre la main sur le chef de la croisade, Louis d'Anjou, second fils de Charles V; elle reprochait à Grégoire sa timidité et l'excès de sa douceur, par-dessus tout, elle voulait que le siège apostolique revînt à Rome sans plus tarder. Jamais peut-être, depuis les prophètes juifs, on n'avait parlé au sacerdoce avec une plus audacieuse fermeté. Le pape, dont elle troublait la conscience, sentait comme un charme étrange quand elle se tenait debout à ses pieds; elle séduisait l'âme noble de Grégoire et la violentait en même temps. Durant les jours de cet extraordinaire apostolat, la fille du teinturier de Sienne fut réellement la maîtresse de l'Église et de la chrétienté. Peu à peu, elle chassait la terreur que le pape gardait des souvenirs tragiques de Rome, des tortures morales endurées par Urbain V, du retour de son prédécesseur à Avignon. Elle pliait la volonté de Grégoire, répondait à ses objections, lui persuadait qu'elle seule avait raison contre les sollicitations du roi de France et du duc d'Anjou, les inquiétudes intéressées du sacré-collège qui faisait au pontife un épouvantail des empoisonnemens historiques du siècle, l'émotion croissante de la ville qui prétendait retenir, au prix même d'une émeute, le chef de l'Église. Le duc d'Anjou disait au pape, selon Froissart: « Si vous mourez de par-delà, ce qui est bien apparent, si comme vos maistres de physique me dient, les Romains, qui sont merveilleux et traîtres, seront maîtres et seigneurs de tous les cardinaux et feront pape de force, à leur volonté. » Certes, Grégoire XI ne craignait pas le climat énervant de Rome, les vapeurs pestilentielles du Tibre, les figues empoisonnées dont était mort, disait-on, Benoît XI; il était convaincu que Dieu lui parlait par sa servante Catherine; ce n'était pas non plus la révolution que ce départ allait ajouter à l'histoire si tourmentée de l'Église qu'il redoutait; mais il souffrait d'avance de la mélancolie des derniers adieux, de l'heure amère, disait Dante, « où l'on a pris congé de ses doux amis. » Catherine devinait aussi en lui l'effroi des cœurs timides qu'attriste la pensée d'une résolution très grave, irrévocable; il se résignait à quitter la France, à se jeter dans la fournaise italienne, mais il n'osait dire: « A demain! » Alors elle écrivit cette lettre si curieuse où elle lui conseille le stratagème « d'une sainte fourberie, *un santo inganno.* » — « Faites semblant de prolonger votre séjour pour quelque temps, et puis partez à l'improviste et bien vite. » Mais elle disait encore: « Dépêchons-nous, mon cher père, sans aucune crainte: si Dieu est avec vous, personne ne sera contre vous. »

Grégoire XI consentit à demi au mensonge joyeux que lui recom-

mandait Catherine : il fit armer en secret une galère sur le Rhône. Le 13 septembre, les portes du palais pontifical s'ouvrirent tout à coup ; le pape, accompagné de quinze cardinaux, s'apprêtait à descendre vers le fleuve. La mule qu'on lui présenta d'abord se cabra et refusa son cavalier, accident qui sembla de mauvais augure. Le père du pape accourut tout en larmes et poussant de grands cris, afin d'empêcher la sortie de son fils : « Tu passeras d'abord sur mon corps, » lui dit-il. Grégoire répondit : « Dieu a dit : Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » La foule muette s'ouvrit pour laisser la voie libre à l'Église romaine retournant vers la ville éternelle. A Marseille, où le cortège s'arrêta onze jours, vingt galères italiennes et françaises attendaient à l'ancre, commandées par le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. La flotte, assaillie en dehors du port par une grosse tempête qui emporta d'un coup de vague l'évêque de Luni, mit seize jours pour atteindre Gênes. Sainte-Catherine arrivait, de son côté, par la voie de terre, dans cette ville et fort à propos pour relever le courage de Grégoire. Celui-ci, brisé par la lassitude du voyage, s'abandonnait aux prières de ses courtisans ; déjà Rome, excitée par les émissaires de Florence, s'agitait d'une façon menaçante à l'approche de son évêque ; le saint-père, oublieux de ses promesses, s'engageait en consistoire public à rebrousser chemin vers la Provence. Catherine eut alors recours aux entrevues secrètes, la nuit, dans la cellule du couvent où elle s'était retirée. Grégoire sortait réconforté de ce mystique tête-à-tête ; il recevait de la jeune femme l'illusion de l'héroïsme, et celle-ci, dans les longues heures d'insomnie qui suivaient ces furtifs entretiens, disait à Dieu : « O amour éternel, si la lenteur de ton vicaire te déplaît, punis mon corps que je t'offre et te rends ; frappe-le de verges et détruis-le à ton bon plaisir. »

Le 20 octobre, le pape reprenait la mer, qui lui fut encore plus inclémente qu'au départ de Marseille. Sa vie fut plus d'une fois en péril ; ses cardinaux tombaient malades ; celui de Narbonne fut renvoyé à terre et s'en alla mourir à Pise. Cette traversée, coupée par de fréquentes stations aux ports de Ligurie et de Toscane, fut d'une durée étonnante. La tempête força les voyageurs à séjourner neuf jours à Livourne. Ils touchèrent à l'île d'Elbe, à Piombino, à Orbitello, au cap Argentaro et débarquèrent à Corneto, le 5 décembre. Les négociations s'ouvrirent aussitôt entre les cardinaux de Porto, d'Ostie et de Sabine, et le parlement populaire du Capitole, et le traité conclu autrefois avec Urbain V fut renouvelé. Rome rendait au pape le droit de souveraineté féodale sur le Patrimoine, les ponts, portes, tours et forteresses de la ville, le Transtevere et la cité léonine ; le pape promettait de laisser en fonctions les exécuteurs de

justice et les milices communales, dont les chefs étaient tenus de lui prêter serment. Après avoir célébré tristement à Corneto la solennité de Noël, Grégoire dut s'embarquer encore sur sa galère provençale le 13 janvier 1377 : car Viterbe et Civita-Vecchia révoltées lui fermaient la route de terre. Le lendemain, il abordait à Ostie, la région désolée de l'embouchure du Tibre. Vers le soir, parurent les députations de Rome qui portaient le traité ; à la nuit, il y eut des danses à la lueur des flambeaux. Le jour suivant, le pape remonta le Tibre sur sa galère : le peuple accourut avec des lumières pour voir glisser dans les ténèbres, sous la basilique de Saint-Paul, ce fantôme des anciens jours, la barque apostolique. On jeta l'ancre au milieu du fleuve, et, au lever du soleil, Grégoire débarqua en présence de la foule. Le cortège se mit en marche ; en tête, allaient des bateleurs vêtus de blanc, qui sautaient et frappaient des mains, puis 2,000 hommes d'armes sous les ordres de Raymond de Turenne. Sainte Catherine avait cependant recommandé d'éviter tout appareil militaire : « Tenez seulement la croix à la main, » écrivait-elle quelques jours auparavant. Les magistrats à cheval, les milices de la commune et les arbalétriers entouraient le pontife, porté par un palefroi richement harnaché, sous un baldaquin de pourpre, dont le sénateur et les nobles tenaient les bâtons. On suivit, entre le Tibre et l'Aventin, le solennel désert de Rome ; devant la porte et les tours crénelées de Saint-Paul étaient rangés le clergé et les moines : c'est là qu'on remit au pape les clés de la ville. La foule couvrait jusqu'aux toits des maisons, les femmes pleuraient de joie, une pluie de fleurs tombait sur le passage du saint-père. Vers le soir seulement, le cortège parvint à Saint-Pierre, où brûlaient 18,000 lampes, et Grégoire XI se jeta épuisé et les bras ouverts sur le tombeau des grands apôtres, pères du christianisme et de l'Église.

Catherine ne vit pas ce triomphe préparé par elle à la papauté. Elle était rentrée modestement dans sa pauvre maison de Sienne, croyant sa mission terminée. Un événement atroce vint la tirer de sa quiétude ; le malentendu entre le saint-siège et l'Italie se compliquait d'une tragédie imprévue. La ville de Cesena s'était révoltée, le 1er février, contre sa garnison de Bretons et en avait massacré 300 ; le légat fit venir la garnison mercenaire de Faenza et lui ordonna de châtier les rebelles ; 8,000 habitans purent s'enfuir à travers champs, environ 4,000 furent égorgés dans les rues ou dans leurs maisons. La péninsule poussa un cri d'effroi et Florence invoqua la pitié des princes de la chrétienté. Rome, dont l'enthousiasme s'était bientôt refroidi, se redressait déjà avec un geste de menace. Le traité conclu avec le pape demeurait lettre morte. Les nobles et le Capitole démagogique conspiraient à la fois. Gré-

goire se retira en mai à Anagni, la ville où Boniface VIII avait bu un calice si amer. Il séjourna dans la forteresse des Gaetani jusqu'aux premiers jours de novembre. La boucherie de Cesena, qui pouvait donner le signal d'une guerre d'extermination, fit réfléchir la ligue italienne; malgré la défection d'Hawkwood, qui se vendit à Florence, la défaite d'un neveu du pape en Toscane, et les dispositions toujours hostiles de Bernabò Visconti, le saint-siège sut ramener Bologne à l'obédience de l'Église; il enlevait en même temps à la ligue son capitaine-général Rodolfo da Varano; il se réconciliait avec les Romains. Il signa donc un nouvel instrument de paix, qui fut sanctionné, le 10 novembre, par l'assemblée du peuple, après que Grégoire eut réintégré Rome. Si d'ailleurs, d'après les titres des magistrats de la commune qui signèrent de leur côté sur le parchemin, on reconnaît quelle part étroite de principat la constitution toute républicaine de Rome laissait alors au chef de l'Église, le pape n'avait pas moins repris les clés de saint Pierre, et la foi du monde chrétien retrouvait son point fixe d'orientation.

Florence, cependant, résistait toujours à la paix; elle offrait à Grégoire des conditions inacceptables, refusait de rendre les biens de l'Église, de rétablir les tribunaux ecclésiastiques, de rompre le lien qui unissait entre elles les villes de la ligue. Tant que Florence maintenait autour de son gonfalon les cités rebelles, le pontificat romain demeurait à la merci de toutes les surprises. Cette attitude de l'alliée traditionnelle de l'Église est bien digne d'attention. Il est curieux de retrouver, soixante ans après *la Divine Comédie*, dans le sentiment populaire comme au gouvernement de cette ville, la haine mortelle de Dante contre le saint-siège. Florence se sentait vraiment la capitale intellectuelle de l'Italie, qui lui devait l'achèvement de sa langue littéraire, son plus grand poète, sa première grande école de peinture. Pourquoi n'hériterait-elle pas, dans la péninsule et la chrétienté, par la civilisation, la science et l'art, de la place éminente que Rome avait longtemps occupée par sa fonction mystique? Et ne descendrait-elle pas au second rang le jour où Rome, renouant la tradition apostolique, retrouverait la maîtrise religieuse du monde? Elle apportait à ce rêve de grandeur la passion d'une cité toute démocratique qui croyait à la perpétuité de ses libertés, tandis que sa démagogie, de plus en plus impérieuse, repoussait dédaigneusement, à la veille de l'insurrection socialiste des *Ciompi,* cette autorité pontificale, la plus haute des autorités qu'elle se proposait d'abattre. Déjà le gouvernement florentin s'essayait à une sorte de schisme religieux. Les *huit de la guerre*, meneurs du parti de la lutte à outrance, lancèrent un édit en vertu duquel l'interdit pontifical, qui, depuis dix-sept mois, fermait les

églises de la ville et du *contado*, était considéré comme nul et le culte rouvert en dépit du saint-siège.

Grégoire XI se souvint alors de Catherine de Sienne. Celle-ci écrivit sans retard une lettre au peuple de Florence, prenant pour texte les paroles du Sauveur : « J'ai désiré d'un grand désir faire la Pâque avec vous avant de mourir. » Puis elle se mit en route. Niccolo Soderini et les citoyens dévoués à l'Église la reçurent avec respect. Le spectacle singulier que présentait en ce moment la chrétienté florentine lui remua le cœur. Les fidèles, ne pouvant plus prier dans les églises, formaient des confréries laïques, qui, unies aux compagnies de flagellans, se répandaient par les rues en chantant des *laudes* en langue vulgaire. Cette façon de satisfaire sans clergé ni liturgie aux besoins de la conscience fait déjà pressentir la foi libre des réformés. Mais ces symptômes d'anarchie religieuse inquiétèrent d'autant plus la sainte que les fraticelles étalaient avec moins de contrainte leur christianisme très personnel, et que les hérétiques, ou plutôt les incrédules, favorisés par la seigneurie gibeline, se croyaient revenus déjà au bon temps des Farinata et des Cavalcanti. Catherine jugea nécessaire la paix la plus prompte entre le saint-siège et Florence, la paix à la fois religieuse et politique. Il appartenait au saint-siège de pacifier les âmes en levant l'interdit, et les deux dernières lettres de la jeune femme à Grégoire sont un appel à la miséricorde. Mais, pour la réconciliation politique, c'était à Florence de faire le premier pas. Le monde des petits dévots, la vieille bourgeoisie des *arts* que rassurait la présence de la nonne, aidèrent, par un mouvement plus apparent que réel d'opinion, les capitaines de la *parte* guelfe à se rendre prépondérans aux affaires publiques. Ils furent, pendant quelques semaines, les maîtres au gouvernement; mais, selon la bonne tradition révolutionnaire, loin de chercher la paix, ils frappèrent durement leurs adversaires gibelins, les créatures des *huit;* par la mesure de l'*ammonizione,* ils chassèrent une centaine de citoyens de leurs magistratures. Excitée par les *huit,* encouragée par le gonfalonier de justice Silvestre de Médicis, qui fondait alors, sur le parti démagogique, la fortune naissante de sa maison, la populace fit, par une émeute brutale, l'essai de la révolution très prochaine des *Ciompi*. On massacra tous les Guelfes que l'on put, on pilla leurs maisons, et, une fois vides, on les brûla. Le bruit courut que Catherine avait été la cause des violences des capitaines : la foule marcha sur la maison où elle demeurait. Ses amis l'entraînèrent dans un jardin du voisinage; mais l'émeute alla au jardin avec des cris de mort; elle s'était agenouillée et priait : « C'est moi, dit-elle au premier qui s'approcha d'elle, prends-moi et tue-moi! mais je t'ordonne, au nom de Dieu, d'épargner ici tous les

miens ! » — « Ces paroles, écrit-elle, furent comme un couteau qui lui perça le cœur. » Quand ces furieux se furent éloignés, elle dit à ses compagnes : « Misérable femme que je suis, qui n'ai point été digne du martyre ! » Mais il était dès lors évident que l'influence de Catherine, toute-puissante sur l'âme du pape, était perdue pour Florence. L'intervention du roi de France et de Bernabò lui-même acheva l'œuvre où ses forces s'épuisaient en vain. Les deux adversaires convinrent de fixer en un congrès, à Sarzane, les conditions de la paix. Les délégués de Florence et ceux de Rome avaient à peine entamé les négociations que Grégoire XI mourait, le 27 mars 1378, après quatorze mois de séjour en Italie.

V.

Peut-être mourait-il à temps pour le saint-siège et la chrétienté, pour l'honneur de son nom et le repos de la conscience de Catherine. Il avait la nostalgie de la France, se croyait un exilé à Rome, vivait solitaire et triste au fond du Vatican. Déjà on murmurait à son oreille des conseils de fuite ; il souhaitait de revoir le ciel de Provence. Le bruit de son départ probable inquiétait la ville. La vie lui manqua tout à coup à l'heure où, par un acte de faiblesse, il pouvait jeter l'église dans une catastrophe. L'incertitude du lendemain pour le christianisme, l'approche du schisme qu'il prévoyait comme on sent venir un orage, remplissaient son âme d'une angoisse immense. Se jugeant tout près de la mort, il dicta une bulle pour faciliter les conditions du conclave. Il prescrivait aux cardinaux présens à sa cour de se réunir sur-le-champ, sans convoquer ou attendre leurs collègues éloignés ; le conclave pouvait se tenir à Rome ou en dehors de Rome, en n'importe quel lieu ; l'élection, aussi rapide que possible, était valable au-dessous de la majorité traditionnelle des deux tiers des voix ; le pape, quel qu'il fût, que les pères du conclave auraient élu, serait vénéré par le monde chrétien comme pontife légitime ; Grégoire suppliait ses cardinaux de choisir le plus pur et le plus digne.

Je ne crois pas qu'il y ait eu un conclave plus étrange que celui qui s'ouvrit au lendemain des funérailles de Grégoire XI. La commune romaine, craignant les bandes anglaises qui rôdaient dans le voisinage, était en armes ; les garnisons du Latium campaient dans Rome ; les chefs des familles seigneuriales étaient éloignés de la ville, les trésors de l'église transportés au château Saint-Ange. Les magistrats sollicitaient des cardinaux un pape italien. Le 7 avril, le sacré-collège se réunit au Vatican au moment d'un orage ; tandis que le tonnerre tombait sur le palais apostolique, une foule furieuse, que contenaient à peine les milices communales, criait au dehors :

Romano o italiano lo volemo! Les cardinaux français formaient la majorité d'électeurs; ils renonçaient sincèrement à l'élection d'un nouveau pape français. On n'avait que deux cardinaux romains, Tibaldeschi, tout à fait sénile, et Orsini, trop jeune, et d'une famille trop dangereuse. Les cardinaux de Florence et de Milan tenaient à des cités suspectes à l'église. L'embarras était grand, la situation terrible. Les capitaines de quartiers entraient de force dans la chapelle du conclave et disaient, selon Froissart : « Baillez-nous un pape romain qui nous demeure, ou autrement nous vous ferons les têtes plus rouges que vos chapeaux ne sont. » Les français désignèrent alors, en dehors du sacré-collège, le vice-chancelier de l'église, Bartolomeo Prignano, archevêque de Bari, un prêtre austère et savant, client de la maison d'Anjou et qui pouvait rapprocher l'Italie et la France. Un premier scrutin fut favorable à Prignano. Il était environ minuit, le peuple criait toujours, se battait contre les gardes du conclave, entassait des matières incendiaires autour du Vatican, sonnait le tocsin dans tous les campaniles. Le second tour de scrutin donna à Prignano l'unanimité des suffrages, moins la voix d'Orsini. Celui-ci, par vengeance, fit courir sur la place de Saint-Pierre, pendant le souper des cardinaux, le bruit de l'élection de Tibaldeschi, et la populace joyeuse enfonça les portes du palais et monta à l'assaut du conclave pour adorer son pape romain. Les cardinaux, pâles d'épouvante, coiffèrent à la hâte d'une mitre pontificale le vieux Tibaldeschi, lui jetèrent une chape sur l'épaule, l'assirent tout tremblant sur le trône, et abandonnant ce pape de paille et le vrai pape caché, à demi mort de peur, dans une chambre de l'appartement pontifical, se dérobèrent, à la faveur du désordre, têtes nues, *sine capis et capellis*. Quand Tibaldeschi revint à lui, il avoua ingénument la tragi-comédie et nomma l'élu. Le peuple, irrité de cette trahison, put rejoindre quelques-uns des pères, et les traîna de force au conclave où ils confessèrent la supercherie et dénoncèrent le vrai pontife. Le tumulte fut tel alors qu'ils purent encore s'échapper du Vatican, les uns se sauvèrent au Saint-Ange, d'autres coururent éperdus hors des murs, dans la campagne. Le sang-froid des chefs de la commune fut le salut de l'église et de la ville. Le cardinal de Florence les convainquit de la validité de l'élection; le peuple se remit de son émotion; le nouveau pape était, après tout, un Italien. Prignano demanda une troisième épreuve électorale ; les cardinaux réfugiés au Saint-Ange envoyèrent leur vote par écrit, ceux qui couraient dans l'*agro romano* revinrent l'un après l'autre à Saint-Pierre et donnèrent leur adhésion. Le 18 avril, jour de Pâques, Urbain VI était couronné selon les rites séculaires, et prenait possession du Latran.

Le schisme ne se fit point attendre longtemps. Urbain VI était

le pontife le plus propre à mettre l'église en feu. Une élévation si imprévue exaspérèrent l'orgueil et la violence de ce Napolitain. Il traita dès le premier jour, avec une extrême dureté, les cardinaux qui venaient de l'appeler de son petit évêché au gouvernement de la chrétienté. Au premier consistoire, il leur enjoignit de revenir au plus vite à la simplicité des apôtres, à résider dans leurs diocèses, à refuser les présens des princes. Cette façon brusque d'imposer la réforme déplut aux cardinaux français qui formèrent aussitôt, autour de Robert de Genève, un parti d'opposition encouragé par Jeanne de Naples. A la fin de mai, les *ultramontains* se retirèrent à Anagni, afin de respirer, disaient-ils, un air plus salubre, laissant Urbain à Rome, seul avec ses quatre cardinaux italiens. Le pape, à son tour, changea d'air et s'établit à Tivoli. Cependant les bandes bretonnes, répondant à l'appel du sacré-collège, poussaient jusqu'aux murs de Rome, battaient, le 16 juillet, les Romains au pont Salaro, puis se repliaient sur Anagni. Quand les cardinaux rebelles se virent appuyés par une armée, ils lancèrent, le 20 juillet, leur manifeste. Ils déclaraient nulle l'élection d'Urbain VI, faite sous la pression de l'émeute. Urbain, avec une sagesse politique que son règne ne devait plus montrer, se déclara tout prêt à s'incliner devant la décision d'un concile. Les intransigeans rejetèrent cette proposition, et, le 9 août, publièrent une encyclique par laquelle ils enjoignaient à Urbain de se démettre, à la chrétienté de lui refuser l'obéissance. Malgré les consultations des premiers canonistes du temps, toutes favorables à l'élection, et les dernières paroles du pauvre Tibaldeschi, le pape postiche de la nuit du 7 avril, qui témoigna en mourant de la sincérité du scrutin, les dissidens ouvrirent à Fundi un nouveau conclave où les trois derniers cardinaux italiens se laissèrent attirer, par l'espoir qu'on inspira à chacun d'eux qu'il serait élu. Le 21 septembre, le cardinal de Genève, dont les mains étaient encore teintes du sang de Cesena, Clément VII, était choisi. Les trois Italiens protestèrent et allèrent cacher leur honte dans un château des Orsini, près de Tagliacozzo.

Urbain revint à Rome. Il ne pouvait rentrer au Vatican, car le Saint-Ange était aux mains d'un gouverneur dévoué au parti français, il descendit à Santa-Maria Nuova, au Forum, puis à Santa-Maria du Transtevere. Il n'avait plus près de lui un seul de ses cardinaux ; les prélats de sa cour l'abandonnaient l'un après l'autre pour rejoindre le pape de Fundi. Jamais le saint-siège romain n'était tombé dans une désolation plus profonde. Mais Catherine veillait toujours sur l'église. Dès le début du nouveau pontificat, elle avait su fléchir l'âme altière d'Urbain en faveur de Florence : la paix avait

été conclue à des conditions modérées, l'interdit levé, et la cité de Dante était redevenue, écrit Matteo Villani, « le bras droit de l'église. » Aux premiers symptômes du schisme, elle avertit les cardinaux du parricide qu'ils allaient commettre; elle engagea le pape à nommer au plus vite un sacré-collège italien. En un même jour, il donna la pourpre à vingt prélats, à deux Orsini, à deux Colonna. Il était bien tard : la France, l'Université de Paris, Jeanne de Naples, un grand nombre d'évêques se déclaraient pour Clément VII ; puis, ce fut le tour de la Savoie, de l'Espagne, de l'Écosse ; déjà l'Occident ne distinguait plus le pape régulier de l'antipape. Désespéré, Urbain appela sainte Catherine, qui vint tranquillement s'asseoir au chevet de l'église romaine. Il la pria de convoquer dans la ville apostolique les plus grands chrétiens de l'Italie : sur un signe de sa main, les saints accoururent du fond de leurs solitudes, des forêts de Vallombreuse, des montagnes de Nice ou de Spolète. Elle écrivit aux monastères afin qu'on priât nuit et jour pour l'évêque universel. Elle relevait, dans les consistoires, le courage du pape et celui du sacré-collège. Urbain VI, raffermi par les paroles de cette femme singulière, prit résolument l'offensive. Il acheta à prix d'or un condottière, Alberigo Barbiano, qui, en avril 1389, battit à Marino les Bretons de Clément VII; il lui donna, pour orner son triomphe, une bannière où était écrit, en lettres d'or, le cri que poussera plus tard Jules II : « L'Italie délivrée des Barbares. » Il assiégea, dans ce même mois, la forteresse du Saint-Ange, dont les bombardes avaient incendié le Borgo. Son château-fort une fois reconquis, il se rendit au Vatican, pieds nus, à la suite d'une procession, au milieu de tout le peuple. L'antipape se réfugia à Naples, puis à Avignon. Urbain VI était désormais le pape de Rome et de l'Italie. Mais, pareil à presque tous ses prédécesseurs, il n'était le maître à Rome que selon le bon plaisir du peuple. Un jour de sédition, la foule armée envahit le Vatican : Urbain VI se souvint du dernier acte de grandeur de Boniface VIII : il revêtit les habits pontificaux, et la tiare au front, assis sur le trône, i attendit les rebelles et leur dit, comme autrefois le Seigneur aux Juifs : « Qui cherchez-vous? » Ils s'arrêtèrent, interdits, et se retirèrent silencieusement. Catherine s'employa encore à pacifier les esprits, prêchant au pape l'indulgence et la charité, aux séditieux le repentir, au peuple de Rome l'obéissance. Elle sollicitait les princes du parti de Clément VII, le roi de France, la reine Jeanne, elle encourageait Venise dans la confession d'Urbain VI, elle aidait à l'alliance de Louis de Hongrie et de Charles de Duras, arrière-petit-fils de Charles II d'Anjou, avec le saint-siège. Elle se hâtait ainsi, d'une façon un peu fébrile, se sentant aux prises avec une nécessité historique plus forte que son génie, voyant déjà l'ombre de la mort

s'allonger sur le sentier où elle cheminait pour la gloire de Dieu, si douloureusement, depuis le jour de sa première mission florentine. Elle avait trente-trois ans; un apostolat si passionné avait détruit sa santé : elle touchait au terme de son pèlerinage. Le 30 janvier 1380, elle écrivit une dernière fois à Urbain VI. Elle recommandait la prudence à l'impétueux pontife. Le 15 février, avec une peine extrême, elle dicta ses adieux au fidèle Raimondo, son père spirituel. Dans cette lettre, où elle imagine que Dieu lui parle, elle esquissait, avec sa finesse habituelle d'observation, le caractère du pape. « Regarde en moi, Catherine, et vois l'époux de cette épouse, le souverain pontife : vois sa sainte et bonne intention, qui lui fait perdre toute mesure. Je permets que par sa conduite sans mesure, et la terreur qu'il inspire à ses sujets, il nettoie la sainte église; mais d'autres viendront, qui l'occuperont par l'amour. Dis à mon vicaire qu'il rende sa puissance juste et accorde la paix à quiconque voudra la recevoir. » Aux disciples qui entouraient sa couche, elle adressa les paroles du Sauveur à son dernier souper, les paroles de François d'Assise mourant à ses frères : « Aimez-vous, mes fils, aimez-vous tendrement, et vous montrerez ainsi que vous me voulez toujours pour votre mère... Croyez fermement, mes très doux enfans, que, me séparant de mon corps, j'ai en vérité consumé ma vie pour la sainte église, et cela est mon don particulier. Je m'en vais du monde où j'ai souffert sans mesure, je vais me reposer dans la mer pacifique, le Dieu éternel; mais je vous promets que, loin des ténèbres de la vie, unie à la vraie lumière, je vous serai plus utile que je ne le fus ici-bas. » Au moment de rendre l'âme, elle se tourna vers ses amis et vers sa mère, et dit : « Mon vœu suprême est que vous confessiez toujours bien haut qu'Urbain est vrai pontife et que vous n'hésitiez pas à mourir pour lui et pour l'église. » Puis elle leva la main et traça le signe de la croix sur les têtes inclinées de tous ceux qu'elle avait le plus aimés, murmura la parole sainte : « Père, je remets mon esprit entre tes mains, » et expira avec une figure angélique, le 29 avril 1380.

Des événemens inouïs suivirent de près la mort de sainte Catherine. Urbain VI sembla saisi de frénésie. Il jeta sur le royaume de Naples Charles de Duras; celui-ci battit l'armée de Jeanne Ire, s'empara de la vieille reine et la fit étrangler à l'aide d'un cordon de soie. L'antipape d'Avignon lança de son côté son prétendant, un autre Angevin, Louis, à la tête d'une armée française. Urbain ramassa tout ce qu'il put des bandes d'Hawkwood et marcha sur Naples au secours de son pupille. Au bout de quelques jours, il se brouillait mortellement avec Charles ; au lieu de retourner à Rome, il s'enfermait avec ses cardinaux dans la citadelle de Nocera. Le sacré-collège, qui le haïssait, conspira; en plein hiver, il fit jeter

six cardinaux au fond d'une citerne fangeuse, pleine de reptiles; tandis que les pauvres gens, transis et affamés, criaient miséricorde, le pape, son bréviaire à la main, allait et venait, priant à haute voix, le long d'une galerie d'où il voyait la citerne, « sa figure, écrit un témoin, ardente comme un flambeau, par l'excès de la colère, » — « pareil à un fou furieux, » écrivent les cardinaux qui avaient eu la bonne fortune de rester à Naples. Urbain mit le royaume en interdit et déposa Charles, qui vint assiéger Nocera; au son des trompettes, tout autour des remparts, le roi promit 10,000 florins d'or à qui lui livrerait le saint-père, mort ou vif. Deux fois par jour, le pape paraissait à une fenêtre de son château, une clochette d'une main, une torche de l'autre et excommuniait l'armée angevine. Un Orsini réussit à ouvrir aux assiégés un passage à travers les assiégeans. Urbain VI s'enfuit, escorté par quelques centaines de soldats d'aventure de toutes nations, qui ne pensaient qu'à le vendre pour quelques écus; il emportait ses cardinaux, presque mourans, après sept mois de citerne, attachés sur leurs chevaux. Alors commença une chasse extraordinaire, le pape et l'église courant, sous le ciel enflammé du mois d'août, par les montagnes et les vallées, d'abord vers Salerne, puis vers l'Adriatique. En route, le pape fit tuer l'évêque d'Aquila, et reprit sa course démoniaque, laissant le cadavre dans la poussière blanche du grand chemin. Enfin, toujours poursuivi, le cortège atteignit la mer près de Trani; au loin parurent les galères de Gênes, qui recueillirent le pontife. Urbain VI ne remit le pied que trois années plus tard dans la ville éternelle.

Tel fut le pape étrange que Catherine de Sienne appelait « mon père très doux. » Le spectacle de ce pontificat eût-il pu obscurcir la foi que « la sainte dame » avait en sa mission, et lui inspirer quelque regret d'avoir ramené la papauté de France en Italie, au siège du premier apôtre, à la pierre angulaire de l'église? Les mystiques et les prophètes ont des grâces d'état : si indignes que soient les instrumens terrestres dont Dieu se sert pour réaliser ses desseins, ils savent que ceux-ci sont excellens et que les misères humaines n'en altèrent point la beauté. A l'origine du schisme, elle avait prédit que l'église passerait par de cruelles épreuves, mais qu'après les jours de deuil, viendrait le temps de la paix et de la joie. L'histoire a mis bien des années à donner raison à sainte Catherine et peut-être n'a-t-elle pas encore aujourd'hui répondu à toutes ses espérances. Mais, pour les prophètes et les mystiques, le temps ne compte guère, car ils lisent au livre de l'éternité des secrets qui sont leur consolation et la vertu de leur apostolat.

ÉMILE GEBHART.

UN

TÉMOIN AMÉRICAIN

DE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

GOUVERNEUR MORRIS.

The Diary and Letters of Gouverneur Morris, edited by Anne-Cary Morris, 2 vol. New-York, 1888.

I.

Gouverneur Morris naquit le 31 janvier 1752, à Morrisania, dans l'état de New-York ; il perdit son père de bonne heure, et fut élevé par les soins de sa mère. Il se prépara au barreau, et fut nommé, en 1775, membre du premier congrès provincial de New-York : il s'y fit remarquer par ses efforts pour empêcher l'introduction de l'esclavage dans l'état de New-York. Quand les colonies se séparèrent de l'Angleterre, Morris resta lié à leur sort, malgré ses parentés anglaises et ses liens avec les tories. Il prit une part active aux discussions des premiers congrès : en octobre 1778, c'est lui qui rédigea les premières instructions envoyées à un ministre d'Amérique : ce ministre n'était autre que Franklin. Il n'a malheu-

reusement laissé nulle trace de ses nombreux travaux à cette époque; établi à Philadelphie, il y fut victime en 1780, d'un accident qui le força à subir l'amputation de la jambe gauche au-dessous du genou : « Mon bon monsieur, dit-il au chirurgien qui lui expliquait la nécessité de l'opération, vous raisonnez si bien et vous me montrez si bien les avantages qu'on a à être sans jambes, que je suis presque tenté de me séparer des deux. » Morris était remarquablement beau, ses portraits en font foi, et il dut se résigner à porter toute sa vie une jambe de bois.

Il prit place parmi les membres de la convention qui rédigea la constitution fédérale. Ses instincts étaient éminemment conservateurs; il opina pour la nomination des sénateurs à vie, il ne voulait donner les droits électoraux qu'aux propriétaires du sol. Il s'opposa énergiquement à l'esclavage et le dénonça comme une institution néfaste. Madison a écrit que « la perfection du style et de l'arrangement de la Constitution est l'œuvre de la plume de Morris. »

Morris était riche ; à la mort de sa mère, il avait acheté la part que son frère aîné, général dans l'armée anglaise et marié à la duchesse de Gordon, avait dans Morrisania; financier habile, il fit avec beaucoup de succès des exportations de tabac et de blé en Europe; laissant son second frère Robert en Virginie, il partit pour l'Europe en 1788, pour aller veiller en France à l'exécution de certains marchés faits avec les fermiers généraux.

Morris descendit à Paris à l'hôtel de Richelieu, rue de Richelieu. Les lettres de recommandation que Washington lui avait données lui ouvrirent toutes les portes; ses avantages personnels, sa bonne grâce, sa gaîté, ses manières, son esprit naturel en firent rapidement une sorte de favori. « Il faut, disait M. de Talleyrand, avoir vécu en France dans les années qui précédèrent la révolution pour savoir ce que c'est que le plaisir de vivre. » Morris paraît avoir goûté ce plaisir aussi vivement, plus vivement peut-être qu'aucun Français. Mais ses lettres n'auraient qu'un intérêt de second ordre, si elles n'étaient que des notes prises sur la société polie de l'époque, sur ses amusemens, ses modes, ses distractions; ce qui leur donne un intérêt supérieur, c'est qu'on y sent tout de suite remuer les passions qui déjà préparaient la révolution; on voit grandir chez les uns l'aveuglement fatal qui va les précipiter dans mille dangers; chez les autres, on voit naître le goût du désordre, l'horreur de tout frein, la perversité qui s'ignore et qui ne sait pas encore tout ce dont elle est capable : chez tous, ou presque tous, l'amour du changement, l'entraînement vers l'inconnu, la nouveauté.

A peine arrivé, Morris écrit à M. de Moustier, qui est en Amérique : « Votre nation traverse une crise importante. Aurons-nous

une constitution, ou le bon plaisir continuera-t-il d'être la loi? Cette question agite tous les esprits et tous les cœurs. La volupté elle-même se soulève sur son lit de roses et observe de loin avec anxiété la scène affairée à laquelle nul n'est plus indifférent. Vos nobles, votre clergé, votre peuple sont en mouvement pour les élections. Un esprit qui a sommeillé pendant des générations se dresse et cherche de toutes parts, ardent à posséder ce qu'il ne sait comment obtenir, actif, énergique, facile à diriger, facile, hélas, aussi à égarer. » Le roi Louis XVI a proclamé du haut du trône qu'il veut faire tomber toutes les entraves que le temps, que les accidens de l'histoire ont opposées à la félicité universelle. A la veille de la réunion des États Généraux, toute la France est comme en fermentation : dans les salons où il fréquente, Morris s'étonne souvent et quelquefois se scandalise : en revenant d'être présenté à Versailles à M. de Montmorin, le ministre des affaires étrangères, il dîne chez « les Tessé, des républicains de la plus belle eau. La comtesse, qui est pourtant une femme fort raisonnable, a formé ses idées de gouvernement d'une façon qui ne convient, je pense, ni à la situation, ni aux circonstances, ni aux dispositions de la France, et il y en a beaucoup comme elle. » Mme de Lafayette ne cache pas à Morris qu'elle le tient pour un aristocrate ; et il s'aperçoit que « ses idées sont trop modérées pour sa compagnie. »

Dans une lettre à Washington (le 29 avril 1789), il montre d'abord que la liberté française intéresse les États-Unis : « Les meneurs sont nos amis : beaucoup d'entre eux en ont pris les principes en Amérique et ont été échauffés par notre exemple : leurs ennemis ne se sont guère réjouis du succès de notre révolution. » Mais il ne se fait point d'illusions ; « les matériaux d'une révolution dans ce pays sont médiocres. » Il s'étend longuement sur la dépravation morale de la nation ; non qu'il n'y ait des hommes, des femmes dont la vertu soit éminente, mais ces figures vertueuses ressortent sur un fond très sombre. Il montre partout la plus grande indifférence à tenir des engagemens. « Le défaut de consistance est tellement dans le sang, la moelle et l'essence de ce peuple, que quand un homme important, d'un rang élevé, rit aujourd'hui de ce qu'il disait hier sérieusement, cela paraît tout naturel... La grande masse n'a d'autre religion que ses prêtres, d'autre loi que ses supérieurs, d'autre morale que son intérêt. Voilà les créatures, qui, conduites par leurs curés ivres, vont maintenant sur les grandes routes « à la liberté, » et le premier usage qu'elles en font est de s'insurger partout pour avoir du pain. » L'immoralité française, que Morris peignait sous de si noires couleurs, ne s'accordait pas mal avec ses goûts ; partout où il allait, il faisait sa cour avec une vivacité et un entrain surprenans chez un Adonis à jambe de bois. Mme Anne-Cary

Morris, qui publie les lettres et la correspondance de Gouverneur Morris, a fait de nombreuses coupures; il en reste assez pour montrer que Morris cherchait toujours et trouvait quelquefois les bonnes fortunes; il poussait sa pointe un peu partout, sans beaucoup de mesure. *Audaces fortuna juvat.* Parmi les rivaux qu'il rencontra, nous trouvons l'évêque d'Autun, dont il parle très fréquemment et sur lequel il donne de curieux détails. On se vit d'abord chez Mme de Flahault, dont l'évêque d'Autun était un des familiers. Il est impossible de ne pas être choqué par la fatuité de Morris, il a une façon de dire : « Nous verrons » quand il a fait les premières avances et posé quelques jalons auprès d'une nouvelle connaissance, qui serait tout à fait risible, si l'on ne soupçonnait que cette assurance a dû plus d'une fois le servir. Il avait de l'esprit; il avait pris très vite le ton de la société française, comprenant à demi-mot, sans lourdeur, ennemi de l'ennui, de l'affectation, serviable, toujours prêt à obliger et sans autre but que le plaisir de plaire; il veut tout savoir, tout connaître, il s'intéresse à tout; son rare bon sens lui donne de la fixité dans cette vie remuante et quand tout va bientôt changer et se dissoudre autour de lui. Pendant que se préparent les élections pour les États Généraux, Morris, qui entend parler de résistance dans les salons, écrit : « Mon opinion est que si la cour voulait maintenant revenir en arrière, il est impossible de conjecturer ce qui arriverait. Les chefs du parti patriotique se sont tellement avancés qu'ils ne peuvent plus reculer sans danger. S'il y a la moindre vigueur dans la nation, le parti dominant dans les États Généraux pourra, s'il lui plaît, renverser la monarchie elle-même, si le roi compromet son autorité dans une lutte (20 avril 1789). » Morris était un financier très habile, et était nourri des meilleures notions d'économie politique. Il faisait des projets pour remédier à l'état des finances françaises, qui occupait alors tous les esprits et qui était la cause de la convocation des États Généraux, mais il devinait que les États Généraux ne s'occuperaient pas seulement de finances. Il assiste à Versailles, en compagnie de Mme de Flahault, au défilé des députés se rendant à l'église Saint-Louis, il note que le roi est salué des cris de « Vive le roi, » mais que personne n'acclame la reine. Il assiste aussi à l'ouverture des États Généraux le 5 mai, dans la grande salle des Menus; la scène est trop connue, pour qu'on en donne la description qu'il en fait; il faut pourtant en citer quelques lignes, où perce l'émotion personnelle. « Le roi fait un discours court et excellent et s'assoit; la reine est à sa gauche, deux degrés plus bas que lui. Le ton et la manière ont toute la fierté qu'on peut attendre ou désirer d'un Bourbon. Il est interrompu dans sa lecture par des acclamations si ardentes et qui témoignent d'une si vive affection que les larmes jaillissent de mes

yeux, en dépit de moi. La reine pleure ou paraît pleurer, mais pas une voix ne s'élève pour exprimer un vœu pour elle. J'élèverais certainement la mienne, si j'étais un Français ; mais je n'ai pas le droit d'exprimer un sentiment et je sollicite en vain de le faire ceux qui sont autour de moi. » A la fin seulement de la séance, remplie par un discours du roi et par la lecture d'un long rapport de Necker, quelques cris de : « Vive la reine ! » se mêlent à ceux de : « Vive le roi! »

Les querelles entre les trois ordres passionnent Paris : Jefferson considère la situation de la France comme extrêmement critique : « Lui et moi, dit Morris, nous différons dans notre politique. Lui, avec tous les amans de la liberté ici, désire annihiler toutes les distinctions des ordres. » Morris ne veut pas aller jusqu'à cette extrémité, il s'effraie quand le tiers-état, après avoir attendu que les deux autres ordres se joignent à lui, décide seul « qu'il va commencer l'œuvre de la régénération nationale. » Le serment du jeu de paume ne l'enthousiasme pas. Quelques jours après, il dîne à côté de Lafayette, qui lui reproche de faire tort à la bonne cause et d'être cité continuellement contre le bon parti. Morris lui répond que l'on ne tient pas assez de compte des matériaux divers dont la nation est composée. Lafayette avoue que son parti est fou, il le dit souvent à ses amis ; mais il n'en est pas moins décidé à mourir avec eux : « Mieux vaudrait, dit Morris, les amener au bon sens et vivre avec eux. »

Quand le clergé et, après le clergé, la noblesse se confondent avec le tiers dans l'assemblée nationale et après que le vote par tête est adopté, « il ne reste plus, dit-il, qu'à faire une constitution : l'existence de la monarchie ne dépend que de la modération de l'assemblée. » L'esprit de désordre envahit l'armée ; la populace ouvre les prisons militaires et délivre les soldats qui y sont enfermés, les gardes françaises sont déjà en révolte. Morris écrit à Jay, le 1er juillet, pour lui raconter ce qui se passe dans Paris : « L'épée a glissé hors des mains royales. Dans une nation qui n'est préparée ni par l'éducation ni par l'habitude à la jouissance de la liberté, je crains qu'on ne dépasse bientôt toute mesure, si ce n'est déjà fait. Déjà certaines personnes parlent de limiter le droit de *veto* royal. » Il lui donne à grands traits une idée de la constitution qu'on élabore ; « au train dont vont les choses, le roi de France sera bientôt un des monarques les plus limités de l'Europe. »

Il écrit ailleurs : « Ils veulent une constitution américaine sans réfléchir qu'ils n'ont point de citoyens américains pour soutenir cette constitution. » Les constitutionnels français lui font l'effet des écoliers, qui, en quittant les bancs, veulent tout rapporter

à la mesure des Grecs et des Romains : « Ceux qui cherchent leurs formes politiques en Amérique ne sont pas différens des tailleurs de l'île de Laputa, qui, nous dit Gulliver, prennent toujours mesure avec un quadrant. »

« Le roi est honnête et cherche le bien, dit Morris; il n'a ni le génie ni l'éducation qu'il faudrait pour montrer le chemin de ce bien qu'il désire... La noblesse, qui, à l'heure présente, n'a pour elle ni la force, ni la richesse, ni les talens, oppose sa fierté plutôt que des argumens à ses adversaires... Si on a le bon sens de donner à la noblesse quelque part dans l'autorité nationale, la constitution pourra probablement durer; mais autrement elle mènera ou à la monarchie pure ou à la pure république. Une démocratie! peut-elle durer ici? je ne le crois pas, à moins que tout ce peuple ne soit changé. » On approchait de la crise : le 12 juillet, Morris apprend à la table du maréchal de Castries le renvoi de M. Necker; le surlendemain, la Bastille était prise. Quelques jours après, Morris dîne avec Lafayette, devenu le roi de Paris, sous le nom de commandant de la nouvelle garde nationale. Celui-ci lui donne une permission pour visiter la Bastille qu'on démolit; il a plus d'autorité qu'il ne voudrait et en est déjà las : « Il a commandé en maître absolu à 100,000 hommes, promené son souverain à travers les rues comme il lui a plu, prescrit quels applaudissemens il devait recevoir; il aurait pu, s'il l'avait voulu, le garder prisonnier. Il désire donc, autant que possible, rentrer dans la vie privée. Sur ce point, il se trompe ou essaie de me tromper, ou peut-être tous les deux. » Singulières confidences et bien faites pour montrer ce qu'était devenue l'autorité royale! Le 22 juillet, la tête et le corps de Foulon étaient promenés en triomphe dans Paris, « la tête sur une pique, le corps nu, traînant à terre. Son crime était d'avoir accepté une place dans le ministère. Le corps mutilé d'un vieillard de soixante-dix ans est montré à Berthier, son gendre, l'intendant de Paris; lui aussi est ensuite mis à mort et coupé en morceaux et la populace les promène avec une joie sauvage. Grand Dieu! quel peuple! »

Quelques jours après, Morris quitte Paris et s'embarque pour l'Angleterre. Il y est très bien reçu par M. de La Luzerne, l'ambassadeur de France, et trouve dans ses salons un grand nombre de Français, chassés de leur pays par la jacquerie, qui avait commencé dans les campagnes; M. de La Luzerne cherchait à calmer ces émigrés : « Je leur dis (il parle à Morris) que toutes ces petites commotions, ces châteaux brulés, etc., bien que très douloureuses, ne sont que des taches dans notre grande affaire, et, s'ils ont une bonne constitution, elles seront bien vite oubliées. » Des dépêches reçues d'Amérique, relativement au règlement de la dette contrac-

tée par les États-Unis envers la France, obligèrent Morris à repartir promptement pour la France. Il apprit à son retour que l'assemblée constituante avait adopté le principe d'une chambre unique et n'avait accordé au roi qu'un veto suspensif : « C'est, dit-il, aller à grandes guides vers l'anarchie et vers la pire des tyrannies, le despotisme d'une faction dans une assemblée populaire. » Ses amis, qui naguère le trouvaient trop aristocrate, commencent à s'inquiéter ; Lafayette lui raconte que ses gardes nationaux ne veulent pas monter la garde quand il pleut. Il compte sur eux, toutefois, pour défendre l'ordre : « Si les nuages qui s'abaissent en ce moment se dissipaient sans orage, Lafayette devra beaucoup à la fortune ; sinon, le monde devra lui pardonner à cause de ses intentions. Il ne veut de mal à personne, mais il a besoin de briller. » Peu de temps après, Morris prend Lafayette à part après dîner et lui dit ses sentimens sur la situation : « Il faut qu'il discipline immédiatement ses troupes et se fasse obéir ; la nation est habituée à être gouvernée et veut être gouvernée. S'il croit pouvoir la conduire par l'affection, il sera la dupe d'une illusion... Je le supplie, au milieu de la grande division des partis, de s'attacher à celui du roi, car c'est le seul qui puisse prédominer sans danger pour la nation. » Il a fréquemment, chez Mme de Flahault, des conférences avec Talleyrand sur les subsistances, sur les biens du clergé, sur la dette publique, sur toutes les questions et les personnes du jour. Il goûtait l'intelligence de l'évêque d'Autun et lui développait les principes généraux tendant à rendre une nation prospère : « Il était frappé, comme le sont toujours les hommes d'un vrai talent, quand on leur découvre la vérité vraie, et c'est ce qui, soit dit en passant, forme le principal charme de sa conversation. Il est si terriblement ennuyeux de tout expliquer à des esprits qui restent à moitié chemin, qui voient tout juste assez loin pour être tout troubles. » L'assemblée constituante faisait table rase, elle supprimait les parlemens, les provinces, les coutumes, elle créait tout à nouveau ; elle confiait le pouvoir législatif à une assemblée unique, l'administration des départemens à un conseil électif et à un directoire exécutif, celle du district et celle de la commune à des autorités de même espèce ; elle couvrait ainsi la France d'une multitude d'assemblées grandes ou petites élues par le peuple. Ce système nouveau semblait à Morris à la fois trop simple et trop compliqué : « Tout est sorti des gonds, écrivait-il à son frère Robert ; l'autorité exécutive n'est plus qu'un nom. Tout est électif, et, en conséquence, personne n'obéit. C'est une anarchie inimaginable,.. leurs *literati*, dont les têtes sont tournées par des notions romanesques prises dans des livres, qui sont placés trop haut pour regarder de près l'homme tel que

réellement il existe et trop savans pour suivre les conseils du sens commun et de l'expérience, ont tourné les têtes de leurs compatriotes. » L'esprit des temps nouveaux avait trouvé sa formule dans le mot fameux de Sieyès sur le tiers-état : « Que doit-il être? Tout. » On oubliait les services rendus pendant des siècles par la monarchie, on méconnaissait entièrement son rôle et son utilité, on réduisait le roi à n'être qu'un président de république héréditaire et un président sans pouvoir, sans prérogatives, à la merci d'une assemblée élective unique.

Le 22 octobre, nous lisons dans le journal : « La populace a pendu ce matin un boulanger et tout Paris est en armes. Le pauvre boulanger a été décapité suivant l'usage, puis promené en triomphe dans Paris. Il avait travaillé toute la nuit pour vendre tout le pain possible ce matin. On dit que sa femme est morte d'horreur quand on lui a présenté la tête de son mari au bout d'une pique. Certainement il n'est pas dans l'ordre de la divine Providence que de telles abominations restent impunies... Une fois enlevé le poids du despotisme, toutes les mauvaises passions reprennent leur énergie particulière. Comment se terminera cette lutte? Dieu le sait; mal, j'en ai peur, c'est-à-dire par l'esclavage. »

Cette pensée revient sans cesse dans les notes et dans les lettres de Morris; il rappelle, dans une lettre à Washington, la conversation que Shakspeare met dans la bouche de deux soldats, qui apprennent la mort de Lépidus, l'un des triumwirs : « Jetez entre les deux qui restent toute la nourriture que vous voudrez, l'un mangera l'autre. » La nouvelle constitution ne laissait rien entre le roi et l'assemblée, et celle-ci, dominée par les hommes nouveaux, épris de chimères et de nouveautés, ôtait chaque jour quelque chose au roi. Morris les étonnait en leur disant qu'en abolissant tous les privilèges, en réduisant les pensions, ils attaquaient à leur insu le principe même de la propriété; il apportait dans la discussion des questions financières les principes sévères d'un économiste; ce n'était pas en faisant des dons patriotiques, en ôtant les boucles d'argent des souliers qu'on rétablirait le crédit de l'état; il fallait créer des impôts nouveaux, s'imposer des sacrifices permanens; Necker, du moins, comprenait-il ce langage? point, c'était un homme surfait; il était honnête, intègre, désintéressé, « ses écrits financiers sont pleins de cette espèce de sensibilité qui fait la fortune des romans modernes et qui convient exactement à cette nation vive, qui aime à lire, mais qui déteste penser... Mais il n'a rien du grand ministre; depuis le jour où il a convoqué les états généraux, il a flotté sur le vaste océan des incidens, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, Necker est un

pauvre financier. » Morris critique toutes ses mesures, la proposition de taxer les revenus au quart de leur valeur, l'extension de la Caisse d'escompte, la création des assignats. A défaut de Necker, qui pouvait prendre la direction des affaires? Morris voyait constamment Lafayette; mais celui-ci, pétri de bonnes intentions, n'avait aucun plan de conduite, il faisait du monde entier son confident, il demandait des conseils pour ne pas les suivre; il avait été mis par Morris en rapport avec l'évêque d'Autun, qui avait des vues étendues; mais il avait semblé lui faire une faveur en l'écoutant sans montrer de disposition à unir son action à la sienne. Ils étaient séparés par leurs qualités comme par leurs défauts. Morris, qui voyait Lafayette dans l'intimité, ne lui mâchait pas la vérité. Un jour que le roi s'était rendu à l'assemblée sans cérémonie et avait prononcé un discours qui avait été reçu avec de grands applaudissemens, Lafayette dit à Morris que, pour ce discours, il faudra qu'il donne au roi un sucre d'orge : « Je souris et lui dis qu'il n'y a plus de sucre d'orge à donner, qu'ils ont découpé le pouvoir exécutif de telle façon qu'il n'en reste plus rien pour le monarque. » Partout les officiers des nouvelles municipalités refusent de se servir de leurs pouvoirs pour le rétablissement de l'ordre; l'armée est sans ordres; les villes du nord de la France sont à la merci du premier ennemi qui les attaquera, l'anarchie est complète.

Le 17 février 1790, Morris partit pour la Hollande, afin d'y négocier un emprunt pour le remboursement de la dette américaine envers la France; et de là il passa en Angleterre, où il avait à remplir une mission confidentielle donnée par Washington, notamment au sujet d'un traité de commerce à conclure entre l'Angleterre et les États-Unis. Il apprit, en dînant à l'ambassade de France, que, sur la motion de quelques membres de qualité, l'assemblée avait aboli les titres de noblesse, les armes, les livrées. « Faites mille complimens, écrit-il à Short, l'envoyé américain de Paris, à Son Altesse Royale (la duchesse d'Orléans) et à Mme de Chastellux. Je suppose qu'à mon retour à Paris j'aurai à apprendre de nouveaux noms pour la moitié de mes connaissances. » Il n'assista pas à la fête de la Fédération, il ne vit pas l'évêque d'Autun célébrer la messe au Champ de Mars et son ami Lafayette mettre son sabre sur l'autel. Il n'espérait rien de bon de cette nouvelle constitution à laquelle le roi et l'assemblée venaient solennellement de prêter serment. « A mesure que la révolution semblera approcher de son accomplissement total et que le nouvel ordre de choses paraîtra établi, des schismes éclateront parmi les révolutionnaires, car tous désireront leur part des bonnes choses que tous, en vertu des *droits de l'homme,* ont le droit de posséder... » — « Ceux qui font

la cour au peuple ont une maîtresse capricieuse, une maîtresse qu'on peut gagner par des sacrifices, mais non garder, car elle est insatiable... » — « Le fonds de la nature humaine reste toujours le même : ce que poursuit l'homme ne varie pas, si nous pénétrons le voile de décence dont se couvre une jeune ambition; si nous ne pouvons le faire, il nous en épargnera le soin quand tomberont les barrières qui ont été élevées contre lui par ce grand allié de la vertu, *la loi*... » La loi! voilà le mot prononcé, voilà ce qui soutient l'édifice social, et la loi constitutionnelle est la première et la plus importante de toutes. C'est cette loi qu'il faut préserver des passions, des caprices, de l'audace des factions. N'ayant pas confiance dans la nouvelle constitution, Morris ne pouvait prévoir que des malheurs; les événemens ne devaient lui donner que trop vite raison.

Morris repart pour Paris au mois de septembre et traverse une partie de l'Allemagne. Dès son retour il donne à Lafayette, sans ménagement, son opinion sur la situation : « Pendant que je parle, il pâlit. Je lui dis que le temps approche où tous les braves gens doivent se grouper autour du trône; que le roi actuel est précieux en raison de sa modération;.. que la constitution faite par l'assemblée n'est bonne à rien; que, pour lui, sa situation personnelle est très délicate; nominalement il commande les troupes, mais je ne vois pas comment il peut établir aucune discipline, et, s'il n'y réussit, il se ruinera tôt ou tard. » Ces graves conversations se mêlent, dans le journal de Morris, aux détails les plus frivoles, et c'est ce qui, en partie, en fait le charme. On ne supporterait pas indéfiniment les plaintes d'un Cassandre et ses sombres prophéties; mais il nous montre bien ce qu'était Paris pendant la révolution, courant à ses plaisirs et les goûtant avec la fièvre de l'inquiétude. Lui-même est sans cesse agité, il fait de mauvais vers anglais pour ses belles amies et donne des consultations aux ministres. Il est ridicule et il est éloquent; il intéresse, car, en dépit de tout, bien que ses idées et ses sentimens soient sans cesse blessés, il aime passionnément la France, la vie française. « J'admire toujours l'architecture du temple, bien que je déteste les faux dieux auxquels on le dédie. Les ducs et les corbeaux, les oiseaux de nuit font maintenant leurs nids dans les niches. » Il espère, par instant, que de tant de mal sortira le bien; au commencement de 1791, il dit à Washington : « Au milieu de toute cette confusion, de cette confiscation des propriétés du clergé, de la vente des domaines, de la réduction des pensions, de l'abolition des offices, et surtout de ce grand liquidateur de la dette publique, le papier-monnaie, cette nation cherche sa voie vers un nouvel état d'active énergie qui, je crois, se déploiera aussitôt qu'elle aura un

vigoureux gouvernement. La confusion intermédiaire fera surgir sans doute des hommes de talent pour former ce gouvernement et pour en exercer l'autorité. » Ne peut-on lire dans ces lignes comme l'annonce de l'empire et de Napoléon ?

Le jour de la mort de Mirabeau, Morris conseille à l'évêque d'Autun de prendre sa place, de prononcer son oraison funèbre et de profiter de l'occasion pour insister surtout sur les services rendus à la fin de sa vie par Mirabeau à la cause de l'ordre et à la cause royale. « Les funérailles de Mirabeau, suivies, dit-on, par plus de cent mille personnes, dans un silence solennel, ont été un spectacle imposant. C'est un grand tribut payé à des talens supérieurs, ce n'est pas un encouragement aux actes vertueux. Des vices, à la fois dégradans et détestables, ont marqué cet homme extraordinaire. Complètement prostitué, il a tout sacrifié au caprice du moment. *Cupidus alieni, prodigus sui,* vénal, éhonté, et pourtant grandement vertueux quand il était poussé par l'impulsion dominante, mais jamais véritablement vertueux, parce qu'il n'était jamais contrôlé par la raison ou par la ferme autorité des principes. J'ai vu cet homme, dans le court espace de deux ans, sifflé, honoré, haï, pleuré. L'enthousiasme lui donne en ce moment les proportions d'un géant : le temps, la réflexion, diminueront sa stature. »

C'est à Londres, où il était allé pour un peu de temps, que Morris apprit la fuite du roi et de la reine. « S'ils réussissent à s'échapper, une guerre est inévitable; s'ils sont repris, c'en sera fait pour quelque temps de tout gouvernement monarchique en France. » Cette nouvelle hâta son retour à Paris; on n'y parlait que des détails de l'arrestation du roi. L'assemblée vota presque à l'unanimité l'inviolabilité royale; mais Morris comprit que monarque et monarchie étaient perdus. Il s'en irrite, il s'emporte contre Louis XVI, il cherche un régent; mais les frères du roi sont partis, le prince de Condé est émigré, qui composera le conseil de régence? Paris est en armes, le sang a coulé, Lafayette est traité d'assassin pour avoir proclamé la loi martiale et ordonné le feu contre les émeutiers au Champ de Mars. La scission était faite définitivement entre les constitutionnels et entre les républicains.

Le roi captif alla, le 8 septembre 1791, dans l'assemblée, prêter serment à la constitution; Morris avait confié à M. de Montmorin un mémoire sur la conduite que le roi avait à tenir et sur le discours qu'il avait à faire à l'assemblée; M. de Montmorin ne donna le mémoire à Louis XVI qu'après l'acceptation de la constitution. « Vous avez vu, écrit-il à Washington le 30 septembre, que le roi a accepté la nouvelle constitution, et qu'en conséquence il a été remis en liberté. C'est l'opinion générale et presque universelle

que cette constitution est inexécutable. » Il lui donne une sorte de carte politique de la France; le Midi est imbu de principes républicains ou plutôt démocratiques, le Nord est clérical, l'Est est attaché à l'Allemagne et ne demande qu'à être réuni à l'empire (l'erreur est ici manifeste), la Normandie est aristocratique, de même qu'une partie de la Bretagne; le centre du royaume est monarchique. Les émigrés, qui ont rejoint en grand nombre les princes, sont convaincus qu'une coalition des souverains de l'Europe remettra les choses dans l'ancien état, « je crois qu'ils se trompent bien. » Morris connaissait trop bien l'état des cours, les divisions de l'Allemagne, pour être la dupe de ces illusions. « Le côté faible du royaume, dans l'état actuel, est en Flandre; mais que les provinces d'Alsace-Lorraine, de la Flandre française, de l'Artois, soient détachées, et la capitale se trouvera constamment exposée aux visites de l'ennemi. Ces provinces ont été, vous le savez, acquises avec de grands sacrifices de sang et d'argent, et si Louis XIV avait pu faire du Rhin sa frontière depuis la Seine jusqu'à l'océan, il aurait eu presque les avantages d'une position insulaire. » Malgré les préparatifs de Condé, de l'empereur, malgré le congrès convoqué à Aix-la-Chapelle, il ne croit pas qu'on fasse rien de sérieux en 1791.

Parlant de la situation de Lafayette, il écrit à son frère : « Notre ami Lafayette n'a plus aucune influence. Il parle de se retirer en Auvergne, de passer l'hiver dans ses terres. Le roi et la reine le détestent, les nobles le méprisent et l'abhorrent, de sorte que son étoile semble déchoir, à moins qu'il ne se mette à la tête du parti républicain, qui à présent lui est hostile. Tout cela vient d'une faiblesse de caractère et d'un esprit d'intrigue qui sert le courtisan, mais ruine l'homme d'état. J'en suis fâché pour lui, car je crois qu'il voulait le bien. »

II.

La nouvelle assemblée, composée de sept cent quarante-cinq membres, presque tous hommes nouveaux, montre tout de suite son esprit en refusant, en parlant au roi, de se servir des mots de sire et de majesté; elle revint cependant sur cette résolution peu de jours après l'avoir prise, la voyant condamnée par le sentiment populaire, un moment redevenu plus favorable à Louis XVI. La lutte commençait à s'engager entre les constitutionnels et les girondins, et Morris en suivait avec attention toutes les péripéties, quand Washington le nomma ministre des États-Unis à Paris, bien qu'il n'eût pas réussi à conclure un traité de commerce avec l'Angleterre, qu'il fût connu pour son opposition à la révolution française

et qu'il fût une sorte de favori dans les cercles aristocratiques de Paris; dans le sénat américain sa nomination suscita beaucoup d'opposition, et elle ne fut ratifiée qu'à une faible majorité.

On voit aisément les difficultés de la tâche qu'imposait à Morris l'amitié de Washington. Rien toutefois ne l'empêchait de témoigner de son attachement à la famille royale, et ses devoirs se conciliaient sur ce point avec ses goûts. Il croyait encore que dans le naufrage général la royauté serait la dernière planche de salut. Ses lettres étaient ouvertes à la poste; ce qui ne l'empêchait pas d'écrire à Washington : « L'assemblée commet chaque jour de nouvelles folies et ce ne sera pas sa faute si cette malheureuse contrée n'est pas replongée dans les horreurs du despotisme. Ils viennent de faire un coup de maître; ils ont résolu d'attaquer leurs voisins si ceux-ci ne dissipent pas les assemblées d'émigrans français qui se sont réfugiés chez eux. Ces voisins sont des membres de l'empire germanique, et la France menace de porter chez eux, non pas le fer et le feu, mais la liberté... » Rochambeau, leur vieille connaissance, était en Flandre; Lafayette devait pénétrer dans l'electorat de Trèves; Luckner avait une armée en Alsace. Morris connaissait à fond tout le personnel de la révolution; il profita d'un séjour à Londres (c'est dans cette ville qu'il apprit sa nomination comme ministre à Paris) pour le peindre avec une extrême liberté à Washington dans une très longue lettre datée du 4 février 1792, pleine de curieux détails : « Ces trois hommes, M. de Narbonne, M. de Choiseul, l'abbé de Périgord, sont des jeunes gens de grande famille, des hommes d'esprit et des hommes de plaisir. Les deux premiers étaient riches, mais sont ruinés. Ils étaient tous trois intimes et ils ont suivi la carrière de l'ambition pour refaire leur fortune. Sur le chapitre de la morale, aucun n'est exemplaire. On blâme surtout l'évêque; non pas tant pour l'adultère où il vit, chose assez commune dans le clergé d'un rang élevé, mais pour la variété et la publicité de ses amours, et surtout pour ses spéculations de bourse pendant le ministère de M. de Calonne, avec qui il était dans les meilleurs termes, et durant lequel il eut des occasions dont ses ennemis disent qu'il n'a pas fait un petit usage. Je ne crois pas à cette accusation et, sauf les galanteries et un mode de penser un peu trop libéral pour un homme d'église, on a beaucoup exagéré les critiques... » Il peint le comte de Narbonne, à ce moment ministre de la guerre, comme un homme d'esprit, aimable, mais nullement administrateur. Bertrand de Molleville, aussi ministre, a du talent; mais « une hirondelle ne fait pas le printemps. » Morris voit la guerre prochaine; tout le monde la désire : les aristocrates, dans l'espoir de se venger; les giron-

dins, pour établir la république. L'empereur ne la voudrait point et se réfugie derrière l'acceptation de la constitution par Louis XVI pour refuser d'agir; mais le roi de Prusse veut se grandir et saisir une occasion. L'évêque d'Autun a été envoyé en Angleterre pour chercher une alliance contre l'empereur, et « si mon information est correcte, il est autorisé à offrir la cession de l'Ile de France, de Bourbon et de Tabago. » Morris prévoit que cette négociation ne peut aboutir, que jamais l'Angleterre ne s'embarquera avec la France : « le jeu de M. Pitt est aussi clair que le jour. Il n'a qu'à recevoir les offres qui lui seront faites et à en envoyer des copies à Vienne et à Madrid. » Brissot était allé dans le comité diplomatique jusqu'à proposer, en vue d'obtenir cette alliance impossible, d'offrir à l'Angleterre la cession de Dunkerque et de Calais : « Vous jugerez par ce specimen de la sagesse et de la vertu de la faction à laquelle il appartient. »

Dans d'autres lettres à Washington, Morris revient sur les offres faites par Talleyrand à l'Angleterre pour obtenir sa neutralité au cas d'une guerre avec l'empereur : la cession de Tabago, la démolition des travaux de Cherbourg, la prolongation du traité de commerce. L'évêque d'Autun échoua dans sa mission, la cour d'Angleterre regardait avec horreur et avec appréhension les révolutionnaires français ; sa réputation personnelle était détestable, enfin il n'avait pas craint de donner à entendre qu'il avait de quoi corrompre les membres du cabinet. Pitt, au reste, savait que les travaux de Cherbourg etaient peu avancés et que la marine française était dans un état misérable ; ce qui l'intéressait, dans le cas d'une guerre entre la France et l'empire, c'était le sort des Pays-Bas, qu'il ne voulait pas voir annexés à la France.

Au moment où Morris entra en fonctions, le roi venait de prendre un ministère girondin ; Roland avait l'intérieur, Dumouriez les affaires étrangères : dans sa première visite au ministre, Morris ne cacha pas que pendant que l'Assemblée constituante etait réunie, il avait travaillé à provoquer certains changemens dans la constitution qui lui paraissaient essentiels ; il n'avait pas réussi ; il était maintenant un homme public et savait qu'il n'avait pas à s'ingérer dans les affaires interieures du pays. La correspondance de Morris avec Jefferson, secrétaire d'état à Washington, commence le 10 juin 1792 ; Dumouriez lui a dit que le système politique de la France était extrêmement simple ; une puissance aussi grande que la France n'avait pas besoin d'alliances et par conséquent il était contraire à tous les traités, sauf aux traités de commerce. La guerre était déclarée contre le roi de Hongrie (qui venait de succéder au pacifique Léopold, mais n'avait pas encore été elu à l'empire). Dumouriez comptait sur une révolte dans les Pays-Bas autrichiens.

Il se disait tout à fait rassuré du côté de la Prusse ; celle-ci n'avait d'autre but que d'engager la maison d'Autriche, afin de tirer parti de ses embarras. Mais Dumouriez ne resta que peu de temps ministre : « Nous sommes sur un volcan, écrit Morris le 17 juin, nous le sentons trembler, nous l'entendons rugir, mais nous ne savons pas où et quand se fera l'éruption. »

Lafayette commençait à penser à se mettre en travers de la faction jacobine. « Je vous confesse que je ne crois pas beaucoup à son succès. Il y a beaucoup à faire et peu de temps pour le faire, et pendant qu'une grande partie de la nation désire renverser le gouvernement présent pour restaurer les anciennes formes, pendant qu'une autre, plus dangereuse encore par le nombre et les positions qu'elle occupe, désire fonder ici une république fédérale, les modérés, attaqués de tous côtés, luttent seuls contre des forces écrasantes. »

Trois jours après, les députations des faubourgs forçaient l'entrée des Tuileries, insultaient le roi et la reine, forçaient le roi à mettre le bonnet rouge. Lafayette accourut à Paris et donna à Morris un rendez-vous chez M. de Montmorin. « Je lui dis qu'il faut qu'il retourne à l'armée ou aille à Orléans et se détermine à se battre pour une bonne constitution ou pour le méchant morceau de papier qui porte ce nom ; que dans six mois, il sera trop tard. Il me demande ce que j'entends par une bonne constitution, si c'est une constitution aristocratique. Je lui dis que oui et je présume qu'il a vécu assez dans le nouveau style pour voir qu'un gouvernement populaire n'est bon à rien en France. Il me dit qu'il veut la constitution américaine, mais un exécutif héréditaire. Je lui réponds que dans ce cas le monarque sera trop fort et qu'il faudra lui donner un frein dans un sénat héréditaire. »

La constitution n'était plus qu'une toile d'araignée qui ne pouvait arrêter l'émeute. Personne, au reste, n'avait ni plan, ni méthode, ni projets d'avenir. Le moment approchait où la terreur allait régner en souveraine ; on voit apparaître pour la première fois dans les lettres du ministre américain le nom de Danton. « Danton a dit publiquement, à propos des intrigues de la cour, qu'on en serait bientôt débarrassé. » Un des nouveaux ministres, Terrier de Monciel, était un ami intime de Morris. Celui-ci dit à Louis XVI qu'il pouvait se fier à Monciel ; un mémoire donné quelques années plus tard, à Vienne, à l'évêque de Nancy pour « son altesse royale, » sans date, sans signature, mais probablement écrit en 1792, contient ces lignes : « Il (Monciel) fut chargé de l'affaire la plus importante, c'est-à-dire d'aviser aux moyens de tirer le roi de sa périlleuse situation. Il eut à cet effet des consultations fréquentes avec M. M... (Morris), et parmi les différens moyens qui se présentèrent, celui

qui leur parut le plus essentiel fut de faire sortir la famille royale de Paris. Les mesures étaient si bien prises à cet effet que le succès en était presque immanquable, mais le roi (pour des raisons qu'il est inutile de détailler ici) renonça au projet le matin même fixé pour son départ, alors que les gardes suisses étaient déjà partis de Courbevoie pour couvrir sa retraite. Les ministres, qui se trouvaient gravement compromis, donnèrent tous leur démission. Le moment était d'autant plus critique que sa majesté tenait déjà les preuves de la conspiration tramée contre sa personne... »

Ce mémoire nous apprend aussi que Morris consentit à prendre chez lui de l'argent du roi, qu'il reçut de M. de Monciel une somme qu'il convertit en 5,000 louis d'or; il remit ces 5,000 louis aux mains de « son altesse royale, » à Vienne, après avoir vainement tenté de les restituer plus tôt.

Il y a une allusion à ces faits dans le journal : « Le 3 août, M. Brémond (homme de confiance de Monciel) m'apporte 5,000 louis d'or, qu'il a achetés... Il me dit que le roi et la reine sont très malheureux et dans de grandes appréhensions... Je trouve lady Sutherland à ma porte. Elle vient pour obtenir un rendez-vous entre moi et le chevalier de Coigny. Je réponds que je serai chez moi demain s'il vient me rendre visite. Il voudrait donner mes idées directement à la reine, sans qu'elles passent par M. de Montmorin. Ils s'attendent tous à être massacrés le soir au château. »

Quelques jours après, le 10 août, la populace en armes envahit le palais et massacra les Suisses : le roi et la reine durent se réfugier dans l'assemblée, qui décréta la suspension de l'autorité royale. Les notes de Morris deviennent brèves, fiévreuses; on vient lui demander de tous côtés des passeports. Sa colère et sa douleur n'ôtent rien à sa lucidité. Il voit les causes du mal, un roi « qui a une fermeté sans pareille pour souffrir et aucun talent pour agir, troublé par ses scrupules religieux, embarrassé par son serment à une constitution que sa conscience lui dénonce comme mauvaise, » les modérés, qui les premiers ont mis la révolution en branle, et qui ne peuvent plus l'arrêter, les républicains qui marchent audacieusement à leur but, toute autre solution que la monarchie absolue ou la république hors de cause; « cette question ne peut être résolue que par la force. » Les ministres étrangers prenaient la fuite, plutôt qu'ils ne prenaient congé. On faisait honte à Morris de demeurer à Paris : « Je resterai pourtant, écrivait-il à Jefferson; mes lettres de crédit sont auprès de la monarchie, non pas de la république de France. » Il ne se sent pas autorisé à prendre parti et il estime que si la majorité des Français se prête au nouveau gouvernement, les États-Unis le reconnaîtront. Il avait tous les jours quelque sujet de plainte, mais il ne s'offensait pas de ce que

faisait le peuple « parce qu'il n'est pas supposé connaître le droit des gens et qu'il est dans un état de furie inconcevable, qui le rend propre à recevoir toutes les impressions et à commettre tous les excès. » Talleyrand le pressait pourtant de partir, parce que tous les autres membres du corps diplomatique quittaient Paris. « Cette après-midi (2 septembre), on annonce le massacre des prêtres enfermés aux Carmes. Puis on est allé à l'Abbaye et on y a massacré les prisonniers. Ceci est horrible... » Le 3 septembre, « les massacres ont continué toute la journée. On me dit qu'il y a à peu près huit cents victimes. Le ministre de Parme, l'ambassadrice de Suède ont été arrêtés au moment de partir. Et toujours l'on massacre (4 septembre). « (Le 6 septembre), les massacres continuent... l'évêque d'Autun a obtenu un passeport. Il me dit qu'il ne croit pas que le duc de Brunswick pourra venir à Paris et il me presse fortement d'en sortir...» Le 10 septembre, on massacre les prisonniers à Versailles. « Nous avons eu, écrit-il à Jefferson, une semaine de meurtres sans résistance... » M. de Montmorin, son ami, était parmi les victimes. Il nomme encore Mme de Lamballe, le duc de La Rochefoucauld ; peu d'autres noms. Lafayette avait mis la frontière entre lui et l'assemblée : « Le cercle est complet, dit Morris. Il est brisé par la roue qu'il a mis lui-même en mouvement. Il a duré plus longtemps que je n'aurais cru. J'ai toujours déploré sa situation et plus que jamais, je sens le désir de soulager ses ennuis. « Lafayette avait été arrêté aux avant-postes autrichiens et traité en prisonnier de guerre. Morris ne s'épargna jamais pour lui venir en aide et travailla personnellement plus tard à sa libération. Comme ministre des États-Unis, il n'avait dans le moment rien à dire contre l'arrestation d'un sujet français.

Son journal devient de plus en plus bref, mais chaque ligne est un événement ; il assiste à des scènes qui lui font dire : « Je ne prétends pas décrire ce que je voudrais oublier. » Le 21 septembre, la convention abolit la royauté : « Vous verrez, dit-il à Washington, que le roi est accusé de haute trahison et de crimes ; je crois véritablement qu'il désirait que cette nation pût jouir de toute la liberté que la situation comporte. Quel sera son sort? Dieu le sait, mais l'histoire nous montre que, pour les monarques détrônés, le chemin est court de la prison au tombeau. » Dans la situation terrible où il était, il demandait des instructions précises, tout en convenant qu'il pouvait être incommode de les lui donner. A partir des massacres de septembre, son Journal devient plus bref, il note seulement les bruits du jour relatifs aux opérations militaires. Parfois il écrit : « Aujourd'hui tout est tranquille. » Il enregistre les succès des armées de la révolution : « Les villes tombent devant elles sans coup ferir, et la Déclaration des Droits de l'homme produit

l'effet des trompettes de Jéricho. Je n'ai jamais douté des forces de la France, unie, avec son enthousiasme naturel, échauffé par l'ardeur de la liberté naissante, mais j'ai toujours craint qu'elle manque de cette réflexion froide qui semble nécessaire à la consolidation d'un gouvernement libre. » Cette constitution, qui avait été présentée au genre humain comme un monument de la sagesse humaine, il la voit déjà méprisée et regardée comme un tissu d'absurdités. « J'aime, dit-il à Pinkney le 3 décembre 1792, ce peuple inconstant. Je lui suis reconnaissant des efforts qu'il a faits dans notre cause. » Mais il n'a pas confiance dans l'avenir, son cœur est plein de sinistres pressentimens ; il assiste avec douleur au procès du roi. Il écrit à Jefferson : « A toute personne moins familière que vous avec l'histoire des affaires humaines, il pourrait sembler étrange que le plus doux monarque qui se soit jamais assis sur le trône de France, qui en a été renversé précisément parce qu'il ne voulait pas adopter les mesures de rigueur de ses prédécesseurs, un homme que personne ne pourrait accuser d'un acte criminel, soit persécuté comme l'un des plus odieux tyrans qui aient jamais déshonoré les annales de l'histoire, que lui, Louis XVI, soit menacé de la peine capitale. Et pourtant, c'est un fait et je crois qu'il mourra. »

Il ne disait que trop vrai.

Sa famille commençait à s'inquieter pour lui et le conjurait de quitter Paris. Il y restait pourtant, aimant mieux que ses amis fussent effrayés de l'y voir, que d'être accusé par ses ennemis d'en être sorti au moment du danger. Sa nature vive, exubérante, avait un ressort merveilleux. L'émotion ne prend jamais, chez lui, le ton du complet découragement : sa douleur a l'accent sobre et contenu : « Le 21 janvier, à dix heures du matin, Louis de Bourbon, seizième du nom, né à Versailles le 23 août 1754, nommé dauphin le 20 décembre 1763, roi de France et de Navarre le 10 juin 1774, sacré et couronné à Reims le 11 juin 1776, a été guillotiné sur la place de la Révolution. »

Il raconte à Jefferson, dans les termes les plus simples, les détails de l'exécution. Quel effet va-t-elle faire sur l'Angleterre ? il voit la guerre entre la France et l'Angleterre inévitable : « Je crois que les Anglais vont être montés à un degré d'horreur enthousiaste contre la France, dont leur tempérament froid et pondéré semble à peine capable. » La guerre, en effet, fut déclarée peu après, et Morris analyse dans ses lettres toutes les conséquences de l'événement. Pour lui-même, que va-t-il faire ? « La vie à Paris n'est plus semée de roses, vous l'imaginez bien ; elle est, en fait, devenue un supplice. J'ai donné mes raisons pour rester ici, mais maintenant la scène est entièrement changée. » L'avenir lui semble

affreux : « Heureuse l'Amérique, écrit-il à Washington, gouvernée par la raison, par la loi, par l'homme qu'elle aime, que presque elle adore. » Le bruit se répandit en Angleterre que Morris était tombé sous le couteau de la guillotine. Il écrit à son frère que cette nouvelle manquait de vérité « au moment de sa publication. » Son frère le conjura de donner sa démission, de partir. Il ne le peut, il lui faut la permission du président et le danger même qu'il court le retient.

Le 28 mars 1793, il fut arrêté dans la rue et conduit à la section de la butte des Moulins, parce qu'il n'avait pas de carte civique. Il fut immédiatement mis en liberté, mais il eut à subir une visite domiciliaire. Le même jour il réclama auprès de M. Lebrun et demanda un passeport à l'intérieur. Il alla s'établir à la campagne, aux environs de Paris, à Seine-Port (l'editeur écrit Sainport ; son livre fourmille d'erreurs de nom, parfois impardonnables). A quelques lieues de Paris, du Paris de la Terreur, il vit faire des processions pour obtenir du *bon Dieu* de la pluie. Les révolutions passent au-dessus des champs, comme les tempêtes au-dessus des profondeurs de la mer.

Le gouvernement français avait demandé son rappel, aussitôt après que Washington eut demandé le rappel de Genet ; on l'accusait de travailler à la contre-révolution ; ses lettres aux amis qu'il avait encore en France étaient ouvertes. Les lettres chiffrées étaient toujours interceptées. Peu avant l'exécution de la reine, Morris retourna à Paris ; il écrivait le 18 octobre à Washington : « La reine a été exécutée avant-hier. Insultée pendant son procès et à ses derniers momens, elle s'est conduite jusqu'au bout avec la plus grande dignité. Cette exécution donnera, je pense, aux hostilités futures une couleur plus sombre, et unira plus intimement les puissances alliées... Quel que soit le sort de la France dans un avenir éloigné et laissant de côté les événemens militaires, il semble évident qu'elle sera bientôt gouvernée par un simple despote. On ne peut déterminer encore si elle arrivera à ce point par l'intermédiaire d'un triumvirat ou d'un petit groupe. Il me semble probable que oui. Une grande et horrible crise est en préparation. On médite des coups qui plongeront dans la douleur et dans l'horreur un pays coupable. Déjà les prisons sont remplies de personnes qui se considèrent comme des victimes. La nature se revolte et j'espère encore qu'on ne fait circuler ces idées que pour inspirer la terreur. » Au printemps de 1794, il se rendit de nouveau dans sa petite retraite de Seine-Port ; depuis six mois il ne recevait plus de dépêches de son gouvernement. Il voyait rarement les journaux étrangers. Il avait mis Washington bien à l'aise, en lui demandant de le remplacer si on le croyait utile. Il lui avait prédit la chute de

Danton. « C'est chose singulière que quatre années de convulsions chez un peuple de 24 millions n'aient fait surgir personne, ni dans la vie civile ni dans les armées, capable de porter le bonnet tressé par la fortune. » Les paroles de Danton devant le tribunal révolutionnaire lui rappellent celles que Shakspeare met dans la bouche de Macbeth. « Nous apprenons aux autres des maximes sanglantes qui, une fois apprises, se retournent contre leur inventeur ; la justice ramène les ingrédiens de notre coupe empoisonnée à nos propres lèvres. » « Dieu sait, ajoute Morris, qui sera le premier à boire à cette coupe ; mais ce n'est pas la liqueur qui manque. » Mme de Lafayette avait été amenée à Paris, où elle attendait son jugement. Aussitôt que Morris la sut en prison, il écrivit une lettre éloquente au commissaire des relations extérieures pour intercéder, non comme ministre, mais comme citoyen américain, en sa faveur.

III.

Au mois d'août 1794, Morris fut délivré ; on lui avait envoyé un successeur, M. Monroë, qu'il se hâta d'installer, il fit partir de France pour les États-Unis tout ce qu'il possédait en France, livres, vins, meubles, linge, argenterie, voitures. Dans sa cave, il y avait du tokay impérial, cacheté au double aigle autrichien, un présent de Marie-Thérèse à Marie-Antoinette ; pendant la Terreur, Morris l'avait acheté chez un épicier, au prix de 25 sous la bouteille. La dernière bouteille ne fut bue qu'en 1848, à New-York, dans un repas de noces.

Il quitta Paris le 14 octobre 1794 ; la France à laquelle il disait adieu n'était plus celle qu'il avait connue et tant aimée ; cette société frivole, légère, charmante, qui l'avait si bien accueilli, où il avait si facilement trouvé sa place, avait disparu ; il semblait que rien ne restât de cette France ancienne, dont Morris avait tout aimé, les défauts autant que les vertus ; car c'est là ce qui donne à ses jugemens et à son témoignage une valeur particulière. Il ne s'érige point en sage, en moraliste, il est homme, mais il est humain, et les crimes accomplis par un peuple qu'il croyait généreux le révoltent ; il ne comprend pas que pour faire triompher des principes abstraits, il soit nécessaire de se plonger dans le sang des innocens, des vieillards et des femmes. Il adore la France, mais son bon sens anglo-saxon le défend contre les utopies, les rêveries, les faiseurs de constitutions ineptes ; dès le premier jour il voit clair ; homme d'affaires et d'esprit pratique, il sait ce que coûteront à la France l'ignorance financière, le mépris des engagemens pris par le passé, la fureur révolutionnaire. Il y a comme un sentiment

de délivrance dans le récit de son voyage, en poste à travers la France par Pont-sur-Yonne, Dijon, Mont-sous-Vaudrey et les Rousses, bien qu'à tout moment on l'arrête, et qu'il soit obligé de montrer son passeport. A peine arrivé en Suisse, il rend visite à Mme de Staël; il voit à Berne Mallet du Pan et Mounier; de Bâle, il se rend à Hambourg avec des chevaux qu'il a achetés. Il y arrive au commencement de décembre et écrit tout de suite à Washington : « Il n'avait pas supposé que quelqu'un pût rendre aucun service à Paris, jusqu'au jour où il y aurait quelque gouvernement permanent. Je voyais la misère et l'affliction chaque jour autour de moi, sans aucun moyen de mitiger ces maux, et je me sentais dégradé par les communications que j'étais forcé d'avoir avec ce qu'il y a de pire dans l'humanité, pour obtenir une réparation pour les injustices subies par mes concitoyens. » Il est heureux d'avoir été rappelé à la demande des gouvernans français. « Je crois vraiment que c'était nécessaire à ma réputation. » Parlant de l'état du pays qu'il vient de quitter, il reste toujours convaincu qu'à travers les convulsions révolutionnaires, la France marche au despotisme.

Mme de Flahault, qui avait émigré, était logée à Altona, qui est comme un grand faubourg de Hambourg, et Morris l'y retrouva avec bonheur; pendant tout l'hiver qu'il y passa, il fut occupé de soulager les émigrés, dont beaucoup étaient dans la plus grande des gênes : à une dame, qu'il avait beaucoup fréquentée à Paris, il écrit, par exemple : « La personne qui vous remettra celle-ci est chargée de vous payer en même temps 50 louis. Si la fortune vous devient propice, vous me les rembourserez. Sinon, laissez-moi la consolation de croire que j'ai pu adoucir un instant vos malheurs. » Au mois de juin 1795, Morris quitte Altona pour Londres : là aussi, il retrouve nombre d'émigrés de sa connaissance. Il sonde les dispositions des ministres anglais, de lord Granville, de Pitt, relativement à la France; il les résume ainsi dans une lettre qu'il envoie à un émigré à Altona (avec 100 livres sterling) : « Les dispositions ici sont excellentes. Ils veulent franchement rétablir la France, mais ils ne veulent pas verser le sang et les trésors de l'Angleterre pour assouvir des vengeances particulières. Ils sont dans ce que j'appelle les bons principes et je me trompe fort ou le nouveau roi (Louis XVIII) se déclarera ouvertement pour la modération et la conciliation. »

Morris profita de ses nouveaux loisirs pour visiter l'Écosse et l'Angleterre; il passa l'hiver de 1796 à Londres, mêlé à la meilleure compagnie, très occupé des affaires du continent et de leurs rapports avec les États-Unis, toujours serviable aux émigrés français, et très avant dans leurs secrets; assistant parfois aux grands combats oratoires de Pitt, de Fox, de Sheridan, de Grey; craignant à

tout moment que les États-Unis ne se trouvent contraints de prendre part à la guerre pour défendre leur commerce et pour résister aux exigences du directoire. Le gouvernement anglais a aussi les siennes, et il ne méconnaît pas les griefs de son pays envers la Grande-Bretagne; mais il s'effraie à la pensée de prendre parti contre l'Angleterre, de se liguer « avec ceux dont les mains sont encore rouges du sang de celui qui fut notre réel protecteur. » Il s'inquiète des moindres démarches de son successeur Monroë, de Pinkney qui est à Londres.

Morris retourna à Hambourg en juin 1796; il y retrouva Mme de Flahault, qui lui fit part de ses projets de mariage avec M. de Souza. Il y vit le jeune duc d'Orléans, pour lequel il ressentait un vif intérêt, ayant été traité, pendant son séjour en France, avec beaucoup de bonté par sa mère, la duchesse d'Orléans. Sans longtemps s'arrêter à Hambourg, il alla en poste à Berlin. Les commérages de la cour et du corps diplomatique à Berlin ne valent guère la peine qu'on s'y arrête, non plus que ceux de la petite société d'émigrés français qui se trouvait en Prusse en 1796. Avec Haugwitz, les conversations ont plus d'intérêt; l'empire germanique n'était plus qu'un nom, mais un nom utile à qui saurait s'en servir; le vieux Fritz l'avait bien compris : la prise de Mayence ouvrait aux armes françaises le cœur de l'Allemagne, et le sort de l'Europe était aux mains de la Prusse. Morris observait que l'intérêt prussien n'allait pas jusqu'à trop affaiblir ni à renverser entièrement la puissance autrichienne; que l'extension de la puissance française, si agréable qu'elle pût être pour les Américains et les républicains, ne pouvait l'être autant pour les souverains de l'Europe; que la république les traiterait quelque jour aussi peu respectueusement que l'ancienne Rome traitait les rois. Haugwitz prenait un air soucieux, mais disait qu'il fallait « voir venir. »

Pendant sa visite à Berlin, Morris envoya une série de lettres à lord Grenville, qui lui avait demandé de lui écrire. Il lui montre l'état de confusion de l'Europe; suivant lui, l'Angleterre doit chercher l'assistance cordiale de la Prusse et ne pas craindre de l'acheter chèrement, par l'abandon du Hanovre. Il est inutile, à cette distance, de donner tous les détails de son projet; l'idée maîtresse consistait à lier intimement l'action de l'Angleterre et de la Prusse, sans affaiblir trop l'empire, à qui on donnait la Bavière, contre le Milanais, laissé au roi de Sardaigne.

Dans une lettre à lord Grenville, il dit : « Ils tremblent ici devant le knout, et, s'ils pouvaient se persuader que l'impératrice de Russie vive encore dix ans, ses desirs deviendraient leur loi... » Le cabinet de Berlin se figure que la France ne les molestera pas. Ce n'est pas son avis : « Je ne mets pas en doute que la France,

soit qu'elle tombe sous la domination d'un usurpateur (ce qui est la terminaison naturelle de l'état présent), soit qu'elle se donne une forme tolérable de république, deviendra dangereuse pour la liberté de toute l'Europe. S'il s'établissait un despotisme militaire, ce gouvernement économique, simple et sévère trouverait des ressources abondantes dans le sol, le climat et l'industrie d'un si beau pays. » Il ignore si l'Angleterre pourra décider la Prusse à l'action, mais il lui en indique le seul moyen : « le caractère de ce peuple, formé par une succession de princes rapaces, est tourné à l'usurpation. »

La Prusse, qui, la première, avait pris les armes contre la république française, avait signé l'humiliante paix de Bâle ; on ne faisait pas de vœux à Berlin pour le succès des armes autrichiennes. Haugwitz était favorable à l'alliance française et le roi n'avait aucun plan politique. A la cour du prince Ferdinand, on se réjouissait ouvertement de tout ce qui arrivait de malheureux aux Autrichiens ; on s'épouvantait de la hardiesse des propos de Morris. Celui-ci comprit vite que l'Angleterre n'obtiendrait rien à Berlin sans une pression russe. Désireux d'être renseigné sur les dispositions de toutes les cours, il se rendit à Dresde, qu'il trouva plein d'émigrés français. « Ils vont à l'est, écrit-il, pour éviter leurs compatriotes. On leur permet de rester seulement trois jours. Pauvres gens! et pourtant ils vont voir tout ce qu'il y a de curieux; ils sont sereins, ils sont gais. Une si grande calamité ne saurait tomber sur des épaules aussi capables de la supporter; mais, helas! le poids ne diminue pas pour être porté avec grâce. » Morris trouva à Dresde tout « à la débandade ; » et, à moins que l'empereur de Russie ne s'en mêle, il ne voit pas ce qu'on peut obtenir. La retraite de Moreau lui permit de continuer tranquillement son voyage en Allemagne ; il se rendit à Vienne en passant par Prague. Il fut bien reçu de Thugut : celui-ci avait énergiquement continué à lutter contre la république, sans se décourager par les paix séparées signées par les Provinces-Unies et par la Prusse. Morris s'étonne que les malheurs de l'Autriche ne l'amènent point à l'idée d'abandonner ses possessions italiennes ; « mais d'autres idées ont cours ici. *Quos vult perdere,* etc. » Il fit auprès de Thugut de vains efforts pour faire mettre en liberté Lafayette, qui était toujours dans les prisons de l'Autriche.

Dans les premiers jours de 1797, Morris retourna à Dresde, d'où il se rendit de nouveau à Berlin. Il y a, écrit-il à lord Grenville, en réalité deux empereurs en Allemagne, celui du Nord et celui du Sud. De leur jalousie dépend l'existence maladive de toute sorte de petites principautés. Mais tôt ou tard les deux grands sou-

verains se les partageront. « Deux grandes puissances sont intéressées à prévenir cette fin : la Russie et la France, surtout la dernière ; et il y a une grande puissance intéressée à la hâter, c'est l'Angleterre. » Ces paroles prennent une étrange signification quand on songe aux derniers événemens dont l'Europe a été le théâtre ; la prophétie se complète par ces lignes : « L'Autriche et la Prusse réunies peuvent former une solide barrière contre une plus grande extension de l'empire russe, chose bien digne d'attention. » Une idée fixe de Morris était de voir l'Angleterre prendre un pied solide et permanent dans les Pays-Bas, c'était à ses yeux le correctif nécessaire de la disparition des petites principautés allemandes et de l'établissement d'un grand empire germanique du Nord, embrassant le Hanovre et étendu jusqu'aux frontières de la France, et d'un empire germanique du Sud, accru de la Bavière.

Les bavardages de la cour de Berlin tiennent, il faut le dire, une trop grande place dans le Journal de Morris ; on s'étonne qu'un homme si supérieur par certains côtés se plaise à de purs commérages ; l'éditeur aurait pu en supprimer tout ce qui n'a trait qu'à des personnages obscurs, inconnus ou oubliés. Enregistrer des riens, des propos, des anecdotes, est excusable chez celui qui tient un Journal, car la plume obéit à la mémoire, et, ce qui n'a pas d'importance actuelle peut en prendre plus tard, en raison du rôle ultérieur des personnages en jeu ; mais, à plus de cinquante ans de distance, on peut séparer le bon grain de l'ivraie ; c'est ce que n'a guère su faire Anne-Cary Morris.

Au printemps de 1797, Morris retourna à Hambourg, où il apprit qu'un armistice avait été signé entre la France et l'Autriche. Cet armistice fut suivi de la paix de Campo-Formio, qui ne fut toutefois signée qu'à l'automne. Il ne négligeait pas les occasions d'être utile aux émigrés. Il écrivait, le 2 avril 1797, au maréchal de Castries, qui vivait à Wolfenbüttel : « Les événemens, en vérité, ont été si rapides et si extraordinaires que les calculs sur le passé ne peuvent plus s'appliquer au présent ; et, quant à l'avenir, il est couvert d'un nuage impénétrable. Si j'osais me permettre de hasarder un conseil, ce serait de ne rien faire, *absolument rien*, puisque alors on a des chances pour soi... Je persiste à croire que le despotisme d'un usurpateur doit être le précurseur d'une autorité légitime. Je ne suis pas même persuadé qu'il ne soit pas nécessaire à l'établissement solide d'une pareille autorité. L'homme, animal raisonnant, mais non pas raisonnable, ne s'instruit que par l'expérience et ne se corrige que par le malheur. Il faut donc que le cercle soit complet, afin de démontrer à chaque novateur l'ineptie de son système. » Peu de temps après, le coup d'état de fruc-

tidor avait lieu et Morris écrivait à un de ses correspondans : « Je ne vous parle pas de la dernière révolution parisienne, puisqu'il leur en faudra encore, et encore, jusqu'à ce qu'ils retombent sous le gouvernement d'un seul. »

Lafayette avait été délivré sur les instances du gouvernement américain et le prisonnier d'Olmütz avait été dirigé sur Hambourg, où il fut livré par le ministre d'Autriche, le baron de Buol, au ministre des États-Unis, M. Parish; Lafayette donna à Morris, qui n'avait pas cessé de travailler à sa délivrance, l'assurance qu'il ne voulait plus s'occuper des affaires de la France et resterait en dehors de toute intrigue. Il manifesta l'intention de se rendre en Amérique. Morris l'encouragea dans cette résolution, lui dit que ni les directeurs ni les constitutionnels ne désiraient sa présence en France, et que l'Amérique lui ouvrirait les bras. Il lui conseilla de ne point trop parler de ses malheurs et de dire à ceux qui lui en demanderaient l'histoire que lorsque tant de nations souffraient, les misères passées d'un individu ne devaient point trouver de place dans l'attention publique. Lafayette ne partit point pour l'Amérique en 1797, et nous le retrouvons encore à Altona un an après : « M. de Lafayette m'a fait visite (le 24 juin 1798) et m'a demandé s'il devait partir immédiatement pour l'Amérique ou rester encore un peu de temps. Je lui dis qu'il avait pris son parti de rester; il avoua en rougissant. Je lui dis ensuite qu'il eût bien fait de partir immédiatement, mais qu'ayant attendu si longtemps, il n'importait guère qu'il restât un peu plus... Tout en déclarant qu'il est résolu à mener une vie privée, il soupire pour une occasion de remonter sur le théâtre. »

La paix dictée par Bonaparte laissait les Pays-Bas autrichiens à la république française; la Lombardie, avec quelques districts voisins, devenait une dépendance de la France. L'Autriche recevait une compensation dans le don de la Vénétie, qui perdait sa vieille indépendance. Nommé plénipotentiaire au congrès de Rastadt, Bonaparte alla jouir de son triomphe à Paris : « J'entends dire, écrit, le 9 décembre 1797, Morris, alors à Ratisbonne, que Barras va monter sur le trône de France à l'aide de son ami Bonaparte. » Le 18 fructidor autorisait toutes les conjectures, mais ce n'est pas pour Barras que travaillait Bonaparte.

On est étonné de voir venir assez rarement ce nom de Bonaparte dans la correspondance de Morris. Il n'apparaît qu'en 1796; Bonaparte a fait une proclamation aux habitans du Tyrol : « J'observe, dit Morris, qu'il a imité la manière de la fameuse proclamation du duc de Brunswick. Ceux qui ont trouvé la dernière horrible admirent la première pour son énergie. » Il suit de loin la campagne

d'Italie, mais il n'a pas deviné le génie militaire de Bonaparte; « il va sans doute avoir la destinée habituelle des armées françaises à l'est des Alpes. » Bonaparte n'est pas long à lui donner un démenti. L'année suivante, le général français lui semble, dans une lettre qu'il écrit à lord Grenville, le 25 avril, « complètement en l'air, » et il tient la situation des alliés pour meilleure qu'elle n'a jamais été depuis le commencement de la guerre. Un peu plus tard, il critique la conduite de Bonaparte, qui, après avoir rejeté Beaulieu de l'autre côté du Mincio sur Mantoue, s'en va à Milan, au lieu de suivre son ennemi, pour respirer l'encens de sa victoire. Il va jusqu'à ajouter foi à ceux qui accusent Napoléon de manquer de courage personnel. Il s'est laissé dire que « dans la grande affaire qui lui valut une victoire miraculeuse sur Alvinzy, il avait déjà réuni un conseil pour examiner si son armée ne devait pas mettre bas les armes, » quand une panique se mit parmi les irréguliers autrichiens et changea toute la face des choses. Les victoires de Bonaparte lui semblent surtout dues aux fautes de l'ennemi. Il est vrai que tous les récits qu'il entend sont des récits allemands.

Le séjour de Morris en Allemagne s'était prolongé bien au-delà du terme qu'il s'était d'abord assigné; en 1798, il se décida au retour dans sa patrie. Il apprit, au moment de partir, la nouvelle de la bataille d'Aboukir; parti le 7 octobre d'Altona, il n'arriva que le 1er décembre dans le port de Rhode-Island, et il ne rentra que le 5 janvier 1799 dans sa maison de Morrisania. Il la rebâtit pour pouvoir y loger tout ce qu'il avait apporté d'Europe et ses amis ne le laissèrent pas longtemps vivre de la vie d'un simple propriétaire. Il fut nommé sénateur des États-Unis au mois d'avril 1800; entre les sessions, nous le retrouvons à Morrisania, ou bien voyageant dans les solitudes de l'état de New-York et jusqu'aux grands lacs canadiens. « Au tournant d'un bois, le lac Érié se montre à ma vue et je vois neuf vaisseaux à l'ancre, chacun d'au moins 1,200 tonneaux... Des centaines de grands vaisseaux, à une époque peu éloignée, se balanceront sur les vagues de ces mers intérieures... Le plus orgueilleux empire d'Europe n'est qu'une bulle de savon comparé à ce que sera, à ce que doit être l'Amérique dans deux siècles, peut-être dans un siècle. » Ce n'était pas une petite affaire, en 1800, d'aller à Washington par Philadelphie et Baltimore. Le voyage prit onze jours à Morris en 1800; la capitale lui semble à peine habitable. Il écrit à la princesse de Tour et Taxis, qui l'avait fort bien accueilli en Allemagne : « Il ne nous manque ici que maisons, caves, cuisines, hommes instruits, femmes aimables et autres petites bagatelles de cette espèce pour que notre ville soit parfaite : la pierre de taille y abonde, on peut y cuire d'ex-

cellentes briques, il n'y manque pas d'emplacemens pour des hôtels magnifiques, des canaux projetés peuvent y amener un grand commerce, la richesse qui en est la suite naturelle doit y attirer les beaux-arts; enfin, c'est la ville du monde où l'on peut le mieux vivre dans l'avenir. »

Morris ne perdait pas de vue les affaires du vieux monde, si occupé qu'il fût des travaux du sénat américain. Il ne crut pas un moment à la durée de la paix signée entre la France et l'Angleterre; « ce traité plein de menaces a réduit l'Angleterre au rang de puissance de second rang et obligera l'Angleterre, dans peu de temps, à prendre les armes pour défendre son indépendance. » Avec une France commandant en maîtresse depuis les bouches de l'Adige jusqu'à celles de l'Ems, le « marquis de Brandebourg » n'avait plus qu'à se remuer dans l'orbite que lui fixerait le premier consul.

Aussitôt que les rapports se tendirent de nouveau entre l'Angleterre et la France, Napoléon prit le parti de vendre la Louisiane aux États-Unis. « Les grands arbitres des affaires humaines, écrivait Morris à M. Necker à Coppet, le temps et le sort ont prononcé la séparation des deux mondes. Et que vaut la politique contre les décrets de l'Éternel? » L'achat de la Louisiane était-il constitutionnel? On interrogea sur ce point Morris, qui avait travaillé à faire la constitution. « Je suis bien certain, dit-il, de n'avoir point eu en vue d'insérer un article *de crescendo imperio* dans la constitution de l'Amérique, sans examiner si une limitation de territoire est ou n'est pas essentielle à la durée d'un gouvernement républicain. Je suis certain que le pays entre le Mississipi et l'Atlantique dépasse les limites assignées par la prudence, si une limitation quelconque était nécessaire... Je savais alors comme aujourd'hui que toute l'Amérique du Nord doit à la longue nous être annexée... heureux si notre soif de domination s'arrête là. J'aurais considéré comme parfaitement utopique d'opposer une restriction sur le papier à la violence du sentiment populaire dans un gouvernement populaire. »

Morris, sur la question de la cession de la Louisiane, se sépara de son parti qui s'opposait au traité, dans la crainte de trop augmenter l'influence du sud dans les conseils de l'union. Il ne s'était pas trompé en prédisant que la paix d'Amiens n'était qu'une trêve. Le premier consul méditait l'invasion de l'Angleterre. « Mon opinion, écrivait Morris le 25 novembre 1803, est que si l'Angleterre continue la guerre avec vigueur, elle brisera le pouvoir de son adversaire. Dieu! quel moment pour un grand homme qui prendrait le plan de M. Addington! » Il avait fini par reconnaître

le grand homme dans ce Bonaparte dont il parlait d'abord avec un peu de mépris. Le 13 décembre 1813, il écrivait à Parish : « Je n'ai pas seulement pressenti, j'ai prédit l'état présent de l'Europe dès les premiers temps de la révolution française ; vingt millions d'hommes jetés dans un tel état de confusion doivent, après s'être fait beaucoup de mal et en avoir beaucoup fait aux autres, devenir les sujets d'un despotisme militaire. Mais, bien que ce résultat soit, humainement parlant, inévitable, il ne peut être achevé que par un grand homme. De tels hommes, après tout, se forment toujours dans de semblables circonstances ; ou pour parler plus exactement, ces hommes existent toujours et ce sont les circonstances qui leur fournissent les moyens et les occasions. Il était inévitable qu'un grand homme, à la tête d'une nation guerrière et porté au pouvoir par l'épée, sentît la nécessité d'occuper au dehors des esprits ardens pour les empêcher de faire du mal à l'intérieur. Aussi la France, disciplinée et bien commandée, à l'état de guerre nécessaire avec ses voisins, a été l'objet constant de ma pensée et j'ai cherché en vain les talens qui pouvaient lui faire obstacle. Ils n'existaient point dans les cabinets de l'Europe. »

Morris, pendant son séjour en Allemagne, avait observé de près l'imbécillité des petites cours, l'égoïsme des villes libres, la faiblesse du lien fédéral ; à ses yeux, depuis que le grand Frédéric s'était avisé de défendre les droits du corps germanique, il y avait eu virtuellement deux empires allemands, et il reprochait à l'Autriche de ne pas voir les choses aussi simplement et de ne pas avoir fait avec la Prusse le partage de l'Allemagne. Cela seul, suivant lui, aurait pu sauver l'Allemagne et de la France et de la lourde protection de la Russie. « Votre rêve, écrit-il à Parish le 2 octobre 1804, est la constitution de l'empire, autrement dit le traité de Westphalie. Quand la constitution d'un état n'existe que par et dans un traité, c'est qu'il n'a en réalité aucune constitution. Son sort dépend de ses voisins. La condition de l'Allemagne a dépendu des forces respectives de l'Autriche et de la France jusqu'à ce que la Prusse se fût élevée à un certain degré d'éminence... » On se souvient que, pendant qu'il était à Berlin, Morris cherchait à faire de la Prusse une sorte d'arbitre européen ; il avait prêché en ce sens Haugwitz, qui lui avait dit, en lui serrant la main et en versant des larmes : « Ah ! si le grand Frédéric, mon ancien maître, était vivant, cette politique serait aussi sage que grande, mais hélas ! » L'occasion était perdue, les faibles conseillers avaient réduit la Prusse à l'impuissance. La bataille d'Iéna mit la Prusse aux pieds de Napoléon. Morris avait prédit à tout le monde dès 1796, il avait

dit tout haut dans le sénat américain, en 1803, que la France deviendrait le pouvoir dominant en Europe; mais il ne croyait pas cette domination permanente, il prévoyait une coalition générale et la chute du nouvel empereur.

Le général Moreau était en Amérique en 1807, et Morris le vit assez fréquemment. Il écrivit à Mme de Staël, exilée de Paris, de venir aux États-Unis. « Napoléon va toujours grand train, de sorte que, s'il ne bronche pas, toute l'Europe désormais sera France, à l'exception des îles britanniques. » Après Friedland, il écrit à son ami le comte Woronzow, à Londres : « Les raisonnemens politiques se réduisent maintenant à des calculs sur la vie de l'empereur corse. » Au marquis de Stafford, il rappelle lui avoir dit, dix-sept ans auparavant, que, si la révolution française n'était pas arrêtée dans ses progrès, elle deviendrait dangereuse, peut-être fatale aux libertés de l'Europe. Il lui montre les fautes commises par le gouvernement anglais, à qui il reproche surtout de disséminer ses efforts, et de ne s'être pas attaché les États-Unis par une conduite habile : « Quand, regardant de l'autre côté de l'Atlantique, je vois un pouvoir et des talens si prodigieux d'un côté, et de l'autre,

Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur,

j'ai froid au cœur. »

Les affaires de son propre pays l'absorbent, quand les États-Unis se trouvent engagés dans une guerre maritime contre l'Angleterre : il déplore cette guerre et redoute, comme une de ses conséquences, une extension trop grande et trop subite des territoires de la république. Il ne reste pas indifférent toutefois aux grands événemens dont la Russie est devenue le théâtre. « Bonaparte est perdu. Longtemps avant la nouvelle des premiers succès russes, j'ai, dans mon petit cercle, dit qu'il quitterait Moscou le 20 octobre. Je crois qu'il est parti un peu plus tôt. » Les troupes françaises vont être forcées de repasser les Pyrénées, « les amis américains de Bonaparte regardent avec une anxieuse terreur. » Il rappelle qu'il a dit autrefois au sénat, en parlant de Napoléon, le premier des Césars gaulois : « S'il se trompe une fois, il tombe (*the moment he fails, he falls*). » Il rend justice à Napoléon comme général. « Il vit quelle conduite l'Autriche allait tenir, ce que mon pauvre ami Moreau ne voulait pas croire quand je le lui dis, dans une conversation que j'eus avec lui et Parish, peu de temps avant qu'il s'em-

barquât pour l'Europe. » En se tenant en force près de la Bohême, Napoléon employait le seul moyen qu'il eût de tenir son beau-père tranquille. Il est vrai qu'en se battant si loin de chez lui, il risquait une ruine plus complète. La chute de Napoléon en 1814 et le retour des Bourbons causèrent à Morris une grande joie ; il voyait dans ces événemens la fin probable de la guerre entre son pays et l'Angleterre, une guerre qui lui faisait horreur et qu'il qualifiait de guerre civile. Il éprouvait pour l'Angleterre un véritable enthousiasme et la montrait comme « le bouclier de l'humanité contre le glaive de l'oppresseur, la nourrice des nations, prête à verser son sang et ses trésors pour son indépendance. » La paix fut en effet signée à Gand entre les deux pays. Le 28 avril 1815, le journal note le retour de Napoléon, « arrivé à Paris le 20 mars, à la tête de 80,000 hommes, envoyés contre lui. » Morris n'en est pas trop alarmé, il sait déjà que toute l'Europe va s'unir de nouveau : « Louis XVIII, dit-il, méritait, dans une certaine mesure, ce qui est arrivé ; » il le blâme pour n'avoir pas licencié « une armée, qui, habituée à la rapine, n'était pas capable de vivre en temps de paix. Mais pouvait-il le faire? n'était-il pas, d'une certaine façon, prisonnier dans ses mains? Les alliés auraient dû considérer dans quelle situation ils l'avaient mis. Mais ils raisonnèrent de ce qu'ils voyaient par ce qu'ils sentaient. Alexandre, qui prit la direction, avait encore la tête pleine de ce qu'il appelait sa philosophie ; et tous semblent avoir admis qu'une maxime qui n'est pas toujours bonne en temps de paix est applicable en temps de guerre, c'est-à-dire qu'une nation ne doit pas se mêler des affaires intérieures d'une autre. Les Romains auraient ri d'un tel enfantillage. » Bonaparte n'avait jamais cessé, aux yeux de Morris, d'être un jacobin ; il était le dictateur nécessaire aux démocrates. « Je suis disposé à croire, écrivait-il après sa chute, qu'avant longtemps les doctrines jacobines seront vaincues partout. La famille des nations ne sera plus tourmentée par l'agitation vaine et présomptueuse de l'un de ses membres. Ceux qui, comme Napoléon, nient la loi, doivent, comme Napoléon, être mis hors la loi. »

Morris vécut assez longtemps pour apprendre la défaite de Napoléon à Waterloo ; son journal annonce brièvement que « Bonaparte s'est rendu au vaisseau le *Bellerophon* et s'est remis à la générosité britannique. »

Puis les notes deviennent rares ; la goutte, d'autres maladies encore le travaillent. Il ne s'occupe plus beaucoup de l'Europe, mais jusqu'au dernier moment, il se préoccupe de l'avenir de son pays ; il a les yeux grands ouverts sur les dangers de l'avenir, il les exagère volontiers, son langage s'empreint d'une sorte de gravité solennelle et sévère. Il a revu avec joie la restauration de la monar-

chie en France et le rétablissement d'un équilibre européen ; mais cet équilibre lui semble peu stable et il tremble pour l'avenir d'une monarchie dans un pays où tout esprit d'hiérarchie a été détruit, où les passions révolutionnaires ont anéanti tous les vestiges du passé. Pour son propre pays, il éprouve d'autres inquiétudes : l'indépendance absolue de la magistrature, qui lui semble essentielle au gouvernement républicain, ne lui semble plus suffisamment garantie. « La dangereuse doctrine qui affirme que la volonté publique, exprimée par une majorité numérique, doit toujours être obéie, vient d'une confusion perverse des idées et conduit à des résultats horribles. La majorité numérique non-seulement peut, mais souvent veut ce qui est injuste et fou. » Il cherche des freins contre la race des démagogues, des courtisans de la foule, contre ce qu'Horace appelle *civium ardor prava juventium*, il les voit dans l'indépendance de la magistrature, dans la prérogative du pouvoir exécutif, dans l'institution du sénat. Mais déjà les barrières élevées par la sagesse des hommes de bien et de courage qui ont fait la Constitution lui semblent ébranlées ; son esprit inquiet prévoit aussi des luttes possibles entre l'autorité fédérale et l'autorité des états : « Si l'influence des états doit continuer, l'Union ne peut durer ; et si elle ne dure pas, l'utilité du sénat cesse. » Il aimait à discuter ces grands problèmes constitutionnels et ne se fatiguait pas d'opposer à la démocratie les maximes des fondateurs de la république et les articles de la Constitution. Bien que resté toute sa vie fidèle au parti fédéraliste, il ne l'avait pas suivi dans les excès de doctrine où il s'était parfois égaré et il professa jusqu'au bout que l'intérêt du pays doit être préféré à tout autre intérêt. Il mourut le 6 novembre, à Morrisania, et peu de temps avant de rendre le dernier soupir, il dit à ceux qui l'entouraient : « Il a plu, il y a soixante-cinq ans, au Tout-Puissant de m'amener à l'existence, ici, dans cette chambre même : me plaindrai-je maintenant qu'il lui plaise de m'en faire sortir? » Il demanda s'il faisait beau temps. On lui répondit que oui. Il dit lentement ces vers classiques de la belle Élégie de Grey « Dans un cimetière de campagne : »

> Who, to dumb forgetfulness a prey,
> This pleasing, anxious being yet resigned,
> Left the warm precincts of the cheerful day
> Nor cast one longing, ling'ring look behind?

Ce furent ses dernières paroles.

AUGUSTE LAUGEL.

A TRAVERS L'EXPOSITION

V[1].

DE QUELQUES INDUSTRIES.

Les palais d'où nous sortons nous ont montré les ateliers du travail dans le passé et dans le présent; pour étudier les produits de ce travail, il nous resterait à visiter les milliers de cellules alignées sous la grande ruche de verre, les galeries françaises ou étrangères, leurs innombrables annexes, le long boyau qui déroule sur les berges de la Seine, jusqu'à l'esplanade des Invalides, ses kilomètres de victuailles et de boissons. Devant une pareille tâche, Bottin se trouble et Roret se récuse. Je n'ai jamais songé à l'aborder; je n'en veux retenir qu'un petit nombre d'observations générales et l'indication de quelques singularités.

On peut ramener toutes les créations de l'industrie à trois types déterminés qui caractérisent trois âges de civilisation. En premier lieu, la manufacture locale, individuelle et séculaire, celle où les générations se transmettent des méthodes qui ne varient jamais, non plus que leurs produits. Il faut ranger dans cette catégorie les vêtemens, les armes, les objets mobiliers de tout l'Orient et des confins de l'Europe où l'Orient fait sentir son influence, depuis la Russie jusqu'à la Grèce. Ce type correspond dans le monde industriel aux espèces fossiles encore représentées dans le monde

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août.

animal; comme ces dernières, il est condamné à disparaître dans un temps prochain. Son domaine se rétrécit chaque jour devant les envahissemens de la fabrication européenne qui submerge ces pauvres et pittoresques métiers. Elle leur emprunte quelques-uns de leurs motifs originaux pour les approprier à son puissant outillage; elle tue les autres et les remplace par des produits plus commodes, plus économiques. Les expositions des États danubiens et des nations du Levant nous font assister aux péripéties de cette lutte inégale. Les broderies, les tissus indigènes déclinent; la pâle rouennerie et l'ignominieuse peluche leur succèdent. Parmi les objets de physionomie orientale, un bon nombre proviennent des usines de France ou d'Angleterre. Jusqu'à ces derniers jours, les visiteurs achetaient de confiance des bibelots qu'ils croyaient marocains ou égyptiens à des marchands qu'ils croyaient Arabes ou Turcs; le bon Parisien vient d'apprendre avec stupeur ce que savaient depuis longtemps les habitués des bazars du Levant : les étoffes et les bijoux des odalisques, débités par de fallacieux Arméniens, sont fabriqués en grande partie à Saint-Denis ou à Pantin. Au commissaire de police qui exigeait des turqueries authentiques, les hommes à fez ont livré leur secret dans un beau cri de sincérité : « L'Orient ne fabrique plus rien! Il estampille une variété de l'article-Paris. »

La révolution commerciale apparaît clairement dans la plus importante et la plus fameuse des industries du Levant : celle des tapis. Depuis vingt ans, on la voit dégénérer et se corrompre; les dessins européens et les couleurs tirées de la houille vont l'empoisonner jusqu'à ses sources les plus lointaines, dans les vallées du Khorassan et sur les versans de l'Himalaya. En revanche, nos grands fabricans sont aujourd'hui en mesure de reproduire, avec la perfection des originaux, les merveilles historiques dont l'Orient a perdu la tradition. Un rapprochement fortuit permet de mesurer à l'Exposition cette marche en sens inverse; d'une salle égyptienne où l'on déballe, au milieu de quelques beaux tapis d'apparat, les produits bâtards de la Perse contemporaine, vous passez directement dans une salle française où les pièces les plus rares de la collection Goupil sont imitées à s'y méprendre. Un khalife qui voudrait meubler le yali d'une sultane favorite avec le luxe des ancêtres, tout en ménageant sa cassette, devrait aujourd'hui faire sa commande à Paris. Et il serait bien capable d'y commander aussi la sultane. Ah! mon pauvre vieil Orient! Pour ceux qui s'obstinent à le vouloir tel que le transposent nos étalagistes, nos reporters et presque tous nos peintres, à l'exception de quelques voyans sincères, pour ceux qui lui demandent autre chose que le

charme de son agonie tranquille, sa noble misère de roi-mendiant, ses haillons éteints dès qu'on les retire de la lumière ambiante, quel décor mensonger, cet Orient de boulevard et d'atelier! Quelle immense mystification!

Au second type d'industrie appartiennent les richesses brutes, déjà exploitées, mais qui attendent encore pour acquérir toute leur valeur l'habile mise en œuvre de la main européenne. Ce type est à peu près le seul représenté, dans la cité bariolée bâtie au Champ de Mars par les républiques sud-américaines. Le contenu est identique dans ces pavillons si divers d'aspect : qui en a vu un les a tous vus. A la place d'honneur, le portrait du général président; lourde figure de beau sergent, très chamarré dans l'uniforme tout battant neuf qu'il n'aura pas le temps d'user, avec la mine et la prestance d'un Cid campéador, sorti des gardes nationales et posant pour une vignette de Gustave Aymard; ces présidens ont un air de famille, et chose inquiétante, plusieurs ressemblent par quelque endroit à un visage connu, en très brun. Sous les yeux de cet administrateur, des cafés, des tabacs, des céréales, des laines en ballots, des cuirs tannés, des bois magnifiques en grume, des métaux précieux dans leur gangue; ces échantillons donnent l'impression d'un nouveau monde à peine découvert, opulent et mal dégrossi, qui ouvre des perspectives sans fin à l'activité de nos vieilles races; monde où l'homme est subordonné à une nature trop forte pour lui. Voyez, à l'exposition du Guatemala, cette grotte aménagée avec les spécimens de la flore et de la faune tropicales; reptiles monstrueux, oiseaux au coloris aveuglant, gigantesques papillons d'azur, beaux comme un rêve de fée, et qu'on dirait découpés dans un lambeau de ciel; c'est un coin oublié du paradis terrestre. Et l'on pense avec tristesse qu'en vertu d'une loi inéluctable, cette terre verra pâlir sa splendeur, le jour où le travail acharné de l'homme l'aura vaincue et disciplinée; elle perdra en grâce tout ce qu'elle gagnera en utilité; car il semble que la physionomie de la nature reflète exactement les évolutions de l'esprit humain, et que la poésie des lieux subisse la même décroissance que celle de la pensée dans sa maturité, quand l'exubérance de l'imagination y devient incompatible avec les progrès de la raison.

Parmi ces pavillons des pays neufs d'outre-mer, un seul m'a retenu longtemps; c'est de tous le plus petit et le plus vide, celui des îles Hawaï. Il intéresse comme un germe où l'on verrait les linéamens de l'arbre futur. Dans cette chambre de quelques pieds carrés, l'état d'Honolulu nous montre l'embryon d'un empire achevé, avec toutes les parties nécessaires de son organisme. Le culte : des dieux fétiches taillés dans un bâton, plantés autour d'un enclos

consacré où l'on célèbre les cérémonies de l'initiation aux mystères. Le pouvoir : deux photographies encadrées au mur ; le roi Kalakaua, avec sa bonne figure d'orphéoniste toulousain, sanglé dans le grand cordon de son ordre, bardé de plaques sous les épaulettes et les aiguillettes de sa tunique d'ordonnance ; la reine Kapriolani, décolletée, un diadème en brillans dans ses cheveux crépus, le même grand cordon sur sa gorge avantageuse ; leurs traits respirent une conviction de majesté égale, sinon supérieure, à celle de l'empereur d'Allemagne et de l'impératrice des Indes. Les insignes du pouvoir : une sorte de long plumeau, en guise de sceptre ; un casque de plumes rares, modèle excessif de ceux qui ornent les chefs des civilisés aux parades militaires ; l'argenterie de la couronne, une énorme soupière d'un bois précieux où le roi mange le *poï*, la bouillie nationale. Les grands services publics : le ministre de l'instruction expose son budget avec la même fierté que ses collègues d'Europe : 1,611,765 francs, dépensés pour les écoles primaires et secondaires. — Entre ce microcosme et nos empires, on voit bien des différences de dimension, de développement, on ne voit aucune différence spécifique, intrinsèque. Et dans cette petite salle, comme dans une éprouvette, les visiteurs révèlent l'une ou l'autre pente de leur esprit. Les uns raillent l'ensemble des choses humaines, qui leur apparaît là par le petit bout de la lorgnette ; leur premier mouvement est de faire rentrer le chêne dans le gland ; ils ricanent : « Les dieux, les rois, voilà ce que c'est, en dernière analyse. » Bouvard est heureux de mépriser ; et il ne se doute pas que son nihilisme, lorsqu'il refait d'un bond le chemin parcouru par la civilisation, trahit tout au fond de ses instincts un secret besoin de retour à la vie sauvage, un revenez-y de Papoua. D'autres sentent redoubler leur respect pour la longue ascension de l'humanité sur l'échelle de Jacob, pour l'effort de ce monde qui se crée perpétuellement en hauteur, pour la légitimité de ces pouvoirs qui reparaissent toujours comme le ciment nécessaire des sociétés, pour la vérité de cette divinité qui s'élève au-dessus de l'homme à mesure qu'il monte et lui dispense une quantité de lumière proportionnée à la conformation de son œil. — Ceux-là ne dédaignent pas Kalakaua, ni Kapriolani ; ces potentats d'Honolulu « font la chaîne, » comme on disait l'autre jour ; ils la font entre les animalcules qui ont bâti leur royaume de corail et les César, les Napoléon. Dans une chaîne de maillons inégaux qui soulève un poids, l'effort est le même pour tous les anneaux, aussi considérable, aussi pénible, aussi méritoire pour le plus petit que pour le plus gros. — Je crains que ceci n'ait avec l'industrie qu'un rapport lointain. Ce n'est pas ma faute si cette Exposition est une mer sans fond ; à quelque endroit que l'on jette

la sonde, elle enfonce indéfiniment, elle ramène des choses inattendues, témoins qui nous parlent de régions mystérieuses, de fuites d'abîmes où n'arrive plus la lumière.

Tirons-nous du Pacifique, revenons en Europe : ce n'est qu'une rue à passer. Voici, dans les galeries de l'Europe centrale, le troisième type d'industrie : la production intense et multiforme, obtenue par la division du travail, accaparant les matières premières du monde entier pour les façonner à sa guise, perfectionnant et variant sans relâche ses articles pour les approprier aux ressources, aux goûts changeans des diverses catégories de consommateurs. Dans quel sens est dirigé le mouvement actuel de notre industrie? Il suit les courans du siècle, politiques, économiques et littéraires; il sollicite le plus grand nombre. Le négoce a imité le changement de front de l'histoire. Jadis, avant qu'on n'eût retourné la pyramide sociale, les artisans de marque se proposaient de satisfaire la cour d'abord, puis les grands qui singeaient la cour, la riche clientèle bourgeoise qui singeait les grands; leur calcul était de faire payer très cher à quelques-uns des objets de choix. Aujourd'hui, les fabricans qui visent les grosses bourses sont clairsemés; la plupart des étalages s'adressent au client inépuisable, à tout le monde. Sur plusieurs des belles étoffes exposées par les tisseurs lyonnais, des étiquettes mentionnent le destinataire; autrefois, ces étiquettes eussent porté les noms des familles souveraines ou des gens de finance; on y lit maintenant : « fabriqué pour tel ou tel des grands magasins à bon marché. » Ce grand magasin, qui se substitue partout aux détaillans et les écrase, c'est le bazar des villes d'Orient, où l'acheteur trouve dans un même lieu tous les objets qu'il recherche. Comme l'architecture, le commerce nous montre l'extrême civilisation rentrant dans les vieux cadres de la vie asiatique pour les agrandir à sa mesure. Sous la diversité du décor qui masque l'identité des procédés, nos nouvelles mœurs commerciales nous reportent aux marchés de Tyr, de Babylone et d'Alexandrie, bien plus qu'aux boutiques de Paris sous François Ier, Louis XIV ou Charles X. Quand on réfléchit sur cette adaptation des besoins nouveaux à des formes très primitives, sur ce mouvement général de retour aux pratiques de nos aînés, on est amené à se demander s'il ne ressuscitera pas chez nous des modes d'existence qui semblaient à jamais condamnés, jusques et y compris l'usage collectif du sol (1).

Sous le rapport du sentiment artistique, la totalité de nos pro-

(1) Je citerai une nouvelle preuve de ces résurrections. Hier, des personnes considérables du commerce parisien et un ministre ont discuté l'établissement à Paris d'une foire annuelle, « qui serait le pendant de celle de Nijni-Novogorod. »

duits se divise en deux groupes bien tranchés. Dans le premier, la loi que nous constations en étudiant l'histoire du travail s'est vérifiée : l'ornementation a disparu ou achève de disparaître. Ce groupe est le plus nombreux, car il comprend presque tous les objets d'usage commun et à bas prix, ceux-là mêmes que l'imagination populaire enjolivait jadis à plaisir ; il y faut rattacher, dans la fabrication de luxe, tout ce qui ne tolère plus l'ornement de fantaisie, les étoffes unies, certains types de meubles, la carrosserie, les harnais, les armes, les instrumens de toute nature et même les instrumens de musique. On n'admet plus la peinture et la sculpture sur les bois d'un piano ou d'un violon. Il est difficile de s'expliquer comment la loi s'est étendue à des objets d'agrément qui servent un art. — Le second groupe réunit les industries qui demandent encore leurs séductions au relief et à la couleur, à la reproduction de la figure humaine, des animaux et des fleurs ; tels les tissus destinés aux tentures et au vêtement féminin, les ameublemens de prix, la céramique, la cristallerie, la bijouterie, le bronze ornemental. Nous devrons circonscrire notre promenade sur ce terrain ; c'est le seul où la lutte industrielle pique notre curiosité.

On peut affirmer sans vaine complaisance que la France garde le premier rang dans cette lutte. A la vérité, le Champ de Mars ne nous offre pas les élémens d'une opinion définitive ; il serait peu équitable de juger par défaut ou sur des pièces incomplètes les peuples auxquels leurs pasteurs ont déconseillé l'épreuve. Parmi nos concurrens de première ligne, les Anglais nous serrent de près ; leur céramique, leur verrerie, gardent l'empreinte de ce génie tranquille et personnel qui fait de leurs salles de peinture, dans le grand capharnaüm des tableaux, un sanctuaire de noblesse et de poésie, une chambre des lords dans la république des arts. Peut-être l'emporteraient-ils sur nous, si le marché européen ne demandait à ses fournisseurs que la distinction souveraine, l'entente de la vie intérieure, le sentiment intime de la profondeur des choses. Tout ne plaît pas, dans les produits de leurs industries relevées ; mais tout a du style. J'imagine que s'ils avaient exposé le plus démodé de leurs articles d'exportation, à ce qu'on assure, le parlementarisme, nous le retrouverions beau chez eux. D'aucuns disaient le chêne britannique languissant et en mal de vieillesse ; il apparaît ici bien vivant, plongeant par ses racines sous-océanes dans une réserve illimitée de sève et de richesse. La section anglaise renferme une dépendance où une porte d'or ouvre sur l'Australie ; ce n'est qu'une province du monde tributaire, et le développement de cette province est fabuleux ; Melbourne, fondée en 1851, compte 450,000 habitans ; tout ce qu'on nous montre de cette ville nous rend l'image d'un organisme qui a déjà sa vie

propre de grand état policé ; le mouvement commercial dépasse deux milliards et demi. Quand on demandera à la race humaine, dans la vallée de Josaphat, ceux qui ont le mieux gouverné le monde et donné à l'homme le plus d'orgueil de sa condition, je crois bien que les morts de la vieille Angleterre se lèveront les premiers. Les nôtres seront déjà debout, parce que le juge aura appelé d'abord ceux qui ont le mieux éclairé ce monde et lui ont adouci la peine d'exister.

Je me suis promis d'être bref sur les sections étrangères. Nous devons un accueil courtois et des remercîmens cordiaux aux exposans qui ont répondu à notre appel malgré la consigne ; si l'on poussait les comparaisons entre eux et les nôtres, il faudrait faire entendre des vérités fâcheuses à quelques-uns ; il faudrait constater la décadence irrémédiable du goût sous certaines latitudes. Ce serait mal répondre à un empressement que les circonstances ont rendu très méritoire. Je me bornerai à quelques complimens sincères. Il en faut adresser à presque tous nos rivaux, comme à nous-mêmes, pour les progrès de la céramique. Jamais on n'en avait tant fait, jamais on ne l'avait si bien faite. Le développement universel de cette belle industrie est l'un des traits saillans de l'Exposition de 1889. Notre siècle finissant demande aux potiers d'égayer ses derniers regards ; et par ce côté encore il revient aux origines, à l'un des premiers arts où s'essayèrent les hommes, à celui où excellaient les anciennes civilisations. Il semble que la terre émaillée sous toutes ses formes, depuis la porcelaine jusqu'aux laves et aux carrelages, se prépare aux destinées brillantes qu'on lui promet dans la décoration intérieure et extérieure de nos maisons. Les artistes qui la travaillent renouvellent leurs procédés, leurs dessins, leur palette, à Paris et dans nos fabriques provinciales, comme à Londres et à Minton. Le Danemark mérite une mention spéciale, pour ses camaïeux où les paysages nationaux sont rendus avec tant de charme et d'originalité. Je voudrais pouvoir en dire autant des colorations violentes qu'on affectionne à Vienne et à Pesth. En Belgique, où l'on est las apparemment de s'entendre reprocher la contrefaçon des modernes, un fabricant refait dans la perfection les faïences à fleurs de Rhodes et d'Asie-Mineure. Les Hollandais maintiennent les glorieuses traditions de Delft avec ces plaques à grands sujets, si gaies et si franches de ton. Elles ne se trouvent pas, le croiriez-vous, chez M. van Houten, qui nous guette à tous les recoins de l'Exposition avec son cacao, qui enrégimente au service de cette denrée les Frisonnes joufflues et les maigres Javanaises, et qui a vraiment le cacao encombrant.

Avec la céramique, l'orfèvrerie est l'industrie d'art la mieux représentée chez tous les peuples, celle où se marque le plus nette-

ment la personnalité de chacun d'eux. Ici encore, le Danemark vient en bon rang, l'inspiration de ses modeleurs ne doit rien qu'à elle-même. Les Russes ont leurs orfèvres-émailleurs; malheureusement, les maîtres de Moscou ne nous ont pas apporté cette année tout ce qu'ils pourraient montrer pour grandir leur légitime réputation. Même regret pour M. Castellani, qui ne nous a pas donné le plaisir de revoir ses bijoux grecs et pompéiens. L'Espagne, tour à tour étincelante et sombre, est tout entière dans le travail de ses damasquineurs, dans ces plats et ces boucliers de fer noir où le fil d'or promène ses arabesques, sème des fleurs brillantes sur un champ de deuil, tisse des manteaux de vermeil sur les épaules des nègres. On se figure ainsi la vaisselle d'un roi maure, somptueuse et triste; pour décrire l'élégance nerveuse, un peu sèche, des métaux alliés sous le marteau de Zuloaga, il ne faudrait rien moins qu'un sonnet de M. de Heredia. L'argenterie anglaise, autrefois consacrée par la mode, semble moins prisée depuis que notre engouement va au frère Jonathan. Il est convenu qu'il faut se pâmer devant les vitrines de M. Tiffany, devant le luxe étourdissant de ces hanaps ventrus, de ces bijoux contournés, rehaussés d'énormes gemmes inédites. L'argentier de New-York rencontre des effets d'une étrangeté saisissante dans les dessins qu'il empruntait naguère à l'archéologie assyrienne, dans ceux que lui inspirent maintenant les monstres de tous les règnes, les éléphans, les orchidées. Mais est-ce bien le dernier mot de l'art, ces formes massives et ces lourdes végétations ? Elles prouvent surtout aux pauvres diables d'Européens que l'argent coule dans les creusets américains comme la fonte dans nos hauts-fourneaux; on les dirait combinés pour bien emplir les larges paumes des manieurs de pépites, pour chatouiller de leurs saillies les calus restés aux mains qui ont brandi le pic dans les placers. Et ce doivent être de fortes femmes, celles qui se servent de ces objets de toilette et portent quelques-unes de ces parures. Après avoir admiré comme il faut ces rudes inventions, je sens combien je suis arriéré, quand mon plaisir me ramène devant les œuvres délicates de nos ciseleurs ; par exemple les *Sept péchés capitaux,* le coffret exécuté par M. Diomède pour un de nos grands orfèvres parisiens.

Le succès de M. Tiffany est dû pour une bonne part à l'imitation hardie des Japonais. Alors, que l'on me conduise tout droit chez ces prodigieux bonshommes. Peu ou prou, toute l'industrie européenne les imite aujourd'hui, les orfèvres comme les céramistes; mais vis-à-vis d'eux, nous serons toujours des disciples bien gauches. Le ciel leur a départi le plus rare des dons, celui de voir le monde comme il est, vivant et divers.

Pour un Japonais, il n'y a pas deux fleurs, deux insectes, deux gestes qui se ressemblent. Leur petit œil est ainsi fait qu'il embrasse toute la nature et en dissocie les élémens, afin de recomposer avec eux une seconde création, rivale de l'autre. Toutes les matières leur sont bonnes pour donner un corps à la vie inépuisable qu'ils ont dans les doigts ; et ils varient de mille façons chaque matière, les bois, les argiles, les métaux auxquels ils savent seuls communiquer une patine incomparable. Les connaisseurs n'estiment pas que le génie du Nippon ait fait à l'Exposition tout l'effort dont il est capable ; sa fécondité n'en est que plus caractéristique sur des objets de fabrication courante et de mince valeur. Quel enchantement, cette salle ! Elle contient tous les êtres possibles, tout l'univers des formes, et chacune est aussi inattendue qu'elle est vraie. Regardez ce paravent où les brodeurs ont jeté une centaine de figures ; pas un de ces personnages qui n'ait son mouvement personnel, sa plaisanterie particulière ; toutes ces petites âmes falotes méditent des drôleries différentes. Placez à côté du paravent la plus joyeuse kermesse de Téniers ; elle paraîtra monotone et inanimée. De même, quand on revient chez nous en sortant de la salle japonaise, tout ce qui est dans notre art simple reproduction de la nature semble timide et figé. J'aurai l'occasion de chercher tout à l'heure par où nous prenons notre revanche.

Avant de quitter les étrangers, je veux faire encore un compliment collectif et l'adresser à la Norvège. La section norvégienne est une oasis ; tout y repose les yeux charmés ; ils ne voient que des produits naturels et loyaux, de beaux bois coquettement assemblés, une orfèvrerie originale dans sa modestie, des fourrures de prix légères comme des soies et disposées par des mains ingénieuses. Pas une faute de goût dans cette salle ; on y chercherait vainement ce qui abonde dans tant d'autres, un tapissier ou une modiste à l'instar de Paris, une loque de peluche, un simili quelque chose. Tout y donne l'idée d'une race honnête, simple et forte, qui ne s'endimanche pas avec nos vieilles modes et se contente de sa distinction innée. Depuis longtemps, le talent vigoureux de ses paysagistes commandait notre admiration ; ses chanteurs ont achevé de nous prouver qu'on excelle dans tous les arts, chez ce peuple parfaitement aimable. — Je voudrais aussi trouver quelque mérite rare dans une section plus exiguë, celle de la république de Saint-Marin. Voici pourquoi. Un jour que j'y admirais, — en photographie, — le capitaine des gardes-nobles, qui a une mine tout à fait triomphale à la tête de sa compagnie, un citoyen de cette république expliquait près de moi à quelques visiteurs la politique de son pays. Il disait que Saint-Marin s'était consulté pour savoir

s'il convenait de répondre à l'invitation de la France. Le refus de l'Italie rendait la décision délicate; « mais, ajoutait-il, nous nous sommes rappelé que la France nous a toujours protégés, sous Napoléon comme sous Louis XIV; l'Italie refusait, Saint-Marin a accepté. » En d'autres temps, je crois volontiers que cette affirmation, faite avec une certaine solennité, eût éveillé des idées gaies. Par ce temps d'Exposition, on devient très naïf; cette obole de reconnaissance me parut tout autre chose que ridicule. Il me sembla qu'avec ces quelques mots l'étranger racontait toute l'histoire de ma pauvre sotte de patrie, qui s'avise de jouer en ce monde le rôle de la justice éternelle, qui se met à dos les puissans et les forts, et qui s'en revient de ses batailles séculaires, meurtrie, abandonnée de tous, récompensée par la fidélité de la république de Saint-Marin; il me sembla que cet inconnu témoignait pour toute la conscience de l'humanité : elle juge autrement que la sagesse des chancelleries, elle sent confusément que, si la plus haute gloire des saints est faite des verres d'eau donnés aux misérables, la meilleure grandeur d'un peuple est trempée dans les folles gouttes de sang qu'il a versées pour le droit des faibles et des petits.

Notre génie est humain; dans ce mot gît tout le secret de notre supériorité artistique et industrielle. Nulle part le trait distinctif du caractère national ne s'est conservé plus visible que dans les produits de nos industries décoratives. D'autres apporteront peut-être aux mêmes ouvrages plus d'originalité, plus d'audace, une poésie plus pénétrante; les nôtres gardent la faveur des hommes parce qu'ils se font comprendre de tous. Ils ont toujours bonne grâce, s'ils n'ont pas toujours grand air; ils étonnent rarement, ils plaisent à coup sûr. Ce qu'on en voit à l'Exposition révèle les qualités héréditaires de nos ouvriers d'élite, la souplesse qui s'accommode à tous les besoins, la politesse traduite en œuvres, l'ingéniosité plutôt que la grande invention, l'extrême habileté de main à défaut de conceptions très neuves, et surtout cette bonne humeur qui passe dans les choses, qui les rend aimables et légères, qui fait dire à l'acheteur sur les marchés les plus lointains : « Je préfère une jolie chose de France. » Quand elle vaut deux sous, elle est souvent affligeante pour l'esthétique; mais sa gaieté et l'envie qu'elle a de plaire persuadent toutes les petites bourses; plus relevée et sortie des doigts d'un artiste, elle ne fera peut-être pas rêver les chercheurs de sensations profondes, mais elle charmera partout la bonne compagnie.

Ces qualités ont leur plus haute expression dans le magnifique trophée des soieries lyonnaises; je suis moins sensible encore à

leur beauté qu'à la souplesse dont elles témoignent chez ces braves canuts. Ils courent après la plus mobile des fantaisies, celle de la mode ; ils parviennent toujours à la ramener chez eux. Partout, si l'on prend les industries d'art à un certain niveau, l'Exposition atteste que notre goût est en progrès ; il est rare de rencontrer une défaillance choquante dans l'ameublement, la bijouterie, la décoration de toute nature. La science n'a jamais été plus sûre et plus générale, elle n'a jamais eu à son service un travail plus habile ; nos grands fabricans sont des critiques et des archéologues. Nous avons vu comment les tapissiers reproduisaient les chefs-d'œuvre des métiers d'Asie ; les céramistes font de même pour les faïences d'Orient, les orfèvres et les ébénistes pour nos styles nationaux. Devant telle imitation achevée d'un meuble Louis XIV ou d'une pièce d'argenterie du dernier siècle, on se dit que les Boule, les Germain, les Roitiers signeraient sans hésiter les œuvres de leurs successeurs ; le malheur est que ceux-ci nous donnent seulement ce que les autres nous avaient déjà donné. Pour expliquer comment notre siècle a tous les styles et ne trouve pas le sien, il faudrait récrire à propos des arts du mobilier tout ce que nous suggérait l'architecture. Le phénomène est si évident, l'observation en est si banale, qu'en y insistant je répéterais ce qu'on a lu partout. S'il est, dans tous les ordres de production, un de nos contemporains chez qui le sens critique n'ait pas amaigri l'imagination, que celui-là jette la première pierre dans la rue du Sentier.

On pouvait espérer que l'Exposition, où tant de choses nouvelles se laissent deviner dans une brume d'aube, trahirait quelque effort d'ensemble vers ce style attendu. Il n'en est rien ; et à vrai dire, je ne l'attends guère là où on le cherche. S'il doit apparaître, il viendra d'en bas, des milieux où l'industrie est forcée à plus d'initiative par un plus grand bouleversement de ses habitudes. Nous nous sommes déjà expliqué sur ces thèses générales ; il est plus intéressant de chercher dans les sections françaises les protestations individuelles contre le *statu quo*. J'en voudrais signaler trois. Il y en a d'autres, sans doute, mais moins vigoureuses. Je prie les auteurs de ces dernières d'excuser mon silence à leur égard : dès le début, notre causerie s'est défendue d'être un catalogue. L'industrie parisienne voudra bien me pardonner de lui proposer en exemple deux provinciaux et un expatrié.

L'expatrié, c'était ce pauvre Lanseret, mort naguère en Algérie de l'usure prématurée du travail. On peut voir dans la section russe la collection de ses bronzes d'art ; il n'y a de russe ici que l'emplacement ; notre compatriote travaillait depuis quinze ans à Pétersbourg dans la maison française de M. Chopin. Mis en pré-

sence d'une nature nouvelle, le jeune artiste s'en éprit et la comprit; du métal qu'il modelait, il tira sans relâche les types pittoresques de l'Asie, hommes et chevaux cosaques, turcomans, bachibozouks. Je ne sais rien de supérieur comme audace de mouvement et traduction fidèle d'une vie particulière. Je n'accumulerai pas ici des descriptions qui fatiguent sans persuader; un regard jeté sur quelques-uns de ces groupes, — et tout d'abord sur les deux fauconniers kirghiz campés à cheval devant la porte de la section, — permettra aux artistes de vérifier mes dires; qu'ils veuillent bien refaire une promenade dans la galerie des bronzes, où les points de comparaison ne manquent pas, ils verront mieux ensuite ce que l'art a perdu par la mort de Lanseret.

Venons maintenant à l'atelier d'orfèvrerie religieuse, créé à Lyon par M. Armand-Calliat. On s'y propose une tâche ardue entre toutes : renouveler l'art le plus obstinément immobile, enchaîné qu'il est par des traditions inflexibles et par la routine de la clientèle spéciale qui le fait vivre, si c'est là vivre. Avant d'examiner l'œuvre de l'orfèvre lyonnais, il n'est pas inutile de passer en revue les spécimens de ce commerce, désolant pour l'art comme pour le sentiment religieux, que je n'hésite pas à appeler la camelote de piété. C'est le pire des poncifs, le poncif de sacristie. Depuis trente ans, M. Armand-Calliat travaille à ressusciter le cadavre; il lui communique son âme, l'âme mystique et laborieuse qui leur fait un génie si personnel, dans la ville d'Ozanam et de Laprade, de Flandrin et de Puvis de Chavannes. Le maître a formé des ouvriers émérites, famille qui demeure fidèle à l'atelier de Fourvières, qui travaille là comme on travaillait il y a cinq siècles, unie sous la direction du chef dans la même foi religieuse et artistique. Il a adopté un style, le roman, dont il ne s'écarte jamais. De patientes études l'ont armé de toutes les ressources du métier; il a étendu et diversifié l'emploi des émaux, des nielles, des ivoires. Mais surtout il est parti d'une idée bien simple; il s'est dit qu'au lieu de réduire l'ornementation des vases sacrés à quelques motifs rebattus, toujours les mêmes, il fallait ouvrir *les Vies des Saints*, et puiser à cette source intarissable les merveilleuses histoires, les symboles particuliers qui se dérouleraient sur les reliquaires, les ostensoirs, les calices, racontant la gloire du bienheureux auquel l'objet est dédié. Ce qu'a produit l'application de ce principe, on peut le voir dans les trente ou quarante pièces exposées cette année. Le reliquaire de Saint-Louis de Carthage a les dimensions d'un véritable monument, les deux figures principales suffiraient à la réputation d'un sculpteur. Sur des pièces de moindre importance, la vie du saint est un poème en action; les figurines enlevées sur l'or à la base

des calices se meuvent avec la grâce et la liberté des panégyries autour d'un vase grec. J'aurais quelques réserves à formuler sur les tentatives de M. Armand-Calliat; il a gardé de son premier maître, M. Bossan, l'amour de la symbolique touffue qui égara cet architecte dans la décoration de la basilique de Fourvières; allégés et simplifiés par des coupes sombres dans les allégories, certains ouvrages plairaient mieux. Je ne suis pas sûr que les tons des émaux et leurs combinaisons soient toujours irréprochables. Erreurs d'un chercheur passionné, entraînées pêle-mêle avec les heureuses trouvailles dans un souffle de vie, une flamme de foi comme l'orfèvrerie sacrée n'en avait peut-être jamais connu, depuis les joyaux que nous admirons à l'Exposition rétrospective du Trocadéro. Là-haut, la foule se presse devant les trésors des abbayes; ici, elle passe inattentive, rien ne l'avertit que l'âme perdue est rentrée dans ces cloisons de vermeil. Quant au jury dont relève M. Armand-Calliat, il n'a pas mission de couronner les âmes, il accordera vraisemblablement ses plus hautes récompenses au prestigieux Américain. Songez donc! un homme qui montre des millions de dollars dans sa vitrine, qui a retrouvé le métal de Corinthe en pilant dans une aiguière la Californie et le Nevada. Mais qu'importe au tranquille artiste? Il regagnera la vieille maison de travail, dans l'ombre et le silence de la montagne lyonnaise; il rouvrira le volume des Bollandistes à la page abandonnée. Consolé de l'indifférence des hommes, la joie renaîtra pour lui dès qu'il fixera sur l'or et l'émail les belles visions qui remonteront du livre, comme montent au sommet de la tour les fleurs mystiques du rosier de sainte Roseline, sur cette monstrance qu'il a ciselée pour elle; le rêve idéal des pieux compagnons de Fourvières, un moment interrompu par notre bruit, repartira sur ces ailes irisées, constellées d'yeux dont la prunelle d'azur rappelle les yeux de Roseline, qui furent enclos dans ce reliquaire.

Plus heureux est M. Émile Gallé, le triomphateur de l'industrie mobilière à l'Exposition. Tout le monde applaudit à l'initiative de l'artiste lorrain. Artiste en quoi? me demandera-t-on. Artiste en tout ce qui lui tombe sous la main, en bois, en verre, en terre cuite; mais surtout artiste en chimères, toujours prêt à les emprisonner dans le premier objet sur lequel il les saisit, table, bahut, bouteille ou pot de grès. Voici enfin, dans notre morne république de la division du travail, un homme qui nous fait comprendre la folie de l'art, telle que Vasari la décrit chez les maîtres florentins, alors que tourmentés par des formes trop nombreuses, ils en délivraient leur imagination avec tous les instrumens, sur toutes les matières, dans un besoin de création universelle et con-

tinue. Bénissons le caprice du sort qui a fait naître un Japonais à Nancy. M. Émile Gallé a ce regard dont nous parlions tout à l'heure; il l'a dirigé sur une autre flore, et ces mêmes plantes dont nous avions fini par faire une ornementation conventionnelle, il leur a rendu une personnalité, un langage; il a retrouvé les lois mystérieuses de leurs attitudes, soit qu'il incruste leur image dans la marqueterie de ses meubles, soit qu'il la jette dans la pâte de ses cristaux. Après les fleurs, tout le monde des vivans y passe, les oiseaux, les poissons, les insectes, et des hommes aussi, des figures et des corps d'aujourd'hui, tels que les a vus M. Gallé dans les champs où il herborisait. Après l'exacte réalité, ses recompositions spirituelles: des larves d'êtres qui pourraient exister, qui luttent tragiquement pour arriver à la clarté de la vie, dans les demi-ténèbres de ces verres fumés que l'artiste affectionne. Parfois la fantaisie du symboliste procède d'Edgar Poë et de Baudelaire; elle demande à cette matière complice des songes, le verre, de rendre des hallucinations qu'on approuverait au Chat-Noir et que signerait M. Odilon Redon; mais d'autres ouvrages laissent croire, par l'abondance et la profondeur de cette fantaisie, que l'artisan lorrain s'est plutôt nourri de Shakspeare, et qu'il loge dans son cerveau la machine à transformer le réel où l'on reconnaît les grands poètes.

Quand on le compare à ses maîtres techniques, les Japonais, on aperçoit bien par où nous leur devons être supérieurs, et la comparaison permet de mettre des distinctions suffisamment précises sous ces mots vagues, le réalisme et l'idéalisme. Malgré toute son habileté, M. Gallé n'extraira jamais du monde extérieur la quantité de vie qu'un Japonais sait en tirer; mais cette vie, l'homme d'Orient ne peut la retravailler que jusqu'à un certain point; il lui manque l'outil que nous devons à une hérédité intellectuelle plus complète, plus riche. Et la suprême jouissance de l'art, quoi qu'on en dise, n'est pas dans la vue, mais dans la vision; parce que l'intérêt le plus poignant pour nous n'est pas dans les choses, il n'est pas même dans le spectacle de la vie générale, si puissante que vous nous en rendiez l'image, il est dans l'homme, et dans ce que l'homme connaît le moins de lui-même.— Regardez chez M. Gallé ce petit flacon, une simple bulle de verre au long col, où des hirondelles perchent sur une branche défeuillée, si tristes, au-dessus de quelques rimes qui parlent de l'automne. C'est là ce que les peintres de pur métier, et qui se croient réalistes, appellent dédaigneusement le genre littéraire, le genre romance; ce que nous appelons, nous autres pauvres hères, la poésie. Cela, c'est interdit au Japonais, parce qu'il y a dans

cette bulle, accumulé par les siècles, tout un trésor patrimonial de pensées, de souffrances, de morales, d'inquiétudes et de mélancolies supérieures, toute la revision du monde par le regard intérieur, depuis Homère jusqu'à nous. La vue d'un vase japonais me procure un vif plaisir; mais si l'on pouvait mesurer au sphygmographe l'intensité des sensations esthétiques, la courbe de l'instrument s'élèverait pour chacun de nous, aussitôt qu'on substituerait à ce vase, sous nos yeux, le flacon du poète occidental.

En quittant ce révolutionnaire qui a réussi, je me sens encouragé à placer un propos subversif. Nous aurions dû commencer cette promenade en allant rendre nos hommages dans les chapelles officielles où Sèvres et les Gobelins exposent leurs produits. J'y fus. J'ai vu l'État gracieux et correct dans son rôle de fabricant, gardien du goût; j'ai admiré comme il recuit fidèlement le biscuit qui plaisait à Mme de Pompadour, comme il repeint avec adresse la bergère dans le fond de l'assiette et la guirlande sur le marli, comme il rebrode sur les métiers de haute lisse, en trompe-l'œil chromolithographique, les *Saisons* et les *Points cardinaux*. On dirait de l'huile. En sortant, je me suis enquis du budget des manufactures nationales; pour Sèvres, Beauvais et les Gobelins ensemble, c'est bien près d'un million. J'ai calculé la fraction de centimes afférente à ma cote personnelle sur ce million, et je prévois que désormais, je verserai ces centimes au percepteur avec plus de tristesse. Je comprends le roi Louis XIV et le roi Louis XV encourageant l'essor d'industries difficiles, peu répandues, et créant pour l'usage de la cour, — c'est dans cet esprit que furent fondés les Gobelins, — un atelier où les meilleurs ouvriers travailleraient à l'ameublement des palais. Je comprends, aujourd'hui encore, le roi Christian IX établissant en Danemark cette manufacture dont nous avons loué les produits. Mais vous et moi, à Paris, en 1889, pourquoi encouragerions-nous deux industries spéciales au détriment des autres, alors que vingt, trente céramistes ou tapissiers peuvent faire les mêmes choses, si on les leur demande, avec le seul stimulant de la concurrence commerciale? Et les économistes affirment qu'à conditions égales, l'industrie privée travaille toujours mieux que l'État. Si on ne les demande pas, ces choses, pourquoi les faire? Pour envoyer des présens aux souverains exotiques? Mais avec un bon crédit de vingt mille francs, M. le ministre des affaires étrangères trouvera rue Paradis-Poissonnière de quoi combler tous les potentats de l'Asie.

Loin de nous toutefois la pensée de réclamer l'extermination des manufactures nationales : ce serait plus révolutionnaire que d'attaquer le trône et l'autel. Je prends date pour une modeste requête.

On nous promet, le mois prochain, quatre ou cinq gouvernemens très différens, mais qui ont tous ceci de commun qu'ils seront « réparateurs. » Je supplie le gouvernement réparateur qui triomphera de relire d'abord la charte de fondation des Gobelins. Il n'y est pas dit : « Vous broderez les *Saisons* et les *Points cardinaux*. » Il y est dit : « Le surintendant de nos bastimens et le directeur soubs lui tiendront la manufacture remplie de bons peintres, maistres tapissiers de haute lisse, orphèvres, fondeurs, graveurs, lapidaires, menuisiers en ébène et en bois, teinturiers et autres bons ouvriers, en toutes sortes d'arts et mestiers qui sont établis et que le surintendant de nos bastimens tiendra nécessaire d'y establir. » En conformité de ces dispositions, je supplie le futur Colbert de faire venir de Nancy M. Gallé et de lui dire : « Voilà nos bâtimens, Sèvres, les Gobelins, et voici le million. Apportez chez nous l'esprit de vie qui vous tourmente, formez des ouvriers à votre image. Jetez dans nos fours et sur nos métiers la moisson de fleurs, le peuple d'animaux, l'essaim de chimères qui fermentent à l'étroit dans votre cerveau ; poursuivez-les où et comme il vous plaira, choisissez à votre guise le bois, le verre, la laine, la brique, la pâte tendre ou la pâte dure, pourvu que vous donniez de haut à l'art français des directions rajeunies et de nouveaux moyens d'expression. » — Imagine-t-on des *fables* de La Fontaine brodées ou peintes d'après des cartons de M. Gallé, et montrant comment varie, à deux siècles de distance, l'interprétation de la nature par le regard de deux rêveurs d'une même famille ? Ou bien encore la décoration, par le même artiste et pour quelque palais d'assemblée délibérante, des deux portes où Virgile voyait passer les songes, la porte d'ivoire et la porte de corne,

Qua veris facilis datur exitus umbris.

Mais le Colbert d'octobre ne fera pas cela. Je continuerai de payer mes centimes de bergères, de guirlandes et de *Saisons*, puisqu'il le faut. Et je demeurerai un peu plus persuadé que le gouvernement « réparateur » est, lui aussi, un mirage, comme ceux que le verrier de Nancy s'efforce de fixer dans le cristal; qu'il a cette conformité avec notre rêve, à nous autres écrivains, que l'un et l'autre ne sont beaux que la veille, en espérance, jusqu'à l'heure où le papier et le peuple les ont soufferts.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE LITTÉRAIRE

QUESTION DE MORALE.

Il y a tantôt deux mois qu'ici même, à l'occasion du dernier roman de M. Paul Bourget : *le Disciple*, j'essayais de faire voir que les philosophes ne sont pas tout à fait irresponsables des conséquences de leurs doctrines; — que, pour attaquer, au nom de la métaphysique ou de la science, les principes essentiels de l'ordre social, il fallait soi-même être bien assuré de la solidité de ceux que l'on professe; — et que, malheureusement, on ne pouvait jamais l'être, si l'esprit de l'homme est faible, si la science ne sert qu'à reculer les bornes de notre ignorance, et si la métaphysique, étant par définition la recherche de l'inconnaissable, est donc ainsi ce que l'on pourrait appeler l'infatigable et l'éternelle Errante. Je croyais bien, en le disant, n'avoir rien dit que d'assez simple, ou même d'un peu banal; et j'avouerai que je le crois encore. Il me paraissait, il me paraît toujours évident, que d'enseigner, par exemple, avec le « divin » Spinosa, que « la pitié est indigne du sage, » c'est proférer une parole dangereuse dont le danger n'est pas diminué, mais plutôt et au contraire accru, quand on la fonde, comme il fait, sur une définition éminemment arbitraire de la *Chose finie en son genre* ou de la *Cause de soi*. En effet, si nous sommes durs, égoïstes et lâches, il importe que nous sachions que nous le sommes, et que nous ne décorions pas notre inhumanité du nom pompeux de conformité à l'ordre universel. Je pensais, il y a deux mois, et je pense

toujours, avec un autre philosophe, l'illustre auteur de la *Critique de la Raison pure*, que l'existence de la loi morale est « la condition nécessaire de la seule valeur que l'homme se puisse donner à lui-même ; » et que, conséquemment, de quelques prétendues vérités qu'une métaphysique s'autorise, elle est fausse, dès qu'elle nie ou qu'elle met en question l'existence de la loi morale, du devoir, et de la liberté. Rien de plus simple, je le répète, et, — si mal que je me sois peut-être expliqué, — rien de plus banal, encore une fois, ni de plus facile à comprendre.

Cependant ces vieilles idées n'ont pas seulement semblé neuves à quelques dilettantes et à quelques « savans, » elles leur ont paru fâcheuses. M. Anatole France, dans le *Temps*, m'a reproché, si je me souviens bien, que je réclamais, sans m'en douter, un 24 août et une Saint-Barthélemy de « penseurs. » Il s'est considéré lui-même; et, se sentant à l'examen aussi libre de préjugés, aussi généreux, aussi hardi que je suis timoré, fanatique et intolérant; il ne l'a pas dit, — ce n'est pas sa manière, — mais il l'a fait ingénieusement entendre. A son tour, un anonyme, que je dois croire encore plus autorisé, puisqu'il écrit dans la *Revue scientifique*, s'est plaint éloquemment que je le voulais « museler, » disait-il; et ramener la science et la philosophie à la *Rhétorique* d'Aristote et à la *Somme* de saint Thomas. Que vient faire ici la *Rhétorique* d'Aristote? et celui qui parle ainsi de la *Somme* de saint Thomas, l'a-t-il seulement lue?

Je ne saurais répondre à de pareils argumens. Ils sont peut-être de « bonne guerre, » je veux dire plaisans, bons pour égayer la galerie ; ils n'ont rien de très « littéraire, » ni de bien « scientifique ; » et tout le monde voit assez qu'ils ne font rien à la question. Mais ce que je ne puis m'empêcher de faire observer à mes contradicteurs, c'est que, pour me refuser le droit de tirer de leurs doctrines des conséquences qui les condamnent, ils commencent, eux, par m'accabler sous le poids des conséquences qu'ils se donnent le droit de tirer de mes opinions. « Vous n'avez pas le droit, me disent-ils, de rendre Adrien Sixte responsable du crime de Robert Greslou, son disciple ; et la preuve, c'est que si vous l'en rendiez responsable, vous nous ramèneriez au temps de l'inquisition. » Est-ce que cela ne voudrait pas dire : la vérité que l'on enseigne dans les colonnes du *Temps* ou de la *Revue scientifique*, les conséquences n'en importent pas ; elle leur est antérieure, extérieure et supérieure; mais les opinions qu'on professe à la *Revue des Deux Mondes*, rien n'est plus inutile que de les examiner en elles-mêmes, et leurs conséquences nous suffisent pour les juger? Cependant, si, comme le remarque l'anonyme de la *Revue scientifique*, « Adrien Sixte n'a recommandé nulle part de séduire une jeune fille, » moi non plus, nulle part, je n'ai demandé qu'on jetât les anthropologistes ou les métaphysiciens dans un cul de basse-fosse. Si j'ai donc

tort de juger une doctrine, la vôtre, ou celle de vos maîtres, sur et par les conséquences qui m'en semblent résulter, comment avez-vous raison, vous, d'attaquer mon opinion au nom des conséquences qu'il vous plaît d'en tirer? A moins peut-être qu'une méthode, illégitime quand c'est moi qui m'en sers, ne devienne « scientifique » aussitôt que vous me l'empruntez. Et, « c'est bien quelque chose à peu près de cela. » Oui, comme ils parlent tous les deux au nom de la « science » et de la vérité, M. Anatole France et l'anonyme de la *Revue scientifique* ne sont pas responsables du sens « que le vulgaire va donner à leurs découvertes ou à leurs théories; » mais, je le suis, moi, des interprétations qu'ils donnent de mes idées. Et, en effet, ils ne sont pas, eux, « le vulgaire; » et je ne parle pas au nom de la « science, » mais seulement pour la morale et pour l'humanité.

Car je viens maintenant à la vraie question, et, la dégageant de cette polémique, je la pose de nouveau comme j'avais cru la poser en parlant du *Disciple*. Il ne s'agit pas, en effet, « d'imposer une orthodoxie en matière de science, une sorte de doctrine officielle, pour la physique comme pour la métaphysique, dont il ne serait pas permis de s'écarter; » il ne s'agit pas même de montrer au *penseur* « qu'il commet une mauvaise action quand il néglige les conséquences que l'on pourra tirer de ses écrits; » ou, du moins, cela dépend de l'espèce du *penseur*, et je ne dis pas de la nature, mais de l'ordre de ses pensées. Ainsi, je ne crois pas qu'un géomètre ou qu'un chimiste ait à se préoccuper des conséquences que l'on tirera de ses *pensées* sur l'isomérie ou sur l'accélération séculaire du mouvement de la lune. Mais déjà, sur la question de l'égalité ou de l'inégalité des races humaines, j'estime que l'anthropologiste ne saurait être trop prudent, puisque la question même, étant hypothétique, ne saurait être susceptible d'une solution vraiment « scientifique. » Et, pour les *penseurs* dont les spéculations, comme celles du moraliste ou de l'économiste, roulent pour ainsi dire sur la conduite humaine, ceux-là, plus j'y songe, et moins je vois comment ils pourraient se soustraire à la considération des conséquences de leurs doctrines. Non! en vérité, on n'a pas le droit de traiter le problème de la population, ou celui de l'offre et de la demande, encore bien moins celui du libre arbitre ou de la responsabilité morale, sans avoir égard aux conséquences que traîneront après elles, quelles qu'elles soient, les solutions que l'on en propose. Et pourquoi n'en a-t-on pas le droit? C'est que, s'il y a des questions, je ne dis pas étrangères, mais extérieures à l'humanité, — comme celles de l'origine des espèces animales ou de la formation du système du monde, — il y en a, comme les questions habituelles de l'économie politique et de la morale, qui, nées en quelque sorte au sein de l'humanité, n'existant que par elle et pour elle, ne peuvent donc être résolues qu'en elle et par rapport à elle. Je suis étonné que cette observa-

tion si simple, et sur laquelle pourtant je croyais avoir insisté suffisamment, n'ait frappé ni M. Anatole France, ni le rédacteur de la *Revue scientifique*. « Allez de l'avant, disent-ils aux philosophes, hardiment, sans regarder derrière vous, sans vous occuper des conséquences logiques ou absurdes qu'on pourra tirer de vos travaux. Cherchez la vérité, sans avoir le souci des applications qu'elle comporte; soyez sûrs qu'une vérité est toujours bonne à dire, et que ni la morale, ni la société, ni l'humanité, ne peuvent avoir pour bases l'erreur et la routine. »

C'est qu'aussi bien, si M. France consent que les idées agissent sur les mœurs, l'anonyme de la *Revue scientifique*, au contraire, est de ceux qui ne croient pas à l'influence des idées ou des théories sur les actes. « Est-ce que jamais, dit-il, une théorie abstraite a pu conduire à un mouvement de la passion? Depuis quand une idée religieuse empêcha-t-elle un acte coupable d'être exécuté?... Les hommes sont menés par des passions, non par des idées abstraites... » J'admire cette façon libre et dégagée de rayer de l'histoire de l'humanité tout ce que la morale et la religion ont inspiré d'efforts, de sacrifices et de dévoûmens. Oh! la malheureuse parole! « Depuis quand une idée religieuse empêcha-t-elle un acte coupable d'être exécuté? » Mais... depuis qu'il y a des idées religieuses, et surtout, si c'est la crainte, avec les plus avancés de nos savans, qu'on assigne aux religions pour première origine. Crainte ou amour, encore aujourd'hui même, le monde est heureusement plein de braves gens, peu versés dans les subtilités de la casuistique ou de la physiopsychologie, qui s'abstiennent de mal faire parce que leur Dieu le leur a défendu; qui font le bien parce que le même Dieu leur a enjoint de le faire; à qui le plus grave reproche que nous puissions peut-être adresser, c'est parfois de confondre et de mêler trop étroitement la morale avec la religion, et le bien avec Dieu. Mais on affecte volontiers de croire, parce que l'on en serait bien aise, que ceux qui sont justes, charitables et bons, le sont comme on a les cheveux noirs ou le nez aquilin. Cela dispense de leur savoir gré des efforts qu'ils font pour se rendre meilleurs. Et comme cette justice ou cette bonté ne sont guère d'usage dans le siècle où nous sommes, on n'ose pas encore le dire; mais, au fond, on les trouve un peu niais d'être justes et bons.

« Est-ce que jamais, dit encore l'anonyme, une théorie abstraite a pu conduire à un mouvement de la passion? » Qu'est-ce qu'il appelle « une théorie abstraite? » Le darwinisme, par exemple, ou la théorie mécanique de la chaleur? Dans le dernier cas, je conviens avec lui qu'il me serait difficile d'établir un rapport entre le théorème de Clausius et le progrès croissant de la criminalité. Mais, pour le premier cas, et en attendant que l'idée de la « lutte pour la vie, » — quand elle aura pénétré plus avant, — devienne dangereuse, je le défie bien

de me prouver qu'elle n'est pas désolante. Et quant aux idées morales, vraiment, il faut avoir « des yeux pour ne point voir » si partout aujourd'hui, chez nous comme ailleurs, à tous les étages de la hiérarchie sociale, on ne saisit pas l'action réciproque de la littérature sur les mœurs et des mœurs sur la littérature.

Comment les idées agissent-elles? c'est-à-dire comment se transforment-elles en actes ou en « mouvemens de passion? » Directement et immédiatement, tout d'abord : en donnant à nos appétits ou à nos désirs encore indistincts et confus la conscience d'eux-mêmes; en les formulant pour nous, si je puis ainsi dire; en les dépouillant insensiblement de ce que nous leur trouvions de honteux ou de coupable quand nous étions seuls à les éprouver. C'est bien le cas de Robert Greslou. « Sa rêverie s'est repue des poisons les plus dangereux de la vie; » et quand les ouvrages d'Adrien Sixte, *la Théorie des passions* et *l'Anatomie de la volonté*, lui sont tombés entre les mains, il en a fait les juges de ses sentimens et les règles de ses actions. Alors, « ces chutes des sens dont il avait eu jusque-là des remords si atroces, *l'Anatomie de la volonté* lui en a révélé les motifs nécessaires, l'inéluctable logique; » et les a justifiées à ses yeux en les faisant rentrer dans le plan de l'univers. Alors, « les complications qu'il se reprochait jadis en s'y attardant, comme un manque de franchise, » — d'un seul mot, son hypocrisie — « il y a reconnu la loi même d'existence, imposée par l'hérédité, » dont on ne saurait conséquemment rougir. Alors, « cette recherche qu'il aimait à faire, dans les poètes et dans les romanciers, des états de l'âme coupables et morbides » et dont, en s'y livrant, il entrevoyait bien le danger, *la Théorie des passions* l'y a encouragé en lui révélant en lui « une vocation innée de psychologue. » Et alors enfin, cette entreprise de séduction, non moins ignoble que criminelle, devant laquelle il aurait peut-être reculé, c'est son maître qui l'a légitimée à ses yeux, en lui apprenant « que nos droits n'ont de limite que notre puissance. »

Qu'après cela l'anonyme de la *Revue scientifique* n'ait pas bien vu, comme il dit, « le rapport qui, dans *le Disciple*, unit le maître à l'élève, » c'est qu'il n'a pas bien lu le roman, où M. Bourget ne s'est préoccupé de rien tant que d'établir ce rapport même. Moi, je le vois, je le vois très bien; et si je juge Adrien Sixte moralement complice du crime de Robert Greslou, c'est premièrement, que sans lui, le misérable ne se serait pas fait autant de motifs d'orgueil des raisons mêmes qu'il avait de surveiller les mauvais instincts qui s'agitaient en lui. Mais c'est en second lieu qu'il n'y a pas de théorie des passions ou de la volonté qui permette à un philosophe de poser en principe que « nos droits n'ont d'autre limite que notre puissance. » Avec ses doctrines morales, élaborées dans l'ivresse de la méditation solitaire, Adrien Sixte a tout simplement achevé de corrompre Robert Gres-

lou. Il l'a provoqué à passer de la pensée à l'action. Les sentimens dont rougissait l'élève, le maître lui a fourni des sophismes pour s'en savoir gré ; il lui a persuadé que son *insociabilité*, changeant de nom, devait lui être un signe de sa *supériorité ;* il a déplacé enfin pour lui les limites du bien et du mal ; et je connais certes de plus grandes fautes, mais, avec M. Bourget, je n'en imagine guère dont un philosophe se doive plus douloureusement repentir. A la vérité, le « divin » Spinosa dit encore « que celui qui se repent d'une action est deux fois misérable et impuissant. »

Lorsque ce sont des romanciers, des auteurs dramatiques ou des poètes qui soutiennent, et, pour autant qu'il est en eux, qui répandent autour d'eux ces principes, ils ont tort, assurément; et, parmi les corrupteurs des collégiens qui s'en sont nourris, je n'hésiterai jamais, pour ma part, à compter l'auteur de *Rouge et Noir* et celui des *Fleurs du mal*. J'en trouverais d'autres, s'il le fallait, parmi les fournisseurs de l'ancien Ambigu, qu'on excuserait difficilement, en « poétisant » le crime aux yeux du populaire, d'en avoir ôté la laideur et propagé l'imitation. C'est un point capital, en effet, de l'esthétique du mélodrame que le « traître » soit toujours puni, mais, qu'en attendant, pendant quatre actes et demi, ce soit aussi lui dont la fière scélératesse, les savantes menées, et les superbes coups d'audace tiennent en échec toutes les forces unies de la famille et de la société. Dans une littérature toute neuve, on pourrait donc accuser, — et nos pères, on le sait, ne s'en sont pas privés, — le théâtre et le roman de corruption et d'immoralité. Mais, aujourd'hui, blasés que nous sommes, nous savons tous qu'il en faut rabattre ; qu'un mélodrame ou qu'un roman, de quelque naturalisme qu'ils se piquent, n'en sont pas moins des fictions ; et quelle que soit la thèse que l'auteur y soutienne, nous savons, dès qu'il réussit, qu'il en a dû sacrifier une part de la démonstration à l'effet littéraire. Il en résulte que le danger, s'il y en a, se compense de lui-même. Inconsciemment, mais généralement, nous n'acceptons les conclusions de *Valentine* ou du *Fils naturel*, de l'*Affaire Clémenceau* ou de *Madame Caverlet* que sous bénéfice d'inventaire. On peut encore ajouter que le style, que le souci de la forme expressive, la préoccupation du mot ou de la phrase qui feront passer l'idée, la décantent elle-même, la filtrent, pour ainsi parler, la purifient ou la spiritualisent.

Il n'en est pas ainsi du moraliste ou du philosophe, de l'auteur d'une *Théorie des Passions* ou d'un *Traité du libre arbitre*. Ils ne se donnent point, ou, s'ils se donnent, ils n'ont pas le droit de se donner pour des « artistes, » ni leurs doctes élucubrations pour des rêves de leur imagination échauffée. Les géomètres, les astronomes, les chimistes ont ce droit; seuls, de tous ceux qui écrivent ou qui

pensent. les philosophes ne l'ont pas : j'y joindrai, si l'on veut, les théologiens et les jurisconsultes. C'est qu'il s'agit, dans leurs livres, de l'homme réel et vivant, de l'homme social, engagé dans les relations de la vie quotidienne, de l'homme enfin tel qu'on ne le peut abstraire des autres hommes sans faire évanouir le sujet lui-même de l'observation. Pour faire de la morale ou de la jurisprudence, on ne peut pas commencer par poser un homme *pur* et indéterminé, qui ne serait ni le fils, ni le frère, ni le disciple, ni le mari, ni le père, ni le concitoyen, ni le *relatif* enfin de personne. Les grands métaphysiciens l'ont d'ailleurs bien compris, — sans en excepter Spinosa lui-même, dont les œuvres sont une *Éthique* et un *Traité théologico-politique*,— eux, qui depuis Platon jusqu'à Kant, n'ont pas fait de leur morale une superfétation ou une conséquence de leur métaphysique, mais au contraire de leur métaphysique le fondement, les prémisses et l'introduction de leur morale. C'est qu'ils n'ignoraient pas que, lorsque nous ouvrons un *Traité du libre arbitre* ou une *Théorie des passions*, nous n'y cherchons pas notre plaisir, mais notre profit; nous ne demandons pas à l'auteur de nous étonner, mais de nous instruire; nous ne nous prêtons pas à lui comme à un amuseur, nous nous y livrons comme à un guide; et ce n'est pas enfin une vérité lointaine, spéculative et indifférente, qu'il s'est engagé de lui-même à nous apprendre, mais une vérité prochaine, active, pour ainsi parler, et pratique. Tout cela lui enlève la liberté du paradoxe, et le droit de chercher la vérité « sans souci des applications qu'elle comporte. » Il a pris charge d'âmes, en traitant les questions d'où dépend toute la conduite humaine; — et si nous avons bien tiré les conséquences de ses principes, il n'a pas le droit de nous répudier, lui, qui n'a écrit que pour nous convertir à eux.

Les idées agissent d'une autre manière, moins directe, plus lente, mais non moins sûre, et plus envahissante, quand, au lieu des auteurs des actes, elles modifient les *milieux* où ils puisent les raisons de leurs résolutions. Nous en avons un mémorable exemple dans l'histoire de la plus générale des idées, dont l'influence continue de s'exercer sur nous. Ce ne sont d'abord que des plaisanteries, de fines épigrammes, des *mots*, qui font douter les âmes simples de la vérité de leurs anciennes croyances. Cependant l'idée chemine : après s'en être moquée d'abord, elle s'irrite maintenant des contradictions qu'elle rencontre; il ne lui suffit plus qu'on la tolère, elle veut qu'on l'accepte, elle prétend gouverner la conduite à son tour; les plaisanteries se changent en injures, les épigrammes en grossièretés; après Montesquieu, Voltaire; après Voltaire, Diderot; après Diderot, « la coterie holbachique; » après d'Holbach, M. Naigeon. L'ombre semble se faire; un grand tumulte éclate; une révolution détruit tout pour tout reconstruire; et après vingt ans de luttes où l'on ne croirait pas que personne se fût souvenu de l'idée,

la voici qui reparaît, seule vivante, seule subsistante sur les débris de l'ancien édifice, victorieuse, triomphante, auréolée de gloire au sommet du nouveau. C'est l'histoire de *Physis*, la bonne Nature, ainsi l'appelait Rabelais; et depuis cent cinquante ou cent ans à peine qu'elle a vaincu l'idée chrétienne, il suffit d'ouvrir les yeux pour voir qu'elle a tout modifié, — la coutume et la loi, la famille et l'éducation, la politique et la morale, l'objet même et la conception de la vie, — cette idée toute païenne, et d'ailleurs parfaitement antiscientifique, de la bonté naturelle de l'homme. Je me demande encore, là-dessus, comment on peut nier l'influence des idées sur les mœurs, quand de vingt ans en vingt ans on peut suivre à la trace les progrès de celle-ci. Qui donc a dit que « des vols d'oiseaux, des courans d'air et des migraines avaient plus d'une fois décidé de l'histoire du monde? » Mais combien cela n'est-il pas plus vrai, je ne dis pas d'une théorie, d'une idée même, je dis d'une parole, jetée comme au hasard, presque sans y penser, qui trouve d'aventure un *milieu* favorable à son développement! Otez Rousseau de l'histoire du XVIIIe siècle, vous retardez la révolution de vingt ou vingt-cinq ans peut-être; ôtez de son œuvre le *Contrat social*, vous rendez le programme jacobin impossible; ôtez seulement du *Contrat social* les sixième et septième chapitres du quatrième livre, vous avez supprimé Robespierre.

Et, que l'on n'objecte pas ici qu'enfermées dans un livre dont la lecture est aussi pénible que celle du *Contrat social*, aussi fastidieuse que celle de l'*Encyclopédie*, les idées ne rayonnent pas au-delà d'une étroite circonférence, demeurent en quelque sorte l'occupation ou l'amusement de quelques oisifs ou de quelques pédans. N'importe la nature des idées ou des théories qu'il enseigne, un « penseur » trouve toujours un « sous-penseur » pour les vulgariser. Quoique peu de Français aient lu l'*Origine des espèces* ou l'*Histoire de la création naturelle*, et que ceux-là soient plus rares encore qui connaissent la *Phénoménologie* de Hegel ou *le Monde comme volonté et comme représentation*, si vous savez interroger un lecteur habituel du *Petit Journal* ou de la *Petite Presse*, vous le trouverez très grossièrement informé, mais informé pourtant sur le pessimisme et sur le darwinisme, sur l'évolution, et sur la parenté de l'homme avec le singe. On ne peut dire ni par quels chemins les idées se propagent, ni ce qu'elles subissent de réfractions, d'accommodations, et de déformations finales en passant du cerveau d'un Darwin ou d'un Schopenhauer dans celui du vaudevilliste ou du chansonnier de café-concert qui les popularise en croyant s'en moquer. Elles se propagent pourtant; et les temps sont passés, si d'ailleurs ils ont jamais existé, de ce que l'on appelait autrefois l'*ésotérisme* et l'*initiation*. Les métaphysiques elles-mêmes se construisent à portes ouvertes. Et une nouveauté n'est pas plus tôt éclose dans le secret d'un laboratoire qu'on en parle déjà de la Madeleine à la Bastille. Autre et nouvelle raison pour

que ceux qui se constituent les interprètes ou les commentateurs des idées surveillent scrupuleusement leur parole et leur plume. Avec une seule idée fausse, le mal qu'ils peuvent faire est plus grand qu'autrefois de tout ce que, dans le siècle où nous sommes, le livre, le journal et l'annonce, ont ajouté de lecteurs à ceux des philosophes du XVIIIe siècle.

Mais ce n'est pas tout encore, et voici une autre manière dont les idées s'*objectivent* ou franchissent le passage de la « puissance » à « l'acte. » C'est qu'elles entrent dans le sang de la génération nouvelle, si l'on peut ainsi parler, c'est qu'elles lui deviennent des habitudes, ou plutôt des instincts, des idées proprement *innées*, et en même temps le principe ou la règle de l'éducation. On croit penser par soi-même, on croit agir de son chef, on prend en pitié les « préjugés » des autres; et la moitié de la vie s'écoule, ou parfois la vie tout entière, avant que l'on se soit dégagé de l'hérédité de ses parens, des leçons de ses maîtres, de l'exemple de ses contemporains, de l'esprit de son pays, de son temps et de son milieu. On vit, cependant, mais de quoi vit-on? On agit, mais sous l'impulsion de quels mobiles agit-on? On agit sous l'impulsion des idées que les siècles ont *capitalisées* en nous et pour nous, on vit sous la domination des idées, vieilles parfois de plusieurs siècles, qui sont devenues le plus intime de notre substance.

Et les plus déterminés partisans de l'impuissance des idées le savent bien. Car, pourquoi ne font-ils pas élever leurs enfans dans un autre *milieu*, dans une autre condition que la leur, pour un autre genre de vie? Pourquoi ne les exposent-ils pas à toute sorte de contacts ou de compagnonnages? ni ne les dirigent-ils eux-mêmes à peu près indifféremment, d'après une méthode quelconque, ou même sans aucune méthode? Parce qu'ils ne nient pas, disent-ils, le pouvoir de l'éducation? Mais qu'est-ce donc que l'éducation, sinon l'ensemble des moyens qui substituent aux mobiles instinctifs de l'action naturelle les motifs raisonnés de la morale sociale? et ces motifs, que sont-ils eux-mêmes, sinon des abrégés, des résumés, des totalisations d'idées, si je puis ainsi dire, transformées par le temps et l'usage en principes de conduite? Le moindre commandement que vous fassiez à l'enfant, le moindre conseil que vous donniez au jeune homme, impliquent une conception de l'objet de la vie. Commandemens ou conseils, si vous ne vous fiez pas aux étrangers ou à l'expérience de la vie pour les inculquer à l'enfant, si vous voulez les lui donner vous-même, ou qu'on les lui donne tels que vous les voulez, c'est que vous ne doutez pas qu'ils ne se changent pour lui d'opinions en règles ou en motifs de ses actions. Mais si enfin une conception de la vie n'est pas ce qu'on appelle une « théorie, » ou une « idée, » alors c'est que nous ne savons plus ce que les mots veulent dire.

On refuse pourtant de se rendre, et l'on dit : M. Bourget lui-même

n'a-t-il pas insisté sur le « côté mobile, maladif, maniaque, presque vicieux dès l'enfance, du caractère de son triste héros ? » Adrien Sixte n'est donc pas « la cause des instincts de mensonge, de sensualité, d'hypocrisie » de Robert Greslou. Pour devenir un malfaiteur, ce « déséquilibré, ce raté, ce maniaque atteint de manie raisonnante » n'a donc pas eu besoin d'un conseil ni d'un maître. Bien loin d'être une preuve du pouvoir des idées à se transformer en actes, il en est plutôt une de leur impuissance à prévaloir contre les instincts. Et si nous devons tirer une leçon de son histoire, ce n'est pas qu'il peut y avoir et qu'il y a des crimes littéraires ou philosophiques, c'est que son maître est vraiment bien bon, pour ne pas dire bien naïf, de croire que les doctrines d'un savant l'engagent envers ceux qui s'en autorisent. Mais on oublie d'abord, quand on raisonne de la sorte, et que l'on ajoute tranquillement : « Sans avoir lu le livre d'Adrien Sixte, *nous pouvons être assurés qu'on n'y trouvera pas un seul passage* où Greslou puisse trouver un point d'appui pour s'excuser ; » on oublie que ces *passages*, M. Bourget a pris soin de les citer l'un après l'autre, et que c'est même là ce qui fait le principal intérêt de sa thèse.. Si l'on ne trouvait pas un « seul passage » dans les livres du philosophe, « où Greslou puisse trouver un point d'appui pour s'excuser, » il n'y aurait pas de « disciple, » il n'y aurait pas de question, il n'y aurait pas de roman. Mais ce que l'on oublie encore davantage, c'est que l'éducation n'a d'objet tout justement que de rectifier les instincts « vicieux » ou « maladifs ; » que de susciter d'abord en chacun de nous, d'entretenir ensuite et de consolider des idées qui contre-balancent notre disposition naturelle au « mensonge » ou à la « sensualité, » des raisons de ne pas faire, des motifs d'inhibition ; et que de greffer enfin l'honnête homme ou l'homme social, si je puis ainsi dire, sur celui que l'on a trop vite fait d'appeler, depuis quelque temps, le *mattoïde* ou le *criminel né*.

Existe-t-il des *criminels nés?* J'en suis moins sûr que l'anonyme de la *Revue scientifique;* et, s'il faut être franc, ce qui m'en fait douter, ce ne sont pas des raisons de sentiment, c'est la nature même des moyens qu'on a pris pour en établir l'existence. Il n'y en a pas de moins « scientifiques : » j'entends ici qui témoignent d'un pire et plus surprenant oubli de toute logique et de toute méthode. Avec les mensurations, les observations, et les expériences dont le professeur Lombroso s'est servi pour composer le caractère du *criminel né*, je me charge, quand il le voudra, de lui démontrer qu'il y a des *victimes nées*. Mais, quoi qu'il en soit, laissant à d'autres l'étude pathologique du *criminel né*, c'est précisément le criminel d'occasion, ou pour mieux dire d'aventure, que M. Bourget nous a mis sous les yeux, c'est le criminel qui pouvait ne pas l'être, qui l'est devenu cependant : et tout l'intérêt du *Disciple* est de nous montrer comment il l'est devenu. Ou,

en d'autres termes encore, par hypothèse, il n'y a pas ici, dans le cas de Robert Greslou, de fatalité primitive et prépondérante, congénitale en quelque sorte et conséquemment inéluctable, mais seulement une addition de causes et d'effets, de commencemens et de suites, de pensées et d'actions où le changement d'un seul facteur eût pu changer tout le total. M. Bourget prétend que ce facteur principal a été la lecture des ouvragesd'Adrien Sixte ; — et la seule objection de fond que l'on puisse lui faire, il l'avait lui-même prévenue. C'est que sur un autre homme que Robert Greslou la lecture de la *Théorie des passions* et de l'*Anatomie de la volonté* n'aurait peut-être pas produit les mêmes effets.

Reste à savoir seulement si elle n'en aurait pas produit d'autres, et de moins criminels peut-être, au sens juridique et social du mot, ou moins apparens, mais non pas de moins dissolvans ni de moins désastreux. Je ne crois pas au moins que l'on puisse enseigner sans danger « qu'il n'y a pour le philosophe ni vice ni vertu ; » que la « théorie du Bien et du Mal n'a d'autre sens pour le psychologue que de marquer un ensemble de conventions quelquefois utiles et quelquefois puériles ; » ni qu'il pourrait être utile d'inoculer aux enfans « de certains défauts et de certains vices, » afin de les mieux observer. Que diriez-vous d'un médecin qui, pour mieux étudier les effets d'un poison violent, ne regarderait pas à les expérimenter sur un de ses semblables ? C'est ce que propose Adrien Sixte ; et c'est ce *desideratum* de son maître que Greslou, son élève, a essayé de satisfaire. Mais si les autres n'ont pas poussé jusqu'au crime leur dévoûment à la science, qui répondra que dans plus d'une âme les paradoxes du philosophe n'aient pas fait vaciller les principes ? C'est là-dessus, je l'avoue, que j'aurais voulu voir s'expliquer l'anonyme de la *Revue scientifique*. « Ces philosophes, me fait-il dire, qui osent *tout* attaquer, *tout* remettre en question, *tout* nier, sont aussi coupables, sinon plus que Greslou. » Mais ce n'est pas tout à fait cela, et le problème est même tout autre. Décomposez, s'il vous plaît, ce *tout* dont vous parlez ; distinguez-en les parties successives ; arrêtez-vous aux propositions particulières, déterminées, précises que je vous signale, et dites-nous ce que vous en pensez. Oui ou non, pensez-vous, croyez-vous qu'il soit permis à l'homme de traiter l'homme comme un « moyen ? » Oui ou non, croyez-vous qu'il n'y ait ni « Bien » ni « Mal ? » Oui ou non, croyez-vous que les noms de *Baralipton* ou de *Frisesomorum* soient à peine plus vides de sens que ceux de *Vice* ou de *Vertu?* Voilà la question nettement posée ; et pour vous faciliter la réponse, je vais vous dire, moi, ce que je pense des droits de la science et de la vérité.

Car on croirait, à vous entendre, que la superstition de la « Science » doive remplacer parmi les hommes celle des dieux tombés ; et que la « Vérité, » non plus que la « Certitude, » ne doive comporter à l'avenir

ni différences, ni distinctions, ni degrés. De ces deux erreurs, la première se pratique ou plutôt se célèbre dans vos laboratoires; je crois me souvenir que la seconde s'enseignait autrefois dans tous les *Traités de logique;* mais ce n'en sont pas moins deux erreurs, — et il est aisé de le montrer.

La première ne tire pas à grande conséquence, et, — soit dit sans blesser personne, comme d'ailleurs sans méconnaître la grandeur de la science, — il suffit que, depuis six mille ans, tant de progrès accomplis ne nous aient pas fait avancer d'un pas dans la connaissance de notre origine, de notre nature, et de notre fin. Or, aussi longtemps que la « Science » n'aura pas de réponse à ces questions, elle ne sera, comme les « religions » qu'elle croit avoir remplacées, que ce que Pascal appelle un « divertissement : » il veut dire, une manière de nous empêcher de penser aux seules questions qui nous intéressent, et de tromper le désespoir où nous plongerait autrement notre impuissance de les résoudre. Dans ces conditions, je ne crains guère que la science arrive jamais à cet empire universel qu'on lui promet toutes les fois qu'elle remplace les diligences par les chemins de fer ou la teinture de colchique par le salicylate de soude; et, rassuré de ce côté, je jouis, comme il convient à un homme du XIXe siècle, des remèdes nouveaux qu'elle me procure, — quoique d'ailleurs on me dise qu'ils abrègent ma vie, — de ma puissance qu'elle augmente, des distractions dont elle m'accable, et des vastes horizons qu'elle m'entr'ouvre.

Mais l'autre erreur est plus grave. — Si nous pouvions, a-t-on dit, sortir de ce petit coin du monde où nous sommes enfermés, et nous transporter jusqu'à la source des choses, nous y saisirions, dans son unité féconde et lumineuse, la formule suprême qui gouverne à la fois l'évolution des planètes à travers l'espace et la circulation du sang dans nos veines, les mouvemens de ces grands corps dont l'énormité accable notre petitesse et les agitations de nos humbles fourmilières. — Je n'en sais rien, non plus que ceux qui le disent. Mais ce que je sais bien, en revanche, parce que chaque jour m'en apporte une preuve nouvelle, c'est que nous n'atteignons jamais que des vérités relatives; c'est que la plupart de nos sciences particulières sont les unes pour les autres comme des « vases incommunicables; » c'est enfin que la vérité n'est pas « une » pour nous, mais fragmentaire, multiple, et diverse. Il y a les vérités de l'ordre géométrique, qui nous donnent l'impression, ou l'illusion, peut-être, de la nécessité. Il y a les vérités de l'ordre physique, moins nécessaires déjà, dont on peut concevoir qu'elles fussent autres qu'elles ne sont. Car est-il nécessaire qu'un tel corps, par exemple, ait de l'affinité pour tel autre? ou que les électricités de signe contraire s'attirent? Les vérités de l'ordre naturel, à leur tour, sont plus contingentes encore, plus *relatives,* pour ainsi parler, à un point

de l'espace, à un moment du temps. Par-delà les étroites limites de notre univers solaire, jusque dans Sirius et dans Aldébaran, plus loin, plus haut encore, il est probable que la somme des angles d'un triangle est constamment égale à deux angles droits. Il est également probable, il est même certain, nous le savons, que les corps, dans le soleil, se combinent selon les mêmes lois, dans les mêmes proportions qu'à la surface et jusque dans les entrailles de notre globe terraqué. Mais ce qui n'est plus du tout certain, et ce dont le contraire est même plus probable, c'est que, s'il y a de la vie dans Saturne ou dans Jupiter, elle obéisse aux mêmes lois qu'ici-bas, qu'elle s'y incarne dans les mêmes formes, qu'elle s'y transmette et s'y continue par les mêmes moyens. Il n'est pas certain non plus qu'il y ait toujours eu des hommes sur la terre ni qu'il y en doive toujours avoir. A mesure donc, on le voit, que nous passons d'un ordre de vérités à un autre, le caractère de la vérité même change avec les objets dont on l'affirme ou dont on l'entrevoit, je pourrais dire dont on la suppose. La *nécessité* en décroît; la *relativité* ou la *contingence* en augmente; et elles sont enfin : la première à son plus bas degré, mais la seconde au plus haut, ou, si l'on veut, à son *maximum*, quand des vérités de l'ordre physique ou naturel on passe aux vérités de l'ordre humain.

De ce qu'elles ne sont pas toutes du même ordre, ni capables du même genre de démonstration, d'évidence, et de certitude, il résulte que les vérités ne sont pas solidaires; que d'un ordre de vérités à un autre il n'y a pas de passage; et que même elles peuvent non-seulement s'opposer, mais encore se contredire. Elles s'accordent peut-être plus haut, mais elles peuvent se contredire dans l'esprit de l'homme. « De tous les corps ensemble, dit Pascal, on ne saurait en faire réussir une petite pensée; *cela est impossible, et d'un autre ordre.* De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de charité; *cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel.* » Ainsi, les lois du mouvement ne sont pas celles de la vie, quoiqu'elles soient réalisées dans les êtres vivans, et les lois de la morale ne sont pas celles de la physiologie. Des lois de la nature ou de la vie, on n'a donc pas le droit de conclure aux lois de la morale ou de la société : celles-ci sont autres, et il se peut bien qu'elles aient des liens entre elles, mais nous ne le savons pas. « Quand on lit la plupart des philosophes qui ont traité des passions et de la conduite de l'homme, on croirait, dit Spinosa, — et sachez qu'il songe à Pascal, — qu'il n'a pas été question pour eux de choses naturelles, réglées par les lois générales de l'univers, mais de choses placées hors du domaine de la nature. » Là, justement, dans cette boutade, bien plutôt que dans sa définition de la *substance* ou du *mode*, est la grande erreur de l'*Éthique*. Si l'homme n'est pas

placé « hors du domaine de la nature, » il ne se fait pourtant homme qu'en s'en distinguant, et le confondre avec la nature, sous prétexte qu'il y est effectivement enveloppé, c'est, afin de le mieux connaître, commencer par supprimer ce qu'il y a en lui de proprement humain. Je l'ai dit et je le répète, il n'y a pas d'erreur plus grave, parce qu'il n'y en a pas qui tienne moins de compte, dans la recherche de la vérité, de la nature même de la vérité que l'on cherche.

Que les savans s'abandonnent donc à toutes leurs audaces, et qu'ils réclament, en physique ou en chimie, en histoire naturelle ou en physiologie la pleine liberté de l'erreur. Mais qu'ils apprennent pourtant, ou plutôt qu'ils réapprennent que cette liberté même est bornée par la nature de l'objet dont ils s'occupent. On n'a pas le droit de nier le libre arbitre au nom du déterminisme universel ou la responsabilité morale sous prétexte que la nature ne nous donne, en effet, que des leçons d'immoralité. De ce que, par exemple, on nagerait admirablement ou de ce que l'on tirerait l'épée comme Saint Georges, il n'en suit pas sans doute que l'on puisse faire un poème épique ou résoudre un problème de géométrie transcendante. Semblablement, de ce que les animaux obéissent à l'impulsion de leurs instincts vulgivagues, il n'en suit pas que l'on puisse fonder la morale sur la légitimité des nôtres, ni de ce que la concurrence vitale est la loi de leur évolution, que la pitié ne soit pas au contraire celle de l'humanité. La première règle de la logique, c'est de conclure du même au même ; et cette règle, on se plaint que les savans ne l'observent pas quand ils attaquent les principes de l'ordre social avec des argumens qu'ils tirent de l'embryogénie de l'amphioxus.

Qu'ils ne craignent pas d'ailleurs que « la routine » devienne pour cela la maîtresse du monde. Avant que M. Anatole France et l'anonyme de la *Revue scientifique* nous eussent fait l'honneur de vouloir bien nous l'enseigner, nous nous étions douté que « tout n'est pas au mieux dans le meilleur des mondes, » et que, pour soulager leurs maux, si les hommes n'ont rien inventé de mieux que de les mettre en commun, ils ont cependant beaucoup à faire encore. Même, l'admiration, la dévotion, un peu béate, si je l'ose dire, qu'on professe publiquement pour la « Science », nous ne l'éprouvons pas, quant à nous, pour une organisation sociale où le progrès semble *conditionné* par tant de souffrances encore, tant de misère, et tant d'iniquité. Nous demandons seulement, si l'on veut toucher à cette antique organisation, que ce ne soit toujours que d'une main prudente, presque timide, avec des précautions pieuses, comme il convient en des questions où la moindre erreur se propage en ondulations infinies de souffrances. Mais nous demandons surtout que l'on ne fasse pas intervenir dans la recherche de la vérité morale des considérations qui lui sont étrangères,

ou plutôt ennemies, nécessairement ennemies; et que l'on ne traite enfin qu'avec des argumens de l'ordre purement humain des problèmes dont l'humanité n'est pas seulement l'occasion ou la matière, mais encore la seule raison d'être. Nous donnons ainsi aux Voltaire, aux Rousseau, voire aux Lassalle et aux Proudhon, cette liberté de l'erreur, à laquelle on paraît tant tenir, que nous ne refusons pas aux Lamarck, aux Darwin ou aux Hæckel, mais dont nous leur disons uniquement que les questions morales ne sont pas de sa compétence. Ils en diraient eux-mêmes sans doute autant, ou davantage, d'un moraliste ou d'un logicien qui, dans les sciences de la nature, prétendrait remplacer l'observation et l'expérience par le raisonnement : ils l'ont dit de Schelling et d'Hegel, et ils l'ont dit avec raison. Ce n'est pas en effet s'opposer aux progrès d'une science que d'essayer, en en déterminant plus étroitement l'objet, d'en régulariser les méthodes; — et l'on ne fait pas autre chose en montrant que, s'il y a quelques parties communes entre la science de la nature et la science de l'homme, il y a pourtant en chacune d'elles quelque chose d'irréductible à l'autre.

Si l'auteur de *Thaïs* et l'anonyme de la *Revue scientifique* veulent répondre efficacement au *Disciple*, et comme dit le second, à l'interprétation que j'en ai donnée, c'est sur ce terrain qu'il faut qu'à leur tour ils portent la question. Car, de répondre par de grands mots, de m'accuser d'intolérance, de dire à leurs lecteurs que je demande l'extension des pouvoirs de la congrégation de l'Index ou le rétablissement de l'Inquisition, je ne trouve pas que ce soit là répondre : c'est tout simplement abuser de ce que certaines plaisanteries exciteront toujours de rires faciles dans le pays de Voltaire et de Béranger. Je leur conseille même de n'en pas user, de ces plaisanteries séculaires, comme n'étant vraiment dignes ni de la « science » de l'un, ni de la « littérature » de l'autre, et encore moins bien de l'intérêt et de la gravité de la question. Mais s'ils estiment que jamais une « théorie abstraite n'a pu conduire à un mouvement de la passion, » qu'ils le démontrent, comme j'ai tâché de leur faire voir le contraire! S'ils ne pensent pas qu'autant qu'elles sont étrangères, excentriques à la nature, autant la justice et la pitié sont essentielles à l'humanité, qu'ils le prouvent! Et s'ils ne sont pas convaincus enfin qu'il ne saurait y avoir d'acquisition scientifique, — d'observations sur les gastéropodes ou de théorème sur les quaternions, — qui vaille ce que je demanderai qu'on me laisse appeler la *déshumanisation* d'une âme, qu'ils le disent!

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

Un des traits les plus frappans, les plus caractéristiques de l'état de notre pays depuis quelque temps, c'est la confusion où l'on se débat, dont la plus curieuse, la plus bizarre expression est certainement cette fortune louche et éphémère d'un homme d'aventure.

Au fond, maintenant que tout commence à s'éclaircir, nous serions tentés de croire qu'on a singulièrement exagéré l'importance de celui qui n'est plus pour le moment que le réfugié de Londres. On lui a fait l'honneur de changer les lois du pays uniquement pour le combattre ; on lui a fait l'honneur d'un procès d'état; on lui a fait enfin l'honneur de le craindre et de le traiter avec colère. Il ne méritait peut-être pas ces attentions particulières, et le mot le plus vrai est encore celui d'un sénateur qui a dit que toute sa force avait été dans la faiblesse du gouvernement et des partis. Tour à tour exalté ou vilipendé par tous les partis qui ont successivement cru voir en lui un auxiliaire ou un instrument utile, M. Boulanger, avec sa présomption frivole, a pu se faire quelque illusion et se prendre au sérieux. Il a pris pour une vocation au pouvoir les mouvemens d'une vanité remuante et ambitieuse, pour une délégation souveraine du peuple les manifestations incohérentes d'une opinion froissée et irritée, toujours prête à se jeter sur le premier venu, sans lui demander ses titres. C'est son histoire, c'est l'histoire de ces personnages fantasmagoriques qui s'élèvent quelquefois à l'improviste et s'éclipsent aussi vite dans les démocraties promptes à s'abuser. Maintenant le personnage a passé comme un météore vulgaire; il a été condamné et mieux encore, dépouillé de ses oripeaux, mis à nu, réduit à sa plus simple expression. La comédie est finie, on peut le croire ; on peut le soupçonner au vide des manifestes du réfugié de Londres et encore plus à la puérilité de ses désignations de candidats au prochain scrutin, comme s'il se voyait toujours le grand élec-

teur. L'homme a disparu ou à peu près; qu'on ne s'y trompe pas cependant, rien n'est sensiblement changé dans l'état général du pays, dans les conditions de la lutte électorale qui va s'engager, où la masse française entre avec des griefs qui ne tiennent pas à un homme. En réalité, à travers toutes les confusions, la question reste aujourd'hui ce qu'elle était. Il ne s'agit plus de M. Boulanger, il ne s'agit pas même de république ou de monarchie. Il s'agit pour le pays de choisir entre ceux qui n'ont rien appris ni rien oublié, qui n'ont régné depuis dix ans que pour tout compromettre, qui se parent encore avec orgueil de leurs fautes, et ceux qui pourront lui offrir les garanties d'un gouvernement meilleur, d'une politique de réparation, de prévoyance, d'équité libérale.

On dirait en vérité que certains républicains ont des yeux pour ne point voir, qu'il n'y a pour eux que M. Boulanger dans le monde, que M. Boulanger une fois vaincu, ils n'ont plus qu'à reprendre leur œuvre, leurs tactiques, leur politique de partis et de domination exclusive. A peine le procès du Luxembourg est-il dénoué, les chefs républicains rentrent en campagne. Les discours et les manifestes se croisent, les programmes se succèdent. M. Jules Ferry répand la parole opportuniste dans les Vosges; M. le ministre des affaires étrangères Spuller va prêcher à Seurre dans la Côte-d'Or la nécessité de la marche en avant avec accompagnement de circonspection et de sagesse. M. Charles Floquet est à Beaune, exposant la manière d'être radical avec les précautions et les temporisations nécessaires. Le ministre des travaux publics, M. Yves Guyot, est partout où il y a un chemin à ouvrir et un discours à faire pour montrer comment on peut être, selon l'occasion, un revisionniste avec des collègues qui ne le sont guère. Et au bout du compte que veulent-ils tous par-dessus tout? Quel est leur dernier mot? Mon Dieu! c'est bien simple, la recette est toute trouvée et n'a rien de précisément bien nouveau pour un programme de campagne électorale. Que les républicains de toutes les nuances, opportunistes et radicaux, n'y regardent pas trop près; qu'ils s'unissent et se concentrent, qu'ils se fassent des concessions mutuelles pour refaire ensemble une majorité compacte à la chambre prochaine, pour reprendre et continuer d'un commun effort l'œuvre républicaine si bien commencée, si fâcheusement interrompue par une menace de dictature et par les réactionnaires! La concentration et l'union, c'est le salut, c'est le grand moyen pour ne pas retomber dans l'anarchie de la dernière chambre. Il n'y a qu'un malheur, c'est que l'expérience est déjà faite; c'est que la politique est connue, qu'elle a produit tout ce qui arrive, sans exclure M. Boulanger, qu'elle a conduit à cette crise de confusion où l'on ne sait plus à quoi se rattacher, où constitution, gouvernement, administration, finances, paix morale, tout est compromis. Cette situation, que les républicains proclament si merveilleuse quand ils parlent au bon public et qu'ils

sentent pourtant trembler sous leurs pas, c'est par eux qu'elle a été ébranlée : c'est leur œuvre !

C'est fort bien, assurément, de s'ériger aujourd'hui en défenseurs des libertés parlementaires menacées, de la constitution mise en doute, de combattre des revisions indéfinies qui ne feraient que livrer de nouveau la France à toutes les entreprises à toutes les aventures. C'est fort bien. C'eût été encore mieux d'y songer plus tôt. Car enfin, si on parle sérieusement, si la revision est un danger, qui donc a préparé les esprits à cette perpétuelle instabilité ? C'est M. Jules Ferry lui-même qui le premier, il y a quelques années, a ouvert la brèche dans la constitution. C'est lui qui le premier, sans raison, sans nécessité, a inauguré l'ère des revisions, uniquement pour se donner le plaisir de supprimer quelques articles constitutionnels assez inoffensifs et surtout pour modifier la composition du sénat dans un intérêt de parti. M. Jules Ferry a ouvert la voie. Il a eu sa revision en diminuant le sénat, à qui il a même fait un jour, sans façon, le compliment qu'il n'avait aucune influence à exercer sur les ministères et sur la politique du pays. M. Floquet a voulu avoir sa revision en annulant encore plus le sénat. D'autres, à leur tour, ont leur revision toute prête en supprimant complètement le sénat. Tout s'enchaîne, il n'y a que le premier pas qui coûte. Si l'inviolabilité constitutionnelle est un bienfait, la dernière et unique garantie d'une certaine stabilité dans la république, ce sont les républicains, opportunistes aussi bien que radicaux, qui ont porté la première atteinte à cette inviolabilité, qui n'ont cessé de violer la constitution dans son esprit, dans ses règles, dans ses ministres. C'est sous leur règne, sous la contrainte exercée par eux, que deux présidens de la république ont déjà été obligés d'abdiquer leur mandat. M. Grévy n'a pas été plus heureux que M. le maréchal de Mac-Mahon. Si le régime parlementaire, auquel on s'efforce de se rattacher aujourd'hui, est si violemment assailli, si menacé, si malheureusement frappé d'impuissance, c'est qu'en vérité on a tout fait pour en affaiblir l'efficacité et en ternir l'honneur ; c'est qu'on a faussé tous les ressorts des institutions parlementaires par un système qui n'a cessé de tendre à limiter ou à contester les droits du sénat, à réduire la présidence de la république au rôle d'une autorité subordonnée et inactive, pour faire de la chambre seule, d'une chambre le plus souvent anarchique et stérile, une sorte de pouvoir omnipotent, agité et usurpateur, jouant à la Convention.

Eh ! sans doute, le régime parlementaire par lui-même, compris dans sa vérité, pratiqué avec une intelligence prévoyante et le respect de tous ses droits, reste le plus noble et le plus efficace de tous les régimes, la garantie la plus sérieuse de toutes les libertés, de l'intégrité des lois, d'une administration vigilante de l'état. Il reste l'idéal des esprits libéraux ; mais ce qu'on nous en a donné depuis quelques an-

nées, il faut bien l'avouer, n'est qu'une dérision. Ce n'est plus en vérité qu'une parodie, et ce qu'il y aurait à reviser, ce n'est pas la constitution, c'est l'esprit républicain qui en a faussé et violenté les conditions, qui a créé cet état où la berration césarienne a reparu comme le fruit naturel de toutes ces confusions et de toutes ces altérations.

Rien de mieux encore, si l'on veut, que de prétendre refaire un gouvernement comme on le dit dans les discours, et si on parle sans cesse de refaire un gouvernement, c'est qu'on sent apparemment qu'on n'en a plus guère, ou du moins que ce qui en reste a perdu sa force et son prestige; mais, s'il n'y a plus un vrai gouvernement, c'est qu'on l'a détruit ou laissé détruire par une dégradation croissante des plus simples conditions d'une autorité sérieuse et respectée. On l'a détruit en le dépouillant ou en le laissant dépouiller de ses droits, en le livrant aux plus vulgaires influences de parti ou de coterie, en le laissant surtout passer dans les chambres aux sénateurs et députés, opportunistes ou radicaux, demeurés les arbitres des intérêts, des distributions, des faveurs comme des disgrâces. Il s'est formé ainsi par degrés quelque chose qui n'est point un gouvernement, une sorte d'association anonyme irresponsable, se servant du gouvernement, exploitant les influences officielles, procédant par l'exclusion, la menace et les inquisitions locales. On s'est élevé autrefois contre l'empire : il y a aujourd'hui, c'est à peine croyable, de petites localités où le plus modeste employé n'ose pas aller à la messe ni avouer ses relations. On s'est élevé contre les candidatures officielles, mais les ministres successivement, et M. le ministre de l'instruction publique vient de faire comme les autres, adressent des circulaires à leurs agens les plus étrangers à la politique pour les mettre au service de leur parti, de leurs amis, sous le commandement de leurs préfets. Ce n'est plus le gouvernement impartial du pays exerçant libéralement ses droits au profit de tous, s'élevant au-dessus des querelles vulgaires; c'est une domination de parti abusant jusqu'au bout des avantages du pouvoir au risque d'achever de le déconsidérer et de le ruiner. La vérité est que depuis quelques années on a fait du gouvernement comme on a fait du régime parlementaire en compromettant tout, pour finir par une crise dont on sent la gravité sans savoir comment on en sortira.

Et quand les républicains, qui règnent depuis dix ans, s'efforcent aujourd'hui de dégager leur responsabilité dans leurs discours en récriminant contre l'opposition conservatrice, en accusant les conservateurs d'être la cause des turbulences stériles de la dernière chambre aussi bien que des incohérences de gouvernement, c'est une assez maussade plaisanterie de plus. Les républicains ont pu évidemment faire ce qu'ils ont voulu, puisqu'ils étaient les plus nombreux. Ils ont su parfaitement trouver une majorité pour toutes leurs œuvres de parti, quand ils ont voulu décréter des invalidations systématiques et arbitraires, proscrire

les princes, — même avec la complicité de M. Boulanger, — voter leurs lois scolaires ou couvrir de leurs votes les irrégularités du budget. Les conservateurs ne sont apparemment pour rien dans tout cela. Que les conservateurs n'aient pas été toujours heureux dans leurs dernières campagnes, dans leurs essais d'alliance avec ce qu'on appelle le boulangisme, c'est une autre question. Il est certain qu'ils ne peuvent que gagner à rester eux-mêmes fidèles à leur cause, à leurs cliens, aux intérêts qu'ils représentent, toujours prêts aux transactions utiles. Ils sont, dans tous les cas, étrangers à ce qu'ont fait les républicains, à leurs concentrations ou à leurs divisions, à la politique qu'ils ont suivie et qu'ils proposent de continuer. Eh bien! c'est là toute la question qui va se débattre aux élections prochaines fixées maintenant au 22 septembre. Il s'agit, pour le pays, de se prononcer pour la continuation d'un règne irritant et malfaisant qui ne lui a valu que des mécomptes ou de faire sentir par son vote qu'il tient à retrouver la vérité du régime parlementaire, un gouvernement qui soit le gouvernement de la France, non d'un parti, une politique de prévoyance, d'apaisement et de raison.

Étrange histoire que la nôtre! A voir ce que devient la vie publique telle que la font les partis, comment on traite les institutions, les garanties, les droits dont on parle le plus, on serait tenté de se demander ce qui reste des idées, des illusions si l'on veut, des confiantes espérances de la jeunesse du siècle, de la France libérale d'autrefois. Il est certain que nous avons fait du chemin, que de singuliers progrès, si l'on appelle cela des progrès, se sont accomplis depuis le temps où une génération, à la fois éclairée et passionnée, se flattait de fonder enfin un régime de larges libertés constitutionnelles, de légalité et de grandeur nationale. Les républicains du temps avaient eux-mêmes du désintéressement dans leurs fanatismes, des mobiles généreux dans leurs violences, une sorte de naïveté dans leurs folies ou dans leurs inepties. On n'en est plus là. On se moque volontiers des rêves, des illusions des anciens, et on traite au besoin de « guitares » les scrupules de légalité et de libéralisme. On se croit plus habile parce qu'on se croit tout permis pour régner. Nous sommes loin de l'époque presque fabuleuse où un de ces ministres qu'on appellerait aujourd'hui réactionnaires, un Casimir Perier, dans ses luttes héroïques contre tous les désordres, prétendait gouverner sans recourir à des mesures exceptionnelles ou à de puériles expédiens, par l'unique ascendant d'une volonté intrépide et de la légalité. On peut dire ce qu'on voudra de cette époque déjà si lointaine, qui eut sans doute ses faiblesses; elle avait certainement aussi la sève généreuse, le feu libéral, et c'est précisément ce feu qui fait le charme et l'intérêt de ces *Lettres du duc d'Orléans*, que les fils du prince à la destinée tranchée dans sa fleur publient aujourd'hui. Ces *Lettres*, qui au début sont d'un adolescent et

à la dernière heure sont d'un homme déjà mûri par les épreuves, ces *Lettres* ne sont point sans doute un document extraordinaire ni par les révélations, ni même par la forme littéraire; elles n'ajoutent rien à l'histoire. Elles ont, dans leur libre familiarité, ce mérite et cette originalité de raviver l'image d'un prince fidèle à ses amitiés, impatient d'action, idéaliste et romantique, avant tout fils passionné de son temps, de la révolution et de la France. C'est une personnification de la jeunesse de 1830.

On ne sait trop ce que veut dire ce prince héritier d'une monarchie nouvelle quand il prononce ce mot magique de révolution sous lequel peuvent se déguiser tant de choses. Il ne le comprenait pas sûrement comme les révolutionnaires; il l'entendait à sa manière, en jeune homme de sa génération, élevé avec ses contemporains, remué dans sa fibre intime et dans son ambition de famille par les événemens de 1830, épris d'un certain idéal de perfectionnement et de progrès. Il se sentait de son temps, il le devançait même peut-être par la hardiesse de ses instincts, par un sentiment assez vif des nécessités d'une société nouvelle. Bien qu'il mît une sorte d'affectation à s'effacer, à rester étranger aux affaires politiques et ministérielles du jour, se fiant à l'habile sagesse du « père » pour tout conduire, il n'avait pas moins ses opinions. Il avait visiblement peu de goût pour les doctrinaires, qui ne disaient rien à son imagination. Il restait un libéral du « plus pur tricolore, » répugnant à toute contre-révolution, et même dans les momens les plus critiques, sous le coup de quelque attentat, il admettait naturellement qu'on châtiât les coupables; en ajoutant aussitôt : « Justice, mais pas de réaction! » Il ne croyait pas que le dernier mot du régime constitutionnel pour lequel la France avait combattu fût dans un assaut d'éloquence à la tribune de la chambre ou dans les intrigues de couleurs pour la conquête d'un ministère, pas plus que dans une exploitation égoïste et exclusive de la victoire de 1830. Un jour vient même, après quelques années, où il ne craint pas d'écrire à sa sœur, la reine des Belges : « Je suis de ceux pour qui la révolution de juillet n'a pas produit tout ce qu'ils en avaient attendu... La classe que la révolution a élevée au pouvoir fait comme les castes qui triomphent : elle s'isole en s'épurant et s'amollit par le succès. »

Assurément le duc d'Orléans gardait à travers tout l'orgueil de sa race; il avait aussi ce sentiment profond, avoué à chaque page, que « dans un temps où le travail est la loi commune, » les princes eux-mêmes ne peuvent plus rester oisifs, qu'ils doivent conquérir ou assurer leur position, comme il le dit, « à la sueur de leur front. » Il faisait sa position, quant à lui, par les voyages, par l'étude, en homme attentif à tous les mouvemens de l'opinion, persuadé que la révolution de 1830 avait encore beaucoup à faire à l'intérieur; mais la passion dominante de ce prince de la jeunesse de 1830, — on le sent dans ses *Lettres*, —

c'était sa passion généreuse de la grandeur de la France. Le duc d'Orléans, — c'est bien clair, — avait rêvé pour la révolution de juillet un rôle plus décidé ou moins effacé, une politique extérieure plus active. Il avait entrevu aussitôt, en Europe, la possibilité de mouvemens constitutionnels qui seraient une extension de l'influence française. Il avait, comme beaucoup de ses contemporains, la haine ou la défiance des traités de 1815, de la sainte-alliance, de la contre-révolution sous toutes les formes, et il ne reculait pas, dans ses confidences, devant l'idée d'une « réorganisation de la société européenne. » Ce n'est pas qu'il aimât la guerre pour la guerre; il avait la fierté ou la naïveté de croire que son pays était encore le premier soldat de la civilisation, et, pour servir la grandeur de la France, il ne pouvait mieux faire que de se donner passionnément à l'armée, de vivre avec elle, de partager ses travaux et ses fatigues pour pouvoir partager ses succès futurs. Il était avec elle au siège d'Anvers, faisant galamment son devoir sous le feu à la tranchée; il la suivait, quand on le lui permettait, en Afrique. Il se faisait le défenseur de ses intérêts, de ses traditions, de ses susceptibilités, et c'est avec une généreuse émotion qu'il s'élevait un jour, dans une lettre au ministre de la guerre, contre l'idée saugrenue qu'on avait eue de changer les vieux drapeaux mutilés de nos régimens. Le duc d'Orléans faisait son métier de prince, si l'on veut; il se sentait aussi attaché à l'armée, comme il l'écrivait, « parce qu'elle est l'expression la plus vive de l'esprit national, l'élément le plus étranger à la corruption et au cosmopolitisme qui nous ronge. » Dans cet attachement, du reste, il n'entrait aucun calcul, aucune arrière-pensée de faire un jour ou l'autre de l'armée une complice de coups d'état. Le duc d'Orléans ne séparait pas les institutions libres de la grandeur nationale, et ce n'était sûrement pas un prince vulgaire qui pouvait écrire à un ami : « Chaque illusion que je perds me donne une affection de plus pour cette France, qui demande à être comprise et servie, qui ne veut pas être déguisée et exploitée. » Nous voilà ramenés, par ces *Lettres*, à un passé lointain, à d'autres idées, à d'autres inspirations, à ce qu'on appellerait aujourd'hui un autre état d'esprit!

A quoi tiennent cependant les destinées d'une grande nation et peut-être de l'Europe? A peine le prince au courage tout français et aux pensées déjà si sérieuses a-t-il écrit sa dernière lettre, qui est adressée à M. Bresson, — une autre victime promise à une fin tragique, — à peine a-t-il tracé d'un esprit vif et confiant le plan des prochaines manœuvres qu'il va commander à Saint-Omer, il bute sur une pierre du chemin de la Révolte, et tout est changé dans le monde! Un accident obscur, en tranchant cette brillante vie, ouvre à l'improviste un avenir inconnu dont personne ne peut même avoir le pressentiment. Si le duc d'Orléans eût vécu, il est plus que probable que la révolution de 1848 ne se serait point accomplie, que les événemens auraient suivi un tout

autre cours sous un nouveau règne, avec un prince plus jeune, qui, sans se jeter dans les aventures, aurait pu réussir à intéresser, à satisfaire le pays. Par la disparition soudaine du duc d'Orléans, on peut dire sans exagération que le cours de l'histoire a changé. On peut, si l'on veut, se faire quelque illusion sur ce qui aurait pu être; on n'en peut plus avoir sur ce qui a été, sur ce qui est. La vérité, c'est que la révolution de février, qui a rouvert pour longtemps l'outre aux tempêtes, a pu s'accomplir, qu'elle a produit l'empire, que l'avenir libéral de la France s'est trouvé plus que jamais compromis, que l'Europe a pu être transformée par degrés contre nous ; la cruelle vérité, la dernière conséquence, c'est que ces jours passés Guillaume II de Prusse, empereur de l'Allemagne unie, était à Strasbourg et à Metz, visitant ce qu'on appelle le « pays d'empire, » les provinces annexées, attestant par sa seule présence une des plus étranges vicissitudes de l'histoire!

C'est là le fait; c'est la réalité qui n'a rien du roman rétrospectif qu'on pourrait imaginer à propos d'un prince Charmant disparu depuis près d'un demi-siècle. Une autre Europe s'est formée par les révolutions et les guerres, une Europe qui, à dire vrai, a quelque peine à retrouver son équilibre, à se croire en sûreté dans les conditions nouvelles. Ce n'est pas qu'on ne lui promette la paix, que les prépotens du jour, ceux qui ont profité des événemens, ne s'agitent sans cesse pour nouer des alliances prétendues pacifiques, pour rassurer le monde par la puissance de leurs combinaisons diplomatiques comme par le déploiement continu de leurs forces militaires : c'est précisément par malheur cette agitation qui est le signe le plus sensible, si elle n'est la cause, de l'incertitude universelle. On a beau faire, l'Europe ne se sent pas plus tranquille; elle n'est pas moins toujours réduite, même en pleine paix de l'été, à se demander où elle en est, de quel côté lui viendra l'imprévu, si quelque incident n'éclatera pas à l'Orient ou à l'Occident, ce qu'on médite ou ce qu'on prépare dans les chancelleries, dans les entrevues impériales et royales. Peut-être même, par une sorte d'habitude de crainte et de suspicion, se laisse-t-elle trop aisément aller à voir une signification dans des faits qui n'en ont pas, à chercher de profonds calculs, des secrets dans de simples déplacemens imaginés pour le plaisir des princes, dans des voyages d'agrément ou de cérémonie. Oui, sans doute, l'empereur Guillaume, qui est pour le moment le plus agité des souverains, se fait une vie assez occupée avec ses voyages, ses réceptions et ses visites. Il était récemment en compagnie de l'impératrice dans les pays d'Alsace et de Lorraine. C'est la première fois depuis son avènement que le jeune chef de l'empire a paru à Strasbourg, à Metz, et rien n'a été négligé naturellement pour faire illusion au souverain. Les revues, les retraites aux flambeaux, les banquets, les bals, les illuminations, les ovations préparées avec art, rien n'a manqué aux fêtes officielles. Après tout, il n'en est

ni plus ni moins. Le passage de l'empereur ne paraît pas avoir eu une influence sensible sur l'état moral des populations pas plus que sur le régime administratif auquel elles sont soumises. C'est une apparition impériale qui n'aura peut-être pas laissé plus de traces que les illuminations.

Qu'en est-il réellement des autres voyages et entrevues de Guillaume II, de sa dernière excursion à Osborne, de la visite plus récente encore qu'il a reçue de l'empereur François-Joseph à Berlin? On ne s'est fait faute sans doute, on ne se fait faute même encore à l'heure qu'il est, de donner un sens, une portée caractérisée au voyage de l'empereur à Osborne, de parler avec mystère de ce qui se serait passé entre lord Salisbury et le comte Herbert de Bismarck, de représenter l'Angleterre comme toute prête à entrer avec armes et bagages dans la triple alliance. C'est peut-être aller un peu loin ou un peu vite, et laisser trop voir le prix qu'on attache à attirer l'Angleterre dans la coalition continentale, à la compromettre tout au moins. Malheureusement il y a au parlement de Londres un député radical curieux et interrogateur, qui tient absolument à savoir la vérité, qui ne cesse de harceler le gouvernement pour lui arracher un aveu ou un désaveu. M. Labouchère, plus obstiné que jamais, a saisi ces jours derniers l'occasion de renouveler ses questions embarrassantes, et le sous-secrétaire d'état, sir J. Fergusson, s'est obstiné plus que jamais lui aussi à répondre en termes évasifs, à déclarer une fois de plus que l'Angleterre n'était point engagée, qu'elle restait toujours maîtresse de ne consulter dans une guerre éventuelle que ses intérêts et les circonstances; un membre du gouvernement s'est même fait un devoir de désavouer toute idée préconçue, toute intention désobligeante à l'égard de la France. Le plus vraisemblable est qu'en effet l'Angleterre a plutôt des préférences que des engagemens, qu'elle n'est point liée, que lord Salisbury, dans tous les cas, n'aurait pu songer à aliéner la liberté de ses successeurs et les droits du parlement. C'est une tradition anglaise à laquelle il n'y a aucune raison de déroger pour le moment. Quant à la récente visite de l'empereur François-Joseph à Berlin, les commentateurs de bonne volonté n'ont pas manqué naturellement d'en relever l'importance, de la rattacher au voyage de Guillaume II à Osborne, à la visite du roi Humbert à Berlin, et de voir dans tous ces faits groupés avec artifice une sanction nouvelle de la grande alliance. Que l'alliance subsiste, au moins pour trois puissances, cela n'est pas douteux; qu'on ait saisi l'occasion de préciser certaines conditions d'une action militaire éventuelle, cela se peut encore. En réalité, après comme avant, tout reste assez vague, assez peu décisif; toutes ces visites, ces entrevues, ces réunions sont une agitation assez vaine; elles ne laissent pas entrevoir que le moment du choc entre l'Autriche et la Russie soit venu, qu'il y ait un péril de plus sur la frontière de France, que

sur tous ces points en un mot la paix soit menacée à courte échéance. La situation reste ce qu'elle était sur le continent.

D'où pourraient venir, à l'heure qu'il est, les complications dans les affaires européennes? Elles pourraient peut-être venir de la Bulgarie si, comme on l'a dit depuis quelques jours, le prince Ferdinand se décidait à un coup de tête, à une proclamation de l'indépendance bulgare et rouméliote qui serait une violation de plus du traité de Berlin, qui mettrait les puissances dans l'alternative de s'entendre ou d'avouer leurs conflits. Elles pourraient bien aussi sortir un jour ou l'autre de ces malheureuses affaires de Crète qui, loin de se simplifier, semblent s'aggraver et par la durée même de l'insurrection, et par les répressions que la Porte s'est décidée à exercer, et par l'intervention diplomatique de la Grèce. Après avoir laissé se développer et se prolonger dans l'île de Crète des mouvemens intérieurs qui, à l'origine, auraient pu sans doute être aisément réprimés, la Porte, sortant de son inertie, a fini par se résoudre à une action énergique. Elle a envoyé un personnage de quelque importance, naguère encore ambassadeur à Saint-Pétersbourg, Chakir-Pacha, avec le pouvoir de décréter l'état de siège, d'instituer des cours martiales, de prendre en un mot tous les moyens nécessaires pour rétablir la paix. Jusqu'à quel point ces moyens seront-ils efficaces? Ils sont peut-être tardifs : toujours est-il que la guerre sévit entre chrétiens et musulmans. Les massacres se succèdent. De malheureux habitans des campagnes n'échappent à la fureur des bandes ennemies qu'en se réfugiant dans les villes. C'est déjà assez sérieux. Ce qui complique tout, c'est l'intervention de la Grèce qui a cru devoir adresser à toutes les puissances une circulaire diplomatique qui est, après tout, le procès de la domination turque et un appel plus ou moins déguisé à l'action européenne. La Porte, à son tour, a naturellement répondu en revendiquant ses droits, en faisant aussi un peu le procès des chrétiens mêlés à l'insurrection. De sorte que tout se réunit, la guerre qui ravage l'île de Crète et une question diplomatique portée devant les cabinets. La plupart des puissances, même celles qui ont toujours porté l'intérêt le plus vif à la Grèce, paraissent avoir accueilli avec une froide réserve l'appel hellénique. Elles ne pouvaient, en effet, ni méconnaître les droits souverains de la Porte dans les limites de l'empire, ni reconnaître à la Grèce le droit de se mêler des affaires de Crète. La situation est assez compliquée; elle pourrait le devenir bien plus encore si les Turcs ne réussissaient pas promptement à en finir avec l'insurrection, si l'île de Crète restait un foyer incandescent de plus en Orient. Il s'agit d'empêcher que la question devienne européenne. Ce que ces puissances ont de mieux à faire pour le moment, c'est d'engager la Porte à compléter son action répressive par des concessions propres à désarmer ou à désintéresser les Crétois, et de décourager les velléités agitatrices du cabinet d'Athènes, dont le

chef ne se montre peut-être si impatient que par des raisons tout intérieures, parce qu'il ne veut pas laisser une arme aux mains de l'opposition.

Les sessions parlementaires qui se prolongent trop ne sont pas sans danger pour les gouvernemens et le ministère anglais, pour sa part, a sans doute hâte de voir partir pour quelques mois un parlement déjà à demi dépeuplé par les chasses d'Écosse ou par l'Exposition française. Ce n'est pas que le cabinet de Londres ait eu des difficultés sérieuses à l'occasion de sa politique extérieure qui a été depuis quelque temps l'objet d'une série d'interpellations dans la chambre des communes comme dans la chambre des lords. Il s'est toujours tiré d'affaire par des explications évasives, par des généralités. Sir J. Fergusson est un sous-secrétaire d'état qui a l'art de ne rien compromettre. Lord Salisbury lui-même n'a eu aucune peine, dans la chambre haute, à satisfaire des pairs qui ne demandaient qu'à être satisfaits, ou à se défendre, en dehors du parlement, contre les sorties impétueuses de lord Randolph Churchill; c'est moins dans les affaires extérieures que dans les affaires intérieures que le ministère de lord Salisbury est toujours exposé à se sentir menacé, à voir se dissoudre ou s'affaiblir l'alliance des conservateurs et des libéraux dissidens qui l'a soutenu jusqu'ici. Il vient de l'éprouver ces jours derniers, à l'improviste, à propos d'une question qui touche à un des points les plus délicats de l'organisation britannique, à la dîme que les populations sont encore obligées de payer au clergé officiel, à l'église anglicane. Il a failli sombrer brusquement, il n'a été sauvé que par un subterfuge du speaker de la chambre des communes. Préoccupé de la situation de certaines régions, notamment du pays de Galles, où il y a depuis quelques années une assez vive agitation religieuse, où les paysans refusent ouvertement de payer la dîme au clergé officiel, le ministère a imaginé récemment de proposer un bill pour contraindre, même par voie d'exécution judiciaire, les populations au paiement de la dîme ecclésiastique. Il n'a pas tardé à s'apercevoir que non-seulement il ne vaincrait pas la résistance des paysans gallois, qu'il risquait de créer une autre petite Irlande, mais qu'il allait être abandonné par une partie des libéraux, dont l'appui lui est nécessaire pour vivre. Il a cherché alors une autre combinaison. Il a modifié son bill et a prétendu faire peser sur les propriétaires la responsabilité du paiement de la dîme; mais ici, autre difficulté. Il a vivement indisposé les conservateurs sans désarmer les libéraux ses alliés. Il était menacé d'un échec inévitable, et c'est là que le speaker est venu à son aide, en déclarant que le projet modifié était un projet nouveau qui ne pouvait entrer en discussion à la veille de la fin de la session. C'était une manière de déguiser la retraite du gouvernement. Le ministère a été

sauvé ; seulement la question n'est qu'ajournée, et elle reste d'autant plus grave, que l'agitation religieuse du pays de Galles ne tend à rien moins qu'à l'abolition de la suprématie du clergé officiel, à la séparation de l'église et de l'état. Cette question, qui peut devenir singulièrement sérieuse pour l'Angleterre, le ministère la retrouvera inévitablement devant lui, comme il retrouvera cette irritante et douloureuse question irlandaise qu'il se flatte toujours de résoudre, et qui renaît sans cesse sous toutes les formes.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le marché financier, du 16 au 23 août, nous a donné le spectacle d'une hausse rapide de nos fonds publics et de la grande majorité des valeurs françaises ou étrangères, mouvement facilité par l'excellente tenue des places de Londres, de Berlin et de Vienne. La Bourse célébrait à la fois l'extinction du boulangisme, le succès du colossal banquet des maires, et la perspective d'un automne calme, exclusivement consacré aux affaires, une fois les élections terminées et la France en possession de sa nouvelle chambre des députés.

Le 3 pour 100 fut ainsi porté de 85.47 à 85.95, l'amortissable de 88.90 à 89.45, le Crédit foncier de 1,280 à 1,295, la Banque de Paris de 735 à 752.50, le Nord de 1,733.75 à 1,757.50, le Gaz de 1,382.50 à 1,407.50, le Suez de 2,266.25 à 2,295, l'Italien de 92.90 à 93.32, le Russe 1880 de 90.60 à 92.05. Nous avons pris les exemples les plus saillans dans chaque groupe de valeurs.

Il y avait cependant plus d'une ombre au tableau ; tout d'abord le voyage de l'empereur Guillaume II à Strasbourg et à Metz, au cours duquel il devait prononcer une allocution nettement pacifique, et qui s'est achevé au contraire sans autre expression de la pensée du souverain qu'un toast banal à la prospérité de son fidèle Reichsland.

Puis survint la crise des banques en Italie. On apprenait, le lundi 25,

que deux grands établissemens financiers du royaume, la Banque d'Escompte et des soies à Turin, et la banque Tiberine à Rome, compromis depuis longtemps par d'imprudentes avances en affaires immobilières, étaient sur le point de suspendre leurs paiemens. Invitée discrètement par le gouvernement à venir en aide aux institutions menacées, la Banque nationale d'Italie ne parut se préparer qu'avec une grande tiédeur à cette œuvre de sauvetage. Elle s'entendit cependant en principe, avec la Banque de Naples, en vue d'une avance à effectuer en commun, au montant de 16 millions. Bientôt on jugea que les garanties offertes étaient insuffisantes, la Banque de Naples se récusa, la Banque nationale ajourna sa décision à la fin du mois. Dans l'intervalle les deux banques en péril durent succomber et la suspension de paiemens devint effective. On cherche maintenant en Italie à faire la part du feu, et à empêcher le désastre d'atteindre d'autres établissemens dont la situation n'est pas beaucoup plus solide.

La rente italienne fut affectée, dans une certaine mesure, par la baisse dont étaient frappées les autres valeurs du royaume, et la crise de Turin défraya pendant plusieurs jours les conversations dans les rangs encore clairsemés des visiteurs et cliens habituels de la Bourse.

D'autres rumeurs alarmantes commencèrent à circuler. Le petit roi d'Espagne était malade; la Bulgarie allait se proclamer royaume indépendant; la Serbie s'inquiétait des armemens bulgares; enfin le tsar ne se décidait pas à rendre la visite qu'avait faite l'an dernier, à Saint-Pétersbourg, l'héritier de Frédéric III.

A un point de vue plus spécial, le marché de Londres envoyait aussi des informations de nature à exercer une action défavorable sur la tenue des cours. Une première élévation du taux de l'escompte de 2 1/2 à 3 pour 100, il y a trois semaines, avait passé à peu près inaperçue. Il n'en pouvait être de même de l'élévation nouvelle, décrétée jeudi, de 3 pour cent à 4 pour 100.

Cette mesure, bien que prévue, ne resta pas sans influence sur le marché. La hausse, privée de tous ses points d'appui, ne pouvait se poursuivre. Déjà le 3 pour 100 avait été ramené peu à peu par des réalisations constantes, de 85.95 à 85.60. Quelques offres plus vives firent coter, le jeudi 29, le cours de 85.42, et le lendemain celui de 85.37. Le dernier prix, à la veille de la réponse des primes, a été 85.42. Ainsi s'est trouvée reperdue, et au-delà, toute l'avance obtenue par les haussiers au commencement de la seconde quinzaine. La liquidation se trouve probablement fort avancée par ce recul des derniers jours, et les cours subiront, selon toute vraisemblance, peu de variations jusqu'aux élections générales fixées par décret présidentiel au 22 septembre.

L'Italien, qui avait été porté de 92.90 à 93.32, a été ramené au-des-

sous du premier de ces cours et reste à 92.70. La baisse aurait été plus violente si ce fonds n'était énergiquement soutenu par les banquiers allemands dont le portefeuille est chargé d'obligations des chemins de fer italiens, émis directement par le gouvernement pour parer aux effets de la raréfaction des espèces en Italie et empêcher la hausse de l'agio sur l'or.

Ni les fonds russes, ni la rente Extérieure, le Hongrois, l'Unifiée, le Turc n'ont pu se maintenir au niveau où ils avaient été portés il y a huit jours. Le recul a été général comme l'avait été la hausse.

Les titres de quelques sociétés de crédit ont toutefois conservé une partie de l'avance acquise. Au premier rang, l'action de la Banque de France, qui s'est élevée de 3,875 à 3,905 sur l'ouverture de la période de renchérissement de l'argent. La Banque de Paris s'est avancée de 737.50 à 745. Cet établissement a enfin conclu avec la Banque d'Espagne une opération d'avance de 50 millions, qui n'est sans doute que le prélude du gros emprunt que le gouvernement espagnol devra contracter cet hiver, probablement avec le même groupe.

Le Comptoir national d'escompte a publié son premier bilan, qui accuse le chiffre, déjà très considérable, de 75 millions de dépôts. La Bourse s'est montrée fort satisfaite de la rapidité de cette résurrection, et la prime de l'action a été portée de 35 à 65 francs.

L'ancien Comptoir a eu des acheteurs jusqu'à 100 francs sur l'apparition d'une longue et très intéressante circulaire des liquidateurs, MM. Moreau et Monchicourt. Cette circulaire traite deux points distincts : 1° les négociations avec les compagnies de mines pour la résiliation des anciens engagemens du Comptoir et la vente du stock de cuivre aux mains des porteurs de warrans; 2° le procès en responsabilité engagé contre les anciens administrateurs et censeurs. Les négociations sont en très bonne voie; un accord a même été conclu et des combinaisons encore à l'étude permettront d'écouler le stock de cuivre à des prix supérieurs aux cours actuels. Quant au procès, il a déterminé les administrateurs et censeurs, à l'exception de trois d'entre eux, à offrir aux liquidateurs un projet de transaction. Le groupe apporterait une somme de 20 millions, dont 6 seraient versés à la liquidation comme rachat de l'action judiciaire, le solde devant servir à créer une société de reconstitution des capitaux dont les titres seraient remis gratuitement aux actionnaires. Ceux-ci vont être convoqués en assemblée générale pour statuer sur cette proposition.

La publication de la circulaire des liquidateurs a valu également une avance de quelques francs aux actions des mines de Rio-Tinto et de Tharsis qui restent à 295 et 96.25.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

FAUSSE ROUTE

DERNIÈRE PARTIE (1).

XV.

Herbert s'était promis de voir Lucy souvent.

Il fut fort attristé d'apprendre qu'elle venait de partir avec une femme de chambre pour rejoindre son père à Pau. M. Danvillers l'avait-il demandee, comme elle l'écrivit à son cousin? ou bien avait-elle pressenti le danger de nouvelles rencontres et s'était-elle soustraite courageusement à la tentation? Le jeune officier n'en eut pas la pensée. Son imagination lui montra immédiatement en perspective George Lapeyrade et le prochain mariage de Lucy; sa mélancolie s'en accrut et devint plus amère encore. Cette réapparition de sa cousine avait eu l'inconvénient de rendre, entre lui et sa femme, plus sensible par la comparaison le désaccord des goûts et des caractères, encore élargi par des réflexions chagrines. La naissance de Lilia, la jeunesse aventureuse de sa mère, toutes ces incorrections, sur lesquelles il avait passé légèrement dans la première ivresse de l'amour, lui causaient maintenant un secret et profond malaise et aggravaient à ses yeux les défauts de Lilia, loin de fournir quelque excuse en sa faveur, car ses défauts prenaient de ces circonstances originelles un degré inquiétant de permanence et de force irrépressible.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août et du 1er septembre.

Il tomba peu à peu dans un pessimisme raisonneur : la vie était mauvaise, soumise à des influences héréditaires et morbides, la volonté incurablement absente ou malade ne pouvait réagir contre les fatalités qui l'oppriment. Dans le mécontentement désabusé d'une union mal assortie, comme autrefois aux heures troubles de son adolescence, il rédigeait en systèmes ses griefs et déchargeait volontiers sa responsabilité en mettant au compte de lois générales implacables ses erreurs de conduite; et par une suprême inconséquence, loin de trouver le moindre apaisement dans une philosophie qui aurait dû lui imposer une résignation stoïque, il s'en exaspérait. Tout y passait, Dieu et l'âme, la nature et le monde.

Tour à tour, Lucy dans sa correspondance et Lilia avaient à subir ses amères déclamations, où il leur était libre de se trouver secrètement mises en cause parmi les fatalités pesantes et néfastes. Lucy s'en attristait ; son âme religieuse en était surtout froissée.

Il est juste de dire que Mme de Précy, au contraire, supportait ce désagrément avec une admirable égalité d'âme. Une fois avertie que son mari était un personnage d'une nature bizarre et d'humeur incertaine, elle avait pris vaillamment son parti et n'en perdait ni un bal ni une partie de plaisir, ni sa gaîté ni son entrain.

Elle sortait, recevait, s'amusait sans s'inquiéter des plaintes ou des bouderies d'Herbert. Il lui avait fallu peu de temps pour s'emparer ainsi de la situation; sa volonté indomptable avait eu vite raison de celle d'Herbert, tour à tour violente et désarmée. Elle n'avait, pourvu qu'on ne lui résistât pas, ni noirceur ni méchanceté. Elle ne demandait qu'à vivre en paix et à le laisser vivre à sa guise, avec le désir qu'il se trouvât heureux. Pourquoi ne l'était-il pas? Elle était, à son propre jugement, une épouse irréprochable, n'ayant de coquetterie, — elle se l'imaginait du moins, — que ce qu'il en faut pour assurer son succès et flatter l'amour-propre d'un mari. S'il avait un caractère à tourner tout au tragique, habile à se tourmenter et à tourmenter les autres, elle n'y pouvait rien. Mais chaque ménage n'a-t-il pas ses difficultés et ses ennuis?

Ce fut avec un véritable soulagement qu'il reçut, vers la fin de l'été, la nouvelle de son changement de garnison ; il était envoyé à Tarascon. Comme la plupart des esprits inquiets, il aimait le changement : s'agiter, lorsqu'on est mécontent de son sort, c'est offrir des chances à une meilleure fortune. Il avait de plus la joie de retrouver au 20e dragons son ami Jean d'Outreys, déjà marié et père de famille.

Cependant Mme de Précy commençait une grossesse, et la prudence conseillait de lui épargner la double fatigue d'un long voyage et d'une installation : il fallait de toute nécessité la laisser en arrière. Cet arrangement convenait à Lilia, à qui sa nouvelle résidence

déplaisait singulièrement et qui se promettait comme compensation à un tel exil de fréquens séjours à Paris.

La joyeuse espérance d'avoir bientôt un fils, — les pères désirent presque toujours un fils, — rendit la séparation moins cruelle à M. de Précy. Depuis qu'elle devait être mère, Lilia lui était devenue plus chère, avec une nuance de respect attendri.

Pour elle, fille ou garçon, peu lui importait ; elle désirait un enfant parce qu'elle avait entendu dire qu'il y a dans la maternité d'exquises jouissances qu'elle voulait connaître, parce que aussi c'est une infériorité de n'en pas avoir, et enfin parce que son mari y perdrait un motif de se lamenter. De même que son mariage n'avait été pour elle ni une affaire ni un plaisir, mais une simple bienséance, de même un enfant lui semblait un complément de situation.

Herbert choisit à Tarascon la maison la plus riante qu'il put trouver et s'occupa avec zèle des arrangemens intérieurs.

La pièce la plus claire, la plus ensoleillée de la maison, à côté de la chambre de Mme de Précy, fut réservée pour le petit inconnu si impatiemment attendu, le mystérieux petit locataire, dont la prochaine venue lui remuait si tendrement le cœur ; ce qu'il sema de rêves, d'espoirs, de bonnes pensées dans ces quatre mètres carrés, cela ne se peut dire. Il lui semblait qu'autour de ce berceau s'établirait enfin le foyer de famille, que les malentendus devraient s'évanouir d'eux-mêmes et les difficultés de caractère s'aplanir au premier cri de l'enfant, se fondre en une commune tendresse et un commun dévoûment.

Chaque jour il attendait avec impatience la lettre que Lilia s'était engagée à lui écrire et dont l'insignifiance ne le révoltait ni ne l'affligeait plus ; tout l'intérêt était ailleurs. Pourvu qu'elle dît : je vais bien, il baisait le papier avec des enfantillages d'amoureux. Il oubliait son arsenal pessimiste ; le contentement le rendait presque religieux et il pardonnait à Dieu de bon cœur toutes les misères de l'humanité en faveur de cette grande joie dont il lui était fait cadeau à lui personnellement.

Cet échafaudage de riantes félicités fut renversé d'un coup brusque : à la suite d'une imprudente *garden-party*, Lilia fit une fausse couche qui mit sa vie même en danger.

Accouru à la première nouvelle, Herbert trouva sa femme dans un tel état de faiblesse qu'il réussit à dissimuler son chagrin.

Il se dédommagea de cette contrainte avec sa belle-mère qu'il accusait de n'avoir su ni prévoir ni empêcher l'accident.

Lorsqu'il rentra à Tarascon, quelques semaines plus tard, il se retrouva seul, dans cette maison disposée pour le bonheur, embaumée encore des rêves évanouis qui traînaient dans tous les coins

du logis comme des fleurs mortes; il tomba dans un profond marasme. Son imagination toujours extrême ne lui montrait de recours nulle part; une déception de ce genre semble réparable au début de la jeunesse, mais il ne croyait plus aux revanches de l'avenir; et la santé de sa femme qui se remettait lentement semblait justifier en partie ses craintes.

Un peu de froideur s'était de nouveau glissé entre Lilia et lui; l'âpreté de ses regrets, les reproches sous-entendus, impatientaient Mme de Précy, qui ripostait par des épigrammes, insistant sur la contradiction de ses vues désespérées sur l'existence avec son désir immodéré d'avoir des enfans. — Si la vie est misérable, pourquoi l'infliger de gaîté de cœur à de pauvres êtres innocens et qui ne demandent point à vivre?.. Avec de pareilles idées, je comprendrais qu'on se résignât à être père comme on se soumet à une catastrophe; en faire l'objet unique de ses désirs est insensé et criminel... C'est qu'au fond toutes ces fumées d'amour paternel ne sont que l'illusion d'un instinct fort peu idéal, et n'ont rien de transcendant.

L'hiver s'écoula tristement. M. de Précy n'avait aucune hâte de revoir Lilia. Cependant, le jour où il lut dans un journal que la belle comtesse de Précy-Plantagenet avait fait sensation au bal de l'ambassade d'Autriche dans une délicieuse toilette mauve pointillée d'argent, il lui écrivit que sa convalescence, lui permettant de passer ses nuits au bal, lui permettrait sans doute de faire sans fatigue le voyage de Paris à Tarascon. La saison s'avançait, elle jugea à propos d'obéir...

XVI.

La première impression de Mme de Précy à son arrivée fut peu encourageante.

C'était un jour de la fin d'avril, le mistral soufflait avec violence et soulevait des tourbillons d'une poussière épaisse et jaune qui se balançait lourdement dans l'air obscurci; le sol, fouetté par la bourrasque, semblait fumer comme un champ de bataille, et les oliviers tordus, couchés, prenaient des attitudes suppliantes, avec leurs feuillages grêles aux revers blancs collés sur les troncs noirs... Quand Lilia vit cet aspect désolé des choses, ces rues désertes, et le Rhône, dont les eaux d'un vert glauque couraient rebroussées et écumantes avec un mugissement continu, elle eut un cri de désolation : — Je mourrai ici! Comment y vivre?.. Cependant, le mistral ne souffle pas tous les jours, et la comtesse de Précy n'était pas femme à se laisser languir dans une solitude morose; elle avait de la vaillance par orgueil, trouvant indigne de se plaindre, et tirait

parti de tout; sa frivolité l'aidait en cela. Les souffrances délicates de la sensibilité dégoûtent souvent de l'action; elle n'éprouvait rien de pareil. Quand elle eut fait et reçu un certain nombre de visites à Tarascon, Beaucaire, Arles et même Nîmes, poussé des reconnaissances dans les châteaux du voisinage, et fait un recensement du nombre fort respectable de salons ouverts aux gens de bonne volonté; quand elle eut installé chez elle des petits thés de cinq heures, et qu'il fut de mode pour l'élite de la société d'y être admis, la belle Lilia trouva l'existence supportable, en attendant mieux, car elle ne perdait pas l'espoir secret d'amener un jour ou l'autre son mari à donner sa démission et à quitter l'armée... C'était un désir si déterminé chez elle que, pour en mieux assurer la réalisation, elle se gardait d'y jamais faire allusion; ses procédés avaient plus de prudence.

Parmi les hommes qui fréquentèrent bientôt assidûment le salon de la jeune comtesse de Précy, l'un des plus remarquables était un jeune chef d'escadrons, depuis plusieurs années déjà en garnison à Tarascon.

— Vous voyez, avait dit Herbert à sa femme, qu'on peut vivre à Tarascon et s'y plaire, même quand on est un beau garçon, — le plus beau sans contredit du régiment, fort aimé des dames.

— Je le vois d'ici, votre commandant... Un bellâtre de garnison?

— Un heureux et solide gaillard, je vous l'assure; aventures retentissantes, duels flatteurs, rien ne lui manque,.. très positif, du reste, ne se payant ni de mots ni de soupirs, malgré ses airs de mélancolie idéale... Vous le verrez, il vous plaira. Recevez-le bien,.. pas trop bien, pourtant...

— J'en ai rencontré d'aussi dangereux, je suppose...

— Peut-être;.. pas de plus compromettans que le commandant Werther!

— Mais c'est toute une vocation qu'un nom pareil,.. on est voué au bleu pour l'éternité...

Le commandant Arnold Werther avait à peine quarante ans; la guerre de 1870 lui avait permis d'arriver très jeune au grade de chef d'escadrons; très froid, très brave, officier irréprochable, il justifiait sa fortune. Une haute taille, des traits d'une noblesse classique, une longue moustache tombante qui en accentuait le caractère, formaient un contraste avec l'expression caressante et poétique de ses yeux bleus qui ne riaient jamais; la bouche riait, les dents blanches riaient, les yeux rêvaient toujours... Ce rêve éternel chez un homme qui ne négligeait d'ailleurs aucun des plaisirs ou des risques de la vie, offrait une énigme périlleuse aux conjectures des jeunes femmes; plus d'une y avait perdu son latin,

encore était-ce le moins qu'elle y pût perdre. Très sûr de lui, sans le trop laisser paraître, il apporta chez Mme de Précy un empressement tranquille comme d'un homme désireux de saisir toute occasion d'être agréable à soi-même et aux autres, mais qui estime chaque chose à son prix et ne se dépense pas en vaines stratégies; une délicatesse toute naturelle lui enlevait jusqu'à la pensée d'adresser d'indiscrets hommages à la femme d'un des jeunes officiers sous ses ordres; il avait donc pris et gardait près d'elle une attitude d'une courtoisie irréprochable, sans aucune nuance de galanterie. La société d'une femme jeune, belle, élégante, désireuse de plaire est une aubaine fort appréciable en toute circonstance; il s'arrangeait pour en tirer le plus d'agrément possible. Plusieurs fois par semaine, on le voyait arriver pour le thé de cinq heures aux Champs-Élysées, c'est le nom sous lequel on avait coutume de désigner l'habitation de Mme de Précy, par une inoffensive revanche de l'esprit provincial contre les prestiges parisiens et l'éclatante beauté de la jeune comtesse.

C'était une chose nouvelle assurément pour Mme de Précy qu'un homme jeune, réputé pour sa galanterie, pût paraître insensible près d'elle; cette singularité eût suffi déjà, dans l'oisiveté et la monotonie d'une garnison de province, pour donner quelque prix à la conquête du commandant Werther. Lilia connaissait depuis trop peu de temps la vie et les usages militaires pour se rendre compte de la solidarité qui fait d'un régiment une sorte de famille, ni des scrupules honorables qui imposaient au commandant Werther une extrême réserve près de la femme de son lieutenant. Elle s'étonna que ce grand séducteur se montrât d'une belle humeur si tranquille et désintéressée lorsqu'elle escarmouchait avec lui.

— Qui donc m'avait raconté que vous étiez un si terrible décrocheur d'étoiles? lui dit-elle un jour. Faites-moi donc un peu votre cour que je juge de vos petits talens.

— Entrer en lutte contre votre jeune mari?

— Qui sait?

— Je me couvrirais de ridicule!

Le badinage pourtant serait resté inoffensif, si Lilia n'avait pas appris que ce Werther d'une indifférence si accomplie était lié d'une amitié fort tendre avec la seule personne précisément de tout le pays qui pût lui disputer l'empire.

C'était une Mexicaine amenée jeune en France et mariée à un magistrat de la cour d'Aix, qui l'avait laissée veuve avec peu de fortune et un jeune garçon de cinq ou six ans. Une tante de son mari, Mlle Adda-Bénigne d'Amblicourt, l'avait recueillie, et elles vivaient ensemble dans le vieil hôtel familial à Beaucaire. Mme Chris-

tine d'Amblicourt menait une vie assez retirée, moins peut-être à cause de son deuil que pour se conformer aux exigences de sa vieille parente. Aussi Lilia avait entendu parler d'elle avec eloge et admiration longtemps avant de l'avoir rencontrée.

Ce fut à un grand dîner chez la baronne Hue d'Aminon qu'elles se trouvèrent pour la première fois en présence. Mme de Precy l'emportait assurement par la svelte élégance, la delicatesse aristocratique de sa tête fine, royalement portee sur un cou rond et mince, comme aussi par la simplicité d'une toilette qui faisait valoir discrètement la grâce de ses formes. Elle éclipsa d'abord sa rivale, moins exercée aux jeux brillans de l'esprit et d'une coquetterie raffinée.

Christine d'Amblicourt eut sa revanche ; elle possédait une voix de contralto chaude, pathétique, qu'elle dirigeait en artiste. Dans ses grands yeux de velours largement ouverts et qui d'ordinaire se mouvaient avec lenteur comme ceux de certains animaux méditatifs, dans ses grands yeux placides et rêveurs, s'allumaient alors des lueurs inattendues ; son teint d'une pâleur brune s'eclairait du dedans et elle exerçait alors une fascination par je ne sais quelle ardeur, quel charme imprévu de passion contenue.

La victoire parut indécise.

Herbert, avec une malignité véritablement conjugale, ne manqua pas au retour d'exalter Mme d'Amblicourt; peu de maris résistent à la tentation de provoquer leur femme à de mauvaises rivalités, et de jeter sournoisement la sonde avec le désir taquin d'en retirer quelque germe de jalousie ou de dépit. Herbert n'était pas fâché de se venger ainsi du rôle subordonné où le réduisaient les succès de Lilia ; il n'était pas fait pour le dur métier de mari d'une femme à la mode et n'avait rien de l'abnégation béatifique nécessaire à ce personnage.

— La trouvez-vous si jolie? demanda Mme de Précy avec une petite moue dédaigneuse.

— Étonnamment belle,.. d'une beauté originale et troublante.

— Pour ceux qui aiment les négresses.

— Eh! eh!.. Il y en a beaucoup... Demandez au commandant Werther !

— En vérité?.. Il admire cette Vénus des savanes?.. que ne lui apprend-il alors à se mieux draper dans son pagne et ses amulettes!.. On n'est pas fagotée de la sorte.

Herbert, allongé sur une chaise longue, fumait négligemment une cigarette, tandis que Lilia se défaisait avec l'aide d'une femme de chambre devant la glace de son cabinet de toilette.

— Vous êtes sévère, dit-il en écartant le nuage de fumée aro-

matique, qui se roulait autour de lui en spirales légères. Cette toilette noire me semblait fort convenable.

— Avec ces paquets de raisins de Corinthe sur toutes les coutures? Exquis!.. délicieux!

— Elle est en deuil.

— Le deuil n'oblige pas à se vêtir de denrées coloniales?.. Et alors elle lui plaît, au commandant? Il aime les femmes de couleur?.. Je lui en ferai mon compliment.

— Prenez garde à le faire en bons termes, car sa passion est fort sérieuse... Il prendrait mal la plaisanterie, je vous en préviens.

— Que ne l'épouse-t-il, puisqu'elle est veuve?

— Il ne demande pas mieux... Seulement, ils n'ont guère d'argent, ni l'un ni l'autre... Il faudrait le consentement de la tante, qui fait la sourde oreille... et menace de déshériter... Force est donc pour les amoureux de prendre leur amour en patience...

— Mais... c'est parfait!.. Amour et mystère! Des espérances légitimes et pour attendre, tout le piquant du fruit défendu... Voilà d'heureuses gens!.. Depuis combien de temps cela dure-t-il, ce petit roman?

— Plus d'un an, je crois.

— C'est long... Je n'aurais pas cru ce don Juan d'une fidélité si bourgeoise.

— C'est qu'il aime réellement,.. qu'il a eu le rare privilège de rencontrer une femme vraiment femme, qui a un vrai cœur, et...

— C'est évidemment l'oiseau bleu!.. Ça ne se trouve que dans les pampas, une femme qui est femme et qui a un vrai cœur!.. Mon pauvre ami,.. voilà que vous parlez comme un notaire!.. Reprenez vos esprits et allons dormir... Nous ne sommes pas amoureux, nous,.. et les nuits blanches, c'est fait pour les amoureux... Allons! bonsoir...

A partir de ce jour, un imperceptible changement s'opéra dans la manière d'être de Mme de Précy avec le commandant Werther; ce fut un délicat et merveilleux petit travail d'accaparement. Graduellement, jour par jour, il se trouva enveloppé dans un souple réseau d'attentions douces et vives, persistantes et ténues, qui l'attiraient, le retenaient, l'expropriaient à son insu de ses sentimens et de ses habitudes, de lui-même, paralysaient peu à peu sa volonté et son jugement; sans qu'il y prît garde, la maison de Lilia devint bientôt le point central autour duquel évoluait son existence. Les chaînes dont on le liait se trouvaient si légères, elles étaient nouées d'une main si prudente qu'il n'en sentait ni le poids ni le danger...

Mme d'Amblicourt n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'espèce d'obsession que subissait Werther; et elle avait commis la double

imprudence de faire au commandant des scènes de jalousie qui lui avaient paru aussi injustes que désagréables, et de lancer contre Mme de Précy des mots piquans qui lui furent rapportés; c'est miracle en effet de voir que les choses les plus difficiles à dire soient dites cependant, et que, par bêtise ou par malignité, certaines gens se fassent de gaîté de cœur entremetteurs de venins et de poisons. Lilia n'avait pas besoin de ce stimulant : enlever aux autres femmes leurs conquêtes avait été de tout temps sa vocation.

XVII.

On touchait aux derniers jours de juillet, et la célèbre foire de Beaucaire allait finir; bien que déchue de son antique splendeur, elle avait attiré cependant un certain nombre d'étrangers qui animaient d'une façon quelque peu tapageuse le silence endormi de la ville; c'était entre Tarascon et Beaucaire une émulation de réceptions, de dîners, de fêtes; sur le pont qui relie une rive à l'autre du Rhône, il y avait un passage inaccoutumé d'élégantes toilettes et de brillans uniformes.

Beaucaire se piquait d'honneur; la dernière semaine ne fut qu'un festival continu. Mme d'Amblicourt avait obtenu de sa tante qu'elle ouvrît les salons depuis longtemps fermés de son hôtel; elle avait organisé un brillant concert avec chœurs et comédie où toute la société était conviée. Gounod devait y venir entendre quelques fragmens de ses œuvres exquises; des artistes de Paris secondaient l'inexpérience des amateurs du cru. Tout cela se tramait avec des airs de mystère comme une conspiration; les conjurés, hommes et femmes, s'étaient juré le secret et se réunissaient fréquemment sous prétexte de répétitions; et l'on flirtait, l'on se divertissait merveilleusement dans ces réunions préparatoires qui sont le véritable amusement de ces sortes d'entreprises. Lilia ne faisait pas partie de la bande privilégiée et ne devait avoir aucun rôle que celui de spectatrice. La jalouse Christine d'Amblicourt la tenait à l'écart; elle s'en vengeait par des épigrammes.

Au lunch de Mme de Précy, la veille de la représentation solennelle, on ne parlait que de la fête annoncée; c'était un assaut d'indiscrétions, un feu d'artifices de nouvelles plus surprenantes les unes que les autres : costumes, acteurs, programmes, pronostics plus ou moins flatteurs défrayaient la conversation.

— Vous viendrez, n'est-ce pas? disait à Lilia la grosse baronne d'Aminon d'un ton presque suppliant... Il ne faut pas moins que votre élégance et votre beauté pour sauver l'honneur de Tarascon...

Beaucaire nous écrase absolument, cette année... Nous voilà terriblement éclipsés, grâce à Mme d'Amblicourt... Allons!.. Promettez de venir!

Lilia hochait la tête. — Je doute que ce soit possible... M. de Précy est absent,.. retenu en Bretagne par des affaires... et vraiment toute seule...

— Qu'à cela ne tienne!.. On viendra vous chercher...

— Et puis j'ai quelques amis à dîner... Si dans le nombre il se trouvait un bras complaisant,.. peut-être...

— Tous, tous! crièrent quelques voix...

Werther ne disait rien; il se tenait sur la réserve un peu contraint.

— C'est que ce sera charmant, tout à fait intéressant... Tenez! reprit Mme d'Aminon d'un air de confidence,.. pour vous tenter,.. je vais dévoiler un mystère,.. une *great attraction*... Elle regarda à droite et à gauche, comme pour s'assurer que son indiscrétion n'allait provoquer aucun cataclysme; puis elle continua en baissant la voix :

— Le commandant Werther chantera.

— Il chante donc,.. ce précieux commandant?

— Rarement, par malheur; il a une voix divine, et il chantera avec Mme d'Amblicourt le duo,.. dois-je dire quel duo, commandant?

Lilia souriait; il y avait longtemps qu'elle savait en détail, mieux que personne, ce qui se faisait, se disait, se préparait chez Mme d'Amblicourt; il y avait longtemps que le faible Werther trahissait sans le moindre scrupule, pour l'amusement de cette belle Lilia, tous les secrets de la comédie. — Non, decidément,.. ce ne serait pas honnête,.. je dois me taire... N'est-ce pas, commandant?

— Absolument, madame.

— Ce que je peux dire, par exemple, c'est que Christine nous fera entendre des chansons mexicaines, d'une originalité!.. C'est adorable!.. Cela seul mériterait qu'on allât à Beaucaire.

— Je n'aime guère les airs de Bamboula... Si je vais aux Folies-Mexicaines,.. ce sera pour entendre *Roméo et Juliette*...

— Tiens!.. vous le saviez donc que c'était le duo de Roméo?..

Lilia avait regardé Werther en souriant; un instant après, elle s'approcha de lui : — Viendrez-vous dîner demain? Non, n'est-ce pas?.. Vous êtes un héros indispensable, là-bas?

— Un artiste engagé, pas davantage.

— Engagé... et payé... de retour?

— Madame!.. je ne sais...

Elle l'arrêta d'un geste en souriant :

— Ne vous défendez pas... Je voulais dire seulement que, si vous

ne craignez pas d'être mis à l'amende et que mon dîner vous tente,.. je vous demanderais peut-être de me conduire là-bas,.. à cette fête dont vous serez un des beaux ornemens...

Il s'inclina sans répondre. Il commençait à s'apercevoir que Mme de Précy tenait une grande place dans sa vie, dans ses pensées, il ne voulait pas dire dans son cœur. Il lui semblait aussi que les manières de Lilia s'étaient insensiblement modifiées à son égard; le ton habituel de son hardi badinage avait fait place plus d'une fois à une sorte de gravité pensive, presque timide, qui, de sa part, le touchait à l'excès. Certes, il avait peu de scrupules avec les femmes, et ses idées sur la morale n'avaient rien de gênant; il n'aurait pas trouvé très répréhensible de mener de front ses projets de mariage avec Mme d'Amblicourt et un caprice pour Mme de Précy, comme intermède distrayant. Mais courtiser la femme d'un officier sous ses ordres, lié par les chaînes, les contraintes de la discipline, c'était indigne d'un galant homme; outrager qui ne peut se défendre, c'était à ses yeux forfaire à l'honneur. Aussi l'invitation de Lilia le rendit soucieux; elle l'avait accompagnée d'un de ces regards prolongés, pénétrans et voilés, où l'imagination pouvait lire tant de choses! Il se promit honnêtement de ne pas se rendre au dîner de Mme de Précy.

Cependant l'avocat éternel des mauvaises causes lui soufflait à l'oreille qu'après tout quelques propos galans, quelques menues faveurs ne sont pas pour faire tort au mari et qu'il ne convient pas d'apporter aux choses de ce monde une trop grande intransigeance de principes. L'existence est déjà si hérissée naturellement de difficultés et d'ennuis. D'ailleurs, pouvait-on craindre rien de sérieux avec Mme de Précy? Elle se moquait bien de l'amour, vraiment! Ce qu'il lui fallait, c'étaient des hommages, une distraction à l'ennui de la vie de province. Tout cela ne tirait pas à conséquence. Tandis qu'il délibérait en lui-même sur ce délicat cas de conscience, tout près de lui, dans un groupe, Lilia annonçait son intention d'aller le lendemain à la foire visiter la ménagerie de Bidel.

— Cela me desennuiera des hommes, disait-elle en riant, et M. d'Aminon m'accompagnera,.. n'est-il pas vrai?

Valérien d'Aminon, « le fils d'Aminon, » comme on disait dans le pays, se confondait en actions de grâces, enchanté de l'aubaine. D'autres s'offraient, jaloux; elle les écartait délibérément. — Nous irons en tête-à-tête, déclarait-elle d'un air de défi gracieux.

Mme d'Aminon riait, enchantée du succès inattendu de son fils. Valérien d'Aminon n'avait rien de compromettant; c'était un chétif garçon d'une quarantaine d'années, d'intelligence assez débile, maladif, couturé, produit lamentable de deux races épuisées, dont le sang appauvri d'âge en âge menaçait de se tarir avec ce misérable

être souffreteux. Comme il était le plus riche parti du pays, le plus noble, il était suffisamment convoité pour faire, s'il lui avait plu, quelque mariage fort sortable. L'envie ne lui manquait pas, mais une sorte de pusillanimité constitutionnelle paralysait ses velléités de désir et les tournait en angoisse. Il n'avançait que pour reculer, et c'était chaque année à Beaucaire et dans les régions avoisinantes un problème de savoir si « le fils d'Aminon » en finirait de s'établir ; il n'en finissait pas. Très soigné dans sa tenue, habillé des modes les plus exagérées, fâcheusement empressé près des femmes, il leur débitait d'une voix incolore, chevrotante, les fadeurs les plus niaises, toujours prêt en apparence pour quelque saut périlleux et ne sautant jamais. On le recevait volontiers, on le recherchait même, moins encore pour son apparentage et sa grosse fortune que pour son caractère obligeant et inoffensif. Une droiture naturelle suppléait à la faiblesse de son intelligence et le préservait de l'âcreté et de la malveillance qui accompagnent souvent l'étroitesse d'esprit. Malgré de continuelles souffrances, une misère physiologique qui se trahissait par une succession de petits maux et d'inconvéniens de santé, il était content de son sort, satisfait de sa personne ; une chose le chagrinait pourtant, c'était l'absence absolue de barbe et la rareté croissante de ses cheveux. Tel était le chevalier d'escorte choisi par Mme de Précy, pour son excursion à la foire de Beaucaire.

La chaleur était étouffante quand Valérien et sa belle compagne pénétrèrent dans la ménagerie, sous la tente saturée de poussière, brûlée de soleil, dans laquelle flottait une odeur de fauve compliquée d'émanations diverses qui formaient une atmosphère écœurante et fétide. Le pauvre Valérien en fut presque subitement asphyxié, mais la délicate Lilia ne semblait même pas incommodée.

Dans une grande cage, des singes se poursuivaient avec des cris perçans, des claquemens de mâchoires, d'étranges injures incompréhensibles, des menaces, des ironies exprimées par des contorsions et des grimaces... Lilia s'amusait de ces gestes bizarres et de ces petits visages de caricature. Un grand lion dormait aplati sur le ventre, le menton sur ses pattes énormes, les yeux demi-clos dans une sérénité méprisante. A côté, le tigre sur le flanc, les membres allongés, découvrait la fourrure fauve du ventre et respirait avec un puissant effort. L'ours sommeillait; tous les animaux semblaient écrasés sous le poids de l'épaisse chaleur accumulée depuis le matin sous cette tente. Seule, une panthère noire tournait, tournait sans relâche dans une fièvre d'inquiétude, glissant sur ses pattes de velours et frôlant sans bruit les barreaux de sa cage avec des lueurs verdâtres phosphorescentes dans sa claire prunelle.

Par instans, un gardien somnolent, mal vêtu, quelque pauvre hère arraché de force à la sieste réparatrice, passait au ras des cages, tenant à la main une grosse clé, dont il raclait bruyamment les barreaux pour tenir en éveil les captifs; la plupart, habitués au bruit, n'en dormaient pas moins; l'hyène, plus furtive, se cachait alors au fond de sa cage et les singes témoignaient l'agacement de leurs nerfs par de discordantes invectives.

Lilia allait souriante de l'un à l'autre et semblait s'amuser beaucoup, sans pitié pour son pauvre compagnon, suffoqué et défaillant. Peut-être cependant un observateur aurait-il remarqué une surprise un peu inquiète dans le coup d'œil rapide dont elle sondait par instans tous les coins de la ménagerie.

Cependant, Valérien demandait grâce, Mme de Précy sortit.

Elle marchait à pas lents le long des planches alignées en parquet mobile sous un couvert de grandes toiles tendues entre les baraques, écoutant, distraite, le récit que Valérien lui faisait de l'asphyxie qu'il venait de subir à cause d'elle, quand tout à coup un éclair de plaisir illumina son visage. Elle venait d'apercevoir le commandant Werther qui s'avançait vers elle : — Vous ici? s'écria-t-elle du ton de la surprise. — Par quel hasard?

— N'accusez pas le hasard, je vous cherchais. Je vous ai entendue, hier, projeter de venir ici.

— Ah! vous avez surpris notre complot,.. et vous avez tenu à troubler le tête-à-tête...

— Je ne sais comment cela se fait, répondit-il avec un geste plaisamment découragé, j'entends toutes vos paroles, je saisis au vol chacun de vos regards, le moindre de vos mouvemens,.. il semble que je tienne à vous par un fil invisible qui me tiraille et me mène au gré de vos plus fugitifs caprices. Tout ce que vous voulez, je le fais comme un automate,.. et malgré moi.

Lilia se prit à rire. — Vous ai-je demandé de venir ici?.. C'est le triomphe de l'obéissance passive d'obéir quand personne ne commande... Monsieur, je suis contente de vous.

— Moi aussi, s'écria Valérien, j'obéis... sans comprendre.

— Parbleu! dit Werther.

— Ainsi, continua Valérien, du diable si je sais pourquoi la comtesse a tenu à venir s'enfermer, par cette chaleur d'enfer, dans une ménagerie puante où j'ai failli périr d'asphyxie... Oui, parole d'honneur, j'ai cru rendre l'âme.

— C'eût été un terrible malheur! reprit sèchement Werther, que le bavardage du fils d'Aminon agaçait particulièrement ce jour-là.

— Cette promenade m'a fait plaisir, dit-elle. Ne savez-vous pas que j'aime les bêtes?

— A la façon de Circé, terrible magicienne, reprit Werther, pour en faire les jouets de vos mains cruelles.

— Non!.. j'aime les êtres simples, instinctifs, qui ne raisonnent ni ne discutent, ni ne calculent, ni ne se défient, qui viennent sur un mot, qui vous suivent sur un signe,.. et se donnent, corps et âme, sans se reprendre.

— Comme nous, alors? s'écria Valérien; est-ce que nous discutons? est-ce que nous raisonnons? Vous avez voulu que je vienne ici, je suis venu,.. m'y voici, fondant à vue d'œil.

Il s'épongeait le front avec angoisse.

— Aussi, je vous adore, dit-elle gaîment.

— Et moi donc, murmura Werther. Vous ne m'avez pas demandé, et je suis venu pourtant,.. comme l'ombre suit le soleil.

Lilia lui jeta un étrange regard, ardent, presque triste...

L'heure était dangereuse, brûlante; il y avait comme une perversité secrète, une contagion éparse de folie, de vertige, dans cet air embrasé qui vibrait et dansait à la surface brûlée du sol. Werther et Lilia l'éprouvaient l'un et l'autre diversement; leur émotion se trahissait par la brièveté oppressée de leurs paroles,.. des riens, des mots vagues, dont le trouble de leurs voix et la langueur visible faisaient tout le péril.

— Le cerveau se dissout,.. la volonté expire, ne vous semble-t-il pas? disait Lilia,.. sous ce ciel dévorant. Il ne reste d'actif et d'impérieux que le désir infini d'être heureux...

— Oui!.. à tout prix,.. ne fût-ce qu'une heure!.. S'abandonner,.. glisser à deux comme ces flots que le Rhône emporte,.. couler, passer avec cette eau fuyante...

— Il est certain qu'un bain froid serait bien agréable, soupira naïvement Valérien.

Werther n'entendit pas.

— Vivre et défaillir à la fois... Aimer,.. mourir!.. Qui n'a rêvé la mort comme le terme suprême de la felicité humaine?

— La vie vaut mieux,.. justement quand on aime, reprit judicieusement Valérien.

— Valérien a raison, reprit Lilia... Aimer,.. mourir... des mots! de belles paroles que le vent emporte...

— Comment prouver que l'on aime, sauf en donnant sa vie?

Lilia, le front baissé, poussait du pied une rose fanée échappée de sa main; elle la roulait, l'écrasait dans la poussière avec une sorte d'indifférence cruelle... Sous la batiste écrue de son corsage, son sein semblait battre plus vite... Werther s'était approché d'elle et presque bas, il insistait :

— Parlez-moi... Répondez : à quoi jugez-vous qu'on vous aime?.. qu'on vous adore?..

Était-elle émue ou irritée? Qu'allait-elle dire? Lentement, elle releva la tête, sa petite tête victorieuse éclairée d'un sourire.

— Ce qu'il faut faire,.. nous le disions tout à l'heure : obéir... se donner,.. tout ou rien ! A ce soir, n'est-ce pas?.. je vous attends à dîner...

Elle fit un signe à Valérien et d'un pas rapide rejoignit sa voiture qui attendait à quelques pas de là, s'élança légèrement, assembla les rênes de ses doubles poneys qui partirent à fond de train dans un nuage de poussière où le soleil couchant jetait la profusion de ses flèches d'or. Werther suivit un instant des yeux le rapide attelage.

— Si l'on savait! pensait-il.

Toutes ses hésitations, à cette heure, ne tenaient plus qu'à la peur d'être dupe; tout, sauf Lilia, s'était abîmé dans le néant.

Le commandant Werther n'était pas un naïf, au contraire; mais le désir, toujours obéi, crée la servitude; en morale, toutes les défaillances se tiennent, s'engendrent l'une l'autre; pour n'avoir pas résisté, on devient incapable de résistance, et la limite qu'on croyait infranchissable est franchie avec une inconcevable facilité. La conscience, habituée aux concessions, s'efface et transige. Werther allait, tête basse, rêvant et machinalement dirigé par l'habitude, vers la maison de Mme d'Amblicourt; il s'arrêta devant sa porte, et le bruit du lourd marteau soulevé sans réflexion l'avertit subitement que Christine était là, qu'elle aussi l'attendait, comptait sur lui pour les derniers préparatifs de la grande fête du soir. Qu'allait-il lui dire?.. La porte bardée de fer en losanges roulait sur ses gonds et le domestique s'effaçait pour lui livrer passage; il recula. Toute sa pensée était au loin, sur l'autre rive du fleuve; il griffonna sur sa carte quelques mots d'excuses, « un ordre de service imprévu; il viendrait de bonne heure le soir, » et s'évada avec l'allégresse d'un prisonnier qui rompt sa chaîne.

A huit heures, — on dînait tard chez Mme de Précy, — Werther entrait chez elle, accueilli par un de ces radieux éclairs de joie qui sont la récompense des félonies amoureuses; les femmes comme Lilia aiment la trahison.

Pendant le dîner de huit convives seulement, Werther ne cessa de la contempler; à travers la table plusieurs fois leurs regards s'étaient rencontrés, s'étaient noués en quelque sorte longuement, gravement et sans qu'un mot eût été dit; Werther, frissonnant d'émotion, se disait que l'heure de l'amour peut-être était venue. La tête lui tournait dans un délire.

Mme de Précy jouissait de sa victoire qu'elle lisait sur le visage extasié du commandant : — Se peut-il qu'il soit amoureux? pensait-

elle ; amoureux ainsi à son âge ! — Et elle se demandait quelles femmes il avait pu aimer jusqu'alors, pour avoir gardé tant de naïveté encore.

Cependant, on avait fini de prendre le café ; l'un après l'autre, les invités étaient partis ; il ne restait que Valérien, immobile, comme pétrifié, en face du commandant tout pâle d'impatience, d'une angoisse d'attente, de désir, qui tendait ses nerfs ; tout son être crispé disait : « Quand donc partira cet imbécile ? » Et la pose alanguie de Lilia dans sa bergère semblait exprimer la même pensée, mais un imperceptible mouvement des sourcils et des lèvres commanda à Valérien de rester. Et il restait. Dans ses prunelles pâles, errant de la jeune femme au commandant, un étonnement se lisait ; il ne comprenait pas.

Onze heures étaient sonnées ; Werther ne semblait pas s'en douter. Lilia soupira et se tournant vers M. d'Aminon : — Valérien, dit-elle, soyez tout à fait charmant. Mettez-vous là,.. au piano,.. et jouez-nous ce fameux duo de Roméo. Ce sera ma part de la fête,.. car décidément je n'irai pas chez Mme d'Amblicourt.

Et s'adressant au commandant, avec un sourire ravissant, elle murmura :

— Nous y mettrons les paroles, voulez-vous ?

Tandis que Valérien tâtonnait autour du piano, cherchait la partition, ne la trouvait pas et se décidait à écorcher de mémoire l'œuvre exquise de Gounod, Werther, penché vers Lilia, lui disait d'une voix sourde, brisée, ces molles paroles dont l'incohérence révèle le trouble insurmontable du cœur ; elle l'écoutait, les paupières baissées, repoussant faiblement la main qui cherchait la sienne et qu'à la fin elle abandonnait.

Mais Valérien perdait la mémoire ; il surgissait derrière le piano, se rasseyait, surgissait de nouveau :

— Aidez-moi donc,.. je ne puis retrouver la phrase,.. la phrase de l'alouette, vous savez bien : « Non ! ce n'est pas le jour... » Donnez-moi donc l'air, commandant.

Werther étouffait une imprécation de rage.

— Donnez-lui l'air, mon ami, disait doucement Lilia.

Et le commandant, furieux, fredonnait l'adorable phrase dans un allegro exaspéré.

— Pas si vite, pas si vite ! criait Valérien. Que diable ! vous chantez cela comme pour monter à l'assaut ; n'est-ce pas, madame ?.. Ces traîneurs de sabre, cela ne comprend rien aux tendresses de l'amour !

— C'est vous, peut-être, qui me donnerez des leçons, ripostait Werther agacé.

Lilia s'interposait :

— Merci, cher monsieur d'Aminon, vous jouez en artiste,.. c'est délicieux... Maintenant, partez vite... Vous arriveriez trop tard.

— Oui,.. je le crois,.. il est grand temps... Venez-vous, commandant?..

— Oui... Non... Partez en avant,.. je vous suis...

Ils restaient face à face, elle et lui.

— Je croyais qu'il ne s'en irait jamais,.. et j'ai tant de choses sur le cœur,.. tant de choses à vous dire, madame...

— Vraiment!.. Des choses dont le mystère eût été profané par l'extraordinaire pénétration de ce bon Valérien?

— Ne raillez pas,.. ce serait cruel... Vous avez compris combien je souffrais, ce soir, de ne pouvoir vous parler librement,.. sans témoins,.. vous dire la folie,.. la divine et dangereuse folie qui s'est emparée de moi... Oui, dangereuse, madame,.. car j'ai perdu tout empire,.. je suis en votre puissance... Je ne parvenais pas, ce soir, à détourner de vous ni mes regards, ni ma pensée... Vous l'avez vu,.. j'étais anéanti,.. stupide,.. et ma stupidité est votre œuvre,.. l'hommage de ma servitude...

Il avait pris la main de Mme de Précy et l'attirait doucement, l'obligeait à s'asseoir près de lui, car elle était restée debout, craintive en apparence, un peu effarouchée et délicieuse dans cette attitude si nouvelle... Il continua d'une voix plus basse encore, attendrie :

— Ne gardez pas cet air effrayé qui me fait de la peine... Ne suis-je pas votre esclave?.. Que craignez-vous de moi?

D'un ton étrangement tranquille, elle répondit : « Rien! »

Werther tressaillit, se redressa avec un sursaut, mais déjà la souple Lilia avait ressaisi le masque un instant échappé :

— N'êtes-vous pas mon ami? dit-elle de sa voix la plus suave, amortie et comme voilée par un sentiment profond. L'amitié, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus sûr et de meilleur en ce monde?

— Amitié!.. amour!.. peu importe le nom,.. pourvu qu'on aime!.. Je suis votre esclave,.. si vous voulez... Disposez de moi... Seulement, ne soyez pas dure... Vous pouvez me faire tant de mal... Et si...

Il n'osait achever, effrayé de son audace; ses lèvres seules complétaient l'aveu et baisaient la main de Lilia, le fin poignet cerclé d'or. Penché vers elle, il était presque à ses genoux, quand un murmure de voix et le frou-frou d'une traîne de soie dans le salon voisin l'éloigna brusquement. De la porte, une voix joyeuse cria :

— C'est nous!.. Vite, un verre d'eau glacée, chère Lilia!

C'étaient le capitaine d'Outreys et sa jeune femme.

— Nous arrivons de la fête, pâmes de chaleur,.. et d'enthousiasme!.. Eh bien! eh bien! commandant! à quoi songez-vous d'être ici, quand on vous attend là-bas?

— Je partais, madame, quand vous êtes entrée.

— Il est bien temps!.. Tout va finir... Vos affaires sont belles, malheureux! Tandis que vous flirtez aux pieds de Lilia, on trépigne d'impatience à Beaucaire.

Mme de Précy parut sincèrement désolée :

— Que vous disais-je? Partez vite... J'ai des remords d'avoir consenti à vous garder si longtemps!.. Valérien sort d'ici, ajouta-t-elle d'un air d'admirable candeur.

— Nous l'avons rencontré, répondit d'Outreys avec bonhomie. D'après ce qu'il nous avait dit, nous croyions même le commandant parti.

— Vous le voyez, il prenait congé... Adieu, commandant, et bonne chance!

Elle reconduisit Werther jusqu'au second salon :

— Quel contre-temps!.. murmura-t-elle avec un léger soupir. Nous étions si bien installés pour causer... On dirait un fait exprès.

— Absolument! répondit amèrement Werther.

— Eh bien! j'ai tenu parole, s'écriait Mme d'Outreys, une petite personne, toute fraîche et de bonne humeur... J'arrive avant minuit, comme vous me l'aviez recommandé.

— On n'est pas plus aimable.

— Vous savez?.. il arrivera trop tard, le commandant! dit d'Outreys... Gounod est parti, sans avoir entendu le fameux duo,.. le clou de la soirée... C'est un désastre,.. peut-être une rupture...

Lilia eut un léger haussement d'épaules :

— Croyez-vous?.. Vraiment?.. Après cela, qu'il s'arrange : ce n'est pas ma faute, il y a deux heures que je lui dis de s'en aller.

— Ah! traîtresse!.. dit Mme d'Outreys en riant. Vous êtes bien capable d'avoir combiné de longue main le guet-apens.

Mme de Précy secoua la tête.

— Je n'ai pas tant de machiavélisme... Mais contez-moi un peu les splendeurs d'outre-Rhône... Était-ce beau? Il y avait foule, n'est-ce pas?

Le commandant Werther, heureusement pour son amour-propre, n'entendit rien de ce dialogue et put se persuader que l'intervention inopportune du capitaine d'Outreys et de sa femme avait été toute fortuite. Quand il arriva chez Mme d'Amblicourt, les chants avaient cessé, la pièce était jouée, les invités soupaient et caquetaient à grand bruit, comme des gens longtemps contraints à l'immobilité et au silence qui se dédommagent.

L'entrée de Werther excita une émotion de curiosité. Christine, pâle comme cire, dans sa robe de dentelles noires, les yeux creusés, les mains frémissantes, subissait depuis deux heures le martyre de l'attente, de l'inquiétude, de l'orgueil supplicié, sous les yeux avides, indiscrets et barbares du public qui n'ignorait rien de sa muette torture. Elle la subissait avec l'espèce d'héroïsme que les femmes trouvent en ces occasions dans leur fierté, et aussi peut-être dans une surexcitation toute physique des nerfs. Elle avait fait les honneurs de ses salons, chanté, joué son rôle avec un courage admirable, sans se démentir un instant. Son accueil fut pour Werther d'une hauteur glaciale; elle écouta dédaigneusement les quelques excuses qu'il eut le tact de faire fort brèves, en homme qui connaît bien ses torts et ne s'en excuse qu'autant que la courtoisie l'exige, sans prétendre en imposer; puis, elle lui tourna le dos. Werther s'attendait à cet accueil et n'en fut point ému : « Elle m'aime; elle me pardonnera, » pensait-il en son tranquille égoïsme; et sans s'exposer à de nouveaux rebuts, il se mêla à la foule et se laissa de bonne grâce plaisanter sur son absence : « Affaire de service, hein?.. » disaient les railleurs, car la pauvre Christine avait accepté l'excuse de bonne foi et l'avait transmise de même jusqu'au moment où les premiers transfuges de Mme de Précy étaient venus révéler que le commandant dînait traîtreusement aux Champs-Élysées. Vengeance de femme, pensait-on.

Ce qui préoccupait Werther, ce n'était pas sa querelle avec Mme d'Amblicourt, c'était le soupçon d'avoir pu être joué par Lilia; tromper Christine, lui infliger l'humiliation d'un mensonge flagrant lui semblait un délit infiniment pardonnable; où en serait-on s'il fallait dire toujours la vérité aux femmes? La duplicité n'est-elle pas en ces cas-là un indispensable apanage professionnel? Mais, se laisser prendre à un piège ridicule, être berné par une coquette, il en avait la *petite mort* rien que d'y penser. Par bonheur, il doutait. Sous le bénéfice de ce doute, son amour-propre trouvait dans les incidens de ce jour plusieurs raisons d'être satisfait, et nous devons avouer que la douleur de Christine occupa moins sa pensée, pendant les jours qui suivirent, que l'énigme posée par l'inquiétante, la décevante Lilia. Il se promit bien de s'éclaircir de ses doutes sans retard.

XVIII.

Le retour d'Herbert, après plusieurs semaines solitaires passées en Bretagne, apporta des ajournemens à ses projets. M. de Précy n'était pas depuis quarante-huit heures à Tarascon que toute l'aventure de la soirée de Beaucaire lui était déjà contée; des

allusions, des demi-mots l'avaient mis sur la voie, la candeur de Valérien d'Aminon fit le reste; persuadé de travailler à la gloire de sa belle amie Lilia et à la confusion de Werther, qu'il n'aimait point, il fit de tout un récit ingénu. Il y eut à ce sujet une explication orageuse entre M. de Précy et sa femme; celle-ci, loin de chercher à s'excuser ou à atténuer ses torts, traita la chose fort cavalièrement.

— Que pouvait-on lui reprocher?.. D'avoir mystifié un fat? donné une leçon à une femme impertinente qui s'était permis contre elle, sans provocation, des propos malveillans? Ce n'était que justice; son mari aurait dû être le premier à l'en féliciter.

Herbert essaya vainement de lui faire entendre qu'il y a des manèges qu'une honnête femme ne se permet pas sans déchoir et que certains rôles sont avilissans pour un mari. Avec sa conception étroite et pharisaïque du devoir, qu'elle limitait aux faits d'une suprême gravité, elle s'entêta à soutenir qu'elle n'avait rien fait de mal, qu'elle n'était pas restée seule avec Werther seulement dix minutes. Qu'après tout, elle se souciait fort peu de ce que l'on pouvait dire ou penser à Tarascon aussi bien qu'à Beaucaire; c'était faiblesse d'esprit que de s'inquiéter de l'opinion des uns et des autres : si la province était un cloître ou une geôle et qu'on ne pût s'y divertir un peu, elle ne se sentait pas la vocation d'y demeurer plus longtemps. Herbert tint bon et lui intima la défense absolue de recevoir à l'avenir dans son intimité le commandant Werther, dont le rôle en cette affaire lui semblait fort équivoque.

Il décida qu'on profiterait de la saison, déjà avancée, pour supprimer les thés de cinq heures, sous prétexte de promenades à cheval et d'excursions champêtres; les fidèles de Mme de Précy furent ajournés à l'hiver suivant. Le commandant Werther subit le sort commun.

Cette petite révolution ne s'accomplit pas sans secousses ni tiraillemens entre le comte et la comtesse de Précy; l'existence entre eux devint de plus en plus difficile; privée des hommages accoutumés et de l'assiduité de sa petite cour, incapable de combler par elle-même le vide laissé par la disparition de ce frivole passe-temps, réduite à l'amitié de deux ou trois femmes et à de banales relations mondaines, elle s'ennuya et s'irrita.

Herbert essaya bien de la rapprocher de lui; elle était trop belle, il était trop jeune pour qu'il n'y eût pas de sa part au moins quelques reprises de passion, quelques efforts désespérés pour rompre le mur de glace qui s'épaississait entre eux... Il y eut de courts et rares instans d'attendrissement où l'on put croire que leurs cœurs pourraient encore s'entendre; mais ils apportaient l'un et l'autre trop d'arrière-pensées : elle, le désir de reprendre

l'empire; lui, d'incurables défiances qui renaissaient après une courte ivresse et corrompaient toute joie. Il était malheureux, et ne trouvait d'aucun côté ni conseil ni appui; tout épanchement avec son oncle, qui eût été son conseiller naturel, lui était interdit. Il y a des choses, d'ailleurs, qu'on ne peut écrire; la situation particulière d'Herbert vis-à-vis de M. Danvillers lui rendait impossible toute communication touchant Lilia. Il ne trouvait même plus de consolation du côté de Lucy. A quelques allusions piquantes qu'il avait faites à son mariage et à M. de Lapeyrade, elle avait répondu sans détour que l'unique but de sa vie, désormais, étant de rendre son père heureux, elle était disposée à se marier dès qu'il en manifesterait le désir, et que M. de Lapeyrade, parmi tous les partis qui s'étaient présentés, semblait réunir le plus d'avantages. M. de Précy s'attendait donc à apprendre au premier jour que la date du mariage était fixée; il en ressentait une profonde et injuste amertume; il se mêlait à ses regrets une subtile désillusion : Lucy ne lui semblait plus telle que son rêve intérieur l'avait conçue, si elle pouvait aimer deux fois ou si, n'aimant pas, elle se donnait pourtant.

Il ne se rendait pas compte de l'indifférence découragée qui rendait possible à Lucy sa résignation au mariage; elle pouvait se donner, parce qu'elle ne tenait plus à elle-même, qu'elle n'attendait rien de l'avenir et se désintéressait de son propre sort. Elle n'avait rien d'une héroïne de roman entêtée de folle passion, de la fausse gloire d'un deuil immortel; c'était une douce fille chrétienne, docile au devoir de vivre, de se rendre utile et de répandre autour d'elle, dans la mesure de ses forces, le bonheur qui lui était refusé.

XIX.

Vers la fin de septembre, M. et Mme de Précy furent invités à passer quelques jours à la campagne chez la baronne d'Aminon.

Ce fut par un beau matin sans nuages, parmi les mûriers dont les feuilles luisaient comme vernies sous l'étincellement du soleil, qu'ils arrivèrent au Mas-Ardent où, pendant la saison des vendanges, plusieurs séries d'invités se succédaient à intervalles réguliers. Une surprise les y attendait : Mme d'Amblicourt et le commandant Werther les y avaient précédés depuis la veille. Comme la plupart des natures élémentaires, Mme d'Aminon aimait le drame; elle en aimait les péripéties imprévues, et sa bienveillance ne se refusait pas les coups de théâtre ménagés par ses soins. Elle avait entrepris de réconcilier plusieurs mécontens, d'abord Mme d'Amblicourt et Werther, qui se boudaient depuis la néfaste soirée du

concert; puis Christine et Mme de Précy, dont les médiocres sentimens réciproques n'étaient un mystère pour personne. En revanche elle ignorait, comme tout le monde, du reste, les secrets dissentimens d'Herbert et de sa femme, aussi bien que les ombrages du jeune officier contre le commandant. Dans l'aventure du concert, Werther avait paru complice ou victime d'une adroite machination féminine; mais personne n'avait soupçonné rien de sérieux entre lui et Mme de Précy, qui, malgré ses imprudences et sa coquetterie, peut-être à cause du peu de soin qu'elle prenait de s'en cacher, demeurait encore inattaquée. Mme d'Aminon n'avait vu aucun inconvénient à réunir toutes ces personnes ensemble, afin de fondre en un seul coup toutes les rancunes.

Aucun des héros de cette judicieuse combinaison n'avait été consulté, et la surprise fut égale de part et d'autre.

Christine d'Amblicourt et le commandant, arrivés dès la veille, avaient eu le temps d'ébaucher une réconciliation, à laquelle, il faut le dire, Werther s'était prêté avec une condescendance un peu molle. Les biens que l'on possède ou que l'on se croit sûr d'obtenir sont de peu de prix pour les âmes conquérantes. L'aventure ébauchée avec Mme de Précy avait un peu décoloré l'amour de Christine, cette tendresse trop sûre, vieille déjà de plus d'une année et vouée à de justes noces; cela manquait un peu d'imprévu et de prestige, mis en parallèle avec cette Lilia troublante et superbe et ses bonnes grâces inaccessibles qu'un instant il s'était cru près d'obtenir. Accidentelle ou préméditée, sa déconvenue avait aiguillonné son amour-propre, et la présence inopinée de Lilia ravivait la piqûre.

Tous, cependant, firent bonne contenance, l'embarras ou la contrariété ne fut pas trop sensible. Herbert était de tous, peut-être, le plus sérieusement troublé et ne put se défendre de fâcheux pressentimens.

Christine, heureuse de la réconciliation accomplie et décidée à la pousser jusqu'au mariage, dût-elle y perdre l'héritage de Mlle Adda d'Amblicourt, trouva l'occasion bonne pour s'afficher bravement avec Werther et prendre ouvertement sa revanche de l'humiliation que lui avait infligée Mme de Précy. Dès le premier jour, elle s'attacha à lui sans fausse honte ni souci des sourires ou des allusions. Lui, se laissait faire, bien résolu à refuser à Mme de Précy l'orgueilleuse satisfaction de l'asservir de nouveau publiquement.

De son côté, Lilia se sentait observée par Herbert et se tenait sur ses gardes. Cependant, cette surveillance de son mari, moins éprouvée que pressentie, lui devint vite fatigante, irritante même. L'ostentation amoureuse de Christine et de Werther l'agaça; elle

s'ennuyait : les autres invités, voisins de campagne, hobereaux du voisinage, étaient de peu de ressources... A la dérobée, elle observait Werther, le trouvait beau, élégant, et s'impatientait de le voir capable d'une si froide indifférence envers elle.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir Mme d'Amblicourt eut une inspiration fâcheuse. Il y avait au château un dîner nombreux auquel avaient été priés plusieurs personnages de la ville, le préfet, le président du tribunal, d'autres encore. Excitée par le succès, Christine résolut de frapper un grand coup en rejetant définitivement les derniers vestiges de son deuil de veuve, ce qu'elle n'eût pas osé faire sous le regard réprobateur de sa sévère vieille tante. Elle apparut donc, à l'heure du dîner, amplement décolletée, avec une large guirlande de tulipes multicolores et de narcisses attachée sur sa robe de dentelles noires, et tombant en baudrier de l'épaule droite à la hanche gauche, des fleurs dans les cheveux et tout l'appareil d'une toilette de bal. Dans ce cadre champêtre, ce costume parut extravagant; Christine s'aperçut de l'effet produit et se déconcerta d'autant mieux qu'un rapide coup d'œil vers Lilia la lui montra modestement drapée dans les plis neigeux d'une robe de crêpon blanc tout uni qui découvrait à peine la naissance du cou ; elle était délicieuse dans cette simplicité.

De toutes les impressions désagréables, l'une des plus pénibles, assurément, est l'espèce de confusion causée par le ridicule d'une personne chère; c'est aussi l'un des griefs que l'on pardonne le plus malaisément. La malheureuse Christine, en infligeant cette humiliation à Werther, s'était fait un tort peut-être irréparable.

A un moment de la soirée, Mme de Précy s'approcha de lui, et désignant d'un regard Christine :

— Tous mes complimens, lui dit-elle ; c'est d'un goût!.. Vous devez être bien content?

Il répondit sèchement :

— Je la trouve charmante, ce soir comme toujours.

Elle sourit, et très bas, d'un ton de reproche :

— Si vous aimez les tulipes, que ne le disiez-vous?.. On se serait arrangée pour vous plaire; doutiez-vous donc de mon amitié?

— Oh! l'amitié? madame, je n'y prétends plus... C'est trop ou trop peu pour moi, décidément...

— Alors, quoi?.. que vous faut-il ?

— Me permettez-vous de répondre?

— On ne vous en laissera pas le temps... J'aperçois là-bas une chaîne fleurie qui vient réclamer son prisonnier.

Mme d'Amblicourt, pâle et jalouse, s'avançait vers eux, en effet, portant comme un cilice son baudrier de fleurs.

— Toutes nos affections sont des chaînes... Madame!

— Hélas! soupira-t-elle... Puis avec un air d'enjouement subit, elle ajouta : Si nous prenions un jour de liberté?.. Qu'en dites-vous? Il faut savoir déposer de temps en temps,.. une fois par hasard,.. le poids de ses fers...

Il se mit à rire.

— Soit! Révoltons-nous. Je sens germer en moi l'âme d'un conspirateur.

— Bravo!.. On va demain à l'étang des Freux; je serai à cheval... Si le cœur vous en dit, nous sauterons ensemble quelques obstacles. — Elle souligna les derniers mots d'un geste décidé et gracieux qui leur donnait un sens particulier sans dépasser pourtant le ton du badinage.

Le lendemain de bonne heure, on partit pour aller déjeuner et passer la journée à quelques lieues du Mas-Ardent sur les bords d'un étang, connu dans le pays sous le nom de lac des Freux. Quelques-uns des invités, par crainte de la chaleur, restèrent au château. Parmi ceux qui prirent part à la promenade, les plus graves s'installèrent dans le break, les autres allèrent à cheval; c'étaient M. et Mme de Précy, Werther, Valérien d'Aminon et une toute jeune fille, Mlle Emma Rosaly, que sa mère confia solennellement aux soins de M. de Précy. Mlle Rosaly, bonne petite fille, ronde et grassouillette, fort richement dotée et qui aspirait, disait-on, à passer de la classe bourgeoise où elle était née, dans l'aristocratique pour laquelle elle se sentait de la vocation, était cette année-là la fiancée choisie pour « le fils d'Aminon » par le verdict mondain, la « catéchumène, » comme disait plaisamment Lilia.

Il avait été convenu que Mme d'Amblicourt monterait avec les gens graves dans le break, mais, au dernier moment, son chagrin fut si vif de voir Lilia piaffer élégamment sur son alezan sous les yeux émerveillés de Werther, et de penser qu'elle ne pourrait la suivre et qu'il lui faudrait rester au fond du break solennel, oubliée, trahie peut-être, elle laissa voir une peine si cuisante que la bonne Mme d'Aminon et son fils s'ingénièrent à lui découvrir une monture; on exhuma des écuries une vieille haquenée antédiluvienne, sur laquelle Valérien se souvenait d'avoir fait jadis ses débuts équestres, on lui organisa à la hâte un costume de cheval quelconque, et la jeune femme se mit résolument en selle, tant bien que mal, décidée à périr, plutôt que de céder la place à sa dangereuse rivale.

Son inexpérience alourdit un peu le départ; elle était effrayée, maladroite, tirait sur les brides avec des secousses nerveuses, oscillait à droite et à gauche, et donnait une occupation et un souci continuels au pauvre Werther, condamné à lui rendre tous les bons offices que doit un gentleman en pareille circonstance.

Herbert escortait la jeune Emma Rosaly, assez novice, elle aussi, tandis que la fringante Lilia, bientôt fatiguée de l'allure pacifique de la caravane, s'amusait à porter des défis à Valérien, qui les acceptait vaillamment et faisait avec elle assaut de prouesses, sautant barrières et fossés à sa suite.

A la fin, elle disparut avec Valérien et on ne les retrouva qu'au bord du lac des Freux, où toute la compagnie ne tarda pas à se trouver réunie.

Le fourgon des provisions et des bagages était arrivé longtemps à l'avance. Une tente avait été dressée pour les dames, des costumes préparés; et, comme l'eau était tiède et ombragée, que les rayons du soleil étaient perçans à cette heure enflammée de midi, on décida de se baigner. Les hommes trouvèrent sous les aubiers de la rive des cabinets de toilette suffisamment discrets et toute la société, vieux et jeunes, ne tarda pas à s'ébattre dans le lac paisible et bleu. A ce genre de sport, Christine pouvait rivaliser avec Mme de Précy ; elle s'y prit de telle façon que Werther ne put s'éloigner d'elle sans affectation. On avait projeté pour l'après-midi une promenade dans les bois qui s'étagent sur les déclivités expirantes des Cévennes, mais le déjeuner s'était trouvé retardé par le divertissement nautique, et la fatigue, la mollesse diffuse de l'air, éteignirent toutes les ardeurs; on se groupa soit pour faire la sieste, soit pour deviser tranquillement, selon les goûts et les aptitudes, et la journée était fort avancée quand on s'avisa qu'il était temps de songer au retour. Pendant toutes ces longues heures passées l'un près de l'autre, dans cette sorte de liberté que supposent les parties de campagne, Werther n'avait pas trouvé un moment pour adresser à Lilia un seul mot qui ne pût être entendu. Par un accord tacite, M. de Précy et Christine s'étaient, comme il leur arrivait maintenant, entendus pour rendre tout aparté impossible entre eux. Lilia ressentait une vive impatience de cet air décidé d'autorité que prenait avec elle son mari; elle ne pouvait souffrir surtout l'espèce d'entente instinctive qui l'unissait dans une même défiance avec Christine d'Amblicourt; Werther subissait un agacement pareil, avec un désir de plus en plus vif de se rapprocher de Lilia. Depuis la veille, il était retombé sous le charme fatal; toute sa prudence, ses honnêtes résolutions s'évanouissaient en fumée.

Il profita du léger désordre qui accompagne le départ d'une nombreuse caravane pour rejoindre Lilia :

— Est-ce que, jusqu'à la fin, cette journée trompera notre espoir?.. Ne pourrons-nous pas même faire un bon temps de galop... pour mesurer nos forces!

— Un duel?.. dit-elle; ce ne seront toujours pas les témoins qui manqueront.

— Oui, un duel,.. mais sans témoins.

Elle répondit gaîment, tandis qu'il l'aidait à se mettre en selle :

— Je suis prête, faisons un coup d'éclat... Quand je lèverai ma cravache, ce sera le signal... Alors, qui m'aime me suive!

Cet aparté, l'empressement de Werther, n'avaient pas échappé à M. de Précy, toujours préoccupé par la crainte de quelque imprudence de sa femme. Il était nerveux, avec une hâte de voir finir cette journée.

La petite troupe des cavaliers et des amazones se mit en marche, suivie à peu de distance par le break.

Malgré la fatigue qui les courbait sur leurs selles, dans des attitudes de fleurs battues par l'orage, Christine et la jeune Emma avaient tenu à revenir à cheval et faisaient contenance héroïquement; le double poney monté par la jeune fille, excité par une forte ration d'avoine et par la perspective de rentrer à l'écurie, avait des velléités d'indiscipline, des gaîtés qui obligeaient Herbert à veiller de près sur lui.

Quelques nuages pâles et minces, immobiles depuis le matin sur le bleu flamboyant du ciel, s'épaississaient et se plombaient peu à peu, groupés maintenant autour du soleil abaissé; la chaleur n'en était pas diminuée; des frissons passagers, aromatisés et tièdes, couraient par instans au ras du sol; puis l'air redevenait lourd; les plantes, les arbres, les oiseaux étaient comme pâmés dans une angoisse d'attente. Seules, des bandes agitées et bruyantes de moineaux s'élevaient aux côtés de la route et allaient s'abattre avec un bruit de rafale sur quelque champ voisin. Les six cavaliers, hommes et femmes, marchaient de front, barrant la route, d'un pas ralenti qui les berçait. On était arrivé à une lieue environ du Mas-Ardent, près d'un bois touffu, orgueil des d'Aminon, qui s'étendait sur la droite et se confondait avec le parc; à gauche, des prairies, coupées d'un étroit cours d'eau, se déroulaient jusqu'aux plantations de mûriers voisines de l'habitation.

— Que nous sommes sages! s'écria Mme de Précy; n'y a-t-il pas quelque folie à faire avant de rentrer au logis?

— Je vous en prie ; pas de folie, ma chère,.. dit assez sérieusement Herbert; l'orage nous suit. Il suffira bien à accidenter le retour.

— Vous, répondit-elle avec un petit rire nerveux, vous n'avez pas la parole... La consigne des maris bien élevés est de se taire... Nous marchons comme un cortège d'enterrement.

— Si nous piquions à travers bois? proposa Valérien.

— Si nous sautions la rivière? dit à son tour Werther.

— Oui, sautons la rivière! s'écria Lilia.

— Faites attention, reprit Valérien hésitant; la rive opposée est en contre-bas... Une fois de l'autre côté, impossible de revenir.

— Eh bien! nous ferons un steeple-chase jusqu'à la maison... Chacun se tirera comme il pourra.

— En avant! dit Lilia... Ma cravache sera le prix du vainqueur.

Elle cingla l'air joyeusement et enleva son cheval.

— Lilia, je vous en prie, restez! s'écria Herbert qui ne pouvait songer à abandonner sa jeune compagne. Restez, vous dis-je !

Mais elle n'écoutait pas. A travers la prairie, son cheval l'emportait à fond de train à côté de Werther, et Valérien, après avoir balbutié une excuse à Mme d'Amblicourt, les avait rejoints. Une rage de se voir bravé tordit le cœur d'Herbert.

— Elle va se tuer... Quelle folie! s'écria-t-il, et, priant les deux dames de l'attendre, il lança son cheval sur les traces des cavaliers. — Lilia! — cria-t-il encore d'une voix si impérieuse, si retentissante, qu'involontairement elle tourna la tête, mais ne s'arrêta pas. Le cheval d'Herbert volait, éperonné furieusement.

Cependant, Lilia atteignait la rivière plus large, plus profonde qu'elle ne l'avait cru de loin ; Werther venait de la franchir victorieusement, Valérien l'avait suivi avec moins de bonheur ; son cheval, l'arrière-train noyé, s'efforçait de prendre pied sur la rive glissante. Lilia, un peu effrayée par les dimensions de l'obstacle, avait reculé pour prendre de l'élan. Mais cette minute d'hésitation permit à Herbert de la rejoindre, et, au moment où elle enlevait son cheval, la main de son mari s'abattit sur la bride et l'arrêta d'un coup brusque ; Mme de Précy faillit, de la secousse, être démontée :

— Quoi donc ? s'écria-t-elle ; êtes-vous fou ?..

— Je vous défends de suivre cet homme,.. je vous défends... Entendez-vous !.. Les syllabes siffilaient sourdement entre ses dents serrées...

— Oh ! oh !.. vous défendez !..

Elle eut un rire de défi et tenta de se dégager ; dans ce mouvement, le bout de sa cravache effleura la joue d'Herbert. Ce fut comme un jet de flamme devant ses yeux : tout tourna, la prairie, les arbres, le ciel, dans un nuage rouge... Quelque chose bondit en lui, quelque chose de sauvage, d'égaré, de fou... Ce fut rapide comme l'éclair. Par un effort surhumain, il se dompta et réussit à se ressaisir. Sa main crispée tenait toujours le cheval de Lilia, irritée et violente :

— Lâchez, lâchez donc!.. criait-elle. Je vous jure que je passerai malgré vous.

Sans répondre, de la main gauche, il tira une petite dague au manche d'argent ciselé, que sa femme lui avait elle-même donnée, se pencha rapidement, et d'un coup net trancha les sangles qui maintenaient la selle de Mme de Précy.

— Moi, je vous jure, lui dit-il, que si vous ne descendez pas sur-le-champ, vous allez tomber.

Un mouvement du cheval venait en effet de déplacer la selle, et Lilia n'eut que le temps de s'élancer sur le pré...

— C'est fort spirituel! — Et lentement, elle ajouta : — Voilà un coup de maître. Puis, toute droite, raide, avec un visage soudainement grave et morne, elle regarda fixement son mari; il eut le sentiment que quelque chose d'irréparable venait de se briser entre eux.

— Qu'est-ce donc?.. Un accident! — criait de l'autre côté de la rivière le commandant qui, d'abord emporté loin par son élan, s'était ensuite rapproché. Valérien aussi venait enfin de monter sur la berge, tout éclaboussé d'eau.

— Les sangles sont rompues, répondit brièvement Herbert.

— Eh bien! c'est charmant!.. Nous voilà condamnés à rentrer seuls à travers champs.

Lilia demeurait immobile, comme rivée au sol; pour la première fois, elle se voyait domptée, réduite à se soumettre, publiquement humiliée.

Cependant le groom de Mme de Précy, la voyant démontée, s'était avancé. Herbert lui remit en main le cheval, et il se dirigea vers les deux amazones qui attendaient sur la route. Il avait mis pied à terre et marchait près de Lilia. La voix de Christine les arracha à cette stupeur lasse qui suit les crises violentes : — Quoi? à pied tous les deux... que s'est-il passé?..

— Une charmante plaisanterie de M. de Précy, répondit amèrement Lilia...

— Et qu'allez-vous faire maintenant?.. Comment reviendrez-vous?..

Lilia haussa les épaules d'un air d'indifférence; sa longue jupe relevée sur le bras, elle s'appuya contre un arbre, dont elle battait nerveusement les feuilles du bout de sa cravache... La jeune Emma proposa timidement de revenir à pied avec Lilia; mais Christine, avec sa langueur de créole, goûtait peu le projet. D'ailleurs, l'orage approchait; les nuages, dilatés et noirs, couvraient une moitié de l'horizon; c'était au ciel comme un entassement de monts aux flancs livides, traversés de lueurs farouches. L'extrémité de l'horizon disparaissait noyée dans une teinte d'encre uniforme, et des souffles haletans et sonores remuaient les feuilles par brusques secousses comme des accès de fièvre... Des oiseaux, en bandes piaillardes, tout effarés, couraient de buisson en buisson, cherchant un gîte, et les noirs martinets, coupant l'air de leurs ailes arquées, décrivaient leurs cercles vagues à la poursuite d'une invisible proie.

— Il n'y a pas un instant à perdre, dit Herbert à Mme d'Ambli-

court et à sa jeune compagne. Je vais vous ramener au Mas-Ardent. Mme de Précy montera dans le break qui est tout près;.. on entend les grelots, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, qui resta muette et ne leva même pas les yeux, insensible en apparence, toujours appuyée contre son arbre. Herbert, sans insister, donna l'ordre au groom de rester près de Mme de Précy jusqu'à l'arrivée du break.

A cent mètres, la route obliquait à gauche. Il tourna la tête et vit encore Lilia immobile à la même place et le groom, à quelques pas, attendant.

L'arrivée des cavaliers au Mas-Ardent fut saluée par un formidable coup de tonnerre et des flancs crevés des nuages fumeux s'abattit, pareille à une décharge de mitraille, une avalanche de grêle, qui hacha les fleurs, coupa les menues branches, saccagea et dévasta tout; ce fut l'œuvre d'un instant. Les arbres échevelés, tordus, battaient l'air de leurs bras éperdus et le vent hurlait comme une meute enragée. Au plus fort de l'ouragan, Herbert, de sa chambre, entendit le break rentrer; les roues grincèrent sur le sable, il y eut des murmures de voix s'exclamant, se félicitant, et dans les corridors les pas précipités de ceux qui couraient s'habiller pour le repas du soir. Il eut beau prêter l'oreille, il n'entendit pas Lilia rentrer chez elle, bien qu'elle fût sa voisine; il pensa qu'elle s'était attardée chez quelqu'une des dames; peut-être redoutait-elle, aussi bien que lui, le moment où ils se trouveraient en présence. Il craignait et désirait ce moment, pressentant une explication pénible. Après quelques instans d'attente, il s'informa et apprit avec une inexprimable angoisse que Lilia n'était pas rentrée; le break était revenu sans elle. Le groom, interrogé, déclara que, sans vouloir attendre la voiture, Mme la comtesse s'était enfoncée seule dans le bois, après lui avoir donné l'ordre de rentrer au château. Il n'avait pu d'ailleurs songer à la suivre avec les chevaux; qu'était devenue Lilia pendant l'ouragan? Des visions terrifiantes traversaient l'esprit d'Herbert, la foudre, les arbres renversés, le déluge de grêle et plus encore peut-être l'emportement de colère et de rancune, dont il voyait la preuve dans cette extravagante fantaisie... que ne pouvait-on craindre avec un caractère comme celui de Lilia?

Il s'élança au dehors; l'orage était loin, des gouttes de pluie lourdes et lentes tombaient des feuilles chargées d'eau; l'air épuré, lavé, était d'une fraîcheur délicieuse. Herbert n'était frappé que du bruit de ces larmes tièdes qui ruisselaient de partout autour de lui. Il courait dans l'avenue, la poitrine étreinte d'angoisse; par moment il appelait Lilia et son appel se perdait sans écho dans l'espace; les dernières lueurs du crépuscule s'éteignaient dans l'obscurité des taillis à droite et à gauche... De quel côté marcher? Comment

se diriger dans ce bois déjà noir, qu'il ne connaissait pas? Il appela encore d'une voix étranglée, dont le son lui fit mal...

Tous les ressentimens, les soupçons avaient disparu, se fondaient en une terreur irraisonnée de dangers qu'il ne pouvait définir, en même temps qu'en un désir passionné de pardon, d'oubli de tous griefs, un besoin de revoir Lilia, de la tenir sur son cœur, de lui dire : tâchons de nous aimer... ne soyons pas ennemis. Il erra follement, puis revint sur ses pas pour demander de l'aide ; il s'accablait de reproches :

— Pourquoi humilier cette âme orgueilleuse? la pousser à quelque coup de tête? que ne l'avait-il laissée revenir avec Valérien et Werther? Cette excentricité aurait passé comme bien d'autres dans son frivole bagage de femme à la mode. Quel mal en pouvait-il résulter qui ne fût dépassé par la mortelle inquiétude qu'il ressentait maintenant?

Dans la cour du château, des gens s'agitaient armés de torches et parmi eux Valérien et Werther; le bruit s'était répandu que Mme de Précy s'était égarée dans le bois et on se disposait à faire une battue pour la retrouver. Au moment où Herbert arriva, on allait partir, lorsque Mme d'Aminon, tout habillée pour le soir, accourut en faisant de grands gestes et annonça en phrases essoufflées que Mme de Précy venait de rentrer saine et sauve, par la petite porte du parc : elle était fatiguée et mouillée, mais n'avait aucun mal et priait qu'on se mît à souper sans l'attendre.

Herbert avait traversé des momens d'une émotion si terrible que les larmes lui vinrent aux yeux en apprenant que sa femme était saine et sauve.

Il monta légèrement l'escalier, avec une hâte de l'embrasser, et de se réconcilier; mais elle allait se mettre au bain et le fit prier, par la femme de chambre, de l'excuser; elle ne pouvait le recevoir.

Il se retira un peu soucieux, et après avoir rapidement réparé le désordre de son costume, il rejoignit les convives qui n'attendaient que lui pour se mettre à table, Lilia ayant fait demander un bouillon en prévenant qu'elle ne dînerait pas.

La conversation fut assez languissante et se ressentit des fatigues de la journée, comme aussi des préoccupations de plusieurs des invités. Après le dîner, Herbert se disposait à faire une nouvelle tentative chez sa femme, lorsqu'il l'aperçut sur le seuil d'une des portes-fenêtres ouvertes, debout, enveloppée dans les larges plis d'une robe flottante en étoffe de Chine rouge; elle était pâle, et derrière elle une blanche clarté de lune lui donnait un air d'apparition. L'impression fut ressentie pour tous; après un instant de saisissement, on s'empressa autour d'elle; on l'interrogeait, tous à la

fois, confusément. Elle plaisantait et contait sans se faire prier son aventure. — J'ai voulu revenir par le bois... Pouvais-je laisser ramener en fourgon les débris de la grande armée?.. Le bois était embaumé, délicieux. Par malheur, l'orage est venu.

— Et la grande armée a eu sa retraite de Russie, s'exclama Valérien.

On pressa Lilia d'entrer, mais elle s'excusait sur son costume de chambre trop négligé; à deux reprises, Herbert lui avait parlé, sans qu'elle eût l'air d'entendre; elle affectait de ne le pas voir, comme s'il n'existait plus. Il sentait en elle une résolution mauvaise, une révolte.

A la fin, elle céda aux instances et pénétra dans le salon frôlant au passage son mari et se dirigea tout droit vers le commandant, adorablement jolie dans cette soie pourpre, moelleuse et souple, enroulée autour de sa taille élégante. — Je vous ai fait faux bond tantôt, commandant, dit-elle d'une voix nette et timbrée... bien malgré moi... Il y a eu force majeure... mais je vous dois une compensation, — et vous l'aurez!.. Voulez-vous en attendant que nous fassions un tour sur la terrasse?..

Werther s'était levé avec empressement. — Comment? un tête-à-tête? demanda Valérien d'un air comiquement scandalisé.

— Ni plus ni moins, répondit-elle.

Et elle regarda son mari, avec un air de défi.

— Mais il pleut, comtesse, s'écria Mme d'Aminon.

— Croyez-vous?.. le clair de lune était merveilleux tout à l'heure.

On entendait au dehors le crépitement de l'averse sur les dalles.

— Les promenades ne vous reussissent guère, madame, je crois, dit ironiquement Christine.

Lilia sourit : — Nous trouverons mieux.

La soirée ne devait pas se prolonger; tout le monde était las. On prit les bougeoirs et chacun se disposa à regagner son appartement. C'était généralement un moment très gai que celui des adieux; le soir, on ébauchait, tout en gravissant les escaliers, les projets du lendemain, on rappelait plaisamment les incidens de la journée; puis, c'étaient des reconduites sans fin le long des corridors... Les plaisanteries, les mots drôles volaient de marche en marche, d'étage en étage, renvoyés de l'un à l'autre par les groupes échelonnés et traîneurs qui n'avaient jamais fini de se conter mille chuchoteries à l'oreille. A ce dernier acte de la journée, il y avait comme une detente d'étiquette, plus de familiarité et de laisser-aller.

C'était le moment où se risquait l'anecdote un peu leste que les femmes feignaient de ne pas entendre,.. ou bien un refrain boulevardier, une bonne *scie* bien bête ajustée à quelque à-propos inat-

tendu et qui provoquait un de ces grands rires contagieux, d'autant plus irrésistibles qu'ils échappent à l'analyse... Ce soir-là, comme Lilia avait été l'héroïne d'une grande aventure, on décréta qu'on lui ferait les honneurs de l'escalier.

Chacun, bougeoir en main, défilait devant elle et la saluait cérémonieusement; les mieux inspirés tournaient un compliment improvisé, d'autres décochaient d'innocentes épigrammes. Elle répondait avec de grandes révérences de cour, une gentillesse ou une malice. Les groupes passaient majestueux, solennels, descendaient une des volées de l'escalier double, remontaient par l'autre et le défilé interminable se prolongeait au milieu des rires étouffés sous la gravité croissante des salutations, jusqu'à ce qu'enfin, comme un vol de moineaux, avec des froissemens de soie et le craquement léger des souliers de satin, la troupe folle s'évanouît; Lilia se trouva seule en face de son mari. Elle lui fit de la tête un salut hautain, et comme il s'avançait vers elle, elle se retira. Il entendit qu'elle mettait le verrou à la porte de communication entre leurs deux chambres. C'était plus qu'une bouderie, c'était une déclaration de guerre. Il entra chez lui mécontent et tourmenté... Il lui avait semblé, au moment où Werther défilait devant Lilia, qu'il y avait eu entre eux un rapide échange de paroles à voix basse; peut-être s'était-il trompé?.. Et ce pouvaient être aussi des propos bien insignifians, mais l'attitude de Lilia durant cette soirée donnait à tout de l'importance, et le sentiment de la lutte avilissante engagée entre sa femme et lui le navrait de dégoût et de tristesse. Il alluma un cigare; puis, accoudé à la fenêtre ouverte, offrant son front aux haleines humides de la nuit, il rêva aux temps écoulés, remontant d'échelon en échelon jusqu'aux années d'enfance, ces années d'une simplicité innocente et rustique, embellies par d'incomparables tendresses : cœurs bénis, voix muettes, êtres chers, si facilement oubliés à certains momens de la vie, il les invoquait et se pressait contre ces ombres compatissantes, dans cette heure de lassitude et d'écœurement. Que n'aurait-il pas donné en ce moment pour un regard ami, une parole tendre, un conseil, même un reproche! Le souvenir de Lucy flottait parmi les autres aux regards de sa pensée; dans le chuchotement des gouttières, s'épanchant goutte à goutte, il lui semblait entendre des pas d'ombres dans la nuit... Comme il avait peu joui de toutes ces félicités mortes! Comme il avait été naïvement ingrat! Ils étaient bien vengés, ceux qui l'avaient chéri sans trouver en lui leur récompense...

Le froid le gagnait; il ferma la fenêtre, se jeta dans un fauteuil et prit un livre pour appeler le sommeil, mais son esprit distrait ne suivait pas ce que lisaient ses yeux... Il commençait à s'engourdir et allait s'assoupir lorsque, dans le silence, il lui sembla entendre

le grincement étouffé d'une clé dans une serrure, puis cette sorte de secousse molle et sourde qu'imprime à l'air une porte doucement ouverte. L'oreille tendue, à demi soulevé, il écouta. Un frôlement presque insensible, comme d'une aile d'oiseau, effleura au dehors la muraille. Lilia peut-être venait vers lui... Il attendit anxieux. Rien... Alors un soupçon odieux, terrible, le dressa subitement debout; en un brusque élan, il fut à la porte, l'ouvrit si violemment que de la secousse, la lampe s'éteignit... Et dans l'obscurité du long corridor, tout au bout, il aperçut une lumière fuyante, à demi voilée et le rouge reflet d'une étoffe soyeuse. Frémissant, avec une peur d'éveiller par quelque bruit les hôtes du château, il s'élança. A l'extrémité du large corridor, s'ouvrait en double volée la spirale de l'escalier. Il vit la lumière disparaître peu à peu; Lilia descendait. En quelques instans, il l'eut rejointe; au bruit de sa respiration oppressée, Lilia leva la tête, et resta immobile, appuyée sur la rampe. Ils se mesurèrent du regard, un instant, très pâles.

— Où allez-vous? demanda Herbert d'une voix assourdie.

Durement, mais très bas, elle s'écria : — Vous ici!.. Vous encore et toujours!.. Votre surveillance ne se relâche donc ni nuit ni jour... Vous devez être bien fatigué,.. mon cher!

Il répéta : — Où allez-vous?.. à une telle heure?.. répondez.

— Et s'il ne me plaît pas?..

Il s'était approché d'elle lentement, ils étaient maintenant l'un devant l'autre; tout près, les yeux dans les yeux : — Il faudra bien qu'il vous plaise... J'ai droit de savoir... Rentrez chez vous,.. je vous prie...

— Soit! dit-elle.

Et, passant devant lui, la tête haute, raidie dans une résistance hautaine, elle remonta les marches descendues et reprit le chemin de son appartement. Ils marchaient l'un près de l'autre, tous les deux muets; il jetait sur elle de fréquens regards, sur son profil impassible et son cou mince et droit, émergeant comme un lis du chatoiement rouge de sa robe; tout en elle, les traits, le port de la tête altière, l'attitude du corps, exprimait la volonté obstinée, la résistance. Il la suivit dans sa chambre sans qu'elle tentât de s'y opposer, et alla s'appuyer debout à la cheminée. Deux heures sonnaient à la pendule. Elle attendait qu'Herbert parlât. D'un ton bas, qu'il s'efforçait de rendre calme, il lui dit : — Cette lutte entre nous est impie, Lilia... Quelles que soient les apparences, je ne puis croire de votre part à rien de coupable,.. à rien de honteux... Vous, si fière!.. Non, je ne puis croire...

Elle l'interrompit froidement : — Croyez ce qu'il vous plaira,.. je n'ai rien à vous dire.

Une rougeur monta aux joues d'Herbert; pourtant il se contint.

— Il me faut un mot de vous, Lilia,.. je ne demande qu'un mot... Jurez-moi que vous n'alliez pas à un rendez-vous...

Un sourire amer glissa sur ses lèvres; elle garda le silence.

Avec une colère contenue, il reprit : — Ne jouez pas avec mon cœur,.. ni avec mon honneur,.. répondez,.. répondez donc... Dites-moi que vous n'alliez pas,.. à cette heure de nuit,.. rejoindre ce Werther?.. Dites non, Lilia,.. dites non, car, par le ciel...

La phrase étouffée expira dans sa gorge : il tremblait. Elle le regarda :

— Quand cela serait?.. Ne savez-vous pas que de tout temps les Bartolo font germer les Rosine?

— Lilia!.. Êtes-vous folle de me provoquer ainsi?..

Ses yeux étincelaient; les dents serrées, il fit un pas en avant, menaçant... Elle ne bougea pas. — Ai-je vraiment l'air d'une femme qui va rejoindre son amant?

— Eh! madame,.. toutes les femmes se ressemblent et toutes les comédiennes savent jouer l'innocence... C'est chez vous un don de nature,.. un héritage de famille...

— Ah!.. ceci est indigne! s'écria-t-elle perdant subitement son sang-froid... Je vous croyais un galant homme... Sortez, monsieur.

Mais déjà il rougissait des paroles qui venaient de lui échapper; avec plus de douceur il reprit : — Vous me poussez à bout, et vous m'arrachez des mots que je regrette... Oubliez, je vous prie, ce propos de colère...

Elle eut un rire méprisant : — Après l'insolence, la platitude, dit-elle.

Il fit un geste violent, mais réussit encore à se contenir. Elle continua avec le même rire saccadé, nerveux, qui le flagellait :

— Si vous croyez me soumettre avec vos brutalités!.. Les airs de fureur ne vous siéent pas, mon cher... Regardez-vous donc,.. vous êtes grotesque!

Cette fois ce fut une exclamation rauque, inintelligible, et les mains de son mari s'abattirent sur ses épaules, qui ployèrent. Herbert ne se connaissait plus, ne voyait plus qu'en un tourbillon traversé de flammes cette tête hautaine qui le bravait et ce cou blanc, fragile et rebelle que ses doigts crispés tenaient à leur merci. Ses traits étaient si bouleversés par la fureur qu'elle eut peur et cria : — Ne me tuez pas!.. Cette voix effrayée le rappela à lui-même; et tandis qu'elle s'abattait, défaillante sur un fauteuil, il s'enfuit sans retourner la tête... Tous ses membres tremblaient comme en un grelottement de fièvre; la poitrine secouée de spasmes, les nerfs tordus, il se jeta sur son lit.

Le cri de Lilia le suivait : — « Ne me tuez pas!.. » — Oui, se

disait-il, j'aurais pu la tuer... C'est terrible!.. Quel homme suis-je donc? — Avec une sorte d'horreur, il ferma les yeux... Je finirai par la tuer! se dit-il encore en gémissant.

Et le cerveau lourd, dans un engourdissement irrésistible, brusquement, il s'endormit comme on meurt, écroulé tout entier dans un sommeil sans rêves.

XXI.

Ce fut son valet de chambre qui l'éveilla; la cloche sonnait pour le déjeuner; son tintement clair avait des vibrations épanouies. Le grand soleil de midi inondait sa chambre, dont il avait négligé la veille de fermer les volets. Il ne s'était pas déshabillé et se souleva avec un sentiment de courbature, d'anéantissement; la tête lui faisait mal, les membres étaient pesans et faibles; il éprouvait à la poitrine une constriction pénible, et il lui fallut quelque temps pour démêler que cet étouffement douloureux n'avait rien de physique; il souffrait parce qu'il était malheureux. Toute la scène de la veille, tous les détails lui revenaient l'un après l'autre. A la gravité poignante de ce qui s'était passé se mêlait un sentiment de honte, comme il arrive lorsqu'on a perdu invinciblement le gouvernement de soi-même.

On vint le chercher, il fallut descendre; de loin il entendait rire et causer bruyamment sous la véranda. Lilia, en élégant deshabillé du matin, y tenait cour plénière avec une désinvolture, une liberté d'esprit miraculeuses. Il trouva pourtant que son animation avait quelque chose d'excessif et de nerveux; un cercle bleuâtre sous les yeux indiquait aussi quelque insomnie prolongée...

— Je vous dis, moi, qu'il y a un je ne sais quoi de singulier, d'anormal, dans l'air, ce matin, répétait en insistant Valérien avec ce mélange de balourdise et de finesse qui le rendait parfois redoutable. Les physionomies mêmes ont changé. — Tenez! voilà Mme d'Amblicourt, par exemple...

En entendant son nom, Christine qui songeait, absorbée et sérieuse, tressaillit. Valérien continua :

— Tout le monde sait combien elle est aimable et gracieuse... Eh bien! ce matin, je dois le dire, elle est d'une distraction... tragique; oui, tragique... Je me suis promené une demi-heure avec elle sans pouvoir lui arracher une parole... Les femmes me sont bien dures! Mme d'Amblicourt ne veut pas me répondre, et Mlle de Précy se moque de moi!

— Elle se moque de tout le monde, mon camarade, dit un vieux monsieur, dont la tête branlait comme portée sur un ressort et

que ce désagrément ne rendait pas moins empressé près des femmes... Ce gaillard de Précy, il a toutes les chances : une des plus jolies femmes du monde, et inattaquable... Il est trop heureux.

— Trop heureux, en effet! dit Herbert, qui s'était lentement approché : Défions-nous du bonheur!

— Comme vous dites cela!.. Êtes-vous souffrant? demanda Mme d'Aminon, frappée de l'altération de ses traits.

— Nullement; je suis à merveille.

On passa dans la salle à manger.

La jeune Emma se pencha vers Lilia et lui dit à l'oreille :

— Je sais bien pourquoi Mme d'Amblicourt a les yeux rouges : elle a pleuré, parce que le commandant Werther, qui devait faire avec elle une promenade matinale dans le parc, l'a oubliée... C'est un peu... distrait de la part d'un fiancé, ne trouvez-vous pas?

— Vous êtes donc la confidente?

— Pas du tout... Je les ai entendus se quereller... sous la véranda... Elle est jalouse,.. je ne sais pas de qui...

— De vous peut-être? répondit Lilia, qui souriait.

Elle n'aurait pas demandé mieux, la jeune Emma, mais elle secoua la tête avec une moue d'incrédulité.

Pendant le déjeuner, Mme d'Aminon fit la remarque que Mme de Précy ne mangeait pas : — C'est peut-être que vous avez pris une petite réfection cette nuit, comme je vous l'avais conseillé.

— Mon Dieu, non!.. Je me disposais à descendre à l'office chercher mon souper.... M. de Précy s'y est opposé...

— Moi? ma chère,.. je ne me souviens pas que vous m'ayez parlé de rien de pareil... Je me serais empressée de me mettre à vos ordres...

— C'est bien ce que je craignais... C'eût été d'une gaîté folle, un souper en tête-à-tête conjugal,.. comme des bourgeois en rupture de comptoir; merci!

— Mais il fallait sonner et vous faire servir dans votre chambre, ma chère petite, expliquait Mme d'Aminon.

De Précy observait Werther, qui avait écouté avec attention : — Comme il est occupé d'elle!.. Ses yeux la suivent servilement... Quelle magie a-t-elle pour les affoler tous ainsi?.. Cela est sûr, ils s'étaient donné rendez-vous et devaient souper ensemble cette nuit,.. j'ai désorganisé la petite fête... Pour me braver, bien sûr, pour se venger, elle faisait cela... Et voilà ce Werther, un homme qui a passé la première jeunesse, qui connaît la vie,.. il a eu des maîtresses, des amours de toutes sortes,.. un soldat,.. brave, loyal jusqu'à cette heure; et pour cette Lilia, qui peut-être se joue de lui, il est prêt à sacrifier la femme qui l'aime,.. son honneur, tout!

Vers le soir, Mme de Précy, qui, tout le jour, s'était montrée d'une gaîté nerveuse, agressive, devint sérieuse : — Nous partons demain, dit-elle; il n'est pas prudent de laisser derrière soi des ennemis ; je veux faire la paix avec tout le monde. Messieurs, mesdames, je désarme... Que tous les mécontens se déclarent,.. je leur offre cinq minutes de promenade en tête-à-tête autour de la pelouse.

Il y eut une clameur d'acquiescement : chacun se plaignait d'avoir été maltraité et s'empressait de prendre rang; elle les écarta en riant : — A tout seigneur, tout honneur, dit-elle.

Et se dirigeant vers M. de Précy : — Vous plaît-il de m'accorder un instant d'entretien?

Il la suivit sans répondre; autour d'eux, on souriait; le mécontentement réciproque des jeunes époux n'avait pas entièrement échappé à l'attention curieuse de ceux qui les entouraient, mais la démarche de Lilia, c'était la réconciliation. Si Herbert put avoir un instant cette pensée, il fut vite désabusé. Dès qu'ils furent éloignés de quelques pas, Mme de Précy retira d'un brusque mouvement ses doigts qu'elle avait laissés traîner négligemment sur la manche de son mari, et ils marchèrent quelques instans jusqu'à ce qu'ils fussent assez loin pour n'être pas entendus.

Alors Lilia prit la parole d'une voix ferme : — Si vous avez réfléchi comme je l'ai fait depuis hier, vous devez être arrivé comme moi à cette conclusion que toute vie commune est désormais impossible entre nous?

Elle s'arrêta, attendant. — Que voulez-vous dire? demanda Herbert, dont le cœur battait à coups sourds et pressés.

— Rien de plus... Vous ne pensez pas, j'imagine, que la vie conjugale puisse être à perpétuité un duel où chacun rivalise de mauvais procédés et de violences?

— Mon emportement d'hier, dont je rougis,.. avait pourtant quelque excuse... L'imprudence,.. l'inconcevable légèreté de votre conduite encore inexpliquée,.. tant d'opiniâtreté, auraient jeté hors d'eux-mêmes de plus patiens que moi.

— Il se peut... Ce qui doit seulement nous occuper en ce moment, c'est la moralité,.. la conclusion; qu'importe ce que d'autres auraient pu faire ou penser?.. Je sais, à n'en plus douter, que mon caractère ne saurait s'ajuster au vôtre.

Amèrement Herbert répondit : — Il est fâcheux vraiment que je n'aie pas su mettre ma gloire à vous voir courtisée par tous les hommes et que je n'aie pas borné mon ambition à tenir votre maison sur un bon pied, vos chevaux en bon point et à vous fournir des gens bien dressés... C'était, je le vois, une prétention exorbitante, en me mariant, d'espérer une existence qui ne ressemblât ni à un champ de courses ni à un café-concert,.. une vie de famille

intime, recueillie, où l'on eût pris le temps de se connaître et de s'aimer... une vie intelligente...

— Que n'épousiez-vous une institutrice ou quelque fille pauvre élevée à repriser les bas et à faire les confitures! Quand on rêve d'une ménagère,.. il n'est pas prudent d'aller prendre femme dans le tourbillon enfiévré de la vie parisienne. Ai-je caché mes goûts, mes habitudes? Me suis-je déguisée sous des vertus d'emprunt?.. Je vous plaisais alors,.. je ne vous plais plus,.. ce n'est pas moi qui ai changé...

— Si je me suis trompé, je le paie cher aujourd'hui.

— Nous le payons du même prix... Ma méprise a égalé la vôtre... J'avais cru trouver en vous un homme du monde, un esprit large, compréhensif, sans préjugés bourgeois ni mesquineries routinières... Je croyais prendre un ami et non pas un juge, ni un pédagogue, armé d'une férule...

— Lilia, si vous m'aviez aimé!.. Mais vous ne vouliez de moi que mon nom, un passe-port pour votre vanité!..

— Soit;.. je ne tiens pas à me défendre... Plus les torts sont grands,.. de quelque côté qu'ils viennent, — plus le mal est irréparable... Ce n'est pas pour le plaisir d'entendre des choses douloureuses,.. ou d'en dire, que j'ai désiré cet entretien... C'est pour arriver à une solution et régler notre situation réciproque.

— Le lieu et le moment me semblent bien mal choisis, dit Herbert, dont la voix trembla.

— Mais, au contraire... Il me plaît beaucoup que nos épanchemens intimes aient pour témoins de nombreux spectateurs... Je me sens garantie ainsi contre de certaines violences... et plus à l'aise pour vous dire que je ne m'exposerai pas à subir une fois de plus des scènes comme celle d'hier... Je ne vous le cache pas : vous m'avez fait peur...

— Où voulez-vous en venir! s'écria Herbert, incapable de supporter l'irritant sang-froid de Lilia...

— A ceci : il faut nous séparer... avec ou sans éclat, c'est à vous de choisir... Le plus digne, je crois, serait d'éviter le scandale...

Herbert, la gorge étranglée, les mains moites, marchait près d'elle comme en un cauchemar.

Et là-bas, sous la véranda, les hôtes du château commençaient à trouver la conférence bien longue :

— Ils ne s'ennuient pas ensemble! disait-on... Quel charmant couple!.. Encore amoureux après trois ans de mariage!.. Et la jeune Emma, dans le fond de son petit cœur de demoiselle à marier, priait son saint patron de lui ménager un joli mari comme celui-là.

— J'admire, dit enfin Herbert, avec quel sang-froid vous parlez de ces lamentables choses... Une séparation?.. Et si je refuse?

— Je partirai cependant, répondit-elle d'un ton sec... Vous aurez, il est vrai, la ressource des gendarmes...

— Soit, madame... Vous partirez quand il vous plaira... J'en serai d'autant plus libre pour demander des comptes à qui de droit!

— Au commandant Werther?... Le pauvre homme!.. Après tout, s'il vous plaît de faire du bruit mal à propos, c'est votre affaire.

— Je choisirai le moment.

— A la bonne heure!.. Quand vous serez plus calme, vous comprendrez que ce n'est ni M. Werther, ni personne qui nous sépare; c'est nous-mêmes, ce sont nos goûts, nos caractères inconciliables,.. nos cœurs qui n'ont pas su s'entendre.

— J'aime à vous entendre parler de votre cœur, madame.

— Admettons que je n'en ai point; le vôtre, qui est si remarquable, ne saurait se contenter de ce néant... Laissons cette guerre inutile... Et puisqu'une situation insoutenable va finir, tâchons du moins de faire bonne contenance, et ne nous livrons pas en pâture à la malignité publique.

Elle parlait précipitamment, car les spectateurs de la véranda, fatigués de ce long tête-à-tête, venaient de dépêcher Emma et Valérien pour y mettre un terme.

L'incomparable sécheresse de sa femme fournit à M. de Précy un stimulant d'indignation qui lui permit de dissimuler son trouble : il mit son orgueil à paraître aussi détaché, aussi indifférent qu'elle-même; vers le soir seulement, sa mélancolie se changea en amère tristesse lorsqu'il se trouva seul dans sa chambre.

Il passa les longues heures de cette courte nuit à préparer le départ du lendemain. Le sommeil le fuyait, et puis, il trouvait une âpre volupté dont il ne voulait rien perdre, à penser que sa femme était près de lui, séparée seulement par l'épaisseur d'une porte, si près qu'il croyait l'entendre respirer. Était-ce possible qu'ils dussent être bientôt séparés? Cette femme, qui, depuis son mariage, avait été le tourment de sa vie, il sentait un déchirement affreux à l'idée de la perdre. Son imagination lui présentait à la fois toutes les séductions de sa beauté, sa grâce souveraine, certains airs de tête, certains sourires qu'il adorait, les premiers enivremens de la possession, ces heures inoubliables, ces rares momens où il avait pu se flatter d'être aimé. Il se rappelait toutes ses illusions, les beaux rêves bleus qu'il avait fait reposer sur cette tête charmante, il les retrouvait presque, dans l'intensité désespérée de ses regrets... Et mêlés à ce large flot d'amertume, comme le

limon aux eaux orageuses, mille difficultés de détail, mille fâcheuses conséquences, des tracasseries inévitables, de menus arrangemens, si méprisables qu'il en rougissait, tout à la fois, douleurs, tracas, repentirs, fondaient sur son âme en détresse. Et pourtant, quand parut le jour, il regretta cette nuit cruelle par crainte de ce qui allait suivre.

Plusieurs des invités quittaient le Mas-Ardent, en même temps que M. et Mme de Précy. Ce fut donc seulement le soir qu'ils se trouvèrent seuls chez eux, face à face, dans le petit salon, où l'on avait allumé une hâtive flambée. Ils ne s'étaient pas parlé, sauf pour des mots indispensables, depuis le moment où Lilia avait signifié son intention de quitter son mari ; l'un et l'autre sentaient qu'il faudrait d'autres paroles encore, d'autres débats pénibles avant que tout fût consommé. Herbert, énervé, intérieurement défaillant, cachait son anxiété sous un air de raideur. Debout, appuyé à la cheminée, il suivait d'un regard vague les lueurs balancées de la flamme qui seules dans ce silence pesant semblaient vivre et palpiter, puis les reportait furtivement sur Lilia. Lilia rêvait, enfoncée dans une bergère, avec une attitude fatiguée d'une grâce inconsciente, le menton dans la main, les yeux fixés sur le feu ; se souvenait-elle qu'il y avait là, près d'elle, un homme frissonnant d'angoisse, dans l'attente du premier mot qui tomberait de ses lèvres? On en pouvait douter. Aucun de ses regards n'allait vers lui. En se prolongeant, le silence, l'immobilité, devenaient un supplice.

Un domestique annonça le dîner. Un vrai repas des funérailles! Par respect humain, par un sentiment de dignité, devant la curiosité toujours en éveil des domestiques, ils échangèrent des propos insignifians, et rien n'était navrant comme ces phrases machinales, incolores, si absolument dénuées d'intérêt que parfois ils ne pouvaient achever, ayant oublié ce qu'ils voulaient dire et ne trouvant plus les mots d'usage banal dont ils avaient besoin. Quand ce fut fini, ils retournèrent au petit salon :

— Vous ne sortez pas? demanda Lilia.

— Non ;.. pas ce soir !

Ils avaient repris leurs sièges et leur mutisme. On entendait battre le balancier de la pendule dans le salon voisin et crépiter les mourantes étincelles au fond de l'âtre. Herbert fit un effort :

— Lilia, dit-il d'une voix altérée, tout est-il fini entre nous?.. N'avons-nous plus rien à nous dire?

Elle eut un soupir lassé, comme il arrive en face d'un désagrément prévu, inévitable.

— A quoi bon?.. Que feraient des paroles?.. Nous ne pouvons,

ni vous ni moi, être heureux ensemble... Chacun de nous est de trop, près de l'autre...

— Vous avez des formules terribles,.. qui semblent exclure jusqu'au regret de notre vie manquée, de notre amour profané, avili... par notre folie... N'avez-vous pas quelque remords de ce gaspillage insensé de notre bonheur?

— Notre bonheur?.. Où voyez-vous entre nous le moindre élément de bonheur?.. Avez-vous été heureux depuis notre mariage?.. Répondez sur l'honneur!.. Et qu'attendez-vous de mieux de l'avenir?..

— Je vous ai adorée, Lilia... Et si, maintenant encore, vous pouviez m'aimer...

— Aimer! s'écria-t-elle, impatiente... Comme si tout consistait à aimer... Vivre, il faut vivre d'abord, trouver les conditions essentielles à la vie avant de se bercer de félicités imaginaires... Êtes-vous disposé à sacrifier vos goûts à la paix du ménage?.. Vos habitudes, vos préjugés,.. vos humiliantes jalousies? Croyez-vous que je subirai plus longtemps cette odieuse vie de garnison, cet exil,.. cet enfouissement auquel vous m'avez condamnée? Vous imaginez-vous que je puisse le supporter encore?

Herbert se redressa froissé.

— Est-ce là ce que vous me demandez!.. Briser mon épée... Marcher à votre suite, inutile et humilié... Et quel droit avez-vous d'attendre un pareil sacrifice? que m'avez-vous donné en échange? ni amour, ni famille... Si encore j'avais un enfant!

— Toujours des chimères, s'écria-t-elle amèrement... Aux étreintes de la réalité opposer de vains regrets ou des rêves,.. se dire toujours : « si telle chose était arrivée! » ou « si telle autre n'existait pas! » Est-ce que cela remédie à la souffrance qui vous tient à la gorge? Tâchez donc une fois d'être homme et de voir froidement où nous en sommes : le désaccord, des violences, des soupçons, des querelles, une autorité importune d'un côté,.. la rébellion de l'autre... Est-il rien de plus misérable, de plus honteux?

— Pourtant nous sommes jeunes, Lilia... Si coupables et si fous que nous ayons été, si nous le voulions fermement, tout pourrait se réparer peut-être...

— Recommencer? s'écria-t-elle impétueusement, reprendre la chaîne à demi brisée?.. Non, oh! non!.. J'en ai assez des joies de l'hyménée! — Elle s'était levée et fit quelques pas avec agitation; puis d'une voix plus sourde : — Les seuls jours, depuis notre mariage, dont je me souvienne sans amertume, ce sont ceux que j'ai passés loin de vous... Pourquoi me forcer à vous dire des choses dures!

Herbert aussi était debout, très pâle.

— Il me fallait, madame, entendre ces derniers mots pour vous bien connaître... Adieu, adieu donc!

Il alla vers la porte, puis se retournant :

— Souvenez-vous seulement que l'honneur de mon nom est le seul bien qui me reste, et que je saurai le défendre,.. de près ou de loin!

Elle eut un geste hautain.

— Me croyez-vous d'humeur à prendre un maître? Pour rendre l'existence odieuse, il suffit bien d'un mari.

Sans trouver le courage de répondre, Herbert sortit du salon.

XXII.

Le lendemain, Mme de Précy quitta la maison de son mari en son absence, après avoir donné l'ordre aux domestiques de lui apprendre qu'ayant reçu une dépêche inquiétante sur la santé de sa mère, elle était partie par le premier train. Elle avait laissé pour lui un court billet : « Je vous épargne les adieux, vous m'en saurez gré. Je ne vous accuse ni ne m'excuse; je renonce à lutter. Mais, parce qu'on ne peut vivre ensemble, s'ensuit-il que l'on doive se haïr? C'est à vous d'en juger. — Lilia. »

Herbert lut deux fois ce billet, puis le serra dans le coffret où se trouvaient rangées toutes les lettres de sa femme. Il donna ensuite des ordres à ses gens avec calme, avec une précision minutieuse, comme si tous ces détails d'intérieur pouvaient l'intéresser désormais; puis, il écrivit quelques mots d'excuses aux personnes chez qui Lilia et lui avaient accepté des invitations, en adoptant le prétexte choisi par Mme de Précy, une grave et subite indisposition de sa belle-mère. Enfin il déjeuna; mais, malgré ses efforts, il ne put avaler que quelques tasses de café noir; un tumulte de pensées indistinctes et déchirantes tournoyait dans son cerveau, douloureux comme s'il eût reçu un choc extérieur violent; il ne voulait pas s'y arrêter, à ces noires pensées, il ne voulait pas les entendre et les rejetait loin, comme des créanciers importuns à qui l'on ferme sa porte...

Il parvint à se tenir en haleine, tout le jour, par une activité incessante, et le soir il erra dans la campagne déserte, jusqu'à la nuit close... Là, dans l'ombre grandissante, loin de tout regard et de toute voix humaine, enveloppé du silence compatissant de la nuit, il osa regarder en face sa destinée : — Quelle belle œuvre que sa vie! Comme il avait bien réussi! Tout s'était décomposé entre ses mains, toutes les chances favorables avaient tourné,

toutes les espérances avaient menti!.. Quelle duperie d'avoir cru à l'amour d'une Lilia... Elle l'avait épousé par respect humain, pour obéir à la coutume, qui veut qu'une femme se marie; puis, le trouvant d'humeur peu accommodante, elle était partie, leste et tranquille, sans seulement retourner la tête... C'était à lui à se tirer d'affaire comme il pourrait... Elle avait reconquis son indépendance et allait mener près de sa mère cette existence frivole et libre qui était son unique conception du bonheur... Si pourtant elle aimait ce Werther? qui sait? — Une sueur lui montait au visage et se glaçait au souffle froid de la nuit : — C'était impossible! — Pourquoi impossible?.. Il se sentait devenir fou et se hâta de regagner la maison. L'un après l'autre il parcourut les salons, où les fleurs apportées du Mas-Ardent se fanaient dans les cornets du Japon, le boudoir où, la veille, ils avaient eu ce dernier entretien, puis la chambre de Lilia, tout imprégnée du subtil parfum qu'elle composait elle-même par des combinaisons savantes et qui n'appartenait qu'à elle, et le cabinet de toilette, sanctuaire profane, dont les draperies roses et blanches voilaient à demi la baignoire de marbre; partout, il respirait ce parfum spécial, pénétrant, attardé dans ces lieux où elle ne devait plus revenir. Lentement alors, il pénétra dans la pièce voisine, sans parfum ni souvenir, celle-là; et, debout sur le seuil de cette chambre destinée à l'enfant, au fils désiré, dans l'orgueil joyeux de ses espérances, il éleva la lampe, pour en mieux voir la froide nudité, le néant plus triste que la mort...

Alors, incapable de supporter l'assaut des pensées qui le pressaient, l'étouffaient, il s'enfuit et rentra dans la chambre de sa femme, où du moins il retrouvait des vestiges de vie... Il ouvrit les meubles, les tiroirs, éparpillant les objets sans intention ni curiosité, mais trouvant un plaisir à détruire l'harmonie menteuse de ces choses, dont l'ordre accoutumé semblait promettre le retour de l'absente. Il foulait aux pieds les rubans, les gants, les dentelles; un mouchoir froissé, tout imprégné de cette irritante odeur qui le poursuivait et le grisait, il le déchira, l'alluma à une bougie et le jeta dans la cheminée : — Rien d'elle, pensait-il, qu'il ne reste rien de cette femme étrangère.

Il la revoyait en cette matinée d'hiver, à Saumur, où elle avait passé à cheval, devant lui, comme une figure de féerie, dans un tourbillon d'étincelles et de poussière ensoleillée. Oh! ce jour de la première rencontre, cet anneau initial de la chaîne fatale, avec quelle âpre rancune il s'en souvenait! Comme il se rappelait chacun des pas faits ensuite avec tant d'insouciance vers sa destinée! Rayer ce jour,.. un seul jour, et tout changeait peut-être... Il se

jeta dans un fauteuil, et, la tête appuyée sur le lit de Lilia, il se laissa glisser dans des rêvasseries où les réminiscences du passé alternaient, en une sorte de riposte ironique, avec les dégoûts amers de l'heure présente; et, parmi ces longues pensées tournantes et fuyantes qui l'enveloppaient comme un lourd filet et l'oppressaient, il acheva sa nuit dans une somnolence agitée de cauchemars. Vers le matin, il rêva que Lilia entrait dans la chambre en souriant et lui disait : « Oublions tout et soyons heureux! » Il lui tendait les bras dans un transport, mais il n'embrassait qu'une vapeur épaisse et âcre, d'où sortait un rire d'ironie méprisante. Il s'éveilla, frissonnant d'horreur, et s'aperçut qu'il grelottait. Le froid l'avait saisi; la lampe s'éteignait avec un crépitement sec et une fumée nauséabonde qui le prenait à la gorge. Le jour commençait à paraître.

Il passa dans sa chambre et s'occupa des mesures à prendre pour faire parvenir, par la voie la plus prompte, à Mme de Précy les objets qu'elle avait laissés en arrière; il écrivit à son notaire pour que la fortune qu'elle avait apportée en dot lui fût restituée intégralement, prenant à sa charge, sur son mince patrimoine, les dépenses excessives faites en commun. Cette liquidation ruineuse était la revanche de son orgueil; il ne voulait rien lui devoir que le malheur de sa vie. Il se répéta plusieurs fois cette formule, où il trouvait une sorte de satisfaction. A quelques jours de là, il reçut une lettre de sa belle-mère, gémissante avec emphase, solennelle et bonasse; dans une intention conciliante, elle faisait le panégyrique de sa fille et d'elle-même, et, comme conclusion de son discours, elle espérait qu'Herbert reconnaîtrait un jour la folie et l'injustice de ses procédés et se trouverait heureux de reprendre sa place aux pieds de la femme supérieure et adorable qu'il méconnaissait; suivaient quelques adjurations au nom de la morale divine et humaine et les bénédictions d'une mère qui n'avait pas cessé de le considérer comme son fils bien-aimé. Cela durait quatre pages. Herbert aurait pu les réciter d'avance, car l'affectueuse banalité de Mme de Montevant n'avait pour lui ni détours ni mystère. Avec les quatre pages de cette homélie, il alluma une grosse pipe qui ne s'était pas depuis longtemps trouvée à pareille fête.

Les jours qui suivirent furent remplis par une foule de soucis matériels, et surtout par la préoccupation de cacher à la malignité publique la catastrophe lamentable de sa vie intime. La dissimulation imposée, le mensonge de la maladie de sa belle-mère qu'il fallait soutenir, l'obligation de répondre aux questions sans se trahir, lui furent une source de petites tortures humiliantes qui l'amenèrent à vivre presque entièrement seul : c'est alors qu'un

ennui formidable s'abattit sur lui; il avait été jusque-là soutenu, en quelque sorte, au-dessus du vide, par la nouveauté aiguë de la situation, par la nécessité de trancher certaines questions de détail, d'arrêter certaines résolutions, par tout ce qui le remettait sans cesse en présence avec la pensée de Lilia; mais, quand tout fut réglé, que les heures et les jours eurent pris un cours régulier, et que commença ce tête-à-tête avec lui-même qui devait être désormais son sort, il s'épouvanta. Que faire! Il aurait voulu imaginer quelque plaisir violent et nouveau qui lui fît oublier la flétrissure de son cœur déçu. Se figuraient-elles, cette Lilia et sa mère, qu'il allait vivre, pénitent et morfondu, dans l'abandon où elles le laissaient? Il rêva de joies excessives, prohibées, de quelque aventure retentissante, dont le scandale arriverait jusqu'à elles. Il songea à s'afficher avec des actrices ou quelque dame haut cotée dans le monde de la galanterie parisienne. Mais lui restait-il seulement assez d'argent pour cela?.. Et puis l'impossibilité d'atteindre Lilia au cœur, d'obtenir d'elle autre chose que de l'indifférence, le décourageait, et toutes ces contrefaçons de l'amour, la volupté à froid, l'écœuraient. C'est en vain qu'il s'efforçait d'amorcer son imagination, il ne ressentait qu'un invincible dégoût... Le jeu? C'était bon pour quelques heures oisives; il n'y apportait pas de passion...

Un soir, il se fit donner un flacon d'eau-de-vie, pensant que dans l'hallucination de l'ivresse, dans le mensonge du rêve, il trouverait peut-être des délices inconnues. Il se versa un plein verre et le but; il n'était pas coutumier de pareils exploits et l'activité de son cerveau s'en accrut prodigieusement; il prit un second verre, puis un troisième. A mesure qu'il buvait, il lui semblait être soulevé de terre et comme allégé de tout poids spécifique; des idées riantes voletaient autour de lui, les difficultés s'évanouissaient par miracle, il n'en restait plus trace; les impasses s'ouvraient sur des perspectives enchanteresses... Un bien-être allègre et chaud circulait dans ses veines, et des images voluptueuses que, un instant auparavant il rejetait avec répugnance, flottaient lascives et molles dans la fumée capiteuse du tabac... En cette illusion croissante, sa maison déserte s'emplissait d'êtres inconnus, d'une foule anonyme où il ne voyait que des amis, vers qui le portait une effusion de sympathie, avec des paroles de bienveillance, de miséricorde... Puis, peu à peu, les figures devenaient indistinctes, brumeuses, les désirs ébauchés commençaient à le fatiguer par leur succession confuse, les riantes visions se fondaient en un chaos... Puis, sa tête pesamment s'abattit, il ne put la relever... Des coups sourds, redoublés, heurtaient ses tempes; un vertige le prit, puis une stupeur,.. un sommeil de plomb.

XXIII.

Il est dur de se réveiller, quand on a perdu l'estime de soi-même; le jour est ennemi aux consciences humiliées. Ce malaise, ce déplaisir physique et moral, qui suivent les grandes défaites prirent plus d'âcreté par le souvenir de M. de Montévant dont Herbert croyait voir le grand spectre déséquilibré et trébuchant le suivre pas à pas. Allait-il tomber dans cette dégradation?

Une autre pensée aussi le mettait au supplice : la nécessité d'un contact journalier avec Werther; cette épreuve lui avait été jusqu'alors épargnée, le commandant ayant fait une absence d'une dizaine de jours. Mais il allait revenir, et le jeune lieutenant ne pouvait supporter l'idée de reprendre les rapports subordonnés inévitables. Il se décida à écrire à un officier supérieur qu'il connaissait au ministère de la guerre, pour solliciter la faveur d'être envoyé au Tonkin ou dans quelqu'une de nos colonies; il s'attacha à cet espoir d'une délivrance prochaine, d'un voyage lointain et des chances heureuses ou fatales de la guerre.

Il était un soir au cercle militaire avec le duc de La Roche-Landry, qui s'était arrêté à Tarascon pour revoir ses anciens camarades d'école et Paul d'Outreys, et se trouvait engagé dans une discussion animée sur la nouvelle organisation de l'armée lorsqu'il aperçut Werther, qui se dirigeait de leur côté de ce pas noble et balancé dont l'élégance un peu étudiée avait le don, depuis quelque temps, de l'exasperer. Bien décidé à l'éviter, il attendait l'occasion de se retirer; mais, justement Werther, arrêté au passage par des amis, barrait la porte de sortie du petit salon où ils se tenaient. Herbert entendit qu'on le complimentait sur son mariage avec Mme d'Amblicourt, dont le bruit avait couru de nouveau; il s'en défendait, négligemment, en homme sûr de vaincre à son heure et à son gré et qui n'a nulle hâte : il entendit encore qu'on le plaisantait sur sa récente absence, comme si l'on y supposait quelque galant mystère, et il laissait dire avec bonne humeur. Était-ce une illusion?.. il parut à Herbert que Werther le regardait en dessous, tout en caressant sa moustache, et qu'il souriait... alors, comme un trait de foudre, la coïncidence de son mystérieux voyage avec le départ de Mme de Précy le frappa d'un coup si violent, qu'instinctivement il chercha un appui pour se soutenir. — Je deviens fou, se dit-il : c'est absurde, impossible! — Mais d'étranges pensées l'agitaient, ses yeux luisaient, fixement arrêtés sur Werther, qui s'était approché et recommençait la discussion dont il avait de loin entendu quelques mots. Il avait tendu la main à Herbert, qui avait laissé

tomber sur les siens ses doigts glacés sans répondre à son étreinte; le commandant ne l'avait pas remarqué sans doute, car il semblait à l'aise et fort calme en reprenant contre Paul d'Outreys et M. de La Roche-Landry les argumens qu'avait défendus Herbert un instant auparavant. Celui-ci se taisait maintenant, tout à sa haine, incapable de s'éloigner à cette heure ni de reculer d'un pas. A plusieurs reprises, Werther s'était adressé à lui sans le faire sortir de son mutisme. Enfin, sur une interpellation directe, il se trouva forcé de répondre; il se prit alors à contredire le commandant, fournissant des raisons, avec une extrême et agressive animation, contre sa propre opinion. Le duc de La Roche-Landry et Paul d'Outreys le regardaient stupéfaits, ne comprenant rien à cette volte-face inattendue.

— Tout à l'heure, toi-même,.. tu disais...

Il s'obstinait, se montait peu à peu; d'Outreys l'avait une ou deux fois poussé du coude, en manière d'avertissement; soin inutile! il avait perdu pied et roulait vers l'abîme, exaspéré par le calme de Werther, sa tranquille assurance, le seul son de sa voix détestée. Un dernier effort de raison le faisait se raccrocher encore aux formules de déférence réglementaires, démenties par l'âpreté sifflante du ton, la tenacité sèche et froidement violente de sa contradiction. En lui-même, il pensait : — L'a-t-il suivie?.. Étaient-ils ensemble... Se sont-ils entendus pour se jouer de moi?.. Lâche! lâche!.. Il a souri tout à l'heure, en me regardant; pourquoi?.. Que signifiait ce sourire?.. Un bouillonnement intérieur lui coupait la respiration; les yeux ardemment fixés sur Werther, toutes ses pensées le soufflétaient : « Lâche! misérable! »

— Mon commandant, disait d'Outreys continuant la discussion, malgré l'autorité de votre opinion en ces matières, je vous répondrai ce que je disais tout à l'heure à de Précy, qui m'opposait le même argument...

Herbert se redressa violemment : — Moi?.. j'ai dit cela?.. Tu n'as pas compris un mot de ma pensée... Jamais je n'ai soutenu de pareilles âneries...

Une stupeur suivit... Cet inconcevable oubli de toutes convenances, cette brutalité étaient si extraordinaires que Werther ne put croire à une injure intentionnelle.

Sèchement et avec une rougeur subite au visage, il dit :

— Dans le feu de la discussion, M. de Précy n'a pas remarqué que je soutenais précisément l'opinion qu'il vient de qualifier avec une verdeur,.. par trop juvénile...

Très pâle, d'un ton bref, un peu haletant, Herbert répondit :

— Je suis désolé,.. mon commandant;.. par malheur, je n'ai qu'une seule façon d'apprécier... certaines choses.

— Quel que soit votre sentiment, monsieur, reprit le commandant en élevant la voix, vous devez retirer une expression offensante,.. et ne pas m'obliger à vous rappeler le respect dû à mon grade.

Les lèvres d'Herbert tremblaient : — Ce serait y faire appel mal à propos,.. quand on oublie cette différence de grade si facilement en d'autres circonstances.

Blêmes, les yeux dans les yeux, les deux hommes se regardèrent avec une gravité terrible.

— Que voulez-vous dire?..

— Je vous l'expliquerai, quand il vous plaira,.. monsieur... Demain, j'aurai cessé d'appartenir à l'armée et je me tiendrai à vos ordres... Vous saurez que je ne suis pas de ceux qui s'abritent derrière leurs galons, pour outrager impunément,.. qui ne peut se défendre... Dans une heure, ma démission sera aux mains du colonel.

Il tourna les talons et sortit. Cette scène avait été si rapide,.. si étrangement violente, que ni d'Outreys ni le duc de La Roche-Landry n'avaient eu le temps d'intervenir.

— Est-il ivre,.. ou frappé de folie? demanda Werther.

— Il faut qu'il soit malade ; je ne l'ai jamais vu ainsi, disait le bon d'Outreys, désolé et malheureux... Évidemment, il ne se possédait pas.

— Je ne le reconnais plus, ajouta La Roche-Landry... je l'ai toujours connu si soucieux des convenances,.. si peu querelleur...

— Messieurs, reprit Werther, que le sentiment de ses torts envers son jeune lieutenant rendait plus clairvoyant et portait à l'indulgence,.. M. de Précy n'était visiblement pas en état tout à l'heure de mesurer la portée de ses paroles... J'attendrai jusqu'à midi, demain, les excuses qu'il me doit et qu'il ne peut me refuser... Il serait trop malheureux que l'armée fût privée d'un bon officier pour un coup de violence inexplicable. Allez le trouver, mon cher d'Outreys, et faites-lui entendre que je suis disposé à oublier ce qui s'est passé, comme je vous prie de l'oublier vous-mêmes, messieurs, puisque le bonheur a voulu que cet absurde emportement n'ait eu d'autres témoins que vous et moi... Je peux compter sur votre discrétion, n'est-ce pas?

Paul d'Outreys se hâta de rejoindre Herbert, mais il se heurta à une résistance inflexible.

— Oui, sans doute, j'ai perdu la tête et je me suis emporté : c'est absurde!.. Je n'avais pas fait dix pas au grand air que j'étais furieux de ma sottise... Mais, que veux-tu?.. je suis nouveau-venu au régiment... je ne me suis jamais battu... Ce Werther, au con-

traire, est un duelliste célèbre... et heureux... Il croira que j'ai peur. Tu sens bien cela, mon vieux camarade,.. que je n'ai pas le droit d'avoir de la raison et du bon sens...

— On a toujours le droit d'avoir de la raison et du bon sens... Puisque tu reconnais que tu as eu tort!..

— Faire des excuses?.. y songes-tu?.. A ce fat prétentieux!

— S'il s'agissait d'un duel dans des circonstances ordinaires... à égalité de risques,.. je te laisserais aller... Mais quitter l'armée... sacrifier ton avenir...

— C'est dur,.. j'en conviens,.. dit Herbert avec émotion... Qu'y faire?.. Le vin est tiré... il faut le boire, tout amer qu'il est.

— C'est de la démence!.. Se prendre à la gorge, quand on est d'accord,.. car enfin, il n'y a pas à dire,.. vous étiez d'accord au fond... Tu lui as cherché une vraie querelle d'Allemand.. A moins pourtant, ajouta-t-il gravement et en baissant la voix, qu'il n'y ait quelque motif grave... quelque cause inavouée.

Herbert rougit en détournant la tête...

— Rien, dit-il d'une voix sourde;., vous avez tout entendu... je... je n'ai jamais eu aucun démêlé avec le commandant... Pure affaire de nerfs, ajouta-t-il en essayant de sourire... Il y a longtemps que la figure de cet animal-là me déplaît et que je me retiens de le lui dire... Et puisqu'il me faut briser mon épée, je ne serais pas fâché de lui en laisser quelques pouces dans le ventre... en souvenir...

D'Outreys lutta quelque temps encore, sans insister sur les causes d'une animosité qu'il sentait implacable, sous le sang-froid étudié d'Herbert.

— N'insiste pas, mon brave d'Outreys,.. tu regretterais de gagner ta cause,.. la cause de la sagesse et de la prudence... Il y a des fatalités, vois-tu... J'ai toujours méprisé le duel, et me voilà forcé d'agir comme un matamore.., Je n'avais dans la vie qu'une passion : être soldat, et je vais quitter l'armée... ainsi va la destinée!

XXIV.

Ce ne fut pas sans déchirement qu'Herbert écrivit sa démission. La surprise fut grande parmi ceux qui le connaissaient; on attribua cette détermination à l'influence de la comtesse de Précy qui décidément abhorrait la province et voulait vivre à Paris; Herbert n'y contredisait pas. La perspective d'un duel prochain lui déguisait du reste en partie la grandeur de ce sacrifice; son esprit allait au plus pressé. L'avenir? y aurait-il un avenir pour lui? Non pas qu'il nourrît des pressentimens funèbres, bien au contraire;

mais il ne pouvait se cacher à lui-même cet aléa inquiétant, ce fossé ténébreux qu'il fallait d'abord franchir avant de regarder au-delà.

Les préliminaires de la rencontre furent longs; la nécessité de la tenir secrète rendait difficile le choix des témoins; on décida que le duc de La Roche-Landry serait le témoin de Werther et d'Outreys celui d'Herbert; on devait au dernier moment prendre sur le terrain même deux étrangers, les premiers venus. Il fallut se résigner à mettre dans la confidence le chirurgien du régiment, dont la discrétion était certaine.

Le lieu choisi fut un petit hameau du pays cévenol que connaissait le commandant Werther; il se souvenait d'y avoir fait un dîner champêtre dans une clairière au milieu des bois. Il fallut prendre ensuite un jour qui convînt à tous; on choisit un dimanche. Tous ces délais, Herbert les employa à mettre en ordre ses affaires. Il écrivit à son oncle et à Lucy deux lettres pour le cas où il serait tué. Le mariage de sa cousine était enfin décidé et le jour seul restait encore incertain : « Tu seras le premier averti, lui mandait son oncle. Tiens-toi prêt vers les premiers jours du mois prochain; nous te voulons, nous avons besoin de toi. »

Le mois prochain! Où serait-il alors?.. Il eut un éclair de joie méchante à l'idée que sa mort pourrait mêler des pleurs aux tendres émois de la nouvelle épousée. Mais il étouffa ce mauvais sentiment et de ces pages qui pouvaient être un adieu, il fit une tendre et virile confession de ses torts envers elle, il lui dévoila les contradictions et les faiblesses de son cœur en même temps que l'inaltérable profondeur de son attachement. Le nom de sa femme n'était pas même prononcé. Tous ces préparatifs funèbres ne lui déplaisaient pas; il y trouvait une douceur pathétique et l'image de la mort, qui voletait autour de lui, donnait à ses pensées une noblesse, à la moindre de ses actions une solennité et une mélancolie qui l'intéressaient à lui-même. Il se sentait devenir meilleur, et par l'imagination, il s'élevait déjà dans les sphères supérieures de la miséricorde et d'un pacifique détachement. Par un singulier phénomène, sa haine contre Werther avait faibli à partir du moment où il avait pu la lui jeter au visage. Il ne croyait pas, d'ailleurs à la culpabilité de sa femme. Il avait même entrepris un jour de lui écrire en prévision de sa mort; à la réflexion, il n'en fit rien. Si je suis tué, pensait-il, elle me méprisera, et loin de s'attendrir, se félicitera d'être débarrassée d'un maladroit qui se laisse embrocher comme une alouette... Ne m'a-t-elle pas dit autrefois qu'elle aimait les victorieux?

Il déchira la page commencée.

La veille du jour fixé, il partit seul, le soir, pour la petite station rustique où d'Outreys devait le rejoindre le lendemain. Il s'installa dans l'angle d'un wagon, à côté de deux jeunes mariés, trop occupés de leurs joies nouvelles pour gêner ses méditations. Elles étaient de nature grave, sinon triste et ressemblaient à un examen de conscience. Moins préoccupé du lendemain que de l'enchaînement des causes qui l'avaient amené à ce point critique où tout pouvait finir brusquement pour lui, il s'interrogeait sur la part qu'il avait eue dans ce désastre de sa destinée... Qu'y avait-il en lui qui le poussait toujours du côté funeste, contre son intérêt, contre ses désirs mêmes?..

Où trouver, où prendre le vrai coupable dans la complexité instable de son être toujours agité?.. Était-ce sa volonté changeante et passionnée? ou sa raison incertaine? ou son cœur livré tour à tour à des langueurs sans cause et à des exaltations également inattendues, inexplicables? Qu'est-ce donc qui faisait l'unité de cet être multiple?.. Qu'était-ce que la vie, ce lien fragile que l'épée de Werther pouvait rompre demain, et que resterait-il alors de ces forces un instant groupées, de ces mobiles états de conscience réunis en faisceau? Rien que des combinaisons chimiques en dissolution? Était-ce possible? Il essaya en vain de se figurer le néant, le non être...

Par les fenêtres du wagon, il voyait le glorieux soleil s'abaisser à l'horizon et noyer dans une clarté blonde la pacifique étendue des champs, les chaudes enluminures des feuillages d'automne, la maturité savoureuse des vendanges. Des femmes, des enfans, causaient ou jasaient sur le seuil des maisons... Un chasseur sifflait gaîment, le fusil sur l'épaule, son chien sur les talons... Et dans l'ombre du wagon, les jeunes mariés causaient très bas, avec des chuchotemens qui ressemblaient à des baisers. Tout parlait de la joie de vivre, du bienfait d'exister... Le déclin même du jour, cette sorte de sommeil des choses, avait la sérénité de la force d'une activité qui se repose; il travaillait en vain à comprendre un état qui ne serait ni le repos ni le mouvement; sa psychologie s'y embrouillait. « Et pourtant on meurt, que diable! pensait-il; j'ai vu mourir. » Mais sa vie à lui, cette vie dont il sentait les chauds effluves, cette activité pensante, ces sensations fines et multiples, cette faculté de jouir ou de souffrir, cette sympathie qui à des degrés divers l'unissait aux êtres, aux choses même inanimées, que tout cela pût se dissoudre, s'anéantir en un instant, cela lui semblait impossible à concevoir... Tout son être répugnait au néant.

Pourtant, il ne tenait pas à la vie, et ces problèmes s'agitaient en son esprit avec plus de curiosité impartiale que d'angoisse.

Le train s'était arrêté. Herbert descendit et se fit conduire à l'auberge où il devait passer la nuit. Dans l'unique salle basse, des buveurs chantaient, crachaient, se querellaient, au milieu d'une atmosphère épaissie par la fumée des pipes et l'odeur nauséabonde des graisses frites et de l'eau-de-vie. Sur un bout de table mal essuyée, on lui servit un repas plus que rustique. Après les graves pensées qui l'avaient occupé, le choc de la vie brutale lui fit horreur.

Devant cet étalage des plus bas appétits, cette cynique régalade, sans gaîté vraie, dans la puanteur et le bruit, il se demanda ce qu'il y avait de commun entre ces hommes et lui? N'était-il pas un même être fait de chair et de sang? N'avaient-ils pas comme lui des organes pour voir, pour comprendre, pour sentir? Un cœur ne battait-il pas au fond de leurs poitrines et ne devaient-ils pas un jour être réduits comme lui en une même poussière?.. Dans un coin obscur de la salle fumeuse, deux gars, l'œil allumé, se disputaient la fille d'auberge; il voyait les gestes, entendait les propos rebutans. Cette Margoton, avec son trémoussement effronté, ses grossières provocations, se pouvait-il qu'elle fût de la même essence que la fière Lilia ou que cette pure et céleste Lucy dont l'image lui était en ce moment si présente? N'y avait-il entre elles qu'un degré différent de culture, quelques bribes de grammaire ou d'histoire entassées dans un cerveau d'enfant et les artifices d'une couturière? Réduit à cette bestialité, qu'était-ce que l'amour? qu'étaient-ce que les passions de la jalousie et les drames du cœur? Et valait-il la peine de risquer une vie sur cet enjeu? Il était pris de pitié et de dégoût, pénétré du sentiment de l'insignifiance et de la vulgarité de tout.

Il se leva et sortit, avec une hâte de se retremper au souffle pur de la nuit, au contact de la noble nature. Au hasard, il marcha le long des chemins qui grimpaient autour du village, parmi les vignes étagées sur les coteaux. Onze heures sonnèrent lentement égrenées du haut du clocher et machinalement, comme s'il obéissait à l'appel, Herbert se dirigea vers l'église. Un porche rustique protégeait la porte principale et deux bancs de pierre s'y allongeaient parallèlement; il s'assit dans l'ombre projetée par la toiture basse. La lune montait lentement, se dégageant toute rouge d'un bois épais d'où elle semblait sortir, et bientôt sa rondeur incomplète vogua dans le ciel sans nuages. Peu à peu autour de lui s'éclairèrent les tombes du cimetière, les pierres blanches et les croix noires, quelques-unes déjetées à droite et à gauche, comme prêtes à tomber. Il se représenta le coin de Bretagne où sous ce même rayon de clarté sidérale reposaient les deux êtres vénérés

qui l'avaient le plus chéri. Un attendrissement le gagna. Et dans le recueillement auguste de la nuit et du silence, les souvenirs réveillés de sa religieuse enfance lui représentèrent avec force la précision redoutable des enseignemens de la foi : « Tu ne tueras pas. » La loi divine, d'accord avec les lois humaines, se dressait devant lui : « Tu ne tueras pas. » Le crime,.. le meurtre; mots terribles ! Comme en une vision sanglante, il lui sembla voir un cadavre étendu. Il s'enfuit avec une sensation d'épouvante.

La vision le suivit si torturante qu'il se surprit un instant à chercher quelque formule d'excuse, de conciliation qui pût sauvegarder sa dignité et le soustraire à l'horrible nécessité d'attenter à la vie d'un homme...

Mais toutes les voix de l'orgueil humain s'ameutèrent, lui criant qu'aussi bien que la guerre, le duel est imposé par les mœurs; que les lois de l'honneur veulent être obéies. Tous les raisonnemens accoutumés et les sophismes étouffèrent le doute de sa conscience. De quoi s'agissait-il après tout? De prouver qu'il n'était ni une dupe ni un lâche, et de montrer à l'homme qui l'avait offensé de quel prix il estimait l'honneur... Il triompha de ce scrupule, rentra à l'auberge, et comme il était las, il s'endormit.

Le bruit d'une voiture s'arrêtant sous sa fenêtre le fit brusquement tressauter le lendemain, et presque aussitôt il vit entrer d'Outreys, et le chirurgien du régiment. Ils avaient l'air soucieux et leurs visages assombris firent à Herbert une impression extrêmement pénible ; rien ne lui avait donné un sentiment aussi vif de la gravité de ce qui allait se passer. Il aurait voulu trouver ses amis plus rassurés et plus rassurans. Tout en s'habillant à la hâte, il s'efforça de réagir par un air de légèreté :

— Je crois que nous ne nous ferons pas grand mal, dit-il en souriant... quelques passes élégantes au soleil levant...

— Oui, oui; tout ira bien, dit le chirurgien.

— Surtout ne t'emballe pas, s'écriait d'Outreys excessivement ému; sois calme... Prends ton temps.

— Avez-vous tiré avec le commandant? demandait le chirurgien.

— Non,.. jamais.

— Diable!.. il est fort,.. très fort.

Alors chacun d'eux se mit à lui donner des conseils, à lui indiquer des coups, pendant une courte réfection qu'ils prenaient dans la salle basse encore souillée et empuantie par les buveurs de la veille. Le chirurgien seul mangeait vivement, méthodiquement, en homme à qui les tragédies ne font perdre ni le sang-froid ni l'appétit. Herbert écoutait les avis, suivait de l'œil docilement les passes

qu'on lui indiquait, disait : Oui, oui, machinalement, avec une hâte de partir et d'arriver vite au bout de l'événement.

Ils montèrent dans la carriole préparée pour eux et s'acheminèrent vers l'enclos désigné... Un char à bancs les précédait de quelque cent mètres ; on y pouvait distinguer la haute taille de Werther, le duc de La Roche-Landry et deux paysans qui servaient de guides et devaient en même temps servir de seconds témoins. A partir du moment où l'équipage de l'adversaire fut aperçu, personne ne parla plus.

Une bande rouge à l'horizon annonçait le lever du soleil et de petits nuages, légers comme des plumes sur le fond gris perle du ciel, se coloraient de teintes roses et orangées.

Herbert, fatigué de pensées, les contemplait avec un plaisir attendri : ce jour qui commençait allait être pour lui le dernier peut-être. De son coin, d'Outreys regardait son ami, robuste et mince, sa jeune tête pensive, et renfonçait à grand'peine de grosses larmes dont il rougissait.

On arriva à une ferme. Les quatre hommes attachèrent leur carriole près du char à bancs vide et suivirent les traces de Werther et de ses témoins, qui, connaissant le terrain, marchaient en avant. Les deux petites troupes traversèrent une prairie toute blanche de l'épaisse rosée de l'automne, et, arrivées dans une clairière, au milieu d'un bois de sapins, on s'arrêta. Après une tentative d'accommodement faite pour la forme, le terrain et les épées mesurées, le signal fut donné.

Un premier assaut n'eut pas de résultat; Werther attaquait mollement, avec le désir évident de ménager son adversaire, qui parait et ripostait avec calme. Evidemment, aucun des combattans n'était animé de sentimens violens. A la seconde reprise, le désir d'arriver à un résultat précipita les coups. C'était Herbert qui attaquait avec vigueur, et le commandant, très maître de lui, se couvrait de son épée, attendant le moment favorable pour toucher légèrement son adversaire... Le combat cependant durait depuis plusieurs minutes et Herbert commençait à se fatiguer, il devenait nerveux; malgré les sages recommandations du bon d'Outreys, il était visible qu'il s'emballait. Ses tempes battaient, sa vue se troublait ; la pointe de l'épée de Werther lui causait un agacement insupportable ; elle semblait se décupler; frappée par les rayons du soleil levant, il la voyait étinceler partout à la fois, à droite, à gauche, en haut, en bas. Il parait au hasard maintenant, sans méthode, sans calcul, possédé de la rage d'en finir à tout prix... Il se fendit violemment, obligeant Werther à rompre, s'élança de nouveau et tendit le bras droit et raide... Il lui sembla que son arme

s'embarrassait, devenait lourde, qu'elle lui échappait de la main et cependant l'entraînait; il eut la sensation d'un effondrement subit, comme si le sol s'entr'ouvrait à ses pieds, et il s'abattit d'un bloc, la face en avant.

XXV.

Une rumeur puissante et confuse de branches froissées qui cinglent l'air, de graviers, de feuilles sèches qui s'abattent sur le sol et sur le toit avec la sonorité grêle d'une ondée, le craquement des charpentes sous l'haleine sifflante du vent, ce fut cette voix multiple de l'ouragan qui lentement, lentement, secoua la torpeur où Herbert gisait engourdi, et peu à peu réveilla le sentiment pénible de l'existence. Comme une lueur indécise qui pénètre au fond d'une cave, une sensation sourde, vacillante, se fit jour péniblement dans son cerveau encombré de ténèbres; des impressions lointaines, les premières nées dans sa mémoire, émergèrent des brouillards hallucinés de la fièvre. Il crut entendre la grande lamentation de la tempête bretonne; ce n'était pas une pensée ni même une image, ni rien de coordonné et de réfléchi, mais une simple stimulation à vivre, venue du dehors avec les aigres clameurs du mistral où son oreille retrouvait des vibrations familières; et comme sous la caresse d'un chant de nourrice, ses nerfs se détendaient, assouplis au souffle berceur de la bourrasque.

Longtemps tout son être faible se concentra dans cette languissante velleité de vivre. Un instant, ses yeux s'ouvrirent, puis se refermèrent blessés par la pointe acérée d'un vif rayon de jour... Lentement, craintivement, ils s'ouvrirent de nouveau et scrutèrent longuement des choses inconnues, bizarres, dont ils ne parvenaient pas à déterminer la nature ni les formes; c'étaient des poutres grossières enchevêtrées, une toiture écrasée, des chapelets d'oignons, des citrouilles dont les faces blafardes luisaient, des gerbes d'herbes sèches et suspendues au travers de tout cela, des étoffes drapées et flottantes que secouaient les rafales, comme s'il eût été en plein air. Il lui fallut plusieurs heures pour discerner toutes ces choses et leur donner des noms; et le rapprochement de ces objets divers ne lui causait ni étonnement ni curiosité; son esprit ne faisait nul effort pour se rendre compte et relier les faits, et cette vision toute physique suffit à l'accabler... De fatigue, à plusieurs reprises, il s'endormit. Mais pendant ce sommeil, un travail latent s'accomplissait, inconsciemment le cerveau agissait; au réveil, un certain nombre d'idées se débrouillaient confusément. D'abord, il savait, par je ne sais quel subtil instinct, qu'il n'était pas

en Bretagne; et par une reviviscence sourde des choses passées, il savait aussi que des événemens graves, extrêmement douloureux, avaient eu lieu, sans qu'il pût en ressaisir le moindre lambeau dans le vide de sa mémoire ; mais la certitude de ce malheur inconnu l'oppressait, et devenait de plus en plus tyrannique à mesure que le jour baissait et que disparaissaient avec lui les points de repère où s'appuyait son attention défaillante pour ne pas se perdre dans le rêve et les chimères de la fièvre.

L'obscurité était venue, sauf en un point où une faible lueur vacillante, une veilleuse sans doute, promenait sur les poutres et le toit, les citrouilles et les oignons, des reflets agités. Le mistral était tombé, et dans le silence, tout près de lui, se faisait entendre un bruit singulier, tantôt sourd, tantôt sonore, coupé de modulations étranges, de reniflemens grotesques. Il lui fallut du temps avant de reconnaître le ronflement d'une personne endormie. Et quand il s'en fut rendu compte, il en conçut une si violente fureur qu'il fit un bond pour s'élancer hors du lit ; mais il ne parvint même pas à soulever sa tête, et une douleur aiguë le cloua immobile. Il essaya d'appeler et ne put que gémir faiblement. Et, comme sans doute la fièvre hantait encore son cerveau, il s'imagina qu'il était lié, garrotté, muré, enterré vif peut-être ; l'horreur de cette pensée suspendit les battemens de son cœur. Il s'évanouit.

Un temps indéterminé pour lui, plusieurs jours, s'écoulèrent, pendant lesquels il végéta dans une torpeur somnolente, coupée de courts réveils pendant lesquels il se livrait à des investigations laborieuses et enfantines. Une vieille femme le soignait et un médecin le visitait chaque jour. Il apprit par eux qu'il avait été blessé à la gorge, qu'on avait désespéré de sa vie, qu'il avait perdu tant de sang qu'on s'étonnait qu'il en restât encore une goutte dans ses veines. On l'avait déposé dans une sorte d'appentis ou grenier à foin, arrangé vaille que vaille à la hâte, et il y devait rester jusqu'à ce qu'il pût être transporté ailleurs sans danger. Il apprit tout cela avec un mélange de curiosité et d'indifférence, comme s'il s'agissait de l'histoire d'un étranger. Il aimait qu'on lui parlât, mais ne s'intéressait à rien, sauf au bol de lait qu'on lui apportait à certaines heures et à un chien de ferme, inculte et hérissé, qui l'avait pris en affection, se couchait au pied de son grabat et le regardait longtemps de ses bons yeux embroussaillés de longs poils rudes avec une sympathie qui lui donnait envie de pleurer.

Un jour, il vit entrer son ami d'Outreys. Ce fut un transport ; puis, soudain, en un flot tourbillonnant, la mémoire lui revint avec la présence de son ami, et toute sa vie passée se déroula à ses yeux.

— Lilia! s'écria-t-il d'une voix rauque, déchirante, et ce nom lui causa une inconcevable souffrance...

Il reconnut ce point fixe obscur et douloureux, cette chose abominable qu'il avait oubliée, dont l'impression subsistait indistincte dans le fond le plus secret de son être... C'était là le mal, la blessure envenimée et profonde.

— Tu m'avais enjoint, lui expliquait d'Outreys, de n'écrire à Mme de Précy qu'au cas où tu mourrais... Tu vis,.. tu es sauvé, grâce à Dieu, et je me félicite bien d'avoir laissé ta femme dans la plus entière sécurité... Elle ignore tout... et s'inquiète seulement, peut-être, de ton silence...

— A-t-elle écrit? demanda le blessé avec un regard ardent.

— Je t'apporte toutes les lettres arrivées pour toi... Il y en a de Paris...

Herbert les avait saisies, les approchait de ses yeux affaiblis et les rejetait sans les ouvrir. Toutes étaient indifférentes. Il n'en retint qu'une seule, qu'il appuya longtemps sur ses lèvres; mais celle-là ne venait pas de Paris.

Pendant ce temps, d'Outreys lui racontait le duel, « un terrible coup fourré; » son épée avait atteint Werther au poumon droit, tandis que lui-même avait la gorge traversée. — Et Werther? — Il n'était pas mort, mais n'en valait guère mieux; on l'avait rapporté à Tarascon, où le chirurgien le soignait « pour une chute de cheval, » disait-on. Le secret de la rencontre avait été fidèlement gardé. Dans le public, on croyait Herbert à Paris près de sa femme, que l'on continuait de rendre responsable de sa démission...

Chacun des mots de son ami lui remettait au vif toutes ses peines; tout pour lui n'était que ruine et abandon. Il ne lui restait rien; sans famille, sans avenir, affaibli, malade, de quoi lui servait-il de vivre?.. Le plaisir physique de renaître, la satisfaction joyeuse des appétits, si puissante dans la convalescence, demeuraient empoisonnés par un morne découragement : aucun désir ne lui souriait. Tout n'était-il pas perdu pour lui?..

Pourtant il y a dans la jeunesse une si impérieuse vitalité, un ressort si puissant que, malgré tout, à son insu, il se raccrochait à quelques fils légers. Son fidèle ami, Paul d'Outreys, effrayé de son marasme, du dégoût de toutes choses où il le voyait languir, pressentant peut-être de cruels chagrins inavoués, lui parla un jour d'une expédition scientifique que l'on organisait pour étudier l'Afrique centrale, le cours et les affluens du Zambèze; il lui apporta des cartes, des livres, des programmes et eut le bonheur de le voir s'y intéresser... Un but utile offert à son imagination, des contrées lointaines, la plupart inexplorées, des aventures, des hasards à courir, étaient faits pour lui plaire. Dès qu'il put tenir une

plume, il se mit en rapport avec le chef de la mission et apprit avec un inexprimable plaisir que son concours était agréé et qu'il devait se tenir prêt à partir au premier avis.

Ce fut comme un cordial dans ses veines épuisées; les forces commencèrent à revenir en même temps que se relevait le courage moral. Il relisait souvent la lettre de Lucy, la dernière reçue, sur laquelle il édifiait des rêves d'une tendresse pure, fraternelle, exclusive, d'une étrange douceur : Lucy n'y faisait aucune allusion à son prochain mariage. Ces rêves naissans furent brusquement renversés par une dépêche de M. Danvillers : « Viens, nous avons besoin de toi. »

— Ah! le mariage! s'écria-t-il;.. il se fait donc décidément, le mariage... Pourquoi n'en parlait-elle pas dans sa lettre?.. Départ pour Cythère... Il faut que je sois là pour tenir le cierge aux nouveaux époux... Du diable si j'y vais!

Il voulait répondre qu'un accident de santé assez grave le mettait hors d'état de partir; puis il se souvint que M. Danvillers, malgré les plus légitimes froissemens, n'avait pas hésité à l'assister au moment de son mariage. Quand ce vieillard et cette enfant l'appelaient, pouvait-il se dérober?

— J'irai, s'écria-t-il, dussé-je en mourir!..

Le soir même il partit.

XXVI.

Il s'était annoncé par télégramme; cependant, à son arrivée à Pau, personne ne l'attendait à la gare. Cette négligence lui fut sensible.

Autrefois, Lucy elle-même serait accourue à sa rencontre; un autre, maintenant, occupait ses pensées.

Il se jeta dans une voiture de place et donna l'adresse de la villa.

Le soleil déclinait vers les montagnes, dans un éclaboussement de rayons; le bleu pur et froid d'un ciel de décembre se colorait au couchant de teintes suaves rayées de coupures d'or incandescent. Une buée lumineuse s'étendait entre ciel et terre, adoucissant les contours et voilant les lointains qui se dérobaient, comme des pays de rêves, des terres promises pour des joies ignorées. Au fond de la vallée, déjà remplie d'ombre, les eaux agiles du gave semblaient s'assoupir dans un gazouillement caressant... Des émanations fortifiantes, d'une saveur amère, s'élevaient du sol et flottaient à travers l'espace, passant et repassant comme les vagues invisibles d'un impalpable océan. Herbert les aspirait avec de larges soupirs et mêlait à ces aromes une volupté de vivre, saine

et paisible, qui gonflait son cœur de désirs attristés et de mélancolie résignée... « Le beau soir pour des fiançailles! » pensait-il. Et, tandis qu'il s'élevait au long des coteaux de Jurançon, il voyait apparaître, émergeant de la brume, les dentelures impassibles des hautes Pyrénées, avec leurs reflets d'acier bleui et quelques lueurs roses attardées au sommet...

Cependant la voiture s'était engagée dans une courte avenue de marronniers, dont les feuilles séchées couvraient la terre. Par une bizarrerie qui n'est pas rare, plusieurs, cependant, avaient reverdi et portaient un nouveau feuillage. L'un d'eux, même, était en fleurs. « Ainsi le cœur de Lucy! se dit Herbert; les feuilles sèches du premier amour ont fait place à une floraison nouvelle. » Devant une grille fermée, la voiture s'arrêta. Une petite porte était ouverte près de la maison du jardinier, et tandis que cet homme s'emparait de sa valise et congédiait le voiturier, Herbert s'achemina lentement vers l'habitation, située à mi-côte, au-dessus d'une large pelouse en amphithéâtre, entourée de massifs de verdure et émaillée de corbeilles de géraniums, d'héliotropes et de résédas...

La façade blanche de la maison, coiffée d'un énorme toit Louis XIII, n'avait qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, élevé de plusieurs marches; le perron était protégé par une véranda enguirlandée de clématites et de plantes grimpantes : « Le joli nid pour être heureux! » se disait Herbert en gravissant lentement la pelouse.

Une petite boule rousse dégringola du haut du perron, en bondissant et jappant dans un délire de joie, se roula à ses pieds, puis se releva avec des aboiemens d'allégresse.

— C'est donc toi, cher vieux Lindor, dit-il en caressant le petit chien; tout le monde n'est pas autant que toi empressé à me souhaiter la bienvenue.

Il monta les degrés du perron; et, sur les pas de Lindor, pénétra dans une pièce du rez-de-chaussée dont les stores étaient baissés, malgré le soleil couché. Il ne distinguait rien et croyait cette pièce inhabitée, lorsque, dans la pénombre, un grand corps se dressa devant lui; il se sentit pressé dans les bras de son oncle :

— Herbert!.. mon cher garçon,.. c'est bien à toi d'être venu si vite... Je suis content de te voir... Merci,.. cela me fait du bien...

Il y avait dans le ton de M. Danvillers quelque chose d'insolite, de morne et d'affaissé dont Herbert fut troublé.

— Qu'y a-t-il, mon cher oncle?.. Vous n'êtes pas malade, j'espère?.. Et Lucy?..

— Elle va mieux,.. bien mieux! Ah! j'ai cru la perdre... Oh! Dieu! quelle angoisse!

Il fondit en larmes et s'assit accablé...

— La perdre?.. Lucy?.. Qu'est-il arrivé?..

— Tout l'hiver, elle a traîné... Le mal date de loin,.. plusieurs années déjà!.. Pauvre enfant!.. la vie lui a été dure; il lui aurait fallu du bonheur...

Il s'arrêta; Herbert écoutait, dévoré de crainte, d'émotion... M. Danvillers reprit d'une voix hâtive comme pour effacer une impression livrée malgré lui : — Elle a hérité de sa mère un germe de faiblesse;.. les circonstances ne pouvaient que le développer... Cette chambre de malade, près de ma pauvre femme, cette longue agonie,.. l'inquiétude, le chagrin... Enfin, tu sais;.. tu comprends ce qu'elle a dû souffrir... Elle a décliné peu à peu... Une langueur,.. une petite fièvre... Tantôt mieux, tantôt moins bien... Rien de grave, à ce qu'il semblait,.. des menaces seulement, sourdes, multiples...

— Et alors?..

— Vers Pâques, elle s'est alitée,.. puis relevée quelques semaines plus tard, rechute... puis convalescence... nous la croyions remise. Elle allait bien, et moi, je me rassurais... L'été s'est passé ainsi, dans des alternatives de mieux et des rechutes... après chaque crise, je reprenais haleine. Je faisais des projets... Ce mariage? cela la tourmentait, la préoccupait... Et moi, je pensais qu'elle serait plus heureuse...

Il y a huit jours, une crise,.. une crise affreuse... quelle torture!.. je l'ai crue perdue, morte...

Il avait caché sa tête dans ses mains, comme pour fuir l'atroce souvenir...

— Dès qu'elle a pu parler,.. elle t'a demandé... Je voulais écrire aussi à George... son fiancé... il devait venir nous rejoindre... mais elle m'en a empêché. Elle se trouvait trop faible. Alors, il a dû retarder son arrivée... Pauvre garçon... il a la mort dans l'âme... car il l'adore...

— Et elle m'a demandé? reprit Herbert, que la douleur du fiancé de Lucy ne touchait que médiocrement...

— Oui... je t'ai appelé...

— Pourquoi si tard, mon Dieu!..

Ils montèrent au premier étage et se croisèrent dans l'escalier assombri avec un personnage qui descendait et qui adressa quelques mots encourageans à M. Danvillers. — Je la trouve mieux... Espérons, mon cher monsieur, que Dieu vous la rendra...

— C'est notre curé... un grand ami de Lucy; tu vois que lui aussi la trouve mieux...

Dans une petite chambre lambrissée de bois clair, sous la lumière caressante d'une lampe voilée de rose, Lucy, dressée sur ses oreillers entre ses rideaux d'un bleu doux, souriait et tendait vers

son cousin ses mains moites et fluettes qu'il engloutit toutes palpitantes dans les siennes. — Vous! vous, mon bon,.. mon cher Herbert... Je savais que vous viendriez... Vous voir,.. c'est guérir, c'est vivre... Oh! que nous allons être heureux!..

Sa voix faible tremblait un peu... Ses phrases étaient brèves... entrecoupées... — Herbert fut frappé de l'éclat de ses yeux,.. ses grands yeux couleur d'iris où semblait concentré tout ce qui lui restait de vie, et cet éclat, presque surnaturel causait un malaise, une indicible tristesse. — « J'ai fait des projets... disait-elle; de beaux projets... Vous prendrez un congé et vous viendrez passer l'hiver près de nous, n'est-ce pas?.. avec Lilia naturellement. Je n'ai pas fait assez d'efforts pour lui plaire, mais, je serai meilleure, vous verrez, elle m'aimera... Et nous serons heureux tous ensemble,.. si heureux... tous ensemble... J'ai une grande soif... » Et comme son cousin approchait une tasse de ses lèvres, elle l'écarta en souriant. — « Soif de bonheur, » dit-elle.

Quand il sortit de cette chambre, Herbert s'abattit avec un grand sanglot dans les bras de son oncle. M. Danvillers le repoussa presque :

— Mais elle va mieux, je te dis, répétait le père infortuné avec une sorte d'impatience irritée... Nous la sauverons...

Deux jours après, elle était morte, avec ce mot de bonheur sur les lèvres, les yeux tournés vers la vie, c'est-à-dire vers ceux qu'elle aimait...

Quand tout fut fini, finies les tortures alternées des craintes déchirantes et de l'espoir insensé, quand les rites funèbres furent accomplis, que les amis, le fiancé en deuil, se dispersèrent, et que la douce fille resta seule sous la terre fleurie de bruyères blanches, les deux hommes se trouvèrent l'un en face de l'autre, harassés de pleurs, courbés, méconnaissables dans le salon riant où pénétrait par les fenêtres ouvertes, avec les tardifs rayons du soleil, le parfum des violettes, et des résédas mourans : — Le doux nid pour être heureux! Herbert se rappelait avec quelle envieuse amertume il se l'était dit à son arrivée... Plût à Dieu qu'elle fût là, heureuse épousée, avec un long avenir de joie! L'effrayante vanité de nos amours et de nos pensées, le déréglement des passions qui soulèvent le cœur et le ballottent de vertige en vertige, de la folie au crime, du désir éperdu au plus absolu désespoir, toute cette tragédie insensée où l'on joue son rôle au hasard et dont la seule réalité est l'infaillible mort, le pénétrait de pitié aussi bien que de tristesse.

Il aimait à s'enfermer dans la chambre de Lucy parmi les objets familiers dont elle s'entourait. Il lui semblait parfois qu'elle était là

près de lui, si près qu'au moindre souffle venu du dehors, il croyait sentir la suave caresse de son haleine. Il ouvrait les livres de préférence aux pages les plus fatiguées, à celles que ses doigts avaient tournées, que ses yeux avaient lues le plus souvent : *l'Imitation*, *les Évangiles*.

Il leur demandait le secret de sa force et de sa douceur, de cet oubli de soi qui avait été de tout temps sa grâce propre, le trait décisif de son âme.

Des semaines passèrent, monotones, rapides pourtant. Un jour Herbert reçut l'avis que l'expédition projetée allait se mettre en route. Il était invité à la rejoindre sous peu de jours. Il accueillit cette nouvelle avec une allégresse farouche; partir, quitter ce vieux monde, laisser en arrière le poids d'incurables chagrins, marcher au devant de l'inconnu dans la liberté d'une vie aventureuse; trouver la mort peut-être, mais une mort imprévue et hardie, sans appareil d'hôpital, une mort de soldat, c'était une délivrance; tout son cœur en tressaillait d'espoir :

— Pars, lui dit son oncle ; tu as raison. — Il connaissait maintenant les mécomptes d'Herbert et sa rupture avec Lilia. — Laisse au temps le soin de guérir vos blessures, de renouer les liens follement brisés. Il n'y a d'irréparable que la mort... Moi,.. je reste seul ! ajouta-t-il avec un court sanglot.

Il était bien changé, le malheureux père, tout languissant et courbé ; son énergie l'avait abandonné. Affaissé dans son fauteuil, entre la cheminée où flambait un clair feu de sarmens et le rayon de soleil qui traversait les vitres de la fenêtre ; souvent il restait là des jours entiers sans parler, à caresser le petit chien de Lucy, le vieux Lindor, blotti sur ses genoux, ou à tourner entre ses longs doigts maigris quelque broderie inachevée. Herbert regarda ce grand vieillard affaibli, grelottant ; il vit deux larmes arides qui descendaient lentement comme d'une source épuisée dans les sillons de ses joues creuses; une compassion infinie l'étreignit. Pour la première fois, il vit, clair et net, son chemin devant lui, le rude chemin où, pour prix de chaque journée de labeur, on recueille l'oubli de soi-même et la joie du devoir accompli. C'était le chemin qu'avait suivi Lucy. Il se leva, prit les mains de M. Danvillers, ses pauvres mains flétries qui tremblaient nerveusement : — Vous ne serez pas seul, dit-il doucement!.. Si vous le voulez, je serai votre fils;.. je reste!

Une muette étreinte lui répondit, et dans les yeux mouillés du père, il lui sembla voir le regard de Lucy, qui le remerciait.

***.

LES

TRANSFORMATIONS FUTURES

DE L'IDÉE MORALE

III[1].

FONDEMENS PSYCHOLOGIQUES ET MÉTAPHYSIQUES DE LA MORALITÉ.

I. Josiah Royce, *The religious aspect of philosophy.* — II. Wundt, *Ethik.* — III. Sigwart, *Vorfragen der Ethik.*

Nous ne pouvons donner ici qu'une esquisse bien incomplète de la manière dont l'humanité se représentera un jour, si nous ne nous trompons, les raisons les plus fondamentales de la moralité. Nous nous contenterons d'indiquer la direction que nous croyons la meilleure à prendre et que prend en effet, semble-t-il, la philosophie de notre temps. Celle-ci n'a pas la prétention, sans doute, d'inventer un principe absolument nouveau de la morale, que sa nouveauté même rendrait suspect de n'être point fondé sur la nature essentielle de l'homme ; mais il importe de trouver une nouvelle justification du principe éternel de la moralité, une adaptation de ce principe aux résultats de la science actuelle.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

Comme la métaphysique même, la théorie des mœurs tend de plus en plus à s'établir sur l'expérience, — j'entends l'expérience complète, non pas seulement extérieure, mais encore et surtout intérieure; — la morale future devra donc chercher son fondement inébranlable dans la plus radicale des expériences. Or quelle est l'expérience première que toutes les autres supposent et où elles reviennent toutes se concentrer? — C'est la conscience même de soi, qui n'est pas une *hypothèse* métaphysique, qui est mieux qu'un simple *fait* et qui est plus qu'une *loi* scientifique. Selon nous, la morale sera l'ensemble des conséquences qu'on peut déduire pour la conduite, non-seulement des conditions de la vie individuelle et sociale, comme le croit l'école de Comte et de Spencer, mais encore d'une analyse complète de l'expérience intérieure, c'est-à-dire de la conscience considérée en sa constitution essentielle.

I.

Recherchons d'abord le fondement intellectuel de la moralité que devra reconnaître toute science des mœurs. A-t-on réfléchi à cette merveille intérieure de la conscience qui n'échappe à notre attention que parce qu'elle est ce qu'il y a pour nous de plus familier, étant nous-mêmes? Nous ne pouvons nous concevoir isolément, nous ne pouvons, comme disent les Allemands, « poser » notre moi qu'en lui « opposant » d'autres êtres et, principalement, d'autres moi. La conscience, au lieu d'être fermée, est nécessairement ouverte; au lieu d'être un absolu qui se suffit à lui-même, elle enferme une relation essentielle entre moi qui pense et quelque autre être que je pense. Dans cette prétendue solitude, dans ce désert apparent de ma conscience, je ne puis prononcer le mot *moi*, sans qu'un écho répète le même mot pour le compte des autres, et cela à l'infini : je ne me conçois qu'en société avec autrui et, si on va jusqu'au bout, en société avec l'univers. La conscience est donc *sociable* par nature, non point seulement par accident. Il est aussi impossible de trouver une conscience absolument individuelle que de trouver un aimant qui n'aurait qu'un seul pôle. Descartes a dit : Je pense, donc je suis; il aurait pu aussi bien dire : Je pense, donc d'autres êtres existent; je pense, donc vous êtes. La pensée est nécessairement objective, et les objets de ma pensée sont tous plus ou moins analogues à moi-même : tel sera, croyons-nous, le principe à la fois psychologique et métaphysique de la morale à venir, aussi fondamental que le *cogito* de Descartes.

Objectera-t-on que les existences autres que la mienne sont peut-être simplement des fantômes, des apparences sans réalité en dehors de moi? C'est ce qu'ont prétendu les partisans d'un idéalisme outré, de ce que les Anglais appellent le *solipsisme*. Les écrivains anglais, familiers avec la philosophie de Berkeley, ont souvent agité ce problème, et parfois sous les formes de la fantaisie poétique. Dans *Through the Looking Glass,* Alice est admise à voir le roi qui dort, et Tweedledee lui demande : « Savez-vous à quoi il rêve? — Personne ne peut le deviner, répond Alice. — Pourquoi pas? dit Tweedledee triomphant; il rêve à *vous*. Seulement, s'il cessait de rêver à vous, Alice, où supposez-vous que vous seriez? — Où je suis maintenant, cela est clair. — Non pas, vous ne seriez nulle part. Vous êtes seulement *une sorte de chose dans son rêve*. Si donc le roi venait à s'éveiller, adieu! vous vous évanouiriez, juste comme la lueur d'une bougie. » Pourquoi Alice avait-elle raison de ne pas vouloir être considérée comme un fantôme dans la conscience d'autrui? C'est qu'elle avait elle-même une conscience, capable de sentir, elle aussi, de penser et même de rêver; et, si le roi se fût éveillé, elle eût continué de sentir, d'avoir conscience. Elle n'était donc pas une espèce de *chose* conçue par la pensée.

Ce que nous appelons les choses, à y regarder de près, ce sont des ensembles de rapports, et ces rapports se ramènent, en dernière analyse, à des rapports entre nos propres sensations; les *choses* extérieures, abstraction faite de leur fond, de ce qui fait leur réalité intime, ne sont que des *phénomènes*, et ces phénomènes sont des apparences pour quelque conscience. Voilà ce que Berkeley a soutenu. Qu'est-ce que l'univers purement *physique*, le monde des *choses* ou des *phénomènes?* C'est mon rêve, ou le vôtre. Si je cessais de rêver, et vous aussi, et tous les êtres sentans, le monde des apparences ferait, comme l'a dit Schopenhauer, un plongeon dans le néant. Mais, quand je pense à *vous*, pourquoi n'êtes-vous plus simplement une sorte de *chose* dans mon rêve? Encore une fois, c'est que vous avez conscience ou, si l'on veut, c'est que vous rêvez, vous aussi. Je ne vous attribue donc une réalité indépendante de moi qu'en tant que je vous attribue ou une conscience comme la mienne, ou quelque chose de ce que renferme ma conscience.

Même les prétendus objets inanimés, quand je me les représente philosophiquement dans leur réalité et non plus scientifiquement dans leurs rapports entre eux ou avec moi, je ne puis me les figurer que comme des forces, des tendances, des appétits, des activités, des volontés plus ou moins obscures, en un mot comme des

espèces de moi rudimentaires, comme des existences subconscientes et quasi-mentales, l'existence mentale étant la seule qui ne s'évanouisse pas en phénomènes et en rapports. Quand il s'agit de mes semblables, plus d'hésitation possible : je me projette en eux tout entier, et ils sont pour moi d'autres moi, qui comme moi souffrent ou jouissent, agissent, vivent et veulent vivre.

Qu'on explique comme on voudra ou comme on pourra ce prodige du moi concevant le non-moi, l'objet universel ou plutôt l'universalité des autres êtres, ce qui est certain, c'est que la philosophie de l'avenir comme la philosophie du passé devra en tenir compte : les hommes sont nos associés, nos frères, par la nature même de notre constitution intellectuelle ; déjà membres d'une société physique encore incomplètement unifiée, ils deviennent membres d'une société intellectuelle conçue comme la mise en rapport des consciences. Il existe ainsi dans la constitution même de l'intelligence une sorte « d'altruisme, » qui est la condition intellectuelle de l'altruisme dans la conduite ; il y a un désintéressement nécessaire à la pensée, qui fait que nous ne pouvons pas ne pas concevoir les autres, nous « mettre à leur place, » nous mettre en eux par la pensée. La conscience se trouve ainsi, par son fond même, reliée à tous les autres êtres : c'est l'*aliquid inconcussum* sur lequel la morale pourra s'établir ; nous allons voir, en effet, que la conscience de soi lui fournira tout ensemble une réalité indiscutable comme point de départ et un idéal indiscutable comme point d'arrivée.

En analysant la conscience, il semble que nous soyons bien loin de la morale, et cependant nous sommes dans le monde moral lui-même, qui est précisément le monde des consciences, le monde des réalités autres que les phénomènes physiques, autres que les apparences valables pour moi seul. Dans ce monde des consciences vont s'établir des degrés entre les actions et comme une hiérarchie, — ce qui est le grand problème de la science des mœurs. D'abord, certaines de nos actions ont des conséquences purement physiques et extérieures ; d'autres ont des conséquences dans l'intimité même des consciences ; les premières demeureront étrangères au monde moral, les autres en feront partie. Lorsque je mets en mouvement une machine, mon action ne s'exerce que sur des surfaces, sur des rapports de rouages, sur des phénomènes extérieurs : la locomotive qui était tout à l'heure à Paris est maintenant en marche vers Lyon : il y a eu là un simple changement de relations dans le temps et dans l'espace. Je n'ai ni le besoin ni la possibilité de savoir ce qui se passe à l'intérieur des atomes composant la locomotive. Rien ne m'assure que je puisse influer sur

l'état interne de ces atomes, augmenter leur bien-être ou leur malaise, s'ils ont un bien-être et un malaise : mon action a donc pour moi une signification purement mécanique, non philosophique et métaphysique. Aussi est-elle moralement indifférente. Voilà, dans la classification hiérarchique des actes, un premier degré que toute philosophie future ne saurait manquer de reconnaître. Mais si, au lieu de pousser en avant une machine, je pousse en avant un homme qui me résiste et qui souffre de cette violence exercée, mon action retentit dans une autre conscience, elle s'exerce sur des réalités, les seules réalités à moi connaissables ; elle ne modifie plus simplement des apparences *pour ma conscience*, sans que j'aie le besoin ni le pouvoir de deviner ce qui se passe au-delà ; elle modifie *une autre conscience*, que je ne puis m'empêcher de concevoir en même temps que la mienne *et semblable à la mienne*. Mon action a une portée psychologique et métaphysique, et c'est pour cela qu'elle a une portée morale.

Alors, en effet, je n'opère plus sur de simples phénomènes ; j'opère, sinon sur les êtres *en soi*, du moins sur les êtres *pour soi*, sur les êtres qui se pensent, — et c'est une chose bien plus importante que tout le reste. En fait, l'homme que je pousse malgré lui proteste et s'écrie : « Vous me traitez comme une *machine*, comme une *chose*. » — Ce qui revient à dire : « Vous me traitez comme si j'étais simplement un ensemble de rapports existant pour votre pensée et non pour eux-mêmes, une apparence pour votre conscience, un fantôme dans votre rêve, comme si mon existence dépendait exclusivement de la vôtre, comme si la vôtre était la seule, comme si, au fond, la vôtre ne dépendait pas aussi de la mienne, et toutes les deux d'une existence plus vaste, celle du tout, que nous concevons également. Votre action, au point de vue purement scientifique et mécanique, peut être rationnelle, en parfaite conformité avec le parallélogramme des forces, réductible à une équation algébrique des plus exactes ; mais est-elle aussi rationnelle au point de vue philosophique ? Non, puisque votre conscience ne tient pas compte de cet élément capital du problème, ma conscience, qui est pourtant aussi réelle que la vôtre, d'espèce identique à la vôtre, et sans laquelle même, dans la solidarité universelle, la vôtre n'existerait pas. De là il résulte que l'action où nous tenons compte de la conscience d'autrui, et de son degré de similitude avec la nôtre, sera toujours *intellectuellement* supérieure à celle où nous ne tenons compte que de notre propre conscience et de ses manières d'être individuelles.

Nous croyons donc que la philosophie morale devra un jour, avant tout, reconnaître et distinguer profondément les deux manières dont nous pouvons nous représenter à nous-mêmes les êtres

dont se compose l'univers : l'une physique et proprement scientifique, l'autre psychologique, qui seule intéresse et intéressera toujours la morale. La représentation purement physique et scientifique, sous forme de phénomènes et de rapports, sera considérée comme symbolique : les savans seront obligés d'avouer que la science positive roule sur des représentations incomplètes, signes mis à la place des objets mêmes, tout comme les lettres algébriques remplacent les nombres, et les nombres les objets concrets. Un système de signes, c'est au fond un système de mots, une langue, et la science pure ne sera considérée un jour que comme « une langue bien faite. » La représentation psychologique des choses, au contraire, apparaîtra comme la représentation de leur réalité intérieure, leur vraie « réalisation » dans notre conscience, selon l'expression anglaise que préfère M. Josiah Royce.

Ceci posé, la réalisation d'autrui dans notre pensée peut être plus ou moins complète, et c'est, comme nous allons le voir, selon ce degré de réalisation que nos actes diffèrent en valeur morale. Quand je pense à vous, je puis ne réaliser que très imparfaitement votre conscience dans la mienne; si, par exemple, je prends du plaisir à vos dépens et en vous causant de la peine, c'est que j'ai pleine conscience de mon plaisir, à moi, tandis que votre peine, à vous, reste pour moi à l'état de simple mot, de signe, de symbole : je ne me la représente pas dans sa réalité, je ne la réalise pas en moi, je ne la sens pas comme vous la sentez. Mais, si j'avais à la fois conscience de mon plaisir et conscience de votre peine, il est clair que mon plaisir serait contre-balancé, et je cesserais de vous faire souffrir. Lorsque je vous fais souffrir, je traite donc de nouveau mon *semblable* comme un simple phénomène et une ombre dans ma conscience, comme un personnage dans mon rêve, non comme une vraie conscience et une vraie réalité. Il en résulte que j'agis sans avoir la pleine conscience de toute mon action et de tout son effet; je ne sens que son effet en moi, et je ne sens pas son effet en vous, qui reste pour moi une abstraction pâle et décolorée. J'agis donc aussi sans avoir conscience de vous-même. Supposons, au contraire, que je me mette pleinement « à votre place, » que j'aie la conscience entière et concrète de mon action en vous comme en moi, vous cessez d'être un spectre, un phénomène, une simple chose : vous devenez une conscience, une personne vivante, égale à moi; j'ai conscience de vous comme si vous étiez moi, et votre conscience ne fait plus qu'une avec la mienne.

Une action égoïste pourra donc se définir une action où la conscience est unilatérale, où nous ne réalisons pas, par une représentation vivante, la conscience d'autrui dans notre propre conscience. Tout sentiment qui divise les hommes, comme la haine, la

colère, la vengeance, l'hostilité sous ses mille formes, provient de ce que nous avons une conscience incomplète et purement abstraite d'autrui, de ce que nous n'avons pas vraiment conscience des autres et de leur identité avec nous : si nous pouvions passer dans l'être qui nous hait et que nous haïssons, que deviendrait notre haine? Un philosophe poète a placé dans la bouche de Spinoza ces vers :

On ne peut plus haïr l'être qu'on a compris;
Je tâche donc toujours d'aller au fond des âmes.
Nous nous ressemblons tant! Je retrouve, surpris,
Un peu du bien que j'aime au cœur des plus infâmes,
Et quelque chose d'eux jusqu'en mon dur mépris.
Aussi je n'ose plus mépriser rien. La haine
N'a même pas en moi laissé place au dédain :
Rien n'est vil sous les cieux, car il n'est rien de vain (1).

Ce sentiment spinoziste aura certainement sa place dans la morale future, mais ce ne sera encore qu'une place secondaire. Spinoza, en effet, s'en tient encore à l'intelligence proprement dite, à la science qui explique les effets par leurs causes, qui relie selon des lois régulières un phénomène à un autre phénomène : la sérénité de la science est faite de froideur. Mais il ne faut pas seulement *comprendre* celui qui nous hait ; il faut pénétrer dans sa conscience même au point de sentir ce qu'il sent comme ce que nous sentons, de vouloir ce qu'il veut comme ce que nous voulons : il faut *aimer* celui qui nous hait. De là cette formule de toute morale future, implicitement contenue dans la morale de tous les temps : — agis envers les autres comme si tu avais conscience des autres en même temps que de toi, car ils sont des consciences comme ta propre conscience.

Puisqu'en fait la conscience d'autrui n'est pas seulement pour nous un fantôme intérieur, un rêve, puisque nous lui attribuons une réalité aussi réelle que la nôtre et de même rang que la nôtre, nous avons nécessairement l'idée d'une réalité commune à tous, d'une *vérité* et même d'une *existence* qui nous dépasse, qui est « l'être universel. » C'est l'idée suprême de l'intelligence, qu'aucune doctrine ne pourra nier. De là va naître pour l'homme, être intelligent, un *idéal* moral. En effet, puisque mon intelligence, en vertu même de sa nature, sort ainsi du moi pour embrasser l'universalité des êtres, la complète satisfaction de mon intelligence, son bien idéal serait évidemment d'être élevée à la hauteur d'une intelligence universelle. Voilà donc un nouveau principe sur lequel l'accord ne peut manquer de se faire. La grande question sera seulement de savoir en quoi consisterait

(1) Guyau, *Vers d'un philosophe.*

cette intelligence universelle qui serait le bien suprême considéré par rapport à notre faculté de penser. Elle ne pourra être conçue que de deux manières, ou comme science universelle, ou comme conscience universelle. De ces deux conceptions, en face desquelles nous nous retrouvons toujours, quelle est celle qui devra l'emporter? En d'autres termes, quand puis-je dire que j'ai la pleine intelligence des êtres et que, par conséquent, mon intelligence est pleinement satisfaite? Est-ce quand j'ai seulement la *science?* — Non, puisque la science, même universelle, roule sur des phénomènes et des rapports; elle ne connaît les choses, nous venons de le voir, que par le dehors et non par le dedans. Elle explique, mais de quelle manière? En ramenant les choses à des rapports de rapports dans l'espace et dans le temps, à des enchevêtremens de lois abstraites, à des mécanismes qui ne sont eux-mêmes que des théorèmes de géométrie. En un mot, elle analyse, elle dissout, elle détruit : elle fait l'anatomie des êtres, et, par cela même, elle abstrait la vie. S'il y a là une première satisfaction de l'intelligence, c'est une satisfaction incomplète, qui, réduite à elle-même, se change en déception finale : car, en voulant expliquer les êtres, l'intelligence a détruit les êtres pour ne laisser subsister que leurs rapports. Aussi l'idolâtrie de la science pure finira-t-elle par diminuer dans l'humanité à mesure que la science se rendra mieux compte elle-même de ses propres limites et de son essentielle relativité. La science n'est encore que la projection gigantesque du monde en nous, une ombre s'étendant à l'infini, la silhouette de l'immensité; si elle saisit l'intelligible, elle ne saisit pas le réel, elle n'est pas la conscience vivante de l'univers. Pour avoir la pleine intelligence des êtres, il faudrait les connaître par le dedans, se mettre en eux et les sentir comme ils se sentent. Or la connaissance par le dedans, encore une fois, c'est la conscience. La pleine satisfaction intellectuelle, ce serait donc la conscience universelle, unissant à la fois moi, vous, tous et tout. Je sentirais vos joies comme miennes, vos peines comme miennes; dans mon cœur battraient votre cœur et tous les cœurs; mon tressaillement serait celui de l'univers, je vivrais de sa vie; il n'y aurait plus pour moi rien d'abstrait, rien de symbolique, rien d'apparent ou de phénoménal : tout serait réel, senti, voulu, vivant et vécu. La « science universelle » n'est encore que l'ombre de cette « conscience universelle, » car si la science n'embrasse que les contours des choses, la conscience seule pénètre au cœur même des êtres. L'idéal d'une conscience universelle saisissant la réalité intime de tous, les réconciliant ainsi en son sein et assignant à chacun son rang véritable dans l'ensemble, c'est proprement, par rapport à notre conscience imparfaite et encore égoïste, ce que la

philosophie future pourra appeler du nom de *conscience morale*. Rentrer, comme on dit, dans sa conscience, c'est simplement faire effort pour prendre conscience d'autrui et de tous comme de nous-même, pour réaliser en nous la réalité même des autres et de tous les êtres, pour les voir par le dedans comme ils se voient, pour les sentir comme ils se sentent, pour les vouloir comme ils se veulent. Quiconque monte ainsi vers la conscience universelle monte vers la moralité. A ce point de vue, le précepte moral deviendra : — Agis comme si tu étais la conscience universelle. — Dès qu'un être est capable de concevoir les autres êtres et la totalité des êtres, et, qui plus est, l'être même en son unité, soit actuelle, soit à venir, comment pourrait-il être satisfait intellectuellement d'une action égoïste, d'une action par laquelle la partie s'érige en tout, se subordonne le tout? Il y a là non pas seulement quelque chose d'*illogique*, ce qui ne serait qu'une affaire de forme, mais une irrationalité fondamentale, et aussi une conscience imparfaite de notre vrai moi comme du tout. L'immoral apparaîtra donc aux philosophes comme étant l'irrationnel, et, en une certaine mesure, l'inconscient.

Si la terre pouvait parler et disait : — « J'ai conscience de moi, mais de moi seule ; je me vois, je me sens, je me veux et je me suffis, » un Newton ou un Laplace pourrait lui répondre : — « Votre conscience de vous-même n'est qu'une petite portion de conscience ; si vous vous aperceviez réellement, vous apercevriez en vous l'action du Soleil, de Mercure, de Mars, de Vénus, de Jupiter et de toutes les planètes ; vous verriez en vous tout le système solaire et même stellaire. Loin de vous suffire à vous-même, vous n'existez que dans l'univers et par l'univers ; vous ne pouvez donc avoir la pleine conscience de votre existence que dans la conscience de l'existence universelle. L'aveuglement d'où naît l'égoïsme consiste à prendre le moi pour le monde et la partie pour le tout. »

II.

Si la morale future peut trouver une première base dans la constitution essentielle de la conscience, elle en trouvera une plus intime encore et plus profonde dans la constitution de la volonté. A mesure que l'on comprendra mieux la nature à la fois individuelle et universelle de l'intelligence, on verra qu'elle implique la nature également individuelle et universelle de la volonté même, ainsi que de la sensibilité qui en est inséparable. Les épicuriens et les utilitaires se sont imaginé que la volonté était uniquement et exclusivement « gravitation sur soi. » Tandis que, dans les parti-

cules matérielles qu'étudie l'astronome, il y a à la fois deux forces en action, — l'une vers le centre, l'autre centrifuge, — l'être vivant, l'être doué de volonté serait-il donc livré à une seule force, celle qui le concentre en lui-même, sans qu'aucune force réelle d'expansion le puisse ouvrir au dehors? Nous croyons que la philosophie future n'acceptera pas cette représentation radicalement égoïste de la volonté.

La théorie, de plus en plus dominante, qui admet le caractère essentiellement social de l'individu même, rompra définitivement avec l'atomisme psychologique et moral du siècle dernier. Cette théorie repose à la fois sur la biologie, sur la psychologie, sur la science sociale : elle nous paraît appelée à devenir une des bases scientifiques de la morale future. La biologie résoudra l'individu vivant en une collection d'êtres vivans, qui, elle-même, ne subsiste, ne se nourrit et ne se développe qu'à l'aide d'une collection plus vaste. La psychologie, dans notre conscience, retrouvera la résultante d'une multitude de tendances élémentaires dont chacune enveloppe déjà, avec une sensation sourde et un sourd appétit, un rudiment de conscience. La science sociale, enfin, nous montrera dans la société un fait plus ancien que la vie individuelle, en ce sens qu'un individu a toujours eu besoin d'autres individus pour naître, pour grandir, et n'a jamais été isolé. L'existence individuelle, — et c'est un des points sur lesquels M. Wundt insiste le plus, — est « relative à l'existence de la tribu, de la famille, de la collectivité. » Enfin, au point de vue de la métaphysique, l'atomisme moral qui aboutit à la théorie de l'égoïsme n'aura pas plus de base qu'au point de vue des autres sciences. Les disciples de Descartes et de Leibniz se figuraient la conscience comme inherente à une *substance* qui lui servait de support et qui constituait l'individu même; l'individu était donc un atome de substance, un petit morceau infinitésimal de l'être, un indivisible grain de poussière spirituelle, une petite prison cellulaire « sans fenêtres sur le dehors, » ou avec des fenêtres bien garnies de barreaux. Dès lors, l'abnégation devenait trop difficile à cet être qui, en vertu de la loi universelle, ne pouvait que « tendre à conserver son être, » ou, pour parler le langage moderne, était soumis en esclave à la loi de la conservation de la force. La notion d'une substance spirituelle n'était, au fond, que celle d'une *matière* spirituelle, car ce support brut et sans pensée où vient apparaître, comme un feu follet dans la nuit, le *mode* appelé pensée, qu'est-ce autre chose, — Berkeley et Kant l'ont fait voir, — qu'une représentation de l'esprit sur le modèle de la matière? M. Wundt, dans son *Éthique*, insiste particulièrement sur la fausseté métaphysique de l'atomisme moral. L'imagination seule, selon lui, éprouve le besoin de chercher sous

l'acte même de la conscience, sous la « vie mentale actuelle, » quelque support étranger à la conscience, qu'on le nomme substance, âme, matière, ou de quelque autre nom. Aristote avait raison de dire que la pensée est un acte, et que c'est cet acte même qui la constitue. S'il en est ainsi, la séparation des diverses individualités n'est plus absolue : l'être n'est plus éparpillé en monades séparées par une sorte de vide ; la personne n'a plus ces contours rigides qui rendent impossible la pénétration des consciences. Nous sommes au contraire pénétrés de toutes parts, ouverts par tous les côtés de notre être, donnant et recevant, agissant et pâtissant, sans cesse traversés par le courant de la vie universelle. Ainsi, dans l'ordre spirituel, l'atomisme tend à disparaître, et les philosophes de l'école évolutioniste finiront par s'accorder sur ce point, par opposition à l'école utilitaire et, en définitive, matérialiste qui domina dans le siècle dernier. A l'atomisme se substituera cette doctrine d'unité progressive pour laquelle les Allemands ont inventé le nom de monisme, sorte de panthéisme large débarrassé de tout son appareil scolastique. Il y a un certain monisme ou, si l'on veut, un certain panthéisme nécessaire à la morale, au moins comme idéal, et qui, dans l'avenir comme dans le passé, lui servira de fondement métaphysique. S'il est incontestable, d'une part, que nous avons la *volonté d'être*, d'autre part, que notre être n'est point entièrement séparé de l'être total, ne faut-il pas qu'il y ait quelque chose qui circule d'un être à l'autre, qui pénètre les atomes mêmes et les individus en apparence isolés, puisque tous ont des lois communes en vertu de leur réciprocité d'action et du déterminisme universel? Ne subissons-nous pas, physiquement et moralement, l'action du tout? N'y a-t-il pas en moi, selon la science même, quelque chose qui vient de l'univers entier? Il en résulte que l'individu intelligent doit recevoir du tout, — et par là n'entendez pas seulement le petit tout social, mais le grand tout, — une impulsion correspondant à l'univers qu'il conçoit, impulsion qui n'est pas seulement physique, mais encore psychique, et qui se traduit par une tendance à l'universel, par une volonté de l'universel. On peut donc dire, tout ensemble, que je veux l'univers, et que l'univers se veut en moi. Comme je ne puis me concevoir pleinement moi-même sans concevoir les autres et le tout, je ne puis me vouloir pleinement sans vouloir le tout.

De même, je ne puis être complètement heureux que si tous sont heureux. Il y a, au fond de la sensibilité, un amour qui n'a pas pour limite infranchissable le moi, un amour qui n'est pas cette sorte de monstre installé au fond de notre conscience par les La Rochefoucauld et les Helvétius, — l'amour-propre, — que rien,

selon eux, ne peut chasser, et qui, comme un Protée, se déguise sous toutes les formes. L'amour-propre n'est pas, comme l'ont cru les partisans de l'égoïsme radical, un sentiment élémentaire et irréductible d'où dériveraient nécessairement tous les autres. Il est au contraire la résultante d'un grand nombre de sentimens plus simples, qui ne sont pas tous, à l'origine, franchement orientés vers le moi : instinct de conservation, curiosité, orgueil, honneur, pudeur, regret, etc. Le prétendu égoïsme foncier de l'enfant n'est que la domination d'instincts encore inférieurs à ceux de l'adulte et en rapport avec l'état même de l'enfant; l'amour *de soi* véritable ne peut prendre naissance que lorsque la conscience *de soi* s'est développée : *ignoti nulla cupido*, et la conscience n'est pas du premier coup individualisée, centralisée par la réflexion. Ce qui est à nous ou provient de nous ne nous plaît que parce que nous le connaissons mieux, le sentons et le vivons plus intimement; en un mot, parce qu'il est l'objet d'une conscience directe et concrète, d'une vraie « réalisation. » Nous ne connaissons les autres hommes que comme d'autres nous-mêmes plus lointains; il faut bien que nous les aimions d'abord moins que nous, parce qu'ils sont moins connus, pour les aimer ensuite autant que nous et parfois plus que nous-mêmes.

Enfin, n'y eût-il eu encore aucun acte de volonté vraiment désintéressée, c'est un *fait*, et un fait scientifique, que nous avons tout au moins l'*idée* du désintéressement. Cette idée est même, nous l'avons vu, essentielle à notre intelligence : on peut dire que, par nature, l'intelligence est désintéressée, puisqu'elle est objective, puisqu'elle conçoit l'objet réel indépendamment des sujets particuliers, l'être universel et la vérité universelle. Or ce développement de l'intelligence rend possible, ne fût-ce que par la seule force de l'idée, une réalisation progressive du désintéressement dans la volonté même.

Tout intérêt pris à une idée en fait une idée-force. D'après ce qui précède, une idée aura une force d'autant plus *expansive*, conséquemment d'autant plus morale, qu'elle sera plus générale et plus voisine de l'universel. A vrai dire, il y a en nous, non-seulement par notre constitution naturelle, mais encore par l'accumulation d'effets que produit l'hérédité, trois centres principaux d'attraction autour desquels graviteront toujours nos idées, nos sentimens, nos désirs. Le premier de ces systèmes astronomiques, dans le firmament intérieur, est l'idée du moi. L'idée-force du moi a une action : c'est le moi actuel anticipant par la pensée et par le désir son avenir indéfini, concevant par là un moi idéal qui demande à se réaliser. Il y a ainsi un moi qui juge le moi :

la conscience se juge elle-même en s'apercevant ; elle est une mesure à la fois psychologique et morale, elle classe les phénomènes intérieurs en les saisissant, elle établit des plans, comme le regard même, une hiérarchie et un centre de perspective : ce centre, c'est la volonté tendant à réaliser ce que Hegel appelait la satisfaction véritable du moi véritable.

Outre notre moi individuel, nous avons, en second lieu, ce qu'on peut appeler un moi social. Ma patrie, c'est moi, en tant qu'il y a en moi tout un ensemble d'idées, de sentimens et de tendances qui me la rendent présente et intime, et qui sont bien encore moi. Ma personne est prolongée en autrui et fondue avec un ensemble de volontés qui poursuivent la même fin. Toute solidarité non plus abstraitement conçue, mais réellement sentie et, par cela même, agissante en nous, devient partie intégrante de notre individualité même, « s'intègre » avec le tout appelé *moi*. En fait, nous pouvons agir et nous agissons sous l'idée dominante de la société, comme si le groupe dont nous sommes membres était encore nous-même, du moins au point de coïncidence entre nous et tous. Sans cette « intégration » ou fusion avec le moi, les idées de Patrie ou d'Humanité n'agiraient pas comme elles agissent; elles demeureraient des entités abstraites, de simples signes logiques, tandis qu'elles deviennent des élémens et des facteurs réels de ma volonté, des idées-forces, par leur pénétration intime dans le moi.

La complexité réelle du moi sous la simplicité de l'acte par lequel il a conscience se manifeste dans les cas maladifs où l'on voit la personnalité devenir double et parfois triple. C'est le grossissement anormal d'un fait normal ; il y a réellement en chacun de nous plusieurs centres d'action et de gravitation, plusieurs idées-forces dont chacune, si elle était seule, entraînerait notre être entier dans son tourbillon. L'abnégation est la substitution d'un moi plus large à un moi plus étroit : celui qui se dévoue à la patrie devient tout entier patrie, celui qui se dévoue à l'humanité devient tout entier humanité.

Enfin nous avons ce qu'on peut appeler un moi universel et cosmique, qui est l'ensemble de nos tendances vers le tout. Plus la science et la métaphysique, d'un commun accord, mettront en lumière la solidarité des êtres au sein de l'être, des membres de l'univers au sein de l'univers, l'action réciproque de chacun sur tous et de tous sur chacun, plus elles démontreront, en d'autres termes, que le moi n'est pas son tout à lui-même, qu'il est seulement une partie d'une existence plus large, une unité dans une société universelle, plus l'idée croissante de l'univers s'accompagnera d'une tendance également croissante de la volonté vers

l'universel. On ne peut pas, du haut d'une montagne, embrasser un horizon illimité sans éprouver une sorte d'impulsion parallele à l'idée même de l'infini que l'on conçoit, un vertige de l'immensité. Il y a de même, dans l'ordre moral, un vertige sacré auquel l'homme n'échappera jamais, celui de l'infini et de l'universel. Mais, loin d'être une sorte de trouble et de perturbation, comme le vertige physique, la volonté de l'universel est au contraire la volonté normale, celle qui se dégage dès qu'ont disparu les entraves apportées par les nécessités de la vie : quand le besoin est apaisé, quand la lutte pour la vie est suspendue par une trêve, aussitôt se manifestent les pensées et tendances désintéressées de notre être : la lumière infinie reparaît derrière les nuages mouvans de l'existence ; nous nous plaisons à la contemplation de l'universel, nous ne demandons pas mieux que de vouloir universellement, d'aimer universellement ; nous redevenons des « hommes de bonne volonté. » Il y a donc en effet en nous une bonne volonté radicale, une volonté morale primitive, une force morale antérieure à tout. C'est là le principe fondamental de la moralité. La morale aura beau se transformer dans ses applications, la société aura beau se transformer elle-même, nous ne pensons pas qu'aucune transformation puisse jamais atteindre cette idée directrice : nous admettons que l'axe du monde moral est invariable, qu'il y aura toujours un contraste entre la direction de la conscience vers soi et sa direction vers le tout, entre l'égoïsme et le désintéressement, entre l'intérêt pris à l'individu comme tel et l'intérêt pris à l'universalité de l'être ; on pourra se représenter ces intérêts sous des formes diverses, mais ils subsisteront comme les deux pôles de toute conscience et de toute volonté. On ne peut donc pas dire que le principe de la morale soit l'hypothèse personnelle d'un métaphysicien ; c'est, si l'on veut, une *thèse* résultant de la constitution même de notre pensée. En partant de cette thèse, la morale fait ce que fait la science même ; seulement, la science cherche les lois universelles déjà réalisées et la morale cherche ce qui reste à réaliser dans l'univers, en tant que nous pouvons coopérer avec conscience à cette réalisation et nous identifier par notre vouloir avec l'univers.

III.

Si, comme nous le croyons, la morale future prend pour principe l'orientation naturelle de la conscience et de la volonté vers l'universel, quelle forme y recevra l'idée du devoir, qui suppose à la fois liberté morale et obligation morale ?

La philosophie future pourra ne pas attribuer à l'homme le libre arbitre conçu à la façon vulgaire, comme un pouvoir absolument indéterminé entre les contraires, capable de choisir l'un tout aussi bien que l'autre au même moment, sorte de hasard personnifié. Il est douteux que cette liberté d'indétermination et d'indifférence, qui est le fond du libre arbitre tel qu'on l'entend d'ordinaire, soit elle-même morale : elle fait de nos actes des accidens détachés pour ainsi dire de notre caractère, sans lien déterminé avec ce caractère, avec ce qui constitue notre individualité. Nous voulons une chose, et nous aurions pu tout aussi bien, dans les mêmes dispositions et les mêmes circonstances, vouloir l'opposé ; comment alors qualifier moralement un acte aussi arbitraire, qui n'est plus l'expression de nous-même et de notre volonté vraie, mais un événement superficiel et fortuit, un météore intérieur? Il est peu probable que cette conception continue de subsister dans la morale à venir, parce qu'au fond elle n'est pas plus morale qu'elle n'est scientifique.

En résulte-t-il que le déterminisme doive réduire notre individualité à une sorte d'inertie et d'inaction? Sans doute les doctrines déterministes plus ou moins mal interprétées, qui se répandent de plus en plus, semblent avoir eu pour première conséquence de diminuer le sentiment de la volonté et de la liberté personnelle, d'exercer ainsi une influence dépressive ; mais ce n'est là qu'un effet transitoire qui tient à ce que ces doctrines offrent encore aujourd'hui d'incomplet et d'inexact. Notre volonté a beau agir selon des lois, non au hasard, elle n'en est pas moins notre volonté et n'en a pas moins son action dans l'ensemble des actions qui doivent déterminer l'avenir. S'il y a un mécanisme universel, c'est qu'il y a partout des causes plus profondes qui se manifestent par des relations mutuelles dans le temps et dans l'espace sous cette forme de mécanisme. Dans une bataille, les combattans ne sont pas produits par la tactique, mais il y a une tactique parce qu'il y a des combattans, et le combat même a lieu selon certaines lois extérieures parce qu'il y a des lois plus intimes qui produisent le conflit même, — des lois de passions, d'intérêts, de pensées, etc. La métaphysique exclusivement mécaniste confond la tactique de l'univers avec les vraies tendances primordiales de la réalité qui engendrent ultérieurement et consécutivement cette tactique, cet ordre constant de bataille dans le conflit des forces.

Nous croyons d'ailleurs, pour notre part, qu'on peut introduire dans le déterminisme un élément de réaction sur lui-même en montrant l'influence que les idées, y compris l'idée même de liberté, exercent sur leur propre réalisation. On n'a plus alors, comme dans l'autre hypothèse, une machine qui poursuit fata-

lement sa marche, soit que la lumière intermittente de la conscience l'éclaire, soit qu'elle ne l'éclaire pas : la lumière interne réagit sur la marche, elle fait elle-même partie des facteurs de cette équation qui aura pour solution l'avenir. Ainsi s'obtient une approximation pratique de la liberté morale. L'idée, en effet, ne correspond pas seulement à ce qui a été et qui n'est plus, mais encore à ce qui n'est pas et qui sera. Et la volition ne consiste pas seulement, comme on l'a dit, dans la détermination d'un acte par l'idée d'une chose qui sera ; elle consiste, à notre avis, dans la détermination d'un acte par l'idée d'une chose qui *sera par nous*, qui n'existera que par notre action consciente, par l'idée même et le désir que nous en avons. L'idée de l'efficacité même des idées et des désirs entre ainsi comme élément nécessaire dans toute volition. De plus, dans le fond dernier des choses, on peut admettre qu'une puissance réelle, une cause supérieure au déterminisme des phénomènes répond à l'idée de liberté et se manifeste par cette idée en même temps que par les phénomènes, de manière à dépasser toujours ces derniers et à envelopper une perfectibilité indéfinie. Quant à une liberté capable de produire, dans l'ordre même de l'expérience, des « commencemens absolus, » — comme ceux qu'admet M. Renouvier, nous n'y voyons pour notre part rien ni d'intelligible, ni de moral. Ce hasard réalisé n'est pas plus moral que la nécessité réalisée, et la combinaison de la loi-nécessité avec le libre arbitre-hasard n'a pas la vertu de nous éclairer sur la nature intime de l'action.

Dans un très beau roman de psychologie, où la pensée offre un singulier mélange de force et de faiblesse, M. Paul Bourget s'efforce de rattacher aux doctrines déterministes de la philosophie contemporaine l'odieuse « vivisection d'âme » instituée, sous forme de séduction systématique, par un psychologue qui se croit expérimentateur. Mais la philosophie du « disciple » et celle du maître nous semblent également en retard de plus d'un siècle : maître et disciple en sont encore au fatalisme brut de Spinoza ou au scepticisme superficiel du siècle de Voltaire. De nos jours, quels sont les philosophes qui considèrent le bien et le mal comme de simples « étiquettes sociales sans valeur, » comme des « conventions tantôt utiles, tantôt puériles ; » la pitié comme une ridicule « faiblesse, » le respect comme « la plus sotte de nos ignorances, » le remords comme « la plus niaise de nos illusions humaines (1) ? » Ce sont là des sophismes du temps de Diderot et de Lamettrie. La philosophie contemporaine, loin de considérer la vertu et le vice comme des « conventions, » y voit au contraire, non-seulement des *nécessités sociales*

(1) Paul Bourget, *le Disciple*.

et des *vérités sociales*, mais la révélation des plus hautes tendances métaphysiques essentielles à un être pensant qui conçoit l'univers. La philosophie contemporaine, loin de ridiculiser l'instinct moral, tend de plus en plus à le justifier, car elle y découvre une intuition presque infaillible des lois les plus profondes de la vie. Au lieu de voir dans la pitié une « illusion, » elle y voit au contraire le premier et le plus sûr moyen de dépouiller l'illusion du moi isolé et se suffisant à lui-même. Le respect n'est pas « la plus sotte de nos ignorances, » pas plus que l'admiration du beau et le dégoût du laid ; il est un effet analogue au sentiment du sublime, produit par ce qu'il y a d'infini et, en dernière analyse, d'insondable en toute vie sentante et consciente, en toute intelligence capable de concevoir l'univers. Le remords n'est pas « la plus niaise des illusions, » mais la conscience douloureuse d'une difformité mentale qui, en se concevant, se juge et, en se jugeant, peut par cela même se réformer. Il ne suffit pas de supprimer la notion ordinaire du libre arbitre, ni celle du « Père céleste, » pour supprimer du même coup toute hiérarchie entre les êtres, toute distinction de supériorité et d'infériorité, de beauté et de laideur, de raison et de folie, de santé morale et de maladie morale. Même dans le monde physique, où la santé et la maladie sont d'ordinaire *fatales*, elles ne sont pas pour cela *équivalentes;* à plus forte raison dans le monde moral, où justement la santé et la maladie peuvent réagir sur elles-mêmes par l'idée et le sentiment d'elles-mêmes. C'est donc redescendre au vieux fatalisme des mahométans que de dire : — « Il faut accepter l'inévitable dans le monde intérieur comme dans le monde extérieur, accepter son âme comme on accepte son corps ; » non, le jugement que nous portons sur notre âme la modifie, et nous avons là un point d'appui pour ce levier intérieur qui est la volonté. Il y a en nous des choses que nous pouvons accepter, que nous pouvons refuser. C'est encore tomber dans le *sophisme paresseux* que de dire : — « Je ne lutterai pas contre moi-même, je m'abandonnerai à des événemens intérieurs dont la série est déterminée ; » — car, d'abord, nous ignorons ce qui est déterminé, et de plus, nous faisons partie des agens mêmes de cette détermination, dont nous pouvons modifier en nous le cours par cela même que nous en concevons la possibilité. « Si le mécanisme, s'écrie M. Bourget, pouvait lui-même modifier ses rouages et leur marche ! » — Précisément il le peut, par l'idée et le désir qu'il en a. — « Changer quoi que ce fût dans une âme, ce serait arrêter la vie. » — Au contraire, changer et se changer, c'est la vie même, la vie des êtres intelligens et sentans. La psychologie contemporaine n'est donc pas plus responsable des vivisections d'âme que pourrait se

proposer un philosophe dévoyé, que la physiologie ne serait responsable d'une vivisection d'enfant entreprise par quelque médecin fanatique des prétendus droits de la « science. » Encore la vivisection physiologique aurait-elle un but déterminé et pourrait-elle aboutir à une découverte déterminée ; mais quel est le psychologue assez naïf pour instituer de bonne foi une « expérience » de séduction ? Qu'y a-t-il là de *nouveau* à découvrir, et que pourrait démontrer une pareille expérience, sur un individu, sinon que les jeunes filles sont sensibles à la pitié, à la reconnaissance, aux soins affectueux, tentées par l'inconnu, retenues par la pudeur, — et autres vérités vieilles comme le monde ?

Nous ne saurions donc admettre l'éthique renouvelée des stoïciens et de Spinoza à laquelle s'arrête le héros de M. Paul Bourget, sur l'autorité des Taine, des Renan et des Littré : « Considérer sa propre destinée comme un corollaire dans cette géométrie vivante qui est la nature, et par suite comme une conséquence inévitable de cet axiome éternel dont le développement indéfini se prolonge à travers le temps et l'espace, tel est l'unique principe de l'affranchissement. » — Le principe de l'affranchissement n'est point de consentir à la géométrie aveugle de la nature, mais de réagir par la réflexion clairvoyante de la pensée ; ce n'est pas de *suivre* la nature, mais de la *devancer* par la conception de l'idéal. Être déterminé par l'amour de cet idéal, c'est le réaliser en soi dans la même mesure, et c'est être pratiquement *libre* par rapport aux motifs inférieurs. L'homme, nous l'avons vu, a le pouvoir de s'universaliser en quelque sorte, de vouloir une fin universelle, de vouloir universellement ; et ce pouvoir, c'est la volonté même en sa source la plus profonde. Or, loin d'être une nécessité et une contrainte, il apparaîtra sans doute de plus en plus aux générations à venir comme une délivrance des nécessités et des contraintes résultant de la lutte pour la vie, conséquemment comme une *liberté*. Il ne s'agit plus ici, sans doute, d'un libre arbitre indéterminé, prêt à tout, suspendu et indécis entre les contraires, et comme en équilibre instable : il s'agit d'une volonté positive, non ambiguë, qui va au tout et à l'unité du tout, qui est libre par cela même qu'elle n'est pas restreinte à quelque partie et que, se portant au tout, elle n'a plus rien à demander au-delà.

Le second élément de l'idée du devoir, c'est l'obligation. On peut, avec Kant, définir l'obligation morale l'intérêt supérieur pris à l'idée de l'universel ; mais Kant, ne voyant dans cette idée qu'une *forme* sans contenu, ne pouvait voir dans l'obligation qui s'y attache qu'un inexplicable « mystère. » On se souvient des pages

célèbres où il déclare « absolument impossible à nous autres hommes d'expliquer pourquoi et comment l'universalité d'une maxime comme telle, par conséquent la moralité, nous intéresse. » Nous avons déjà répondu à Kant que l'idée du bien universel produit un intérêt de nature esthétique et éveille en nous le sentiment du sublime (1). Nous pouvons maintenant aller plus loin encore. A l'universalité purement logique d'une maxime ne s'attache aucun sentiment moral tant que nous ne concevrons pas l'universalité de quelque fin, de quelque bien qui remplisse le cadre de la loi. Il faudra donc, dans la philosophie future, que la forme universelle des maximes morales reçoive un contenu ; mais est-il à jamais impossible de lui en donner un ? Nous venons de voir le contraire : l'universel a pour contenu l'*univers* même, l'être universel en voie de développement, le tout concret de l'être, passé, présent et avenir, dont nous ne sommes nous-mêmes qu'une partie et qui est une vivante unité d'êtres vivans ; le contenu de l'idée morale sera donc l'idée même de la conscience universelle, de l'union des consciences. Dès lors, l'intérêt qui s'attache à l'universel, c'est celui qui s'attache à l'univers et à son unité, soit actuelle, soit possible et idéale. Cet intérêt est d'abord *naturel*, puisque le système de l'univers dont nous sommes inséparables et solidaires doit naturellement produire en nous, dès qu'il est conçu, quelque tendance qui corresponde au tout et non pas seulement à nous-même. D'autre part, cet intérêt est *moral*, parce qu'il est le plus haut intérêt qu'un être intelligent puisse concevoir et sentir. A qui aime tous les êtres dans l'être universel, que voulez-vous demander de plus ? Nous avons donc ici une coïncidence parfaite de la forme et du contenu : c'est la vie universelle qui, dans son antithèse relative avec la vie individuelle, apparaît et apparaîtra toujours comme constituant l'objet de la moralité. En d'autres termes, un être capable de concevoir l'univers et, en particulier, l'universalité des consciences dont l'humanité nous offre une première réalisation, ne pourra jamais demeurer absolument indifférent à cette idée ; il se produira toujours en lui une direction de la volonté dans le même sens. Cette direction pourra être contrariée par l'intérêt individuel ; mais, là où cet intérêt est supprimé ou réprimé, elle subsistera et elle constituera dans l'individu même un intérêt pris à l'universel, à autrui et à tous, conséquemment un intérêt universel qui, d'un autre nom, s'appellera désintéressement et, d'un autre nom encore, moralité. Ce qu'on nomme devoir sera le contraste de cet intérêt universel avec les intérêts sensibles.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

Si cette conception l'emporte un jour, le devoir n'aura plus la forme d'une *loi* vraiment transcendante, imposée comme du dehors, agissant sur nous par une contrainte supérieure, par une *nécessité* attachée à sa *forme* même de loi absolument générale. Le devoir ne sera pas un commandement au sens propre du mot, un impératif catégorique. Ce sera plutôt, comme nous l'avons bien des fois soutenu, un *persuasif* qu'un impératif. Mais il ne faut pas entendre par là une sorte de persuasion arbitraire et comme contingente, semblable à celle que tel goût particulier, telle tendance particulière peut produire. Cette persuasion de la suprématie de l'idée du bien est installée au cœur même de l'être. Nous ne pouvons pas ne pas être persuadés par l'idée de l'universel, dès que cette idée n'est plus contrariée par les idées égoïstes venues des besoins de la vie (1) : il y a là une persuasion irrésistible, un charme souverain, et c'est nous-mêmes, dans ce que nous avons d'universel, nous-mêmes en tant qu'unis au tout, qui nous persuadons. En un mot, le persuasif suprême est infaillible non en vertu d'une nécessité de contrainte, mais en vertu même de la disparition des nécessités et des contraintes. Ce que nous *devons*, nous le *voulons* déjà au fond même de notre être et de notre conscience, par cela même que nous avons en nous un vouloir qui va à l'universel, non pas seulement un vouloir concentré dans le moi et égoïste. Le devoir est l'expression de ce vouloir radical.

Maintenant, placez des obstacles (et il y en aura toujours) devant cette volonté de l'universel, faites-la se heurter à l'égoïsme né du besoin, c'est alors qu'elle prendra l'apparence d'une nécessité supérieure, d'une loi, d'un impératif. Elle exercera cette sorte de « pression intérieure, » de force impulsive ou répressive à laquelle vient se réduire le sentiment d'obligation. L'impératif est la force inhérente à l'idée la plus haute que nous puissions concevoir ; idée impérieuse par rapport aux idées inférieures et qui pourtant, en elle-même, est une idée de libération, non de sujétion. On peut donc, en ce sens, admettre que la plus haute morale ne sera pas celle de l'obligation proprement dite, de la légalité kantienne, qui conserve encore je ne sais quoi de physique, mais qu'elle sera la morale de la liberté. M. Sigwart, lui aussi, reconnaît que la suprême expression de la moralité n'est pas « en termes de lois. » M. Wundt, enfin, aboutit à reléguer au second rang l'idée d'obligation. Il distingue deux espèces d'impératifs, les uns qu'il appelle les impératifs de la contrainte, les autres les impératifs de la liberté. La crainte de la

(1) Nous ne parlons pas de la persuasion qui aboutit à l'acte, mais de celle qui nous fait simplement reconnaître l'idée suprême du bien.

pénalité sociale, la crainte de l'opinion publique, voilà les deux impératifs de la contrainte ; la satisfaction directe attachée à l'action morale, enfin l'attrait exercé par la seule contemplation de l'idéal moral, voilà les deux impératifs de la liberté. Mais, au fond, le dernier n'est pas vraiment un impératif, et M. Wundt lui-même convient que, sous sa forme supérieure, chez les esprits élevés, la morale cessera d'offrir le caractère proprement obligatoire. Sera-ce là ce qu'on a appelé un « équivalent de l'obligation? » — Comme le plus est l'équivalent du moins : la volonté morale de l'universel est plus et mieux qu'une loi impérative ; elle est déjà la moralité commencée, tendant à envahir tout notre être. Elle est le point de coïncidence du vouloir, du devoir et du pouvoir.

IV.

La volonté consciente ne pourra jamais, nous l'avons vu, ne point se proposer pour but l'union progressive des volontés et des consciences ; mais ce but idéal n'apparaîtra-t-il point en contradiction avec les lois de la nature telles que les révélera la science à venir? Jamais l'humanité ne se fera un devoir d'une impossibilité ; il faut donc que l'impossibilité d'un progrès mental indéfini dans l'univers ne soit pas quelque jour démontrée. Ainsi, après avoir fait l'analyse radicale de la conscience, d'où se déduit l'idéal moral, la métaphysique sera obligée de faire la synthèse la plus complète de nos connaissances sur l'univers même, afin d'en conclure que l'idéal moral n'est ni impossible ni en contradiction avec la science.

La question, selon nous, reviendra à se demander : — L'évolution de la vie mentale dans le monde a-t-elle un terme que l'on puisse marquer d'avance ? — Oui, sans doute, pour telle espèce en particulier, comme l'espèce humaine actuelle, matériellement incapable d'une évolution indéfinie, matériellement vouée à une destruction finale. Mais il n'en résulte pas que l'évolution mentale soit pour cela arrêtée dans le monde et qu'elle ne puisse se poursuivre ou sous d'autres formes ou sous d'autres espèces. Nous allons voir, en effet, qu'on ne pourra jamais ni penser la complète annihilation de toute vie mentale dans le monde, ni marquer d'avance une limite au développement mental dans le monde.

En premier lieu, pourquoi l'homme ne pourra-t-il jamais concevoir la complète annihilation de toute vie mentale ? — C'est qu'il faudrait pour cela retirer à notre conception du monde tout élément emprunté à notre pensée même et à notre conscience ; or c'est chose impossible, car, une fois ce vide mental opéré, il ne resterait plus rien, pas même de physique. Aussi la philosophie aboutira-

t-elle toujours et nécessairement à l'animation universelle, sous une forme ou sous une autre ; nous ne pourrons jamais nous représenter le monde que d'après ce que nous trouvons en nous-mêmes, et après tout, puisque nous sommes le produit du monde, qui nous fait à son image et à sa ressemblance, il faut bien qu'il y ait dans le grand tout ce qui est en nous. De là l'impossibilité pour un être vivant, sentant, pensant, de concevoir un monde où ne subsisterait rien de la vie, du sentiment, de la pensée ; un monde mentalement mort, sans trace « d'énergie psychique, » serait aussi physiquement mort : ce ne serait plus qu'un monde abstrait, une abstraction, — et conséquemment encore une pensée.

C'est pour cette raison que nous sommes obligés d'admettre en toutes choses un sentiment plus ou moins sourd, un appétit plus ou moins analogue à ce que nous appelons *vouloir*. Un philosophe a dit cette parole profonde que, sans doute, il n'y a nulle part d'être entièrement « abstrait de soi » : il voulait dire par là : il n'y a point d'être qui n'existe pas pour soi-même à quelque degré, qui n'ait pas, sinon une conscience proprement dite, du moins un sentiment plus ou moins vague de son action : si un être n'est pour soi à aucun degré, il est donc tout entier hors de soi, « abstrait de soi ; il n'existe plus que pour un autre ; à vrai dire, il n'existe plus du tout. L'être complètement abstrait de soi, ce serait la matière inerte et inanimée des matérialistes, un je ne sais quoi qui n'a plus de l'être que le nom. La vie et la conscience ne peuvent être une simple transposition d'atomes stupides et morts dans l'espace et dans le temps ; ce n'est pas en changeant de place de petits cadavres infinitésimaux, de façon à mettre l'un à droite, l'autre à gauche, qu'on engendrera la vie, — la vie qui se sent elle-même. Un changement de rapports entre les atomes ne produira le sentiment et la conscience que s'il y a dans les atomes autre chose qu'étendue, impénétrabilité et mobilité.

Nous pouvons donc admettre l'impossibilité, dans l'avenir comme dans le présent, de concevoir la complète *annihilation* de l'énergie mentale. Ce premier principe accordé, pourra-t-on jamais marquer des *bornes* précises à cette énergie, la limiter d'avance dans la pensée ? — Non, car ce serait faire de notre état mental actuel la mesure absolue du possible dans l'ordre mental à venir. Nous ressemblerions à quelque animal de la faune antédiluvienne qui, s'il avait pu spéculer sur le monde, aurait déclaré que les formes de la vie et du sentiment alors réalisées épuisaient tout le possible. La vie végétative ne pouvait faire deviner la vie animale, la vie animale ne pouvait faire deviner la vie supérieure de la pensée et de la science. De ces manifestations diverses de l'énergie mentale, cha-

cune était tout entière contenue *physiquement* ou mécaniquement dans la précédente, et une physiologie assez puissante aurait pu prédire les formes futures du corps d'après les formes actuelles; mais les manifestations psychologiques, quoiqu'elles fussent liées par une loi déterminée à leurs antécédens, n'y étaient pas contenues d'avance *psychologiquement :* de la simple vie végétative on n'aurait pas pu *déduire* la pensée, l'amour, la moralité des êtres humains. — Affaire de simples formes, — dira-t-on. — La question est précisément de savoir si sentir, penser, vouloir, faire effort, avoir conscience, ce sont là simplement des formes, des apparences, ou si, au contraire, ce n'est pas les rapports changeans dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire les *mouvemens* qui sont des formes, tandis que l'activité mentale serait le fond. En tout cas, elle est le fond pour nous, puisqu'elle est pour nous l'immédiat, l'irréductible : quand je jouis ou que je souffre, aucun raisonnement au monde ne pourra réduire ma jouissance ou ma peine à une simple apparence, car le paraître, ici, coïncide absolument avec l'être.

Le défaut de la théorie évolutioniste telle que M. Spencer l'a exposée, c'est précisément qu'il n'a pas distingué la persistance ou équivalence mécanique de la force et le progrès mental. Nous avons essayé ailleurs de mettre en évidence cette distinction. Si on ne peut pas d'avance assigner des limites à l'énergie mentale, c'est que l'équivalence physique des mouvemens extérieurs peut se concilier avec un progrès intérieur de la volonté vers des formes de plus en plus élevées. La pensée, en apparaissant dans le monde, n'a pas changé l'équilibre des plateaux de la nature; elle n'en constituait pas moins une nouveauté morale plus importante que l'identité mécanique des causes et des effets. Le monde chrétien peut ne pas peser davantage sur la terre que le monde païen, il n'en a pas moins, dans l'ordre moral, une valeur supérieure; la nature se répète toujours mécaniquement, elle change toujours mentalement.

Nous retrouvons une théorie analogue chez M. Wundt. Selon lui, la volonté porte en soi un trésor de « force psychique » qu'il est impossible à l'avance d'enfermer dans des limites. Pour expliquer le « développement mental » qui se produit dans l'humanité et dans le monde, M. Wundt dit qu'il faut admettre un « principe d'énergie mentale toujours croissante, » en opposition avec « le principe d'équivalence » qui règne dans la physique. Il en résulte que les événemens passés de l'ordre moral peuvent toujours être *expliqués par leurs causes*, mais les événemens *futurs* de l'ordre moral ne peuvent être « prédits » par la science, parce que, tout en étant

déterminés par leurs causes, ils ne sont pas déjà « contenus » dans la définition même de ces causes, ni en simple équivalence avec elles. Les déterministes ont donc raison de dire que les effets des volontés ont toujours des causes, mais les partisans du libre arbitre ont raison de dire qu'ils ne sont pas déterminés conformément à la loi toute physique de « l'équivalence entre la cause et l'effet. » Si M. Wundt veut dire qu'il y a réellement création d'énergie dans l'ordre mental, il est bien difficile de comprendre sa théorie; mais, s'il veut dire que l'équivalence mécanique qui subsiste partout entre la cause et l'effet, physiquement considérés dans la balance de la quantité, n'empêche pas le progrès perpétuel dans l'ordre mental, où apparaissent des qualités nouvelles et toujours plus précieuses, sentiment, pensée, volonté, amour, — nous croyons que cette doctrine sera, en effet, de plus en plus dominante dans la philosophie future.

Pour montrer qu'on ne pourra jamais déduire l'avenir du passé, ni conséquemment limiter l'avenir par le passé même, M. Wundt invoque une loi qu'il considère comme d'importance majeure en morale et en métaphysique, à savoir le caractère imprévu et « hétérogène » des effets réels par rapport aux effets prévus. C'est ce qu'il appelle la « loi de l'hétérogénéité » entre les volontés et les résultats. Toute action volontaire produit des conséquences qui dépassent toujours plus ou moins les motifs qui l'ont déterminée : tel homme qui agit par une ambition toute personnelle peut amener, sans l'avoir prévu, des résultats utiles à son pays, non pas seulement à lui-même; tel autre qui, au contraire, a voulu rendre des services au pays peut aboutir à des conséquences nuisibles. De là cette loi, que le résultat dernier de nos actions dans la réalité n'en a jamais été le véritable motif dans notre esprit. Voyez ce qui se passe quand un corps tombe dans une masse d'eau tranquille : un cercle se dessine à la surface, puis donne naissance à un autre plus grand qui l'enveloppe; en même temps la première onde s'étend comme si elle cherchait à gagner la seconde; mais, avant qu'elle l'ait rejointe, celle-ci est bien loin, et déjà une troisième onde s'est formée qui, quand la seconde cherche à la rejoindre, fuit à son tour. Aviez-vous prévu et voulu tous ces effets en jetant la pierre? Non, vous aviez voulu seulement atteindre tel point précis, et vous avez produit des ondulations qui vont à l'infini. Pareillement, les résultats de nos actions s'étendent bien au-delà du motif; quand nous avons pris conscience de ces suites que nous n'avions pas prévues, nous élargissons désormais notre motif, mais le nouveau résultat dépasse encore notre prévision, et, à mesure que celle-ci s'en rapproche, il s'en éloigne davantage.

En nous montrant ainsi combien est bornée notre puissance de prévoir, M. Wundt veut nous ôter le droit de « marquer une limite logique à l'évolution. » Puisque, d'une part, dans l'ordre moral, les effets futurs ne peuvent se déduire à l'avance des causes auxquelles ils sont liés; puisque, d'autre part, les effets derniers de nos volitions ne peuvent se déduire de nos volitions mêmes, il en résulte, pour l'avenir, un double caractère d'indétermination par rapport au présent actuellement connu. Cette indétermination rend possible, dans le monde, un progrès mental et moral auquel personne ne pourra jamais défendre à l'avance d'aller plus loin. En un mot, ni l'anéantissement ni la limitation du progrès moral dans le monde ne pourront être l'objet d'une démonstration ou même d'une conception claire. Il en résulte que la perfectibilité mentale apparaîtra toujours comme indéfinie, sinon sous une forme, du moins sous une autre : la fécondité de l'univers mental est impossible à borner *pour nous*.

Nous pourrions apporter des raisons plus positives pour faire voir que le progrès mental est possible; nous nous contentons ici d'avoir montré qu'il n'est pas impossible. Cette situation est celle qui, dans l'avenir, conviendra le mieux au désintéressement moral ; un idéal *certain*, dont la réalisation est *incertaine*, voilà ce que l'homme se proposera à lui-même par la moralité. C'est peu au point de vue du savoir, c'est assez au point de vue de l'action. Il y aurait quelque faiblesse à demander davantage; mieux vaut envisager virilement la situation dans tout ce qu'elle a de critique. C'est du moins l'attitude qui convient au philosophe; c'est aussi, sans doute, celle que prendra de plus en plus l'humanité réfléchie. D'ailleurs, dans la pratique, si nous ne sommes pas certains de la réalisation finale et universelle du bien, de la plus haute des idées-forces, nous sommes du moins certains de pouvoir réaliser quelque bien en nous et autour de nous. Commençons par cette réalisation, et advienne que pourra. Soulager une misère actuelle, a-t-on dit avec raison, alléger quelqu'un d'un fardeau, d'une souffrance, voilà ce qui ne peut pas tromper. « Même dans le doute, on peut aimer; même dans la nuit intellectuelle, qui nous empêche de poursuivre aucun but lointain, on peut tendre la main à celui qui pleure à nos pieds. » Qui peut dire, d'ailleurs, si le verre d'eau donné à celui qui a soif ne vaut pas plus, à lui seul, que tout l'Océan sous nos yeux et tout le firmament sur nos têtes? Donnons-le donc, et que, dans l'immense univers, il y ait au moins un petit coin où un être, en face d'un autre être, aura eu pitié.

Le dévoûment, qui est le sacrifice de soi, et au besoin de sa vie,

est en quelque sorte le suicide pour une idée. Le suicide et le dévoûment, si différens qu'ils soient, se ressemblent en ce que tous les deux supposent ce même sentiment : aimer quelque chose ou quelqu'un plus que la vie. De là résulte, des deux côtés, ce sentiment d'*intolérabilité* qui s'attache à certaines douleurs physiques ou à certaines pensées. Par l'influence de l'attention et de la réflexion, ces douleurs physiques et surtout mentales grandissent dans la conscience au point d'obscurcir tout le reste : « Une seule peine suffit à effacer toute la multitude des plaisirs de la vie. » L'un se tue parce qu'il ne peut supporter les tourmens de telle maladie ou ceux d'une pauvreté subite, etc. ; ce sont là les motifs les moins élevés ; mais tel autre se tue parce qu'une tache à son honneur, causée par une faillite, lui est absolument intolérable. Tel autre se tue parce qu'il aime une femme plus que la vie et que, sans elle, la vie lui est devenue intolérable. L'art même peut acquérir une importance capitale dans l'existence : interdire la musique à Beethoven, la peinture à Raphaël, c'eût été les tuer. Nous nous rapprochons ainsi, peu à peu, des mobiles mêmes du sacrifice moral. Ce dernier a lieu quand le mobile est l'amour d'une grande idée : celle du devoir, par exemple, celle de la patrie, celle de l'humanité. Dans ce cas, la valeur de la vie paraît réduite à zéro devant l'infinité du but à atteindre, et la vie, en dehors de cette idée, en dehors de l'amour qu'elle inspire, devient intolérable. De là le « risque » couru volontairement, avec la possibilité, la probabilité, la certitude même de mourir. On a comparé le sentiment moral à un grand amour qui éteint toutes les autres passions : sans cet amour, la vie nous est intolérable et impossible.

Pourquoi, par l'effet de la civilisation, voit-on augmenter, avec le sentiment de l'intolérabilité, le nombre des suicides? C'est que, d'une part, certaines idées, certains sentimens acquièrent une force et une acuité plus grande, tandis que, d'autre part, l'importance de la vie individuelle diminue. On ne considère plus autant la vie comme d'un prix inestimable, incommensurable. C'est là une des raisons qui, jointes à l'exaltation croissante et souvent maladive du système nerveux, produit de nos jours l'accroissement des suicides. Mais ce qui est aujourd'hui un effet en quelque sorte pathologique, anormal et, en définitive, antisocial, pourra devenir, quand il s'agira du sacrifice moral, un résultat normal et bienfaisant pour la société entière. Avec le progrès de la science, de la philosophie, de la vie nationale et même internationale, avec l'agrandissement de l'horizon humain et même, si on peut dire, cosmique, des buts de plus en plus élevés et de plus en plus impersonnels s'offriront à l'individu. Il se verra entraîné dans un tout immense dont il ne

sera qu'une parcelle infime. Il prendra à ses propres yeux une importance de moins en moins grande.

On peut donc poser cette loi : par l'élargissement de l'intelligence, du sentiment et de l'activité humaine, l'écart ira grandissant entre les buts de plus en plus élevés que concevra l'individu et l'importance de moins en moins grande qu'il prendra à ses propres yeux. D'où ce corollaire : la grande difficulté du sacrifice, « aimer quelque chose plus que la vie, » peut et doit aller en diminuant. Ce qui produit aujourd'hui un effet perturbateur et fâcheux, sous les formes du suicide, du pessimisme, du découragement, du nervosisme, etc., pourra ainsi, en se régularisant, arriver à produire un effet moral sous la forme du dévoûment aux idées. Un statisticien et sociologiste des plus pénétrans, M. Tarde, a contribué à mettre en évidence cette possibilité du sacrifice dans la société future. Il a fait voir que les hautes, les belles choses à vouloir se multiplient au cours de la civilisation, tout comme les jolies femmes à aimer sont plus nombreuses et plus rassemblées en un étroit espace dans les villes que dans les campagnes. D'où un déploiement inévitable de la faculté d'aimer dans un cas, de la faculté de vouloir dans l'autre. Or quel est le dessein ferme, énergique, qui n'implique pas le dévoûment éventuel, le sacrifice de soi accepte d'avance? Nous en sommes à la période en quelque sorte passive et sentimentale où tout se tourne en désespoir, en tristesse de vivre, en ennui de l'existence; mais il peut venir une période de volonté, d'amour actif et énergique, où le peu de cas qu'on fera de la vie individuelle sera un moyen de servir les grandes idées universelles. L'admiration du vrai et l'enthousiasme du beau aboutiront à la passion du bien.

La morale du désintéressement et du sacrifice n'a pas encore été soutenue dans toute sa pureté. Un sacrifice pur, sans espoir de retour, est-il donc aussi absurde que le prétend, par exemple, M. Janet dans sa *Morale*, et que l'avait prétendu Kant lui-même? — Un tel sacrifice ne serait absurde que si on pouvait démontrer l'impossibilité à venir d'un monde meilleur et vraiment moral, d'un règne du bien. Que quelqu'un se noie pour sauver un autre qu'il est démontré impossible de sauver, il y aura deux victimes au lieu d'une. Encore ce dévoûment inutile serait-il une protestation contre la nécessité brutale. Mais la substitution effective d'une victime à une autre, quand elle est possible, est une première victoire, faute de mieux. Le dévoûment sous toutes ses formes est par lui-même et à lui seul autant d'enlevé aux lois brutales du monde materiel. Le sacrifice sans espoir a donc sa raison d'être et sa sublimité. Mais la vérité, nous l'avons vu, c'est que nous sommes

dans une ignorance invincible relativement à l'avenir du monde moral. Nul ne peut démontrer l'espérance, mais nul ne peut démontrer le désespoir : l'optimisme et le pessimisme seront toujours deux hypothèses incapables de vérification et de démonstration au point de vue de la science ; au point de vue de la morale, elles ne seront jamais d'égale valeur : l'optimisme moral, c'est-à-dire l'espoir d'un progrès mental indéfini dans le monde, a pour fondement l'idée morale elle-même, dont le pessimisme moral est la négation.

Dans notre siècle, nous sommes encore entre la science qui, après avoir cherché la moralité en son domaine, dit à la fin avec Faust : « Rien, » et la métaphysique qui répond : « Au-delà, peut-être. » La conclusion est toute pratique : au lieu de s'abstenir dans le doute, il faut agir au contraire : quelque problématique que soit l'idéal désiré, il faut espérer quand même, lutter pour lui, mourir pour lui. N'y eût-il dans l'infinité du temps et de l'espace qu'une seule chance de faire triompher le bien, il faut la poursuivre. L'humanité est peut-être, dans la grande bataille de l'univers, comme les soldats que la *Légende des siècles* nous montre placés au pivot de l'action, sur un cimetière rempli de tombes, avec la consigne de tenir jusqu'au soir ou de mourir en combattant. Le soir vient, la brume de la mêlée où chacun tirait sans voir la portée de ses coups, se dissipe : presque tous sont morts, quelques-uns restent ; morts et vivans, sans le savoir, ont décidé du sort d'un peuple, et c'est grâce à leur héroïsme que s'élève enfin le cri de victoire :

— Par qui donc la bataille a-t-elle été gagnée ?
— Par vous.

ALFRED FOUILLÉE.

LA CAVALERIE

DANS

LA GUERRE MODERNE

Nous assistons à une évolution singulière. A un demi-siècle d'intervalle, et lorsque l'art de la guerre semble le plus près de se confiner dans l'accroissement des forces purement balistiques, on voit tout à coup réapparaître un engin des batailles passées, une arme quasi démodée, procédant de deux facteurs qu'on croyait disparus : l'effet moral et le choc. En Allemagne, l'usage de la lance s'étend à toute la cavalerie ; en France, on la donne aux dragons. En même temps, dans les deux pays, les manœuvres de masses de cavalerie sont exécutées avec une ardeur et une extension inaccoutumées.

Cette double manifestation n'est-elle que la révolte suprême d'une arme restée généreuse, mais virtuellement amoindrie ; l'instinctif désir d'échapper à l'étreinte de fer et de plomb qui chaque jour plus étroitement nous enserre? Procède-t-elle, au contraire, d'une rationnelle entente de principes nouveaux ; de la perception nette d'un rôle, non pas diminué, mais agrandi ?

Entre les deux opinions, le doute existe. Il ne s'arrête pas aux couches extérieures ; il pénètre jusqu'au cœur même de l'armée. La réapparition de la lance et l'emploi de la cavalerie en masses y sont passionnément discutés. Les uns les saluent comme l'aurore d'une ère féconde, les autres les condamnent comme la manifestation d'un regret stérile. Partisans ou adversaires, d'ailleurs, ne

sont ni des indifférens ni des ignorans, mais des généraux, des chefs dont quelques-uns ont par devers eux un long passé d'expériences ou d'études, également ardens, également convaincus. Même dans nos rangs, on hésite. Et si tous les cavaliers s'accordent à revendiquer une large part d'action, plusieurs diffèrent sur le mode d'emploi. Animés du même désir d'accomplir leur mission, ils n'envisagent pas tous leur rôle sous le même aspect.

En dehors de l'armée, le point de vue change. On n'accorde guère à la cavalerie qu'un crédit restreint et qu'une sympathie platonique. On s'accoutumerait volontiers à ne voir en elle que le dernier refuge de l'esprit chevaleresque, de la poésie de la guerre. A ce titre, elle plaît. On résume l'ensemble de ses qualités particulières par un mot à la mode : « l'esprit cavalier. » Pour nombre de gens, cela suffit. Les plus avisés conviennent bien qu'elle est nécessaire pour couvrir et éclairer les armées, mais ils ne vont pas jusqu'à rechercher le sens précis de cette large formule. Les manœuvres de masses trouvent grâce par l'enthousiasme et l'entrain qu'elles suscitent ; leur objectif pratique échappe.

Ce compromis, si bienveillant qu'il soit, n'est digne ni de ceux qui l'accordent, ni de ceux qui l'acceptent. La cavalerie n'a pas besoin, pour justifier son développement et ses tendances, d'argumens de fantaisie. A la veille d'événemens toujours différés, mais toujours imminens, des considérations autrement positives et graves doivent présider à ses destinées. Il est temps d'adopter une doctrine unique, une orientation définitive, et d'approprier son organisation et son instruction à un rôle nettement défini.

I.

L'art de la guerre devient de jour en jour plus vaste et plus compliqué. Par les immenses effectifs mis en jeu et par les approvisionnemens qu'ils réclament, par le développement et la variété des engins de destruction ou de protection, il touche à la fois aux questions sociales, économiques et industrielles.

En même temps que le cadre s'est élargi, la perspective s'est voilée. Les sciences militaires ont pris une telle extension qu'on peut à peine, après de longues années d'études, les embrasser dans tous leurs détails. Encore chaque nouvelle invention y apporte-t-elle des modifications profondes. C'est un progrès incessant et indéfini.

Un objectif aussi considérable exige des efforts communs. Par un merveilleux accord des voies et moyens, leur diversité doit se fondre en une unité puissante. Aucune force ne doit s'égarer en

une impulsion divergente, aucune intelligence se perdre en un particularisme décevant. Dans l'ensemble du mécanisme militaire, chacun doit connaître nettement sa place, son rôle, son mode et sa part d'action.

Car si tout y est compliqué, tout aussi y est connexe, relatif et dépendant. Le chercheur qui, dégageant une pièce particulière, voudrait l'ajuster, la mettre au point, sans tenir compte du cadre général, ferait œuvre superficielle et fragile. Aussi, étudier le rôle abstrait de la cavalerie en dehors des conditions spéciales de la guerre probable, ce serait fondre dans un moule classique, séduisant peut-être, mais à coup sûr démodé et défectueux.

A la tactique moderne il faut une base, non plus théorique, mais positive. Cette base, la conception quasi divinatrice de la prochaine campagne peut seule nous la fournir. C'est là le but puissant et immédiat dont la grandeur à la fois nous attire et nous effraie, l'idéal simple en dehors duquel tout n'est qu'agitation stérile ou pure rêverie.

A ne considérer que les résultats acquis par les méthodes scientifiques, on renoncerait vite à l'étude de la guerre. A travers l'histoire, les événemens militaires se succèdent, en apparence dissemblables et contradictoires, transformant l'organisation des nations et des armées, bouleversant les échafaudages théoriques, éclairant l'inanité des formules, montrant que telles règles, bonnes la veille, peuvent être mauvaises le lendemain : « La guerre, écrit le maréchal de Saxe, est une science couverte de ténèbres dans l'obscurité desquelles on ne peut marcher qu'en tâtonnant (1). » Et Napoléon, qui y était passé maître, avoue qu'il n'y a pas de recette pour le succès : « Tout dépend du caractère du général, de la nature des troupes, de la portée des armes, de la saison et de mille circonstances qui font que les choses ne se ressemblent jamais (2). »

Cependant, dans cette variabilité, un élément, — l'élément humain, — demeure immuable. Et c'en est la plus solide base. En dépit des époques ou des contrées, des saisons ou des armemens, l'homme, dans le combat, reste identique à lui-même, toujours au même degré impressionnable, accessible aux mêmes entraînemens ou aux mêmes terreurs, provoqués par les mêmes causes. Il est l'axe à jamais fixé autour duquel évoluent, en des applications multiples, tous les rouages matériels de la guerre : les nombres, les combinaisons tactiques, l'organisation, l'armement.

Aussi, malgré des changemens subits et incessans dans leurs

(1) Maréchal de Saxe, *Rêveries*.
(2) Napoléon, *Mémoires*.

manifestations, des écarts considérables dans leur application, les grands principes de la guerre ont-ils, en réalité, varié dans les limites tellement restreintes, qu'entre ce qu'écrivait l'empereur Léon au IXe siècle et ce qu'enseigne un professeur de l'école de guerre en 1889, il n'y a que la différence de la forme et du cadre. La cavalerie offre particulièrement l'exemple d'une immuabilité originelle. A l'homme, cet élément invariable, vient s'ajouter le cheval, sorte d'arme animée et vivante, également soustraite aux influences scientifiques. Sur cette entité formée par le cavalier, il serait vain de discourir. On n'en modifiera ni le caractère ni la substance. On se retrouvera toujours en face de deux facteurs primitifs et simples : une énergie morale et une force matérielle, *une résolution et un choc*. Les progrès de la balistique n'y changent rien. Frédéric et Napoléon n'employèrent pas leur cavalerie autrement que l'avaient fait Alexandre et Annibal. Malgré les progrès accumulés des siècles, ils en tirèrent des résultats égaux, sinon supérieurs. Cela est concluant.

Ainsi, le fond de la tactique de la cavalerie échappe à toute transformation. Le mode et la mesure de sa participation à la guerre seuls varient. Il s'agit de rechercher comment ils vont s'adapter à un cadre nouveau et considérablement agrandi.

Un mot caractérise la guerre moderne : ce sera la *guerre de masses ;* c'est-à-dire, au début, une accumulation puissante et prompte de toutes les forces vives de la nation, venant s'amasser en une zone soigneusement préparée, abondamment approvisionnée, et derrière laquelle se développe tout un système de voies ferrées, véritable réseau veineux reliant les extrémités au centre, les armées au cœur de la patrie (1).

A cette phase de concentration succédera la marche d'approche. Échelonnées en profondeur, évoluant sur un front relativement restreint, n'ayant pas encore l'espace nécessaire pour exécuter de vastes mouvemens, les deux armées s'avanceront l'une vers l'autre en une sorte de poussée brutale. Puis, l'immense choc aura lieu. Des centaines de mille hommes se heurteront sur des champs de bataille démesurés. Dès lors, la scène change, les horizons s'ou-

(1) « Les grandes nations mettent en campagne plus de vingt corps d'armée. Pourquoi ces forces ne se trouveraient-elles pas réunies presque au complet dans les plaines où se décidera le sort des nations? Ni Gravelotte, ni Kœniggratz, ni Leipzig, qui sont cependant les plus grands champs de bataille du siècle, ne permettent de se figurer ce que sera alors le champ de bataille. Sur des lignes longues de plusieurs myriamètres combattront côte à côte, non plus des corps d'armée, mais bien des armées entières. Cette bataille des nations est encore pour nous une énigme. » — Baron von der Goltz, *la Nation armée.*)

vrent, et ces masses, jusque-là resserrées, fixées au sol, prennent leur essor... en avant ou en arrière, suivant le sort des armes. Une nouvelle période, subséquente et subordonnée, commence, qui à son tour verra se reproduire ces quatre phases d'une inégale valeur en importance et en durée : la concentration, la marche d'approche, la bataille, la retraite ou la poursuite. Telle est l'éternelle synthèse de la guerre.

La première phase, dans l'ordre des faits, est aussi pour la cavalerie la principale.

Qu'on se représente par la pensée ces deux armées, ou plutôt ces deux nations accumulées sur leurs frontières. Au début, elles sont plongées dans une obscurité troublante. Elles ne savent rien, sinon que non loin, à quelque soixante kilomètres, des masses ennemies, aussi puissantes, sont prêtes à se ruer sur elles. Alors commence entre les deux généralissimes une lutte sourde, lutte de pénétration, d'intelligence, de résolution. Que va faire cet adversaire invisible et insaisissable? Est-il impatient ou hésitant, résolu ou timide? Viendra-t-il par le centre ou sur les ailes? Doit-on le prévenir ou l'attendre?.. Il faut cependant en finir avec cet inconnu plus terrible que le danger même. Qui le premier osera rompre cette immobilité pleine d'angoisse? Qui, prenant l'initiative, déchaînera l'orage?

La réponse est facile.

Dès le premier jour les deux cavaleries se sont mises en route. Lancées dans ce mystérieux espace qui sépare les fronts de concentration, elles doivent soulever le voile jeté sur les dispositions ennemies et s'opposer à toute tentative du même genre de la part de l'adversaire. Dans l'exécution de leurs missions identiques, mais opposées, elles vont nécessairement se rencontrer et se combattre. De l'issue de cette lutte dépend le succès des premières opérations (1). Victorieuses, elles procurent la lumière et l'espérance; elles montrent, au travers de leur trouée, la route triomphale qui mène à un adversaire surpris, démoralisé, aveugle et inerte. Vaincues, elles reviennent s'abattre sur leurs propres lignes, rapportant dans leurs flancs meurtris le triste présage de la défaite (2).

Ainsi, entre ses mains, la cavalerie détient le premier enjeu. Toujours maintenue sur le pied de guerre, elle a le périlleux honneur d'ouvrir la campagne. Par ce seul fait, elle porte une respon-

(1) « Actuellement encore, une bonne cavalerie est le meilleur moyen pour dominer les opérations. » — (Baron von der Goltz, *la Nation armée.*)

(2) « Quelque système que l'on adopte, il ne paraît pas moins incontestable qu'une nombreuse cavalerie doit avoir une grande influence sur les résultats d'une guerre. » — (Jomini, *du Rôle de la cavalerie.*)

sabilité écrasante. De son attitude aux débuts, de ses succès ou de ses revers, résultent non-seulement la supériorité ou l'infériorité que produisent la netteté ou l'incertitude des vues, mais encore une impression morale d'autant plus forte que la nation est plus nerveuse. Victorieuse ou vaincue, elle engage l'avenir; son influence, considérablement agrandie, peut rompre à la fois l'équilibre matériel et l'équilibre moral. Entre deux armées, elle peut créer la différence d'un aveugle à un voyant. Cette opposition explique la maxime à jamais impérissable du grand Frédéric : *En guerre, une bonne cavalerie fait de vous l'arbitre de la campagne.*

Mais au fur et à mesure que les armées croissent en nombre, l'exécution de cette maxime exige de plus grands efforts. Le grand et unique précepte qui régit la stratégie et la tactique : « Être le plus fort au point décisif (1), » a en effet varié dans ses conséquences. La difficulté s'est accrue avec l'ampleur des opérations. Le point décisif s'est déplacé. Ce n'est plus, comme autrefois, un objectif fixe et connu, — une capitale; — c'est un but mobile et encore inexploré : la masse même des forces ennemies (2). Puis l'extension des nombres a modifié les conditions de la campagne. La marche des armées ne peut plus aussi facilement se plier aux soudainetés du génie. Des centaines de mille hommes ne se déplacent pas avec la rapidité et l'aisance des colonnes d'autrefois. Des réseaux ferrés considérables ont, par avance, inscrit sur le sol leur point de départ, tracé leurs principales directions. Ce *processus* gigantesque imprime à la première période des opérations un caractère de fatalisme inéluctable. Une faute du début pourrait compromettre la campagne entière.

L'orientation primitive doit donc être aussi l'orientation définitive; la cavalerie, chargée de la fixer, doit apporter à l'accomplissement de cette tâche une énergie qui renverse tous les obstacles, une clairvoyance qui déjoue toutes les erreurs. Entre deux adversaires égaux en nombre, en instruction, en armement, en courage, elle va jeter le premier et capital appoint. Son rôle, mesuré aux dimensions des guerres modernes, revêt un caractère quasi héroïque. *Obligée au succès, elle ne peut revenir que victorieuse ou déshonorée.*

Jusque-là, la route est droite et le devoir est clair. Ce rôle stratégique en avant des fronts de concentration, tous les écrivains militaires le préconisent, toutes les cavaleries de l'Europe se decla-

(1) « Que faut-il pour être vainqueur? Être le plus fort sur un point donné. » — (Napoléon, *Mémoires.*)

(2) « Le premier but auquel tendent les mouvemens des armées, c'est la principale armée ennemie. » — (Baron von der Goltz, *la Nation armée.*)

rent prêtes à le remplir. Éclairer et protéger, découvrir et couvrir, sont des axiomes partout acceptés, partout proclamés. Mais si le but est clairement indiqué, les moyens de l'atteindre sont loin d'être nettement définis. Le doute, la divergence des vues commencent avec l'application. Il est cependant possible d'en esquisser au moins les grandes lignes.

En fait, le but général de l'exploration stratégique se résume au choix judicieux de deux ou trois objectifs principaux. La cavalerie n'aura donc pas, ainsi qu'on l'a trop souvent prétendu, à déployer un rideau épais et continu sur tout le front des armées. Cette dispersion, sans la rendre pénétrante et forte nulle part, la laisserait partout moralement et matériellement faible, incapable d'un effort efficace. Une mission précise exige des procédés décisifs. La cavalerie se divisera en autant de groupes qu'il y aura d'objectifs choisis par le généralissime; chacun de ces groupes sera fortement concentré.

Cependant elle ne doit pas non plus permettre à la cavalerie adverse de passer au travers de ses intervalles. Ces masses compactes se relieront donc entre elles par un réseau de patrouilles légères, ténues, agiles, constituant une sorte de fil avertisseur. Ainsi voilà l'ossature : quelques fortes masses, enveloppées d'un essaim de patrouilles.

Concentrée pour le combat, avec des élémens dispersés pour la découverte, cette cavalerie s'ébranle. Qui peut s'opposer à sa marche? Les forts d'arrêt, les bataillons avancés? Adversaires inertes, cloués au sol, fixés en leurs positions de résistance, *ils sont l'immobilité, et elle est le mouvement*. Entre les deux, la lutte est inégale. Si elle ne peut les attaquer, les renverser d'un coup de boutoir, elle les tournera, et au prix même de sanglans sacrifices, pénétrera jusque sur la ligne des corps de bataille, y sèmera le désordre et le trouble, en rapportera la lumière.

Une seule barrière s'oppose à cette irruption. C'est la cavalerie ennemie, chargée d'une mission analogue, mais inverse, également entreprenante et hardie, également résolue à faire son devoir. Nous l'avons montré, ce devoir est double. Il faut découvrir en avant, couvrir en arrière. Et, dans cette dualité divergente, l'une et l'autre condition sont connexes; toutes les deux sont indispensables au succès définitif. Si l'on remplit l'une en manquant à l'autre, l'avantage, étant compensé, reste illusoire; l'équilibre stratégique et moral demeure en suspens. Aucune des deux armées ne possède cet élément de supériorité réelle et complète que doit lui procurer une bonne cavalerie : *être éclairé contre un adversaire qui ne l'est pas.*

De l'opposition des objectifs, en même temps que de la connexité

des moyens, résulte l'inéluctable éventualité de cette collision que tous les auteurs militaires appellent « la grande lutte de cavalerie. » L'horreur du choc ne peut prévaloir contre sa nécessité ; — et le résultat n'en sera décisif que si l'un des adversaires succombe ou s'enfuit. Seules des cavaleries passeraient l'une à côté de l'autre sans combattre, qui auraient renoncé à tenir leur place dans les armées modernes.

En 1870, la cavalerie allemande, encore incertaine et hésitante, put impunément manquer à la moitié de son rôle, se dispenser de couvrir la mobilisation et la concentration de ses armées. En face d'elle, elle n'avait point de rivale. Du premier coup elle se trouvait débarrassée de toutes entraves, indépendante, libre comme après une victoire. Elle n'en profita qu'après les premiers succès de Wœrth et de Spickeren. Elle sait aujourd'hui que des circonstances aussi favorables ne se présenteront plus ; elle se prépare ardemment à la lutte. Forte de ses succès d'hier, grisée par ses espérances de demain, elle apparaît plus enthousiaste, plus ambitieuse, moralement et physiquement mieux entraînée qu'à aucune autre époque de son histoire. Dans ses académies de guerre on ne parle que « de travailler à l'arme blanche, » que de « passer sur le ventre » à toute cavalerie rivale. On y professe une foi aveugle en la puissance du choc. Chez tous ses écrivains militaires on retrouve cette idée arrêtée, que le combat est la conséquence inévitable de l'exploration stratégique en avant des armées : « Celle-là seule des parties belligérantes aura un service bien fait et utile qui réussira d'abord à battre la cavalerie ennemie, » dit le baron von der Goltz dans son admirable livre de la *Nation armée*. Et un écrivain anonyme, mais à coup sûr influent, — dont les publications incessantes depuis dix ans permettent pour ainsi dire de « tâter le pouls » à la cavalerie allemande, — s'écrie : « Si vous voulez que vos armées sachent où aller, si vous voulez qu'elles puissent trouver des situations tactiques, vous êtes pourtant obligés de mettre de la cavalerie devant elles ; or, celle-ci, pour arriver à recueillir des renseignemens précis, ne sera-t-elle pas appelée à se frayer son chemin pas à pas, à la pointe du sabre, et à débarrasser d'abord la campagne de la cavalerie ennemie ? Ni le combat à pied, ni les feux d'artillerie ne peuvent procurer ce résultat ; ils sont tout au plus bons pour chasser l'ennemi d'une position et pour se donner un peu d'air. Au lieu de discréditer les duels de cavalerie, on devrait au contraire les faire entrer dans les mœurs, car il est peu probable qu'on puisse y échapper (1) ! »

(1) *Directives tactiques pour la formation et la conduite de la division de cavalerie :* par l'auteur des brochures : *Armement, instruction, organisation et emploi de la cavalerie,* — et : *La Division de cavalerie dans la bataille.* (Berlin, 1884-1885.)

Sous l'empire de ces idées, et en prévision de ce duel rapide, mais décisif, la cavalerie allemande a modifié ses règlemens. L'œuvre jusqu'alors respectée des Wrangel, des von Schmidt, des Frédéric-Charles, a été modifiée. La tactique des trois lignes, — c'est-à-dire de la division formée pour combattre en trois échelons d'égale force, — cette tactique manœuvrière, souple, fertile en combinaisons variées, a cédé le pas à une conception plus simple et surtout plus offensive. Le nouveau règlement d'exercices du 10 avril 1886, modifiant celui de 1876, a consacré cette évolution. Le centre de gravité est reporté tout entier en avant, sur la ligne d'attaque. La première ligne est considérablement renforcée aux dépens des deux autres ; ces dernières elles-mêmes sont rapprochées ; si bien qu'en réalité la division entière s'élance au combat en un seul bloc et risque toute sa fortune sur un unique enjeu. Cette tactique est assurément discutable. Elle pourra peut-être obtenir la sanction d'un court succès, — car tout arrive à la guerre ; — il lui manquera toujours une base rationnelle et solide. Quoi qu'il en soit, on n'en peut méconnaître la signification. Elle dénote chez nos adversaires la conviction absolue que le service stratégique de l'exploration aboutira à une collision tactique ; elle montre *qu'ils ont prévu ce duel, qu'ils le désirent, qu'ils sont résolus à le rendre inévitable.*

Le temps des recherches théoriques est donc passé. Il ne s'agit plus d'approfondir l'art de combattre depuis les Grecs et les Romains et d'échafauder une tactique abstraite, générale, également bonne au nord ou au midi, en Algérie ou en Europe, au-delà des Alpes ou au-delà des Vosges. Il s'agit simplement d'aboutir. A une éventualité positive il faut opposer une tactique précise. La maxime allemande : *Die Reiter-Massen stets voraus* (les masses de cavalerie toujours en avant) nous dicte notre devoir. Elle impose une organisation et une instruction uniques, rationnelles, de toute la cavalerie française réunie, dès le temps de paix, en fortes masses, pour se préparer à la guerre.

Admettons cependant que cette « grande lutte » des deux cavaleries ait pris fin. Entre ces masses se ruant en sens inverse, le choc s'est produit. Et, par cette expression, on doit entendre non pas seulement le heurt matériel, l'abordage, mais surtout cette collision de deux volontés dont l'une est supérieure à l'autre, cette mise en présence de deux troupes dont l'une l'emporte en moral, en habileté manœuvrière, en force d'impulsion. A la suite de cette rencontre, le plus faible s'est débandé, puis s'est enfui éperdu ; l'autre a pris un nouvel et plus puissant essor. Moralement et tactiquement, il est le maître ; il a balayé les obstacles, il a brisé les liens ; il court librement à l'accomplissement de sa mission.

Dès lors nous entrons dans une phase nouvelle. L'heureuse armée à laquelle appartient la cavalerie victorieuse, orientée désormais sur l'emplacement ou la direction des masses ennemies, s'ébranle et se porte à l'attaque. Jouissant d'une information large et sûre, du bénéfice inestimable de l'initiative, elle marche, aisée et clairvoyante, vers un adversaire immobile et aveugle. Elle va imposer la bataille ; l'ennemi va la subir. Mais, sous peine de laisser échapper une proie assurée, il s'agit maintenant de conserver un avantage si chèrement acquis. A ces masses en marche il faut des informations incessantes et rapides ; de plus, une atmosphère de sécurité suffisant pour progresser sans préoccupation ni fatigue ; en somme, avec la tranquillité d'esprit et la confiance, la liberté d'approvisionnement et de mouvement. Un service nouveau s'offre à la cavalerie ; sa mission stratégique n'est pas encore terminée, elle est seulement modifiée.

Pour caractériser par des faits cette seconde période, il suffirait de remonter aux guerres du premier empire. En avant, sur les flancs de ses armées en marche, Napoléon lançait des masses de cavalerie. Ce furent les grandes chevauchées de Murat, de Bessières, en 1805, 1806, 1809, 1812. Leurs missions étaient diverses, mais nettement définies. En 1805, la grande réserve de cavalerie, par ses démonstrations aux débouchés de la forêt Noire, retient l'armée autrichienne dans ses positions d'Ulm. En 1806, ses escadrons de cavalerie légère ouvrent à la grande armée les défilés de Franken-Wald. En 1812, les trois immenses colonnes envahissant la Russie sont éclairées, couvertes et reliées par des corps de cavalerie. Plus près de nous, en 1870, les Allemands qui, au début de la campagne, avaient négligé d'employer leur cavalerie à couvrir leur concentration, en tirent meilleur parti dès qu'ils la lancent en avant de leurs armées en marche : « Précédant les corps de bataille à plusieurs journées, écrit un de leurs historiens (1), la 4e division permit à la troisième armée de prendre un ordre de marche large et commode, de s'exonérer de certaines précautions surérogatoires, de certains dispositifs compliqués qui sont nécessaires seulement quand on est en contact immédiat, superflus dans le cas contraire, très fatigans toujours. Grâce à ses deux divisions de cavalerie indépendante, la troisième armée a pu jouir pendant cette période (11 au 22 août 1870), et dans une large mesure, des bienfaits du cantonnement. »

Dans les opérations autour de Metz, les quatre divisions de cavalerie attachées à la deuxième et à la troisième armée leur rendirent les plus signalés services ; explorant la région entre Metz et Verdun,

(1) Von Widdern. *Sur l'organisation et le fonctionnement des armées.*

couvrant le déploiement des colonnes, les reliant entre elles, observant les abords de Metz, les directions de Nancy et de Toul (1). « Qu'on me permette, écrit le prince de Hohenlohe, de récapituler et de classer les services que notre cavalerie a rendus dans la dernière guerre : les divisions de cavalerie précèdent de beaucoup nos corps de bataille. Elles entourent ceux de l'adversaire comme d'un réseau et empêchent ainsi l'état-major général de l'armée française d'apprendre quoi que ce soit sur nos mouvemens, tandis qu'elles tiennent constamment notre grand état-major au courant de ce qui se passe chez l'ennemi. Elles mettent les commandans en chef de nos armées à même de « faire la loi à l'ennemi, » pour me servir de l'expression de Clausewitz, *c'est-à-dire de ne se battre que quand il leur plaît*. Dès avant la lutte ils ont, de cette façon, remporté la victoire, car l'ennemi marche à tâtons, tandis que nos chefs voient clair. Quand un aveugle lutte avec un homme qui n'a pas perdu le sens de la vue, celui-là forcément succombe, quelque fort qu'il puisse être. Ulysse, en crevant l'œil du Cyclope, le mit hors d'état de nuire (2). »

Ainsi, après la grande lutte du début, la cavalerie doit encore éclairer, non plus une armée immobile, concentrée, et dont elle est relativement indépendante ; mais des armées en marche, organisées en colonnes de route, et avec lesquelles elle doit rester constamment en liaison. Entre ses deux grands rôles en avant du front de concentration et sur les champs de bataille, c'est une mission intermédiaire, mais non sans difficulté ni grandeur.

Le moment, en effet, est critique. L'horizon s'est éclairci ; les objectifs commencent à s'y profiler nettement. Il faut y marcher droit et vite. Or cette zone encore reste obscure. Les masses de cavalerie adverse, échappées à la première lutte, la sillonnent, accompagnées d'une nombreuse artillerie légère, dont les feux peuvent de loin jeter la surprise et le trouble dans les colonnes. Il faut largement, en avant et sur les flancs, ouvrir et éclairer la route.

Déjà les reconnaissances sont parties, criblant de coups de sonde les directions suspectes. Plus près, les patrouilles ont développé

(1) « Le général von Rheinbaben franchira la Moselle, gagnera les plateaux entre ce fleuve et la Meuse, se portera au nord vers la route de Metz-Verdun, afin d'éclaircir au plus vite la situation, afin de savoir si l'ennemi quitte Metz par cette route. Si la division de cavalerie de la première armée procède d'une façon analogue en aval de Metz, comme on doit le supposer, l'armée française sera, dans trois ou quatre jours, coupée de toutes communications avec la France. » — (Ordre du prince Frédéric-Charles à la 1re division de cavalerie, le 12 août 1870.)

(2) Prince de Hohenlohe, *Lettres sur la cavalerie*.

leurs mailles vigilantes. Encore faut-il, prête à intervenir au premier signal, une masse d'escadrons réunie sous un commandement unique, assez puissante pour jouer le rôle de protection ou de diversion, pour écarter ou renverser les obstacles, pour assurer à l'armée une marche régulière et libre.

Cette masse constituera la *Cavalerie d'armée.*

Dans cette guerre des nations, ce ne sont plus, en effet, des corps d'armée isolés qui marchent à l'ennemi. Ce sont de grandes armées tout entières, composées chacune de cinq à six corps, divisées sans doute en plusieurs colonnes, mais resserrées dans une zone restreinte, formant une unité cohérente et compacte. La force de cavalerie adjointe à ces armées doit être mesurée à leur importance et à leur but. Cependant notre règlement est à peu près muet sur la composition et le service de ce groupe spécial ; il se borne à donner quelques indications, assez obscures d'ailleurs, sur le rôle de la cavalerie de corps. Or le corps d'armée est une unité secondaire dans les effectifs modernes. Rarement il sera appelé à agir isolément. Ce n'est plus un tout, c'est un rouage. La conception d'ensemble fait donc défaut.

Le règlement allemand a été plus clairvoyant. En dehors et en arrière des divisions de cavalerie chargées de l'exploration générale, il prévoit un second groupe d'exploration, en quelque sorte particulière, auquel incombe la protection des colonnes : « En principe, dit-il, le moyen le plus certain d'assurer la sécurité d'une colonne, c'est d'avoir un service complet d'exploration. Par suite, on devra pousser en avant de l'avant-garde la masse de cavalerie affectée organiquement aux unités qui composent la colonne (1). » Cette indication est sommaire, mais elle suffit. Sans préciser les chiffres, sans codifier un dispositif invariable, elle pose la règle essentielle : la concentration en une seule masse de toute la cavalerie affectée aux différentes unités organiques de la colonne. Nos adversaires ont donc entrevu et tracé à grands traits le rôle de la cavalerie d'armée. Et si, en France, nos règlemens n'en mentionnent pas le principe, ils sont déjà tenus d'en accepter l'application. Ce groupe spécial a fonctionné, en effet, aux grandes manœuvres du 9e corps d'armée en 1887, du 3e corps en 1888, du 6e corps en 1889. Dans ces trois corps d'armée, des divisions de cavalerie furent provisoirement constituées par la réunion de deux ou trois brigades. Les résultats ont surabondamment prouvé qu'une telle expérience n'était pas superflue.

Aussi bien, depuis 1879, l'idée avait été lancée. A cette époque,

(1) Règlement du 23 mars 1887 sur le service des armées en campagne.

en effet, une petite brochure, — petite par le nombre de pages, considérable par l'influence qu'elle devait exercer, — vint esquisser nettement le rôle et l'emploi de la cavalerie en liaison avec les autres armes (1). La différence entre les deux services d'exploration et de sûreté, leur séparation absolue y étaient clairement affirmées. En même temps apparaissait l'idée féconde de la cohésion et de l'initiative, « l'une corollaire de l'autre, » — la cohésion qui concentre dans la main du chef la masse de ses forces et lui permet d'agir au moment propice; l'initiative qui procède de la conscience même de cette concentration puissante, de l'audace qu'elle inspire.

Si les principes formulés dans cette remarquable étude n'ont pas trouvé dans nos règlemens le développement qu'ils comportent, cela tient sans doute à leur nouveauté et à leur hardiesse. L'indépendance n'est pas toujours acceptée comme un bienfait! L'auteur lui-même semblait avoir prévu ce résultat lorsqu'il écrivait : « Il faut tenir compte de la nature humaine. L'initiative et le goût des responsabilités sont des qualités fort rares, et tel chef de cavalerie, laissé libre de s'adonner à l'opération délicate de l'exploration ou à celle plus facile d'assurer la sécurité, se contenterait de celle-ci pour négliger celle-là (2). » On « se contenta de négliger » la brochure révélatrice. Mais, à l'étranger, le *Projet d'instruction de 1879* rencontra une faveur plus grande. En Allemagne, le règlement sur le service en campagne s'inspira nettement des idées qui y étaient émises. D'ailleurs le fait prévaudra. Les armées marcheront, de part et d'autre, précédées de toute la cavalerie dont elles pourront disposer, soit qu'on leur attribue des divisions indépendantes, soit qu'obligées de se suffire à elles-mêmes, elles réunissent en un groupe unique leurs brigades de corps.

En résumé, dans la deuxième phase des opérations, comme dans la première, la concentration s'impose, et le combat des deux cavaleries devient une conséquence directe de leur emploi.

Mais voici l'acte synthétique et terminal du drame : LA BATAILLE. Deux grandes armées modernes, aux fronts et aux flancs démesurés, aux colonnes épaisses et profondes, sont en présence, sinon par la vue, du moins par le contact, — contact leger, superficiel encore, mais qui brusquement va devenir intime et définitif. Déjà les réseaux formés par leurs patrouilles se touchent et s'enlacent;

(1) Projet d'instruction sur l'emploi de la cavalerie en liaison avec les autres armes, décembre 1879.

(2) *Ibid.*

leurs antennes s'accrochent. L'une ne peut plus faire un mouvement sans que l'autre tressaille. Il est trop tard pour échapper à l'étreinte. Encore quelques pas et les deux monstres seront aux prises.

Quelle sera, dans cette collision grandiose, la participation de la cavalerie?

De tous les rôles de cette arme, celui d'intervention sur les champs de bataille est le plus discuté. Il n'est pas de propriété qu'on lui ait plus systématiquement déniée, sans que, pour sa part, elle ait cessé un seul instant de la revendiquer avec ardeur. A satiété, on a dit ou écrit que les perfectionnemens indéfinis des armes à feu, les progrès accumulés de la balistique condamnaient les fortes masses de cavalerie à l'impuissance, opposaient une infranchissable barrière à l'attaque au sabre, à la charge.

Mais quand on se livre à une enquête approfondie sur la valeur de ces assertions, on est étonné de constater qu'elles reposent le plus souvent sur une argumentation didactique, rarement sur une analyse exacte des faits. Si, en effet, de l'étude des campagnes, on cherche à dégager les causes qui, à certaines époques, ont étendu ou amoindri le rôle de la cavalerie, on trouve que ces causes n'ont pas une relation étroite avec les variations de l'armement, mais qu'elles dépendent presque uniquement des principes qui ont présidé à l'éducation et à l'emploi de cette arme, en un mot, *du caractère de son commandement*.

Cet enseignement éclate lumineux, d'un bout à l'autre de l'histoire. S'il en était autrement, la cavalerie sous Frédéric eût joué un rôle plus effacé que sous Charles-Quint et les escadrons du premier Empire eussent remporté des succès moins brillans que ceux de Louis XIII ou Louis XIV. En réalité, la valeur de cette arme apparaît dégagée des considérations habituellement invoquées par ses détracteurs. Elle ne se règle pas sur la puissance des feux. La cavalerie périclite quand elle manque d'entraîneurs; elle se relève quand à sa tête se trouvent des chefs ayant une perception nette de son rôle et de son emploi. Tels Annibal, Frédéric, Napoléon. Qui, plus que ce dernier, fit parvenir cette arme à son apogée? Cependant les fusils portaient plus loin et plus juste que du temps de Charles XII ou de Gustave-Adolphe. Mais, désireux de s'en servir, ayant en elle la foi qu'il lui inspirait à elle-même, sachant la comprendre et non la ménager, il la plaçait toujours dans les meilleures conditions pour intervenir et la confiait à des généraux capables de la vigoureusement employer. Aussi à Marengo, à Aspern, à Eylau, à Borodino, elle décide presque en souveraine du sort de la journée.

Ces exemples sont déjà lointains ; il en est de plus récens, en 1866 et en 1870, qui démentent formellement encore le lieu-commun théorique de l'impuissance de la cavalerie. Custozza, Kœniggrätz, Vionville, voilà assurément trois batailles modernes. Par une trop rare exception, on se décide à faire appel à la cavalerie ; les résultats sont considérables et inespérés. A Custozza, deux groupes de cavalerie autrichienne, prodigieusement disproportionnés, quinze escadrons d'un côté, un seul escadron de l'autre, se précipitent sur les têtes de colonnes du 3e corps italien, au moment où elles débouchent sur le champ de bataille. L'effet moral, le saisissement, produits par cette charge impétueuse sont tels que ce corps entier, commandé par le prince Humbert, est désorganisé, paralysé pour le restant de la journée. Seize escadrons ont immobilisé, distrait du champ de bataille 25,000 hommes. A Kœniggrätz les divisions de cavalerie autrichienne, maladroitement tenues en arrière, ne peuvent intervenir ni dans le prélude, ni dans le cours de la bataille. Mais, vers la fin, alors que l'armée autrichienne est irrémédiablement battue, on se décide trop tard à les faire donner. Deux divisions s'élancent sur les colonnes prussiennes victorieuses, et par leur héroïque dévoûment, empêchent la retraite de se transformer en débâcle. A Vionville, la charge légendaire des six escadrons de la brigade Brédow arrête net le mouvement de notre 6e corps et permet à l'état-major prussien d'amener en ligne de nouvelles troupes. La brigade Brédow succombe, il est vrai, mais après avoir sauvé son armée d'un péril imminent, après avoir rétabli l'équilibre rompu.

Ainsi voilà trois faits précis qui s'insurgent contre les subtilités didactiques trop légèrement admises. Voilà trois champs de bataille modernes sur lesquels, à trois momens différens, au debut, au milieu, à la fin de la journée, la cavalerie intervient avec un incontestable succès. Par son audace, elle prépare une victoire ; par son dévoûment, elle conjure un désastre. En somme, elle obtient des résultats tactiques de premier ordre.

Obtenir des résultats tactiques, remplir sa mission, voilà le seul critérium de la valeur actuelle d'une arme, comme instrument de combat. Et c'est cette vérité, cependant élémentaire, que n'ont pas su ou voulu comprendre la plupart de ceux qui s'érigent en juges de la cavalerie. N'avons-nous pas tous lu, et non sans révolte, ces étranges factums, ces surprenantes statistiques où, comparant les pertes produites par la balle et le sabre, on prend texte de ce parallèle pour préconiser telle ou telle tactique de la cavalerie ? Bienheureux quand on ne conclut pas péremptoirement à son impuissance et à son inutilité ! Mais qui donc peut avoir des principes de

la guerre une conception assez étroite et assez primitive, pour s'imaginer que le rôle de la cavalerie se mesure au nombre des pertes matérielles que son sabre inflige? Les cinq mille cuirassiers qui chargèrent à Aspern; les quatre-vingts escadrons qui, à Eylau, s'élancèrent sur le centre de l'armée russe; les flots de cavalerie alliée qui inondèrent les plaines de Waterloo; les six escadrons de Brédow qui succombèrent à Vionville, produisirent-ils par leur choc des pertes véritablement sensibles? Assurément non, — et peu importe! Car ils obtinrent des résultats tactiques considérables. De ce fait, ils recueillirent, en quelques minutes, le fruit de longs efforts; ils épargnèrent à leurs armées bien d'autres sacrifices. En regard de ces résultats positifs, a-t-on le droit d'invoquer la vaine philosophie des pertes et d'agiter à nos yeux le spectre de la mort? Le philanthrope seul doit compter avec elle. Le soldat, par métier, est fait pour l'affronter. Et le cavalier mieux que tout autre, car *si l'infanterie marche au danger, la cavalerie y court* (1). L'infanterie, l'artillerie, au même degré que nous, sont menacées par la puissance croissante du feu. Ces armes ont-elles pour cela renoncé à leur rôle tactique; ou bien la cavalerie seule a-t-elle l'étrange prétention d'atteindre le but sans laisser sur la route son tribut de cadavres?

Écartons donc une fois pour toutes ces considérations dilatoires, ces discussions dignes des temps héroïques où le succès dépendait du chiffre brut des pertes. *L'idée tactique*, l'idée de la manœuvre obtenant sur les champs de bataille des résultats d'ensemble, — des résultats généralisés, — est la seule loi dont nous puissions aujourd'hui nous réclamer. Pour la cavalerie, Frédéric et Napoléon en ont posé les premiers principes. Dans ses considérations sur la campagne d'Égypte, ce dernier en a laissé une bien frappante image: « Deux mamelucks, écrivait-il, tenaient tête à trois Français parce qu'ils étaient mieux armés, mieux montés, mieux exercés; mais 100 cavaliers français ne craignaient pas 100 mamelucks, 300 étaient vainqueurs d'un pareil nombre, 1,000 en combattaient 1,500, tant est grande l'influence de la tactique, de l'ordre et des évolutions (2). » Toute la différence est là. Entre les deux époques, comme entre les deux systèmes, il y a un abîme.

Aussi bien l'objection principale opposée à l'action de la cavalerie sur les champs de bataille, — la puissance du feu, — a été, dans ses effets, singulièrement dénaturée. Elle encore porte l'empreinte de

(1) Colonel Ardant du Picq, *le Combat*.
(2) Napoléon, *Mémoires*.

cette logique étroite, de ces théories abstraites qu'on applique à la bataille moderne, au mépris de l'élément positif et prépondérant : l'élément humain. De cette erreur de principe résulte une décevante illusion. C'est qu'on calcule la puissance du feu sur des données foncièrement trompeuses. Entre le tir du polygone et le tir de guerre, il existe des différences si essentielles que les résultats de l'un ne peuvent raisonnablement pas permettre de conclure aux effets de l'autre. Dans les expériences, on s'est cependant rapproché, autant qu'on l'a pu, des conditions de la guerre. On a imaginé des buts mobiles, des panneaux surgissant à des distances indéterminées, des cylindres roulant à des vitesses variables, bref tout ce qui peut reproduire l'imprévu et les accidens du champ de bataille.

Cela peut suffire aux observateurs superficiels; pourtant on n'a pu extraire de cet arsenal scientifique un facteur insaisissable : l'emotion, — cette émotion imprescriptible qui s'empare de l'homme à l'approche du danger... Non plus un autre facteur originel : le moral, qui à la guerre règne en maître, « alors que tout le reste, écrivait un spirituel cavalier du premier empire, n'est qu'une triste prose reliée en veau (1). »

Cela cependant n'est point du tout indifférent. Aux expériences de tir des camps d'instruction, il est facile de vérifier combien l'introduction d'elemens de cette nature, même au plus léger degré, peut parfois apporter de profonds changemens. Sur des panneaux fixes, placés à des distances connues, les feux d'ensemble donnent toujours des résultats merveilleux, propres à ébranler la conviction des plus audacieux partisans de la charge. En réalité, les objectifs sont criblés de balles et une véritable pluie de plomb s'abat sur le terrain environnant. Un homme qui rechercherait la mort oserait seul s'aventurer dans cette zone fatale. Cependant, dès qu'on modifie les conditions du tir, les résultats varient. Sur des panneaux surgissant de différens points du terrain, à des distances inconnues, l'effet utile des feux subit un abaissement considérable. C'est qu'alors commence à apparaître l'élement moral : l'attente, la crainte de manquer de coup d'œil ou de sang-froid, toutes ces causes enfin qui ne relèvent plus du matériel, mais de l'homme même. Les tireurs qui, la veille, avaient mis 60 à 70 balles sur 100, n'en mettent plus que 16 à 20. C'est pis encore lorsque ont lieu les tirs comparatifs d'examen. Aux difficultés précédentes vient s'ajouter l'appréhension d'être mal jugé. Le cœur humain entre en jeu; l'on n'obtient plus que 10 ou 12 balles sur 100. Tous les officiers de cavalerie qui assis-

(1) De Brack.

tent à des séances de cette sorte en reviennent avec la consolante conviction que de faibles patrouilles pourraient, sans trop d'imprudence, s'avancer jusqu'à quelques centaines de mètres des lignes d'infanterie. Le fait en lui-même est significatif. Il prouve, aurait dit le maréchal de Saxe, « que la tête tourne aux hommes lorsqu'il leur arrive des choses auxquelles ils ne s'attendent pas; » et il eût pris soin d'ajouter : « Cette règle est générale à la guerre (1). »

Quoi qu'il en soit, si d'aussi petites causes peuvent produire d'aussi grands effets, on peut présumer que les magnifiques expériences du polygone seront, sur les champs de bataille, singulièrement démenties par les faits. Autre chose est de tirer sur des panneaux inertes ou sur des objectifs vivans et meurtriers! A ces vaines considérations d'amour-propre, se substitue alors un danger terrible et manifeste : la conscience de la mort qui plane invisible dans l'espace. Énervés par l'angoisse, aveuglés par la fumée, assourdis par le bruit, secoués de mille sentimens divers et violens, ces tireurs, — qui n'ont pas dans la poitrine un mécanisme savamment réglé, mais un cœur accessible à toutes les émotions, — peuvent-ils, devant la menace d'une charge de cavalerie, apprécier les distances, régler les hausses, viser avec précision (2)? S'ils le pouvaient, la lutte depuis trente années déjà nous serait interdite! Mais les partisans les plus convaincus de la puissance du feu ne l'espèrent pas. Le règlement d'infanterie lui-même dissimule à peine ses appréhensions : « L'infanterie, dit-il, n'a rien à craindre de la cavalerie, quand elle sait se garder, faire usage de son feu à propos et à bonne distance, conserver son sang-froid et rester entièrement dans la main de ses chefs (3). »

Pour qui connaît les étonnantes surprises des terrains variés, l'extrême difficulté du réglage du tir sur des buts mobiles, dont la distance est inconnue, la facilité avec laquelle s'égare la discipline du feu, c'est déjà un problème compliqué que d'arriver, sur les champs de bataille, à l'exécution parfaite d'une seule de ces conditions. Leur réunion, c'est la perfection même, c'est l'idéal jamais atteint.

En réalité, une infranchissable distance sépare, en pareille matière, la théorie de la pratique.

Le perfectionnement même des armes à répétition rend leur ma-

(1) Maréchal de Saxe, *Rêveries*.

(2) « Les canons rayés, les fusils de précision, ne changent rien à la tactique de la cavalerie. Ces armes, le mot *précision* l'indique, n'ont d'effet qu'autant qu'il y a précision dans toutes les conditions du tir... Y a-t-il précision au moment d'une charge? » — (Colonel Ardant du Picq, *le Combat*.)

(3) Article 309 du règlement d'infanterie.

niement plus difficile; déjà impuissans à diriger le tir pendant le combat, la plupart des officiers d'infanterie ne pourront même plus régler la dépense des munitions. Ils prévoient qu'aux instans critiques le feu rapide échappera à toute méthode, à tout contrôle, et que, si une irruption de cavalerie vient alors à surprendre leurs troupes, ils n'en pourront plus maîtriser l'émotion. Alors peu importe que ces hommes aient entre les mains des fusils perfectionnés ou de simples bâtons. L'imprévu, la terreur les paralysent; ils sont incapables de s'en servir. Suivant l'expression pittoresque du maréchal de Saxe, « on les chasserait avec des vessies. »

Sans doute, les règlemens refusent d'admettre l'éventualité de pareilles surprises. Mais les règlemens reposent sur la conception d'un être artificiel et parfait, inaccessible aux faiblesses humaines, à l'émotion, au trouble, à la terreur.

L'histoire de toutes les guerres proteste contre cette doctrine officielle; elle montre qu'à toutes les époques les chefs ont commis des fautes, les troupes ont éprouvé des défaillances. Les progrès de l'armement ne peuvent changer la nature de l'homme. Et aussi longtemps que ce dernier restera le principal facteur du combat, aussi longtemps la cavalerie pourra répéter cette profession de foi que lançait, au lendemain des guerres de l'Empire, le vieux feld-maréchal de Wrangel. « Non! l'espoir d'accomplir des hauts faits ne s'évanouira pas tant que les champs de bataille présenteront des terrains inégaux, couverts et permettant la surprise; tant que les nuages de poudre voileront le combat, tant que le bruit de la bataille et le danger priveront de décision les esprits relativement faibles, tant que nos adversaires resteront des hommes auxquels l'approche d'une charge bien liée ne fera pas l'effet d'une cible (1). »

Aussi bien, consultons les généraux qui ont fait la guerre, ceux surtout appartenant à des armées étrangères dont il nous importe de connaître l'opinion. En Allemagne, le prince Frédéric-Charles (2), von der Goltz, le prince de Hohenlohe, en Italie le général Boselli (3), Skobelef en Russie (4), le général de Gallifet en France (5), tous tiennent le même langage, tous professent une foi invincible en la puissance de la cavalerie. C'est qu'ils ne peuvent séparer

(1) Kœhler : *Histoire de la Cavalerie prussienne de* 1806 *à* 1876.

(2) *Instructions sur les grandes manœuvres.*

(3) *Études et propositions sur la cavalerie.*

(4) « Pour un cavalier digne de ce nom, c'est un axiome qu'un bon cheval monté par un cavalier vigoureux est une arme tellement puissante qu'il n'est point d'infanterie ou d'artillerie capable de lui résister. » — (Dernier ordre du jour de Skobelef.)

(5) Projet d'instruction de la cavalerie en liaison avec les autres armes.

du champ de bataille ce facteur moral, force principale de notre arme, qui échappe à la conception moderne, trop exclusivement préoccupée de la physionomie matérielle et scientifique de la guerre.

Ainsi, malgré les perfectionnemens de l'armement, la cavalerie, dans le combat, a gardé son rôle et sa part d'action. Mais de cette vérité il ne suffit pas d'affirmer le principe ; il importe surtout de montrer l'application. Pour cela, il faudrait pénétrer sur un champ de bataille moderne, en saisir les détails saillans, en percevoir les manifestations rapides, en étudier les phases successives et, dans chacune d'elles, définir la participation de la cavalerie. Une telle évocation ne pourrait être complètement réalisée que par un soldat doublé d'un poète ; cependant l'analyse en est faisable.

Car la bataille, quels que soient les temps et les lieux, repose toujours sur une combinaison de forces matérielles et morales, celles-ci servant celles-là. En somme, c'est une progression d'efforts et une alternance de sentimens. Les renforts, les soutiens, les réserves viennent peu à peu se fondre en la première ligne ; la confiance succède à l'inquiétude ou l'enthousiasme à la terreur.

Ce n'est donc pas seulement la bataille classique qu'il faut décrire, c'est la bataille vraie et éternelle, fondée sur l'équilibre des facteurs matériels et moraux ; — la bataille des nombres, des armemens, des intelligences, des muscles et des nerfs... telle enfin qu'elle a toujours été et que toujours elle sera.

En quelques pages, nous allons essayer de résumer ce puissant tableau.

C'est d'abord le prélude. Dans ce recueillement, ce demi-silence qui précèdent d'ordinaire les grandes choses, on n'entend au loin, — trépidation vague, allant *crescendo*, — que le roulement lourd des canons, la marche pesante des colonnes. Sur un front de plusieurs lieues, les masses profondes, drues et épaisses, se concentrent. Telles des nuées d'orage dont les feux bientôt embraseront l'atmosphère.

Tout à coup, sur une croupe lointaine, un éclair jaillit, aussitôt suivi d'un léger nuage. Se répercutant à travers l'espace, le premier coup de canon jette son grondement prolongé. C'est le signal : signal à la fois éclatant et lugubre, électrisant les vaillans, terrifiant les timides ! Rapidement, sur tous les points de l'horizon, les batteries galopent, prennent position, ouvrent le feu. L'air est ébranlé d'un grondement profond et continu. La bataille commence par une gigantesque lutte d'artillerie.

Et l'éventualité de ce prélude de l'artillerie n'est point douteuse. Déjà en 1870, à Sedan, l'artillerie allemande, protégée par les divi-

sions de sa cavalerie, avait précédé les corps de bataille. Bien avant leur arrivée, elle nous avait enveloppés d'un cercle de feu. La cavalerie française, demeurée immobile, ne sut que sauver son honneur à la fin de la journée. Depuis, le principe rationnel de grouper l'artillerie en tête des colonnes, pour lui ménager une rapide entrée en scène, a été universellement admis. Il est consacré par une nouvelle répartition des batteries dans les dispositifs de marche. Les manœuvres de masses de l'artillerie répondent d'ailleurs à cette tendance. C'est sous la protection de leurs canons que se déploieront des armées (1).

A ce moment solennel, la cavalerie est seule arrivée sur le champ de bataille. En arrière, les têtes de colonnes de l'infanterie commencent à se déployer. L'instant est proche où ces masses d'escadrons, progressivement resserrées entre les deux armées, devront dégager le front de combat. Mais auparavant vont-elles rester immobiles l'une en face de l'autre, près de ces batteries meurtrières dont la voix à la fois les menace et les attire? Vont-elles se retirer sans tenter au moins de les réduire au silence, sans essayer de surprendre ou de retarder les colonnes qui débouchent? Ici, la grandeur du but dépasse la difficulté de l'entreprise; le péril que la cavalerie affronte n'est pas égal à la gloire qu'elle doit recueillir. Si elle est entreprenante et audacieuse, elle peut, comme à Custozza, jeter les germes d'une victoire.

Mais l'infanterie, à son tour, est entrée en scène. Déjà ses lignes de tirailleurs, soutenues en arrière par d'innombrables bataillons, se sont déployées. A la note grave des canons vient s'ajouter le crépitement de la fusillade, — accord intermittent et étrange dont le rythme, parfois, se ralentit, s'éteint, pour reprendre, par places, en un renforcement subit. — Alors, de véritables torrens de projectiles balaient la plaine; et, dans les intervalles de ce grondement continu, on commence à entendre cette clameur stridente, prolongée — cette clameur horrible de la souffrance et de l'effroi! — qui s'élève des blessés et des mourans!

Entre ces deux lignes de feux dont l'intensité va toujours grandissant, il n'y a plus place pour la cavalerie. Mais, frémissante, surexcitée par les rumeurs et les émanations troublantes de la bataille, elle est là, sur les ailes, guettant l'occasion d'intervenir.

(1) « Si, comme cela s'est vu souvent, l'artillerie, dès le début de la lutte, s'avance vivement et témérairement, la cavalerie peut remporter sur cette arme de véritables succès. » — (Prince de Hohenlohe, *Lettres sur la cavalerie.*)

Autour des armées en lutte elle rôde comme un lion avide, ... quærens quem devoret!

« La cavalerie, dit Napoléon, doit être employée au commencement, au milieu, à la fin des batailles, selon les circonstances (1). » Et à Marengo, à Aspern, à Eylau, à Wagram, à Borodino, il met ce précepte en pratique avec une surprenante vigueur. C'est que ce grand homme de guerre tenait toujours ses réserves de cavalerie puissamment concentrées. Loin de les disséminer par groupes inutiles, il les voulait toujours massées, compactes, prêtes à entrer en scène avec leur *summum* de force matérielle et d'effet moral. Point d'hésitations ni de lenteurs; c'était une apparition théâtrale et superbe, irrésistible. Et comme il prenait soin de donner au chef de sa cavalerie des instructions générales, mais très claires; comme il savait le diriger par avance sur le point le plus propice à son action, cette irruption foudroyante n'était pas simplement le résultat d'une inspiration géniale ou d'un hasard heureux; c'était la conséquence logique d'une conception saine et forte, la résultante naturelle de l'enchaînement des faits : « Attendre, pour faire donner la cavalerie, la fin de la bataille, écrivait-il encore, c'est avoir les notions les plus fausses de la guerre et n'avoir aucune idée des charges combinées de l'infanterie et de la cavalerie, soit pour l'attaque, soit pour la défense (2). » Jamais il n'était obligé, comme cela s'est vu en 1866 et en 1870, « d'envoyer chercher » la cavalerie (3). D'elle-même elle se ruait, portée par la force même de son impulsion à devancer le moment de l'attaque. Si parfois il intervint, ce fut pour la contenir.

Depuis les guerres napoléoniennes, cette action en masses, cette tactique de décision, semblent être tombées dans un profond oubli. Pourtant la cavalerie prussienne, à partir de 1815, parut y faire un judicieux, mais fugitif retour. Les guerres du premier empire avaient été pour elle une révélation. Ses généraux s'étaient rendu compte que la cavalerie française, bien qu'inférieure, au début, en nombre et en instruction, devait à cette concentration à outrance, à l'audace qu'elle y puisait, ses plus beaux succès. Après la campagne, en une consultation demeurée célèbre, Blücher réunit leurs avis. Tous s'accordèrent à représenter la dissémination des forces de la cavalerie prussienne comme la principale cause de ses

(1) Napoléon, *Mémoires*.

(2) *Ibid.*

(3) « A Vionville on dut envoyer chercher la 6e division de cavalerie pour la mettre en ligne. — A Gravelotte on dut faire venir la 1re division de cavalerie dans des conditions impossibles; cela est une véritable monstruosité tactique. »

revers (1). Mais à cette réaction féconde il n'y eut qu'une sanction : Waterloo. Les théories élaborées au lendemain du grand drame militaire s'évanouirent avec son souvenir même. En 1870, il n'en fut plus question. Vaincus, nous eûmes l'humiliation suprême de voir la cavalerie allemande faire elle-même son procès et convenir que, si elle n'eût pas commis de fautes, elle nous eût battus plus complètement encore : « Nulle part, écrit un de ses historiens les plus compétens, on ne mit immédiatement à profit le résultat tactique, parce que la cavalerie se trouvait sur des points où elle n'avait que faire, parce qu'elle s'y cramponnait obstinément malgré les différentes péripéties du combat, ou encore parce qu'elle arrivait trop tard sur le champ de bataille (2). » Et un peu plus loin il s'écrie : « Où la cavalerie allemande a-t-elle été employée en divisions comme corps de combat? A-t-il été fait autre chose que des charges partielles qui, en raison de la situation générale et des dispositions particulières, devaient échouer et auraient échoué à n'importe quelle époque? Sans doute, quand on confie la conduite si difficile de cette arme et la solution délicate des problèmes tactiques à des hommes au-dessous des exigences de leur position, comme c'était le cas pour tous les commandans de divisions en 1870-1871, il ne faut pas s'étonner du *fiasco*. On pourrait, au contraire, bien plutôt s'étonner si, dans de pareilles circonstances, il avait été fait davantage (3). »

Où trouver un plus dur aveu et en même temps un plus précieux enseignement? Toute cavalerie qui arrive trop tard renonce, par avance, à jouer un rôle décisif. Elle ne poursuit plus un but d'ensemble, mais l'accomplissement d'une mission abstraite, restreinte et la plupart du temps désespérée. Ce peut être de l'héroïsme; ce n'est plus de la tactique.

... Cependant la bataille bat son plein. Les cadavres s'accumulent et l'instant est proche où cette masse d'hommes, énervée, haletante, affolée, sera bien obligée de quitter son immobilité sanglante pour se précipiter en avant ou en arrière, suivant que l'emporteront l'enthousiasme ou la terreur. Du sens de cette impulsion dépend la victoire.

Tous les grands généraux ont eu la perception nette de ce point culminant et décisif. Le premier homme de guerre du siècle, Napo-

(1) Colonel Kœhler, *Histoire de la cavalerie prussienne de* 1806 *à* 1876.
(2) *La Division de cavalerie dans la bataille*, par Becker. Berlin, 1884.
(3) *Ibid.*

léon, l'a exposé en termes d'une simplicité héroïque : « Il faut, disait-il au maréchal de Saint-Cyr, aborder l'ennemi avec le plus de moyens possibles. Après avoir engagé les corps les plus à proximité, on doit les laisser faire sans trop s'inquiéter de leurs bonnes ou de leurs mauvaises chances ; seulement il faut avoir bien soin de ne pas céder trop facilement aux demandes de secours de leurs chefs. » « Il ajoutait, écrit encore le maréchal, que ce n'est que vers la fin de la journée, quand il s'apercevait que l'ennemi avait mis en jeu la plus grande partie de ses moyens, qu'il ramassait ce qu'il avait pu conserver en réserve pour lancer sur le champ de bataille une forte masse d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, que, l'ennemi ne l'ayant pas prévu, il faisait ce qu'il appelait un *événement*, et que, par ce moyen, il avait toujours obtenu la victoire (1). »

Ainsi, voilà l'éternel tableau résumé de main de maître ; le drame divisé en deux actes distincts et nets ; le premier, long, indéterminé : la lutte d'attente ; le second, bref, précis, formidable, — comme un coup de tonnerre terminal et foudroyant : — l'assaut.

Or, l'*événement*, Napoléon l'a dit, comporte l'emploi des trois armes. La cavalerie ne saurait y demeurer étrangère. Mieux que l'infanterie, elle peut produire ce quelque chose d'imprévu et de soudain qui frappe d'étonnement et de terreur ; mieux qu'elle encore, elle peut mettre à profit cette minute fugitive d'indécision et de flottement, qui est le signe à peine perceptible et comme le moment psychologique de l'assaut. A Iéna, à Wagram, à la Moskowa, ce maillet d'acier brisa les dernières résistances.

Mais si le principe est resté vrai, l'application exige des procédés nouveaux. Depuis le premier empire, l'armement s'est profondément transformé, imposant à la tactique, — qui en est la fonction, — des modifications appropriées. Là est le point de rupture et en même temps de raccordement avec la tradition napoléonienne.

Dans sa profonde connaissance du cœur humain, le grand capitaine puisa, en effet, quelques lumineux axiomes qui sont comme l'éternelle synthèse de tout l'art militaire. Placé entre deux époques essentiellement différentes, au terme de l'une, au seuil de l'autre, il résume le passé et ouvre l'avenir. Tous les ouvrages, toutes les études parus après lui, ne sont que l'analyse ou le commentaire des quelques idées simples et fortes qui se dégagent de ses actes, encore plus que de ses écrits. Même aujourd'hui, on ne saurait trouver une base où s'étayer plus solidement. Mais

(1) *Mémoires du maréchal de Saint-Cyr.*

ce qu'on en doit surtout retenir, c'est le parti-pris de toujours opposer aux formules rigides, aux subtilités dogmatiques, cette initiative intelligente et pratique qu'il résumait d'un mot : « Agir selon les circonstances. » Or les circonstances rejettent, par définition, tout formalisme préconçu ; elles s'adaptent à une situation présente, précise, et non abstraite ou conventionnelle. Cette situation, il faut l'envisager nettement.

La caractéristique des champs de bataille modernes, c'est l'étendue en profondeur de la zone des feux. Naguère il était possible de maintenir la cavalerie en arrière ou dans les intervalles mêmes des corps de combat, à 1,800 mètres de la ligne ennemie. Napoléon avait donc toujours ses escadrons sous la main, à portée de recevoir promptement ses ordres. Au besoin, il pouvait en personne les diriger, leur dicter le choix du moment. Aujourd'hui, la profondeur de la zone interdite à la cavalerie a doublé. La placer à moins de 4,000 mètres de la ligne de combat, dans l'axe des feux, ce serait la vouer inutilement à des pertes sérieuses, à une démoralisation inévitable. Avant d'avoir donné, elle serait matériellement et moralement affaiblie. Or, si l'on veut retirer de son apparition un effet décisif, il faut précieusement lui conserver toute sa cohésion et toute son énergie. On ne doit mettre en jeu un instrument aussi délicat et aussi puissant qu'au moment précis de son emploi. Alors on la jette impitoyablement dans la mêlée, on la précipite en plein danger; on ne l'a ainsi ménagée que pour mieux s'en servir! — Telle était la manière de Napoléon.

Entre son procédé et le procédé moderne, une différence a surgi. Écartée de l'axe prolongé des feux, la cavalerie, pour cela, ne changera pas de tactique; elle changera de place. Comme autrefois, elle prendra part à la bataille, à *l'événement*, mais non plus par action directe, sur le front, — par action latérale, sur les flancs. Sans abandonner son rôle, elle le jouera d'après une méthode nouvelle et perfectionnée; elle risquera moins et récoltera plus.

Ce changement en entraîne un autre. L'indépendance de la cavalerie s'est accrue en proportion des dimensions actuelles de son rôle. Elle ne doit plus attendre des ordres ; elle les recevrait trop tard. D'ailleurs, elle ne peut rester à la disposition des commandans d'armée ou de corps d'armée. Disséminée en arrière ou dans les intervalles des lignes de combat, elle serait virtuellement paralysée, condamnée à succomber sans gloire ou à s'illustrer sans profit. Massée sur les flancs, elle échappe même à l'action du généralissime. Celui-ci, en effet, ne peut du regard embrasser l'étendue du théâtre de la lutte; non plus le parcourir. Placé en arrière, en une position centrale, il se relie aux principaux acteurs par d'in-

nombrables fils télégraphiques. Il est le point terminal auquel viennent aboutir tous les battemens des artères, d'où partent toutes les pulsations. Ainsi il dirige, joueur invisible, les pièces multiples de cet échiquier démesuré! Une fois disposées, elles se meuvent d'ailleurs d'une marche lente, progressive et régulière. Il gradue leurs efforts, pousse les unes, retient les autres. Les détails lui échappent.

Mais la cavalerie ne peut subir la règle commune. Puisant sa principale force dans sa mobilité, dans sa vitesse, elle ne saurait s'accrocher en un point fixe; par suite, attendre ou provoquer des ordres. Du généralissime elle a reçu des instructions générales; elle recouvre alors son indépendance. D'elle-même, de l'œil vigilant de ses reconnaissances, elle suit pas à pas le développement du drame; d'elle-même, elle doit saisir le moment propice, puis, d'un essor soudain, se ruer sur sa proie, la prendre à la gorge! Pour règle unique, elle a cette magnifique maxime, formulée par un de ses généraux les plus autorisés, inscrite depuis dans ses règlemens : « le chef de cavalerie n'oubliera pas que, de toutes les fautes qu'il peut commettre, une seule est infamante : l'inaction (1). »

Cependant un premier obstacle se dresse et une première lutte s'impose. La cavalerie ennemie, elle aussi, rôde sur les ailes; elle aussi est ardente à remplir sa tâche. Pour acquérir la liberté d'action, il faut avant tout se débarrasser de cette rivale acharnée, déchirer cette « tunique de Nessus » collée aux flancs! *Encore une fois, le combat des deux cavaleries devient la garantie première de leurs succès ultérieurs.* C'est quand elles ont joué cet inévitable prologue, qu'elles peuvent seulement prendre part à l'acte suprême : à l'événement.

... En divers points de la ligne, par lassitude, par recueillement, par épuisement des munitions, la fusillade s'est ralentie. En d'autres, elle redouble d'intensité. Les réserves arrivent en ligne; la tension des combattans a atteint ses dernières limites. Il est temps d'en finir.

Et voilà que soudain, au centre ou sur une aile, suivant l'inspiration du généralissime, éclate une formidable tempête : canonnades et fusillades mêlées, continues, profondes. C'est l'artillerie qui couvre de feux le point objectif; ce sont les réserves qui donnent!

(1) Projet d'instruction de la cavalerie en liaison avec les autres armes, décembre 1879.

Pourtant cela encore ne suffit pas. Malgré cette pluie furieuse de balles, malgré cet ouragan terrible d'obus, l'adversaire reste en place. Il subit cette mort impitoyable, mais elle ne lui apparaît pas assez immédiate ni assez inévitable, pour le décider à fuir. La terreur seulement l'arrachera au sol si l'on marche à lui, si on l'attaque à l'arme blanche. « La force de cette attaque, écrit von der Goltz, force irrésistible encore, réside en ceci : que l'adversaire est bien obligé de croire qu'une troupe assez énergique pour traverser cette grêle meurtrière de projectiles, en cas de besoin, sera assez énergique aussi pour l'aborder et l'exterminer à l'arme blanche, s'il attend sa venue. La crainte de la mort le fait frissonner et le pousse à fuir (1). »

Le signal est donné. Sur toute la ligne, les tambours et les clairons battent ou sonnent la charge. Une clameur furieuse répond. Cri de peur ou d'ivresse d'une masse en délire qui, suivant l'énergique expression de Souwarof, « fuit en avant ! » Musique en tête, drapeaux déployés, bondissant et hurlant, le torrent humain se précipite !

A ce moment, de part et d'autre, soit pour entraîner ces lignes d'infanterie jusque-là rivées à leurs abris, pour les jeter tout entières, d'une force irrésistible, hors de leurs positions ; soit au contraire, pour briser leur élan, pour permettre à l'assailli de se reconnaître et de se ressaisir, il faut un événement surhumain, saisissant, quelque chose comme l'apparition soudaine et quasi surnaturelle d'un facteur inattendu. Alors la cavalerie a une mission unique et superbe. Jusque-là, elle a assisté, spectatrice impuissante, aux péripéties du drame. Le moment est venu d'y jouer sa partie. Elle doit le faire sans hésitation, avec une impulsion foudroyante et désespérée. Et si l'on admet que l'infanterie, épuisée par une longue lutte, décimée, haletante, est capable de fournir cette suprême course, combien mieux la cavalerie, encore compacte, et qui, pour aller plus vite, a les jambes de ses chevaux (2) ! « Soudain elle surgira d'un nuage de poussière et chargera (3). » Elle a pour elle la masse, la vitesse, c'est-à-dire, pour le choc, les deux élémens de succès. Elle a encore cette surprise terrifiante que produit toujours une menace imprévue. Elle sera irrésistible, si elle y joint l'impulsion morale.

(1) Von der Goltz, *la Nation armée.*

(2) « Si l'infanterie peut, en se résignant à des pertes considérables, arriver malgré le feu de l'adversaire jusqu'au corps-à-corps, pourquoi la cavalerie, avec sa rapidité incomparablement plus grande, ne serait-elle pas en état d'en faire autant ? » (Ordre du jour de Skobelef à la division de cavalerie du 4e corps, 15 juin 1882.)

(3) Von der Goltz, *la Nation armée.*

Après l'assaut, il est superflu de continuer l'enquête. Dans la poursuite ou la retraite, la cavalerie a conservé sa mission entière et indiscutée, mission de triomphe ou de sacrifice, brillante ou sombre, mais toujours glorieuse. Sur ce champ de bataille bouleversé, elle règne en souveraine. Seule elle peut arrêter dans leur élan les bandes victorieuses, opposer à leur poussée formidable une impulsion désespérée; seule aussi, elle a des ailes pour aller au loin étrangler la ligne de retraite de l'ennemi qui s'écoule, puis, par ses menaces hardies sur les flancs, changer sa retraite en déroute.

Mais avant, pendant ou après la bataille comme dans l'exploration stratégique, l'action d'ensemble, la *tactique de masses* s'impose si l'on veut obtenir de grands et décisifs résultats. En outre, le *combat de cavalerie* reste l'objectif principal et incessant. Sans la défaite préalable de sa rivale, la cavalerie ne peut en aucun cas accomplir ses autres missions. Ces deux conditions sont permanentes et absolues.

Dans la guerre moderne, il serait vain de procéder par démonstrations partielles. Sans bénéfices, on ruinerait la cavalerie en détail. Cette vérité, évidente quand il s'agit de la lutte des deux cavaleries, éclate encore dans t utes les manifestations de son rôle. Toutes les fois que la cavalerie charge de l'infanterie, même surprise, celle-ci éprouve une panique inévitable, mais de courte durée si la charge est unique. L'ouragan passé, elle se ressaisit, se reforme, et dès lors peut tirer. Il faut prévenir ce moment de sang-froid succédant à un moment de trouble. La cavalerie ne le pourra qu'à la condition qu'une deuxième charge suive de très près la première, et qu'une autre encore, au besoin, leur succède.

De même, après la bataille, de véritables flots de cavalerie doivent se ruer sur l'adversaire. Cet art d'employer sa cavalerie en masses aux momens critiques, Napoléon avait fini par l'apprendre à ses ennemis. Ils l'appliquèrent pour la première fois, mais d'une manière écrasante, à Waterloo. Lui-même, dans cette désastreuse journée, s'était départi de sa règle ordinaire. On eût dit que tout conspirait à sa perte. La cavalerie prussienne inonda le champ de bataille alors que la cavalerie française était tombée dans une lutte héroïque, mais inutile. La défaite devint un irréparable désastre. Si à Kœniggrätz, si à Wœrth, la cavalerie allemande eût employé la même tactique, elle eût produit la même débâcle.

Ainsi, loin d'avoir diminué, le rôle de la cavalerie a grandi. Il s'étend à la stratégie et à la tactique; il est seul efficace dans l'exploration; il est capital dans le combat.

En une rapide synthèse, résumons les services que doit et peut rendre cette arme. Pendant la concentration, elle couvre et protège le front stratégique des armées ; elle menace et trouble la base d'opérations de l'adversaire ; elle indique au généralissime le point où il doit frapper, elle lui désigne l'objectif. Dans la marche d'approche, elle entoure les colonnes d'un réseau vigilant ; elle déblaie leur route, soulève et déchire le voile tendu devant elles. Sur le champ de bataille, elle surprend et réduit au silence l'artillerie adverse ; elle protège la tête et les flancs de son armée, couvre son déploiement, inquiète ou retarde celui de l'ennemi. Un peu plus tard, elle prépare l'événement, elle prend part à l'assaut ; en quelques secondes elle cueille le fruit d'une longue lutte. Enfin, elle achève la victoire ou conjure le désastre ; elle accomplit la poursuite ou couvre la retraite. En somme, elle intervient dans le prologue, dans l'acte principal, dans le dénoûment. Elle est à la fois l'introductrice et la consécratrice du succès. Dans tous les cas, le combat contre sa propre rivale est son prélude inévitable.

Son champ d'action se mesure aux dimensions des guerres actuelles. L'objectif a grandi, les moyens de l'atteindre doivent croître en proportion. Le temps n'est plus aux efforts restreints. L'amplitude du but exige des procédés élargis. Pour la cavalerie moderne, le nombre n'est pas seulement une force matérielle, c'est aussi un élément de supériorité morale, une condition essentielle d'énergie et de succès. La concentration à outrance, l'action d'ensemble, la tactique de décision, s'imposent. Tout le reste est vain, aléatoire ou funeste. Aussi, en une formule unique, on peut résumer son rôle et son avenir : *La guerre de masses impose la tactique de masses.* L'organisation et l'instruction de la cavalerie doivent avoir ce précepte pour base.

A. A.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS

LA FONDATION DE L'INSTITUT

V[1].

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DEPUIS LA SECONDE RESTAURATION JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XVIII.

Il ne conviendrait pas sans doute d'insister ici sur la situation particulière où se trouvait le gouvernement royal à l'époque de la seconde Restauration et de prétendre démontrer, jusqu'à l'épuisement des preuves, combien les dispositions qu'il rencontrait alors dans l'opinion publique différaient de celles qui, au printemps de l'année précédente, avaient semblé lui venir en aide, ou, tout au moins, lui faire crédit. Encore faut-il cependant en rappeler quelque chose, ne fût-ce que pour expliquer certaines mesures dont nous aurons bientôt à parler, et pour rattacher ainsi à l'histoire de l'Académie des beaux-arts elle-même les faits généraux accomplis au préalable et le souvenir des circonstances politiques dans lesquelles ils s'étaient produits.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 15 août et du 1er septembre.

Le retour des Bourbons en 1814 avait été salué dans notre pays sans enthousiasme assurément pour leurs personnes, mais avec un sentiment de bon vouloir à peu près unanime pour les idées et le régime qu'ils paraissaient représenter. Lasse des excès du despotisme impérial, épuisée par les dernières guerres et comme saignée à blanc par des levées de troupes qui, à la fin, s'étaient renouvelées jusqu'à quatre fois dans le cours d'une seule année (1813), la France avait soif de repos à tout prix. Elle croyait en trouver les gages dans le nouveau gouvernement, et se jugeait à juste titre assez riche de gloire pour demander seulement à celui-ci de lui assurer la paix au dehors, et, au dedans, la liberté que, pas plus que les gouvernemens républicains, l'Empire ne lui avait donnée. Aussi, malgré les fautes ou les maladresses commises pendant les onze mois qui précédèrent le retour de l'île d'Elbe, la chute du pouvoir royal au mois de mars 1815 laissa-t-elle dans beaucoup d'esprits des regrets que ne purent d'abord effacer ni l'éclat de la prodigieuse aventure menée à fin par Napoléon avec le succès que l'on sait, ni les efforts, sincères ou non, qu'il tenta durant les Cent jours pour réformer dans un sens plus libéral les anciennes « constitutions de l'Empire. » Mais quand le désastre de Waterloo eût été la préface du second retour des Bourbons, quand on les eût vus se réinstaller aux Tuileries sous la protection de ceux-là mêmes qui venaient de triompher de l'armée française, on les rendit instinctivement responsables des malheurs qu'un autre en réalité avait attirés sur la patrie; on confondit leur cause avec celle de l'ennemi, leur fortune renaissante avec l'échec subi sur le champ de bataille, leur résistance même à certaines exigences des alliés avec l'humiliation de l'orgueil national.

Pour avoir raison de ces injustices ou de ces défiances, il eût fallu que le gouvernement de la seconde Restauration y répondît dès le début par des mesures d'apaisement et par la pratique scrupuleuse des engagemens formulés dans la proclamation de Cambrai. Il crut, au lieu de cela, pour démontrer sa prétendue force, devoir recourir à des violences qui ne pouvaient qu'achever de lui aliéner les esprits; dresser, sous l'inspiration d'un Fouché, des listes de proscription en contradiction formelle avec les paroles de clémence et les promesses des premiers jours; en un mot, essayer d'intimider la conscience publique au risque de n'arriver qu'à l'exaspérer ou, tout au moins, de la rendre plus rebelle à la confiance dans le pouvoir nouveau. C'est ce qui résulta en particulier d'un fait lié de près à notre sujet, de cette spoliation du musée accomplie au commencement du mois de juillet 1815, et dont le souvenir est encore aujourd'hui l'un des plus amers que la seconde invasion ait laissés dans la mémoire de la population parisienne.

Sans doute, — nous avons eu l'occasion et le devoir de le constater dans une autre partie de ce travail, — les richesses d'art mises en notre possession à la fin du dernier siècle ne nous avaient pas été livrées dans des conditions telles que la morale historique et le droit n'eussent eu au fond à en souffrir. L'exemple donné semblait en principe autoriser les représailles, et les vaincus d'autrefois, devenus les vainqueurs à leur tour, pouvaient bien à la rigueur vouloir user de leurs avantages pour rentrer après tout dans leur bien. D'où vient pourtant que, à l'époque de la première Restauration, ils n'aient rien témoigné de leurs intentions sur ce point? Bien plus : comment, sans leur assentiment exprès, Louis XVIII aurait-il pu dire dans le discours qu'il adressait au Corps législatif, le 4 juin 1814 : « Ce que la France ne garde pas de ses conquêtes territoriales ne doit pas être considéré comme retranché de sa force réelle. La gloire des armées françaises n'a reçu aucune atteinte; les monumens de leur valeur subsistent, et les chefs-d'œuvre des arts nous appartiennent désormais par des droits plus stables et plus assurés que ceux de la victoire? » N'y avait-il pas là une déclaration sans répliques, une consécration qu'on devait croire irrévocable de ces « droits » que, apparemment, les étrangers eux-mêmes nous reconnaissaient, puisqu'ils ne songèrent nullement alors à démentir le langage du roi et à rien revendiquer des richesses enlevées autrefois à leurs pays, au profit de nos musées et de nos bibliothèques? Enfin, le traité de paix du 30 mai 1814 ne garantissait-il pas implicitement à la France la conservation de ces richesses, puisqu'il ne contenait aucun article qui en prescrivît l'abandon?

En 1815, tout était bien changé. Dès le 3 juillet, dans une des conférences que tenaient à Saint-Cloud les chefs des armées alliées et les commissaires français chargés de défendre les intérêts de Paris, le feld-maréchal Blücher et le duc de Wellington s'étaient opposés à ce qu'il fût fait une mention spéciale du Musée dans l'article qui stipulait l'inviolabilité des propriétés publiques (1). Blücher avait nettement déclaré pour son compte qu'il « reprendrait dans le Musée tout ce qui était prussien. » Il entendait par là non seulement les tableaux transportés de Berlin à Paris, mais ceux aussi qui provenaient des provinces allemandes et des départemens français de la rive gauche du Rhin cédés à la Prusse par les traités de Paris et de Vienne. Quant à lord Wellington, tout en reconnaissant que la question n'intéressait pas directement l'Angleterre, puisque celle-ci n'avait pas été atteinte dans ses possessions, il réclamait en faveur de la Belgique, de la Hollande et de plusieurs principau-

(1) Voyez *Collection des dépêches et ordres du jour de lord Wellington.* — Édition de Bruxelles, nos 983 et 997.

tés germaniques dont les troupes faisaient partie de l'armée qu'il commandait, la restitution des objets d'art ayant autrefois appartenu à ces divers pays : « D'ailleurs, ajoutait-il, les souverains d'autres états auront aussi des répétitions à exercer ; nous ne pouvons nous arroger le droit d'y renoncer pour eux. »

Le mot « Musée » une fois supprimé de l'article relatif aux propriétés publiques dont l'intégrité devait être sauvegardée, les revendications ne tardèrent pas de tous côtés à se produire. Tandis que Blücher, qui avait installé deux bataillons dans les cours et dans les galeries du Musée, faisait enlever militairement les tableaux destinés à la Prusse, le ministre des Pays-Bas adressait à lord Castlereagh une note que celui-ci, au nom des ministres des puissances alliées, transmettait au prince de Talleyrand avec prière d'y faire droit. Bientôt des commissaires nommés *ad hoc* par les gouvernemens étrangers, le sculpteur italien Canova entre autres, arrivaient à Paris pour exercer les « répétitions » prédites par le duc de Wellington, et le directeur des Musées, Denon, qui s'était énergiquement efforcé d'arrêter ce débordement de réclamations et de violences, se voyait obligé de donner sa démission faute de l'appui qu'il avait espéré trouver dans les conseils, sinon dans la volonté personnelle du roi.

Il est juste de le reconnaître toutefois, le gouvernement français s'était, au début, prononcé dans un sens tout contraire aux prétentions des alliés. Aux objections tirées de la convention du 3 juillet, aux termes de laquelle le Musée se trouvait excepté des mesures générales de préservation, M. de Talleyrand répondait alors que le gouvernement provisoire n'avait pu engager la royauté ; que si les agens de ce gouvernement avaient cru devoir consentir à l'abandon d'objets d'art dont la possession avait été garantie à la France par le traité de paix de 1814, « le roi, plus soucieux de la dignité de sa couronne et des intérêts du royaume, ne pouvait pas ratifier ce sacrifice ; qu'en un mot, le roi ne donnerait pas d'ordres pour qu'il s'accomplît en son nom. » Les ordres ne furent point donnés, en effet, mais ce fut tout ; pour le reste, on prit le parti de laisser faire, si bien qu'au bout de quelques jours le même Talleyrand déclarait lestement qu'il n'avait plus à s'occuper de « ces questions de tableaux à garder ou à rendre, » et que tout cela, en réalité, « n'était pas une affaire (1). »

(1) M. de Talleyrand, à cette occasion, ne manqua pas, suivant sa coutume, de se dédommager de sa défection par des sarcasmes et par un dédain affecté pour ceux-là mêmes dont il était devenu l'allié ou le complaisant. Canova, chargé de reprendre les objets d'art qui avaient appartenu à l'Italie, était arrivé en France avec le titre d'ambassadeur, et c'est comme tel qu'il s'était fait annoncer à l'une des réceptions de

Comme bien d'autres à Paris, mais naturellement avec des motifs de regret tout particuliers, les artistes appartenant à l'Institut ressentirent vivement la perte de ces chefs-d'œuvre dont plusieurs d'entre eux, y compris Denon lui-même, avaient jadis désapprouvé le transport en France, mais que tous, après ce qui s'était passé en 1814, avaient dû y croire installés pour jamais. Ils en voulaient d'autant plus au roi et à ses ministres de la résignation facile avec laquelle ils avaient cédé aux exigences de l'ennemi, que les assurances données par eux d'abord avaient été plus formelles et leurs essais de résistance en apparence plus sérieux. Tout était désormais bien fini. Après la démission et le départ de Denon, les galeries du Musée étaient devenues à la fois un entrepôt où des experts de hasard faisaient leurs choix sans surveillance et sans contrôle, et une caserne où des soldats, sur l'ordre de leurs chefs, empilaient dans des caisses fabriquées à la hâte les tableaux et les statues, au risque, — comme cela eut lieu pour plusieurs œuvres de l'art italien et de l'art antique, — de les lacérer ou de les briser. Il y avait là pour les membres de la classe des beaux-arts un sujet d'indignation de plus, et les sentimens que leur avaient fait éprouver les procédés employés s'ajoutant à la douleur causée par la spoliation même, ce fut avec des applaudissemens unanimes qu'ils accueillirent, dans la séance publique du 28 octobre 1815, les paroles de leur secrétaire perpétuel flétrissant hautement ces excès.

« Nos pertes sont irréparables, disait Lebreton ; ne pas les déplorer ici serait d'une insensibilité honteuse ou une lâcheté. Sans doute, c'est à l'histoire qu'il appartiendra de prononcer sur la justice ou sur l'injustice qui les a produites, de juger les formes qui les ont accompagnées ; mais nous sommes déjà fondés à croire qu'elle ne dira point que notre nation, qui s'était enrichie de tant de chefs-d'œuvre, se soit montrée indigne de les posséder. Ennoblissons au moins notre malheur par la persuasion qu'il ne fut point mérité... » Et, plus loin : « On ne dira pas non plus que la France ait manqué de magnificence pour ouvrir à ces chefs-d'œuvre un temple digne d'eux, ni de générosité pour en faciliter l'accès à tous les étrangers, amis ou ennemis ; il semblait ne plus exister dans son auguste enceinte de haines ni de rivalités nationales. Nous jouissions peut-être davantage parce que nous faisions jouir les autres...

« Telle est, si je ne me trompe, la vraie morale des beaux-arts,

M. de Talleyrand : « Ambassadeur! murmura celui-ci à l'oreille d'un de ses voisins en comptant bien que le mot serait répété, c'est sans doute M. l'emballeur qu'on a voulu dire. »

et cette morale, nous l'avons pratiquée. Ce n'était donc pas de cela qu'il convenait de prendre texte pour nous donner de dures leçons (1); car, en les invoquant, ces beaux-arts que nous avons respectés, cultivés et propagés, nous aurions le droit d'exercer à notre tour de sévères récriminations. En effet, pour éviter ce qui pourrait sembler nous être personnel, et nous réduisant à un seul fait, ce ne sont pas des Français qui ont arraché par lambeaux les sculptures de Phidias des monumens d'Athènes et mis en ruines les portiques des temples violés (2). »

Un pareil langage et le retentissement qu'il eut dans le public n'étaient pas faits pour plaire au gouvernement du roi, encore moins aux représentans à Paris des puissances étrangères, à ceux de l'Angleterre en particulier. Aussi Lebreton ne tarda-t-il pas à porter la peine de sa patriotique hardiesse. Même avant le jour où, par l'ordonnance royale qui réorganisa l'Institut en 1816, il fut officiellement exclu des deux classes auxquelles il appartenait, il dut, au grand regret de ses confrères de la quatrième classe, abandonner ces fonctions de secrétaire perpétuel qu'il remplissait depuis près de treize années avec un zèle et une exactitude exemplaires, pour les céder à un membre de la section d'architecture, Dufourny, nommé secrétaire perpétuel par intérim. Trois ans plus tard (le 9 juin 1819), Lebreton succombait, âgé seulement de cinquante-neuf ans, à Rio-Janeiro où il était allé, en compagnie de Taunay et de quelques autres, essayer de fonder une colonie française de lettrés et d'artistes qui d'ailleurs ne réussit point et qui se dispersa immédiatement après sa mort.

L'inertie dans laquelle le gouvernement de la seconde Restauration avait cru devoir se réfugier, après ses velléités de résistance à des menaces sitôt et si complètement réalisées, n'était pas, au surplus, le seul grief que la classe des beaux-arts eût contre lui. Elle restait profondément blessée de la mesure qui, dès les premiers jours, avait réduit le nombre de ses membres et du fâcheux prétexte invoqué pour opérer cette réduction. Une lettre, en effet, datée du 2 août 1815 et signée du nom de M. Pasquier, ministre de la justice chargé provisoirement du portefeuille de l'intérieur, avait informé le président de la quatrième classe que, vu l'augmentation du chiffre des dépenses en proportion du nombre des mem-

(1) Allusion à ces paroles de lord Wellington : « Il faut donner aux Français une grande leçon de moralité. »

(2) On sait l'acte de vandalisme commis au Parthénon par lord Elgin et les vains efforts tentés pour le justifier dans un ouvrage publié à Londres en 1811 sous ce titre : *Antiquités grecques ou Notice et Mémoire des recherches faites par le comte d'Elgin.*

bres de cette classe, porté par le décret impérial du 27 avril de vingt-huit à quarante, le gouvernement du roi se trouvait obligé de remettre les choses dans l'état où elles étaient à l'époque de la première Restauration. « En conséquence, disait en terminant le ministre, vous voudrez bien, monsieur le Président, prévenir les membres nommés par suite du décret du 27 avril que, quant à présent et jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné, ils ne doivent point se considérer comme faisant partie du corps de l'Institut, ni, par conséquent, se présenter, comme membres, aux séances particulières ou générales, ou pour toucher les indemnités auxquelles les autres membres peuvent avoir droit. »

Ainsi, pour échapper à la nécessité de maintenir au budget de l'Institut une somme qui ne pouvait excéder 17,000 francs, on ne se faisait pas conscience d'expulser de la quatrième classe des peintres tels que Gros, Guérin et Girodet, un musicien comme Cherubini, d'autres éminens artistes encore, et, sous le même prétexte, on supprimait la section de *Théorie et d'histoire de l'art*, presque au lendemain du jour où elle avait été créée. Le vrai motif, est-il besoin de le dire? se cachait sous ce besoin d'économie apparent. Ce qu'on voulait au fond, c'était effacer, à l'Institut comme ailleurs, tout souvenir, même le plus légitime, des faits accomplis dans le cours des mois précédens, et peut-être, en ce qui concernait particulièrement la classe des beaux-arts, la préparer à subir bientôt des réformes plus radicales encore, plus directement contraires à l'esprit et aux conditions dans lesquels elle avait été établie. Voilà du moins ce que permettrait de supposer une correspondance échangée entre M. de Vaublanc, alors ministre de l'intérieur, et le secrétaire par intérim de la quatrième classe : correspondance qui fournissait à celui-ci les occasions d'exposer ou de rappeler, tantôt dans des mémoires développés, tantôt dans de simples lettres, « l'organisation de la classe, ses fonctions relatives à l'enseignement, l'utilité de ses travaux, et les inconvéniens graves que sa suppression ne manquerait pas d'entraîner. » Une de ces lettres mêmes semblerait indiquer que sur ce dernier point le danger était imminent. « La classe, écrivait Dufourny, me charge expressément de témoigner à Votre Excellence qu'elle se verrait avec la plus vive douleur séparée du corps illustre dont elle a fait partie jusqu'à présent, et qu'elle désire être conservée dans l'Institut royal avec son régime et ses attributions actuelles. Ce vœu, vous le savez, Monseigneur, est aussi celui des trois autres classes, et cette unanimité de sentimens ne peut manquer d'être d'un grand poids auprès de vous. » Il fallait donc, pour que Dufourny tînt ce langage, qu'il y eût menace d'un retour aux

idées dont l'entourage de l'abbé de Montesquiou s'était naguère fait le défenseur, et que la question fût remise sur le tapis d'une restauration de l'ancienne Académie royale ou de quelque chose d'approchant.

Quoi qu'il en ait pu être, et pour nous en tenir à ce qu'il y eut de public dans les résultats de ces pourparlers, ce fut en 1816 seulement qu'une ordonnance royale, en date du 21 mars, mit fin à la situation précaire où la classe des beaux-arts se trouvait depuis la révocation du décret aux termes duquel douze membres complémentaires avaient été élus, et que la plupart de ceux-ci purent, grâce à la nouvelle mesure, reprendre les sièges dont ils étaient dépossédés depuis huit mois.

Au moment où parut l'ordonnance royale qui réorganisait, — et, cette fois, irrévocablement, — l'Institut, la classe des beaux-arts était donc, quant au nombre de ses sections et de ses membres, telle qu'elle était avant le décret impérial des Cent jours, c'est-à-dire que les artistes dont elle se composait se trouvaient être ceux-là mêmes qui y avaient été admis entre les années 1795 et 1815, et dont le nombre ne dépassait pas vingt-huit, répartis dans cinq sections seulement. La section de *Théorie et d'histoire de l'art* venant d'être supprimée, Denon, Visconti et Grandménil avaient repris leurs anciennes places, les deux premiers dans la section de peinture, le troisième dans la section de composition musicale; quant aux neuf autres membres que la classe s'était attachés en 1815 parmi les artistes du dehors, ils avaient cessé, nous l'avons dit, de faire partie de la Compagnie.

L'ordonnance de 1816 réparait cette injustice en rétablissant le chiffre de quarante pour le nombre des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs et des compositeurs de musique, pouvant désormais appartenir à l'Institut, et en fournissant ainsi aux vingt-huit membres actuellement en fonctions les moyens de rouvrir leurs rangs aux confrères dont on les avait séparés. La réintégration de ceux-ci devenait d'autant plus facile que, la section de théorie et d'histoire demeurant supprimée dans l'organisation nouvelle comme elle l'avait été dès l'année précédente, le nombre des membres des autres sections se trouvait accru en proportion, sans que, pour cela, le chiffre de quarante dût être dépassé (1). Aussi l'ordonnance royale désignait-elle pour occuper les douze fauteuils

(1) Aux termes de l'ordonnance du 21 mars 1816, ce chiffre se décomposait ainsi : quatorze peintres, huit sculpteurs, huit architectes, quatre graveurs, six compositeurs de musique. Telle est encore aujourd'hui la répartition dans les cinq sections des artistes qui, avec la classe des académiciens libres, les associés étrangers et le secrétaire perpétuel, forment l'ensemble de l'Académie des Beaux-Arts.

qu'elle reconstituait les artistes déjà choisis par la classe dix mois auparavant, sauf pourtant Berton, qui dut attendre, pour rentrer dans la section de composition musicale, que la mort de Grandménil, survenue d'ailleurs au bout de deux mois, eût rendu vacante la place où le vieux comédien avait été relégué une fois de plus; sauf encore Thibault et Castellan, réintégrés, au reste, peu après dans la Compagnie, le premier à titre d'architecte, le second comme académicien libre. Enfin, par cette même ordonnance de 1816, le roi nommait directement quatre membres qui n'avaient pas figuré parmi les élus de 1815. C'étaient, dans la section de peinture, Le Barbier, que l'on dédommageait ainsi de l'échec définitif des tentatives poursuivies par lui en vue d'une restauration de l'ancienne Académie de peinture; dans la section de sculpture, Bosio et Dupaty; dans la section de gravure, Boucher-Desnoyers, auteur, entre autres planches d'un grand mérite, de la *Belle Jardinière*, d'après Raphaël, et de la *Vierge aux Rochers,* d'après Léonard.

A bien peu d'exceptions près, la quatrième classe de l'Institut, ou plutôt l'Académie des Beaux-Arts, — car tel était le titre légal qu'elle devait porter désormais, — se trouvait donc, en 1816, dans des conditions semblables, quant au personnel, à celles qui lui avaient été faites en 1815 par Napoléon, et que le gouvernement de la seconde Restauration avait refusé d'abord de ratifier. Toutefois, cet acquiescement tardif aux mesures prises par le gouvernement précédent n'avait pas été si complet, au point de vue de l'organisation même, que de ce côté aucune réforme n'eût paru nécessaire.

On a vu que la section de théorie et d'histoire de l'art, supprimée dès le mois d'août 1815, n'avait pas été rétablie par l'ordonnance qui, en 1816, maintenait les cinq anciennes sections. En revanche, une nouvelle section, ou, suivant la dénomination consacrée par cette ordonnance, une « classe » de dix membres libres, distincts des quarante membres artistes de profession, devait représenter dans la Compagnie quelque chose d'analogue aux genres de mérite ou à l'ordre des influences que les « honoraires amateurs » personnifiaient autrefois dans l'Académie royale de peinture. Il y avait là, en réalité, sous l'apparence d'une innovation, un retour aux usages du passé, comme le nom d'Académie donné à chacune des quatre classes avait pour objet de faire revivre, tout en les appropriant aux institutions actuelles, les exemples d'un autre temps et les souvenirs d'un autre régime. C'est ce qui ressort des termes mêmes précédant le dispositif de l'ordonnance royale par laquelle l'Institut était réorganisé.

« La protection, disait Louis XVIII, que les rois nos aïeux ont

constamment accordée aux sciences, aux lettres et aux arts, nous a toujours fait considérer avec un intérêt particulier les divers établissemens qu'ils ont fondés pour honorer ceux qui les cultivent. Aussi n'avons-nous pu voir sans douleur la chute de ces Académies,.. dont la fondation a été un titre de gloire pour nos augustes prédécesseurs. Depuis l'époque où elles ont été rétablies sous une dénomination nouvelle, nous avons vu avec une vive satisfaction la considération et la renommée que l'Institut a méritées en Europe. Aussitôt que la divine Providence nous a rappelé sur le trône de nos pères, notre intention a été de maintenir et de protéger cette savante Compagnie; mais nous avons jugé convenable de rendre à chacune de ses classes son nom primitif, afin de rattacher leur gloire passée à celle qu'elles ont acquise, et de leur rappeler à la fois ce qu'elles ont pu faire dans des temps difficiles et ce que nous devons en attendre dans des jours plus heureux.

« Enfin, nous nous sommes proposé de donner aux Académies une marque de notre royale bienveillance, en associant leur rétablissement à la restauration de la monarchie et en mettant leur composition et leurs statuts en accord avec l'ordre actuel de notre gouvernement. »

La création d'une classe d'académiciens libres composée « d'hommes distingués, soit par leur rang et leur goût, soit par leurs connaissances théoriques ou pratiques dans les beaux-arts, soit par les écrits remarquables qu'ils auraient publiés sur ce sujet, » était une de ces modifications aux « statuts » qui tendaient à renouveler dans le présent, au moins en partie, des habitudes disparues jadis avec la royauté. Depuis le règne de Louis XIV, en effet, jusqu'à la fin du règne de Louis XVI, il y avait eu dans l'Académie royale de peinture, d'abord sous le titre de « conseillers honoraires amateurs, » puis sous celui « d'honoraires amateurs et d'associés libres, » un certain nombre de personnages de haut rang que les artistes membres de la Compagnie s'étaient adjoints avec un empressement qui s'explique par cela même qu'ils trouvaient en eux des intermédiaires officieux entre l'Académie et le roi; il y avait aussi, — nous l'avons dit au commencement de ce travail, — des érudits comme le comte de Caylus, Mariette et plusieurs autres, dont le goût et les connaissances spéciales justifiaient amplement les suffrages qui leur avaient été donnés. Rien de mieux, sans doute, que de reprendre au profit de la nouvelle Académie des traditions qui, dans l'ancienne, avaient eu ce double avantage d'associer aux artistes des hommes familiarisés de longue main avec les beaux-arts et des personnages assez influens pour en servir, le cas échéant, les intérêts auprès du pouvoir. Toutefois, il eût été dési-

rable que, contrairement à ce qui se passa en 1816, la part accordée à ceux-ci ne restreignît pas outre mesure la part laissée à ceux-là. Des dix membres choisis originairement pour composer la classe des académiciens libres, deux seulement, le sculpteur Gois et le peintre-écrivain Castellan (1), pouvaient être considérés comme des praticiens émérites ou des experts; les huit autres étaient des grands seigneurs ou des gentilshommes, amis plus ou moins éclairés des arts, — le duc de Blacas, le comte de Vaudreuil, le comte de Choiseul-Gouffier, le comte Turpin de Crissé, le vicomte de Sénonnes, — ou de hauts fonctionnaires, le comte de Vaublanc, alors ministre de l'intérieur, le comte de Pradel, ministre de la maison du roi, et le comte de Forbin, directeur-général des musées royaux. Ce ne fut que beaucoup plus tard que l'on commença à user avec moins de parcimonie du droit d'appeler à l'Académie des historiens de l'art ou des écrivains techniques et que, — pour ne parler que des morts, — des archéologues comme le comte de Clarac, des théoriciens comme M. Charles Blanc, purent y entrer aussi bien, et quelquefois plus facilement, que des amateurs opulens ou d'anciens ministres.

En résumé, l'ordonnance royale de 1816 contenait la majeure partie des mesures décrétées par l'empereur en 1815, et, en même temps, elle introduisait quelques modifications importantes dans l'organisation même et dans le mode de recrutement de la Compagnie. Elle laissait subsister l'ancienne distribution en sections (sauf la section de *Théorie*) de la quatrième classe, devenue l'Académie des Beaux-Arts; mais elle ajoutait dix membres libres, formant une classe spéciale, aux quarante membres artistes répartis dans ces diverses sections. Le nombre des correspondans nationaux ou étrangers avait été, en 1803, fixé à trente-six : il était maintenant porté à quarante. Enfin, au lieu de la faculté, déjà passablement large, qui lui avait été attribuée jusque-là d'élire six de ses membres parmi ceux des autres classes de l'Institut, l'Académie des Beaux-Arts avait le droit de choisir ses éligibles en nombre illimité dans les différentes Académies.

Nous avons cru devoir insister sur ces faits de détail, parce qu'ils ne concernent pas seulement l'époque où ils se produisirent et qu'ils se rattachent aussi à l'organisation actuelle de l'Académie, cette organisation, contrairement aux fréquens changemens qui avaient précédé, étant restée la même depuis 1816. Aussi n'au-

(1) Des cinq membres ayant fait partie de cette section de *Théorie et d'histoire de l'art*, dont l'existence avait été si éphémère, Castellan fut le seul admis à prendre place parmi les académiciens libres. Il mourut à Paris le 2 avril 1838.

rons-nous plus, dans la suite, à revenir sur les modifications apportées alors au régime de la Compagnie et sur les conditions désormais fixées de son existence légale. Notre tâche consistera uniquement à résumer l'histoire de l'Académie des Beaux-Arts dans un récit débarrassé, une fois pour toutes, des complications relatives à la revision des statuts ou aux formes de la procédure.

Sans compter les dix académiciens libres, qui tous, excepté Castellan, avaient été choisis en dehors de l'Institut, les quarante membres dont se composait en 1816 la nouvelle Académie des Beaux-Arts y figuraient dans l'ordre que voici : onze nommés à l'époque même de la fondation de l'Institut (les peintres Van Spaendonck, Vincent, Regnault, Taunay, les sculpteurs Roland, Houdon, Dejoux, les architectes Gondoin et Peyre, les compositeurs de musique Méhul et Gossec); — sept dans le cours des années suivantes, antérieurement à l'établissement de l'empire (Denon, Visconti, Dufourny, Heurtier, Bervic, Jeuffroy et Grandménil); — neuf élus sous le règne de Napoléon (Ménageot, Gérard, Lemot, Cartellier, Lecomte, Percier, Fontaine, Duvivier et Monsigny); — neuf élus pendant les cent jours, et dont le gouvernement royal avait d'abord annulé l'élection (Girodet, Gros, Guérin, Meynier, Carle Vernet, Rondelet, Bonnard, Cherubini et Le Sueur); enfin quatre directement nommés par le roi (Le Barbier, Bosio, Dupaty et Desnoyers).

Le nom d'un artiste plus célèbre qu'aucun autre à cette époque, le nom de David, cessait, on le voit, d'être inscrit sur la liste des membres de l'Institut. Tout d'ailleurs, pour l'ancien député de Paris, pour l'ex-premier peintre de l'empereur, ne devait pas se borner à cette exclusion du corps auquel il avait appartenu depuis l'origine. Dès le mois de janvier de l'année 1816, une loi votée par les deux Chambres, malgré l'opposition de M. de Serres, de M. Royer-Collard et de quelques autres généreux esprits, condamnait au bannissement à perpétuité du royaume « ceux des régicides qui, au mépris d'une clémence sans bornes, avaient adhéré à l'acte additionnel du 22 avril 1815, accepté des fonctions ou des emplois de l'usurpateur, et qui par là s'étaient montrés ennemis irréconciliables de la France et du gouvernement légitime. » Les hommes que cette condamnation atteignait étaient, « sous peine de déportation, tenus de sortir du royaume dans le délai d'un mois. »

Aussitôt que cette loi, si malencontreusement intitulée « loi d'amnistie, » eût été promulguée, David s'occupa des préparatifs de son départ. Il avait songé d'abord à aller s'établir à Rome, au milieu de ces chefs-d'œuvre de l'art antique étudiés par lui dans sa jeunesse, et à la lumière desquels, disait-il, il lui avait été donné

de reconnaître sa voie ; mais, malgré le souvenir bienveillant que le pape Pie VII gardait du peintre qui avait fait à Paris son portrait, l'autorisation de résider à Rome lui fut refusée. David se décida alors à chercher un asile en Belgique, où il devait bientôt être rejoint par quelques-uns des anciens conventionnels bannis avec lui ; et, comme le raconte le plus récent et le mieux informé de ses biographes (1), ce parti une fois pris, il se rendit dans les bureaux du ministère de la police pour y retirer son passeport. Ce fut le ministre lui-même, M. Decazes, qui voulut recevoir sa visite ; il s'efforça de le dissuader de tout projet de départ, au moins immédiat. « Cette loi, lui dit-il, n'est pas faite pour vous, monsieur David. Le roi ne peut consentir à priver la France de celui qui, aux yeux de l'Europe entière, tient le sceptre des arts. Restez à Paris ; je puis vous y promettre la sécurité. »

David crut devoir résister à ces témoignages de bon vouloir et à ces promesses. Avec plus de dignité qu'il n'en avait montré dans d'autres circonstances, il ne voulut pas d'une faveur dont il eût, seul de tous les proscrits, profité, et il alla même jusqu'à déclarer au ministre que, si celui-ci persistait à lui refuser un passeport pour prendre le chemin de l'exil, il demanderait aux tribunaux de « reconnaître son droit, » c'est-à-dire d'assurer l'exécution de la loi qui l'avait condamné. Le matin du jour où il devait quitter Paris, il se rendit, comme à l'ordinaire, à l'atelier de ses élèves (2) ; il examina leurs travaux, leur adressa pour l'avenir des recommandations dans lesquelles il entendait résumer en quelque sorte l'esprit de son enseignement : après quoi il se sépara d'eux, en laissant voir une émotion d'autant plus touchante pour ceux qui en étaient les témoins qu'elle contrastait davantage avec la rudesse accoutumée de son caractère et de ses manières. Quelques heures plus tard, il partait, accompagné de sa femme, pour Bruxelles, où il devait mourir au bout de neuf ans (29 décembre 1825), sans que le dévouement filial de Gros et ses infatigables démarches auprès des ministres pour faire prononcer le rappel de son ancien maître eussent réussi à obtenir rien de plus que des paroles de courtoisie et l'acquisition, en 1819, pour le Musée royal, du tableau

(1) Voyez *le Peintre Louis David. Souvenirs et documens inédits*, par Jules David, son petit-fils.

(2) L'atelier des élèves de David, qui devint plus tard celui des élèves de Gros, occupait à cette époque une salle à rez-de-chaussée du bâtiment à gauche, dans la première cour du palais de l'Institut. Cette salle, contiguë au vestibule de l'escalier par lequel on monte à la Bibliothèque Mazarine, est, depuis quelques années, affectée au service de cette bibliothèque.

des *Sabines* et du tableau, beaucoup plus récemment exécuté, des *Thermopyles*.

L'exil de David enlevait à l'Académie des Beaux-Arts un de ses membres les plus renommés ; mais, si regrettable que fût le fait, il ne causait pas en réalité à la Compagnie un bien grave préjudice au point de vue de ses travaux intérieurs et de la bonne confraternité académique. A force d'orgueil intraitable, d'intolérance dans les opinions et d'aigreur hautaine dans le langage, David s'était aliéné à l'Académie jusqu'aux admirateurs les plus zélés de son talent, jusqu'aux anciens compagnons de sa jeunesse. Il avait fini par le sentir si bien que depuis un certain nombre d'années déjà, nous l'avons dit, il ne paraissait plus guère aux séances que les jours où il s'agissait de juger les concours pour les prix de Rome et, par conséquent, de soutenir, au profit de sa propre importance, la cause de ses élèves. Pour tout le reste, il affectait de demeurer étranger aux décisions prises par ses confrères, ou il ne s'en occupait que pour les critiquer avec des sarcasmes qu'il n'épargnait pas davantage aux œuvres personnelles de chacun d'eux (1). En un mot, David était resté à l'Institut ce qu'il avait été dans l'ancienne Académie de peinture, un des premiers par le talent, mais un des derniers par le caractère, un artiste hors ligne pour le public, mais en réalité et à huis clos le plus fâcheux des académiciens.

Exclu de l'Académie, comme David, par l'ordonnance de 1816, Lebreton, au contraire, laissait dans la Compagnie les souvenirs d'un dévoûment sans réserve et, quant aux services journaliers qu'un secrétaire perpétuel peut rendre, un vide qu'il paraissait difficile de combler. On voulut d'abord lui donner pour successeur celui qui avait rempli ses fonctions par intérim, l'architecte Dufourny ; mais, quoique les suffrages de l'Académie se fussent à l'unanimité réunis sur son nom, Dufourny déclina, pour des raisons de santé, la tâche que lui proposait la confiance de ses confrères, et M. Quatremère de Quincy, porté en seconde ligne sur la liste de présentation, fut élu, séance tenante.

Le nouveau secrétaire perpétuel avait été choisi parmi les mem-

(1) Un exemple, entre beaucoup d'autres, pourra donner la mesure de la vanité de David et de la brutalité de ses dédains pour ses confrères. Vers la fin de l'empire, lui et Regnault avaient été chargés chacun de peindre un portrait de Napoléon en costume impérial. L'empereur se montra mécontent des deux toiles et défendit qu'on les exposât : « Eh bien ! dit David à Regnault en le rencontrant peu après à l'Institut, il paraît que l'empereur n'est pas satisfait de nos portraits. Cela s'explique : j'ai fait exécuter le mien par mes élèves, tandis que le tien, c'est toi-même qui l'as peint. »

bres de l'Académie des inscriptions; mais, bien qu'il n'eût pas jusqu'alors officiellement appartenu à l'Académie des Beaux-Arts, il se trouvait depuis plusieurs années déjà en commerce habituel avec elle par le concours officieux qu'il prêtait à ses travaux, notamment à la préparation de son *Dictionnaire*, et cette collaboration aussi active qu'éclairée lui avait acquis des droits à la reconnaissance de tous. A un certain moment même, l'Académie avait voulu se l'attacher de plus près encore en inscrivant son nom parmi ceux des candidats qu'elle jugeait les plus dignes de composer cette section de *Théorie et d'histoire de l'art*, dont l'existence d'ailleurs devait être si courte. M. Quatremère de Quincy eut-il dès le premier moment le pressentiment de cette fin prochaine? Royaliste de longue date, et royaliste plus profondément convaincu que jamais sous le gouvernement des cent jours, craignit-il de paraître se démentir en acceptant une place dans une fondation d'origine illégitime à ses yeux? Toujours est-il qu'il se déroba courtoisement, mais résolument, aux offres qui lui étaient faites, et qu'il y répondit par une lettre où l'un de ses anciens confrères de l'Académie des inscriptions a pu voir avec raison « un chef-d'œuvre d'habileté, de délicatesse et de bon goût (1). » Voici cette lettre, écrite le 15 mai 1815, par conséquent à une époque où Lebreton était encore en fonctions :

« Monsieur le secrétaire perpétuel, associé depuis longtemps, par une faveur spéciale de la classe, aux travaux de théorie dont elle est chargée, j'ai dû regarder comme une grâce surabondante de sa part l'admission de mon nom sur la liste des candidats à la section d'histoire et de théorie des arts qui va se former dans son sein. J'en ai fait de sincères remercîmens à plusieurs des membres de la classe, et je crois que ce m'est un devoir d'en témoigner ma reconnaissance à la classe entière. Toutefois, quoiqu'il ne me convienne ni de pressentir ses déterminations dans le choix qu'elle va faire, ni de lui présenter aucune considération personnelle, j'ose prendre la liberté de lui faire connaître qu'il n'y a point de faveur nouvelle qui puisse dorénavant ou augmenter mon zèle pour ses travaux ou ajouter aux témoignages de la bienveillance dont je me trouve comblé; qu'ainsi la classe, en faisant tomber ses suffrages sur des candidats jusqu'ici moins favorisés par elle, accroîtrait ses richesses sans diminuer en moi les sentimens d'estime, d'attachement et de reconnaissance qui me lient à elle pour toujours. »

(1) M. Guigniaut, *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Quatremère de Quincy*, lue dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 5 août 1864.

C'était pourtant « une faveur nouvelle » que Quatremère de Quincy se décidait à recevoir de l'Académie, lorsque, moins d'une année après celle où il lui avait adressé la lettre que nous venons de transcrire, il succédait à Lebreton dans les fonctions de secrétaire perpétuel ; mais, quelles que fussent les apparences, il n'y avait pas en réalité de contradiction entre les motifs qui lui avaient inspiré ces deux déterminations différentes. En refusant, avec un désintéressement où il entrait peut-être quelque prévoyance, de faire partie de la section récemment créée, l'auxiliaire déjà reconnu de l'Académie avait entendu témoigner par là qu'un titre n'ajouterait rien au privilège qu'il tenait d'elle de participer à ses travaux dans le champ tout spécial où son érudition personnelle lui permettait d'agir utilement : en acceptant, en 1816, les fonctions de secrétaire perpétuel, il acquérait le droit de diriger ou d'expédier les affaires de l'Académie, sans pour cela cesser de la servir dans ce qui intéressait l'histoire même ou les progrès actuels de l'art proprement dit.

Quatremère de Quincy était mieux que personne en mesure de satisfaire à cette double obligation. Les études théoriques et pratiques auxquelles il était voué depuis sa jeunesse, ses longs séjours en Italie, les écrits publiés par lui à partir d'une époque antérieure à la Révolution (1), lui avaient assuré dans toutes les questions relatives aux beaux-arts, y compris même la musique, l'autorité la plus sérieuse. En outre, la place qu'il avait eue et le rôle qu'il avait joué dans les assemblées politiques, — dans le conseil de la Commune de Paris en 1789, plus tard à l'Assemblée législative et au conseil des Cinq-Cents, — lui avaient donné une expérience des affaires et une habitude de la parole qui semblaient le désigner de préférence à tout autre pour les fonctions dont il venait d'être revêtu. Encore faut-il ajouter que la droiture et la fermeté de son caractère avaient été assez rudement mises à l'épreuve aux jours les plus sombres de la fin du dernier siècle pour garantir de reste

(1) Un des premiers en date est le mémoire couronné, en 1785, à la suite du concours ouvert par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur cette question : *Quel fut l'état de l'architecture chez les Égyptiens, et en quoi consiste ce que les Grecs paraissent en avoir emprunté?* Parmi les nombreux ouvrages de Quatremère de Quincy qui suivirent, il suffira de citer : *le Dictionnaire d'architecture,* devenu bientôt et resté aujourd'hui un livre classique sur la matière (le premier volume parut en 1788); *les Considérations sur les arts du dessin en France* (1791) ; ces *Lettres sur le déplacement des objets d'art appartenant à l'Italie,* dont nous avons eu déjà l'occasion de parler (1796); enfin, une série de dissertations archéologiques lues dans les séances de la classe d'histoire et de littérature anciennes entre les années 1804 et 1812, et dont plusieurs devaient trouver place dans *le Jupiter olympien,* une des œuvres principales, sinon le chef-d'œuvre du savant écrivain.

ce qu'elles seraient dans des temps moins périlleux et dans des circonstances moins difficiles.

Quatremère de Quincy, en effet, avait eu, pendant tout le cours de la Révolution, des dangers de plus d'une sorte à affronter, des persécutions sans cesse renaissantes à subir. Décrété d'abord d'arrestation au mois de septembre 1793, à la suite d'une dénonciation rédigée par Marat lui-même sous le nom d'un de ses séides, il avait excipé d'une décision de la Convention relative aux fonctionnaires publics déclarés suspects pour réclamer, en sa qualité d'administrateur du Panthéon, sa « mise en surveillance sous la garde, » à ses frais, « de deux citoyens. » On lui avait provisoirement accordé cette « faveur; » mais, au commencement de l'année suivante, un nouveau mandat d'arrêt lancé contre lui, cette fois, par le comité de sûreté générale de la Convention et portant, entre autres signatures, celle de David, avait eu pour résultat son incarcération aux Madelonnettes. Là, il avait attendu la mort dont, heureusement, la chute de Robespierre le préserva, en employant son temps avec un singulier calme d'esprit à modeler un groupe de *l'Amour et l'Hymen* et quelques figurines, — sur des sujets aussi peu de circonstance à ce qu'il semble en pareil lieu, — pour lesquelles il se servait d'une terre relativement propre à la plastique, qu'il avait découverte dans le préau de la prison (1). Survinrent, en 1795, les journées du 13 et du 14 vendémiaire. Quatremère, qui venait d'être élu président de la section de la Fontaine de Grenelle, marcha à la tête de cette section parmi ceux que le jeune général Bonaparte allait mitrailler sur les degrés de l'église de Saint-Roch. Condamné à mort comme contumace pour cet essai de résistance à la domination tyrannique de la Convention, il s'était, en se cachant à Paris même, dérobé aux perquisitions décrétées contre lui; mais lorsque, devenu membre du conseil des Cinq-Cents en avril 1797, il se vit, six mois après, inscrit sur la liste de proscription dressée par La Revellière-Lepeaux et par ses deux complices du Directoire, il se décida à aller chercher hors de France un asile qu'il eût été au moins imprudent d'essayer de trouver une seconde fois à Paris. Il ne revint qu'après le 18 brumaire, contre-coup naturel et inévitable du 18 fructidor, et reprenant alors, pour ne plus les abandonner dé-

(1) Quatremère de Quincy s'était laissé absorber si complètement par le travail, il s'était si bien épris de sa tâche que lorsque, après le 9 thermidor, les portes de la prison lui furent ouvertes, il demanda comme une grâce de prolonger son séjour aux Madelonnettes, afin de pouvoir terminer sur place une de ces statuettes que son départ eût laissée inachevée. Il resta donc plusieurs jours volontairement emprisonné, au risque d'attendre indéfiniment le nouvel ordre d'élargissement que son refus de mettre à profit le premier avait rendu nécessaire.

sormais, les études et les travaux qui avaient d'abord honoré son nom, il méritait, en 1804, d'être admis à l'Institut dans la classe d'histoire et de littérature anciennes. Nous venons de dire comment et à quelle occasion il était, douze ans plus tard, appelé par l'Académie des Beaux-Arts à cette place de secrétaire perpétuel qu'il devait si dignement occuper pendant près d'un quart de siècle.

Deux faits de caractères très différens, mais tout nouveaux l'un et l'autre dans l'histoire de l'Académie, coïncidèrent presque avec l'entrée en fonction de Quatremère de Quincy. Pour la première fois depuis la fondation de l'Institut, le droit conféré au chef de l'état de refuser son approbation à l'élection d'un membre récemment appelé à faire partie d'une des classes fut exercé à la suite d'un vote émanant de l'Académie des Beaux-Arts; pour la première fois aussi, on vit s'ouvrir, sous la direction de l'Académie, un concours entre les jeunes paysagistes, avec la perspective pour le vainqueur d'un grand prix qui l'assimilerait aux autres pensionnaires de l'Académie de France, à Rome.

Ce fut à l'occasion du remplacement de Ménageot dans la section de peinture que le gouvernement refusa de ratifier la décision prise par l'Académie. Ménageot était mort au mois d'octobre 1816, et, dans la séance du 16 novembre suivant, la Compagnie avait désigné pour lui succéder Guillon-Lethière, très suffisamment recommandé à ses suffrages par le succès du tableau représentant la *Mort des fils de Brutus* et par les services qu'il venait de rendre à Rome pendant les dix années de son directorat. Malheureusement pour Lethière, les preuves de talent fournies par lui et sa conduite comme directeur dans des momens critiques n'avaient pas effacé en haut lieu d'autres souvenirs plus anciens et fort étrangers à l'art. Les ministres du roi et, dit-on, le roi lui-même, n'oubliaient nullement que le nouvel élu avait été dans sa jeunesse un ardent partisan des idées révolutionnaires; que, plus tard, la violence de ses opinions et l'emportement de son caractère lui avaient attiré des duels dont plusieurs avaient eu des suites funestes; qu'enfin il avait accompagné en Espagne Lucien Bonaparte à l'époque où celui-ci s'y était rendu en qualité d'ambassadeur, et que, depuis lors, il n'avait cessé de professer un peu bruyamment pour la personne du frère de Napoléon des sentimens de dévoûment difficiles à concilier avec une foi royaliste bien profonde. De là l'opposition formelle à l'admission de Lethière parmi les membres de l'Académie des Beaux-Arts.

Tout s'était borné d'ailleurs à une lettre par laquelle le ministre de l'intérieur, M. Lainé, informait, sans explications ni commentaires, la compagnie, qu'il avait « soumis au roi l'élection de M. Le-

thière et que Sa Majesté ne l'avait pas approuvée. » Il fallut donc procéder à un nouveau scrutin, qui eut pour résultat la nomination de celui-là même auquel Lethière avait été justement préféré, M. Garnier, l'auteur, assez généralement oublié aujourd'hui, d'un grand tableau, *la Famille de Priam*, qu'on voyait autrefois dans la galerie du Luxembourg. Néanmoins, au bout de deux ans, la mort de Visconti ayant produit un nouveau vide dans la section de peinture, le gouvernement ne crut pas devoir repousser une seconde fois le vœu émis par l'Académie en faveur de Lethière. Plus indulgent qu'il ne l'avait été d'abord pour les antécédens de celui-ci, ou mieux éclairé sur la valeur de ses titres, le roi approuva de bonne grâce l'élection ou plutôt la réélection faite par l'Académie au mois de mars 1818. Lethière de son côté, devenu plus circonspect en matière de doctrines ou d'affections politiques, jugea bon à partir de ce moment de se renfermer dans ses devoirs d'académicien et dans les occupations que lui donnait un atelier d'élèves dont il resta jusqu'à sa mort (1832) le chef actif et de plus en plus entouré. La disgrâce qui avait annulé le succès de sa première candidature ne fut donc en réalité pour lui qu'un accident éphémère, accident unique d'ailleurs dans l'histoire de l'Académie, tous les gouvernemens qui ont suivi celui de Louis XVIII n'ayant en aucune occasion refusé de souscrire aux nominations soumises par la compagnie à leur approbation.

Quant au concours de paysage et aux privilèges conférés aux jeunes artistes qui remporteraient successivement le prix, le tout n'avait pas été établi non plus sans quelques difficultés préalables. La pensée de fonder un prix de « paysage historique » remontait à l'année 1815, et, plusieurs fois depuis cette époque, la question, soulevée d'abord par M. de Vaublanc, alors ministre de l'intérieur, avait été discutée dans le sein de l'Académie, renvoyée avec quelques observations sur des points de détail à l'examen de l'administration, à de certains momens même résolue en apparence par celle-ci, sans que néanmoins aucun texte officiel fût venu donner force de loi au projet et en prescrire l'exécution immédiate. D'ailleurs, tout en admettant en principe l'opportunité du concours dont il s'agissait, l'Académie n'entendait pas que ce concours se renouvelât à des intervalles aussi rapprochés que l'aurait voulu le ministre. Dans un rapport adressé en 1816 au successeur de M. de Vaublanc, M. Lainé, elle exposait avec autant de précision que de sagesse les motifs qui la déterminaient à repousser l'idée d'un concours et d'un prix annuels pour les paysagistes.

« L'Académie, est-il dit dans ce rapport, juge nécessaire d'éloigner le retour périodique du concours de paysage historique, de

manière qu'il ne revienne que de quatre en quatre années. Elle pense qu'il faut établir une certaine proportion entre les encouragemens et les objets auxquels on les applique. Jusqu'ici, l'on avait cru qu'en portant exclusivement sur la peinture d'histoire, c'est-à-dire sur la peinture qui renferme en soi tous les genres, les encouragemens attribués étaient dans la mesure qui convenait ; qu'accorder des faveurs spéciales à chacun des genres secondaires, ce serait courir le risque de multiplier au delà des besoins de la société le nombre de ceux qui cultivent les arts ; qu'enfin, l'expérience ayant démontré que les plus grands maîtres dans l'ordre du paysage historique ont été aussi les plus grands peintres d'histoire, la peinture de paysage n'aurait besoin pour être exercée avec plus de succès que d'un supplément d'occasions : celle d'un prix tous les quatre ans serait pour elle un avantage suffisant. »

Les observations ainsi formulées par l'Académie et les restrictions qu'elles apportaient au projet primitif étaient au fond d'autant mieux justifiées que le genre de peinture auquel on accordait cette sorte de consécration officielle pouvait, en raison de ses conditions mêmes et de son caractère forcément artificiel, mériter de moins en moins la place qu'on lui assignait. Passe encore s'il se fût agi seulement de fonder un prix de « paysage, » sans épithète, et de fournir à de jeunes paysagistes les moyens d'aller en Italie perfectionner en face d'une nature admirable le talent dont ils auraient donné ici les premiers gages ; mais n'était-il pas au moins dangereux de limiter la tâche de ces débutans à la pratique d'un art plutôt érudit que sincère ; d'exiger d'eux la majesté apprise et l'héroïsme bon gré mal gré dans le style, de préférence à l'expression ingénue de leur sentiment personnel ; en un mot de les condamner à remplacer, en matière d'interprétation de la nature, l'émotion directe par des calculs scientifiques, la vraisemblance par l'arrangement, et les franchises du langage pittoresque par la soumission absolue aux règles d'une étroite syntaxe ?

Objectera-t-on, pour les besoins de la cause, les glorieuses œuvres de Poussin ? Mais, sans parler des modèles que la campagne de Rome fournissait directement à Poussin, le paysage historique, tel qu'il l'a conçu et pratiqué, ne saurait être envisagé que comme un témoignage de plus des facultés particulières à ce grand maître, comme la continuation sous une autre forme de la méthode appliquée ailleurs par le peintre d'*Eudamidas* et des coutumes de son mâle génie. Il n'y a là ni des exemples qu'il soit raisonnable de prétendre s'approprier, ni une tradition qu'on puisse perpétuer, à moins d'avoir soi-même l'organisation intellectuelle de Poussin. Aussi, depuis Valenciennes et Bidault vers la fin du dernier siècle

jusqu'à Victor Bertin au commencement du nôtre, ceux qui tentèrent l'entreprise ne réussirent-ils qu'à installer dans notre école l'esprit de convention et à ériger en doctrine esthétique le dédain pédantesque du vrai. Idéaliser la nature à force de retranchemens, épurer la forme au point de l'amaigrir et parfois de l'exténuer, soumettre enfin à certains principes d'économie excessive l'emploi des ressources individuelles et du pur sentiment, — tel était le but que se proposaient ces rhéteurs ou, si l'on veut, ces mathématiciens pittoresques dans les œuvres desquels tout se trouvait aligné, pondéré, réduit à l'état de formule.

Or, au lieu d'avoir pour effet une réaction contre de pareils abus, la récompense instituée sous le titre de prix de « paysage historique » ne tendait-elle pas à les étendre ou à les confirmer? Les épreuves mêmes qui devaient précéder l'admission des candidats au concours définitif, cette obligation par exemple de peindre un arbre « de mémoire » ou celle d'exécuter l'esquisse d'une scène ayant pour théâtre quelque site de la Grèce ou de la Sicile, de l'Égypte ou de la Judée, c'est-à-dire de pays dont les concurrens n'avaient rien vu de leurs yeux, — tout cela n'entraînait-il pas pour eux la nécessité de suppléer à l'insuffisance de leur expérience propre par la contrefaçon des œuvres d'autrui, et de recourir, pour tout élément d'inspiration, aux souvenirs qu'ils pouvaient garder des tableaux ou des estampes représentant des scènes analogues? Rien de plus contraire assurément aux conditions exactes de l'art du paysage et aux qualités essentielles d'un peintre paysagiste, la bonne foi et la véracité; rien de moins fait pour développer chez lui les germes du talent, pour en dégager les instincts ou pour en stimuler la sève. L'événement au surplus l'a bien prouvé. Ce n'est point parmi les douze lauréats du prix de paysage historique depuis la fondation de ce prix jusqu'à l'époque où il a été supprimé (1863) que se rencontrent les artistes auxquels notre école de paysage au XIXe siècle aura dû le meilleur de ses titres et ses plus durables succès: sauf deux ou trois, — ceux de MM. Achille Bénouville et de Curzon par exemple, — les noms de ces anciens lauréats, comme les ouvrages sortis de leurs mains, ne sont-ils pas déjà, et au fond sans injustice, presque complètement tombés dans l'oubli?

Quoi qu'il en soit, lorsque le concours s'ouvrit pour la première fois en 1817, les jeunes artistes qui se présentèrent avec l'intention d'y participer furent en nombre à peu près égal au nombre ordinaire des aspirans au prix de peinture d'histoire. Cet empressement pouvait donc faire croire que la fondation nouvelle répondait à un véritable besoin, qu'elle comblait utilement une lacune. Il convient d'ajouter toutefois que parmi les concurrens, plusieurs, en tentant

l'aventure, ne songeaient qu'à prendre en quelque sorte un chemin de traverse et d'un accès relativement facile pour essayer d'arriver à Rome, sans avoir eu à surmonter les obstacles qui les eussent infailliblement attendus à l'entrée même de la grande route. Paul Delaroche, alors élève de Gros, était, soit dit en passant, un de ceux-là. Il échoua d'ailleurs, heureusement pour lui et pour l'avenir de son talent. Ce fut Michallon qui sortit vainqueur de la lutte, mais pour profiter pendant bien peu de temps des fruits de sa victoire, puisque, en 1882, presque au lendemain de son retour de Rome, il succombait, à peine âgé de vingt-six ans (1).

A l'époque même où l'Académie s'occupait de régler les conditions du concours de paysage, ou pendant les années qui suivirent, il lui était arrivé fréquemment, sur l'invitation du ministre de l'intérieur, de donner son avis ou de fournir des programmes à propos de monumens en cours d'exécution déjà ou encore à l'état de projets, — depuis le *Tombeau de Bossuet* dans la cathédrale de Meaux et une *Fontaine monumentale* à Perpignan, jusqu'aux peintures destinées à la décoration de l'église de la Madeleine, à Paris. Elle avait en outre, conformément à la demande officielle qui lui en avait été faite, signalé au ministre, parmi les peintures et les sculptures exposées au Salon de 1817, les ouvrages les plus dignes d'être acquis ou récompensés au nom du roi : les tableaux d'histoire, entre autres, peints par MM. Abel de Pujol et Couder, et un tableau « de genre secondaire, » — pour employer les termes mêmes du rapport, — l'*Abdication de Gustave Wasa* par M. Hersent (2). Bref, l'intervention des membres de l'Institut dans tout ce qui concernait l'art national et ses progrès, la dignité ou les intérêts matériels des artistes, avait été, suivant les cas, provoquée ou acceptée par le gouvernement, mais, comme il convenait de part et d'autre, sans préoccupations étrangères aux questions toutes spéciales qu'il s'agissait de résoudre, sans aucune arrière-pensée politique. Jamais, quoi qu'on en ait dit, le concours de la Compagnie dans la direction des affaires de l'art ne fut plus habi-

(1) De tous les paysagistes qui se sont succédé à la Villa Médicis, Michallon est celui dont le nom est resté le plus en crédit, tant à cause de la mort prématurée de l'artiste qu'en raison de l'indépendance relative et de certaines aspirations, assez exceptionnelles pour l'époque, de son talent. Le sujet du tableau qui avait valu à Michallon le grand prix de paysage historique était : *Démocrite et les Abdéritains*. Des ouvrages qu'il produisit ensuite pendant les quatre années de son séjour à Rome comme pensionnaire de l'Académie de France, le plus important et aussi le plus généralement connu est la *Mort de Roland*, aujourd'hui au Musée du Louvre.

(2) On sait que ce charmant tableau, si habilement gravé par M. Henriquel, a péri dans l'incendie qui, en 1848, anéantit tant d'autres œuvres de l'art moderne réunies au Palais-Royal par le duc d'Orléans, depuis le roi Louis-Philippe.

tuellement recherché qu'alors ni prêté de meilleure grâce; jamais sa juste influence ne fut mieux respectée par l'administration, comme par le public. Le temps était loin encore où, sous prétexte d'affranchir l'art, on essayerait de transformer en despotisme la tutelle exercée par l'Académie: où, de peur d'être à bon droit gêné par elle, on feindrait de se défier de son indépendance et de confondre sa prudence avec l'inertie, les hautes doctrines et les traditions qu'elle personnifie avec les résistances de l'esprit rétrograde.

Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que la confiance dans les lumières d'un corps composé, au temps de la Restauration, comme il l'était auparavant, comme il l'a toujours été depuis lors, de l'élite des artistes appartenant à notre pays? Et quant à l'étendue de ses attributions mêmes, quoi de moins équivoque que les termes des statuts qui lui prescrivaient d'encourager les talens de tout âge et de toute origine, d'appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations à introduire dans l'organisation des établissemens d'art ou dans l'enseignement, sur les découvertes pouvant devenir profitables aux progrès des arts ou des industries qui s'y rattachent, etc.?

L'Académie, par exemple, était assurément dans son rôle lorsque, avant la fin de 1816, elle adressait au ministre de l'intérieur un rapport détaillé sur les procédés alors tout nouveaux de la lithographie : procédés à l'examen desquels elle venait de consacrer plusieurs séances, que quelques-uns de ses membres mêmes avaient personnellement expérimentés et dont, entre autres avis utiles, elle recommandait particulièrement l'emploi pour l'exécution des modèles de dessin à répandre dans les collèges. Bien que, à l'époque où l'Académie prenait auprès du pouvoir cette initiative officielle, certains dessinateurs français, — Denon, entre autres, et un ancien élève de David, Bergeret (1), — eussent déjà pour leur propre compte essayé de la lithographie, le moyen n'était encore ni apprécié à sa valeur, même par ceux-là qui s'en étaient servis, ni à vrai dire connu du public. Sa popularité date donc du moment où les avantages qu'il comporte furent signalés par l'Académie, et les entreprises que tentaient alors l'imprimeur Engelmann et M. le comte de Lasteyrie formellement encouragées par elle (2).

(1) Il existe de la main de Bergeret quelques croquis sur pierre, dessinés dès l'année 1804 et dans le cours des deux années suivantes; mais ce ne sont que des essais presque informes, de simples *charbonnages*, comme ceux que deux ou trois autres peintres ou dessinateurs traçaient un peu plus tard, à l'aventure en quelque sorte, et sans paraître même soupçonner les vraies ressources du procédé dont ils usaient.

(2) Par une lettre en date du 9 novembre 1816, M. Engelmann, directeur, à Paris,

Ce fut aussi d'accord avec l'Académie que la décision fut prise de transférer l'École des Beaux-Arts, alors établie dans une partie des bâtimens de l'Institut, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Petits-Augustins. On sait que, depuis la Révolution, un homme dont la mémoire mérite le respect et la reconnaissance de tous, Alexandre Lenoir, avait réuni en ce lieu, pour en former le *Musée des monumens français*, les œuvres les plus précieuses de notre art national arrachées par lui, tantôt de haute lutte, tantôt à force d'adresse, aux mains stupides des iconoclastes sans-culottes ou aux mains avides des pillards ; mais, à l'époque de la seconde Restauration, une ordonnance royale ayant prescrit la reintégration dans les églises ou dans les palais qui les avaient autrefois possédés de tous les monumens recueillis par Lenoir, l'ancien couvent des Petits-Augustins, ainsi dégarni, dut recevoir une destination nouvelle. Le projet, conçu à ce moment, d'y installer l'École des Beaux-Arts, semblait d'autant mieux justifié que celle-ci, lors de l'attribution à l'Institut de l'ex-collège des Quatre-Nations, avait été reléguée sous le même toit dans quelques salles basses à peine éclairées et notoirement insuffisantes, tant à cause de leur exiguïté que de leur petit nombre (1). En outre, la translation des classes de l'École des Beaux-Arts hors des bâtimens où siégeait l'Académie avait cet avantage de faire cesser toute confusion apparente entre les deux établissemens et de bien marquer leur indépendance réciproque, conformément aux lois qui, depuis la fondation de l'Institut, régissaient chacun d'eux.

Tant que l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture avait existé, — c'est-à-dire depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'aux dernières années du XVIIIe, — elle avait été un corps enseignant, une faculté des arts, si l'on veut, en même temps qu'une sorte de sénat dont les membres, par le fait même de leur élection, se trouvaient élevés au-dessus des autres artistes à titre

de la Société lithographique de Mulhouse, exprimait aux membres de l'Académie des Beaux-Arts sa gratitude pour « l'appui qu'ils voulaient bien lui prêter. » Et M. Engelmann ajoutait : « En entrant dans une carrière toute nouvelle où j'ai à surmonter des obstacles sans nombre, il m'est bien doux, messieurs, de voir mes efforts approuvés et encouragés par des maîtres tels que vous. Convaincu par votre assentiment de l'utilité de l'art que je viens d'introduire dans notre patrie et soutenu par vos conseils, j'espère approcher de plus en plus de la perfection... »

(1) Ces salles à rez-de-chaussée, s'ouvrant sur la grande cour de l'Institut parallèle à la rue Mazarine, ont servi depuis les dernières années de la Restauration et servent encore aujourd'hui d'ateliers à quelques artistes autorisés par le gouvernement à les occuper leur vie durant ou à y réunir leurs élèves, Houdon, Bosio et Duret, parmi les sculpteurs; Paul Delaroche, Horace Vernet et, plus récemment, M. Robert-Fleury, parmi les peintres, ont été au nombre de ces privilégiés.

de pères conscrits ou de patriciens. Outre des leçons de peinture et de sculpture données par vingt « académiciens professeurs, » dont douze peintres et huit sculpteurs, les élèves admis à suivre les cours de l'Académie y recevaient gratuitement des leçons d'anatomie, de perspective, etc. De son côté, l'Académie royale d'architecture n'avait pas cessé de fournir aux élèves architectes des enseignemens réguliers ; mais lorsque, deux ans après la suppression de toutes les Académies, les fondateurs de l'Institut eurent, en 1795, réuni dans une seule classe les trois sections de peinture, de sculpture et d'architecture, les fonctions de professeurs dévolues aux anciens académiciens n'appartinrent plus aux membres de cette nouvelle classe, et, vers la fin de cette même année 1795, la constitution d'une École spéciale des Beaux-Arts fut décrétée. Il y eut d'ailleurs, chez les auteurs de la mesure, assez peu d'empressement à ce qu'il semble à aller au-delà de cette innovation théorique et à aviser aux moyens pratiques d'en tirer le meilleur parti. Pour la peinture et pour la sculpture, tout ou presque tout se réduisit d'abord au maintien de l'ancienne « école du modèle, » c'est-à-dire de la classe de dessin d'après nature qui, grâce au dévoûment de quelques professeurs volontaires, n'avait jamais été fermée, même pendant les jours les plus terribles de la Révolution : pour l'architecture, aux leçons libéralement données dans son atelier par le savant David Leroy et, un peu plus tard, à des concours pour lesquels il avait obtenu du Directoire la concession d'une salle au Louvre, de quelques-uns de ses confrères l'engagement de juger les travaux des concurrens et de décerner les prix, qui consistaient en ouvrages tirés par lui de sa propre bibliothèque (1).

Sous le consulat et sous l'empire, l'École des Beaux-Arts, sans être encore bien solidement organisée, eut cependant un commencement de vie légale et indépendante, mais une vie assez nomade, puisque, après avoir à l'origine quitté le Louvre pour l'hôtel de Brion, — une des annexes du Palais-Royal, — puis cet hôtel pour se réinstaller momentanément au Louvre, elle avait suivi la quatrième classe de l'Institut lorsque celle-ci, en 1806, était venue, avec les trois autres classes, prendre possession des bâtimens occupés jadis par le collège des Quatre-Nations. Elle s'y trouvait donc depuis dix ans logée tant bien que mal lorsque, aux termes

(1) David Leroy, qui avait fait partie de l'ancienne Académie d'architecture et que l'Académie des inscriptions s'était associé en 1770, appartenait à l'Institut, depuis l'époque de sa fondation, comme membre de la section des « Antiquités et Monumens » dans la troisième classe. Il mourut en 1803. Un petit monument dédié à sa mémoire par « ses élèves architectes, » et supportant son buste sculpté par Chaudet, est conservé aujourd'hui à l'École des Beaux-Arts.

de l'ordonnance dont nous parlions tout à l'heure, Louis XVIII lui assigna pour demeure, — et, cette fois, pour demeure définitive, — les locaux affectés naguère au Musée des monumens français. De plus, par une nouvelle ordonnance en date du 4 août 1819, le roi lui donnait un règlement complet et prescrivait les travaux d'appropriation nécessaire pour que l'École des Beaux-Arts, reconstituée, pût fonctionner « dans le plus bref délai » là où elle devait être irrévocablement établie. Malheureusement, ces travaux, entrepris sous le gouvernement de la Restauration avec une incertitude et une lenteur inexplicables, ne furent sérieusement conduits, — on sait d'ailleurs avec quel succès, — qu'à partir du moment où M. Duban en eut pris la direction, après la révolution de Juillet; en sorte que tout en ayant été transportée sur l'emplacement qu'on lui avait concédé, tout en s'accommodant, faute de mieux, pour les classes et pour les concours, de ce qui restait des bâtimens de l'ancien couvent, la nouvelle École des Beaux-Arts dut attendre pendant près de vingt ans l'achèvement des constructions dont Louis XVIII avait posé la première pierre, et que, sous le règne du roi Louis-Philippe seulement, il fut possible de sortir du régime des installations partielles et des aménagemens provisoires auquel, par la force des choses, il avait bien fallu se résigner.

Cependant, quelles que fussent, pour tout ce qui tenait aux arrangemens matériels, ces difficultés de chaque jour, les mesures réglementaires relatives aux études des élèves et à la fonction des professeurs avaient été immédiatement mises en pratique dans l'École, sans obstacles d'aucune sorte. Nous n'avons pas, au surplus, à entrer ici dans des détails d'organisation intérieure et de discipline qui ne se relient qu'indirectement à notre sujet; ce qu'il convient simplement d'indiquer, ce sont les relations que le nouvel ordre de choses maintenait ou créait entre l'Académie et l'École, tout en laissant à l'une et à l'autre leurs attributions propres et leur rôle distinct.

L'enseignement pratique qu'il avait appartenu à l'ancienne Académie royale de donner aux apprentis de l'art était devenu, nous le répétons, le lot tout spécial des professeurs attachés à l'École. Seulement, ceux-ci devaient être choisis, sinon parmi les membres de l'Académie exclusivement, au moins parmi des candidats portés sur une liste formée, dans certains cas, en totalité par l'Académie; dans certains autres, concurremment avec les professeurs déjà en exercice. Or, comme ces fonctionnaires de l'École appartenaient eux-mêmes à l'Académie pour la plupart, il en résultait que les présentations faites par eux avaient le même caractère et en réalité

la même origine que les propositions émanant des académiciens leurs confrères. En d'autres termes, le personnel enseignant de l'École se trouvait, à quelques rares exceptions près, tout naturellement composé de membres de l'Institut; mais l'Académie, en tant que corps, n'intervenait pas dans la direction des études. L'action exercée par les académiciens professeurs était tout individuelle, tout indépendante de l'influence collective de la Compagnie, et d'ailleurs, en raison même des très libéraux règlemens de l'École, cette action se trouvait assez prudemment limitée pour rendre bien impraticable le prétendu « despotisme » dont on a si injustement accusé l'Académie d'imposer le joug aux élèves.

Telle qu'elle avait été constituée sous le règne de Louis XVIII et telle qu'elle continua d'être organisée jusqu'à la fin de l'année 1863, l'École des Beaux-Arts, en effet, n'offrait rien de plus qu'un terrain neutre où les talens en formation, de quelque ordre ou de quelque provenance qu'ils fussent, s'essayaient librement à la lutte; une sorte de gymnase où de jeunes artistes préparés par les leçons qu'ils avaient reçues au dehors apportaient un commencement d'expérience et des forces déjà exercées. Ici, point d'ateliers ouverts par l'État à ceux qui n'en étaient encore, dans l'apprentissage de leur art, qu'à la période d'instruction primaire ; point de classes confiées chacune à un maître avec l'obligation pour lui de ne s'occuper que de ses propres disciples. Tous les élèves admis, après certaines épreuves préalables, à l'École, recevaient au même titre les conseils de différens maîtres choisis parmi les artistes les plus éminens et se succédant de mois en mois pour examiner chaque jour pendant deux heures, pour corriger au besoin, les dessins exécutés ou les figures modelées sous leurs yeux d'après nature. En fait d'enseignement pratique, tout se bornait à ces avis donnés à tous venans pour ainsi dire, par des hommes présentant, au point de vue du talent, le plus de titres, et, en raison même de la diversité de leurs inclinations personnelles, le plus de garanties contre l'esprit de système et la routine.

Sauf ces exercices de dessin et de modelage d'après nature ou, suivant l'ancienne dénomination, sauf cette « école du modèle, » les programmes de l'École ne comprenaient que des concours auxquels participaient, à des intervalles périodiques, les élèves fréquentant d'habitude l'établissement et les jeunes artistes du dehors, quels qu'eussent été jusque-là leurs maîtres et leurs travaux. Les concours, par exemple, ouverts annuellement pour les grands prix de Rome, ou du moins les épreuves précédant le concours définitif étaient, comme elles le sont encore aujourd'hui, accessibles à tout artiste français âgé de moins de trente ans. L'unique condition

exigée pour l'admission d'un concurrent au nombre des « logistes, » — c'est-à-dire des dix jeunes peintres, sculpteurs ou architectes, autorisés à travailler isolément en loges pour se disputer le grand prix, — était qu'il eût dans les épreuves d'essai montré plus de talent que les autres : après quoi, l'Académie, qui seule avait été juge de la valeur relative des œuvres produites lors de ces concours préliminaires, était, seule aussi, appelée à se prononcer sur les résultats du concours définitif. Bien qu'il s'exerçât dans les murs mêmes de l'École, le pouvoir dont elle se trouvait ainsi investie n'en demeurait pas moins complètement indépendant et personnel. L'Académie ne faisait, — et elle ne fait encore à notre époque, — que « déléguer à l'administration de l'École des Beaux-Arts le soin de surveiller l'exécution des règlemens dans les concours pour les grands prix de peinture, de sculpture, etc. (1), » mais au même titre et dans la même mesure qu'elle délègue aujourd'hui au Conservatoire de musique la discipline des concours pour le grand prix de composition musicale. En un mot, tout en installant hors de chez elle les aspirans à certains prix qu'elle avait la mission de décerner, tout en tenant à l'École des Beaux-Arts les séances consacrées au jugement des concours ouverts en vue de ces prix, l'Académie pour cela n'abdiquait rien de ses privilèges ; de même que, à l'exception de cette hospitalité momentanée, l'École, de son côté, n'était tenue envers l'Académie à aucune redevance, ni, dans son fonctionnement intérieur, à aucun acte de subordination. C'est là ce que l'ordonnance royale de 1819 avait pour objet de bien établir ; c'est ce qu'il importe de faire remarquer ici, contrairement au préjugé assez général qui attribue à l'Académie et à l'École des Beaux-Arts une connexité légale et une action commune.

En réorganisant ainsi l'École des Beaux-Arts, comme il avait peu auparavant réorganisé la quatrième classe de l'Institut elle-même, le gouvernement de Louis XVIII introduisait dans le régime auquel toutes deux jusqu'alors avaient été soumises des innovations très notables sans doute, mais dont la première pensée, en réalité, ne lui appartenait pas. Les unes, il est vrai, étaient restées sous l'empire à peu près à l'état de projets, les autres avaient été tentées au dernier moment ; mais l'entreprise ne s'en trouvait pas moins commencée : elle ne devenait l'œuvre du gouvernement royal que par la consécration qu'elle recevait de celui-ci, à quelques différences près dans les formes. Au fond, sous son nouveau titre « d'Académie, » la quatrième classe de l'Institut gardait la consti-

(1) *Règlemens de l'Académie des Beaux-Arts*, chap. II, art. 24.

tution que Napoléon, dans les derniers jours de son règne, avait entendu lui donner. Tout en changeant le nom, Louis XVIII conservait donc la chose; il procédait, en ce qui concernait l'Académie des Beaux-Arts, à peu près de la même façon qu'à l'égard de la Légion d'honneur dont il décrétait le maintien, sauf à feindre d'en oublier les origines et à substituer sur les croix des légionnaires l'effigie d'Henri IV à celle du fondateur de l'ordre. Ajoutons toutefois que le rétablissement de l'ordre de Saint-Michel, dont plusieurs membres de l'Académie des Beaux-Arts avaient été aussitôt nommés chevaliers, — la date de la séance annuelle des cinq Académies fixée au jour de la fête du roi, — l'usage, renouvelé du XVIIIe siècle, de convoquer ce jour-là les académiciens à Saint-Germain-l'Auxerrois pour y entendre le panégyrique de saint Louis prononcé par un des aumôniers de la cour, — quelques autres traditions du même genre remises en honneur au temps de la seconde restauration, ne laissaient pas de compenser dans une certaine mesure les emprunts qu'il avait fallu faire forcément au consulat et à l'empire, et de rattacher le présent aux souvenirs d'un passé moins récent. Toujours est-il que la réorganisation de la quatrième classe opérée en 1816, et confirmée par la pratique dans les dernières années du règne de Louis XVIII, devait demeurer définitive. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, aucune modification n'a été apportée aux statuts de la Compagnie, tandis que, dans le laps de temps qui s'était écoulé à partir de la fondation de l'Institut, elle avait passé par une succession de tâtonnemens et de réformes tantôt générales, tantôt partielles.

Ce qu'on pourrait appeler dans l'histoire de l'Académie la période initiale (1795-1824) prend donc fin avec le règne de Louis XVIII. Pendant les soixante-cinq années suivantes, malgré le nombre et la diversité des gouvernemens tour à tour imposés à la France, l'Académie des Beaux-Arts, comme les autres classes de l'Institut, a pu poursuivre ses travaux sans subir le contre-coup des révolutions politiques, sans être troublée non plus par aucun changement de régime intérieur. Les hommes qui l'honoraient il y a un demi-siècle, aussi bien que ceux qui l'illustrent encore, n'ont eu pour en continuer la gloire qu'à en appliquer invariablement les lois.

HENRI DELABORDE.

LA

COMÉDIE AU XVIIIE SIÈCLE

C. Lenient, *la Comédie en France au XVIIIe siècle*, 2 vol. Paris, 1888.

Voulant nous exposer le développement de la comédie française au XVIIIe siècle, M. Lenient a traité cet ample sujet avec une simplicité rare. Au lieu d'en prendre occasion, comme d'autres l'auraient fait, pour construire un système, il s'est effacé volontairement derrière ses auteurs. Il a lu avec courage, il analyse avec exactitude le répertoire comique du siècle ; il nous donne le contact des œuvres ; ce n'est pas lui, c'est elles qui font impression sur nous. Il n'a voulu mettre de lui dans son livre que la netteté de son esprit et sa belle humeur indulgente. Cette discrétion n'est pas vulgaire. Mais cela ne va pas sans inconvéniens. Je n'imaginerais rien de mieux, s'il s'agissait de chefs-d'œuvre dont la beauté serait intacte et l'intérêt vivant : il ne faudrait que les approcher du lecteur et les laisser agir. J'ai peur, quand il s'agit des comédies du XVIIIe siècle, qu'elles ne nous disent pas grand'chose aujourd'hui, si le critique n'y met beaucoup du sien. De fait, quel intérêt peuvent avoir les analyses de la *Coquette corrigée*, des *Dehors trompeurs*, ou du *Cercle*, quand les pièces elles-mêmes sont ennuyeuses à la lecture, et vraiment insupportables à la représentation? Et puis, comme il est à peu près aussi long d'analyser une mauvaise pièce qu'une bonne, tout se trouve ainsi sur le même plan. Un chapitre pour Piron, un chapitre pour Gresset, un chapitre pour Favart, un cha-

pitre pour Florian, c'est beaucoup, quand Diderot n'en a qu'un, et Mercier un demi. J'ai peine à admettre que dans l'histoire de la comédie, l'opéra comique doive tenir autant de place que Beaumarchais, plus que Marivaux. Ces paysanneries d'une naïveté apprêtée, d'une sentimentalité mièvre, d'une malice inoffensive, ces petits drames larmoyans dont l'émotion dès le premier jour est frelatée, pourraient tout au plus être invoqués comme des marques de la diminution du goût et du sérieux dans le public français : sans compter que l'opéra comique n'appartint qu'un jour à la littérature, qui depuis longtemps n'en revendique plus les livrets. On peut écrire deux études sur la comédie au XVIIIe siècle : l'une qui s'attachera à la beauté des œuvres, à leur richesse d'impressions, à l'intérêt des idées qu'elles suggèrent ; et alors ce n'est pas deux volumes qu'il faut écrire ; on peut négliger Desmahis et Panard, et même Collé ; on retiendra deux ou trois noms, et l'on écrira une centaine de pages. Ou bien l'on fera l'histoire de l'évolution du genre comique au XVIIIe siècle, et je ne vois pas encore à quoi servent Barthe et Saurin, et d'Allainval, et Piron. Je vois surtout en quoi ils nuisent ; qu'importe même que Voltaire ait fait des comédies ? Le sens, le rythme, et tous les caractères du mouvement apparaîtront mieux, quand il sera comme dessiné par les seuls noms de ceux qui en ont réellement modifié la vitesse ou la direction. Un peu de système n'aurait pas nui peut-être pour déterminer un choix parmi cette suite d'auteurs qu'on voit défiler dans le livre de M. Lenient, pour mesurer à chacun la place selon son mérite, pour marquer plus nettement les parentés et les écoles, de façon que Beaumarchais ne soit pas séparé de Diderot par Marivaux, d'Allainval, et tout ce que M. Lenient appelle les éphémères, par Voltaire, Palissot, et Collé, enfin par quatre-vingts pages de l'opéra comique : ce qui en général est aussi contraire à la chronologie qu'à la philosophie du sujet. Je me demande aussi s'il n'aurait pas mieux valu délimiter autrement le sujet. M. Lenient commence à Regnard et finit aux vaudevilles qui célèbrent le 18 brumaire : où est l'unité là dedans ? Le XVIIIe siècle, pour l'histoire et pour la littérature, ne s'étend pas de 1700 à 1800 : une époque finit en 1715, avec Louis XIV ; une époque commence en 1789, avec la Révolution : le XVIIIe siècle occupe l'intervalle. Donc Regnard qui meurt en 1709, Le Sage qui donne *Turcaret* la même année, Dancourt qui n'écrit rien d'important après 1715, sont vraiment du XVIIe siècle. Il est vrai pourtant que M. Lenient, en commençant par eux, a pris un point de départ excellent : rien ne saurait mieux montrer que ces trois auteurs ce que le siècle finissant transmet au nouveau siècle. Molière serait trop grand ; et il y a dans son œuvre quelque chose d'incommunicable qui ne sau-

rait se léguer : au lieu que les talens très distingués de Regnard, Le Sage et Dancourt, ne sont point tellement supérieurs au temps qui les produit, qu'ils n'en découvrent à plein le véritable caractère. Ce qui me déconcerte, c'est la fin du livre, et non le début. Ne se terminait-il pas très bien sur Fabre d'Églantine, ce disciple enfiellé de Rousseau, et sur Mercier, par qui le mélodrame se rattache à Diderot? A quoi bon ces deux chapitres sur la comédie politique et sociale au temps de la Révolution qui ne se rattachent à rien? La plupart des pièces révolutionnaires sont en dehors de la littérature, comme *le Père Duchesne* et les écrits de Marat : loin d'être de la poésie dramatique, ce n'est même pas du journalisme. Tout au plus pouvait-on signaler à propos de Voltaire, de Palissot et de Beaumarchais, à quels excès indignes ils frayaient la voie en abusant comme ils faisaient de la comédie. Mais, puisque le livre se clôt par là, est-ce donc à cela qu'aboutit le développement de la comédie, le travail de tout un siècle spirituel et passionné? Si sévère qu'on soit pour le XVIIIe siècle et pour son théâtre, cela n'est point, et ce n'est pas non plus de ce bourbier qu'est sortie notre littérature dramatique. Les deux siècles communiquent par-dessus ces horribles ou dégoûtantes platitudes; quelques noms, quelques œuvres continuent de l'un à l'autre la tradition comique, sans que le *Mariage du pape* ou le *Jugement dernier des rois* y soient pour rien.

I.

La comédie du XVIIIe siècle vaut peut-être surtout, au moins pour nous, par son importance historique : elle prépare celle du XIXe siècle. Sans elle nous ne saurions passer de Molière, de Regnard, de Dancourt, à MM. Augier, Dumas et Sardou : Scribe même n'était pas possible, ou ne serait pas intelligible! De là l'intérêt singulier que prennent pour nous les œuvres comiques du XVIIIe siècle, et l'on verra que les plus oubliées, les plus ennuyeuses sont parfois les plus précieux anneaux de la chaîne.

Ce qu'il faut se demander d'abord, c'est en quel état le XVIIIe siècle reçoit la comédie, quelles habitudes, quel esprit régnaient sur la scène. En dépit du raffinement et de la politesse qu'on lui attribue, mais qu'on explique mal, en dépit ou plutôt à côté de ce goût qu'on lui a tant reproché pour le grand, le noble et le pompeux, le XVIIe siècle avait aimé le comique pittoresque, haut en couleur, les types excentriques, les charges grotesques : il se souciait médiocrement de la morale. L'esprit pousse alors dans tous les sens : s'il outre la délicatesse des sentimens et la finesse du langage, il ne répudie pas la franchise éclatante du rire, le mot plaisamment cru,

la grosse farce. Voyez ses précieux inventer des tours de rapin, et sur les lèvres de ses Célimènes fleurir des trivialités dignes de Régnier. Voyez les Turlupins : ce sont les marquis de la jeune cour, dont l'esprit se débarbouille du précieux avec la bêtise énorme du calembour. Mme Panache, les poches pleines de potage et de sauce, fait la joie du grand roi, et la duchesse de Bourgogne joue à son chaste époux le bon tour de lui mettre une dame d'honneur dans son lit, pour s'amuser de la figure qu'il fera. Prenons-y garde : ni Boileau, ni Fénelon, ni La Bruyère ne nous donnent le ton ni le goût de leur temps en fait de plaisanterie. D'un bout à l'autre du siècle, à travers les variations des doctrines littéraires et la diversité des tempéramens individuels, le trait commun à tous les auteurs comiques, c'est la peinture large, colorée, l'outrance du type et du mot. Après Scarron, Cyrano, Desmarets, on a Montfleury, Poisson, Thomas Corneille. Même Molière, avec toute la supériorité de son génie, travaille souvent en ce genre : *Sganarelle, Pourceaugnac, la Comtesse d'Escarbagnas, les Précieuses*, maint caractère et mainte situation des grandes comédies sont des charges, qui expriment avec un relief saisissant des vérités profondes, mais ce sont des charges. Boileau, qui méprise le sac de Scapin et gronde Molière d'avoir fait grimacer ses figures, est-ce un comique fin ou discret qu'il nous donne, quand il veut faire rire? Qu'est-ce que son repas ridicule, qu'est-ce que sa peinture du ménage Tardieu, sinon de franches caricatures hardiment enluminées? Enfin Racine, le plus élégant, dit-on, et le plus poli des hommes de génie de ce temps-là, voyez ce qu'il nous présente dans ses *Plaideurs :* une ganache de juge, des avocats grotesques, et les *larmes* des petits chiens orphelins.

Toutefois, pendant le cours du siècle, un progrès se fait, de la fantaisie à la vérité. D'abord les types de convention, les matamores, les parasites, disparaissent. Les situations de la vie réelle chassent de la scène l'intrigue accidentée et folle, à l'italienne. Puis l'extravagance déréglée des caricatures se réduit au grossissement grotesque, mais exactement proportionné, des caractères réels. Il en résulta une conséquence importante. Le public exigeait à la fois et la forte saveur de la plaisanterie et l'exacte vérité de la peinture. Comment concilier ces goûts en apparence contradictoires? Le grand monde a ses ridicules; mais ces ridicules sont fins plutôt que forts et risquent d'être déformés par l'exagération comique. Aussi Molière, qui fit un *Misanthrope*, revint-il sans cesse à la peinture des mœurs bourgeoises, où il encadra d'ordinaire ses caractères généraux. Les courtisans se plaignaient qu'il les occupât de M. et de Mme Jourdain, — le joli couple! — et des démêlés de Philaminte avec Martine, une bourgeoise qui met à la porte sa

cuisinière! Mais en riant largement, ils justifiaient le poète. Après Molière on s'enfonça dans la même voie, on descendit plus bas. On s'attacha à peindre les mœurs basses, populaires, tout ce qui, vivant à côté ou au-dessous du monde, a pour le monde l'intérêt pittoresque de l'inconnu, l'agrément du ridicule ou la saveur du scandale. La comédie s'encanailla moins parce que la société se corrompait que parce qu'elle voulait du vrai qui la fît rire; et ce vrai-là, on ne le voyait plus guère dans la vie des honnêtes gens.

Il est aisé de voir maintenant comment la comédie du XVIIe siècle se continue et s'achève en Regnard, Dancourt et Le Sage. « Regnard, dit fort bien M. Jules Lemaître, est un Montfleury qui a plus de style. » S'il touche à Molière, c'est par la moins forte, non la moins gaie partie de son œuvre : par l'*Étourdi* et par *les Fourberies de Scapin,* par les cascades imprévues de l'action renouvelée de Plaute et des Italiens. Il a le rire étincelant, le vers sonore, l'intrigue folle, les mœurs extravagantes. La gaieté chez lui voile la vérité. Cependant le fond de toute cette gaieté, c'est l'égoïsme débridé, l'appétit violent du plaisir : nul respect, nulle délicatesse, nulle honnêteté; tout par l'argent et pour l'argent. Jusque-là il n'y avait que les vieillards qui sacrifiaient l'amour à l'argent : dans *le Légataire,* dans *le Joueur,* voici que les jeunes gens sont plus avides d'argent que d'amour; est-ce pure fantaisie de l'auteur? A cette heure, dans la dissolution des principes qui ont fait la force du XVIIe siècle, à la veille de la régence et du système, le théâtre de Regnard n'est pas si fou qu'il en a l'air : l'œuvre est plus sérieuse que l'auteur. Dancourt et Le Sage se tiennent plus près de la réalité, et comme ils aiment aussi les vives couleurs et le franc comique, ils descendent aux mœurs plus basses ou plus mauvaises. Chez Dancourt, ce ne sont que paysans finauds, commissaires, greffiers, procureurs âpres au gain, chevaliers effrontés qui vivent de l'amour ou du jeu, marquis de contrebande, comtes ruinés prêts à se vendre, bourgeoises enragées de leur roture et impertinemment orgueilleuses, ingénues savantes et délurées : tout un monde, enfin, amusant, pittoresque, mais frelaté, irrégulier, qui n'est ni le vrai peuple, ni la vraie bourgeoisie, ni la vraie noblesse, monde d'exception, de déclassés et de parvenus où, du haut en bas, tout adore l'argent, tout aspire à l'argent, où la vanité même n'est que la conscience de l'argent qu'on a. Le Sage, dans son unique chef-d'œuvre, nous donne encore pis : un traitant, ancien laquais, suffisant, ignorant, fripon sans scrupules et sans pitié, une veuve équivoque qui le pille, un chevalier joueur qui exploite la veuve, un valet et une soubrette unis pour voler le chevalier, la veuve et le traitant, voilà de curieux drôles. Où sont les honnêtes

gens? Je trouve une marchande à la toilette, effrontée commère, et un marquis toujours ivre.

Le XVIIIe siècle reçoit donc du XVIIe une comédie substantielle, étoffée, colorée, largement traitée plutôt que finement, avec plus de verve que de délicatesse. On aurait pu croire que la fièvre de plaisir et de libertinage qui emporta, sous la régence, la société française, allégée enfin du triste joug d'un vieux roi dévot, allait mettre la comédie plus à l'aise encore et la lancer dans la satire plus débridée et la folie plus libre. Ce fut le contraire qui arriva. Regnard venait de mourir. Dancourt le suivit bientôt. Le Sage abandonna la Comédie-Française pour le théâtre de la Foire, et réserva pour le roman le meilleur de son observation; les survivans du siècle précédent une fois disparus, à peine trouverons-nous, de loin en loin, une œuvre qui rappelle leur facture et leur esprit. Déjà Dufresny, que M. Lenient nous présente entre Regnard et Dancourt, Dufresny, esprit chercheur, paradoxal, pétillant de mots, incapable de faire une pièce, annonçait des temps nouveaux. En sorte que les vrais peintres de la régence, qui nous en font sentir l'ivresse emportée, sont ceux qui firent *le Légataire, le Chevalier à la mode* et *Turcaret,* avant la régence.

Comment cela se fit-il? et comment la comédie changea-t-elle? Tout d'abord il n'est pas sans exemple que la maladie morale dont un siècle est consumé n'ait jamais été mieux décrite que par un observateur qui l'a prise à sa naissance. Elle est plus facile à reconnaître à l'état d'exception dans la société que lorsqu'elle a tout envahi et mêlé partout son influence. Et puis le goût littéraire ne se règle pas toujours sur les mœurs. Il ne faut pas chercher au théâtre l'équivalent de la vie sous la régence. La comédie a changé de ton; et, quelles que soient les mœurs, le goût lui impose sa forme et lui choisit ses objets. En effet, pendant que sous la sévérité hypocrite qu'imposait l'exemple du vieux roi, les mœurs devenaient plus licencieuses et plus grossières, le goût se raffinait et s'embarrassait de scrupules étroits. Les âmes étant moins fortes, d'une trempe plus molle, les tempéramens ayant moins de muscles que de nerfs, les esprits aussi, moins vigoureux, goûtèrent l'élégance, l'agrément, la finesse par-dessus tout. La politesse et l'étiquette mondaines, après avoir supprimé les expansions des passions, ont étouffé les passions elles-mêmes : après avoir réglé les dehors de l'homme, elles en ont imprégné tout le dedans et ont enfin donné la loi aux pensées et aux paroles. Ce qui n'était que le frein des âmes en est devenu le ressort. L'homme du monde, aimable, spirituel, souriant, froid, sans écart et sans éclat, est maintenant l'idéal où tout se ramène. On exige que le livre et la pièce soient faits à sa mesure. Les sociétés les plus diverses, les

écoles les plus opposées, concourent alors à pousser la comédie hors de la libre gaieté dans la décence spirituelle. Le salon correct de Mme de Lambert, la cour guindée de Sceaux, les roués du Palais-Royal et les cyniques du Temple, les nouveaux précieux sectateurs de La Motte et de Fontenelle, les classiques respectueux de La Bruyère et de Boileau, Voltaire que Rabelais effarouche et qui goûte Quinault, tous méprisent le franc rire au théâtre comme grossier et populaire.

Molière est le génie révéré, le maître qu'on adore, mais on regarde comme indignes de lui les deux tiers de son œuvre. Au lieu d'y voir la production spontanée de son génie, on en fait l'obligation de son métier, un abaissement généreux du grand homme qui assure la recette pour nourrir sa troupe. On reprend les distinctions dédaigneuses de Fénelon et de La Bruyère ; on fait les mêmes réserves que Boileau, et même ce qu'il y a de plus noble et de plus délicat dans l'œuvre de Molière, ce qu'on aime et admire sincèrement, on ne l'aperçoit qu'à travers la théorie de l'*Art poétique*. On y voit l'exacte application des doctrines de Boileau. A vrai dire, Boileau fut l'inspirateur, le patron de la comédie du XVIIIe siècle. Imiter la nature, mais la nature noble, peindre la *cour* et la *ville*, c'est-à-dire la vie mondaine et les caractères qui se trouvent dans le monde,

> . . . un prodigue, un avare,
> Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,

éviter le bouffon et le populaire, chercher l'*agréable* et le *fin*, semer les *bons mots*, sans sortir du bon sens et rendre les sentimens avec délicatesse, voilà l'idéal que propose Boileau et que le XVIIIe siècle a réalisé plus que le XVIIe.

Ce ne fut pas la seule façon dont s'exerça l'influence de Boileau. Du moment que l'on faisait passer au premier rang parmi les qualités d'une comédie le goût et le style, toute différence essentielle entre le livre et le théâtre s'évanouissait. Or le livre avait été plus prompt que le théâtre à s'adapter à la politesse de plus en plus raffinée du siècle. L'esprit plus aventurier des écrivains dramatiques, leur vie moins enfermée dans la bonne société, le contact de la foule mêlée qui s'agite autour des acteurs, l'état de comédien qui mettait hors du monde quelques-uns d'entre eux, et des plus grands, tout cela avait dû soustraire la comédie au goût académique et à l'esprit des salons. Il arriva donc naturellement qu'on chercha dans les livres l'idée du comique de bon ton, qu'on ne trouvait pas suffisamment réalisée au théâtre. On l'aperçut dans un genre dont l'objet, analogue à celui de la comédie, était la

peinture spirituelle et satirique du monde et des caractères. Parmi les moralistes, Boileau encore était un maître, et proposait cette fois ses exemples, l'ironie courte, mais sans malignité de ses *Épîtres* et de ses *Satires*, la brièveté frappante de ses vers sentencieux, la justesse décente de ses dialogues, qui semblaient être parfois de vraies scènes de comédie. La Bruyère, plus vaste et plus complet, avait des qualités mieux appropriées encore au goût du public. Il faisait l'effet d'avoir écrit pour le XVIIIe siècle, par l'ingéniosité et l'imprévu de son style, par le tour piquant et original de sa pensée. Cette ironie acérée, cet esprit qui avait autant de miroitement que d'éclat réel, ces dialogues pressés et vifs, ce style prodigieusement savant, tout en effets, où les mots prenaient un relief saisissant, cet art d'exprimer les caractères dans les particularités physiques, paraissaient répondre à toutes les conditions de la bonne comédie : il semblait que le livre de La Bruyère fût un répertoire inépuisable de mots et de types comiques.

De Boileau procède la comédie de caractère du XVIIe siècle, tandis que la comédie de genre se rattacherait à La Bruyère. La première est représentée par Destouches, qui réagit contre la libre gaîté de Regnard et de Dancourt : avant d'être présent, avant d'être vrai, il veut être moral; il se pique surtout d'être décent et instructif. Il le fut, c'est son mérite; il ne fut que cela, c'est son défaut. Il ne doit rien à Molière que l'idée de l'utilité de la comédie, exprimée dans la préface de *Tartufe*. Au reste, Molière le dépassait trop pour qu'il le comprît. Il ne vit pas que Molière n'a peint les caractères qu'à travers les mœurs, qu'il faut passer par l'écorce pour aller au fond de l'âme humaine et qu'elle ne laisse saisir sa nature intime que dans ses manifestations sensibles. Au contraire, Destouches, qui n'avait pas le don de l'observation profonde, crut pouvoir créer des caractères sans exprimer les mœurs qui les contiennent et les soutiennent. Il s'imagina qu'il pouvait les combiner abstraitement, les construire en l'air et les priver de toute réalité, sous prétexte de la généralité qu'ils devaient avoir. Il prit pour maître Boileau, il en imita les procédés d'expression et de description et sema sa comédie de vers proverbes, où sont enfermées beaucoup de vérités morales. Ses personnages dissertent sur les conditions et les humeurs des hommes; ils en connaissent les faiblesses, les travers, les inclinations; ils mettent leur expérience en maximes universelles. Ils pensent par *impératifs catégoriques*. Ils se détachent d'eux-mêmes et raisonnent sur leur rôle : ils savent la loi de leur caractère et en font leur règle de conduite. Un ambitieux, pour résister à l'amour, se dit qu'il est ambitieux et que toutes ses actions doivent être des effets de l'ambition. Les portraits, ingénieusement composés pour les soubrettes (nous voilà bien loin de

Martine!), se mêlent aux raisonnemens et aux maximes; et quand tout le monde a bien expliqué les vertus et les vices en soi et dans les autres, l'auteur conclut et donne la moralité générale de la pièce. La comédie de Destouches n'est que l'*Épître* de Boileau distribuée par personnages. Où sont les caractères? Promener à travers cinq actes un personnage qui réalise la formule de son rôle dans toutes les situations et qui provoque les remarques fines et piquantes des autres acteurs, ce n'est pas là créer un caractère. Cette idée abstraite, cette description raisonnée, peuvent suffire au moraliste : au théâtre, elles ne donnent pas la sensation du vrai ni de la vie. Destouches part de définitions générales, et de ses définitions il ne peut tirer que des dissertations. Il méprise la réalité; il ne voit dans les travers et les ridicules contemporains qu'une mince et légère surface, mais c'est en effet l'affleurement des sentimens profonds et permanens. Que sert après cela qu'il aille choisir et combiner des incidens pour y ajuster, y recoller certaines façons de sentir et de penser? Un caractère dans une action, ce n'est pas un tableau dans un cadre, c'est un homme dans sa peau.

Pendant que Destouches travaille avec plus de conscience que de bonheur à maintenir la comédie de caractère, les comédies de genre, satiriques, spirituelles et glacées, pullulaient. Les gens du monde aiment qu'on les occupe d'eux-mêmes. De plus, les écrivains, vivant dans les salons, n'ont sous les yeux que les mœurs de salon, où les caractères sont effacés sous le vernis uniforme du savoir-vivre. « Il ne reste proprement d'état dans un pays comme celui-ci que l'état d'homme du monde, écrivait Grimm, et, par conséquent, d'autre ridicule que celui de petit-maître. » Ce fut, en effet, sur la scène, pendant tout le siècle, mais surtout avant 1750 ou 1760, un défilé de petits-maîtres pétillans et pincés, de toutes variétés : l'*Homme du jour,* l'*Indiscret*, le *Babillard*, l'*Impertinent*, le *Méchant* (M. Lenient a fait trop d'honneur à la pièce de Gresset, qui n'a que les prétentions d'une comédie de caractère et qui ne vaut, en effet, que par la peinture des mœurs d'un moment). On ne sort pas du monde : quand Palissot se hasarde dans le demi-monde, il a beau affadir et gazer, il fait scandale. La comédie est un salon : le monde n'y veut pas de mélange et en tient les portes bien fermées à toutes autres mœurs que les siennes.

Il faut faire une place à part à Marivaux et le loger seul en son coin. Non pas qu'il n'ait point d'ancêtres et de parens. Mais il a tiré d'une tradition banale une œuvre originale. Un goût de tendresse romanesque avait pénétré dans la comédie dès la fin du XVIIe siècle : en l'absence de *caractères,* les amoureux avaient passé au premier plan. On était revenu à Térence et à ses délicieuses mignardises; on avait mis au théâtre les contes de La Fontaine et

leur froide sensualité. La *sensibilité* du siècle qui s'ouvrait s'annonçait par un amollissement de la comédie. Le XVIIIe siècle ne devait pas laisser tarir cette veine. L'amour y était la grande affaire de la société : mais l'amour compatible avec les convenances sociales, sans brutalité ni violence, apprivoisé, poli, refroidi. Cet amour mondain, fait d'esprit et d'égoïsme, fait partie intégrante de la peinture des mœurs en même temps qu'il en donne le cadre. Mais souvent aussi on s'intéresse à lui seul, on l'isole, on en fait le tout et le fond de l'œuvre. On recherche toutes les nuances de l'amour du siècle, ses applications diverses, les ombres de passions dont il s'accompagne, la jalousie, point meurtrière, occasion de piques légères et de mines gracieuses, l'indiscrétion, les caprices, l'éveil des sens chez les adolescens, leur réveil chez les vieillards. Pour étoffer la pièce, on revient à la comédie d'intrigue en effaçant le valet derrière les amans, à qui appartiennent les ruses et les déguisemens. Mais surtout il est une forme de l'amour que le XVIIIe siècle poursuit d'une curiosité infatigable : celle qu'il pouvait le moins connaître, l'amour ingénu. Que d'hypothèses on fait alors, en combinant à toutes doses la naïveté, la tendresse, la jalousie, l'inquiétude, qu'on suppose être les élémens du problème, en dépaysant l'amour mondain dans des fictions mythologiques ou féeriques, en l'habillant à la paysanne, à la grecque, à l'orientale, pour expliquer comment, dans un cœur tout neuf, s'éveillent des sensations inconnues qui en troublent l'innocence sans l'éclairer! Si l'on ne réussit guère à résoudre la question, c'est que la donnée principale échappait : comme nous le montre La Chaussée, quand il prend Mlle Gaussin pour type de l'amour ingénu, cette bonne Gaussin qui, de sa vie, ne refusa à personne, comme on sait, ce qui ne lui coûtait rien à donner. C'est de là que sort Marivaux : toutes les formes de la comédie galante sont représentées dans son œuvre. Voici l'amour ingénu dans *Arlequin poli par l'amour*. Voici les déguisemens et les quiproquos, dans l'*Épreuve*, les *Fausses confidences*, le *Jeu de l'amour et du hasard*. Enfin, la *Surprise de l'amour*, le *Préjugé vaincu*, le *Petit-Maître corrigé*, le *Legs*, c'est l'amour aux prises avec les préjugés, les bienséances et les habitudes du monde. Molière, en quelques scènes éparses dans son œuvre, avait marqué d'un trait juste et fort le progrès, la lutte, et l'accord des sentimens dans de jeunes cœurs. Après lui, toutes les affaires de l'amour, ses joies et ses peines, avaient été réduites à un mécanisme artificiel et monotone. Marivaux eut le mérite d'y remettre la vérité et la poésie. Il reprit l'ébauche de Molière et en fit d'après nature un dessin très poussé; il rechercha tous les détails que le maître avait éliminés de ses larges études, accusant les moindres traits et les plus fines ombres. Il ne laissa rien à dire sur le jeu de l'amour-

propre et de la coquetterie, sur les manèges de l'esprit qui, raffinant la sensualité et échauffé par elle, donne l'illusion de la passion profonde. Là est sa supériorité : il a vraiment, en ce genre, atteint la perfection de l'art. Par là il est unique et aussi impossible à retrancher de notre théâtre, que Racine ou que Molière, qui sont plus grands que lui.

Mais venons au grand fait dans l'histoire de la comédie au XVIIe siècle : c'est la naissance de la comédie larmoyante, du drame, c'est-à-dire le passage du théâtre classique au théâtre moderne. Il faut, pour comprendre cette transformation décisive de la comédie, revenir à Destouches. Ce poète prétendait enseigner le bien et faire aimer la vertu ; il voulait offrir « une pure et saine morale, modérément assaisonnée de bonnes plaisanteries et de quelques traits délicatement caustiques. » Mais on ne fait pas au sentiment moral sa part ; où il entre, il règne : c'est une juste remarque de Schiller. Dès que le poète nous appelle à juger de la qualité morale des actions, il empêche ou détruit toute autre impression que son œuvre pouvait faire : édifiés, nous n'avons pas envie de rire, et si nous rions, c'est que nous ne sommes pas édifiés. Tout est sérieux quand la morale s'en mêle. Les gens qui ont l'idée du bien sans cesse présente à l'esprit ne rient guère, ils se relâchent tout au plus à sourire. Ainsi en arriva-t-il de la comédie de Destouches : il dut prendre des héros vertueux. Qu'on ne dise pas qu'il y a dans le monde de grands hommes de bien qui prêtent à rire : si l'on veut me recommander leur exemple, il ne faut pas me faire regarder leur ridicule ; pour que leur vertu fasse effet sur moi, il faut effacer tout ce qui n'est pas elle ou ne vient pas d'elle. Aussi tout est honnête chez Destouches, tout exhale une odeur de vertu, jusqu'aux valets : Pasquin, la larme à l'œil, offre à son maître ruiné ses petites économies. Si parfois le poète veut montrer le vice pour en détourner, il en inocule une dose modérée à quelque bonne nature qui doit l'éliminer au dénoûment, et *le Glorieux*, *le Dissipateur*, proclament, par leur conversion, la supériorité de la vertu. Dans un tel théâtre, le ridicule est accessoire ou épisodique : des saillies ou des tics. Le comique de caractère ou de situation n'est plus possible.

Cependant la comédie de Molière est morale et elle est gaie. Assurément, et cela tient sans doute au génie de Molière. Mais aussi il a pris pour moraliser un biais qui lui permet d'être franchement comique. Sa philosophie, comme M. Brunetière l'a si justement définie, c'est la philosophie de la nature : la nature est toute bonne, toute puissante ; on fait bien de la suivre, et on est impuissant à la vaincre ; elle se venge de qui la force, la fausse ou la brave. Cette philosophie, que je n'ai pas à discuter ici, a

dans la comédie l'avantage de ne pas mettre en jeu l'austérité de la loi morale. Elle appelle la raison, non la conscience, à juger les actions : elle présente les caractères dans leur rapport au vrai. Le mal, le vice, se réduisent au faux, à l'absurde. Ceux qui vont contre la nature n'excitent pas la haine, quoiqu'ils pèchent, ni la pitié, quoiqu'ils souffrent : ils ne voient pas qu'ils ne souffrent que de ce qu'ils pèchent ; ce sont des fous ou des sots, et par là ils sont ridicules. Mais quand on fait appel au jugement de la conscience, les seules émotions qui puissent s'y associer sont l'admiration et l'indignation. Aussi Destouches, en rapportant tout à l'idée morale, fut-il poussé tout doucement et sans s'en douter vers l'emploi du pathétique. Car enfin la comédie ne pouvait rester impassible, et dès qu'elle ne faisait pas rire, il fallait qu'elle fît pleurer. Destouches fit donc *le Glorieux :* autour d'un comte momentanément glorieux, et d'un vieillard un peu grondeur, un peu libertin, un peu vaniteux, — voilà la part des vices, — il disposa un valet humble, une soubrette innocente, un jeune homme qui lui offre le mariage, à une femme de chambre ! En plein XVIIIe siècle ! Puis un père... Ah ! ce n'est pas un père de comédie, ce père en haillons qui, drapé dans sa pauvreté et dans sa paternité, porte le pathétique, et parfois jusqu'aux larmes, dans toutes les scènes où il élève sa voix auguste. De dessein prémédité, l'auteur coupe court aux effets comiques que le sujet amenait naturellement : ce n'est pas en faisant rire qu'il eût « mis la vertu dans un si beau jour qu'elle s'attirât la vénération publique. »

Le Glorieux nous conduit aux extrêmes limites de la comédie définie par Boileau. Il n'y avait qu'un pas à faire pour en sortir. Ce fut La Chaussée qui le fit. *Mélanide* (1741) réalisa pour la première fois dans toute sa pureté le type nouveau du poème dramatique, ayant l'instruction pour but, l'émotion pour moyen, et pour matière la vertu malheureuse. Assurément toutes les pièces de La Chaussée, quoiqu'elles aient fait pleurer les femmes en leur temps, sont misérables, ridiculement romanesques, insupportablement moralisantes, sans caractères et sans psychologie, sans style. Mais ces œuvres, qu'on ne peut jouer, et qu'on ne peut presque pas lire, marquent un des points principaux de l'évolution de notre littérature dramatique. Il est oiseux de discuter si la comédie larmoyante est dans les anciens, ou dans Molière, ou dans Boursault, ou dans Destouches. C'est un fait : avant La Chaussée, la comédie en France est orientée vers le rire ; après lui, elle s'oriente vers les larmes. A ce moment la comédie se partage en deux courans qui divergent : le courant principal, unique au XVIIe siècle, soigneusement endigué par Boileau, s'étrécit et s'appauvrit de plus en plus ; l'autre qui se détache alors est allé, à quelques interruptions près, sans cesse

grossissant et se renforçant. De nos jours les vrais héritiers de Molière sont relégués au Palais-Royal, tandis que la postérité inconsciente, mais authentique, de La Chaussée a envahi la maison de Molière.

Dégageons, en effet, les tristes pièces de La Chaussée de leur triple enveloppe de mauvais style, de sensibilité fausse et d'absurdité romanesque : qu'y trouvons-nous? Un mari à bonnes fortunes, écrasé par la grandeur morale de sa femme, et qui se met à l'aimer furieusement quand il s'est rendu indigne de pardon : voilà *le Préjugé*. Un fils naturel, rival de son père, et lui réclamant son nom presque l'épée à la main : voilà *Mélanide*. Une fille élevée loin de la maison et sacrifiée à un frère indigne par la préférence injuste de sa mère : voilà *l'École des mères*. Ainsi les relations de famille et leurs altérations, les affections et leurs troubles, leurs perversions, leurs révoltes, au contact des préjugés et des institutions, en un mot, dans notre vie que règlent les lois et les mœurs, tous les sujets de malheur et de larmes qu'introduisent les passions, tel est le domaine dont le nouveau genre prend possession dès le premier jour. Et il développe son action dans le cadre ordinaire de la vie bourgeoise, parmi les soins, les intérêts, les amusemens qui font l'occupation du public, entre gens tels sur la scène que nous sommes, nous de l'orchestre et des loges : de telle sorte que la pièce est bien de plain-pied avec nous. Cette définition de la comédie larmoyante n'est-elle pas en somme précisément celle de notre comédie contemporaine, morale, pathétique, et qui remplace pour nous la tragédie et le drame romantique?

Diderot, qui passa de son temps pour un créateur, ne fit en somme qu'appliquer aux idées de La Chaussée sa logique fougueuse et son esprit de suite dans la rêverie. Il eut de plus l'avantage de connaître le théâtre anglais. En Angleterre s'était développé depuis le commencement du siècle, sous l'influence du rigorisme protestant, et par réaction contre les pièces dissolues de la Restauration, un genre sérieux et moral qui peu à peu avait abouti, comme en France, à remplacer le ridicule par le pathétique. Dans ce pays, comme chez nous, la sensibilité sévissait, et de ce côté nous n'avions rien à apprendre ni à envier. Mais le théâtre anglais, où les règles classiques n'avaient jamais pu s'acclimater, avait gardé une liberté d'allure, une violence d'action, une familiarité de langage, qui donnaient aux œuvres une forte saveur bien différente du sérieux réglé des pièces françaises. Aussi *Georges Barnwell*, *le Joueur*, quelques autres drames encore, qui à leurs mérites propres ajoutaient celui de venir du peuple libre et sensé, eurent-ils une influence considérable sur le développement de notre théâtre. Ces pièces sug-

gérèrent à Diderot beaucoup de vues nouvelles : à défaut de la vérité, elles avaient le mouvement et l'énergie qui manquaient tant à nos comédies et la grossièreté même de leur style mélodramatique était efficace pour nous désabuser de l'esprit chatoyant et du langage épigrammatique.

Les idées de Diderot valent mieux que l'usage qu'il en fit. Laissons là *le Fils naturel* et *le Père de famille :* ne regardons pas ses pièces, mais ses théories. Je sais bien que ces théories mêmes sont parfois aventureuses, et M. Lenient, après bien d'autres, signale ce qu'elles contenaient d'illusion et d'erreur. Je ne tiens pas, pour moi, à cette division de la poésie dramatique qui, plaçant aux deux extrémités de l'art le burlesque et le merveilleux, reliait la comédie et la tragédie par les genres intermédiaires de la comédie sérieuse et de la tragédie domestique. On peut encore mieux s'étonner d'entendre Diderot affirmer que, de son temps, l'art dramatique est encore dans l'enfance. Il y a longtemps aussi que l'on a dit que peindre les conditions, et non les caractères, était une chimère. Car si l'on ne veut qu'expliquer les devoirs d'un état sans les présenter dans leur rapport avec les sentimens des hommes, on ne peut faire qu'un dialogue moral et non un drame. Pour bâtir une pièce sur la donnée que Diderot indique, il faut ou rechercher de quelle lente et puissante influence la condition pénètre le caractère et le modifie, ou exposer quels conflits surgissent de la condition aux prises avec le caractère. Mais l'erreur de Diderot n'est pas de conséquence, puisqu'en fait on ne peut séparer le caractère de la condition ; et au contraire elle peut devenir un principe fécond, si l'on y voit le conseil de ne pas peindre les passions abstraitement dans le vague, mais de les prendre dans les formes réelles dont les diverses professions des hommes les revêtent. Par là, Diderot nous force à nous rapprocher de la vie, et à retenir cependant les deux degrés de généralité dont un caractère est susceptible, de façon à nous empêcher de nous perdre dans l'insignifiante diversité des humeurs individuelles. Je n'ignore pas enfin ce qu'on peut dire contre l'entêtement de Diderot, qui veut mettre dans les pièces des « tableaux » à la place des péripéties et des coups de théâtre. Mais replaçons son idée dans son temps, pour en voir le sens et la portée. Ces attitudes pittoresques par où les personnages expriment l'agitation de leur âme, si elles ne doivent pas naître d'une combinaison surprenante d'événemens, quelle en sera la cause ? Évidemment le contact et le conflit des passions. Ce qui revient à dire que l'intérêt du drame est dans l'expression des sentimens intérieurs ; et l'essence du poème dramatique redevient la peinture de l'âme humaine, non pas cette analyse descriptive qui n'est que la dissertation d'un philosophe, mais cette synthèse vi-

vante par laquelle un poète exprime le sens profond des choses dans les apparences mêmes de la réalité. De plus, quand Diderot réclame la distribution des personnages aux divers plans de la scène en groupes vivans dans des attitudes expressives, il faut se représenter les acteurs d'alors resserrés dans un espace de quelques pieds par une foule bruyante de spectateurs qui s'étalaient sur la scène, et déclamant leurs rôles avec des gestes compassés, devant le trou du souffleur, faisant face au public invariablement, sans pour ainsi dire se douter qu'ils parlaient à d'autres qu'à lui.

En général, la théorie de Diderot n'est peut-être pas la meilleure qu'on pût imaginer, s'il s'était agi de créer de toutes pièces l'art dramatique, dans un pays qui ne l'aurait point connu jusque-là : mais puisque le théâtre en France avait un long passé, puisqu'on ne pouvait faire abstraction de tout le développement antérieur, puisqu'il s'agissait non d'une création absolue, mais d'une restauration, les idées de Diderot étaient peut-être relativement les plus justes et les plus capables de remédier à l'épuisement de la poésie dramatique. En tout cas, bonnes ou mauvaises, elles ont eu un mérite : la fécondité. Si elles n'ont pas suscité de nouveaux *Misanthropes* ou de nouvelles *Phèdres*, ce qu'elles ont produit valait mieux que tous les *Glorieux* et les *Méchans* dont elles ont débarrassé la scène. En effet, Diderot réclame une action variée et naturelle, allant « au-delà de la froide uniformité des choses communes, » mais sans roman pourtant, où tout soit simple et nécessaire. Il veut un mouvement continu, qui ne cesse pas même dans les entr'actes, en sorte que la dissipation de l'émotion, pendant que la toile est baissée, soit compensée ensuite par le surcroît de force dramatique, dès que la toile se relève. Il préfère aux combinaisons d'incidens, aux coups de théâtre, le développement progressif des caractères et des passions. Il imagine la « possibilité de discuter au théâtre les points de morale les plus importans, et cela sans nuire à la marche violente et rapide de l'action; » et par conséquent il faudra que la thèse morale soit au cœur même de la pièce sans rayonner en maximes. Il proscrit l'esprit de mots, les surprises faites au spectateur : ce que les personnages ignorent doit être connu d'abord du public. Il admet les scènes épisodiques de personnages qu'on ne revoit plus, comme dans la réalité passent souvent des gens qui font en un moment notre bonheur ou notre malheur et qui disparaissent comme ils sont venus. Il marque la prose comme la forme naturelle et convenable de la comédie vraie. Il recommande la vérité du décor, mais il n'admet que le décor nécessaire, qui explique et soutient l'action. Il exige que les acteurs vêtus conformément à leurs rôles aillent et viennent par toute la scène, se lèvent, s'asseyent, tournent même le dos au public ;

qu'ils récitent naturellement, comme d'honnêtes gens qui parlent de leurs affaires ou que leurs passions emportent. Plus de cri que de chant; de l'accent, mais pas de ronflement; que les gestes, les jeux de physionomie traduisent exactement et largement l'esprit du rôle; que la pantomime, qui soutiendra toujours le dialogue, y supplée même parfois dans des scènes muettes. Ces moyens que Diderot indiquait pour relever le théâtre sont précisément ceux qu'on a employés de nos jours, et s'il en est quelqu'un auquel M. Augier ou M. Dumas n'ait pas eu recours, nos naturalistes l'ont soigneusement ramassé pour révolutionner l'art dramatique. Au reste, Diderot ne prétendait pas annuler la poétique du XVIIe siècle en y substituant la sienne, il admirait plus que personne Racine et Molière : ce n'est pas contre eux, c'est contre leurs faux imitateurs qu'il écrit, et les conseils qu'il donne nous rapprochent au fond plus qu'ils ne nous éloignent de l'idéal classique. Diderot ne rompt pas avec les règles anciennes; il a compris ce qu'il y avait de vrai, d'efficace, de convenable à la fois à la nature du poème dramatique et au génie français dans les conventions du théâtre et dans les unités. Mais il en observe l'esprit et non la lettre : il admet les monologues, comme moyens d'atteindre certaines vérités profondes que le dialogue ne saurait exprimer avec vraisemblance. Il veut l'unité d'action, et une action concentrée dans le temps et dans l'espace par l'élimination de tous les incidens étrangers ou inutiles. En somme, bien que Diderot n'ait pas su rendre, ni même voir la vie, sa doctrine avait pour but de replacer l'art devant la vie, qui en est l'objet, et d'écarter tout ce qui s'interposait entre eux d'habitudes et de procédés.

L'influence de Diderot fut immense. En France, Sedaine; en Allemagne, Lessing, même Schiller et Goethe procèdent de lui. Mais, comme il ne sut pas réaliser ses doctrines dans des œuvres et joindre aux préceptes la souveraine clarté des exemples, il détruisit plus qu'il ne fonda; on comprit mieux ce qu'il rejetait que ce qu'il voulait. Quelques paroles imprudentes qui lui avaient échappé sur les classiques eurent de graves conséquences. Un de ses fidèles disciples, l'intempérant Beaumarchais, fit entendre le premier cri du romantisme en écrivant dans sa préface d'*Eugénie* : « Si quelqu'un est *assez barbare, assez classique...* » C'en est fait : comme dans l'ordre politique, la guerre au passé va devenir pour cinquante ans le mot d'ordre des réformateurs littéraires. Le *Mariage* ne peut que nous confirmer dans l'idée que Beaumarchais est un précurseur du romantisme. Qu'est-ce, en effet, que le romantisme au théâtre? En négligeant le *costume* et tout ce qui est pour les yeux, c'est une transposition du comique au tragique : le romantisme fait passer un courant d'enthousiasme grandiose et de sensi-

bilité effrénée à travers des situations, des accidens et des personnages que l'esprit classique ne prenait pas au sérieux. Le *Figaro* du cinquième acte, drapé dans son orgueil plébéien et disant son fait à la société, est le véritable père de *Ruy Blas* et de *Richard d'Arlington*. Mais la forme, chez Beaumarchais, est du XVIIIe siècle, spirituelle, raffinée, aristocratique : Mercier va au-delà, et, forme et fond, veut tout créer. Amalgamant les idées de Diderot et les exemples des Allemands, il répudie l'idéal classique, le style classique, et il conçoit un drame démocratique qui glorifiera la vertu du peuple dans le langage du peuple. Il greffe un nouveau genre sur le rameau détaché par La Chaussée et Diderot, et, fondant le répertoire de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin, il nous prépare, par ses étranges tableaux d'histoire et de mœurs, à goûter les beautés populaires de *Calas*, de *Marie-Jeanne* et du *Chiffonnier*. Avec Mercier, nous sommes hors de la comédie, même sérieuse. Mais il est à noter que le premier et plus sensible effet des doctrines de Diderot est une dégradation de l'art. Tout ce qu'elles réussissent à faire naître en France, au XVIIIe siècle, c'est le mélodrame. C'est qu'il était plus facile de renoncer d'un coup à l'art, pour s'établir dans la grossièreté et la vulgarité, que de renouveler la forme ancienne ou d'en créer une nouvelle.

Comme Marivaux dans la première moitié du siècle, dans la seconde Beaumarchais occupe une place à part : la grande route de la comédie qui, de Regnard par Destouches et La Chaussée, nous conduit à Diderot, ne rencontre pas plus *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro* que *le Legs* et *les Fausses confidences*. Il faut donc faire un crochet pour visiter Beaumarchais. Le *Barbier* est un réveil brillant et bruyant de la comédie d'intrigue, effacée depuis Molière et Regnard par la vogue des peintures satiriques ou sentimentales, et négligée par les auteurs qui n'avaient guère que l'esprit de mots ou le génie de la déclamation : c'est l'éternel sujet de la comédie italienne, le trio bien connu, Arnolphe, Horace, Agnès, gaîment habillé à l'espagnole par un Parisien qui a lu *Gil Blas*. Quant au *Mariage*, mélange unique de tous les genres et de toutes les sortes d'esprit, imbroglio larmoyant, satirique, sensuel, politique, bouffon, philosophique, poème et pamphlet à la fois, il ne peut vraiment se comparer et se rattacher qu'à la comédie d'Aristophane. Le XVIIe siècle n'avait regardé que Plaute et Térence, et *les Plaideurs* nous montrent combien on est loin alors d'Aristophane, même quand on l'imite. Molière, dans la discipline de son temps, n'a pu dessiner que quelques profils de médecins et de pédans. Le XVIIIe siècle, au contraire, devait, à ce qu'il semble, marcher librement dans la voie de l'ancienne comédie : l'indépendance de la pensée, le goût de l'abstraction et de l'allégorie, les

luttes d'écoles et de doctrines, l'affaiblissement de l'autorité, l'esprit de persiflage et d'ironie, tout semblait lui rendre le succès facile en ce genre. Rien toutefois ne parut, ou peu de chose : quelques fantaisies vraiment peu meurtrières de Delisle et de Marivaux, les essais médiocres et seulement injurieux de Palissot et de Voltaire, le fatras encyclopédique et féerique de *Tarare*, ne méritent pas vraiment qu'on évoque à leur propos le souvenir d'Aristophane. D'où vient cette pauvreté inattendue? La censure a pu gêner les auteurs, non les glacer : il y a une cause plus profonde qui explique que, là comme dans les autres genres dramatiques, le XVIIIe siècle ait si peu produit d'œuvres durables, et j'y reviendrai tout à l'heure. Il ne reste donc que *le Mariage de Figaro* pour représenter un genre, où l'art, qui, selon Aristote, a pour objet le général, revêt d'une forme idéale et impérissable ce qu'il y a de plus particulier et de plus passager, les passions politiques d'une génération. Un siècle s'est passé, et *Figaro* n'a peut-être pas encore de pareil chez nous, malgré *Rabagas*.

Nous voilà à la fin du siècle, et nous pouvons voir ce qu'il a fait de la comédie. Il a voulu inventer, et ce qu'on ne saurait trop remarquer, il semble las et désillusionné de son invention. La sensibilité qui a aidé le drame bourgeois à naître le fait doucement mourir. Dans les premiers temps, les âmes avides d'émotion ne trouvent rien d'assez saisissant, d'assez effrayant; on aime à se sentir le cœur serré, à répandre des torrens de larmes. Mais sous Louis XVI, l'optimisme triomphe et fait préférer l'attendrissement douceâtre aux déchiremens violens. On ne peint plus la vertu désespérée, on l'aime heureuse; elle est touchante par essence, et il suffit qu'elle soit, sans agir et sans souffrir, pour que les yeux deviennent humides. Un enfant dans un berceau remue les bras et vagit : à ce tableau d'innocence, toute la cour deborde d'enthousiasme et d'émotion. Même sous la Révolution, les âmes que la réalité fait si violentes, gardent cette fade mollesse au théâtre; jamais on n'a vu plus d'idylles sur la scène : « La comédie, dira bientôt Marie-Joseph Chénier, a regagné des qualités qu'elle avait perdues, le naturel et la gaîté; il lui reste à regagner encore la profondeur dans le choix des sujets et la hardiesse dans l'exécution. » Entendez le naturel de Collin d'Harleville, un sous-Destouches, et la gaîté de Picard, un sous-Dancourt. En somme, on a quitté Diderot sans revenir à Molière, la comédie a achevé de se vider; il ne lui reste à l'entrée du XIXe siècle que de la bonne humeur, l'observation des ridicules légers et des sentimens superficiels, un style agréable, un vers correct, l'art de faire un plan et parfois l'instinct du mouvement scénique. Cependant, par suite des tentatives faites pour élargir l'art, — sans compter que deux genres sont nés : opéra comique

et drame, — dans la comédie elle-même est entré un certain esprit de liberté qui se marque par le mélange ordinaire de quelques scènes touchantes aux scènes purement comiques, d'une façon que l'*Art poétique* n'autorise pas, par une moindre aversion de la bouffonnerie et de la charge, enfin par une variété plus grande des sujets pris dans toutes les conditions et même dans l'histoire. Mais surtout sous cet épuisement apparent, la comédie que le XVIIIe siècle transmet à notre siècle contient les germes de l'avenir, qui paraîtront en leur temps.

II.

Destouches, La Chaussée, Marivaux; Diderot, Mercier, Beaumarchais, voilà par quels noms se résume l'évolution de la comédie au XVIIIe siècle. Maintenant, si l'on regardait la beauté des œuvres, l'intérêt des images ou des idées qu'elles présentent, au lieu de six noms, j'en retiendrais deux : Marivaux et Beaumarchais, les deux qui précisément sont le plus isolés dans leur siècle, et qui, ne rappelant pas le passé, n'annonçant pas l'avenir, ne représentent vraiment qu'eux-mêmes. Ce n'est pas le lieu d'étudier Marivaux ; d'autres l'ont fait, et ici même, avec toute l'étendue que le sujet comporte et plus d'autorité que je n'en saurais prétendre. Je ne veux faire qu'une ou deux observations. Marivaux, a dit Sainte-Beuve, est plus solide et plus substantiel qu'on ne croit communément et que la forme de ses pensées ne ferait croire. Peut-être, en revanche, est-il moins dramatique qu'on n'a voulu le dire. C'est un charmant esprit, original, et qui fait penser à mille choses dont on ne s'aviserait jamais. Mais son théâtre est surtout fait pour être lu. Cela est manifeste pour ses pièces féeriques et allégoriques : ce sont de très spirituels dialogues et même dans ses comédies amoureuses, qui ont fait et qui entretiennent sa popularité, partout où il a réalisé dans sa pureté le type dramatique qu'il avait conçu, il est froid : cela manque de corps. On se rompt la tête à peser les expressions et les sentimens, à saisir les nuances, à distinguer les momens ; et toutes ces choses nous paraissent si indiscernables, si impondérables, que notre intelligence s'y épuise et s'y perd. On ne sait où s'accrocher, ni où l'on va, ni si l'on avance. Peut-être est-ce notre faute : nous sommes devenus trop brutaux, trop matériels, trop ignorans des finesses du beau langage. Mais c'est un fait : allez entendre au théâtre *la Surprise de l'amour* si charmante à la lecture. Où Marivaux supporte le grand jour de la scène et ne s'évapore pas presque en entier pour nos sens trop peu subtils, c'est quand l'intrigue plus forte rend le mouvement sensible, quand les incognitos, les qui-

proquos donnent du corps à l'action : dans *le Jeu de l'amour et du hasard*, dans *les Fausses confidences*, dans *l'Épreuve*. Et puis ce théâtre de Marivaux est, je ne dirai pas superficiel, car il ne laisse rien, il laisse même trop peu à ignorer sur son objet. C'est cet objet qui est, si je puis dire, superficiel. M. Lenient fait très justement remarquer qu'il n'y a pas de caractères dans Marivaux : ses comtesses, ses Dorantes, ne se distinguent pas très bien les uns des autres. C'est qu'en fait, ce que Marivaux peint n'est pas individuel : ce sont certains sentimens, certaines combinaisons de sentimens qui peuvent, dans un certain âge, se produire à fleur d'âme et se superposer au caractère personnel dans un monde poli et sensuel. Il n'est pas d'homme qui ne puisse être Dorante à un moment donné; il n'est pas de femme qui n'ait, à son heure, senti comme une de ces comtesses. Le fond des âmes n'importe pas : c'est une légère maladie que tout le monde peut gagner en ce siècle et qui s'en ira sans modifier la constitution intime. En voulez-vous la preuve? Essayez d'imaginer ce qu'ont été avant la pièce, ce que seront après, les personnages de Marivaux : cela est impossible. Marivaux, pourtant, était capable de quelque chose de plus grand et de plus profond. Il a donné sa mesure dans ses journaux d'observation morale et dans ses romans inachevés.

Quant à Beaumarchais, il se résume en Figaro : le Figaro du *Mariage*, bien entendu. Car celui du *Barbier*, malgré quelques saillies irrévérencieuses, n'est encore qu'un cousin de Mascarille et de Gil Blas : c'est un valet d'ancien régime, non un tribun révolutionnaire. Au point de vue du théâtre, le *Mariage* ne vaut pas le *Barbier :* l'action y traîne parfois dans des conversations satiriques ou des sentimentalités maussades. L'esprit n'y est pas toujours de qualité : il y a là beaucoup de « bourre, » comme disait le vieux Malherbe. Surtout cet esprit est moins spontané, moins primesautier qu'on ne l'a cru longtemps. Ce n'est pas non plus par la profondeur de l'observation morale que vaut la pièce : elle ne nous apprend pas grand'chose sur l'homme. Figaro, avec ses mots de journal, n'a pas la valeur typique de Sosie ou de Gil Blas. Almaviva est dans vingt comédies du siècle. Basile est une silhouette amusante d'hypocrite, qui donne envie de lire *Tartufe* ou la tirade de *Don Juan*, pour connaître l'hypocrisie. Suzanne est « verdissante, » et puis « sage. » Il n'y a que la comtesse démoralisée par l'ennui, au point que le cou blanc d'un enfant la bouleverse, il n'y a que ce polisson de Chérubin, encore gamin et déjà libertin dans son premier et platonique roman d'amour, qui soient réels et vivant avec intensité. Mais tout cela n'était pour Beaumarchais qu'un accessoire et comme l'assaisonnement de sa comédie. Elle fit son effet par d'autres mé-

rites. M. Lenient nous en raconte le succès, « plus fou que la pièce. » Il s'étonne, comme on le fait à l'ordinaire, que les privilégiés aient pu applaudir à ce qu'il appelle « un préambule des cahiers de 1789, » que l'auteur et le public aient si gaîment mis le feu à la mine qui devait les faire sauter tous. Il est vrai que cela est étonnant, et l'on ne savait pas ce qu'on faisait, en 1784, quand on battait des mains aux saillies de maître Figaro. Mais savait-on plus où on allait, en 1789, quand on ouvrait les états-généraux avec cet éclat de joie universelle? C'est une loi de l'histoire que les effets des idées et des actes se prolongent bien au-delà de la prévoyance de leurs auteurs. Mais il y a dans la pièce de Beaumarchais quelque chose de plus étonnant, et qu'on ne remarque pas assez. Il n'est pas étrange que les idées de 1789 aient été applaudies en 1784, mais il l'est à coup sûr qu'on ait accepté la forme dans laquelle l'auteur les présentait. Quoi! voilà ce qui représente la France nouvelle, voilà ce qui traduit la protestation généreuse de l'opinion publique contre l'arbitraire, le privilège et les abus! Voilà le signe avant-coureur de l'éclatante revendication de Sieyès! Où donc est le tiers-état là dedans? Sera-ce ce fripon de Bartholo ou cet ivrogne d'Antonio? Les belles images des vertus bourgeoises et champêtres! Mais non, c'est Figaro, qui jette le premier cri de la révolution : ah! le bel apôtre de la réforme tant désirée, que ce valet de grand seigneur, aussi corrompu que son maître, ni bourgeois ni peuple, ce déclassé, spirituel, intrigant, impudent, avide d'argent, qui crie contre les abus quand ils le gênent, du reste sans principes comme sans scrupules, et qui ne veut qu'avoir part au gâteau. « Tandis que *moi*, morbleu!.. » Je me refuse à voir là l'illusion de 1789, la soif d'égalité et de justice. C'est le cri de l'égoïsme individuel : le jour où *lui* sera satisfait, où *lui* sera parvenu, il défendra les privilèges, parce qu'il en jouira. Figaro n'est pas l'incarnation du Tiers : c'est le type du politicien, qui a désarmé et escamoté la révolution. Comment donc ce public nourri de Montesquieu et de Rousseau, enivré de belles illusions, épris d'universel et d'absolu, qui pour réaliser son rêve de liberté, d'amour et de vertu, allait faire le serment du jeu de paume et la nuit du 4 août, comment, gentilshommes et gens du tiers, de Montesquiou à Barnave, et de Barnave à Robespierre, n'ont-ils pas senti que la pièce avilissait l'idéal qu'ils adoraient, et que les belles maximes de philosophie sociale étaient dégradées par le drôle qui les débitait? Je ne saurais être de l'avis de M. Lenient : le *Mariage de Figaro* n'est pas « le préambule des cahiers de 1789 : » c'en est tout l'opposé : ceux-là sont le rêve sublime, celui-là la réalité immorale, dans laquelle le rêve se résout. La pièce, en soi et surtout par son

succès, découvre l'égoïsme radical et l'absence de sens moral, qui sont le fond des âmes, sous l'enthousiasme superficiel des imaginations surchauffées. Figaro ne représente pas l'esprit de 1789; il représente autre chose qui a rendu la révolution possible, mais qui l'a stérilisée, qui lui a survécu, et qui a fait éclater et avorter successivement toutes les autres. Son fond, et la raison intime de l'enthousiasme qu'il excita, c'est qu'il prêche le mépris de l'autorité, et que son apparition sur la scène est elle-même une défaite de l'autorité. Ce jour-là se révèle le mal profond, et peut-être irrémédiable de notre société. De ce jour, le Français, ennemi né du pouvoir, croit qu'il faut être fonctionnaire ou vendu pour le défendre, qu'on ne l'exerce que pour faire sa main, et qu'il suffit de l'attaquer pour être honnête homme. Cette incurable manie va si loin que les classes mêmes qui devraient avoir le plus de souci de la conservation sociale se font, par honte ou par peur, les complices des meneurs bruyans de l'opinion. Cela a l'air souvent d'un sot idéalisme, qui risque sans cesse de tout perdre, pour vouloir tout avoir; mais au fond, il n'y a que ceci : nous ne sommes pas capables d'être gouvernés; l'autorité nous pèse, et nous sommes pour le gouvernement de demain, qui n'a encore que des phrases, contre celui d'aujourd'hui qui a les actes. Voilà la disposition des âmes françaises qui se révèle avec Figaro. Si Figaro n'a pas vieilli, quoiqu'il n'y ait plus ni Bastille ni grands seigneurs, et qu'on puisse tout écrire et tout dire, c'est que cette disposition n'a pas changé, et que notre démocratie est travaillée du mal qui mina la monarchie.

Avec un peu de complaisance, je mettrais Sedaine en compagnie de Marivaux et de Beaumarchais. *Le Philosophe sans le savoir* est une bonne pièce, *assez* vraie, *assez* vivante, *assez* tout ce que peut être une bonne pièce, et rien avec l'intensité qui fait les œuvres supérieures. Elle n'a point de dessous profonds et n'est pas matière à de longues rêveries. Cependant le voisinage de *Figaro* la met en valeur. Sedaine et Beaumarchais ont mis à la scène deux types qui ne disparaîtront pas de longtemps de notre société : les gens obscurs, qui travaillent; les gens bruyans, qui parviennent. Et leurs fortunes au théâtre ont été aussi diverses qu'elles le sont dans la société.

Après cela, tout le reste qu'on joue, qu'on lit, qu'on connaît ou qu'on ne connaît pas, me paraît absolument ennuyeux et vide sous les agrémens surannés d'une forme dite littéraire. Je n'excepte ni *le Glorieux,* ni *le Méchant,* ni *la Métromanie :* cela ne vit pas, cela ne compte pas. Voltaire avait raison :

> Un vers heureux et d'un ton agréable
> Ne suffit pas.

M. Lenient me trouvera bien sévère : mais j'en appelle à son livre. Quelque bienveillante sympathie qu'il accorde à Destouches, à Gresset, à Piron, à Boissy, à Collé, à tant d'autres, son étude est trop fidèle et trop loyale pour ne pas nous transmettre, sans qu'il y songe, l'impression que leurs œuvres doivent fatalement donner aujourd'hui. Donc Marivaux, Beaumarchais, tout au plus Sedaine avec eux : voilà tout ce qui reste. C'est peu pour un siècle spirituel, railleur et qui avait la passion du théâtre. Il faut voir les raisons de cet échec.

Ce qu'il y a de plus essentiel au théâtre, et ce que nous demandons surtout aujourd'hui (plus souvent que nous le rencontrons), c'est le sens de la vie. Le XVIIIe siècle ne sait ni la regarder ni l'exprimer. D'abord il n'a pas de naïveté. Il mêle partout l'esprit ou l'ironie. Il nous fait penser aux qualités du sujet plus qu'à la nature de l'objet. L'écrivain veut se distinguer de ce qu'il exprime, il craint de paraître dupe de ce qu'il voit; il substitue un jugement critique sur la chose à l'impression vive de la chose. Aussi ne peut-il évoquer la réalité : il ne peut que la disséquer. Au reste, avec son mépris de l'histoire, son incapacité d'observation, sa prétention de tout mesurer au raisonnement, ses idées préconçues sur l'homme, comment le XVIIIe siècle pourrait-il représenter l'être vivant? Ils opèrent tous, quelles que soient les différences de talent et de doctrine, ils opèrent tous sur l'homme et sur la société, comme si ce n'étaient que des chiffres et des signes. Ils prennent pour l'équivalent de la réalité complexe et vivante un concept incomplet, une définition de leur esprit où elle s'évapore en partie et en partie se fige. Ils ne font qu'analyser des abstractions et en déduire le contenu. Ils ignorent la substance et la force de l'être, le jeu incessant des actions et des réactions. Il n'y a pour eux que des formes immobiles et superficielles, et la réalité leur apparaît découpée en minces feuillets juxtaposés, à peine adhérens, sans pénétration réciproque ni communication intime. Ils ne sont capables que d'analyser, et ils ne savent pas analyser : ils appliquent leur méthode non à l'expérience, mais à des conceptions en l'air. Il n'y en a pas un qui sache voir et dire ce qu'il voit; leur cerveau est meublé de définitions et de formules où toutes les passions, leurs causes, leurs effets, leur jeu, sont notés; ils n'aperçoivent jamais les choses elles-mêmes, mais le résumé sec et précis déposé dans leur raison. La science de l'homme et de la vie est faite, à ce qu'il semble; ils ne font tous que répéter et amplifier.

De là leur impuissance à peindre des caractères : haute comédie, comédie larmoyante, drame bourgeois, quelque genre qu'ils trai-

tent, ils n'y mettent pas un caractère vivant. Leurs personnages ne sont jamais des êtres moraux, mais seulement des définitions morales. Tout ce qu'ils disent n'est que leurs définitions traduites en termes particuliers, tout ce qu'ils font est l'expression symbolique de leurs définitions. La vie n'a pas cette précision sèche et rectiligne : son plus sensible caractère est que tout y rayonne, que chaque chose touche et tient à plusieurs, que rien n'est signe, effet ou cause d'une chose qui ne soit ensemble effet, cause ou signe de quelques autres. Au contraire, dans la comédie, chaque mot, chaque acte d'un personnage ne contient que la formule et la contient toute : un rôle est une série d'équations où l'un des termes ne varie pas. Il n'y a pas de développement du caractère : tout ce qui est au commencement se retrouve à la fin, quand l'auteur ne l'annule pas d'un trait de plume. Le *glorieux* ne dit rien, ne fait rien qui ne le proclame glorieux ou qui annonce autre chose en même temps : le mécanisme est trop bien réglé, d'un jeu trop sûr et trop continu ; je devine un automate et non un homme. Le *père de famille* est partout et toujours père de famille : en parlant, en se taisant, en s'asseyant, en marchant, dans son geste, dans son costume, il se déclare père de famille. Il ne se repose pas : son ressort est monté, il faut qu'il fonctionne sans arrêt, même à vide.

Rien ne contribua plus à boucher les yeux aux auteurs dramatiques que la sensibilité qui envahit la scène vers le second tiers du XVIIIe siècle. Cette maladie, que Rousseau rendit générale, mais qui gâte déjà toute l'œuvre de La Chaussée, rend impossible toute étude de l'homme. Elle impose aux écrivains une psychologie de convention par son dogme fondamental de la bonté essentielle de la nature humaine. Et la bonté se mesure à la sensibilité. L'homme sensible a reçu de la nature les germes des vertus ; il est fait pour l'amour, pour l'amitié, pour la bienfaisance ; il ne peut voir un être bon ou innocent, un effet de bonté ou d'innocence sans s'attendrir ; même à l'idée abstraite et sur les mots de vertu, d'humanité, de nature, d'amour, un trouble puissant agite son âme ; à tous les instans de sa vie il sent ; et, comme il est fier de sentir puisque c'est par là qu'il prend conscience de sa vertu, il ne contient pas, il étale ses sensations ; il se pare de son désordre et de ses larmes ; et tout son cœur se fond dans une sympathie délicieuse. Le méchant, c'est l'égoïste, à l'œil sec. On le montre rarement : car la nature est bonne et le spectacle de la vertu est doux ; l'homme sensible est dans toutes les pièces.

Quel théâtre veut-on qu'il sorte de là ? une comédie idéaliste ? oui, en un sens, et capable de discréditer l'idéalisme. Partout la même idée d'une raison courte est substituée à l'observation des

faits ; et la fausseté de cette idée n'a d'égale que sa stérilité. A vrai dire, il n'y a point de philosophie dans ce théâtre d'un siècle philosophe, car piquer une maxime et plaquer un couplet sur l'égalité naturelle, sur l'injustice des lois ou sur les préjugés de la société, ce n'est point faire une pièce philosophique. Il ne suffit même pas d'inventer une action qui réhabilite les parties injustement méprisées de l'humanité, le marchand, l'homme du peuple, le paysan, le sauvage, le nègre : à ce compte, il n'y aurait rien de plus profond que les opéras comiques, où s'étale l'innocence des champs, ou les mélodrames qui devant le banquier scélérat dressent l'ouvrier sublime. Après tout, sauf Diderot et quelques autres, les auteurs du XVIIIe siècle se servent de la philosophie, ils ne sont pas philosophes. Ils exploitent des idées qui sont populaires, en vue du succès ; ou bien par paresse ou par faiblesse d'esprit ils abrègent leur besogne en coulant dans leur intrigue les notions banales de morale individuelle et sociale ; ou bien enfin, parce qu'ils sont du monde, ils ont foi aux théories dont le monde d'alors est enthousiaste et ne voient pas plus loin que le public pour lequel ils travaillent. Car, remarquons-le, si la condition des gens de lettres est devenue meilleure, ils se sont amoindris en s'élevant. Le monde, en effet, à force de craindre le pédantisme, s'est fait de l'ignorance un idéal. Contraint par la politesse à cacher ce qu'il peut avoir de talens ou de connaissances spéciales, l'honnête homme s'est insensiblement dispensé d'apprendre ce qu'il ne lui fallait pas montrer. Il ne devait être, selon Pascal, ni mathématicien, ni guerrier, ni rien qu'honnête homme. Le meilleur moyen d'éviter la tentation d'avoir une « enseigne, » c'est assurément de n'avoir point de marchandise à vendre. L'ignorance aimable se façonnait dans les collèges et dans le commerce du monde. L'éducation littéraire s'était tournée de plus en plus vers l'acquisition du goût, de l'élégance dans l'expression et de l'ordre dans l'exposition des pensées : elle n'était plus qu'une rhétorique peu substantielle et traitait l'esprit comme un instrument qu'il faut aiguiser, non comme une force qu'il faut développer. La société donnait à l'homme ainsi formé sa perfection dernière, la grâce aisée et l'invention spirituelle dans ces mille riens dont se compose l'agrément des rapports sociaux, le tour piquant du mot, l'imprévu de la riposte, et, sur toutes les choses frivoles ou graves, mille idées ou formes d'idées, claires et minces, sans liens, sans racines, sans fécondité, jouets plutôt qu'outils de la pensée. Nos écrivains donc, devenus hommes du monde, — cela commence dès la fin même du XVIIe siècle, — en ont l'irrémédiable légèreté. Ils font ce qu'on appelle la pure littérature, c'est-à-dire que, vides de toute connaissance précise, incapables

de toute réflexion profonde, ils donnent à des ombres de pensées la plus agréable et parfaite forme. Ils font des comédies avec des souvenirs de collège et le jargon des salons ; ils n'ont souci d'aucun des grands problèmes qui intéressent l'humanité et la société ; en soupçonnent-ils seulement l'existence?

Ainsi s'explique que la comédie du XVIIIe siècle soit, au fond, si peu philosophique. Elle a suivi pas à pas le mouvement des esprits, elle ne l'a pas créé, elle ne l'a pas même sensiblement accélère ; rarement elle l'a manifesté d'une façon originale et forte. Il n'y a rien au théâtre qui ressemble aux *Lettres persanes* ou à *Candide*, rien qui ait la portée de l'*Esprit des lois* ou de l'*Essai sur les mœurs*, le retentissement de *la Nouvelle Héloïse* ou de *Paul et Virginie*. Prenez toute l'œuvre comique de Voltaire : le moindre de ses dialogues a plus de sens. A vrai dire, il n'y a que Figaro qui compte à cet égard ; et là même tout est dans la forme et non dans la pensée ; mais cette fois la forme emportait le fond. Aussi tous les historiens du théâtre qui veulent rehausser la valeur philosophique des comédies du XVIIIe siècle sont-ils obligés de nous montrer non les œuvres elles-mêmes, mais leur représentation. En effet, plus certaines pièces, certains mots nous paraissent aujourd'hui vides ou pâles, plus l'enthousiasme qui les accueillit devient significatif : mais ce succès ne nous révèle que l'état moral du public, qui, tout plein de certaines doctrines, en reconnaissait, en applaudissait les moindres traces. C'était en lui qu'était la philosophie. Il donnait plus à la comédie qu'il n'en recevait.

Quelle idée de l'homme et de la vie nous donneront tous ces littérateurs de salon ou d'académie? Destouches nous dit qu'il faut être bon : ni glorieux, ni ingrat, ni ambitieux, ni dissipateur, ni irresolu ; qu'il faut aimer la raison, la vertu, la médiocrité ; que le mariage est un état honorable, et que c'est un grand bien qu'une bonne femme. Excellentes leçons. Mais je me doutais déjà de tout cela, et cela n'ajoute pas grand'chose à la somme d'idées dont je dispose. Prenez les autres, Piron, Gresset, La Chaussée, Diderot même et Beaumarchais, et tous les ouvriers comme tous les ennemis de l'Encyclopédie, les disciples de Voltaire, comme les enthousiastes de Rousseau : vous n'en trouverez pas un dont on puisse exprimer une philosophie sérieuse, qui ait fait tenir dans son œuvre une conception large de la destinée humaine ou de la société. Les meilleurs au point de vue dramatique, Sedaine ou Marivaux, ne nous suggèrent rien sur ces hautes questions. Sedaine se maintient dans un optimisme un peu court : evidemment, il vaudrait mieux que tous les hommes fussent droits et simples, et bienfaisans comme Van Derk. Et quant à Marivaux, il ne nous fait pas même

désirer un monde idéal où les femmes seraient sans coquetterie et les hommes sans amour-propre : car alors de quoi ferait-on des pièces? et qu'on se retrancherait de jolies choses à dire!

A défaut d'idéalisme, trouvera-t-on au moins dans le théâtre du XVIIIe siècle une représentation exacte de la réalité? Je ne parle même pas de ce naturalisme substantiel et puissant qui, exprimant la réalité entière, l'invisible aussi bien que la visible, la ramasse dans une représentation si caractéristique que cette condensation de l'expérience ne se distingue presque plus des conceptions de l'idéalisme. La comédie du XVIIIe siècle nous fournira-t-elle au moins une peinture vive, expressive, complète de la réalité extérieure? Hélas! non. Ils n'ont même pas l'idée de la vérité. Beaumarchais croit être vrai, parce qu'il fait ranger des meubles et allumer des lampes par des laquais pendant les entr'actes; il croit donner ainsi à sa pièce le mouvement continu de la vie réelle, où rien ne s'arrête. Quoi qu'on en ait dit, l'information que nous tirons de la comédie est mince. Avec cet étonnant Figaro, le document le plus important sur les mœurs est encore l'ennuyeux théâtre de La Chaussée, parce qu'il est la première manifestation considérable de la sensibilité dans la littérature, quinze ans avant Jean-Jacques Rousseau. Mais, en général, il n'y a rien dans toutes les œuvres dramatiques du siècle qui n'ait été dit ou plus fortement, ou plus justement ailleurs. Elles ne servent guère que de justification, d'éclaircissement, d'illustration aux documens essentiels. Si je veux connaître les mœurs de ce temps-là, pour une ou deux comédies qu'il me faudra feuilleter, combien de romans, de contes, de dialogues, de mémoires, de lettres, sans compter les tableaux et les estampes, me seront plus précieux et plus instructifs! Voyez où MM. de Goncourt, pour étudier la *femme au* XVIIIe *siècle*, M. Taine pour décrire la société de l'*ancien régime*, ont puisé leurs renseignemens. Au contraire, qui ferait l'histoire des mœurs du XVIIe siècle sans interroger sans cesse et Molière et Corneille et Racine, souvent aussi Dancourt et même Regnard? C'est qu'ils ne répètent pas, ceux-là : ils ajoutent et ils révèlent. Et même pour peindre les mœurs, il faut peindre la vie, et j'ai dit que le XVIIIe siècle ne le peut pas. L'esprit qui peut, dans le roman, dessiner des profils amusans, est impuissant au théâtre à faire vivre des personnages. Comparez l'effet des *Précieuses ridicules*, charge outrée d'un travers disparu, avec l'impression produite par *le Cercle*, portrait si fidèle de la frivolité mondaine, qu'on accusa l'auteur d' « avoir écouté aux portes : » *les Précieuses* font rire tous les jours les spectateurs les plus ignorans du passé et pour une fois qu'on nous a rendu *le Cercle*, vous vous rappelez

quel lourd ennui assomma la salle entière. C'est que ce qui nous touche, c'est la vie, non la finesse de l'imitation; ou plutôt, au théâtre, la finesse ne consiste pas dans l'imperceptible ténuité du trait, elle est dans la pointe pénétrante qui touche à l'essentiel et manifeste l'invisible.

Et puis tout concourt à rendre la peinture des mœurs insuffisante et fausse. Il n'y a pas de dessous; tout est à fleur de peau, on ne me montre rien de profond, rien même d'intérieur. Ces jolis abbés, ces colonels galans, ces marquises du bel air, quelle est leur âme intime, leur ressort secret? Ils papillotent, ils voltigent, ils font leurs grâces, ils sifflent leurs airs. Et puis, que sont-ils au fond? Rien, dites-vous; le dedans est vide, la peinture est donc exacte. Mais qu'on me le rende sensible, ce vide, et quand je ne vois que des surfaces, qu'on ne me laisse pas me demander avec inquiétude si c'est insuffisance de l'auteur, ou caractère du modèle. Et pourtant je les connais d'ailleurs, ces hommes du jour et ces femmes à la mode. Quoi qu'on en dise, il y a un dessous à cette politesse raffinée, à cette conversation spirituelle. Ce dessous, les mémoires, les lettres, les romans nous le découvrent assez; c'est le siècle de Richelieu, de Lauzun, et de Faublas aussi réel qu'eux. De toute cette corruption des mœurs, de tant d'amours sans passion, qu'est-il passé dans la comédie? Une pointe de sensualité, un air de libertinage, certaine façon d'attacher le goût des femmes à la bonne mine des hommes. Idéalisme, dira-t-on; mais quel idéalisme est-ce donc que celui-là, qui consiste à supprimer le caractère essentiel de l'objet qu'il représente?

C'est qu'une double fatalité pèse sur les écrivains. Hommes du monde, comment songeraient-ils à regarder ce qu'il y a au fond de la vie du monde? La forme est tout; car s'il n'y a que les apparences qui distinguent l'homme du monde de celui qui n'en est pas, rien n'est plus réel, plus important que les apparences. Les signes prennent une valeur absolue et empêchent de songer aux choses. De plus, les lois du bon ton interdisent aux écrivains de représenter non seulement tout ce qui est brutal et violent mais même tout ce qui est nature et nécessité. La société repose sur une fiction: c'est que tous ceux qu'elle réunit sont de loisir, entièrement libres de corps et de pensée, ne faisant rien que par choix et pour le plaisir commun. Les éclats des passions extrêmes, l'âpreté impérieuse des appétits et des besoins doivent rester à la porte des salons, et la comédie, par conséquent, ne peut les recevoir. En second lieu, les auteurs dramatiques, comme hommes de lettres, sont esclaves des règles. De l'*Art poétique* interprété par deux ou trois générations d'écrivains polis, est sortie une gênante étiquette qui empri-

somme la littérature, comme le savoir-vivre asservit la société. Les auteurs traînent après eux, comme un poids mort et lourd, tous les préceptes, les traditions, les habitudes de leurs devanciers. Le choix du vocabulaire correct, élégant, noble, l'art des expositions, des développemens, des dénoûmens, les procédés de généralisation et d'abstraction, la loi de tout voiler, de tout atténuer, de tout subtiliser, enfin la langue et les règles ne laissent rien passer que de banal et de pareil à ce qu'on a déjà vu. Ceux qui seraient capables de voir la nature ne peuvent la rendre, parce que les moyens qui sont à leur disposition s'y opposent. Même quand ils ont pris le contact de la vie, il n'en arrive, il n'en demeure dans leur œuvre que ce que M. Taine appelle si bien un « résidu évaporé. » Ceux qui apportent une observation nouvelle ne parviennent pas à la mettre en valeur; voyez Palissot et sa comédie des *Courtisanes*, hardie de conception, d'une exécution si insuffisante et si pâle.

Peut-être a-t-il manqué à la comédie du XVIIIe siècle un Molière. Cependant à voir l'impuissance de tant de gens, dont beaucoup eurent du talent, je serais tenté de croire qu'il fallait quelque chose de plus qu'un homme. Il fallait que le temps et les révolutions fissent leur œuvre. Il fallait que le vocabulaire élégant, le style académique, le purisme grammatical, fussent détruits, que les salons et le goût des salons fussent emportés, que les moules, les formules, les règles et les genres fussent brisés, que la liberté de tout dire fût rendue et permît de tout penser et tout représenter. Non qu'il n'y eût dans ces choses destinées à périr beaucoup de bon. Mais en se fixant elles avaient perdu l'efficacité : de soutiens, elles étaient devenues des gênes. Ce qu'elles avaient d'excellent était impérissable, et devait se retrouver dans des formes nouvelles, mieux adaptées au temps présent. La ruine de la société du XVIIIe siècle et le romantisme, voilà les deux conditions sans lesquelles la comédie ne pouvait renaître. Le romantisme n'a rien produit en fait de comédie; mais il a déblayé le terrain et mis le talent de ceux qui viendraient après en état de produire. Alors, ce sont précisément les principes de Diderot qui se sont réalisés dans des œuvres que l'avenir classera, mais qui, certes, sont parfois originales et fortes. Les circonstances sociales et les habitudes littéraires en avaient suspendu la fécondité : elle s'est manifestée tout entière, quand la société et la littérature eurent été renouvelées.

G. LANSON.

LA

JEUNESSE DE BEETHOVEN

J. von Wasielewski, *Ludwig van Beethoven*, 2 vol. Berlin. 1888.

Si l'Allemagne a trop longtemps dédaigné ses vieux peintres, elle n'a, en revanche, jamais cessé d'honorer la mémoire de ses musiciens. Bach et Hændel, Haydn et Mozart ont reçu leur tribut de monumens, de fêtes commémoratives, d'études biographiques et critiques. Entre tous, pourtant, Beethoven a été le mieux traité : sans parler des statues qui lui ont été élevées et des solennités qu'ont occasionnées les fréquentes translations de ses cendres, il a eu, pour rendre hommage à son génie, toute une bibliothèque d'ouvrages excellens. Nohl a publié ce qu'il a pu recueillir de sa correspondance; Wegeler et Schindler, le compagnon de ses premières et celui de ses dernières années, ont raconté de leur mieux le détail de ses actions; Lenz, Marx, Oulibischeff ont commenté sa musique; Nottebohm a patiemment essayé de reconstituer, à l'aide des notes et des brouillons, l'histoire de chacune de ses œuvres. Un Américain, M. W. A. Thayer, s'est fixé tout exprès en Allemagne pour amasser les élémens d'une biographie minutieuse et complète, dont il fait paraître un volume tous les dix ou quinze ans. Enfin, — pour omettre une infinité d'ouvrages moins importans, — un érudit dont les travaux sur l'histoire de la musique instrumentale font désormais autorité, M. de Wasielewski, vient d'écrire une étude d'ensemble sur la vie et l'œu-

vre de Beethoven, où se trouvent très adroitement résumées les principales publications antérieures.

Il faut bien avouer pourtant que ni les deux volumes de M. de Wasielewski, ni aucun des livres que nous avons cités, ne parviennent à nous donner de Beethoven une idée nette et satisfaisante. Tantôt ils nous font suivre les événemens de sa vie, tantôt ils nous présentent les formes successives qu'ont revêtues ses œuvres dans son esprit, ou les diverses qualités que renferme sa musique. Mais nous ne voyons toujours pas les liens qui ont rattaché ces œuvres à cette vie, les raisons matérielles et morales, les influences de toute sorte qui ont amené Beethoven à jouer dans l'histoire de son art le rôle qu'il y a joué. D'une part, un musicien quelconque, dont la biographie est scrupuleusement reconstituée ; d'autre part, des compositions analysées et appréciées avec plus ou moins de justesse : on ne nous a donné rien de plus, et il ne semble pas que quelqu'un se soit jamais sérieusement efforcé d'éclairer l'une par l'autre ces deux études juxtaposées.

Cette biographie toute extérieure suffirait peut-être pour des musiciens comme J.-S. Bach ou comme Haydn, dont l'œuvre s'explique d'elle-même, n'étant que le développement naturel et suivi d'une forme acceptée d'avance. Elle suffirait moins déjà pour Mozart, qui a renouvelé spontanément sa manière, dans un âge assez avancé, et sous l'effet de circonstances qu'il importe de connaître. Mais si l'on songe que Beethoven a sans cesse modifié la forme de son art, et qu'il l'a modifiée dans un sens de simplification classique, exactement à l'inverse du goût de son époque, on comprendra combien il serait précieux de connaître les qualités natives, et plus tard les motifs du dehors ou du dedans qui l'ont guidé dans les diverses évolutions de son génie. Ajoutons que Beethoven n'était pas, comme affectait d'être Goethe, un artiste olympien, puisant au dehors de sa vie personnelle les élemens de son œuvre : il a toujours créé sa musique sous l'inspiration directe de ses propres sentimens, et on risque de ne pas le bien comprendre, si l'on ignore l'espèce d'homme qu'il a été.

Il y aurait donc intérêt à tenter, à l'aide de tous les faits connus, une biographie plus complète, et pour ainsi dire plus *psychologique* de Beethoven, expliquant les relations mutuelles de son œuvre et de sa vie. Malgré la part d'hypothèse qu'elle contiendrait toujours, une telle étude serait peut-être la plus instructive et la meilleure des critiques. Malheureusement trop de points, dans l'existence de Beethoven, et notamment dans les dernières années, restent obscurs ; trop de lettres sont encore inédites ; M. Thayer fait attendre indéfiniment la suite de son précieux ouvrage : et il y

aurait témérité à entreprendre aujourd'hui un travail dont la valeur pourrait d'un jour à l'autre se trouver amoindrie par la découverte de faits nouveaux.

Du moins, qu'il nous soit permis d'esquisser l'histoire psychologique d'une période de la vie de Beethoven pour laquelle les documens abondent et dont la simplicité relative rend l'étude plus facile : de la période d'enfance et de jeunesse, que clôt naturellement l'installation définitive à Vienne, en 1792. Ce n'est pas l'époque des plus belles œuvres; c'est, en revanche, celle où se sont formées toutes les qualités du cœur et de l'esprit de l'artiste, celle où il a acquis le germe des principes et des sentimens qui l'ont ensuite dirigé.

I.

Louis van Beethoven est né à Bonn, le 16 décembre 1770. Mais avant d'étudier les premières circonstances qu'il eut à traverser et l'effet qu'il en a dû recevoir, ne convient-il pas de chercher à déterminer l'héritage intellectuel et moral que lui ont pu léguer ses parens?

Son grand-père, Louis van Beethoven, était Flamand d'origine et de naissance. Descendant d'une famille de propriétaires campagnards des environs de Louvain, il était né à Anvers, en 1712. A dix-huit ans, il s'était enfui de la maison paternelle; il avait été pendant trois mois chantre et maître de chapelle à Saint-Pierre de Louvain, puis était venu à Bonn, où l'archevêque-électeur de Cologne demeurait et tenait sa cour. En 1732, Louis van Beethoven obtenait le titre de musicien de la cour ; en 1736, il acquérait à Bonn le droit de cité ; en 1761, il devenait directeur de la chapelle électorale, et il s'acquittait de ses fonctions jusqu'à sa mort, avec un zèle, une conscience et une autorité dont on a conservé mainte preuve. Il est mort en 1773, trois ans après la naissance de son petit-fils Louis, qu'il adorait, et dont il s'était promis de faire l'éducation. C'était un homme de taille moyenne, sec et trapu, avec des traits fortement dessinés, des yeux clairs, mais d'une extrême vivacité. Sa science et son aptitude musicales paraissent avoir été considérables : et sans avoir lui-même écrit d'opéra, il a dû plus d'une fois faire office de compositeur pour adapter aux ressources de la chapelle de Bonn les œuvres que l'on y jouait. Une grande énergie, un sentiment très élevé du devoir, se joignaient chez lui à un bon sens et à une dignité de manières qui lui avaient valu le respect universel, dans cette ville où il était arrivé pauvre et inconnu. Il semble en outre avoir eu à un haut degré l'amour de sa famille et de son pays :

sitôt installé à Bonn, il y avait fait venir ses frères, ses cousins, plusieurs musiciens de Louvain et d'Anvers : il avait formé autour de lui une petite colonie flamande.

En 1733, âgé lui-même de vingt et un ans, il s'était marié avec une jeune fille de dix-neuf ans, Maria-Josepha Poll. Après plusieurs années d'une vie qui semble avoir été calme et unie, cette femme prit des habitudes d'ivrognerie si fortes que son mari dut la faire enfermer dans un couvent de Cologne, où elle mourut en 1775. L'ivrognerie de sa femme était-elle un motif suffisant pour amener le bon et sage Flamand à prendre contre elle une mesure d'une telle rigueur? Ne convient-il pas de supposer plutôt que la funeste passion de Maria-Josepha s'est développée sous le coup d'un dérangement de ses facultés mentales, causé peut-être par le désespoir qu'elle eut de la mort de ses deux premiers enfans et de l'inconduite du troisième? Ainsi seulement s'expliquerait l'abandon absolu où elle fut laissée, depuis son incarcération, et l'absence de toute relation, dès cette date, entre elle et sa famille.

C'est en 1740, que naquit Jean van Beethoven, le père du compositeur. Inintelligent, incapable d'études quelconques, Jean passa son enfance hors de la maison, à courir les bals et les cabarets. Dès 1751, son père le fit recevoir dans la chapelle électorale, où il garda jusqu'au bout une position très effacée, remplissant successivement les rôles de soprano, de contralto et de ténor. Son caractère comme son intelligence peuvent se résumer d'un mot : c'était la nullité parfaite. L'habitude d'ivrognerie qu'il avait prise de bonne heure n'eut jamais chez lui un aspect passionné ou maladif. Il n'est pas vrai non plus qu'il ait été un méchant homme, comme l'ont fait croire quelques anecdotes sur sa conduite à l'égard de son fils. Paresseux, commun et niais, incapable de s'intéresser vivement à quoi que ce soit, il avait été naturellement amené à passer dans l'air abrutissant des tavernes les intervalles de loisir que lui laissait son humble métier.

Jean van Beethoven avait vingt-sept ans, en 1767, lorsqu'il se maria avec une jeune veuve, Marie-Madeleine Leym, née Keferich. C'était la fille d'un chef cuisinier d'Ehrenbreitstein : son premier mari, qu'elle avait épousé à dix-sept ans et qui était mort deux ans après, avait été valet de chambre de l'électeur de Trèves. Au moment de son second mariage, elle avait vingt et un ans : elle en avait vingt-quatre lorsqu'elle mit au monde, en 1774, son fils Louis. Elle mourut d'une phtisie en 1787. Parmi tous les ascendans de Beethoven, c'est elle qui est, à coup sûr, la figure la plus attachante; elle seule, aussi, a exercé sur l'éducation de son fils une influence directe. « Elle a été pour moi une mère bonne et aimable, et

ma meilleure amie, » écrit Beethoven au lendemain de sa mort. Condamnée par le caractère de son mari à une existence de misère où elle s'était vite résignée, elle cachait, sous l'apparence tranquille de ses yeux bleus et de son pâle visage blond, une sensibilité profonde, un intense besoin de tendresse. Tout de suite elle s'était prise d'un affectueux respect pour le vieux maître de chapelle : c'est elle qui, longtemps après, racontait à son fils préféré, Louis, les talens et les vertus du défunt grand-père.

Tels sont les parens de Beethoven, ceux qui ont pu transmettre à l'enfant quelque chose d'eux-mêmes. Essayons de définir ce qu'il a dû à chacun d'eux, ou plutôt de noter, à leur occasion, ce qu'il y a eu d'inné et de permanent dans sa nature intime.

Tout d'abord, il faut éliminer le père, Jean van Beethoven. Pas un trait de l'âme du fils ne saurait lui être attribué. On ne retrouve chez Louis aucune trace de ses défauts : ni de son incapacité pour l'étude et de son dégoût pour le travail, ni de son penchant à la boisson, ni de son amour de l'argent facilement gagné. Et pas davantage que la nature, l'éducation n'a rapproché ces deux âmes dissemblables. Contre l'exemple de Jean, l'enfant a été gardé par la maturité précoce de sa raison, par l'exemple de sa mère, par le souvenir vivant de son grand-père. Au moral aussi bien qu'au physique, la différence est absolue : Jean a été seulement l'intermédiaire par lequel est venu à son fils quelque chose de la nature physique et morale de l'aïeul, du vieux maître de chapelle flamand.

L'influence héréditaire exercée par celui-ci est au contraire incontestable. Beethoven lui a dû le fond de son âme, de même qu'il a hérité de lui cette structure massive et nerveuse du corps, ces traits accentués, ces yeux mobiles et maints autres détails de physionomie que le père n'avait pas et que nous fait voir un portrait du vieux Louis.

La ressemblance de Beethoven avec son grand-père nous amène tout d'abord à penser que Beethoven n'a pas été un pur Allemand comme les autres compositeurs de son pays : il avait en lui une forte dose de sang flamand. Et, de fait, lorsque l'on entre dans l'étude de sa vie et de son œuvre, il est impossible de le tenir pour un Allemand. Wagner (1) a bien pu dire qu'il avait « exprimé dans son art l'essence de l'âme allemande, » et nous l'admettons volontiers avec lui. Mais si Beethoven a dû à l'Allemagne son sentiment, la

(1) Wagner, qui n'a point cessé toute sa vie d'étudier les compositions de Beethoven, a écrit sur lui, en 1870, un livre malheureusement trop général, le seul pourtant où nous ayons rencontré une appréciation sérieuse et approfondie. Le rôle de Beethoven, d'après Wagner, aura été de *consacrer* toutes les formes musicales *en les imprégnant du génie de la musique.*

profonde émotion qu'il a traduite, il est sûr que son esprit, son caractère et son apparence extérieure le différenciaient tout à fait des hommes de sa patrie. Les compositeurs allemands, comme les peintres et les poètes, ont toujours, pour accompagner leur sentimentalité, un amour des conceptions vagues, des rêves flottans et peu formés; en même temps qu'il leur suffit de dépasser la condition de simples artisans pour qu'aussitôt ils éprouvent le besoin d'introduire dans leur art un nuageux symbolisme. Rien de pareil chez Beethoven : l'effort de son génie s'est sans cesse dirigé vers l'expression très précise. Dès le début, il cherchait à sentir avec le plus de netteté possible, à se rendre un compte scrupuleux de ses émotions; dans ses dernières œuvres, la musique est véritablement devenue une langue, et une langue où tous les mots inutiles, tous les artifices de simple agrément, ont été éliminés pour laisser place à la traduction rigoureuse d'émotions infiniment nuancées. Lecteur assidu des philosophes et des poètes, épris des chefs-d'œuvre de la littérature classique et des plus hauts problèmes métaphysiques, il n'a jamais laissé le symbolisme pénétrer dans son art. Avec une netteté que les Allemands ne connaissent guère et qui était chez lui naturelle et instinctive, il a marché toujours vers un but très défini de simplification des moyens et de complication de l'effet. Que l'on compare un de ses *lieds*, — je ne dis pas avec les mélodies purement allemandes de Schumann et de Wagner, — mais avec un air de Bach ou de Mozart : on voit de suite que, si les sentimens sont les mêmes, ils sont débarrassés ici de cette ombre indécise de rêve qui leur donne, chez ces musiciens, un cachet local si marqué : ils sont saisis dans leur essence et directement exprimés.

La distinction s'aperçoit mieux encore si l'on sort de la musique pour considérer les traits généraux de l'intelligence et du caractère. L'esprit de Beethoven était d'une lucidité et d'une pénétration extraordinaires. Rien d'instructif, à ce point de vue, comme les passages de ses lettres où il parle de son amour, ou de son amitié, ou de ses affections de famille : toujours des sentimens très violens, mais formulés avec une extrême précision. Sa conversation était vive, heurtée, pleine d'imprévu et d'ironie. Sa démarche saccadée, son humeur changeante et brusque, tout cela ne rappelle en rien la nature allemande. C'est que Beethoven, né en Allemagne, était resté Flamand sous le rapport intellectuel et moral.

Il avait du Flamand un premier trait caractéristique : une grande justesse de sensation. Il racontait lui-même que, jusqu'au moment de sa surdité, son ouïe était d'une délicatesse exceptionnelle et que, dès l'enfance, il souffrait à entendre une note fausse ou un instrument mal accordé. Il faut bien, du reste, qu'il ait eu l'oreille très

fine pour que la surdité, qui lui est venue à trente ans, ne l'ait pas empêché de composer et de chercher sans cesse à perfectionner la technique de son art. Qu'on ne l'oublie pas, Beethoven commençait à être sourd lorsqu'il a écrit sa première symphonie, et il n'avait pas entendu un orchestre depuis des années lorsqu'il imagina, avec la symphonie en *fa*, une orchestration nouvelle, la plus sonore et la plus fondue qui soit. Il semble de même que, avant le temps où son art et sa condition de vie lui en ont fait perdre toute notion, Beethoven ait eu une perception très délicate des apparences visuelles. Son amour pour la nature, qui n'avait rien de lyrique et de romanesque, mais était chez lui un besoin des yeux, son goût naturel pour certaines couleurs, tout cela achève de montrer qu'il était de ce pays des peintres et des instrumentistes, de cette Flandre qui nous a laissé un art uniquement fait de sensations justes et précises.

La Flandre a encore communiqué à Beethoven son sage bon sens : c'est elle qui l'a préservé des écarts où auraient pu l'entraîner son isolement et les méditations philosophiques qu'il aimait. C'est elle qui lui a donné, d'instinct, cette direction artistique si simple et si forte, d'où rien par la suite ne l'a pu départir. C'est à elle que Beethoven a dû la faculté de jugement qui apparaît dans ses lettres, dans ses conversations, qui l'a mis à même, illettré qu'il était, d'aborder les questions les plus hautes et les œuvres les plus abstruses. La façon dont il a compris le côté musical de *Fidelio*, plus tard l'histoire de ses travaux pour la Messe en *ré*, attestent encore la native sagesse d'un esprit lucide, raisonnable, marchant droit aux choses nécessaires.

Enfin nous croyons que Beethoven doit à son origine flamande le goût qu'il a toujours eu des grandes compositions bien solides, ce goût qui donne à chacune de ses œuvres un aspect de saine puissance. C'est le trait d'une race sanguine et pleine de bon sens : il était déjà dans l'âme des Van Eyck : il a triomphé dans le génie de Rubens, — encore un Flamand né en Allemagne ; — il a fait plus tard, hélas! les Wiertz et les Peter Benoît. Pour être infiniment plus nuancée et plus exempte d'artifices, l'œuvre de Beethoven rappelle d'ailleurs par plus d'un point l'œuvre immortelle de Rubens : elle en a l'entrain fougueux, la robuste verdeur, l'intense vie, et, somme toute, la joie héroïque.

C'est plus spécialement à l'influence personnelle de son grand-père que Beethoven a dû l'énergie de l'âme qui l'a soutenu dans son enfance contre la misère et les chagrins de toute sorte, qui plus tard lui a permis de continuer son chemin à travers les infirmités, les maladies, l'abandon et la pauvreté. Ses manières brusques et

impérieuses, sa promptitude de décision, sa rigueur pour maintenir sa volonté, autant de qualités que le vieux Beethoven a léguées à son petit-fils. Ajoutons-y ce sentiment farouche du devoir qui a toujours rendu Beethoven si sévère pour les moindres infractions à la morale naturelle. On sait qu'il s'est fâché avec un de ses amis parce qu'il le soupçonnait d'aimer une femme mariée : la plupart de ses brouilles ont été motivées par des raisons analogues, où son intérêt personnel n'avait aucune part.

A sa mère, Beethoven a été redevable de ce qui a fait son génie, et que le sang flamand ne pouvait lui donner : l'intense émotion, le sentiment musical. La pauvre Marie-Madeleine, avec son teint pâle et ses cheveux blonds, n'a pas été en vain une femme « souffrante et sensible, » comme la définit une personne qui l'a connue. Par elle est venue à son fils une faculté d'éprouver les émotions, de voir le monde sous un aspect sentimental et passionné. Avec sa haute raison et tout son bon sens, Beethoven n'a jamais cessé d'être fortement ému. Jamais il n'a pu rester indifférent à quoi que ce soit : l'univers se divisait pour lui en choses qu'il adorait et en choses qu'il exécrait. Les témoins de sa vie ne l'ont jamais connu « sans un violent amour au cœur. » C'est à l'union exceptionnelle de cette profonde sensibilité allemande et de la justesse de l'esprit flamand que Beethoven a dû de pouvoir traduire avec une précision extraordinaire les sentimens les plus intimes et les plus pathétiques.

Enfin, si les qualités que lui avaient transmises son grand-père et sa mère se sont trouvées, chez Beethoven, poussées hors des limites ordinaires, et ainsi promues à un degré génial, peut-être la cause en a-t-elle été à l'élément de folie, tout au moins de maladie intellectuelle, que représente, dans la série des ascendans, la grand'mère, Maria-Josepha Poll? Peut-être a-t-il fallu ce germe morbide pour donner au compositeur son extrême nervosité, le côté excentrique et singulier de sa nature? Certes, jamais un artiste n'a été moins fou, ou si l'on veut moins malade, que Beethoven : son œuvre est l'expression dernière de la santé morale. Mais c'est la santé d'un être différent de nous, puisant sa joie et sa douleur à des sources trop profondes, et qui nous sont inconnues.

Les vices du caractère de Beethoven proviennent-ils de la même influence? Doit-il à sa grand'mère son humeur changeante, ses subits accès de passion, ses alternatives inexplicables de folle gaîté et de découragement, maints autres défauts pareils qui ont souvent contribué à aigrir sa vie? Mais il est temps d'en finir avec les hypothèses, et de voir à l'épreuve des faits de l'existence l'âme d'artiste ainsi constituée.

II.

On sait relativement peu de chose des premières années de Beethoven. Dans la sombre maison de la Bonngasse où il était né, il reçut les soins dévoués de sa mère, qui, un an auparavant, avait perdu son premier enfant, et qui ne devait jamais cesser d'avoir pour son Louis une préférence passionnée. Jusqu'à sa troisième année, l'enfant fut encore choyé par son grand-père, le maître de chapelle, qui demeurait dans la même rue. Souvent on voyait le vieillard promener son petit-fils à travers les rues de la ville, vêtu d'un beau manteau rouge et la perruque bien poudrée.

La mort du vieux Louis, en 1773, fut pour la famille un coup terrible. Jean se trouvait réduit à sa petite pension de chanteur et au faible produit de quelques leçons. Il reprenait ses anciennes habitudes de cabaret, laissant à sa pauvre femme, enceinte de nouveau, tous les soucis du ménage. Pendant l'année qui suivit, l'enfant vécut en tête-à-tête avec sa mère. Il l'écoutait raconter les souvenirs de sa jeunesse, les voyages qu'elle avait faits jadis avec la cour de l'électeur de Trèves, ou bien la belle vie et les hautes vertus de l'aïeul vénéré. Il apprenait d'elle les élémens de la religion catholique. Le soir la maison tout entière résonnait du bruit des violons et des clavecins ; au-dessus, au-dessous, en face des Beethoven, demeuraient des chanteurs, des professeurs de piano, des virtuoses. L'oreille du petit Louis s'imprégnait de musique et son cœur s'ouvrait avec une tendresse plus émue aux douces légendes et chansons du Rhin que sa mère lui redisait.

En 1774, la famille s'installait dans une maison sur le Dreieck, où Marie-Madeleine mettait au monde son fils Gaspard-Antoine ; et, en 1776, un nouveau déménagement transportait la famille Beethoven dans une maison de la Rheingasse, appartenant au boulanger Fischer. C'est là que naissait, la même année, un troisième fils, Nicolas-Jean.

Frappé sans doute des précoces dispositions de son aîné, le père décidait d'en faire un musicien. Il espérait que la protection de l'Électeur vaudrait bientôt à l'enfant un subside, ou quelque emploi bien rémunéré. Aussi, dès l'âge de cinq ans, Louis se mit-il, sous la direction de son père, à étudier simultanément le piano et le violon. Comme il était indispensable d'avancer très vite, on le forçait de passer tous les jours plusieurs heures consécutives à répéter de fastidieux exercices. Il avait beau pleurer, résister, se débattre : il lui fallait se mettre devant son instrument, avec défense de se relever avant que la leçon ne fût apprise. Il ne

semble pourtant pas que, sauf cette discipline rigoureuse, son père se soit jamais montré bien cruel envers lui. Il le condamnait à ressasser des gammes et des arpèges, il lui interdisait toute improvisation ; mais il ne l'empêchait nullement de s'amuser, le travail fini. Le petit Louis allait jouer dans le sable du Schlossgarten avec ses frères et des enfans de son âge ; il faisait de lointaines promenades au bord du Rhin ; ou bien encore il se livrait, dans la cour de la maison, à d'interminables parties de balançoire, en compagnie des petits Fischer.

Il avait sept ans lorsque son père s'avisa enfin qu'il lui fallait savoir autre chose que la musique. On le mit à l'école dans un pensionnat élémentaire, puis dans une autre pension où les enfans se préparaient à passer l'examen d'admission du gymnase ou lycée. Beethoven resta dans cette école, — en qualité d'externe, — jusqu'à douze ans. Il s'y rendait tous les jours de sept heures à onze, et d'une heure et demie à sept. On lui apprenait à lire, à écrire ; on lui enseignait les rudimens du latin ; mais surtout on lui faisait étudier le catéchisme en vue de sa première communion. Les leçons s'accompagnaient d'une discipline très sévère, et la vie de l'enfant devenait réellement très dure, d'autant plus que, sitôt revenu chez lui, il devait se remettre à ses exercices détestés.

En 1779, le père de Beethoven, toujours préoccupé de hâter l'éducation musicale de son fils, lui donna un nouveau professeur, Tobias Pfeiffer, le ténor du théâtre, qui demeurait dans la même maison. C'était un assez bon musicien, mais ivrogne, lui aussi, et d'une irrégularité qui souvent forçait l'enfant à se relever la nuit pour prendre une leçon qu'il n'avait pu recevoir dans la journée. Cet enseignement dura peu : moins d'un an après, Pfeiffer quittait Bonn, et Beethoven passait aux mains d'un vieil organiste flamand, van der Eeden, ami de son défunt grand-père (1780).

Tels sont les faits principaux des dix premières années de la vie de Beethoven : il est facile de se représenter l'influence qu'ils ont dû exercer sur le développement de sa nature morale.

D'un caractère tendre et sentimental, l'enfant s'attachait profondément à sa mère, à son grand-père, qu'il voyait si empressés autour de lui. A la mort du vieillard, Mme van Beethoven, sentant l'isolement où la laissait son mari, et l'impossibilité de compter sur lui pour soutenir une famille qui menaçait de s'accroître encore, habitua son petit Louis à se considérer comme le futur chef de la maison : elle lui donnait ce sentiment de responsabilité qui ne devait plus le quitter, et dont ses frères, plus tard, devaient souvent tirer profit. Dans les longues journées qu'elle passait en tête-à-tête avec son fils, elle lui confiait les embarras de la si-

tuation, le manque d'argent, l'augmentation des charges : et l'enfant y acquérait un sérieux précoce que fortifiait encore, quelque temps après, la nécessité où le mettait son père de faire de rapides progrès en musique. Les exercices continuels de piano et de violon, l'école, qui prenait le reste de la journée, tout cela explique l'allure silencieuse et réservée qu'ont notée tous les témoins de ces premières années de Beethoven. On ne le voyait pas, dans l'intervalle des classes, prendre part aux jeux de ses camarades : il restait à l'écart, passait la plupart de ses momens libres à s'amuser seul. Il se sentait séparé de ses insoucians compagnons d'études par sa situation, par les devoirs qui pesaient sur lui et le rôle qu'il jouait dans sa famille. Peut-être aussi était-ce un sentiment de honte qui l'empêchait d'épancher au dehors sa gaîté d'enfant : il avait une nature fière et hautaine, qui devait lui permettre, plus tard, de se trouver tout de suite à l'aise dans les sociétés les plus aristocratiques, et de s'y imposer avec tous ses caprices. Il est sûr en tout cas que cette attitude renfrognée du petit écolier n'était pas l'effet d'une humeur sombre et chagrine : il lui suffit de se sentir plus libre, dès sa quinzième année, pour reprendre tout le joyeux entrain de son âge. En revanche, il ne devait pas quitter le besoin d'indépendance et de spontanéité qu'avaient fait naître en lui ces années de sujétion : il devait toujours garder aussi son ardent attachement pour sa famille, et la conscience d'avoir à soutenir les siens, à travers la vie. C'est ainsi que, somme toute, l'enfance de Beethoven ne lui a pas été funeste : elle n'altéra en rien sa bonté native ; elle mûrit de bonne heure sa faculté de sentir ; elle lui donna la notion de la gravité de sa tâche et de sa dignité personnelle.

Au point de vue intellectuel, ces premières années ne paraissent pas avoir eu d'aussi heureuses conséquences. La mère de Beethoven l'avait instruit du catéchisme et de la sévère morale qui resta toujours son dogme essentiel ; mais la pauvre femme ne pouvait lui enseigner autre chose, et il n'apprit absolument rien à l'école où il alla. Ni la grammaire, ni l'orthographe, ni l'arithmétique ne lui furent jamais révélées : il parvint à lire couramment, à écrire d'une façon à peu près lisible, voilà tout. Encore son écriture devait-elle, par la suite, cesser tout à fait d'être déchiffrable, sans que son orthographe et la construction de ses phrases soient devenues moins fantaisistes. Cette insuffisance de connaissances premières dont Beethoven ne s'est jamais consolé, n'a pas eu pourtant de trop funestes conséquences : et peut-être le sérieux préjudice qu'elle lui a causé s'est-il trouvé racheté par certains avantages. Peut-être est-ce pour n'avoir pas fréquenté trop tôt les

auteurs classiques qu'il a pu recevoir d'eux, à vingt ans, lorsqu'enfin il les a rencontrés, une empreinte profonde et ineffaçable, et s'y attacher tout de suite avec un enthousiasme plein de jugement. L'éducation classique ne doit pas servir à donner des connaissances, mais à façonner des esprits capables de connaître et de créer. Par une singulière grâce de sa nature, où se sont jointes encore les circonstances de sa vie d'enfant, l'esprit de Beethoven s'est d'avance trouvé façonné et mûri : viennent les connaissances, tout à l'heure, il saura y faire le choix le plus sage, et en tirer le plus intelligent parti.

Beethoven ne fut instruit que dans une seule chose, la musique. Il est difficile de savoir exactement à quel point il profita des leçons de son père et de son professeur Pfeiffer : on peut du moins présumer que son éducation se borna à des exercices tout mécaniques, que son talent de violoniste apparut dès lors très médiocre, et que sa première étude du piano lui acquit seulement l'agilité des poignets et la souplesse des doigts. Mais sitôt qu'il eut vaincu les premières résistances, cette musique qu'il entendait pratiquer tout autour de lui, et qu'il s'habituait à considérer comme l'unique objet de sa vie, il est vraisemblable qu'elle accapara toutes les forces vives de son esprit. A son insu, elle trouva en lui une résonance profonde, qui l'empêcha de tirer un parti bien excellent des leçons purement techniques qu'on lui donnait. Par un trait qui se rencontre à chaque pas de son histoire, il prit, dans la défense même qui lui en était faite, un désir plus violent de composer de la musique et de sacrifier l'assouplissement de son doigté à la libre expression de ses sentimens intérieurs. Son père lui interdisait d'improviser, de songer à autre chose qu'à ses exercices. Un soir que l'enfant avait à montrer ce qu'il avait appris dans la journée, il se met à jouer un morceau de sa composition : « Écoute cela, dit-il, n'est-ce pas joli? » Le père refuse d'entendre, et le rappelle à son devoir. Mais le lendemain Louis ne put s'empêcher de recommencer : « Écoute ceci, dit-il, cette fois, c'est vraiment joli. » Il se promenait au bord du Rhin en rêvant des chansons. Ou bien il s'asseyait dans sa petite chambre et regardait fixement devant lui ; et lorsque la fille du boulanger, après l'avoir appelé longtemps, parvenait enfin à le faire sortir de sa méditation, l'enfant lui expliquait « qu'il avait pensé à une chose de musique si belle, qu'il en était tout heureux (1). »

(1) La source où nous prenons ces trois anecdotes est, par exception, assez peu sûre : ce sont les *Souvenirs* de l'illettré Fischer, le fils du boulanger de la Rheingasse, rédigés en 1857. Il nous semble pourtant que les traits cités, et deux ou trois autres, se distinguent des informes bavardages qui les entourent, dans le manuscrit de Fis-

III.

Van der Eeden, qui, en 1780, fut chargé, ou plutôt se chargea d'apprendre l'orgue au petit Louis, était un digne bourgeois flamand, organiste très habile. Il donna à son élève d'excellens conseils, lui apprit à se tenir droit devant son instrument, à garder ses mains en repos pendant que travaillaient les doigts. Le père, d'autre part, ne cessait d'encourager son fils à profiter de cette étude nouvelle : il espérait que, à défaut d'une brillante carrière de pianiste, le jeune homme obtiendrait un jour la succession, ou tout au moins la suppléance, de l'organiste de la cour.

L'enseignement de van der Eeden eut d'ailleurs des résultats très heureux pour le développement artistique de Beethoven. C'était la première fois qu'il avait affaire à un maître affectueux, attentif, préoccupé de l'art plus que du métier. Et puis de quel prix dut être ce premier contact avec l'orgue, pour un enfant impatient d'improviser, de donner une forme musicale à ses naïfs sentimens! Sous l'influence de l'orgue, des œuvres qu'il y entendait et jouait, Beethoven se sentit plus vivement porté à la composition. On raconte qu'à la mort d'un consul anglais qui avait rendu maints services à ses parens, il présenta au maître de chapelle Luchesi une cantate funèbre qu'il avait écrite pour la circonstance. Luchesi la lut, mais il avoua à l'enfant qu'il n'y avait rien compris, et qu'il était par suite hors d'état d'en corriger les fautes.

Arriva-t-il à Van der Eeden de complimenter Jean van Beethoven sur les rapides progrès et le génie naissant de son fils? Toujours est-il que, en 1781, Beethoven reçut l'ordre de commencer sa carrière d'enfant prodige. Il fut envoyé en Belgique et en Hollande, avec sa mère : il donna des concerts, joua dans les salons, et revint à Bonn quelques mois après, sans rapporter assez de gloire pour encourager beaucoup son père à lui faire continuer ces tournées. Le seul résultat de ce voyage en Hollande fut le rajeunissement de l'enfant : il était petit, et avait un air souffreteux qui n'indiquait aucun âge précis. Son père résolut de lui ôter d'abord un an, puis deux. Il le fit présenter en Hollande comme âgé de dix ans, alors qu'il en avait onze : et c'est encore dix ans qu'il fit mettre sur le premier morceau publié par son fils, alors que celui-ci allait en avoir douze. Dès ce moment, toutes les indications d'âge

cher, par un ton plus net et plus sincère. Il est d'ailleurs certain que la sœur de ce Fischer (Cécile), morte en 1845, a été l'amie et la camarade de jeux du petit Beethoven.

de Bethoven doivent être rectifiées. Lui-même, avec son indifférence pour les détails pratiques et son ignorance des chiffres, vécut jusqu'à la fin sans savoir exactement son âge.

La tournée n'ayant pas réussi, le père revint à sa première idée : son fils serait organiste. Malheureusement van der Eeden, après cinquante ans de service, dut abandonner son poste en 1781, trop tôt pour que l'on pût songer à le remplacer par son petit élève. La place du vieux Flamand fut prise par un compositeur de grand mérite, Chrétien Neefe, et c'est à ce nouveau maître que fut confiée la suite de l'éducation musicale de Beethoven.

Neefe était encore jeune. Il était né en 1748, à Chemnitz, en Saxe. D'abord chanteur, il avait étudié la composition auprès d'Adam Hiller, auteur d'opéras alors très renommé. Il avait ensuite dirigé plusieurs orchestres de théâtre, et il était lui-même devenu une des notabilités musicales de l'Allemagne à l'époque où il arriva à Bonn. C'était de plus un excellent homme, plein de méfiance pour son talent propre, plein d'enthousiasme pour l'art. Son éducation littéraire était relativement soignée. Les correspondances qu'il envoyait au *Cramer's Magazin,* un peu verbeuses, n'en sont pas moins pleines de sens et de jugement. Un tel professeur était l'homme qu'il fallait pour tirer parti du génie de Beethoven.

Tout de suite il se mit à l'aimer. Il lui donna pendant plusieurs années des leçons gratuites de piano, d'orgue, d'harmonie et de contrepoint. Dans les premiers mois de 1784, il le fit nommer organiste adjoint, charge modeste et point du tout rétribuée, mais qui constituait pour lui le stage d'essai requis alors à l'entrée de toute fonction officielle. La même année, il obtint de l'électeur, pour son élève, une pension de 150 florins ; il le fit nommer aussi pianiste-accompagnateur du théâtre. L'emploi était difficile et pénible : il fallait accompagner les acteurs pendant les répétitions, les diriger au besoin. Mais enfin c'était de l'argent, et le petit Louis avait hâte de pouvoir se rendre utile à ses parens. La situation de ceux-ci devenait de plus en plus précaire : le père avait perdu sa voix et n'était gardé dans la chapelle électorale que par faveur; la mère, désespérée de la mort d'un fils, avait encore à se débattre parmi les plus grands embarras matériels. Le fils aîné eut la joie d'apporter dans sa famille un peu de repos et de bien-être. En vérité, ses journées étaient dures, plus dures encore que celles où il faisait trois heures d'exercices en revenant de l'école. L'orgue d'abord lui prenait beaucoup de temps : il fallait suivre les messes et vêpres, les saluts, et assister aux innombrables répétitions des chanteurs. Puis c'était le théâtre, où il fallait rester des après-

midi entières à déchiffrer les basses dans des partitions, à accompagner les solistes et les chœurs. Aux momens de loisir, Beethoven allait chercher Neefe, qui cultivait son jardin dans un faubourg de la ville : on revenait à Bonn et la leçon commençait : à peine s'il restait du temps à l'enfant pour préparer ses exercices de toute sorte.

N'importe, c'était pour lui une vie active. Il se rendait utile, il se sentait pris au sérieux, et il en était résulté dans son âme comme une première éclaircie de gaîté. Malgré l'extrême sévérité de Neefe, qui ne manquait pas une occasion de le rappeler à la modestie et le raillait sans scrupule, il s'attachait à lui et lui savait gré de ses leçons. Aussi bien, son attachement et sa reconnaissance étaient des plus mérités : c'est à l'enseignement de Neefe qu'il doit d'avoir pu faire fructifier ses dons naturels, et toutes les directions musicales qu'il reçut plus tard n'étaient faites que pour contrarier et atténuer l'excellent effet de celle-là.

Dans un fragment de sa *Correspondance* qui a été souvent publié, Neefe nous fait connaître lui-même le programme des choses qu'il apprenait à son élève. « Louis van Beethoven, écrit-il en 1782, joue du piano très vite et avec une grande force, déchiffre parfaitement, et, pour tout dire d'un mot, il joue en grande partie le *Clavecin bien tempéré* de J.-S. Bach, que M. Neefe lui a mis entre les mains. M. Neefe lui a aussi donné, à ses instans de loisir, quelques notions d'harmonie, et maintenant il l'exerce dans la composition. »

Les progrès de Beethoven dans l'étude du piano avaient été en effet très rapides. Les exercices qu'il avait joués si longtemps, en assouplissant ses doigts, lui avaient donné une extrême agilité et un extrême brio. Le *Clavecin bien tempéré* et les sonates de Philippe-Emmanuel Bach l'avaient habitué à la polyphonie, le forçant à marquer les diverses parties avec les intonations convenables. Malheureusement rien de tout cela ne pouvait lui apprendre à jouer d'une façon delicate et légère, et il ne semble pas que les leçons de Neefe soient parvenues à lui donner toutes les qualités d'un pianiste accompli. Son jeu, à cette époque, était précis, plein de force et de vie, mais toujours empreint d'une certaine dureté (1). La lecture à vue, en revanche, sans doute sous l'influence des fonctions

(1) La musique, pour Beethoven, a toujours consisté uniquement dans l'expression. « Lorsque, en jouant du piano, raconte son élève Ries, je manquais une note, etc., il ne disait rien; mais si j'omettais de faire un *crescendo*, de marquer une expression, ou si j'altérais le caractère d'un morceau, il se mettait en fureur : il disait que le premier cas était un accident négligeable, tandis que le second dénotait un manque de sentiment. »

qu'il remplissait au théâtre, était devenue chez lui d'une rare perfection : il déchiffrait avec une aisance inouïe et réduisait tout de suite au piano les partitions les plus compliquées. Enfin, Beethoven commençait déjà dès lors à montrer ce singulier génie d'improvisation qui devait plus tard plonger dans l'étonnement les plus prévenus et les plus hostiles de ses auditeurs.

Rien n'empêche de penser que Beethoven n'ait été, aussi, un excellent organiste. Il adorait l'orgue : il ne pouvait passer devant une église, dans ses fréquentes promenades aux environs de Bonn, sans vouloir entrer et monter à l'orgue. Là encore, sans doute, il se livrait de préférence à l'improvisation. Il n'a guère écrit de morceaux d'orgue, dans la suite de sa vie : mais le rôle qu'il a donné à cet instrument dans sa *Messe en ré* suffirait à prouver combien il était resté au courant de ses ressources et de ses avantages.

Le père de Beethoven n'avait jamais songé à faire de son fils un compositeur : il jugeait suffisant qu'il apprît l'orgue, pour devenir organiste, et le piano, pour donner des concerts ou tout au moins des leçons. C'est Neefe qui, peut-être à la demande de l'enfant, eut l'idée de lui enseigner l'harmonie : elle était indispensable à un bon organiste, et puis Neefe n'était pas fâché de régler et d'assagir le flot impétueux d'idées musicales qu'il sentait chez son élève. L'harmonie dont il l'instruisait « à ses instans de loisir » comprenait, avant tout, la lecture des basses chiffrées, science dont Beethoven, en sa qualité de pianiste accompagnateur, avait un besoin tout particulier. Il lui expliquait les divers accords et leurs relations, d'après le système, alors en faveur, de la *basse fondamentale*. Les principes d'harmonie de Neefe avaient d'ailleurs, comme ceux de son maître Hiller et de son auteur préféré Kirnberger, des indulgences généralement peu admises, et dont son élève ne devait jamais cesser de se souvenir. C'est ainsi que Beethoven, à toutes les époques de sa vie, s'est permis de redoubler librement des notes prolongées.

Après la science des accords venait la science du développement. Neefe montrait à son élève le moyen d'étendre un motif, de moduler; il lui faisait faire, suivant la mode du temps, des *cycles*, ou promenades d'un chant à travers tous les tons; et il semble bien que les deux *Préludes dans tous les tons majeurs*, op. 39, aient été des exercices imposés à Beethoven par son professeur. Les modulations y sont correctes et assez variées, se faisant tantôt par voie chromatique, tantôt par voie diatonique : et souvent une série d'accords imprévus viennent donner à ces devoirs d'écolier une ampleur déjà toute lyrique.

A l'harmonie, Neefe joignait les élémens du contrepoint. Partisan de la méthode du *chant pur,* qui consistait à donner pour matière au contrepoint des motifs librement pris dans les tons de la gamme, il exerçait son élève à faire marcher des parties dans un mouvement semblable ou contraire, à faire imiter par une partie le chant énoncé par une autre, à essayer les imitations spéciales que commandent les genres du canon et de la fugue.

Voilà ce que Neefe apprenait à Beethoven; et il semble que cette science du contrepoint ne déplaisait pas au jeune musicien, car chacune des œuvres qui nous sont restées de cette époque témoigne d'un nouvel effort à introduire dans son tissu musical une polyphonie plus réelle.

Ce goût marqué pour le contrepoint n'est pas cependant sans nous surprendre un peu chez un élève de Neefe. Celui-ci était un maître sévère, nous l'avons dit : mais sa sévérité devait porter avant tout sur les leçons régulières de piano et d'orgue, et puis elle tendait principalement à corriger l'enfant de ce qu'il y avait en lui de présomptueux et d'indocile. Pour les principes mêmes de l'art, au contraire, Neefe était un homme de son temps : il respectait infiniment Bach, Hændel, les saintes règles du contrepoint et de la fugue; mais il leur préférait un développement plus facile, sinon plus libre, les règles alors en faveur de la sonate, toute cette gracieuse architecture de petites phrases délicatement nuancées, ramenées dans des tons déterminés, à des intervalles déterminés, avec les petites demi-conclusions, les cadences, etc.; ce genre que Philippe-Emmanuel Bach avait inauguré avec son aimable génie, et que Haydn, Mozart, tant d'autres, s'étaient mis à pratiquer sous forme de sonates, duos, trios, quatuors, symphonies, etc. Aussi Neefe ne manquait-il pas de mettre plus de goût à ces conventions qu'à celles du vieux contrepoint rigoureux, qu'il se croyait pourtant obligé d'enseigner. Et il n'est pas impossible que Beethoven se soit attaché d'autant plus vivement à ces règles du contrepoint qu'il les voyait dédaignées par son professeur. Il devait garder jusqu'au bout une nature indépendante et rétive, impatiente de tout conseil : Haydn, Albrechtsberger, allaient bientôt en faire l'expérience. Il suffit qu'Albrechtsberger, avec sa méthode du *cantus firmus* et la rigueur scolastique de ses principes, ait voulu le forcer à un contrepoint serré, pour que toutes ses œuvres témoignent, dès ce moment, d'un dédain croissant pour le contrepoint : jusqu'au moment où, vers 1808, il se vit obligé d'enseigner lui-même les élémens de la composition, et y trouva une occasion de revoir et de comprendre dans leur essence profonde ces règles que ses maîtres viennois lui avaient rendues odieuses.

Notre hypothèse relative à l'enseignement de Neefe est d'autant

plus probable que, si les premières compositions de Beethoven attestent un goût marqué du contrepoint, elles prouvent aussi une connaissance très insuffisante des règles de ce contrepoint. Les fautes abondent, non-seulement dans la fugue à deux voix écrite à douze ans, et qui débute (dès la cinquième mesure) par une quarte impardonnable, mais aussi dans l'octette op. 103 et les *Variations sur l'ariette de Righini*, deux ouvrages composés dans la dernière année du séjour à Bonn. Haydn, lorsqu'il vit Beethoven à Vienne, en 1792, jugea qu'il avait tout à apprendre (1). Son maître Neefe lui avait donné l'amour d'une science qu'il lui enseignait comme à contre-cœur et sans la moindre rigueur technique.

Mais il est un point plus important par où Neefe a exercé sur son élève une influence salutaire et durable. S'il ne lui a pas appris les règles de son art, il lui en a clairement révélé la nature et le but. Il a avoué lui-même, dans un de ses écrits, « qu'il avait toujours mis au-dessus des ouvrages techniques et formels ceux où l'art était rattaché à son fondement psychologique. » Il disait ailleurs « que le génie ne doit jamais être opprimé sous les règles, surtout lorsqu'il puise aux sources de l'émotion intérieure. » Enfin, il se vantait de ne jamais mettre de la musique sur un poème avant de l'avoir pénétré à fond, appris par cœur, soigneusement déclamé et prosodié. On peut se figurer dès lors les principes esthétiques qu'il enseignait et qui, cette fois, ne manquaient pas de séduire son jeune élève, étant l'expression du plus intime besoin de son âme. Il lui disait que la musique doit avoir pour but, non point de prouver la science ni l'adresse du musicien, et point seulement non plus de flatter agréablement l'oreille ; mais qu'elle était destinée à traduire les sentimens, comme la parole les idées. Cette conception de la musique a toujours existé plus ou moins nettement dans l'esprit des grands musiciens. Depuis les Grecs, qui affectaient à chaque ordre d'émotion un mode particulier, jusqu'à Gluck, qui essayait de faire des expressions musicales un véritable vocabulaire, tous avaient pris pour mesure de la valeur de leurs ouvrages le degré de sentiment qui s'y trouvait traduit. Mais, chez la plupart des prédécesseurs et des contemporains de Beethoven, cette notion s'était obscurcie et s'était vue sacrifiée, dans la pratique, au désir d'amuser un auditoire d'amateurs. Neefe, comme on a pu en juger, se rendait un compte plus précis de la destination de son art, et Beethoven a dû trouver chez lui la confirmation de son penchant naturel à faire une musique tout expressive, uniquement con-

(1) Le compositeur Schenk, qui connut Beethoven en 1792, à Vienne, le trouva « très inexpérimenté dans l'harmonie. »

sacrée à restituer les profondes émotions qui agitaient son cœur. Les exigences de son métier et de sa condition le forcèrent longtemps à mêler à cette recherche d'expression la recherche d'agrémens faciles et superficiels; mais sitôt qu'il rentra en lui-même, sous l'effet de sa surdité, il reconnut que la voie véritable était celle que lui avait montrée son maître de Bonn. Indifférent, désormais, aux questions de forme extérieure, acceptant sans embarras toutes les conventions de cadres et de genres, il s'efforça sans cesse de purifier son art par le dedans, en ôtant peu à peu tout ce qui n'était pas l'immédiate traduction de sentimens passionnés. Et loin de s'en tenir à ce travail d'épuration de la musique, comme avait fait Gluck, il y vit une occasion à noter avec plus de finesse toutes les nuances des états qu'il exprimait. Puis, lorsqu'il eut poussé son effort jusqu'à un point où nul depuis n'a su atteindre, lorsque les moindres signes de sa musique « et les pauses elles-mêmes, » comme dit Wagner, sont devenus des choses nécessaires, essentielles, reliées par un fil mystérieux et éternel, il se soucia de trouver dans cette musique sublimée les sources d'une jouissance sensuelle plus haute et plus effective que les artifices vite usés de ses prédécesseurs. Sait-on qu'il a essayé à plus de dix reprises de traduire en musique certains poèmes dont le sentiment l'attirait, qu'il a passé des années à se pénétrer des dogmes de la foi chrétienne avant d'écrire la *Messe en ré,* et qu'il se proposait, dans les derniers temps de sa vie, de noter, à l'usage de ses amis, la liste des poèmes, drames, lectures ou imaginations, qui avaient servi de point de départ à ses principaux ouvrages de musique instrumentale (1)?

Le goût de l'expression fut encore développé en lui par les œuvres qu'il connut dans ces années de l'enseignement de Neefe. Le *Clavecin bien tempéré* lui donnait des modèles merveilleux d'une expression solidement maintenue sous les plus subtils agencemens de la forme; les œuvres de Philippe-Emmanuel Bach lui apprenaient à traduire, dans un langage simple et large, de simples et larges émotions. Haydn, — qu'il paraît avoir alors spécialement pratiqué, — lui révélait des sentimens plus délicats et plus élégans que ne les lui fournissait d'abord sa nature un peu rude. Mais c'est surtout au théâtre que se faisait son éducation musi-

(1) « Beethoven, dit Ries, se donnait toujours un sujet dans ses compositions, bien qu'il ne cessât jamais de rire et de s'indigner des *Peintures musicales.* » Il n'était pas moins ennemi de ce qu'on nomme aujourd'hui la *musique à programme.* Sa musique avait un programme, mais tout de *sentimens,* et non d'événemens ou d'actions. Qu'on se rappelle, au surplus, sa note en tête de la *Symphonie pastorale* . « expression des sentimens, et non pas peinture. »

cale : il s'y imprégnait des chefs-d'œuvre de la musique tout expressive de Gluck, de Salieri, de Mozart et des maîtres du vieil opéra comique français.

Il nous reste à dire quelques mots des œuvres qu'il produisit pendant cette période de sa jeunesse. Quelques mots suffiront d'autant plus qu'un simple coup d'œil jeté sur ces ouvrages, les *Variations sur la marche de Dressler,* les *trois Sonates dédiées à l'archevêque de Cologne,* le *Rondo en la majeur,* montre assez leur insignifiance. Aucun de ces ouvrages n'offre le moindre rapport ni avec l'enseignement que recevait le jeune homme lors de leur publication, ni avec ce que l'on peut conjecturer de sa nature et de ses tendances. Les Variations sont la nullité même, vides de la moindre recherche de forme ou d'expression. Les sonates, correctement imitées de Haydn, manquent d'originalité non moins que d'agrément. Il y a bien, dans le début de la seconde, une tendance à entremêler des sentimens opposés, et, dans le finale, un motif d'allure assez franche, avec quelques imitations aimables. Mais, en somme, rien de tout cela n'a une valeur quelconque, et il ne convient pas d'en donner pour seule raison les treize ans de l'auteur, si l'on songe que cet enfant de treize ans avait étudié le contrepoint, qu'il était organiste, qu'il avait une maturité d'esprit au-dessus de son âge ; enfin, qu'il avait une âme d'artiste très originale. A notre avis, toutes ces œuvres, publiées sitôt composées, avec, sur la couverture, l'âge (fictif) de l'enfant et de plates dédicaces en style irréprochable, ce sont des morceaux que le père imposait à son fils, du jour où il le voyait résolu à étudier la composition. Le digne Jean voulait que cette étude profitât du moins à son fils et à lui-même, tandis que l'âge du jeune pianiste pouvait encore attirer l'attention sur lui et la rendre indulgente. Et Beethoven, sans doute aidé par Neefe, faisait cela comme un devoir. L'idée de se voir imprimé ne lui déplaisait pas : il rédigeait avec soin et prudence, soucieux d'éviter toute excentricité.

La preuve de cette hypothèse nous paraît aisée à fournir. Avant même les trois sonates, Beethoven avait composé d'autres morceaux qu'il ne destinait pas à l'impression et qui furent publiés beaucoup plus tard, bien que l'on ait conservé les manuscrits originaux datant de ces années enfantines. Ce sont, par exemple, six des *Sept Bagatelles,* op. 33, éditées en 1803 à l'insu du maître, par les soins de son frère ; c'est la *Fugue* à deux voix pour orgue, écrite en 1782 ; ce sont encore quelques motifs des trois *Quatuors* pour piano, violon, alto et violoncelle, écrits en 1785.

La Fugue est une œuvre d'enfant, gauche, incorrecte, avec de mauvaises imitations et des transitions banales : mais elle est tout

animée d'un souffle de forte vie, et plusieurs modulations contrastent avec la faiblesse de leur entourage par une étrangeté que l'on sent naturelle.

Quant aux *Bagatelles*, ce sont évidemment les compositions qui devaient attirer l'âme indépendante et naïve de l'enfant. Il se reposait des sonates et des leçons en notant comme il le sentait ses petites impressions. Chacune des six *Bagatelles* contient déjà quelque chose de lui. La première, une mélodie gracieuse et alerte, se teinte d'une sorte de mélancolie que l'on chercherait vainement dans les compositions pareilles de Haydn ou de Mozart; la seconde est un scherzo rudimentaire, mais construit comme le seront plus tard les grands scherzos, avec l'effet de redite incessante d'un motif très arrêté, très court, et qui ne prend son prix qu'à être répété. La quatrième, en *la* majeur, est toute une fantaisie : de la pédale du premier motif, Beethoven tire un chant de basse qu'il développe en quelques lignes d'une expression très ample, et lorsqu'il reprend son motif initial, c'est pour le faire passer dans toutes les parties, toujours simplifié et rendu plus précis. La basse acquiert décidément un rôle essentiel, la voici qui cesse d'être un simple accompagnement; bientôt c'est elle qui donnera le grand chant expressif, tandis que les autres parties auront à nuancer et à varier l'émotion. Enfin Beethoven se reconnaît tout entier dans la sixième des *Bagatelles* (1) : ce n'est plus, à dire vrai, un morceau, mais une simple étude, la recherche des diverses expressions qui peuvent donner les développemens d'un rythme très accentué.

Les quatuors contiennent diverses idées mélodiques tout à fait originales, dont Beethoven a tiré parti dans des ouvrages postérieurs : citons, par exemple, les pages d'un élan si robuste et si résolu qui ouvrent la première des sonates de piano, op. 2, et que Beethoven avait primitivement destinées à une symphonie.

Ainsi l'enfant, sous la direction de Neefe, ne cessait de se développer dans le sens de sa nature première; et l'on comprend que, plus tard, parvenu à la conscience de sa destinée, il ait pu écrire à son vieux professeur : « Si je deviens quelque chose dans mon art, c'est à vous que je le devrai. »

IV.

Beethoven continuait à entretenir sa famille. Son père avait vainement cherché à lui faire donner un supplément de pension,

(1) C'est celle qui porte aujourd'hui le n° 7. Le n° 6, l'admirable *Allegretto quasi Andante*, fut composé en 1800 : le manuscrit des six autres *Bagatelles*, au contraire, est daté de 1782.

mais il avait, grâce à Neefe, trouvé quelques petites leçons, et lorsque, en 1786, Mme van Beethoven mit au monde une fille, ce fut, dans la maison, une joie exempte de soucis.

Pourtant le père se rendait bien compte que l'éducation musicale de son fils n'était pas achevée : il lui manquait la consécration d'une renommée acquise au dehors, celle aussi que confère l'approbation des maîtres glorieux. De là sans doute l'idée d'envoyer le jeune homme à Vienne, où il donnerait des concerts et se présenterait au célèbre Mozart. L'électeur, sollicité de prêter son appui à ce projet, se contenta d'accorder un congé, après les fêtes de Pâques, et d'autoriser l'avance d'un trimestre de pension. Mais Louis avait grand désir de voyager : son père y voyait l'espoir d'un bénéfice, et le départ fut décidé (1787).

A Vienne, où il se trouvait sans amis et sans ressources, Beethoven ne semble pas avoir appris grand'chose. Il ne lui était resté de ce premier séjour que deux souvenirs : celui de l'empereur Joseph II, qu'il était sans doute allé voir passer dans la rue, et celui de Mozart. Encore Mozart ne fit-il guère attention au jeune pianiste de Bonn. Des enfans prodiges, il en voyait tous les jours arriver de nouveaux, Hummel, Scheidl, maints autres que sa propre destinée avait encouragés à ce talent prématuré. On dit bien qu'il fut frappé de l'improvisation de Beethoven sur un thème qu'il lui avait donné, et l'on ajoute qu'il prononça à cette occasion un mot historique, affirmant que « la postérité entendrait parler de ce jeune homme; » mais tout cela n'est guère certain, et, au surplus, ne signifie rien. Mozart, à peine remis du désespoir où l'avait plongé la mort de son père, était alors tout entier à la révolution qu'il essayait dans son art : il projetait une musique, ensemble voluptueuse et forte, utilisant toutes les règles de contrepoint pour la production d'une exquise jouissance sensuelle. Qu'aurait-il fait d'un sauvage de dix-sept ans, qui jouait beaucoup trop durement du piano et qui faisait mine de se croire au-dessus de lui, parce qu'il avait appris à bien improviser? Il ne daigna pas même jouer devant lui, lui fit quelques observations générales sur l'art de la composition et retourna à son travail.

Beethoven n'avait plus d'argent; il repartit. Il s'arrêta à Augsbourg, où il fit visite à la famille des Stein, fabricans de pianos célèbres, et où l'accueil bienveillant d'un M. de Schaden le consola un peu de son malheureux voyage. C'est grâce à M. de Schaden qu'il put continuer son chemin et revenir à Bonn.

De cruelles épreuves l'y attendaient. Sa pauvre mère était malade, tout à fait au bout de ses forces. La phtisie, qui depuis longtemps la minait, avait cette fois annoncé qu'elle n'attendrait pas plus longtemps. Et Beethoven, malade lui-même, eut à voir ago-

niser cet être qui avait été pour lui tout au monde, sa mère, son constant soutien. Il eut à la voir s'épuiser en souffrances terribles, à l'entendre se lamenter sur l'avenir de ceux qu'elle laissait derrière elle. Enfin elle mourut, le 17 juillet 1787. Beethoven crut devenir fou. C'est peu de temps après qu'il écrivit à son hôte d'Augsbourg, M. de Schaden, une lettre qu'il est impossible de ne pas citer (1) :

« Très noble et particulièrement digne ami,

« Ce que vous pensez de moi, je puis sans peine le deviner, et que vous ayez un juste fondement pour me juger à mon désavantage, je ne puis vous le défendre : mais je ne veux pas m'excuser avant de vous avoir montré les causes par où j'ose espère que mes excuses pourront vous sembler acceptables. Je dois donc vous faire savoir que, depuis que je suis parti d'Augsbourg, ma joie, et avec elle ma santé, ont commencé à cesser : plus je me rapprochais de ma patrie, plus je recevais des lettres de mon père de voyager plus vite que d'ordinaire, parce que ma mère n'était pas en bonne santé. Je me suis donc pressé aussi fort que je l'ai pu, car moi aussi j'étais bien impatient. Le désir de voir une fois encore ma mère malade mettait de côté tous les obstacles et m'aidait à surmonter les plus grandes difficultés. J'ai vu ma mère encore vivante, mais dans le plus misérable état de santé; elle était poitrinaire, et enfin elle est morte, il y a à peu près sept semaines, après avoir traversé beaucoup de souffrances de corps et d'âme. Elle a été pour moi une mère si bonne et si aimable, et ma meilleure amie. Oh ! qui donc était plus heureux que moi, lorsque je pouvais encore dire le doux nom de mère et qu'il était entendu ; et maintenant, quand puis-je le dire? aux images muettes qui lui ressemblent et que reconstitue mon imagination ! Depuis si longtemps que je suis ici, j'ai encore trouvé peu d'heures agréables; tout le temps j'ai été pris par des étouffemens et j'ai à craindre qu'il n'en sorte une phtisie. Et là-dessus vient encore la mélancolie, qui est pour moi un mal tout aussi grave que la maladie. Pensez à présent à ma situation, et j'espère obtenir votre pardon pour mon long silence. L'extraordinaire bonté et amitié que vous avez eues de me prêter à Augsbourg trois carolins, je dois vous prier d'avoir encore un peu de patience avec moi : mon voyage m'a beaucoup coûté et je n'ai ici aucun subside, pas le moindre à espérer. La destinée ici, à Bonn, est pour moi sans pitié.

(1) Nous avons essayé de rendre, par une traduction littérale, l'incorrecte singularité de ce style.

« Vous excuserez que je vous aie ici retenu si longtemps avec mon bavardage, tout cela était nécessaire pour ma justification.

« Je vous prie de ne pas me refuser dès maintenant votre digne amitié, car je ne désire rien autant que de me rendre seulement digne en quelque chose de votre amitié.

« Je suis, avec tout respect, votre obéissant serviteur et ami,

« L. van Beethoven,
« Organiste de cour du prince électeur de Cologne. »

Il semblait bien, en effet, que la destinée fût sans pitié pour le jeune musicien. Son père, désespéré comme lui, épouvanté à l'idée de se trouver seul à soutenir sa famille, rebuté dans ses demandes de secours, n'avait vu d'autre remède que de passer dehors ses jours et ses nuits. Beethoven était plus que jamais forcé de diriger la maison : il devait chercher l'argent, s'occuper du ménage, payer et surveiller la servante. Et l'année ne s'acheva pas sans le frapper d'un nouveau malheur. Sa petite sœur Marguerite, la seule qui lui restait, mourut le 25 novembre. C'était elle, sans doute, que sa mère, au lit de mort, lui avait recommandée avec le plus d'instance : c'est sur elle qu'il avait reporté son ardent besoin de tendresse. Désormais, tout était vide devant lui.

Il est vraisemblable que, dans ces noires journées, l'orgue dut être pour lui un consolateur précieux. C'est alors, peut-être, qu'il composa l'un de ses chefs-d'œuvre, un prélude en *fa* mineur, d'une facture déjà très serrée, digne, à ce point de vue, des meilleurs préludes de S. Bach. Mais quel autre que Beethoven aurait su mettre en quelques lignes d'un contrepoint simple et sans recherche, une aussi poignante expression de mélancolie? Toujours la même phrase se déroule, lente et sombre, et parfois elle s'élève comme une plainte ou un reproche, et la voici qui revient en dessous avec sa lourde tristesse. Il faut aller jusqu'aux derniers quatuors, notamment au largo du quatuor en *fa* majeur (op. 135), pour retrouver un pareil accent de désolation.

V.

Dans les derniers mois de cette année 1787, la situation de Beethoven s'améliora subitement. De tous côtés lui vinrent les appuis matériels et moraux, et les cinq dernières années de son séjour à Bonn doivent être comptées parmi les plus heureuses et les plus profitables de sa vie.

Il eut d'abord, pour le soutenir dans ses embarras de famille,

un voisin, le violoniste Franz Ries, qui se mit tout entier à son service et ne lui épargna pas ses conseils ni son aide. Vers la même époque, Mme de Breuning, veuve d'un conseiller aulique et l'une des sommités de l'aristocratie de Bonn, pria Beethoven de donner des leçons de musique à son jeune fils, Laurent. Elle avait une fille, Éléonore, et un fils aîné, Étienne, qui avait jadis appris le violon chez Ries, en compagnie de Beethoven. Le jeune professeur fut vite apprécié de cette famille d'excellentes gens. En même temps qu'il donnait des leçons à Laurent, il dirigeait aussi l'éducation musicale de la jeune fille : et c'était lui-même qui s'instruisait, dans cette maison où tout l'invitait à se considérer comme chez lui. Il y venait tous les jours, souvent y passait des soirées entières. Il y rencontrait tout ce qu'il y avait à Bonn d'intelligent et d'instruit. Et peu à peu le voile de tristesse qui s'était abattu de bonne heure sur son âme achevait de se lever, laissant un champ libre à sa nature franche, expansive et gaie.

Il apprenait chez les Breuning les usages de la société, le charme des conversations désintéressées. Il s'habituait à l'idée qu'il y a au monde autre chose que la musique, et son esprit se jetait avidement sur ces nouvelles sources de curiosité qui se découvraient à lui.

C'est alors qu'il connut les poètes. Les Breuning étaient fort épris de la nouvelle école romantique : ils lisaient et récitaient avec enthousiasme les vers de Schiller, de Goethe, de Gellert; l'on devine quelle saveur devait offrir au jeune musicien cette littérature toute de sentiment, qui semblait d'avance destinée à servir de thème aux melodies. Mais ce n'est pas seulement ces poètes romantiques que Beethoven apprit à aimer. Les causeries où il prenait part chez les Breuning lui donnèrent le désir de lire l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les drames de Shakspeare, *le Paradis perdu* de Milton, et tout de suite son goût se fixa à jamais sur ces œuvres immortelles. Il ne devait plus cesser, dès lors, de les lire et de les méditer : l'*Odyssée*, notamment, les *Vies* de Plutarque, les *Histoires* de Tacite, l'accompagnaient dans toutes ses promenades, achevant de bourrer des poches que remplissaient déjà les cahiers de notes et mille objets de rencontre.

Il faisait mieux que d'admirer les œuvres classiques : il les comprenait dans ce qu'elles avaient de fort et d'éternel. Les fréquentes observations qu'il faisait à leur sujet, si l'on en juge par celles qui nous ont été rapportées, indiquaient une justesse, une profondeur de compréhension surprenantes. Il n'est pas douteux aussi que ces lectures ont exercé une influence considérable sur son œuvre musicale : c'est à elles qu'il demandait le point de départ de ses compositions; c'est d'elles qu'il apprenait à analyser ses sentimens, à

noter, comme seul il l'a su parmi les musiciens, toutes les phases et tous les détours d'une émotion. L'amour passionné de la simplicité, sa devise favorite : « Beaucoup d'effets avec peu de moyens, » n'est-ce pas dans la littérature classique qu'il a trouvé la confirmation de ces tendances que lui suggérait sa nature, mais qui allaient entièrement à l'inverse du goût de son époque ?

Son âme recevait d'autant mieux tous ces enseignemens qu'elle ne cessait pas de se détendre et de s'ouvrir sous l'effet du repos, de la sécurité, du bonheur. La causerie quotidienne avec une élégante jeune fille qui le traitait comme un frère, les fréquens voyages à la campagne en compagnie des Breuning, les conversations de tout genre avec le jeune médecin Wegeler, le futur mari de Mlle Éléonore, avec les deux oncles de cette jeune fille, membres éminens du haut clergé de Bonn, tout cela se joignait pour lui donner la sensation d'un monde ami autour de lui : il cessait de se croire seul, il se reprenait à avoir confiance dans l'avenir.

Sa situation matérielle continuait à s'améliorer. La maison était tenue par une gouvernante ; les frères étudiaient ; le père, à dire vrai, ne sortait plus des tavernes, mais il avait le vin bon enfant et paraît avoir éprouvé dès lors pour son fils la plus respectueuse gratitude. Puis Beethoven avait, pour le mettre tout à fait à l'abri des soucis d'argent, de nombreuses leçons que lui avait procurées Mme de Breuning et dont il s'acquittait avec une grande conscience, sinon avec un vif enthousiasme.

Il trouvait enfin le loisir de songer qu'il était jeune. Souvent il allait, le soir, dans une brasserie où se réunissaient des compagnons de son âge et où les beaux yeux de la fille de la maison, Babette Koch, l'excitaient à causer et à aimer la vie. Il se prenait d'un amour passionné et romanesque, successivement pour Mlle Jeanne d'Hondrath, « une vive et jolie blondine, adorant la musique, douée d'une voix très agréable, » et pour Mlle de Westerhold, qui était « belle et polie. » Des excursions sur le Rhin, notamment un joyeux voyage en bande à Mergentheim, séjour d'été de l'électeur, achevaient de faire au jeune homme une existence active, gaie, toute différente de celle qu'il avait connue autrefois.

Il faut encore mettre au premier rang des bonheurs de cette heureuse période la connaissance que fit Beethoven d'un grand seigneur autrichien, attaché à la cour de Bonn, le comte Waldstein. Musicien lui-même, cet aimable homme se prit aussitôt d'enthousiasme pour son jeune ami. Il l'aidait de toute manière, venait le voir très souvent, lui faisait don, entre autres choses, d'un magnifique piano, le chargeait de composer la musique d'un de ses ballets, que le théâtre de Bonn exécutait quelque temps après en grand apparat.

Peut-être est-ce sous l'influence du comte de Waldstein que Beethoven fut amené à étudier de plus près qu'il n'avait encore fait les chefs-d'œuvre de la musique. Il s'attacha surtout aux ouvrages de J.-S. Bach, qu'il vénérait profondément et en l'honneur duquel il a, toute sa vie, projeté d'écrire une composition importante ; à ceux de Hændel, qu'il n'a jamais cessé de tenir pour le plus grand de tous, précisément parce que, suivant son expression, « c'était celui qui produisait le plus d'effet avec le moins de moyens. » Mais tandis qu'il se contentait de lire et d'admirer ces deux maîtres, il étudiait à un point de vue plus pratique les ouvrages de Mozart, et c'est depuis ce moment que l'influence de Mozart apparaît dans sa musique, pour n'en plus disparaître qu'au jour de l'affranchissement complet.

Les principales compositions de cette époque, — sans parler de cantates, danses et autres morceaux assez insignifians, — portent manifestement l'empreinte de Mozart : du moins elles la portent au dehors, conservant les divisions, la coupe générale et la plupart des procédés de développement des œuvres similaires de ce maître. Mais si l'on veut voir comment Beethoven a su se maintenir tout entier sous une apparente imitation et comment il pouvait déjà s'accommoder d'un cadre emprunté sans y rien sacrifier de lui-même, que l'on jette les yeux sur l'octette pour instrumens à vent (op. 103) et le trio pour violon, alto et violoncelle (op. 3) écrits l'un et l'autre dans la dernière année du séjour de Bonn. Tous deux sont des *Parthies* ou morceaux de divertissement, destinés sans doute à la *musique de table* de l'Électeur. Les motifs ont une verve légère avec parfois des andantes d'une mélancolie discrète, telle qu'elle convenait pour mettre en valeur les gais menuets ou finales. La facture reste très simple, plus serrée pourtant que dans les morceaux analogues de Mozart, au point de vue de l'harmonie et de la marche des parties. Mais ce qui est tout à Beethoven, c'est la netteté singulière de l'expression, c'est l'allongement de la phrase et ces modulations imprévues qui éclatent au détour d'une mélodie, et cette façon de couper un motif pour donner une vie extraordinaire à chacun de ses tronçons.

L'instrumentation, en revanche, est assez inégale. Beethoven ne s'entend pas encore à l'art, où excellait Mozart, de revêtir chacun des instrumens d'un caractère qui lui soit propre, d'en faire une personne jouant son rôle distinct dans l'ensemble harmonique. Cet art, d'ailleurs, il ne l'aura jamais à un très haut degré, et son instrumentation restera toujours un peu gauche, un peu heurtée, pleine de trouvailles et de lacunes, jusqu'au jour où il adoptera résolument une instrumentation nouvelle, toute d'ensemble, faisant de l'orchestre une voix unique.

L'octette et le trio offrent, pour cette période de la vie de Beethoven, le même intérêt que les six *Bagatelles* pour la période précédente. La plupart des inventions de ses derniers ouvrages s'y trouvent indiquées en germe, quelques-unes même presque entièrement réalisées. Comment ne pas citer au moins le finale de l'octette, cette mélodie alerte et joviale où vient s'entremêler mystérieusement une fuguette d'une mélancolie légère, tantôt balayée par le retour du motif principal, tantôt se faisant jour de nouveau dans quelqu'une des parties? C'est déjà le finale de la dernière sonate de piano et violon : c'est une préparation au divin andante du quatuor en *fa* mineur (op. 95).

Suivant Wegeler, le comte de Waldstein aurait eu le mérite « d'apprendre à Beethoven l'art de varier un chant. » En réalité, ce mérite ne revient qu'à Beethoven lui-même. La *variation* a toujours été le principe essentiel de sa musique, si l'on entend par là le fait de transformer un motif, de lui faire traduire, tour à tour, tous les sentimens qu'il contient. Les derniers quatuors ne sont, à ce point de vue, que des variations, et il suffit de se rappeler l'andante du quatuor en *ut dièze* mineur, le finale du quatuor en *la* majeur, ou bien le cycle des *Bagatelles*, op. 126, pour apercevoir la science mystérieuse qui a permis à Beethoven de tirer d'un thème de deux ou trois notes un monde infini de nuances d'émotions. Ce que le comte de Waldstein a appris à Beethoven, c'est la *variation* telle qu'elle était alors à la mode, un genre tout mondain et d'aimable divertissement. Beethoven y a vite excellé, sans atteindre pourtant à la perfection de Mozart. Ici encore il lui a fallu, pour déployer à l'aise son génie, modifier de fond en comble le genre tout entier : ses *33 Variations sur une valse de Diabelli*, un des chefs-d'œuvre de ses dernières années, ne sont à dire vrai qu'une immense fantaisie, un cycle de morceaux reliés par un fil invisible et nécessaire (1). Les *Variations sur une ariette de Righini* et les *Variations sur un air de Dittersdorf* datent, au contraire, des années de Bonn et présentent tous les caractères des variations du temps : du moins se distinguent-elles de celles des années suivantes par un plus grand souci de la polyphonie et du rythme.

Mais l'occupation favorite du jeune homme à cette époque était

(1) C'est en 1802 que Beethoven inaugura, avec les *Variations*, op. 34 et 35, cette manière nouvelle. Il en prévint le public, suivant une habitude qui lui était chère, par l'avertissement que voici : « Comme ces *Variations* se distinguent essentiellement des précédentes, je les ai admises dans l'énumération de mes grandes compositions, au lieu de les numéroter à part. » Jusque-là, en effet, il n'avait jamais consenti à laisser mettre un numéro d'œuvre sur ses *Variations;* il ne le permit pas davantage pour plusieurs *Variations* qu'il publia plus tard, notamment les *trente-deux Variations sur un motif original en* ut *mineur* (1807).

le *lied*, ou mélodie chantée. Les poèmes qu'il lisait évoquaient naturellement dans son âme des chants appropriés au sentiment qu'ils exprimaient, et Beethoven était encore trop peu accoutumé à analyser ses émotions pour que la simple donnée d'un *lied* lui parût, comme elle devait lui paraître plus tard, insuffisante à exprimer le détail des nuances. C'est de cette époque que datent la plupart des *lieds* op. 52 : *le Chant du repos*, si sombre et si résigné, *le Chant de mai*, avec son adorable expression de gaîté enfantine ; *le Chant de l'homme libre*, tout plein d'entrain et de résolution. Le sentiment dominant est traduit sans aucune recherche de détail, mais avec une franchise parfaite, et déjà l'on aperçoit cette pénétration directe du sujet qui va donner plus tard aux grands *lieds* de Beethoven un charme si particulier.

En 1793, sur les conseils du comte de Waldstein, le jeune homme résolut d'aller décidément s'installer à Vienne. Il se proposait d'étudier plus à fond son art auprès de Haydn, qu'il avait récemment rencontré à Bonn ; et puis il ne lui déplaisait pas d'étendre au-delà des limites d'un petit cercle d'amis sa renommée de pianiste et de compositeur. Il partit dans les premiers jours de novembre 1792, avec la promesse d'une petite pension de l'électeur. C'est pour toujours qu'il quittait Bonn, laissant derrière lui des conseillers et des confidens dont il aurait peut-être gagné à ne se pas séparer.

VI.

Nous ne suivrons pas Beethoven dans l'existence nouvelle qui s'ouvre pour lui à Vienne. Il s'y trouve, dès le début, entouré de circonstances entièrement différentes de celles que nous lui avons vu traverser pendant sa jeunesse, et peu à peu ces circonstances influent sur son caractère et sur son génie, sans arriver jamais à les modifier complètement.

A Vienne, Beethoven, grâce à son talent de pianiste, au charme de son improvisation et à l'originalité de son génie, ne tarde pas à être apprécié et à devenir célèbre. Les représentans de la plus haute noblesse autrichienne l'invitent à loger chez eux, le traitent en égal, obéissent docilement à toutes ses fantaisies. Ses concerts ont un succès énorme ; les éditeurs se disputent ses sonates ; les belles princesses lui demandent des variations, et les théâtres des ballets. Il s'habitue de plus en plus aux jouissances de la vie mondaine, mais en même temps se développent chez lui une humeur altière et fantasque, un sentiment exagéré de sa valeur, et maints petits défauts qu'il n'est pas rare de rencontrer chez les pianistes glorieux.

Dans les heures de loisir que lui laisse cette vie brillante et bruyante, il recommence ses études musicales : il a vite fait de dédaigner les leçons de Haydn, qui « ne s'occupe pas assez de lui ; » et le voici travaillant le contrepoint chez Albrechtsberger, le maître du *cantus firmus*, l'observateur inflexible des règles anciennes. Dans les salons où il va le soir, on l'invite à composer d'aimables fantaisies, des sérénades, des sonates toutes pleines des faciles et charmans artifices mis à la mode par Mozart ; le lendemain, Albrechtsberger veut le forcer à apprendre des règles, à composer des fugues sans aucune licence. Les deux directions sont exactement contraires : il faut choisir. Beethoven, insensiblement, se voit amené à choisir celle où l'attendent l'approbation des gens qui l'entourent, le succès, la gloire : il s'y voit amené d'autant plus que son professeur semble mettre à son enseignement un excès de rigueur. Le maître contrepointiste, en effet, ne paraît pas s'apercevoir que l'élève dont il corrige les fausses relations est en train de devenir une des célébrités musicales de Vienne, qu'il a de plus une âme ardente de musicien, toute au besoin d'épancher les sentimens qui l'agitent.

Les devoirs de contrepoint de Beethoven sont pour la plupart assez mauvais : il y a des fautes dont toute la discipline d'Albrechtberger ne parvient pas à le corriger. Mais le pis est que ces devoirs témoignent d'une négligence qui s'accentue de jour en jour. En même temps les compositions publiées par le jeune musicien témoignent, comme nous l'avons dit, d'un dédain croissant pour la contexture serrée de la musique classique : et les recherches de contrepoint y cèdent la place à des recherches de rythmes originaux, à des inventions pleines de fougue et d'éclat, mais faciles, en somme, et d'un charme passager. Les premières œuvres publiées à Vienne, et créées encore sous l'influence des études de Bonn (citons seulement le finale du 3e trio, op. 1, un des chefs-d'œuvre du maître), sont suivies bientôt d'œuvres plus larges, plus brillantes, mais d'une bien moindre perfection technique (1). La rigueur du professeur a dégoûté l'élève de la science même qu'il lui enseignait : Beethoven tend de plus en plus à devenir un *virtuose* de génie.

Nous avons beau étudier tous les faits de ces premières années vécues à Vienne : nous n'y découvrons rien qui ne confirme cette conclusion pessimiste. Beethoven n'a rien gagné à quitter Bonn :

(1) Avec sa clairvoyance habituelle, Beethoven ne devait pas tarder à se rendre compte de cette infériorité des œuvres de sa seconde manière. La plupart lui étaient devenues odieuses. Il disait de son *Septuor* et des compositions du même genre : « J'y ai bien mis du sentiment naturel, mais trop peu d'art. »

il était, au moment où il en est parti, dans la voie même qui convenait à son tempérament, tandis que la vie qu'il a trouvée à Vienne n'a servi qu'à l'égarer de son chemin naturel. Et nous croyons que le mal aurait été très funeste si Beethoven n'avait pas rencontré, dans ces années, un homme qui a eu sur son esprit une influence précieuse : celui que, jusqu'aux derniers temps de sa vie (alors qu'il ne l'avait pas vu depuis plus de vingt ans), il continuait à tenir pour son unique ami, Charles Amenda. C'était un violoniste courlandais : mais c'était aussi un docteur en théologie, un philosophe et un lettré, qui occupa un poste de pasteur dans son pays, lorsqu'il revint de son voyage de France et d'Allemagne. Beethoven le connut à Vienne, quelques années après y être arrivé lui-même : Amenda était lecteur du prince Lobkowitz, emploi qu'il quitta bientôt pour devenir le précepteur des enfans de Mozart. Jusqu'en 1799, date de son retour en Courlande, il vécut avec Beethoven dans une amitié très intime. Les quelques lettres que lui a plus tard écrites son ami témoignent d'une affection pleine de respect, et comme celle d'un jeune frère pour un frère aîné. C'est que Beethoven devait probablement à Amenda l'achèvement de son éducation intellectuelle. Chez les Breuning, il avait appris à connaître les chefs-d'œuvre classiques : maintenant c'étaient les hauts problèmes de la philosophie qui lui étaient découverts. Son ami, théologien et philosophe, l'initiait au monde de la pensée spéculative : il lui expliquait Platon et Kant; il lui apprenait à mettre sa curiosité au-delà des choses de la vie. Il laissait ainsi en lui un germe que bientôt la solitude allait faire éclore, et qui devait contribuer puissamment à remettre son art dans la droite voie. Il serait impossible de se rendre compte autrement du caractère particulier que présente l'amitié de Beethoven pour Amenda. Des violonistes plus forts, il n'allait pas manquer d'en trouver : s'il aimait celui-là, c'était pour les horizons nouveaux qu'il avait ouverts à son esprit.

Et bientôt allait venir le bienfait suprême : cette « bienheureuse surdité, » comme on l'a justement appelée. Elle devait éloigner Beethoven d'un monde où il s'égarait, le forcer à s'isoler, d'abord par honte, puis par besoin, lui donner ainsi l'occasion de mieux voir au dedans de lui-même, et de promouvoir la musique à une destination plus haute. Peu à peu, les fâcheux effets de la vie brillante de Vienne allaient s'effacer de son œuvre, et Beethoven allait pouvoir créer en toute indépendance l'art merveilleux qu'il avait pressenti aux premières années de sa jeunesse.

T. DE WYZEWA.

A TRAVERS L'EXPOSITION

VI[1].

LES EXOTIQUES. — LES COLONIES.

Après qu'il eut visité l'Exposition de 1878, l'hôte que nous fêtions à nouveau le mois dernier, le Schahin-Schah, nota ceci sur son journal : « Si je voulais décrire complètement le Trocadéro et l'Exposition, il faudrait se procurer un registre de la dimension du *Schahnameh* et écrire de ce moment jusqu'à la clôture, chaque jour sans interruption, pendant vingt-quatre heures ; même alors, je n'aurais pas achevé la dixième ni la centième partie de ma description, et il resterait une quantité de choses que je ne saurais nullement expliquer. Aucune description, à vrai dire, ne peut donner une idée réelle de cette Exposition. Il faut la voir de ses yeux. J'en suis sorti très las. » — On ne saurait dire mieux que ce roi. Nous avons poussé quelques pointes au Champ de Mars, nous commençons à peine à nous y reconnaître, et déjà il le faut quitter. Les campemens des peuples exotiques nous appellent à l'esplanade des Invalides. Il n'est que temps. Sur les ormeaux qui abritent les cases africaines, les premiers frissons de l'automne ont passé ; les plantes frileuses des tropiques vont rentrer dans leurs serres natales. Hier, les noirs du Congo lâchaient pied ; ils se rembarquent au Havre. Quelques jours encore et l'on devra rapatrier d'autres voisins de l'Équateur, les jaunes de l'Indo-Chine. — Hâtons-nous avant qu'elle

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août, et du 1er septembre.

s'évanouisse, la féerie géographique d'un été de folie. Elle a réalisé pour nous la tentation de saint Antoine, la sarabande où passaient pêle-mêle, dans le cerveau en délire de l'ermite, les hommes de toute race et de toute couleur, les filles de tout sourire, l'humanité d'outre-rêve avec ses théâtres et ses danses, ses palais et ses princes, ses temples et ses dieux. Sur la place solitaire où les collégiens jouaient à la balle entre des conscrits qui apprenaient le maniement d'armes, il semble qu'on ait concassé en menus fragmens l'énorme globe que nous regardions tourner l'autre jour. On a rassemblé là des exemplaires de tous les fils d'Adam, drainés sur toute la surface de cette mappemonde; comme si l'on eût voulu, devant le tombeau de Napoléon, mettre dans les yeux du mort la vision de la conquête universelle.

Car ils relèvent tous à quelque titre du drapeau de la France, ces hommes si dissemblables. Les autres exotiques ont débordé sur le Champ de Mars; on les trouve un peu partout, dans le bazar chinois, dans le bazar indien; des marchands grecs, maronites, arméniens surtout, se sont incrustés, avec leurs étalages identiques, dans chaque réduit des maisonnettes qui racontent l'histoire de l'habitation; mais leur quartier-général est à la rue du Caire. Elle aura compté pour une bonne part dans le succès matériel de l'Exposition, la rue désormais légendaire; c'est d'elle que s'enquièrent tout d'abord le provincial et l'étranger, comme on demande la ville chinoise en entrant sur le champ de foire de Nijni. Dans notre Égypte en miniature, le décor est ingénieux; les perspectives du petit bazar, adroitement ménagées, donneraient une illusion suffisante, n'étaient ces vendeuses d'opérette, chargées de sequins, et qui n'ont pas eu la peine de passer la mer. On a voulu flatter la manie du Parisien, toujours enclin à se représenter l'Orient comme « un pays à femmes; » tandis que l'Orient est, par définition, un pays où l'on ne voit pas la femme. On n'y voit en public que les *gazyeh*, les almées, comme nous disons ici (la véritable almée est une chanteuse qui ne danse jamais). Nous en possédons un bel assortiment. Même aux bords du Nil, dans leur cadre pittoresque, à Siout ou à Quéneh, chez les braves consuls coptes qui trient pour le voyageur les plus présentables d'entre elles, les *gazyeh* sont un cruel désenchantement. Mais ici, ces créatures sans nationalité, sans âge, rompues de fatigue, qui se trémoussent dans un cadre indécis entre la foire de Tantah et la foire de Neuilly, entre le Marché aux poissons du Caire et le boulevard extérieur... Ce ne sera pas un des moins curieux souvenirs de l'Exposition, pour les gens familiers avec les scènes du Levant, d'avoir vu notre société élégante s'empiler dans les *musicos* fréquentés là-bas par les matelots d'Alexandrie et de Port-Saïd. Du

moins, puisqu'on voulait nous montrer cet aspect de l'Orient, il fallait avoir l'audace de la couleur locale et compléter franchement le tableau avec tous ses accessoires : le rideau de serge, derrière lequel on entend sonner les talaris sur la roulette du croupier maltais; les petites Nubiennes, au guet sur le seuil des portes d'où leurs appels gutturaux hèlent le passant, et Karagheuz, le vrai, celui autour duquel on fait cercle dans la rue pendant les fêtes du Baïram; enfin toute la lyre des bas-fonds levantins. Mais dans la rage d'exotisme qui s'est emparée de nous, notre timidité s'arrête à mi-chemin; aux arènes, nous voulons bien qu'on saigne le taureau, nous ne consentons pas qu'il se détende; ici, la préfecture de police tolère les ventres, mais avec un peu de gaze dessus. Il faut aller à la rue du Caire, ne fût-ce que pour entendre le boniment de l'un des industriels qui exhibent ces ventres; le fils du Prophète ne sait que dix mots de notre langue, mais choisis; il répète tout le long du jour : « La danse,.. c'est épatant!.. entrez, *mousiu*, c'est le moment psychologique! » Il faut y aller pour savoir jusqu'où le noble Orient peut descendre, quand il se mêle d'être ignoble, et combien le turban peut se ravaler au-dessous de la casquette, lorsqu'il est également à trois ponts. Il n'y a ici de vraiment sincères que ces bons petits ânes, à l'amble infatigable et doux. Quand je les aperçois, il me semble toujours qu'ils vont me conduire à la mosquée d'El-Moahyed, où les tourterelles rousses volent autour de la fontaine, dans le bouquet de palmiers qui croît sous le portique ruiné; et par-delà le minaret de Kaït-Bey, au tournant de la rue, vers les tombes des khalifes, silencieusement belles dans la mer de sable... Non, je l'ai trop aimée, cette Égypte abandonnée par nous dans un jour d'inexpiable défaillance, pour la reconnaître sous son déguisement de café-concert. Allons chercher un Orient de meilleur aloi; nous le trouverons aux Invalides.

Montons sur une des voitures du train Decauville : il n'y a pas d'erreur, c'est bien à Babel que ce train nous porte; pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur ces murailles polyglottes, dans le couloir où s'est réalisé le miracle de la confusion des langues. Ce fut une joie exquise pour le philologue de voir se reproduire ici, dans un laps de quelques semaines, l'opération légendaire qui a divisé le verbe originel en tant de rameaux différens. Au début de l'exploitation, on avait affiché des avis recommandant la prudence aux voyageurs; bientôt, d'autres placards traduisirent ces avis dans les idiomes les plus usuels, l'anglais, l'italien, l'espagnol; par une de ces petitesses dont nous ne savons pas nous défendre, l'allemand était exclu. Quelques jours passèrent, et l'on vit apparaître des langues plus rares, celles des peuples amis, le russe,

le hongrois, le roumain, l'hébreu tout d'abord. Un fantaisiste ajouta le malais. Dès lors, il dut y avoir entre les élèves de l'École des langues orientales et les auditeurs du Collège de France une émulation pour proposer de la copie épigraphique. Chaque jour apporta un nouvel idiome, flamand ou scandinave, et des caractères mystérieux, de l'arabe, du sanscrit, du chinois, du japonais. On apposa le grec pour l'arrivée du roi des Hellènes, le persan pour l'arrivée du Schah. Une belle affiche latine vint la dernière. Nous sommes aujourd'hui à vingt langues; et ce n'est pas la fin, espérons-le; on ira jusqu'au chiffre qui fit la gloire de Mezzofanti. Les myopes non prévenus pourraient croire que ce bariolage des murailles est un effet de la période électorale, puisqu'on y lit partout la même chose sur des papiers de différentes couleurs; mais dans le vestibule de Babel, les placards ont cette supériorité qu'ils donnent des conseils utiles et qu'ils amusent agréablement l'esprit.

Les Invalides! Tout le monde descend! — Il ne pense pas si bien dire, le brave employé; blanc, noir, jaune, le monde entier, ou peu s'en faut, est descendu sur cette aire. Nos architectes ont rivalisé de science et de goût pour que chacun des groupes exotiques y retrouvât un coin de patrie; ils ont bâti une ville chimérique, disparate, telle qu'il s'en ébauche dans les rêves d'un voyageur avec ses souvenirs confondus; l'ensemble amuse le regard, chaque détail l'intéresse, et l'on regrette en sortant de là qu'un peu de cette fantaisie n'ait pas présidé à l'alignement des mornes demeures où l'on nous caserne aujourd'hui. L'ordonnance du quartier arabe est particulièrement heureuse: le marabout de Sidi-Abd-er-Rahman, les galeries algériennes, le *soukh* tunisien, le patio du palais de la régence, les jardins enclos entre ces édicules, tout cela est charmant. Par ces matins embrumés de septembre, les blancheurs confuses des murailles moresques émergent seules au premier plan, dominées par le minaret du marabout qui s'enlève sur la verdure dans le clair soleil; les marchands du *Soukh* s'installent et s'appellent, d'une boutique à l'autre; à cette heure matinale, on n'aperçoit aux alentours que des burnous gravement portés, des femmes enveloppées qui regagnent rapidement les grandes tentes, des petits Kabyles s'échappant à demi nus de leurs tanières. Pour peu que l'imagination se replie sur le souvenir, une illusion facile lui montre là quelque éveil de bourgade arabe, sur les côtes d'Afrique ou de Syrie; et la mémoire retrouve l'une après l'autre les images des villes blanches qui se levaient au bord des rades, elle égrène lentement le chapelet de perles pâlies. — Le soir est plus favorable encore à ces voyages de pensée; il l'était surtout durant les premiers jours de l'Exposition, quand la foule dé-

laissait l'Esplanade pour se porter tout entière au Champ de Mars. Le visiteur qui remontait le flot était alors presque certain de rester seul dans le patio de Tunis, sous les arcades où tombait un rayon de lune; cette clarté complice déguisait le mensonge des faux marbres, transformait les arbres du nord, rendait aux aspects ce qui leur manque de grandeur et de lointain. Sur les degrés, le janissaire de la régence fumait, échangeant de rares paroles avec quelques compatriotes; dans le parterre de fleurs, autour de la vasque où chuchote un mince jet d'eau, les marchands tunisiens et les hommes du douar kabyle erraient par petits groupes ou s'endormaient, accroupis sur les bancs. Plus loin, dans l'ombre du portail gothique et des tours en poivrière qui masquent le ministère de la guerre, un spahi solitaire, le sabre au clair, montait la garde entre les canons; il rappelait maint tableau où une sentinelle veille ainsi devant le château farouche du chérif. Tandis qu'une centaine de milliers d'hommes, à cinq minutes de distance, se pressaient sous la Tour et devant les fontaines lumineuses, on pouvait se croire là bien loin de Paris, aux portes de Fez ou de Kairouan. — Le promeneur isolé avançait de quelques pas, et par-delà ce monde encore familier qui s'évanouissait derrière lui, il entrait dans un autre monde, inconnu, inquiétant comme un cauchemar : kiosques gardés par des monstres, pagodes aux figures grimaçantes, toits retroussés de la Chine; derrière les portes de bambou, devant les Bouddhas tirés de l'ombre par un reflet de lumière électrique, sur les marches du temple d'Angkor, il apercevait d'autres sentinelles, des noirs immobiles, de petits soldats jaunes qui le suivaient de leur œil oblique; nulle autre vie, dans les ténèbres des maisons irréelles, que la vie énigmatique de ces hommes et de ces monstres, animés par d'autres âmes que les nôtres. Les premiers soirs, encore mal orienté dans le quartier de l'Indo-Chine, le visiteur attardé sentait toutes ses idées se brouiller, il avait hâte de regagner la berge de la Seine, pour s'assurer qu'elle ne porte pas de jonques et ne roule pas sous les palétuviers.

Au plein jour, quand le public afflue, l'Esplanade garde encore quelque chose de ces escales maritimes, sur les routes d'Asie, où les Européens sont aujourd'hui aussi nombreux que les exotiques. Aucune d'elles ne réunit des échantillons plus divers des races humaines, aucune n'a vu des rencontres plus surprenantes : un roi de la côte d'Afrique grignotant des friandises de la Guadeloupe sur l'éventaire d'une mulâtresse, un Sakalave revenant du combat des Peaux-Rouges pour assister au djérid des cheiks kabyles et aux danses de Java, un noir du Sénégal commandant l'exercice à des soldats annamites, un bonze coudoyant un prêtre grec, des Congolais et des Canaques ramant dans leurs pirogues sous les yeux du

Schah de Perse et des princes de Tunis... Et les industries bizarres : à côté des Aïssaouas, qui accomplissent leurs mômeries sans se douter que nous avons beaucoup mieux à la Salpêtrière, un Syrien débite, au « Souvenir de Jérusalem, » ces boîtes d'olivier où le saint-sépulcre alterne avec la tour Eiffel, une indigène de Paris vend dans un kiosque la « Crème des Croisades. » — Avec la simple énumération de ces peuples contrastés, on remplirait à peu de frais des pages pittoresques, si nous ressentions encore pour ces nomenclatures la passion de nos prédécesseurs romantiques. Un seul homme, qui n'est plus là, aurait eu la main assez puissante pour jeter sur quelque fresque interminable cette assemblée des nations ; elle eût suggéré à Victor Hugo la légende de l'espace après celle du temps, des *Orientales* épandues sur tout le globe ; son œil de cyclope aurait absorbé l'immensité du spectacle, son à-peu-près de couleur locale eût parfaitement convenu à ce qu'il y a de factice dans cette exhibition.

Les gens d'aujourd'hui, moins amoureux de sonorités et plus curieux du fond des choses, donneraient très cher pour savoir ce qui se passe dans ces têtes si différemment organisées. C'est une divination difficile. Pour la plupart de nos hôtes, on s'abuserait en espérant qu'ils s'en iront émerveillés de notre grandeur, illuminés par nos idees ; c'est là un thème qu'il faut laisser aux amplifications des toasts officiels. Au dire des hommes versés dans la connaissance de l'extrême Asie, nos Annamites apportent ici les dispositions de grands enfans ; amusés par les objets nouveaux qu'ils voient, ils sont incapables d'arrêter leur réflexion sur ces objets ; égarés par les mensonges inconsciens de leur imagination, aveuglés par un préjugé national pareil à celui des Célestes, on les entendra, une fois rentrés chez eux, travestir dans leurs récits tout ce qu'ils décriront ; et ils refuseront d'avouer celles de leurs impressions qui nous seraient favorables. Quant aux Arabes et autres musulmans, une longue pratique de ces races laisse peu de doutes sur leur façon de voir ; la vision de notre monde s'arrête au bord de leur prunelle, pour ainsi dire, elle ne pénètre jamais jusqu'à leur âme ; ils repartiront avec un profond mépris pour nos mœurs, avec la crainte résignée de notre force, avec l'espoir indestructible qu'ils en appelleront un jour. Fréquemment, dans les bazars de l'Esplanade, un Égyptien vient s'asseoir sur le rebord d'une boutique de Tunis, un Touareg fraternise avec un Algérien ; la franc-maçonnerie de l'Islam rapproche ces inconnus ; je ne répondrais pas qu'au cours de ces entretiens, en plein cœur de Paris, sous nos lampes électriques, les affiliés des Senoussi n'aient point conquis des adeptes et préparé des centres de propagande.

Il est plus aisé d'observer les impressions de nos concitoyens, au

contact de la clientèle exotique. Elle éveille, chez beaucoup de bons bourgeois parisiens, un sentiment d'orgueil et de domination comparable à celui du *civis romanus*, quand il passait en revue, un jour de triomphe, les tributaires et les vaincus. Je ne sais s'il fut prononcé, comme on le prétend, ce mot instinctif qui trahirait chez quelques-uns une conception particulière des protectorats : « Voilà nos esclaves ! » Si le mot n'a pas été dit, plus d'un esprit est sur la pente qui amène à le dire. Il n'y a qu'à voir de quelle allure dégagée, avec quelle conviction de propriétaire maniant la chose possédée, un employé de l'Exposition, un garçon de café, font marcher les auxiliaires de couleur inférieure qui leur tombent sous la main. Pour nous réhabituer à l'idée de l'esclavage, il ne faudrait peut-être à la chose qu'un nouveau nom plus décent ; s'il est vrai de dire que tout arrive, il est encore plus exact d'avancer que tout revient. Chez les visiteurs descendus des quartiers populaires, le sentiment est plus cordial, on interpelle volontiers et gaîment ces frères étranges. Qui n'a rencontré sur le quai d'Orsay des voiturées joyeuses, qu'on dirait imaginées pour figurer les cinq parties du monde dans quelque cortège allégorique ? C'est un camelot de La Villette, qui va traiter chez le marchand de vin ses nouvelles connaissances de Port-au-Prince, de Saïgon et de Bafoulabé. L'autre soir, dans l'allée centrale presque déserte, quatre ouvrières du faubourg, personnes mûres et d'apparence très respectable, achevaient sur le tard leur souper de charcuterie ; trois Arabes passèrent, on les invita à s'asseoir ; les musulmans s'excusèrent sur le vin et le cochon, au grand étonnement de ces dames ; mais ils prirent place fort galamment dans le cercle ; l'instant d'après, deux noirs se joignirent à la société ; tout ce monde caquetait de la façon la plus amicale, dans la mesure restreinte où le vocabulaire sabir le permettait. Il est bien regrettable pour la philologie que l'Exposition ne dure pas deux ou trois ans ; on verrait naître ici, par voie de création naturelle, un langage universel qui ne laisserait rien à faire aux professeurs de volapük.

Parfois, au milieu d'un groupe de Tonkinois assis sur les brancards de leurs pousse-pousse, un brave gardien de la paix s'institue maître d'école ; il instruit nos protégés à tracer nos lettres et nos chiffres, imités aussitôt par les petites mains bistrées avec une adresse de singes. Cependant, tous les « enfans de Han » ne sont pas aussi disposés à ces tentatives de fusion. Prise en masse, la foule n'est complètement à l'aise qu'avec les bons nègres, aux faces ouvertes et rieuses ; les faces jaunes sont plus fermées, plus de l'autre monde. Dans les cordons de curieux qui se succèdent devant les échoppes du village annamite, l'expression des physionomies est

habituellement celle qu'on remarque chez les promeneurs du Jardin des Plantes, quand ils circulent devant les cages des fauves. Regards d'Européens et regards d'Asiatiques se croisent sans se pénétrer, ils n'expriment ni sympathie ni gêne, ils ne portent pas de l'un à l'autre des parcelles d'âme, comme entre gens de même race qui se dévisagent.

Ce mur de séparation morale apparaît bien nettement dans le kampong javanais, malgré notre engouement pour les poupées casquées d'or qui ont fait des fanatiques et des hypnotisés. Dès le premier jour, Paris a raffolé des Javanaises, de leurs grâces colubrines, de ces petits corps souples où la peau semble vidée d'os et de muscles, lorsqu'elle ondule en mouvemens tout pareils à ceux des serpens. Notre admiration envahissante a dû paraître lourde aux petites danseuses; elles auront connu le pire ennui des reines, sans les compensations de l'emploi; elles ne peuvent dérober une minute de leur journée à la foule entassée contre leurs paillotes. Il est vrai qu'au début cette persécution ne paraissait guère les gêner; il en serait autrement aujourd'hui, s'il faut croire le mot d'un impresario, mot profond comme un verset de la *Genèse :* « Nos pensionnaires sont déjà corrompues, elles ne se lèvent plus devant les hommes. » Tout chez elles est animal : le dessin de la bouche, sommaire et inintelligent; la voix à fleur de tête, ce pépiement nasillard sous lequel on ne sent pas de pensée. Rien ne donne la sensation de la distance au même degré que leur regard brillant; il vient d'infiniment loin, quand il arrive sur nous; quand il rentre, il s'enfuit infiniment loin, dans l'éblouissement de lumière du ciel équatorial, sur les prairies de fleurs éclatantes qui couvrent la mer, le long des rivages de leurs îles. Ce pauvre monde a toujours froid; les vieilles surtout font peine à voir, grelottantes, claquant des dents au moindre souffle frais; monde attirant et triste, de la tristesse particulière aux romans de Loti. Il y a je ne sais quoi de funèbre dans ces créatures de plaisir, dans leur masque exsangue sous la poudre safranée, jaune comme la mort des pays exotiques, comme la fièvre des beaux étangs pestilentiels. Elles devaient être sinistres, Sariem et Taminah, entre les dalles glacées et sous le jour vert de la Morgue, quand elles se rendirent là pour pleurer Anan, l'un de ces musiciens qui agitent devant elles des sistres de bambou; il s'était laissé mourir en arrivant chez nous; comme un cadavre n'a pas le droit de mettre en deuil le lieu où le public paie pour s'amuser, on porta le Javanais sur le lit de pierre des naufragés parisiens; toute la troupe affolée vint s'y lamenter à la mode du pays, entre deux danses. — La mélancolie qui prend le cœur dans le kampong, on la retrouve à quelques pas de là, faite

des mêmes élémens, devant la grande volière où sont encagées des nuées d'oiseaux-mouches du Sénégal; autres bestioles dépaysées, transies; elles frissonnent avec des reflets de pierres précieuses, elles serrent piteusement leurs corps minuscules et se tassent sur leurs perchoirs en longues brochettes superposées; elles aussi murmurent, dans leur babil nasillard, des choses inintelligibles pour le pierrot de la Seine, qui volète autour de leur grillage, trivial, indiscret, la plume drue et le sifflet hardi, joyeux de sa liberté sous le ciel accoutumé.

Le théâtre annamite n'a pas eu la même fortune que les ballerines du prince de Solo. On a trouvé son action trop monotone, sa musique trop barbare. Pourtant, si ces féeries lyriques se donnaient à Bayreuth... Des amateurs experts et très respectueux de Wagner m'affirment que, si quelque chose ressemble à la manière du maître, — comme le bourgeon à la branche qui en sortira, — c'est le théâtre annamite; on y discerne le *leit-motiv*, les longs récitatifs de passion, et l'invention du sujet est puisée dans les Niebelungen orientaux. S'il y a quelque vérité dans cette boutade, j'en suis mauvais juge. D'après ce que j'ai pu deviner en écoutant *Lé Hué*, — *la Rose*, — ce drame est fort loin des perfections de Scribe et d'Auber; mais il a plus d'un point commun avec l'inspiration des chants homériques. Des magiciens qui n'ont pas de patrie terrestre arrivent sur une scène représentant le ciel ou les profondeurs de la terre; des sorciers, qui furent des buffles dans une existence antérieure, chantent longuement leurs joies ou leurs inquiétudes; des chœurs plaintifs de suivantes traversent des combats d'hommes et de dieux. Tout cela est d'une fantaisie naïve, d'une liberté de rêve, qui rachètent bien les discordances des gongs. L'imagination du spectateur doit suppléer à l'absence du décor avec de courtes indications, comme dans le théâtre shakspearien. Je relève sur la notice une de ces indications : « Les sinuosités du chemin parcouru par les acteurs correspondent aux accidens qui pourraient surgir dans la vie réelle. » Il y a plusieurs personnes qui donneraient le vaudeville le mieux fait pour les suggestions de cette simple phrase. Mais ces personnes sont encore trop peu nombreuses pour que *Lé Hué* fasse concurrence à nos entreprises de divertissemens nationaux.

Toutes ces ouvertures sur l'Asie n'offrent qu'un intérêt secondaire, à côté des cérémonies qu'on célèbre depuis quelques jours dans la pagode tonkinoise. Nous devons cette révélation à l'initiative de M. Dumoutier, le savant interprète qui a organisé l'enseignement au Tonkin; il a bien voulu m'aider de ses lumières et me communiquer les notes manuscrites de l'ouvrage qu'il prépare sur

le bouddhisme dans l'Indo-Chine; il m'a permis d'y faire quelques emprunts. J'hésite à introduire le lecteur dans le sanctuaire des bonzes; je crains de ne pouvoir plus m'en arracher, tant il passionne l'esprit en lui ouvrant des horizons vastes et nouveaux.

Une église catholique d'Italie ou d'Espagne, très ornée de statues de saints, et dont la décoration, la peinture, la sculpture auraient été confiées par hasard à des ouvriers annamites : telle est la pagode d'Hanoï. Des tableaux de toile peinte sont accrochés aux boiseries; ils offrent des représentations de l'enfer et du jugement analogues aux fresques du moyen âge. Sur le devant de l'autel, le rituel des prières, des offrandes de fruits, des lampes allumées, des baguettes d'encens fumantes, le tison de bois d'aigle qui entretient le feu perpétuel; sur les gradins supérieurs de cet autel, les statues dorées du Bouddha, dans les attitudes consacrées pour les diverses incarnations de la figure divine; les images de Kouanîn, la vierge miséricordieuse, et d'Ananda, le disciple préféré. — Descendue de la Chine au Tonkin et dans l'Annam, la pure doctrine hindoue est arrivée dans la péninsule très matérialisée, très mêlée de superstitions païennes, de formules magiques; le taoïsme s'est taillé une large place dans le panthéon bouddhique. Aussi voit-on sur les côtés du temple les effigies de quelques empereurs divinisés, entre autres le Maître du Ciel, l'Empereur de jade, qui habite dans la Grande-Ourse; ses deux subordonnés l'accompagnent, le génie stellaire qui préside aux naissances et celui qui préside à la mort.

L'office commence, les bonzes montent à l'autel. On retrouve sur leurs traits ce caractère indélébile que l'état ecclésiastique imprime dans tout pays à la figure humaine. Ce sont, me dit mon guide, des gens convaincus, de bonne vie et mœurs. L'officiant et ses deux acolytes portent des coiffures d'étoffe en forme de couronnes; ils viennent de revêtir des chapes de soie jaune, pareilles à celles de nos prêtres. L'officiant tient dans ses mains jointes un rosaire et une fleur de lotus ; en priant, il dirige la fleur vers le dieu. Il se prosterne, récite des litanies et des oraisons, avec une gravité recueillie; les acolytes lui donnent les répons, en frappant sur de petits gongs de bois et de métal. Les bonzes nouent de cent façons leurs doigts entrecroisés ; ils figurent ainsi les gestes sacramentels du Bouddha, signes allégoriques des révolutions zodiacales, de la succession des jours et des nuits. De temps à autre, le clergé marche processionnellement autour de l'autel; revenus dans le chœur, les prêtres forment une chaîne aux évolutions rapides; leurs pas dessinent alors sur la natte une figure géométrique, toujours la même; c'est le *taïki*, le signe de la formule où les Chinois ont enfermé tout le sens des choses divines et des choses humaines. Le

taïki est un cercle dans lequel deux points opposés, générateurs de mouvemens en sens contraires, donnent naissance à deux spirales susceptibles de se mêler à l'infini. L'un de ces points représente le principe du bien, de la lumière, de la chaleur, de la vie; l'autre, le principe du mal, de la nuit, du froid, de la mort. Tout naît, existe et se transforme par l'action réciproque de ces deux principes. Le *taïki* traduit aux yeux la conciliation des contraires par le mouvement, l'équilibre du monde moral et du monde matériel, maintenu par le jeu des forces opposées. Le symbole chinois contient en puissance toutes les explications de l'univers auxquelles ont abouti chez nous des siècles d'observations expérimentales et d'inductions savantes.

Grâce aux traductions de M. Dumoutier, nous pourrons bientôt étudier les principaux livres de prières. On y discerne deux inspirations de valeur fort inégale. L'une provient du taoïsme dégénéré; elle a multiplié dans ces livres les formules magiques d'exorcisme contre tous les mauvais génies qui guettent l'homme; si l'on dégage l'esprit général de ces formules de leur transcription particulière dans la pensée annamite, on y retrouvera les exorcismes qui remplissent le dossier criminel d'Urbain Grandier et des Ursulines de Loudun. Dans l'autre inspiration, on reconnaît ce qui subsiste du bouddhisme primitif; elle a dicté des prières souverainement belles. Feuilletons le *Passeport pour le ciel*, le rituel funéraire des bonzes. Il contient des oraisons et des préceptes cérémoniaux pour tous les genres de mort, pour le décapité, pour la victime de la foudre, du tigre, du serpent. Introduit près d'un moribond, le prêtre prodigue des conseils à l'âme, il lui indique les issues par où elle doit sortir du corps, les barques et les ponts qu'il faut éviter ensuite, ceux qu'il convient de prendre parce qu'ils conduisent au mont Mérou. Puis le bonze récite les prières de l'agonie : « Le ciel et la terre sont dans le chaos, l'eau et le feu roulent ensemble en désordre, mais trois fleurs se réunissent sur une seule tige, et le tigre est dompté, le dragon est asservi. Le nuage de cinq couleurs s'étend sur le monde, il contient les cinq élémens. Le Saint apparaît. Le ciel se forme et se tient au-dessus, la terre se dégage et se tient au-dessous; au milieu sont tous les êtres qui se groupent ou se dispersent. » — Les enfans s'agenouillent auprès du mourant, le bonze répète l'invocation : « Le ciel et la terre sont assombris. Oh ! l'âme, sortez ! » — Et il dit des versets qui finissent ainsi : « L'Esprit se condense et retourne au néant sans que son influence cesse de régir le monde. Il persiste, invisible, inconnu, incompréhensible, comme serait le reflet dans la mer d'une lune qui n'existerait pas. » — Enfin, l'oraison dite du passage, ou du dernier

soupir : « Cette âme, venue on ne sait d'où, va gravir le chemin des trois saints... La lumière, la nature humaine, la nature d'autrui, la nature du ciel, se réunissent en un seul souffle... A cette heure dernière, je confesse toutes mes fautes et demande le pardon ; j'ai péché par ignorance, mon cœur était mauvais, ma bouche était impure, que le Bouddha me pardonne. » — Après la mort et la longue série des exorcismes, pendant qu'on accomplit sur le défunt les prescriptions minutieuses du rituel, le bonze récite la prière du fils : « Le nommé N.., reconnaissant des bienfaits de ses parens, qui l'ont nourri pendant les trois premières années de son existence, qui lui ont donné des vêtemens et une maison, vient faire le sacrifice, offrir les présens et évoquer leur âme. Les traits de leur visage ont disparu, le son de leur voix s'est évanoui ; ainsi le vent d'automne fait tomber les feuilles des arbres, et les papillons vus en songe ne laissent aucune trace. Mais le souvenir est toujours vivant dans le cœur... » — Et les formules pour l'évocation de l'âme continuent : « La vie et la mort sont deux états fort différens, comme le *âm* et le *duong* (les deux principes fondamentaux) et tout aussi incompréhensibles... Les montagnes et les fleuves rendent la distance immense, les jours et les nuits sont tristes dans le Tuyen-Daï.. L'âme le matin suit la pluie, et le soir elle erre derrière les nuages, chassés par le vent sur les collines ou vers la mer. L'âme s'élève, les esprits (animaux) s'abaissent, l'âme plane dans le ciel, les esprits rasent la surface du sol. L'âme est on ne sait où. L'âme n'entend-elle pas l'évocation ? »

Ces trop courtes citations donneront une idée du symbolisme gracieux et profond dont la religion annamite garde l'empreinte. La bonzerie de l'Esplanade nous montre ce symbolisme vivant dans la décoration des sanctuaires et dans la majesté des cérémonies ; elle nous montre l'une des adaptations nationales de la doctrine qui régit 500 millions d'âmes, le tiers des hommes. J'ai marqué ce qui surprend tout d'abord le visiteur, la similitude frappante entre ces sanctuaires, cette liturgie, et l'appareil du culte chrétien dans les pays latins et grecs ; similitude qui s'étend parfois aux conceptions essentielles. Quelques lecteurs prendront peut-être en mauvaise part ce rapprochement, qui avait déjà fourni un thème aux railleries faciles du XVIIIe siècle, alors qu'on ignorait comment vivait un bonze et ce qu'il croyait. Quand l'évidence d'un fait ou d'une idée crève les yeux, il ne sert à rien de les détourner ; ici comme partout, je crois qu'il est maladroit de laisser l'esprit d'ironie et de destruction tirer avantage de l'évidence ; je crois qu'il faut s'emparer résolument du fait ou de l'idée et chercher à les expliquer. Ce n'est pas le moment de vider d'un trait de plume ces

graves questions. Contentons-nous de rappeler ce que chacun sait, qu'il y a deux explications de ce parallélisme des religions; l'explication orthodoxe, qui voit partout un reflet des dogmes chrétiens, les vestiges obscurcis d'une révélation originelle; l'explication de la science libre, mais respectueuse du divin, qui voit dans l'univers le foyer d'un vaste travail d'épuration, où l'idée religieuse, une sous des vêtemens dissemblables, va toujours s'élevant, s'illuminant à mesure qu'elle atteint des races supérieures. Il n'y a aucune incompatibilité radicale entre les deux explications; une vue assez large pour embrasser et concilier ces deux aspects de la vérité, voilà ce qu'il faut souhaiter à tous ceux qui ne sauraient trouver hors de cette vue la paix de l'intelligence.

La curiosité attire le visiteur à l'Esplanade; un autre sentiment l'y retient. Cette partie de l'Exposition témoigne de l'effort considérable que la France a fait au dehors depuis ses malheurs. Tous ces exotiques, avons-nous dit, sont nôtres à quelque degré; ils représentent pour nous de lourdes charges et de grands espoirs. Entrons dans le palais central des colonies, faisons le tour des sections qu'il récapitule, rappelons-nous l'histoire qu'il raconte; si l'on avait voulu nous montrer dans l'édifice une image exacte de cette histoire, il eût fallu le diviser en deux moitiés, donner à la première l'aspect d'un tas de ruines et laisser la seconde en construction. Le tas de ruines, ce serait l'empire colonial d'autrefois, celui qui a sombré à la fin du dernier siècle et au commencement du nôtre; nous en retrouvons ici les petites épaves : quelques lambeaux de terre sur les côtes des Indes et de la Guyane, quelques îles, la Réunion, la Martinique, la Guadeloupe, et des îlots de moindre importance. La construction récente nous parlerait de l'empire colossal que nous sommes en train de refaire, avec ces trois morceaux du globe dont chacun dépasse en superficie le territoire de la mère patrie : la France arabe, au nord de l'Afrique; la France noire, au cœur de ce continent; la France jaune, tout au bout de l'Asie. Et ce nouvel empire s'est élevé en quelques années, si l'on excepte l'Algérie, qui relie l'une à l'autre les deux périodes si tranchées de nos entreprises d'outre-mer.

La conquête algérienne a sa physionomie à part; c'est un appendice au vieux poème des croisades, un chant d'épopée plutôt qu'une page d'histoire coloniale. Nous avons refait là notre apprentissage de colonisateurs contre toutes les règles du métier; mais notre longue erreur est mêlée à une légende si héroïque, si séduisante pour l'imagination, qu'on n'a pas le courage de la regretter. Qu'elle est déjà loin de nous, cette fantasia de la vie militaire franco-arabe! Elle date, comme un uniforme du 2e léger dans un

tableau d'Horace Vernet. Et pourtant ils sont d'hier, tous ces noms de généraux africains inscrits dans le marabout d'Abd-er-Rahman, et qui sonnent là comme des coups de clairon. Quelques-uns même sont encore d'aujourd'hui; on pourrait rencontrer dans la mosquée, cherchant ses souvenirs, l'un des adversaires d'Abd-el-Kader; et l'on s'étonnerait une fois de plus que nous la laissions se rouiller dans l'inaction, la savante épée qui devrait être le soutien et la parure de notre relèvement national. — L'exposition algérienne atteste un développement agricole de bon augure; le pays demande une nouvelle fortune à la culture de la vigne; il se présente à nous, cette année, comme une succursale du Bordelais. Mais pourrons-nous corriger les traditions invétérées qui ont consommé le divorce entre l'indigène et ses maîtres? Elles ont fait de notre seule colonie de peuplement une image trop fidèle de la métropole, rongée par la politique, par des passions et des chimères d'autant plus dangereuses que nous n'avons pas toujours peuplé cette terre avec le meilleur de notre sang.

En passant de l'Algérie à son complément naturel, la section tunisienne, on arrive à l'histoire récente, à la méthode nouvelle qui règle l'expansion de l'Europe sur le monde : la demi-conquête, le protectorat. Cette méthode nous a réussi à merveille dans la régence; en peu d'années, sans qu'il nous en coûtât une goutte de sang, nous avons fait là œuvre solide. Quand on parcourt l'exposition de Tunis, où cette œuvre est mise en évidence avec beaucoup d'habileté, il semble qu'on assiste à une résurrection de la puissance romaine, exhumée par nous en même temps que les aqueducs, les citernes, les temples de Suffetula et de Thugga, dont nous avons dégagé les belles ruines. D'où vient ce succès, inespéré au début, reconnu aujourd'hui par tous les gens de bonne foi? Il n'est que juste d'en rappeler la cause. Notre gouvernement, ayant mis la main sur un homme à la hauteur de la tâche, a eu pour une fois le bon sens de lui laisser du temps et de la liberté d'action. Cet homme a su pénétrer l'esprit musulman, il a transformé un vieil organisme sans le briser, sans heurter les mœurs ni exaspérer les préjugés des indigènes; entre ces préjugés et ceux que nos brouillons colportent au dehors, il a préféré respecter les premiers, pour montrer à nos clients que leur intérêt s'accorde avec le nôtre; il a fait de l'administration, et non de la politique d'exportation. La Tunisie est un exemple unique, nous pouvons l'exposer avec fierté; mais il convient surtout de le méditer, pour en tirer profit dans le reste de notre empire; le même procédé de greffe prudente, appliqué avec suite par une main libre d'entraves, donnerait peut-être ailleurs les mêmes fruits.

De la France noire, il n'y a encore que peu de choses à dire. On a vu ses enfans, disséminés dans les cases de l'Esplanade ; M. de Brazza, qui les inventa, pourrait seul se reconnaître dans l'inextricable fouillis des races qui pullulent entre le Sénégal et le Congo. Quelques-unes nous ont envoyé de beaux spécimens, des gaillards athlétiques, à la physionomie intelligente et avenante ; ils auront relevé l'idée qu'on se faisait communément de ces nègres. Sans doute, on ne parviendra jamais à les conduire très haut, mais on les conduira facilement. Lui aussi, ce royaume en formation ne nous a demandé aucun sacrifice sensible ; s'il en demandait, j'ose croire qu'il faudrait les faire. Je ne sais pas de document plus instructif, pour qui veut s'amuser à deviner l'histoire du siècle prochain, que la dernière carte d'Afrique dressée à Berlin par M. Liebenow. Il a pris forme, il s'est rempli, ce grand triangle vide dans l'intérieur duquel nous savions à peine tracer quelques lignes indécises, quand les hommes de ma génération étaient au collège ; et le cartographe berlinois y a teinté en couleurs les ambitions, sinon les acquisitions effectives de chaque peuple européen. Les Allemands s'attribuent de gros morceaux, entre autres 15 degrés du méridien au-dessous de l'équateur, sur la côte orientale. Le vaste territoire qu'ils revendiquent est limitrophe, par les grands lacs, de l'état belge, de l'état indépendant du Congo, qui va lui-même rejoindre l'Océan occidental. Or on ne sait jamais combien de temps un état aussi lointain restera belge et indépendant ; s'il doit perdre un jour ces deux qualités, on verra vraisemblablement la couleur impatiente de M. Liebenow s'étendre sur toute la largeur du continent, d'un océan à l'autre ; une barre gigantesque coupera l'Afrique en deux tronçons. Voilà des prévisions à longue échéance, si l'on peut parler de longues échéances dans ce temps-ci ; mais chacun le pressent, avant que le siècle prochain ne soit très vieux, c'est à l'intérieur de l'Afrique que les grands coups de pioche iront tenter les grands coups de fortune, sans préjudice d'autres coups, peut-être. Il faudra que nous soyons là, parce que nul n'a droit de s'arrêter dans une troupe en marche, sous peine de déchéance. Les adversaires les plus résolus de la politique coloniale ne prouveront pas que nous puissions nous soustraire aux conditions communes de l'Europe ; à nous comme à nos rivaux, elles imposent la fatalité de l'expansion sur le globe.

Cette fatalité nous a poussés en Asie, sur l'autre continent où le géographe pourrait refaire sa carte des convoitises forcées. On a donné dans l'Exposition une large place à la France jaune, et l'on a eu raison ; nous sommes de si étranges Athéniens, que les pagodes, les pousse-pousse, et surtout ces petits soldats aux figures

féminines, si gentils sous les armes, auront fait plus que tous les volumes et tous les discours pour réconcilier le peuple parisien avec l'épouvantail du Tonkin. Chacun a pu observer aux Invalides cet effet de persuasion par l'amusement. Néanmoins l'Indo-Chine continue d'être l'outre aux tempêtes; elle est d'un usage si commode pour la polémique intérieure! Nous avons mis un oiseau en cage, personne ne pense à lui rendre la volée, et chacun se défend de le nourrir. Dans cette lamentable histoire, les deux camps adverses ont donné le spectacle d'une égale pusillanimité; les uns en décriant une entreprise qu'ils savaient bien ne plus pouvoir être abandonnée; les autres en hésitant dans cette entreprise par peur de ces criailleries. La passion de parti ne saurait faire excuser l'injustice et l'ignorance qui inspirent, depuis des années, les attaques de la presse radicale et de la presse de droite; c'est toujours la même équivoque; en critiquant des mesures fautives, on soulève le pays contre le principe même de l'établissement. Ce principe restera, je crois, l'honneur de la troisième république, avec tout le plan d'ensemble de l'empire colonial qu'elle a relevé; mais la mollesse d'exécution, les changemens de front, les sacrifices quotidiens aux exigences électorales et aux intrigues parlementaires, lui seront durement reprochés.

Quelque opinion qu'on se fasse de ces responsabilités, des événemens fortuits nous ont jeté sur les bras un fardeau ou un trésor, comme on voudra; nous devons en tirer parti. Il est malaisé de se former un sentiment sur un pays qu'on n'a pas vu; mais quand on a recueilli les informations d'anciens et bons serviteurs de la France dans ces contrées, on incline à croire que le trésor vaut bien le prix qu'il y faut mettre. Nous avons été chercher le voisinage redoutable de la Chine, dit-on; c'est la vue pessimiste, il y en a toujours une dans les choses humaines; la vue optimiste considère qu'il importe de nous assurer les débouchés commerciaux de cet immense marché. Les Anglais s'efforcent d'y atteindre de leur côté; après les explorations de M. Pavie, on ne saurait douter que les routes les meilleures et les plus courtes soient en notre pouvoir. En dépit des tableaux effrayans et mensongers qu'on nous fait, tous les observateurs dignes de foi s'accordent à représenter ces régions comme favorables à l'établissement de l'Européen, ces peuples comme susceptibles d'être gagnés par une administration avisée et prudente. Quand on apprend à connaître le personnel dévoué qui subit là-bas les à-coups de notre politique, on admire la vigueur et l'excellence des élémens que nous avons à notre service; parmi ces modestes fonctionnaires, comme dans le peuple dont nous observions l'humeur à l'inauguration du Champ de Mars, on découvre d'inépuisables

réserves de force, d'intelligence, de bonne volonté; on se rassure, on espère, et l'on ne recommence à s'inquiéter qu'en regardant vers le cerveau qui dirige le pays, en y retrouvant la paralysie constitutionnelle dans le lobe droit, les symptômes de gangrène ou de folie dans le lobe gauche.

Souhaitons du moins qu'après avoir défrayé notre curiosité, l'Exposition exotique nous fasse réfléchir sur les devoirs nouveaux que nous assumons dans le monde, sur le grand changement de ce monde par l'expansion de tous sur tous. A l'Esplanade, comme à la galerie des machines et sous la Tour, tout proclame la rupture de l'ancien équilibre par les nouvelles conditions d'existence qui nous sont faites, par la pénétration réciproque des peuples, le poids social du nombre, la puissance dynamique des forces dérobées à la nature. Tout annonce des bouleversemens à côté desquels la révolution d'il y a cent ans n'était qu'un jeu, un germe, si l'on préfère. Comme aux jours qui virent finir la vieille Rome, mais avec une impulsion infiniment plus rapide, plus intense, plus universelle, la fusion des hommes et des idées manifeste une crise de l'histoire. Quand elle agite et mêle ainsi l'humanité, c'est pour lui préparer de formidables coups de théâtre, le passé nous en est garant. On n'avait pas attendu l'Exposition pour s'en rendre compte; mais dans cette ville œcuménique des Invalides et du Champ de Mars, complétée par la physionomie cosmopolite de notre Paris depuis quelques mois, nous avons pu observer ces photographies instantanées, involontaires, que les grands mouvemens historiques laissent sur les choses; chez tous ceux qui les auront vues, les inductions philosophiques se seront transformées en convictions entrées par les yeux, et c'est beaucoup pour la plupart des hommes.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

On touche donc à l'instant décisif, à l'heure où le pays, las d'énigmes et d'équivoques, sans parler des spectacles répugnans qui lui ont été offerts, va être censé manifester ses vœux, ses sentimens, sa volonté souveraine. Depuis que le jour des élections a été fixé, la lutte est partout engagée, comme le scrutin sera ouvert partout, dans le plus modeste village de France aussi bien qu'à Paris, au foyer central de la vie publique. Dimanche 22 septembre, le soir venu, ce sera fait ou à peu près. D'ici là les passions sont déchaînées et ont beau jeu. Programmes, manifestes, instructions, polémiques de journaux, discours, jactances, injures, tout se mêle et se confond. Les candidats connus et inconnus se multiplient devant le pays appelé à reconnaître les siens.

Que sortira-t-il maintenant de la petite boîte aux surprises qui va s'ouvrir dans nos mairies, qui figure pour le moment l'urne du destin? Ce serait une insigne puérilité de chercher à faire des pronostics dans le feu du combat, à si courte distance du scrutin. Il faut laisser ce soin aux fanfarons de tous les partis, fussent-ils des ministres ou des préfets, qui disposent d'avance de la victoire, qui sont certains du succès, et, avec l'assurance de calculateurs infaillibles, vous diront presque au juste le chiffre de leur majorité. Ce sont des hâbleries bonnes pour en imposer aux gens simples et crédules qui ne voudraient pas se brouiller avec le succès assuré. La vérité est qu'on ne sait rien, qu'on ne peut même rien prévoir, par cette première raison d'abord que toutes les conditions électorales ont été changées à la veille du scrutin, — et à dire toute la vérité, c'est peut-être la première fois dans l'histoire qu'on a cru pouvoir modifier brusquement toute une législation par un coup de tactique, uniquement pour maîtriser ou diriger la masse électorale sous prétexte de la préserver des tentations mauvaises. On a tout changé, mode de votation, cadres des candidatures, et l'inévitable conséquence de ce changement improvisé dans une sorte d'effarement est de tout confondre, de déplacer toutes les influences, de laisser

l'opinion déconcertée en face de l'inconnu. Si après cela on prétend dire d'avance ce qui en sortira, c'est qu'on se promet d'avoir la main sur le scrutin; mais il y a une raison supérieure, dominante, bien autrement grave, qui fait qu'on ne peut rien prévoir, que le résultat reste incertain jusqu'au dernier moment : c'est qu'en dépit des grands mots, des manifestes et des efforts qu'on tente pour mettre quelque clarté dans cette prodigieuse mêlée, les partis sont lancés à outrance, sans savoir où ils vont, sans être maîtres d'eux-mêmes, perdus et entraînés dans la plus dangereuse des équivoques. C'est jusqu'à un certain point, si l'on veut, un des effets de cette malfaisante aventure Boulanger d'avoir contribué à tout obscurcir, d'avoir altéré toutes les conditions des luttes publiques et précipité tous les partis dans ce gâchis, dans cette crise de confusion où ils se débattent aujourd'hui. Les républicains accusent les conservateurs, les conservateurs accusent les républicains : ils sont, au demeurant, les uns et les autres, quoique à des degrés divers, dans une situation fausse, et c'est précisément ce qui fait jusqu'ici de ce scrutin de dimanche une indéchiffrable énigme.

Où donc est la vérité dans cette étrange cohue de candidatures et de programmes? Les républicains qui sont aujourd'hui au pouvoir et qui s'y attachent avec une énergie désespérée, croient peut-être tout simplifier et gagner le pays à leur cause en élevant le drapeau de la république et de la constitution, en s'efforçant de rallier les forces incohérentes de leur parti pour les pousser au scrutin. En réalité ils ne simplifient rien; ils sont, plus que tous les autres, dans cette situation fausse qu'ils se sont créée eux-mêmes, dont ils sont les premiers responsables, — d'où est sortie après tout cette fortune ennemie qu'ils combattent à l'heure qu'il est par tous les moyens. Ils subissent les conséquences de leurs aveuglemens et de leurs imprévoyances, de leurs préjugés de parti, de l'obstination vulgaire avec laquelle ils se sont toujours refusés à tenir compte des vœux du pays, des sentimens les plus modérés, des avertissemens les plus significatifs, de ces mécontentemens croissans qui ont fini par éclater en se redressant contre leur domination. Assurément, parmi ceux qui peuvent passer pour les candidats officiels de la république, parmi les opportunistes, il y en a qui, depuis quelques années, ont senti la nécessité de s'arrêter, de mettre un frein aux prodigalités financières, d'apaiser les croyances offensées, de rentrer, en un mot, dans l'ordre. Ils ont paru comprendre plus d'une fois que le moment était venu de se dégager de toute solidarité avec le radicalisme, de chercher un appui et une force dans les instincts conservateurs de la France. Ils l'ont compris et senti peut-être, ils ont eu par instans l'air de le dire; ils n'ont jamais osé se décider sérieusement, même quand les occasions les plus favorables leur ont été offertes depuis les élections de 1885. Ils ont toujours eu peur, s'il faut tout dire, de se voir accusés d'être de simples

orléanistes, de simples réactionnaires ou de rechercher l'alliance des réactionnaires. Ils ont même traité en ennemi, presque en transfuge, un de leurs chefs les plus éminens, M. Challemel-Lacour, le jour où, avec une courageuse éloquence, il a osé faire tout haut la confession des fautes de la république officielle depuis dix ans. Grand et irrémissible crime pour l'esprit de parti! Et la conséquence pour ces prétendus politiques qui se croient des modérés, des hommes de gouvernement, pour les opportunistes, a été de perdre leur crédit, et, pour ainsi dire, leur raison d'être, de se confondre une fois de plus avec les radicaux sous ce drapeau bariolé et troué d'une concentration chimérique qu'ils arborent de nouveau aujourd'hui dans un intérêt électoral. Ils n'ont rien appris, ou ils ont tout oublié. Ils en sont encore à comprendre que c'est cette politique qui a préparé la crise où les passions césariennes se sont réveillées. Ils voteront plus que jamais pour M. Basly et M. Camélinat, comme en 1885. Ils crieront, s'il le faut, plus haut que les radicaux. C'est justement leur faiblesse de n'être plus que des radicaux déguisés, n'ayant rien à offrir, rien à promettre, si ce n'est une représentation nouvelle de la comédie qu'ils jouent depuis dix ans.

Naguère encore, ils allaient presque jusqu'à avouer qu'il avait pu y avoir des témérités financières, qu'on était peut-être allé un peu vite, qu'il fallait songer à remettre l'ordre dans le budget, à éteindre les déficits, à réaliser des économies. Depuis, ils ont repris courage, ils se sont enhardis et ils n'avouent plus rien. Ils font répéter partout comme s'ils le croyaient, comme s'ils espéraient abuser de la crédulité populaire, que jamais les finances n'ont été plus prospères, que les ministères républicains ont réalisé 300 millions d'économies dans le budget, que les déficits et les emprunts ne sont qu'une invention réactionnaire. C'est un mot d'ordre qui court la France! Il n'y a pas longtemps encore, les opportunistes avisés n'hésitaient point à reconnaître la nécessité de ménager les croyances et les sentimens du pays, de préparer une pacification religieuse et, s'ils parlaient ainsi, c'est qu'ils s'y croyaient sans doute intéressés. Aujourd'hui, M. le garde des sceaux Thévenet adresse aux évêques une circulaire qui est certes un des documens électoraux les plus extraordinaires. M. le ministre des cultes n'y va pas de main légère. Il impose au clergé la plus sévère neutralité, il lui interdit toute manifestation d'une préférence politique, fût-ce dans un intérêt religieux; il va même jusqu'à menacer les prêtres plus ou moins suspects d'une hostilité systématique d'une « radiation des cadres du clergé rétribué par l'état. » M. le ministre des cultes s'est tout bonnement exposé à provoquer une réponse comme celle de M. l'évêque de Séez, Mgr Tregaro, qui lui a demandé si les prêtres étaient désormais « des ilotes et des parias » en France. Qu'est-ce à dire en effet? Assurément il est toujours vrai que la conduite la plus sage pour le clergé est de

rester étranger aux luttes politiques, et en toute justice on peut ajouter que, parmi les récentes lettres pastorales des évêques, il n'y en a pas une seule où la république soit mise en cause; mais cette réserve inhérente au sacerdoce n'exclut point évidemment pour un prêtre le droit d'exprimer une opinion, de donner un conseil dans l'intérêt de la religion dont il est le ministre. Serait-ce parce qu'il est rétribué par l'état que le clergé serait condamné au silence, à une abstention rigoureuse? Mais les instituteurs sont aussi rétribués par l'état, et M. le ministre de l'instruction publique leur a fait un devoir de se jeter tête baissée dans la mêlée. Serait-ce parce que les prêtres sont dans une situation privilégiée qu'ils cesseraient d'avoir leurs droits de citoyens? Mais ils n'ont plus le dernier privilège qu'ils gardaient encore. Ils subissent comme les autres la loi militaire, et, s'ils sont soumis aux obligations communes, ils ont les droits de tous les Français. Est-ce en vertu du concordat que M. le ministre des cultes s'attribue un droit de radiation à l'égard des membres du clergé suspects? On a pu le faire sans doute, on l'a fait même; ce n'est pas moins un acte arbitraire, discrétionnaire. Et c'est ainsi que M. le garde des sceaux Thévenet travaille à la paix religieuse dans l'intérêt de la république!

Lorsque M. le ministre des affaires étrangères, Spuller, parlait récemment dans ses programmes d'une république tolérante, libérale, où en avait-il pris le modèle et de quelle république voulait-il parler? Est-ce de celle de M. Thévenet, qui fait ses circulaires pour la paix religieuse aux évêques? Est-ce de celle de M. Constans, qui fait de tous les fonctionnaires des soldats au service de ses candidatures officielles? Est-ce de la République qui menace déjà ses adversaires d'invalidations systématiques? Cette recrudescence de la passion de parti est tout simplement le gage de l'alliance nouvelle des opportunistes et des radicaux dans la lutte qui est ouverte. Et quand les uns et les autres réussiraient, quand même ils retrouveraient ensemble une majorité, qu'en serait-il de plus? Ils sont plus ou moins unis avant le scrutin, ils se diviseraient le lendemain; ils redeviendraient inévitablement des frères ennemis, et la république qu'ils prétendent sauver ne s'en trouverait pas mieux, — ni le pays non plus. Quelles garanties offrirait au pays le succès électoral de cette prétendue concentration républicaine qui n'est à sa manière qu'une coalition incohérente? Ce serait le renouvellement ou la continuation du règne de dix ans, des désorganisations administratives, des aventures financières, des mobilités ministérielles, des abus de parti, des tyrannies de secte, des capitulations, des agitations stériles. Ce serait ainsi parce que cela ne pourrait pas être autrement. C'est la fatalité de la situation que les opportunistes se sont faite par une fausse politique.

Les républicains ont toujours sans doute une ressource de polémique et de combat, celle de se tourner contre les conservateurs, et il est de

fait que les conservateurs ne sont peut-être pas pour le moment dans des conditions plus favorables, qu'ils se sont tout au moins laissé entraîner dans une campagne passablement aventureuse. Évidemment, par les idées et les intérêts qu'ils représentent comme par leurs traditions, par l'appui qu'ils trouvent dans les instincts modérés de la masse française, par toutes les forces morales et politiques dont ils sont l'expression vivante, les conservateurs auraient pu, depuis longtemps, prendre un rôle, sinon plus actif, du moins peut-être plus efficace et plus utile pour le pays. Ils l'auraient pu, sans désavouer leurs regrets ou leurs espérances, en restant ce qu'ils sont, en se prêtant simplement aux circonstances, aux conditions d'un régime qu'ils reconnaissent en définitive tous les jours, dont ils sont bien obligés de subir les inconvéniens et dont ils ne s'assurent pas les avantages. Ils n'auraient pas rétabli la monarchie ou l'empire, puisqu'ils ne le pouvaient pas; ils auraient servi et défendu le pays dans ses intérêts, dans ses traditions et ses croyances, avec la légalité qui existe, avec une constitution, qui, après tout, a l'avantage d'être la plus simple du monde. C'était leur rôle, le seul rôle possible, pratique et utile. Il n'est point douteux que parmi les conservateurs il en est beaucoup qui ont souvent senti et qui sentent encore la nécessité de poursuivre sans cesse les transactions possibles, de ne pas jouer les destinées de la France sur un coup de dé. Il en est aussi qui cèdent à la fascination des aventures et mettent dans leurs programmes que tout vaut mieux que ce qui existe, — qui n'hésitent pas à entrer dans toutes les alliances, dans toutes les coalitions en prenant ce mot d'ordre de la « revision » qui se prête à tout. Eh bien! que peuvent-ils gagner sérieusement à cette politique de promiscuités et de coalitions compromettantes? Ils ont à subir d'étranges solidarités, cela est certain. S'ils ne sont pas les alliés du général Boulanger, ils ne sont pas ses adversaires. Ils marchent du même pas, «parallèlement,» comme on le dit. Ils font campagne ensemble, simultanément, pour la conquête de la revision. C'est là justement l'équivoque qui fait la faiblesse, la situation fausse des conservateurs dans la lutte qui est engagée aujourd'hui. Et quand ces singuliers coalisés réussiraient à leur tour, qu'en résulterait-il? On ne s'entendrait plus évidemment, même entre conservateurs, sur cette revision qu'on poursuit. Ce ne serait ni la restauration de la monarchie, ni le rétablissement de l'empire; ce serait le commencement de l'anarchie, d'une série d'agitations indéfinies dont le dénoûment serait peut-être encore une fois la dictature. De sorte qu'à en croire les partis, la France serait aujourd'hui placée entre ceux qui n'ont à lui offrir que la continuation de la politique qui a préparé la crise où nous sommes, et ceux qui proposent, pour la sauver, de la précipiter dans des révolutions nouvelles.

Est-ce à dire que la France en soit réduite à cette extrémité, qu'elle

n'ait plus qu'à choisir entre les manifestes de guerre et de révolution, entre des dangers également redoutables? Les partis, heureusement, ne font pas toujours tout ce qu'ils veulent, et tandis qu'ils s'agitent, tandis qu'ils s'épuisent dans leurs duels implacables, il y a le pays lui-même, le pays incertain et troublé sans doute, assiégé d'influences contraires, silencieux encore, désabusé des jactances et des vaines promesses. Au fond, s'il est toujours difficile de dire ce que sera le vote, quelle sera la proportion des partis dans l'assemblée prochaine, il ne serait peut-être point impossible de saisir les signes d'une situation assez nouvelle qui pourrait déconcerter les calculs des promoteurs des politiques extrêmes. Quel que soit le résultat matériel du scrutin qui va faire explosion dimanche, on pourrait démêler déjà que si la chambre nouvelle a malheureusement quelques chances de ressembler à l'ancienne par l'incohérence, elle en différera et par ceux qui la composeront et par les idées que ces derniers élus porteront au Palais-Bourbon. A travers le fracas des manifestes et des compétitions, en effet, il y a des indices qui peuvent avoir leur signification. Il y aura d'abord une masse de députés nouveaux, cela est certain. Il y a dans le pays, on le sent, un travail, un état d'esprit, si l'on veut, auquel les candidats se préoccupent nécessairement de répondre dans leurs programmes, — et que disent la plupart de ces programmes? Ils ne parlent pas de révolutions ni de réformes radicales; ils parlent de l'ordre et de la paix, de l'économie dans les finances, de la liberté religieuse, des intérêts de l'agriculture : ils parlent surtout de la nécessité de substituer enfin la politique pratique et bienfaisante des affaires aux tumultes de parlement et aux luttes stériles. Ce sont là les élémens d'une situation nouvelle où, entre des partis extrêmes acharnés à se détruire, à se servir du pays contre le pays, pourrait s'élever un parti nouveau, le parti de la paix politique et morale, de la stabilité dans les institutions, des réformes utiles. Et si c'est un rêve sur lequel doit souffler encore une fois le scrutin du 22 septembre, c'est du moins le rêve de ceux qui mettent au-dessus de tout la sécurité et l'honneur de notre nation.

La France, depuis longtemps, depuis qu'elle n'a plus eu le vent favorable, n'a point été certes gâtée par l'excès des flatteries. Elle n'en est peut-être que plus sensible aux paroles de sympathie, surtout quand ce sont des paroles comme celles que M. Gladstone a prononcées dans une réunion dont il a été récemment le héros à Paris. M. Gladstone, qui a déjà vu tant d'expositions et de révolutions, a voulu, lui aussi, voir la nouvelle exposition française. Il a été notre hôte pendant quelques jours. Il était entouré de Français dans le banquet qu'il a accepté, où l'on a voulu fêter en lui le premier représentant de l'Angleterre libérale, et M. Gladstone est trop poli pour répondre à un accueil aussi cordial que respectueux par des discours moroses; mais c'est aussi un

homme qui a longtemps dirigé les affaires britanniques et pourrait les diriger encore, qui est un grand Anglais, et il est trop sérieux pour ne mettre dans son langage que des banalités de banquets ou des complimens de cérémonie. C'est donc sérieusement qu'il s'est plu à parler de sa bonne volonté et de son respect pour notre pays; c'est avec une sincérité complète, il n'avait pas besoin d'en donner l'assurance, qu'il a fait des vœux pour « une amitié durable entre la nation française et la nation anglaise, » qu'il a exprimé tout haut le souhait et l'espérance de voir « la France conserver toujours sa place au premier rang des nations chrétiennes et civilisées. » Le témoignage est certes aussi précieux que significatif. Les plus importans journaux de Londres, se piquant d'honneur, ont bien voulu déclarer que M. Gladstone n'avait fait qu'exprimer les sentimens de la nation anglaise tout entière. Rien de mieux. Il est certain que cette « amitié durable » des deux grandes nations occidentales, dont a parlé M. Gladstone, ferait plus pour la paix du monde que toutes ces alliances qui ne se manifestent que par des agitations, par des armemens et des démonstrations suspectes.

Par une coïncidence au moins curieuse que les journaux anglais eux-mêmes ont été les premiers à remarquer, au moment où il n'y a que des paroles pacifiques à Paris, les manifestations bruyantes et menaçantes sont au camp de ceux qui se prétendent les protecteurs, les gardiens de la paix de l'Europe. L'empereur d'Allemagne, qui est aujourd'hui à Minden, en pleines manœuvres militaires, était, il n'y a que quelques jours, à Dresde, où tout s'est passé avec un certain apparat visiblement calculé; il a eu ses revues, ses banquets où entre Prussiens et Saxons on a échangé aussi des toasts, des discours, et dans tous ces discours, il n'est question, en vérité, que de souvenirs de guerre, d'armemens, d'excitations belliqueuses. Après vingt années, on est aussi échauffé qu'au lendemain des grandes luttes, on parle comme si on était à la veille de conflits nouveaux. Peut-être s'est-on cru tout au plus obligé d'atténuer pour le bon public l'accent des toasts de l'empereur et du roi de Saxe échangeant leurs impressions guerrières. « Il est à remarquer, disait récemment le *Times*, que chaque fois que des souverains allemands se rencontrent et parlent en public, c'est toujours la même chanson... L'Europe respirerait plus à l'aise si ces appels se renouvelaient moins souvent et en termes moins emphatiques... » Cela veut dire que, loin de rassurer l'Europe et de l'encourager à la confiance, les prétendus gardiens de la paix ne font qu'entretenir une surexcitation indéfinie et prolonger un état de malaise où il y a comme une menace toujours suspendue sur le continent.

Le fait est qu'il n'y a rien de plus caractéristique, de plus frappant que le contraste si sensible entre les manifestations pacifiques dont l'Exposition française est l'occasion et cette agitation perpétuelle presque mystérieuse où vit l'Europe. Ce n'est point, si l'on veut, qu'il y ait un

danger immédiat, pressant, — on ne le croit pas du moins. Rien ne semble révéler dans l'un ou l'autre camp l'intention de provoquer, de précipiter un conflit dont on ne peut entrevoir l'explosion sans crainte ; rien non plus, il faut l'avouer, n'est absolument tranquillisant dans une situation fatalement précaire, où les esprits incertains et agités, prompts à s'émouvoir de tout, sont réduits à chercher des indices dans une entrevue ou dans un toast, dans une visite impériale qui se fait ou ne se fait pas, dans les démonstrations qui accompagnent un souverain dans ses voyages. Il est certain que, depuis quelque temps, la visite toujours attendue, toujours ajournée, du tsar en Allemagne est devenue une sorte d'obsession irritante, qui finit presque par être comique, pour les journaux allemands. Le tsar fera-t-il décidément son voyage d'Allemagne? On a cru un moment qu'il le ferait en allant en Danemark : il est à Copenhague, il n'a pas paru sur le territoire allemand. Quand le verra-t-on maintenant? Sera-ce d'ici à quelques jours, avant le départ de l'empereur Guillaume pour Athènes? S'il vient, arrivera-t-il jusqu'à Berlin ou s'arrêtera-t-il à Kiel pour se rencontrer avec son jeune parent Guillaume II? Voilà la question! Les journaux allemands s'épuisent à l'élucider; ils font des enquêtes, ils vont même jusqu'à rechercher s'il y a des préparatifs, si on change les rideaux à l'ambassade de Russie à Berlin! ils n'ont pu jusqu'ici rien découvrir.

Évidemment, l'empereur Alexandre III n'est pas pressé. Il n'entend pas, selon toute apparence, se dérober à l'obligation de rendre la visite qu'il a reçue à Péterhof; il semble avoir voulu choisir son heure, et la preuve qu'il n'y a pas en tout cela de complication bien grave, c'est qu'en attendant l'empereur Alexandre, s'il doit venir, le tsarevitch va en ce moment assister aux manœuvres allemandes en Hanovre; il a été invité à venir voir manœuvrer le régiment dont il a été nommé colonel l'an dernier. La présence du tsarevitch serait une compensation; seulement, le grand-duc héritier de Russie devrait aussi, dit-on, venir à Paris pour voir l'Exposition, et c'est ici que la compensation perdrait de son prix, que tout recommence à s'obscurcir. Le plus clair, au fait et au prendre, est qu'on ne sait rien, que l'empereur Alexandre fera ce qu'il voudra, — que, quelle que soit l'heure où il ira en Allemagne, il est dès ce moment à peu près avéré qu'il n'en sera ni plus ni moins pour le système des alliances, que toutes les politiques resteront ce qu'elles sont. Le voyage du tsar dans les conditions présentes ne paraît pas pouvoir modifier la situation générale telle qu'elle a été créée par la marche des événemens, par la force des engagemens contractés comme par la puissance des intérêts depuis longtemps en présence. Rien ne serait changé par ce voyage, de même que rien n'est changé par le voyage que l'empereur François-Joseph fait en ce moment dans ses provinces, notamment en Galicie, où il n'aurait admis, dit-on, que les attachés militaires de l'Allemagne et de l'Italie à assister aux manœuvres mi-

litaires de la frontière. C'est toujours la même chose. La triple alliance s'affirme comme elle peut, même quelquefois par des minuties assez puériles ; la Russie reste dans son indépendance et dans sa force. C'est là précisément ce qu'il y a de grave pour l'Europe !

On n'est point pressé sans doute de voir se dégager les conséquences d'une situation aussi critique et par momens aussi tendue. Le danger est peut-être toujours en Orient, dans cet Orient où les questions pullulent, où la paix dépend de l'exécution des traités, qui elle-même dépend de l'entente entre des puissances si difficiles à mettre d'accord. C'est là malheureusement un des points faibles à l'heure où nous sommes. Récemment encore naissaient du côté de la Serbie on ne sait quels nuages presque sombres ; on parlait d'armemens serbes auxquels répondraient déjà des armemens bulgares. Il a fallu, pour dissiper cette apparence d'orage, quelques explications qui, à la vérité, ne sont pas bien claires elles-mêmes. Comme si ce n'était pas assez des agitations incessantes des Balkans, l'insurrection de l'île de Crète est survenue, prenant un instant quelque gravité par les répressions inévitables qu'elle a soulevées et par les velléités d'intervention de la Grèce. Puis enfin, comme si ce n'était pas assez de l'affaire de Crète, une certaine agitation a gagné l'Arménie où les vexations exercées par les Turcs ont provoqué des résistances, des soulèvemens parmi les populations, — et ici le péril, quoique lointain, est d'autant plus grave que la Russie, qui touche par ses possessions à l'Arménie, pourrait être tentée d'intervenir. Toutes ces questions réunies, toujours prêtes à s'enflammer, forment ce qu'on appelle la question d'Orient, et cette question d'Orient, toujours prête à renaître sous une forme ou sous l'autre, c'est l'éternel trouble-fête de l'Occident. La diplomatie, jusqu'à ce jour, a mis tous ses soins à circonscrire ces questions, à limiter les incidens, à empêcher en un mot les étincelles de devenir des incendies. Elle semble avoir réussi pour le moment à atténuer la gravité de l'incident crétois par son influence modératrice sur la Turquie et sur la Grèce. Elle paraît s'employer activement aujourd'hui à presser la Porte de pacifier spontanément l'Arménie. On remarquera que dans toutes ces affaires, dans tout ce qui se passe au sud du Danube, comme en Arménie, c'est toujours le traité de Berlin qui est en jeu, que la Russie est fondée après tout à en réclamer l'exécution. La difficulté pour les journaux allemands sera du moins de prouver cette fois que c'est la France qui trouble ou menace la paix si bien gardée par la triple alliance !

Voilà une session de plus qui vient de finir pour la première des nations parlementaires, pour l'Angleterre. Elle a été plus longue que fructueuse, et elle vient de se terminer enfin, à cette extrémité de la saison d'été, sans encombre pour le ministère conservateur qui est au pouvoir depuis quelques années. Elle a été close, il y a peu de jours, par

un discours de la reine que le lord chancelier, suivant les vieux rites, est allé lire au parlement déjà presque désert et qui n'est après tout que le plus banal des résumés, une sorte de mémorandum assez terne des principaux travaux des chambres, des transactions que le gouvernement a eu l'occasion de signer pour régler des intérêts secondaires. Des questions plus sérieuses ou plus délicates qui peuvent émouvoir ou intéresser l'opinion en Angleterre comme dans les autres pays de l'Europe, il n'est pas dit un mot. Avec un peu de bonne volonté, c'est tout au plus si on pourrait remarquer le silence gardé probablement avec quelque intention sur le récent voyage de l'empereur Guillaume à Osborne. La reine Victoria n'a pas fait confidence du secret des conversations d'Osborne à son parlement. Elle s'est prudemment abstenue de toute révélation, même de toute allusion en congédiant les représentans de la Grande-Bretagne et en les recommandant, pour leurs vacances, « à la miséricordieuse bonté du Tout-Puissant. » A dire vrai, ce n'est pas le discours de la reine qui donnera des renseignemens bien précis sur la politique extérieure de l'Angleterre et son accession à la triple alliance, ni même sur ses affaires intérieures. La souveraine a parlé, elle a rempli son rôle; les affaires restent ce qu'elles sont, et cette session qui finit, en suspendant pour quelques mois la lutte des partis dans le parlement, laisse le ministère aux prises avec une situation où les difficultés ne manquent pas, où il y a des grèves comme celle qui agite en ce moment Londres, où les affaires d'Irlande restent aussi une cause perpétuelle d'embarras et de préoccupations.

Au fond, le ministère de lord Salisbury est peut-être le premier à ne pas trop s'y méprendre et à ne point se faire illusion ; il sent bien que là est pour lui le danger, que tout ce qu'il fait pour apaiser ou désarmer l'agitation irlandaise ne sert presque à rien, qu'il est pour ainsi dire le prisonnier de cette terrible question. Aussi est-il sans cesse à la recherche de quelque expédient nouveau, passant tour à tour de la répression à des apparences de conciliation pour sortir d'embarras. Il fait des essais, — et, faute de mieux, il a imaginé récemment de couronner la session qui vient de finir par une sorte de coup de théâtre, par une déclaration qui pourrait toucher les Irlandais, si elle n'était pas tout simplement un calcul de stratégie parlementaire. Un des derniers jours de la session, comme on interrogeait le gouvernement sur l'état de l'instruction publique dans l'île sœur, le secrétaire d'état pour l'Irlande, M. Balfour, un des plus hardis et des plus habiles exécuteurs des lois de coercition, a ouvert tout à coup d'un mot des perspectives nouvelles; il a laissé entrevoir la possibilité de la création d'une université catholique à Dublin. Ce serait du coup plus que n'a fait, il y a quelque vingt ans, M. Gladstone, en essayant de donner satisfaction aux Irlandais par un système d'université mixte qui n'a point réussi. Cette concession, qui a été une surprise pour les adversaires comme

pour les amis du ministère, ne serait point évidemment sans importance si elle était sérieuse ; mais c'est là précisément la question. Le langage de M. Balfour, tout en paraissant très nouveau, est resté cependant assez vague pour se prêter à toutes les interprétations, pour avoir la signification qu'on voudra. Il ressemble de plus étrangement à une tactique de circonstance, à une diversion adroitement imaginée pour déconcerter l'opposition en captant la fraction la plus politique des Irlandais et en la séparant des radicaux. Déjà on a pu voir, il y a quelque temps, M. Parnell et quelques-uns de ses amis donner la plus sensible marque de modération en votant les dotations royales. Le ministère a cru peut-être achever de détacher les parnellistes, porter le dernier coup à l'alliance des Irlandais et des radicaux en laissant apparaître à cette fin de session ce mirage d'une université catholique qui comblerait un des vœux de l'Irlande.

La tactique peut être habile. Jusqu'à quel point réussira-t-elle ? Le ministère joue certainement de toute façon un jeu assez dangereux. Si ce qu'il a dit ou laissé dire pour lui devant le parlement n'est qu'une promesse décevante, il n'abusera pas longtemps les Irlandais, qui sont eux-mêmes d'assez fins tacticiens pour recevoir ce qu'on a l'air de leur donner sans trop s'engager, sans aliéner la liberté de leur grande et malheureuse cliente, la nation irlandaise. S'il est vraiment résolu à faire de sa promesse une réalité, à désintéresser par des concessions la masse catholique de l'Irlande, il s'expose à soulever les résistances ardentes des protestans de l'Ulster, qui ont déjà reclamé, et même des conservateurs du parlement, qui sont ses amis primitifs, qui forment après tout sa véritable armée. Jouer avec tous les partis pour gagner du temps, promettre ce qu'on ne pourra tenir, laisser un espoir aux Irlandais en continuant à les traiter en peuple conquis, serait une politique qui ne ferait qu'envenimer cette triste affaire d'Irlande.

C'est la fatalité de l'Angleterre, elle n'est pas près d'être épuisée. On semble le reconnaître aujourd'hui puisqu'on cherche des palliatifs : les répressions, la « coercition, » les poursuites exercées à l'égard des chefs irlandais n'y peuvent rien. Elles ne font que mieux mettre en relief un des points faibles de la politique ou de l'administration anglaise, le régime des prisons, ce régime qui était récemment en discussion à la chambre des communes, et dont un homme des plus modérés, M. Shaw Lefevre, membre lui-même du parlement, vient de tracer un tableau poignant dans une brochure qui a pour titre : *Députés irlandais et geôliers anglais*. Chose curieuse ! presque toutes les nations font aujourd'hui une distinction entre les prisonniers de droit commun et les prisonniers politiques condamnés pour un discours, pour un article de journal, pour une participation à un acte politique. L'Angleterre elle-même la reconnaît à l'égard des autres nations, puisqu'elle refuse l'extradition des étrangers poursuivis pour crime politique. Il n'y

a qu'en Irlande que la distinction n'est pas reconnue et que, par une exception cruelle, les prisonniers politiques sont encore soumis à un traitement d'une dureté presque barbare. L'éloquent Irlandais William O'Brien, détenu à Galway, est aujourd'hui, dit-on, malade dans sa prison, victime du régime pénitentiaire qu'il subit. Un autre député, M. Conybeare, est exposé à des souffrances et à des rigueurs contre lesquelles M. Gladstone s'élevait récemment avec énergie. Déjà de toutes parts il y a un certain mouvement d'opinion contre ce régime, que le ministère aura de la peine à défendre. On se flatte toujours de pacifier l'Irlande, on a essayé de la pacifier par la force sans réussir; on la pacifierait probablement mieux par une politique d'équité libérale d'abord, puis par l'humanité, en évitant surtout des rigueurs inutiles à l'égard de ceux qui ne sont après tout coupables, le plus souvent, que d'être les chefs populaires de leur nation.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Dans les derniers jours du mois d'août, le marché de Paris, sous l'impression de la cherté probable des capitaux en liquidation, se tenait circonspect et réservé. L'élévation du taux de l'escompte à Londres donnait l'éveil à la spéculation. La rente française 3 pour 100, poussée un peu à l'aventure jusqu'à 86 francs, était ramenée aux environs de 85.

Mais il s'est trouvé que cette crainte d'augmentation du loyer des capitaux était chimérique. Pour les rentes comme pour les valeurs, les taux de report sont restés extrêmement modérés. Après les réalisations effectuées pendant la dernière quinzaine, l'importance des engagemens apparaissait fort réduite. La liquidation s'est donc faite dans d'excellentes conditions tant pour le bon marché que pour l'abondance des capitaux.

L'effet a été immédiat, les acheteurs ont recommencé leurs opérations et, presque tout d'une haleine, le 3 pour 100 a été porté à 86.25, gagnant une unité en quelques séances. L'Amortissable suivait avec 0 fr. 80 de hausse, le 4 1/2 avec 0 fr. 60.

La plupart des titres étrangers ont progressé dans une proportion à

peu près égale, et quelques valeurs se sont associées au mouvement.

L'Exposition a attiré en France un nombre considérable d'étrangers qui sont venus faire, à Paris notamment, de grandes dépenses. De là un accroissement considérable de l'encaisse or à la Banque de France. Si l'on interroge, d'autre part, les bilans des établissemens de crédit, on y constate une augmentation constante des dépôts. L'année 1889 aura donc été, à tous les points de vue, une période d'énorme et rapide accumulation de capitaux, et il est impossible que ce phénomène n'ait pas une action décisive sur les cours de nos fonds publics.

Au milieu d'indices si multipliés de la prospérité générale, on a été surpris d'apprendre que le recouvrement des impôts indirects et le produit des monopoles de l'état avaient été inférieurs, dans le mois d'août dernier, de 3 millions de francs aux recettes de la période correspondante de 1888. Que pouvait signifier ce symptôme de malaise? On fait remarquer avec raison que les diminutions de recettes portent exclusivement sur les produits de l'enregistrement, du sucre et des douanes. La réduction de perception sur l'enregistrement est un phénomène fortuit, sans portée économique. La diminution du produit des douanes tient précisément à l'excellence de la récolte de 1889, qui a eu pour conséquence dans les derniers mois de moindres importations de blé. Enfin la moins-value dans les recouvremens des taxes sur les sucres est due à une cause toute passagère, la spéculation qui s'est faite sur ce produit pendant la première partie de l'année.

Les dispositions du monde financier étaient donc toutes portées à l'optimisme, l'approche des élections n'inspirant aucune inquiétude, lorsqu'un brusque mouvement de baisse sur la rente italienne a jeté quelque trouble sur les deux marchés de Paris et de Berlin. L'Italien était à 92.75 le 31 août. La spéculation était plus portée à vendre qu'à acheter à cause des difficultés que le gouvernement de M. Crispi rencontrait dans ses efforts pour atténuer la gravité de la crise de Turin. On sait que cette crise avait été ouverte par la suspension de deux banques fortement engagées dans des entreprises immobilières. La Banque nationale d'Italie, sous la pression très vive du cabinet, a fini par consentir une avance de 30 millions aux deux établissemens compromis. Mais le coup était donné et la confiance du public dans le crédit de l'Italie, ébranlée. Les porteurs d'inscriptions de rente italienne se mirent à vendre précipitamment; les cours se dérobèrent, on recula en deux ou trois séances jusqu'à 91 francs.

Les efforts des grands banquiers de Berlin, très engagés à la hausse des valeurs italiennes, et, sur notre place, les rachats du découvert, ont arrêté net ce commencement de panique. L'Italien a même déjà repris 92 francs, et on peut croire que le danger d'une nouvelle chute de ce fonds d'État est conjuré au moins pour quelque temps.

La spéculation s'est remise, d'ailleurs, très vite de cette alarme, et les idées de hausse ont de nouveau prévalu. Le 3 pour 100 français, qui avait été ramené de 86.25 à 85.90, s'est déjà relevé à 86.40, l'Amortissable vaut 90 francs et le 4 1/2, 104.60. Un coupon trimestriel de 0 fr. 75 sera détaché, lundi 16, sur le 3 pour 100, et, le 1er octobre, sur l'Amortissable.

L'Italien reste, pour la quinzaine, comme il a été ci-dessus, en réaction de 0 fr. 75, à 92 francs. Tous les autres fonds sont en grande hausse.

Le Russe 1880 a gagné près d'une unité à 92.50, les Consolidés autant à 91.45, le Hongrois une demi-unité à 85.15, l'Extérieure une unité à 74.20, le Portugais plus de deux points à 67.90. Il est fort probable qu'il a été opéré d'assez nombreux arbitrages entre l'Italien et les autres fonds, les considérations politiques étant venues se joindre aux motifs d'ordre purement financier pour encourager ce mouvement.

L'Unifiée d'Égypte a été portée de 452 à 462, le Turc même a gagné pendant la première partie du mois toute la valeur du coupon semestriel de 0 fr. 50 détaché le 13 courant. Les acheteurs n'ont tenu aucun compte d'une foule de rumeurs mises en circulation sur les prétendus préparatifs de la Serbie et de la Bulgarie à une guerre prochaine. Toutefois, il est probable que la hausse des valeurs ottomanes eût pris une allure plus décidée encore, si les journaux anglais n'avaient présenté un tableau si alarmant de la situation actuelle dans la péninsule balkanique. L'obligation ottomane des douanes a été portée de 363.75 à 368.75, les actions de la Régie des tabacs de 497.50 à 515, celles de la Banque ottomane de 521.25 à 533.75, les lots turcs de 62 à 66.

Les valeurs argentines ont fortement baissé. Le 5 pour 100 1886 a reculé de 482.50 à 475, l'obligation des chemins de fer argentins de 433 à 402. Les porteurs de ces titres ont été effrayés de voir s'élever si rapidement l'agio de l'or à Buenos-Ayres. Il y a quelques jours encore, la prime de l'or était de 80 à 85 1/2. Elle a été portée subitement à 100 et reste à 98. Cette crise monétaire n'arrêtera vraisemblablement pas l'essor de la prospérité de la République Argentine, mais elle va soumettre à une redoutable épreuve son crédit à l'extérieur. Il s'agit de savoir si l'État fédéral et les provinces auront à la fois la volonté et les moyens de faire strictement honneur à leurs engagemens et continueront le paiement régulier, en or, du service d'intérêt et d'amortissement sur les trop nombreux emprunts contractés depuis deux ou trois ans.

Plus heureux que la république voisine, l'empire du Brésil vient de conclure avec un groupe financier d'Europe une importante opération dont l'objet est la disparition du papier-monnaie brésilien. Ce papier-monnaie, qui d'ailleurs est au pair, ne doit cependant pas gêner le

gouvernement. Celui-ci a résolu de le remplacer par une dette portant intérêt. Voici à quelle combinaison il a décidé de recourir. Le groupe financier avec lequel il a traité a pour centre la Banque de Paris et des Pays-Bas. Cet établissement s'engage à créer une Banque nationale du Brésil, au capital de 250 millions de francs dont 150 millions seront versés. La Banque est investie du privilège d'émettre des billets pour un montant triple de son capital versé. Elle en pourra donc émettre pour 450 millions de francs; ce qui est à peu près exactement le montant du papier-monnaie d'état à retirer. La Banque nationale substituera peu à peu (il lui est concédé pour l'opération entière un délai de cinq années) ses propres billets à ceux de l'état, et contre remise de ces derniers au gouvernement au fur et à mesure de leur rentrée, elle recevra pour une somme égale, et au pair, des bonds portant intérêt à 4 pour 100. Lorsque l'opération sera close, elle se trouvera posséder ainsi, pour un capital versé de 150 millions, une rente de premier ordre de 18 millions. Nous voyons bien ce que gagnent à cet arrangement la Banque de Paris et son groupe. Nous voyons moins le bénéfice qu'en espère retirer le Brésil.

L'action de la Banque de Paris, sur l'annonce de la conclusion de ce contrat, a été portée de 745 à 785. Les titres des autres établissemens de crédit ont également monté pendant cette quinzaine, quoique dans de moindres proportions, sauf la Banque de France, qui s'est avancée de 3,875 à 3,960.

Le Crédit foncier présente une hausse de 6.25 à 1,282 50. Mais presque toutes les catégories d'obligations de cet établissement sont en réaction, phénomène qui s'est également produit sur le marché des obligations de chemins de fer, sans doute par suite d'un arrêt dans les achats de l'épargne pendant la période précédant immédiatement les élections.

Le Crédit lyonnais, le Crédit mobilier, la Banque internationale, la Banque parisienne, se sont avancés de quelques francs.

Le Lyon a monté de 10 francs à 1,337 50, le Nord de 15 à 1,747 50, le Gaz de 12.50 à 1,402 50, le Suez de 27.50 à 2,297 50; citons encore, parmi les valeurs qui ont pris part au mouvement, la Lænderbank à 525, l'Alpine à 188.75, le Saragosse à 307.50, le Rio-Tinto à 304, même les Métaux à 35. Les valeurs se rattachant au cuivre se sont raffermies, sur la probabilité d'un arrangement prochain concernant la vente du stock.

Le Comptoir national d'escompte a publié son second bilan mensuel. Cet établissement, après deux mois d'exercice, a déjà reçu 90 millions de francs en dépôts.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

PEINE D'AMOUR PERDUE

I.

On avait fait la lessive au château de Doncières. Mlle Renée de Moyemont, — à Doncières et dans les environs, on disait « Mademoiselle », tout court, ni plus ni moins que pour la fille de Henri IV ! — Mlle de Moyemont, vêtue d'une vieille casaque, manches et jupe retroussées, aidait Babet et la mère Alliette, la femme de journée, à étendre le linge sur des cordeaux, dans la grande salle du manoir. Tout à coup, la cloche qui annonçait les étrangers se mit à tinter, mise en branle par un bras vigoureux.

La blanche figure de Renée de Moyemont devint toute rouge. C'est qu'en dépit de sa simplicité, la bonne demoiselle n'aimait pas être surprise au milieu d'une telle besogne. Dans ces momens-là, elle n'osait même pas lever les yeux vers les ancêtres, rangés le long des murailles, comme si elle eût craint de rencontrer leur regard irrité. Et pourtant, c'était encore une piété que de veiller sur ce linge armorié qui venait d'eux, dernier reste d'une splendeur évanouie. Était-ce sa faute, à elle, si la fortune de la famille, déjà entamée par les prodigalités de son grand-père, avait achevé de s'engloutir dans la catastrophe de Law ? Était-ce sa faute si son père, toujours pressé d'argent, avait vendu à vil prix la magnifique châtellenie de Moyemont pour se réfugier dans ce petit domaine de Doncières, n'emportant que des portraits et quelque argenterie ? Était-ce sa faute si, pour joindre les deux bouts, elle devait parfois,

de ses mains fines et pâles comme la cire, aider aux travaux domestiques? Autant aurait valu reprocher à Robinson Crusoé de faire lui-même sa cuisine!

— Babet, va voir qui a sonné.

Babet passa dans le vestibule sombre qui précédait la grande salle; elle s'approcha d'une meurtrière qui observait la route de Rôville, et par où la mort avait dû passer plus d'une fois, au temps des guerres. Mais, au lieu de la gueule noire d'une espingole ou d'un mousqueton, on n'y voyait plus jamais paraître que le museau fripon d'une femme de chambre. Car, au dernier siècle, les personnes *nées* possédaient seules des « figures, » les femmes de chambre n'avaient droit qu'à des « museaux. »

— C'est Guillaume. Il a une dépêche pour mademoiselle.

Guillaume était le piéton qui, deux fois la semaine, apportait la poste à Doncières, lorsqu'il y avait lieu. Mais souvent des mois s'écoulaient sans qu'il apportât rien au manoir. Aussi sa venue était-elle un événement. On le fit entrer à la cuisine, où il but et mangea. Pendant ce temps, Mlle de Moyemont rompait le cachet et déployait la grande feuille de papier jaune, couverte de caractères longs et étroits, dont les lignes ressemblaient de loin à des portées de musique. Babet attendait, sans dissimuler l'honnête envie qu'elle avait de savoir, et mademoiselle ne s'en offensa pas.

— C'est de mon cousin de Boismorin. Que peut-il me vouloir?.. Son fils est malade... Non, il va mieux... Cependant on craint encore pour lui. Les médecins l'envoient aux eaux... Bon! mon cousin de Boismorin me prie d'accompagner son fils aux eaux. Que dis-tu de cela, Babet?

Babet n'en disait rien par la raison que, née à Doncières, n'ayant jamais causé avec personne si ce n'est avec sa maîtresse et avec les paysans, n'ayant jamais ouvert un livre de sa vie, à moins que ce ne fût pour en arracher les feuilles et les rouler en cornets, elle ignorait ce que les gens du bel air entendent par l'expression: *Aller aux eaux.*

Mlle de Moyemont devina la petite difficulté qui arrêtait Babet, d'ordinaire si prompte à donner son avis, même quand on ne le demandait pas.

— Les eaux, Babet, ce sont des bains que l'on prend pour se guérir, en de certains endroits où vont les malades et aussi, je crois, le beau monde.

— Mais, reprit Babet, le fils de M. de Boismorin est donc bien petit s'il a besoin de mademoiselle pour le faire baigner!

— Non. C'est, je pense, un garçon de treize ou quatorze ans. Et puis, il a son gouverneur avec lui, un très savant homme, à ce

Supplément à la « Revue des Deux Mondes »
du 1er octobre 1889

« La Vigne est un arbre divin,
« La Vigne est la mère du vin,
« Respectons cette vieille Mère,
« La nourrice de cinq mille ans
« Qui pour endormir ses enfants
« Leur donne à téter dans un verre... »

Pardonnez-moi, Monsieur, d'évoquer cette strophe de Pierre Dupont : il s'en dégage, si je puis m'exprimer ainsi, un parfum de cuves, de tonneaux, ce bon parfum un peu capiteux des chais au moment de la Vendange, et, aux premiers jours d'octobre, le vigneron aime à la murmurer en pressant ses raisins.

Elle est bien respectée, notre « vieille Mère » ! Dans le Bordelais, surtout, ses enfants, les viticulteurs, l'entourent à l'envi de soins et de prévenances, par affection, par reconnaissance, un peu aussi, il faut bien le dire, pour qu'en retour, elle leur dispense ses trésors sans compter, comme autrefois, comme au vieux temps.

C'est bien grâce à ces soins respectueux, attentifs, qui ne lui sont pas regrettés, qu'elle doit de reprendre, dans nos régions, un peu plus, chaque année, de sa vigueur première.

Oui! mais lorsque le beau jus de la Treille a coulé, lorsqu'il s'est répandu hors des vignobles, lorsqu'enfin le commerce en a fait sa chose, l'est-il, lui, respecté?

Rarement, trop rarement, hélas! Et personne ne l'ignore.

Je n'ai pas craint de dévoiler ici, à cette même place, les nombreuses, les savantes, les atroces falsifications dont le vin est l'objet. Je n'y reviendrai point.

Je me borne, Monsieur, à vous prier de vouloir bien vous souvenir de votre serviteur, le jour où vous voudrez boire un bon vin, admirablement pur, le jour où vous tiendrez à être servi loyalement et entièrement de confiance.

Voici en quels termes je vous garantirais, chaque fois, sur facture, mon Saint-Augustin, si j'étais appelé à l'honneur de vous en envoyer:

« Je garantis, d'une manière absolue et sans « la moindre réticence, la pureté tout entière,

« le naturel parfait du vin que j'ai l'honneur de
« livrer à Monsieur (ici votre nom).

« Je précise : je déclare que ce vin est le plus pur
« jus de la vigne, le plus pur jus de raisins, de raisins
« frais, vierge du plus petit mélange, vierge de la
« plus minuscule parcelle ou larme de quoi que ce
« soit d'étranger : je dis bien : de quoi que ce soit.

« Je me déclare responsable de mon vin, respon-
« sable d'une manière formelle.

« Et cette déclaration, je la donne dans toute sa
« rigueur. »

Cette déclaration est absolument nette et précise.
Néanmoins, Monsieur, si vous en désiriez une plus
sévère encore, je suis prêt à vous la donner, quelle
qu'elle soit et telle que vous croiriez devoir l'exiger.

Je ne puis, je crois, vous donner des assurances
plus affirmatives de ma sincérité.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes
sentiments respectueux

Gustave Bouyet

Gustave Bouyet, Propriétaire, au Domaine du Saint-Augustin-La-Grave, près et par Bordeaux (Gironde).

Le Saint-Augustin - La-Grave, 1er Octobre 1889

Vin Rouge

Récoltes :	1887	1886	1885	1884
Saint-Augustin, clos Les Palus, ordinaire	125f	135f	"	épuisé
Saint-Augustin, clos Les Côtes, bon ordinaire	130	145	épuisé	id
Saint-Augustin, clos La Grave, id, ... id	140	160	170	225f
Saint-Augustin, clos Les Graves-Hautes, G.d ordin.re	150	180	190	épuisé

Vin Blanc

Récoltes	1887	1886	1885	1884
Les Petites Graves, ordinaire	"	"	"	170f
Les Graves, bon ordinaire	120f	135f	145f	épuisé
Les Hautes-Graves, Grand ordinaire	140	150	160	180

Ambarès, 1887 vin rouge, très agréable, pour petit or-
dinaire ou office, la barrique : 100f ; récolte de 1886, la barrique : 1

La barrique est de 228 litres. Transport et droits de Régie à
votre charge. Faculté de refuser tout envoi défectueux. Envoi, p
colis-postal et franco, de quatre échantillons. Références hors
ligne, si vous en désirez. Différences de logement : 5f par demi et
quart de barrique. Doubles fûts : 6f par barrique, 5f par demi, 4f
par quart. Mise sous toile : 5f par barrique ; 3f50 par demi, 3f par qu

Paiement, par traites ou à votre convenance, à 60 jours, ou
à 30 jours avec 2% d'escompte.

Veuve Garnier

qu'il paraît. Mais mon cousin pense qu'une femme saurait mieux lui donner des soins... Vois ce qu'il me dit :

« J'appréhende fort que son gouverneur, homme de mérite, versé dans l'étude de la double antiquité et dans les sciences dont il convient d'orner l'esprit d'un jeune homme, ne soit pas fort expert dans ce genre de choses. L'enfant est entêté et volontaire, sa défunte mère l'ayant habitué à n'avoir d'autre loi que son caprice. Les médecins m'assurent qu'il ne le faut pas contrarier, mais recommandent, en même temps, qu'on ne lui laisse faire aucune sottise. Je suis sûr que vous débrouillerez tout cela le mieux du monde. Je vous sais fort discrète et fort... » Il me fait toutes sortes de beaux complimens pour me décider.

— Est-ce loin d'ici, ces eaux-là?

— Mais... je ne sais trop. Il s'agit du Mont-Dore, en Auvergne.

Mlle de Moyemont n'était pas beaucoup plus instruite que Babet. Elle avait une idée vague de l'Auvergne, mais n'avait jamais entendu parler du Mont-Dore.

— Ce doit être... à l'autre bout de la France.

— A l'autre bout de la France! Jésus! mademoiselle n'arrivera jamais! mademoiselle sera assassinée en route!

— Oh! non, les routes sont sûres, à présent.

— Mademoiselle a donc oublié l'histoire de Cartouche?

— Il y a beau jour que Cartouche a été supplicié, Babet.

— Je vois bien que mademoiselle a envie de partir... Mais, pour voyager, il faut se nipper, il faut s'équiper, mademoiselle ne peut pas s'en aller comme la voilà.

— Mon cousin m'envoie une bourse de cent louis.

— Mon Dieu! fit Babet d'un air maussade, comme si elle allait pleurer. Qu'est-ce que je vais faire ici quand mademoiselle sera partie?

— Mais je t'emmène.

— Mademoiselle m'emmène! Est-ce possible!

Et Babet parut prête à danser.

— Oh! je ne suis pas encore décidée... Pense donc : un changement de vie à mon âge!

— A entendre mademoiselle, on dirait qu'elle est bien vieille! Mademoiselle n'a que trente ans.

— Je les aurai dans deux mois.

— Il est bien temps que mademoiselle s'amuse et voie le monde.

— Et puis, ce garçon à conduire! Cet enfant entêté et volontaire! Y songes-tu?

— Mademoiselle en fera ce qu'elle voudra. Un petit Parisien! Ce

n'est pas comme les gens de nos pays vosgiens qui sont si *peuts!* Il doit être tout mignon, l'enfant-là.

— Et ce gouverneur qui a tant de mérite... qui sait tant de choses! Comme cela va m'embarrasser, moi qui suis ignorante!

— Il fera la partie de mademoiselle... Ce sera plus amusant que la société de notre curé. Est-ce que mademoiselle n'en a pas assez de voir toujours les mêmes figures?

— Mais non, Babet, pas trop... Tout cela est bien sérieux ; je vais y rêver dans mon cabinet.

A partir de ce moment, le projet de voyage occupa toutes les pensées de Renée de Moyemont. Fallait-il accepter ou refuser? Le soir, elle oublia pour la première fois de visiter les cabinets de l'alcôve, de regarder dans les armoires et de faire sonder par Babet, avec une gaule, les ténèbres qui s'étendaient sous son vaste lit à courtines de soie. Le lendemain, le curé fut appelé en consultation et donna peu de lumières. Il opina qu'il fallait se soumettre à la volonté de Dieu. Mais quelle était, dans cette circonstance, la volonté de Dieu? Le curé, en conscience, ne pouvait le dire. On fit venir un vieux soldat qui, ayant servi deux ans en Westphalie, devait savoir quelque chose de l'Auvergne. Mais on n'en tira rien d'intéressant, ce qu'on attribua à son excessive surdité. Il insista pour raconter deux ou trois histoires du maréchal de Saxe. On les lui laissa dire, puis on le congédia. Pour cinq sous, on acheta d'un colporteur une *Description de la France*. L'auteur y faisait remarquer, tout d'abord, que « la France était le plus beau royaume du monde après celui du ciel. » Au chapitre de l'Auvergne, il assurait ses lecteurs que les Arvernes avaient été un des peuples les plus fiers et les plus belliqueux de la Gaule, et qu'ils avaient fait payer chèrement à César la conquête de leur liberté. Clermont était bâtie à l'extrémité d'une vaste et fertile plaine. Quant aux habitans des montagnes, ils étaient « remarquables par la douceur de leurs mœurs et par l'habitude de se nourrir de châtaignes en guise de pain. » De ces deux traits, l'un rassurait, l'autre inquiétait Mlle de Moyemont et sa servante. Et comment douter de la véracité d'un livre qui portait, avec le privilège du roy, l'*imprimatur* du chancelier?

Ainsi Renée délibérait, ou feignait de délibérer, comme font beaucoup de gens dont le parti est pris dès la première minute, et qui, néanmoins, tiennent à se donner l'air de peser le pour et le contre dans les balances de la sagesse. Mademoiselle se faisait pousser à ce voyage non-seulement par Babet, qui avait une envie terrible de l'accompagner, mais par le curé, qui n'y avait aucun intérêt, et par tous ceux qui se rencontraient sur son chemin, depuis la mère Alliette

jusqu'au syndic. Le médecin de Rambervillers porta la complaisance jusqu'à déclarer que les eaux du Mont-Dore, dont il entendait le nom pour la première fois, feraient le plus grand bien à mademoiselle, « vu qu'il les considérait comme éminemment propres à chasser les âcretés du sang et à dissiper les vapeurs de la rate. »

Le désir d'obliger un parent, homme généreux et considérable, les prières de Babet, la douceur de mœurs que le petit livre prêtait aux montagnards de l'Auvergne, un enfant malade à soigner tout en fortifiant sa propre constitution, la religion, représentée par le curé de Doncières, et la science, incarnée dans le médecin de Rambervillers, se prêtaient main-forte pour conseiller le voyage du Mont-Dore. N'y avait-il pas là assez de raisons sérieuses pour persuader une personne sensée comme mademoiselle, — surtout si l'on songe qu'elle mourait d'envie d'être persuadée?

Il ne lui fallut que deux jours pour écrire à M. de Boismorin et trois semaines pour faire ses préparatifs.

II.

Les voyageuses devaient se mettre en route le 7 juin, mais on ajourna au lendemain, jour de la Saint-Médard, à cause des quatre-temps. Quoiqu'il ne fût pas quatre heures du matin, tout le village était là pour assister à ce départ. Le syndic eut l'honneur d'offrir la main à mademoiselle pour gravir les trois marches branlantes de la berline; mais, au moment où elle y touchait, le marchepied tout entier s'écroula. Un Romain eût vu là un mauvais présage et serait resté. Renée y vit un résultat de l'usure des charnières que la rouille avait rongées depuis la paix d'Utrecht. Elle fit apporter une échelle et monta gravement dans la berline, sans qu'un seul visage s'égayât d'un sourire. Cette berline, — une vieille caisse jaune presque carrée, surmontée d'une bâche de cuir sous laquelle on avait empilé les coffres, — se balançait follement sur ses vénérables ressorts qui grinçaient au moindre mouvement. Tandis que Bastien, une blouse passée par-dessus ses vêtemens et coiffé d'un bonnet de coton à raies blanches et bleues, s'installait sur le siège, Mlle de Moyemont prenait place avec Babet dans l'intérieur, où la paille leur montait jusqu'aux genoux, et elle posait ses pieds sur un sac de sable chaud, précaution justifiée par l'humidité de cette matinée de Saint-Médard.

« Fouette, cocher! » fit la voix claire de Renée au milieu d'un

silence religieux, que troublaient seulement le son de la corne du porcher et le grognement sourd des cochons qui partaient pour les champs.

Bastien fit claquer son fouet, les rosses poussèrent énergiquement, la machine s'ébranla, les chapeaux se soulevèrent, mademoiselle fit, de la main, un dernier signe à ses vassaux, et la berline commença à rouler sur la route de Rambervillers. De là, mademoiselle devait se rendre à Épinal, où aurait lieu la première nuitée, et d'où elle renverrait son équipage antique et son vieux cocher pour prendre la poste.

Le programme s'exécuta de point en point, et le voyage se poursuivit sans incident notable.

Renée et Babet étaient assoupies par la grande chaleur de midi lorsqu'elles entrèrent à Langres. Elles furent réveillées en sursaut par les cris de sept à huit femmes qui, les unes grimpées sur le marchepied, les autres sur le siège ou même sur l'essieu, allongeaient dans l'intérieur leurs bras décharnés et déguenillés, en brandissant des couteaux et des ciseaux. Les deux femmes crurent leur dernière heure venue, et se recommandaient à Dieu ; un officier qui passait vit leur terreur et les rassura, en les débarrassant de ces mégères.

— Ce sont, leur dit-il, de fort honnêtes artisanes qui n'ont d'autre but que de vous vendre, le plus cher possible, les produits de l'industrie du pays.

— En vérité? Je vous rends mille grâces. Cette sotte de Babet m'avait effrayée par ses cris. Je m'imaginais qu'on en voulait à notre vie.

— On n'en voulait qu'à votre bourse, fit l'officier avec bonhomie.

Le sixième jour, la chaise de poste s'arrêta à Clermont-Ferrand, sur la place de Jaude. Cette place est couverte d'oisifs, surtout le matin et le soir, à l'heure où partent et arrivent les diligences. Ces hommes paraissent prendre un grand plaisir à voir les voyageuses descendre de voiture, surtout quand les femmes sont très jeunes et les marchepieds très hauts. Le petit pied, délicatement chaussé, qui se risque hors de la chaise et qui, timide, hésitant, semble tâtonner dans les airs, est aussitôt le point de mire de tous les yeux, et les mains se tendent, avec la galante liberté de l'ancien temps, pour soutenir et guider l'inconnue.

Un peu étourdie par le tapage, Mlle de Moyemont se laissa porter à terre par trois ou quatre amateurs, habitués de ces descentes, qui la gardèrent dans leurs bras un peu plus qu'il n'était nécessaire. Un beau sergent saisit la taille de Babet entre ses deux larges

mains et déposa sur le pavé la jeune fille rouge comme un coquelicot.

Un grand homme, à figure maigre, qui portait ses cheveux sans poudre, avec un habit gris assez négligé, fendit la presse et fit un profond salut à Renée, au risque d'incommoder les personnes placées derrière lui.

— Je m'assure, dit-il, que j'ai l'honneur de parler à Mlle de Moyemont.

— En effet, monsieur.

— Je suis le gouverneur du jeune de Boismorin. Daignez, je vous prie, accepter mon bras.

Les oisifs de la place de Jaude, bien qu'un peu désappointés, ouvrirent passage. Le gouverneur entraîna Mlle de Moyemont, marchant à grandes enjambées irrégulières, comme font tous les hommes qui ont le cerveau rempli de hautes pensées.

— Vous n'étiez jamais venue à Clermont?.. Une noble et ancienne cité... bien changée depuis le temps de Sidoine Apollinaire! Vous remarquez la couleur noire des maisons : c'est qu'elles sont bâties en lave; cela donne à la ville un air triste, surtout dans les rues étroites, et il en est, comme dit Fléchier, qui ont tout juste la mesure d'un carrosse!

Fléchier et surtout Sidoine Apollinaire intimidaient Renée, qui ne répondit pas.

M. Leragois, — c'était le nom du gouverneur, — fit entrer Mlle de Moyemont à l'hôtel de l'Écu, et l'invita à monter. A chaque porte, il s'arrêtait, quittait le bras de Renée, se rangeait contre le mur et la laissait passer avec un grand salut.

Un valet traversait le palier.

— Hé bien, Jasmin, demanda M. Leragois. Où est le vicomte?

Jasmin désigna une des portes :

— Il est là dedans, qui s'amuse avec les chiens.

La porte ouverte, Renée vit un jeune homme étendu sur un sofa, tenant des gimblettes à l'assaut desquelles il excitait deux griffons à s'élancer. « Ici, Noiraud! Ici, Blanchette! » Près de lui, gisait un volume que les chiens avaient mâchonné. Ce garçon avait les traits fins et réguliers comme une femme, avec une expression d'indifférence et de dégoût. Il se leva d'assez mauvaise grâce et vint baiser la main de Mlle de Moyemont.

Tous deux poussèrent ensemble une exclamation d'étonnement.

— Oh! mon cousin, je vous croyais beaucoup plus jeune!

— Et moi, ma cousine, je vous croyais bien plus vieille!

— Je me trouve assez vieille comme cela... Mais, dites-moi, comment allez-vous, mon cousin?

Pas bien.

— D'où donc souffrez-vous?

— Mais je ne souffre pas!

— Alors?..

— Je m'ennuie... je m'ennuie affreusement. Savez-vous bien ce que c'est?

— Si je le sais! Je ne fais pas autre chose tout le long de l'année.

— Et vous en plaisantez?

— Sans doute. L'ennui n'est pas une maladie, surtout quand on habite une grande ville et qu'on est riche.

— Bon!.. je demeure à Paris, mon père a beaucoup d'argent, et, avec tout cela, je meurs d'ennui.

Jasmin vint annoncer le dîner.

— Madame doit avoir grand'faim, dit poliment Leragois, pendant que le jeune vicomte offrait le bras à sa cousine pour passer dans le salon voisin.

— Un appétit de voyageuse.

— Comme on est heureux d'avoir faim! soupira le petit Boismorin.

— Je croyais, reprit Renée, qu'en Auvergne il n'y avait que des châtaignes à manger. Mais je vois ici une table fort bien garnie.

Babet servait sa maîtresse, et le vicomte la regardait tout en grignotant son pain, du bout des lèvres, et en buvotant, à petits coups, un verre de bourgogne.

— Qu'y a-t-il à voir ici? demanda Renée.

— Il y a de belles églises... commença le gouverneur.

— ... Que M. Leragois n'a pas visitées, parce qu'il est l'ennemi juré de la superstition.

— De la superstition? fit innocemment Renée en ouvrant de grands yeux.

Le gouverneur se hâta de changer de sujet.

— Il y a aussi un théâtre, où une troupe de passage donne des représentations. On joue ce soir *les Chasseurs et la laitière*, *le Devin de village*, et *Janot ou les battus paient l'amende*.

Je connais tout cela, dit le vicomte.

— Mais moi, je ne connais rien... Je ne suis jamais allée au théâtre.

— Qu'on est heureux de n'être jamais allé au théâtre!

— Madame, reprit Leragois, je suis à votre service pour vous y conduire.

— J'accepte.

— Et moi? fit le vicomte, rougissant d'avoir été devancé.

— Vous !.. Puisque vous connaissez tout cela !.. Vous vous amuserez avec Noiraud et Blanchette.

— Du tout! Je veux aller au théâtre, ne serait-ce que pour me moquer des acteurs et du public.

— Mais... serait-ce prudent... dans l'état de santé où vous êtes?

— Je fais tout ce que je veux. Demandez à M. Leragois.

— Il est vrai. C'est l'ordre de monsieur son père.

— Hon! fit Mlle de Moyemont avec un sourire moqueur qui vexa un peu le petit cousin.

Une demi-heure après le dîner, Jean de Boismorin reparut, habillé de façon fort élégante.

— Comme vous voilà brave! dit Renée, toujours railleuse. Mais vous aurez honte d'être avec moi; car, vous voyez, je n'ai pas changé d'habit.

Jean répondit d'un air entendu :

— Vous n'avez pas l'air d'une femme à la mode, mais, tout de même, on voit que vous êtes une femme de qualité.

Et, content de sa phrase, il se tourna vers son gouverneur :

— N'est-ce pas, monsieur Leragois?

— Assurément! répondit avec empressement M. Leragois qui pensait à autre chose.

Comme tous les novices, Mlle de Moyemont craignait d'être en retard et pressait ses compagnons.

— Mon Dieu, cousine, nous avons bien le temps!.. Ce n'est pas du bel air d'arriver avant la première pièce.

— Qu'importe le bel air pourvu qu'on s'amuse!

Au théâtre, le petit Boismorin parlait plus haut que les comédiens, qu'il déclarait détestables. Quant à Renée, elle écouta avec beaucoup de plaisir les jolis airs du *Devin* et rit aux larmes des spirituelles sottises de Janot.

Le soir, comme Babet la déshabillait, maîtresse et servante échangèrent leurs impressions.

— Hein, mademoiselle, comme nous nous étions trompées sur monsieur le vicomte!

— En quoi donc?

— Nous qui pensions trouver un petit garçon!

— En effet, il a deux ou trois ans de plus que je n'aurais cru. Pourtant, ce n'est qu'un enfant gâté.

— Non, mademoiselle, ce n'est pas un enfant.

— Qu'en sais-tu?

— Cela se voit de reste.

— Et à quoi mademoiselle Babet voit-elle cela?

— A tout... A la façon dont il regarde les gens... à certains petits complimens qu'il jette en passant... Oh! il s'y connaît!.. Et il a des mains qui sentent si bon!

— En vérité?

Mlle de Moyemont se promit de surveiller Babet.

Elle s'endormit tout de suite et rêva des rêves étranges où les incidens du voyage et ceux des pièces qu'elle avait vues, M. Leragois, Janot, les coutelières de Langres, les oisifs de la place de Jaude, Noiraud et Blanchette, Fléchier et Sidoine Apollinaire s'embrouillaient dans une inexprimable confusion. Le mélange était si grotesque, et Mlle de Moyemont en rit si fort... qu'elle s'éveilla.

III.

On se mit en route de bonne heure dans une lourde voiture de voyage, traînée par quatre chevaux. Mlle de Moyemont occupait la banquette du fond avec son petit cousin. M. Leragois était assis sur le devant, entre Blanchette et Noiraud, qui lui dévoraient ses manchettes. La banquette extérieure portait Babet avec le vieux Jasmin.

A une demi-heure de la ville, M. Leragois montra à son élève la colline où s'était dressée Gergovie, « ce dernier rempart de l'indépendance de nos pères, » soupirait-il, comme s'il n'eût pu se consoler encore de la défaite de la Gaule. Toujours maussade et dormant à moitié, Jean ne l'écoutait guère. Mais Mlle de Moyemont s'efforçait de comprendre, jugeant qu'en voyage il ne faut rien perdre, pas même les dissertations d'un Leragois.

A Randanne, on déjeuna dans un cabinet de verdure. Là, le petit vicomte se réveilla tout à fait. Il obligea Mlle de Moyemont à faire une partie de volans et à s'asseoir sur l'escarpolette. Sa joie fut complète lorsqu'en se balançant Renée envoya son soulier à la tête du gouverneur, qui cherchait une rime pour son grand poème philosophique sur l'*Origine de l'homme*.

Au sortir de Randanne, la voiture traversa des plateaux déserts sur lesquels pesait un morne silence. A gauche, de grands cônes de terre grise, entièrement nus et pelés; à droite, la vue descendait vers d'immenses plaines. Aussi loin que s'étendait le regard, rien que des genêts et quelques bouleaux rabougris. Point de maisons, peu de voyageurs. Çà et là, un chevrier dont la chanson grêle se perdait dans l'espace.

— O le triste pays! s'écria Renée. Il n'y a rien à voir ici.

Ce fut bien pis lorsqu'elle aperçut la roche Tuilière et la roche

Sanadoire, ces deux blocs géans qui portent chacun un château ruiné à leur pointe et gardent l'entrée d'une gorge sauvage.

— Jésus! dit-elle, se peut-il que des chrétiens aient eu l'idée de se percher là-haut? Ce n'est pas comme dans notre Lorraine; on n'y voit partout que de bonnes vaches dans les prés, des champs de blé et des paysans qui mangent la soupe aux choux sur le bord des fossés.

— Mais, madame, reprit Leragois, il y a aujourd'hui des gens qui préfèrent aux plus belles villes et au spectacle de l'activité humaine les sublimes horreurs de la nature.

— Fi donc! ne me parlez pas de cela! Quel plaisir peut-on trouver à voir de vilains rochers qui ont toutes sortes de formes à faire peur la nuit, des arbres qui croissent en désordre et de l'eau qui tombe avec un bruit affreux?

M. Leragois sourit doucement.

Il était près de cinq heures lorsqu'on arriva au Mont-Dore, dont l'unique rue était pleine de monde. Quoique la saison fût à peine commencée, la haute société de la province s'entassait dans le petit village, l'intendant en tête : car c'était ce personnage qui avait décidé de remettre le Mont-Dore à la mode... On attendait dans quelques jours le vicomte de Mirabeau, autrement dit Mirabeau-Tonneau, qui, chaque été, choisissait cette bourgade pour théâtre de ses folies.

Les voyageurs se logèrent chez la veuve Lerat, qui louait des chambres garnies et tenait pension pour les personnes du beau monde. Le vicomte jugea les chambres tout à fait misérables, tandis que Mlle de Moyemont les trouvait belles et bien meublées. Celle qui lui échut contenait un sofa, un grand miroir, six chaises caquetoires et un grand fauteuil de commodité à oreillettes, sans compter les tasses de porcelaine dorée que l'on voyait rangées sur la cheminée. Renée eût préféré une des pièces qui donnaient sur la rue, mais elles étaient déjà prises. Au lieu de cette rue étroite, boueuse, où se heurtaient toute la journée, au milieu des jurons et des cris, baigneurs et rouliers, ânes et chevaux, charrettes et calèches, elle dut se contenter d'une vue champêtre sur un joli jardin qui descendait vers la Dordogne, avec une forêt de sapins et une montagne pour horizon.

« On ne voit rien d'ici, répéta-t-elle en soupirant. Il n'importe! Je m'en accommoderai. »

Le lendemain, on fit des visites, suivant l'usage, aux familles qui étaient arrivées les premières, car on ne pouvait s'exposer à rencontrer au *Sallon* des gens dont on ne savait pas le nom et à nouer des relations au-dessous de son rang. Ensuite commença la

vie des eaux, qui était réglée heure par heure, et, pour ainsi dire, minute par minute. Dès six heures, les deux piscines du bain Saint-Jean se remplissaient de malades ou soi-disant tels. Une cloison séparait celle des hommes et celle des femmes; en sorte que le gazouillis confus des jacasseries féminines parvenait aux oreilles des messieurs, et que les dames ne perdaient pas grand'-chose des disputes ou des gros éclats de gaîté qui soulevaient des émeutes dans le carré masculin. De là on allait à la buvette avaler, de compagnie, trois ou quatre verres d'eau. Pour les digérer et gagner de l'appétit, on faisait un tour de promenade à cette heure délicieuse où la vallée est encore dans l'ombre, où l'herbe sent bon, où un diamant de rosée pend à chaque feuille d'arbrisseau. On dîne à midi : noble et sérieuse affaire qui ne prend guère plus d'une heure et demie. L'après-dînée est consacrée aux excursions. On voit partir de bizarres caravanes accoutrées, équipées, montées de façon variée, qui en chaise de Sedan, qui sur sa mule, qui sur ses propres jambes. Les uns se dirigent vers Queureilh; les autres grimpent vers le salon du Capucin et la gorge de la Cour; d'autres descendent la vallée vers le hameau de La Bourboule ou vers le vieux village celtique de Murat-le-Quaire. Les plus robustes et les plus audacieux escaladent les pentes du Puy-de-Sancy.

On est de retour sur la place pour assister à l'arrivée des nouveaux-venus. Les chaises de poste, comme celle qui a amené Mlle de Moyemont et ses compagnons, sont assez rares. En revanche, beaucoup de carrioles, recouvertes d'une bâche et remplies de foin. De ce foin on extrait, l'un après l'autre, un nombre étonnant de voyageurs, d'âge et de sexe différens. A peine à terre, ils se secouent, s'époussettent. Alors commencent les civilités et les révérences; on n'attend pas un moment pour présenter le chevalier à la présidente et monsieur le lieutenant de louveterie à madame l'élue. Chacun fait ses réflexions. Les femmes glosent sur une jupe à l'antique, sur une coiffure qui rappelle la veuve Scarron. Les hommes, comme sur la place de Jaude, font leur profit des descentes difficiles.

Le soir, tous ceux que la maladie n'oblige pas à garder la chambre ou à gagner leur lit de bonne heure se retrouvent au *Sallon,* où l'on se groupe par préférences et où l'on emploie la soirée suivant son humeur. La petite société aristocratique à laquelle se trouvent affiliés Mlle de Moyemont et son cousin a, comme toutes les sociétés de ce genre, son plaisant, son boute-en-train dans la personne d'un avocat de Bordeaux, M. de La Grandière; elle a aussi son patito, son jocrisse dans l'énorme et indolente personne de Mme de Ventéjol. C'est son mari qui a donné le signal des moqueries et qui a mis le premier, dans tout son jour, l'incurable naïveté de la

pauvre dame. Elle est de Saint-Flour, lui de Riom : aussi ne tarit-il pas en sarcasmes sur les gens de Saint-Flour, chez qui, à l'en croire, la gale est héréditaire et endémique. A l'église, au collège, les galeux ont leur banc particulier. Dans les réunions de société, on se gratte discrètement, mais assidûment. Pour n'être pas très délicates, ces railleries n'en obtiennent pas moins de succès. Mme de Ventéjol écoute, sourit et proteste doucement.

Heureusement pour elle, les moqueurs, guidés par le petit Boismorin, ont vite découvert en M. Leragois un sujet précieux. On le pousse à l'éloquence sur toutes les matières, et il réjouit l'assemblée. Mme de Ventéjol allait être épuisée : merci à la Providence qui a envoyé au Mont-Dore un Leragois ! La Grandière n'est jamais à court de malices. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, agréable de tournure et de manières, bien qu'avantageux. Un grand nez flanqué de deux petits yeux bruns perçans. Très grave, comme tous les amuseurs, il médite et étudie ses mystifications plus sérieusement que ses dossiers. Il chante aussi la romance et compose de petits vers badins qui ne peuvent se dire qu'entre hommes, et qui transportent de joie la piscine gauche du bain Saint-Jean. Cependant il en a fait de moins vifs, et par deux fois l'*Almanach des Muses* a imprimé des quatrains de lui. Fort susceptible, il n'entend que ses plaisanteries. On dirait qu'il mystifie « par privilège du roy » et qu'il va traiter les autres mystificateurs comme les gabelous traitent les faux sauniers. Il est très fort à l'épée et a, dit-on, tué son homme. Aussi on le respecte.

— Aurons-nous l'honneur d'avoir mademoiselle dans notre partie? demande Ventéjol avec un salut.

— Que jouez-vous? le wisk?

— Le wisk! Non, ma foi. Pour ma part, je hais ces choses anglaises que le duc d'Orléans a mises à la mode. Depuis qu'il est allé là-bas, on ne parle plus que de jockeys, de redingotes, de contredanses! Dans nos montagnes, nous gardons les vieux us de nos pères. Nous dansons la bourrée, le branle et la goignade; nous jouons le trictrac, le tré-sept, le reversis.

— Le reversis! Voilà qui me va on ne peut mieux! Le jouez-vous avec le quinola forcé?

— Hé! non, avec une bête. Demandez à ma femme; lorsque je joue avec elle, je joue toujours avec une bête.

— C'est parfaitement vrai, dit Mme de Ventéjol.

On rit, elle rit aussi; seul, La Grandière reste impassible. Il ne rit jamais de ses propres mots, pour ne pas en gâter l'effet, et ne rit pas de ceux que font les autres, parce qu'il ne les trouve nullement plaisans.

Les jeunes gens et les jeunes filles, groupés en cercle, jouent au corbillon, aux propos interrompus, au gage touché, à *votre place me plaît*, quelquefois à colin-maillard. Puis, à ces jeux succède la fameuse contredanse, vainement proscrite par M. de Ventéjol. Boismorin, rouge de plaisir, conduit le bal, pendant que M. Leragois paraît sommeiller sur un sofa, à moins qu'il ne médite sur son grand poème. Renée fait un signe à Jean et le menace de l'éventail.

— Hé bien! qu'y a-t-il?

— Vous vous échauffez trop, et votre petite maman sera fâchée.

— Qui est ma petite maman?

— Moi-même, pour vous servir.

— Vous n'êtes point d'âge ni de mine à être ma maman. Vous feriez mieux de danser avec moi.

— Moi, danser!

— Croyez-vous que cela m'amuse de faire sauter ces petites filles? Il n'y a de plaisir à danser qu'avec une vraie femme... Allons, venez. Vous voyez bien que vous avez perdu la partie.

— Mais je veux ma revanche!

— Vous l'aurez demain.

Le petit despote l'entraîne de force, et il est bien visible que c'est l'enfant qui mène, et la « petite maman » qui obéit.

IV.

Chaque jour rend cette domination plus apparente. Nature bonne et molle, Mlle de Moyemont aime à faire plaisir, et la sujétion n'est pas un état qui lui déplaise. Hormis en ce qui offusque ses manies de vieille fille ou déroute ses habitudes provinciales, elle subit sans lutte et sans peine l'ascendant d'une volonté plus énergique que la sienne. Ces caprices, ces colères, ces bouderies de l'enfant gâté qu'elle gronde en lui cédant, tout cela l'étonne et l'amuse, car cela fait de petites tempêtes dans l'eau dormante de sa vie.

Et puis Jean sait faire oublier ses défauts. Il sait demander pardon avec de jolies manières, hardies et caressantes, dont on ne peut se défendre. Il est plus pressant, plus familier après chaque sottise; on ne sait, en vérité, jusqu'où cela ira. Il lutine Renée, déjà un peu grasse et légèrement assoupie dans son embonpoint; il la tient sans cesse en haleine, obligée qu'elle est de veiller à chaque instant sur son mouchoir de cou ou sur son ruban de corsage. Il lui pince les bras, lui serre les poignets, rit quand elle se fâche.

Il est si leste à éviter un coup d'éventail! Elle frappe à droite, et déjà il l'attaque à gauche; elle se retourne, il est revenu à son point de départ... Oh! le petit démon! Dans ces batailles pour rire, il a parfois l'air si décidé, si audacieux, que Renée est prise d'une peur vague. Ses mains sont au pouvoir de l'ennemi, dont le souffle précipité fait palpiter sa collerette et lui brûle la joue. Mais l'enfant, embarrassé de la victoire, lâche tout à coup sa prisonnière et demeure immobile devant elle. Puis il s'assied sur un petit tabouret, son épaule contre le genou de Renée. Il couche sa jolie tête alanguie sur le bras du fauteuil où elle est assise, et ainsi, de bas en haut, plonge dans les yeux de sa cousine son regard noir et profond, passionné, questionneur, qui fait remuer je ne sais quoi sous le corsage de la vieille fille. Elle se recule avec un sourire étrange et gêné, comme éblouie par un éclair. Sans qu'elle comprenne pourquoi, ces momens-là lui sont très doux.

Si elle s'interrogeait bien, elle verrait qu'une seule chose lui déplaît sérieusement : la familiarité de Jean avec Babet. Elle le prêche là-dessus avec une certaine vivacité, et il s'excuse d'un air à la fois contrit et moqueur :

— Vous n'êtes plus d'âge à jouer sans cesse avec cette fille. Ne pouvez-vous laisser en repos son cotillon?

« Cette fille! » C'est ainsi qu'elle parle maintenant d'une servante qu'elle traitait presque en amie. Babet est pâle; ses yeux errent inquiets et mobiles; elle a parfois des distractions qui lui attirent d'aigres reproches.

— Maladroite! Tu me blesses, tu me déchires la tête! Petite sotte! Si tu continues ainsi, je te renverrai là-bas.

A l'idée d'être renvoyée « là-bas, » Babet sanglote.

Il y a dix jours déjà que Mlle de Moyemont est arrivée au Mont-Dore. Certain après-midi, le temps devient mauvais tout à coup ; impossible de songer à la promenade. Jean vient frapper à la porte de Renée.

— O ma cousine, il pleut. Qu'allons-nous faire?

— Qu'en dit le bon M. Leragois?

— Leragois est dans sa chambre. Je viens de l'apercevoir par l'entre-bâillement de la porte. Il raccommode ses bas.

— Le pauvre homme!

— N'allez-vous pas vous attendrir sur ce cuistre!

— Il devrait donner ses bas à Babet. Elle est bonne pour cela!

— Mais lui, il est trop fier pour montrer ses bas troués à personne... Si nous lisions ensemble?

Renée ne se soucie pas de lire elle-même tout haut. C'est une tâche dont elle ne s'acquitte pas à sa gloire. Car elle épèle menta-

lement et laisse tomber les syllabes l'une après l'autre, comme les gouttes qui coulent d'un robinet mal fermé. Mais elle veut bien entendre lire : cela endort et cela fait passer le temps.

— Qu'allons-nous lire? dit-elle. J'ai ici *le Théâtre de la Turquie* et *les Révolutions de Portugal.*

— Vos livres sont assommans. Moi, j'ai deux romans que Mme Lerat m'a prêtés.

— Voyons-les.

— L'un s'appelle *la Nouvelle Héloïse*, par Jean-Jacques Rousseau ; l'autre, *Manon Lescaut*, par l'abbé Prévost-d'Exilles.

— Ce Rousseau, à ce que j'ai ouï dire, est un abominable homme. L'autre est un abbé : ce doit être un livre édifiant.

Il y a abbé et abbé, comme il y a fagot et fagot. Jean le sait, mais se garde d'en instruire sa cousine.

La préface achève de la mettre en confiance. L'auteur y assure le public qu'il s'est proposé de lui offrir « un exemple terrible de la force des passions, » et qu'il se rencontre dans son récit bien peu d'événemens « qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs. »

— Voilà notre affaire, observe placidement Renée, et elle commence à parfiler, pendant que le jeune de Boismorin entame l'histoire de Manon. Lorsque le héros et l'héroïne se rencontrent pour la première fois, Mlle de Moyemont éprouve une sorte de choc et laisse tomber son ouvrage. Quand Manon et Desgrieux s'enfuient à Paris, elle interrompt la lecture :

— Tout cela ne me paraît pas fort catholique. Êtes-vous bien sûr que ce soit d'un prêtre?

— Allons toujours! Nous verrons bien.

L'histoire se gâte à plaisir ; mais l'intérêt est venu, on désire connaître la suite. D'ailleurs, il pleut toujours.

Les heures s'écoulent sans que Renée en ait conscience. Elle a cessé de parfiler. Elle écoute, étonnée, ce langage si nouveau qui l'effraie, mais ne lui déplaît pas. Auparavant, elle n'a jamais ouvert un roman. Il y avait, à Doncières, un vieux livre tout moisi, qui contenait trois ou quatre tragédies. On l'a arraché feuille à feuille pour en faire des sacs de raisin. Il lui est arrivé de lire, en bâillant, quelques scènes. Elle y a vu des rois qui, une main sur leur cœur et l'autre sur leur épée, déclaraient leur flamme à une princesse en l'appelant « madame. » D'autre part, elle n'est pas sans avoir entendu parler, avec la crudité des propos de village, de certaines aventures brutales qui se passent surtout au temps de la fenaison et des vendanges et qui mettent les filles dans l'embarras. Elle le sait, elle ne doit jamais s'élever au transport céleste des amoureux tragiques, elle ne descendra jamais au niveau des pay-

sannes perverties. Entre ces deux amours, qui n'ont de commun que le nom, il y a donc un monde de passion et de tendresse, ouvert à ceux qui sont faits, comme elle, d'une âme et d'un corps. Cet amour-là n'est ni trop haut, ni trop bas ; il est de plain-pied avec la vie ordinaire ; on peut le rencontrer, le frôler, l'entendre, partout et à chaque pas, même aux bains du Mont-Dore. Comme ce froid fantôme de l'amour lointain s'est tout à coup rapproché ! Elle en sent l'ardeur comme celle d'un foyer voisin. Il est tout près, dans la chambre même ; il parle par la voix jeune et tendre de Jean de Boismorin.

Il avait cessé sa lecture et traîné sa chaise auprès d'elle.

— Ma cousine, lui dit-il à demi-voix, quelqu'un vous a-t-il aimée ?

Il sembla à Mlle de Moyemont qu'il avait deviné sa pensée. Aussi rougit-elle comme elle n'avait jamais rougi. Et, de honte, elle porta ses mains, pâles sous leurs mitaines de soie transparente, à ses joues, soudainement enflammées :

— Moi ! dit-elle avec un rire nerveux. Quelle folie !

— Pourquoi ne vous aurait-on pas aimée ? dit Jean très doucement... Moi, reprit-il après un silence, je voudrais être amoureux ! Je voudrais être aux genoux d'une belle personne,.. comme m'y voici. Je voudrais prendre ses mains.., comme je prends les vôtres.

— Mais que faites-vous donc ?

— Rien... Je cherche à savoir quelle figure j'aurais si j'étais réellement aux pieds d'une femme. Les enfans font la dînette, jouent à l'école, et vous me dites quelquefois que je suis un enfant... Laissez-moi jouer à l'amour.

— Je crois, dit Renée, un peu oppressée, que c'est un jeu dangereux.

Jean la regarda de son regard pénétrant.

— Pour qui ?

— Pour les joueurs... Mon Dieu ! j'entends Babet. Relevez-vous bien vite !

— Non, non, cousine, fit l'adolescent, toujours à genoux. Vous n'entendez pas Babet.

Il lui mit cinq ou six baisers sur ses mitaines, puis, profitant de la forme évasée des manches, ses lèvres remontèrent peu à peu et s'appuyèrent sur la peau tiède et lisse des bras.

— N'est-ce pas ainsi que l'on fait lorsqu'on est amoureux ?

— Je n'en sais rien... Il faut demander des leçons à ces dames.

— Je ne veux rien apprendre d'elles. Je ne puis les souffrir, tandis que je vous...

— Ah! cette fois, on a frappé... Relevez-vous, ou nous serons la fable des Eaux!

Jean était déjà debout et allait ouvrir la porte. C'était une des servantes de Mme Lerat. Un gentilhomme sollicitait l'honneur d'être reçu par Mlle de Moyemont. Son nom? M. de La Grandière.

— Que le diable emporte ce fat! Répondez que vous n'y êtes pas.

— Par un temps semblable! Y pensez-vous? Dites à M. de La Grandière que je descends,.. et laissez-moi un moment.

Il fallut cinq bonnes minutes à la pauvre Renée pour reprendre son calme. Lorsqu'elle parut devant M. de La Grandière, elle s'éventait encore un peu, mais elle avait retrouvé son paisible sourire. L'avocat venait, dit-il, en ambassadeur. Les baigneurs du Mont-Dore avaient imaginé de jouer une pièce et réclamaient le concours de Mlle de Moyemont. Renée se récria. Elle n'avait point de mémoire... — On la soufflerait. — Point de costume... — On lui en ferait un. — Mais elle mourrait de peur! — On la rassurerait par des applaudissemens. — Mais il y avait, au Mont-Dore, plus de vingt jeunes femmes ou jeunes filles qui s'acquitteraient d'un rôle bien mieux qu'elle et qui feraient beaucoup meilleure figure sur les planches! — Ce n'était pas l'avis de ces messieurs.

M. de La Grandière laissa tomber ces derniers mots avec une componction délicate qui sous-entendait bien des choses. La vérité est que, d'après le titre et le train du jeune vicomte, d'après les quatre chevaux de la chaise qui avait amené Mlle de Moyemont au Mont-Dore, il concluait qu'elle avait du bien et n'était point un parti à dédaigner. Tout le monde savait que M. de Boismorin était un homme influent : il ne pourrait se dispenser de faire quelque chose pour le mari de sa cousine. Là-dessus, M. de La Grandière, que l'on croyait exclusivement occupé de madrigaux et de mystifications, avait élaboré le plan d'une campagne matrimoniale. La comédie de société, alors si en vogue dans toutes les classes, venait à point, avec les mille prétextes de rapprochement qu'elle procure, servir sa stratégie.

Quand Renée eut bien déclaré que c'était incroyable, absurde, impossible, elle céda suivant son habitude.

— Mais enfin, quel sera ce rôle? demanda-t-elle avec un reste de résistance et un commencement de curiosité.

— Le rôle qu'il vous plaira.

— Mais la pièce?

— Celle que vous choisirez. Rien n'est réglé. Toutes ces dames tiennent conseil ce soir. Daignez seulement assister à cette réunion.

En effet, l'assemblée préparatoire eut lieu, le soir même, au *Sallon*. Elle fut orageuse, mais très amusante.

— D'abord, moi, je veux être en paysanne, disait Mme de Ventéjol, avec une croix d'or et un jupon court.

— Et moi, en fée, disait Mme de Vaugourd, femme d'un président au parlement de Toulouse, avec mes cheveux dénoués dans le dos. Rien ne sied davantage... quand on a des cheveux!

Mlle de Mérindol, orpheline très émancipée, voulait une pièce mêlée de chants et de danses, afin de montrer ses petits talens; à quoi la présidente, qui avait la voix fausse et la cheville épaisse, jetait les hauts cris. Les hommes lançaient au hasard des noms de pièces qui leur plaisaient.

— Prenez *Nina ou la folle par amour*.

— C'est trop triste!

— *Jérôme Pointu*.

— Trop populaire!

— *La Gageure imprévue*.

— Pas assez de personnages!

— *Le Sorcier*.

— Trop de musique!

— *La Chercheuse d'esprit*.

— Passé de mode!

Au milieu de ce tumulte, M. de La Grandière était admirable de gravité, de patience, de sang-froid, de dévoûment à la chose publique. On sentait l'homme qui a fait des petites choses la grande affaire de sa vie.

— Paix, mesdames, je vous prie!.. Messieurs, veuillez ne pas parler tous à la fois. Écoutez votre président.

Au fait, personne ne savait qui l'avait nommé président. Ce qui était certain, c'est qu'il présidait, et avec beaucoup d'autorité.

— Quel pédant que ce La Grandière! dit Jean tout bas à l'oreille de sa cousine.

— Mais non, il est fort aimable. Il se donne beaucoup de peine pour nous amuser.

— Nous nous amuserions bien mieux sans lui. Il régente si bien notre plaisir qu'il en fait un ennui... Mais, je sais, vous avez un faible pour lui.

On finit, après une longue discussion, par choisir une comédie de Poinsinet, *le Cercle*. Mais il y avait une forte minorité qui trouvait ce choix absurde; et les mécontentemens redoublèrent, lorsqu'il s'agit de distribuer les personnages.

M. de La Grandière jugea que le rôle d'Araminte, la femme à la mode sur le retour, « semblait avoir été écrit pour Mme la présidente. » Mlle de Moyemont serait Ismène et Mme de Ventéjol Cidalise. Lucile, l'ingénue, devait échoir à la petite de Vaugourd. Lisette

était une soubrette fûtée et impertinente : juste l'affaire de Mlle de Mérindol.

— Le baron, personnage bourru qui vit dans ses terres et jette la vérité au nez des gens : voilà qui va comme un gant à M. de Ventéjol ! M. Leragois sera un admirable Damon : c'est l'auteur tragique qui veut lire ses vers et que personne ne veut écouter. Il y a un jeune marquis très gâté et très ridicule : monsieur le vicomte consentirait-il à s'en charger ? Je réserve le rôle du médecin, devinez à qui ? A notre bon docteur lui-même. Cela le mettra au courant des façons de ses élégans confrères de la capitale. Pour moi, ne vous déplaise, je serai l'abbé, puisqu'il y a une romance à chanter.

— On dirait, grommela M. de Ventéjol, qu'en nous donnant à chacun notre personnage, ce petit monsieur ait voulu nous donner aussi une leçon.

— Si nous échangions nos rôles ? proposa Mlle de Mérindol à Jean de Boismorin.

— Quoi ! vous joueriez en garçon ! cria Agnès de Vaugourd, scandalisée.

— Pourquoi pas ? répondit tranquillement Mlle de Mérindol. J'en meurs d'envie depuis le couvent.

Jean de Boismorin ne se souciait point de paraître sur la scène, costumé en fille.

— Nous ferons votre toilette, dit tendrement la présidente, qui avait un goût pour le petit vicomte.

L'échange fut conclu, et tout étant réglé, la compagnie se sépara.

— Savez-vous, dit Jean à sa cousine, pourquoi ce faquin de La Grandière a pris le rôle de l'abbé ?

— C'est parce qu'il veut chanter.

— Tarare ! C'est parce que, dans la pièce, l'abbé baise la main d'Ismène... Je l'exècre, ce La Grandière !

Renée haussa les épaules, mais cette petite colère lui plaisait.

V.

On ne rencontrait plus, sur les bords de la Dordogne et dans les allées ombreuses qui conduisent au Salon du Capucin, que des « disciples de Thalie, » en langue vulgaire des apprentis comédiens qui étonnaient les « Sylvains » et les « Dryades, » en leur jetant des fragmens de Poinsinet. Toute la journée, Mlle de Mérindol essayait des culottes dans sa chambre, et la présidente des sourires devant son miroir. Agnès de Vaugourd arrêtait les hommes

au passage, avec cette assurance qui n'appartient qu'aux ingénues, pour leur demander un conseil.

— Il faut qu'en entrant en scène je dise, d'un ton naïf : « Ah! vous voilà, monsieur! » Comment, je vous prie, dit-on : Ah! vous voilà, monsieur! lorsqu'on est naïve?.. Mon Dieu! que cela est difficile! Je crois que je ne pourrai jamais.

Apercevant Leragois, elle courait à lui et lui disait le plus naturellement du monde :

— Ah! vous voilà, monsieur. Apprenez-moi donc à dire naïvement cette maudite phrase.

— Elle est encore plus naïve que son rôle! disait M. de Ventéjol entre ses dents.

Et la petite de Vaugourd s'éloignait en répétant sur tous les tons : Ah! vous voilà! vous voilà, monsieur!

Le beau temps était revenu. Les promenades et les répétitions allaient absorber toutes les journées.

— Et notre lecture? demanda Jean à Renée. Quand la reprendrons-nous?

— Hé bien! dit-elle avec un peu d'hésitation,.. ce soir... quand les autres iront se coucher.

Jean n'eut garde de manquer au rendez-vous. A dix heures et demie, la porte de Mlle de Moyemont s'ouvrit sans bruit; l'adolescent se glissa dans la chambre, le cœur battant, avec un étrange sourire. C'était comme l'avant-goût de certaines aventures, confusément entrevues dans ses rêves. Mlle de Moyemont, elle aussi, paraissait toute changée, avec des mouvemens brusques et incertains, des regards de côté et des timidités insolites qui la rajeunissaient. Tous deux parlaient bas comme s'il y avait eu du mystère.

— J'ai peut-être tort, ne put-elle s'empêcher de dire. Il me semble que je fais mal.

Faire mal! Ces deux mots sonnèrent délicieusement aux oreilles du petit cousin. Mais il reprit d'un air innocent :

— Quel mal y a-t-il à lire le soir?

— N'importe!.. J'aime mieux qu'on ne le sache pas.

Ils s'assirent sur le vieux canapé qui se referma en quelque sorte sur eux et les engloutit dans la molle profondeur de ses coussins. Ils étaient tout près l'un de l'autre, et le jeune de Boismorin, cherchant pour s'y appuyer le bord du canapé, avait allongé le bras derrière Renée. Il lisait à voix basse, ce qui donnait aux paroles d'amour un accent confidentiel et passionné. Renée, à demi détournée, regardait vers la fenêtre ouverte, où frissonnait la ruche légère des rideaux au vent de la nuit, et qui laissait voir la vallée endormie sous la molle blancheur du clair de lune. Tout en lisant,

il voyait ses cheveux noirs, bien tirés, d'où s'échappait un subtil parfum de verveine, le contour élégant de sa joue pâle, son cou penché, sa poitrine soulevée par une respiration courte et retenue, les pointes de ses petits souliers qui dépassaient le bord de la robe, puis se reculaient, se blottissaient sous la jupe avec des mouvemens d'oiseau effarouché.

Dans le roman la scène devenait plus vive. Tout à coup, Mlle de Moyemont se retourna, et mit la main sur la bouche de son petit cousin.

— Assez ! Taisez-vous ! dit-elle.

Il imprima amoureusement ses lèvres sur cette paume tiède, et, dès qu'elle lui rendit la liberté de la parole :

— Lisons tout bas, voulez-vous ?

Elle fit signe que oui. Ils se penchèrent l'un vers l'autre, encore plus près. Leurs yeux couraient rapidement de ligne en ligne, dévorant le dangereux passage, et leurs mains tremblantes s'emmêlaient sous le livre qu'elles soutenaient ensemble. Ils n'entendaient que le bruit de leurs souffles. Car tout était muet dans la maison, dans le village, dans la plaine ; le profond et voluptueux silence d'une nuit d'été les enveloppait.

En même temps qu'ils suivaient éperdument l'histoire de Manon, ils songeaient à eux-mêmes. Des pensées innombrables, rapides comme des traits, traversaient leur esprit ; des images de toute sorte couraient sur les marges du livre. Ils nageaient en pleine flamme, dans cette flamme qui brûle sans faire du mal. Leurs existences se confondaient, et il semblait à Renée que le cœur de Jean battait dans sa poitrine, à Jean qu'il avait conscience des émotions de Renée.

Douze coups sonnèrent à l'horloge de l'église.

— Déjà minuit ! cria Renée en passant la main sur ses yeux humides.

Tous deux se levèrent brusquement.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en bien vite, avec votre affreux livre !

Elle le poussa dehors et tira les verrous. Mais, quand il fut parti, elle éprouvait encore l'illusion de sa présence, de son contact et de sa voix. Elle ne se sentait pas seule et hésitait à se déshabiller. D'ailleurs, quoique très fatiguée, elle n'avait aucune envie de repos. Ses yeux tombèrent sur le miroir qui la reflétait : elle eut un geste de surprise. Quelle était cette jeune femme dont les grands yeux émus scintillaient d'un éclat mouillé ? Était-ce Renée, la pauvre châtelaine de Doncières, la vieille fille gauche et endormie ?

Elle s'accouda à la croisée, respira longuement et regarda autour d'elle. Ce qu'elle voyait en ce moment, elle l'avait vu ailleurs,

bien souvent. De petites allées blanches, bordées de buis, de l'herbe, du feuillage, des eaux courantes, et la lune au-dessus de tout cela. D'où vient qu'elle croyait voir ces choses pour la première fois? Ce qu'elle éprouvait lui était si nouveau! Dans la langue aride et froide qu'elle avait parlée et qu'on parlait autour d'elle, il n'y avait point d'expression pour ce sentiment-là. Et pourtant cette nature que Renée avait crue morte vivait et frémissait, comme transie d'amour. Son langage n'était pas moins tendre que les pages brûlantes, dévorées tout à l'heure en commun. Chose plus mystérieuse encore et plus inattendue, voici que Renée comprenait ce langage qu'elle n'avait jamais entendu, qu'elle n'avait jamais appris.

VI.

Le grand jour est venu, et toute la société du Mont-Dore est assise sur des chaises dans le *Salon*, attendant que la pièce commence. M. de La Grandière se multiplie, court de tous côtés, fait allumer les quinquets, place les spectateurs, presse la toilette des acteurs, offre du rouge à celui-ci, des mouches à celle-là, et, comme un bon général, se montre à la fois sur les différentes parties du champ de bataille. Au moment d'entrer en scène se produisent d'inexprimables détresses. La présidente n'a pas reçu une paire de souliers en satin rouge qu'elle a commandés à Clermont. Peut-elle jouer Araminte pieds nus, dites, le peut-elle? Mme de Ventéjol n'a qu'à regarder par une fente du rideau la salle pleine de monde: cela suffit, elle s'aperçoit qu'elle a oublié tout son rôle. Tant bien que mal, on chausse la présidente et on rassure Mme de Ventejol. Mlle de Mérindol est bien le plus invraisemblable petit colonel. Ses culottes sont si serrées qu'on tremble à chaque instant de les voir se déchirer.

— Vous ne vous assoirez pas, dit sévèrement La Grandière.

Il y a plus d'une heure que Jean est entre les mains des femmes, tripoté, tiraillé de mille manières, admirable de patience pour la première fois de sa vie et joli comme un cœur. Comme il l'avait prévu, on semble avoir oublié son sexe, et on lui fait, sans se gêner, mille complimens sur ses yeux, sur sa bouche, sur la blancheur de sa peau. C'est à qui lui posera une épingle, lui attachera un ruban. Pendant que trois ou quatre mains légères, qui retouchent un nœud ou font bouffer une dentelle, se promènent sur son cou nu et lui donnent de petits frissons, Babet est à genoux, et, tout en tirant ses jupes, s'oublie à le regarder.

— Il est adorable! crie la présidente. J'en suis extasiée!

Elle répète plusieurs fois ce mot, qui est nouveau et qui produit, au Mont-Dore, une vive sensation.

On frappe les trois coups, et la pièce commence. Comme il arrive souvent dans les mêmes circonstances, on ne reconnaît plus la façon d'être de personne. Chacun semble avoir pris les défauts de son voisin et lui avoir cédé les siens. M. de Ventéjol joue le bourru, l'homme de la nature, avec des prétentions inimaginables. Agnès de Vaugourd, qui doit être la simplicité même, est la plus minaudière de toutes. A son entrée en scène, elle a commencé par passer le fameux « Ah! vous voilà, monsieur! » déjà légendaire au Mont-Dore. Toute la salle le lui souffle : elle n'entend rien et continue ses grimaces avec aplomb. Mlle de Mérindol est devenue tout à coup si timide qu'on ne distingue pas ses paroles. Quant aux « femmes à la mode, » elles réussissent à se donner l'air de paysannes qui vont vendre leurs œufs au marché. Renée récite sa leçon sans y mettre aucun accent. Seul, La Grandière soutient la pièce ; il joue et chante avec cette expérience consommée dont les salons de Bordeaux ont eu souvent l'échantillon.

Le baiser qu'il dépose sur la main d'Ismène est tellement long, significatif et compromettant que deux ou trois « hum! » éclatent dans la salle.

— Le fat! s'écrie tout haut le jeune vicomte, en scène sous l'habit de Lisette.

Sans se déferrer, La Grandière riposte aussitôt :

— Ma mie, vous êtes une effrontée, et si j'étais votre maîtresse, je ne vous garderais pas à mon service.

Personne ne s'aperçoit que ces mots sont ajoutés au texte. Mais lorsque La Grandière sort de scène, il trouve le jeune de Boismorin qui l'attend, les bras croisés, dans une attitude provocatrice.

— Savez-vous, monsieur, que vous êtes impertinent?

— Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes charmante?

— ...Et que je vais vous souffleter!

— ...Et moi, vous embrasser!

Jean lève la main pour frapper, mais La Grandière s'en saisit en riant.

— Pas de ça, Lisette!

Il simule un baiser moqueur qu'il envoie, du bout des lèvres, vers cette jolie figure bouleversée par la colère.

— Je ne suis pas Lisette, et, si lâche que vous soyez, je saurai bien vous forcer...

— La paix! La paix, que diable! Je ne suis pas un *magister* pour donner des corrections aux enfans méchans.

— Je suis, vous le savez bien, capitaine au régiment de Vivarais; mais les robins n'aiment pas à se trouver en face des officiers du roi.

— Il suffit. Puisque vous voulez absolument une leçon d'escrime et de politesse, vous l'aurez, et je vous promets qu'elle sera bonne. Soyez demain à six heures au Salon du Capucin, avec deux amis. M. de Ventéjol, qui a été militaire, se chargera des rapières... à moins que vous ne préfériez le pistolet : ce serait plus anglais. J'amènerai le docteur. Quant au choix des témoins, liberté complète, pourvu que ce soient des hommes. Je ne fais d'exception que pour Mlle de Mérindol, si elle a gardé ses culottes.

Après ce dernier sarcasme, il pirouetta sur lui-même avec la désinvolture des *beaux* d'autrefois.

Tous les autres acteurs étaient sur le théâtre, hormis Agnès de Vaugourd, trop occupée à se recoiffer pour prêter aucune attention à ce dialogue. Mais quand le rideau eut été baissé au milieu des applaudissemens qui, en tout temps et en tout pays, saluent la fin d'une représentation d'amateurs, — soit complaisance, soit ironie, soit soulagement du spectateur, — Mlle de Moyemont, en rentrant dans la chambre qui servait de foyer, vit venir à elle Babet, toute pâle et les mains jointes.

— Oh! mademoiselle, si vous saviez?

— Qu'y a-t-il?

Babet l'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

— Ils se sont provoqués, ils vont se battre!

— Qui cela?

— A six heures, au Salon du Capucin.

— Mais qui donc?

— M. de La Grandière et le vicomte... Oh! mon Dieu, mademoiselle, si on allait le tuer, pauvre petit, ou le défigurer! Mademoiselle, empêchez ce duel!

Renée ne remarqua pas en ce moment les singulières expressions de Babet, son agitation qui dépassait de beaucoup le zèle d'une servante pour l'ami de sa maîtresse. Elle n'y songea que plus tard. L'événement était trop grave, le danger trop pressant pour lui permettre aucune réflexion. Elle courut à Jean qui avait déjà repris les vêtemens de son sexe et se promenait dans la grande salle avec un petit air sournois et satisfait.

— Jean, vous voulez vous battre!

— Qui vous a dit cela?

— Peu importe : je le sais... Mais pourquoi cette folie? Pourquoi provoquer cet homme?

— Il vous a baisé la main d'une manière ridicule.

— Quoi! c'est pour un motif semblable que vous allez risquer votre vie!

— Calmez-vous! on nous regarde.

— Que me font ces gens-là!.. Vous ne comprenez donc pas comme c'est horrible! J'étais chargée de veiller sur vous, et me voici, sans le vouloir, cause de votre danger, de votre mort peut-être! Car cet homme tire admirablement, dit-on... Que pensera M. de Boismorin?

— Mon père, quoi qu'il arrive, ne connaîtra pas les motifs de l'affaire, et ne me blâmera pas, s'étant battu lui-même à quatorze ans.

— Mais moi, je ne me pardonnerai jamais... Oh! que je souffre!

Un sourire d'orgueil enivré entr'ouvrit les lèvres de l'adolescent.

— Alors, dit-il légèrement, si je mourais demain, vous me pleureriez un peu?

— Cruel enfant! dit Mlle de Moyemont en attachant sur lui des yeux pleins de larmes.

— Rassurez-vous. Ce La Grandière n'est pas aussi effrayant qu'on veut bien le dire... J'espère le mettre à la raison. Dès demain soir, belle cousine, nous reprendrons notre lecture, et j'espère qu'alors...

— Non, interrompit Renée, égarée, ce combat n'aura pas lieu!

Elle sortit rapidement et se dirigea vers la maison Lerat. Quelques instans après, des coups précipités retentissaient à la porte de M. Leragois, qui fumait une pipe, en soubreveste. Sur la table, un verre d'eau, un encrier et quelques feuillets noircis. Il ouvrit aussitôt, et, en reconnaissant Renée, bondit jusqu'à son habit qu'il se hâta d'endosser.

— Pardon, mademoiselle, je m'attendais si peu!..

— De grâce, laissons les cérémonies!

Elle se laissa tomber sur une chaise. Bien qu'elle n'attendît pas grand'chose de ce bonhomme, elle avait eu, dans son désespoir, l'idée de lui demander conseil. Elle exposa donc l'affaire. Le premier mot de M. Leragois fut pour demander les motifs de la rencontre. Elle hésita, rougit.

— J'entends, fit Leragois, qui eut pitié d'elle. Un motif futile, une querelle de salon!

— Ne nous inquiétons pas du motif, reprit avec force Mlle de Moyemont, l'essentiel est d'empêcher ce duel. Mais comment? Que faut-il faire? Je suis décidée à tout essayer. Irai-je me jeter aux pieds de ce La Grandière, le supplier, lui offrir... quoi? je ne sais... Ne pouvons-nous obtenir des exempts, une lettre de cachet, un ordre

du gouverneur, de l'intendant?.. Ne pouvons-nous enlever, cette nuit, le vicomte ou son adversaire? Cela se peut-il? Je n'en sais rien; vous, vous devez savoir. Parlez, mais parlez donc, monsieur Leragois!

M. Leragois était stupéfait. La transformation de Mlle de Moyemont l'étonnait bien plus que le duel de son pupille. Comment d'une vieille fille placide, somnolente, aimant ses aises, était sortie cette jeune femme énergique, passionnée, prête à tout, qui parlait d'enlever les gens, la nuit, comme elle eût parlé de faire un bésigue ou de chanter une ariette? Mais ce n'était point le temps de méditer sur ce miracle. Il fallait répondre, et vite. La physionomie de Renée interrogeait d'une manière encore plus pressante que ses paroles.

— Ma foi, mademoiselle, vous me demandez tant de choses à la fois!.. Procédons par ordre. Il n'y a pas d'exempts au Mont-Dore. L'intendant n'a point le pouvoir de faire arrêter un gentilhomme. Le gouverneur est loin; le ministre, qui dispose des lettres de cachet, plus loin encore... Quant à M. de La Grandière, j'ignore jusqu'où va votre empire sur lui...

— Que voulez-vous dire, monsieur Leragois?

— Rien dont vous puissiez vous offenser, mademoiselle. Mais il faut de puissantes raisons, vous le comprendrez, pour arrêter deux adversaires qui ont déjà, si je puis parler ainsi, l'épée en main. L'honneur est un préjugé barbare, j'en conviens et j'en gémis comme vous. Mais qu'y pouvons-nous? Les choses se passaient autrement lorsque les premiers mortels obéissaient à la simple équité et vivaient sous les lois de la nature. Et, encore, qui oserait l'affirmer? L'homme est naturellement ennemi de l'homme; il aime le carnage et se plaît à verser le sang. Il a été créé mauvais, si toutefois il a été créé, ce dont je doute fort : car vous n'ignorez pas, mademoiselle...

Renée était debout; elle coupa court à la dissertation.

— Si vous n'avez que ces phrases à me donner!..

Elle marcha vers la porte. M. Leragois s'élança poliment, le chandelier à la main, pour la saluer et l'éclairer; mais elle était déjà au bas des degrés.

Au dehors, la nuit était noire; un vent orageux faisait tourbillonner sa mante. Des gouttes de pluie chaude traversaient l'air, et de vagues éclairs blanchissaient le ciel dans la direction du Puy de Sancy. Elle ne s'inquiétait guère de ces menaces; elle appelait la tempête... « Vienne un orage terrible, un tremblement de terre, un cataclysme, un bouleversement de la nature, quelque chose d'effroyable, mais qui empêche ce duel d'avoir lieu! »

Où se rendait-elle? Chez La Grandière. Qu'allait-elle y faire? Elle n'en savait rien elle-même. Elle l'eût épousé, elle eût fait pis, pourvu que l'enfant ne se battît pas.

A peine de rares lumières brillaient-elles encore derrière quelques fenêtres. Au logis de La Grandière, elle eut grand'peine à réveiller un valet. Cet homme, hébété par le sommeil, réussit cependant à lui expliquer que M. de La Grandière soupait, en nombreuse compagnie, avec M. le vicomte de Mirabeau, et que, devant partir de grand matin pour une excursion, il ne rentrerait pas pour se coucher.

Évidemment, c'était un souper comme les entendait Mirabeau-Tonneau : point de doute là-dessus. Mlle de Moyemont irait-elle chercher La Grandière au milieu d'une orgie, le disputer à ses compagnons et à ses compagnes de plaisir? Il y a des minutes où les gens du monde ne reculeraient pas devant un crime, mais où ils reculent, cependant, devant une inconvenance. Or Renée était du monde, bien qu'élevée parmi les paysans.

Brisée, désespérée, sous l'averse qui se déchaînait, elle regagna la maison. Elle frappa à la porte de Jean ; point de réponse.

Alors, elle rentra dans sa chambre, dont la solitude la glaça; sans rien retirer de sa fraîche toilette, maintenant fripée et souillée, la tête encore poudrée et enrubannée, elle tomba à genoux au pied du lit, y étendit les bras dans un douloureux abandon, pressa contre la courtepointe molle et soyeuse ses paupières brûlantes, sa joue où la pluie avait essuyé le fard sans y calmer la fièvre, sa bouche soulevée par d'énormes sanglots silencieux. Assise sur ses talons et comme affaissée sur elle-même, pleurante, navrée, le cœur déchiré par d'affreuses images, sentant la mort en elle et autour d'elle, Renée attendit l'aube fatale.

Comme il arrive en pareil cas, vers la fin de ces veillées douloureuses, un lourd, cruel, invincible sommeil la saisit aux approches du matin. Elle dormait sur le tapis, la tête toujours appuyée contre le lit... Oh! l'affreux rêve! Jean gisait devant elle, la poitrine trouée d'une large blessure. Le sang s'en échappait par torrens, inondait sa robe, remplissait la chambre, battait les murs d'une marée aux rouges écumes. Elle s'y noyait, et son dernier cri mourait dans sa gorge, envahie par le flot, lorsqu'elle se réveilla...

Il faisait grand jour. Quelle heure était-il? Et combien de temps avait-elle dormi? Elle se dressa soudain et prêta l'oreille à un bruit qui montait de la rue. Elle se précipita hors de sa chambre, courut à un balcon et regarda... C'étaient des paysans qui marchaient lentement et lourdement, leurs grands chapeaux sur les yeux, portant quelque chose sur une civière de feuillage.

VII.

En un moment elle fut dans la rue, courut vers les porteurs et reconnut, sur la civière, Leragois, tout blême. Sa tête oscillante était soutenue par le docteur, qu'accompagnait Ventéjol. Renée poussa un cri de surprise, auquel fit écho une exclamation de Jean, descendu derrière elle. Le blessé aperçut son pupille et lui dit, avec un faible sourire :

— Mon enfant, votre petite promenade matinale est inutile. M. de La Grandière, qui m'a accommodé comme vous voyez, a bien voulu me charger de l'excuser...

— Taisez-vous, cria le docteur.

— La vérité est, reprit Ventéjol, continuant la pensée de Leragois, que notre intendant n'est pas tendre aux duellistes, et La Grandière a dû gagner le large. Il est déjà loin.

— Vous vous êtes battu!.. battu à ma place! murmura Jean avec plus d'irritation que de reconnaissance.

— *Minime,* mon cher élève. Pour mademoiselle, qui ne sait pas le latin : *nullement.* J'ai vengé ma propre querelle. Ne vous offensez pas si votre adversaire m'a donné la préférence. Le poète a dit : *Maxima debetur puero reverentia...* J'oserai dire, en guise de correctif : *Sed major seni.*

— Corbleu! taisez-vous donc! répéta impérativement le médecin.

Et il ajouta à demi-voix, en se tournant vers les assistans :

— Il a dû boire à souper plus que de raison, car sa blessure n'a pas suffi à le dégriser.

— Tout ceci, dit Ventéjol, pourrait faire une comédie qui serait plus plaisante que celle d'hier au soir et qu'on appellerait : *Chacun hors de son caractère.*

On eut grand'peine à monter le blessé dans l'escalier. A travers les gémissemens que lui arrachait chaque mouvement des porteurs, il continuait à parler :

— Vous êtes surprise à bon droit, mademoiselle, de voir un sage manquer à ses principes... L'honneur est un préjugé barbare : j'en gémis avec vous, mais qu'y faire?.. M. de Mirabeau, qui a été aussi mon élève, voulait depuis longtemps m'avoir à souper, peut-être pour s'égayer aux dépens d'un barbon. J'ai cédé cette nuit, et nous avons tenu quelques-uns de ces gais propos qu'autorise la liberté d'une fête : *Dulce est desipere in loco...* M. de La Gran-

dière était présent; le malheur a voulu que sa première parole m'ait donné de l'ombrage. La discussion s'est envenimée *inter pocula,* et...

— Vous tairez-vous, à la fin, enragé que vous êtes? cria le docteur en lui mettant la main sur la bouche. Se peut-il qu'un coup d'épée à travers la gorge donne à l'homme le plus silencieux du monde pareilles démangeaisons de parler et de cracher du latin?

Mlle de Moyemont s'avisa alors, pour la première fois, de l'étrangeté de sa toilette. Elle laissa les hommes seuls avec le blessé. Mais, avant de rentrer chez elle, elle jeta un regard dans la chambre de Jean, dont la porte était ouverte. Elle s'assura, par ce simple coup d'œil, que le lit n'était pas défait. Il avait donc passé la nuit ailleurs que chez lui... C'est alors que les paroles de Babet revinrent à l'esprit de Mlle de Moyemont.

Dès le lendemain, le médecin prononça que M. Leragois était hors de danger et se lèverait avant huit jours. Une amie charitable, la présidente, prévint Renée qu'elle était, avec son petit cousin, le sujet de toutes les conversations, et que les jugemens, à son égard, n'étaient pas empreints d'indulgence. Elle se détermina brusquement à partir, serra longuement la main de Leragois, qui avait repris sa gravité mélancolique de héron méditant dans les roseaux. Elle dit un adieu plein de sécheresse et de rancune à Jean de Boismorin et se rejeta, raide et maussade, dans le coin de la chaise de poste, tandis que Babet gardait la tête hors de la portière et regardait vers le Mont-Dore jusqu'au tournant de Queureilh.

En trois jours, la maîtresse et la suivante n'échangèrent que des monosyllabes. Combien le retour différait du départ! Plus de curieuses questions, plus d'étonnemens naïfs! On eût dit que Renée et Babet n'eussent plus rien à connaître de la vie ni à apprendre des voyages. On rentra le soir à Doncières, presque à la dérobée; on se glissa dans le château. Nul n'avait été prévenu et nul, par conséquent, ne vint à la rencontre de la châtelaine.

Les premiers jours furent très pénibles. Comme c'était laid, incommode et triste, ce Doncières! Des meubles démodés, ridicules; de grandes glaces verdies qui donnaient aux gens je ne sais quel air malade et malsain; dans la bibliothèque, point de romans, rien qu'une vingtaine de vieux livres pédans et insipides. Au dehors, un horizon médiocre; pas de montagnes, aucune de ces beautés « pittoresques » qu'on lui avait appris à aimer. Et ces paysans, toujours courbés vers le sol, qu'ils fouissaient à la façon des animaux terriers, ruminant leurs stupides joies, écoutant leurs digestions comme les bestiaux dans un pré, qu'ils lui paraissaient vils

et lourds! Le curé ne valait guère mieux, avec ses grosses mains tremblantes, ses narines bourgeonnées, noires de tabac, et son latin, qu'il ne comprenait pas. Elle-même, qu'était-elle donc? Elle possédait une girouette sur son toit; on l'encensait, le dimanche, à son banc seigneurial. Beaux privilèges, qui ne l'empêcheraient pas de s'éteindre dans la gueuserie et le célibat! Elle ne saurait rien des joies de la vie; elle n'aurait rien eu de l'amour qu'un baiser sur ses mitaines et une déclaration interrompue; on ne le lui dirait jamais, ce mot si doux que Manon avait entendu tant de fois!.. Ainsi, pendant vingt ans, trente ans, quarante, peut-être, elle s'étiolerait, se sècherait peu à peu, verrait son front jaunir et ses cheveux grisonner, sans autre événement, sans autre émotion que le retour périodique de la lessive qu'elle rangerait avec Babet.

Cette Babet! Elle la haïssait. Elle eût mieux aimé mourir que de faire une question, mais devinait trop aisément tout ce qui s'était passé. Elle surprenait dans son cœur d'étranges regrets. Un peu plus, elle allait être jalouse de Babet! Oh, fi!.. Alors, mademoiselle se redressait plus droite; elle se regardait sévèrement dans la glace comme pour s'imposer à elle-même. Babet était dans des dispositions tout opposées. Contrite, attendrie, elle avait envie de se confesser, de se repentir, mais surtout de parler de *quelqu'un*. L'impitoyable froideur de mademoiselle la rebuta. Elle finit par comprendre, et, sans attendre d'être congédiée, elle quitta le service, puis Doncières. On ne la revit jamais.

Mlle de Moyemont en éprouva un soulagement, mais ne se réconcilia pas avec sa chétive existence de pauvreté et d'isolement. A quelque chose malheur est bon. Ce dégoût fut cause qu'elle vendit Doncières à la veille de la révolution, échappant ainsi à la ruine totale et à la dispersion des membres de sa classe. Il y avait deux ans qu'elle avait fait le mémorable voyage du Mont-Dore, lorsqu'elle s'installa dans une petite maison aux portes d'Épinal. Elle vécut là bourgeoisement, se laissa appeler Mlle Moyemont et passa ces temps effroyables sans émotion comme sans péril. Les Jacobins d'Épinal oublièrent qu'elle était une ci-devant, et elle parut l'oublier elle-même. Car, l'orage passé, au rebours de bien d'autres qui s'anoblirent eux-mêmes, elle dédaigna de reprendre la particule.

A mesure que les années s'écoulaient et que son cœur vieillissait, lentement atrophié dans la paresse d'une vie sans incidens, à l'âge où nos plaies de jeunesse ne sont plus sensibles que par de légers durillons, elle pensait aux bains du Mont-Dore non plus avec colère et amertume, mais avec une certaine douceur et une certaine

complaisance. Les jolis environs d'Épinal, avec leurs verdoyantes ondulations et les eaux bouillonnantes de la Moselle, lui rappelaient la vallée de la Dordogne. Elle revoyait Jean, non comme un enfant sensuel et fantasque, mais comme un beau jeune homme, fier, généreux, qu'elle avait passionnément aimé. De vrai, l'avait-elle aimé? Ou n'avait-elle aimé que l'ombre, le mirage, la musique de l'amour? Quoi qu'il en soit, son roman n'eut pas de dénoûment pour elle, pas plus que *Manon Lescaut* dont elle ne lut jamais les dernières pages.

A la révolution, les Boismorin émigrèrent et passèrent au service de Russie. Nul n'a jamais su le sort du pauvre vieux Leragois. Dans quel coin rendit-il son âme d'honnête pédant, cette âme sans tache... si ce n'est les taches d'encre? Le monde, vraiment, ne s'occupe guère de savoir comment finissent les Leragois. De vagues indices donnent à croire que Babet devint une célèbre « impure, » et ruina galamment plus d'un fournisseur sous le Directoire.

Comme Mlle Moyemont était à Troyes, vers l'an 1805, chez l'une de ses amies, elle assista à une grande fête donnée en l'honneur d'une des victoires de sa majesté l'empereur et roi. Dans le préfet, tout brillant de broderies, qui prononça, en style à la Fontanes, le panégyrique du héros, du nouveau Charlemagne, elle reconnut son ancienne connaissance La Grandière. Elle fit des questions et apprit qu'on estimait fort l'éloquence et les talens du préfet. On était moins satisfait de sa femme. Une singulière personne!

— Croiriez-vous, ma chère, qu'au dernier carnaval elle s'est déguisée en hussard? Mettre des vêtemens d'homme est son idée fixe.

— Tiens! Cela me rappelle Mlle de Mérindol.

— Mérindol! Mais c'est le nom de famille de la préfète!

Renée sourit. Une dynastie avait sombré dans le sang, une autre dynastie avait jailli comme d'un volcan. L'Europe, ravagée par une guerre de géans, brûlait et saignait encore. L'univers tremblait sur ses bases. Dieu merci! tant de bouleversemens n'avaient pas été perdus pour tout le monde. La révolution française avait permis à Mlle de Mérindol, devenue Mme de La Grandière, de réaliser son rêve une seconde fois et de mettre des culottes.

AUGUSTIN FILON.

LA

PEINTURE FRANÇAISE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

(1789—1889)

Dans la première séance du jury international de la peinture au Champ de Mars, les artistes étrangers, formant la majorité, ont demandé cette année, à l'unanimité, qu'une médaille d'honneur fût décernée collectivement à tous les exposans français. Ils entendaient par là reconnaître la supériorité générale de nos peintres, dans la dernière période décennale, depuis 1878. Les règlemens ne permettaient pas d'accueillir cette proposition, dont la conséquence eût été de priver nos artistes des récompenses nominatives qu'ils avaient le droit d'espérer. Avant la clôture des opérations, les mêmes jurés revinrent pourtant sur cette pensée ; ils décidèrent de consigner, dans une pièce annexée aux procès-verbaux, l'expression du regret qu'ils éprouvaient de ne pouvoir donner à leur admiration pour l'école française une forme publique et officielle.

Ce n'est pas la première fois que les peintres étrangers accordent aux peintres français un semblable hommage sur le champ de bataille. C'est avec la même spontanéité que, chez eux aussi, à Anvers en 1885, à Amsterdam en 1883, à Vienne en 1882, à Munich en 1883 et en 1879, ces rivaux, généreux et courtois, ont témoigné leur reconnaissance à une école dont beaucoup d'entre eux sont

sortis. Si l'on se reporte plus loin encore, aux grands concours internationaux de 1878, de 1873, de 1867, de 1855, on y constate, depuis près d'un demi-siècle, dans la répartition des récompenses, la même inégalité en notre faveur, et, pour peu qu'on ait parcouru les musées d'Europe, on n'est pas éloigné de croire que, pour la période antérieure, la même comparaison eût donné les mêmes résultats, tant l'influence de l'école française, depuis la révolution, s'est fortement marquée dans tous les pays, sauf en Angleterre !

Quelles sont les causes d'une suprématie conservée avec une telle persistance, à travers toutes les perturbations politiques et sociales, en dehors de toute fixité d'idéal, au milieu d'une instabilité presque incessante des doctrines et des théories? Où en étions-nous lorsque nous avons commencé d'exercer cette domination sur les fantaisies? Où en sommes-nous, aujourd'hui, après une si longue pratique de la souveraineté? Quelles chances nous reste-t-il de la conserver? Parmi les innombrables questions d'esthétique et de critique que peut soulever une visite au Palais des Beaux-Arts, en voilà quelques-unes qui présentent, ce semble, pour notre pays, un plus grave intérêt qu'un intérêt de curiosité et que chacun s'adresse, plus ou moins, à lui-même en passant. Les organisateurs de l'Exposition semblent les avoir prévues et s'être efforcés d'y répondre en installant, auprès de l'Exposition décennale, une exposition, complémentaire et rétrospective, des chefs-d'œuvre de la peinture nationale depuis 1789 jusqu'à 1878. Des collections de ce genre sont toujours extrêmement difficiles à former, quel que soit le zèle qu'on y apporte; il y reste toujours, dans les séries, des lacunes plus ou moins regrettables. Dans l'espèce, il est surtout fâcheux que les organisateurs n'aient pas eu à leur disposition des locaux mieux appropriés. La coupole centrale, sous laquelle sont suspendues, le long de trop vastes parois, la plupart des grandes toiles, leur déverse d'en haut, à travers des complications de reflets multicolores, une lumière inégale et désordonnée qui ne leur est nullement favorable. D'autre part, la dispersion et l'exiguïté des annexes n'ont point permis d'y suivre, pour la disposition des documens, un ordre nettement chronologique, le seul ordre utile et instructif en pareil cas. On éprouve donc quelque peine à se reconnaître dans cet intéressant pêle-mêle; mais, pour peu que l'on aime la peinture, on se trouve vite et largement payé. La génération actuelle, qui n'a point assisté au merveilleux spectacle de l'avenue Montaigne en 1855, trouve là une occasion inattendue de saisir les liens qui rattachent l'art du présent à l'art du passé, et de comprendre par quelle suite de laborieux efforts et de luttes passionnées la génération qui l'a précédée a conquis et assuré aux peintres modernes une liberté sans précédens qui ne peut désormais périr

que par ses propres excès. Si, dans cette Exposition centennale, constituée à la hâte au milieu de grandes difficultés, on peut, comme nous l'avons dit, regretter l'absence de plusieurs élémens sérieux d'information, si quelques personnalités importantes ne s'y trouvent que peu ou mal représentées, tandis que d'autres, assez médiocres ou très discutables, y tiennent une place excessive, il est facile, pour ceux qui ont le goût de ces études, d'aller chercher dans les musées, au Louvre ou à Versailles, les pièces complémentaires et de rendre ainsi à chacun, dans cette mêlée d'abord un peu confuse d'activités contradictoires, la part d'honneur qui lui revient.

A distance, aujourd'hui que sont tombées les poussières et les fumées de la bataille romantique, ce qui nous frappe, c'est cet air de similitude peu à peu repris par les œuvres des mêmes périodes, lors même qu'elles sont le produit d'écoles hostiles. L'action fatale du temps qui, chez les uns, assombrit et apaise les vivacités et les fraîcheurs du coloris en même temps qu'il enveloppe et réchauffe chez les autres les sécheresses et les froideurs de la ligne, contribue sans doute pour quelque chose à cette réconciliation apparente. Néanmoins, c'est là un fait qui éclate aux yeux : malgré les différences des systèmes, des tempéramens, des procédés, différences dont les contemporains, les voyant de plus près, sont volontiers disposés à s'exagérer l'importance, le fonds de l'imagination, alimentée par le courant général des idées, reste à peu près le même chez les artistes d'une même génération. Entre l'héroïsme idéal de David et l'héroïsme réel de Gros, entre l'antiquité théâtrale de Pierre Guérin et l'antiquité poétique de Prud'hon, entre l'exaltation pittoresque de Delacroix et l'exaltation plastique d'Ingres, entre le dilettantisme anecdotique de Paul Delaroche et le dilettantisme observateur de M. Meissonier, les différences sont moins grandes qu'on n'est porté à le croire. Avec un peu d'attention, on peut saisir aujourd'hui, entre eux, la communauté de certains traits qui, aux yeux de la postérité, leur donnera de plus en plus la marque de leur temps.

Ce qui, en définitive, classe les œuvres de peinture, c'est la somme de sensations, de sentimens, de passions, d'observations, d'idées que les artistes sont parvenus à y fixer au moyen d'une réalisation apparente par des formes colorées. Plus cette réalisation est complète, expressive, individuelle, plus l'œuvre a de valeur et de portée. Si cette réalisation fait défaut, quel que soit l'intérêt du but visé, l'œuvre n'existe pas. L'oubli de cette vérité banale est la cause de nos plus grandes erreurs dans les jugemens que nous portons sur nos contemporains ; l'empressement que met le public à prendre les intentions pour des faits, lorsque les peintres, par

leur manière ou leurs sujets, caressent les goûts du jour et flattent ses habitudes, équivaut, presque toujours à un véritable aveuglement. La fonction de la postérité est de remettre les choses en leur juste place. Sommes-nous, à cette heure, suffisamment dégagés des dernières luttes, pour être en mesure d'accomplir ce triage délicat avec une impartialité suffisante? Ce serait une outrecuidance de le penser. C'est déjà beaucoup qu'il nous soit à peu près possible de démêler, dans le vaste fleuve d'activité qui emporte les peintres français depuis un siècle, les doubles courans qui, se séparant sans cesse pour toujours se réunir, en forment la masse profonde et majestueuse, le courant de science et le courant d'imagination, le courant de traditions et le courant d'observations, le courant d'idéalisme et le courant de réalisme, qui, en se mêlant à doses inégales, lui donnent, suivant les heures, un aspect, une profondeur, une saveur différentes, mais qui descendent ensemble des mêmes sources, l'amour de la vie et l'amour de la nature.

I.

Il est certain qu'après 1750, si une réaction ne s'était pas opérée contre Boucher, Vanloo, Natoire et leurs pauvres imitateurs, la peinture française, de plus en plus réduite à des pratiques affadies, courait le risque de s'anéantir dans la futilité et l'insignifiance. L'étude de la nature était peu à peu devenue, pour ces décorateurs superficiels, une superfluité gênante. Par une conséquence logique, à mesure que s'affaiblissaient en eux le respect de la vérité et le sens de la beauté, leur technique, non renouvelée, perdait, de son côté, en force et en solidité, ce qu'elle gagnait en facilité. Rien de plus mou, de plus incorrect, de plus incertain que cette peinture efféminée de la fin du XVIIIe siècle, non seulement chez Lagrenée et Drouais, mais chez Greuze, dont les littérateurs et les moralistes crurent en vain pouvoir opposer la sensiblerie à la sensualité de ses rivaux, et qui demeura toujours, sauf en quelques études et portraits, un assez médiocre exécutant. Chardin et La Tour, presque seuls, conservèrent alors, avec une surprenante franchise, dans ce milieu corrompu, l'intelligence des réalités saines et de la facture simple et forte. Quelques dessins de Greuze et de Fragonard, plus deux peintures de ce dernier, montrent bien au Champ de Mars ce qu'était devenu le sentiment de la forme chez les plus malins et les plus populaires. On ne saurait mettre plus d'impertinence, dans la sentimentalité ou la légèreté, à se moquer de la réalité et des conditions nécessaires à l'existence des corps. Dans toutes ces figurines, lestement troussées ou retroussées, ni pro-

portions, ni os, ni muscles, à peine des carnations, lorsque le pinceau s'en mêle, et quelles carnations! Molles, flasques, jaunâtres; et tout cela fuyant, coulant, disparaissant dans les évanouissemens douceâtres d'une harmonie artificielle qui laisse autant d'énervement dans les yeux que de vide dans l'esprit!

Le *Pacha* et les *Guignols*, comme toutes les peintures exposées, sont postérieures à 1789. Ce sont des ouvrages de la vieillesse de Fragonard, qui mourut en 1806. Le maître s'était montré naguère plus vif et plus brillant, et, si le fond de son talent n'avait jamais été bien solide, il en avait presque toujours sauvé les apparences, grâce à l'esprit de sa touche imprévue, souple et amusante. Ce n'était pas pour rien qu'il avait tant aimé Tiepolo; il lui en était resté quelque chose. La génération qui suivit, celle qui se trouva perdue entre la décadence de Boucher et l'avènement de David, celle qui opère dans les dernières années de Louis XVI et pendant la Révolution, devait souffrir d'une éducation pire encore. L'abus qu'on avait fait du décor la jeta dans le mépris de la peinture elle-même. A ce moment commence à se manifester, même chez les portraitistes, les plus fidèles pourtant de tous aux bonnes traditions, une indifférence singulière pour l'éclat, la consistance, l'harmonie des couleurs, un affaiblissement pitoyable dans le rendu et dans l'effet. L'indigence pittoresque atteint sa limite extrême chez ces petits-maîtres spirituels qui étudient avec tant d'ingéniosité et souvent de si fines observations les mœurs, à la ville ou à la campagne, sous la république. Si le *Houdon dans son atelier* et les *Trois enfans jouant au soldat* de Boilly sont intéressans par l'exactitude des personnages et des accessoires, combien l'aspect en est sec et glacial! Il faudra du temps à cet infatigable producteur pour qu'il apprenne à réchauffer quelque peu ses bonshommes en porcelaine. C'est bien à cette peinture proprette et lisse qu'on pourrait appliquer le mot un peu dur de Gros devant la *Didon* de Pierre Guérin : « Si j'entrais là dedans, je casserais tout! » Dans le *Coin du café de Foy* en 1824 Boilly devient plus sensible à l'harmonie, comprenant Metzu après avoir trop fréquenté Mieris. Il lui faut rendre cette justice que, dans le portrait, même auparavant, il avait eu des rencontres heureuses; il lui avait suffi, comme à tant d'autres, de se mettre en contact direct avec la vie, pour être vivifié et animé. L'aimable *Lucile Desmoulins* avait opéré un de ces miracles; c'est une image plaisante, fine, expressive, malgré des restes de froideur dans la facture. Cette froideur, à ce moment, se retrouve chez presque tous les portraitistes en vogue. Mme Vigée-Lebrun n'y échappe pas dans son groupe, assez brillant d'apparence, mais au fond peu solide, d'une touche sèche et dure, la *Jeune mère et son*

enfant. Il y a plus de souplesse et d'agrément dans la tête souriante et vive, un peu évaporée, de *Carle Vernet*. Le seul peintre de ce temps, qui, à vrai dire, se révèle au Champ de Mars comme supérieur à sa réputation, c'est le bon Martin Drolling (1752-1827), l'auteur de la *Cuisine* du Louvre si propre et si reluisante. Ses trois portraits, ceux de *Mme Vincent*, de *M. Belot*, de *Baptiste aîné*, sont à la fois d'un physionomiste hors ligne et d'un praticien consommé ; celui de Baptiste, surtout, qui appartient à la Comédie-Française, pour la justesse, la sûreté, la délicatesse, est un véritable chef-d'œuvre.

Il est deux artistes supérieurs qu'on regrette de ne pas rencontrer au Champ de Mars : Vien, mort en 1809, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et Joseph Vernet, mort le 3 décembre 1789. La justice eût voulu qu'on les mît en tête, car ce sont eux qui, l'un dans l'histoire, l'autre dans le paysage, comprirent les premiers la nécessité d'un retour au respect de la nature. Les deux peintures du Louvre, l'*Ermite endormi*, cette étude vigoureuse, d'un réalisme presque moderne, le *Saint Germain* et le *Saint Vincent*, cette composition si claire et si colorée, datent, l'une, de 1750, l'autre de 1755. Pendant son premier séjour en Italie, Vien, au grand désespoir de son directeur Natoire, avait osé regarder d'un œil timide les maîtres qu'on ne regardait plus, Caravage et les anciens Vénitiens. Il était aussi descendu dans les ruines d'Herculanum et s'était épris de la véritable antiquité. Dans son atelier s'est formé tout le groupe des novateurs qui voulurent fonder la réforme de l'art sur une intelligence plus exacte de l'art antique et une étude plus attentive de la nature. La plupart devaient sans doute se laisser absorber par la personnalité énergique de leur condisciple, Louis David; mais, à leurs débuts, Ménageot, Vincent, Taillasson, ne mirent pas moins d'ardeur à s'élancer dans la route frayée par le maître. L'un des plus jeunes, Regnault (1754-1820), parut même, durant quelque temps, le seul rival qu'il fût possible d'opposer à David. Regnault se laissa, beaucoup moins que David, entraîner vers l'imitation sculpturale et s'efforça de concilier le dessin et la couleur, le style et la vie ; son tableau des *Trois Grâces*, de la collection Lacaze, parut en son temps une œuvre d'un naturalisme outré. Plus tard il s'assagit, il devint le modèle des professeurs académiques, « le Père La Rotule, » mais il avait quelque droit à figurer aussi parmi les précurseurs de l'art moderne. Quant à Joseph Vernet, il suffit de regarder au Louvre ses *Vues de Rome*, peintes vers 1740 et de les comparer avec les études faites par Corot vers 1850 dans les mêmes sites, pour saisir le lien d'étroite parenté qui rattache les deux maîtres à cent ans de distance.

Au Champ de Mars, comme dans l'histoire, la place d'honneur est pour David; c'est assurément justice. Une dictature comme celle qu'il exerça sur la France et sur l'Europe durant plus de trente ans n'est si universellement acceptée que parce qu'elle s'accorde avec les tendances contemporaines. Ce n'est pas David qui ressuscita, en France, le goût des études antiques, déjà mis à la mode par Caylus et Barthélemy, ni qui détermina, par dégoût des folâtreries et des polissonneries, dans toutes les intelligences droites, des aspirations vers un idéal d'art plus sérieux et plus noble : la même passion pour Rome et pour la Grèce, les mêmes ambitions d'héroïsme et de grandeur n'animent-elles pas tous les hommes de la Révolution et de l'Empire? Lorsque parut, au Salon de 1784, le *Serment des Horaces*, personne ne songea donc à y critiquer la raideur des attitudes, l'emphase des gestes, la dureté des contours; on ne vit, dans cette raideur, que la fermeté, dans cette emphase que la grandeur, dans cette dureté que la précision. David formulait, dans cette scène héroïque, ce que tous appelaient de leurs désirs, un art viril, digne et puissant. Du premier coup le réformateur dépassait le but, ne pensant plus qu'à l'attitude sculpturale des figures et à leur netteté linéaire, y sacrifiant tout : et l'harmonie colorée, et l'exactitude lumineuse, et l'expression physionomique. C'est parce qu'il était excessif qu'il fut compris, fit disparaître tous ses rivaux, s'imposa.

Il semble qu'on ait eu peur, au Champ de Mars, de nous montrer David sous cet aspect de styliste, systématique et rigide, régentant l'école avec cette volonté de fer dont les effets se prolongèrent longtemps après sa mort. On n'y voit de lui que des portraits et un grand assemblage de portraits, *le Sacre de l'empereur Napoléon et le Couronnement de l'impératrice Joséphine*, c'est-à-dire ses œuvres les moins contestables, mais non pas celles qui agirent le plus sur ses contemporains. Le choix d'ailleurs est excellent et bien fait pour apprendre à ceux qui ne le sauraient pas combien l'auteur des *Sabines* et du *Léonidas*, placé directement en face de la vie, savait l'exprimer avec simplicité et précision, combien aussi ce maître sincère, beaucoup moins exclusif dans sa pratique que dans sa théorie, était plus ouvert qu'on ne croit aux honnêtes séductions de l'exécution pittoresque. Il y a vraiment, à défaut de chaleur, dans les deux toiles datées de 1788 et 1790, un tel air de loyauté, une telle simplicité d'attitudes, une telle exactitude des visages, qu'on ne pense plus à regretter la grâce et l'éclat de tous ces beaux portraitistes d'autrefois, si habiles, mais si suspects, les Nattier, les Largillière, les Rigaud. Voici de nouveau un homme qui regarde son semblable, les yeux dans les yeux, et qui, loyalement, tranquille-

ment, sans souci de plaire à tel ou tel amateur par l'originalité ou la convenance de tels ou tels procédés, s'efforce de le représenter tel qu'il le voit. A cet égard, *la Famille de Michel Gérard, membre de l'assemblée nationale,* est un morceau plus intéressant encore que le *Lavoisier*, assis à son bureau, avec sa femme auprès de lui. Dans cette dernière toile, le peintre a dû chercher un arrangement agréable du groupe ; il se sent un peu gêné. Avec le député il en a pris à l'aise : Michel Gérard, en bras de chemise, les poings sur ses genoux, est assis dans sa chambre ; près de lui, ses quatre enfans; sur le devant, debout entre ses jambes, un petit garçon, son livre à la main, une fillette, assise devant son clavecin ; derrière, deux jeunes gens debout ; tous les cinq sérieux à plaisir, avec de bonnes physionomies qui réjouissent, posant avec une naïve satisfaction. Dans cette peinture, un peu mince, mais serrée, on devine le maître d'Ingres, avec un certain charme de gaucherie loyale qu'Ingres conserva longtemps. Entre le *Michel Gérard* et le portrait de *Madame Récamier*, il y a quinze ans d'activité, quinze ans de réflexion. Ne nous étonnons point que ce dernier, à l'état d'ébauche, marque un immense progrès, pour la souplesse et pour l'ampleur. Tout le monde connaît ce chef-d'œuvre de grâce et de simplicité ; son transport du Louvre au Champ de Mars n'a rien pu lui faire perdre, malgré la crudité d'une lumiere violente et les surprises d'un entourage mêlé. Que n'a-t-on pu joindre au *Michel Gérard* et à *Mme Récamier* quelques-uns des derniers portraits faits par David, en Belgique, durant son exil, de 1815 à 1825, par exemple, les trois *Dames de Gand* de la collection Van Praet ! On aurait vu le vieux maître prendre, avant d'expirer, sa dernière leçon de ces Flamands chauds et colorés qu'il regrettait d'avoir méconnus. Preuve bien frappante et bien touchante de la sincérité intelligente qu'apportait, dans toutes les choses de l'art, cet homme supérieur dont on s'est plu à exagérer le rigorisme et l'inflexibilité !

La vaste et majestueuse composition du *Couronnement de l'impératrice Joséphine* est très curieuse sous ce rapport. Lorsque le nouvel empereur donna à l'ancien ami de Robespierre et de Marat, en 1805, le titre de son premier peintre, il lui commanda, en même temps, quatre toiles : le *Couronnement*, la *Distribution des aigles*, l'*Entrée à l'Hôtel de Ville*, l'*Intronisation à Notre-Dame*. Les deux premières seules furent exécutées. Dans la *Distribution des aigles,* qui est restée à Versailles, David se dégage mal de ses habitudes scolaires ; le groupe des officiers, porteurs de drapeaux, qui escaladent, en se bousculant, l'estrade impériale, les bras violemment allongés, rappelle singulièrement le trio des Horaces, par la raideur tendue des attitudes, et par l'emphase théâtrale des

gesticulations; on dirait que ces rigides guerriers se sont multipliés pour pouvoir mieux s'enchevêtrer, dissimulant mal sous les culottes de peau et les habits brodés leurs carapaces de fer. Le peintre eut même l'intention de donner plus de grandeur classique à la scène en y faisant planer, au-dessus des bonnets à poil, des allégories volantes, mais l'idée fut mal accueillie; il y renonça. L'imagination de David avait toujours été plus laborieuse qu'abondante; la volonté et l'érudition, dans ses compositions, jouent, en réalité, le premier rôle; c'est seulement devant la nature qu'il est en pleine possession de ses moyens, bien que lui-même et ses amis pensent le contraire. Dans le *Couronnement*, il eut le bon sens de mettre de côté, sans doute à regret, ses doctrines rigoureuses qui ne lui permettaient pas de voir le sujet « d'un tableau d'histoire » dans la représentation d'une scène contemporaine; il se contenta de reproduire, avec toute l'exactitude dont il était capable, le spectacle imposant qu'il avait eu sous les yeux. C'est ainsi que nous possédons, avec un document historique de la plus haute valeur, une des œuvres qui marquent le mieux une rupture complète avec les habitudes antérieures en fait de peintures officielles, une de celles qui inaugurent l'avènement d'un esprit absolu de vérité, de simplicité, de sincérité, dans la peinture historique. Supposez le même sujet traité au XVIIe ou au XVIIIe siècle, suivant les formules décoratives en usage; vous y verriez sans doute plus d'éclat, plus de pompe, plus de mouvement, mais au prix de quels sacrifices d'exactitude! David transporta, dans la grande peinture, la sincérité qu'avaient déjà apportée nos spirituels dessinateurs de la cour, Cochin, Moreau, Saint-Aubin, en des occasions pareilles, sur leurs feuilles de papier; il le fit avec son intégrité ordinaire. Ce qui lui manque, c'est facile à voir; il avait trop méprisé jusqu'alors l'effet pittoresque, il avait trop fait fi de la couleur, des belles pâtes, de la touche grasse et large, pour pouvoir, en un jour, même en regardant Rubens et Véronèse, leur emprunter beaucoup de leur vivacité éclatante. Mais comme il indique nettement, même où il ne l'obtient pas, l'effet qu'il faudrait produire! Avec quelle sûreté, avec quelle autorité ferme et tranquille sont distribués ces groupes, plus ou moins en vue, suivant leur importance, dans la grande basilique, tous tenus en leur place par une lumière, froide sans doute, mais admirablement juste et bien répartie! La Joséphine agenouillée, le Napoléon debout, le pape Pie VII et le cardinal Caprara, assis derrière, sont depuis longtemps des figures célèbres! Combien d'autres portraits, nets, frappans, indiscutables, dans cette vaste assemblée! Ce qui est presque touchant, dans l'effort calme et patient fait par l'artiste pour rendre tout ce qu'il a vu, même ce

qui convient le moins à ses goûts austères, le brillant des dorures, la splendeur des velours, le chatoiement des soies, c'est la conscience avec laquelle il évite de se jeter à côté de son sujet. Il n'y a peut-être pas de grande page historique où l'on puisse louer une telle absence de hors-d'œuvre, de superfétations, de caprices personnels. Si David n'est pas un virtuose de couleur, c'est un virtuose de style, et il doit se tenir à quatre pour ne pas donner à quelques-uns de ces courtisans empanachés des allures plus romaines! Mais, en définitive, le respect de la vérité l'emporte. On a bien fait de donner au *Couronnement* la place d'honneur; nos réalistes bruyans y peuvent voir qu'on aimait la réalité avant eux, ils y peuvent apprendre que la science n'est pas inutile pour la représenter. Si David avait moins étudié les torses nus et les marbres antiques pour fabriquer des héros grecs et romains, il est probable qu'il n'eût exécuté, d'une main si virile, ni le *Couronnement* ni *Madame Récamier*.

Si l'on ne voyait que le *Couronnement*, on ne s'expliquerait pas la nécessité d'une révolution contre l'autorité de David ni la violence avec laquelle cette révolution devait être conduite. Pour en comprendre la légitimité, il faut se reporter aux doctrines mêmes de David et surtout aux effets désastreux produits par ces doctrines chez ses élèves et chez ses imitateurs. On a jugé inutile de nous montrer ce qu'était devenu le style héroïque entre les mains de ces froids praticiens. On a supposé que les immenses machines tragiques de Guillon-Lethière, les académies contournées et gonflées de Girodet-Trioson, les nudités froides et lisses de Gérard, pour instructives qu'elles pussent être, offriraient trop peu d'agrément au public. Peut-être a-t-on eu raison, bien que la foule, moins sensible que les spécialistes, artistes ou amateurs, aux modifications incessantes des théories et des procédés, ne rechigne jamais contre son plaisir et le prenne partout où elle le trouve, gardant toujours une naïve et juste indulgence pour les sujets bien présentés et pour les figures nettement expressives. De Girodet, deux portraits, sérieux et exacts, comme tout ce qui sort de l'école, le *Comte de Rumford* et *M. Bourgeon*. De Gérard, « le peintre des rois, le roi des peintres, » aucune composition mythologique ni historique, un beau portrait seulement, celui de *Madame Récamier*, assise, après le bain, épaules nues, pieds nus, enveloppée dans une tunique blanche, collante et presque transparente, un châle jaune sur ses genoux, portrait fort intéressant à comparer avec celui de David. La *professional beauty*, chez Gérard, est présentée avec plus de grâce, de ménagemens, d'élégance. David, lui, moins assoupli aux concessions mondaines, est plus bourru dans sa franchise. Mais quelle

puissance supérieure chez le maître, et comme la femme à la mode, costumée à l'antique, s'y transforme sans effort en une figure antique! Que l'on compare aussi l'exécution des pieds et des mains, si vive et si nette chez David, si lisse et si affectée chez Gérard, on verra où est la vérité. Tout cela soit dit sans diminuer la valeur de Gérard, peintre officiel et peintre mondain, car il apporta, dans cette carrière, une souplesse et une habileté dont on peut juger par une dizaine d'esquisses empruntées à la collection si curieuse de Versailles. Parmi les esquisses se trouve celle du *Portrait d'Isabey et de sa fille*, du Musée du Louvre; cette peinture, chaleureuse et vivante, inspirée par la reconnaissance, est restée son chef-d'œuvre.

En fait, il n'y eut du temps et autour de David que deux peintres vraiment indépendans, deux peintres dans le vrai sens du mot, complets dans leur métier, naturels dans leur inspiration, Prud'hon et Gros. Ceux-ci sont vraiment les pères de l'art moderne, ceux qui lui ont transmis à la fois les procédés et la poésie, le sens de la beauté et le goût de la vérité. Par suite des hasards, fâcheux en apparence, de leurs jeunesses difficiles, tous deux eurent la bonne fortune d'échapper à l'oppression irrésistible de David. L'Italie les sauva tous deux, par des voies très diverses. Prud'hon, pauvre provincial, pensionnaire des États de Bourgogne, se trouva à Rome moins en vue, mais plus libre que les pensionnaires du roi. Lié, comme les autres, avec Winckelmann, Mengs, Canova, tous les archéologues et artistes que les découvertes d'Herculanum ramenaient vers l'idéal antique, il vécut plus qu'eux, seul et à loisir, devant les œuvres elles-mêmes, romaines et grecques, avec les maîtres du XVIe siècle qui les avaient le mieux comprises dans leur esprit et dans leur charme, Corrège et Léonard de Vinci. Lorsqu'il revint à Paris, tendre, mélancolique, modeste, déjà victime des entraînemens de son cœur, déjà malheureux en ménage et surchargé de famille, n'ayant pour soutien que son rêve, il n'y trouva que la misère. Courage et volonté, rien ne lui manquait pourtant; c'est alors qu'il fit, pour des en-têtes de lettres, pour des estampes, pour son plaisir aussi, bon nombre de ces dessins au crayon noir, rehaussés de blanc, dans lesquels éclate, avec une intelligence si vive de la beauté antique et une science de rendu si ferme et si libre, un accent de poésie délicate, profonde, chaleureuse, tout à fait personnelle. Quelques-uns de ces papiers précieux, la *Minerve unissant la Loi avec la Liberté et la Nature*, le *Joseph et la femme de Putiphar* et bien d'autres, tout imprégnés encore d'un enthousiasme ardent pour Corrège et Raphaël, se trouvent au Champ de Mars; on ne saurait trop les y étudier. Mais, en

1793, le temps n'était guère à ces douces idylles. De 1794 à 1796, Prud'hon dut se réfugier en province, à Rigny, d'où il envoyait aux Didot des dessins pour *Daphnis et Chloé* et pour les œuvres de Gentil-Bernard. C'est là probablement qu'il peignit ce mâle *Portrait de G. Antony*, qui appartient au Musée de Dijon. Coiffé d'un tricorne, en habit bleu, culottes blanches, gilet rouge, le jeune officier tient de la main droite par la bride son cheval brun. L'attitude est ferme, l'expression grave, le visage pâle. L'exécution, d'un bout à l'autre, est menée avec force et simplicité, dans une pâte calme et solide, qu'échauffe un mouvement discret, bien dirigé et bien enveloppant, de la lumière. Le pinceau de Prud'hon deviendra, par la suite, plus libre, plus souple, plus large; c'est déjà le pinceau d'un peintre, très supérieur à ceux que tiennent Mme Vigée-Lebrun, Boilly, Drolling, David. Le *Portrait de Mme Copia*, cette jeune femme, brune, très brune, au teint coloré, laide mais vivante, intelligente, appétissante, qui sourit si franchement, ébouriffée et chiffonnée, sous sa capote à grosses coques violettes, montre Prud hon en pleine possession de son talent. On peut voir, dans plusieurs esquisses peintes, *Minerve conduisant le génie de la peinture au séjour de l'immortalité*, l'*Amour refusant les richesses*, le *Triomphe de Bonaparte*, l'*Andromaque*, avec quelle sûreté il transportait, dans l'allégorie la plus froide, la chaleur naturelle et communicative avec laquelle il ressentait les choses de la vie. Dans l'embrassement d'Andromaque captive et de son enfant, deux figurines lilliputiennes, il y a plus de tendresse contenue, de douleur digne et noble qu'il n'en faudrait pour réchauffer toutes les solennelles tragédies de Pierre Guérin.

La destinée de Gros est plus singulière encore. Celui-ci était un élève de David, un élève soumis, respectueux, convaincu, tellement soumis et tellement convaincu que, toute sa vie, il éprouva, devant son maître, comme une honte de son génie, et que si, après une glorieuse carrière, il s'alla noyer dans trois pieds d'eau, pour échapper aux insultes des romantiques, c'est, en grande partie, parce qu'abjurant sa personnalité, il était revenu se traîner sur les traces de ce maître systématique et inflexible. Cependant, nul plus que Gros n'a démontré, par ses peintures vivantes et colorées, l'insuffisance du système pseudo-classique à l'heure même de son triomphe, nul n'a plus contribué à le renverser. Révolutionnaire inconscient, novateur à regret, audacieux et timoré, Gros restera un des exemples les plus singuliers des contradictions théoriques et pratiques auxquelles peut être en proie l'intelligence la plus ouverte lorsqu'elle n'est pas soutenue par la fermeté du caractère! Si Gros avait eu quelque aisance, s'il avait pu servir humblement

David, il était perdu. La ruine de sa famille, en 1792, l'obligea, par bonheur, à faire des portraits. C'est en travaillant sur les routes qu'il parvint, l'année suivante, à gagner l'Italie, sans pouvoir dépasser Florence et Gênes, où il végéta, mais où il admira, surtout à Gênes, moins les Italiens que les Flamands, Rubens et Van Dyck. En 1796, il connaît à Gênes Mme Bonaparte, qui le présente à son mari, dont il fait le portrait après Arcole; le général en chef s'intéresse au jeune homme et l'attache à l'armée, d'abord comme inspecteur des revues, puis comme membre de la commission chargée de choisir les œuvres d'art à expédier en France. Existence nomade, mouvementée, dans laquelle il y a peu de place pour les études méthodiques et patientes, beaucoup pour l'observation, la réflexion, l'émotion, la vie! En 1801, à son retour à Paris, Gros obtient, au concours, un prix pour son esquisse du *Combat de Nazareth;* en 1804, il expose les *Pestiférés de Jaffa.* Les pontifes du contour n'attachent pas grande importance à cette œuvre étonnante; c'est de la peinture de genre, quelque chose comme du Taunay, du Swebach, du Carle Vernet agrandi. Cependant d'autres œuvres suivent, inégales et improvisées, mais non moins nouvelles, non moins ardentes, non moins puissantes, la *Bataille d'Aboukir* en 1806, le *Champ de bataille d'Eylau* en 1808, la *Bataille des Pyramides* en 1810, *François Ier et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis* en 1812. Et personne, parmi les contemporains, ne se doute de la révolution que ces peintures portent dans leurs flancs! Et David continue à témoigner pour son élève une sorte d'indulgence et de compassion humiliantes! Il espère toujours, il espère quand même, comme il le lui écrira encore dix ans plus tard, que, lorsqu'il le pourra, il abandonnera « les sujets futiles et les tableaux de circonstance » pour faire enfin « de beaux tableaux d'histoire, » c'est-à-dire des Grecs et des Romains! Le *Portrait de Gros à vingt ans* et le *Général Bonaparte à cheval* ont un bel air de jeunesse et d'entrain qui ravit. Le *Louis XVIII quittant le palais des Tuileries dans la nuit du 20 mars 1815* sent déjà un homme un peu fatigué, mais qui comprend admirablement tout ce que cherchera la peinture moderne dans la représentation des scènes historiques : vraisemblance et simplicité de la mise en scène, exactitude expressive des attitudes, des gestes, des physionomies, animation générale de l'ensemble par un mouvement de lumière souple et pénétrant. C'est dans le superbe *Portrait du général comte Fournier-Sarlovèze* qu'éclatent le mieux la liberté et la puissance de ce grand artiste. Rien ne donne mieux l'idée des héros vaillans et fanfarons de l'ère impériale que cette peinture pompeuse et triomphale. Le visage échauffé, les yeux hors de tête,

magnifique, provocant, insolent dans son uniforme de hussard chamarré d'or sur toutes les coutures, son colback à terre, le poing droit sur la garde de son grand sabre, le défenseur de Lugo vient de déchirer l'offre de capitulation qu'on lui adressait et dont les lambeaux gisent à ses pieds. Dans le fond, s'éloigne, d'un côté, le parlementaire entre des soldats; de l'autre, une batterie est mise en place sur le rempart. Le morceau est vivant, éclatant, bruyant; c'était tout le contraire de ce qui se faisait chez David. Ce qu'il y eut d'admirable, lorsque le *Fournier-Sarlovèze* parut au Salon de 1812, c'est qu'il se trouva qu'un jeune inconnu, un amateur de chevaux, Théodore Géricault, exposait en même temps un *Portrait équestre d'officier de chasseurs*, exécuté avec la même fougue, qui excita à la fois la surprise et l'indignation : Gros, décidément, n'était pas le seul renégat de la ligne et de l'antique; d'autres, à son exemple, se permettaient d'admirer les coloristes!

II.

« D'où cela sort-il? » s'écria David lorsqu'il aperçut, au Salon de 1812, l'*Officier de chasseurs chargeant*. Cela sortait de chez Gros et de chez Rubens, cela sortait de l'amour de la vie, du besoin impérieux qu'éprouvaient tous ces enfans du siècle, nés dans le tumulte de la révolution et de l'empire, d'exprimer le mouvement qui s'agitait autour d'eux, les passions dont ils étaient remplis. On sait comment vint à Géricault cette puissante inspiration. Le jeune homme aimait passionnément les chevaux. Un jour de septembre, en allant à la fête de Saint-Cloud, il vit un robuste cheval gris-pommelé, attelé par de bons bourgeois à une tapissière, se révolter contre ses conducteurs. Hennissant et écumant, cabré, sous le soleil, dans la poussière, le bel animal semblait aspirer à un plus noble emploi de ses forces. L'imagination du peintre l'aperçut aussitôt, dans la fumée de la poudre, sur un champ de bataille, monté par un de ces brillans officiers qu'il connaissait; rentré dans sa chambre, il fit, coup sur coup, plusieurs esquisses rapides, loua une arrière-boutique sur le boulevard Montmartre pour y installer sa toile, demanda à l'un de ses amis, M. Dieudonné, de poser pour la tête de l'officier, à un autre, M. Daubigny, de lui donner le mouvement. Au mois de décembre, tout était terminé.

L'*Officier de chasseurs*, médaillé au Salon de 1812, reparut, à celui de 1814, en compagnie du *Cuirassier blessé*. Ces deux belles peintures ne trouvèrent pas d'acquéreurs, elles devaient rester dans l'atelier du peintre jusqu'à sa mort. Dès lors, toutefois, la réputation de Géricault était faite parmi ses condisciples de l'atelier

Guérin sur lesquels il allait prendre un ascendant décisif par la noblesse de son caractère autant que par la hauteur de son intelligence. Parmi eux, se trouvaient les deux frères Scheffer, Léon Cogniet, Champmartin, auxquels devait se joindre, en 1817, le jeune Eugène Delacroix. La plupart des élèves de Gros, cela va sans dire, se jetaient avec ardeur dans la voie ouverte : c'étaient Charlet, Paul Delaroche, Bonington, Camille Roqueplan, Bellangé, Eugène Lami. D'ailleurs, la révolution était dans l'air, et c'est de tous côtés qu'on voit, à ce signal, sortir et se former, en quelques années, le bataillon des premiers romantiques dont l'aîné, Géricault, n'aura, en 1820, que vingt-neuf ans, tandis que les plus jeunes, Bellangé et Lami, entreront à peine dans leur vingtième année. Il en vint de partout, des ateliers les plus classiques, même de la province; Pagnest s'échappe de chez David, Robert-Fleury travaille chez Horace Vernet, Decamps grandit chez Abel de Pujol, Eugène Devéria chez Girodet. De 1815 à 1830, toute cette jeunesse, ardente et inquiète, s'agite, s'encourage, se pousse, avec une conviction communicative. A chaque Salon, on en voit quelques-uns apparaître, et leurs débuts sont souvent des coups de maître.

La génération contemporaine a peut-être oublié, plus que de raison, ces vaillans champions de la première heure; il n'était pas inutile de les lui rappeler. Sans doute, dans l'œuvre de Géricault si vite interrompue par la mort, le *Naufrage de la Méduse* (1819) reste une page unique; aucune des peintures qu'on peut exposer ne donnerait une idée complète de sa puissance à ceux qui ne connaîtraient pas le tableau du Louvre, car c'est la seule œuvre exécutée à son retour d'Italie, où il ait eu le temps de réaliser la conception qu'il s'était faite d'une peinture nouvelle. Tout le reste n'est guère qu'ébauches, esquisses, études préparatoires, passe-temps; cependant il est facile de lire dans ces fragmens ce qu'il voulait et ce qu'il cherchait. Qu'on regarde, dans les peintures, la *Charge d'artillerie*, les *Croupes*, le *Trompette*, ou, dans les dessins, le *Nègre à cheval*, la *Marche de Silène*, la *Course de chevaux libres*, les *Taureaux en fureur*, l'*Hercule étouffant Antée*, le *Combat*, ce qui frappe partout, c'est la virilité chaude de l'intelligence qui saisit toujours la vie dans ses manifestations les plus libres, la forme dans ses développemens les plus amples, le mouvement dans ses expressions les plus pathétiques; c'est en même temps la volonté, énergiquement accentuée, de s'appuyer sur l'expérience du passé pour préparer l'art de l'avenir, de chercher à la fois l'effet et la pensée, la vérité et la grandeur, le dessin et la couleur. Qu'on ne s'y trompe pas! Géricault ne répudiait pas David, ni même Pierre Guérin, pour lesquels il professa toujours une touchante

admiration; il voulait acquérir leur science, mais il voulait s'en servir plus simplement et plus humainement, il voulait surtout y ajouter les qualités de rendu, la chaleur d'expression, la nouveauté de sentiment, qu'ils avaient systématiquement dédaignées. Depuis les beaux temps de la renaissance, personne n'a embrassé d'un œil plus mâle et plus ferme le champ entier de la peinture que cet ardent, fier et mélancolique jeune homme, enragé de mouvement, de travail, de plaisir, si modeste vis-à-vis de lui-même, si respectueux pour ses maîtres, si bienveillant pour ses camarades, qui meurt à trente-trois ans au milieu de ses chefs-d'œuvre dédaignés. Ses amis ne se trompaient pas en considérant sa disparition comme une calamité irréparable; quel qu'ait été, en effet, le talent de ceux qui continuèrent son œuvre, aucun ne la reprit au point où il l'avait laissée. Après sa mort, presque tous les romantiques, enivrés de littérature, épris de curiosités, visant la passion, le drame, l'effet à tout prix, négligèrent tous, plus ou moins, tout le côté solide et indispensable de l'art, l'étude de la nature et l'étude du dessin, pour ne songer qu'à l'éclat des tons, à la vivacité des allures, à la bizarrerie des accessoires. La recherche attentive et scrupuleuse de la vérité dans la figure humaine et même dans les objets matériels, telle que nous la comprenons aujourd'hui, tient d'abord peu de place dans leurs préoccupations. L'étude du nu est fort négligée. La plupart sont incapables de faire de bons portraits. Les jeunes paysagistes, il est vrai, qui entrent en scène à la même époque, avec Xavier Le Prince, Bonington et Paul Huet, ne s'égarent pas longtemps dans ces exagérations, mais il faudra du temps avant qu'ils n'exercent leur action salutaire sur les peintres d'histoire et les peintres de genre.

Ce qui fera plus vite comprendre à quelques-uns leur erreur, c'est la résistance obstinée de l'école classique qui, heureusement, refusait de se rendre et qui, à chaque Salon, opposait combattant à combattant, et, souvent, victoire à victoire. Parmi ces obstinés, il en était un surtout, qu'on connaissait à peine, parce qu'il vivait au loin, en Italie, pauvre et solitaire, mais dont le nom reparaissait à chaque Salon sous des peintures d'un aspect archaïque, singulier, inoubliable, qui semblaient un véritable défi jeté aux novateurs, Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1807). Cet élève indépendant de David avait été l'un des premiers à traiter, avec un sentiment naïf et profond de ce que les romantiques appelaient « couleur locale, » ces sujets anecdotiques qui allaient fournir un si vaste champ à leur activité. C'est au Salon de 1814 qu'on avait vu son *Raphaël et la Fornarina*, avec son *Intérieur de la chapelle*

Sixtine. D'autres, plus jeunes, semblaient disposés à chercher, dans le même esprit, le renouvellement de l'art. De là ces heureuses et fécondes rivalités qui permirent alors de voir face à face au Salon : en 1819, le *Radeau de la Méduse* et l'*Odalisque;* en 1822, le *Dante aux enfers* et le *Vœu de Louis XIII;* en 1824, le *Massacre de Scio* et le *Massacre des Juifs;* en 1827, l'*Apothéose d'Homère*, par Ingres, la *Mort de Sardanapale*, par Delacroix, la *Distribution des récompenses*, par Heim, la *Mort d'Athalie*, par Sigalon, la *Naissance d'Henri IV*, par Devéria, le *Saint Étienne secourant une pauvre famille*, par L. Cogniet, la *Mort de César*, par Court, sans parler des tableaux de genre de Bonington, Decamps, Poterlet, L. Boulanger, des paysages de Bonington, Paul Huet, Corot, etc. Un grand nombre de ces œuvres hostiles se sont aujourd'hui retrouvées au Louvre; elles y vivent, sans se nuire, dans l'apaisement d'une gloire méritée.

Presque tous les combattans de ces grandes heures sont représentés au Champ de Mars, soit par des peintures, soit par quelque dessin; il s'en faut qu'ils le soient toujours, romantiques ou classiques, au mieux de leurs intérêts. C'est ainsi que Louis Boulanger n'y peut être connu que par un délicat *Portrait de Balzac*, à la sépia, et Xavier Leprince, par un *Portrait d'acteur*, ce qui ne donne point l'idée de sa sincérité comme paysagiste. On n'y voit rien de Bonington, sans doute parce qu'il est Anglais de naissance; mais cet Anglais, qui s'est formé au Louvre, a pris une telle part à la formation de notre école, soit par ce qu'il apportait de son pays, soit par ce qu'il savait nous montrer dans le nôtre, qu'on aurait pu, avec toutes sortes de bonnes raisons, exercer vis-à-vis de lui une hospitalité rétrospective. En revanche, nous avons de Pagnest (1790-1819), ce maître si rare, deux portraits de femme, dont l'un surtout, celui d'une *Dame* âgée, en capote à plumes blanches, ridée, souriante, avec des yeux pleurans, fait déplorer la mort prématurée de ce peintre sincère et l'obscurité qui plane sur sa vie. L'admiration que Géricault professait pour son camarade Charlet (1792-1845), qu'on s'est trop accoutumé à cantonner dans sa renommée de caricaturiste, nous est expliquée par ses deux tableaux, vraiment épiques dans leurs dimensions modestes, le *Waterloo, marche de l'armée française après l'affaire des Quatre-Bras*, et surtout l'*Épisode de la retraite de Russie;* Charlet y remue les masses dans le paysage tout en conservant à chaque troupier son individualité avec une aisance spirituelle et chaleureuse que Raffet seul, qui procède de lui, comme presque tous nos peintres militaires, saura complètement retrouver. Qu'on lui compare son aîné Taunay ou son cadet Bellangé, on

reconnaîtra sa supériorité; plus naturel, plus coloré, plus vif que le premier, il reste plus précis, plus expressif, plus puissant que le second. Champmartin (1797-1833) et Léon Cogniet (1794-1880), trop oubliés depuis, jouent à cette époque un rôle sérieux dans le mouvement; ils sont de ceux qui, à l'exemple de Géricault, veulent garder la belle tenue du dessin sous l'enveloppe d'une couleur plus chaude. Une seule toile de Champmartin, le *Portrait en pied de Mme de Mirbel*, en robe d'été, coiffée d'une capote rose, tenant des fleurs, dans un jardin, rappelle par la fraîcheur et la souplesse certaines peintures anglaises et donne envie de mieux connaître l'auteur, un jour célèbre, de la *Révolte des janissaires*. Léon Cogniet, dans l'atelier duquel se sont formés plus tard bon nombre de nos meilleurs contemporains, fit preuve, dans sa jeunesse, d'une ardeur grave et d'une vivacité brillante. Son *Saint Étienne portant des secours à une famille pauvre*, de 1827, et sa *Garde nationale de Paris partant pour l'armée en 1792*, de 1836, nous montrent son talent sous un meilleur jour que son tableau célèbre, *le Tintoret peignant sa fille morte*, peinture sérieuse et émue, mais sourde et fatiguée, conçue avec moins de simplicité, exécutée avec moins de liberté que les précédentes. L'esquisse de Devéria pour sa *Naissance d'Henri IV* est, comme la plupart des esquisses romantiques, plus vive, plus brillante, plus séduisante que la peinture elle-même, dans laquelle s'exagère l'incorrection d'un dessin superficiel. En ce qui concerne Heim (1787-1865), le plus vaillant défenseur à ce moment de la conciliation entre les traditions académiques et les aspirations nouvelles, grand peintre d'histoire, admirable portraitiste, son exposition, composée de trois pièces curieuses comme réunions de personnages, mais d'une exécution rapide ou fatiguée, ne met pas à sa vraie place l'auteur du *Massacre des Juifs* (1824), du *Martyre de saint Hippolyte*, de la *Distribution des récompenses au Salon de 1824*. Par cette dernière œuvre, si vivante, si franche, si naturelle, Heim est un des pères de l'école contemporaine.

Ingres et Delacroix se retrouvent là, vis-à-vis l'un de l'autre, comme on les a toujours vus, aux deux pôles extrêmes de leur art, chacun représentant avec une conviction égale et une égale autorité le maximum de ce que peut donner la peinture limitée à l'expression plastique par le dessin ou limitée à l'expression dramatique par la couleur. L'absolutisme et l'opiniâtreté de ces deux maîtres en ont fait les agens les plus actifs de l'évolution moderne. On ne se prend pas, sans terreur, à penser combien rapide eût été la chute de l'école, si elle avait été entraînée, sans contrepoids, par l'ascendant unique de l'un d'eux, et surtout par celui de Delacroix,

trop personnel et trop original pour devenir facilement instructif. Il suffit de voir ce que sont devenus les rares élèves ou imitateurs de ces deux grands artistes qui se sont traînés trop humblement à leur suite et qui n'ont point remonté, comme l'a fait Flandrin, aux sources mêmes de leurs génies. En revanche, on comprend toute la portée de ces génies lorsqu'on voit qu'il n'est, depuis leur apparition, presque aucun peintre qui se soit entièrement soustrait à leur double influence.

En regardant les œuvres de la jeunesse d'Ingres, on s'explique l'attrait qu'elles durent exercer sur un petit cercle d'esprits cultivés en même temps que la répulsion produite sur le plus grand nombre. Le mérite d'Ingres, c'est d'avoir, au sortir de l'atelier de David, compris, avec une naïveté durable, que l'antiquité qu'on y donnait en exemple était une fausse antiquité, qu'il fallait remonter, pour trouver des modèles originaux, purs et suggestifs, des Romains aux Grecs, et des Bolonais aux Florentins. Il y avait déjà eu, sous la révolution, une tentative de ce genre dans l'atelier de David, où s'était formé, sous l'influence d'un tout jeune homme, Maurice Quay, un groupe qui s'intitulait *les Primitifs*. Maurice Quay passa pour fou et mourut jeune. C'était, on le voit, un précurseur des préraphaélites anglais et d'une bonne partie de nos peintres et sculpteurs contemporains; mais l'heure d'un pareil retour vers le xve siècle n'était pas encore venue. Seul, Ingres, eut le courage de son opinion. Son envoi de Rome, *Jupiter et Thétis* (1814), respire une intelligence profonde et une étude attentive des vases et des marbres grecs qu'on chercherait vainement dans toutes les figures mythologiques, sèchement emphatiques ou fadement élégantes, de l'école davidienne. L'attitude tranquille et puissante du Jupiter, le mouvement souple, insinuant, plein d'angoisse, de la suppliante, qui tend vers lui son cou gonflé et ses yeux humides, la fierté douce des visages, la légèreté des draperies, la beauté des proportions et la délicatesse des modelés donnent à cette œuvre singulière une saveur étrange et noble. C'est avec la même candeur, candeur touchante et de tout temps fort rare, qu'Ingres, deux ans après, peint un *Napoléon Ier sur le trône*, en s'inspirant, cette fois, des camées impériaux. Il étudie ensuite le visage placide et insignifiant de la *Belle Zélie* avec la beatitude enfantine d'un élève de Pier della Francesca ou de Perugin. Nous eussions aimé à voir, à côté de ces études d'archaïsme antique, ces études d'archaïsme du moyen âge dont nous avons parlé. On y eût constaté que, sous la froideur voulue du coloris, se montre, pour un œil impartial, une connaissance bien plus vraie et bien plus sérieuse du moyen âge, étudié dans ses œuvres d'art, que dans la plu-

part des tableaux de genre romantique où le jeu des couleurs et le jeu des touches dissimulent l'invraisemblance des personnages. Un dessin de *Charles V, régent du royaume, rentrant à Paris,* montre la conscience qu'apportait Ingres dans ces travaux en dehors du courant ordinaire de son esprit. C'est aussi à la section des dessins qu'on trouvera réunis bon nombre de ces portraits exquis à la mine de plomb et de ces études de nus ou de draperies qui font d'Ingres, comme dessinateur, l'égal des plus grands maîtres de la renaissance.

La peinture d'Ingres, toutefois, qui attire avec raison la plus vive curiosité est le fameux *Saint Symphorien,* de la cathédrale d'Autun, qui a suscité tant de querelles en son temps, et qui est placé tout près de la *Bataille de Taillebourg,* par Eugène Delacroix, afin qu'on puisse comparer les deux maîtres en deux œuvres capitales. La *Bataille de Taillebourg* n'est pas, sans doute, dans l'œuvre de Delacroix, le morceau où sa puissance dramatique et symphonique se soit le plus nettement et le plus splendidement affirmée. Les *Massacres de Scio,* l'*Entrée des Croisés, la Clémence de Trajan,* sont, dans son genre épique, des œuvres moins discutées, peut-être parce qu'elles joignent à leurs qualités romantiques celles d'une ordonnance pondérée et claire, d'une ordonnance classique. Dans la *Bataille de Taillebourg,* comme dans la *Mort de Sardanapale,* Delacroix, au contraire, a poussé à ses conséquences extrêmes le système romantique. Absence de symétrie, violence de mouvemens, enchevêtrement des corps, confusion des plans, mutilation des figures, tout ce qu'on enseignait dans l'école à redouter, Delacroix l'accumule avec une sorte de rage et de défi dans ces deux compositions. C'est pourquoi nous les regardons comme très caractéristiques. La *Bataille de Taillebourg,* commandée pour Versailles, était une éloquente protestation contre la banalité avec laquelle la plupart des peintres y disposaient alors leurs batailles où l'on ne se battait que dans le lointain, la première place étant réservée au roi ou au général, toujours calme et en tenue irréprochable sur son coursier officiel. La mêlée de Delacroix, au contraire, est une véritable mêlée, grouillante, sanglante, hurlante; le jeune roi Louis n'est pas, de tous, celui qui tape le moins dur. Comme agitation, comme bousculade, comme sonorité retentissante et vibrant accord de couleurs, comme virilité et liberté d'exécution, c'est vraiment une merveille; on ne saurait trouver, si ce n'est chez Rubens et Rembrandt, une peinture mieux d'ensemble, plus accordée, plus une. C'est tout le contraire du système de Guérin et de Girodet, qui consistait à juxtaposer des figures isolées sans les lier autrement que par le geste expressif.

Il semble que dans le *Saint Symphorien*, Ingres, en déployant toute sa science, ait voulu, au contraire, accumuler les preuves de l'excellence du système classique. Comme la *Bataille de Taillebourg*, c'est une œuvre de combat ; dans les deux peintures, on fait montre évidente de virtuosité, là en fait de mouvement et de couleur, ici en fait d'expression et de dessin. Il est bien clair qu'Ingres a eu l'intention de provoquer les romantiques sur leur propre terrain, de leur enseigner ce qu'un dessinateur correct et ferme pouvait garder de clarté et de beauté, d'expression intellectuelle et de hauteur morale, même en entassant une multitude de figures dans un cadre restreint, même en agitant toutes ses figures d'une émotion violente et tragique. On s'étouffe sous les murs d'Autun comme sur le pont de Taillebourg. On s'y étouffe même, reconnaissons-le, avec moins de naturel ; il y a, sur les premiers plans, trop de morceaux de bravoure, de raccourcis à effet, de musculatures ronflantes, le tout exécuté avec une science admirable, mais une science qui se connaît trop et qui se montre trop. Pourquoi la virtuosité des grands dessinateurs paraît-elle souvent plus insupportable que la virtuosité des grands coloristes? Peut-être parce qu'elle implique plus d'opiniâtreté dans le pédantisme et qu'elle s'impose plus profondément. Mais, cette première surprise passée, que d'admirables choses rassemblées, pressées, condensées dans cet étroit espace! Comme nous sommes loin, à la fois, et du vide glacé des bas-reliefs peints du commencement du siècle, et du delayage impalpable des molles décorations d'aujourd'hui! Comme tout est voulu, réfléchi, pousse à fond, d'un bout à l'autre, depuis cette mère, penchée sur la muraille, qui encourage et bénit son enfant par un geste héroïque d'une exagération passionnée et irrésistible, jusqu'à ce jeune saint, à la fois si énergique et si délicat, qui réalise le type idéal du martyr enthousiaste et conscient et qui restera l'une des plus nobles créations de l'art français! Quel que soit l'éclat de la *Bataille de Taillebourg*, n'est-il pas clair que cette figure, si précise, si étudiée, si puissamment synthétisée en toutes ses parties, se fixe dans l'imagination avec plus de persistance que le saint Louis, au geste rapide, au visage indécis, entrevu dans la poussière de la bataille, confondu avec son entourage? Une peinture comme celle de Delacroix reste la preuve d'un génie exceptionnel, qui, tenant peu compte du passé, ne réserve rien pour l'avenir. Une peinture comme celle d'Ingres, plus froide en apparence, parce qu'elle est plus concentrée, ne laissant rien perdre de ce qui est acquis, devient une leçon durable et un exemple utile.

La plupart des autres peintures de Delacroix, la *Liberté guidant*

le peuple, les esquisses du *Mirabeau et Dreux-Brézé*, du *Boissy-d'Anglas à la Convention*, du *Meurtre de l'évêque de Liège*, appartiennent à la maturité de sa vie, à la période la plus brillante de son activité, sous le gouvernement de Louis-Philippe, qui lui confia plusieurs commandes importantes. Ce n'est pas que la lutte entre les révolutionnaires et les réactionnaires, entre les romantiques et les académiciens, se fût apaisée après les journées de juillet par l'avènement au pouvoir des libéraux en politique qui étaient aussi des libéraux en littérature et en art. Malgré la protection marquée de plusieurs membres de la famille royale et de plusieurs ministres, notamment d'Adolphe Thiers, Delacroix et ceux qui le suivaient eurent à subir plus d'une fois les rigueurs de l'Institut, alors maître des Salons. Ni lui, ni son rival Ingres, en dehors d'un petit groupe d'artistes et d'amateurs, ne parvinrent à gagner les faveurs soit du monde officiel, soit du monde bourgeois, auxquels leurs personnalités, trop tranchantes, semblaient toujours excessives. En ce temps de juste milieu, toute la popularité alla vers les modérés et les politiques, vers ceux qui, par tempérament ou réflexion, sagesse ou calcul, semblaient vouloir tenir la balance égale entre les austérités rigoureuses du dessin classique et les explosions capricieuses de la couleur romantique. Le Musée historique de Versailles fut la carrière ouverte où s'exercèrent, avec trop de hâte, parfois avec grand talent, tous ces éclectiques. On a bien fait d'y aller chercher le *Dix-huit brumaire* de François Bouchot, mort à quarante-deux ans; c'est une œuvre bien pensée et bien peinte, d'une composition exacte et vivante, d'une exécution forte et soutenue. On pourrait trouver d'autres peintures supérieures dans cette collection trop dédaignée, où travaillèrent les trois artistes distingués qui accaparèrent alors la faveur du public, Horace Vernet, Ary Scheffer, Paul Delaroche.

Il suffit d'évoquer le souvenir des œuvres spirituelles, délicates, émouvantes, auxquelles se rattachent ces trois noms pour sentir combien l'exaltation imaginative des périodes antérieures était déjà tombée et combien, en descendant de plus en plus vers la peinture anecdotique, littéraire, archéologique, on s'éloignait à la fois de l'idéal héroïque de David, de l'idéal humain de Géricault, de l'idéal passionné de Delacroix, de l'idéal plastique d'Ingres. Il serait injuste, cependant, de méconnaître, comme on est trop porté à le faire, la valeur réelle d'Horace Vernet, d'Ary Scheffer, de Paul Delaroche, en regardant uniquement l'inégalité, l'incertitude ou la faiblesse de leurs moyens d'exécution. S'il est à craindre qu'un très petit nombre de leurs ouvrages, même parmi les plus fameux, puissent faire grande figure, dans les musées, à

côté des maîtres du passé, il n'en est pas moins vrai que ces hommes éminens ont exercé, soit par leurs qualités effectives, soit par leurs tendances et leurs indications, une influence considérable, non-seulement sur l'évolution française, mais sur l'évolution européenne. Leur part de gloire reste donc assez belle, et nous devions nous attendre à la voir défendue, au Champ de Mars, par quelques chefs-d'œuvre choisis.

Horace Vernet (1789-1863), à vrai dire, est le seul des trois qui s'y montre avec avantage. Le *Siège de Constantine*, du Salon de 1837, reste toujours une œuvre vivante, naturelle, aisée, pleine de cet entrain joyeux que nos troupiers mettent à escalader une brèche et que Vernet apportait à brosser ses toiles. D'Ary Scheffer (1795-1858), nous n'avons qu'un petit portrait, vif et fin, celui de *Lafayette* en 1819; c'est trop peu pour nous expliquer l'action du noble poète de la *Marguerite* et du *Saint Augustin* sur les âmes élevées et tendres, trop peu même pour nous enseigner ce qu'il fut comme portraitiste, car c'est surtout dans l'analyse émue des physionomies souffrantes ou pensives qu'il se montra réellement supérieur. Quant au peintre de la *Mort du duc de Guise* et des *Girondins*, il ne nous apparaît qu'avec son *Cromwell* de 1831, que Gustave Planche regardait comme « la pire et la plus pauvre de ses œuvres. » Sans souscrire à ce jugement, qui nous semble dur et injuste, il faut bien reconnaître que l'exécution de cette scène mélodramatique est pénible, sèche et lourde, sans air, sans lumière, sans effet. Reste le soin apporté à l'étude du personnage, des costumes, des accessoires qui fut une des causes légitimes du succès de Paul Delaroche. Mais ce n'est point là qu'on peut comprendre son mérite exceptionnel, comme metteur en scène de tragédies historiques, dût-on seulement le juger sous ce rapport et dût-on oublier qu'il est l'auteur des peintures de l'*Hémicycle de l'École des Beaux-Arts*, c'est-à-dire l'un des restaurateurs de la peinture monumentale dans notre pays.

On doit tenir compte, lorsqu'on parle d'Horace Vernet et de Paul Delaroche, de l'influence qu'ils exercèrent, par leurs compositions claires et animées, non seulement sur les peintres, mais surtout sur les dessinateurs d'illustrations, influence qui n'est pas épuisée. Sous ce rapport, ils furent non-seulement secondés, mais complétés et dépassés d'abord par Decamps (1803-1860), et ensuite par M. Meissonier. La supériorité de ces deux maîtres, c'est d'avoir, dès le premier jour, compris que la valeur de l'œuvre résidait moins encore dans le bon choix et l'intelligence du sujet que dans la précision, la fermeté, l'exactitude de l'exécution. Au milieu du désordre romantique, Decamps, extraordinairement préoccupé de la technique,

s'efforçait surtout de réappliquer les procédés empruntés aux Hollandais et aux Anglais à l'étude du paysage et des scènes familières. Dès 1827, il exposait sa *Chasse au vanneau*. De 1827 à 1830, il ouvrait à nos peintres le chemin de l'Orient où l'allait suivre Marilhat. Quant à M. Meissonier, plus jeune de dix ans, lorsqu'il débuta, d'abord comme illustrateur, ensuite comme peintre, c'est avec raison que les connaisseurs pressentirent en cet observateur précis, opiniâtre, implacable, le dessinateur qui allait désormais servir d'exemple à tous ceux qui voudraient placer des figures historiques ou réelles dans un milieu bien déterminé. Nous avons plusieurs spécimens du talent inégal, ingénieux, accidenté, de Decamps, dans la *Cour de ferme*, le *Garde-chasse*, la *Sortie de l'école turque*. L'ambition de ce peintre de genre fut toujours d'être un peintre d'histoire, et, lorsqu'il veut bien enfermer ses mêlées furieuses dans de petits cadres, comme le *Samson combattant les Philistins*, il y apporte une passion, à la Salvator Rosa, qui n'est point sans grandeur. Des aspirations du même genre devaient aussi plus tard agrandir singulièrement le talent de M. Meissonier. Par quelle suite obstinée d'études et d'efforts l'auteur ingénieux du *Lazarille de Tormes* et des premiers *Liseurs* est-il devenu le peintre énergique, pathétique, profond de cette poignante épopée, de ce chef-d'œuvre, le *1814*, plus grand et plus puissant dans son petit cadre que toutes les grandes toiles environnantes? C'est à quoi le Champ de Mars peut répondre en nous montrant, soit dans la section ancienne, soit dans la section moderne, une série d'études qui nous permet de suivre cette activité infatigable depuis 1839 jusqu'en 1889. Un des patriarches du romantisme que l'Exposition universelle aura remis le mieux en lumière est aussi M. Jean Gigoux. Son *Portrait du lieutenant général Dwernicki* (1833), peinture libre, chaude, vivante, comparable aux belles brossées de Gros, et ses *Derniers momens de Léonard de Vinci* (1837), d'une exécution non moins savoureuse en certaines parties, établissent son rôle actif dans l'évolution qui ramenait l'école vers un naturalisme intelligent.

On sait comment, à la fin du règne de Louis-Philippe, apparut une école nouvelle, composée en général d'élèves de Paul Delaroche, mais principalement influencée par Ingres et par Gleyre, les auteurs récens et applaudis de la *Stratonice* et des *Illusions perdues*. Le Salon de 1847 révéla à la fois Couture et M. Gérôme, qu'entourèrent Hamon, Picou, Gendron, etc. M. Gérôme n'a rien exposé au Palais des Beaux-Arts, mais l'*Orgie romaine* de Couture occupe une place d'honneur en face du *Couronnement du sacre*. Si le style de cette vaste composition reste assez mou et flottant, si l'ordonnance en est plus théâtrale que significative, si la facture en est

plus décorative que monumentale, c'est néanmoins, par un ensemble d'habiletés peu communes, une œuvre importante dans l'histoire de notre école, et l'on comprend les espérances qu'elle put faire naître. Le système nouveau n'était d'ailleurs qu'une métamorphose, à la mode antique, du dilettantisme romantique fatigué du moyen âge et de la renaissance. La simplicité, l'observation, le naturel, y tenaient encore trop peu de place pour qu'il en sortît une forme d'art, franche et vivante, correspondant au goût de force et de vérité qui commençait à se réveiller. La plupart des artistes *néo-grecs* s'enfermèrent et se perdirent, plus ou moins vite, dans la bimbeloterie, l'érudition, la grâce molle et banale. On ne sait ce que serait devenu le plus ambitieux et le plus vaillant de ces nouveaux-venus, Théodore Chassériau, esprit très ardent et très ouvert, comprenant à la fois Ingres et Delacroix, voulant continuer Géricault, qui débuta brillamment par des études antiques pour aborder ensuite les conceptions héroïques. Il mourut à trente-sept ans, en 1856. Sa *Défense des Gaules par Vercingétorix*, de 1855, dénote un tempérament passionné, des aspirations multiples, une science compliquée, mais une volonté hésitante et qui n'a pas su se fixer encore.

III.

La république de 1848, dans sa courte durée, exerça sur les beaux-arts une action assez vive dont les effets devaient être ressentis plus tard. La liberté absolue des expositions accordée aux artistes, la commande faite à M. Paul Chenavard de la décoration historique et philosophique du Panthéon ouvrirent aux artistes des perspectives nouvelles. Le Salon fut, il est vrai, rendu bientôt à la gestion officielle, mais l'organisation en resta extrêmement libérale; et si les travaux du Panthéon furent interrompus, à la suite du coup d'état, l'idée n'en resta pas moins en l'air pour être reprise, sous une autre forme, vingt-cinq ans après. Dès ce moment, l'ambition, ouverte ou cachée, de presque tous les artistes supérieurs se tourna, comme dans l'ancienne école, vers l'activité publique et décorative. D'autre part, l'agitation des idées démocratiques qui survécut à la république excita, dans des couches plus nombreuses, le désir d'un art plus simple et plus naturel que la fantaisie romantique. C'est alors qu'entre en scène l'école réaliste qui, avec l'appui des paysagistes, durant tout le second empire, poursuit, tantôt sourdement, tantôt bruyamment, son œuvre de siège et d'attaque contre le dilettantisme officiel et mondain.

L'Exposition de 1855, à l'avenue Montaigne, en groupant les

chefs-d'œuvre de la France et de l'étranger depuis le commencement du siècle, permit de constater, pour la première fois, la supériorité de l'école française ; elle donna en même temps, aux peintres des divers pays, le désir et ces habitudes de contacts publics et réguliers qui devaient désormais modifier singulièrement l'orientation des différentes écoles. En même temps, un certain nombre d'élémens nouveaux, dus au progrès des sciences, pénétrant peu à peu dans les habitudes de la vie générale, commençaient d'exercer leur action sur le travail des artistes. Dans l'étude de leurs œuvres, il faudra, à partir de ce moment, tenir grand compte de l'influence croissante que vont exercer sur leurs habitudes d'esprit la facilité dans les déplacemens apportée par la locomotion à vapeur, l'abondance des renseignemens, sur la nature et sur l'art, fournis par la photographie, la variété des études, la multiplicité des sensations, l'instabilité d'attention qui résultent de tant de moyens d'information inattendus. Tout concourt, dès lors, à rendre plus difficile pour eux l'isolement matériel et la concentration intellectuelle nécessaires au développement de la volonté et à la maturation des œuvres, tout concourt en même temps à développer simultanément, chez les amateurs comme chez eux, avec une vivacité extrême, d'une part la connaissance du passé et le goût des curiosités, d'autre part l'admiration du présent et le sentiment de la réalité.

Dans ces circonstances, de 1855 à 1870, voici, à peu près, comment on voit se grouper les nouveaux-venus. Au premier rang, les plus en vue, les mieux encouragés, la plupart des prix de Rome, Cabanel, Baudry, M. Bouguereau. Tous trois débutent entre 1848 et 1855 et se signalent par un éclectisme habile et souple qui s'allie d'abord à des aspirations classiques d'un ordre élevé, puis, peu à peu, tourne, plus ou moins, à la recherche des grâces mondaines et d'une certaine distinction, facilement languissante. Non loin d'eux, mais moins adulés, un peu dans l'ombre, volontiers solitaires, un cercle de rêveurs, de curieux, de liseurs, de causeurs, tous esprits cultivés et praticiens raffinés, qui analysent avec passion les vieux maîtres, gardent leur indépendance vis-à-vis des classiques, des romantiques, des réalistes, tout en sachant les goûter en ce qu'ils valent. Le dilettantisme, dans ce groupe, atteint son plus haut degré de finesse et d'élévation. La plupart de ceux qui en sortent ne sont pas, tout d'abord au moins, des producteurs abondans, ce sont toujours des artistes consciencieux et chercheurs, des poètes délicats ou fiers : Gustave Ricard, Eugène Fromentin, MM. Gustave Moreau, Hébert, Puvis de Chavannes, Delaunay. La troisième troupe vit plus à l'écart, dans la banlieue de Paris, dans

de modestes ateliers : ce sont les paysagistes, ceux de la première heure, Huet, Dupré, Rousseau, ceux de la seconde, Troyon, Diaz, Daubigny et les peintres de paysans, Millet, Courbet, M. Jules Breton. Çà et là, entre ces trois groupes, se rattachant au dilettantisme par leur passion marquée pour quelque maître ancien, se rapprochant des réalistes par leur amour net et vif pour la nature, quelques praticiens indépendans, d'une personnalité précoce et décidée, marchent avec assurance dans la voie qu'ils ont choisie et contribuent à maintenir dans l'école les traditions d'une technique sérieuse et convaincue : Bonvin, Manet, MM. Ribot, Bonnat, Carolus Duran, Henner, Fantin-Latour, Vollon, etc.

La plupart de ces maîtres vivent encore, et l'on trouve des collections de leurs œuvres récentes dans les galeries décennales ; leurs œuvres anciennes n'en restent pas moins intéressantes à consulter, comme point de départ. On n'aurait, sans doute, qu'une idée incomplète de Baudry ou de Cabanel si on les jugeait d'après les quelques peintures, signées d'eux, qu'on voit au Champ de Mars. Tous deux, Baudry surtout, furent d'habiles décorateurs ; on aurait revu, avec plaisir et profit, des séries bien présentées de cartons et d'études pour le foyer de l'Opéra ou le Plafond de Flore. Les deux tableaux de Baudry, le petit *Saint Jean* de 1861 et la *Vague et la Perle* de 1863, sont d'ailleurs très caractéristiques. C'est l'élément parisien, la grâce, un peu maniérée, de l'enfant gâté et de la fille coquette qui s'introduit dans l'idéal classique pour le raviver, l'agrémenter, l'amollir. On se souvient des discussions auxquelles donna lieu la jolie fille de *la Vague et de la Perle*, se roulant, parmi les coquillages, en face de la *Vénus* de Cabanel, étendue, vis-à-vis de sa rivale, sur les flots. La Vénus, toute voluptueuse qu'elle fût, retenait un peu plus de son origine antique ; *la Perle*, dans sa pose provocante, l'emporta pour le piquant, l'inattendu, la fraîcheur et la séduction du coloris. C'est, en effet, un agréable morceau donnant l'idée de la façon dont on comprenait la beauté à cette époque, dans la nouvelle école, presque au moment où Ingres venait d'achever sa *Source*, dont le type reste plus simple et plus élevé. Quelques portraits bien choisis, celui du *Baron Jard-Pauvillier* (1855), si vif et si précis, celui du *Général Cousin-Montauban*, en pied, tenant son cheval (1877) et plusieurs autres des dernières années de l'artiste nous font assister à quelques-unes des métamorphoses de ce talent consciencieux et inquiet dont la manière, surtout dans le portrait, ne cessa de se modifier au gré de ses admirations changeantes. Une intelligence trop accessible et trop vive n'est pas, dans notre temps de communications faciles et de sensations multipliées, une supériorité qu'il

soit facile d'allier à un travail régulier de production. La médiocrité des facultés, jointe à un tempérament de bon ouvrier, préserve, au contraire, de bien des écarts. Nul n'a plus souffert que Paul Baudry de cette supériorité compréhensive. On ne constate pas les mêmes inquiétudes chez Cabanel, qui, de bonne heure, marcha droit devant lui, ajoutant chaque jour avec conscience quelque habileté à son habileté scolaire, et qui par instans, à force de simplicité confiante, apparut comme un portraitiste supérieur. Le délicieux *Portrait de Mme la duchesse de Vallombrosa*, le beau *Portrait de M. Armand*, méritent certainement leur célébrité; toutefois, il est regrettable, pour la gloire de ce maître distingué, qu'on n'en ait pu réunir un plus grand nombre. Les Parisiens les connaissent, nous le savons; mais il y aurait eu profit pour les étrangers à comparer les façons discrètes et délicates qu'apportait Cabanel dans ses analyses de la beauté ou de la distinction féminines avec les manières brutales et impertinentes qui deviennent à la mode.

Les expositions posthumes de Ricard (1823-1872) et de Fromentin (1820-1876) ont assuré leur rang à ces artistes délicats et chercheurs, victimes, eux aussi, dans une certaine mesure, de leur subtile culture d'esprit et de leur dilettantisme anxieux, mais qui compteront pourtant, dans l'évolution moderne, autant par l'influence de leur goût que par la qualité de leurs ouvrages. De Ricard, voici quatre morceaux d'une virtuosité exquise, dans lesquels tour à tour passe le souffle de Van Dyck, de Titien, de Corrège, de Rembrandt, qui exhalent tous le charme d'une individualité extraordinairement discrète et délicate, les *Portraits de M. Chaplin, Mme Sabatier, Mme de Calonne, Mlle Baignières*. De Fromentin, voici un des plus beaux ouvrages de sa première manière, nette et ferme, moins personnelle, où il recherche à la fois la tenue de Marilhat et l'éclat de Delacroix, l'*Audience chez le Calife*, puis quelques-unes des peintures finement et délicatement chiffonnées des périodes postérieures, notamment la délicieuse *Fantasia* de 1869. De M. Gustave Moreau, toujours trop craintif de la lumière, toujours trop fermé dans sa tour d'ivoire, deux pièces seulement, le *Jeune homme et la Mort*, peint par l'artiste en souvenir de son maître Théodore Chassériau (1865) et la *Galatée*, au milieu des richesses éblouissantes de la flore aquatique. C'est trop peu pour faire comprendre à des passans d'une heure les fascinations imaginatives d'un poète raffiné et fécond dont les rêves s'expliquent les uns par les autres, et qu'on aurait eu plaisir à comparer avec les derniers des préraphaélites anglais, ses seuls parens parmi les contemporains. La rareté des œuvres de

M. Gustave Moreau est plus fâcheuse, au Champ de Mars, que la rareté de celles de M. Puvis de Chavannes, dont les facultés supérieures ne peuvent être réellement comprises que dans ses peintures monumentales, lorsqu'elles sont placées, en leur jour, au milieu d'une décoration bien appropriée. Nous avons eu bien des fois l'occasion de répéter ce que nous pensions des hautes qualités poétiques et décoratives de M. Puvis de Chavannes, et combien son exemple avait été utile pour rendre aux jeunes peintres le sentiment des ensembles harmonieux et de la simplicité expressive. On n'a qu'à entrer dans le Panthéon et dans la Sorbonne pour lui rendre justice. Le juger, au Champ de Mars, sur des fragmens dans lesquels s'exagèrent son maniérisme archaïque et ses simplifications de rendu, serait profondément injuste. Ce qu'il y faut admirer, ce sont ses beaux dessins préparatoires, d'une allure si mâle, d'une largeur si noble, qui font regretter de ne pas voir toujours le peintre transporter sur ses toiles la précision du dessinateur. Deux beaux tableaux de M. Ernest Hébert, sans développer son talent poétique et mélancolique sous toutes ses faces, le montrent pourtant sous son aspect le plus noble et le plus personnel; le *Matin et le Soir de la vie* et la *Vierge de la délivrance,* œuvres relativement récentes, offrent le résumé des qualités que M. Hebert manifestait dès sa jeunesse. M. Delaunay est le mieux servi, au moins comme portraitiste. Cinq portraits dans la section rétrospective, dix dans la section contemporaine placent au plus haut rang cet artiste savant. Comme Ricard et comme Baudry, M. Delaunay a demandé conseil aux maîtres les plus variés, mais sans jamais rien abandonner de sa fermeté soutenue et pénétrante, gardant toujours, sous l'enveloppe grave ou brillante dont il les revêt, la solidité vivante de ses corps. Dessin fin, exact, incisif, modelé profond et souple, couleur vive ou grave, éclatante ou éteinte, suivant le caractère des personnages, simplicité et puissance de l'analyse physionomique, M. Delaunay, dans quelques-uns de ces chefs-d'œuvre, unit les mérites les plus différens avec une autorité dans laquelle on ne peut s'étonner ni se plaindre de sentir parfois quelque effort de volonté. C'est une qualité si rare par le temps qui court ! Trois morceaux d'étude, l'*Ixion*, le *David vainqueur,* le *Centaure Nessus,* attestent ce que M. Delaunay eût pu être comme peintre d'histoire s'il avait eu, de ce côté, des ambitions égales à son talent.

MM. Ribot, Bonnat, Carolus Duran, Henner, Fantin-Latour, ont moins dispersé leur curiosité et leurs études que les précédens. Indépendans de bonne heure, secouant toute attache soit avec la tradition davidienne, soit avec la tradition romantique, épris des belles exécutions, simples, fermes, résolues, ne prenant conseil

que d'un ou deux maîtres, s'abandonnant pour le reste à leur observation personnelle, ils ont tiré, des domaines où ils se sont établis, des fruits d'autant plus savoureux que ces domaines, en général assez étroits, étaient plus opiniâtrément cultivés. A défaut d'imagination inventive, ils possèdent, à un haut degré, le souci de la réalisation, le sens de la force et de la simplicité dans la mise en œuvre des moyens d'expression. Leur exemple sert à mettre en garde contre les dangers auxquels se trouvent toujours exposés les peintres modernes, soit de tomber dans l'exécution banale et fade, soit de rechercher les effets littéraires. Ils soutiennent la tradition et l'honneur du métier. Il y a vraiment plaisir à voir M. Ribot lutter contre Ribera, dans son *Huître et les Plaideurs*, M. Bonnat dans son *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*, réunir les meilleures qualités des anciens maîtres français et italiens au commencement du XVIIe siècle, puis appliquant cette science à l'observation des figures contemporaines et des mœurs populaires, nous donner dans ses *Pèlerins au pied de la statue de saint Pierre* et ses *Paysans napolitains devant le palais Farnèse*, des modèles d'études sincères et sérieuses qui, pour la simplicité de la mise en scène, le naturel des arrangemens, la solidité et l'exactitude du rendu, ne peuvent guère être dépassées. Une des premières études de M. Henner, la *Byblis changée en source*, est d'une délicatesse consciencieuse que le travail du temps met en pleine valeur. Le temps est aussi un collaborateur favorable à un autre débutant de la fin de l'empire, M. Jules Lefebvre, plus fidèle que les précédens à l'enseignement académique, dont les premières études, la *Jeune fille couchée* et la *Femme endormie*, n'ont rien perdu de leur fermeté simple et saine.

C'est durant le second empire, nous l'avons dit, que les paysagistes, longtemps obscurs, arrivent successivement à la popularité et imposent peu à peu, par une action lente et insensible, leurs façons de voir et de comprendre les objets extérieurs à une grande partie de l'école. Ils n'avaient pas été naguère les derniers à s'insurger contre le système pédantesque de David, formulé à leur usage par le grave et ennuyeux Valenciennes. Au plus beau temps du paysage historique, il y eut toujours quelques réfractaires. C'étaient naturellement de braves garçons, simples et même naïfs, coureurs de forêts, flâneurs de plaine, hantant les auberges plus que les salons, un peu bohèmes, mais aimant de cœur ce que la belle société commençait d'aimer littérairement : les verdures, le ciel ouvert, le grand soleil. Timides, — ils l'étaient, — jetant un coup d'œil furtif, quand ils en avaient l'occasion, sur les petits maîtres hollandais, qui n'étaient plus en vogue, et ne se hasar-

dant qu'avec toutes sortes de craintes à imiter leur sincérité. C'eût été de l'ingratitude de ne pas ouvrir les portes à Lazare Bruandet (1755-1805), le nomade de la forêt de Fontainebleau; à George Michel (1753-1843), l'infatigable explorateur des merveilles de la butte Montmartre et de la plaine Saint-Denis, qui vécut près d'un siècle, sans gloire comme sans ambition, tendant d'un côté la main à Lantara et de l'autre à Théodore Rousseau. On voit, par leurs études, que le sentiment de la nature, pour s'exprimer chez eux, soit bien mesquinement, soit bien sommairement, n'en était pas moins déjà très juste et très profond. Il faut rendre aussi justice au bonhomme Demarne. Son *Goûter de faneurs dans une prairie* (1814) est une pièce agréable; les fonds de verdure, baignés par la lumière, sont traités déjà avec une vérité frappante. Mais le morceau qui prouve le mieux que, dès la fin du XVIIIe siècle, on comprenait la nécessité de marcher avec décision dans la voie indiquée par Joseph Vernet, détournée et barrée par Hubert Robert et Fragonard, c'est une *Vue de Meudon*, par Louis Moreau l'aîné (mort en 1806). Pour la franchise de la vision, pour la liberté de l'exécution, c'est presque une œuvre moderne, avec ces qualités de tenue familière actuellement passées dans l'école de M. Français. Si on avait ajouté, à ces morceaux, quelques spécimens des paysages de style, produits, suivant les principes officiels, par l'école académique, Valenciennes, Bidauld, Victor Bertin, on aurait eu sous les yeux tous les élémens d'où est sortie l'école contemporaine. Ce serait, en effet, une erreur de croire que ces derniers artistes, aujourd'hui démodés, mais dessinateurs exacts, compositeurs réfléchis, possédant un sentiment élevé des beautés typiques et générales de la nature, n'aient pas, soit directement, soit indirectement, exercé une action durable sur leurs successeurs. Leurs élèves, Rémond, Édouard Bertin, Aligny, Michallon, furent les maîtres ou les conseillers de presque tous les paysagistes de 1830, et ceux-ci, comme leurs camarades, les romantiques de l'histoire et du genre, durent à la force même de cet enseignement classique, contre lequel ils se révoltaient, les habitudes sérieuses d'étude et de réflexion qui manquent souvent à nos jeunes contemporains, soumis à une discipline moins rigoureuse, mais moins fortifiante.

Si l'on ne se souvenait pas de ces stylistes méprisés, on comprendrait mal, par exemple, le plus populaire, à l'heure présente, des paysagistes de 1830, celui dont la gloire éclate, au Champ de Mars, comme la plus pure et la plus incontestée, Camille Corot. Né en 1796, élève de Rémond, camarade de Michallon, admirateur d'Aligny, imitateur de Joseph Vernet et de Claude Lorrain, passionné d'Italie et de poésie grecque, Corot n'éprouve, en vérité,

devant la nature, rien des inquiétudes passionnées qui agitent les romantiques, La Berge, Paul Huet, Jules Dupré, rien de l'esprit d'observation précise qui tourmente les naturalistes, Théodore Rousseau, Millet. Ce doux poète, aux tendresses virgiliennes, restera toute sa vie un pur classique, dans ses compositions idylliques, par le rythme bien équilibré de ses masses, par la sobriété de ses indications adoucies, par la douceur de ses enveloppes harmoniques, autant et plus que par la grâce antique des nymphes et des dryades qu'il se plaît à y évoquer. N'est-ce point même par ces qualités scolaires, correspondant si bien à notre culture latine, par l'aisance aussi et par la souplesse aimable avec laquelle il enveloppe des généralités connues dans une exquise lumière, qu'il se fait si aisément et si universellement comprendre? Il est certain que ses beaux morceaux, le *Bain de Diane*, la *Ronde de Nymphes*, les *Baigneuses*, la *Biblis*, où il reste fidèle aux rêveries mythologiques jusqu'à la mort, possèdent, malgré la banalité des arrangemens, un charme incomparable par la sincérité délicate de l'emotion poétique. Corot reste encore bien classique par la tranquillité heureuse avec laquelle il impose son interprétation personnelle aux objets qu'il étudie. Qu'il rêve à Ville-d'Avray, qu'il rêve dans la campagne romaine, c'est toujours le même rêve qui se prolonge, un rêve délicieux, léger, insinuant, qui, en flottant autour des choses, leur enlève leurs aspérités et leurs individualités, pour les concilier et les confondre dans l'unité idéale d'une sérénité harmonieuse.

Les vrais romantiques et les vrais naturalistes eurent d'autres façons d'agir. C'est avec passion et avec scrupules, avec une inquiétude qui, chez quelques-uns, comme chez La Berge, tourne à l'angoisse, avec une soumission qui, chez les plus grands, comme chez Th. Rousseau, devient de l'humilité, qu'ils se mirent à étudier la terre, les eaux et le ciel. Les paysagistes anglais, qui exposèrent en 1822 à Paris, leur avaient révélé, par leur manière brillante, libre, passionnée, l'insuffisance des procédés en usage et tourné leurs yeux vers les vieux Hollandais et Flamands, dont ils procédaient eux-mêmes. Paul Huet, C. Flers, MM. Jules Dupré, Cabat, les premiers, entrèrent en lice. Paul Huet expose dès 1827; il est salué, en 1830, par Sainte-Beuve comme un rénovateur; c'est entre 1830 et 1840 que s'établit sa réputation. Voici la *Vue générale de Rouen*, du Salon de 1833, où Gustave Planche admirait « l'habile combinaison des lignes, l'immensité de la perspective, la forme heureuse et vraie des dunes, la solidité des premiers plans, la pâte légère et floconneuse du ciel ne laissant rien à désirer. » Cette belle peinture a gardé sa force, sa majesté et sa

chaleur. Les *Bords de l'Allier*, par C. Flers, dénotent une personnalité moins puissante; Flers fut pourtant, à ce moment, un de ceux qui indiquèrent le plus simplement la bonne route à prendre. Les deux petites toiles de M. Cabat, le *Jardin Beaujon* (1834), le *Buisson* (1835), d'une exécution si consciencieuse et si fouillée, nous ravissent encore aujourd'hui par l'intensité et la sincérité d'observation qu'elles supposent; on ne peut être surpris du succès qu'elles obtinrent parmi les esprits indépendans. M. Jules Dupré a une exposition considérable, comprenant douze toiles anciennes et quatre toiles récentes. Pour lui, comme pour Corot, cette exposition est un triomphe, mais de tout autre genre. Ce qu'il faut admirer en lui, depuis 1830 jusqu'en 1889, pendant soixante années de production, c'est l'énergie opiniâtre avec laquelle cet observateur passionné s'est efforcé de nous révéler la grandeur intime et profonde qui éclate, pour le grand artiste, dans les spectacles les plus communs d'une nature peu accidentée, les plaines de Normandie ou les plaines d'Angleterre. Autant Corot met de discrétion à nous communiquer rapidement ses impressions douces et vagues, autant M. Jules Dupré met d'insistance, une insistance parfois pénible, mais toujours grave et pénétrante, à nous préciser les siennes, qui sont toujours fortes et nettes. Dans les *Environs de Southampton* et les *Pacages du Limousin*, de 1835, deux toiles d'une couleur énergique et d'une ordonnance grandiose, la structure des arbres, des terrains, des nuages, est accentuée avec une résolution hautaine qui ne nous paraît dure, peut-être, que parce que, depuis un certain temps, nos yeux se sont amollis au contact des délayages impressionnistes. Mais qui retiendrait un cri d'admiration devant la *Mare dans la forêt de Compiègne au soleil couchant?* Quelle fermeté dans ces branchages! quelle souplesse, en même temps, dans ces feuillées! Comme tout cela miroite, frémit, s'apaise sous la dernière caresse, chaude, lente, passionnée, des rayons mourans! Et l'*Orage en mer!* Trouverait-on dans Delacroix même une orchestration si hardie des verts : le vert des eaux, le vert du ciel? Encore chez Delacroix soupçonnerait-on, peut-être avec raison, cette harmonie d'être une conception cérébrale plutôt qu'une observation visuelle, une invention séduisante du coloriste plutôt qu'une constatation rigoureuse du paysagiste! Chez Jules Dupré on sent, au contraire, sous le labeur audacieux du rendu, une intensité d'exactitude et un acharnement de conscience vraiment merveilleux et touchans. Dans cet *Orage en mer*, la force lente, sûre, irrésistible de tous les élémens déchaînés est exprimée, sans fracas de brosse, sans tumulte de couleurs, avec une puissance extraordinaire. Jules Dupré, de tous nos paysagistes,

est celui qui, par instans, fait le mieux sentir l'éternité calme, durable, mais non pas insensible, des choses. On peut pardonner à un pareil artiste, si profond et si varié, de n'avoir pas le style coulant d'un improvisateur.

Il y a moins de chaleur, d'intensité passionnée, d'interprétation personnelle chez Théodore Rousseau, mais par combien de nouveaux et rares mérites se trouve compensé ce manque d'imagination! Personne, depuis Hobbema, n'avait analysé le paysage avec une acuité si obstinée et si pénétrante. La conscience, chez Rousseau, arriva même, sur la fin de sa vie, à de tels excès de scrupules qu'il perdit le sens des ensembles à force de minuter le detail. Son travail de rendu, dans la *Maison de garde* et l'*Allée de village*, par exemple, devient une sorte de tapisserie au petit point, un tatillonnage puéril et agaçant. Mais ce sont les œuvres de sa maturité qu'il faut regarder, et celles-là sont, de tout point, admirables tant pour la netteté de l'expression que pour la justesse de l'impression. Seize toiles portent son nom, et l'on en voudrait trouver davantage. Avec lui on est sûr de la variété autant que de la sincérité. Les effets de printemps, par exemple, ces verdures fines, légères et fraîches, qui frissonnent dans la lumière entre des eaux transparentes et un ciel limpide, comme dans les *Bords de l'Ain* et le *Matin*, sont d'une exactitude et d'un charme prodigieux. Lorsqu'il entre en pleine forêt, il n'a pas non plus son pareil pour donner aux troncs des chênes leur solidité, aux feuillages des hêtres leur majesté, aux branchages des bouleaux leur légèreté, pour rendre, avec une précision incomparable, les traînées de soleil sur les clairières et les profondeurs de l'ombre sous les futaies. La sincérité patiente, chez Rousseau, devient presque du génie.

Avec Diaz, Troyon, Daubigny, on n'a pas affaire à des artistes d'une si haute trempe que Jules Dupré et Théodore Rousseau. Il y a chez eux moins d'autorité, moins de hardiesse, plus de bonhomie familière, mais quels beaux peintres encore, francs et chaleureux! Est-ce Diaz qui imite Rousseau? Est-ce Rousseau qui imite Diaz? Toujours est-il que le *Matin sous bois*, signé Diaz, est un chef-d'œuvre, pour lequel nous donnerions volontiers toutes les fantaisies érotiques, toutes les nymphes laiteuses et les amours mollasses, qui ont fait de Diaz le Corrège des grisettes. Les paysans de Troyon peuvent être des lourdauds, mais toutes ses bêtes, vaches, bœufs, moutons, sont des personnages extraordinairement intéressans. On ne saurait les faire vivre, simplement, puissamment, en pleine herbe et en pleine lumière, avec plus de vérité et plus de charme. La *Vallée de la Touque* est l'exemple le plus complet de cette représentation loyale, saine et robuste de la campagne

française. Presque toutes les études de Troyon, solides et chaudes, le *Bœuf dans une prairie*, la *Vache blanche*, etc., enchantent par cette même franchise large et heureuse.

Les deux maîtres de cette période auxquels on a fait la plus large part sont Millet et Courbet. Tous deux se rattachent à l'école des paysagistes. L'importance qu'ils ont prise dans le mouvement général est précisément due à l'idée qu'ils ont poursuivie, eux, peintres de figures, d'associer les figures au paysage et d'appliquer à l'étude des figures les principes simples et clairs de la méthode paysagiste. Il n'est pas d'ailleurs deux natures d'esprit plus opposées. Millet, comme Corot, est un classique. Dans sa jeunesse, il ne rêvait que mythologie, belles musculatures, scènes plastiques et héroïques. Sa *Nymphe et Satyre*, son *Œdipe détaché de l'arbre*, de 1847, le montrent sous cet aspect. Il conserva, de ces débuts studieux, un goût profond pour les maîtres simples et graves. On a depuis longtemps remarqué les affinités de ses procédés, dispositions par larges masses, simplifications des modelés, tonalité grise et sourde, avec ceux des fresquistes italiens, ou plutôt de Le Sueur. L'étude des graveurs puissans d'Italie et de Hollande, de Marc-Antoine, des traducteurs de Michel-Ange, de Van Ostade est visible dans tous ses dessins. La *Tondeuse de moutons* du Salon de 1853, par la majesté large et sévère de l'exécution, semble un morceau détaché d'une muraille; personne n'est plus près, pour la haute simplicité de la vision, de la grande renaissance et de la grande antiquité, que ce solitaire de Barbizon, vivant au milieu d'une plaine dénudée et de paysans misérables. Les *Glaneuses*, qui resteront son chef-d'œuvre, réunissent l'ensemble des beautés classiques, la clarté rythmique de l'ordonnance, la puissance sculpturale des attitudes, la simplicité noble des expressions, la tranquillité chaude de l'enveloppe lumineuse. C'est dans l'*Homme à la houe* qu'il a peut-être atteint son maximum d'intensité chaleureuse. La transformation de la laideur abêtie par la force de la sensation ressentie et par le rayonnement du paysage y est opérée avec une sincérité et une simplicité magistrales. Il faut reconnaître d'ailleurs que Millet est fort inégal, comme peintre et même comme dessinateur. L'Exposition générale de ses œuvres l'avait déjà montré. La simplification massive du dessin enlève parfois à ses figures engoncées toute apparence de musculature, de mouvement, de vie. Sa peinture est souvent pénible, tâtonnée, plâtreuse, sans accent et sans air. Dans les dessins et les pastels, ce faire laborieux est moins sensible et moins choquant; on en ressent, de plus près et plus à l'aise, l'extrême conscience et la grande sincérité. Presque tous les dessins exposés, représentant des scènes de la vie champêtre, étaient déjà

connus ; mais on éprouve grand plaisir à les revoir, car, en aucun temps, les scènes les plus banales de la vie rustique ne furent comprises avec une intelligence si fraternelle et si cordiale, avec un sentiment plus profond de la saine et grande poésie qui émane de la simplicité des âmes et de la simplicité des choses. C'est avec un respect attendri qu'on salue la mémoire de ce noble artiste qui n'a dû sa gloire qu'à son honnêteté et qui nous a laissé, avec les germes d'un art nouveau, l'exemple d'une vie grave, digne et silencieuse.

Rien n'est absolument nouveau sous le soleil, même sous le soleil de la peinture. On peut voir au Champ de Mars une *Veillée* d'un peintre inconnu, Cals, exposée en 1844, que Millet a pu connaître et qui le prépare singulièrement. Un collectionneur y a aussi envoyé une *Foire de Saint-Germain* par le sieur Garbet, non moins obscur, exposée en 1837, où l'on est surpris de trouver d'avance un diapason d'accords solides et durs, un sens fort et brutal de l'observation triviale, qui se retrouveront plus tard chez Courbet. La valeur de Courbet qui, au point de vue technique, est réelle et durable, et qui eut sur les pratiques amollies de l'école une influence utile, n'est cependant point telle qu'il se plaisait lui-même à le dire, et à le faire dire. La réclame, naïve ou intéressée, a joué un trop grand rôle dans l'établissement de sa renommée pour qu'il n'en faille pas rabattre. Bien qu'il se proclamât l'élève de la nature, il ne l'a vue, en réalité, ni très vite, ni très naïvement. La facture l'a surtout préoccupé, et ce n'est pas dans les maîtres simples qu'il l'a d'abord apprise. Quoiqu'il ait passé sa vie à médire des Italiens, c'est chez les moins candides d'entre eux, chez les Bolonais, qu'il s'est formé. Son beau *Portrait* du Louvre, qu'il exposa comme une « étude d'après les Vénitiens, » est une étude d'après Caravage et le Guide, qu'il prenait peut-être pour des Vénitiens. Les *Demoiselles des bords de la Seine*, de 1848, ses nudités, la *Femme au perroquet*, le *Réveil*, ont perdu aujourd'hui l'éclat et la fraîcheur dans les parties claires, qui trompèrent sur leur compte, lors de leur apparition. Le noir des ombres s'y étant exaspéré, l'on y sent surtout la dureté des formes, l'insuffisance des modelés, l'inexactitude des proportions, le manque d'air, la grossièreté des intentions. Dans les figures masculines et habillées comme les *Casseurs de pierre*, ces défauts sont moins blessans, et l'on peut y admirer la virtuosité robuste d'une brosse sans hésitation comme sans émotion ; mais c'est le paysage seul qui nettoie bien les yeux de ce praticien acharné. La *Biche forcée sur la neige*, les *Braconniers*, les *Bords de la Loire*, à défaut de ces puissantes études de verdures humides où il excelle vraiment, témoignent, dans ce cas, de la netteté énergique et même délicate de sa vision. Encore ne

faut-il pas chicaner beaucoup sur la justesse des perspectives, linéaire ou atmosphérique.

Comme celle de Courbet, la réputation de Manet est due en bonne partie à la réclame directe ou indirecte. Il a eu sans doute, comme Courbet, l'intelligence de comprendre à temps la nécessité, pour l'école, d'en revenir à des procédés plus fermes, plus variés, plus souples, à des moyens d'exécution plus vraiment pittoresques, et, comme il était plus cultivé, il alla droit à des professeurs moins lourds et moins durs, aux vrais maîtres de la brosse, Hals, Velasquez, Goya. Ce serait rechigner à son plaisir que de nier l'agrément avec lequel s'accordent les taches vives et joyeuses dans toutes ces ébauches, hardies et provocantes, de l'*Espagnol jouant de la guitare*, du *Toréador tué*, du *Bon bock*. Toutefois, il n'est guère possible de trouver, dans ces morceaux de bravoure, œuvres d'un dilettantisme habile, aucune explosion de génie personnel. L'individualité de Manet se marque mieux, à la fin de sa vie, dans ses études parisiennes. Le *Portrait de Jeanne au printemps* et le canotier et la canotière *En bateau* sont, sous ce rapport, très caractéristiques. Les visages n'y comptent pas, le dessin en est plus que sommaire ; mais il y a dans le choix des tons frais, délicats, vifs, subtils, savamment mariés, dans l'enveloppement des formes par une atmosphère vibrante et lumineuse, toutes sortes de finesses justes et charmantes qui n'ont rien à dire à l'esprit, mais qui sont ravissantes pour les yeux. L'une des évolutions les plus marquées de la peinture contemporaine, nous l'avons mainte fois constaté au Salon, est celle qui la pousse à l'analyse de plus en plus délicate des phénomènes lumineux et notamment du mouvement de la figure humaine en plein air. Manet est peut-être, de tous, celui qui a le mieux poussé dans ce sens. C'est un titre de gloire suffisant, sans qu'il soit nécessaire de lui en chercher d'autres.

Entre Millet, ce silencieux, et Courbet, ce tapageur, apparaissait et grandissait, à la même époque, un troisième campagnard, M. Jules Breton, qui allait bientôt se faire une place considérable. Moins austère et plus souple que le premier, moins systématique et plus délicat que le second, plus habile que tous les deux à disposer, varier et poétiser ses compositions rustiques, il a contribué, autant et plus qu'eux, à faire pénétrer, dans le public, le goût des paysanneries. La *Plantation d'un calvaire*, de 1859, les *Sarcleuses*, de 1851 (on aurait pu montrer des œuvres antérieures) prouvent qu'il fut, lui aussi, un précurseur, joignant très vite, à une connaissance intime de la vie rustique, un sentiment délicat de la beauté plastique ou expressive dans les races saines et pures, une science supérieure de l'association harmonieuse entre les

figures et le paysage qui devaient lui assurer une rapide et durable popularité. A l'heure actuelle, l'action de M. Jules Breton est aussi visible dans les sections étrangères que dans la section française.

IV.

On voit par quelles suites d'actions et de réactions, de poussées alternatives dans le sens de la tradition ou de l'observation, de luttes entre les principes qui se partageront éternellement l'esprit des artistes, le principe imaginatif et le principe descriptif, l'école contemporaine de peinture est entrée en possession d'une liberté sans limites et sans contrôle qui donne à sa production incessante une variété surprenante. Les événemens de 1870-1871, en reportant, d'une part, beaucoup d'artistes vers des pensées plus viriles et plus graves, en constituant, d'autre part, une société résolument démocratique, ne pouvaient qu'activer la double tendance déjà marquée de la peinture à prendre un rôle plus important dans la vie publique et à raconter avec plus de sympathie les joies et les douleurs du peuple. Déjà en 1878, on a pu remarquer combien les nouveaux-venus inclinaient soit du côté décoratif, soit du côté naturaliste, tantôt s'abandonnant à une liberté extrême de brosse, tantôt s'emprisonnant dans d'étroites études. On pouvait déjà alors constater aussi combien, en revanche, devenaient de plus en plus rares les ouvrages, à la fois sentis et composés, où l'imagination ne marche qu'en s'appuyant sur la science, où la science ne se montre qu'exaltée par l'imagination, des tableaux dans le genre de ceux qui fixent longtemps l'attention dans les galeries de l'exposition rétrospective.

La situation, depuis dix ans, ne s'est pas sensiblement modifiée. Lorsqu'on visite les galeries contemporaines où l'on n'aperçoit guère d'ailleurs que des peintures ayant déjà paru au Salon, on remarque d'abord plusieurs faits : en premier lieu, la grande dimension des figures et la pâleur fondante du coloris, ce qui donne à la plupart des toiles l'apparence de peintures murales plus que de tableaux; en second lieu, la prédominance des études de mœurs contemporaines sur les sujets historiques, allégoriques ou plastiques. D'une part, l'imagination des peintres est moins excitée, leurs aspirations sont moins lointaines et moins complexes que dans les diverses périodes que nous avons parcourues. Il n'y a plus rien chez ceux qui ressemble aux exaltations scolaires de l'école académique, ni aux élans passionnés de l'école romantique. D'autre part, si leur technique est plus variée, elle est aussi plus

superficielle, moins approfondie et moins sûre, et, si la querelle entre les théoriciens de la ligne et les théoriciens de la couleur passe à l'état de souvenir, l'émulation féconde qui en était le résultat fait trop souvent place à une indifférence visible et toute disposée à se contenter d'à-peu-près dans les formes comme d'à-peu-près dans la peinture. On a donc laissé perdre en chemin quelques-unes des qualités traditionnelles qui ont fait tour à tour la force de l'école classique et de l'école romantique : l'approfondissement des sujets, l'ordonnance longuement réfléchie, la plénitude dans la composition, l'intensité dans l'expression. On en a aussi gagné quelques-unes : la liberté absolue de l'imagination et de l'observation, une intelligence plus rapide et plus vive des réalités immédiates, un respect grave et sympathique pour toutes les manifestations, physiques et morales, de l'être humain à tous ses degrés de conscience et de culture. C'est cet amour puissant, général, indestructible de la sincérité chez nos peintres, c'est cette honnêteté consciencieuse de l'étude et du travail, transmise, comme un héritage inaliénable, par David, Prud'hon, Gros, Géricault, Ingres, Th. Rousseau et leurs successeurs, qui, joints à la persistance d'un enseignement scolaire solidement organisé, frappent et surprennent les étrangers et les obligent à reconnaître encore, malgré notre affaiblissement sur certains points, la supériorité dans son ensemble de la section française.

Il serait oiseux de revenir, en détail, sur des œuvres dont la *Revue* a rendu compte lors de leur première apparition. Nous avons seulement à constater que le nombre et le groupement de ces ouvrages permettent d'établir, beaucoup mieux qu'au Salon, la valeur absolue et relative des capitaines, vieux ou jeunes, qui se partagent aujourd'hui la direction de l'art national. Il est tel qui gagne singulièrement à présenter ses œuvres en masse, il est tel autre, au contraire, dont la personnalité s'atténue et s'efface par la monotonie ou la médiocrité multipliée de ses productions. Parmi les survivans de la période romantique MM. Jules Dupré, Français, Meissonier, tiennent encore la tête avec une autorité qui ne se ressent point du nombre des années. M. Meissonier, en particulier, résiste à la fois au double courant d'alanguissement décoratif ou de niaiserie naturaliste qui menace d'emporter les habitudes de travail et de réflexion, avec une énergie obstinée. La précision, physiologique et psychologique, avec laquelle il construit et fait mouvoir ses figures ou figurines, les plaçant toujours, avec une incomparable justesse, dans la vérité de leur milieu, avec leur vérité d'attitude, de geste, de physionomie, assure à toutes ses œuvres actuelles, comme à toutes ses œuvres passées, une valeur

solide et durable. Il est possible, sans doute, d'avoir plus de brillant dans le coloris, plus de fusion dans les teintes, plus de souplesse dans le modelé; mais n'est-ce pas justement parce qu'il est facile d'abuser de ce brillant, de cette fusion, de cette souplesse, et parce qu'il est de mode aujourd'hui d'en abuser, que la protestation un peu sèche d'un dessinateur, si attentif et si rigoureux, est un contrepoids salutaire et indispensable à des entraînemens périlleux? En examinant les écoles étrangères, on remarque que les maîtres qui y font actuellement autorité, les Menzel, les Liebermann, les Leibl, les Alma Tadema, procèdent presque tous de M. Meissonier. Il serait facile de constater en France que, parmi les jeunes hommes de la génération dernière, son influence chez les peintres d'histoire, de mœurs, et même de paysages tend plutôt à s'étendre qu'à s'affaiblir. MM. Detaille, Morot, Le Blant, François Flameng, tous les peintres militaires, se rattachent visiblement à lui. MM. J.-P. Laurens, Merson, Maignan, H. Pille et la plupart des historiens archéologues ont puisé chez lui la passion de l'exactitude. Toute l'école des anecdotiers et des costumiers, en commençant par M. Heilbuth, en finissant par MM. Vibert et Worms, marche, depuis trente ans, à sa suite et, parmi les peintres de mœurs contemporaines, soit à la ville, soit à la campagne, c'est à qui lui demandera conseil. Ce n'est pas beaucoup s'avancer que de regarder MM. Dagnan-Bouveret, Lhermitte, Friant, Dawant, Dantan, Adan et bien d'autres, sans parler de MM. Béraud, Raffaelli, Gœneutte comme des admirateurs sagaces de son talent d'analyste et de metteur en scène. Il a suffi qu'il s'arrêtât, il y a quelques années, en Provence, et qu'il en fixât les roches ensoleillées de son regard hardi et pénétrant, pour qu'il en sortît à sa suite tout un groupe de paysagistes, de Nittis, MM. Moutte, Montenard, etc. L'artiste, savant et réfléchi, qui expose aujourd'hui l'aquarelle épique de *1807*, le *Guide de l'armée du Rhin et Moselle*, le *Voyageur* et les études d'intérieurs et de paysages qu'on voit au Champ de Mars, n'est pas près, pour notre bien, de perdre ni sa surprenante fécondité, ni son action nécessaire.

Les maîtres de la génération suivante gardent, presque tous, leurs positions acquises. Quelques-uns s'élèvent à un degré supérieur. On regrette, parmi eux, l'absence de MM. Gustave Moreau et Gérôme, qui, tous deux, tiennent une place considérable dans les arts, l'un, par l'originalité poétique de son imagination, l'autre par la sévérité salutaire de son enseignement. Les peintres historiques sont peu nombreux, nous en connaissons la raison. C'est dans les monumens publics que, depuis quinze ans, s'est exercée l'autorité de la plupart d'entre eux, notamment celle de M. Puvis

de Chavannes qui se contente de rappeler dans le catalogue ses grands travaux de Lyon, Amiens et Paris. Quatre seulement, MM. Bouguereau, Henner, Carolus Duran, Jules Lefebvre, se livrent à l'étude du nu et conservent encore, pour la beauté des formes, quelque reste de l'ardeur qui était la passion dominante des écoles classiques. L'*Andromède* et l'*Éveil* de M. Carolus Duran, l'*Andromède*, la *Femme qui lit*, le *Saint Sébastien* par M. Henner, ne sont que des figures isolées, des prétextes pour le premier à faire vibrer le jeu de ses tons éclatans, pour le second à enchanter le regard par l'harmonie subtile et douce de ses pâleurs mystérieuses. La *Jeunesse de Bacchus* par M. Bouguereau et la *Diane surprise* de M. Lefebvre sont des compositions, dans le vrai sens du mot, supposant une somme d'études, d'expérience, de talent, très supérieure à celle qu'on a l'habitude de dépenser aujourd'hui pour couvrir des toiles de cette taille. Qu'on puisse imaginer des bacchantes plus sanguines, mieux musclées, moins doucereuses que celles de M. Bouguereau, des nymphes plus ardentes et plus nerveuses que celles de M. Jules Lefebvre, cela va sans dire; mais nous voudrions aussi bien savoir où l'on trouverait, à l'heure présente, en France ou à l'étranger, des dessinateurs aussi habiles ou aussi consciencieux de la forme humaine. M. Jules Lefebvre étudie la beauté féminine avec un respect et une délicatesse qui deviennent de plus en plus rares. Sa *Psyché* est un morceau d'une grâce et d'une candeur extrêmes. Il apporte, dans ses portraits, à défaut de la touche brutale ou sommaire à la mode aujourd'hui, un scrupule d'exactitude, une obstination d'analyse, une finesse d'exécution, qui en assureront la durée. Nous savons, par l'exposition rétrospective, combien les modes changeantes de l'exécution importent peu à la postérité, et que toutes les peintures sont bonnes qui disent bien ce qu'elles veulent dire en un bon langage de dessin ou de couleur. Le *Portrait de miss Lawrence* et celui du *Centenaire Pelpel*, l'un par son exquise et printanière harmonie de dessin, de couleur, d'expression, l'autre par la fermeté de l'accent, seront toujours des œuvres hors ligne. C'est, du reste, dans le portrait qu'excelle tout ce groupe. Nous avons déjà dit quel rang y tient M. Delaunay; MM. Bonnat, Carolus Duran, Henner, Paul Dubois, Fantin-Latour, ne méritent pas une moindre estime. On ne saurait imaginer plus de façons différentes de comprendre et d'exprimer la physionomie de ses contemporains, mais toutes assurément sont bonnes lorsqu'elles arrivent à produire des résultats tels que le *Portrait de mes enfans* par M. Paul Dubois, un chef-d'œuvre incomparable de simplicité savante, les vigoureuses et définitives effigies de *Victor Hugo*, de MM. *Puvis de*

Chavannes, Alexandre Dumas, Jules Ferry par M. Bonnat, les triomphantes et vives images de *Mme la comtesse de V..*, de *Mlle Carolus Duran*, de *M. Français* par M. Carolus Duran, les graves et expressifs visages de *Mme Karakehia* et du *Portrait de mon frère* par M. Henner, les physionomies honnêtes et intelligentes de *M. et Mme Edwin Edwards* par M. Fantin-Latour.

Dans la génération contemporaine, celle dont les plus âgés ont commencé de se montrer entre 1870 et 1878 et dont les plus jeunes se sont révélés depuis dix ans, les bons portraitistes sont nombreux aussi ; mais ils ne prennent plus, en général, leur point de départ, comme les précédens, dans quelque maître de la pleine renaissance ou du XVIIe siècle. L'exemple de Bastien-Lepage (1848-1884) qui, avec son instinct juste et net de campagnard indépendant, s'inspira résolument de la candeur hardie et avisée des primitifs flamands et français pour retrouver les complications minutieuses du visage humain dans son milieu habituel, n'a pas été perdu pour ses camarades. La valeur absolue et suggestive de ses portraits, si subtilement analysés, est confirmée par l'exposition actuelle. On ne saurait faire mieux, on n'a pas fait mieux, dans ce genre, depuis Clouet et Holbein, que les portraits de *M. Émile Bastien Lepage*, de *M. André Theuriet*, de *Mme Sarah Bernhardt*, de *Mme Juliette Drouet*. Il y aurait plus de restrictions à faire sur la façon dont il comprenait les figures rustiques en plein air, bien qu'il ait apporté, là aussi, une acuité énergique de vision et un sentiment hardi de la vérité dont plus d'un a profité. Il n'avait pas encore trouvé, comme on peut s'en assurer par les *Foins*, les *Ramasseuses de pommes de terre*, la *Jeanne d'Arc écoutant des voix*, le point juste où commence la nécessité de simplifier le détail et de désencombrer les entours des personnages, non plus que la juste proportion à établir entre l'ampleur du faire et l'ampleur des dimensions. Il n'est pas douteux que, s'il eût vécu, ce travailleur sagace et obstiné, enlevé à l'âge où beaucoup des meilleurs tâtonnent encore, n'eût transporté, dans ses études rustiques, la sûreté avec laquelle il conduisait ses portraits. Son influence, jointe à celle de Manet, qu'elle complète et corrige par un soin rigoureux de la précision linéaire et plastique, et par une sincérité d'observation constamment grave et delicate, exerce incontestablement, à l'heure actuelle, l'action la plus sérieuse sur les jeunes naturalistes. Pour ne citer que les deux triomphateurs du Salon dernier, MM. Dagnan-Bouveret et M. Friant ne sont-ils pas tous deux des émules, plus ou moins directs, de Bastien-Lepage? M. Dagnan, sans doute, a des origines assez compliquées ; c'est un esprit studieux qui s'est formé par des études multiples et des tentatives variées. Plus

préoccupé que Bastien de la composition ingénieuse et équilibrée, de la variété interessante des expressions, de l'agrement coloré de la peinture, il s'est rencontré, à un moment donné, avec lui dans la recherche commune de la simplicité expressive et de l'exécution juste, sobre et précise. M. Friant tient de plus près à Bastien, cela saute aux yeux dans sa collection de portraits, petits ou grands, dont l'ensemble accuse nettement une personnalité déjà fort interessante. On trouverait aussi quelques tendances identiques chez M. Raphaël Collin, dont la réputation, un peu plus ancienne, ne peut qu'être confirmée par le charme fin et distingué de la plupart de ses peintures.

C'est du côté de la representation des mœurs contemporaines, mœurs de campagne ou mœurs de ville, que se tourne, nous le savons, la principale activité de l'école nouvelle. Pour un certain nombre de théoriciens, il semblerait même que le naturalisme direct, ce qu'ils appellent « la modernité, » fût la condition exclusive du developpement de la peinture. Il y a beaucoup d'aveuglement ou d'ignorance, selon nous, dans cette affirmation. S'il est constant qu'aucune école ne peut vivre longtemps sur des formules scolaires et ne peut se développer que par un commerce régulier avec la nature, il n'est pas moins constant que l'art n'apparaît qu'au moment où l'artiste impose, volontairement ou à son insu, son interprétation personnelle à la réalité, et qu'il n'est aucune époque productive où l'on ne constate un mouvement d'imagination dans un sens determiné, un soulèvement de l'enthousiasme artistique dû à quelque haute aspiration vers un idéal religieux, héroïque, intellectuel ou moral. L'Exposition de 1889 prouve que la vitalité actuelle de l'école ne se produit pas en dehors des lois constatées par l'expérience, et que la prétention vaniteuse où se complaisent certains naturalistes d'échapper à la tyrannie démodée d'un idéal n'est qu'une prétention enfantine et erronée.

Il suffit d'une promenade attentive dans les galeries de peinture pour voir que, si l'idéal poursuivi, avec une conscience plus ou moins nette, par nos jeunes peintres, n'est plus ni l'idéal religieux, ni l'idéal antique, ni l'idéal romantique, ni l'idéal académique, la présence d'un idéal général n'en est pas moins visible dans les aspirations intellectuelles et matérielles de la plupart d'entre eux. La glorification de l'humanité, de l'humanité présente et passée, dans ses joies et dans ses souffrances, dans ses labeurs et dans son génie, dans ses devoirs les plus humbles comme dans ses actes les plus héroïques, n'est-ce pas l'œuvre qu'ont pressentie et préparée Géricault, Delacroix, Millet, tous les génies sains et puis-

sans du XIXe siècle? N'est-ce pas celle que poursuivent aujourd'hui, avec plus ou moins d'élévation et de force, mais avec la même volonté, dans la peinture rustique et populaire, MM. Jules Breton, Lhermitte, Roll, Dagnan, dans la peinture historique MM. Puvis de Chavannes, J.-P. Laurens, Morot, Cormon, François Flameng? Nous ne citons là que les chefs de colonne. Autour d'eux s'agite une multitude, active et toujours grossissante, de talens qui, sans subir une discipline rigoureuse, marchent nettement dans la même voie.

Ces aspirations vers un idéal de vérité, de simplicité, d'humanité, c'est, en grande partie, nous l'avons vu, aux paysagistes que nous les devons. Corot, Rousseau, Millet, Courbet, Jules Breton, les premiers, les ont clairement formulées. Aussi n'est-il pas surprenant que leur influence s'étende de plus en plus et que, dans les genres les plus différens, dans ceux où la nature extérieure ne pénétrait guère autrefois, dans les scènes historiques, dans les compositions allégoriques, dans le portrait même, ce soit le paysage qui joue fréquemment le rôle principal, et surtout l'habitude que donne l'exercice du paysage d'attribuer une importance extrême à la justesse de l'action atmosphérique, à l'exactitude du mouvement lumineux, à la fusion harmonieuse de l'ensemble. Les remarquables expositions de MM. Jules Breton, Roll, Lhermitte, Dagnan, sans parler de celles des paysagistes, MM. Français, Harpignies, Bernier, Busson, Pelouze, Rapin, Vollon, sont bien faites pour leur assurer toujours cette prépondérance. Si, en regard de la façon large, élevée, sympathique, presque grandiose avec laquelle les premiers étudient les paysans et les ouvriers, on se rappelle la façon vulgaire dont les traitaient, au XVIIe siècle, les artistes flamands et hollandais, les seuls dans le passé qui ressemblent à nos Français par leur goût de vérité et leur amour du présent, on saisit vite la différence, toute en notre faveur, qui distingue les deux écoles. Sauf en quelques tableaux de corporations patriotiques, hospitalières, savantes où Hals, Van der Helst, Rembrandt ont réuni des personnages intéressans, avec quelle étroitesse bourgeoise, parfois avec quel mépris aristocratique, y sont traités les gens du peuple! Hors du train-train coutumier du ménage et de l'intérieur, que Pieter de Hoogh, Metzu, Ter Borch racontent avec une bonhomie incomparable, ce ne sont que tabagies, cabarets, mauvais lieux où l'ouvrier et le paysan ne paraissent qu'en des attitudes crapuleuses ou grotesques. Avec quel sentiment supérieur de l'élévation morale et de l'intelligence grave qui peuvent habiter des âmes simples, de la grandeur salubre du travail et des noblesses douces de la vie domestique, tous les artistes dont

nous venons de parler abordent les sujets familiers! Quand MM. Roll et Lhermitte, s'efforçant de reprendre l'œuvre de Géricault, avec une franchise et une virilité auxquelles s'ajoute peu à peu la science nécessaire, donnent à leurs travailleurs des proportions épiques, ne justifient-ils pas souvent leurs ambitions par l'ampleur sérieuse et forte avec laquelle ils ont su les voir?

La peinture historique est en train de se modifier par l'introduction des mêmes élémens. La vérité ethnographique, le caractère individuel, le paysage, tendent à y jouer un rôle de plus en plus important. Il n'y a donc pas, à l'heure actuelle, entre les peintres de la vie contemporaine et réelle, et les peintres de la vie antérieure ou idéale de l'humanité, cette scission que des esprits superficiels y voudraient constater, mais, au contraire, une tendance très marquée à un rapprochement fécond, par la mise en commun des études positives et des saines aspirations. Qu'on étudie toutes les œuvres de M. J.-P. Laurens, qu'on regarde attentivement les peintures sérieuses et savantes de MM. Olivier Merson, Wencker, Morot, qu'on se rappelle les travaux de MM. François Flameng, Lerolle, Benjamin Constant pour la Sorbonne, ceux de M. Cormon au musée du Luxembourg, on constatera que partout l'étude scrupuleuse de la réalité vivante appliquée à l'intelligence des documens historiques est l'élément qui domine, anime, vivifie. Prétendre que, sous prétexte de vérité, l'artiste doit se confiner dans la copie indifférente du milieu contemporain et qu'il n'en peut sortir sans cesser d'être artiste, n'est donc qu'un paradoxe, à peine séduisant par sa simplicité pour des esprits étroits ou blasés, mais qu'il est impossible de soutenir dans une société depuis longtemps cultivée comme la nôtre. Ce n'est pas dans un temps où le développement de la culture littéraire, l'échange rapide des communications entre les différentes races, la facilité inconcevable des voyages, excitent, remplissent, affinent de toutes façons l'imagination qu'il serait possible de l'arrêter net et de lui dire : « Tu es inutile! »

La meilleure preuve, en fait, de l'inanité de ces théories, c'est que, dans la plus récente période, chez les artistes qu'on nous présente comme leurs défenseurs, chez les rêveurs un peu languissans aux surnoms barbares, les *pleinairistes*, les *impressionnistes*, les *luminaristes*, qu'on peut comparer, par certains côtés, aux *décadens* de la littérature, les qualités réelles qu'on y peut admirer, sont des qualités d'indépendance personnelle et poétique vis-à-vis de la nature, qui ne ressemblent en rien à du réalisme. La plupart, de près ou de loin, procèdent de Corot et de Puvis de Chavannes, et ne se gênent pas plus qu'eux avec la réalité. Vouloir nous faire voir des travaux réalistes, par exemple, dans les fantaisies délicates, d'un

charme souvent exquis, délicieusement maniérées, de M. Cazin, ou dans les excentricités lumineuses de M. Besnard, fréquemment sauvées par un fonds résistant de science et par une originalité intéressante de composition, c'est, à proprement parler, vouloir nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Il n'y aurait donc pas, en vérité, à s'effrayer beaucoup de tout ce tapage et de tout ce verbiage à propos de *modernité*, si ces paradoxes, encourageans pour l'ignorance, n'avaient pour effet d'arracher trop vite les jeunes peintres à leurs études indispensables, et, sous prétexte de les rendre plus libres devant la vie, de leur enlever les moyens nécessaires pour la comprendre et pour l'exprimer. Malgré la supériorité relative de notre exposition, il ne faudrait pas s'abuser sur les causes qui l'établissent et qui sont surtout d'ordre technique et matériel, d'ordre scolaire. L'enseignement, chez nous, a été, depuis un siècle, soit dans les ateliers, soit dans les écoles publiques, donné avec conscience et reçu avec respect. C'est par le fonds de savoir et par les qualités de faire, non par l'intelligence ou l'imagination, que nous dominons sur les étrangers. Dessinateurs ou coloristes, MM. Meissonier, Bonnat, Delaunay, Jules Breton, Henner, Carolus Duran, Jules Lefebvre, Jean-Paul Laurens, Morot, Ferrier, Roll, Gervex, sont, avant tout, de bons ouvriers, sachant leur métier et s'y perfectionnant chaque jour. Si l'indifférence pour la précision du dessin et pour la force de la couleur, si le goût malsain pour l'indécision des formes et l'alanguissement du rendu, que nous voyons se répandre dans certains groupes, devaient se généraliser et gagner toute l'école, nous toucherions promptement à une de ces crises de fatigue assez fréquentes dans l'histoire de la peinture, à la suite des périodes productives. C'est le phénomène qu'on a vu se produire en Italie à la fin du XVIe siècle, en France à la fin du XVIIIe, état singulier et morbide d'anarchie, d'inquiétude, d'anxiété qui mène vite à une décadence définitive, à moins qu'il ne surgisse, pour rétablir l'ordre et diriger l'activité, quelque praticien un peu rude et étroit, quelque magister énergique et convaincu, un Carrache, un Caravage ou un David!

GEORGE LAFENESTRE.

UN

AMOUR PLATONIQUE

AU XVIIIe SIÈCLE

MADAME DE COIGNY ET LAUZUN.

Lettres de la marquise de Coigny; Jouaust, 1887. — *Mémoires de Lauzun.* — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* t. IV. — Mme de Tracy, *Essais divers,* t. Ier. — Pallain, *la Mission de Talleyrand à Londres en 1792.* 1 vol. in-8°; Plon. — Lescure, *Rivarol et la Société française.* — Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits.*

I.

Il peut sembler étrange qu'on vienne parler d'amour platonique au XVIIIe siècle, plus étrange encore qu'un sentiment pareil ait eu pour héros Lauzun, duc de Biron : Lauzun, le descendant de l'homme qui sut toucher le cœur de la Grande Mademoiselle, séducteur en quelque sorte par droit héréditaire, le roué des roues, l'auteur de ces Mémoires tellement indiscrets, que beaucoup, pour l'honneur de son nom, peut-être aussi pour l'honneur de leurs familles, de leurs amis, proclamèrent apocryphes ou falsifiés; Lauzun, le favori de ces grandes dames auxquelles leurs maris permettaient tout, sauf les *princes et les laquais*, qui, interrogé sur ce qu'il dirait à sa femme, si celle-ci lui annonçait une grossesse (il ne l'avait pas vue depuis plusieurs années), répondit cyniquement : « Je lui écrirais : je suis charmé que le ciel ait enfin béni notre union,

soignez votre santé, j'irai vous faire ma cour ce soir! » Du libertinage, de la galanterie sensuelle, des feux follets allumés par la vanité, le caprice, éteints bien vite par l'inconstance, voilà ce qu'on accorde communément au XVIIIe siècle : parfois, un de ces attachemens dont la durée atténue l'irrégularité, amitiés décentes, revêtues d'une sorte de mystère et d'ailleurs pleines de charme, qui, par exemple entre la marquise de Lambert et Saint-Aulaire, Mme de Rochefort et Nivernois, Mme de Sabran et Boufflers, Mme du Marchais et d'Angivilliers, corrigent les amertumes d'unions mal assorties, donnent l'illusion du bonheur conjugal, et, tolérées, respectées même par le monde, se légitiment souvent par un mariage. Et comment ne pas juger sévèrement cette époque, lorsqu'on entend ses moralistes, ses philosophes fulminer eux-mêmes sa condamnation, lorsqu'on les voit donner l'exemple des faiblesses, de l'immoralité qu'ils reprochent aux accusés? Mlle de Lespinasse se lamentant d'avoir perdu la seule vertu qui lui restât, la *vertu de la fidélité;* la marquise de Mirabeau remettant à ses amans des certificats de ses relations avec eux, cette duchesse répondant à un vieil adorateur timide : « Que ne le disiez-vous? vous m'auriez eue comme les autres, » ce mari qui, surprenant sa femme, observe simplement : « Quelle imprudence! si un autre que moi fût entré! » les mémoires du temps, l'orgie de la régence, les vices de Louis XV, tant d'autres témoignages, composent le plus imposant dossier, ont fourni la matière du terrible réquisitoire prononcé en 1789 contre l'ancien régime, répété sans cesse avec succès depuis cent ans.

Les faits sont des courtisans commodes : ils démontrent presque toujours ce qu'on veut qu'ils démontrent, se prêtent à toutes les hyperboles, se métamorphosent en pamphlets et en éloges, en satires et en apothéoses. Chacun de nous, du plus au moins, réédite à sa manière l'apologue du voyageur et de la femme rousse : très peu s'inquiètent de comparer, d'aller au fond des choses, de tenir compte des exceptions, des argumens qui contredisent leur opinion. Sans aller jusqu'à nommer avec Michelet le XVIIIe siècle : le grand siècle, je trouverais aisément de quoi le célébrer; on a ramassé vingt mille faits contre lui, on peut en citer tout autant qui le réhabilitent et le magnifient. Qu'on lise Tallemant des Réaux, Saint-Simon, les historiens du XVIIe siècle, ses prédicateurs; la cour et la ville retentissent de bien nombreux scandales, seulement le vice alors est guindé, majestueux en quelque sorte et grandiose. Et les vices du XIXe siècle, plus répandus peut-être, plus démocratiques et moins élégans, nous permettent-ils de le prendre de si haut avec ceux du précédent? Oui, sans doute, il y a à cette époque quelques milliers de personnes dont le plaisir est l'unique loi, dont les fantaisies

avilissent les règles de la morale, qui, avec Besenval, considèrent le mariage comme un acte utile à la fortune et comme un inconvénient dont on ne peut se garantir qu'en en retranchant tous les devoirs, qui, en un mot, vivent dans un tourbillon perpétuel de corruption. Et malheureusement elles remplissent de leurs aventures les Mémoires, les oreilles de la foule : ce sont toujours les mêmes qui aiment, qui sont aimées, qui séduisent et qui sont séduites. Une partie de la noblesse de cour, des abbés à bénéfices, quelques membres du haut clergé vivent en dehors du devoir : mais, dans la noblesse de province, dans la haute bourgeoisie, l'église de France, l'armée et la magistrature, quelle dignité de mœurs, que de fortes vertus, quel respect des saines traditions! Combien demeurent irréprochables, sans fracas, sans ostentation ; combien ressemblent à cette amie de la princesse de Lamballe que le vicomte de Sérent courtisait, l'assurant qu'entre honnêtes gens la plus tendre amitié succède ; elle lui répondit avec grâce : « Eh bien ! succédons dès aujourd'hui ; nous nous épargnerons les remords. » Seulement les ménages heureux n'ont pas d'histoire, les travers de la société s'étalent au grand soleil, ses qualités restent cachées à l'ombre, et personne ne s'avisera d'énumérer les soupirans éconduits par une femme honnête, tandis qu'on commente avec empressement la moindre faiblesse ou la simple hypothèse d'une faiblesse ; deux pies dans un bois y mèneront toujours plus de tapage que trois cents tourterelles. Que dirait-on d'un Chinois qui prétendrait écrire notre histoire en étudiant la seule *Gazette des tribunaux?* Combien font comme ce Chinois, quand ils jugent leurs adversaires, quand ils accueillent les systèmes qui flattent leurs préjugés !

Mais ceux-là mêmes qui ont failli, doit-on les accabler sans miséricorde, les décréter à tout jamais incapables d'une bonne action, et, comme nos faiseurs de tragédies, faut-il proclamer l'unité du caractère? Les libertins seront-ils toujours des libertins, les héros n'auront-ils que des heures d'héroïsme, les honnêtes gens n'hésiteront-ils pas quelquefois entre Dieu et le diable, cet état qui semblait si naturel à Mme de Sévigné? Et n'est-ce pas le premier principe d'une psychologie sérieuse que cette diversité ondoyante des idées, que ces contrastes perpétuels entre la volonté et le cœur, entre l'imagination et la raison? Des personnages tout d'une pièce, qui sont toujours eux-mêmes, dont on peut prédire la conduite à coup sûr dans chaque circonstance, on en rencontre assurément, mais comme on rencontre des phénomènes. M. de La Fayette et moi, disait Charles X en 1830, nous sommes les deux seuls qui n'ayons pas changé depuis 1789. Chaque homme est un monde, et chaque

tombe recouvre une petite histoire universelle : selon l'événement, selon le jour et l'âge, selon la femme qu'il aime, cet homme sent sa personnalité s'agrandir, se dissoudre ou se confondre, tantôt original et tantôt copie, tantôt rayon et tantôt reflet, tour à tour acteur et spectateur, juge et prévenu.

Tel, par exemple, le duc de Lauzun-Biron, mauvais sujet et grand homme en amour, doué de ce délicieux et fatal don de plaire, élevé pour ainsi dire sur les genoux de Mme de Pompadour, et de bonne heure initié aux faciles mystères de cette galanterie mondaine que Chamfort définit si crûment : « L'échange de deux fantaisies, le contact de deux épidermes, » beau, brave, spirituel, ami dévoué, conteur charmant, devinant d'instinct ce qu'il ne savait pas, avec des talens militaires que l'occasion, cette dame d'honneur de la fortune, ou peut-être l'absence d'une volonté forte ne permirent pas de mettre en pleine lumière, attirant les regards par sa magnificence et ses prodigalités à une époque où les grands seigneurs se piquaient de dépenser sans compter, où, après la *sérénissime banqueroute*, M. de Guéménée se targuait avec une étrange fierté qu'un Rohan pût *seul manquer de vingt millions;* aimable d'ailleurs et dangereux parce qu'il est passionné, ayant plus de roman que de tempérament et séduit aussi souvent qu'il est séducteur. Il a l'âme d'un héros, d'un chevalier : au moyen âge, il aurait pris la croix pour conquérir en terre sainte le paradis, la gloire et l'amour de sa belle ; au temps de la Ligue, il eût combattu à côté du Béarnais, rivalisé de bravoure avec Crillon ; pendant la Fronde, il eût, pour plaire à Mmes de Chevreuse ou de Longueville, suivi les drapeaux d'un Condé, d'un Turenne ; au XVIIIe siècle, son éducation, ses qualités, ses défauts firent de lui un homme à bonnes fortunes, rôle qui, porté à un tel degré de perfection, confère une sorte de célébrité, ouvertement dédaignée, secrètement enviée par la plupart, la celebrité de don Juan, de Bassompierre, de Richelieu. Sait-on, en somme, quelle réunion de talens variés, de délicatesses infinies, de dévoûmens obscurément héroïques, exige la conquête entière ou seulement la demi-conquête de certaines femmes, que l'orgueil, le sentiment du devoir, placent à des hauteurs morales presque inaccessibles? L'amour a sa stratégie, sa tactique, ses champs de bataille, semés d'autant de surprises, de larmes, de deuils, hérissés d'autant d'obstacles que ceux où les nations jouent leurs destinées : là aussi, il y a des inspirations subites qui sont en quelque sorte la partie divine de l'art de plaire. Quelques moralistes reprochent à Lauzun le nombre de ses succès féminins ; mais avec un homme comme lui, le nombre ne fait rien à l'affaire et n'empêche nullement la sincérité. Certains êtres résu-

ment, condensent une portion de la puissance humaine : Shakspeare a dix mille âmes, Napoléon enferme en lui cent mille volontés, Lauzun possède la force de vingt séducteurs ordinaires. D'ailleurs, en dehors de ses *passades* avec des filles ou avec ces belles dévergondées qui trouvaient de bon goût d'*avoir eu* ce roi de la mode, et que la marquise de Gontaut représente prenant leurs amans par convenance, les gardant sans attachement et les quittant sans regrets, il n'a guère que des liaisons romanesques, des passions dignes d'un preux du temps jadis et d'un amoureux de 1830 ; et, chose remarquable, il est quitté bien plus qu'il ne quitte, il éprouve au moins autant d'amour qu'il en inspire. Quelqu'un a dit plaisamment : il y a quatre manières d'aller à un rendez-vous ; avant l'heure, à l'heure, après l'heure, pas du tout, cette dernière est la sublime, on est alors un amant à la mode. Lauzun est fidèle à ses rendez-vous, et ses maîtresses y manquent parfois : lui-même le confessait un jour, en contant cette jolie anecdote, pour exprimer la difficulté que les étrangers rencontrent à entendre le français. Milady B..., avait eu la bonté de lui donner un rendez-vous au bois de Boulogne et l'inhumanité d'y manquer : après deux heures d'attente, il rentre à son hôtel et envoie un billet pour se plaindre qu'elle lui ait ainsi *fait croquer le marmot*. Milady, qui savait assez mal le français, recourt à son dictionnaire, et, trouvant que croquer signifie manger, que marmot est synonyme d'enfant, en conclut que, dans sa fureur, son amoureux a mangé ou voulu manger un enfant ; si bien qu'une de ses amies entrant à ce moment, elle ne put se retenir et lui cria : « C'est un monstre que ce duc de Lauzun ; je ne veux le voir de ma vie ; lisez ce qu'il m'écrit. »

Lauzun a cet imprévu gracieux, cet art des découvertes piquantes, des moyens extraordinaires qui vont droit au cœur des femmes, et composent à leur inventeur une sorte d'auréole de fascination. Jugez-en d'après un détail de son intrigue avec miss Marianne Harland, une jeune Anglaise, spirituelle et coquette, fort insensible aux règles du *cant*, qui préférait un amant français à un mari anglais. Son prétendant est un grand chasseur de renards devant l'Éternel, sir Marmaduke Hewel, que « ses petites jambes enflées transportent difficilement près d'elle et par malheur y laissent longtemps. » Cette *énorme masse de chair* a imaginé cette galanterie pour la reine de ses pensées : il a commandé une coupe d'or magnifique qui sera gagnée aux courses d'Ipswich par un cheval de deux mille louis, et qu'il veut offrir à Marianne : « Pourquoi ne viendrais-tu pas aux courses ? écrit-elle à Lauzun... Non ; toutes réflexions faites, n'y viens pas ; tu serais capable de tuer ce vilain

animal ; attends au moins que je sois sa femme... » Que fait notre héros ? Il avait à New-Market de bons chevaux de courses ; il envoie l'un des meilleurs à Ipswich. Un petit garçon vêtu de noir suivit à merveille ses instructions, resta modestement toute la course derrière le cheval de sir Marmaduke, et, à cent pas du but, passa comme un éclair. On lui donna la coupe, qu'il présenta aussitôt à Marianne, avec un petit billet contenant cette seule phrase : « Sir Marmaduke étant arrivé un instant trop tard, permettez-moi de suivre ses intentions et de mettre la coupe à vos pieds. » L'Anglais pensa étouffer de rage, et les femmes des trois royaumes répétèrent à l'envi le mot de miss Harland : « Il est charmant ! » Lauzun avait reçu, presque comme un héritage de famille, ces manières nobles, cette galanterie ingénieuse, qui éveillent la sympathie, captivent les esprits, et, dans la vie d'un homme, jouent le rôle des fortes pensées dans un ouvrage. Lors du voyage du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie, son oncle, le maréchal de Biron, ayant offert un cheval au prince pour assister à une revue de gardes françaises, celui-ci l'assura gracieusement qu'il n'en avait jamais monté de plus agréable. En rentrant à Pétersbourg, il trouva à la porte de son palais le même cheval, et trois piqueurs à la grande livrée du maréchal : le premier, chapeau bas, tenait la bride ; le second, genou en terre, présentait l'étrier, le troisième avait à la main une respectueuse lettre d'hommages. Telle était la politesse d'alors.

Étudions maintenant Lauzun aux prises avec la passion, Lauzun amoureux de pied en cap ; mettons-le en présence de lady Sarah Lennox, de la princesse Czartoryska, les deux femmes qu'il a vraiment adorées avant de rencontrer Mme de Coigny. Lady Sarah, sœur du duc de Richmond, avait tourné la tête du roi d'Angleterre, qui songea un moment à l'épouser : on ne l'admirait pas moins à Paris qu'à Londres. Présenté par son protecteur le prince de Conti, Lauzun, tout d'abord, ne tombe pas sous le charme, et, lorsque les jeunes gens qui voient en lui l'arbitre de toutes les élégances lui demandent son avis, il observe ironiquement : « Si elle parlait bien le français et qu'elle vînt de Limoges, personne n'y prendrait garde. » Bientôt il se ravise, risque une déclaration et n'obtient que cette réponse : « Je ne veux pas avoir d'amant. Jugez si je puis avoir un amant français qui en vaut bien dix pour le bruit qu'il fait et par les peines qu'il cause,.. ne parlez pas d'amour si vous ne voulez pas que je vous fasse fermer ma porte. » Lauzun obéit, mais déjà fort énamouré, il ne se rebute point et se décide à attendre des temps plus heureux. Un incident le servit à souhait : Mme de Stainville, son ancienne maîtresse, restée son amie, avait une fan-

taisie violente pour l'acteur Clairval (1) ; de tels goûts n'étaient pas rares alors, et l'on sait la réplique hautaine de Baron à la question d'une grande dame courroucée qu'il osât se présenter chez elle un jour de réception : « Ce que je viens chercher ici? Mon bonnet de nuit! » Cette fâcheuse affaire s'étant ébruitée, le roi donna l'ordre d'enfermer Mme de Stainville dans un couvent, et Lauzun se brouilla tout net avec son propre père et avec le duc de Choiseul, beau-frère de la comtesse, qui lui reprochaient amèrement d'avoir reçu les confidences de son amie. Très attristé des malheurs de celle-ci, il les raconte à lady Sarah et lit dans ses yeux la plus tendre compassion. Le même jour, en sortant d'un souper, elle lui remet un papier sur lequel elle avait écrit : *I love you!* Lauzun alors ne savait pas un mot d'anglais : « Il me paraissait bien que cela devait signifier : je vous aime ; mais je le désirais trop vivement pour oser m'en flatter. » Dès six heures du matin, il courut acheter un dictionnaire, qui confirma son désir. Depuis ce moment, Sarah ne lui cache plus sa tendresse, mais elle ne lui accorde rien et ne renonce point aux hommages des autres hommes : lui se consumait de jalousie. En repartant pour l'Angleterre, elle adresse une lettre bizarrement sentimentale au prince de Conti pour qu'il autorise son ami à venir la retrouver; en même temps, elle écrit à ce dernier : « Viens par ta présence combler ta maîtresse de la plus grande joie qu'elle peut attendre. Je n'ai pas peur que tu ne comprendras pas mon ridicule français ; ton cœur et le mien s'entendront toujours. » Observez qu'en donnant son âme à Lauzun, elle continue à se montrer fort avare de sa personne; c'est en Angleterre seulement, après une longue épreuve, qu'elle consent à combler ses vœux. Le lendemain, pendant une promenade à cheval, elle lui propose de tout abandonner, de partir avec elle pour la Jamaïque, où elle a un parent riche qui les recevra avec plaisir. Il allait accepter avec transport, mais elle lui déclare qu'elle ne veut connaître sa réponse que dans huit jours; l'idée lui vint qu'étant un peu coquette, elle pourrait cesser de l'aimer, regretter un parti si violent. Il lui confia ses craintes : « C'est bon, mon ami, dit-elle assez froidement ; vous êtes plus prudent, plus prévoyant que moi ; vous avez peut-être raison ; n'en parlons plus. » Elle ne lui pardonna point sa prévoyance, ne vint pas à un rendez-vous, puis lui reprocha de n'avoir pas eu confiance, d'avoir dé-

(1) On raconte que Clairval consulta Caillot sur cette liaison : « M. de Stainville, dit-il, me menace de cent coups de bâton si je vais chez sa femme; madame m'en offre deux cents si je ne me rends pas à ses ordres. Que faire? — Obéir à la femme, opina Caillot; il y a cent pour cent à gagner. » Stainville fit enfermer sa femme parce que Clairval était en même temps le favori de sa maîtresse, Mlle Beaumesnil, de l'Opéra ; indignée d'une telle conduite, celle-ci déclara qu'elle ne reverrait jamais le comte.

chiré son cœur et détruit l'amour, le priant de quitter l'Angleterre et de ne plus compter que sur une amitié très tendre. Lauzun *s'évanouit longuement, vomit beaucoup de sang* et resta plusieurs mois plongé dans une mélancolie sauvage. Plus tard, ayant appris que lady Sarah était malade à Londres, il partit seul à cheval, sans congé, sans passe-port, pour passer vingt-quatre heures auprès d'elle. Six ans après, il la revit avec une grande émotion : elle s'était perdue pour lord William Gordon, et, retirée du monde, habitait une petite ferme dans le parc du duc de Richmond : « Embrassez ma fille, Lauzun, dit-elle, ne la haïssez pas, pardonnez à sa mère ; et songez que, si elle me perdait, il ne lui resterait d'autre protecteur que vous. » Il promit de se charger de cette enfant quand elle voudrait.

Plus romanesque, plus curieusement mouvementée, semblerait encore la passion de Lauzun pour la princesse Czartoryska, qui, charmante et poétique sans être jolie, toujours sincère dans ses variations, savait si bien se parer de ce qui lui manquait, et qui, afin de payer de retour le prince Repnine, lequel avait, pour lui plaire, encouru la ruine et la disgrâce de Catherine II, le suivit en exil, oubliant tout, mari, enfans, parens, patrie. C'est l'amour werthérien, avec ses infinis de douleur, avec ses infinis de félicité : évanouissemens prolongés, accès de fièvre, convulsions de rage, de désespoir jaloux, duels, crachemens de sang, aveux pleins de delicatesse, promesses de chasteté acceptées de bonne foi, subtilités de sentimens, situations extraordinaires, où, partagé entre son cœur et son caractère chevaleresque, le duc agit comme certains héros de Corneille ou de Mlle de Scudéri : rien ne manque à cette aventure, plaidoyer inconscient en faveur du droit divin de la passion. Par instans même, notre paladin savoure l'amère volupté du sacrifice, et comprend qu'à l'amour seul il appartient d'inspirer des tristesses dont on le remercie, de payer des mois de peine par un regard, une parole, une main furtivement pressée. J'ai cru que chaque fois ce serait la dernière, gémissait une jolie femme à qui on reprochait mainte faiblesse : Lauzun, lui, est convaincu qu'il aimera toujours celle qui vient d'enchaîner sa pensée. La princesse part-elle pour la Pologne, il l'accompagne jusqu'à deux lieues de Varsovie. Apprend-il qu'elle est souffrante, il part secrètement, arrive sans être reconnu : « Les besoins de mon cœur, lui dit-elle, me font toujours deviner tes actions. » Une seconde fois, il revient, et, caché dans une grande armoire, derrière le lit de la princesse, assiste pendant trente-six heures à ses couches ; puis il passe un mois incognito dans une ferme, à quelques lieues de son château. De belles Polonaises, l'électrice de Dresde, s'efforcent de lui faire

oublier son amie : il résiste à leurs envoûtemens. Afin de se rapprocher, dans l'espoir d'être ambassadeur de France à Varsovie ou à Pétersbourg, il se met à lire une foule d'ouvrages sur les affaires de Pologne et de Russie, rédige des mémoires pour les ministres, essaie de négocier une alliance entre Catherine II et Louis XVI. Et comment finit cette belle passion? Par la faute de la femme, cette fois encore. « Les lettres de la princesse devinrent plus courtes et moins fréquentes; on me manda de Varsovie qu'elle était entièrement subjuguée par la palatine de Polosk et que M. Braniski (grand général de la couronne) passait sa vie chez elle : je lui en écrivis fortement; mes représentations furent mal reçues. J'osai redemander mon enfant; je ne pus l'obtenir. Nous nous brouillâmes et cessâmes de nous écrire. Une profonde tristesse m'accablait... » Comment, après une telle épreuve, ne l'aurait-on pas reçu par acclamation membre de l'*Ordre de la Persévérance*, établi par Mmes de Genlis et Potocka, sur les ruines d'un ordre de Pologne? Marie-Antoinette désira un instant faire partie de cet ordre dont les statuts, le costume, étaient charmans, les membres nombreux et triés sur le volet : sa société intime prit de l'ombrage, le tourna en ridicule, et elle n'y pensa plus.

II.

Pendant la guerre d'Amérique, Lafayette et Lauzun avaient été logés chez un colon : par désœuvrement, par habitude, le duc adressait des complimens très tendres à l'une de ses filles, qui finit par lui dire : « Vos discours me surprennent, car on m'assure que vous êtes marié en France. » — « Marié, oui, répondit-il, mais si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Demandez plutôt à Lafayette. » — Marié, oui, à peu près contre son gré, avec une femme parfaite, mais dont les manières *froides et dédaigneuses* le rebutèrent (la timidité joue fréquemment le personnage de la froideur), et *qui ne lui avait apporté que cent cinquante mille livres de rentes*. Elle eut beau croître sans cesse en grâces et en vertus, se parer de vie et de mouvement, jamais il ne revint de ses préventions. « Le mariage, chez les grands, observe Chamfort, n'est qu'une indécence convenue, » et vraiment il n'avait pas tout à fait tort. L'autorité paternelle s'exerce d'une façon si despotique, que les enfans, mariés au couvent, avant de s'être connus, appréciés, en appellent trop souvent de l'hymen à l'amour. Jacques de Choiseul-Stainville, étant à l'armée, reçoit l'ordre de rentrer à Paris : six heures après son arrivée, on lui fait épouser Mlle de Clermont-Resnel. Mainte union se présente sous un aspect comique : ainsi

celle du prince de Nassau, âgé de douze ans, avec Mlle de Montbarrey, âgée de dix-huit ans ; comme il refusait de voir la future, il fallut le menacer du fouet et l'accabler de dragées pour qu'il prît part à la noce. Je trouve dans une comédie du comte de Forcalquier cette description d'un mariage entre gens du bel air : « On se rassemble le soir tout à l'ordinaire, on fait un excellent souper en bonne et petite compagnie. On se garde bien de rassembler une sotte famille qu'on ne connaît point. On évite de parler de la platitude qu'on va faire. Après souper, on se rend à une petite église particulière où toute la France est invitée, hors les parens ; on va de l'église au bal dans une mascarade d'invention. Le lendemain, on prend une espèce de congé de son mari, en prenant son nom et sa livrée. On court à Versailles exciter la curiosité et réveiller l'attention par un nouveau titre. » Dans de telles conditions, le mariage devient une sorte de loterie où le hasard tient toute la place, parce que la famille se soucie médiocrement de multiplier les chances de bonheur des époux; s'ils tirent le mauvais numéro, ils auront la ressource d'invoquer le défaut de libre arbitre, leur complète ignorance, et cette morale facile si joliment définie par Saint-Évremond :

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs;
Tout goût paraissait légitime,
La douce erreur ne s'appelait point crime,
Les vices délicats se nommaient des plaisirs.

Amélie de Boufflers, duchesse de Lauzun et de Biron, avait été admirablement élevée par sa grand'mère, la maréchale de Luxembourg, et ce chef-d'œuvre d'éducation put passer pour la rançon d'une conduite plus que légère, d'un caractère fort inégal, car son nom, sa fortune et son esprit aidant, la maréchale, malgré ce passé orageux, réussit, dans son âge mûr, à s'établir l'oracle du bon ton, des bienséances et « de ces formes qui composent le fond de la politesse. » Dans son salon, devenu en quelque sorte une institution sociale, on tranchait sans appel des usages, des étiquettes, on discutait à merveille les questions de philosophie et de morale : La Harpe venait y lire ses *Barmécides,* Jean-Jacques sa *Julie,* Gentil-Bernard son *Art d'aimer.* « C'était chez elle, observe le duc de Lévis, que se conservait intacte la tradition des manières nobles et aisées que l'Europe venait admirer à Paris et tâchait en vain d'imiter. Jamais censeur romain n'a été plus utile aux mœurs de la république que la maréchale de Luxembourg l'a été à l'agrément de la société pendant les dernières années qui ont précédé la Révolu-

tion. On avait d'autant plus besoin alors d'une pareille censure, que l'anglomanie, avec ses clubs, ses fracs et sa rudesse, envahissait déjà la bonne compagnie. » Comme la maréchale de Beauvau, elle avait l'*esprit de principauté*, et l'on eût pu, elle aussi, l'appeler *la Dominante;* cette volonté, plus encore que ses autres avantages, lui fut d'un grand secours pour retourner l'opinion. Joignez-y le trait caustique, le don de repartie, l'aptitude à saisir la réalité des choses et des personnes, et cette promptitude de l'esprit qui, soudain, condense la pensée dans une formule incisive. C'est elle qui reprenait Tressan, l'auteur du fameux quatrain (1) : « Vous avez dit de moi que j'étais galante, je vous le pardonne ; mais vous avez dit de ma sœur qu'elle était laide ; elle ne vous le pardonnera pas; » elle qui répondait au Dauphin, comme il demandait si elle savait tous les exploits des Montmorency : « Monseigneur, je sais l'histoire de France. » Elle croyait connaître aussi les usages, le cérémonial du Paradis, car elle dit un jour à Mme de Genlis que Dieu, en fait de prières, avait égard à l'intention, aux paroles et au ton. Sa petite-fille lui ayant donné les portraits de deux de ses auteurs favoris, La Fontaine et Molière, quelqu'un demanda lequel paraissait le plus grand : « Celui-ci, répondit-elle sans hésiter en montrant le fabuliste, est plus parfait dans un genre moins parfait. » Sa conversation (2) abondait en saillies de tout genre, rappelant

(1) Quand Boufflers parut à la cour
On crut voir la mère d'Amour;
Chacun s'empressait à lui plaire,
Et chacun l'avait à son tour.

Besenval dit tout aussi crûment qu'il fallait que tout homme de bon air la mît sur sa liste.

(2) Je tiens cette agréable anecdote de la bienveillance de M. le marquis de Nadaillac. A l'occasion de son mariage avec Mlle de la Borde, le chevalier d'Escars avait été invité par le roi à prendre le titre de baron. Quelques jours après, faisant une visite à la duchesse de Grammont, il s'y rencontra avec la maréchale de Luxembourg et le baron de Besenval. La maréchale, de sa voix cassée, appelle : M. le baron, M. le baron! Pensant qu'elle s'adresse à Besenval, d'Escars, qui était fort peu de sa connaissance, reste immobile. « Est-ce l'ancien baron ou le nouveau que vous appelez? demande Besenval.— Non, répond-elle, quand je dis M. le baron, c'est le baron d'Escars,» et elle fait approcher celui-ci de très près comme pour dire un secret. « Monsieur le baron, articule t-elle bien haut, comment n'avez-vous pas deviné que, quand je disais M. le baron, c'est à vous que je voulais parler? J'ai une petite histoire à vous raconter : Feu M. de Montmorency avait un hôtel à Paris; le dérangement de ses affaires l'obligeant à le vendre, M. de Mesmes l'acheta, fit effacer de dessus la porte : Hôtel de Montmorency, et graver ces mots : Hôtel de Mesmes. Le public s'en aperçut, et des malins ajoutèrent : *Cela n'est pas de même.* Il y a baron et baron, mais entre le baron de Besenval et vous, *cela n'est pas de même.*» Et la maligne maréchale murmura longtemps encore : *Cela n'est pas de même.*

celle de son amie, *la femme Voltaire*, la marquise du Deffand, cette illustre ennuyée qui divisait le monde en trois parts : trompeurs, trompés et trompettes.

A côté de cette éclatante personnalité, la duchesse de Biron se recommande par sa douceur et sa bonté, par la pureté intérieure d'une âme qui rayonne sans cesse sur un visage angélique, par un mélange original de finesse et de naïveté. Il s'élève autour d'elle comme une clameur d'admiration et de sympathie attendrie : sans efforts, sans calcul, par la dignité de son attitude, elle obtient la considération générale, captive les amis et les indifférens, les hommes et les femmes ; seul son mari resta insensible au charme pudique de l'épouse qui l'aimait et n'osait peut-être pas lui montrer son cœur. Mme de Lauzun, écrivait Mme Necker, rougit dès qu'on la regarde et rougit encore de s'être aperçue qu'on la regardait... Les portraits d'imagination sont les seuls qui lui ressemblent. Rousseau raconte que la maréchale, la jugeant trop timide, faisait ses efforts pour l'animer, et qu'elle lui permit plusieurs fois de l'embrasser, « ce que je fis, avoue-t-il, avec ma maussaderie ordinaire. » « Au lieu de gentillesses qu'un autre eût dites à ma place, je restais là, muet, interdit, et je ne sais lequel était le plus honteux de la pauvre petite ou de moi (elle avait alors onze ans). Un jour, je la rencontrai seule dans l'escalier du petit château ; elle venait voir Thérèse, avec laquelle sa gouvernante était encore. Faute de savoir que lui dire, je lui proposai un baiser, que, dans l'innocence de son cœur, elle ne refusa pas, en ayant reçu un, le matin même, par l'ordre de sa grand'maman et en sa présence... Rien de plus aimable et de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre et de plus chaste que les sentimens qu'elle inspirait. » Quand elle se sépara de Lauzun, elle retourna chez la maréchale, qui lui fit une société quotidienne, composée de Mmes de Boufflers, de Choiseul, du Deffand, de Broglie, des princesses de Poix, de Bouillon, d'Hénin, de l'abbé Barthélemy, du président Hénault. Riouffe, le cousin Jacques, le dictionnaire biographique, affirment, et après eux Lacour, Sainte-Beuve, ont répété qu'elle fut guillotinée en 1794. L'éditeur des lettres de Mme de Coigny soutient au contraire qu'elle vécut jusqu'en 1823, mais il semble avoir confondu la duchesse Amélie de Biron avec Amélie de Boufflers, belle-fille de la comtesse de Boufflers, l'idole du Temple, l'*amie* du prince de Conti, dont Mme de Genlis rapporte la mort touchante avec des détails très précis. Dans ses dernières années, Amélie de Boufflers connut en effet la ruine et la détresse. Deux femmes de chambre, deux amies, Mme Morta et Mme Martin, restèrent auprès d'elle jusqu'à la fin ; en vain leur disait-elle : « Je puis bien mou-

rir toute seule! » Elles refusaient de la quitter, et, pour soulager sa misère, mettaient au mont-de-piété leurs robes, leurs bijoux. Se laissant oublier par ses anciens amis, la comtesse s'était retirée dans une petite chambre de blanchisseuse, au cinquième étage, dont la fenêtre donnait sur l'hôtel qui lui avait appartenu; cette vue ravivait en son âme les mélancoliques souvenirs, les belles années de bonheur (1). Elle avait voulu demeurer là, mourir là, comme le vieux marin, qui, libéré du service, vient terminer sa carrière dans un port, en face de la mer, de cette mer qui lui a pris tant d'amis, de parens, qui souvent a failli le prendre lui-même.

III.

C'est le défaut de beaucoup de Mémoires qu'ils livrent au public non-seulement la confession de l'auteur, mais surtout celle des autres, que de tels ouvrages semblent des plaidoyers et des réquisitoires destinés à habiller parfois de fort vilaines actions ou à enlaidir les contemporains, selon les goûts, les haines ou les préjugés de l'écrivain. Certes, en racontant son odyssée anacréontique, Lauzun ne songea nullement à la postérité, puisqu'il composait son récit pour une femme (la marquise de Coigny, je pense, ou Aimée de Coigny); sans doute aussi, la liberté de langage était extrême à cette époque, et d'autres ouvrages, bien autrement inconvenans, faisaient les délices de cette fraction de la société française, où l'on trouvait tout naturel d'afficher sa maîtresse, de lui emprunter de l'argent. Rien cependant ne justifie une telle débauche d'indiscrétions, qui fait songer au mot cynique d'un grand seigneur du XVIIe siècle, avec lequel venait de *s'embarquer* une belle dame : « Je voudrais déjà être levé pour l'aller dire à tout le monde. » Et puis, il y perce une pointe de fatuité qu'on a peine à concevoir aujourd'hui. Un jour, par exemple, Mme de Boisgelin lui donne ce singulier conseil : « Faisons venir Mme de Cambise; écrivez-lui un mot, j'ai beaucoup de raisons de croire qu'elle a envie de vous, et elle viendra. » Il n'y avait que l'excès de l'extravagance et de la fatuité qui pût excuser ce que je fis. J'écrivis sur un morceau

(1) Dans sa jeunesse elle jouait à merveille de la harpe, et elle avait beaucoup d'empire sur sa belle-mère, la désolant parfois par ses caprices, la désarmant ensuite par des mots délicats et profonds. Un jour qu'elle se moquait de son mari en sa présence : « Vous oubliez, interrompit celle-ci, que vous parlez de mon fils! — Ah! s'écrie la comtesse Amélie, je crois toujours qu'il n'est que votre gendre! » Une autre fois on jouait au jeu à la mode, le jeu des bateaux, dans lequel la supposant prête à chavirer avec les deux personnes qu'elle devait aimer le mieux, sa mère et sa belle-mère, ne pouvant en sauver plus d'une, on lui demanda quel choix elle ferait : « Je sauverais ma mère, répondit-elle, et je me noierais avec ma belle-mère. » — Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. IV. — De Goncourt, *la Femme au XVIIIe siècle.*

de papier : « M. de Lauzun ordonne à Mme de Cambise de venir lui tenir compagnie à Versailles, où il est de garde, et où il s'ennuie à mourir. » A mon grand étonnement, elle arriva quatre heures après le départ de mon billet. On peut juger qu'après tant d'empressement, les arrangemens ne furent pas longs entre nous. » Lauzun confesse l'extravagance, mais vous sentez fort bien que cet enfant gâté du dieu malin use d'une précaution oratoire et s'étonne pour la forme, car les grandes impudiques de son temps en commettent bien d'autres. On voudrait croire que ses Mémoires sont dénaturés, comme l'affirma Talleyrand en 1818, comme d'aucuns le prétendent aujourd'hui : ces Mémoires, hélas! sont bien adéquats à la personne, ils portent témoignage contre les travers d'une époque, et, parce qu'ils déplaisent, il serait trop commode de les récuser. D'ailleurs, ils n'ont pas un cachet de corruption, de perversité préméditée, comme ceux de Besenval, de Tilly, auquel le prince de Ligne (1) écrivait cependant, en l'engageant à les publier : « Votre recueil est fait pour tous les temps, pour tous les pays, et n'a pas besoin d'indulgence. » Certes, le prince en montrait infiniment trop; mais son jugement donne la mesure de ce qu'on pouvait écrire sans offusquer le goût des gens de cour les plus raffinés. Sous prétexte de tuer la calomnie, de justifier Marie-Antoinette des monstrueuses imputations dont on a noirci sa vie, Tilly lui attribue deux amans seulement : le duc de Coigny, le comte de Fersen. Là-dessus, il se rengorge, peu s'en faut qu'il s'imagine avoir terrassé l'imposture, et il ajoute cette phrase incroyable : « Il en coûte à mes principes et à mon cœur de rendre cette justice rigoureuse à des mânes offensés. Il était donc réservé à ce genre d'apologie de blesser malgré moi ce que je veux faire absoudre. » Une telle prétention se passe de tout commentaire. N'oublions pas cependant que les plus odieux pamphlets contre la reine partirent de ceux-là mêmes que leur rang, leur intérêt, devaient le mieux préserver de semblables excès.

Ce qui semble assez vraisemblable, c'est que, obéissant à la loi de notre nature, Lauzun se donne involontairement le beau rôle; qu'habitué à plaire, il tire parfois des inductions graves de paroles qui n'ont pas la même portée dans la pensée de ceux qui les prononcent; que, très modeste lorsqu'il raconte ses campagnes en Corse, au Sénégal, en Amérique, pendant la révolution, il devient présomptueux et talon rouge quand il s'agit de l'*éternel féminin*. « Croyez-vous, demandait un grand à Chamfort, que M. de Lauzun ait Mme de Stainville? — Il n'en a pas même la prétention, répliqua

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er avril, l'article sur le prince de Ligne et, dans les *Causeurs de la révolution*, la notice sur Tilly.

le bel esprit; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Jeune homme, n'en soyez pas la dupe. C'est avec cela qu'on a des reines. » Le public, en effet, le regarda comme le favori de Marie-Antoinette, tandis que la société intime de celle-ci s'efforçait de le discréditer, de le ridiculiser par mille contes bleus; ainsi, on raconta qu'il s'était présenté sous la livrée de la reine; qu'au moment où il mettait un genou en terre afin qu'elle posât le pied sur l'autre pour monter en carrosse, elle l'avait bafoué. Mme Campan affirme qu'elle le chassa de sa présence parce qu'il avait osé lever les yeux sur sa majesté, et qu'elle entendit l'exécution : d'où, paraît-il, le refus de la survivance du régiment des gardes françaises que commandait son oncle, le maréchal de Biron, refus impolitique qui rejeta Lauzun dans le parti d'Orléans. Mme Campan ne nie pas l'anecdote de la plume de héron, mais elle voit au microscope ce que d'autres ont peut-être vu au télescope. Le récit du duc est entre les deux opinions : remarqué par la reine en 1775, la voyant sans cesse à la chasse, à la cour, dans le salon de Mme de Guéménée, il prétend seulement la couvrir de gloire, qu'elle devienne l'arbitre de l'Europe en concluant un traité avantageux avec la Russie, et il obtient un instant de Catherine II *des pouvoirs sans limites.* Lui-même n'est pas insensible à l'honneur qui lui reviendra d'une telle entreprise menée à bien; le héros de roman voudrait se transformer en héros d'histoire, mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'un tel rôle pour cette jeune reine dépasse ses forces et son courage. Déçu de ce côté, attiré par la tsarine, qui lui fait les offres les plus glorieuses s'il veut entrer à son service, il se rend aux instances de Marie-Antoinette et refuse, par désintéressement, de devenir son premier écuyer, prend une maîtresse pour donner le change à la médisance, et se donne les airs de ne protéger personne, bien que beaucoup de gens le pressent d'employer son crédit en leur faveur. Il lui conseille de jouer moins gros jeu dans les cabinets, de s'occuper davantage du roi; mieux encore, il l'avertit des bruits qui courent et la supplie de diminuer les marques de ses bontés : « Elle me tendit la main, je la baisai plusieurs fois avec ardeur, sans changer de posture; elle se pencha vers moi avec beaucoup de tendresse. Elle était dans mes bras lorsque je me relevai. Je la serrai contre mon cœur, qui était fortement ému; elle rougit, mais je ne vis aucune colère dans ses yeux. — Eh bien! reprit-elle en s'éloignant un peu, n'obtiendrai-je rien? — Le croyez-vous, répondis-je avec beaucoup de chaleur; suis-je à moi? N'êtes-vous pas tout pour moi? C'est vous seule que je veux servir, vous êtes mon unique souveraine. Oui, continuai-je plus tristement, vous êtes ma reine, vous êtes la reine de France. »

Ses regards semblaient me demander encore un autre titre. Je fus tenté de jouir du bonheur qui paraissait s'offrir. Deux réflexions me retinrent : « Je n'ai jamais voulu devoir à une femme un instant dont elle pût se repentir, et je n'eusse pu supporter l'idée que Mme Czartoryska se crût sacrifiée à l'ambition... » Quelque temps après, Mme de Guéménée demanda au duc une plume de héron blanc qu'il avait portée à son casque : « La reine meurt d'envie de l'avoir, dit-elle, la lui refuserez-vous? » Il envoya aussitôt un courrier la chercher à Paris ; Mme de Guéménée l'apporta à la reine, qui la mit le lendemain et remercia le donateur en ces termes : « Jamais je ne me suis trouvée si parée ; il me semble que je possède des trésors inestimables. » Le duc de Coigny, ayant remarqué et la plume et le propos, se plaignit à Mme de Guéménée, observant qu'il était inouï de *faire aussi publiquement l'amoureux* de la reine, et incroyable qu'elle eût l'air de le trouver bon. Avec les Polignac, Mme de Grammont, Besenval, il monta une cabale contre Lauzun. Il fallut près de deux ans pour venir à bout de lui ; le comte d'Artois, *thermomètre sûr de la faveur de la reine*, ne pouvait se passer du duc et l'accablait de prévenances. Marie-Antoinette eut envie d'un de ses chevaux monté par un piqueur anglais, et lui dit qu'elle voulait l'avoir ; il répondit en plaisantant qu'il ne voulait pas ; elle appela le piqueur, lui ordonna de changer de cheval, et, se retournant vers Lauzun : « Puisque vous ne voulez pas me le donner, je le prends. » Il faisait courir pour une somme considérable contre le duc de Chartres, elle vint à la course et lui dit : « J'ai tant de peur que, si vous perdez, je crois que je pleurerai. » Une autre fois elle pariait dans une course contre le duc de Chartres, lui contre le comte d'Artois ; elle perdit, et, s'adressant à Lauzun : « Oh! monstre! Vous étiez sûr de gagner. » De telles paroles entendues, commentées, augmentaient les craintes et les intrigues des envieux.

J'omets bien des détails : en admettant même que les faits aient été enjolivés, n'a-t-on pas le droit d'en conclure que, sensible aux hommages, étourdie, coquette, élevée par l'impératrice sa mère dans le dédain de l'étiquette, entourée d'une cour aimable où l'esprit suppléait au sens moral, assez délaissée par un mari médiocre qu'absorbaient la politique, la serrurerie et la chasse, Marie-Antoinette a voulu essayer sa puissance de séduction sur un homme si brillant, qu'elle a éprouvé pour lui un goût particulier, une amitié émue, une de ces affections intermédiaires, aux nuances infinies, fondues comme les couleurs de l'arc-en-ciel, que nieront toujours les esprits absolus ou enfoncés trop avant dans la matière. Ces sentimens délicats, qui font le désespoir des psychologues et le triomphe des femmes, beaucoup de celles-ci les ont

éprouvés; mais elles ne les avouent pas toujours, parce qu'elles redoutent la moquerie, ou craignent que l'objet de leur pensée intime ne se prévaille de l'aveu pour les entraîner plus loin; celles qui amènent un homme à s'en contenter font souvent son bonheur et remportent en tout cas la plus grande victoire qu'il leur soit donné d'obtenir. En réalité, il n'y a que des nuances, il n'y a que des variétés dans les caractères, et le plus médiocre des raisonnemens consiste à appliquer aux autres la parabole du lit de Procuste, à déclarer impossible ce que nous ne comprenons pas, ce que nous n'avons point ressenti. Reine et femme, forte de sa réelle honnêteté, Marie-Antoinette se sentait plus qu'une autre sûre de demeurer dans ces régions idéales, entourées de tant de précipices : on ne parlait pas devant Louis XIV, on parlait tout bas devant Louis XV, on parlait tout haut devant Louis XVI; mais le prestige royal n'avait pas disparu, et la fille de Marie-Thérèse put se flatter qu'on l'aimerait comme un fakir aime son dieu, comme l'artiste aima Galatée avant le miracle, comme le poète aime la femme incomparable de ses rêves, celle à qui son cœur a élevé des autels, et qu'avec tout son génie, il ne pourra évoquer complètement dans ses vers. Par quelle fatalité advint-il qu'en voulant se mêler plus tard de politique, elle ne sut ni « moderer sa gloriole de briller aux dépens du roi, » ni empêcher aucun mal, ni produire aucun bien profond? Pourquoi, hélas! ses antipathies et ses sympathies, ses défauts et ses nobles qualités furent-ils également compromettans pour la royauté?

IV.

La roue de la fortune avait tourné depuis longtemps, et Lauzun était en pleine disgrâce en 1780, au moment de la guerre d'Amérique. « Je n'ai pu parvenir à faire ce que vous désiriez, lui écrivait le frivole Maurepas. Vous n'aviez dans cette occasion pour vous que le roi et moi. Voilà ce que c'est que de s'encanailler. » Un soir, à Marly, la reine le traitant avec un dedain plus absolu que jamais, la marquise de Coigny, qui venait à peine d'être présentée à la cour, osa lui parler : pénétré de reconnaissance, il l'avertit qu'elle déplairait en lui témoignant de l'intérêt; elle répondit qu'elle le savait bien. Sa grâce, son esprit, son caractère hardi, frondeur, enchantèrent Lauzun, qui ne tarda pas à se sentir bien plus certain « d'être sans espoir que sans amour. » Il n'avait encore rencontré aucune femme qui lui ressemblât; et, dès ce moment, elle remplit son cœur et son esprit. Il lui fut aussi bien cher, mais se heurta toujours à cette maxime dont la marquise avait fait la règle de sa vie : ne pas prendre d'amans, parce que ce serait abdiquer.

Elle appartenait par son père à la plus haute noblesse d'épée, par sa grand'mère à la noblesse de robe : pour redorer son écusson, le marquis de Conflans, maréchal d'Armentières, avait épousé Françoise de Bouteroue, richissime héritière, fille d'un ancien procureur au Châtelet, secrétaire et intendant de la princesse des Ursins. Compagnon de plaisirs et en quelque sorte directeur de conscience galante du prince de Galles, son père, d'après les Mémoires du comte Valentin Esterhazy, faisait parade de plus de vices qu'il n'en avait : homme de talent et d'esprit, obligeant, menteur sans être faux, ivrogne sans aimer le vin, et libertin sans tempérament. Le duc de Lévis l'appelle un Lovelace militaire, et raconte qu'à un repas de corps, voyant un vieil officier de hussards se servir d'un verre qui tenait près d'une pinte, il ôta une de ses bottes, la remplit de vin et la but à sa santé. Le comte de Lautrec se faisant suivre par un jeune loup en guise de chien, M. de Conflans achète un de ces ours qui dansent, et l'établit gravement derrière sa chaise, en habit de hussard, avec une assiette entre ses pattes de devant : dans les excès comme dans le reste, il ne souffrait point qu'on le dépassât. Grande, belle et bien faite, avec un air hautain, une intelligence virile, un esprit très orné, Mlle de Conflans montre de bonne heure son humeur impérieuse, son âme rebelle à toute domination ; élevée à l'Abbaye-aux-Bois avec la princesse Hélène Massalska, et, dès l'enfance, indocile au frein, prompte au sarcasme, au mépris, à la haine, aspirant naturellement aux premiers rôles, et tentée de se croire d'une essence différente des autres femmes. Un tel est-il simple avec simplicité ? interrogeait Mme Geoffrin. Admettons, avec le prince de Ligne, qu'elle était simple, qu'elle ne courait pas après l'épigramme qui venait sans cesse la chercher, qu'elle eut l'esprit de Mme du Deffand, le goût de la maréchale de Mirepoix ; mais quand il proclame sa bonté, on sent trop qu'il se soucie de plaire, à l'exemple des courtisans qui vantent les qualités absentes auxquelles prétend l'objet de leurs flatteries. Non qu'elle fût méchante, dans le sens absolu du mot : elle hait bien ses ennemis, elle aime bien ses amis ; mais la bonté consiste dans un état général du caractère, et, non contente d'exercer sa finesse sur les choses, la marquise la déploie assez volontiers contre les personnes. Sa sœur cadette avait, en 1781, épousé le jeune prince de Rohan-Guéménée, duc de Montbazon et de Bouillon : elle ne pardonna pas à la reine d'avoir fait retirer aux Guéménée leurs charges et pensions lors de la fameuse banqueroute. La disgrâce du cardinal de Rohan, après la mystérieuse affaire du collier (la reine n'a pas le caractère franc du collier, disait-on), le refus d'accorder à son père les ordres du roi, lui furent de nouveaux motifs de se poser en adversaire irréconciliable. Louis XVI avait eu le mauvais goût de ré-

pondre au marquis de Conflans : « Il faut convenir que le cordon bleu te serait nécessaire, car tu ressembles à un serrurier. » Aussi ne se gêne-t-elle point pour traiter de *racaille aristocratique* l'entourage de la reine, et ses coups de langue vont si loin qu'un de ses oncles, craignant sans doute d'être compromis, lui adressa les plus vifs reproches. « Ne pourriez-vous me donner tout cela en pilules? » répliqua la marquise en lui tournant le dos. Sa rancune contre les Bourbons devait survivre au 10 août, au Temple, à la guillotine.

Les gens qu'elle malmène de la sorte lui rendent avec usure la monnaie de sa pièce : on raconte que sa coquetterie va jusqu'à la légèreté, on commente malignement certain duel entre le comte Roger de Damas (1) et le vicomte de Broglie à propos d'une rose tombée des mains de la marquise ; on fait courir cette épigramme que l'auteur met dans la bouche d'un amant disgracié :

Vous voltigez de conquête en conquête,
Plus vous fuyez, plus nous nous éloignons.
Pour moi, je cours de coquette en coquette :
Chemin faisant nous nous retrouverons.

Coquette, elle l'est assurément, mais à la façon de l'héroïne du *Misanthrope*, voulant donner l'amour, non le prendre, surtout ne pas aller au-delà des prémisses. Lauzun avait adopté un cachet allégorique représentant une rose épanouie, entourée d'une légion d'abeilles et de papillons, avec cette légende qui rendait hommage à la vertu de la marquise : *Voilà ce que c'est que d'être rose;* car elle préférait les abeilles aux papillons. Et, dans une lettre datée *de ma galère,* sur la mer Noire, le prince de Ligne compose le tableau satirique de ces prétendans qui se disputent vainement le cœur de Célimène : « Voilà le sort, madame la marquise. Je vous ai laissée au milieu d'une douzaine d'adorateurs qui ne vous entendent pas ; et moi, qui sais vous comprendre, je ne vous entendrai pas de longtemps. Me voici à douze cents lieues de vos charmes, mais toujours près de votre esprit, qui vient sans cesse se retracer à ma mémoire. Je vous vois envoyer un de ces messieurs pour faire mettre vos chevaux ; vous impatienter du compte qu'il vous rend des siens ; accabler un autre d'épigrammes et de plaisanteries ;

(1) Roger de Damas, ce type du chevalier errant au XVIIIe siècle, était en correspondance avec Mme de Coigny. A la veille de monter à l'assaut d'Ocsakow, il écrivit à sa sœur, Mme de Simiane, une lettre qu'il appelle *son petit testament sentimental,* et la pria, s'il mourait, de rendre ses lettres à la marquise. Rien d'ailleurs n'indique qu'il ait été autre chose qu'un soupirant idéal. (Voir sur Roger de Damas le travail si complet de M. Léonce Pingaud.)

permettre à un autre de vous suivre au spectacle; encourager un cinquième dans son amour malheureux; ne point désespérer le fougueux qui prend sa violence pour de la passion et qui espère vous séduire en vous disant qu'il fait sauter des fossés à son régiment. Je vous vois enfin faire des frais pour un ou deux qui vous comprennent, mettre votre esprit à fonds perdu pour les autres, mais je ne vois pas votre cœur en jeu dans tout cela. Deux ou trois menteurs de profession vous font des contes dont vous n'êtes plus la dupe. Deux ou trois faiseurs se flattent de vous faire prendre leur parti dans les affaires qui commencent à s'embrouiller... »

Voilà, peint sur le vif, le manège d'une jolie femme qui gouverne par son regard et son esprit, et tient en haleine des prétendans qu'à l'instar de Mme de Montesson, elle renvoie *toujours mécontens, jamais désespérés*. Sa dictature gagne de proche en proche, les salons philosophiques, littéraires, politiques sont à sa dévotion, elle entre dans la société intime du duc d'Orléans, et l'on s'empresse chez elle comme on courait à Chanteloup après la disgrâce du duc de Choiseul. « Je suis la reine de Versailles, soupirait Marie-Antoinette, mais c'est Mme de Coigny qui est la reine de Paris. » Vainement le prince de Ligne essaiera-t-il de la mettre en garde contre le libéralisme à la mode, vainement l'engagera-t-il à ne prendre que le parti des gens qui l'amusent, à adopter pour opinions politiques celles qui lui inspirent les mots les plus piquans, à se moquer *du tiers et du quart;* elle se lance de plus en plus dans l'opposition, et, ce qui n'étonne pas, ses sympathies pour certains principes ne sont que des antipathies contre certaines personnes.

Elle sème les mots à l'emporte-pièce avec une prodigalité de millionnaire, et, comme il arrive d'ordinaire aux gens célèbres, on lui en attribue peut-être plus qu'elle n'en fait. Après la publication des *Liaisons dangereuses* (1782), elle ferma sa porte à Laclos qu'elle recevait auparavant, et dit à son suisse : « Vous connaissez bien ce grand monsieur maigre et jaune, en habit noir, qui vient souvent chez moi? Je n'y suis plus pour lui; si j'étais seule avec lui, j'aurais peur. » Elle disait du baron de B... : « Ce n'est, parbleu, pas une bête que le baron, c'est un sot. » D'Allonville rapporte que, racontant un jour à Diane de Polignac les détails d'une entrevue assez dangereuse dont elle était sortie à son honneur : « Savez-vous, observa celle-ci, que vous avez joué là très gros jeu? — Un jeu d'enfer, reprit-elle. » Il serait d'elle aussi, le fameux : « Quand finira-t-elle? » en réponse à Rulhière qui prétendait n'avoir fait en sa vie qu'une méchanceté. Et comme l'académicien se récriait : « Que je vous trouve méchante vous-même! » elle riposta : « C'est que vous me prenez pour votre miroir. »

Elle avait épousé en 1775 le fils du duc de Coigny : mariage conclu sous de singuliers auspices, si l'on accepte une anecdote assez originale. « Le mariage du marquis de Coigny avec Mlle de Conflans a donné lieu à des soupers de famille, dans lesquels nous avons vu renaître l'ancienne gaieté française. Lorsqu'il fut question de ces repas, le duc de Coigny dit à M. le marquis de Conflans : « Sais-tu que je suis fort embarrassé? — Et pourquoi? — C'est que je n'ai jamais soupé de ma vie chez ta femme! — Ma foi, ni moi non plus. Nous irons ensemble et nous nous soutiendrons. »

L'amour, qui n'avait point été la cause de cette union, n'en devint pas non plus l'effet : la marquise supporte fort bien les petites infidélités de son mari, et ne lui reproche guère que sa lésinerie. Et même, sept ans après le mariage, elle lui témoigne encore de l'attachement : lorsqu'il se décida tout d'un coup à mettre son épée au service des États-Unis, elle ressentit beaucoup de chagrin, et, n'ayant pu le détourner de ce projet, l'accompagna jusqu'à Rennes. Elle savait qu'on l'accuserait d'exagération, d'affectation, de fausseté même, et elle avait écrit à Lauzun un billet qui se termine ainsi : « Sachez défendre ce que vous savez si bien aimer. » Le duc obéit et la défendit *de bonne foi*.

Il n'avait cessé de penser à elle, mais avant son départ pour l'Amérique il n'ose pas se déclarer. Chargé de porter en France la nouvelle de la capitulation de lord Cornwallis, bien accueilli par le roi, assez maltraité par les ministres qui s'empressent d'oublier les recommandations de Maurepas en sa faveur, il retrouve Mme de Coigny plus aimable, plus séduisante que jamais. Il a beau se dire qu'il n'est pas raisonnable de l'aimer, que cela le rendra fort malheureux : *aucun bonheur ne lui convient autant*. Ce qui ne l'empêche pas de rendre des soins à Mme Robinson, célèbre par ses amours avec le prince de Galles, sous le nom de Perdita, et *de l'avoir*. Et il ne le cache nullement à la marquise. « Qu'importent mes actions, se dit-il sans cesse, si elle peut lire dans mon cœur? » Perdita partant pour Londres, il l'accompagne jusqu'à Calais, et il a l'air de lui sacrifier la marquise avec qui il devait dîner chez Mme de Gontaut. Cependant il lui écrit et saisit cette occasion bizarre de l'assurer qu'il l'adorera toute sa vie. « Il n'y avait pas d'autre femme qui pût m'entendre. Mme de Coigny me comprit parfaitement, me crut et m'écrivit, sans répondre à ma déclaration... Je voyais beaucoup de gens occupés d'elle ; quelques-uns étaient redoutables pour moi, je savais tout ce que j'avais de désavantage ; je n'avais plus ni la grâce, ni la gaîté de la jeunesse, mais j'avais un cœur qu'elle connaissait, qui ressemblait beaucoup au sien, et j'espérais de tous deux. Je trouvais à l'aimer sans rien prévoir un bonheur que ne m'avait jamais donné l'amour. Je m'efforçais d'être

prudent, patient, circonspect, j'étais prêt à tout sacrifier sans balancer à la crainte de la compromettre; rien n'était perdu avec cette âme céleste, rien ne lui échappait, tout était senti et par conséquent récompensé; je n'allais pas chez Mme de Coigny, je ne la voyais pas seule; je pouvais rarement lui dire que je l'aimais, mais je pouvais le lui écrire... »

Il obtient la permission de faire des visites et la voit presque tous les jours chez la princesse de Guéménée, chez Mme de Gontaut et chez elle. Mais M. de Ségur le renvoie brusquement en Amérique, et, afin qu'on ne devine pas le motif qui l'eût retenu, il ne tente aucune démarche pour rester. Mme de Coigny semblait attristée de son départ, mais elle continua d'être « sensible et sévère. » Le soir où il prit congé d'elle, il coupa une mèche de ses cheveux; elle les lui redemanda, il les rendit aussitôt et vit des larmes dans ses yeux.

Lauzun s'embarqua le 14 juillet 1782; il écrivait aussi souvent que possible à la marquise. Causant un jour avec Bozon de Talleyrand, celui-ci l'entretint de Mme de Coigny, de ses agrémens, ajoutant que M. de Chabot était fort amoureux d'elle et qu'elle avait sans aucun doute du goût pour lui : malgré sa confiance, Lauzun se sentit percé jusqu'au fond du cœur et tomba bientôt malade d'une violente fièvre avec des accès de délire. Craignant de se trahir, il défend qu'on laisse entrer personne dans sa cabine, à l'exception de deux domestiques anglais qui parlaient à peine le français. Tandis que la fièvre le consume, sa frégate rencontre un vaisseau anglais de 74 avec lequel elle soutient une lutte des plus acharnées : il avait attaché sur son cœur les lettres de Mme de Coigny, en ordonnant qu'on le jetât tout habillé à la mer s'il était tué pendant le combat. Pouvant à peine se soutenir, condamné par les médecins, on le débarque sur les côtes de Pensylvanie, avec les paquets de la cour, l'argent, les passagers, au moment où une escadre ennemie va s'emparer de la frégate. Cependant il réussit à se rétablir.

Des lettres de France arrivèrent; rien de Mme de Coigny, et, pour surcroît d'ennui, les plus tristes nouvelles : la mort de deux amis bien chers, M. de Voyer d'Argenson et Mme Dillon, la faillite de Guéménée. Il ne doute pas un instant de la marquise; elle lui a écrit, ou elle a été dans l'impossibilité de lui écrire; il se dit à chaque instant : « Elle peut ne pas m'aimer; elle ne peut pas ne pas vouloir me consoler. » Enfin, pendant le mois de mars 1783, deux lettres lui parviennent, la première datée du 26 juillet 1782, la seconde du mois d'octobre. « Quelles lettres! avec quelle simplicité touchante elles peignaient son âme! Elle n'aimait point M. de Chabot; elle me plaignait de l'avoir cru. Tous les éclaircis-

semens qui pouvaient me rendre ma tranquillité, elle me les donnait avec tant de grâce!.. Elle ne me disait pas qu'elle m'aimait, mais elle me disait qu'elle comptait tant sur mes sentimens pour elle, qu'elle me faisait presque autant de plaisir. »

Elle le lui dit cependant, peut-être lorsqu'il rentra définitivement en France, après la signature de la paix, peut-être plus tard, mais sans renoncer à cette amitié amoureuse, à cette idéalité tendre dont elle s'était juré de ne point franchir les bornes : la durée de cette affection mutuelle, l'indifférence de la marquise à l'égard des maîtresses que Lauzun continua d'avoir, l'opinion si autorisée du prince L.., tout atteste qu'elle voulut rester l'amie du cœur et de l'esprit, garder l'âme seule de celui qu'elle avait distingué, abandonnant aux autres *la papillonne,* les caprices, le ramage banal de la galanterie. Cet amour ardemment platonique trouve son expression touchante dans les vingt et une lettres qu'elle lui écrivit de Londres en 1791-1792, lettres qui, en même temps qu'elles respirent une sensibilité exquise, révèlent une brillante épistolière, un penseur humoristique, perspicace quand la haine ne l'aveugle pas, un moraliste habile à revêtir ses idées d'une forme originale et personnelle. Donnons d'abord quelques fragmens de ce reliquaire du sentiment, ceux où vibre cette âme attendrie par l'absence, par les dangers de tout genre qui planent sur une tête si chère.

De loin comme de près, vous êtes vraiment la lumière et la douceur de ma vie... Vos plaisanteries seules entretiennent la gaîté de mon caractère et l'intelligence de mes esprits... Adieu, vous qui n'êtes guère plus capable que coupable de prudence. Écrivez-moi votre destinée, et qu'elle ne me soit pas si inconnue qu'elle me semble étrangère.

Votre lettre a pris le chemin de Londres, tout aussi directement qu'elle a trouvé le chemin de mon cœur. Elle m'est arrivée avec toute la promptitude, non pas d'une réponse, mais d'une repartie... Vous pensez bien que je n'en partirai (d'Angleterre) que pour retourner en France. Tant de choses m'y appellent qu'il est bien juste qu'il y en ait une qui m'y ramène. Adieu, donnez-moi l'espérance de vous revoir, dussiez-vous même la tromper. J'aime l'illusion : la réalité m'y attache chaque jour davantage.

Votre cœur est aimable comme votre esprit, et vous avez l'air de m'aimer pour mon plaisir, quand vous ne le pouvez pas pour mon bonheur.

Je ne veux pas finir l'année sans vous dire combien je regrette de ne la pas commencer avec vous... Je vous jure que *quatre heures* n'ont pas encore frappé mes oreilles sans me donner un serrement de cœur. Si rarement ce moment de ma journée se passait sans vous! Vous me plaisiez, vous m'intéressiez et vous m'amusiez tant... Adieu... vous

êtes mes mémoires et mes gazettes. Je ne crois qu'à vos découvertes et à vos opinions.

Quelle aimable créature que votre esprit, et que vous êtes heureux, au milieu de vos malheurs, de l'avoir pour consolateur! Je ne crois pas, depuis les deux dernières lettres que j'ai reçues de vous, que je me trouve à plaindre, même de votre absence... De grâce, continuez à vous rendre ainsi présent à moi, en dépit de la distance qui nous sépare.

Vraiment la tête me tourne de votre silence, et mon cœur tremble de n'avoir pas à vous le reprocher... Adieu, aimez-la (sa fille Fanny), aimez-moi, en attendant que nous puissions nous dire : aimons-nous.

Je ne crois pas que nous soyons les premiers à lire nos lettres. Les vôtres restent un temps en chemin, qui me prouve qu'elles s'y arrêtent. Pourvu qu'un beau jour elles ne s'y fixent pas jusqu'à s'y confisquer. Ah ! je vous avoue, par exemple, que, si telle chose arrivait, je deviendrais plus anti-révolutionnaire qu'aucun aristocrate. (La commune de Paris avait, au nom de la liberté, continué la tradition du cabinet noir.)

Il y a quinze jours que je n'ai reçu de vos nouvelles, mais je le regrette trop pour vous donner, par ma paresse, la même cause d'inquiétude et de chagrin. Donnez-moi des momens de tranquillité le plus que vous le pourrez... Les uns disent que vous êtes en trêve; d'autres, en guerre; mais tout cela ne saurait me laisser en paix... Adieu, je n'ai que le temps de vous assurer que mon tendre intérêt ne permettra pas plus à mon souvenir qu'à mon cœur de se détacher ou de se distraire de vous.

Par grâce, faites-moi donner de vos nouvelles,.. chaque poste, ne serait-ce que par votre laquais. J'ai besoin d'en recevoir exactement, pour ne pas mourir d'inquiétude. Je vous assure que c'est bien assez d'être condamnée à en vivre.

Je reviendrai vendredi pour le jour de la poste. Voilà le véritable intérêt de ma vie, le reste n'en est que le remplissage.

Songez que mon âme est tellement en vous que je ne sens rien en moi que souffrance et inquiétudes, lorsqu'elle n'est pas rassurée sur vous.

Mon intérêt pour vous est l'âme de mon existence; ainsi ne me sachez pas plus gré de vous aimer que de vivre... Adieu, croyez que mon cœur, mon âme et mon esprit sont tout à vous et en vous...

Tandis que les Coigny jouissaient de la plus grande faveur à la cour, et se partageaient un million de pensions sur la cassette royale, la marquise avait, comme Lauzun, pris parti pour le duc d'Orléans, pour la révolution. Elle assistait volontiers aux séances de l'assemblée nationale, dans la salle du manège. Un jour qu'avec Diane de

Polignac, elle blâmait hautement les principes exposés par Maury, l'abbé se serait écrié, en désignant du doigt les causeuses : « Monsieur le président, faites taire ces deux sans-culottes! » La peur, elle l'avoue dans une de ses lettres au duc, la décida à émigrer en Angleterre ; le 22 juin 1791, le jour où l'on apprit à Paris la fuite de Varennes, la curiosité l'attira au Carrousel, avec un de ses amis, M. de Fontenilles ; sans doute son grand air la désigna aux soupçons de la foule : menacée, maltraitée peut-être, elle fut conduite au château des Tuileries, gardée prisonnière de onze heures à quatre dans le cabinet du roi, jusqu'à ce que M. de Biron vînt de l'assemblée pour les délivrer, elle et son compagnon. Un fragment de lettre du prince de Ligne nous apprend le genre d'insulte qu'elle craignit de subir.

Remettez-vous ici de ces outrages
Qui pourtant ne menaçaient pas
Votre tête, dit-on, mais de secrets appas,
Que des gens curieux, prétextant la vengeance,
Voulaient voir et montrer, pour l'honneur de la France.

Recherchée, admirée par l'aristocratie anglaise autant qu'elle l'était dans les salons de Paris, fêtée par le prince de Galles qui lui avait voué une amitié enthousiaste (au moment où il devint régent d'Angleterre, il lui avait adressé un joli chapeau à la régence), Mme de Coigny regrette sa peur et ne peut détacher sa pensée de l'absent. « Comment, écrit-elle, comment l'idée d'un danger possible m'a-t-elle fait renoncer à tant de biens certains? Je crois sincèrement que la fatalité s'en est mêlée et m'a fait une prudence de circonstance, comme une destinée d'occasion. D'honneur, d'honneur, je ne sais que faire, et je crois que, ni plus ni moins que le roi, je vais jouer mon avenir à tête ou couronne. » Malgré ses angoisses, elle a toujours un bon mot tout prêt, au service de ses amis, au détriment des indifférens et des ennemis : « Est-il vrai, demande lady Jersey, que vous vous soyez permis de soutenir que j'étais une sotte? — Madame, répond-elle, il est vrai que je l'ai entendu dire ; mais je ne l'ai point répété. » Ayant appris que la populace parisienne avait brûlé le buste de son ancien favori, d'Espréménil, elle observe ironiquement : « Il n'y a rien qui brûle sitôt que les lauriers secs. » Elle écrit à Rivarol après sa brochure contre le marquis de Limon : « De mémoire d'émigrée, je ne me rappelle point avoir ri d'aussi bon cœur et d'aussi bon goût : c'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, et plus drôle que le burlesque. » Triste ou gaie, émigrée ou non, avant et après 1789, elle emporte son esprit avec elle, et l'emploie en toute occasion, tantôt comme

un bouclier, tantôt comme une épée, comme une parure ou comme un instrument de règne.

Confident du duc d'Orléans, lancé par esprit de vengeance dans le mouvement, député à l'assemblée nationale, chargé de missions diverses en Corse, dans le nord de la France, en Angleterre, lieutenant général à l'armée du Nord sous les ordres de Rochambeau, puis à l'armée du Rhin, commandant en chef de l'armée des Alpes, envoyé enfin en Vendée où l'indiscipline des troupes, l'insuffisance des moyens d'action, la jalousie des Ronsin, des Rossignol, lassèrent son énergie et anéantirent ses plans, le duc de Biron-Lauzun devint comme tant d'autres le jouet de la fatalité révolutionnaire. A Metz, en 1791, le marquis de Bouillé lui ayant reproché de n'avoir pas su prendre assez d'ascendant sur le duc d'Orléans pour le diriger utilement, il répond avec tristesse qu'il n'approuve pas sa conduite, mais qu'étant son ami, il n'a pas cru de son honneur de l'abandonner. D'ailleurs, ajoute-t-il, si le duc d'Orléans est faible, je le suis encore plus que lui ; et sa faiblesse l'a mis à la discrétion des hommes les plus dangereux, qui en ont abusé ; mais croyez que c'est notre parti qui sauvera le roi et la France. — Le lendemain ; il revint chez Bouillé, lui remit un écrit rapportant leur conversation : « Gardez cet écrit que j'ai signé, dit-il, et faites-en usage, si moi et mon parti nous ne tenons pas tout ce que je vous promets. » Et Mme Elliott affirme qu'il eut un véritable accès de désespoir en apprenant la condamnation du roi, le vote de Philippe-Egalité.

Dans sa correspondance avec Talleyrand, Narbonne, de Grave, Dumouriez, Biron révèle des qualites assez rares : coup d'œil politique, connaissance des cours étrangères, plans ingénieux, style animé, rapide, plein de choses, sentiment très vif des difficultés pratiques, des moyens de les surmonter. Son rapport sur la retraite de Mons peut passer pour un modèle du genre : sa conduite avec le soldat est ferme, habile ; son activité, malgré l'usure de sa santé, infatigable ; son désintéressement, sa modestie absolus ; malheureusement on ne lui laissa nulle part le temps de donner sa mesure, sauf à l'armée de Savoie où, de concert avec Custine, il acheva la soumission du comté de Nice. Il refuse de succéder à Rochambeau, supplie les ministres ses amis de ne pas le laisser partir, bien qu'il n'ait eu à se louer du maréchal ni en Amérique ni en France, que celui-ci n'ait jamais rendu un compte avantageux de lui, ne lui ait jamais dit un mot aimable en *le crevant à plaisir*. A peine lui échappe-t-il une plainte, lorsque Narbonne, lui ayant confié la mission d'acheter 4,000 chevaux en Angleterre, la retire presque aussitôt, et laisse Biron aux prises avec des créanciers qui le font

arrêter à Londres et conduire en prison. Mme de Coigny, qui se défiait à peu près autant des amis que des ennemis du général, trouva la réponse de Narbonne *aussi plate et aussi suspecte que sa conduite;* du reste, observe-t-elle, le défaut de caractère dans les grandes places entraîne avec soi tous les inconvéniens de la perversité de cœur. Quant à Talleyrand, que son ami *aime mieux,* qu'*il n'estime guère davantage*, et qui *ne marche pas plus droit*, la marquise n'entretient pas beaucoup plus d'illusions sur lui. Biron ne récrimine point contre Dumouriez qui lui a envoyé le plan de campagne le plus étrange, un plan qu'on aurait cru imaginé par un ennemi et qui amène l'échec de Mons ; du reste Dumouriez, qui le traite assez mal dans ses Mémoires, lui témoigne dans ses lettres beaucoup d'estime et d'affection. « Vous êtes un des plus forts arcs-boutans de ma machine politique et militaire... Laissez-moi saisir les occasions de vous mettre à la main le bâton qu'ont honoré vos pères. C'est la seule velléité aristocratique qui puisse être d'accord avec mon civisme et ma philosophie... Je voudrais avoir un Biron à mettre partout. J'en voudrais surtout un dans mon cabinet, et encore mieux, à ma place. » Ne pas s'en remettre à la médiocrité de Lafayette, acheter les entours du roi de Prusse en ouvrant au négociateur un large crédit de corruption, tenir une armée prête à entrer dans le Brabant afin d'y susciter la révolution, de la propager en Hollande, organiser une escadre capable de faire voile sur l'Inde, afin d'en imposer à l'Angleterre (cette flotte remporterait de grandes victoires politiques sans sortir de la rade de Brest), ne pas livrer le nord de la France, Paris, et ce qui est plus dangereux, *l'opinion*, voilà l'ensemble des vues du citoyen général Biron pendant l'année 1792. Il est d'ailleurs convaincu, il ne cesse de répéter qu'en ce moment lenteur est trahison, et qu'il a fallu se donner autant de peine pour établir l'indiscipline que pour rétablir la discipline.

Vous pensez bien qu'il n'a garde d'oublier une recommandation de la marquise, ce qu'il appelle lui-même *une importante petite chose*, expression fort juste, car on ne saurait énumérer le nombre des grandes entreprises qui échouent parce qu'on néglige *les importantes petites choses*, parce que les joueurs n'ont pas le respect des basses cartes. Les deux frères du roi George III avaient épousé, le premier une fille naturelle de Walpole, l'autre une fille de lord Carhampton : tous les ministres étrangers allaient chez elles à l'exception du chevalier de La Luzerne, auquel Marie-Antoinette avait enjoint de ne pas *visiter ces deux femmes*, parce que leurs mariages n'étaient pas dans les règles de tous les chapitres, parce qu'aussi la duchesse de Cumberland témoignait quelque sympathie

pour la révolution. Révoquer cette défense, c'est faire d'une pierre deux coups : rétablir de bons rapports avec deux frères du roi, impatienter « cette insolente et vindicative » Marie-Antoinette, et l'ôter de la place de Louis XVI qu'elle voulait usurper, à l'exemple des autres filles de Marie-Thérèse qui, à Bruxelles, à Naples, à Parme, gouvernaient leurs maris. N'est-il pas absurde d'ailleurs que, renversant tous les préjugés pour instituer l'égalité, les Français viennent chez les autres choquer toutes les convenances pour soutenir une distinction rejetée parmi eux? De son côté, la marquise épouse les sentimens de Lauzun : la lettre de Lafayette à l'assemblée lui semble pouvoir être *signée Monck et soupçonnée Cromwell*. Quant à la petite cour de Coblentz, dont lord Malmesbury lui a conté les intrigues, elle lui inspire ce trait aigu : « Vraiment, le Français est alternativement l'enfant ou la vieille femme de l'Europe. » Le 10 août la glace d'effroi, non certes à cause de la déchéance du roi *qui la laisserait très philosophe*, mais à cause de l'effet qu'il produira sur l'armée, — l'armée où Biron commande, où cet événement va accroître l'indiscipline, augmenter les embarras, les périls des généraux. O liberté! s'écrie-t-elle, quel mal tu nous causes pour les biens que tu nous as promis! Dix-huit mois après, au pied de l'échafaud, Mme Roland rencontrera la même pensée.

Mme de Coigny, qui se savait mieux et autrement aimée, ne s'inquiète nullement des maîtresses de Biron (1); et, ce qui paraîtra plus étrange, elle lui parle d'elles, demande, donne de leurs nouvelles; ainsi fait-elle pour Mlle Laurent, pour sa propre cousine Aimée de Coigny, duchesse de Fleury. Mlle Laurent, de la Comédie-Française, était la maîtresse en titre de Biron, qui demeura avec elle en 1793, avant d'aller en Vendée, invitant ses amis à des dîners dont elle faisait les honneurs. Il écrit un jour à Talleyrand qu'il va la mander à Valenciennes, « ayant besoin d'elle pour le soigner et de Juliette pour le divertir. » Elle n'était guère jolie, jouait assez piètrement la comédie; mais, disait-il, « si vous saviez comme elle est bête, et comme cela est commode! On peut parler devant elle

(1) Mme de Genlis rapporte une anecdote piquante à propos de Mme de Rechteren que Lauzun-Biron courtisa, en 1787, aux eaux de Spa : « C'était une jeune Espagnole, à la fois spirituelle, ingénue et jolie, mariée à un homme qui aurait pu être son père, mais qu'elle aimait véritablement. Comme il était fort difficile de l'approcher, le duc s'établissait derrière, au milieu des hommes qui avaient la galanterie de servir les dames. Un jour, au déjeuner, il lui fit rapidement, tout bas, une déclaration d'amour, très formelle. Mme de Rechteren, après l'avoir tranquillement écouté, lui répondit : « Monsieur le duc, j'entends fort mal le français; mais mon ami (elle désignait ainsi son mari) est bien plus savant que moi; allez lui répéter ces jolies choses, il me les expliquera parfaitement. »

des choses les plus importantes avec une sûreté! » Ne croyez-vous pas entendre la paraphrase des vers de Rivarol à Manette, cette Manette à qui il promit, si elle mourait, une lettre de recommandation pour la servante de Molière :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit
Et de l'esprit comme une rose.

Un jour dans le salon de Mme Gabriel Delessert, femme du préfet de police, on vint à parler d'André Chénier, et l'on se demanda quelle femme avait inspiré *la Jeune captive*. — Je vais satisfaire votre curiosité, dit le comte de Montrond; c'est Aimée de Coigny, fille du comte de Coigny, frère cadet du duc de Coigny. — Mais comment êtes-vous si bien instruit?.. — J'ai épousé la Jeune Captive, répondit-il à ses interlocuteurs étonnés. — Zilia, Nigretta, la Lune (Aimée de Coigny s'était donné ou avait reçu ces surnoms) épousa d'abord le duc de Fleury, avec lequel elle divorça pendant la Terreur, pour se marier avec Montrond, qu'elle connut à Saint-Lazare; un nouveau divorce lui rendit une liberté dont elle usa et mésusa fort largement. « On ne peut pourtant pas les épouser tous, » aurait-elle répliqué, quelqu'un observant que le divorce rend l'adultère inutile. Son visage était enchanteur, écrit Mme Vigée-Lebrun, son regard brûlant, sa taille celle qu'on donne à Vénus, son esprit supérieur. Mais une âme romanesque, une imagination ardente, excentrique, l'exposaient à mille dangers auxquels elle s'empressa de succomber. Un soir, chez Mme de Guéménée, venant de faire sa cour, elle ôte devant cinquante personnes son bas de robe (une queue de plusieurs aunes), et la princesse l'ayant invitée en riant à se défaire aussi de son immense panier, elle relève le défi, reste pendant quatre heures « avec son grand corps et sa palatine, et en petit jupon court de basin, sur lequel ballottaient ses deux poches. » Voyant tout le monde s'occuper d'elle et rire de ses folies, Horace Walpole remarquait fort justement : « Elle est fort drôle ici, mais que fait-on de cela à la maison? » Aimée de Coigny eut pour Biron un fort vif et assez long accès de tendresse, et elle lui écrivit d'aimables lettres, de Naples, par exemple, « où la lune est plus notre divinité qu'ailleurs... La mer semble être là exprès pour la réfléchir et l'adorer; à peine veut-elle être agitée, et on voit bien seulement quand elle gémit, que c'est l'amour uniquement qui l'agite. » Quelques-unes de ces lettres indiquent que Biron ressentit quelque ennui d'une correspondance fort dangereuse avec cette enfant terrible, émigrée rentrée en France sans autorisation. « Tuons-nous pour qu'il n'en soit plus question, ou aimons-nous tendrement, sans objection, sans contrainte. » La contrainte devait assu-

rément déplaire à une créature si fantasque et galante qui, en 1813, à l'âge de quarante-trois ans, s'éprenait de l'Ermite de la Chaussée d'Antin, d'Étienne de Jouy : du moins son roman d'*Alvar*, ses lettres, son esprit alerte, font-ils regretter que ses Mémoires manuscrits, ses portraits de contemporains ne nous soient point parvenus. Sous l'empire, elle va aux réceptions de la cour, après avoir fréquenté avec Montrond les salons du directoire et du consulat. — Aimez-vous toujours les hommes? lui demanda Napoléon. — Oui, sire, quand ils sont polis, osa-t-elle riposter. — Elle est de la famille intellectuelle de cette Mme de Coislin qui rabroua si lestement Fouché : reçue fort cavalièrement par le ministre auquel elle venait demander la radiation de sa sœur, elle prend un siège qu'on ne lui offre pas, et, avec la plus aristocratique désinvolture, répond à Fouché qui objecte les propos hostiles, les imprudences de Mme d'Avaray : « Ma sœur, imprudente! Oh! monsieur, je vois bien que vous ne la connaissez pas. Qui donc a pu vous la peindre ainsi? Mais elle est poltronne au point que, si elle était à ma place, reçue par vous comme je le suis en ce moment, elle n'oserait pas seulement vous dire que vous êtes un impertinent. » Mme de Coislin obtint tout ce qu'elle désirait.

Abreuvé de dégoûts de tout genre, souffrant de la goutte et de rhumatismes, dénoncé au comité de salut public, Biron envoya sa démission le 10 juillet 1793 et vint à Paris pour répondre en personne à ses accusateurs. Il fut aussitôt arrêté, conduit à Sainte-Pélagie, puis transféré à l'Abbaye. Jean-Bon Saint-André, qui demandait son rappel, sans toutefois l'accuser d'une manière positive, observa que les hommes doivent toujours être proportionnés aux choses. Devant la convention, son ami Lecomte-Puyraveau eut le courage de solliciter pour lui la faveur accordée à Anselme, à Ferrand, c'est-à-dire qu'on convertît sa détention à l'Abbaye en détention chez lui : quelqu'un s'y opposa et la question préalable fut adoptée. Dès lors Biron ne songea plus qu'à bien mourir. « Il y a trop longtemps que ces gens-là m'ennuient, disait-il à Beugnot, ils vont me faire couper le cou, mais du moins tout sera fini. » Lorsqu'il comparut devant le tribunal révolutionnaire comme suspect d'avoir favorisé les Vendéens, on lui demanda son nom ; il répondit : Chou, navet, Biron, comme vous voudrez ; tout cela est fort égal. — Comment ! s'exclamèrent les juges, vous êtes un insolent ! — Et vous des verbiageurs ; allez au fait ; « guillotiné, » voilà tout ce que vous avez à prononcer, et moi je n'ai rien à répondre. » Quand il quitta les autres prisonniers, il les salua avec une dignité chevaleresque et leur dit : « Ma foi ! mes amis ! c'est fini ! je m'en vais ! » Et son intrépidité ne se démentit pas un instant ; il buvait deux bouteilles de vin blanc et mangeait des huîtres au moment où

l'exécuteur entra. « Bien, mon ami, dit-il ; je suis à vous ; laissez-moi finir mes huîtres, je ne vous ferai pas attendre longtemps. Vous allez boire un verre de vin ; vous devez avoir besoin de forces au métier que vous faites. » Et tandis que le guichetier Langlois allait chercher un verre, il causait avec le fonctionnaire Sanson de l'instrument du supplice. Langlois revint ; le duc remplit de nouveau le verre du guichetier, le sien, celui de l'exécuteur. « Maintenant, mon ami, partons, » dit-il en se levant. Et il se livra tranquillement. Ceci se passait le 11 nivôse an II, en style esclave le 1er janvier 1794 : Biron était âgé de quarante-six ans.

V.

La marquise de Coigny avait sans doute tenté les derniers efforts pour retarder le jugement de son ami, pour favoriser son évasion : elle ne se consola jamais d'une telle perte, qui dut lui paraître « la mort placée au milieu de la vie. »

Cependant elle devait lui survivre bien des années encore. En 1797, allant de Douvres à Calais, la duchesse de Gontaut rencontra sur le bateau une dame fort peu remarquable, qui se lamentait d'avoir un nom fameux, d'avoir été *tant soit peu émigrée* et d'être trop connue à Calais. « Dame, soupirait-elle, ça fait quelque chose d'y retourner ; si je pouvais changer de nom, ça me ferait assez de plaisir. » Une dame couchée près d'elle s'offrit avec empressement : « Changeons, dit-elle, le mien est à votre disposition ; veuillez, je vous prie, me dire le vôtre. — Roussin, madame, un nom connu, comme vous voyez. — Connu ! sans doute, repartit la dame couchée ; mais n'ayant jamais été à Calais, je m'y trouverai en toute sécurité. » Mme Roussin, charmée, fit l'échange des passeports, et, lisant tout haut celui de la citoyenne Coigny : « Conny ! Conny ! oh ! cela ne peut pas me compromettre, mais il y a une chose qui me chiffonne, j'ai un trait dans l'œil indiqué par le signalement ; vous n'en avez pas. — C'est égal, dit la marquise de Coigny, je clignoterai. »

La marquise arriva ainsi à Paris, mais elle y venait incognito, parce qu'elle restait toujours sous le coup des lois contre les émigrés, et, bien qu'elle eût divorcé, bien que ces lois fussent sensiblement adoucies dans leur application, elle eut, le 18 fructidor, un nouvel accès de cette terreur qui l'avait poussée en Angleterre six ans avant. « En sortant de ma chambre (1), nous rencontrâmes

(1) Cette anecdote se trouve, comme la précédente, dans les *Mémoires* autographiés de la duchesse de Gontaut.

la marquise de Coigny, très effarée; elle arrivait par le jardin et mourait de peur; mon beau-frère lui dit que l'hôtel de Gontaut, tellement en vue, était une mauvaise retraite : « Parfaite, dit-elle, votre belle-sœur sort par la porte, tout le monde la voit; j'entre par la fenêtre, personne ne m'a vue. » Elle obtint ainsi ce qu'elle venait réclamer. On l'établit très haut, dans un cabinet éclairé seulement par une petite lucarne sur l'escalier, d'où, quelques heures après, elle sut que les agens de police me cherchaient, ce qui la fit frémir. Tous les domestiques protestèrent que Mlle de Montault était partie pour retourner dans sa province, et Mme de Coigny en fut quitte pour la peur... Elle courut un autre danger, celui de mourir de faim; mon beau-frère l'avait si bien cachée qu'il l'oublia; elle vit passer le déjeuner, le dîner, sans oser faire un signe de détresse, et ce ne fut qu'à minuit qu'il se souvint d'elle. »

En 1802, ayant obtenu sa radiation, elle rentre définitivement à Paris, où elle retrouve bien vite ses succès d'autrefois. Le premier consul l'abordait volontiers, lui demandant avec une ironie mêlée d'inquiétude : « Comment va la langue? » D'ailleurs elle avait pour lui une sorte de culte, et son enthousiasme s'accrut encore lorsqu'en 1806 le général comte Sébastiani, un des favoris de Napoléon et son ambassadeur en Turquie, épousa sa fille, cette ravissante Fanny, qui devait mourir un an après, à Constantinople, en donnant le jour à celle qui fut plus tard la duchesse de Praslin-Choiseul. L'ange gardien de la France, disait-elle, est l'ange gardien de Napoléon : les héros de l'antiquité et des temps modernes, tout lui semble mesquin à côté de l'empereur. Elle a une autre admiration, Voltaire : « le plus grand génie littéraire qui ait paru, » répond-elle à Mlle Newton (1), qui ne l'aime pas. Et avec cela elle est devenue dévote, mais d'une dévotion assez particulière, car tout en lisant chaque jour son bréviaire, *son bon Dieu,* elle croit au diable un peu plus qu'il ne faudrait.

Dans l'aimable récit de son voyage à Plombières avec Mme de Coigny, Mlle Sarah Newton peint à merveille la nature morale de la marquise parvenue à l'âge crepusculaire, *à l'âge d'argent*, assombrie et désenchantée, avec des accès de gaîté soudaine pendant lesquels elle professe que s'ennuyer est quelque chose de méprisable, que l'on a tort de regretter le passé parce que tous les âges ont leurs joies; restée humoristique, hautaine avec des mots terribles qui semblent des coups de bec de jeune aigle, mettant d'ailleurs tout son esprit à stimuler celui des autres, mais voulant qu'on parle (car c'est sa manière de connaître les gens), grand amateur

(1) Mlle Newton, mariée d'abord au général Lefort, puis au comte de Tracy.

de promenades à travers tout pour n'arriver à rien, et infatigable avec son fameux sac qui aurait pu « tenir douze pains de quatre livres, » curieuse de toutes choses, même de la nature, bien qu'elle ne fût pas *champêtre*, suivant le mot du prince de Ligne, écrivant à chaque instant ce qui lui vient à l'esprit, épistolière au point d'*être tout entière dans l'encrier* à certains jours, un peu peureuse comme jadis, fort gourmande, frileuse et préférant le soleil aux temps modestes, interrogeant tous ceux qu'elle rencontre : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que faites-vous? Que pensez-vous? » charmant d'ailleurs et sa compagne et ses auditeurs par la conversation la plus ingénieuse et la plus variée. On lit ensemble Rulhière, *l'Histoire de Colin et Jeannot*, *Mlle de Clermont*, Vertot, *la Guerre de trente ans* de Schiller, *Zadig*, *le Siècle de Louis XIV*, *le Doyen de Killerine*, etc. Si quelques-uns de ces ouvrages enchantent Mlle Newton, d'autres l'ennuient franchement; mais Mme de Coigny la soutient en assurant qu'il est bon de lire de temps en temps des livres ennuyeux. Les *Révolutions romaines* de Vertot plaisent à la jeune fille, mais elle n'aime pas les Romains : « C'est, observe la marquise, l'orgueil natif anglais qui vous rend si difficile pour les autres peuples. » En rentrant dans le salon de l'hôtel à Lausanne (1), on trouve un gros bouquet de lilas blanc tout fleuri comme en mai, que deux messieurs ont apporté pour Mlle Newton, sans vouloir se nommer. « Ah! sourit la marquise, voilà les vrais romans qui vont commencer. » (Elles lisaient alors *Malvina*, de Mme Cottin.) Mme de Coigny donne à son amie des leçons de prononciation, de ponctuation, lui recommande de prendre des notes sur ses lectures, d'écrire ses pensées, « c'est une façon de savoir si on est bête. » Penser ses lectures, ne pas lire *comme si on mangeait des cerises*, quoi de plus sage, mais aussi quoi de plus rare?

Elle a tous les genres d'esprit, et cultive le plus infime, l'esprit des calembours et des rébus. Une vieille marquise avait un chien favori, son toutou, qui fait, dit Mme de Coigny, le tout de son existence. Par exemple, la jeune Anglaise se gardera bien de lui conter ceux qui courent contre Napoléon : le triomphe ou Trajan (outra-

(1) Le maître de l'*hôtel du Léopard*, à Avallon, leur dit que Mme de Staël avait logé quelque temps chez lui, qu'elle était toujours aux fenêtres pour voir partir le coche placé en face, ou bien dans la cour de l'auberge pour guetter les voyageurs venant de Paris; elle les emmenait dans la salle d'en bas, afin de causer politique, ne se couchait pas, parlait à tout le monde de toute sorte de choses et se mettait à écrire dès qu'elle ne parlait plus. Mme de Coigny reprochait à M. de Staël de poétiser l'odeur, la couleur et la vue des ruisseaux de Paris, oubliant que cette ville était vraiment la patrie de son esprit, de son génie.

geant) qu'on avait affiché un soir ; et l'empereur sur un trône sans glands (sanglant). Ce qu'elle ne peut retenir, ce sont ces boutades féroces, familières aux grandes dames de l'ancien régime, et qui déchirent la victime. En Suisse, elle rencontre un monsieur bien vêtu qui s'obstinait à la reconnaître en la saluant d'un air sans façon, ce qu'elle lui rendait d'un air sec, sans s'arrêter. Le soir, au moment d'une lecture fort intéressante, l'importun se fait annoncer comme un parent de son ami le sénateur Casabianca ; elle le reçoit assez froidement, lui ne s'aperçoit de rien, commence à demander des nouvelles du général Sébastiani, parle de sa belle conduite à Constantinople, puis il ajoute maladroitement : « Je connais bien cette famille ; le père de votre gendre était un commerçant qui a fait son chemin lui-même. — Vraiment, éclate la marquise, eh bien ! votre père, à vous, a fait un imbécile ! »

Malgré sa force d'âme et sa gaîté naturelle, elle n'avait pas le cœur aussi philosophe que l'esprit et retombait souvent dans une douloureuse mélancolie. Un jour de promenade, elle voulut gravir une montagne escarpée malgré le vent, les ronces et mille difficultés. On espérait le soleil, il ne parut pas : « Eh bien ! dit-elle, ce que nous venons de faire là est l'image de la vie, et c'est assez triste, n'est-ce pas ? » Sa compagne le trouvait, au contraire, très amusant, car elle avait le soleil en elle-même. Une autre fois la marquise reprenait : « C'est le temps qui nous fait ce que nous sommes ; il nous faut le soleil et l'air pour être dans notre valeur. On devrait dire à ses amis : Quel temps fait-il chez vous ? » Elle a de grandes crises de tristesse : Mlle Newton l'aidant à faire quelques fleurs de tapisserie, elle dit « qu'il n'y a plus à présent d'autres fleurs pour elle dans le monde que celles qu'elle fait à l'aiguille, mais que le monde est plein devant moi de véritables fleurs. » Un jour de pluie, elle imagine des devises de cachet et demande à la jeune fille de lui dessiner une fontaine avec cette devise autour : *Profonde, mais cachée ;* c'était pour elle et son chagrin. Puis, pour Sarah : une hermine avec cette légende : *Douce, blanche et fine.*

Pendant une de leurs promenades, celle-ci retrouve soudain un arbre cherché longtemps en vain, sur lequel, deux ans auparavant, Fanny avait gravé son nom. « Je pousse un cri ; Mme de Coigny, croyant qu'une bête me mordait, crie de son côté ; je lui montre l'arbre, et alors elle se met à fondre en larmes : « Dieu soit loué ! m'a-t-elle dit, la hache a respecté ce gage muet et parlant de ma chère fille. » Nous l'avons garni d'une foule de branches roulées autour, afin de le retrouver. En rentrant, Mme de Coigny a chargé le médecin d'aller chez l'administrateur des domaines afin d'obtenir l'ordre de conserver cet arbre précieux. Si cela ne réussit pas,

elle le demandera au ministre dès qu'elle sera à Paris, et peut-être même à l'empereur... Nous avons été dès le matin voir ce pauvre arbre, et j'en ai emporté des feuilles pour en faire une guirlande solide, afin de l'orner un peu plus convenablement. Nous nous sommes assises sur le serpolet, au haut d'un chemin désert, et Mme de Coigny m'a raconté mille choses sur le temps de l'émigration et sur la mort de sa seconde fille, la petite Rosalba, qu'elle pleure toujours à Noël, jour où elle est morte, pour avoir peut-être été trop gâtée, agitée, soignée et câlinée. Mme de Coigny l'amenait partout et la montrait à tout le monde, même la nuit, dans son berceau. Ah! comme c'est triste! »

En quittant Plombières, elles passèrent par Luxeuil; et, sur la route de Vesoul, elles aperçurent les ruines poétiques du château de Montaigu, au haut d'un rocher qui perce les nuages. Mlle Newton aurait voulu savoir tout ce que ces tours ont vu : « Sans doute, dit Mme de Coigny, ce qu'on voit à présent dans les châteaux modernes, car l'humanité a toujours les mêmes passions, quoique les murs changent de forme. » Oui, sans doute, l'homme sera toujours l'animal qui se bat et qui se querelle, qui aime et qui hait, qui, au réel et au figuré, boit de la folie rouge et blanche, et succombe plus aisément à l'ivresse morale qu'à l'ivresse physique; mais il est aussi *le roseau pensant* qui combine, invente sans cesse des moyens de bonheur et de malheur; mais les murs, en changeant de forme, en devenant successivement château féodal, maison bourgeoise ou rustique, entraînent aussi des changemens de fond, des idées nouvelles qui, à leur tour, engendrent de nouveaux sentimens. Les causes et les effets ont leurs actions réflexes; ils sont emportés dans le tourbillon de l'histoire universelle, la cause d'un événement se métamorphosant en effet d'un autre, les anciennes passions cédant la place aux jeunes passions, comme les vieilles modes disparaissent devant la mode d'aujourd'hui. Et si l'on prétend que la mode nouvelle n'est qu'un retour à une mode déjà oubliée, ne peut-on répondre que l'homme moderne ne ressemble guère à l'homme d'autrefois, que chaque siècle a son empreinte, sa gloire, ses étonnemens, ses découvertes, ses défauts, différens de ceux des siècles précédens? Aussi les vieilles tours de Montaigu, si elles avaient pu parler, auraient-elles révélé des mystères, raconté des drames, des épopées qui, par la variété du panorama, eussent charmé la questionneuse de Mme de Coigny. Le voyageur qui fait le tour du monde voit partout de l'eau, de la terre, des arbres, des maisons, des montagnes, des plaines : qui donc oserait cependant soutenir que son horizon reste toujours le même? Mais le monde moral est infiniment plus vaste, plus compliqué que le

monde matériel, et comment oublier que le sentiment de l'infini, du divin, ce magicien par excellence, donne aux âmes la diversité et les empêchera toujours de se fixer dans un moule uniforme?

Pour se moquer des idées féodales de Mlle Newton, Mme de Coigny signe sur le livre d'un hôtel de Genève : Mme et Mle d'Armentières, puis elle lui dit malignement que le nom de Coigny est devenu trop célèbre depuis qu'elle a pour gendre le général Sébastiani; d'ailleurs, les vieilleries lui déplaisaient davantage à mesure qu'elle vieillissait. Et de rire, en songeant que Mme de Staël et *tutti quanti* vont se mettre l'esprit à la torture pour deviner Mme et Mlle d'Armentières, attendu qu'il n'y a plus de ce nom-là *qu'un seul mâle rabougri*, selon sa propre expression. « O mânes des Conflans, gémit l'aimable écrivain, voyez-vous, du fond de vos sépultures, votre nom servir de déguisement pour voyager incognito au temps de l'empereur Napoléon! » Mais si elle respectait encore ses propres préjugés, la marquise ne s'inclinait guère devant les préjugés des autres; et, sans doute, elle aurait applaudi au trait du comte de Gramont écrivant sur la maison délabrée de Montlosier à Randanne : *Féodalité du XXe siècle.*

Toujours célébrée, toujours redoutée pour la verve de son esprit, Mme de Coigny traversa la Restauration et ne cessa de causer qu'en 1832, à l'âge de soixante-treize ans, après avoir vu les Bourbons, objets de son éternelle rancune, auxquels elle reprochait non d'être partis, mais d'être revenus, reprendre une troisième fois le chemin de l'exil. Elle emportait avec elle la tradition des habitudes et des salons du XVIIIe siècle, de cet esprit particulier, fait des qualités les plus délicates et aussi de quelques travers, cultivé à loisir comme l'art et la science suprêmes, où dominent la grâce, le goût, l'élégance, l'art de conter, le besoin de plaire, et qui tirait aussi de piquans contrastes du choc des spéculations philosophiques et libérales avec les idées d'ordre et d'autorité. Mme de Rémusat, Mme de Girardin, ont eu autant d'esprit que Mme de Coigny ou Mme du Deffand; elles ont un autre esprit, l'esprit de leur temps, de leur société, l'esprit moderne enfin, avec tout son éclat, sa sève et sa richesse, mais dépouillé d'un je ne sais quoi, d'un charme indéfinissable, qui manquent aux hommes plus encore qu'aux femmes de notre XIXe siècle, siècle inquiet, fiévreux, impatient du despotisme du bon ton comme de tous les vieux despotismes, mais trop jaloux peut-être de la liberté de se forger de nouvelles chaînes avec les instrumens mêmes qui ont servi à briser les anciennes.

VICTOR DU BLED.

L'ASIE

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

I.

Exactes au rendez-vous donné par la France, l'Europe et la vieille Asie, la jeune Amérique et l'Océanie sont venues dresser sur les bords de la Seine leurs palais regorgeant de richesses, leurs villages et leurs tentes de nomades. Palais d'un jour, villages improvisés comme ceux que Potemkin édifiait sur le passage de sa royale maîtresse, mais d'un grand et puissant effet, éblouissant l'œil, impressionnant l'imagination, transportant le spectateur dans un monde féerique et lointain, aux rives du Gange sacré et de l'Amazone, reine des fleuves.

Elles ont rivalisé de luxe et de goût, et la grande capitale ne leur ménage ni l'admiration reconnaissante ni le sympathique accueil. Fière du résultat de son colossal effort, la France laborieuse et travailleuse salue ces étrangers d'hier, ses hôtes d'aujourd'hui. A leur coopération cordiale est dû, dans une large mesure, l'étonnant succès de sa gigantesque Exposition, ce succès, qui, dès le premier jour, dépassant toute attente, grandit encore, empruntant les mille voix de la renommée, réduisant les détracteurs au silence, entraînant les hésitans; succès répercuté par l'écho de la presse en tous pays, éveillant au loin les plus paresseuses curiosités et faisant affluer dans nos murs les représentans de cent races diverses.

Ils sont venus; leur attente n'a pas été déçue. Le prodigieux tour de force est accompli, la France a mené à bien sa tâche pacifique. Ni l'hostilité de ses ennemis ni les insinuations perfides de ses envieux n'ont pu faire échouer l'œuvre entreprise. Si les gouvernemens ont douté, les peuples ont cru; si la date choisie entravait le bon vouloir des cabinets européens, pour qui cet anniversaire, aurore radieuse de la liberté, saluée à son apparition des unanimes applaudissemens d'un peuple entier, réveillait aussi les souvenirs de crimes sanglans et de conquêtes sans pareilles, elle apparaissait aux nations comme la date inoubliable d'une ère nouvelle, entachée comme toute chose humaine de violences et d'excès, mais ère de vie et de prospérité, dont les remords ne sont qu'à nous et les bienfaits à tous.

Ils ont pu venir, souverains et hommes d'État, nobles et bourgeois, industriels, commerçans et prolétaires, ils n'ont rien vu qui insulte leurs souvenirs ou déconcerte leurs espérances. Ils ont vu un peuple qui, après avoir, en un siècle, subi l'épreuve également redoutable de la fortune la plus étonnante et des revers les plus imprévus, vivant et debout, confiant dans l'avenir et le triomphe de l'éternelle justice, poursuit en paix son œuvre de civilisation et de progrès.

Il a trop vécu pour croire aux malheurs irréparables, aux défaites sans lendemain. La fortune inconstante ne lui a ménagé, dans le cours de sa longue existence, ni les élévations vertigineuses ni les épreuves douloureuses. Il sait qu'elle n'abandonne jamais les peuples qui ne s'abandonnent pas eux-mêmes, et, qu'à se rendre compte des fautes commises, on est en bonne voie de les réparer.

La France a conscience des siennes, et, de son mieux, les répare. A ceux qui l'accusent de menacer le repos de l'Europe, elle répond en élevant un palais aux arts de la paix, en conviant l'univers à dresser avec elle le bilan des richesses et des conquêtes scientifiques communes, à mesurer l'étape franchie en un siècle dans tous les domaines de l'intelligence et à se demander quels miracles ne réaliserait pas l'humanité le jour où, affranchie du pesant fardeau de la guerre, elle pourrait consacrer ses milliards et ses bras au bien-être des générations présentes et à venir.

Qu'on le veuille ou non, qu'on l'écoute ou se refuse à l'entendre, c'est là ce que dit cette grande Exposition : ces machines merveilleuses centuplant la puissance créatrice de l'homme, économes de son temps et de ses peines; ces matières premières accumulées; ces métaux assouplis et façonnés par son génie; le temps et l'espace asservis à sa volonté. Les choses ont une voix; rarement elles ont parlé plus haut, plus intelligiblement à tous, à chacun dans sa

langue, empruntant au puissant effort qui rapproche, unit et confond les produits divers des sols, des climats et des races les plus disparates une souveraine éloquence.

II.

A nos yeux éblouis, l'Asie, berceau du genre humain, déroule ses splendeurs, splendeurs bizarres, conceptions étranges d'un cerveau et d'un œil autrement conformés que les nôtres, d'une organisation sociale et politique consacrée par des siècles, immuable en apparence, mais dont les sourds craquemens révèlent que les jours sont comptés. Là aussi, l'idée subtile, insaisissable que la France a jetée au vent, idée d'indépendance, de progrès, de vie nationale, germe et grandit. Dans l'Inde, en apparence assoupie sous la *pax britannica,* soumise à l'Européen invisible et anémique, réfugié dans son *bungalow*, gouvernant, comme à Calcutta, au nombre de 300, une population de 800,000 Indiens; à Madras, enfouie sous la verdure; à Bombay, la Capoue asiatique, où les femmes parsis à la taille svelte, aux yeux alanguis, rappellent par leurs bras nus et leurs bustes élancés les belles filles de la Grèce; à Bénarès et à Delhi; du cap Comorin à l'Himalaya, 260 millions d'êtres humains s'éveillent.

La façade marmoréenne et grandiose de l'imposant édifice construit par l'Angleterre se lézarde de crevasses profondes. Sur ce sol mouvant et tant de fois conquis, que d'établissemens éphémères qui se croyaient éternels et dont les ruines seules subsistent! Que de dynasties écroulées, que de grands noms dont il reste à peine un souvenir! Toujours conquise et jamais possédée, l'Inde a subi tous les jougs sans cesser d'être elle-même, souple et résistante, prodiguant à chacun de ses maîtres d'un jour l'antique respect que lui inspire la force et qui ne dure qu'autant qu'elle dure.

Puis les révoltes terribles succédant aux soumissions abjectes, les attentats odieux aux génuflexions serviles; le viol, la torture, le massacre à des hommages presque divins; le fauve surgissant dans l'esclave; le croyant traînant son idole d'hier dans la boue, l'en gorgeant et l'y noyant; Delhi et Cawnpore en feu, les femmes outragées et coupées en morceaux, les enfans jetés par les fenêtres sur la pointe des baïonnettes, les supplices les plus monstrueux infligés à ceux devant qui l'on se prosternait la veille. L'Angleterre a vu cela en 1857. Si la répression a été impitoyable et l'effort prodigieux, si d'une main de fer elle a dompté la brute exaspérée et

étouffé l'insurrection dans le sang, les idées, les traditions, les croyances et les passions des Hindous sont restées les mêmes.

Sur ces millions d'hommes l'Angleterre règne encore, et ce miracle est dû à la sagesse et à l'audace de quelques diplomates, à l'intrépidité de quelques milliers de soldats, à l'habileté, à la prudence des fonctionnaires, administrateurs et magistrats. Mais c'est un miracle, et si le prestige de l'Angleterre, un moment ébranlé, semble raffermi, il serait imprudent de se fier à l'apparence trompeuse. Elle ne l'a accompli qu'à la condition d'enrôler les vaincus au service des vainqueurs, d'imiter Rome recrutant parmi les Barbares les légions qui tenaient les Barbares en échec : conception téméraire, qui, longtemps, réussit à l'empire romain et qui repose tout entière sur le prestige des vainqueurs aux yeux des vaincus. Mais le prestige a deux ennemis à redouter : l'échec, n'importe où, n'importe comment, puis la discussion. La discussion le mine, l'échec le ruine, et ce prestige, si laborieusement, si péniblement conquis, peut être compromis, perdu par un insuccès sur quelque point du monde que ce soit.

Puis, danger plus imminent, l'esprit d'examen et de libre discussion importé par elle-même gagne chaque jour du terrain ; l'instruction, largement donnée aux classes moyennes de la population indienne, réveille les souvenirs et éveille des aspirations d'indépendance. L'idée témérairement mise en avant d'une future nation indienne que l'Angleterre aurait pour mission de former, implique l'idée d'émancipation. L'Inde attendra-t-elle d'être mûre pour vouloir se gouverner elle-même, et, le voulant, le pourra-t-elle? Ce serait la première fois depuis cinquante siècles. Ou bien, suivant son immémoriale tradition, passera-t-elle sous le joug d'un nouveau maître? Déjà, à l'extrémité de l'Afghanistan, ce champ de bataille de tous les conquérans asiatiques, aux portes d'Hérat, la clé de l'Inde, comme l'appelait lord Wellington, on entend retentir les pas des soldats du tsar. Des steppes des Kirghiz à Khiva, à Khokand, à Samarcande, ils avancent et touchent à la *frontière scientifique* du nord-ouest. Les arrêtera-t-elle, ou, mieux qu'elle, les complications européennes suspendront-elles leur marche?

III.

Dans le frais patio du palais des Indes, sous ce jour tamisé qui, tombant de haut, repose l'œil fatigué de l'éblouissant soleil du dehors, au susurrement léger de l'eau qui s'épanche dans sa vasque de marbre, sur les dalles des larges corridors ombreux,

nu-pieds, silencieux comme des fantômes, comme eux vêtus de blanc, les serviteurs hindous passent et repassent. Sous les arcades cintrées, boîtes et coffrets ouvragés, éventails et porte-cartes en bois de santal, sachets de santal, imprègnent l'air de leurs parfums poivrés. Statuettes indiennes, coupes et vases d'argent ciselé, casques de bronze damasquinés d'argent, plats et aiguières de Bénarès, en cuivre repoussé, éparpillent leurs notes blanches, rouges et jaunes. Les meubles en bois noir de Bombay et en bois de teck, fouillés, sculptés, rappellent l'art chinois ; les riches tapis de Peschwar caressent le regard. Ici les fins coquillages de Madras étalent leurs changeans reflets d'opale, les cuivres de Cachemire leurs teintes rougeâtres, et, dans les devantures, les parures en pierres de Lune évoquent le souvenir d'une Inde ruisselante de diamans, du maharaja de Mysore, du mélancolique et beau Wadyar Bahadour, surchargé de pierreries, idole immobile et muette sur son trône qu'entoure un peuple prosterné.

Les punkahs de Kuss-Kuss secouent dans l'air ces parfums subtils auxquels les Indiens attribuent de mystérieuses influences : leurs paillettes d'or et de soie miroitent, et les aériens tissus de soie des jungles de Tussor, si légers que la main les sent à peine, parlent de journées brûlantes sous un ciel blanc semé de poussière d'or, de longues soirées sur les vérandas embaumées, de nuits étoilées, de contemplation et de repos.

Autour des bras et des chevilles de quelles nautchies, aux seins voiles d'or et de soie transparente, aux larges plis flottans, aux hanches nues, devaient s'enrouler ces bracelets de pierreries, ces topazes de l'Himalaya, ces émeraudes du Malabar, ces saphirs et ces rubis de Ceylan, ces turquoises de Nichâpour, ces cercles d'argent ciselé bruissant aux mouvemens de leurs danses énigmatiques, de leurs poses voluptueuses et extatiques? Devant quel puissant nizam entouré de statues vivantes, dorées ou argentées, laquées de bleu, de vert ou de rouge, personnifiant les divinités de la mythologie indienne, devaient se dérouler leurs théories onduleuses parées de soies d'un grand prix?

De Bénarès, la ville sainte, étagée aux rives du Gange, sont venues ces étoffes brodées qui entourent, sans les cacher, les tailles sveltes et les hanches souples; ces idoles bouffies et somnolentes; ces statuettes de fakirs aux cheveux hérissés, aux membres décharnés, immobiles et accroupis sous un ciel de feu, entourés d'un cercle de charbons ardens d'où, pendant quarante jours, ils ne sortiront pas. De Bénarès, aux quatorze cents temples, ces statuettes de jeunes filles vêtues de rose et de blanc, le front ceint d'un voile dont les bouts dénoués flottent au vent, de femmes

remontant d'un pas léger les roides escaliers, les *ghâts* qui mènent au Gange sacré, portant sur leurs têtes, comme les antiques canéphores, le vase luisant qui contient l'eau trouble du fleuve.

Madras nous envoie ces effigies de brahmes aux fronts zébrés de raies, ces éléphans lourdement caparaçonnés, ces princes feudataires vêtus de blanc, portant sur leurs noires chevelures des aigrettes de diamans; Bombay, ces derviches au regard louche et haineux, voilant de haillons leur maigre nudité; ces parsis millionnaires, dont les cadavres, hissés sur les tours du silence, serviront de pâture aux vautours hideux, immobiles et noirs, en rangs serrés sur le sommet des tours massives, auxquelles ils font une sinistre couronne; à l'approche du convoi ils hérissent leurs plumes immondes, et, repus, bavant le sang, s'envolent pesamment.

De Delhi, aux sanglans souvenirs, de Delhi, porte de l'Inde ouverte sur la steppe, viennent ces miniatures d'ivoire où le sculpteur inconnu a reproduit le trône de la dynastie de Timour, ce trône, au socle de marbre lamé d'or, dont le dossier était formé de plumes de paon serties de pierres précieuses d'une valeur fabuleuse; cette autre où la mosquée des Perles et la mosquée Jama-Merjid dressent leurs éblouissantes coupoles, œuvres immortelles des artistes d'Aurengzeb, le grand empereur.

Reine du Bengale, Calcutta, la ville des palais, qui sommeille dans sa tranquille et nonchalante magnificence sur les rives de l'Hougly, étale ses riches et soyeuses *saris*, dont le prix atteint des milliers de roupies, parure et seul vêtement des voluptueuses nautchies, qui l'enroulent autour de leurs reins, et, ramenant en arrière ses plis légers, en recouvrent le bizarre échafaudage de leur chevelure.

Sur l'esplanade des Invalides, dans le Palais des colonies, Pondichéry, capitale de l'Inde française, pour qui Dupleix rêva de si hautes destinées; Pondichéry, prise et reprise par le Hollandais et l'Anglais, débris d'un empire éphémère, pierre d'attente d'un retour possible de la fortune inconstante, dresse, à l'entrée du péristyle, sa collection de divinités indiennes. Dieux farouches ou endormis, monstrueuses et fatalistes conceptions du cerveau asiatique, de l'homme faible et nu sur un continent où tout est mystère et danger, où la vie intense grouille et pullule dans les forêts et les jungles, où les grands pachydermes et les redoutables félins, les serpens au corps visqueux, à la tête aplatie, les crocodiles au museau grêle, allongé, les tortues molles, sans écailles, voraces, insatiables, s'entre-tuent et se dévorent, où le singe d'Amber et le bandar du Gange glissent dans les hautes ramures, où les insectes

bruissent comme un vent d'orage, encerclant l'Indien de hordes ailées, menaçantes et redoutables.

Sous ce ciel embrasé, dans ce fourmillement de la vie animale, péril incessant pour la sienne, il se meut avec lenteur, circonspect et prudent, réprimant tout geste d'impatience et de colère qui pourrait déchaîner sur lui des milliards d'insectes insaisissables ou d'irrésistibles adversaires. Patient et résigné, il incarne dans ses dieux et les menaces qu'il sent autour de lui et l'immobilité contemplative qu'elles lui imposent.

Observez dans ce char en bois curieusement sculpté, peinturluré, aux tons criards, verts, rouges, jaunes, traîné par quatre chevaux fantastiques, supporté par de hideuses et grimaçantes cariatides, ce Bouddha engourdi dans son triple réduit ombreux qu'entourent de légères colonnettes et des bêtes accroupies. Sur cette face somnolente et béate, pas d'autre sentiment humain que celui du repos, de l'engourdissement de la volonté, de la torpeur intellectuelle. Le dieu digère et sommeille, idéal indien figé en idole.

L'Européen, lui, lutte et travaille. Les sacs de café, les monceaux de vanille, les bois précieux attestent son incessante activité. Étoffes brochées d'or, plateaux et sonnettes de cuivre jaune, aiguières de cuivre rouge brun, lourds bijoux d'argent, poteries et potiches offrent aux regards un ensemble brillant, miroitant, comme caressé par le lumineux soleil de l'Inde.

IV.

Quelques pas plus loin, le Palais de la Cochinchine offre aux yeux son gigantesque fronton doré, colorié, fouillé et sculpté. C'est encore l'Asie, mais ce n'est plus l'Inde. Entre l'Inde des Védas et la Chine que nous abordons, l'Himalaya, *ceinture rocheuse du monde*, demeure de Siva, dresse son éternelle barrière, son mur de montagnes dont les cimes altières, les plus hautes de l'univers, défient les efforts de l'homme. Dans les trois défilés qui serpentent entre ces masses énormes, l'air est empoisonné, mortel pour l'Indien comme pour le blanc. Derrière ce mur infranchissable, les hordes jaunes des fils du Céleste-Empire ont passé maintes fois sans que leurs retentissantes clameurs aient réveillé l'Inde assoupie. Par le Turkestan elles se déversaient, refoulant jusque sur l'Europe les peuples éperdus qui se pressaient, à les faire craquer sous leur puissant effort, sur les frontières de l'empire romain. De l'Inde védique ou de la Chine, laquelle voit le plus haut remonter ses annales? Au seuil de l'histoire ces deux figures apparaissent,

agglomérations humaines sans précédens, inépuisables réservoirs de vie, berceaux des antiques traditions. « L'empereur de Chine et moi, disait un vice-roi des Indes, nous gouvernons à nous deux la moitié du genre humain. » Et il disait vrai.

Ici, nous sommes au seuil de ce mystérieux empire; les produits et l'art de la Cochinchine nous annoncent le voisinage des fils de Han. Dans ce fronton qui couronne si merveilleusement le palais de la Cochinchine se révèle un aspect différent de l'Asie. De ce linteau de terre cuite émaillée qui mesure vingt mètres de longueur sur trois de hauteur surgit une ville grouillante. Les personnages circulent et se croisent devant les maisons aux toits de pagodes, aux extrémités recourbées; aux étroites fenêtres apparaissent des faces curieuses, l'Asie étonnée, regardant défiler devant elle, dans cette large avenue sablée, ombragée de velum, l'Européen en costume noir et étriqué, l'Arabe dans son burnous, l'Hindou, blanc fantôme à la ceinture bariolée, le nonchalant Parsis, le Canaque insouciant, le planteur de l'Amérique du Sud, le yankee affairé, cent races et cent peuples divers.

Sur cette fresque en saillie se déroule un monde nouveau, vivant et agissant, amusant comme un kaléidoscope, étonnant par son infinie variété de costumes, de poses et d'attitudes. Puis, surplombant et encadrant la fresque, couronnant le faîte du palais, des dragons verts et bleus aux croupes relevées, des chimères ailées, des antilopes sacrées et des poissons monstrueux, des dieux, des déesses et des démons, toute une mythologie asiatique, le ciel et l'enfer, s'enlacent dans un étonnant fouillis de formes et de couleurs. Sur les murs, deux panneaux bizarres. Ici, sur un fond blanc où flamboie un ciel de désert, des chevaux affamés sautent pour saisir des feuilles d'arbre et retombent sur le dos agitant leurs sabots dans l'espace; là, coqs et poules lâchés dans un parterre, voletant comme des papillons, se posent comme eux sur des branches chargées de fleurs. A l'entrée, au centre de la cour, une fontaine égoutte l'eau dans une vasque tumulaire qu'entourent des pylônes coloriés.

Franchissez le seuil où, baïonnette au canon du fusil, sveltes et bien pris dans leurs légères tuniques, les noirs soldats de la France asiatique regardent, immobiles, passer la foule qui les salue d'un sympathique sourire. Tout un ameublement indo-chinois: large lit en bois noir ouvragé comme une dentelle, aux colonnes torses, au sommier de marbre, que recouvre sa fantastique couverture de plumes de paon: tables, armoires, lavabos, un mobilier d'Europe ciselé, travaillé, fouillé par un artiste indien. Dans ces objets, d'un usage familier et banal pour nous, il a mis son inépuisable fantaisie, tor-

dant et contournant le bois, y incrustant ses bizarres conceptions et ses nacres aux reflets changeans. Du meuble, il a fait ce qu'il fait de nos idées, brodant sur l'un comme sur les autres ses ingénieuses arabesques, le métamorphosant à son goût, le façonnant à sa mode, lui donnant l'empreinte de son génie particulier.

Sur les murs, en panoplies, s'étalent des écailles aux reflets verdâtres, tachées de noir, épingles, peignes, agrafes d'un travail achevé et délicat. Observez dans les vitrines les représentans de ce monde d'insectes qui peuplent l'Inde, ces *copris colossi*, lourds, massifs, aux formes éléphantesques, ces répugnans *xylotrapes gédéon*, à faire fuir malgré leur taille minuscule, tant en eux se résument et se concentrent des formes hideuses qu'involontairement l'imagination grossit. Sur les étagères d'un merveilleux travail, des potiches de bronze étalent leurs reliefs contournés et les pagodes leurs étages superposées.

Un jour discret, voilé, filtre dans le frais palais, éclairant d'une lueur mystérieuse les salles profondes, et, dans le silence, on entend bruire les sons étouffés et traînans, les mélopées sourdes ou aiguës qui guident les pas des danseuses de Java.

C'est l'extrémité de l'Asie, l'Asie des îles de la Sonde, aux noms sonores et doux, à la flore enivrante, aux forêts vierges, à la faune d'une infinie variété. Le royaume des Épices, cette riche et fertile contrée dont, au XVIe siècle, l'Europe rêva, que ses hardis navigateurs cherchaient par-delà le cap Horn, et dont est sortie la race canaque qui peuple la Polynésie, la populeuse Java, miroir où se reflètent l'Inde et la Chine, étale derrière le palais de la Cochinchine son Kampong exotique, ses cases rudimentaires. Sur un théâtre improvisé, elle nous montre son *gamelang*, orchestre bizarre, ses *tandaks*, danseuses énigmatiques et souriantes.

En file indienne les musiciens parcourent le village, agitant en mesure leurs instrumens criards d'où se dégage une symphonie que l'oreille perçoit avec effort. Immobiles sur l'estrade, les danseuses, tandaks du sultan de Solo; les jambes, les bras et les pieds nus, le haut du torse découvert, laissent voir une peau de safran, d'un jaune invraisemblable et morbide. Êtres inquiétans, leurs yeux obliques dont la courbe remontante va rejoindre l'arc des sourcils dardent des regards perçans sous leurs chaudes paupières orientales; leurs lèvres pourprées s'entr'ouvrent railleusement. Entre les joues pleines le nez large, épaté, leur donne l'aspect de Bouddhas femelles. Du casque sarrasin ou de la tiare dorée qui, recouvrant leurs têtes, ne laisse voir de leur chevelure que deux mèches noires sur les tempes, des pendeloques descendent; au cou, une plaque d'or, puis un fouillis d'étoffes éclatantes qu'enserre autour de la

taille le kemben, large ceinture lamée d'or aux pans flottans. De cet ensemble où les formes se perdent et se noient, se dégage un être hybride, à l'anatomie d'androgyne, aux membres grêles, mais d'une souplesse merveilleuse, quelque chose d'onduleux et de serpentin.

L'orchestre revient. Accroupi devant ses instrumens d'airain, il prélude, et, debout, rejetant les voiles dont elles couvrent leurs épaules, les tandaks s'avancent. Elles ne dansent ni ne marchent. Elles glissent, lentement, ondulant du torse, agitant en cadence leurs bras nus et leurs doigts effilés. Étrange mimique que la leur, d'une décence apparente et d'une irréprochable correction. Rien qui puisse choquer les regards les plus sévères, rien que l'œil inhabile de l'Européen puisse saisir et comprendre. Et, sous cette mimique savante tout un drame de passion se déroule qu'à Java les indigènes suivent haletans, perdus dans une muette contemplation. Pour eux parlent ces doigts effilés, ces bras sveltes, ces tailles souples. En un langage mystérieux, ils redisent le poème éternel de l'amour et de la passion, des coquettes hésitations et des ardens désirs, pendant qu'en une mélopée tour à tour traînante et précipitée le violoncelle à deux cordes, le tambourin d'écorce et les sons de l'airain martelé vibrent et soulignent les gestes des tandaks et le monologue du chanteur nasillant son incompréhensible récit.

Des vêtemens aromatisés de fleurs sauvages, des écharpes pliées et dépliées, des corps maquillés de boreh et enduits d'essence, émane un parfum étrange, pendant que les bijoux, les soies lamées d'or, les kotang à boutons brillans, miroitent aux yeux. La danse finie, les tandaks regagnent leurs sièges, promenant sur la foule qui les applaudit leur indéfinissable regard. A quoi rêvent-elles? A Java embaumée, au Dalem de leur prince, aux longues heures somnolentes des chaudes journées, aux nuits étoilées ou aux fêtes brillantes? Peut-être à l'étrange destinée qui, des mers bleues de l'archipel d'Asie, les a transportées sur les rives de la Seine où la mystérieuse pagode d'Angkor profile sur leur Kampong ses sept étages superposés, ses éventails d'or et ses massives pierres rouges?

V.

Rameaux détachés du tronc mongolique, l'Annam et le Tonkin abritent dans la cour centrale d'un palais-pagode aux tons crus et violens le colossal Bouddah d'Hanoï. Moulé sur la statue enfouie dans une grotte où l'obscurité la soustrait aux regards des profanes incapables d'en soutenir l'éclat, le masque du dieu s'épanouit dans sa puissante obésité sous un riche baldaquin formant dais. Dé-

calque fidèle des pagodes tonkinoises, le palais reproduit, en les agrandissant, les formes architecturales en usage pour les édifices religieux, empruntant au temple de Quan-Yen sa porte centrale et aux plus curieux spécimens tonkinois ses portes latérales. Sur les hauts plafonds soutenus par des traverses curieusement sculptées, des nattes peintes par des artistes indigènes; sur les façades extérieures, des peintures, des incrustations de faïences, des motifs de sculpture moulés sur ceux des palais de Tu-Duc et de Gia-Long, sur les tombeaux de Minh-Mauh, nous initient à cet art composite où se fait sentir, à des degrés divers, l'influence du royaume de Siam et de l'empire de la Chine. C'est Siam que nous retrouvons dans ces panoplies d'armes et ces longs boucliers, dans ces peaux de tigres et ces bizarres parasols. C'est la Chine qui apparaît dans cet autel des ancêtres en bois rouge incrusté de cuivre, dans ces écrans de marbre aux teintes vagues et noyées d'ombre, dans ces lanternes emmanchées, dans ce Siva hindou aux bras multiples, idole antique, présent de la Chine à l'Annam, dans cette cloche d'airain, envoi de M. Herminier.

Grêle et petite, maigre et glabre, cette race, dont la langue dérive de celle du Céleste-Empire, n'a emprunté au Chinois ni sa prodigieuse âpreté au gain, ni sa passion pour le commerce. Agriculteur par instinct, l'Annamite a peu créé, peu inventé dans le domaine artistique. Copiste ingénieux, il a reproduit ce qu'il voyait chez ses voisins, qui d'ailleurs ne lui laissaient guère à innover.

Limitrophe à la Chine, dont le séparent des pentes douces, peu élevées, sillonnées de riches vallées, voies ouvertes et naturelles qui débouchent sur le Kwang-si et le grand réseau de la rivière de Canton, le Tonkin est la tête de ligne indiquée de la voie ferrée qui donnerait accès dans la Chine méridionale, voie ferrée que les Anglais rêvent d'établir par la Birmanie en escaladant des massifs montagneux de 2,000 mètres d'attitude et en effectuant un parcours de 1,500 kilomètres. Par le Tonkin, un tracé de 200 kilomètres sur des pentes de 600 mètres au maximum permettrait d'atteindre les mêmes points et de déverser dans le golfe français les produits d'un sol peuplé de 80 millions d'habitans, produits qui mettent aujourd'hui, par la Chine, de soixante à quatre-vingts jours pour gagner la mer. En exposant, il y a quelques jours, aux applaudissemens d'un auditoire d'élite réuni dans la salle des conférences de la Société de géographie, ce projet grandiose et les moyens de le réaliser, M. le marquis de Morès a bien mérité de la France. Laissant de côté des récriminations intempestives et vaines, le jeune et hardi explorateur, le vaillant officier a relevé, par son éloquente plaidoirie, bien des espérances défaillantes; il a montré le rôle que

la France est appelée à jouer et la place qu'elle peut occuper dans cette Indo-Chine dont l'évolution du Céleste-Empire va prochainement et profondément modifier les destinées.

VI.

Aux derniers rayons du soleil couchant, les civilisations vieillies empruntent d'étranges reflets. Du choc des antiques traditions et des idées nouvelles l'éclair jaillit, donnant à ce qui fut et va cesser d'être une intensité de vie et de lumière, à ce qui vient les formes indécises, les contours vagues d'une ébauche inachevée. Ainsi, dans sa lente évolution commencée il y a plus de trente années et dont la marche chaque jour s'accélère, apparaît la Chine. Non qu'elle soit menacée de disparaître ; aucune race ne saurait et ne pourrait remplacer la race prolifique des fils de Han sur ce sol, depuis tant de siècles pétri et façonné par elle, imprégné de son odeur et de ses traditions.

Mais, au travers de la brèche ouverte par les canons de l'Europe, les idées de l'Europe pénètrent et, si réfractaire que soit ce peuple à l'influence d'un génie aussi profondément différent du sien, il est trop sagace observateur et les faits parlent trop haut pour qu'il ne cherche pas à s'expliquer et à s'assimiler les procédés industriels, les conquêtes scientifiques de ces *diables étrangers*, parvenus intelligens, qu'il méprise en tant que parvenus et dont il admire le savoir. Arrachés à leur séculaire isolement, les Chinois émigrent, et leurs masses profondes de laborieux prolétaires débordent sur l'Océanie et sur l'Amérique. Les représentans des classes élevées viennent, eux aussi, étudier les institutions politiques, les mœurs, les lois, les coutumes et les sciences de l'Europe. Une lueur s'est faite dans leur esprit; une évolution dont on ne saurait encore mesurer les conséquences est en voie de s'accomplir dans ce vaste empire. Sorti de sa torpeur, il vient apporter sa quote-part à l'inventaire des richesses de l'univers.

Longtemps inconnus des masses, appréciés d'un petit nombre de connaisseurs qui s'en procuraient avec peine quelques rares échantillons, aujourd'hui leurs objets d'art, leurs bibelots ont envahi l'Europe. Ils affluent, et, dans toutes les villes on les trouve, à tout prix, de toutes qualités. Pas de demeure si modeste qui n'en possède, où l'on ne rencontre les plateaux de laque, les éventails, les dessins bizarres, les bambous travaillés, les bronzes, les potiches du Céleste-Empire. Par cargaisons entières il déverse sur le monde les innombrables productions de sa main-d'œuvre ingé-

nieuse, ne lui demandant guère que son or en échange, se suffisant à lui-même, appréciant peu nos arts, ne goûtant pas notre peinture, dédaignant notre sculpture, leur préférant ses images aux couleurs éclatantes, ses ivoires minutieusement sculptés.

C'est au Champ de Mars, à l'entrée de la rue du Caire, que le pavillon chinois, improvisé à la dernière heure, étale sur ses murs extérieurs ses panneaux de bois sculptés et enguirlandés, où un fouillis de personnages circulant dans les rues étroites reproduit fidèlement l'aspect bariolé de leurs grandes villes. Entrez, et dans l'allée transversale du bazar vous retrouvez les mêmes personnages, dans les mêmes attitudes et le même costume. Ouatés de soie, ils passent sans bruit dans leurs épaisses babouches feutrées ; si, d'aventure, vous les heurtez, vous éprouvez la sensation que donne un corps mou, rembourré, sans résistance et sans consistance. Leur regard oblique, en se croisant avec le vôtre, vous laisse l'impression de quelque chose de glissant et de fuyant, d'un œil qui voit et se dérobe. Parlez-leur, et dans leur irréprochable courtoisie asiatique perce une nuance de dédain pour la curiosité banale dont ils se sentent l'objet. Ne vous y trompez pas : nous les étonnons plus qu'ils ne nous étonnent. Ils ne comprennent et ne comprendront jamais nos costumes qu'ils trouvent hideux, incommodes et bêtes, cette livrée démocratique qui n'est un vêtement ni de travail ni d'apparat, qui n'est appropriée à aucun usage pratique, à aucun climat spécial. En tant qu'Asiatiques, c'est par les yeux surtout que le respect pénètre dans leur esprit, et, à leurs yeux, nous manquons de prestige.

Le peu qu'ils savent de nous et de notre histoire n'est pas pour le faire naître. Ils ne comprennent et ne comprendront jamais rien à nos incessantes agitations politiques, tressauts d'écureuils en cage. Fatalistes, ils s'inclinent devant le succès et devant lui se courbent aussi longtemps qu'il dure, soumis à leur empereur parce qu'il représente la Divinité et que la Divinité l'a fait empereur, bon ou mauvais, puis parce que la rébellion est un crime. Mais si la rébellion réussit, si un usurpateur s'assied sur le trône et s'y maintient, c'est que le ciel l'a voulu, et le succès qui vient du ciel confère du même coup l'indiscutable légitimité. Aux faits accomplis, soumission immédiate et passive obéissance.

Superstitieux sans être fanatiques, ils admettent toutes les religions dans la même tolérance sceptique, et, s'ils ont persécuté les chrétiens, ce n'était pas en tant que chrétiens, mais en tant que sectateurs d'une religion étrangère, professée par l'Europe, importée par elle et dans laquelle ils voyaient un instrument politique, menaçant pour leurs institutions sociales. Disciples de Confucius,

taoïstes ou bouddhistes, ils vivent paisiblement les uns auprès des autres, indifférens aux controverses théologiques, déclinant poliment, comme Confucius, leur apôtre, toute discussion sur un monde futur.

Dans les statues et les images de leurs divinités, aucun idéal ne se révèle. Sous ces pagodes découpées à jour, incrustées de nacre, d'un travail fantastique, l'idole joufflue, repue, accroupie, étale son large ventre et ses riches draperies. Dans sa pose béate, dans ses yeux clignotans et bridés, dans sa bouche largement entr'ouverte, rien que l'animal satisfait qui digère dans une somnolente tranquillité. Les chimères et les monstres aux yeux saillans, aux gueules sanguinolentes, aux griffes recourbées se déroulent ou se dressent en tortueux replis, conceptions monstrueuses d'un art dont les traditions se perdent dans un obscur lointain et qui n'a conservé des grandes époques de son passé que la beauté du coloris et le minutieux fini du travail.

C'est surtout dans leurs merveilleux écrans que ces qualités se révèlent. Tout un monde de fleurs et d'oiseaux s'épanouit et flotte dans un indescriptible pêle-mêle de couleurs. Les paons, les ibis, les hérons se détachent en relief, brodés sur un fond blanc satiné. Un cadre en bois de noyer découpé en feuilles, fleurs, fruits, animaux de toute sorte, argentés ou dorés, entoure le tissu aérien dont il rehausse le coloris. C'est aussi dans ces potiches merveilleuses qui défient le temps, dans ces terres cuites qui, plus durables que l'or et le fer, que le bronze et le marbre, ont transmis jusqu'à nous l'art étrusque et égyptien, que l'art chinois brille d'un incomparable éclat. Art symbolique par excellence, exprimant sous des formes multiples un sens abstrait; art libre, affranchi de toute convention, ne s'immobilisant dans aucune formule ni dans aucun moule, laissant libre carrière à la fantaisie de l'artiste, donnant un corps au rêve, à la vision entrevue, au cauchemar subi. Dans ces potiches aux surfaces tournantes et fuyantes, l'artiste, préoccupé avant tout de l'harmonie de son œuvre, évite les saillies qui accrochent l'œil, les modelés en relief; il s'en tient aux teintes plates et au dessin sommaire qui, se prêtant aux courbures, ne faussent pas les lois de l'optique. Son œil oblique embrasse un champ plus vaste et lui donne une plus nette appréciation de l'effet à obtenir et des proportions à observer.

Est-ce à cette vision particulière qu'est dû ce sentiment exquis des courbures et des rondeurs qu'il imprime à l'ivoire, au bois, aux métaux, au granit même? Avec quelle habileté il découpe, taille et polit le jade aux arêtes aiguës, si résistant qu'il ne cède qu'à des outils d'une trempe exceptionnelle, avec quelle dextérité il met en

pleine valeur par ses sinuosités savantes le velouté de ses teintes vert pâle! Son étonnante fantaisie semble se jouer de toutes les difficultés; du rapprochement des tons les plus variés et les plus inattendus, de l'imprévu des lignes, des combinaisons les plus singulières d'êtres ou de matériaux les plus disparates, il excelle à faire jaillir sa pensée capricieuse.

Sur ce papier de moelle de sureau du Yunnan, sur cette surface d'un blanc d'ivoire, doux à l'œil, qui met si bien en valeur leur coloris éclatant, personnages, oiseaux, fleurs se détachent, lumineux et clairs, amusans à voir, curieux à détailler, d'une vérité parfaite. Dans le goût que l'Europe témoigne pour ces manifestations d'un art si différent du sien, dans la vogue dont jouissent les productions chinoises et japonaises, même auprès des masses, il y a plus qu'un engouement passager pour une civilisation qui se révèle à nous, plus qu'une curiosité éphémère pour ce qui contraste si étrangement avec nos traditions artistiques. Il y a la sensation de l'imprévu, de l'exubérante fantaisie, de la nature et de la vie vues, interprétées et rendues par des yeux, des cerveaux et des mains autres que les nôtres, non plus expérimentés et plus habiles, mais différens. Leurs notes gaies et brillantes chantent aux regards; jusque dans leur grotesque, la pensée se fait jour, violente et outrée, mais vraie malgré son exagération; dans leurs paysages, l'observation reste exacte, et, si quelques-unes de leurs œuvres amènent un sourire sur les lèvres des blasés, elles parlent à l'imagination de la foule, sensible à la fidélité des détails, séduite par l'harmonie des couleurs et la note claire qui s'en dégage.

Leur architecture est à la nôtre ce que leur costume est au costume européen. Rien de plus caractéristique, rien qui s'harmonise mieux avec eux-mêmes. On ne se la figure ni ailleurs ni autre. Puis cette architecture, logique en tous ses détails, proclame son antique origine. Quel autre qu'un descendant des Touraniens nomades eût aussi fidèlement assis sur des piliers de bois sans chapiteaux ni bases, représentant les pieux primitifs d'une tente, cette toiture à forme convexe qu'affectent les peaux de bêtes ou les toiles étendues sur des cordes, soutenues par des bambous? Jusque dans les saillies recourbées des angles de leurs toits, on retrouve le retroussis que formaient les crochets retenant les peaux déployées. Leurs palais eux-mêmes, par leur construction centrale, rappellent un campement de nomades autour de la tente du chef, et, dans les pagodes et les tours élevées l'œil devine encore des tentes superposées, étagées en pyramides.

Si dans leurs peintures et leurs écrans, dans leurs potiches et

dans leurs fresques, ils se montrent admirateurs passionnés de la nature, c'est à la condition qu'elle aussi se ploie à leurs modes d'expression, qu'elle désapprenne sa langue et parle la leur, que ses chênes séculaires n'aient qu'un pied ou deux de hauteur, que leurs branches noueuses, tordues, ombragent de leurs feuilles minuscules un sol de pygmées, que le règne végétal capricieusement taillé, bizarrement forcé, affecte les formes du règne animal et donne aux sens l'impression de plantes ailées, de chimères et de dragons feuillus ondulant au vent, battant l'air de leurs croupes fleuries.

Il semble que, chez ces races asiatiques, courbées depuis des siècles sous un joug pesant, enfermées dans un cercle étroit de traditions et de rites, la pensée et le besoin inné de l'exprimer n'aient trouvé d'autre issue que le domaine de l'art. Là, leur libre fantaisie s'est donné carrière, d'autant plus exubérante qu'en tout autre domaine elle était plus comprimée. Le symbolisme est devenu pour ces peuples, non ce qu'il est pour d'autres : un langage d'initiés parlant à des initiés, mais une langue usuelle, exprimant des idées intelligibles à tous, d'autant plus éloquente qu'elle paraît plus compliquée à nos yeux habitués à des formes plus simples. Ce qui nous étonne a un sens pour eux, ce qui ne fait que distraire et amuser nos regards, ce que nous estimons la conception d'un cerveau opiacé ou fumeux, hanté de rêves, de cauchemars et de visions, n'est que l'impression voilée de la pensée humaine qu'aucune force ne saurait étouffer et qui, dans tous les temps, chez toutes les races, défiant barrières et lois, a su trouver, à défaut des modes usuels : la parole et l'écriture, des formules nouvelles.

Ces temps ne sont plus et ces barrières croulent, moins encore sous les coups répétés de l'Europe que sous l'irrésistible pression des idées modernes. La France, par l'Annam et le Tonkin, l'Angleterre par la Birmanie, la Russie par la Sibérie, sont venues successivement se heurter à ce grand corps immobile, à cet empire du Milieu qui leur barrait la route. Par le nord et le sud, par terre et par mer, par les brèches ouvertes de ses frontières démantelées, l'idée a pénétré, insaisissable et subtile, échappant aux douanes et aux fonctionnaires. Idée de progrès, de civilisation, d'émancipation; idée de solidarité des peuples, de libre circulation des produits, d'association contre la faim, la misère, l'ignorance, la maladie; idée religieuse et morale, intellectuelle et scientifique, aspiration à réunir en un faisceau commun les forces vives de l'humanité pour les opposer aux forces destructrices, à rendre impossibles les famines qui tuent des millions d'êtres sur un point donné, en faisant refluer par le commerce sur ce point menacé le surplus des récoltes du monde entier.

Si réfractaire que soit une nation aux idées du dehors, elle est sans force contre la logique des faits et des intérêts. Vaincue par l'Europe, la Chine demandait à l'Europe des moyens de résistance autres que ceux dont l'impuissance lui était démontrée; mais, en lui empruntant ses armes, elle lui empruntait aussi ses moyens de locomotion rapide, ses navires à vapeur et ses voies ferrées, et l'inconsciente évolution s'accélère d'autant. Le jour est proche où, officiellement admis et représenté dans le concert européen comme il l'est au pacifique tournoi auquel la France l'a convié, le Céleste-Empire, entraîné, lui aussi, par l'irrésistible mouvement qui emporte le monde vers un avenir meilleur, s'y associera dans la mesure de ses forces et de son génie. Cet appoint d'un quart du genre humain rallié à l'œuvre commune constituera l'une des étapes les plus importantes que le monde ait franchies; mais l'exode de ces masses profondes, laborieuses, économes et sobres présage une évolution économique dont les redoutables conséquences se dressent, comme le Sphinx antique devant Œdipe, posant à nos hommes d'état et à nos économistes un problème de vie ou de mort.

VII.

A quelques pas du pavillon de la Chine, nous abordons l'exposition japonaise. Si tout d'abord l'œil est frappé par une certaine analogie extérieure, autant dans la forme des objets que dans la nature des matériaux employés, cette impression superficielle s'évanouit à l'examen. Si le cadre demeure, si la race et le milieu se ressemblent, si les grandes lignes asiatiques persistent, autre est le portrait, bien différent est le peuple.

Peuple arrivé à l'âge d'homme et gardant les traits caractéristiques de l'éternelle jeunesse, passionnément épris de l'art, passablement dédaigneux de la science, qu'il n'a jamais acceptée pour guide, si peu réfractaire à l'influence du dehors, à la civilisation extérieure, qu'il accepte tout et de toute main, greffant sur la souche primitive les plus hétérogènes rejetons. Ils ont grandi, détournant à eux la sève. Retirez au Japonais ce que, depuis trente ans, l'Europe a superposé d'idées et de faits sur le fond primitif de la race, et vous aurez son ancêtre, le Japonais d'il y a un siècle, bien différent de celui d'aujourd'hui, s'assimilant rapidement, reproduisant fidèlement, mais être composite sur qui le Coréen, le Chinois, l'Européen, ont laissé une empreinte indélébile, être intelligent et souple, d'une exquise courtoisie et d'une gaîté d'enfant, sympathique, épris de tout ce qui est nouveau.

Être impersonnel s'il en fut. Tracez sur la mappemonde deux lignes parallèles entre le vingtième et le soixantième degré de latitude nord, et vous observerez, tout d'abord, que, dans cette zone étroite, vous aurez enfermé toutes les nations qui, jusqu'à ce jour, ont joué un rôle important dans l'histoire de l'humanité ; puis qu'à mesure que vous progressez vers l'est, la personnalité humaine va décroissant. Elle atteint, de nos jours, son maximum d'intensité dans la grande république des États-Unis ; plus pondérée et mieux équilibrée en Europe, elle faiblit dans le Levant, diminue encore en Perse et aux Indes, subsiste à peine en Chine et semble disparaître dans le Japon. L'impersonnalité est la marque distinctive de l'habitant de l'Empire du soleil levant.

Les produits de son art, comme sa pensée, comme son langage écrit ou parlé, reflètent cette étonnante impersonnalité. Lisez ou écoutez, et ce qui vous frappera tout d'abord, c'est l'absence de pronoms ; le *moi* n'existe pas plus que le *vous* ou le *lui*, et c'est par le contexte de la phrase que vous comprendrez s'il est question de lui, de vous ou d'un autre. Vous devinerez qu'il parle de sa maison, de sa famille ou de ce qui lui appartient par les termes dédaigneux dont il fera usage : de vous et de ce qui est à vous par l'emphase complimenteuse des qualificatifs : d'un tiers, présent ou absent, par la formule méprisante, simple ou exaltée, suivant son rang, dont il le désignera. Le « père imbécile, » le « fils bon à rien, » le « marchand incapable, » c'est lui, en tant que père, fils ou commerçant ; « le père vénérable, le fils désirable, l'homme intègre, » c'est vous à qui il s'adresse, de même que « ce personnage auguste, cet être honorable, ou ce rebut de l'humanité bon à mettre au coin, » c'est autrui.

Examinez maintenant les merveilleux produits que le Japon étale à nos yeux, interrogez les voyageurs, ils vous diront, les uns et les autres, que l'art est universel au Japon, que le Japonais, d'instinct, embellit ce qu'il touche, insouciant de la personnalité matérielle ou morale à rendre, préoccupé avant tout et surtout de la forme gracieuse, indifférent à ce que voile cette forme. Ce n'est pas que la raison des choses lui échappe, il ne la cherche pas, n'y applique pas son intelligence et n'a cure de pénétrer au-delà de la surface. L'art est pour lui la langue universelle, entendue de tous, mais une langue impersonnelle ne s'adressant ni à un initié ni à un érudit, ne transmettant à personne en particulier une sensation individuelle, personnelle à l'artiste. Il contemple plus qu'il n'observe, et la Muse dont il s'inspire ne revêt pas, comme la Muse antique, les traits d'un être humain, d'une femme, mais l'aspect essentiellement impersonnel de la nature.

Ce qu'elle lui dicte, il l'écrit, sans que « le méprisable artiste, » comme il se désigne, songe un instant à faire intervenir dans son œuvre son *moi* intellectuel ou moral. Le paysage revit sous son pinceau docile sans qu'aucun de ses détails lui serve à rendre autre chose que ce qu'il voit, sans que l'idée lui vienne d'imprimer à l'ensemble une note individuelle, reflet de son état d'âme. Ainsi que lui, son originalité demeure impersonnelle ; elle est dans son amour ardent de la nature qui charme ses yeux, à laquelle il rend caresse pour caresse. Comme le Chinois, mais amoureusement et non brutalement, il la façonne, l'assouplit ; par la culture savante il la ramène à sa taille, à son niveau. Dans l'enceinte de bambous qui entoure, sur les pentes du Trocadéro, l'exposition d'horticulture japonaise, regardez ces jardins minuscules dessinés dans une île artificielle, ces ponts d'un seul tronc jetés sur un mince filet d'eau, ces cèdres et ces sapins séculaires de $0^{m},50$ de hauteur, rochers moussus, grottes ombreuses, kiosques, arbres de pygmées surgissant d'une potiche vert pâle, donnant l'illusion d'arbres géans, nature bizarre et contournée, docile à la main de l'homme qui comprime son effort et se fait un jouet d'enfant des forces qu'elle met en œuvre, enfermant une forêt dans quelques pieds carrés, mais lui conservant et se donnant à lui-même l'illusion d'une exubérante végétation. Dans ces cadres de bois vermoulu auxquels il donne les formes les plus fantaisistes, les fougères s'enlacent, ouvrant leurs feuilles délicates, dessinant, autour du bois humide où elles puisent leur sève, les plus charmantes arabesques.

Dans la section japonaise, au Champ de Mars, vous retrouverez cette faune et cette flore miniature sur les hautes potiches de porcelaine, sur ces vases aux teintes perlées, à fonds laiteux semés de poussière d'or d'où se détache dans un étonnant fouillis de fleurs la face torse des singes grimaçans. Vous les retrouverez sur ces laques d'un noir profond et velouté. L'une d'elles étale aux yeux éblouis toute une forêt d'or ; entre les troncs et les feuilles dorés, des lianes d'or s'épanouissent en fleurs aux nuances exquises ; elles jaillissent en relief adouci sur la laque polie, s'y reflétant comme dans un miroir. Plus loin, sur les hauts panneaux de laque formant écran, des cavaliers chevauchent des buffles impatiens, ramassés sur eux-mêmes ; les membres vigoureux, les muscles tendus se dessinent en saillies puissantes.

Ici tout est symbolique : ces monstrueux *yémas*, ces tortues et ces grues, emblèmes de longévité, ces *foôs*, oiseaux mythologiques personnifiant le bonheur éternel, ces fleurs empruntées au poétique almanach féminin et représentant chacune un jour de l'année. Sur les riches étoffes brodées d'or, d'argent et de soie,

chefs-d'œuvre des ouvriers de Kioto, l'iris, le nénuphar et le lotus entr'ouvrent leurs corolles parlantes; sur les plaques d'or, d'argent, de bronze ou de métal Siwa, dont les bijoutiers décorent les poignées et les fourreaux de sabre des yakounines, sur les selles et les harnais, les écritoires portatives et les pipes, sur les meubles usuels, plateaux de laque, vaisselle et porcelaines, les symboles s'unissent et se mêlent, accentuant et soulignant l'idée par leur imprévu rapprochement. Ils excellent à la rendre tangible, même à nos yeux et jusque dans leurs modes. Ces riches poupées vêtues de brocart d'or, aux cheveux dénoués, flottant sur leurs épaules, aux longs pans de robe qui dépassent à droite et à gauche les plis ondoyans du manteau, obéissant aux mouvemens cadencés de deux petits pieds invisibles, semblent marcher à genoux, nonchalamment balancées sur leurs hanches souples. Cette bizarrerie est voulue; il faut que, debout en présence du mikado, elles paraissent agenouillées devant sa majesté sainte.

Il faut aussi que les objets usuels évitent de heurter l'œil par de vives arêtes; cette préoccupation est surtout sensible dans les objets d'art ancien. La forme quadrangulaire en était rigoureusement bannie; nos angles droits blessent leurs yeux obliques qui se plaisent aux lignes ondoyantes; ils éveillent en eux la sensation pénible d'un contour brutalement interrompu dont le regard ne peut suivre le tracé; ils éveillent aussi l'impression physique d'une arête aiguë, d'un contact désagréable, d'un choc douloureux entre le corps humain et l'objet usuel. Plateaux, écrins, étagères, boîtes, cabinets offrent les angles rabattus, légèrement arrondis qu'ils affectionnent, et empruntent au règne végétal ou animal leurs motifs d'ornementation. Les oiseaux et les fleurs leur inspirent des compositions ravissantes de vérité, de grâce et d'harmonie, qualités qu'ils ne retrouvent plus dans la conventionnelle expression de la figure humaine. Sous leurs mains agiles le bronze s'anime et vit; sur sa surface unie, courent de légers dessins de fleurs, de capricieuses arabesques en fil d'or incrusté au marteau, et les vases de bronze niellés d'argent, couronnés de feuilles de lotus, façonnés avec un art savant, captivent les yeux par leur incomparable fantaisie.

Toute cette partie de l'exposition japonaise est merveilleuse, du goût le plus fin et le plus délicat, le plus sobre et le plus épuré. On ne peut qu'applaudir aux efforts de ce peuple si profondément sympathique. Dans la vieille Asie, il personnifie le mouvement et la vie, la civilisation de l'Europe, qu'il s'assimile avec une prodigieuse souplesse, ses idées et ses mœurs, ses coutumes et son costume, qu'il adopte au détriment de son originalité. Au Japon mo-

derne, impatient de progrès, ses détracteurs reprochent de marcher trop vite dans une voie nouvelle. Il cède au courant qui l'emporte en le rapprochant de nous, et, sur les ruines d'un régime féodal qui a fait son œuvre et son temps, d'une théogonie usée, d'un dualisme despotique écroulé, un nouvel empire du Soleil Levant apparaît, ambitieux d'apporter son concours à l'œuvre commune, plus fier de son évolution rapide, de l'avenir qu'il entrevoit, que des trésors d'art que lui a légués le passé.

VIII.

Au sortir de l'exposition japonaise on entre, sans transition, dans la section réservée au royaume de Siam. Ici, l'or et l'ivoire, le cuivre et la soie dominent. L'œil est ébloui par les notes jaunes et blanches, par les couleurs éclatantes. Le fantastique pavillon que le souverain a fait ériger au dehors, à l'intérieur, ces meubles dorés, ajourés, fouillés, sur lesquels défilent en fresques d'or des guerriers aux mines farouches, aux poses d'acrobates, fantoches équilibristes en costumes dorés, constellés de pierreries, ces chaises, ces fauteuils, bureaux, tables, étagères, scintillans, éveillent l'idée d'un rêve des Mille et une nuits. Tout cela flamboie, rutilant, reflétant une lueur d'or dans laquelle apparaissent des figures peintes, vertes, rouges, brunes, aux yeux saillans de langoustes.

Sur des socles dorés, de fantastiques guerriers d'or, dans des poses de clowns, enlèvent des femmes revêtues de cottes de mailles, écailles squameuses d'or qui moulent leurs formes. Elles se débattent aux bras de leurs ravisseurs; leurs bustes sveltes se tordent en replis serpentins qui contrastent avec les attitudes funambulesques des saltimbanques qui les étreignent. Ces *pamungs* de soie aux vives couleurs, ce luxe asiatique, ces conceptions bizarres aveuglent nos yeux, déroutent notre goût et nos idées. En revanche, le cuivre tordu, repoussé, ciselé, revêt sous les doigts des artistes de Siam les formes les plus étonnantes; les détails, fins et déliés, en sont d'une rare perfection. S'ils excellent dans la fabrication des tissus d'or et de soie, ils déploient dans le travail de l'ivoire une habileté égale, sinon supérieure, à celle des Chinois qui ne font plus que reproduire leurs anciens modèles sans en créer de nouveaux. Les Siamois, d'autre part, semblent leur avoir emprunté leurs divinités cornues, crochues, chevelues, leurs gigantesques idoles dont une, entre autres, retrouvée dans les ruines de l'antique Ajuthia, avait exigé pour sa confection 25,000 livres de cuivre, 2,000 d'argent et 400 d'or.

Dans Bangkok, aux pagodes élancées, aux dômes arrondis, aux maisons flottantes qui voguent sur le Mé-Nam, aux magasins dont les panneaux mobiles, chaque matin démontés, laissent plonger la vue dans les salles ouvertes, bazars des produits de l'Indo-Chine, où, sur les théâtres innombrables, acteurs et actrices poudrés de blanc, aux bonnets pointus, aux costumes de polichinelles asiatiques, débitent d'une voix nasillarde d'interminables récits, 600,000 habitans travaillent les métaux, étirent les fils d'or et de soie, confectionnent ces somptueux mobiliers. Épris des formes laborieuses, complexes et tourmentées, leurs ancêtres ont fait surgir du sol ces prodiges de l'art khmer, dont la porte d'angle de la pagode d'Angkor-Wat peut, sous sa forme réduite, nous donner une idée. Le Champ de Mars eût à peine suffi à une reproduction exacte de l'étonnant monument. Sur ce fragment de l'œuvre gigantesque, il faudrait le soleil de l'Inde pour mettre en relief ces effets alternatifs de clair et de sombre qui s'harmonisent si heureusement avec la lumière intense et l'intense végétation des tropiques. Il faudrait, par l'imagination, recréer cette forêt de 1,800 colonnes monolithes couvertes de sculptures, ces 24 coupoles, puis ces palais, ces harems, ces jardins, ces pièces d'eau, sanctuaires, forts, édicules de tout genre, pagodes à tours dentelées, pyramides étagées, surmontées de flèches sans nombre.

Une civilisation gît sous ces ruines dont nous admirons à l'esplanade des Invalides l'un des plus beaux débris, civilisation qui se survit à elle-même dans les produits que Siam étale à nos yeux et dont les Thaïs disparus ont transmis la tradition à leurs descendans. De ce passé qui a jeté tant d'éclat que ses lueurs illuminent encore l'Indo-Chine, que sortira-t-il au contact de la civilisation européenne? Par l'Annam et la Birmanie, par le Mé-Nam, mère des eaux, des idées nouvelles pénètrent. Les Amazones, gardes-du-corps du roi, déposent leurs arcs et leurs carquois pour se livrer à la culture du mûrier et à l'éducation des vers à soie ; l'esclavage fait place au demi-servage, le commerce à l'isolement, et les produits abondans d'un sol fertile prennent rang parmi les richesses de l'Asie. Ici encore, d'un pas plus lent, d'une allure moins impétueuse, la civilisation en marche s'avance dans ces régions lointaines dont les ambassadeurs apportaient à Louis XIV l'hommage de leur souverain. Deux siècles se sont écoulés depuis lors, et le successeur de Piatak, tenant à honneur d'inscrire le nom de Siam parmi ceux qui figurent à l'Exposition du centenaire, a pris sur lui tous les frais d'organisation et d'installation de la section siamoise.

Par sa tonalité plus discrète, par ses teintes plus adoucies, la Perse repose les yeux qu'ont éblouis les richesses du royaume des

Thaïs. Ici, tout est plus sobre, moins éclatant. C'est encore l'Asie, mais une Asie voisine de l'Europe, une Asie islamite, belliqueuse et brave. Aussi nous montre-t-elle ses armes damasquinées, ses cimeterres recourbés, ses yatagans, cottes de mailles, casques, qui, involontairement, nous reporteraient à l'époque des Croisades, n'étaient ces longs fusils à pierre et à bassinet. Sur les étagères en bois sculpté, les belles aiguières de cuivre profilent leurs formes élancées, et sur les murs les riches tapis déploient leurs dessins harmonieux.

De cette revue rapide des merveilles que l'Asie déroule à nos regards, de cette fête des yeux et de l'imagination, de cette évocation vivante et brillante d'un monde lointain si différent du nôtre, il nous reste un regret et un espoir. Ce regret, c'est l'éparpillement de toutes ces belles choses, disséminées ici et là, séparées, sans lien entre elles, sans lien avec ce qui les avoisine; c'est aussi l'espoir de voir un jour réunis dans un palais d'Asie ces produits de l'art asiatique, ces éblouissantes féeries. Quel magicien de génie élèvera, dans une de nos futures Expositions, un de ces temples de l'Inde, étrange comme le gynécée des princes de Marvar, fantastique et grandiose comme Darbar-Sahil, le temple d'or du Pendjab, ou comme Jama Mesjid, la mosquée d'Aureng-Zeb? Sous ces voûtes profondes, sous le jour tamisé, tombant de haut, quel charme de rassasier ses yeux des richesses de l'Inde et de la Chine, du Japon et des îles de la Sonde, de la Perse, de Siam et de la Cochinchine, de remonter sans interruption le cours des siècles, de voir revivre dans son cadre la mystérieuse et contemplative Asie, berceau de l'humanité, dont le nom éveille le souvenir d'un monde féerique entrevu, l'écho mélancolique d'un grand passé qui fuit!

C. DE VARIGNY.

LES

THÉORIES COSMOGONIQUES

ET

LA PÉRIODE GLACIAIRE

* *La Période glaciaire, étudiée principalement en France et en Suisse*, par A. Falsan, Paris, 1889; Alcan. — II. *Sur l'origine du monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes*, par H. Faye, de l'Institut, 2e édition, Paris, 1885; Gauthier-Villars.

« Ceci est un livre de bonne foi; » il s'agit d'un ouvrage récent dont je voudrais rendre compte, parce que, écrit en dehors des partis-pris de théorie ou d'école, il résume en un seul volume toutes les particularités, infiniment curieuses, d'une portée parfois sans égale, relatives à ce qu'on nomme « le glaciaire, » c'est-à-dire concernant l'ancienne extension des glaciers bien au-delà de leurs limites actuelles. Cette extension, dont la vraie raison d'être n'a cessé de rester problématique que lorsqu'on a bien voulu renoncer à l'esprit de système ou à des efforts d'imagination inouïs pour s'en tenir aux seuls faits judicieusement observés, coïncide avec un âge certainement antérieur aux dates historiques les plus reculées et cependant plus récent que la dernière des trois périodes géologiques entre lesquelles on a pris l'habitude de partager les temps tertiaires; de plus, elle coïncide avec la première apparition de la race humaine, dont elle jalonne, pour ainsi dire, l'arrivée sur notre continent. Que faut-il de plus pour attirer l'at-

tention sur le sujet traité par M. Falsan et recommander son livre aux penseurs, aux savans, aux curieux mêmes, à tous ceux enfin que le désir de connaître et le besoin de réfléchir entraînent vers la contemplation des perspectives nouvelles qui s'ouvrent de toutes parts, comme l'aube d'un jour encore incertain, mais destiné à nous éblouir bientôt de sa radieuse clarté?

I.

Ce qui intéresse dans l'œuvre très condensée de M. Falsan, c'est que, loin de chercher les effets de théâtre, loin de s'attacher à ces changemens à vue pour lesquels on se sentait du faible autrefois quand on se figurait la nature armée d'une baguette magique, multipliant les déluges, faisant intervenir la chaleur et le froid à la façon de forces ennemies se combattant, se poursuivant, entraînant à leur suite des populations antagonistes d'animaux et de plantes, le savant lyonnais se préoccupe avant tout de définir l'origine du phénomène décrit par lui. A ses yeux, quelque grandiose qu'ait été le « *processus* glaciaire, » et personne n'était mieux porté que l'explorateur passionné de l'ancien glacier du Rhône à en faire ressortir les proportions colossales, à ses yeux, le phénomène tout entier relève, à titre de conséquence, d'une cause générale. Il a été gouverné par une impulsion dont l'origine remonte à la constitution même du système solaire. Cette cause à laquelle sont dues les roches d'eau solide et cristalline qui forment les glaciers, c'est dans le soleil, c'est dans l'excès de chaleur et les effets de cette chaleur, rayonnant sur le globe terrestre, qu'il convient de la chercher. Là certainement est le côté original des déductions de M. Falsan : cette façon de considérer la glace et les glaciers, par suite leur extension momentanée, il n'en est pas assurement l'inventeur ; mais il a le mérite incontestable de l'avoir saisie et développée, d'en avoir fait la base et la conclusion de ses études sur la période dont il vient de nous tracer l'histoire. — Quel est le principe et le lien qui rattachent la période glaciaire à la cosmogonie, qui obligent d'avoir recours, pour l'expliquer, à l'action du soleil, comme à une source permanente, à un foyer toujours actif de lumière et de chaleur? Ce principe est celui qui a présidé à la marche même de la chaleur, qui, après lui avoir donné naissance, a gouverné son intensité, et, après l'avoir fait croître, a entraîné sa décroissance, en déterminant son rôle vis-à-vis des élémens, d'abord raréfiés et gazeux, puis graduellement condensés, qui ont formé notre planète. — Toutes les substances matérielles passent effectivement ou du moins se présentent sous trois états : gazeux, liquide, finalement solide, soit que ces substances demeurent sim-

ples, ce qui est rare, soit qu'elles se combinent entre elles, selon des modes très variés d'affinité ou de réaction chimiques. L'eau, elle aussi, passe par ces trois états, et contrairement à ce qui a lieu pour d'autres substances, depuis longtemps fixées à l'état solide, telles que la plupart des métaux, elle s'offre encore à nous sous les trois états : de vapeur invisible; de liquide à peu près incolore, c'est l'eau; de corps solide, transparent et cristallin, ou glace. Il existe même, entre les états gazeux et liquide, un état intermédiaire, semi-gazeux, qui se présente dans les nuages, et un autre, opérant la transition entre l'eau et la glace, qui est la neige. De la neige floconneuse, on passe à la neige finement granuleuse ou « névé » qui finalement se convertit en glace solide et consistante, celle des glaciers. L'eau, si l'on remonte à des temps très éloignés, où le globe, après avoir été incandescent, conservait encore une chaleur propre très élevée, a été certainement tout entière à l'état de vapeur répandue au sein de l'atmosphère, et l'on sait que, dans cet état, elle est d'une transparence parfaite; puis, un moment est venu où elle a pu former des nuages, ruisseler en pluie et se rassembler à l'état liquide, d'une façon d'abord momentanée, ensuite permanente. Mais, de même que l'eau liquide a dû rester longtemps inconnue sur la terre, l'eau solide, neige ou glace, l'a été longtemps aussi, autant que l'est pour nous l'oxygène, l'azote ou l'hydrogène, que les efforts obstinés de la science ont pu seulement nous faire entrevoir dans cet état il y a peu d'années.

La glace est donc venue à son tour, à son heure, et ce fut un événement immense, sur le globe, que le jour où la neige blanchit les hauteurs pour la première fois. Comment se produisit-elle? Sans doute et avant tout par les progrès du refroidissement, sur lequel nous reviendrons tantôt; mais enfin à la faveur de quelles circonstances? M. Falsan a soin de nous l'apprendre : au moyen de ce qu'il nomme les « condenseurs ou condensateurs réfrigérans, » c'est-à-dire les points du globe accidentellement ou normalement plus froids que le reste de la surface. Sur ces points et dans ces endroits, l'abaissement de la température dut, à un moment donné, atteindre un degré équivalent à celui de la congélation. Or ces points du globe terrestre sur lesquels le froid a dû se localiser sont nécessairement de deux sortes : les pôles, d'une part, et, d'autre part, les hauteurs ou aspérités superficielles, soit les élévations montagneuses. — Aux pôles, c'est l'obliquité des rayons solaires, effet direct de l'inclinaison de l'axe sur le plan de l'orbite, diminuant leur force calorifique; sur les montagnes, c'est l'altitude atteignant à des régions atmosphériques où l'air trop raréfié cesse de retenir la chaleur, qui entraînent l'abaissement. Sur les hauteurs rapprochées des régions polaires, les deux causes

réunies concourent à un seul et même résultat : l'accumulation de la neige ; et, dès que la chaleur du jour ou celle des saisons est impuissante à faire fondre la neige accumulée, celle-ci, devenue permanente, aboutit aux glaces massives, sujettes à s'accroître d'année en année, à s'étendre en recouvrant le sol, à glisser et à s'avancer sur les déclivités qui les encaissent jusqu'au moment où l'équilibre entre la fusion et l'accumulation se trouve rétabli. C'est alors le glacier; et c'est à des circonstances entraînant la formation, sur le flanc des montagnes, de plus de glaces que l'été ne pouvait en faire fondre, qu'est due en définitive l'extension glaciaire, et, avec elle, l'ensemble des phénomènes relevant de cette cause et compris sous le nom de période glaciaire.

Ainsi, tant que le globe que nous habitons, en plongeant au fond du passé, n'a pas été assez froid pour que, au moins aux pôles, la température s'abaissât jusqu'au point de la congélation, c'est-à-dire jusqu'au zéro de notre échelle thermométrique, et, d'autre part, tant que l'atmosphère est restée assez dense et assez étendue pour qu'il fût impossible aux reliefs montagneux d'atteindre la limite où la raréfaction de l'air devient sensible, la glace est demeurée inconnue sur notre planète; et même, il est permis de l'affirmer, au début du phénomène, elle a dû être aussi exceptionnellement rare que le mercure solide l'est maintenant encore sous nos yeux. L'ancienne élévation de la température terrestre, aussi longtemps qu'elle s'est traduite par une absence de froid relatif, mettant obstacle à la congélation de l'eau, constitue donc en soi un phénomène qui domine, on peut le dire, le passé entier de notre globe et qui répond à un état primitif; de même que l'altération graduelle de ce phénomène correspond aux préludes d'un état nouveau, succédant à l'autre, destiné à s'accentuer toujours davantage, et dont l'extension des glaciers n'est, aux yeux de M. Falsan comme aux nôtres, qu'une dernière conséquence et la plus extrême de toutes. Compris de cette façon et dans une acception très générale, le phénomène en question, nous le voyons d'ici, se rattache sans effort à deux ordres très différens d'idées et de recherches, destinés pourtant à se prêter un mutuel secours, à se contrôler et finalement à s'accorder un jour, de façon à ce que l'homme appuyé sur eux devienne capable de saisir et d'atteindre la vérité tout entière. Ces deux ordres d'idées sont, d'une part, l'ordre géologique qui fournit les indices, qui livre les documens et permet de saisir un long enchaînement de faits antérieurs à nous; d'autre part, l'ordre astronomique fondant ses théories sur l'interprétation des faits actuels, de ceux qu'elle découvre au fond des espaces célestes. En définitive, l'astronomie, par le pouvoir qu'elle a d'établir une comparaison

féconde du présent avec le passé, est seule en mesure de donner la clé des phénomènes d'autrefois.

Ramené à ces termes, le problème a une double portée, et sans vouloir sortir du cadre dans lequel M. Falsan s'est placé, il est permis de se demander, dès à présent, à quel point les théories cosmogoniques s'accordent ou ne s'accordent pas avec les données de la géognosie pure, en vue d'une solution, sinon absolue et immédiate, tout au moins approximative des questions que nous venons de poser. Il s'agit, remarquons-le, de ce qu'il y a de plus haut dans la science des choses, et, par une coïncidence qui ne saurait échapper, l'homme lui-même s'y trouve intéressé. Les notions relatives à l'origine de la race humaine semblent effectivement dépendre en partie de l'éclaircissement des difficultés que présente le phénomène de l'extension glaciaire; et l'influence due à cette extension n'a pas été certainement sans portée aucune sur l'avenir des peuplades dont la présence se trouve constatée alors en Europe, pour la première fois.

Comment a dû se constituer, non pas l'univers entier, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les choses visibles, — l'imagination effrayée recule devant l'immensité insondable des cieux, — mais notre petit univers à nous, le système solaire dont la terre fait partie, dont le soleil occupe le centre et dont les limites actuellement connues s'étendent jusqu'à l'orbite de la planète Neptune? Avant de répondre à cette question, il faut savoir que, dans cette réunion de mondes épars dont l'univers se trouve composé, sous le regard perçant des astronomes et en se confiant à l'un de ceux qui ont le mieux réussi à analyser les notions résultant de l'usage des plus puissans instrumens (1), on observe une classification au moyen de laquelle les mondes ont été répartis en plusieurs catégories distinctes, autant d'après leur aspect que d'après la nature de leur lumière et, par cela même, des élémens qu'ils comprennent. M. Faye distingue d'abord les nébuleuses, soit entièrement diffuses, soit régulières et condensées en anneaux ou en sphères, mais toujours formées de substances gazeuses d'un pouvoir comburant très faible (2) et que la moindre chaleur suffit à maintenir parfaitement fluides. Il distingue ensuite des nébuleuses vraies (3), les formations stellaires plus riches en substances variées, les unes gazeuses, les autres tendant à devenir solides, se prêtant par leur rapprochement à des combinaisons variées, susceptibles de brûler

(1) Voir, dans le livre de M. Faye, *Sur l'Origine du monde*, le chapitre XI, intitulé : *l'Univers et la Classification des mondes*.

(2) Telles que l'hydrogène ou l'azote.

(3) Dites encore : non résolubles.

avec une lumière et une chaleur bien plus intenses, à former enfin en se condensant des foyers ardens : ces foyers sont alors des soleils comme le nôtre. Notre système appartient, en effet, à cette seconde catégorie de formations ; mais il en existe de plus d'une sorte, plus avancées vers leur terme final ou plus voisines de leur origine première, qui correspond toujours à un état diffus, ou bien encore constituées autrement que notre système solaire. Il en est ainsi, par exemple, des « amas stellaires, » dans lesquels, au lieu d'un astre central, on aperçoit une multitude de points lumineux, égaux entre eux, distribués avec régularité et dont l'attraction mutuelle, en se balançant, assure la stabilité, sans qu'il soit possible de se rendre compte des particularités inhérentes à un système cosmique aussi éloigné de celui auquel nous appartenons. Ensuite viennent les étoiles doubles, c'est-à-dire les soleils lumineux, autour de chacun desquels circule une planète également lumineuse et presque aussi grande que l'astre qu'elle accompagne, en décrivant une orbite toujours plus ou moins excentrique. Les étoiles isolées, à lumière blanche, comme Sirius, jaunes comme Aldébaran et le soleil lui-même, ou rougeâtres et touchant, à ce que l'on croit, à une phase plus avancée de refroidissement, peuvent et doivent effectivement avoir autour d'elles des planètes obscures, mais impossibles à apercevoir à de pareilles distances. Quoi qu'il en soit, c'est à cette dernière catégorie de mondes et à celle des étoiles jaunes plus particulièrement, qu'il faut rapporter notre soleil avec son cortège de planètes.

La théorie astronomique, admise d'un consentement universel depuis Laplace, entrevue déjà par Emmanuel Kant, fait naître chacun des systèmes dont nous venons de parler de la condensation graduelle des élémens, originairement répandus à l'état de matière diffuse, qu'ils comprenaient. C'est de ce rapprochement, de cette concentration, qu'est sorti le mouvement et avec lui la chaleur et la lumière, finalement la circulation des différentes sphères, principales ou secondaires, obéissant à l'appel de la gravitation, les masses les plus faibles dépendant toujours des plus fortes et se trouvant retenues autour de celles-ci. L'incandescence et la fluidité ont résulté nécessairement de ce mouvement condensateur et du pouvoir comburant des substances destinées à réagir les unes sur les autres et finalement à se combiner. Les planètes ou corps obscurs, tels que la terre, ne diffèrent réellement pas de l'astre central lumineux, dont elles dépendent ; il s'ensuit qu'elles ont eu aussi leur période d'incandescence et de fluidité ignée, pendant laquelle elles n'ont cessé de briller et de se comporter en tout à la façon d'une étoile secondaire par rapport au foyer central, tout en jouant le rôle de ce dernier à l'égard de leurs propres satellites.

Dans toute conception cosmogonique, il faut nécessairement en venir à l'idée d'un mouvement initial, d'une impulsion première de tout le système, et, en remontant encore, au-delà des mondes particuliers, à un état marquant le point de départ de toutes choses ; après quoi, il ne reste plus à la pensée humaine qu'à invoquer l'intervention d'un Dieu créateur. C'est là l'hypothèse dont Laplace, assure-t-on, aurait affirmé pouvoir se passer, mais peut-être uniquement parce que, bornant ses vues à l'explication de l'origine de la nébuleuse solaire, il avait ainsi évité de se trouver en face du problème que pose inévitablement la considération du commencement de tout, nous voulons dire de la substance indéfinimens et également distribuée et diffuse. C'est là un stade auquel l'esprit humain aboutit toujours comme nécessairement antérieur à tous les autres, et, selon une belle pensée de M. Faye, la voie lactée représenterait un délaissement, un résidu vague des matériaux dont l'univers aurait été primitivement constitué et qui seraient restés en dehors des impulsions très diverses auxquelles les mondes auraient dû leur naissance. On sait que Laplace fait venir le système solaire d'une condensation centrale de la nébuleuse primitive, dont l'atmosphère prodigieusement étendue aurait ensuite donné naissance aux planètes, au moyen de délaissemens ou zones abandonnées successivement, qui auraient pris d'abord la forme d'anneaux avant de se convertir en autant de sphères fluides et lumineuses à l'origine, puis encroûtées et solidifiées. Il se trouve pourtant que, dans l'hypothèse de Laplace, le soleil est déjà en voie de formation et de condensation bien avant que le globe terrestre, né après lui, cessant d'être fluide, ait pu atteindre un degré de refroidissement de sa masse suffisant pour maintenir l'eau à l'état liquide à sa surface et permettre à la vie de s'y manifester et de s'y maintenir. On connaît les conditions indispensables à ce développement de la vie, qui ne saurait avoir lieu tant que l'eau est assez chaude pour coaguler l'albumine, cet élément essentiel à tous les êtres organisés. D'autre part, comme il n'est pas impossible de calculer la quantité de chaleur acquise par le soleil en vertu de la condensation graduelle des élémens compris dans sa sphère d'attraction et renfermés dans son orbite actuelle ; comme on sait également la masse de chaleur annuellement dépensée par ce même astre, on arrive à cette conclusion que « le soleil n'a pu rayonner la chaleur et la lumière, avec l'intensité actuelle, pendant plus de quinze millions d'années (1). » Ce chiffre

(1) Dix-huit millions d'années, en admettant les calculs de sir William Thomson. (Voyez les *Hypothèses cosmogoniques, Examen des théories scientifiques modernes sur l'origine des mondes*, par L. Wolf, de l'Institut, Paris, 1885, p. 28.) — M. Wolf cite des calculs de géologues portant à 500 millions d'années le temps nécessaire à la forma-

effrayant est cependant notoirement inférieur à celui qu'adoptent la plupart des géologues, lorsque, supputant ce qu'il a fallu de temps pour le dépôt des couches accumulées, depuis que la vie existe sur le globe, ils réclament une vingtaine de millions d'années, en adoptant les calculs les plus modérés (1). M. Faye n'a pas manqué de faire ressortir, dans son livre, l'existence d'une contradiction frappante entre les données de l'astronomie, admettant avec Laplace l'émission successive des planètes sorties de la masse solaire, et les exigences de la géologie et de la biologie. Il est vrai que le docteur Blandet, tout en retenant l'hypothèse de Laplace, avait essayé de l'interpréter de telle façon qu'elle pût s'adapter à l'explication de l'histoire de la vie sur le globe : il supposait un accroissement du diamètre apparent du disque solaire, assez considérable aux époques primaire et secondaire pour annuler les effets de l'obliquité de l'axe terrestre, en projetant sur les pôles une illumination permanente. Le globe du soleil, encore loin de sa contraction actuelle, aurait alors coïncidé avec l'orbite de la planète Vénus. M. Faye affirme cependant que, dans le système de Laplace, l'atmosphère raréfiée de l'astre central aurait seule occupé, avant sa contraction finale, les régions où se tiennent les planètes inférieures, tandis que sa photosphère, seule partie de l'astre qui dispense la chaleur et la lumière, n'aurait présenté, aux époques marquées par le docteur Blandet, qu'un diamètre apparent triple tout au plus de ce qu'il est maintenant, et non pas quatre-vingt-six fois plus grand qu'aujourd'hui, comme il aurait fallu pouvoir le supposer. Mais si, malgré ses côtés faibles, l'hypothèse du docteur Blandet reçut un accueil favorable de la part de beaucoup de géologues, au nombre desquels MM. d'Archiac et de Lapparent tiennent le premier rang, combien à plus forte raison la théorie de M. Faye ne se recommande-t-elle pas à l'adhésion de ceux à qui est familier le passé de la terre, tellement elle rend raison des scènes dont celle-ci fut autrefois le théâtre.

L'éminent astronome conçoit le lambeau chaotique, d'où notre monde serait sorti, comme à peu près rond et homogène à l'origine, ayant une partie de ses élémens affectés d'un faible et lent mouvement tourbillonnaire ou giratoire, dans un milieu d'une densité à peine sensible. De ces premiers mouvemens ou girations étendus et régularisés, il fait naître des anneaux qui tournent, dans un sens déterminé, autour d'un centre vide encore et pour longtemps de l'astre qui devra plus tard s'y placer. Puis, dans chacun

tion des terrains stratifiés de l'écorce terrestre; mais cette supposition lui paraît avec raison entachée d'exagération.

(1) *Traité de géologie*, par A. de Lapparent, p. 1255.

de ces anneaux, des tourbillons partiels en amènent la décomposition, sans altérer le sens du mouvement giratoire qui les entraîne, jusqu'au moment où, les plus forts de ces tourbillons attirant et absorbant les autres, l'un d'entre eux se substituant finalement à l'anneau, celui-ci fait alors place à une masse sphérique tournant sur son axe, dans une direction plus ou moins perpendiculaire au plan de l'anneau, et la nouvelle planète se trouve formée. Mais lente est cette formation, et il lui reste à traverser une longue période de concentration de tous les élémens encore diffus qu'elle comprend, période au cours de laquelle elle donnera naissance, vers les limites extrêmes d'un globe encore nébuleux, aux anneaux d'où sortiront les satellites; d'autre part, et en même temps, les particules élémentaires les plus denses, destinées à se liquéfier les premières et à engendrer le plus de chaleur, viendront occuper la région centrale de la planète, pour longtemps ardente et lumineuse. C'est à ce moment de la formation, relativement avancée, du système que M. Faye entrevoit la première ébauche du soleil. Au centre, demeuré vide de ce chaos à peine organisé, viendront se rendre de toutes parts, en décrivant des ellipses aussi allongées ou plus excentriques encore que celles des comètes de nos jours, tous les matériaux qui n'auront pas été compris dans les anneaux ou englobés décidément par les planètes, et il se constituera ainsi une masse centrale démesurée en diamètre, mais n'exerçant encore, à raison de sa très faible densité, qu'une action attractive à peine sensible, tendant vers la forme sphérique, luisant d'une pâle clarté, n'ayant encore aucune force radiante, tandis que, vers les limites exterieures du système, les zones qui donneront naissance aux planètes les plus éloignées persistent à l'état d'anneau, leur formation plus tardive expliquant l'existence des anneaux de Saturne.

Nous assistons ainsi aux débuts des temps géologiques, de ceux qui précédèrent immédiatement l'éclosion de la vie sur le globe terrestre, incandescent à l'origine, mais se refroidissant peu à peu. Les eaux, d'abord entièrement vaporisées, commencent à retomber en flots liquides; la croûte superficielle, remaniee à plusieurs reprises et injectée par les matériaux en fusion venus de l'intérieur, tend à se consolider, bien qu'elle garde encore un pouvoir de transmission calorique qu'elle perdra plus tard. L'ébauche solaire achève parallèlement de se constituer; sa masse s'accroît par la chute de tous les matériaux extérieurs à l'orbite terrestre, qui vont la rejoindre de toutes parts. On ne peut songer sans étonnement à l'énormité des chiffres qui représentent la somme de chaleur acquise provenant de ces chutes de matières arrivées des régions les plus lointaines et tombées du fond des espaces plané-

taires. L'incandescence et la lumière du soleil, d'abord très faibles et semblables au plus pâle crépuscule, commencèrent ainsi à briller; elles percèrent enfin la densité de l'atmosphère terrestre, tandis que la surface de notre globe, après avoir abaissé sa chaleur propre au-dessous d'une trentaine de degrés, se trouvait dans des conditions de nature à admettre les premières manifestations de la vie.

Il semble que maintenant il nous soit facile de saisir comment le soleil et la terre se trouvèrent en présence l'un de l'autre : celle-ci en voie de refroidissement, déjà couverte par les eaux, sous une lourde et dense atmosphère de vapeurs, attendant les premiers êtres vivans, dont les germes ne tarderont pas à éclore, pour se répandre et se multiplier; le premier, — nous voulons dire le soleil, — ayant absorbé tous les matériaux de la nébuleuse, perdant peu à peu sa forme ellipsoïdale originaire, attirant à lui, par sa force attractive plus puissante, les trois planètes les plus voisines : Terre, Vénus, Mercure, dont les orbites tendent à se rapprocher de la sienne. Celle-ci prend, en se rétrécissant progressivement, une figure sphérique, tandis que sa température s'élève par le fait même de cette condensation et que les radiations lumineuse et calorifique, de plus en plus énergiques, percent enfin l'atmosphère terrestre, encore encombrée de vapeurs d'eau, et font luire à la surface de notre globe une lumière diffuse qui s'étend sans obstacle jusqu'aux contrées polaires et qui doit avoir éclairé les premières plantes. N'est-ce pas, effectivement, ce qui frappe dans la végétation des époques reculées, de celles du temps des houilles en particulier? Ne comprenait-elle pas, avant tout, des fougères, celles de toutes les plantes encore vivantes qui recherchent l'ombre de préférence, qui redoutent le plus les rayons directs du soleil, l'éclat d'une lumière trop vive? Adaptées sans doute, dès l'origine, à la brume tiède du ciel voilé des premiers âges, elles choisissent encore sous nos yeux les conditions qui s'en rapprochent le plus.

Ce qui va suivre n'est qu'une conséquence nécessaire des prémisses que nous venons de poser à la suite de M. Faye. Il est aisé de concevoir que la lumière et la chaleur déversées par le soleil n'aient cessé de croître en intensité à mesure que l'astre allait en se contractant, à mesure aussi que, parallèlement, l'atmosphère terrestre épurée gagnait en transparence et se dépouillait de vapeurs, à mesure enfin que le sol perdait les derniers restes de sa chaleur propre et cessait de pouvoir aider au maintien d'une température égale sur toute la surface du globe. Il vint donc un moment où, le disque solaire étant réduit à un diamètre apparent assez peu éloigné de celui qu'il présente sur notre ciel, et l'atmosphère se trouvant ramenée à une moindre étendue, la prépondérance fut désormais

acquise à la seule action du foyer central; mais on conçoit aussi l'existence longtemps prolongée, immense sans doute en la supputant par myriades d'années, qui dut s'écouler entre les premières contractions de la masse solaire, déjà lumineuse et parfaitement sphérique, et l'âge où cette masse, sensiblement rapprochée de sa dimension actuelle, décidément impuissante à déverser des radiations assez vives pour neutraliser les effets de leur obliquité vers les pôles, fit apparaître les saisons, d'abord très faiblement accusées, mais ensuite et graduellement plus accentuées, livrant les pôles à l'envahissement du froid.

D'accord avec la théorie astronomique et lui prêtant l'appui de ses notions, la géologie est là pour attester que les saisons ne se prononcèrent en effet, et que les alentours du pôle ne se refroidirent réellement que vers la fin des temps secondaires, que ce mouvement fut très lent à s'accentuer et qu'encore dans le cours du premier tiers de la période tertiaire, une riche végétation forestière, analogue à celle des parties boisées de la zone tempérée actuelle, s'avançait soit dans la direction du Groënland, soit du côté du Spitzberg, jusqu'aux approches du 80e degré de latitude nord. A cette époque cependant, la neige devait avoir fait, depuis longtemps, son apparition dans les régions circumpolaires; déjà, sans doute, elle avait couvert la cime des plus hautes montagnes, sinon formé des glaciers jusqu'au pied de certaines vallées. Si l'Europe d'alors, celle qu'une vaste mer coupait par le milieu, avec ses palmiers, ses lauriers, ses canneliers, ses chênes verts et sa température subtropicale, avait aussi des neiges et de la glace permanentes, ce qu'il est possible de conjecturer, mais non de connaître positivement, ce ne pouvait être que sur le sommet des chaînes les plus élevées, et nous ignorons les proportions de celles qui pouvaient exister à cette époque. Il semble qu'il y ait eu à cet égard une sorte de gradation et que la date d'érection des plus hautes chaînes, de celles au moins qui dominent actuellement le continent européen, soit relativement récente. C'est certain en ce qui touche les Alpes. La mer éocène, celle du Flysch qui termine cette période, ont laissé des vestiges de leurs dépôts bouleversés jusque sur la crête des montagnes alpines, dont le soulèvement est postérieur, postérieur même au retrait de la mer mollassique. En s'opérant, cette érection gigantesque a accumulé des masses prodigieuses de matériaux charriés et remaniés par les eaux, et dont le Righi paraît entièrement formé. Alors seulement, c'est-à-dire dans le cours du pliocène, put se manifester le phénomène glaciaire proprement dit, celui du moins qui eut les Alpes pour théâtre et qui précéda de très peu la venue en Europe de la race humaine. De là en particulier le glacier de la vallée du Rhône

qui procédait du Mont-Blanc et que M. Falsan a choisi comme type de son étude. Le phénomène, quand il eut pris naissance, à l'exemple de la plupart de ceux dont il a été question jusqu'ici, progressa lentement, mais aussi ne s'arrêta pas, une fois inauguré. Originairement au moins, il ne semble avoir apporté aucun trouble à la marche insensible, mais destinée à ne jamais subir d'arrêt ni de recul, de l'abaissement des climats, de la dégradation lente, mais inexorable, de la température, qui devait aboutir à l'exclusion de tant de végétaux éliminés du centre ou du midi de l'Europe, tout en en épargnant quelques-uns çà et là, à titre d'épaves et de vestiges, menacés de disparition et persistant malgré tout sur certains points du littoral méditerranéen.

II.

Nous voyons maintenant comme tout se lie, depuis la distribution en anneaux planétaires des élémens de la nébuleuse et la première ébauche du noyau central, jusqu'aux dernières contractions de l'orbite solaire. Les phénomènes se suivent et s'enchaînent dans une étroite dépendance les uns des autres. Ils tendent et par la raréfaction de l'atmosphère et par l'élévation croissante des sommets et par les conséquences extrêmes de l'obliquité des radiations vers les pôles, à l'établissement des saisons, puis à la différenciation des climats par zones, finalement à la naissance du froid, soit polaire, soit altitudinaire; et ce froid, comment vint-il à se manifester sinon par la conversion en neige, puis en glace d'un élément jusqu'alors demeuré liquide, mais influencé jusqu'à la congélation dans deux sortes d'endroits ou régions, jouant le rôle de « condenseur: » de là, en dernière analyse, les glaciers. Ceux-ci, une fois formés, s'étendront inévitablement et sur une échelle d'autant plus vaste que les conditions auxquelles ils doivent leur origine seront plus favorables à cette extension. Autour des pôles, où le froid altitudinaire se combine avec celui qu'engendre la latitude, elle aboutira à la constitution d'une calotte presque continue de masses glacées, ne laissant en dehors d'elle qu'un petit nombre de points et, à la vie, que de rares et étroites stations qui lui permettent de persister. De plus, les glaces polaires, lorsqu'elles auront pris possession de leur domaine, comme au Groënland, au Spitzberg et ailleurs, pourront bien osciller dans certaines limites, mais sans jamais être véritablement refoulées. Ailleurs, au contraire, sur les montagnes des pays naturellement tempérés, là où l'altitude seule permet à la glace de devenir permanente, son extension à l'état de glaciers et les retraits possibles de ces mêmes glaciers tiennent à des causes ou facteurs soumis à des lois plus complexes : de là, tout un en-

semble de circonstances directement ou indirectement liées au phénomène glaciaire, que nous essaierons de résumer, en prenant pour guide M. Falsan.

Rien de plus multiple en soi que le phénomène, par les conséquences de toutes sortes qu'il a engendrées, et dont la revue, un peu complète, demanderait des volumes. Les effets matériels, c'est-à-dire les transports et accumulations de particules solides, n'ont pas eu moins d'importance que les effets d'influence provenant du climat local modifié, du régime et des conditions de milieu offerts aux animaux aussi bien qu'à l'homme. Les glaciers marchent, ils s'avancent, ils s'étendent et, comme des radeaux en mouvement, ils opèrent la transmission, à partir des plus hauts sommets jusque dans le fond des vallées, des plateaux, des plaines envahies par eux, de tous les blocs, de tous les débris rocheux, de tous les amas boueux ou détritiques mis à leur portée et soumis à leur action. On le sait de reste; mais on ne l'a pas toujours su, et le livre de M. Falsan énumère les théories, analyse les recherches dont furent l'objet les déjections glaciaires, le lehm, les blocs erratiques et les amas morainiques, dont la vraie nature échappa si longtemps à la perspicacité même des hommes de génie, tels que Cuvier; jusqu'au jour où J. de Charpentier et L. Agassiz saisirent le lien entre le terrain erratique et les glaciers actuels.

L'ensemble de tous ces matériaux de transport a formé dans certaines régions, autrefois complètement envahies, une sorte de manteau répandu au loin et s'élevant à une hauteur déterminée. L'action et l'impulsion glaciaires une fois disparues, après le ravinement des eaux, une partie de ces élémens ont persisté sur le sol; et, dans beaucoup de cas, ils sont assez puissans, assez nettement caractérisés, pour imprimer aux pays dont ils occupent la surface un aspect spécial, que M. Desor désignait sous le nom de « paysage morainique. » Le voyageur qui traverse l'Écosse ou la Scandinavie, même en chemin de fer, et pour peu que son attention soit éveillée, découvre cette physionomie, et les anciennes moraines démantelées lui apparaissent comme les ruines encore debout de monumens dus aux seules forces de la nature, déployant toute son énergie, sans autre limite que celle des lois qui la gouvernent. Insouciante et brutale, elle marche écrasant la vie sur son passage, impuissante pourtant à l'anéantir, et celle-ci, à son tour triomphante, est venue reprendre possession de son premier domaine; elle y règne de nouveau d'autant plus fraîche, d'autant plus gracieuse, que certaines plantes ne se développent et ne fleurissent nulle part mieux que sur le sol morainique, favorisées par le mélange de particules siliceuses qu'il renferme.

Mais ce sont les blocs erratiques, ces témoins irrécusables de

l'énergie des anciens glaciers, qui fixent l'attention par leur singularité même. Distribués sans ordre, tantôt épars, tantôt amoncelés, ils étonnent souvent par leur masse. Posés sur le sol, comme par une main invisible, avec leurs angles vifs, leurs accidens à peine émoussés, ils durent frapper la vue de très bonne heure et devenir l'objet, de la part des populations ignorantes, d'une sorte de culte superstitieux. Des signes mystérieux, des creux intentionnels, même des bas-reliefs grossiers furent gravés jadis sur leurs faces.

Certains d'entre eux, tels que celui de la vallée d'Oo, dans les Hautes-Pyrénées, se trouvent surmontés d'une croix. Appuyés et comme suspendus sur d'autres blocs ou fichés en terre de façon à toucher à peine le sol par une base anguleuse, ils offrent un rapport frappant avec les dolmens et les menhirs, ces œuvres de l'homme primitif qui, en les érigeant, imitait, peut-être inconsciemment, celles de la nature. Il est du moins certain que dans la Scandinavie du sud, la plupart des dolmens ou sépultures mégalithiques dont la région est peuplée, ne consistent le plus souvent que dans des blocs erratiques utilisés et régulièrement assemblés, tellement ces sortes de matériaux, s'offrant d'eux-mêmes aux regards de l'homme primitif, l'invitaient à s'en servir pour ses rites funéraires. Les instrumens de pierre, retirés de ces dolmens scandinaves, sont innombrables, et leur polissage dénote un âge bien postérieur à celui de l'extension glaciaire, l'accès des régions du nord n'ayant été ouvert à l'homme qu'au moment où elles cessèrent d'être obstruées et inaccessibles. Les noms vulgaires de : « Enfans trouvés, Pierre-du-Diable, Galet-de-Gargantua, » mentionnés par M. Falsan, traduisent cette impression superstitieuse des populations, et le bloc perché de La Motte-Servolex, en Savoie, horizontalement suspendu sur deux pierres obliquement fixées au sol, réveille invinciblement dans l'esprit l'idée d'un véritable dolmen, bien que l'action glaciaire soit en définitive la seule cause à invoquer. Plusieurs de ces blocs atteignent des proportions colossales ; il en est qui mesurent jusqu'à 11,000 mètres cubes ; ceux de 1,000 à 2,000 mètres ne sont pas très rares ; ceux de 500 à 600, assez répandus ; mais on conçoit que ces dimensions soient sujettes à diminuer à mesure que l'on s'écarte du point d'origine ; et pourtant les environs de Lyon, les vallées de la Bresse et celles du Bas-Dauphiné en comprenaient un grand nombre d'intacts, il y a peu de temps encore, dont plusieurs cubant jusqu'à 600 mètres et au-delà. La facilité de débiter ces blocs, comme matériaux de construction, aurait à la fin entraîné leur destruction, si des savans de premier ordre, en Suisse, en Allemagne, aussi bien qu'en France, ne s'étaient entendus pour en obtenir la préservation, à titre de monumens « nationaux. » De là, une commission dite des « blocs er-

ratiques » chargée d'inventorier soit dans la région des Alpes, soit au pied des Pyrénées, les blocs les plus remarquables, marqués de grands numéros et confiés à la garde ou à la protection bienveillante de l'état. Lorsque, aux blocs erratiques de toute dimension, on ajoute le lehm ou loess, ou autrement le limon glaciaire, formé de toutes les particules ténues, emportées par les eaux, et exploité sur divers points sous le nom de « terre à pisé, » et que l'on reconstitue ainsi l'ensemble des matériaux arrachés en divers temps aux sommets alpins et charriés par les anciens glaciers, l'esprit demeure confondu de la masse énorme entraînée par l'érosion glaciaire et que les montagnes ont dû perdre, masse certainement suffisante pour faire croire à la diminution de celles-ci en étendue verticale, par le fait d'une ablation opérée graduellement, sur une vaste échelle et durant un temps très long. De là, à la notion théorique que le phénomène glaciaire lui-même et plus tard son retrait auraient pu relever en entier de cette cause, il n'y a qu'un pas, et ce pas a été effectivement franchi; nous le verrons bientôt.

Que l'on invoque la théorie de la surélévation antérieure et de l'ablation subséquente, celle-ci agissant en sens inverse de l'autre, théorie dont l'honneur reviendrait, d'après M. Falsan, à J. de Charpentier qui la formulait en 1834, ou que l'on s'en tienne à l'observation stricte des faits, il est difficile, nous l'avons dit plus haut, de ne pas rattacher directement la naissance, puis l'extension des glaciers de l'Europe centrale au soulèvement des Alpes, événement que tous les géologues placent dans le dernier tiers de l'époque tertiaire et dont le résultat immédiat fut de constituer des « condenseurs » jusqu'alors inconnus, et par suite d'établir sur tous les points supérieurs à une altitude déterminée (1) des champs de névé, par conséquent des glaciers, formation auparavant impossible, mais ne cessant dès lors de progresser à raison même de la douceur relative et de l'humidité générale des conditions de climat dont l'Europe d'alors jouissait. Ce dernier fait est attesté par les flores contemporaines, particulièrement celle de Meximieux, près de Lyon, explorée avec tant de soin par M. Falsan, et celles du Cantal, dont la connaissance est due à M. B. Rames. Une fois constitués, les glaciers n'eurent qu'à descendre, qu'à prendre de l'extension, jusqu'à atteindre les proportions énormes que les explorateurs leur ont reconnues. La cause qui leur donnait naissance était aussi celle qui influait sur leur marche en avant, sans autre limite à cette marche

(1) La hauteur ou niveau au-dessus duquel la neige devenue permanente peut donner naissance à un glacier dont elle représente la source et assure l'alimentation, varie selon les temps. — Actuellement cette limite est placée entre 2,700 et 2,800 mètres sur les Alpes et les Pyrénées; sur le Caucase, elle est fixée à 3,300 mètres, et remonte jusqu'à 5,000 mètres sur l'Himalaya.

que celle tenant à l'intensité même de la cause qui la provoquait. Pour que la progression d'un glacier cesse d'être illimitée, il faut avant tout que la fusion diurne et estivale balance la congélation nocturne et hivernale. Le glacier devra s'arrêter dans ce cas; il ne reculera que si la fusion dépasse en activité la puissance de la congélation. On voit que l'étendue des superficies couvertes par le névé et la proportion de neiges annuellement départie, proportion en rapport nécessaire avec l'humidité du climat, influent directement sur le phénomène dont elles déterminent l'intensité. En définitive, un climat relativement égal et pluvieux en toutes saisons, en apportant beaucoup de neige sur les sommets et ne produisant qu'une chaleur trop faible pour pousser à la fusion, a dû être le plus favorable de tous à l'extension glaciaire.

Tels sont en quelques lignes, et sans entrer dans des détails qui entraîneraient trop loin, l'explication et le vrai sens de la période glaciaire ; mais si les glaciers étaient alors et furent pendant longtemps les appendices obligés des grandes chaînes, même des médiocres, telles que les Vosges et le Cantal, si, dans le nord du continent, une immense mer de glaces prit possession et de l'Écosse et de la Scandinavie, il ne s'ensuit pas que notre continent fût alors inhabitable : loin de là, il fourmillait d'habitans, et les populations d'animaux, l'homme lui-même, offraient sur notre sol un spectacle et des particularités, que les savans appliqués à l'étude du quaternaire se sont efforcés de définir et de préciser. Il y a là, au premier abord, une sorte de mêlée confuse d'élémens de toutes sortes, qu'il a fallu, non sans beaucoup de peine, distribuer et répartir, tout en reconstituant les véritables traits de l'ensemble; en empruntant pour cette œuvre le secours des diverses branches de la science, mais aussi en se défiant des vues partielles, des préjugés d'école et des conclusions prématurées.

Les contrastes, les anomalies apparentes sont loin de faire défaut : tandis que des vestiges de plantes alpines ont été signalés à des niveaux très inférieurs à ceux qu'elles occupent de nos jours, comme si l'abaissement du climat eût entraîné jusque dans les plaines les espèces indigènes des hautes régions, le figuier, le laurier, le gainier, se rencontrent indigènes près de Paris. En Provence, en revanche, le tilleul, le pommier sauvage, divers érables, descendus au fond des vallées, formaient avec les arbres méridionaux une association insolite. Les animaux étonnent encore plus, puisque le renne, si étroitement adapté au climat glacé du nord, à qui le voisinage de la neige est, pour ainsi dire, indispensable, se mêlait ou du moins se juxtaposait à des proboscidiens, tels que l'éléphant antique et le mammouth, à des rhinocéros, à un hippo-

potame à peine distinct de celui des fleuves africains. Ce grand hippopotame (*hippopotamus major*) fréquentait les eaux de la Somme; l'éléphant antique et le mammouth s'avançaient jusque dans le sud de l'Angleterre, où la forêt ensevelie de Cromer garde leurs restes; et dans le temps même où les troupeaux de rennes étaient répandus partout, aussi bien au pied des versans pyrénéens que dans les vallées sous-alpines et sur les rives mêmes de la Seine, l'éléphant « intermédiaire » du professeur Jourdan, dont le squelette intact a été retiré du lehm, auprès de Lyon, fréquentait les abords immédiats du plus puissant des glaciers européens, celui de la vallée du Rhône. Toutes ces particularités, contradictoires en apparence, s'expliquent naturellement dès que l'on pénètre, à la suite de M. Falsan, au sein d'un état de choses qui, n'ayant rien d'exclusif, comportait des scènes très diverses, réunies dans le cadre d'un seul et même tableau, assez vaste pour les comprendre toutes. De nos jours encore, en remontant de quelques kilomètres au-dessus de Cannes, de Grasse, d'Antibes, ne laisse-t-on pas les palmiers et les orangers pour atteindre bientôt les sapins et la neige des Alpes-Maritimes? Y a-t-il si loin des bords enchantés du Lac-Majeur aux pentes sévères qui dépendent du Mont-Rose, et des rives tièdes du Léman aux contreforts du Mont-Blanc? Ces contrastes et bien d'autres étaient alors plus fortement marqués que de nos jours. Les phénomènes, plus grandioses, se heurtaient et s'entremêlaient davantage, et les saisons, en se succédant, accentuaient encore les divergences locales dont les grands animaux de ce temps, libres du joug de l'homme, dans la pleine indépendance de leur instinct, savaient tirer profit, ainsi du reste qu'ils le font encore sur les points du globe où rien ne contrarie leurs tendances ni leurs mouvemens. Ce n'était pas sans doute en plein hiver, ni pour courir sur la glace que les éléphans européens s'aventuraient jusqu'au pied des moraines du glacier du Rhône ou s'avançaient dans les profondeurs boisées de l'Angleterre méridionale, à la recherche des meilleurs pâturages; non, ils mettaient à profit la belle saison pour entreprendre ces excursions, et sans doute aussi les rennes choisissaient l'hiver, qui les chassait des plus hautes cimes, pour accourir dans les vallées inférieures et y vivre dans une abondance relative. Ces translations annuelles, que l'homme, encore trop faible, ne pouvait entraver, ne trouvaient d'obstacle que dans les carnassiers, à qui elles fournissaient des proies assurées, et dans aucun temps les fauves ne furent plus abondans qu'alors. Le lion, le tigre, l'hyène et l'ours des cavernes, ces fauves redoutables dont la puissance étonne et dont la férocité devait égaler la force, suivaient les troupes innombrables

de cervidés, de bovidés, d'équidés, répandues partout, et leurs attaques se trouvaient en rapport direct avec la proportion d'herbivores aux dépens desquels ils vivaient. L'homme était là pourtant, semblable à très peu de choses près à ce qu'il est aujourd'hui, du moins d'après les restes encore bien incomplets qu'il a été donné de recueillir.

Chose non pas singulière, mais digne de remarque, ce sont ses armes ou plutôt les instrumens primitifs dont il se servait qui nous révèlent sa présence. Sans ces instrumens de silex, taillés à grands éclats, si, par exemple, l'homme eût alors négligé la pierre pour s'en tenir au bois, nous ne saurions presque rien de lui, notre ancêtre déjà bien éloigné, tellement les débris de ses ossemens sont rares, tellement aussi leur état de conservation et jusqu'à leur authenticité laissent à désirer. Mais grâce à ces instrumens qui, en l'absence d'une division intelligente du travail, cette loi dont l'expérience seule démontrera plus tard la nécessité, paraissent avoir servi autant à frapper qu'à fendre, l'homme d'alors, le contemporain de l'éléphant antique, se découvre à nous comme tenant déjà une certaine place qu'il a réussi à s'assurer. Il fait, à ce qu'il semble, assez bonne contenance vis-à-vis de cette multitude d'animaux effrayans soit par leur masse, soit par leur force et leur cruauté, soit simplement par leur façon de vivre en groupes sociaux. L'homme de cet âge est pêcheur et chasseur; la fréquence relative des instrumens delaissés par lui sur quelques points prouve qu'il choisissait de préférence certains cantons, qui l'attiraient par la facilite d'y vivre, l'abondance du gibier, la douceur du climat. Les instrumens « chéléens, » c'est la dénomination appliquée par M. de Mortillet à ceux de la race dont nous parlons, sont rares ou inconnus dans le voisinage immédiat des anciens glaciers. Jusqu'ici, le bassin du Rhône ni les environs de Lyon n'ont fourni aucun débris de l'industrie chéléenne, qui paraît ne pas avoir pénétré au-delà du département de Saône-et-Loire. C'est dans l'ouest, ou plutôt dans le nord-ouest de la France et plus loin, dans le sud de l'Angleterre, alors réunie au continent, surtout dans les vallées de la Seine, de l'Oise et de la Somme, dans des lits de gravier, que ces instrumens ont été recueillis avec le plus d'abondance. Si l'on se souvient de ce que nous avons dit de l'existence du figuier et du laurier près de Paris, si l'on tient compte également de l'éloignement de cette région de toute chaîne assez haute pour donner naissance à un glacier, de la distance qui la sépare des Alpes, enfin, de l'influence du Gulf-Stream, très sensible le long des côtes de la Normandie, on trouvera tout simple que l'homme européen primitif soit venu s'y établir, comme dans une sorte de paradis ter-

restre ; — vivant à l'air libre, sous un ciel clément, exempt de saisons extrêmes, n'ayant devant lui aucun obstacle physique trop puissant, placé au bord de cours d'eau poissonneux, sur des plages fréquentées par toutes sortes d'animaux, l'homme de cet âge a dû passer des jours heureux dans des cabanes de bois léger, à peine couvert et gouverné par ses instincts de chasse qui sans doute le portaient à entreprendre tantôt au nord, tantôt vers le sud, des excursions combinées d'après l'ordre des saisons et les chances favorables à l'existence qu'il avait adoptée. Cette vie précaire dans un sens, mais libre, mouvementée, soumise à l'imprévu et non exempte d'entraînement, ni de cet amour de l'inconnu, de cette soif d'aventures propres à façonner l'intelligence, était bien faite pour ouvrir à l'homme des perspectives nouvelles, en sollicitant ses efforts en vue de l'avenir.

Nous terminerions ici un résumé déjà long, en renvoyant au livre de M. Falsan le lecteur curieux d'en savoir davantage, si M. Faye, dont nous avons exposé les vues cosmogoniques, n'avait pris soin de leur donner un complément, en les appliquant à la période glaciaire, dans une note récente, communiquée par lui à l'Académie des Sciences (1). L'analyse de cette note servira de conclusion à nos idées interprétatives sur la période glaciaire et les causes générales dont elle a dû relever. — Remontant à la plus éloignée, mais à la plus effective de ces causes, comme aussi à la plus permanente, M. Faye la rencontre dans cette donnée géogénique, formulée par lui, et consistant à admettre que, *sous les mers, à toutes les époques, le refroidissement du globe va plus vite et plus profondément que sur les continens.* Admettons un instant, avec lui, cette supposition qui n'a rien par elle-même que de fort vraisemblable, et tout le reste s'en déduira comme par enchantement, puisque du même coup nous aurons obtenu des corollaires d'une importance décisive : d'abord, l'étendue continentale cédant plus facilement que le fond des mers, par suite d'une moindre consolidation, aux efforts de l'intérieur, les accidens orogéniques se trouveront plus prononcés et iront en croissant, c'est-à-dire qu'ils se traduiront à la surface des continens par des montagnes de plus en plus élevées, de mieux en mieux disposées pour donner naissance à des champs de névé, et cela dans la mesure même de la densité croissante des portions correspondant au fond des mers. Or il est parfaitement exact que cette consolidation relative, et, par elle, les effets qu'elle était destinée à produire, se seront accentués par le fait même des progrès du refroidissement des eaux, et, d'autre

(1) Séance du 19 août 1889, *Comptes-rendus*, t. CIX, p. 287-290.

part, ce refroidissement dut forcément augmenter, à partir du moment où les pôles donnèrent naissance à des courans toujours plus froids, entraînés au fond des mers par leur pesanteur relative (1). C'est par l'effet de cette circulation, qui ne s'arrête jamais, que, même sous l'équateur, la température des profondeurs océaniques s'abaisse au-dessous même de zéro. On voit donc, en résumant tous ces traits, pourquoi la terre, après avoir eu originairement des ébauches de montagnes, aurait présenté graduellement des accidens orogéniques de plus en plus considérables, et en rapport avec l'énergie des forces internes agissant pour rompre l'écorce; jusqu'à ce qu'enfin, dans la dernière moitié du tertiaire, les causes réfrigérantes ci-dessus énoncées ayant accompli leurs effets, les plus grandes chaînes se seraient soulevées. De plus, elles auraient acquis, en se soulevant, le surexhaussement nécessaire pour rendre compte de l'extension glaciaire qui suivit et qui aurait persisté jusqu'au moment où l'ablation mécanique des roches les plus élevées aurait ramené les glaciers aux proportions, relativement restreintes, qu'ils ont sous nos yeux. D'autre part, et l'on aurait tort de négliger ce facteur, l'extension à un moment donné aura elle-même influé sur le climat des parties du globe où elle s'effectuait, en rendant ce climat plus humide, et cette humidité, augmentant la quantité de neiges des hauts sommets, aura contribué à accroître encore la masse des glaciers et à favoriser leur marche expansive. — Selon cette manière de voir, qui n'est autre que celle de M. Falsan, l'atténuation graduelle des phénomènes généraux, d'où était sortie l'extension des glaciers, aurait suffi pour réduire insensiblement ceux-ci à des proportions plus modestes; mais le retour possible de la même cause, c'est-à-dire une nouvelle poussée interne, non pas brusque, si l'on veut, mais de nature à surexhausser les accidens de l'écorce terrestre et le relief continental, si l'on y joint une humidité convenable, ramènerait invinciblement une période semblable, par les apparences physiques qu'elle présenterait, à celle que l'homme enfant a certainement traversée, du moins en Europe; car il n'est pas établi que le phénomène ait eu partout la même intensité, encore moins qu'en dehors des points de l'étendue continentale qui en étaient affectés, les autres régions du globe, à latitude égale, s'en soient véritablement ressenties au-delà d'un certain périmètre.

G. DE SAPORTA.

(1) Les courans d'eau tiède superficiels qui marchent du sud au nord et font sentir leur effet sur les côtes occidentales de notre continent ne sont que la contre-partie des courans froids et profonds qui remontent à la surface, en se réchauffant, entre les tropiques, constituant ainsi une circulation complète et régulière des pôles vers l'équateur et de celui-ci vers les pôles.

LATUDE

Mémoires de Henri Masers de Latude, nouvelle édition avec préface et notes, par George Bertin. Paris, 1889.

Peu d'hommes ont pris dans l'imagination populaire une plus grande place que Masers de Latude. Le célèbre prisonnier semble avoir résumé dans sa vie de souffrances toutes les iniquités d'un gouvernement arbitraire. Les romanciers et les dramaturges du XIXe siècle en ont fait un héros, les poètes ont chanté ses malheurs, que nos plus grands historiens ont racontés, et de nombreuses éditions de ses *Mémoires* se sont succédé jusqu'à nos jours. Les contemporains de Latude le regardaient déjà comme un martyr, et la postérité n'a pas découronné sa tête blanchie dans les prisons de cette auréole sacrée. Tout le monde a été trompé par la légende que Latude lui-même a formée autour de son nom. Lorsqu'en 1790 il dicta l'histoire de sa vie, il se servit de son imagination méridionale plus que de sa mémoire. Les documens qui composaient son dossier au greffe de la Bastille sont demeurés, pour la plus grande partie, inédits. Ils se trouvent aujourd'hui dispersés dans diverses bibliothèques, à l'Arsenal, à Carnavalet et à Saint-Pétersbourg. Il est, grâce à eux, facile de rétablir la vérité.

I.

Le 23 mars 1725, à Montagnac, en Languedoc, une pauvre fille, Jeanneton Aubrespy, mettait au monde un enfant qui fut baptisé trois jours plus tard. Jean Bouhour et Jeanne Boudet, les parrain et marraine, donnèrent au nouveau-né les prénoms de Jean-Henri. Quant à un nom de famille, le pauvret n'en avait pas, enfant illé-

gitime d'un père inconnu. Quelques bonnes âmes entouraient le lit de l'accouchée : celle-ci pleurait. Les commères actives mêlaient aux bons soins, aux bonnes paroles, leurs reproches pieux.

Jeanneton venait de passer la trentaine ; elle était de famille bourgeoise et demeurait près de la porte de Lom, dans une petite maison qui semble lui avoir appartenu. Plusieurs de ses cousins occupaient des grades dans l'armée. Mais, du jour où elle fut devenue mère, sa famille la repoussa. Son existence devint misérable. Heureusement qu'elle était femme de courage, qu'elle avait sa quenouille et son dé, et, filant et cousant, elle éleva son gamin, qui poussait intelligent, vif, très ambitieux. Elle parvint à lui faire donner quelque instruction, et nous trouvons le jeune Jean-Henri, à l'âge de dix-sept ans, garçon chirurgien dans l'armée du Languedoc. Il est vrai qu'au XVIIIe siècle les chirurgiens n'étaient pas grands personnages : leur temps se passait à faire la barbe, arracher les dents et pratiquer les saignées. Néanmoins la place était bonne. « Les garçons chirurgiens des armées, écrit l'exempt du guet Saint-Marc, qui ont travaillé de leur profession, ont gagné beaucoup d'argent. » Dès cette époque, ne voulant pas porter le nom de sa mère, le jeune homme avait ingénieusement transformé son double prénom en Jean Danry. C'est ainsi qu'il est déjà désigné dans un passeport à destination de l'Alsace, délivré le 25 mars 1743 par le commandant des armées royales en Languedoc. Danry suivit, en cette année 1743, les troupes du maréchal de Noailles dans leurs opérations sur le Mein et le Rhin, et, vers la fin de la saison, le maréchal lui donna un certificat attestant qu'il l'avait bien et fidèlement servi pendant toute la campagne.

En 1747, nous trouvons Danry à Bruxelles employé dans l'hôpital ambulant des armées de Flandres, aux appointemens de 50 livres par mois. Il assista au fameux assaut de Berg-op-Zoom, la citadelle imprenable que les colonnes françaises enlevèrent avec tant de bravoure sous le commandement du comte de Lowendal. Mais la paix d'Aix-la-Chapelle fut signée, les armées furent licenciées et Danry vint à Paris. Il avait en poche une recommandation pour le chirurgien du maréchal de Noailles, Descluzeaux, et un certificat signé par Guignard de La Garde, commissaire des guerres, qui témoignait de la bonne conduite et des capacités « du nommé Dhanry, garçon chirurgien. » Ces deux certificats composaient le plus clair de sa fortune.

Danry arriva à Paris vers la fin de l'année 1748. On le voyait se promener les après-dîner aux Tuileries en habit gris et veste rouge, portant bien ses vingt-trois ans. De moyenne taille, un peu fluet, ses cheveux bruns « en bourse, » il avait l'œil vif et la phy-

sionomie intelligente. Peut-être aurait-il été joli garçon si des traces de petite vérole n'avaient grêlé sa figure. Un accent gascon assaisonnait ses paroles, et nous voyons, par l'orthographe de ses lettres, que non-seulement il n'avait aucune éducation littéraire, mais encore que son parler était celui de la classe populaire. Néanmoins actif, habile dans son métier, bien vu de ses chefs, il était en passe de se faire une situation honorable et d'arriver à soutenir sa mère, qui vivait à Montagnac abandonnée, ayant réuni sur lui toute son affection et toutes ses espérances.

Mais Paris agit sur l'esprit du jeune homme d'une manière funeste. La vue de la vie brillante et luxueuse, les robes de soie et de dentelles le faisaient rêver. Il trouvait les Parisiennes charmantes. Il leur donnait de son cœur sans compter, et de sa bourse sans compter aussi. Le cœur était riche; la bourse l'était moins. Danry eut bientôt dépensé tout ce qu'il avait et tomba dans la misère. Il fit de mauvaises connaissances. Son meilleur ami, un nommé Binguet, garçon apothicaire, partage avec lui un taudis, cul-de-sac du Coq, chez Charmeleux, qui tient chambres garnies. On ne trouverait pas plus grands coureurs de filles, libertins et mauvais sujets que nos deux amis. Danry, colère, fanfaron et batailleur, s'est rapidement fait connaître de tout le quartier. Mourant de faim, menacé d'être jeté à la porte du logement dont il ne paie pas les termes, il écrit à sa mère pour demander quelque argent; mais c'est à peine si la pauvre fille a de quoi se suffire à elle-même.

Nous voilà loin, comme on le voit, du bel officier de génie que chacun a dans son souvenir, loin aussi du brillant tableau que Danry traça plus tard de ces années de jeunesse pendant lesquelles il reçut, « par les soins du marquis de La Tude, son père, l'éducation d'un gentilhomme destiné à servir sa patrie et son roi. »

Dénué de toute ressource, Danry imagina qu'au siège de Berg-op-Zoom des soldats l'avaient dépouillé tout nu, hors la simple chemise, et volé de 678 livres. Il fabriqua une lettre à l'adresse de Moreau de Séchelles, intendant des armées de Flandres, espérant la faire signer par ce Guignard de La Garde, commissaire des guerres, sous lequel il avait servi. Danry demandait à être indemnisé de ces pertes qu'il avait faites tandis qu'il s'exposait, sous le feu de l'ennemi, à soigner des blessés. Nous lisons, malheureusement, dans les *Mémoires* écrits plus tard par Danry, que, loin d'avoir été, à Berg-op-Zoom, « dépouillé tout nu et volé de 678 livres, » il y acheta une quantité considérable d'effets de tout genre qui se vendirent à bas prix au pillage de la ville. Quoi

qu'il en soit, la tentative ne réussit pas; mais Danry était homme de ressources: quelques jours passés, il trouva un autre moyen de battre monnaie.

On parlait beaucoup de la lutte entre les ministres et la marquise de Pompadour. Celle-ci venait de triompher, Maurepas partait en exil; mais on le croyait homme à tirer vengeance de son ennemie. La favorite elle-même avouait sa crainte d'être empoisonnée. Une lueur se fit dans l'esprit du garçon chirurgien : il se vit tout à coup, lui aussi, en habit doré, roulant carrosse sur la route de Versailles.

Le 27 avril, sous l'arcade du Palais-Royal attenant le grand escalier, il acheta à un marchand, qui étalait en cet endroit, six de ces petites bouteilles, appelées larmes bataviques, dont s'amusaient les enfans. C'étaient des bulles de verre fondu qui, jetées dans l'eau froide, y avaient pris la forme de petites poires. En brisant leur queue en crochet, on les faisait éclater avec bruit et se réduire en poussière. Il disposa quatre d'entre elles dans une boîte de carton et relia leurs petites queues par une ficelle qu'il fixa au couvercle. Il répandit par-dessus de la poudre à poudrer, qu'il recouvrit d'un lit de poussière de vitriol et d'alun. Il entoura son paquet d'une double enveloppe. Sur la première il écrivit : « Je vous prie, madame, d'ouvrir le paquet en particulier; » et sur la seconde, qui recouvrait la première : « A Mme la marquise de Pompadour, en cour. »

Puis il courut jeter son paquet, le 28 avril, à huit heures du soir, à la grand'poste, et partit immédiatement pour Versailles. Il espérait parvenir jusqu'à la favorite, mais fut arrêté par son premier valet, Gourbillon. D'une voix émue, Danry raconta une histoire effrayante : s'étant trouvé aux Tuileries, il avait aperçu deux hommes qui causaient avec animation; s'étant approché, il les avait entendus proférer contre Mme de Pompadour des menaces effroyables. Les hommes se levèrent, il les suivit; ils s'en furent droit à la grand'poste, où ils jetèrent un paquet dans la grille. Quels étaient ces hommes? quel était ce paquet? Il ne pouvait le dire. Mais, dévoué aux intérêts de la marquise, il était accouru immédiatement révéler ce qu'il avait appris!

Pour comprendre l'impression produite par la dénonciation du jeune homme, il faut se rappeler l'état où les esprits étaient en ce moment à la cour. Maurepas, le ministre enjoué et spirituel que Louis XV, l'homme ennuyé, aimait entre tous pour le charme qu'il savait donner à l'expédition des affaires, venait d'être exilé à Bourges. « Pontchartrain, lui mandait le roi, est trop près. » La lutte entre le ministre et la favorite avait été d'une violence ex-

trême. Maurepas chansonnait la fille parvenue jusqu'aux marches du trône, la poursuivait de ses reparties hautaines et cruelles. Sa muse ne reculait pas devant les insultes les plus brutales. La marquise ne ménageait pas davantage ses paroles; elle traitait ouvertement le ministre de menteur, de fripon, et déclarait à tous qu'il cherchait à la faire empoisonner. Aussi fallait-il qu'un chirurgien fût toujours auprès d'elle, qu'elle eût toujours un contre-poison à sa portée. A table, elle ne mangeait rien la première; et dans sa loge, à la comédie, elle n'acceptait de limonade que celle préparée par son chirurgien.

Le paquet mis à la poste par Danry arriva à Versailles le 29 avril. Quesnay, médecin du roi et de la marquise, fut prié de l'ouvrir. Il le fit avec grande prudence, reconnut la poudre à poudrer, le vitriol et l'alun, et déclara que toute cette machine n'avait rien de redoutable; que, néanmoins, le vitriol et l'alun étaient matières pernicieuses, et qu'il était possible que l'on se trouvât en face d'une tentative criminelle maladroitement exécutée.

Il n'est pas douteux que Louis XV et sa maîtresse aient été terrifiés. D'Argenson, qui avait soutenu Maurepas contre la favorite, avait lui-même grand intérêt à éclaircir au plus tôt cette affaire. Le premier mouvement fut tout en faveur du dénonciateur. D'Argenson écrivit à Berryer qu'il méritait récompense.

Aussitôt l'on chercha à découvrir les auteurs du complot. Le lieutenant de police choisit le plus habile, le plus intelligent de ses officiers, l'exempt du guet Saint-Marc, et celui-ci se mit en rapport avec Danry. Mais Saint-Marc n'avait pas passé deux jours en compagnie du garçon chirurgien, qu'il rédigeait un rapport demandant son arrestation. « Il n'est pas indifférent de remarquer que Danry est chirurgien et que son meilleur ami est apothicaire. Je crois qu'il serait essentiel, sans attendre plus longtemps, d'arrêter Danry et Binguet, en leur laissant ignorer qu'ils sont tous deux arrêtés, et en même temps de faire perquisition dans leurs chambres. »

Danry fut mené à la Bastille le 1er mai 1749; on s'était assuré de Binguet le même jour. Saint-Marc avait pris la précaution de demander au garçon chirurgien d'écrire le récit de son aventure. Il remit ce texte à un expert, qui en compara l'écriture avec l'adresse du paquet envoyé à Versailles : Danry était perdu. Les perquisitions opérées dans sa chambre confirmèrent tous les soupçons. Enfermé à la Bastille, Danry ignorait ces circonstances, et quand, le 2 mai, le lieutenant-général de police vint l'interroger, il ne répondit que par des mensonges. Le lieutenant de police Berryer était un homme ferme, mais honnête et bienveillant. « Il inspirait la confiance, écrit Danry lui-même, par sa douceur et sa bonté. »

L'excellent homme se chagrinait de l'attitude prise par Danry, lui montrait le danger auquel il s'exposait, le conjurait de dire la vérité. Mais, dans un nouvel interrogatoire, le prisonnier maintenait ses affirmations. Puis tout à coup il changea de tactique et refusa de répondre aux questions qu'on lui posait. « Danry, lui disait le lieutenant de police pour lui donner courage, ici nous rendons justice à tout le monde. » Mais les prières n'eurent pas un meilleur résultat que les menaces; Danry gardait un silence obstiné; d'Argenson écrivait à Berryer : « Cette affaire est trop importante à éclaircir pour ne pas suivre toutes les indications qui peuvent faire parvenir à cet objet. »

Danry, par son silence, avait trouvé le moyen de donner un air de complot ténébreux à une tentative d'escroquerie sans grande conséquence.

Il ne se décida que le 15 juin à faire un récit à peu près exact, dont le procès-verbal fut immédiatement envoyé au roi, qui le relut plusieurs fois et « pocheta » toute la journée. Ce détail montre l'importance que l'affaire avait prise. Les soupçons ne furent pas dissipés par la déclaration du 15 juin. Danry avait altéré la vérité dans les deux premiers interrogatoires, on craignait qu'il ne l'eût altérée également dans le troisième. C'est ainsi que son silence et ses dépositions contradictoires le perdirent. Six mois plus tard, le 7 octobre 1749, le docteur Quesnay, qui avait témoigné beaucoup d'intérêt au jeune chirurgien, fut envoyé auprès de lui à Vincennes afin d'en apprendre le nom de celui qui l'avait poussé au crime. Au retour, le docteur écrit à Berryer : « Mon voyage n'a été d'aucune utilité; je n'ai vu qu'un hébété, qui cependant a toujours persisté à me parler conformément à sa déclaration. » Et deux années se seront écoulées que le lieutenant de police écrira encore à Quesnay : « 25 février 1751. — Vous feriez grand plaisir à Danry si vous vouliez lui rendre une visite, et par cette complaisance vous pourriez peut-être l'engager à vous découvrir entièrement son intérieur, et à vous faire un aveu sincère de ce qu'il m'a voulu cacher jusqu'à présent. »

Quesnay se rendit immédiatement à la Bastille, promit au prisonnier la liberté. Danry se désespère, jure que « toutes ses réponses au lieutenant de police sont conformes à la vérité. » Quand le docteur a pris congé de lui, il écrit au ministre : « M. Quesnay, qui m'est venu voir plusieurs fois dans ma misère, m'a dit que Votre Grandeur croyait qu'il y avait quelqu'un de complice avec moi quand j'ai commis mon péché, et que je ne voulais pas le dire, et par cette raison que Monseigneur ne me voulait point donner la liberté que je ne l'eusse dit. A cela, Monseigneur, je souhaiterais du

profond de mon cœur que votre croyance fût véritable, en ce qu'il me serait bien plus avantageux de jeter ma faute sur un autre, soit pour m'avoir induit à commettre mon péché, ou ne m'avoir pas empêché de le commettre. »

Dans la pensée des ministres, Danry avait été l'agent d'un complot contre la vie de la marquise de Pompadour dirigé par quelque grand personnage; au dernier moment il aurait pris peur, ou bien dans l'espoir de tirer profit des deux côtés à la fois il serait venu à Versailles se dénoncer lui-même. Il faut tenir grand compte de ces faits pour comprendre la vraie cause de sa détention. Danry fut donc maintenu à la Bastille. Il subit des interrogatoires dont les procès-verbaux furent rédigés régulièrement et signés par le lieutenant de police. Celui-ci, sous l'ancien régime, était un véritable magistrat, les documens de l'époque ne le désignent pas autrement, il rendait des arrêts et punissait au nom de la coutume qui, à cette époque, comme aujourd'hui encore en Angleterre, faisait loi.

L'apothicaire Binguet avait été remis en liberté immédiatement après la déclaration faite par Danry le 14 juin. A la Bastille celui-ci était entouré de toute sorte d'égards. Les ordres de Berryer sur ce sujet étaient formels. On lui avait donné livres, pipe et tabac; on lui permettait, faveur singulière, de jouer de la flûte; et, comme il exprimait son ennui de vivre seul, on lui donnait deux compagnons de chambre. Il recevait chaque jour la visite des officiers du château, et le 25 mai, le lieutenant de roi vint lui répéter les ordres du magistrat : « on aurait en conséquence bien soin de lui; s'il avait besoin de quelque chose, on le priait de le dire, on ne le laisserait manquer de rien. » Le lieutenant de police espérait sans doute, à force de bontés, le déterminer à dévoiler les auteurs du malheureux complot qu'il avait imaginé lui-même.

Danry ne demeura pas longtemps dans la prison du faubourg Saint-Antoine : dès le 28 juillet, Saint-Marc le transféra à Vincennes, et nous voyons par le rapport que l'exempt rédigea combien le marquis Du Châtelet, gouverneur du donjon, s'étonna « que la cour se fût déterminée de lui envoyer un pareil sujet. » C'est que Vincennes était, comme la Bastille, réservé aux prisonniers de bonne société : notre compagnon y fut mis par faveur. Le chirurgien qui a soin de lui le lui répète pour le consoler. « On ne met dans le donjon de Vincennes que des personnes nobles et de la première distinction. » Danry est, en effet, traité comme un gentilhomme. La meilleure chambre lui est réservée, il peut jouir du parc, où il se promène chaque jour deux heures. Lors de son entrée à la Bastille, il souffrait d'une infirmité, dont il attribua plus tard la cause à sa longue détention. A Vincennes il s'en plaignit, il prétendit

également que le chagrin l'avait rendu malade. Un spécialiste et le chirurgien du donjon le soignèrent.

Cependant le lieutenant de police revenait le voir, lui renouvelait l'assurance de sa protection et lui conseillait d'écrire directement à Mme de Pompadour. Voici la lettre du prisonnier :

A Vincennes 4 novembre 1749.

Madame,

Si la misère, pressé par la faim, m'a fait commettre une faute contre votre chère personne, ça n'a point été dans le dessein de vous faire aucun mal. Dieu m'est témoin. Si sa divine bonté voulait aujourd'hui, en ma faveur, vous faire connaître mon âme repentant de sa très grande faute et les larmes que je répands depuis cent quatre-vingt-huit jours à l'aspect des grilles de fer, vous auriez pitié de moi, madame, au nom de Dieu qui vous éclaire. Que votre juste courroux daigne s'apaiser sur mon repentir, sur ma misère, sur mes pleurs; un jour Dieu vous récompensera de votre humanité. Vous pouvez tout, madame. Dieu vous a donné pouvoir auprès du plus grand roy de la terre, son bien-aymé : il est miséricordieux, il n'est point cruel, il est chrétien. Si sa divine puissance me fait la grâce d'obtenir de votre générosité la liberté, je mourray plutôt et mangerai que des racines, avant que de l'exposer une seconde fois. J'ay fondé toutes mes espérances sur votre charité chrétienne, soyez sensible à ma prière, ne m'abandonnez point à mon malheureux sort. J'espère en vous, madame, et Dieu me fera la grâce que toutes mes prières seront exaucées pour accomplir tous les désirs que votre chère personne souhaite.

J'ay l'honneur d'être, avec un repentir digne de grâce,
Madame,
Votre très humble et très obéissant serviteur,
DANRY.

Nous avons cité cette lettre avec plaisir; elle se distingue avantageusement de toutes celles que le prisonnier écrivit plus tard, que l'on a publiées. Il est vrai que Danry ne voulait pas attenter aux jours de la favorite; bientôt, devenant plus hardi, il écrira à Mme de Pompadour que, s'il lui a adressé cette boîte à Versailles, c'était par dévoûment pour elle, pour la mettre en garde contre les entreprises de ses ennemis, « pour lui sauver la vie. »

La lettre du prisonnier fut remise à la marquise, mais demeura sans résultat. Danry perdit patience, il résolut de se procurer lui-même la liberté qu'on lui refusait : le 15 juin 1750, il s'était évadé.

II.

Il a raconté dans ses *Mémoires* cette première évasion du donjon de Vincennes d'une manière aussi spirituelle que fantaisiste. Il échappa à ses geôliers le plus simplement du monde. Étant descendu au jardin à l'heure de sa promenade, il y trouva un épagneul noir qui faisait des bonds en aboyant. Il arriva que le chien se dressa contre la porte d'entrée du donjon et la poussa de ses pattes. La porte était ouverte. Danry sortit, passa devant les sentinelles qui ne firent aucune attention à lui, et il se mit à courir à travers champs. Il courut droit devant lui, à toute vitesse, « jusqu'à ce qu'il fût tombé par terre de fatigue du côté de Saint-Denis, vers les quatre heures après-midi. »

Il resta dans cette situation jusqu'à neuf heures du soir. Puis il prit le chemin de Paris et passa la nuit sur le bord de l'aqueduc du côté de la porte Saint-Denis. Au point du jour il entra dans la ville.

Nous savons quelle importance la cour attachait à la détention du prisonnier, elle espérait encore qu'il se déciderait à parler de ce grave complot dont il possédait le secret. D'Argenson écrit immédiatement à Berryer. « Rien n'est plus important ni plus pressé que d'user de toutes les voies imaginables pour tâcher de rattraper le prisonnier. » Et toute la police se met sur pied; le signalement du fugitif est imprimé à un grand nombre d'exemplaires. L'inspecteur Rulhière l'envoie à toutes les maréchaussées.

Danry s'était logé chez Cocardon, au *Soleil d'or;* mais il n'ose demeurer plus de deux jours dans la même auberge. Il pense que son camarade Binguet lui viendra en aide : Binguet ne se soucie plus de la Bastille. C'est une jolie fille, Anne Benoist, que Danry a connue au temps où il logeait chez Charmeleux, qui se dévoue à lui tout entière. Elle sait fort bien qu'elle risque d'être mise elle-même en prison, et déjà des inconnus de mauvaise mise sont venus demander au *Soleil d'or* qui elle était. Qu'importe! elle trouve assistance chez des compagnes; les jeunes filles portent les lettres, se mettent en quête d'un gîte bien sûr. En attendant, Danry va passer la nuit sous les aqueducs; dès le lendemain il va s'enfermer dans le nouveau logement que ces demoiselles lui ont choisi, il y demeure deux jours sans sortir : Annette lui vient tenir compagnie. Mais le jeune homme n'a plus d'argent, comment paiera-t-il son écot? « Que faire, que devenir? dit-il plus tard; j'étais sûr d'être découvert si je me montrais, si je fuyais je courais également des

risques.» Il écrit au docteur Quesnay, qui lui témoigna tant de bontés à Vincennes, mais la police a eu vent de cette correspondance, et Saint-Marc vient saisir le fugitif dans l'auberge où il est caché. Le malheureux est ramené à la Bastille. Annette se voit arrêter chez Cocardon au moment où elle demandait les lettres venues pour Danry; elle est enfermée à la Bastille aussi. Les porte-clés et les sentinelles de Vincennes, de service le jour de l'évasion, sont jetés au cachot.

En se sauvant de Vincennes, Danry avait doublé la gravité de sa faute. Les règlemens voulaient qu'il fût descendu au cachot, réservé aux prisonniers insubordonnés. « M. Berryer vint encore adoucir mes maux, au dehors il demandait pour moi justice ou clémence, dans ma prison il cherchait à calmer ma douleur, elle me paraissait moins vive quand il m'assurait qu'il la partageait. » Le lieutenant de police ordonna que le prisonnier fût nourri comme par le passé, qu'on lui laissât ses livres, du papier, ses bibelots, et les deux heures de promenade dont il jouissait à Vincennes. En retour de ces bontés, le garçon chirurgien envoya au magistrat « un remède contre les accès de goutte. » Il demandait en même temps qu'on lui permît d'élever des petits oiseaux dont le gazouillement et l'animation le distrairaient. La demande lui fut accordée. Mais au lieu de prendre sa peine en patience, Danry s'irritait de jour en jour. Il se laissait aller à sa nature violente, faisait du vacarme, criait, se démenait, à faire croire aux ministres qu'il devenait fou. Sur les livres de la bibliothèque de la Bastille qui passaient de chambre en chambre, il écrivait des poésies injurieuses contre la marquise de Pompadour. Il prolongeait ainsi son séjour dans le cachot. Peu à peu ses lettres changeaient de ton. « C'est un peu fort qu'on me laisse quatorze mois en prison et une année entière qui finit aujourd'hui dans un cachot où je suis encore. »

Cependant Berryer le remit dans une bonne chambre vers la fin de l'année 1751. En même temps il lui donna, rare privilège, un domestique pour le servir.

Quant à Annette Benoît, elle avait été mise en liberté après quinze jours de détention. Le domestique de Danry tomba malade; comme on ne voulait pas que le prisonnier manquât de société, on lui donna un compagnon de chambre. C'était un nommé Antoine Allègre, détenu depuis le 29 mai 1750. Les circonstances qui avaient déterminé son incarcération avaient été à peu près les mêmes que celles qui avaient fait enfermer Danry. Allègre était maître de pension à Marseille lorsqu'il apprit que les ennemis de la marquise de Pompadeur cherchaient à la faire périr. Il imagina un complot où il mêla Maurepas, l'archevêque d'Albi et l'évêque de Lodève, envoya

la dénonciation de ce complot à Versailles, et, pour se donner de l'appui, adressa au valet de chambre de la favorite une lettre d'une écriture contrefaite, qui commençait par ces mots : « Foy de gentilhomme, il y a 100,000 écus pour vous si vous empoisonnez votre maîtresse... » Il espérait obtenir de la sorte un bon emploi ou la réussite d'un projet qu'il avait fait sur le commerce.

Intelligens l'un et l'autre, instruits et entreprenans, Danry et Allègre étaient faits pour s'entendre d'autant mieux que le maître de pension, très supérieur à son camarade, le dirigeait. Les années que Danry passa en compagnie d'Allègre exercèrent sur toute sa vie une influence si grande, que le lieutenant de police Lenoir put dire un jour : « Danry est le tome II d'Allègre. » Les lettres de ce dernier, qui nous sont conservées en grand nombre, témoignent de l'originalité et de la vivacité de son esprit : le style en est fin et rapide, du français le plus pur, les idées exprimées ont de la distinction et sont parfois singulières sans être extravagantes. Il travaillait sans cesse et fut, tout d'abord, ennuyé d'avoir un compagnon. « Donnez-moi, je vous prie, une chambre en particulier, écrit-il à Berryer, même sans feu ; j'aime à être seul, je me suffis à moi-même, parce que je sais m'occuper et semer pour l'avenir. » C'était une nature mystique, mais de ce mysticisme froid et amer que nous trouvons quelquefois chez les hommes de science, les mathématiciens en particulier. Car Allègre étudiait principalement les mathématiques, la mécanique, la science des ingénieurs. Le lieutenant de police lui fit acheter des ouvrages traitant de la conduite des fortifications, de l'architecture civile, de la nouvelle mécanique, des travaux hydrauliques. Le prisonnier les consultait pour rédiger des mémoires sur les questions les plus diverses, qu'il envoyait au lieutenant de police dans l'espoir qu'ils lui procureraient sa liberté. Ces mémoires, que nous possédons, montrent encore l'étendue de son intelligence et de son instruction. Danry l'imita dans la suite en cela comme en tout le reste, mais grossièrement. Allègre était également très habile de ses doigts, dont il faisait, disent les officiers du château, tout ce qu'il voulait.

Allègre était un homme dangereux : les porte-clés en avaient peur. Quelque temps après son entrée à la Bastille il tomba malade ; un garde fut placé près de lui ; les deux hommes firent mauvais ménage. Allègre envoyait à la lieutenance de police plaintes sur plaintes. On fit une enquête qui ne fut pas défavorable au garde-malade, et celui-ci fut laissé auprès du prisonnier, lorsqu'un matin, le 8 septembre 1751, les officiers de la Bastille entendirent dans la tour du Puits du tapage. Ils montèrent en hâte et trouvèrent Allègre occupé à percer d'un couteau son compagnon qui venait

de tomber à la renverse, dans son sang, le ventre ouvert. Si Allègre n'avait pas été à la Bastille, le parlement l'aurait fait rouer en place de Grève; la Bastille le sauva, mais il ne pouvait plus espérer que sa liberté serait prochaine.

Quant à Danry, il lassa à son tour la patience de ses gardiens. Le major Chevalier, qui était la bonté même, écrivit au lieutenant de police : « Il ne vaut pas mieux que d'Allègre, mais il est cependant, quoique plus turbulent et colère, beaucoup moins à craindre, en tout genre, que lui. » Le médecin de la Bastille, le docteur Boyer, membre de l'Académie, écrit également : « J'ai lieu de me méfier du personnage. » Le caractère de Danry s'aigrissait de jour en jour. Il injuriait ses porte-clés. Un matin, on est obligé de lui enlever un couteau et des instrumens tranchans qu'il a dérobés. Il se sert du papier qu'on lui donne pour se mettre en relation avec d'autres détenus et des personnes du dehors. Le papier est supprimé : Danry écrit avec son sang sur des mouchoirs; le lieutenant de police lui fait défense de lui écrire avec du sang : Danry écrit sur des tablettes de mie de pain qu'il fait passer furtivement entre deux assiettes.

L'usage du papier lui est rendu, ce qui ne l'empêche pas d'écrire à Berryer : « Monseigneur, je vous écris avec de mon sang sur du linge, parce que messieurs les officiers me refusent d'encre et du papier ; voilà plus de six fois que je demande à leur parler inutilement. Qu'est-ce donc, monseigneur, avez-vous résolu? Ne me poussez pas à bout, au moins ne me forcez pas à être mon bourreau moi-même. Envoyez-moi une sentinelle pour me casser la tête, c'est bien la moindre grâce que vous puissiez m'accorder. » Berryer, étonné de cette étrange missive, fait des observations au major, qui lui répond : « Je n'ai pas refusé de papier à Danry. »

Ainsi le prisonnier faisait croire de plus en plus qu'il n'était qu'un fou. Le 13 octobre 1753, il écrivait au docteur Quesnay pour lui dire qu'il lui voulait grand bien, mais qu'étant trop pauvre pour lui rien donner, il lui faisait cadeau de son corps, qui allait périr, dont il pourrait faire un squelette. Au papier de la lettre, Danry avait cousu un petit carré de drap et il ajoutait : « Dieu a donné aux habits des martyrs la vertu de guérir toutes sortes de maladies. Voilà cinquante-sept mois qu'on me fait souffrir le martyre. Ainsi il est sans doute qu'aujourd'hui le drap de mon habit fera des miracles : en voilà un morceau. » Cette lettre revint à la lieutenance de police au mois de décembre, et nous y trouvons une apostille de la main de Berryer : « Lettre bonne à garder, elle fait connaître l'esprit du personnage. » Or nous savons de quelle façon on traitait encore les fous au XVIIIe siècle.

Mais subitement, au grand étonnement des officiers du château,

nos deux amis améliorent leur caractère et leur conduite. On n'entendait plus de bruit dans leur chambre, et quand on leur venait parler, ils répondaient poliment. En revanche, ils étaient d'allure plus bizarre encore que par le passé. Allègre se promenait dans sa chambre, à moitié nu, pour ménager ses hardes, disait-il, et adressait lettres sur lettres à son frère et au lieutenant de police pour qu'on lui envoyât des nippes, des chemises surtout et des mouchoirs. Danry de même. « Ce prisonnier, mande Chevalier au lieutenant de police, demande du linge ; je ne vous écrirai pas, parce qu'il a sept chemises très bonnes, dont quatre neuves ; cet article le met aux champs. » Mais pourquoi refuser à un prisonnier de lui passer ses fantaisies? Et le commissaire de la Bastille fit confectionner deux douzaines de chemises de prix, — chacune revint à vingt francs, plus de quarante francs de notre monnaie, — et des mouchoirs de la batiste la plus fine.

Si la lingère du château avait fait attention, elle aurait remarqué que les serviettes et draps qui entraient dans la chambre des deux compagnons en sortaient raccourcis dans tous les sens. Nos amis s'étaient mis en rapport avec leurs voisins de prison, qui demeuraient en dessous et au-dessus d'eux, mendiant des ficelles et du fil, donnant du tabac en échange. Ils étaient parvenus à desceller les barres de fer qui empêchaient de grimper dans la cheminée ; la nuit, ils montaient jusque sur les plates-formes, d'où ils conversaient, par les cheminées, avec les prisonniers des autres tours. L'un de ces malheureux se croyait prophète de Dieu ; il entendit la nuit ce bruit de voix tombant sur le foyer éteint ; il parla du prodige aux officiers qui le crurent encore plus fou qu'auparavant. Sur la terrasse, Allègre et Danry trouvèrent les outils que des maçons et herbiers employés au château y laissaient le soir. Ils se procurèrent ainsi un maillet, une tarière, deux espèces de moufles et des morceaux de fer pris aux affûts des canons. Ils cachaient le tout dans le tambour existant entre le plancher de leur chambre et le plafond de la chambre inférieure.

Allègre et Danry se sauvèrent de la Bastille dans la nuit du 25 au 26 février 1756. Ils grimpèrent par la cheminée jusque sur la plate-forme des tours et descendirent par leur fameuse échelle de corde attachée à l'affût d'un canon. Une muraille séparait le fossé de la Bastille de celui de l'Arsenal. Ils parvinrent, à l'aide d'une barre de fer, à en detacher une grosse pierre, et s'échappèrent par la baie ainsi pratiquée. L'échelle de corde était une œuvre de longue patience et de grande habileté. Plus tard, Allègre devint fou. Alors Danry tira à lui tout le mérite de cette entreprise que son ami avait conçue et dirigée.

Au moment de partir, Allègre avait écrit sur un chiffon de papier,

pour les officiers de la Bastille, la note suivante, qui marque bien son caractère :

« Nous n'avons causé aucun dommage aux meubles de M. le gouverneur, nous ne nous sommes servis que de quelques lambeaux de couvertures qui ne pouvaient être d'aucune utilité, les autres sont dans leur entier. S'il manque quelques serviettes, on les trouvera au-delà de l'eau, dans le grand fossez où nous les emportons pour essuyer nos pieds. »

Nos deux compagnons s'étaient pourvus d'un porte-manteau, et ils s'empressèrent de changer de vêtemens dès qu'ils eurent franchi l'enceinte du château. Un metteur en œuvre, Fraissinet, que Danry connaissait, s'intéressa à eux et les conduisit chez le tailleur Rouit, qui les logea quelque temps. Rouit prêta même à Danry 48 livres que celui-ci s'engagea à renvoyer dès son arrivée à Bruxelles. Un mois passé, nos deux amis étaient au-delà des frontières.

III.

Il nous est très difficile de savoir ce qu'il advint de Danry depuis le moment où il quitta Rouit, jusqu'au moment de sa réintégration à la Bastille. Il nous a, il est vrai, laissé deux relations de son séjour en Flandre et en Hollande ; mais ces relations diffèrent entre elles, et elles diffèrent l'une et l'autre de quelques documens originaux que nous avons conservés.

Allègre et Danry avaient jugé prudent de ne pas partir ensemble. Allègre arriva le premier à Bruxelles, d'où il écrivit à Mme de Pompadour une lettre injurieuse. Cette lettre le fit découvrir. A Bruxelles, Danry apprit l'arrestation de son camarade. Il se hâta de gagner la Hollande, vint à Amsterdam, où il entra en service chez un nommé Paulus Melenteau. De Rotterdam il avait écrit à sa mère ; la pauvre fille, réunissant ses petites économies, lui envoya par la poste 200 livres. Mais Saint-Marc s'était mis en route pour rejoindre le fugitif. « Les bourgmestres d'Amsterdam accordèrent sans nulle difficulté et avec plaisir la réquisition que Saint-Marc fit au nom du roi, de la part de son ambassadeur, pour l'arrêt et l'extradition de Danry. » Louis XV se contentait de réclamer celui-ci comme un de ses sujets. Saint-Marc, déguisé en marchand arménien, le découvrit dans sa retraite. Danry fut arrêté à Amsterdam le 1er juin, conduit dans un cachot de l'hôtel de ville, de là, ramené en France et remis à la Bastille le 9 juin 1756. On mandait de Hollande : « Saint-Marc est ici regardé sur le pied de sorcier. »

Par cette nouvelle évasion, le malheureux Danry avait achevé

de rendre son cas extrêmement grave. Au XVIIIe siècle, l'évasion d'une prison d'état pouvait être punie de mort. Les Anglais, grands apôtres de l'humanité, n'étaient pas plus indulgens que nous; et l'on connaît le traitement infligé par Frédéric II au baron de Trenck. Celui-ci ne devait rester en prison qu'une année. Après sa seconde tentative d'évasion, il fut enchaîné dans une casemate obscure; à ses pieds était la tombe où il devait être enterré, on y avait gravé son nom et une tête de mort.

Le gouvernement de Louis XV ne punissait pas avec autant de rigueur. L'évadé était simplement mis au cachot pour quelque temps. Les cachots de la Bastille étaient des basses-fosses froides et humides. Danry nous a laissé dans ses mémoires une relation des quarante mois passés en ce triste lieu, qui fait dresser les cheveux sur la tête. Malheureusement, son récit est plein d'exagérations. Il dit qu'il passa ces trois années les fers aux pieds et aux mains : dès le mois de novembre 1756, Berryer lui offrit de lui faire ôter les fers des pieds ou des mains, à son choix, et nous voyons par une apostille du major Chevalier qu'on lui enleva les fers des pieds. Danry ajoute qu'il coucha tout l'hiver sur la paille, sans couverture; il avait si bien des couvertures qu'il écrit à Berryer pour demander qu'on lui en donne d'autres. A l'en croire, lors des crues de la Seine l'eau lui serait montée jusqu'à la taille : dès que l'eau menaça d'envahir le cachot, on en fit sortir le prisonnier. Il dit encore qu'il passa ces quarante mois dans une obscurité complète : la lumière de la prison n'était certainement pas très vive, mais elle était suffisante pour permettre à Danry de lire et d'écrire, et nous apprenons par les lettres que celui-ci adressait au lieutenant de police qu'il voyait de son cachot tout ce qui se passait dans la cour de la Bastille. Enfin, il nous parle d'un certain nombre d'infirmités qu'il aurait contractées à cette époque, et cite à ce propos le rapport d'un oculiste qui vint lui donner ses soins. Mais, ce rapport, Danry l'a inventé lui-même, et le reste à l'avenant.

Pour la nourriture, Danry se montrait très difficile. Nous en jugeons par les rapports de Chevalier. « Danry est de fort mauvaise humeur, il nous envoie chercher à huit heures du soir pour nous dire que nous envoyions son porte-clés à la halle pour lui acheter du poisson, disant qu'il ne mange point d'œufs, d'artichauts, ni d'épinards, et qu'il veut manger du poisson absolument, et comme on ne le veut pas, il se met dans des fureurs extrêmes. » Voilà pour les jours maigres, voici pour les jours gras. « Danry a juré comme un diable, c'est-à-dire à son ordinaire, et après la cérémonie faite, il m'a dit : « Monsieur le major, au moins quand on me donne de

la volaille, qu'elle soit piquée. » C'est qu'il n'était pas lui, Danry, un homme du vulgaire, « de ces gens que l'on met à Bicêtre. » Et il prétendait qu'on le traitât d'une manière qui lui convînt.

Il en était de même pour les vêtemens. On s'étonne devant les listes de hardes que la lieutenance de police lui faisait confectionner. Pour le satisfaire, l'administration ne reculait pas devant les dépenses les plus déraisonnables, et c'est en vendant ces effets que Danry se procura dans ses différentes évasions une partie de l'argent qui lui était nécessaire. Il souffrait de rhumatismes, aussi lui est-il fourni des robes de chambre doublées de peau de lapin, des vestes doublées de peluche de soie, des gants et des bonnets fourrés et de bonnes culottes en peau épaisse. Dans ses Mémoires Danry traite tout cela de « lambeaux à moitié pourris. » Le malheureux commissaire de Rochebrune, chargé des fournitures aux prisonniers, ne sait comment le contenter : « Vous m'avés chargé, écrit-il au major, de faire faire une robe de chambre au sieur Danry, qui veut une calemande fond bleu à rayes rouges. J'en ay fait chercher chez douze marchands qui n'en ont point et qui se garderaient bien d'en avoir parce que ces sortes de calemande ne seraient point de débit. Je ne vois point de raison de satisfaire les goûts fantasques d'un prisonnier qui doit se contenter d'une robe de chambre chaude et commode. » D'ailleurs Danry sait se plaindre lui-même. « Je vous prie, écrit-il au gouverneur, d'avoir la bonté de dire mot pour mot à M. de Sartines, que les quatre mouchoirs qu'il m'a envoyés sont bons pour donner à des galériens et que je n'en veux point ; mais que je le prie d'avoir la bonté de m'accorder six mouchoirs d'indienne à fond bleu et grands et deux cravates de mousseline. » Il ajoute : « S'il n'y a pas d'argent au trésor, qu'on en demande à la marquise de Pompadour. »

Le 1er septembre 1759, Danry fut tiré du cachot et remis dans une chambre claire. Il écrivit aussitôt à Bertin pour le remercier et lui annoncer qu'il lui envoyait deux colombes. « Vous avez du plaisir à faire le bien, je n'en aurai pas moins que vous, monseigneur, si vous m'accordez le bonheur de recevoir cette faible marque de ma grande reconnaissance.

« Tamerlan se laissa désarmer par un panier de figues que les habitans d'une ville qu'il allait assiéger lui firent présent. Mme la marquise de Pompadour est chrétienne, je vous supplie de me permettre de luy en envoyer aussi à elle une paire, peut-être qu'elle se laissera toucher par ces deux innocens pigeons. »

Voici la copie de la lettre qui les accompagnera :

« Madame, deux pigeons venoient tous les jours manger le grain de ma paille, je les pris, ils m'ont fait des petits. J'ose prendre la

liberté de vous en présenter cette paire, comme une marque de mon respect et de mon amitié. Je vous supplie en grâce d'avoir la bonté de les recevoir, avec autant de plaisir comme j'en ai à vous les offrir. J'ay l'honneur d'être avec un très profond respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Danry, à la Bastille depuis onze ans. »

Pourquoi Danry n'a-t-il pas toujours usé d'une manière aussi charmante de la permission qu'on lui donnait d'écrire au ministre, au lieutenant de police, à la marquise de Pompadour, au docteur Quesnay et à sa mère? Il écrivait sans cesse et nous avons de ses lettres par centaines. Elles sont bien différentes les unes des autres. Celles-ci sont suppliantes et plaintives : « Par les larmes et le sang mon corps dépérit tous les jours, je n'en puis plus. » Il écrit à la marquise de Pompadour : « Madame, je ne vous ai jamais souhaité que du bien, soyez donc sensible à la voix des larmes, de mon innocence et d'une pauvre mère désolée de soixante-six ans. Madame, vous êtes instruite de mon martyre, je vous supplie au nom de Dieu de m'accorder ma chère liberté, je n'en puis plus, je me meurs, mon sang s'est tout brûlé à force de gémir, vingt fois dans la nuit je suis obligé d'humecter ma bouche et mes narines pour pouvoir respirer. » On connaît la célèbre lettre qui commence par ces mots : « Voilà cent mille heures que je souffre! » Il écrit à Quesnay : « Je me présente devant vous avec un charbon de feu ardent sur ma tête qui vous marque ma pressante nécessité. » Les images dont il se sert ne sont pas toujours aussi heureuses : « Écoutez, dit-il à Berryer, la voix des entrailles équitables dont vous êtes revêtu. »

Dans d'autres lettres le prisonnier change de ton, aux plaintes succèdent les cris de rage et de colère, « il trempe sa plume dans le fiel dont son âme est abreuvée. » Il ne supplie plus, il menace. On ne saurait louer le style de ces épîtres, il est incorrect et vulgaire, mais, par momens, vigoureux et coloré d'images vives. Il dit au lieutenant de police : « Quand il faut punir dans cette maudite prison, tout est en l'air, le tonnerre ne marche pas aussi vite que les punitions; il s'agit de soulager un homme qui n'est pas heureux, je ne vois que des écrevisses ; » et il lui adresse ces vers de Voltaire :

> Périssent les cœurs durs et nés pour les forfaits
> Que les malheurs d'autrui n'attendrissent jamais.

Il prédit aux ministres, aux magistrats, à la marquise de Pompadour des châtimens terribles. Il écrit à cette dernière : « Vous

vous verrez un jour comme ce hibou du parc de Versailles, tous les oiseaux lui jetaient de l'eau pour l'étouffer, pour le noyer : si le roy venait à mourir, on ne passerait pas deux heures sans mettre cinq ou six personnes à vos trousses, vous iriez vous-même à la Bastille. » L'accusé se transforme peu à peu en accusateur. Il écrit à Sartines : « Je ne suis ni un chien ni un scélérat, mais un homme comme vous ! » Et le lieutenant de police qui le prend en pitié écrit au-dessus d'une de ces lettres envoyées au ministre de Paris : « Lorsque Danry écrit ainsi, ce n'est pas qu'il soit fol, mais désespéré de sa prison. » Le magistrat conseille au prisonnier « de ne pas mettre d'aigreur dans ses lettres, cela ne peut que lui nuire. » Bertin corrige de sa propre main les suppliques que Danry adresse à la marquise de Pompadour, nous lisons en marge de l'une d'elles : « Je croirais lui porter préjudice à luy-même et à son véritable intérêt si je remettais à Mme la marquise de Pompadour une lettre où il ose lui reprocher *d'avoir abusé de sa bonne foi et de sa confiance.* » La lettre corrigée, le lieutenant de police la porta lui-même à Versailles.

Loin que les années de captivité le rendent plus humble, abaissent son orgueil, le prisonnier se redresse de plus en plus ; de jour en jour son audace grandit, il ne craint pas de parler aux lieutenans de police eux-mêmes, qui connaissent son histoire, de sa fortune qu'on a ruinée, de sa carrière brillante qu'on a entravée, de toute sa famille qu'on a plongée dans le désespoir. Les premières fois le magistrat hausse les épaules, insensiblement il se laisse gagner par ces affirmations d'une fermeté inébranlable, par cet accent de conviction ; il finit par croire, lui aussi, à cette noblesse, à cette fortune, à ce génie, auxquels Danry en est peut-être venu à croire lui-même. Alors Danry s'élève plus haut encore : il réclame non-seulement sa liberté, mais des indemnités, des sommes considérables et des honneurs. N'allez cependant pas penser que ce soit par un sentiment de cupidité indigne de lui : « Si je propose un dédommagement, monseigneur, ça n'est point pour avoir de l'argent, ça n'est que pour aplanir toutes les difficultés qui peuvent s'opposer à la fin de ma longue misère. »

Il veut bien, en retour, donner au lieutenant de police des conseils, lui indiquer les moyens d'avancer dans sa carrière, lui enseigner comment il doit s'y prendre pour se faire nommer secrétaire d'État, et lui composer le discours qu'il devra tenir au roi à la première audience. Il ajoute : « Ce temps-cy précisément vous est extrêmement favorable, c'est le quart d'heure du berger, profitez-en. Avant que de monter à cheval, le jour qu'on va faire la réjouissance de la paix, vous devez être conseiller d'État. »

Il veut bien, également, envoyer au roi les projets qu'il a conçus

dans sa prison pour le bien du royaume. Il s'agit de faire porter des fusils aux sergens et aux officiers, les jours de bataille, en place de spontons et de hallebardes, on renforcera ainsi les armées françaises de vingt-cinq mille bons fusiliers. Il s'agit encore d'augmenter le port des lettres, ce qui accroîtra les ressources du trésor de plusieurs millions chaque année. Il conseille de créer dans les principales villes des greniers d'abondance, et dessine des plans de bataille qui donnent à une colonne de trois hommes de profondeur une force inconnue. Nous en passons et des meilleurs. Ces idées sont délayées dans un déluge de mots, une abondance de phrases inimaginables, accompagnées de comparaisons tirées de l'histoire de tous les temps et de tous les pays. Les manuscrits sont illustrés de dessins à la plume. Danry les copie et recopie sans cesse, les envoie à tout le monde, sous toutes les formes, persuade aux sentinelles que ces hautes conceptions intéressent le salut de l'État et lui procureront une fortune immense. Il détermine ainsi ces braves gens, qui compromettent leur position, à les porter secrètement à des généraux, à des ministres, aux membres du parlement, aux maréchaux de France, il les jette par les fenêtres de sa chambre et du haut des tours enveloppés dans des boules de neige. Ces mémoires sont l'œuvre d'un homme dont l'esprit ouvert et actif, d'une activité incroyable, projette, construit, invente, sans cesse ni repos.

Dans ces liasses de papiers nous avons trouvé une lettre bien touchante, elle est de la mère du prisonnier, Jeanneton Aubrespy, qui écrivait à son fils de Montagnac, le 14 juin 1749 :

« Ne me faites pas l'injustice de croire que je vous ai oublié, mon cher fils, mon tendre fils. Seriés-vous exclu de ma pensée, vous que je porte dans mon cœur ? J'ay toujours eu un grand désir de vous revoir, mais aujourd'hui j'en ai encore plus d'envie, je suis sans cesse occupée de vous, je ne pense qu'à vous, je suis toute remplie de vous. Ne vous chagrinés pas, mon cher fils, c'est la seule grâce que je vous demande. Vos malheurs auront une fin et peut-être qu'elle n'est pas éloignée. J'espère que Mme de Pompadour vous fera grâce, j'interesse pour cela le ciel et la terre. Le Seigneur veut encore éprouver ma soumission et la vôtre pour mieux faire sentir le prix de ses faveurs. Ne vous inquiétés pas, mon fils, j'espère d'avoir le bonheur de vous revoir et de vous embrasser plus tendrement que jamais. Adieu, mon fils, mon cher fils, mon tendre fils, je vous aime et je vous aimerai tendrement jusqu'au tombeau. Je vous recommande de me donner des nouvelles de votre santé. Je suis et serai toujours votre bonne mère,

« DAUBRESPI, *veuve.* »

Cette lettre n'est-elle pas belle dans sa douleur si simple ? La réponse faite par le fils est émouvante également; mais en la relisant, on sent qu'elle devait passer sous les yeux du lieutenant de police; en l'examinant de près, on voit entre les lignes grimacer les sentimens.

Nul n'a su, mieux que Danry, jouer de l'âme des autres, éveiller en eux, à son gré, la pitié, la tendresse, l'étonnement, l'admiration. Nul ne l'a surpassé dans l'art, difficile assurément, d'apparaître en héros, en homme de génie et en martyr; rôle que nous le verrons soutenir pendant vingt ans sans défaillance.

En 1759, arriva à la lieutenance de police un homme qui désormais occupera Danry presque exclusivement, — Gabriel de Sartines. Sartines semble avoir été le type de l'homme distingué. C'était un fin sceptique, de caractère aimable et de manières gracieuses qui charmaient dès le premier abord. Esprit net, il gouvernait avec fermeté. Il était aimé de la population parisienne, qui vantait sa bonté et sa justice. Comme ses prédécesseurs Berryer et Bertin, il s'intéressa au sort de Danry et s'efforça de lui rendre moins cruelles ses années de captivité : « Il m'accorda, écrit celui-ci, ce qu'aucun prisonnier d'État n'a jamais obtenu : la promenade sur le haut des tours, au grand air, pour conserver ma santé. » Il ne cessait de soutenir le prisonnier par de bonnes paroles, l'engageait à se bien conduire, à ne plus mettre d'injures dans les lettres qu'il écrivait : « Votre sort, lui disait-il, est entre vos mains. » Il prenait connaissance de son projet pour la construction de greniers d'abondance, et, après l'avoir lu : « Vraiment il y a de bonnes choses, de très bonnes choses là dedans. » Il le venait voir dans sa prison et lui promettait de faire son possible pour obtenir sa liberté. Il remettait lui-même entre les mains de la marquise de Pompadour le « grand *Mémoire* » que Danry avait rédigé pour elle. Dans ce mémoire, le prisonnier disait à la favorite qu'en retour d'un service qu'il lui avait rendu en lui adressant un « symbole hiéroglyphique » pour la mettre en garde contre les entreprises de ses ennemis, elle l'avait fait souffrir pendant douze années injustement. Aussi, à présent, n'accepterait-il la liberté qu'avec une indemnité de « 66,000 livres. » Il ajoutait : « Soyez sur vos gardes!.. Quand vos prisonniers sortiront et qu'ils divulgueront vos cruautés, ils vous rendront haïssable au ciel et à toute la terre. » On ne s'étonnera pas que ce grand mémoire n'ait pas produit bon effet. Sartines promit au prisonnier de revenir à la charge : « Si malheureusement, lui écrit Danry, vous trouviez quelque résistance aux prières que vous allez faire pour moi, je prends la précaution de vous envoyer la copie du projet que j'ai envoyé au roi. — C'était le mémoire qui proposait de don-

ner des fusils aux officiers et aux sergens. — Or le roi s'est servi de mon projet pendant cinq années de suite et s'en servira encore perpétuellement toutes les fois que nous serons en guerre. » Sartines se rendit à Versailles, ce merveilleux projet en poche. Il le montra aux ministres, parla en faveur de son protégé, qui, du fond des cachots, se rendait utile à son pays. Mais, au retour, il écrivit au major de la Bastille, pour Danry, une note où nous lisons : « On n'a point fait usage, comme il le croit, de son projet militaire. »

Danry avait demandé plusieurs fois qu'on l'envoyât aux colonies. En 1763, le gouvernement s'occupait beaucoup de la colonisation de la Désirade. Nous trouvons une lettre du 23 juin 1763 par laquelle Sartines propose d'envoyer Danry à la Désirade « en le recommandant à l'officier commandant. » Ces tentatives demeuraient infructueuses.

Comme tous les hommes de son espèce, Danry chercha toute sa vie à réussir par les femmes. Il savait fort bien tout ce qu'il y a de tendresse et de dévoûment dans ces têtes légères et qu'en elles le sentiment couvre toujours la raison : « Je cherchais surtout des femmes et je désirais les trouver jeunes, leur âme aimante et douce est plus susceptible de pitié : l'infortune les émeut, les intéresse plus vivement, leur sensibilité s'altère moins vite et les rend capables de plus d'efforts. La nature nous inspire ces vérités, je les sentais alors. »

Tandis qu'il était à se promener sur les tours de la Bastille, respirant l'air frais du matin, il tentait de se mettre en relation par signes et signaux avec les voisins du château. « Je remarquai deux jeunes personnes seules dans une chambre où elles travaillaient : leur physionomie me parut douce et jolie, je ne me trompais pas. L'une d'elles ayant jeté les yeux de mon côté, je lui fis avec ma main un salut que je cherchai à rendre honnête et respectueux ; elle avertit d'abord sa sœur qui me fixa sur-le-champ. Je les saluai alors toutes les deux de la même manière, et elles me répondirent toutes les deux avec un air d'intérêt et de bonté. Dès ce moment, nous établîmes entre nous une sorte de correspondance. » C'étaient deux petites blanchisseuses, nommées Lebrun, filles d'un perruquier. Et le rusé compère, afin de mieux stimuler les petites folles à le servir avec ardeur, frappait à la porte de leur jeune cœur qui ne demandait qu'à s'ouvrir. Il leur parlait de jeunesse, de malheur et d'amour, et, ce qui ne pouvait rien gâter, de sa fortune, dont il leur offrait la moitié. Aussi les jeunes filles n'épargnaient-elles pour lui ni leur temps, ni leurs peines, ni le peu d'argent qu'elles pouvaient avoir.

Le prisonnier leur avait fait parvenir plusieurs de ses projets, entre autres le projet militaire, avec des lettres pour quelques écrivains et grands personnages, en outre, pour le roi, un mémoire terrible contre la marquise de Pompadour où « sa naissance et son opprobre, toutes ses voleries et ses cruautés étaient exposés. » Il pria les jeunes filles d'en faire tirer plusieurs copies qu'elles enverraient aux adresses indiquées. Bientôt de grandes croix noires sur une muraille du voisinage apprennent au prisonnier que ses ordres sont exécutés. Danry ne semble plus douter que ses maux vont prendre fin, les portes de la Bastille vont s'ouvrir devant lui et triomphalement il sortira de la prison pour entrer dans les palais dorés de la fortune : *Parta victoria!* s'écrie-t-il dans un mouvement de bonheur.

Nous arrivons ainsi à une des actions les plus surprenantes de cette vie étrange. Un journal que Danry écrivit à Vincennes : *Rêveries du sieur Masers de La Tude*, dont l'original, encore inédit, est conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, dévoile le curieux état d'esprit dans lequel le prisonnier se trouvait alors. Ces *Rêveries* sont, d'ailleurs, un document des plus précieux pour toute cette période de la vie de notre héros. En les rédigeant, il écrivait pour lui, sans souci du public, et sa plume était sincère ; il était encore tout près des faits qu'il rapportait, sa mémoire était fidèle.

En décembre 1763, la marquise de Pompadour tomba gravement malade.

« Un officier de la Bastille monta dans ma chambre et me dit : « Monsieur, écrivez quatre paroles à Mme la marquise de Pompadour, et vous pouvez être certain qu'en moins de huit jours votre liberté vous sera rendue. » Je répondis au major que les prières et les larmes ne faisaient qu'endurcir le cœur de cette cruelle femme et que je ne voulais point lui écrire. Cependant il revint le lendemain et il me tint le même langage, et moi je lui répondis les mêmes paroles que le jour auparavant. A peine fut-il sorti que Daragon, mon porte-clés, entra dans ma chambre en me disant : « Croyez monsieur le major, quand il vous dit qu'avant huit jours votre liberté vous sera rendue ; s'il vous le dit, c'est qu'il en est bien certain. » Le surlendemain cet officier revint encore pour la troisième fois. « Pourquoi vous obstinez-vous ? » Je remerciai cet officier, c'est-à-dire M. Chevalier, major de la Bastille, pour la troisième fois, en lui disant que j'aimerais mieux mourir que d'écrire encore à cette implacable mégère.

« ... Six ou huit jours après, mes deux demoiselles vinrent me saluer et en même temps elles déployèrent un rouleau de papier où

il y avait en gros caractères ces mots : « Madame de Pompadour est morte. » — « La marquise de Pompadour mourut le 19 d'avril 1764, et deux mois après, c'est-à-dire le 19 juin, M. de Sartines vint à la Bastille, m'accorda audience, et la première parole qu'il me dit fut : de ne plus parler du passé et qu'au premier jour il irait à Versailles et demanderait au ministre la justice qui m'était due. » Et nous trouvons en effet, à la date du 18 juin 1764, dans les papiers du lieutenant de police, la note suivante : « M. Duval, — c'était le premier secrétaire de la lieutenance, — proposer la liberté de Danry au premier travail, en l'exilant dans son pays. »

Rentré dans sa chambre, Danry réfléchit sur ce qui se passait : si le lieutenant de police mettait tant d'empressement à le délivrer, c'est, évidemment, qu'il avait peur de lui, que ses mémoires étaient arrivés à destination, avaient produit un effet redoutable. Le magistrat ne cherchait plus qu'à gagner ses bonnes grâces. Mais lui Danry serait bien bon de se contenter d'une simple mise en liberté, « 100,000 livres » devaient à peine suffire à lui faire oublier les injustices dont il avait été accablé.

Il roula ces pensées dans sa tête plusieurs jours. Accepter la liberté de la main de ses persécuteurs serait pardonner le passé, serait une faute qu'il ne commettrait jamais. La porte s'ouvrit, le major entra, il avait à la main un billet écrit par de Sartines. « Vous direz à la 4e Comté que je travaille à le délivrer efficacement. » L'officier sorti, Danry se mit immédiatement à sa table et écrivit au lieutenant de police une lettre pleine d'expressions grossières, de menaces et d'injures. L'original s'est perdu, nous avons une analyse faite par Danry lui-même. Il terminait en laissant à Sartines « le choix ou de n'être qu'un fou, ou de s'être laissé corrompre comme un misérable par les écus du marquis de Marigny, frère de la marquise de Pompadour. »

« Dès que Sartines eut reçu ma lettre, il m'en écrivit une que le major vint me lire, où il y avait les propres paroles que voici :

« Que j'avais tort de l'accuser de la longueur de ma prison, que, s'il en avait été le maître, il y aurait longtemps qu'il m'aurait rendu la liberté, et il finissait sa lettre en me disant qu'il y avait des petites-maisons pour y mettre les fous. A quoy je dis au major : « Nous verrons si dans quelques jours il aura le pouvoir de m'y mettre. » Il ne m'ôta pas la promenade de dessus les tours; neuf jours après, il me mit au cachot au pain et à l'eau.» Mais Danry ne se laissait pas démonter facilement. On ne voulait sans doute qu'éprouver son assurance. C'est en chantant qu'il descendit au cachot, où il continua pendant plusieurs jours à donner les marques de la gaîté la plus vive.

De ce moment le prisonnier se rendit insupportable à ses gardiens. Ce n'étaient que cris et violences. Il remplissait toute la Bastille des éclats de « sa voix de tonnerre. » Le major chevalier écrit à Sartines : « Le prisonnier userait la patience du plus sage capucin ; » une autre fois, « il est rempli de fiel et d'amertume, c'est un venin tout pur ; » ou bien encore « ce prisonnier est un enragé. »

Le lieutenant de police proposa au ministre Saint-Florentin le transfert de Danry au donjon de Vincennes. Le prisonnier y fut conduit dans la nuit du 15 au 16 septembre 1764. Nous allons entrer dans une nouvelle phase de sa vie. Nous le trouverons plus misérable encore que par le passé, mais agrandissant encore ses exigences et ses prétentions; d'ailleurs avec raison, puisque le voilà anobli. Il avait appris d'une sentinelle de la Bastille la mort de Henri Vissec de La Tude, lieutenant-colonel d'un régiment de dragons, décédé à Sedan le 31 janvier 1761. De ce jour il résolut qu'il était le fils de cet officier. Quelles raisons avait-il pour cela? Vissec de La Tude était de son pays; il était gentilhomme et riche, et il était mort. Danry trouvait ces raisons excellentes. Il est d'ailleurs dans une ignorance complète de tout ce qui concerne son père et sa nouvelle famille : il ignore jusqu'à ce nom de « Vissec de La Tude, » dont il fait « Masers de La Tude; » Masers était le nom d'une terre appartenant au baron de Fontès, parent de Henri de Vissec. Celui-ci n'était pas marquis, comme le croit Danry, mais simplement chevalier; il mourut laissant six fils, tandis que Danry le présente mourant sans postérité. Il va sans dire que tout ce que notre héros raconte de son père dans ses *Mémoires* est pure invention. Le chevalier de La Tude ignora toujours l'existence du fils de Jeanneton Aubrespy; et quand plus tard Danry demanda aux enfans de le reconnaître pour leur frère naturel, ses prétentions furent repoussées. Cependant notre homme signera désormais ses lettres et mémoires Danry, ou mieux Henri Masers d'Aubrespy, puis de Masers d'Aubrespy, puis de Masers de La Tude. Lorsque Danry s'était mis une idée dans la tête, il ne la quittait jamais; il la répétait sans trêve jusqu'à ce qu'il l'eût fait entrer dans la conviction de tous ceux qui l'entouraient, ténacité qui doit faire notre admiration. Dans le brevet de 400 livres de pension que Louis XVI donna à Danry, en 1784, le roi appelle le fils de la pauvre Jeanneton : Vicomte Masers de La Tude.

Comme bien on pense, le vicomte de La Tude ne pouvait plus accepter sa liberté aux conditions faites par Danry. Celui-ci s'était contenté de « 66,000 livres ; » Latude exige « 150,000 livres, » plus la croix de Saint-Louis. Il l'écrit au lieutenant de police. Quant à

Sartines, il était trop homme d'esprit pour tenir longtemps rigueur au prisonnier de ses extravagances. « Je fus transféré dans le donjon de Vincennes la nuit du 15 au 16 septembre 1764. Environ neuf heures après, feu M. de Guyonnet, lieutenant de roy, vint me voir en compagnie du major et des trois porte-clés, et il me dit : « M. de Sartines m'a ordonné de venir vous dire, de sa part, que, pourvu que vous fussiez un peu de temps tranquille, qu'il vous accorderait votre liberté. Vous lui avez écrit une lettre extrêmement forte, il faut lui faire des excuses. » Danry ajoute : « Au surplus, M. de Sartines me traitait bien. » Il lui accordait pour deux heures chaque jour « la promenade extraordinaire des fossés. » — « Quand un lieutenant de police, dit Danry, accordait cette promenade à un prisonnier, c'était pour lui rendre promptement sa liberté. » Le 23 novembre 1765, Danry se promenait ainsi, en compagnie d'une sentinelle, en dehors du donjon de Vincennes. Le brouillard était intense. Il se retourna tout à coup vers son gardien : « Comment trouvez-vous ce temps-ci? — Fort mauvais. — Et moi je le trouve fort bon pour m'échapper. » Il n'avait pas fait cinq pas qu'il était hors de vue. « Je me suis échappé du donjon de Vincennes, écrit Danry, sans malice, un bœuf en aurait fait autant que moi. » Mais, dans le discours prononcé plus tard à l'assemblée nationale, la scène a changé de caractère. « Regardez, s'écrie-t-il, l'infortuné Latude, dans sa troisième évasion de la tour de Vincennes, poursuivi par plus de vingt soldats, s'arrêter et désarmer à leur vue la sentinelle qui l'avait mis en joue ! »

IV.

Lorsque Latude fut en liberté, il se trouva sans ressource, comme dans sa première évasion. « Je m'étais échappé avec des pantoufles à mes pieds et pas un sou dans ma poche ; j'étais dénué de tout. » Ses jeunes amies, les demoiselles Lebrun, lui donnèrent asile.

Il retrouva chez elles une partie de ses papiers, dont il envoya « un panier » au maréchal de Noailles ; il le priait de lui continuer l'honneur de sa protection et lui faisait part de « quatre grandes découvertes qu'il venait de faire : la première, la véritable cause du flux et du reflux de l'Océan ; la deuxième, la cause des montagnes, sans lesquelles le globe de la terre serait immobilisé et en peu de temps vitrifié ; la troisième, la cause qui fait tourner sans cesse le même globe ; la quatrième, la cause de la salure des eaux de toutes les mers. » Il écrivit également au duc de Choiseul, ministre de la guerre, afin d'en réclamer la récompense de son projet militaire ;

et à Sartines pour lui faire des propositions de paix : en retour de 10,000 écus, avancés sur les 150,000 livres qui lui étaient dues, il oublierait le passé : « J'étais, dit-il, résolu de jouer le tout pour le tout. » En réponse, il reçut une lettre qui lui designait une maison où il trouverait 1,200 livres obtenues pour lui par le docteur Quesnay. Il se rendit à l'adresse indiquée, où il fut saisi.

Il fut aussitôt ramené à Vincennes. Danry avoue qu'il allait être mis en liberté au moment où il s'évada : c'était une nouvelle détention à recommencer. Nous ne raconterons pas le détail de l'existence qu'il va mener. Matériellement, il continue d'être bien traité, mais son esprit tourne à la folie, ses colères deviennent de plus en plus violentes, en arrivent au paroxysme de la fureur. Voici quelques extraits des lettres et mémoires envoyés à Sartines : « Par tous les diables, cela est un peu fort de café! Il est vrai, monsieur, qu'à ne vous vanter que médiocrement, on pourrait défier les plus scélérats diables de tout l'enfer de vous donner des leçons de cruauté. » Il écrit une autre fois : « Notre crime à nous tous est d'être instruits de vos friponneries : il faut que nous périssions! quelle joie pour vous si l'on venait vous apprendre que nous nous sommes étranglés dans nos cachots! » Danry rappelle au lieutenant de police les supplices d'Enguerrand de Marigny, et il ajoute : « Sachez qu'on en a rompu plus de mille au milieu de la place de grève de Paris qui n'avaient pas commis la centième partie de vos crimes. » — « Il ne se trouverait pas une seule personne d'étonnée en te voyant écorcher tout vif, tanner ta peau et jeter ton corps à la voirie pour être dévoré par les chiens. » — « Mais monsieur se rit de tout, monsieur ne craint ni Dieu, ni le roi, ni le diable, monsieur avale les crimes comme du petit-lait! »

Latude écrivait dans sa prison des mémoires qu'il remplissait de calomnies sur les ministres et la cour. Ces mémoires étaient composés sur le ton le plus dramatique, avec un accent de sincérité inimitable; on savait que le prisonnier trouvait mille moyens de les faire passer à l'extérieur, et on craignait qu'ils ne se répandissent dans la foule où les esprits, — nous sommes en 1775, — commençaient d'être excités. Latude venait d'être descendu au cachot à la suite d'une nouvelle algarade à ses geôliers. « Le 19 de ce mois de mars 1775, le lieutenant de roi entra, accompagné du major et de trois porte-clés, il me dit : — J'ay obtenu qu'on vous fît sortir du cachot, mais à la condition que vous me remettiez vos papiers.

— Que je vous remette mes papiers! Sachez, monsieur, que j'aimerais mille fois mieux crever dans ce cachot que de faire une pareille lâcheté!

— Votre malle est là-haut, dans votre chambre, il ne dépend que de moi d'en faire sauter les cachets que vous y avez mis et de prendre vos papiers.

« Je répliquai : — Monsieur, il y a des formalités de justice auxquelles vous devez vous conformer, et il ne vous est point permis de faire de pareilles violences.

« Il sort cinq ou six pas hors du cachot, et comme je ne le rappelais pas, il rentre en me disant : — Remettez-les-moi tant seulement pour dix jours pour les examiner, et je vous donne ma parole d'honneur qu'au bout de ce temps je vous les ferai rapporter dans votre chambre.

« Je lui répliquai : — Je ne vous les livrerai pas tant seulement pour deux heures.

— Hé bien! me dit-il, puisque vous ne voulez point me les confier, vous n'avez qu'à rester ici. »

Latude n'était pas, comme on le voit, d'humeur accommodante. Il raconte dans ses mémoires, avec grande indignation, l'histoire d'une flûte qu'il s'était faite, dont il jouait, c'était sa seule distraction dans les longues heures de solitude; ses geôliers eurent la barbarie de la lui enlever. Le gouverneur du donjon, par compassion, offrit de la lui rendre. « Mais ce ne sera qu'à la condition que vous n'en jouerez point la nuit, et rien que le jour. » A cet article, écrit Latude dans ses *Rêveries*, je ne pus éviter de le tourner en ridicule, en lui disant : « Mais y pensez-vous, monsieur? il suffit que ça me soit défendu pour m'en donner envie. »

Aussi à Vincennes, comme à Paris, en vint-on à considérer Danry comme un fou. Parmi les livres qu'on lui donnait pour le distraire, il s'en trouva quelques-uns traitant de sorcellerie. Il les lut et relut, et ne vit plus dès lors, dans sa vie, que la perpétuelle intervention des démons évoqués par la magicienne de Pompadour et son frère le magicien, marquis de Marigny.

Sartines revint voir le prisonnier le 8 novembre 1772. Danry le pria de lui envoyer un exempt pour prendre copie d'un mémoire qu'il avait composé pour sa justification; de lui envoyer également un avocat pour l'aider de ses conseils et un médecin pour examiner l'état de sa santé.

L'exempt arriva le 24. Le 29, il écrivit au lieutenant de police : « J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'en conséquence de vos ordres je me suis rendu au château de Vincennes, le 24 courant, pour entendre ce que Danry prétend intéresser le ministre, et il n'est possible d'entendre chose qui l'intéresse si peu. Il a débuté par me dire qu'il fallait, pour que j'écrive tout ce qu'il avait à me dire, que je reste trois semaines avec lui. Il doit me faire l'histoire

de cent quatre-vingts ensorcellemens et me faire copier cette histoire, d'après lui, dans un tas de papiers qu'il a tirés d'un sac, dont le caractère est indéchiffrable. »

Nous savons par Danry comment se passa la visite de l'avocat. Celui-ci entra dans la chambre du prisonnier sur les midi.

Danry lui présente les deux mémoires qu'il a rédigés et lui en explique le contenu. « Sur-le-champ, il me coupa court, en me disant : « Monsieur, je ne crois point du tout aux ensorcellemens. »

« Je ne perdis point courage, et je lui dis : « Monsieur, il ne m'est point possible de vous faire voir le corps du démon, mais je suis très certain de vous convaincre par le contenu de ce mémoire que feu la marquise de Pompadour était une magicienne, et que le marquis de Marigny, son frère, est encore aujourd'hui même en commerce avec les démons. »

A peine l'avocat eut-il lu quelques pages, qu'il s'arrêta tout court, posa le cahier sur la table et me dit, comme s'il s'était éveillé d'un profond sommeil : « N'est-ce pas que vous voudriez sortir de prison ? » Je repris : « Cela n'est point douteux. — Et comptez-vous rester dans Paris ou retourner chez vous ? — Quand je serai libre, je retournerai chez moi. — Mais avez-vous de quoi ? » A ce mot, je le pris par la main et je lui dis : « Monsieur l'avocat, je vous prie de ne pas vous fâcher des paroles que je vais vous dire. — Parlez, me dit-il, dites tout ce qu'il vous plaira, je ne me fâcherai point. — Hé bien, c'est que je me suis aperçu très distinctement que le démon s'est déjà emparé de vous. »

La même année, Malesherbes fit sa célèbre inspection des prisons. « Ce ministre vertueux vint me voir dans le commencement du mois d'août 1775, il m'écouta avec le plus vif intérêt. » L'historien qui a le mieux connu tout ce qui se rapporte à la Bastille, François Ravaisson, a cru que Malesherbes laissa le malheureux en prison par égard pour son collègue Maurepas. « On aurait dit que le premier acte de Maurepas, en reprenant le ministère, avait été de faire sortir son ancien complice. » Une lettre de Malesherbes au gouverneur de Vincennes détruit cette supposition : « Je m'occupe, monsieur, de l'examen des pièces qui concernent vos différens prisonniers. Danry, Thorin et Maréchal sont tout à fait fols suivant les notes qu'on m'a données, et les deux premiers en ont donné des marques indubitables en ma présence. »

Danry fut, en conséquence, transféré à Charenton le 27 septembre 1775, « pour cause de dérangement de tête, en vertu d'un ordre du Roy du 23 dudit mois, contresigné de Lamoignon. Le Roy paiera sa pension. » Au moment d'entrer dans sa nouvelle demeure, Latude prit la précaution de changer de nom une troisième fois et signa sur les registres « Danger. »

En passant du donjon de Vincennes dans la maison de Charenton, Danry ne jugea pas inutile de s'élever encore en dignité. Aussi le voyons-nous s'intituler dorénavant « ingénieur, géographe, pensionnaire du roi à Charenton. » Sa situation s'améliora sensiblement. Il parle des bontés qu'avaient pour lui les pères de la Charité. Il avait des compagnons dont la société lui plaisait. Des salles où l'on jouait au billard, au tric-trac, aux cartes étaient mises à la disposition des pensionnaires. Il prenait ses repas et se promenait en compagnie. Il revit Allègre, son ancien confrère de captivité, qu'il retrouva dans les catacombes parmi les forcenés : on l'avait fait sortir en 1763 de la Bastille où il cassait et brisait tout. A présent Allègre se croyait Dieu. Quant à Danry, il était si bien entré dans son rôle de gentilhomme, qu'à voir son air de noblesse et d'aisance, à entendre sa conversation pleine de souvenirs de famille et de jeunesse, nul ne pouvait douter qu'il n'eût été, en effet, ce brillant officier du génie, tombé, dans la fleur de l'âge, victime des intrigues de la favorite. Il fréquentait la partie aristocratique de la société de Charenton, et se lia intimement avec un de ses compagnons, le chevalier de Moyria, fils d'un lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis.

Cependant le parlement, qui envoyait chaque année une commission faire l'inspection de la maison de Charenton, commission devant laquelle Danry comparut à deux reprises différentes, ne jugea pas qu'il dût être mis en liberté. Mais, un beau jour du mois de septembre 1776, le père prieur, qui s'intéressait tout particulièrement au sort de son pensionnaire, le rencontrant dans le jardin, lui dit brusquement : « Nous attendons la visite de M. le lieutenant de police, préparez un discours court et bon. » Le lieutenant de police Lenoir vit Danry, l'écouta attentivement, et comme le père prieur ne donnait que de bons témoignages, le magistrat promit la liberté. « Alors le père Prudence, directeur, qui était derrière moi, me tira par le bras pour me faire sortir, par crainte que par quelque parole indiscrète, je ne gâtasse le bien qui avait été résolu. » Le trait est charmant et tout à l'honneur du père Prudence.

Mais réflexion faite, il parut dangereux de rejeter ainsi, du jour au lendemain, dans la société, un homme qui ne saurait comment y vivre, n'ayant parens ni fortune, n'ayant plus les moyens de gagner sa vie, et dont on n'avait d'ailleurs que trop de raisons de se défier. Lenoir fit demander si le prisonnier trouverait, une fois en liberté, de quoi assurer son existence, s'il avait quelque bien, s'il pouvait donner les noms de quelques personnes prêtes à répondre de lui.

Comment, s'il avait quelque bien! comment, s'il trouverait des personnes prêtes à répondre de lui! Lui, Masers de Latude! Mais

toute sa famille, quand la marquise de Pompadour le fit embastiller, occupait une situation brillante! Mais sa mère, dont il avait eu la douleur d'apprendre la mort, avait laissé une maison et des biens-fonds considérables! Latude prit la plume et, sans hésiter, écrivit à M. Caillet, notaire royal à Montagnac : « Mon cher ami, je parierais dix contre un que tu me crois mort, vois comme tu t'es trompé!.. Il ne dépend que de toi qu'avant ce carnaval passé nous mangions un bon levraut ensemble. » Et il parle à son ami le notaire de la fortune laissée par sa mère, de toute sa famille qui ne peut manquer de s'intéresser à lui. Latude ne fut peut-être pas très étonné de ne pas recevoir de réponse à cette épître, mais elle devait passer sous les yeux du lieutenant de police.

Le nouvel ami de Latude, le chevalier de Moyria, était en liberté depuis quelque temps déjà. Le prisonnier s'empressa de lui envoyer la copie de sa lettre au notaire. « La réponse se faisait attendre, Me Caillet était mort sans doute. Que devenir? ces vingt-huit années de captivité avaient compromis sa fortune, lui avaient fait perdre ses amis; comment retrouver les débris de sa famille dispersée? Heureusement qu'il lui restait une amitié, une amitié jeune encore, mais déjà forte, en laquelle il mettait toute sa confiance. « Chevalier, il ne dépendrait que de vous de me délivrer, en engageant votre bonne maman à écrire à M. Lenoir. » Le chevalier de Moyria répondit aimablement, Danry écrivit une nouvelle lettre plus pressante et fit si bien que, non-seulement la mère du chevalier, mais encore un vieil ami de la famille de Moyria, Mercier de Saint-Vigor, chef d'escadre, contrôleur général de la maison de la reine, intervinrent, firent des démarches à Versailles. « Le 5 du mois de juin 1777, le roy Louis XVI me rendit ma liberté, j'ay l'ordre de sa main dans ma poche! »

V.

En sortant de Charenton, Danry avait signé l'engagement de partir immédiatement pour le Languedoc, engagement qu'il n'eut garde de remplir. Paris était la seule ville de France où un homme comme lui pouvait se pousser. Il avait alors cinquante-deux ans, mais se trouvait encore jeune, plein d'entrain et de force; ses cheveux, aussi abondans que dans la jeunesse, n'avaient pas blanchi. Bientôt il eut trouvé le moyen d'emprunter de l'argent, et le voilà en campagne s'efforçant d'approcher les ministres, gagnant la protection du prince de Beauvau, distribuant des mémoires où il réclame la récompense de grands services rendus, où il se répand

en invectives contre ses oppresseurs, Sartines en particulier. Le ministre Amelot le fit appeler, et, d'une voix sévère, lui intima l'ordre de partir sur-le-champ. Latude ne se le fit pas répéter. Il se trouvait à Saint-Bris, à quarante-trois lieues de la capitale, quand il se vit appréhendé par l'exempt Marais. Ramené à Paris, il fut écroué au Châtelet le 16 juillet 1777, et le 1er août conduit à Bicêtre. On avait découvert qu'à peine en liberté, il s'était introduit chez une dame de qualité, pour lui arracher de l'argent par des menaces. L'exempt le trouva porteur d'une somme assez forte.

Bicêtre n'était plus une prison d'état comme la Bastille et Vincennes, ou une maison de santé comme Charenton : c'était la prison des voleurs. Danry eut soin en y entrant de changer de nom une quatrième fois, il se fit appeler Jedor. Latude a d'ailleurs soin de nous donner dans ses mémoires la raison de cette nouvelle métamorphose : « Je ne voulais pas souiller le nom de mon père en le mettant sur le registre de ce lieu infâme. » De ce jour commence pour lui une existence vraiment misérable : confondu avec les scélérats, au pain et à l'eau, il a un cabanon pour demeure. Mais son long martyre est terminé : voici l'heure de l'apothéose !

Louis XVI règne depuis plusieurs années et la France est devenue la nation la plus *sensible* de l'univers. Tout le monde pleure et à tout propos. Est-ce la littérature sentimentale mise à la mode par J.-J. Rousseau qui a amené ce résultat touchant, ou bien, au contraire, cette littérature a-t-elle eu du succès parce qu'elle était dans le goût du jour ? Quoi qu'il en soit, Latude venait à son moment. Sa récente mésaventure n'était pas faite pour le décourager. Au contraire, c'est avec une énergie plus grande, une plus poignante émotion et des cris plus déchirans qu'il reprend l'histoire de son interminable souffrance. Victime d'oppresseurs cruels, de lâches ennemis qui ont intérêt à étouffer sa voix, les mauvais traitemens ne courberont pas sa tête, il restera fier, sûr de lui, debout devant ceux qui le chargent de fers.

Lors de la naissance du dauphin, Louis XVI voulut faire partager sa joie aux misérables et prononcer un grand nombre de grâces. Une commission spéciale, présidée par le cardinal de Rohan, composée de huit conseillers au Châtelet, vint siéger à Bicêtre. Danry comparut devant elle le 17 mai 1782. Ses nouveaux juges, comme il en témoigne, l'écoutèrent avec intérêt. Mais la décision de la commission ne lui fut pas favorable. Cela ne l'étonna pas autant que nous pourrions le croire. « Le souffle impur du vice, écrit-il au marquis de Conflans, n'a jamais gâté mon cœur ; mais il y a des magistrats qui aiment mieux faire grâce en pardonnant à des hommes coupables, que de s'exposer au reproche mérité

d'avoir commis l'injustice la plus révoltante, en retenant l'innocence pendant trente-trois ans dans les fers. »

Pour donner carrière à l'incroyable activité de son cerveau, il compose à Bicêtre de nouveaux projets, mémoires, et relations de ses malheurs. Il envoie au marquis de Conflans un projet de presse hydraulique, « hommage d'un gentilhomme infortuné qui a vieilli dans les fers ; » il fait porter des mémoires par les porte-clés à toutes les personnes qui pouvaient s'intéresser à lui. La première qui le prit en compassion est un prêtre, l'abbé Legal, de la paroisse de Saint-Roch, vicaire de Bicêtre. Il vint le voir, le consoler, lui donner des soins et de l'argent. Le cardinal de Rohan lui témoigna également beaucoup d'intérêt, il lui envoya des secours par son secrétaire. Nous arrivons enfin à Mme Legros. Cette merveilleuse histoire est connue, nous la conterons brièvement. Un porte-clés ivre perd l'un des mémoires de Latude au coin d'une borne de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois ; une femme, une petite mercière, le ramasse, elle l'ouvre, son cœur se serre à la lecture de ces souffrances horribles décrites en traits de feu. Elle fait partager son émotion à son mari ; comme le petit ménage n'a pas d'enfans, tous ses soins vont tendre à la délivrance de l'infortuné, et Mme Legros se consacre à la tâche entreprise avec une ardeur, un courage, un dévoûment infatigables. « Grand spectacle, s'écrie Michelet, de voir cette femme pauvre, mal vêtue, qui s'en va de porte en porte, faisant la cour aux valets pour entrer dans les hôtels, plaider sa cause devant les grands, leur demander leur appui ! » En bien des maisons elle trouve bon accueil, le président de Gourgues, le président de Lamoignon, le cardinal de Rohan, l'aident de leur influence. Sartines lui-même fait des démarches en faveur du malheureux. Deux avocats du parlement de Paris, Lacroix et Comeyras, se dévouent à la cause. Des copies sont tirées des mémoires du prisonnier, elles se répandent dans tous les salons, elles pénètrent jusque dans le cabinet de la reine. Tous les cœurs s'émeuvent aux accens de cette voix déchirante.

Le marquis de Villette, devenu célèbre par l'hospitalité qu'il donna à Voltaire mourant, se prend de passion pour l'infortuné ; il envoie son intendant à Bicêtre offrir à Latude une pension de 600 livres, à la seule condition que le prisonnier lui laissera l'honneur de le délivrer. Latude reçut cette singulière proposition comme il le devait. « Voilà deux ans qu'une pauvre femme se dévoue à ma délivrance, je serais un ingrat en ne laissant pas mon sort entre ses mains. » Il savait que cette pension ne lui échapperait pas, et ce n'est pas pour 600 livres qu'il aurait consenti à laisser dépouiller son histoire du caractère romanesque et intéressant qu'elle prenait de plus en plus.

Voici d'ailleurs l'Académie française qui intervient, d'Alembert est feu et flammes. Et c'est dorénavant dans la prison infâme un flot de visiteurs de la plus haute distinction. Enfin, le roi lui-même est amené à s'occuper de l'affaire. Il se fait apporter le dossier, il l'examine soigneusement. Avec quelle anxiété tous attendent sa décision ! Mais Louis XVI, qui connaît à présent l'affaire, répond que Latude ne sortira *jamais*. A cet arrêt, qui paraît sans appel, tous les amis du prisonnier perdent courage, excepté Mme Legros. La reine et Mme Necker sont avec elles. En 1783, Breteuil, l'homme de la reine, arrive au pouvoir; le 24 mars 1784, la mise en liberté est signée. Le vicomte de Latude reçoit une pension de 400 livres, mais il est exilé dans son pays. Nouvelles instances, nouvelles démarches : on obtient enfin que Latude vivra libre à Paris.

Voici la plus belle époque de la vie d'un grand homme. Latude occupe, au quatrième, un appartement modeste, mais propre et bien rangé. Il vit entre ses deux bienfaiteurs M. et Mme Legros, choyé, entouré de mille gâteries. La duchesse de Beauvau a obtenu de Calonne pour Mme Legros, sur les fonds destinés à soutenir les gentilshommes tombés dans la misère, une pension de 600 livres, la duchesse de Kingston lui fait une autre pension de 600 livres également; outre la pension royale, Latude reçoit 500 livres par an du président Dupaty et 300 livres du duc d'Ayen. De plus, une souscription publique a été ouverte, elle s'est couverte des plus grands noms de France. Une agréable aisance est assurée aux époux Legros et à leur fils d'adoption. Dans la séance du 24 mars, l'Académie française a décerné solennellement à la vaillante mercière le prix Montyon. « La dame Legros est venue recevoir la médaille aux acclamations de toute l'assemblée. »

Le nom de Latude est dans toutes les bouches, on l'admire, on le plaint. Les dames de la plus haute société ne craignent pas de monter les quatre étages, accompagnées de leurs filles, pour apporter à l'infortuné « avec leurs larmes des secours en argent. » C'est une affluence dont le héros nous a laissé avec complaisance la description : duchesses, marquises, grands d'Espagne, croix de Saint-Louis, présidens au parlement, se rencontrent chez lui. Il y a quelquefois six et huit personnes dans sa chambre. Chacun entend son histoire, lui prodigue les témoignages de la plus tendre compassion, et nul ne manque, avant de sortir, « de laisser une marque de sa sensibilité. » Les maréchales de Luxembourg et de Beauvau, la duchesse de La Rochefoucauld, la comtesse de Guimont, sont entre les plus zélées. « D'ailleurs, dit notre homme, il me serait extrêmement difficile de pouvoir connaître laquelle de ces comtesses, marquises, duchesses et princesses a le cœur le plus humain, le plus compatissant. »

Latude devient ainsi l'une des illustrations de Paris, les étrangers affluent à son logis, les maîtresses de maison se l'arrachent; à table, on se tait quand il parle; dans le salon, près de la cheminée où flambent les grandes bûches, il est assis dans un fauteuil doré, au milieu d'un bouquet de robes claires et soyeuses qui se pressent autour de lui. Le chevalier de Pougens, fils du prince de Conti, lui demande avec instances de lui faire le plaisir de venir demeurer chez lui; Latude veut bien y consentir; l'ambassadeur des États-Unis, l'illustre Jefferson, le prie à dîner.

Dans un mémoire demeuré inédit, que nous avons trouvé à la bibliothèque Carnavalet, Latude a laissé une description de cette vie enchantée : « Depuis ma sortie de prison, les plus grands seigneurs de France m'ont fait l'honneur de m'inviter à venir manger chez eux, mais je n'ai pas trouvé une seule maison, excepté celle de M. le comte d'Angevillier, où l'on rencontre les gens d'esprit et de science par douzaines, et toute sorte d'honnêtetés de la part de Mme la comtesse, et celle de M. Guillemot, intendant des bâtimens du roi, l'une des plus charmantes familles que l'on puisse trouver dans Paris, — où l'on soit plus à son aise que chez le marquis de Villette.

« Quand on a, comme moi, éprouvé la rage de la faim, on commence toujours par parler de la bonne chère. Le marquis de Villette a toujours un cuisinier qui peut aller de pair avec le plus habile de son art, c'est-à-dire en deux mots que sa table est excellente. A celle des ducs et pairs et des maréchaux de France, c'est un cérémonial éternel, on n'y parle que par sentences, au lieu qu'à celle du marquis de Villette, fondamentalement il y a toujours des personnes d'esprit et de science. Tous les musiciens de la première classe ont un couvert mis à sa table, et de six jours de la semaine il y en a au moins trois où il y a un petit concert. »

Le 26 août 1788 mourut une des bienfaitrices de Latude, la duchesse de Kingston; elle ne manqua pas de faire à son protégé une bonne place dans son testament, et nous voyons celui-ci assister pieusement à la vente qui se fit des meubles et effets ayant appartenu à la bonne dame. Il acheta même quelques objets et donna en paiement un louis d'or. Le lendemain, à une nouvelle vacation, l'huissier-audiencier représenta à Latude le louis qu'il avait donné : la pièce était fausse. — « Fausse? Hé! prenait-on le vicomte de Latude pour un escroc? La pièce était fausse! Et qui donc avait l'audace d'émettre « une pareille inculpation attentatoire à son honneur et à sa réputation? » Latude élève la voix, l'huissier menace de le faire sortir de la salle. L'insolent! « On met à la porte un coquin et non un gentilhomme! » Mais l'huissier envoie chercher la garde à cheval, qui met « le sieur de La

Tude ignominieusement dehors. » Celui-ci sortit avec calme, et le jour même attaqua l'huissier devant le tribunal du Châtelet « pour avoir une réparation aussi authentique que la diffamation avait été publique. »

L'année suivante (1789), Latude fit un voyage en Angleterre. Il avait entrepris de poursuivre devant les tribunaux Sartines, Lenoir et les héritiers de Mme de Pompadour, afin d'en obtenir les indemnités qui lui étaient dues. En Angleterre, Latude rédigea un Mémoire pour Sartines, dans lequel il fait connaître à l'ancien lieutenant de police les conditions auxquelles il se désisterait de ses poursuites. « M. de Sartines, voulez-vous me donner, en forme de réparation de tous les maux, dommages, que vous m'avez fait souffrir injustement, la somme de 900,000 livres; M. Lenoir, 600,000 livres, et les héritiers de feu la marquise de Pompadour et du marquis de Menars 100,000 écus, ces trois sommes ensemble font 1,800,000 livres; » c'est-à-dire 4 millions d'aujourd'hui.

La révolution éclata. Si l'époque de Louis XVI, tendre et compatissante, avait été favorable à notre homme, la révolution semble avoir été faite pour lui. Le peuple se souleva contre le despotisme royal; les tours de la Bastille furent renversées. Latude, victime des rois, victime de la Bastille et des ordres arbitraires, allait apparaître dans tout son éclat.

Il s'empresse de jeter aux orties sa perruque poudrée et son habit de vicomte; écoutez le révolutionnaire farouche, intègre, indomptable, absolu : « Français! j'ai acquis le droit de vous dire la vérité; et, si vous êtes libres, vous devez aimer à l'entendre.

« Je méditais depuis trente-cinq ans, dans les cachots, sur l'audace et l'insolence des despotes; j'appelais à grands cris la vengeance lorsque la France, indignée, s'est levée tout entière, par un mouvement sublime, et a écrasé le despotisme. Pour qu'une nation soit libre, il faut qu'elle veuille le devenir, et vous l'avez prouvé. Mais pour conserver la liberté, il faut s'en rendre digne; et voilà ce qu'il vous reste à faire! »

Au Salon de peinture de 1789, on vit deux portraits de Latude et la fameuse échelle de cordes. Au bas de l'un de ces portraits, par Vestris, membre de l'Académie royale, on avait gravé ces vers :

Instruit par ses malheurs et sa captivité,
A vaincre des tyrans les efforts et la rage
Il apprit aux Français comment le vrai courage
Peut conquérir la liberté.

Dès l'année 1787 le marquis de Beaupoil-Saint-Aulaire avait écrit, sous l'inspiration du héros, l'histoire de sa captivité. Il parut

de ce livre, la même année, deux éditions différentes. En 1789, Latude publia le récit de son évasion de la Bastille, ainsi que son *Grand Mémoire* à la marquise de Pompadour; enfin, en 1790, parut le *Despotisme dévoilé, ou Mémoires de Henri Masers de Latude*, rédigé par l'avocat Thiery. Le livre est dédié à La Fayette. On voit, en première page, le portrait du héros, la figure fière et énergique, une main sur l'échelle de corde, l'autre étendue vers la Bastille, que des ouvriers sont occupés à démolir. « Je jure, dit l'auteur en commençant, que je ne rapporterai pas un fait qui ne soit une vérité. » Tout l'ouvrage n'est qu'un tissu de calomnies et de mensonges; et, ce qui affecte de la manière la plus pénible, c'est de voir cet homme renier sa mère, oublier les privations dont elle s'est entourée par amour pour son fils, et faire honneur du peu que la pauvre fille a pu faire pour son enfant à un marquis de La Tude, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel au régiment d'Orléans-dragons!

Mais le livre vibrait de cet accent de sincérité et d'émotion profonde que Latude savait communiquer à tous ceux qui l'approchaient. Le succès fut prodigieux. En 1793, vingt éditions étaient épuisées, l'ouvrage était traduit en plusieurs langues; les journaux n'avaient pas assez d'éloges pour l'audace et le génie de l'auteur, le *Mercure de France* proclamait que désormais le devoir des parens était d'apprendre à lire à leurs enfans dans cette œuvre sublime; un exemplaire en était envoyé à tous les départemens, accompagné d'une réduction de la Bastille par l'architecte Palloy, et c'est avec raison que Latude pouvait s'écrier dans l'assemblée nationale : « Je n'ai pas peu contribué à la révolution et à l'affermir. »

Latude n'était pas homme à négliger des circonstances aussi favorables. Il chercha tout d'abord à faire augmenter sa pension et présenta à la constituante une pétition qui fut appuyée par le représentant Bouche. Mais Camus, « l'âpre Camus, » président de la commission chargée d'examiner l'affaire, conclut au rejet; et, dans la séance du 13 mars 1791, le député Voidel prononça un discours très vif : selon lui, la nation avait à soulager des malheureux plus dignes d'intérêt qu'un homme dont la vie avait commencé par une escroquerie et une lâcheté. L'assemblée se rangea à cet avis : non-seulement la pension de Latude ne fut pas augmentée, mais la délibération de la constituante lui fit supprimer la pension que lui avait accordée Louis XVI.

Horreur et infamie! « Quelle démence s'est emparée de l'esprit des représentans de la plus généreuse nation de l'univers!.. Assas-

siner un malheureux dont l'aspect seul éveille la pitié et échauffe la sensibilité la moins expansive,.. car la mort n'est pas aussi terrible que la perte de l'honneur ! » Le vaillant Latude ne restera pas sous le coup d'un pareil affront. Bientôt il a amené Voidel à se rétracter; il gagne, au sein de l'assemblée, un défenseur influent, le maréchal de Broglie. L'assemblée législative remplace la constituante, Latude revient à la charge. Il est admis à la barre le 26 janvier 1792; l'affaire est renvoyée et examinée une seconde fois, le 25 février. Nous voudrions pouvoir citer tout au long le discours que Latude composa lui-même pour son rapporteur, voici un fragment de la péroraison :

« Qu'un homme, sans aucun secours étranger, ait pu échapper trois fois, une de la Bastille et deux fois de la tour de Vincennes, oui, messieurs, j'ose dire qu'il n'a pu en venir à bout que par un miracle, ou que Latude a un génie plus qu'extraordinaire. En effet, jetez les yeux sur cette échelle de corde et de bois, et sur tous les autres instrumens que Latude a fabriqués avec un simple briquet, que voilà au milieu de cette chambre. J'ay voulu vous faire voir cet objet de curiosité qui fera sans cesse l'admiration des gens d'esprit. Pas un seul étranger ne vient dans Paris qui n'aille voir ce chef-d'œuvre d'esprit et de génie, de même que sa généreuse libératrice, Mme Legros. Nous avons voulu vous ménager, messieurs, le plaisir de voir cette femme célèbre, qui, pendant quarante mois sans relâche, a bravé le despotisme, qu'elle a vaincu à force de vertu. La voilà à la barre avec M. de Latude, voilà cette femme incomparable, que sans cesse elle fera la gloire et l'ornement de son sexe !.. »

Ne nous étonnons pas que l'assemblée législative se soit laissé émouvoir par cette harangue éloquente et cette exhibition aussi touchante que variée. Elle vota d'une seule voix une pension de 2,000 livres, sans préjudice de la pension de 400 livres précédemment accordée. Désormais, Latude pourra dire : « La nation tout entière m'a adopté. »

D'ailleurs, la petite mésaventure au sein de l'assemblée constituante devait être le seul échec que Latude essuya au cours de sa glorieuse carrière de martyr. Présenté à la société des « Amis de la Constitution, » il en fut nommé membre par acclamation, et la Société envoya une délégation de douze membres porter à Mme Legros la couronne civique. Le président de la députation dit d'une voix émue : « Ce jour est le plus beau jour de ma vie. » Une délégation des acteurs des principaux théâtres de Paris offrit à Latude l'entrée gratuite à tous les spectacles « afin qu'il pût aller souvent oublier les jours de sa douleur. » Une haute considération l'entourait, et les plaideurs le priaient d'appuyer leurs causes devant les

tribunaux de l'autorité morale que lui avait donnée sa vertu. Il en profita pour porter définitivement en justice ses réclamations contre les héritiers de la marquise de Pompadour. Le citoyen Mony plaida la cause une première fois au tribunal du VIe arrondissement le 16 juillet 1793; le 11 septembre, la cause revint devant les magistrats; les citoyens Chaumette, Laurent et Legrand avaient été désignés par la commune de Paris comme défenseurs officieux, et toute la commune vint assister à l'audience. Latude obtint 60,000 livres, dont 10,000 lui furent payées en espèces.

A partir de ce moment, sa vie devint plus calme. Mme Legros continuait à l'entourer de ses soins. Les 50,000 livres qui lui restaient dues par les héritiers de la marquise lui furent payées en bonnes métairies sises en Beauce, dont il touchait les revenus.

Hâtons-nous de dire que la France ne trouva pas en Latude un enfant ingrat. La situation critique dans laquelle le pays se débattait le peinait profondément. Il cherchait les moyens d'y porter remède, et fit paraître en 1799 un « Projet d'évaluation des quatre-vingts départemens de la France pour sauver la république en moins de trois mois ; » ainsi qu'un « Mémoire sur les moyens de rétablir le crédit public et l'ordre dans les finances de la France. »

Lorsque les biens ayant appartenu à la marquise de Pompadour furent séquestrés, les métairies données à Latude lui furent enlevées; mais il se les fit restituer par le Directoire. Il fut moins heureux dans une demande de concession de théâtre et de maison de jeu. Il s'en consola. Les secours qu'il ne cessait d'extorquer de droite et de gauche, le revenu de ses métairies, la vente de ses livres, et l'argent que lui rapportait l'exhibition de son échelle, promenée par un impresario dans les différentes villes de France et d'Angleterre, lui procuraient une douce aisance.

La Révolution passa. Latude salua Bonaparte à son aurore, et quand Bonaparte devint Napoléon, Latude s'inclina devant l'empereur. Nous avons une lettre bien curieuse dans laquelle il trace à Napoléon Ier les lignes de conduite qu'il devra suivre pour son bien et celui de la France. Elle commence par ces mots :

« Sire,

« J'ay été enterré cinq fois tout vivant, et je connais le malheur. Pour avoir un cœur plus compatissant que le général des hommes, il faut avoir souffert de grands maux... J'ay eu la douce satisfaction du temps de la Terreur d'avoir sauvé la vie à vingt-deux malheureux... Solliciter Fouquet d'Étinville pour des royalistes, c'était le persuader que j'en étais un moi-même, que si j'ay bravé la mort

pour sauver la vie à vingt-deux citoyens, juge, grand empereur, si mon cœur peut éviter de s'intéresser pour toi qui es le sauveur de ma chère patrie. »

Nous avons des détails sur la fin de la vie de Latude par les mémoires de son ami le chevalier de Pougens et par les mémoires de la duchesse d'Abrantès. Le chevalier nous dit qu'à l'âge de soixante-quinze ans, il était encore en bonne santé, « vif, enjoué, paraissant jouir avec transport des charmes de l'existence. Chaque jour, il faisait de longues courses dans Paris sans éprouver la moindre fatigue. On s'étonnait de ne trouver en lui *aucun vestige* des cruelles souffrances qu'il avait éprouvées dans les cachots pendant trente-cinq années de détention. » L'empire ne lui avait pas fait perdre de sa faveur. Junot lui faisait une pension sur des fonds dont il disposait. Un jour, il le présenta à sa femme, ainsi que Mme Legros, que Latude ne quittait plus.

« Lorsqu'il arriva, nous dit la duchesse d'Abrantès, je fus au-devant de lui avec un respect et un attendrissement vraiment édifians. Je le pris par la main, je le conduisis à un fauteuil, je lui mis un coussin sous les pieds; enfin, il aurait été mon grand-père que je ne l'aurais pas mieux traité. A table, je le mis à ma droite. » Mais, ajoute la duchesse, « mon enchantement dura peu. Il ne parlait que de ses aventures avec une loquacité effrayante. »

Le 20 juillet 1804, Latude rédigea encore une circulaire adressée aux souverains de l'Europe, au roi de Prusse, au roi de Suède, au roi de Danemark, à l'archiduc Charles frère de l'empereur, ainsi qu'au président des États-Unis. A chacun, il envoyait un exemplaire de ses Mémoires accompagné du célèbre projet qui avait fait remplacer par des fusils les hallebardes dont les sergens étaient armés. Il expliquait à chacun de ces souverains que, comme la nation qu'il gouvernait profitait aujourd'hui de ce projet enfant de son génie, il était juste qu'il en reçût la récompense.

Jean Henri, dit Danry, dit Danger, dit Jedor, dit Masers d'Aubrespy, dit de Masers de La Tude, mourut à Paris le 11 nivôse an XIII (1er janvier 1805) à l'âge de quatre-vingts ans.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

A TRAVERS L'EXPOSITION

VII[1].

LA GUERRE. — LA PAIX SOCIALE.

LA GUERRE.

Du haut de la Tour, le regard n'aperçoit d'abord que le gai panorama de l'Exposition, tout lui est image de travail ou de plaisir; dès qu'il se relève sur l'horizon, par-delà le joyeux pêle-mêle des jardins, des pavillons, des dômes bleus ou dorés, derrière l'énorme serre vitrée des machines, il découvre un autre monument, masqué aux visiteurs du Champ de Mars par l'écran fragile de tôle et de verre; maison plus ancienne et plus solide, œuvre élégante de l'architecte Gabriel, qui réapparaîtra dans quelques semaines, quand on aura jeté bas le brillant décor, et demeurera seule; c'est l'École de guerre, embusquée là comme une bête de proie à la lisière d'une forêt. L'arrangement du hasard semble prémédité, tant il est significatif. De même, sur l'esplanade des Invalides, au centre des campemens exotiques et coloniaux, un bâtiment plus sévère domine le pittoresque bazar; tous ces fragmens du globe sont venus s'agréger au palais de la guerre, nos hôtes soumis montent la garde à tour de rôle devant la maison-mère, sans laquelle ils ne seraient pas ici. Beau sujet d'antithèses pour la rhétorique humanitaire; elle ne se fait pas faute de geindre sur ces rapprochemens, et d'affirmer que ceci tuera cela, que la fusion des

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août, du 1er et du 15 septembre.

peuples par la science et le travail aura raison de l'instinct militaire. Laissons-lui caresser la chimère d'un âge d'or qui deviendrait bien vite, s'il pouvait se réaliser, un âge de boue. Toute l'histoire nous enseigne que ceci est créé par cela, qu'il faut du sang pour hâter et cimenter la fusion des peuples. Les sciences de la nature ont ratifié de nos jours la loi mystérieuse révélée à Joseph de Maistre par l'intuition de son génie et par la méditation des dogmes primordiaux ; il voyait le monde se rachetant de ses déchéances héréditaires par le sacrifice ; les sciences nous le montrent se perfectionnant par la lutte et la sélection violente ; c'est des deux parts la constatation du même décret, rédigé en termes différens. Constatation désagréable, à coup sûr ; mais les lois du monde ne sont pas faites pour notre agrément, elles sont faites pour notre perfectionnement. — Entrons donc dans cet inévitable, ce nécessaire palais de la guerre ; nous aurons occasion d'y observer comment le plus tenace de nos instincts, sans jamais rien perdre de sa vigueur, se transforme et se plie aux exigences diverses des momens historiques.

Là-haut, dans les salles rétrospectives du second étage, c'est encore la guerre pimpante et empanachée, celle qui fournissait des couplets d'opéra-comique, des sujets de tableau et de tapisserie, qui tournait les têtes avant de les faire casser. Son arsenal emprunte des moyens de séduction à tous les arts, elle fait une large part à l'inspiration et à l'habileté de l'individu, elle s'incarne dans les figures héroïques. Les collections d'uniformes et d'armes anciennes n'offrent qu'un intérêt secondaire ; on les a vues dans tous les musées, il y a plus et mieux en face, à l'Hôtel des Invalides. Mais la galerie de portraits est longuement suggestive ; elle nous montre l'âme de la profession changeant avec les époques. Chez les capitaines de l'ancien régime, l'exercice du commandement militaire n'imprime point un caractère spécial aux physionomies, pas plus qu'il ne modifie le costume habituel ; pour toute une classe, la guerre n'est pas encore une fonction distincte de la vie sociale, elle est l'état naturel, la seule occupation sérieuse et le plus vif plaisir ; sauf la cuirasse, dont le peintre les affuble parfois comme d'un attribut mythologique, rien ne distingue un de ces maréchaux de l'homme de cour qui le remplacera demain. Il faut arriver aux généraux de la révolution et de l'empire pour trouver un type professionnel caractérisé. A peu d'exceptions près, ces héros ne se piquent pas de simplicité ; comme ils se complaisent dans leurs dignités de fraîche date, comme ils s'admirent dans leurs uniformes chamarrés ! Dès qu'ils ont passé le seuil de l'atelier, chez David, Gérard ou Girodet, ils sont en scène, ils prennent des poses théâtrales ; tel de ces portraits, — Mortier, Bessières, Murat, —

n'est pas moins révélateur que l'étonnante conversation entre Bernadotte et Rochechouart, rapportée dans les mémoires de ce dernier.

Quelques-uns, parmi les survivans de l'épopée, se sont fait peindre sur le tard, dans le fauteuil de pair où la monarchie de juillet les avait assis ; leur transformation est saisissante ; embaumés dans la Charte, il semble qu'un esprit soit sorti d'eux, emportant l'auréole. En suivant la série chronologique des toiles, depuis celle où Marceau se dandine, avec des grâces de sans-culotte, jusqu'au portrait bourgeoisement solennel de Victor, duc de Bellune, on peut apprendre sans livres un long morceau d'histoire ; ces têtes rendent visibles les trois âges sociaux qui ont passé sur elles et les ont modelées successivement, à mesure qu'elles coiffaient le bonnet rouge, le casque timbré d'aigles et changé parfois en couronne, enfin l'autre bonnet. Pourquoi ne nous a-t-on pas apporté de Versailles, avec les tableaux militaires empruntés au château, le portrait de Lafayette peint après 1830, dans le costume et l'attitude de général en chef des gardes nationales? Je suis allé le voir, il vaut le voyage ; c'est tout un monde, on dirait le prix de Rome de Gavarni. Cavaignac inaugure une autre époque : tête charmante sous son voile de pensée triste ; le regard ne peut s'en détacher. Il s'arrête longtemps aussi sur le visage de Hoche, beau comme un jeune génie funèbre ; le général bleu a mis sur ses cheveux un doigt de poudre, sans doute à la prière de la Vendéenne qu'il aimait ; la tradition veut qu'elle ait esquissé le modèle original de ce portrait, attribué à La Neuville. Mais il faut se défier des traditions avec Hoche ; n'est-il pas devenu le symbole des vertus civiques, ce bel ambitieux qu'une histoire aujourd'hui mieux connue nous montre impatient d'étrangler la république et de devancer Bonaparte?

Le voici, le vrai dieu de la guerre, à l'entrée des salles, très vivant dans la statue de bronze où M. Guillaume l'a représenté, encore lieutenant à Brienne ; je ne sais de quelles limbes on a tiré cette œuvre remarquable ; elle mériterait le grand jour de la place publique, il est regrettable que la pudeur républicaine le lui interdise. Le bas du visage a déjà toute sa volonté en puissance, mais le front de l'empereur n'a pas encore « brisé le masque étroit ; » on sait que la métaphore d'Hugo est rigoureusement exacte : la série des portraits et des bustes montre ce front s'élargissant, à mesure qu'il pense pour une plus large part du monde. Devant le dieu, l'autel et les reliques ; des armes, des souvenirs de Sainte-Hélène, une mèche de cheveux. On aurait pu, pour cette occasion, ressortir la redingote grise qui émerveilla notre enfance au musée des souverains. Que craint-on? Les imitateurs qui prennent me-

sure sur cet habit? Ce n'est pas précisément une redingote qu'ils se taillent.

On croira sans peine que la circulation est difficile à cet endroit. Ils sont toujours curieux de lui, les petits-fils de la grand'mère qui l'avait vu. Et il en vient, il en vient! Un aimant attire la foule dans le palais de la guerre: nulle part ses flots ne s'engouffrent aussi épais. Au premier étage tout l'amuse ou l'intéresse; elle stationne, loquace et satisfaite, devant le camp où sont groupés des mannequins de tout uniforme et de tout grade, devant les drapeaux, les tableaux, les grognards de Charlet, les armes des soldats illustres; elle admire la cuirasse de Waterloo, avec son grand trou de boulet par où sortit quelque âme inconnue, et la casquette du père Bugeaud, lamentablement piquée des vers. — Suivons cette foule, tandis qu'elle redescend au rez-de-chaussée, au matériel de la guerre actuelle. L'air des visages change subitement; silencieuse, recueillie devant ces choses redoutables et inintelligibles, la procession défile lentement autour des engins nouveaux et de leurs appendices compliqués; elle défile sans s'arrêter, comme si elle accomplissait un rite, comme si les femmes de ces braves cultivateurs, très nombreux en ce moment à l'Exposition, venaient consacrer aux Molochs de bronze les enfans qu'elles traînent à leur suite. Sur les physionomies reparaît une nuance d'expression qu'on leur voit parfois à la galerie des machines, la stupeur provoquée par la toute-puissance de forces diaboliques.

Et il semble, en effet, que nous rentrions dans un quartier de la galerie des machines. Tous les caractères généraux que nous observions naguère dans les nouveaux engins de production, nous les retrouvons dans les nouveaux engins de destruction: la complication savante, l'absence de tout ornement sur la nudité du métal, l'énergie irrésistible facilement dirigée par le calcul, l'effort collectif substitué à l'effort individuel. Pour compléter l'analogie, l'industrie de la mort forme aujourd'hui une branche de commerce florissante et toute semblable aux autres. Depuis Louis XI jusqu'à 1870, l'État s'était réservé le monopole de la fabrication des armes de guerre; après nos désastres, des besoins urgens le contraignirent de s'adresser à l'industrie privée; la loi de 1885 acheva d'émanciper cette dernière. Nos grandes usines métallurgiques vendent maintenant la force destructrice à qui en veut, elles se sont outillées pour lutter sur tous les marchés du monde avec les Krupp et les Armstrong. Les Forges et chantiers, les maisons Hotchkiss, Bariquand, d'autres encore, exposent leurs dernières inventions. C'est un véritable magasin d'horlogerie de précision, et sur chacune de ces horloges on pourrait graver la devise du cadran d'Urrugne: *Vulnerant omnes...* Voici des canons-revolvers à

tir automatique, des mitrailleuses débitant leurs six cents coups à la minute, une pièce de 40 calibres qui peut envoyer son obus à 21 kilomètres, de Montmartre à Versailles ; j'en passe, et des pires. Comme à la galerie des machines, toutes les énergies de la nature, réquisitionnées par toutes les sciences, collaborent au travail. Des canons de marine sont pourvus d'un accumulateur électrique; on presse un bouton; manœuvre, pointage, mise du feu, l'électricité se charge de tout le service. Plus loin, une pompe à air comprimé culbute et replace une énorme pièce de côte, sur affût à éclipse. Des freins hydrauliques suppriment le recul, ou mieux encore, ils l'utilisent pour la remise en batterie. Au dire des gens experts, la balistique n'est devenue une science exacte dans toutes ses parties que depuis quelques années. Jusqu'à ces derniers temps, on tâtonnait encore dans les essais des poudres, des calibres, du poids à donner aux projectiles; il restait des inconnues dans la vitesse et la portée obtenues par les combinaisons de ces trois élémens. Maintenant tout est réduit en logarithmes; le constructeur connaît la puissance de chaque grain de poudre, comme le chimiste celle de chacun des gaz enfermés dans ses éprouvettes. On voit ici les vélocimètres du colonel Sébert, appareils d'enregistrement micrographique d'une extrême délicatesse, dont les diapasons donnent 12,000 vibrations par seconde; grâce à leurs indications, l'artilleur suit à chaque instant tous les phénomènes qui se passent dans l'âme d'une pièce, quand le coup part: pressions, retards d'inflammation de la poudre, vitesse du trajet des projectiles, longueur et durée des reculs, etc. — Voilà qui est parfait; nous ne risquons plus de n'être pas tués selon la formule. Mais quelques objections se présentent à l'esprit.

La guerre nouvelle nous apparaît aussi différente de l'ancienne qu'une épure de géométrie d'un tableau d'Horace Vernet. L'arsenal de cette guerre donne l'impression d'un laboratoire dans une école de hautes études; on a simplifié autant que possible l'emploi de ces instrumens; la théorie de leur mécanisme, indispensable aux chefs, exige des connaissances aussi spéciales, aussi étendues que celles d'un savant vieilli dans les cabinets de l'Observatoire. Et ces instrumens changent en moyenne tous les dix ans, condamnés avant qu'ils aient été mis à l'épreuve, remplacés par des inventions plus ingénieuses chez nous ou chez nos voisins. Je veux croire qu'on recrutera toujours un personnel à la hauteur de sa mission; mais n'y a-t-il pas quelque chose d'anormal et d'excessif à demander aux hommes une pareille tension d'intelligence, dans un ordre d'études où l'objet étudié s'évanouit perpétuellement? dans un ordre d'études où l'application pratique ne s'offrira peut-être que durant quelques heures, au cours d'une longue carrière? Et quand

ces heures sonneront, essayez d'imaginer ce qui se passera dans le laboratoire. Vous l'ouvrirez à des masses si nombreuses qu'on n'en a pas remué de pareilles depuis les débordemens des peuples barbares. C'est l'autre face de la guerre nouvelle, l'exagération du nombre en raison directe de la puissance destructrice des engins. Dans ces derniers, tout est calculé ; mais quel mathématicien calculera jamais leur contre-partie, la poussée de ces masses humaines, les mouvemens élémentaires qui les soulèveront, les courans moraux, enthousiasme, panique, déterminés par un coup de clairon ou par un coup de canon dans ces milliards de fibres nerveuses ? Vos appareils de précision, qui veulent être maniés avec tout le sang-froid requis pour une expérience scientifique, seront aventurés dans cette tourmente comme ceux d'un navire sur les vagues d'une mer démontée. Parviendra-t-on à concilier l'extrême tension du ressort intellectuel et le déchaînement de la force brutale, sous sa forme la plus primitive ? En jetant des peuples entiers les uns contre les autres, vous ramenez l'homme, qui ne change guère, aux conditions de ces époques lointaines où la science n'avait pas de prise sur lui.

A ces époques, le nombre fut souvent convaincu d'impuissance. Ceux-là n'ont peut-être pas tort, qui prédisent le succès final à un noyau de gens résolus, opérant contre ces multitudes et ces machines savantes comme le boulet qui brise la plaque d'acier ; à quelques brigades de cavalerie, troublant le jeu des forces compliquées avec l'action de la force la plus simple, la plus maniable, la plus rapide. Il n'est pas bien sûr que la prochaine manifestation du génie militaire soit ce qu'on attend, un cerveau de géomètre habile à lier toutes les coordonnées du problème, capable de mettre en œuvre les instrumens que nous lui avons préparés ; le génie est novateur de sa nature, il est, par définition, l'imprévu, le contraire de ce qu'on attend ; celui que chaque peuple espère, durant cette universelle veillée des armes, comblera d'autant mieux les espérances qu'il trompera tout d'abord les prévisions ; comme tous les grands capitaines du passé, il ruinera le système qui réussissait jusqu'à lui et que les gens entendus proclamaient infaillible ; par quelque moyen très simple, par une méthode peut-être très nouvelle et peut-être très ancienne, il trouvera le défaut de la cuirasse que nous forgeons d'avance à sa mesure.

Il n'est pas mauvais que ces doutes, justifiés par les leçons de l'histoire, nous assaillent en ce lieu ; ils doivent nous préserver d'une trop grande confiance dans ces engins prodigieux, quand nous les voyons chez nous, d'une trop grande appréhension, quand nous les apercevons chez les autres. Comme on l'écrivait récemment à cette place, un seul élément, l'élément humain, reste toujours prépondérant, toujours invariable

et néanmoins toujours inconnu. Il serait presque banal d'ajouter que le véritable organisateur de la victoire, ce ne sera pas le ministre de la guerre qui fondra des pièces à longue portée et dressera des plans d'une exécution incertaine; ce sera le ministre de l'instruction publique, l'éducateur, quel que soit son titre, qui améliorera l'élément humain ; non pas, comme on le dit trop souvent, celui qui enseignera un peu mieux l'alphabet et quelques autres choses, mais celui qui trempera les cœurs pour la tâche suprême. Le seul bon côté du service universel, c'est l'obligation où l'on est désormais d'élever tous les citoyens comme on élevait jadis ceux de la classe noble, en leur donnant pour idéal supérieur la pratique des vertus militaires. Je me propose d'examiner une autre fois si ce que nous considérons comme un fléau n'est pas le remède naturel aux infirmités d'une démocratie. Pour le sujet qui nous occupe, bornons-nous à constater que l'Exposition de la guerre ne peut pas nous renseigner sur les deux facteurs auxquels tous les autres sont subordonnés : la préparation des hommes; la venue d'un homme. Quant à ces canons automatiques, électriques, hydrauliques, en rappelant à l'œil le mobilier de l'Observatoire, ils font penser aux mésaventures trop fréquentes des astronomes. A grands frais d'argent, de travail, de patience, les astronomes construisent pendant plusieurs années des instrumens admirables, ils établissent des théories infaillibles, pour observer un phénomène céleste de première conséquence qui ne se reproduit qu'à de longs intervalles. La minute attendue arrive : tout est prêt, tout est calculé, tout est prévu ; tout, sauf la petite nuée d'orage qui passe dans le ciel, dérobe la rencontre des astres et rend inutile le long effort des pauvres savans. Dieu veuille qu'il se forme en notre faveur, le petit nuage qui décidera de l'événement dans les rencontres annoncées pour la nuit de demain.

Il ne faut pas s'éloigner de cette maison de la guerre sans visiter à sa porte les services hospitaliers. La charité, le dévoûment, ce ne sont pas choses neuves; ce qui est neuf, c'est le besoin d'organisation rationnelle que la vertu ressent à notre époque, comme le ressentent toutes les autres manifestations de l'activité humaine. Les femmes de France ont compris qu'elles étaient astreintes au service obligatoire, au même titre que les hommes. Elles apprennent d'une façon pratique leur métier d'ambulancières; elles mettent la science à contribution, elles aussi, pour rendre leur action secourable non moins efficace, non moins rapide que l'action meurtrière du nouvel armement. Le pavillon de la Croix-Rouge abrite sur l'Esplanade les installations de trois sociétés distinctes; je les nomme par ordre chronologique : la Société française de secours aux blessés, l'Association des Dames fran-

çaises, l'Union des femmes de France. M. Maxime Du Camp a raconté le bien qu'elles font et comment chacune le fait. On dit l'émulation un peu vive entre les trois sœurs, d'autant plus vive que nos nuances politiques se retrouvent là sur la charpie. Pourquoi pas? Trois couleurs, c'est le drapeau, et cela n'en fait jamais qu'une dans la fumée de la bataille. Les blessés ne se plaindront pas de la concurrence. Si le lecteur me presse de lui dire quelle est la meilleure des trois Sociétés, je réponds délibérément : celle qui aura le mieux su délier les cordons de votre bourse.

LA PAIX SOCIALE.

A quelques pas du palais de la guerre, on trouve sur l'Esplanade le groupe de l'économie sociale, ou, comme ses organisateurs aiment à l'appeler, « la Paix sociale. » Qui dit paix suppose par là même une guerre antérieure; et en effet, ici comme dans le lieu d'où nous sortons, tout ce que nous verrons sous-entend un autre mode de la lutte pour l'existence; lutte moins violente que les batailles accidentelles du soldat, plus sourde, plus générale, plus continue; lutte du travailleur contre les fatalités économiques, et parfois contre les détenteurs de la richesse, sur lesquels il rejette l'odieux de ces fatalités. — Ces pavillons nous font connaître les palliatifs inventés dans notre siècle pour atténuer le vieux mal du monde. On ne me croirait pas, si je disais qu'ils sont très fréquentés. Beaucoup de gens ne cherchent à l'Exposition, comme dans toutes les choses de la vie, que l'oubli des réalités tristes; ceux-là se hâtent de sortir, quand ils se sont fourvoyés dans ces salles sévères, presque vides, sans autre attrait pour l'œil que des tableaux graphiques, des statistiques, des chiffres, quelques modèles de cités ouvrières. Heureuses gens, qui n'entendent pas sous leurs pieds le bruit de la souffrance et le bruit du danger! Se peut-il qu'un homme de ce temps ne sente pas le besoin d'entrer là? On y étudie les fondations humaines sur lesquelles s'élèvent les merveilles de l'industrie que nous avons passées en revue, on y réfléchit sur un des graves problèmes de la vie terrestre, j'eusse dit le plus grave, si celui qui vient de se dresser devant nous avec les forces défensives de la patrie n'existait pas.

Je confesse ingénument, — et mon cas doit être celui de beaucoup d'autres, — qu'en mettant le pied dans cette section, j'ai été saisi par un vif désir de résoudre la question sociale. Plusieurs raisons m'empêchent de persévérer dans ce dessein. La première, on la devine : je n'ai pas encore trouvé. La seconde, c'est qu'il serait parfaitement ridicule d'entreprendre la cure de l'humanité

durant une halte de notre promenade, dans les quelques pages que je puis consacrer à ce compte-rendu. Il y a encore d'autres raisons. En pareille matière, le papier devient vite criminel. Quand on croit que tout va pour le mieux, dans le plus juste des mondes, on fait très bien de le dire, cela facilite la digestion de ceux qui dînent paisiblement. Quand on croit le contraire, il faut se garder, avec une sainte terreur, de tout ce qui ressemble à la déclamation; c'est un sujet où nul n'est certain de résister à l'entraînement des mots, qui tremblent dans le fond du cœur, demandant à sortir. Il faut même se garer des idées séduisantes, dont on ne voit peut-être qu'un seul côté; elles peuvent faire tant de mal à ceux dont elles se proposent le bien! Quand elles nous tentent, rappelons-nous l'un des épisodes les plus cruels du *Don Quichotte*. Au début de ses aventures, le justicier rencontre un laboureur qui payait les gages de son jeune valet en coups de bâton; il prend feu, arrête l'exécution, menace le rustre et lui fait promettre d'indemniser sa victime, sous peine d'un châtiment exemplaire; puis il s'éloigne, tout réjoui par la pensée qu'il a redressé « un énorme tort. » Il n'est pas sorti du bois que le laboureur reprend le bâton, et se venge du fâcheux en redoublant les coups sur le garçonnet; celui-ci pleure et se lamente, tandis que le noble fou continue de chevaucher, en remerciant le ciel de l'avoir choisi pour faire un si grand bien. « Et c'est ainsi, conclut l'impitoyable écrivain, que le tort fut redressé par le valeureux don Quichotte. » La phrase de Cervantes pourrait servir d'épigraphe à tous ceux qui préconisent des panacées pour le mal social, avant de les avoir soumises à l'épreuve de la pratique. — Il n'y a rien de pareil dans la section économique de l'Exposition; elle ne propose à notre attention que de modestes règles d'hygiène, destinées à prévenir ce mal dans une certaine mesure; elle nous montre leurs effets dans les diagrammes qui couvrent ses murs. Je me bornerai à les signaler; si nous découvrons, après examen, qu'une seule de ces recettes est vraiment efficace, incontestable, susceptible de développemens qui dépassent les limites d'une expérience individuelle, nous n'aurons perdu ni notre visite, ni notre journée.

Au point de vue historique, la simple inspection des dates qui se succèdent sur les tableaux est pleine d'enseignemens; ces dates nous font connaître comment le devoir social a pris conscience de lui-même, et quelles influences ont déterminé ses efforts, pendant trois périodes assez distinctes. Les plus vieilles institutions de patronage ou d'assistance mutuelle commencent de fonctionner aux environs de 1840; on en rencontre fort peu d'antérieures; elles se multiplient à partir de ce moment. C'est le contre-coup du mouvement saint-simonien, dont on ne dira

jamais assez l'importance dans la transformation des sociétés contemporaines. Quelques années après 1848, le nombre des institutions augmente, leur vitalité se déclare par la rapide ascension des courbes; la claire vision du péril a stimulé la bourgeoisie industrielle, le sang des journées de juin n'a pas été versé inutilement. Le développement est régulier pendant toute la durée du second empire; il s'accélère dans la période où nous sommes; la nécessité d'agir s'est imposée à tous les esprits, elle suggère des combinaisons nouvelles; les essais d'organisation rationnelle du travail apparaissent de tous côtés.

L'Exposition nous montre tout d'abord ce qu'on a imaginé pour faciliter au travailleur une précaution nécessaire : l'épargne. Cette préoccupation avait devancé les autres. La Caisse d'épargne fut fondée en 1818. Les survivans de cette époque racontaient volontiers comment les salons s'insurgèrent contre les philanthropes qui avaient pris l'initiative de cette œuvre, MM. de La Rochefoucauld-Liancourt, Benjamin Delessert et leurs amis. « Eh! quoi, leur disait-on, vous trouvez que nos domestiques, nos employés, ne nous volent pas assez? Vous voulez les encourager par l'appât de cette prime? » Le temps a répondu aux salons. La Caisse d'épargne est devenue l'une des maîtresses poutres de notre charpente économique. Nous verrons tout à l'heure comme on s'est récemment avisé du parti salutaire qu'on en pouvait tirer, en la faisant travailler sous une autre forme au bien social. Là vient se déverser en grande partie ce fameux bas de laine que l'Europe nous envie et que tant de gens sont désireux de vider. Le tableau du mouvement des caisses d'épargne a une singulière éloquence; avec de petites lignes noires, il raconte toute notre histoire, toutes nos épreuves. Aux heures critiques, ces lignes se replient sur elles-mêmes. En 1848, un trou profond dans l'échelle ascendante; mais l'arrêt dure peu, la crue recommence aussitôt. En 1870, la dépression est plus creusée, plus prolongée; il semble qu'on voie la pauvre blessée fléchir les reins sous un faix trop lourd, incapable de se relever. Cinq ou six années passent; les colonnes reprennent leur essor, elles remontent plus rapides qu'auparavant, elles se distancent l'une l'autre comme elles n'avaient jamais fait. Dans ces derniers temps, un autre mode d'épargne est venu disputer la faveur du public à la vieille Caisse; c'est *la Fourmi;* elle fonde l'accumulation du capital sur des combinaisons un peu différentes, en particulier sur l'achat de valeurs à lots. *La Fourmi* expose ici pour nous allécher un fac-similé de ses piles d'écus prolifiques; les jeunes générations ouvrières sont très séduites par cette nouvelle tirelire, qui s'est fait depuis 1880 une clientèle nombreuse.

Passons au groupe des institutions patronales; il occupe la ma-

jeure partie de la section. Nos principales entreprises industrielles, nos grandes compagnies, et, à côté d'elles, quelques maisons de commerce plus modestes, ont tenu à honneur de publier ici les mesures qu'elles prennent depuis un quart de siècle, — quelquefois plus, souvent beaucoup moins, — pour améliorer la condition morale et matérielle de leurs ouvriers. Les unes montrent des résultats, les autres de la bonne volonté, les plus paresseuses... du respect humain, et c'est déjà un symptôme. Les combinaisons varient avec les localités, avec les habitudes des patrons et de leurs employés; on peut les ramener toutes à quelques types connus : maisons ouvrières données en loyer à bas prix et parfois en nue-propriété au bout d'un certain laps de temps, caisses de retraite pour la vieillesse, assurances contre les accidens, primes, écoles, assistance hospitalière. Pour la plupart de ces institutions, il est doux et triste de le constater, l'exemple est venu d'Alsace; le germe de la réforme sociale, c'est le legs de la bonne âme partie. Mulhouse fut un foyer de rayonnement pour la France; le nom vénéré de M. Jean Dollfus se retrouve à l'origine de tous les essais pratiques. C'est encore un Alsacien, M. Lederlin, qui expose à l'Esplanade le modèle d'exploitation industrielle le plus satisfaisant. M. Lederlin a repassé les Vosges pour transporter à Thaon de grands ateliers de teinturerie. Il trouva dans cette localité, en 1872, un pauvre village de 600 âmes; aujourd'hui, les maisons avenantes de la cité ouvrière renferment 3,400 habitans, dotés de tous les services désirables pour l'hygiène de l'esprit et du corps. Thaon serait une petite Salente, s'il faut en croire les chiffres donnés par les comptes-rendus pour les naissances légitimes, la mortalité, les salaires, le coefficient de stabilité. Les économistes appellent ainsi le chiffre qui représente le nombre moyen d'années de séjour du personnel dans un atelier. Ils estiment que c'est là le meilleur thermomètre pour apprécier la bonne tenue d'un établissement industriel. La plupart des diagrammes sont dressés de façon à ce que le coefficient frappe l'œil tout d'abord. Plus il est élevé, plus la prévention est favorable à la maison qui sait retenir ses ouvriers.

Le Creusot, Anzin, Montceau-les-Mines font bonne figure, surtout par leur souci des logemens ouvriers. Je nomme ces grands centres de notre industrie en raison de leur notoriété universelle; je m'abstiendrai de citer d'autres noms parmi les nombreux exposans du groupe. Les diagrammes et les notices ne disent pas tout; il faudrait les contrôler par une étude sur place, pour apprécier les prétentions de chacun à représenter le dernier mot du progrès. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de louer des héros. On se ferait une conception bien erronée du sujet qui nous occupe, si l'on vantait

comme un bienfaiteur le chef d'industrie qui accomplit le plus strict de ses devoirs, qui soigne ses intérêts du même coup. L'intérêt seul, si on l'entend bien, commande de perfectionner l'instrument de travail. Presque tous les déposans l'ont reconnu devant la commission, leurs sacrifices du début sont matériellement rémunérés dans la suite. — Je veux pourtant signaler un philanthrope original d'Amérique; il égaie un peu cette salle sérieuse. M. Dolge a passé aux États-Unis, en 1866, avec 8 francs dans sa poche, et fondé une fabrique de feutre, devenue bientôt le centre d'une ville comme il en pousse là-bas, — Dolgeville. L'heureux industriel a imaginé d'exposer dans une caisse à parois de verre ses 8 francs en monnaie, sur des liasses de carrés de papier taillés à la mesure des banknotes américaines ; si vous voulez bien transmuter par la pensée les papiers blancs en billets de 100 dollars, vous aurez sous les yeux la fortune de M. Dolge, 50 millions de dollars ; si vous vous contentez de les prendre pour des billets de 50 dollars, vous verrez également la somme totale qu'il a prélevée sur ses bénéfices au profit de ses ouvriers : 25 millions. J'admire, et une idée horrible me vient : si l'on se proposait seulement d'attirer mon attention sur l'excellence du feutre fabriqué à Dolgeville! Mais il ne faut jamais supposer le mal, quand on vous montre le bien.

L'ensemble des institutions patronales suggère deux réflexions. La première, c'est que Tolstoï a peut-être émis une de ces vérités décourageantes dont il est coutumier, en affirmant que le premier acte de la réforme sociale doit être de raser les villes et de retourner aux champs. Presque toutes les organisations complètes et vraiment rassurantes sont appliquées en province, autour des établissemens industriels indépendans des agglomérations urbaines. Dès qu'on rentre dans les grandes villes, la meilleure volonté n'arrive qu'à des résultats minimes, le coefficient de stabilité s'abaisse avec tous les autres. A cela point de remède, sinon une révolution des habitudes dont le seul énoncé nous transporte en Utopie. — La seconde distinction est celle qu'il faut faire entre les fabriques, mines, usines, suivant qu'elles sont possédées et dirigées par un grand industriel ou qu'elles appartiennent à des compagnies anonymes. Le devoir social est plus fréquemment accompli dans le premier cas, plus rarement dans le second. Il y a des exceptions : j'ai cité Anzin, j'en pourrais citer d'autres; mais elles n'infirment pas la loi, trop facile à expliquer. Le propriétaire qui réside au milieu d'une famille ouvrière, fût-il cuirassé d'égoïsme, est pourtan un homme, fait de chair et de sang; il s'attache à ses humbles collaborateurs, il peut satisfaire des besoins qu'il connaît, son inté-

rêt suffit à lui conseiller le bien. Les administrateurs qui se réunissent autour d'un tapis vert, dans une salle parisienne, pour toucher des dividendes et donner des ordres à un gérant, sont certainement pétris de bonnes intentions ; mais l'ouvrier est pour eux une unité de travail abstraite, ils ne sauraient nourrir la préoccupation incessante de son bien-être.

La section suivante est réservée aux institutions de mutualité : sociétés de crédit et de secours mutuels, syndicats professionnels, sociétés coopératives de consommation et de production. Ici le monde ouvrier est livré à ses propres forces, et malheureusement elles ne semblent pas avoir beaucoup d'efficacité. Seules, les sociétés de secours mutuels sont florissantes et très répandues. Le crédit mutuel n'a pas encore poussé de racines chez nous, sauf dans les associations d'épargne et de prévoyance; mais il est abusif de les ranger sous cette dénomination. Quant aux sociétés coopératives, on se rappelle les espérances qu'elles éveillèrent, il y a vingt-cinq ans : la question sociale paraissait résolue. Elles n'ont pas justifié notre attente. Bien acclimatées sur quelques points, en particulier dans la région du Nord, les sociétés de consommation ont peine à s'implanter ailleurs; les sociétés de production qui ne liquident pas en déficit après peu de temps sont des phénomènes rares. Le type le mieux approprié aux besoins et à l'humeur de la classe ouvrière paraît être l'institution fondée et soutenue par le patron, mais d'où celui-ci s'efface discrètement pour laisser la gestion aux intéressés.

La participation aux bénéfices a les honneurs d'un pavillon spécial, où elle mène grand bruit. On regrette de la décourager, mais il faut bien avouer qu'à part trois ou quatre types d'industries en participation, qui mériteraient d'être discutées, cette enseigne n'est qu'un leurre; elle déguise des augmentations de salaires. D'ailleurs qu'est-ce qu'une participation aux bénéfices sans participation aux pertes? Il n'y a d'association réelle qu'à la condition de courir les mauvaises chances comme les bonnes. Ne soyons pas trop sévères, néanmoins, pour ce mot cabalistique ; les patrons affirment dans leurs dépositions que son effet moral est considérable. Un des principaux couvreurs de Paris, qui avait à se plaindre de fréquens vols de plomb, constate que les détournemens ont cessé depuis que ses ouvriers sont participans ; ils respectent ce qu'ils estiment leur bien commun. — Un autre pavillon reproduit l'aménagement des principaux cercles populaires. Jusqu'à présent, les classes laborieuses n'ont guère récompensé les efforts que l'on fait pour les attirer dans ces lieux de réunion. Le cercle Franklin, au Havre, est l'un des mieux installés; je n'ose affirmer qu'il pro-

spère. Nos mœurs ne s'y prêtent pas. Il faut le regretter, surtout pour le cercle de l'Union chrétienne. Aux États-Unis et en Angleterre, cette société compte ses adhérens par dizaines de mille, elle possède des *clubs* où elle pourrait inviter la chambre des lords; tout ce qu'on peut dire de la tentative faite à Montmartre, c'est qu'elle est très honorable. Quant aux cercles catholiques, je déplore mon peu de foi dans la vitalité de l'institution.

Pour la plupart des promeneurs, la visite de la section économique commence et s'achève dans les petites maisons rouges des mineurs du Nord, où l'on va admirer la propreté méticuleuse des braves ménages flamands. Ces habitations nous ramènent à la question des logemens ouvriers, la seule sur laquelle je veuille appuyer dans ce compte-rendu; c'est à elle que je faisais allusion plus haut, en promettant au lecteur que nous ne perdrions pas notre journée; là, et là seulement, une expérience récente vient de nous donner l'espérance d'un immense progrès social, immédiatement réalisable, avec la conviction qu'il est possible. Il y a deux solutions pour le logement ouvrier; la solution parfaite, c'est la petite maison avec jardinet, type de Mulhouse, du Creusot, de Noisiel, louée d'abord, puis amortie et possédée en propre par une seule famille. Cet idéal ne peut être atteint jusqu'à présent que dans les petites et moyennes villes ou autour des usines rurales; encore faut-il ajouter que la question de propriété se heurte à l'éternelle pierre d'achoppement : notre loi de succession. S'il y a plusieurs enfans, la maison à peine acquise est vendue à la mort du père; elle valait 4,000 à 5,000 francs; les frais de mutation s'élèvent à 200 francs! Reste la solution imparfaite, la seule possible actuellement dans les grandes villes et surtout à Paris, en attendant qu'un réseau de communications plus pratique permette d'expérimenter l'habitation ouvrière dans la banlieue; cette solution, qui constitue déjà un progrès inappréciable, c'est d'offrir à la classe laborieuse, au lieu des taudis immondes où elle est exploitée, anémiée, démoralisée, des appartemens d'un prix modéré, abondamment pourvus d'air, de lumière et d'eau, avec un système spécial de dégagemens qui la protège contre les promiscuités malsaines.

M. Peabody a multiplié dans Londres des maisons bâties sur ce plan. Quelques hommes d'initiative ont commencé de l'imiter en France, à Rouen, à Marseille, à Lyon, à Paris enfin, où la Société philanthropique a ouvert depuis un an deux de ces immeubles, aussitôt assiégés par les gens du quartier, à Montrouge et à Grenelle. Je renvoie pour plus de détails au livre de M. Picot (1), qui s'est fait

(1) *Un Devoir social, les Logemens d'ouvriers*, par M. G. Picot. Paris; Calmann Lévy.

chez nous l'apôtre de cette réforme ; le nom de l'ouvrier dit assez la valeur de l'œuvre. — Mais là n'est pas encore l'idée neuve, aux conséquences incalculables : les fondations particulières ne seront jamais que des gouttes d'eau dans l'Océan. L'idée, elle a jailli du cerveau, — non ; du cœur, — de quelques administrateurs des caisses d'épargne, à Strasbourg, à Lyon, à Marseille ; ils se sont avisés de prendre dans leurs caisses des sommes variant entre 150,000 et 500,000 fr. pour bâtir les premiers groupes. L'opération était parfaitement légale, conforme aux statuts, puisqu'il s'agit d'un placement sur première hypothèque, à 4 pour 100. Supposez maintenant qu'on répète et qu'on généralise cet emploi de fonds, d'abord avec l'argent des caisses d'épargne, ensuite avec celui qui dort dans les autres depôts publics, enfin avec les réserves inépuisables du grand bas de laine. Le placement est du genre qu'affectionne l'épargne nationale, plus rémunérateur que les rentes sur l'état ou les actions des chemins de fer, et de toute sécurité. Le locataire ouvrier acquitte son loyer par mois ou par semaine, avec une exactitude constante ; ici mes affirmations ne sont pas fondées sur des notices d'Exposition, mais sur une enquête faite à Lyon et sur une expérience suivie à Paris. Ainsi l'argent de tous peut servir au bien de tous, en y trouvant son juste profit dans la mesure accoutumée et même au-delà ; il suffirait de quelques promoteurs dévoués, comme furent ceux de la Caisse d'épargne, qui fonderaient dans les mêmes conditions un établissement analogue, la banque populaire des logemens ouvriers. L'idée a le rare mérite de ne pas renfermer une parcelle d'utopie ; elle ne saurait effrayer l'économiste le plus timoré, elle ne viole aucune des lois qu'il révère, elle ne demande rien à l'état ; une première expérience l'a sanctionnée. Aucune autre ne pourrait faire davantage pour la reconstitution de la famille, pour le bien-être et la moralité du travailleur.

Quand on lui aura assuré un foyer salubre et propice à l'éducation d'une famille, il faudra bien s'occuper de l'autre réforme urgente, de maintenir l'enfant le plus tard possible à ce foyer, et la femme toujours. L'enfant et la femme à l'usine, voilà ce qui nous fera taxer de barbarie incompréhensible par un prochain avenir. Nous ne voyons pas encore le moyen d'effacer cette tare de notre civilisation. Je persiste à croire que ce moyen est caché quelque part dans la galerie des machines, dans cette force nouvelle qui nous y attirait, qui promet la division indéfinie du travail mécanique et son transport à domicile. Si la machine fait cela, elle paiera à la femme en un seul bienfait tous les maux qu'elle lui a causés ; et la force électrique, la force mystérieuse qui accomplira cette réparation, sera désormais la force sainte.

Mais j'ai promis de m'en tenir aujourd'hui au possible, au présent, au certain. En quittant « la Paix sociale, » il est équitable de reconnaître que ce beau nom n'est pas tout à fait usurpé. Sans doute, pour ne pas être dupe, il convient de biffer 25 pour 100, 30 pour 100, si l'on veut, des triomphes affichés sur ces murs; il faut ouvrir très large le compte du trompe-l'œil, de la manie des statisticiens et, qui sait? de la réclame. Où ne se glisse-t-elle pas? Il restera encore de quoi faire dater notre Exposition, sur ce point comme sur tant d'autres : des succès réels, des efforts méritoires, un éveil récent et sérieux de la conscience du devoir social dans l'élite du patronat. Ces hommes intelligens le comprennent, pour sauvegarder leurs positions menacées, il en faut céder quelque chose. Hier encore, on s'assemblait ici en congrès pour la fixation légale du jour de repos hebdomadaire. Le branle est donné partout. L'Église, à son tour, incline sa puissante force morale vers le berceau populaire d'où elle est sortie. On l'en adjurait à cette place, il y a deux ans; depuis lors, elle s'est prononcée prudemment, à diverses reprises; témoin le bref du cardinal-secrétaire de la Propagande à M. Decurtins, l'éloquent apôtre de la réforme sociale dans les cantons suisses, l'homme qui fait le mieux comprendre le mot de Le Play : « L'intelligence de la science sociale procède du cœur encore plus que de l'esprit; » témoin le cardinal Manning, dont l'ascendant mettait fin, l'autre semaine, à la plus formidable des grèves. Personne n'échappe au mouvement; je n'en veux d'autre preuve que le langage des hommes les plus réservés, responsables de grands intérêts et attachés, sur certains points, aux doctrines de l'ancienne économie politique. Qu'on juge de la différence entre les formules mécaniques, matérialistes, qui étaient naguère tout son vocabulaire, et la belle page que je lis en tête du *Rapport* de la section lyonnaise d'économie sociale. Cette page vient ici comme la conclusion naturelle de mes courtes observations; je cède la parole à son auteur, M. Aynard : je ne me flatterais certes pas de dire plus vrai ni de mieux dire :

« L'erreur serait de croire qu'en économie sociale on peut se contenter de la simple justice, c'est-à-dire de l'observation stricte de lois économiques, qu'on croit inexorables. Les lois économiques sont certaines et doivent être obéies; elles règlent par la liberté et soumettent à une concurrence nécessaire les mouvemens du travail humain. Mais ces lois ne sont que le résultat de l'expérience et de l'observation, qui les découvrent comme le meilleur moyen de développer et de féconder le travail; elles ne sont point inviolables à la manière des grandes lois physiques. Si elles sont fondées sur la nature, on peut leur appliquer le mot de Bacon sur

l'art; c'est que, pour les appliquer, l'homme doit s'ajouter à la nature. Lois non écrites et dépourvues de sanction apparente, elles doivent être suivies par chacun en interrogeant une conscience mise en présence de Dieu. User d'un homme et user d'une machine seront des choses éternellement différentes aux yeux de la morale; il n'est point de lois fatales, naturelles, ou, à plus forte raison, économiques, qui puissent autoriser celui qui emploie à ne pas remplir son devoir envers celui qu'il emploie. L'économie sociale ne serait qu'une statistique raisonnée, si elle ne s'appuyait point sur ces principes. Pour nous, en fondant le travail affranchi sur le spiritualisme, en réclamant la part de la conscience et de la pitié dans la lutte des intérêts matériels, nous ne faisons que suivre la plus ancienne et la plus haute des traditions lyonnaises. Arrivés au point dangereux de civilisation où nous sommes, avec toutes nos richesses, nos sciences, nos lois humaines et justes dans leur généralité, nos libertés entières, il n'y a point à regretter le passé ou à se jeter au-devant d'un avenir chimérique. Il ne reste plus une révolution à faire, si ce n'est la révolution morale, qui peut seule faire lever de nouveau sur nous l'immense et splendide aurore de justice, d'humanité et de paix que nos pères ont entrevue en 1789. »

Un collège électoral, pris d'un accès de bon sens, envoie à la nouvelle chambre l'homme qui a écrit cette page. Souhaitons qu'il ait souvent l'occasion de la commenter et qu'il la fasse pénétrer dans l'esprit de ses collègues. Si la plupart d'entre eux raisonnent de même, s'ils comprennent qu'à l'heure présente le catéchisme du bon député tient dans ces deux points : en s'éveillant, penser à ce qu'on voit à l'Exposition de la guerre; en s'endormant, penser à ce qu'on voit à « la Paix sociale, » — nos nouveaux mandataires rapprendront à beaucoup d'entre nous une habitude un peu négligée, celle de chérir les représentans de la nation; ils feront oublier à beaucoup une autre habitude, celle de souhaiter male mort à la république; ils lui gagneront tous les hommes de bonne volonté, pour peu qu'ils sachent les prendre par la raison et par le cœur. S'il en devait être autrement, on pourrait prédire sans être prophète que les élus d'hier risquent d'emporter avec eux la graine de l'espèce; le peuple les qualifierait comme leurs aînés, il interpréterait à sa façon l'énergique parole du *Livre des proverbes* sur les hommes qui se remplissent le ventre avec le fruit de leur bouche. — *De fructu oris viri replebitur venter ejus.*

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

UN

PLAIDOYER ANGLAIS

CONTRE LE PESSIMISME

Dans la plupart des discussions sur l'optimisme et le pessimisme, les disputans posent en principe qu'il faut épouser un de ces deux systèmes, qu'il n'y a pas d'autre alternative, que quiconque n'est pas pessimiste est nécessairement optimiste. Le plus grand nombre des grands philosophes n'ont été pourtant ni l'un ni l'autre. Celui d'entre eux qui a prétendu que tout ce qui est réel est rationnel n'a pas entendu dire pour cela que la raison, suprême ordonnatrice de cet univers, se croie tenue de donner toujours des fêtes au genre humain. Comme la philosophie, la sagesse des simples, avec laquelle il faut compter, se défie des partis extrêmes, elle a du goût pour l'entre-deux, pour les solutions mitoyennes. Elle a décidé depuis longtemps que le souverain mal est une chimère autant que le souverain bien, que, si la vie est un mal, ce mal est supportable, que, si la vie est un bien, ce bien est très imparfait, qu'il n'est dans la nature point de métal sans alliage ni de sentimens sans mélange, qu'au surplus la façon dont les choses nous affectent dépend le plus souvent de l'opinion que nous nous en faisons, que nous mettons du nôtre dans nos souffrances comme dans nos joies, qu'il y a une part d'illusion dans le malheur comme dans le bonheur, que tout dans ce monde est incomplet, même le chagrin.

On peut disputer sur tout ; mais ce qui complique beaucoup les discussions, c'est qu'on ne s'entend pas toujours sur le sens des mots ou qu'on ne se donne pas la peine de les définir. A proprement parler, l'optimisme est un système fondé sur le principe que le monde réel est le meilleur des mondes possibles. « Dieu, disait Leibniz, n'est

point nécessité, métaphysiquement parlant, à la création de ce monde; mais Dieu est obligé, par une nécessité morale, à faire les choses en sorte qu'il ne se puisse rien de mieux. » Pangloss, disciple de Leibniz, avait le droit de dire que tout est pour le mieux; mais il avait tort d'en conclure que tout est bien. Son maître ne l'entendait pas ainsi; il croyait fermement à l'existence du mal physique et du mal moral, mais il pensait qu'il y en aurait eu davantage dans toute autre combinaison possible, et que, tout ayant été ordonné pour une bonne fin, cette fin justifie Dieu et les moyens qu'il emploie. Si Lucrèce, pensait Leibniz, n'avait pas été violée par Tarquin, Brutus n'aurait pas fondé la république romaine. En se tuant pour ne pas survivre à son honneur, Lucrèce fut l'instrument d'une destinée divine, qui, ne pouvant empêcher le mal, en tire le bien et fait concourir les désordres particuliers à l'ordre universel.

Si c'est là le véritable optimisme, il s'ensuit qu'on ne devrait traiter de pessimiste, selon la rigueur du mot, qu'un philosophe ou un théologien convaincu que ce monde est le pire des mondes possibles. Certains mythes orientaux nous enseignent que dans l'échelle infinie des mondes, celui que nous habitons occupe le dernier rang, qu'il est gouverné par les puissances des ténèbres, et que notre pauvre terre est en quelque sorte le cloaque ou le dépotoir de l'univers. C'est plus facile à dire qu'à prouver; les termes de comparaison nous manquent. Mais on peut dispenser les pessimistes de cette comparaison. Pour avoir le droit de représenter notre globule terraqué comme un enfer, il leur suffirait de démontrer que les désordres particuliers dont nous sommes les tristes témoins ne concourent pas à un ordre général, que les choses n'ayant aucune fin, ni le mal physique ni le mal moral ne servent à rien, que nos souffrances sont absolument inutiles.

C'était un vrai pessimiste que ce chevalier de Revel, envoyé de Sardaigne à La Haye, qui prétendait que l'auteur de l'univers avait eu au début les plus beaux et les plus vastes projets, qu'il avait déjà élevé des échafauds pour bâtir, mais qu'il était mort au milieu de son travail, et que dès lors tout se trouvait fait pour un but qui n'existe plus, « que nous nous sentons destinés à quelque chose dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, que nous ressemblons à des montres sans cadran, dont les rouages, doués d'intelligence, tourneraient jusqu'à ce qu'ils fussent usés, sans savoir pourquoi, et se disant toujours : Puisque je tourne, j'ai donc un but. » Benjamin Constant déclarait que ce système lui paraissait « la folie la plus spirituelle, la plus profonde, bien préférable aux folies chrétiennes, musulmanes ou philosophiques des Ier, VIIe et XVIIIe siècles de notre ère. » Cependant le chevalier de Revel, que je sache, n'a pas fait école.

Un pessimisme beaucoup plus répandu dans ce siècle est celui qui, après avoir dressé le bilan de la vie, en conclut que la somme des

maux étant infiniment supérieure à celle des biens, l'existence est un malheur, que mieux vaut ne pas être, et que nous ressemblons à des oiseaux prisonniers qui chantent non de plaisir, mais de rage. « Nous séjournons ici-bas un jour ou deux, a dit un poète d'Orient; tout ce que nous y récoltons n'est qu'angoisse et souffrance, et, sans avoir pu résoudre une seule des énigmes que nous propose la vie, nous nous en allons, harassés et la tête basse. » — « Nous sommes, disait un autre poète, les voix du vent qui chemine sans cesse et soupire après le repos sans le trouver jamais. Hélas! tel est le vent et telle est la destinée des mortels, un gémissement, un soupir, un sanglot, un orage, une guerre. » Toutefois, on aura beau démontrer au commun des hommes que la vie est un malheur, ils continueront de vivre comme s'ils n'en croyaient rien, tant est forte cette manie d'être qui nous possède, et d'ailleurs le temps que nous avons à passer ici-bas est si peu de chose en comparaison des siècles écoulés, pendant lesquels nous n'étions pas, et des siècles à venir, pendant lesquels nous ne serons plus, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Si l'inquiétude de leur humeur, la complication de leurs désirs rend les êtres pensans impropres au parfait bonheur, ils sont en revanche admirablement organisés pour s'en passer, et ils trouvent en eux d'étonnantes ressources contre la souffrance. Attentifs à ce qui leur plaît, ils oublient facilement tout le reste, et ils sont capables de s'oublier eux-mêmes, ce qui est le principe de leurs actions les plus nobles et les plus indignes. Si nombreux et si lourds que soient leurs soucis, ils leur échappent, ils les trompent, ils se procurent des diversions sur leur inquiétude, soit par le travail, qui est la meilleure des fièvres, soit par les plaisirs si divers que verse libéralement à leurs sens abusés la décevante, mais bienfaisante Maya. « D'où vient, disait Pascal, que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. »

Les êtres pensans ont le don de croire, d'espérer, et on peut appliquer à l'espérance ce qu'un grand romancier disait du génie : quelques mécomptes que lui infligent les bizarreries du sort et si éloignée qu'elle puisse être de ce qu'elle cherche, elle retourne toujours à son infini, comme les tortues, où qu'elles soient, prennent le chemin de leur cher océan. Ajoutez que si les fourmis méritent à beaucoup d'égards de nous servir d'exemple, elles n'ont jamais su et ne sauront jamais plaisanter; que, grâce à cette faculté de rire que nous possédons seuls, les douloureuses contradictions dont la vie abonde nous deviennent une source de plaisir : les choses nous apparaissent comme un spectacle, comme une grande comédie où nous ne céde-

rions pas volontiers notre place. Ajoutez enfin l'esprit de curiosité, le désir de comprendre, le prix que nous attachons à la plus mince de nos découvertes. « Ceux qui croient, disait encore Pascal, que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse nous en garantit. » Le pessimiste le plus morose n'éprouve-t-il pas quelque satisfaction à découvrir un argument nouveau pour démontrer à lui-même et à l'univers son malheur ?

Le pessimisme a eu ses saints. De grandes âmes, profondément touchées de nos misères, n'ont plus connu d'autre passion que la pitié, et cette pitié, qui était une miséricorde active, cherchait partout des infortunes à soulager, des ulcères à guérir. Ces saints n'étaient pas des pessimistes sans mélange et achevés, puisqu'ils pensaient que les maux des hommes ne sont pas incurables, et bien qu'ils ne cherchassent que l'effort et la peine, ils ont trouvé la joie, récompense secrète de toutes les souffrances volontaires. Rien n'est plus rare qu'un optimiste ou qu'un pessimiste absolument conséquent. Les uns considèrent la vie comme une pièce bien faite, bien composée, mais trop souvent gâtée par de très fâcheux détails ; les autres estiment que la pièce est détestable, mais ils conviennent qu'elle est souvent sauvée par des détails exquis, et les détails leur font quelquefois oublier la pièce. « Que d'affaires ! s'écrie Argan, en se laissant tomber épuisé dans son fauteuil. Que d'affaires ! je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie ! » C'est le cri du genre humain : condamné à vivre, il a tant d'affaires sur les bras qu'il lui reste peu de temps pour penser à son mal.

Le seul pessimisme tout à fait conséquent dans la pratique est moins le fruit naturel de telle ou telle doctrine, qui a passé dans le sang, que le résultat fatal d'un tempérament malheureux. Les faux jeunes malades sont insupportables ; mais jeunes ou vieux, les vrais malades sont toujours intéressans. Il y a des hommes qui ont perdu la faculté d'oublier, de se distraire, d'aimer, de croire, d'espérer et de rire. Ce ne sont pas des disciples, ce sont des victimes. Ils ont tout vu, et ils ne se soucient pas de revoir ; ils ont tout épuisé, et ils sont vides. Ils ne tâchent plus de comprendre. De quoi seraient-ils curieux ? Et à quoi bon chercher ? Il n'y a rien à trouver. Leur maladie est cette indifférence qui engendre les dégoûts mortels. Ils disent avec l'*Ecclésiaste* qu'une génération s'en va, qu'une autre vient, et que la terre subsiste toujours dans son éternel ennui, que le soleil se lève, que le soleil se couche, que le vent tourne au midi, tourne au nord et refait sans se lasser le chemin qu'il avait fait, que ce qui a été sera, que ce qui est arrivé arrivera, qu'ils ont appliqué leur cœur à connaître la sagesse et qu'ils ont connu la sottise et la folie, que celui qui augmente sa science

augmente sa douleur. Ce sont les fakirs de la mélancolie, et s'ils ne passent pas leurs jours et leurs nuits sur la colonne de Siméon le Stylite, c'est que la hauteur de leurs mépris leur en tient lieu. Du sommet de la montagne, sans décroiser leurs bras cloués sur leur poitrine, ils regardent couler à leurs pieds le grand fleuve trouble et impur de la vie, charriant sans cesse ses fanges, ses immondices et ses cadavres.

Un écrivain anglais fort distingué, sir John Lubbock, également connu par ses ouvrages sur les temps préhistoriques, sur l'origine de la civilisation, et par ses ingénieuses recherches sur les métamorphoses des insectes, sur l'intelligence et les mœurs des fourmis et des abeilles, s'est dérobé quelque temps à ses études favorites pour prêcher le mouvement aux fakirs, la gaîté aux mélancoliques, la belle humeur aux indifférens, et pour convertir au bonheur les martyrs de l'ennui volontaire (1). Son dernier livre, intitulé : *les Plaisirs de la vie*, est un réquisitoire en forme contre le pessimisme. Il se plaint que le nombre des ennuyés va croissant, qu'ils se multiplient tout particulièrement dans la Grande-Bretagne, que l'Angleterre mérite moins que jamais son antique surnom de *merry England*. Il nous assure avoir été lui-même dans sa jeunesse sujet à des accès d'humeur noire, de sombre abattement, de dépression morale, de *low spirits*. Etant devenu depuis, comme il l'avoue, parfaitement heureux, il attribue son bonheur non-seulement aux bonnes chances que la fortune lui a ménagées, mais surtout à l'usage qu'il en a su faire, et il nous fait part de ses recettes. Se fondant sur ses expériences personnelles, il passe en revue toutes les joies que nous offre ce vaste univers, et il nous enseigne comment il faut s'y prendre pour exprimer le suc et le miel de la vie. Ces deux agréables petits volumes, où les sages conseils s'entremêlent de citations bien choisies et d'anecdotes piquantes, paraissent avoir eu un très grand succès en Angleterre. Cela prouve que les malades, désireux de guérir, y sont nombreux. Leur médecin les a-t-il guéris? Nous ne savons trop qu'en penser.

Le bonheur est souvent insolent; celui de sir John Lubbock est modeste. Il ne répète pas sans cesse : Faites comme moi. Mais en définitive c'est à peu près ce qu'il dit. Le malheur est que sa félicité est fort compliquée et qu'il ressemble à ces médecins qui prescrivent aux malades pauvres des remèdes coûteux. Il a été dans les affaires; il en a profité pour faire sa fortune, et il a employé ses loisirs à cultiver son esprit et ses talens divers, à donner à son être tous les modes imaginables. Le bonheur, tel qu'il l'entend, est une institution éminemment aristocratique; c'est un paradis délicieux, où les pauvres diables auront bien de la peine à entrer. « Je voudrais avoir de l'argent, disait

(1) *The pleasures of life*, by sir John Lubbock. Londres, 1889; Macmillan and C°.

Shelley, car je crois que je saurais m'en servir. » Sir John Lubbock se charge bien d'enseigner le meilleur usage qu'on peut faire de sa fortune, mais il ne se charge pas de faire des rentes à tous ses lecteurs.

Les conseils contenus dans les deux jolis petits volumes peuvent se résumer ainsi : « Je ne vous dis pas de faire comme moi ; mais comme moi, ayez un intérieur agréable, un *home* qui vous plaise, et des amis aussi sûrs, aussi fidèles que charmans et distingués. Variez votre existence, et à cet effet, ayez tous les goûts, l'amour de la vie casanière et l'amour des voyages, l'amour du repos et l'amour du travail, la passion de la lecture, de la science, de la poésie, de la peinture, de la musique. Tâchez d'acquérir des talens ; rien ne remplit plus agréablement les heures. Portez-vous bien, c'est le secret de la belle humeur. Evitez tous les excès ; sobriété et confort, telle doit être votre devise. Ne fournissez aucun prétexte au malheur ; pour peu que vous lui fassiez un signe, il entrera chez vous. Occupez-vous beaucoup de vos affaires, ayez grand soin de votre personne, et ne craignez pas qu'on vous traite d'égoïste. On dit beaucoup de mal de l'égoïsme, il a pourtant du bon. Après tout, le bonheur général n'étant que la somme des bonheurs particuliers, rendez-vous résolument heureux, et vous travaillerez ainsi à la félicité de l'univers. Méditez le proverbe chinois, et balayez la neige devant votre porte, sans trop penser au givre qui couvre les tuiles de votre voisin. Il y a des gens qui semblent trouver un secret plaisir à envenimer leurs peines, à gâter leurs joies par des réflexions moroses. Ne vous créez jamais des chagrins artificiels et factices, et réduisez vos soucis au strict nécessaire. N'imitez pas ce fameux Chevalier Blanc qui s'embarrassait en voyage de mille paquets inutiles, d'une souricière dans la crainte que les souris ne troublassent une nuit son sommeil, et d'une ruche pour le cas où il viendrait à rencontrer un essaim d'abeilles.

« N'imitez pas non plus cette Harpaste dont parle Sénèque, laquelle, ayant perdu la vue, s'obstinait à soutenir que la maison était devenue subitement sombre. Soyez gai, et la grande maison de ce monde vous paraîtra toujours claire, et vous bénirez le soleil qui l'illumine et la réchauffe. Que s'il vous survient quelque fâcheuse disgrâce, mettez-vous en route, allez contempler le Mont-Rose ou admirer la baie de Naples, et au retour, lisez un dialogue de Platon, le Discours de Descartes sur la méthode, la Foire aux vanités, Darwin, l'Economie politique de Stuart Mill, les Essais d'Addison, les Voyages de Cook ou Robinson Crusoé, et vous verrez que la vie est bonne. Je vous attends à deux ans d'ici, vous m'en direz des nouvelles. » Et là-dessus, après avoir cité quelque admirable parole d'Épictète ou de Marc-Aurèle sur la résignation, sur le renoncement, sur la paix d'une âme maîtresse de ses désirs et servante très humble de la volonté divine, le moraliste

anglais, baissant la voix, nous dit à l'oreille : « Tâchez d'être riches; la richesse, croyez-moi, aide beaucoup au bonheur. »

Ce n'est pas qu'il méprise ceux qui n'ont rien, ni qu'il les expulse du divin royaume. Il entend que son livre apporte de la joie à tout le monde, car il tient que le bonheur est un devoir et que ce devoir est universel. Aussi se donne-t-il beaucoup de mal pour réconcilier les pauvres avec leur sort, en leur représentant que, sans s'en douter, ils sont de très grands propriétaires, que voir, c'est avoir, et que leurs yeux ont un droit d'usufruit sur des espaces immenses de terre et de mer. Ne possèdent-ils pas le ciel avec toutes ses étoiles, l'océan avec toutes ses vagues, les grèves avec tous leurs sables, où ils peuvent étudier mieux qu'ailleurs quelques-unes des grandes lois de la nature? Ce n'est pas là toute leur fortune. Les biens communaux, les rues, les routes, les sentiers, les canaux, tout cela est à eux, et ce qu'il y a d'admirable dans leur affaire, c'est que ces heureux mortels ont la jouissance de leurs immenses propriétés en laissant à d'autres les frais d'entretien. Ils ont le profit, ils n'ont pas les charges. Il est certain qu'en se promenant au Louvre ou dans la forêt de Fontainebleau, un pauvre, qui a l'esprit bien fait, peut se croire très riche, et qu'il sent tout le prix de la propriété collective, qui est à tout le monde, sans être à personne. Mais s'il a le visage hâve et le ventre creux, si n'ayant pas mangé ce matin, il n'est pas bien sûr de manger ce soir, si c'est une bête qui cherche sa pâture, ce grand et fortuné propriétaire vous traitera de mauvais plaisant, et votre aimable éloquence ne lui persuadera jamais que voir, c'est avoir. Cédez-lui votre *home* et vos champs, il est prêt à se charger des frais d'entretien; en retour il vous abandonnera généreusement le ciel et ses étoiles, l'océan, ses vagues et ses grèves, avec pleine licence d'y étudier les lois de la nature.

Ce qui gâte le charmant livre de sir John Lubbock, c'est qu'il ne lui a pas suffi de prêcher les ennuyés et de combattre le pessimisme; il s'est fait l'avocat trop complaisant de l'optimisme, client compromettant, bien difficile à défendre. Passe encore s'il s'était contenté de dire que tout est pour le mieux; mais comme Pangloss, il affirme quelquefois que tout est bien et, pour sauver sa thèse, il se voit obligé de soutenir que nous ne sommes jamais malheureux que par notre faute, que nous méritons toujours nos récompenses et nos peines.

Accordons-lui, s'il le veut, contre toute évidence, qu'il n'est point de malheurs absolument immérités ni de bonheurs qui scandalisent notre raison. Mais peut-il nier que des fautes légères n'attirent quelquefois sur la tête d'un coupable innocent de funestes catastrophes? Ce n'est que dans le monde de la mécanique que règne la parfaite justice; c'est là seulement que les effets sont rigoureusement proportionnés aux causes, et nous savons d'avance qu'une quantité fixe de mouvement

produira une quantité fixe de chaleur. Mais dans la vie humaine, il y a souvent une disproportion prodigieuse et effrayante entre les causes et les conséquences. C'est le sens profond de la tragédie antique. Œdipe n'était pas un criminel, mais un imprudent, à la tête vive, au sang chaud : il a tué son père, il a épousé sa mère, et s'est arraché les yeux. Antigone a enfreint les lois de l'état pour donner la sépulture à son frère; dans cette collision de devoirs, elle a cru prendre le parti le plus sûr, elle en est morte. Le monde appartient aux prévoyans. A la bonne heure! Mais la suprême prévoyance est la plupart du temps le partage de l'égoïsme. Aussi le voyons-nous fleurir, prospérer; la graisse de la terre et les rosées du ciel sont pour lui, et la destinée châtie souvent comme des crimes des péchés très véniels ou de généreuses imprudences.

M. Huxley disait naguère à une association d'ouvriers que si notre vie et notre fortune devaient dépendre un jour ou l'autre d'une partie d'échecs perdue ou gagnée, le premier de nos devoirs serait d'apprendre le jeu, et qu'on ne saurait blâmer trop sévèrement un père qui ne l'enseignerait pas à ses fils, un gouvernement si peu soucieux de notre bonheur qu'il nous laisserait ignorer la différence d'un cavalier et d'un simple pion. « Or c'est une vérité élémentaire, ajoutait-il, que la vie, le bien-être, la fortune de chacun de nous dépendent de la connaissance que nous pouvons avoir des règles d'un jeu infiniment plus compliqué et plus difficile qu'aucune partie d'échecs. L'échiquier est le monde, les pièces sont les phénomènes de l'univers, les règles sont ce que nous appelons les lois de la nature. Notre antagoniste est un être mystérieux et caché. Nous savons seulement que sa façon de jouer est toujours loyale, qu'il se conforme aux règles et qu'il est patient. Mais nous savons aussi à nos dépens qu'il ne nous passe aucune faute, qu'il n'a jamais fait grâce à la moindre de nos ignorances. A l'homme qui joue bien, il paie des enjeux très élevés, avec une munificence exagérée qui prouve que la force plaît aux forts. Le joueur maladroit est fait mat, sans précipitation, mais sans remords. »

A quelle fin sir John Lubbock a-t-il cité cette ingénieuse parabole du professeur Huxley? Les argumens qu'on en peut tirer se retournent contre sa thèse. Le terrible joueur d'échecs qui nous fait le dangereux honneur de nous inviter à faire sa partie a tous les avantages. C'est lui qui a inventé le jeu, qui en a combiné, fixé les règles; elles sont si compliquées que nous n'en pouvons connaître qu'une très petite partie. Je veux bien qu'il soit loyal et patient, quoiqu'il semble quelquefois fort irritable et un peu brusque; mais il a sur nous l'écrasante supériorité d'un joueur de profession, qui s'exerce depuis des siècles, sur un novice qui quittera ce monde sans avoir terminé son apprentissage, et il abuse de son privilège jusqu'à ne nous rien pardonner. A vrai dire, la meilleure chance que nous ayons de gagner est de tricher,

et beaucoup de gens ne s'en font pas faute : ce fort est indulgent aux forts et aux habiles, il n'est impitoyable que pour les ingénus et les ignorans. Hélas! il n'est que trop vrai, les péchés d'ignorance sont ceux que la destinée punit avec le plus de rigueur, et c'est là précisément ce qui condamne l'optimisme.

On lit dans un conte italien du xve siècle qu'un pauvre homme de Faenza, à qui un riche voisin avait enlevé lopin après lopin toute sa terre, jusqu'à un cerisier qu'il aimait, en devint quasi fou de douleur. Il s'en alla d'église en église et fit sonner toutes les cloches. On sortait des maisons, on se demandait : « Que se passe-t-il? qui donc est mort? » Et lui courait à travers les rues, en criant : « *La ragione è morta! Per l'anima della regione ch'è morta.* La justice est morte; priez pour l'âme de la justice qui est morte! » Si on sonnait les cloches à chaque injustice qui se commet ici-bas, elles seraient toujours en branle et il n'y aurait pas assez de sonneurs pour s'atteler aux cordes. M. Huxley a raison : nous n'avons pas demandé à jouer, on nous y contraint, et nous jouons contre quelqu'un qui est inexorable.

Je m'étonne que sir John Lubbock, naturaliste distingué, évolutionniste convaincu, initié à tous les secrets de la science nouvelle, en ait si peu la philosophie. Dans les chapitres de son livre où il touche aux questions métaphysiques, il parle avec trop de faveur de certaines doctrines fades, douceâtres, et de certains théologiens qui, détestant les amers, ont ajouté tant de mélasse à la religion de la croix qu'on n'en reconnaît plus le goût. Désireux de nous réconcilier avec notre sort, ils nous représentent l'auteur de l'univers comme un excellent maître d'école, d'humeur douce, indulgente, débonnaire, dont la seule préoccupation est de nous rendre à la fois très heureux et très savans. L'école est belle, les pupitres sont commodes, les bancs sont rembourrés, et il y a un beau préau pour jouer; mais il faut se conduire décemment, ne rien déranger, ne rien gâter, ne rien salir et savoir quelquefois regarder sans toucher. Le maître, qui aime tendrement ses élèves, ne les gâte point. Il leur commande de travailler, mais il ne leur impose que des devoirs proportionnés à leurs forces. Il les soumet quelquefois à des épreuves, pour les fortifier, mais en ayant bien soin de mesurer le vent aux brebis tondues. Infiniment juste, il tient entre elles la balance égale, n'en favorise aucune aux dépens des autres. Il donne aux plus méritantes des bons points, encourage leurs efforts, récompense leurs vertus. Celles qui se conduisent mal, il les menace de corrections terribles, il leur montre la verge; mais au moment de frapper, il leur fait grâce, et quand le jour sera venu, elles seront admises, comme les autres, dans un préau où il est permis de regarder et de toucher, et elles auront, elles aussi, leur part de la fête éternelle. Il suffit d'ouvrir nos yeux, de les promener autour de nous pour nous assurer que les choses ne se passent pas ainsi, et c'est assez

d'une araignée mangeant sa mouche, d'un renard étranglant sa poule pour nous convaincre que, bonne ou mauvaise, la grande tragi-comédie qu'on appelle la vie humaine ne ressemble guère à la pièce que nous racontent ces chrétiens optimistes, persuadés que l'auteur leur a expliqué son scenario.

Sir John Lubbock raconte qu'un des représentans les plus éminens de la théologie optimiste, le doyen Stanley, ennemi résolu des dogmes tristes, ayant exposé un jour ses principes à lord Beaconsfield, le grand homme d'état lui répondit : « Ah! monsieur le doyen, tout cela est très bien, mais prenez-y garde : point de dogmes, point de doyens! *No dogms, no deans!* » Sir John Lubbock remarque à ce propos, fort justement, qu'il eût été regrettable qu'un homme du mérite de M. Stanley n'eût pas été doyen ; mais cela ne prouve pas que les doyens optimistes représentent le vrai christianisme. Comme M. Stanley, M. Lubbock déclare la guerre aux dogmes tristes, il les tient pour de grands obstacles à notre bonheur, pour un poison qui corrompt notre sang. Ce disciple de Darwin peut-il nier cependant qu'il n'y ait de secrètes harmonies entre ces dogmes qu'il condamne et les conclusions de la science moderne? Les paroles ne sont pas les mêmes, les musiques se ressemblent, et les évolutionnistes qui ont une religion, quand ils chantent leurs offices, entonnent à leur façon un *Dies iræ*.

La philosophie est tenue d'expliquer l'étrange disproportion qu'elle constate entre notre façon de concevoir les choses et leur réalité, entre l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes et ce que nous sommes, entre notre pensée et notre être. Elle nous enseigne que l'absolu ne se réalisant que dans l'infini de l'espace et du temps, dans l'ensemble des existences, les individus ne sont que des exemplaires tronqués, incomplets, quelquefois grossiers du type qu'ils représentent. Il y a plus : les forces multiples, dont le concours est nécessaire à la conservation comme à la création de l'univers, entrent souvent en concurrence; elles se combattent, elles se heurtent, elles entreprennent sur leurs droits respectifs, et de ces conflits résultent des accidens perturbateurs, causes de désordre, d'usure et de souffrance. Les astres eux-mêmes n'éprouvent-ils pas des dérangemens dans les orbes qu'ils décrivent autour de leurs centres d'attraction? C'est la part du hasard, tout ce qui est rencontre des résistances, et l'univers est ainsi constitué que, si parfaites que soient ses lois, l'exécution en est toujours imparfaite. L'orthodoxie catholique et protestante explique ce désordre ou ce déchet par le péché originel, théorie profonde dans sa naïveté, dont Schopenhauer disait qu'elle le réconciliait avec l'Ancien Testament, notre destinée ne ressemblant à rien tant, selon lui, qu'à la conséquence d'une faute et d'un désir coupable. Si différens que soient les points de départ, philosophes et théologiens s'accordent à reconnaître qu'il y a

dans le monde un principe de déformation des existences, quelque chose qui ne doit pas être et qui ne peut pas ne pas être.

Saint Augustin, Calvin, Pascal nous enseignent que Dieu a créé le monde, non pour nous, mais pour lui : *Deus omnia propter semetipsum condidit.* Bien qu'il soit amour, il est plus grand que notre cœur, et en vertu de sa sainteté il ne peut aimer dans son œuvre que lui-même et ce qui lui ressemble. Le péché ayant souillé la terre, il n'appelle à la vie l'immense majorité de ses créatures que pour le glorifier par leur malheur. C'est là le décret terrible, *decretum horribile.* Que si sa grâce a choisi quelques âmes qui le glorifieront par leur éternel bonheur, les raisons de son choix nous seront à jamais cachées, car le Dieu de Calvin comme celui de Pascal est un Dieu qui se cache. Pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là ? Nous n'avons pas de comptes à lui demander. Nous croyons découvrir dans notre destinée comme un mystère d'iniquité ; c'est le mystère de la justice divine, devant lequel nous ne pouvons que nous incliner, nous taire et adorer.

De son côté, la philosophie a décidé que dans le nombre infini des êtres qui vivent et qui meurent, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, que les uns sortent vainqueurs de l'inégal combat pour l'existence, que les autres succombent misérablement, sans avoir commis d'autre crime que celui d'être faibles, infirmes, mal armés, qu'au surplus l'univers, dont la justice n'est pas la nôtre, est profondément indifférent à nos plaisirs et à nos disgrâces, à nos plaintes et à nos hosannas, qu'il n'a pas été fait pour nous, que la destinée qui le gouverne n'a d'autre soin que celui de conserver et de perfectionner les espèces, que les individus ne sont que les instrumens de ses desseins, et qu'ils en sont souvent les dupes et les victimes. Dans un système comme dans l'autre, il y a un *decretum horribile*, et qu'on l'appelle Dieu ou la nature, la grâce ou le destin, le principe du monde en use comme sa hautesse qui, lorsqu'elle envoie un vaisseau en Egypte, ne s'embarrasse pas si les souris qui sont à fond de cale sont à leur aise ou non.

La science n'est pas obligée de nous prêcher des vérités réjouissantes. Quand elle nous apprend que notre cœur bat trente millions de fois en un an et que s'il s'arrête une fois, c'en est fait de nous, ou que la matière grise de nos circonvolutions cérébrales contient près de 600 millions de cellules, que chaque cellule se compose de plusieurs milliers de molécules visibles et chaque molécule de quelques millions d'atomes, elle nous donne en même temps une prodigieuse idée et de la complication de notre machine et de sa fragilité. Mais elle ne se propose pas non plus de nous inquiéter ou de nous chagriner. Elle n'admet point que la vie soit un mal, puisque la vie sert à quelque chose. Elle fortifie notre raison, et la raison, c'est le calme. Elle nous engage à ne pas croire facilement aux mauvaises intentions, à ne pas faire comme

les enfans qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. Si le monde a d'autres fins que les nôtres, les individus étant nécessaires à la perpétuation des espèces, le monde ne peut se passer de nous. Il faut donc qu'il s'approprie en quelque mesure à nos besoins ou que nous puissions nous adapter à ses lois, et l'adaptation au milieu produit sinon le bonheur, du moins une facilité de vivre accompagnée d'un sentiment d'aise et de bien-être.

La philosophie morale la plus conforme à l'esprit de ce temps ressemble beaucoup à celle d'Épicure, et Épicure, lui aussi, n'était ni optimiste ni pessimiste. Le Louvre possède un buste admirable de ce sage, qui fit toujours la guerre aux folles terreurs comme aux vaines espérances. Jamais figure ne réunit tant d'élégance à tant de sévérité; c'est bien l'homme qui recommandait à ses disciples de donner de la grâce à leurs tristesses comme à leurs joies, de mêler un peu d'ascétisme à leurs bonheurs comme à leurs malheurs. Pour l'épicurien, le monde est un étranger, mais il ne le traite pas en ennemi. Il sait que les choses n'ont pas été faites pour lui plaire, mais il estime qu'entre elles et lui il y a des convenances accidentelles, et sans se donner, il se prête. Les plantes ne fleurissent pas pour m'être agréables ; elles ne m'en plaisent pas moins, et si je leur donne à boire quand elles ont soif, mon plaisir s'en accroît. Ce n'est pas pour moi que tout reverdit au printemps, et le printemps me met le cœur au large. Ce n'est pas pour moi que chantent les rossignols ; quelle que soit leur idée, elle me paraît bonne, et leur musique sert d'accompagnement naturel à une fête que je me donne à moi-même.

Épicure n'enseignait pas l'art d'être heureux, il enseignait l'art de se consoler, et l'art de se consoler est une science austère : le fond de la consolation est le renoncement, l'acquiescement à la destinée, la négation de ma propre volonté, volontairement immolée à une loi qui n'est pas la mienne. Comme l'auteur de l'*Imitation*, Épicure disait que nous devons apprendre à nous briser en beaucoup de choses. Mais ce grand consolateur enseignait aussi l'art de jouir. Il pensait que l'univers n'étant pas destiné à servir à nos plaisirs, nous ne devons pas attendre qu'il nous les offre, qu'il faut les prendre, en y mettant du nôtre et en les accommodant au goût de la sagesse, qui condamne les excès et ne craint rien tant qu'un repentir. Tout bonheur est du bien volé, et c'est un genre de vol que les fakirs de la mélancolie ont tort de décourager. Nos courtes félicités ont l'exquise saveur du fruit défendu; nous éprouvons en nous en repaissant une joie de larron qui s'applaudit de son industrie et nargue le gendarme. Mais le gendarme ne nous en veut pas et ne se fâche point : il sait bien qu'il aura le dernier mot.

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Eh bien, c'est fait! Ce scrutin si impatiemment attendu, si étrangement préparé, a dit son secret, sinon son dernier mot, qui reste réservé au scrutin complémentaire de dimanche prochain. Il était bien temps que la tragi-comédie électorale arrivât au dénoûment; à ce régime de manifestes, de prédications effrénées, de réunions bruyantes, de charlatanisme, ce malheureux peuple français ahuri, assiégé d'influences et de pressions, troublé et abusé, aurait fini par ne plus savoir où il en était, ce qu'on voulait de lui. Il ne le sait peut-être pas bien encore; mais il a voté, et tandis qu'il va rentrer dans son repos, dans son travail de tous les jours, les oracles de la politique en sont maintenant à leurs interprétations, à leurs calculs et à leurs pronostics, qui ne sont pas naturellement les mêmes dans tous les camps. C'est l'histoire invariable. Le combat est fini ou à peu près; on peut du moins en saisir les traits généraux, et comme après tous les combats, il ne reste plus qu'à compter ce qu'on a perdu et ce qu'on a gagné, à savoir aussi quelles lumières se dégagent de cette mêlée violente, de ce vote populaire, qui, selon qu'on en décidera, peut n'être que la continuation de l'anarchie d'hier ou devenir le commencement d'une situation nouvelle.

Assurément les obscurités et les équivoques ne manquent pas dans ce scrutin, qui peut prêter, si l'on veut, à toutes les interprétations de fantaisie, à tous les calculs intéressés. A l'étudier et à le scruter de près, sans parti-pris, il n'est pas cependant si dénué de sens et de clarté. Il est ce qu'il pouvait être dans les conditions où s'est engagée une lutte malheureusement dénaturée d'avance par toutes les passions. C'est le vote d'un pays tiraillé, plein de perplexités, qui se défend comme il peut, qui craint visiblement les révolutions nouvelles d'institutions, les aventures qu'on lui propose, et qui, en même temps,

en dit assez pour témoigner ses inquiétudes, son mécontentement de tout ce qu'il a vu, de tout ce qu'il a subi depuis quelques années. Tous les tacticiens du monde peuvent interroger, décomposer, torturer ce scrutin du 22 septembre : on peut dire que, réduites à leur expression la plus simple, les élections dernières, en mettant hors de cause la république, sont un avertissement décisif de plus pour les républicains qui, depuis dix ans, depuis cinq ans surtout, ont gouverné la France et l'ont mal gouvernée. C'est le double caractère, c'est la signification intime et profonde de ce vote, de cette consultation nationale qui vient de se produire. Eh ! sans doute, à ne prendre que le résultat matériel et apparent, les républicains ont des avantages marqués; ils retrouvent leur majorité, ils restent maîtres du terrain. Ils seront, tout bien compté, 320 ou 330 dans la chambre nouvelle; les conservateurs, à ce qu'il semble, approcheront du chiffre de 200, comme dans la dernière législature ; ils gardent leurs positions : ce qu'ils ont perdu dans quelques arrondissemens, ils le regagnent dans d'autres. Une trentaine de boulangistes figureront aussi au Palais-Bourbon. C'est là le fait, c'est la proportion sommaire et générale des partis. A première vue il en résulterait que tout resterait à peu près au même point, que la majorité d'aujourd'hui serait la majorité d'hier, et que la chambre nouvelle ne serait guère que la reproduction de l'ancienne. Ce n'est qu'une apparence. En réalité, ce n'est ni la même majorité, ni la même chambre, ni la même situation. Tout est changé, et par l'entrée d'élémens nouveaux dans l'assemblée qui vient d'être élue, et par l'esprit qui s'est révélé dans cette lutte dont le scrutin du 22 septembre est le dénoûment.

Cette victoire, que les républicains célèbrent un peu bruyamment aujourd'hui, et qu'ils ont sans doute le droit de revendiquer jusqu'à un certain point, elle n'a pas été obtenue sans peine et elle n'est pas sans mélange; elle n'est point surtout sans offrir quelques traits caractéristiques. Qu'on remarque bien d'abord tout ce qu'il a fallu pour assurer ce succès. Le gouvernement lui-même a cru nécessaire de se jeter à outrance dans la mêlée, de déployer toute la puissance de l'action officielle, de mobiliser, pour ainsi dire, sous les ordres et sous la surveillance des préfets, l'armée des fonctionnaires : percepteurs, instituteurs, buralistes, employés de toute sorte, pour les envoyer au combat. Ils ont été tous mandés, catéchisés et expédiés avec un avertissement salutaire accompagné de menaces s'ils montraient de la tiédeur pour le candidat républicain. Le moindre inconvénient de ces procédés de persuasion remis en honneur par M. le ministre de l'intérieur et tout simplement renouvelé de l'empire, est de diminuer la valeur morale d'un succès de scrutin. Et voilà le malheur ! même avec ces moyens perfectionnés, on ne réussit pas toujours, on ne change pas à volonté le courant de l'opinion; on ne refait pas la popularité

des républicains compromis par leur politique. Le fait est que quelques-uns des chefs de l'opportunisme et du radicalisme ont eu des revers ou des mécomptes dans ces élections. M. Jules Ferry en personne a essuyé à Saint-Dié, où il se croyait omnipotent, un échec dur à son orgueil. Un ancien ministre opportuniste, épurateur de la magistrature, M. Martin-Feuillée, est resté sur le champ de bataille à Rennes. M. Goblet, un ancien président du conseil radical, un des principaux auteurs des lois scolaires, a eu de son côté le déboire d'être battu dans son pays, à Amiens, par un simple boulangiste. Puis c'est le tour des ajournés, des contestés. M. le ministre de l'intérieur lui-même, M. Constans, le grand électeur, est en ballottage à Toulouse. M. Clémenceau, M. Floquet, M. Lockroy, sont ballottés dans le Var et à Paris. Ils se relèveront, les uns et les autres, de leur défaite. C'est possible. M. Jules Ferry reviendra à la chambre, on lui prépare déjà des candidatures; M. Constans, M. Floquet, pourront être plus heureux à un second vote : le coup n'en est pas moins porté. Ces échecs sont certainement un des incidens les plus curieux de ce scrutin du 22 septembre; mais ce qu'il y a de plus frappant, de plus significatif, ce qui fait le caractère général de ces élections, c'est que dans le fond, à travers toutes les confusions et les équivoques, en dépit de toutes les pressions, elles sont modérées, elles veulent être modérées.

De quelque manière qu'on groupe les chiffres et qu'on joue avec les résultats, il y a un fait sensible, évident. Non, le pays qu'on vient de consulter et qui a répondu de son mieux n'est pas pour les agitateurs et les démagogues qui ne sont que les précurseurs des artisans de dictature. Il n'est pas non plus pour la politique des aventures extérieures et des expéditions lointaines dont le souvenir vient de peser si étrangement sur M. Jules Ferry; il est encore moins pour la politique des passions exclusives, des tyrannies de parti, des délations dans les communes, des guerres de secte, des persécutions religieuses, des désordres financiers, des emprunts et des déficits. Et rien ne le prouve mieux que le double fait qui caractérise justement les élections d'hier. D'un côté, le radicalisme est visiblement arrêté dans son essor, il a reculé presque partout. Les candidats radicaux n'ont eu que peu de fortune ou sont en ballottage, comme M. Clémenceau, comme M. Floquet, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, parmi ceux qui ont été élus, beaucoup se sont crus obligés de voiler prudemment leur programme. Les radicaux ont décidément perdu de leur popularité et de leur crédit dans un pays désabusé. Ils seront tout au plus de cinquante à soixante dans la chambre prochaine. D'un autre côté, un fait assez nouveau s'est produit dans ces élections. L'opinion s'est tournée avec une singulière faveur vers des hommes qui passent pour les plus modérés des républicains, qui désavouent et combattent la politique des dernières années. M. Léon Say, qui a quitté le Sénat pour aller, avec son expérience et son auto-

rité, lever le drapeau de la république modérée dans les Pyrénées, a été élu à Pau, et, avec M. Léon Say, M. Henri Germain, l'habile financier, est aussi élu dans l'Ain. Et avec M. Henri Germain, avec M. Léon Say, d'autres candidats ralliés au même drapeau sont nommés dans le Pas-de-Calais, en Seine-et-Marne, dans le Rhône, dans le Doubs. Tous ces hommes, dont quelques-uns sont des nouveaux-venus, n'ont point hésité à se déclarer d'avance pour une conciliation libérale, pour la paix religieuse, pour l'ordre des finances. Le mouvement est commencé, la politique de libéralisme pacificateur trouve de l'écho dans l'opinion. De sorte que ces élections sont un succès pour la république sans doute, mais sont aussi la manifestation, aussi complexe qu'on le voudra, d'un pays qui se sent modéré et conservateur quand même.

L'erreur des républicains serait de s'abuser sur leur victoire, de rester insensibles à ce travail d'opinion, d'oublier l'expérience de 1885, de ne pas comprendre que tout ce qui est arrivé depuis a été préparé par eux, par leurs passions et leurs aveuglemens. C'est là, en effet, c'est en 1885 qu'est l'origine de cette crise laborieuse, tourmentée, stérile, où l'on n'a cessé de se débattre, où les idées de dictature ont pu renaître un jour comme un mauvais fruit de la lassitude universelle. Déjà à cette époque le pays excédé, poussé à bout par les vexations, par la politique de parti, par tous les abus d'une administration ruineuse, envoyait brusquement à la chambre une masse de conservateurs de toutes nuances. La majorité républicaine, qui avait été de 3 millions de voix aux élections de 1881, tombait tout à coup à 3 ou 400,000 voix; c'est-à-dire qu'entre la république et la réaction provoquée contre elle un déplacement insignifiant pouvait tout décider. C'était un avertissement significatif. Ce jour-là, il faut l'avouer, les républicains ont laissé échapper l'occasion d'être des politiques sérieux et même des serviteurs prévoyans de la république. Loin de s'arrêter ne fût-ce qu'un instant pour reprendre leur sang-froid, loin de tenir compte d'un vote qui pouvait les surprendre, mais qui n'était après tout que la manifestation de la souveraineté populaire, l'expression des sentimens et des vœux du pays, ils se raidissaient et ne songeaient qu'aux représailles. Ils commençaient par ces invalidations systématiques qui n'étaient que l'arbitraire mis au service de l'esprit de parti. Ils redoublaient de passion et de violence, traitant la minorité en ennemie, excluant les conservateurs de toutes les commissions, surtout de la commission du budget, poursuivant l'exécution de leurs lois les plus irritantes. Ils ne s'apercevaient pas que cette minorité qu'ils traitaient en ennemie, c'était près de la moitié de la France, que mettre pour ainsi dire hors la loi plus de trois millions de Français en méconnaissant leurs vœux, leurs intérêts et leurs griefs, c'était la plus étrange arrogance de majorité. Ils ne voyaient pas de plus que c'était rejeter presque forcément les conservateurs dans une opposition irri-

tée, irréconciliable, malheureusement stérile. Ce qu'ils ont gagné de plus clair a été de rendre tout impossible, de s'asservir eux-mêmes aux radicaux, dont ils ne pouvaient plus se passer, de créer enfin cette anarchie parlementaire où ils se sont agités et épuisés jusqu'au bout dans l'impuissance.

Ont-ils du moins réussi, avec leur politique de parti et de combat, à arrêter ou à détourner le mouvement qui les menaçait? Ils n'ont su ni l'arrêter ni le désarmer. Le mouvement n'a cessé de se développer ou de se maintenir dans la plupart des élections partielles qui se sont succédé et le jour où le grand scrutin s'est rouvert récemment, les conservateurs se retrouvent à peu près avec les mêmes forces, perdant quelques sièges, en gagnant beaucoup d'autres, ayant, eux aussi, leurs hommes nouveaux. Il y a mieux encore. Sans doute c'est le résultat matériel qui décide, qui fait les majorités et les minorités; le scrutin a le dernier mot. Moralement le scrutin peut avoir une autre valeur : il révèle la force des opinions en présence, et ce qu'il y a justement de caractéristique, c'est que presque partout, là même où les conservateurs ne réussissent pas, ils suivent de près l'élu républicain. C'est toujours 7,000 voix contre 8,000, 9,000 contre 10,000, etc. Il n'y a que quelques centaines de voix, quelquefois moins, de différence. Il en est de même, remarquera-t-on, des républicains battus par les conservateurs. C'est possible; cela signifie tout simplement que le pays reste plus que jamais partagé en deux camps. Eh bien, les républicains vont-ils recommencer en 1889 ce qu'ils ont fait en 1885 et reprendre leur politique d'exclusion, de guerre, de désorganisation? C'est toute la question au lendemain de ce scrutin du 22 septembre, début d'une nouvelle étape.

La majorité, telle qu'elle est, un peu chèrement achetée si l'on veut, reste à la république et aux républicains, soit; que feront maintenant les républicains de leur majorité dans l'intérêt même de la république? Comment vont-ils se conduire? Ils ont leur choix à faire. S'ils n'ont pas d'autre ressource que de continuer ce qui a si bien réussi, leur histoire est écrite d'avance. Ils sont condamnés à s'agiter en agitant le pays sans le ramener. Ils reprendront leur ménage avec les radicaux. Toutes les fois qu'ils auront à faire ensemble œuvre de parti, ils se retrouveront unis; le lendemain ils seront divisés dans toutes les questions d'intérêt public, de gouvernement, de stabilité constitutionnelle, d'administration, de paix morale, de finances. C'est fatalement, sous le nom d'une concentration chimérique, une guerre intermittente, accompagnée d'incohérences parlementaires, de crises ministérielles, dont le résultat inévitable est encore une fois l'impuissance, — l'impuissance devant la menace momentanément conjurée de la dictature. Avec le radicalisme on ne fera rien, parce qu'on ne peut rien, si ce n'est s'agiter et agiter. Il ne peut donc rester pour les républicains sérieux et clair-

voyans qu'à faire aujourd'hui ce qu'ils n'ont pas fait au lendemain de 1885, à désintéresser les instincts conservateurs du pays, à chercher un appui dans les forces conservatrices, — et c'est ici que ces républicains modérés qui ont été récemment élus peuvent prendre une initiative salutaire, un rôle aussi utile qu'efficace. Encore faut-il, dira-t-on, que les conservateurs se prêtent à un rapprochement, aux transactions nécessaires. C'est bien évident. Mon Dieu! les conservateurs aussi bien que les républicains peuvent faire leur profit des élections dernières. Ils ont eu depuis quelque temps à subir d'étranges conseils ; ils se sont laissé entraîner, les uns par fougue de tempérament et par impatience d'action ou par de faux calculs, d'autres par une discipline mal entendue, dans d'étranges alliances : ils n'y ont rien gagné, ils n'y pouvaient rien gagner; ils ont risqué tout au plus de compromettre la dignité de leur drapeau, et, en croyant travailler pour leur cause, de travailler au succès d'une malfaisante aventure. Le moment est venu pour eux de redevenir eux-mêmes, de rentrer dans leur rôle, d'être simplement des conservateurs défendant la paix morale, l'équité dans l'administration, les garanties libérales, l'ordre financier, et sur ce terrain il n'est point douteux qu'entre les modérés de tous les partis il n'y ait une alliance possible. Conservateurs et républicains y sont intéressés.

Eh quoi! s'écrieront les violens de tous les camps, l'union libérale, l'union des modérés, l'éternelle alliance du centre gauche et du centre droit, c'est toujours la même chanson. Ils sont plaisans, ces railleurs superbes qui ont si bien réussi dans leurs campagnes, qui sont si heureux avec leurs tactiques, que les uns ne peuvent faire vivre la République sans la mettre perpétuellement en péril, et que les autres ne peuvent la détruire. Ils ne voient pas que, si on revient toujours là, il faut bien que ce soit dans la nature des choses. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pays a fait ce qu'il devait, ce qu'il pouvait, en mettant dans son vote du 22 septembre un vœu évident de modération. Le reste est l'affaire des hommes, à commencer par le M. le Président de République, qui ont dans les mains la paix, la sécurité et les libertés de la France.

La paix de l'Europe est certes un assez grand bien pour qu'on n'hésite pas à lui faire tous les sacrifices possibles. Elle tient aussi, il faut l'avouer, à bien des détails, à bien des particularités invisibles, à bien des accidens imprévus qui en font la chose la plus fragile, la plus incertaine et la plus précaire. Il y a sans doute quelques grandes questions qui sont toujours faciles à saisir, qui dominent toutes les autres et ont le premier rôle ; il y a en même temps les questions qu'on pourrait appeler secondaires, tout au moins épisodiques, qui contribuent autant que les autres à épaissir ou à prolonger l'obscurité des affaires du monde. Assurément il n'est personne qui ne sente aujourd'hui que les Balkans, dans leur position lointaine et excentrique, sont une des parties faibles de l'Europe, que là peut-être couve l'étincelle qui allu-

mera un jour ou l'autre les grands conflits. Qui pourrait cependant voir clair dans tous ces troubles, ces agitations, ces rivalités, ces intrigues dont se composent les affaires balkaniques? On suppose tout, on s'attend toujours à du nouveau, à de l'imprévu du côté de l'Orient parce qu'on croit sans doute que rien n'est impossible. Un moment, il n'y a que quelques jours, on n'a parlé de rien moins que d'inévitables complications, d'armemens bulgares et d'armemens serbes, de coups de théâtre préparés par le prince Ferdinand à Sofia et de mouvemens mystérieux à Belgrade. On a même attribué à la Porte l'intention d'en appeler à l'autorité, à l'intervention diplomatique de l'Europe pour en finir avec une situation irrégulière et de prendre de son côté des précautions militaires pour garantir la Macédoine contre toute incursion. La Porte n'est probablement pas si pressée de faire appel aux interventions de l'Europe, parce qu'elle sait bien qu'elle pourrait encore une fois payer les frais d'une transaction nouvelle, et ces petits états des Balkans ont peut-être assez de leurs affaires, de leurs aventures intérieures.

Comment la Serbie notamment se tirera-t-elle de cet imbroglio semi-politique, semi-conjugal qui se déroule autour d'elle, qui pourrait bien finir par quelque drame, et, en attendant, ressemble étrangement à une comédie? Depuis quelque temps, en effet, depuis que le roi Milan avait divorcé, puis abdiqué la couronne en faveur de son jeune fils, c'était une question de savoir si la reine Nathalie reviendrait à Belgrade, dans quelles conditions elle pourrait revenir et où elle irait prendre sa résidence, si, en un mot, elle serait traitée en souveraine. Toutes sortes de négociations, à ce qu'il semble, auraient été engagées et poursuivies mystérieusement entre l'ancien roi, l'ancienne reine et la régence, fort embarrassée de savoir à qui complaire. Le roi Milan aurait, dit-on, fait ses conditions et fulminé des protestations, des ultimatums, en menaçant de faire quelque éclat, de revenir à Belgrade et peut-être d'enlever le jeune roi; l'ancienne reine paraît avoir refusé de souscrire aux conditions qui lui ont été communiquées en maintenant invariablement sa résolution d'aller à Belgrade; la régence, quant à elle, a fait de la diplomatie et gagné du temps jusqu'ici le mieux qu'elle a pu. La reine Nathalie, cependant, a quitté la Russie, où elle a trouvé une hospitalité bienveillante; elle s'est arrêtée en Roumanie et elle vient de se rendre à Belgrade, où elle est restée populaire et où elle a des partisans même dans le ministère, où elle a trouvé le métropolite qui a refusé de prononcer son divorce, et son jeune fils tout disposé à recevoir sa mère en reine dans son palais. Qu'arrivera-t-il maintenant? Quelles seront les suites de ce duel singulier entre des époux mal assortis, qui ne sont pas si bien divorcés qu'ils ne puissent se quereller encore? C'est là la question; elle est faite pour piquer la curiosité; elle peut malheureusement aussi se compliquer en chemin si le retour de la

reine venait à être l'occasion de mouvemens extérieurs, qui ne seraient pas sans péril pour la Serbie, peut-être pour sa dynastie elle-même. Ce n'est là encore toutefois qu'un incident destiné à rester nécessairement limité tant que les influences étrangères ne se mettent pas directement et ouvertement de la partie, tant que les puissances les plus intéressées à ces affaires des Balkans s'en tiennent à une politique d'observation et d'attente, qui, à la vérité, ne décidera rien, qui laisse, au contraire, en suspens la paix de l'Orient et de l'Occident.

C'est la politique du provisoire et du perpétuel qui-vive. On finit après tout par s'y accoutumer, par vivre tant bien que mal avec cette paix au jour le jour si singulièrement protégée par des millions d'hommes qui s'observent sous les armes. Les choses ne suivent pas moins leur cours; tous les pays n'ont pas moins leurs affaires, leurs travaux et leurs problèmes. Récemment encore l'empereur François-Joseph présidait aux manœuvres de son armée en Galicie, en Hongrie; il faisait en définitive ce qu'on fait partout, en Allemagne, comme en France, comme en Russie. L'Autriche, qui exerce son armée et tient sa frontière si bien garnie parce qu'elle est une des puissances les plus engagées dans les affaires de l'Orient et de l'Occident, l'Autriche a cependant bien d'autres difficultés dont elle est obligée de tenir compte. Elle a ses peuples de race diverse, ses nationalités multiples à concilier dans l'empire; elle a aujourd'hui cette question de la Bohême qui devient plus pressante, qui entre depuis quelque temps dans une phase nouvelle. Il y a moins d'un quart de siècle que le mouvement national a commencé à se dessiner en Bohême sous la direction d'un vieux patriote, M. Rieger. Il s'est développé avec une rapidité et une énergie croissantes, si bien qu'aux dernières élections de la diète de Prague, il y a quelques mois à peine, les premiers promoteurs du mouvement, les vieux Tchèques, ont été dépassés par un parti nouveau, les jeunes Tchèques, qui ont eu de nombreux succès de scrutin par l'ardeur impatiente de leurs revendications nationales et de leurs idées libérales. C'est là le fait. Le ministère de Vienne, dont le chef, le comte Taaffe, se propose justement la conciliation des nationalités, n'a pas vu évidemment sans quelque inquiétude ce progrès des jeunes Tchèques dont l'intervention pouvait troubler sa politique et affaiblir sa position dans le parlement autrichien. Loin de se raidir cependant et de se retrancher dans une résistance absolue, le comte Taaffe s'est préoccupé de chercher quelque transaction nouvelle, quelque moyen d'apaiser les sentimens tchèques, et un de ses actes les plus récens a été la nomination du comte Thun-Hohenstein au poste de gouverneur de la Bohême. Sans être un ami ni un allié des jeunes Tchèques, le comte Thun est un nationaliste qui, par ses opinions, sa position et ses relations de famille, est fermement attaché à la cause de son pays. Sa nomina

tion ressemblait à une concession, à un gage, et aussitôt s'est élevée une question bien autrement significative, celle du couronnement éventuel de l'empereur François-Joseph comme roi de Bohême.

C'est la concession qui, depuis quelques jours, fait du bruit dans l'empire. L'empereur ira-t-il ceindre la couronne de saint Wenceslas à Prague comme il a ceint la couronne de saint Étienne à Buda-Pesth? Cette idée a déjà soulevé les protestations passionnées de tous les Allemands; elle semble n'avoir excité qu'une certaine jalousie chez les Hongrois, qui ne peuvent se résigner à trouver bon pour les autres ce qu'ils ont trouvé juste pour eux. En Bohême naturellement elle serait accueillie avec enthousiasme, à la condition toutefois que ce ne fût pas une simple illusion, que la Bohême retrouvât, avec son roi couronné à Prague, les droits d'un royaume autonome. Ce serait dans tous les cas un événement assez sérieux dans l'intérieur de l'empire, et ce serait aussi une question de savoir dans quelle mesure cette extension de l'idée fédérative servirait la politique de l'Autriche en Orient.

Tout ne se passe pas sans contre-temps et ne se réduit pas à des crises intimes de pouvoir ou à des agitations de parti au-delà des Pyrénées. Naguère encore, au moment où la cour achevait paisiblement sa saison d'été et où la reine était tout entière à ses excursions ou à ses réceptions à l'autre extrémité de l'Espagne, sur les côtes d'Afrique ont éclaté tout à coup des incidens qui remuent depuis quelques jours la fibre castillane. Dans la partie des eaux méditerranéennes qui est souvent infestée par les pirates du Riff, une barque venant de Malaga a été attaquée et pillée; des sujets espagnols ont été pris et retenus en captivité par une tribu marocaine, par les Maures du Riff, qui depuis quelque temps, à ce qu'il semble, redoublent de violences sur cette côte inhospitalière. Le nom et le drapeau de l'Espagne ont été insultés sans trouver protection auprès du sultan qui, à la vérité, n'est pas toujours maître de ses tribus indisciplinées et sauvages. Aussitôt une émotion des plus vives s'est manifestée dans la péninsule, et il s'en est fallu de peu qu'il n'y eût aujourd'hui une question du Maroc à Madrid, où l'on ne parlait de rien moins que de recourir à la force, de mettre une armée en campagne si l'on n'obtenait pas une réparation éclatante. Tout pouvait dépendre des dispositions plus ou moins conciliantes du sultan et de l'habileté ou de l'autorité du nouveau représentant espagnol récemment arrivé à Tanger. Assurément on n'en est pas arrivé aux dernières extrémités; l'affaire n'est point cependant sans quelque gravité.

Ce n'est pas la première fois que l'Espagne tourne ses regards vers le Maroc et songe à faire sentir sa force, sinon à l'établir sur cette côte entre la Méditerranée et les profondeurs de cet empire mystérieux qui reste un des foyers du fanatisme musulman. Il y a trente ans déjà,

pour des motifs et des griefs qui ne différaient guère de ceux qu'elle peut invoquer aujourd'hui, elle engageait une campagne aussi dangereuse que brillante. Elle débarquait à Ceuta une armée de 40,000 hommes sous les ordres du général O'Donnell, pour avoir raison d'un ennemi dont elle ne connaissait pas la force, et ce n'était pas une entreprise facile. Cette armée espagnole, conduite par des chefs intrépides, les Ros de Olano, les Zabalo, les Prim, les Echagüe, ne mettait pas moins de deux mois pour aller de Ceuta à Tetouan. Elle avait livré vingt combats, elle avait eu à essuyer les rigueurs d'un hiver exceptionnel, les tempêtes qui bouleversaient ses camps, les épidémies qui décimaient ses bataillons. Ce fut une campagne meurtrière, et lorsqu'après avoir pris Tetouan, après avoir gagné la dernière victoire de Gualdras, l'armée d'O'Donnell, par des raisons de diplomatie et de prudence, s'arrêtait sur le chemin de Tanger pour signer la paix, elle sortait de cette campagne avec un traité qui ne lui assurait que des avantages insignifians et, somme toute, plus de gloire que de profit. L'Espagne a gardé le souvenir de cette armée du Maroc et de cette campagne de 1860; elle n'a presque rien gardé de plus, pas même des garanties pour la sûreté et la défense des petits postes de Ceuta, de Melilla, d'Alhucemas qu'elle a encore sur cette côte africaine et dont elle fait des prisons. Aujourd'hui, après trente ans, elle est comme si elle n'avait rien fait; elle se retrouve en face de cette même question du Maroc pour ces récens incidens qui se sont produits, pour ces insultes qui, en offensant sa fierté, sont venues réveiller ses ardeurs belliqueuses et des velléités de protectorat ou d'établissement africain qu'elle n'a jamais pu pousser jusqu'au bout.

Par lui-même sans doute l'incident de la barque de Malaga et de l'équipage traîné en captivité par les Maures du Riff ne serait pas de nature à créer des complications démesurées; c'est une affaire que la diplomatie pourrait régler aisément. Ce qui en fait sa gravité, c'est que cet incident semblerait se lier à une certaine agitation qui se manifesterait dans l'intérieur du Maroc, à une certaine recrudescence du fanatisme musulman toujours prêt aux irruptions contre tout ce qui est chrétien. Déjà on en est à signaler d'autres violences commises notamment à Tetouan, des prédications ardentes des santons, des excitations à la guerre sainte contre les Espagnols, et le sultan lui-même est souvent impuissant à contenir les passions des tribus farouches de la montagne et de la côte. Ce serait pour ainsi dire un danger tout intérieur, local; mais ce qui pourrait surtout donner une importance particulière et nouvelle à cet incident, c'est que depuis quelque temps le Maroc semble décidément être devenu l'objet de l'attention de quelques puissances jalouses de paraître partout, d'étendre leur action à toutes les parties de la Méditerranée. Jusqu'ici la grande maîtresse ombrageuse

de Gibraltar, l'Angleterre, seule suivait avec la vigilance de sa diplomatie, avec l'activité d'une politique intéressée, les affaires du Maroc, et c'est même pour ménager les susceptibilités britanniques que déjà, il y a trente ans, l'Espagne s'arrêtait dans sa campagne victorieuse de 1860. Maintenant, ce sont toutes les puissances qui s'en mêlent. L'Allemagne, l'Italie même, envoient des missions et des présens au sultan, s'efforcent de nouer des relations avec le Maroc, de prendre position à cette extrémité de la Méditerranée. De sorte que l'Espagne, dans ses démêlés, est exposée à rencontrer devant elle, non-seulement le fanatisme musulman, avec lequel il n'est jamais commode de traiter, mais encore des influences européennes qui peuvent devenir gênantes. C'est là justement ce qui peut compliquer tous les incidens. Résolue à rester étrangère aux luttes qui peuvent s'engager en Europe, à se retrancher dans la neutralité, elle s'est accoutumée depuis longtemps à considérer ce coin de terre africaine comme un champ naturellement ouvert à son action, c'est une tradition de sa politique. Elle n'a rien fait jusqu'ici pour s'étendre; elle n'a pas non plus renoncé à ses prétentions et elle ne peut évidemment voir sans quelque inquiétude d'autres influences s'établir au Maroc, se préparer peut-être à contrarier ses vues ou à s'interposer dans ses conflits, en lui fermant la seule issue extérieure qu'elle puisse avoir. Et c'est ainsi que, sous un simple incident tout fortuit, peut se cacher une assez grosse question de politique internationale.

Que fera maintenant l'Espagne? Rien n'indique assurément que le cabinet de Madrid soit disposé à prolonger la querelle et à vider l'incident par la guerre au risque de se jeter dans une aventure. Si le ministre des affaires étrangères, M. de la Vega y Armijo, a pris la chose un peu fièrement, le président du conseil, M. Sagasta, a tout l'air d'être d'une humeur plus placide. Pour le moment, le cabinet de la régente s'est borné à demander à l'empereur du Maroc la satisfaction qui lui est due, et il paraît bien en même temps avoir voulu appuyer ses réclamations par quelques démonstrations, par l'envoi de quelques navires ou par quelques mouvemens de troupes vers l'Andalousie. C'est là tout. Le reste dépend de la réponse qui a été faite aux réclamations espagnoles, et il est assez vraisemblable que, soit de lui-même, soit sous quelque influence modératrice, le sultan ne s'est refusé à rien ; si le sultan a donné toute satisfaction à l'Espagne, comme on peut le présumer, c'est un incident fini jusqu'à la prochaine occasion; s'il tergiversait, tout pourrait assurément se compliquer, et on pourrait bien voir un de ces jours une question du Maroc se mêler à toutes les questions qui sont déjà l'embarras et le souci de l'Europe.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le résultat des élections a donné satisfaction au monde des affaires. Tel est le fait brutal qui ressort de la comparaison des cours au 14 et au 28 septembre. On sait que les élections ont eu lieu le 22. Le samedi 14, au moment de la réponse des primes sur les valeurs, la Bourse paraissait décidée à escompter dans un sens favorable l'événement attendu. Or la rente 3 pour 100 était, à ce moment-là, à 86.47, coupon trimestriel inclus, l'amortissable à 90 francs, le 4 1/2 à 104.65. La hausse allait-elle se produire avant même que les élections eussent lieu? C'était pousser un peu loin la confiance. Déjà la hausse de la rente atteignait 1 fr. 17 depuis le dernier cours de compensation, celle de l'amortissable était de 0 fr. 80, celle du 4 1/2 de 0 fr. 60.

La dernière semaine avant le grand combat électoral s'est passée dans une attente ferme, mais prudente. Le coupon détaché le 16 sur la rente n'a pas été regagné; le samedi 21, la rente se tenait à 85.60, ex-coupon, après 85.30 ou 85.35 au plus bas.

Un bon résultat des élections, pour la Bourse, c'est un résultat qui maintient le *statu quo* au lieu de préparer une révolution et qui rend vraisemblable l'avènement des modérés. En un mot, c'est le triomphe de la paix et de la stabilité. Le monde financier ne demande pas autre chose.

Les banquiers, les grands spéculateurs attendaient depuis longtemps le moment de faire des affaires, de lancer des opérations dont quelques-unes ont passé par plusieurs années de préparation. On veut ouvrir une campagne de créations de société et ne plus se borner à émettre des emprunts d'états, ce qui semblait être, tous ces derniers temps, l'unique souci des grands manieurs d'argent.

Les fonds d'états sont à des prix très élevés, quelques-uns presque exagérés. De plus, la dernière grande expérience faite dans ce sens, l'émission de valeurs sur valeurs de la république argentine, a mal tourné. Elle vient d'aboutir à une sorte de krach. Les gouvernemens argentins, soit de l'état fédéral, soit des provinces, se sont abandonnés aux plus agréables, mais aussi aux plus dangereuses illusions sur la manière de développer la prospérité et la richesse dans leur immense pays. Ils ont lancé emprunts sur emprunts et aussi multiplié follement les émissions de papier-monnaie. La prime sur l'or s'est élevée de 50 à 90 assez lentement, puis brusquement de 90 à 117, et enfin à 105

ou 106 pour 100. C'est un taux excessivement élevé, et qui, s'il devait se maintenir, ne permettrait plus aux gouvernemens émetteurs de faire longtemps face à leurs engagemens et de continuer à payer en or l'intérêt de leurs emprunts.

Cet incident fâcheux de la baisse des valeurs argentines, baisse qui s'est déjà atténuée, a quelque peu enrayé l'élan qui portait tous les fonds d'États à de plus hauts cours. D'ailleurs, en ce qui concerne les rentes françaises, la progression obtenue depuis le commencement du mois est de nature à paraître bien suffisante au moins jusqu'à la liquidation qui a lieu mardi. Le 3 pour 100 s'est avancé, sur son cours de compensation, de 1 fr. 77 (coupon inclus). L'écart est le même (coupon inclus également) sur l'amortissable. Même le 4 1/2, qui ne peut guère s'élever à cause des menaces de conversion au pair dans un délai désormais très bref, a réalisé une hausse de 0 fr. 80. Quoi d'étonnant que le marché ait paru désireux de se recueillir et de n'aller pas plus loin?

Sur les fonds d'états étrangers, la comparaison des cours de ce jour, le dernier avant la réponse des primes, s'établit avec les prix de compensation de la liquidation de quinzaine. On voit ainsi que l'Italien a bénéficié d'une vive reprise à 92.10. Les difficultés qui peuvent ébranler de nouveau le gouvernement italien, au point de vue de son crédit, ont paru s'atténuer, devenir moins aiguës. Il en est de même de la polémique engagée à propos du renouvellement de l'Union latine. Il y a plus de chance pour un arrangement même à courte durée que pour une rupture. De plus, le ministre des finances d'Italie va prendre des mesures pour que le poids des 12 millions de lires de rente de la Caisse des pensions cesse de peser sur le marché. Enfin, à B rlin, des banquiers ont levé beaucoup d'inscriptions, ce qui a contribué à la tension des taux de report, mais rendu d'autre part une sérieuse fermeté au 4.34 d'Italie. Il ne semble plus qu'à de tels cours il y ait, pour les porteurs, lieu de se presser de réaliser.

La hausse du loyer de l'argent a été encore une cause active de l'arrêt du mouvement de hausse pendant les derniers jours du mois. La Banque d'Angleterre a élevé, jeudi dernier, le taux de son escompte officiel de 4 à 5 pour 100. Le taux de 4 pour 100 datait du 29 août, il avait remplacé le taux de 3 pour 100, décrété le 8 du même mois et succédant au taux de 2 1/2 pour 100. Il est assez difficile de faire une hausse suivie sur des fonds d'états rapportant moins de 4 1/2 pour 100, dans une période où le taux de l'escompte est à 5 pour 100. Aussi bien la spéculation entrevoit-elle plutôt une campagne vigoureuse sur les valeurs « à revenu variable, » actions de chemins de fer, actions de banque ou d'entreprises industrielles.

Depuis quinze jours, un grand nombre de valeurs ont pris une brillante revanche de l'état assez inexplicable d'abandon où on les voyait

s'immobiliser. Tout d'abord il faut signaler la hausse de la Banque de France, de 3,900 à 4,115 depuis le commencement du mois. On croit que la nouvelle chambre se montrera favorable au renouvellement du privilège de notre grand établissement. Le Crédit foncier a monté en septembre de 15 francs à 1,290.

La Banque de Paris a été l'héroïne de cette quinzaine. De 785 elle a été portée à 825. On sait que cet établissement a fondé, après de longues péripéties, une Banque nationale du Brésil, au capital de 250 millions, banque qui sera investie par le gouvernement brésilien de la mission de retirer le papier-monnaie de cet état, au montant de 375 ou 450 millions (les chiffres diffèrent), en donnant en échange ses propres billets. Au fur et à mesure du retrait du papier-monnaie, celui-ci sera remplacé par des bonds du gouvernement brésilien, rapportant un intérêt de 4 pour 100 et qui deviendra la propriété de la Banque nationale du Brésil. Les actions de cet établissement seront, non pas émises en souscription publique, mais négociées sur le marché de Paris par un syndicat que dirigent la Banque de Paris et MM. Stern et Mallet.

Que si l'on s'étonnait de l'ampleur du chiffre du capital de la future banque, on peut répondre par quelques exemples tout récens. Une compagnie de construction à Rio-de-Janeiro, formée au capital de 125 millions de francs, a émis ses actions en souscription publique. La souscription a été couverte en quelques instans. A Londres, on vient d'émettre les actions de la Banque nationale de Perse, pays dont le crédit financier est bien inférieur à celui du Brésil et se tient même à quelques degrés au-dessous de celui de la Turquie. Les actions ont été immédiatement négociées avec une prime importante.

Parmi les anciennes valeurs auxquelles la dernière semaine a valu une équitable compensation d'une longue négligence passée, il faut citer les Voitures, la Transatlantique et les Omnibus. Les premières, dans les quelques jours qui ont précédé la fin du mois, ont gagné 20 fr. à 780, la seconde, 50 francs en deux jours à 621.25, les derniers 30 fr. à 1,300. Le Crédit lyonnais a détaché un coupon de 15 francs qu'il a immédiatement regagné. Presque tous les établissemens de crédit ont vu leurs titres progresser largement dans cette quinzaine : le Crédit foncier de 1,280 à 1,290, la Banque d'escompte de 513.75 à 517.50, le Crédit mobilier de 425 à 448.75, la Société générale même, toujours si lourde, de 462.50 à 467.50.

La Banque russe et française a été portée brusquement de 510 à 538.75. Elle doit cependant être affectée dans une certaine mesure par la baisse des valeurs argentines, dont son portefeuille contient un stock important. Le Comptoir national d'escompte s'est élevé de 20 francs à 590. Le second bilan mensuel de cet établissement est très favorable. Les dépôts atteignaient 90 millions au moment de la publication et dépassent aujourd'hui 100 millions. La Banque internationale de Paris,

qui n'est autre que l'ancienne Banque franco-égyptienne transformée, a été portée de 527.50 à 541.25.

Trois autres groupes de titres ont obtenu encore des plus-values remarquables. Le premier est celui des entreprises de transport auxquelles l'Exposition devait procurer des recettes exceptionnelles, les Chemins de fer, la Transatlantique, les Omnibus et les Voitures.

L'augmentation des recettes de nos grandes compagnies depuis le commencement de l'année atteint aujourd'hui 40 millions, et bien qu'il n'en puisse sortir, sauf pour le Nord, une augmentation de dividende, l'épargne s'est portée de nouveau avec faveur vers ces actions, devenues à ses yeux des obligations d'une nature spécialement attrayante. L'Est s'est avancé, d'un mois à l'autre, de 801.25 à 812.50, le Lyon de 1,330 à 1,358 fr. 75, le Nord de 1,737 fr. 50 à 1,775, le Midi de 1,175 à 1,180, l'Orléans de 1,355 à 1,375, l'Ouest de 947.50 à 960.

La Compagnie transatlantique se tenait depuis deux mois immobile entre 570 et 575. Dans les deux dernières Bourses elle a été poussée brusquement à 620, cours qu'elle avait déjà atteint à l'époque de l'ouverture de l'Exposition. Les Omnibus ont gagné 30 francs à 1,300 et les Voitures 20 à 780. L'augmentation des recettes pour cette dernière Compagnie atteindra probablement à la fin de l'année 5 millions. Le dividende de 1889 pourra, si les actionnaires le jugent bon, être fixé à 50 francs et il resterait encore 1 million pour la réserve.

Le second des groupes dont nous parlions tout à l'heure est celui du Crédit mobilier espagnol. Il comprend, outre cette société de crédit, le Nord de l'Espagne, le Gaz de Madrid, les Tabacs des Philippines et le Phœnix espagnol. Le Nord de l'Espagne a monté, depuis le 15, de 398.75 à 421.25, le Gaz de Madrid de 448.75 à 491.25, les Tabacs des Philippines de 790 à 850, le Phœnix espagnol de 631.25 à 647.50, enfin le Crédit mobilier espagnol lui-même, dont le portefeuille est à peu près exclusivement composé de ces valeurs, de 178.75 à 215.

Les valeurs ottomanes forment un troisième groupe dont les progrès ont été également très sensibles. La Dette consolidée turque a été portée de 16.45 à 16.80, les obligations des Douanes de 367.50 à 371.25, les Lots ottomans de 65 à 72, la Banque ottomane de 534 à 548, les Tabacs ottomans de 515 à 532.50. C'est en octobre que sir Edgar Vincent, le nouveau directeur général de la Banque à Constantinople, entre en fonctions; on fonde sur sa gestion les plus brillantes espérances. De plus la Banque ottomane possède un stock important d'actions des Tabacs qui en deux jours viennent de monter de 17 francs sur la promulgation d'un iradé autorisant la réduction du capital, réforme qui aura pour résultat l'ouverture immédiate de l'ère des dividendes.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

IDYLLE ET DRAME DE SALON

PREMIÈRE PARTIE.

I

C'étaient d'enfantines amours, écloses, pour ainsi dire, parmi les langes d'une *nursery*, et qui, épanouies au grand air, sur les pelouses d'un parc, allaient accomplir leur destinée dans les salons parisiens.

François-Régis Le Prat de Montignan et Béatrix de Laverdun, sans avoir été précisément élevés ensemble, s'étaient connus dès le premier âge et n'avaient jamais cessé de se fréquenter que par intermittence. Il y avait eu ceci de commun entre le sort de l'un et le sort de l'autre, que tous deux avaient grandi à la campagne, où, pour des motifs particuliers, ils s'étaient vus condamnés à vivre leurs premières années en une sorte de relégation mystérieuse, ou du moins restée pour eux inexpliquée.

Régis de Montignan était le fils unique de M. Guy de Montignan, propriétaire du domaine de ce nom, en Languedoc, sur les confins du département de l'Ariège et de celui de la Haute-Garonne; Béatrix de Laverdun était la fille unique du comte et de la comtesse de Laverdun, dont le château, pareillement situé à la limite des deux départemens, a donné son nom à cette très ancienne et jadis très puissante famille des comtes de Laverdun, — comme la terre de Montignan, en des temps plus récens, a rehaussé l'état civil des Le Prat. — Toutefois, si les deux familles semblaient avoir entre

elles plus d'un point de contact, elles différaient assez profondément l'une de l'autre, au double point de vue de l'origine et de la fortune. Tandis que les Laverdun, en effet, se pouvaient targuer d'un illustre lignage, les Le Prat n'avaient guère à s'enorgueillir que d'une honorable et déjà longue ascendance de haute bourgeoisie; et, de même, si les parens de Béatrix jouissaient d'une grande fortune, presque toute solidement assise sur de nombreuses propriétés foncières, le père de Régis était un assez modeste seigneur terrien, dont le domaine de Montignan constituait, avec quelques terres éparses et quelques biens mobiliers sans grande importance, la seule richesse et le seul patrimoine.

La maison de Laverdun avait su se maintenir à son ancien niveau d'opulence par des alliances aussi avantageuses que décentes : on n'aimait à y déchoir ni par le rang ni par la fortune ; et, en dernier lieu, la mère de Béatrix, la belle Yolande de Fleurance-Mauvesins, y avait apporté, avec un noble sang, d'immenses biens-fonds équivalant à quelque royal apanage. La famille Le Prat, au contraire, qui avait été riche autrefois, mais s'était successivement appauvrie par un souci exagéré des alliances aristocratiques, — souci qu'elle n'avait pu satisfaire qu'au prix de bien des concessions de fortune, — n'avait légué à ses derniers représentans qu'une aisance médiocre.

Peu de temps après son mariage, le comte de Laverdun avait commencé de s'éloigner de sa femme, sans qu'on sût au juste pourquoi ; et il avait fini par vivre tout à fait à l'écart, voyageant beaucoup et n'apparaissant qu'à de rares intervalles en son hôtel de la rue de l'Université, où la comtesse, Parisienne convaincue, passait plus des deux tiers de l'année. Il ne se montrait pas, d'ailleurs, beaucoup plus souvent à Laverdun qu'à Paris, ce qui donnait à penser qu'il avait, indépendamment d'un goût immodéré pour la locomotion, quelque raison spéciale de redouter et de fuir le foyer domestique. — C'était un homme de haute taille, d'aspect un peu sec, de mine assez altière, aux allures nerveuses, strictement poli, ayant la voix brève et le geste facilement impérieux : en somme, un personnage qui, au premier abord, ne pouvait paraître très sympathique. Cependant, en y regardant d'un peu près, on arrivait à découvrir en lui comme des germes de séduction, étouffés par la contrainte d'une volonté hautaine ou par le poids et l'angoisse de quelque chagrin caché. Mais on s'apercevait surtout d'une certaine inaptitude native à se ployer aux banales exigences de la vie mondaine ; on reconnaissait les signes d'une incoercible rigueur de jugement et de caractère, d'une inflexible raideur d'échine : bref, de ce manque absolu de souplesse et de liant, qui produit si souvent des effets analogues à ceux de la morgue et qui,

néanmoins, se confond quelquefois, dans ses causes, avec une sorte de timidité fière, privilège ou infirmité des natures d'élite mal adaptées à leur milieu d'origine.

Quant à la comtesse, c'était une femme d'un naturel tout différent : plutôt trop sociable, se dépensant toute en efforts pour plaire, ayant un grand besoin du monde, sans coquetterie déplacée; aimant, non les fêtes, mais les réunions élégantes; recherchant la distraction plus que le plaisir, et le mouvement intellectuel plus que le bruit et la dissipation. Jolie avec cela, d'une minceur potelée, d'un charme complexe et héraldique, on l'avait admirée longtemps sans chercher à la calomnier. — Pourtant on n'avait pu se dispenser de remarquer, à la longue, que M. de Montignan, comme elle fort attaché à la vie de Paris, fréquentait l'hôtel de la rue de l'Université bien plus que sa terre de l'Ariège, quoiqu'il y eût parqué son fils en compagnie d'un précepteur ecclésiastique.

Aussi bien le père de Régis avait-il assez de distinction naturelle et acquise pour mériter qu'une femme, même belle et de grande naissance, même adulée et enviée, le regardât avec quelque complaisance ou le reçût avec faveur. Marié jeune, veuf de bonne heure, il avait su garder une tenue d'existence à l'abri du reproche. Et c'était une raison de plus pour que l'on suspectât la nature de ses relations avec la comtesse, dont la bienveillance affable ne s'étendait pas toujours au-delà des limites d'une sociabilité banale autant que parfaite. — Il faut dire que le soin apporté par M. de Montignan à maintenir son fils à distance respectueuse, comme l'étrange détermination prise par Mme de Laverdun de faire élever sa fille à la campagne, avait dû nécessairement donner à penser que cette intimité craignait des témoins qui, en grandissant, eussent pu devenir gênans.

Quoi qu'il en fût, la médisance sur ce chapitre demeurait discrète.

A l'époque où Régis et Béatrix, — l'un âgé de vingt et un ans, l'autre de dix-sept, — étaient définitivement rappelés d'exil, Mme de Laverdun avait encore beaucoup d'éclat et M. de Montignan mieux qu'un reste de jeunesse. Aussi fut-on presque surpris de leur voir tout à coup de si grands enfans. Personne, au surplus, ne les connaissait, ces enfans, à l'exception de quelques intimes peut-être, qui avaient pu les entrevoir, à deux ou trois reprises, soit à Paris, pendant un de leurs courts séjours auprès de leurs parens, soit à la campagne. Et l'on s'accorda généralement à déclarer l'éloignement prolongé où on les avait tenus jusqu'alors d'autant moins compréhensible qu'ils semblaient plus faits, l'un et l'autre, pour enorgueillir leurs familles respectives.

Régis de Montignan était un garçon de moyenne stature, droit, souple, vigoureux, leste, ayant le teint un peu bronzé par son année de service militaire, qu'il venait d'accomplir dans une ville du Midi, mais sans que cette carnation virile nuisît à la douceur de sa physionomie, toute poétisée par des yeux couleur de châtaigne, dont les flammes parfois mélancoliques semblaient faites pour éclairer quelque fin visage de femme ou de jeune fille. Ses cheveux châtain brun, encore coupés *à l'ordonnance*, laissaient voir un front large et pur, qui n'annonçait cependant ni naïveté ni insignifiance. Il ressemblait à son père, mais avec quelque chose de moins artificiel, de moins convenu, de moins parisien, de moins officiellement distingué. M. Guy de Montignan était un homme élégant; son fils promettait surtout d'être un homme. L'atmosphère des salons avait affiné l'un, en l'atrophiant légèrement, tandis que le plein air et le voisinage de la nature avaient vivifié l'autre. On devinait, à voir ce jeune homme robuste et sain, qu'il avait été élevé loin des villes; mais on n'eût guère deviné, à l'entendre, que son éducation avait été confiée tout entière à un prêtre. Hardi et franc, un peu brusque même, il avait le langage net, la repartie prompte, toute la tournure d'esprit propre aux jeunes gens sans préjugés ni fausse modestie. Sa politesse était exempte de fadeur et ses manières d'afféterie.

Le secret de cette précoce vigueur morale, qu'une année de caserne n'eût point suffi à expliquer, peut-être, c'est que Régis avait eu pour précepteur un curé de campagne qui avait commencé par être soldat et qui avait conservé tous les dehors et certaines des habitudes de son ancien métier. L'abbé Cordiac, en effet, vivait comme un excellent prêtre qu'il était, mais continuait de parler et de penser comme un officier d'artillerie, par exception fortement teinté de littérature et, par hasard, très adonné aux choses de la religion en même temps que très versé dans l'étude des sciences naturelles aussi bien que dans la connaissance des mathématiques. Avant de se confiner dans le préceptorat, à Montignan, son village natal, il en avait, quelque temps, desservi l'humble cure, étranger désormais à toute ambition, ne recherchant dans la vie ecclésiastique que la paix de l'esprit et le repos de la conscience. Aussi avait-il accepté volontiers, aux approches de la cinquantaine, les offres que lui faisait M. de Montignan, lequel promettait de lui assurer, moyennant qu'il se chargeât de l'éducation de Régis, la jouissance viagère d'une maisonnette contiguë au château et entourée d'un joli verger. — Le maître et l'élève s'étaient toujours entendus à merveille, égaux en bonne volonté, celui-ci pour apprendre, celui-là pour rajeunir son savoir, profitant tous deux de la quasi-proximité d'une presque grande

ville pour se procurer ce qui pouvait leur manquer en fait de livres nouveaux, de programmes universitaires ou d'indications officielles. Et, si les études du jeune homme n'avaient pas été poussées jusqu'aux dernières limites, elles devaient pleinement lui suffire, étant données son intelligence naturelle et la catégorie sociale à laquelle il appartenait.

Mais pourquoi M. de Montignan avait-il risqué de stériliser tous les dons qui distinguaient son fils? Pourquoi l'avait-il, de propos délibéré et sans l'excuse d'une commune retraite, séquestré du monde où il paraissait appelé à vivre? — On avait été chercher bien loin l'explication d'un fait très peu mystérieux en réalité. M. de Montignan n'était pas riche, surtout pour un homme ayant des habitudes fashionables et, par conséquent, des goûts dispendieux. Il avait eu peur, pour son fils, de la vie de Paris en ces premières années de jeunesse où l'âme prend son pli définitif et où les influences ambiantes marquent si bien leur empreinte sur le caractère et sur les mœurs, engendrant des tendances qui deviendront vite des besoins. Surpris, comme tant d'autres, par le mouvement ascensionnel des fortunes, et par le mouvement inverse du pouvoir de l'argent, il avait vu avec effroi sa médiocrité encore dorée tout près de se changer en gêne, presque en misère; et il avait voulu que son fils fût préparé, grâce à une existence rurale et simple, aux sacrifices nécessaires que lui-même n'avait pas eu le courage d'accepter. Il lui avait plu de tenir le jeune homme loin du monde jusqu'au jour où il pourrait lui dire : « Voici ce que tu as et ce que tu auras. C'est insuffisant pour Paris, mais suffisant pour la campagne. Or, c'est à la campagne que je t'ai fait élever. Tu es majeur : juge par toi-même; et, si tu crois pouvoir affronter, en dépit de la modicité de tes ressources, cette existence parisienne où j'ai eu tant de mal à me maintenir, ne me rends jamais responsable de tes mécomptes. » — A tout prendre, une autre considération avait bien pu peser aussi sur sa décision : l'ennui d'une éducation à entreprendre ou à surveiller de près et d'une paternité qui l'eût à tout moment et publiquement vieilli. En outre, à dater du jour où la comtesse lui avait fait part de son intention de laisser sa fille à Laverdun, sous prétexte de santé, il n'y aurait pas eu trop de témérité peut-être à présumer que la pensée d'une inclination enfantine, prélude d'un mariage avantageux, s'était offerte, puis imposée à son esprit. Mais la vraie raison déterminante, ç'avait été son état de fortune.

Pour ce qui concernait Béatrix, les conjectures s'étaient moins égarées en assignant une origine romanesque à son éducation champêtre. — M. de Laverdun, promptement édifié sur les goûts de sa femme, lui avait en vain demandé d'y renoncer. Homme tout

d'une pièce et n'entendant rien aux accommodemens, il s'était senti profondément blessé d'un refus qui ne lui permettait plus aucune illusion quant à la place qu'il occupait dans le cœur de la comtesse. Et il n'avait point hésité à lui déclarer qu'il lui laisserait le champ libre, pourvu qu'elle ne prétendît pas faire de sa fille une mondaine à son image et qu'elle consentît à la tenir éloignée, jusqu'à l'âge du mariage, d'un train de vie qu'il considérait comme pernicieux ou inconvenant. Mme de Laverdun avait accepté le marché, n'étant pas, au fond, très convaincue que sa fille y dût perdre et n'étant pas fâchée, d'ailleurs, d'avoir ses coudées franches pendant quelques années, — les plus belles, — sans voisinage dépréciant. Aussi bien était-elle imbue des idées d'autrefois sur l'indépendance absolue où les parens ont le droit de se maintenir à l'égard de leurs enfans; elle appartenait à l'école des grandes dames du XVIIIe siècle, selon lesquelles, avant que le naturalisme sentimental de Rousseau eût, pour un temps, prévalu, les filles ne devaient commencer d'exister aux yeux des mères que du jour où elles devenaient nubiles, et, comme telles, propres au commerce du monde. En conséquence, elle avait cru s'acquitter de la partie essentielle de ses devoirs maternels en donnant à Béatrix deux excellentes institutrices : l'une française, l'autre anglaise ; en passant avec elle deux mois d'été, plus quelques jours par-ci par-là ; en lui assurant tout le bien-être imaginable, et, par surcroît, le bénéfice de l'air des champs.

De part et d'autre, l'éducation de plein vent avait réussi. Car Béatrix, comme Régis, en avait tiré tout le profit possible, physiquement et moralement. C'était une jolie fille bien portante, pas très grande, au corsage fin sans maigreur ni plénitude, avec des yeux bleus d'une transparence et d'une limpidité remarquables sous des cheveux blonds d'une abondance extraordinaire. Se coiffant comme elle pouvait, s'habillant comme elle savait, c'est-à-dire avec une élégance plus instinctive que raisonnée, elle avait une grâce un peu sauvage et un charme très personnel. Vive et timide, prime-sautière et bien élevée, elle présentait l'attrayant contraste d'une nature franche, contenue par une direction sévère et par la crainte de se fourvoyer sur un terrain mal connu. Car, si le zèle de ses maîtresses, secondé par les admonestations intermittentes de sa mère, avait bien pu la préparer à une transplantation dès longtemps prévue, on n'était nullement parvenu à lui inculquer d'avance cette précoce assurance et ce déplaisant aplomb qui déparent aujourd'hui tant de gentilles petites personnes, d'ailleurs fort aimables et fort séduisantes. Bref, ce n'était ni un sauvageon ni une plante de serre chaude, mais comme un bel arbuste, gracieux et vivace, dont la sève allait reprendre un nouvel élan sous l'influence d'un climat

et d'un terroir nouveaux. — Telle quelle, elle ne pouvait manquer d'attirer l'attention, puisqu'à toutes ses qualités personnelles elle joignait le mérite d'être la fille d'une des femmes les plus admirées, les plus riches aussi, de la société parisienne, — sans parler de l'irréprochable pureté nobiliaire de son sang, avantage qui se fait rare, mais n'en est que plus haut prisé en de certains milieux.

Elle allait donc être remarquée bien vite, cette héritière, et convoitée par des mères avides en même temps que par des célibataires à l'affût. Mais où en était-elle de ses relations amicales et enfantines avec son jeune voisin de campagne, Régis de Montignan ?

Il faut savoir d'abord que ces relations, presque constamment gênées par la surveillance de personnes austères ou payées pour l'être, n'avaient pu se développer aussi librement que l'eussent voulu, sans doute, les intéressés, qui, toute question de sympathie ou de sentimentalité mise à part, s'ennuyaient quelquefois, chacun de son côté, un peu plus que de raison. Il faut se rappeler, en outre, que les deux jeunes gens avaient été séparés, n'étant encore que des enfans, par le départ de Régis pour son régiment ; or, ils s'étaient quittés précisément à l'âge où l'amour commence à bégayer ses premiers aveux. — Il n'attend pas toujours si longtemps pour naître, mais il ne sait guère parler plus tôt. — Néanmoins, comme on se comprend, en cette matière, bien avant de s'être parlé, Régis et Béatrix ne devaient plus avoir grand'chose à s'apprendre.

C'avait été surtout pendant les premières années, pendant les années d'enfance, que leur intimité, une sorte d'intimité tacite, s'était établie, à la faveur de leur jeune âge. — M. de Montignan ayant conduit son fils, bambin de quatre ou cinq ans, au château de Laverdun, peu de temps après la naissance de Béatrix, Régis était tombé en extase devant ce joli poupon, plus blanc que rose, dont le sourire déjà semblait trahir le sexe. Le garçonnet n'avait encore contemplé que des bébés du commun, parmi lesquels les plus charmans étaient les mieux portans; aussi fut-il saisi d'étonnement et d'admiration à la vue de ce nourrisson enrubanné, qui gesticulait avec l'entrain de la santé, mais non sans une certaine désinvolture mesurée, faisant très peu de bruit et ayant des mines d'une coquetterie incomparable, ou, au moins, d'une gentillesse irrésistible. C'était la grâce au berceau.

A dater de ce jour-là, Régis prit l'habitude, quand il s'ennuyait, d'entraîner son précepteur dans la direction de Laverdun ; et il ne chômait jamais de bonnes raisons pour franchir la grille du parc. En général, il n'avait pas à pousser bien loin : au détour de certaine allée ombreuse qui cernait une pelouse douillettement gazonnée, il

apercevait l'enfant en train d'essayer ses petites jambes sur le sable ou sur l'herbe. Il l'embrassait, jouait avec elle, puis repartait, tantôt plus allègre, tantôt pensif, presque attristé, comme s'il eût laissé derrière lui quelque chose qui était nécessaire à sa joie. Au château, on s'était accoutumé à le voir entrer ainsi, escorté de son abbé; et tout le monde lui faisait fête, car c'était un gentil garçon, poli, avenant, facile à vivre. Mais personne ne lui ménageait un meilleur accueil que la petite Béatrix elle-même, qui, ne voyant jamais d'autres enfans, paraissait le considérer comme un providentiel compagnon de jeux, chargé de l'initier aux divertissemens inconnus. Dès qu'elle le voyait poindre ou qu'elle distinguait au loin la noire soutane de l'abbé, elle agitait convulsivement ses jambes courtes et grassouillettes, encore trop faibles pour la porter sans le secours des lisières ou de quelque autre appui tutélaire, et elle tendait les bras à ce premier ami, toujours si prompt à accourir vers elle.

Une seule circonstance avait le pouvoir de gêner les innocentes manifestations de cette amitié naissante : c'était la présence de M. de Laverdun. Grave, presque sombre, le comte était bien fait pour glacer d'enfantines effusions, d'autant qu'il ne mettait aucune bonne volonté à se dérider quand sa fille, stimulée par Régis, s'ébattait joyeusement devant lui. Même il arriva que le camarade de la petite Béatrix surprit, certain jour, dans le regard de M. de Laverdun, comme de l'animosité ou de la rancune, et cela au moment où le *baby* venait de gratifier son compagnon de jeux d'une nouvelle marque de sa démonstrative sympathie, sans se soucier autrement de faire à son père une part quelconque dans son expansion.

Les apparitions du comte de Laverdun, fort rares déjà, devinrent plus rares encore. Et Régis, qui, tout jeune qu'il était, n'avait pu se tromper sur la signification essentielle du regard qu'il avait surpris, eut confusément l'intuition que le comte lui était hostile, sans doute parce qu'il lui reprochait de lui voler les sourires et les caresses de sa fille. Mais, comme le père de Béatrix ne se montra pour ainsi dire plus, la tendre camaraderie des deux enfans put suivre son cours jusqu'à l'époque où Béatrix, de bébé, devint fillette. — Ce fut vers cette même époque que le comte de Laverdun fit son dernier séjour dans sa terre patrimoniale.

Alors, il y eut quelques traverses. La complaisance des institutrices qui avaient remplacé la nourrice auprès de l'enfant n'était pas toujours exempte d'une espèce de réserve défiante; il semblait qu'on eût peur que la familiarité n'allât trop loin ou ne devînt, par la suite, une habitude impossible à supprimer. A vrai dire, pendant les séjours de la comtesse à Laverdun, — lesquels coïncidaient invariablement avec ceux du père de Régis à Montignan, — tout

allait le mieux du monde, et les occasions de rapprochement naissaient en foule des rapports de voisinage entre les châtelains. Mais, soit que l'on se conformât aux ordres de la comtesse, soit que l'on fît intempestivement du zèle, ces occasions se raréfiaient, comme par enchantement, dès que les personnes qui avaient la garde de Béatrix se retrouvaient livrées à elles-mêmes. Il y avait sans cesse quelque prétexte pour empêcher les réunions prolongées : quand Régis arrivait, on alléguait la nécessité d'une course ou d'une promenade lointaine; quand les enfans se rencontraient au dehors, il fallait se hâter de rentrer à Laverdun.

Régis n'avait pas tardé à remarquer la fréquence de ces contretemps. Et sa jeune tête ayant beaucoup travaillé sur cette donnée, il était arrivé à la conviction que l'on considérait Béatrix comme d'une essence supérieure à la sienne, et que l'on ne se souciait point qu'elle dérogeât en se liant plus que de raison avec un camarade d'enfance d'une condition disproportionnée. — Ce qui l'avait induit à cette interprétation d'une prudence excessive ou difficile à expliquer, c'était la comparaison du luxe seigneurial qui brillait partout à Laverdun, depuis le seuil des appartemens jusqu'aux arrière-communs, avec le confortable assez réduit ou succinct de la gentilhommière paternelle, dont l'unique salon, toujours désert, était à peine meublé et dont les écuries étaient à peu près vides. Et ce qui avait confirmé le jeune garçon dans sa manière de voir, ç'avait été cette réponse de son précepteur à une question timide, mais fort claire en sa forme hésitante :

— Mon cher enfant, l'égalité est si peu de ce monde, que si, d'aventure, les grands seigneurs l'acceptaient, leur valetaille s'attribuerait aussitôt double ration de morgue et d'insolence... Et c'est surtout vrai depuis que la richesse est devenue l'unique supériorité sensible en notre société déséquilibrée et détraquée.

Lorsque Régis de Montignan eut acquis ainsi la certitude que l'infériorité de sa fortune le faisait tenir en suspicion par la haute domesticité de Laverdun, il enchérit de lui-même sur la réserve qu'on lui avait marquée.

Mais cela n'était point le compte de Mlle Béatrix, qui se plaignit en termes amers, lors d'une entrevue où, par hasard, on lui avait laissé toute liberté. — Elle allait avoir dix ans, et elle s'exprimait encore avec une entière indépendance de langage :

— Qu'est-ce que ça veut dire? fit-elle avec une moue dépitée. Tu ne veux plus me voir ou tu n'y tiens plus?.. Eh bien! qu'est-ce que je t'ai fait?.. Au lieu de bouder comme une bête, tu aurais bien dû me faire des scènes : je t'aurais pardonné ça... Voyons, raconte; dis ce que tu as...

Du haut de ses quatorze ans, Régis répliqua, avec une mine importante, digne et cependant affligée :

— Il y a des choses que vous ne pouvez pas encore comprendre, peut-être, ma petite Béatrix...

— Peut-être! tu es bien honnête!.. Mais, d'abord, pourquoi me dis-tu : vous, au lieu de : tu?

— Parce que, un jour ou l'autre, il faudra bien que nous cessions de nous tutoyer. Et moi, tu sais, j'aime mieux rester à ma place que de m'y faire remettre. J'ai beaucoup d'amour-propre.

— De l'amour-propre à propos de moi!... Te faire remettre à ta place!.. C'est vrai, tout de même, que je ne comprends pas. Explique-moi...

— Écoute. Je vais te dire ce que je sais ou ce que je devine. Tes parens sont beaucoup plus riches et plus... comment dit-on ça?.. plus nobles, plus haut placés que mon père. J'ignore s'ils ont donné des ordres, ou si tes deux institutrices ont pris la chose sous leur bonnet; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne tient pas énormément à ce que nous soyons toujours ensemble, et...

— Tu es bête! interrompit Béatrix avec un haussement d'épaules. Si maman avait donné des ordres pour ça, est-ce qu'elle n'aurait pas commencé par moins fréquenter ton père? Et, à Paris comme ici, ils se voient tous les jours.

La réflexion parut à Régis aussi judicieuse qu'embarrassante, et il ne sut que répondre.

— Ah! tu vois comme c'est fin, continua la fillette, ce que tu as trouvé pour expliquer le peu d'empressement de Mlle Marteau et de miss Herbert lorsqu'il s'agit de nous laisser jouer ensemble!.. Mais, quand même ce serait vrai, est-ce que tu crois que je renoncerai jamais à toi, mon seul ami?.. Si tu as peur de venir à Laverdun, j'irai à Montignan, et tout sera dit.

— Et comment t'y prendras-tu?

— Belle malice! Tu verras.

Elle tint parole. Deux ou trois fois par semaine, elle réussissait à entraîner, tantôt l'une, tantôt l'autre de ses institutrices, non pas, il est vrai, chez Régis, mais chez l'abbé Cordiac, ce qui revenait exactement au même. Pour arriver à ses fins, elle avait imaginé tout un système de charités indirectes et très compliquées dont l'abbé seul pouvait être le dispensateur. Il fallait, en outre, tenir compte des nécessités budgétaires, qui ne permettaient point les grosses distributions; il fallait avoir égard aussi à l'utilité de fréquentes conférences pour mieux assurer une opportune et équitable répartition des fonds disponibles. Et, comme les premiers arbres du verger de l'abbé étaient séparés des derniers arbres du

parc de Laverdun par une distance de quinze cents mètres tout au plus, il n'y avait aucune raison de ne pas multiplier les visites et les conciliabules. — Du reste, on en avait référé à la comtesse, qui avait approuvé sans réserve les résolutions charitables de sa fille et lui avait alloué un crédit spécial pour cet objet.

Quand les intérêts des pauvres étaient réglés, on se mettait à jouer dans le jardin ; et personne ne pouvait y trouver à redire, car, le plus souvent, Régis avait attendu, pour se montrer, l'appel de son précepteur.

Grâce à cette ingénieuse combinaison, les deux enfans furent heureux pendant de longs mois. — S'aimaient-ils autrement que de bonne et enfantine amitié ? Cela revient à se demander si l'éternel problème de l'amitié d'un sexe à l'autre se pose dès l'enfance. Pourquoi non ? L'instinct du sexe n'attend pas la puberté pour s'éveiller. Et, si un jeune garçon peut jouer à cache-cache avec une petite fille sans y entendre malice, il n'est pas démontré qu'il puisse la préférer à toute autre, même pour ce simple et naïf passe-temps, sans l'aimer déjà d'amour, un tantinet. Dès qu'apparaît la préférence, la sympathie personnelle, bien nette et bien consciente, pour un être de sexe différent, tout de suite l'amour commence à poindre.

Régis s'en aperçut ou aurait pu s'en apercevoir un matin que Beatrix, ayant eu peur d'une vache en gaîté, qu'elle avait prise pour un taureau furieux, s'était réfugiée dans ses bras. La discrétion de son étreinte, la hâte embarrassée de la petite fille à s'en dégager, leur trouble commun survivant à un chimérique danger, n'étaient-ce pas de suffisans indices ? En tout cas, l'abbé, qui, du coin de l'œil, avait suivi la scène, estima dans sa sagesse que l'arbre de la science avait dû miraculeusement pousser, en une nuit, au beau milieu de son verger. Et il fit en sorte que son elève et sa petite voisine eussent des tentations de moins en moins nombreuses d'en cueillir les fruits. — On ne se rencontra plus guère que sur des terrains neutres, c'est-à-dire sur les grands chemins, ou en des visites cérémonieuses, sous les lambris du château de Laverdun.

A quelque temps de là, le tutoiement prit fin entre les deux enfans, comme en vertu d'un tacite accord. Mais aussi Régis devint triste tout de bon, — triste et rêveur. — Il s'isolait volontiers, avec ses livres et ses cahiers d'étude, choisissant de préférence les endroits où Béatrix s'était le plus souvent arrêtée. Il aurait pu, en toute vérité, lui adresser, quand il la revoyait, cette admirable phrase de la déclaration de Paul à Virginie : « Quelque chose de toi, que je ne puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. »

Ce ne fut pas trop de toute l'ardeur laborieuse qu'il lui fallut déployer en vue d'achever honorablement des études un peu imparfaites ou négligées, pour le distraire de sa mélancolie. Et quand, à la veille de quitter définitivement le pays où il avait été élevé, il dit adieu à sa petite amie, il comprit qu'il était homme, puisqu'il souffrait. — Elle était femme, puisqu'elle refoulait ses larmes.

II.

M. de Montignan habitait, rue de Bourgogne, un assez grand appartement, très orné, remarquable surtout par le savant amalgame du confortable moderne avec les choses de goût ancien, — appartement de veuf, au reste, plutôt que de garçon, car l'installation était des plus complètes, quoique certains détails révélassent l'absence de toute intervention féminine dans les arrangemens intérieurs, comme aussi une vague insuffisance de revenus pour maintenir partout un luxe harmonique. — Le père de Régis vivait là, depuis quelque vingt ans, plus au large dans les limites de son logis que dans celles de son budget.

— Te voilà, Régis... Eh bien! es-tu repu de Paris?

Le jeune homme rentrait, par un beau soir d'automne, au domicile paternel, après une longue journée de courses et de visites. Et il était venu frapper à la porte du grand cabinet de toilette, tendu de toile à voiles, où M. de Montignan, à la lueur aveuglante de deux becs de gaz, achevait de rendre à ses moustaches encore noires le tour vainqueur qu'elles avaient perdu dans le courant du jour. Aucun valet de chambre n'assistait le père de Régis en cette opération, non plus que dans l'accomplissement des autres rites du culte de sa personne. Son unique domestique n'avait jamais à prendre la moindre part à ces soins délicats. — M. de Montignan savait, sans doute, que, si l'on n'est jamais un grand homme pour son valet de chambre, il est encore plus difficile de rester longtemps pour ce témoin, pour cet auxiliaire intime et ses confidens innombrables, un homme *bien conservé*.

— Repu! fit Régis en souriant. Non pas, mon cher père. Mais en grand appétit, au contraire!

— Nous allons dîner, dit M. de Montignan après un court silence.

— Oh! je répondais, sans jeu de mots, à votre question, mon père. Je voulais dire que ce que je vois de Paris m'enchante et me donne envie, chaque jour, d'en voir davantage.

Le père de Régis sourit, à son tour, en regardant son fils dans la grande glace inclinée qui lui renvoyait les deux images : la sienne et celle de son rejeton, toutes deux en pied. Même taille, mêmes traits, même prestance. Mais combien vieillie par cette juxtaposi-

tion soudaine l'image du père ! et combien embellie celle du fils ! Ici, le sang courant sous la peau, généreux et vif, la teintant d'un reflet rose sous la légère couche de bistre que le hâle y avait déposée ; là, un épiderme bleui par le rasoir et qu'on devinait flasque sous les tons mats des bajoues, un peu relâchées déjà. Chez l'un, le regard lumineux et avide de la jeunesse ; chez l'autre, le regard terni, lassé, de l'âge mûr, ce regard qui semble honteux de ce qu'il a reflété ou dédaigneux de tout nouveau spectacle, parce qu'il sait qu'il n'y a plus rien pour lui d'inédit, ou parce que la curiosité même s'y est éteinte au souffle des déceptions. — Pourtant, M. de Montignan n'était pas vieux : quarante-cinq ans peut-être. Et il avait le droit de tricher d'un lustre, au moins, car ses rides étaient de fraîche date, encore superficielles et peu nombreuses. Mais le moyen de lutter, en pleine clarté, contre le voisinage d'un jouvenceau ruisselant de santé, fouetté par la bise, doré par le soleil, d'âme vierge et de sang pur !

Aussi le sourire menaçait-il de se convertir en grimace. En tout cas, l'expression de ce regard de père eût été intéressante à analyser. On y eût découvert, par exemple, entre autres choses, un bien singulier mélange d'orgueil et d'humiliation, d'admiration et de dépit, de regret et d'espoir.

— Alors, tu ne demandes pas mieux que d'y vivre, dans ce Paris qui t'enchante ?

Il venait d'endosser son frac ; après un dernier coup d'œil à la glace, il s'assit sur le divan qui y faisait face, et d'un geste invita son fils à l'imiter.

— Certes, je ne demande pas mieux, je ne demande que cela ! répliqua le jeune homme.

— Mes souhaits sont d'accord avec les tiens, mon cher garçon... Reste une question à trancher...

— Je sais, interrompit Régis. Vous m'en avez dit assez, l'autre jour, à l'issue de cette longue et ennuyeuse séance chez le notaire, où vous avez bien voulu me rendre mes comptes de tutelle... Je ne suis pas fort riche.

— Ni moi, hélas ! Si encore je daignais te rendre le service de trépasser à bref délai, tu pourrais, à la rigueur, te tirer d'affaire. Mais, avec la fortune de ta mère, diminuée de ma part d'usufruitier, et le peu que j'y puis ajouter, je doute...

— Il y a le travail, mon père...

— Peuh ! Le travail, ça aide à ne pas mourir de faim ; mais ça n'aide guère à bien vivre, quand la chance ne se met pas franchement de la partie. Que pourrais-tu gagner par ton travail ? Quinze cents francs... mettons trois mille.

— Pour commencer, peut-être ; mais dix fois plus dans l'avenir, je pense.

— Heu! heu! fit M. de Montignan en hochant la tête avec un air des plus sceptiques. Ce n'est pas bien sûr. Et puis, ce que tu gagnerais ainsi d'un côté, tu le perdrais de l'autre; mes relations, mon rang, te deviendraient inutiles. Si tu travailles, j'entends d'une façon sérieuse et pratique, tous mes amis t'estimeront... de loin, et ils te tourneront le dos.

— Mais, en revanche, si je ne fais rien, à quoi me serviront-ils?

— Nous allons y venir... Vois-tu, mon enfant, il faut de l'argent aujourd'hui, beaucoup d'argent. Il en faut pour la table, pour le logement... et pour le reste. Notre fortune est en retard de cinquante ans. Tu ne t'imagines pas ce que coûte un simple petit train-train d'existence comme le mien, avec les déplacemens obligés, l'imprévu, sans chevaux à l'écurie ni garnison d'antichambre. C'est effrayant!

— Moins effrayant que la vie champêtre, fit observer Régis avec un peu d'ironie.

— Tu n'y as donc pas mordu, à la vie des champs?

— Oh! mon Dieu, je m'y résignerais... comme à un pis-aller très acceptable.

Il avait répondu après un temps et non sans quelque hésitation. Son père insista.

— Enfin, cela ne t'irait décidément qu'à moitié?

— Je l'avoue.

— Et c'est bien la vie de Paris, cette vie seule qui te tente, t'attire, te retiendra?

Sous le regard fixe et curieux du père, le regard du fils s'abaissa; puis, une juvénile rougeur, qu'exagéraient encore de vains efforts pour contenir et réprimer cette intempestive poussée du sang vers les joues, vint trahir, en partie, le secret jusqu'alors assez bien gardé. — Ce ne fut là, du reste, qu'un trouble très passager, auquel succéda tout de suite une attitude froidement réservée.

— Allons! allons! mon cher enfant, reprit M. de Montignan avec douceur, la diplomatie, fort heureusement, n'est pas de ton âge... Mais, sache-le, je m'intéresse assez à toi pour être en état de me passer de tes confidences, si tu ne juges point à propos de m'en faire.

Il frappait amicalement, à petits coups, sur le genou de son fils, comme pour appeler la confiance du jeune homme. Mais Régis restait muet et fermé. Alors, M. de Montignan éleva le ton.

— Soit! fit-il. Ne sortons pas des généralités. Ce sera, d'ailleurs, plus commode, pour aborder la question... Mon cher garçon, je ne

suis point un mauvais père, comme pourrait le faire croire le parti auquel je me suis arrêté pour ton éducation.... Mon Dieu, je ne voudrais pas non plus me vanter, essayer de te persuader que j'ai égalé du coup les héros de la paternité, que j'ai été le parangon des papas... Non, j'ai un fond d'égoïsme, dont je ne me suis jamais défait... pour la raison, entre autres, que, comme tous les égoïstes, je n'ai jamais essayé sérieusement de m'en défaire. Cela rend la vie si difficile, l'absence d'égoïsme, l'altruisme, ainsi que disent prétentieusement les grimauds d'à présent ! Mais, vois-tu bien, mon bon ami, l'égoïste manque moins aux autres que les autres ne manquent à quiconque s'oublie soi-même. Et puis, il se rencontre que, par fortune, ou par un dessein de la Providence, chacun travaille plus ou moins pour son voisin en travaillant à son propre bonheur ou à son propre repos. Ainsi, moi, j'ai eu pour premier but de vivre tranquille et de la vie de mon choix. *Confiteor*... Mais il s'est trouvé qu'en satisfaisant à ma conception personnelle d'une existence bien réglée, je t'ai aguerri aux austérités d'une condition modeste, tandis que mes parens m'avaient absolument faussé le jugement en me laissant croire qu'il me serait toujours loisible de vivre comme eux sans avoir à devenir plus riche qu'eux. En outre, à ce régime que je t'ai imposé, tu as gagné le goût du foyer, du mariage,.. j'en suis presque certain. Or, c'est par le mariage surtout que les fortunes se relèvent, dans notre monde.

— Oh ! mon père, croyez-vous que ce soit bien digne de nous, un pareil calcul ?

Sans timidité, sans embarras, il posait sa question, et si directement, et en l'appuyant d'un regard si ferme, si franc, que ce fut le tour du père de baisser les yeux devant le fils. Tout au moins M. de Montignan détourna-t-il un peu la tête, mais pour riposter bientôt :

— Il n'y a rien d'inavouable à viser un bon mariage. C'est même œuvre pie quand on le veut bon dans tous les sens du mot... Je prends un exemple, pour me faire mieux comprendre. Supposons que Béatrix de Laverdun...

— Je vous prie, mon cher père, interrompit Régis en se levant avec vivacité, de ne mêler ce nom à aucune plaisanterie, même du genre le moins suspect.

— Mais je ne plaisante pas, il me semble. Je raisonne, et le plus sérieusement du monde... J'ai même eu tort de ne faire intervenir le nom de Béatrix qu'à titre d'exemple. Car c'est bien elle que j'avais en vue en te parlant comme je l'ai fait... Te déplairait-il, par hasard, de devenir son mari ?

— Suis-je donc d'aussi bonne maison qu'elle ? demanda Régis avec un accent de raillerie douloureuse.

— Euh, euh! pas précisément, répondit M. de Montignan. Tu es de bonne famille, plutôt que de bonne maison.

— Eh bien! puisque je suis presque pauvre avec cela, alors qu'elle est plus que riche, ne voyez-vous pas, mon père, qu'il y aurait folie...

— A essayer de l'épouser? Je ne vois pas cela le moins du monde.

— Je ne m'exposerai jamais à un échec où je laisserais quelque chose de ma dignité... et de la vôtre, en même temps que la meilleure part de mon cœur... Car j'aime Béatrix, mon père, depuis ma première enfance.

— Cela ne m'étonne pas, fit M. de Montignan avec un flegme parfait. Je t'avouerai même que je comptais bien que tu finirais par l'aimer... à moins que tu ne jugeasses plus simple de commencer par là.

Régis regarda son père avec une surprise nuancée d'inquiétude.

— Et vous avez tablé sur... Mais avez-vous songé à ce que mon rôle, le vôtre aurait d'équivoque?.. En tout cas, je vous le répète, je ne consentirai jamais à me poser en prétendant intéressé, moi qui ai pu, si souvent, apprécier de quelles humiliantes précautions on entourait notre naïve amitié d'enfans!.. Non, non, cela, jamais!

— Alors, mon cher garçon, tu t'arrangeras comme tu pourras. Mais je ne vois plus guère que ma mort qui puisse te fournir des ressources suffisantes pour parer aux nécessités d'une existence parisienne. Et, comme j'ai la faiblesse de tenir encore à la vie...

— Pourquoi ce ton, mon père?

Il y avait un si doux reproche dans cette simple question, que M. de Montignan s'en montra touché.

— Soit! dit-il en se levant pour prendre le bras de son fils. N'en parlons plus, et allons dîner!.. Mais tu n'es pas habillé, sauvage! Tu ne comptes donc pas sortir ce soir?

— Ma foi! je ne sais trop où aller... Tandis que vous, mon père, vous qui êtes déjà sous le harnais, vous devez avoir l'emploi de votre soirée : théâtre ou réception?

— Oh! tu sais, pour moi, l'habit est une seconde nature... à partir de sept heures du soir. Mais, aujourd'hui, il y a vraiment une raison pour que je sois en tenue de soirée : je vais...

Le domestique coupa la phrase du père de Régis en ouvrant la porte et en annonçant :

— Monsieur est servi.

— Viens dîner... Je ne te dirai pas où j'ai l'intention d'aller ce soir. Car j'ai comme une idée que tu m'aurais demandé la faveur

de m'accompagner, si tu m'avais laissé t'expliquer ou te raconter... Et je me ferais scrupule de te donner des regrets.

Habilement surexcitée par ces derniers coups d'aiguillon, la curiosité de Régis ne devait pas tarder à l'emporter sur tout sentiment de réserve ou d'inquiétude. — Après le dîner, presque silencieux, ou du moins très imparfaitement égayé par deux ou trois monologues de M. de Montignan, le jeune homme prit son parti de ramener son père au sujet de conversation dont il avait si bien paru vouloir le détourner d'abord.

— Vous êtes heureux d'avoir toujours quelque chose à faire, le soir !

M. de Montignan lança un coup d'œil ironique à son fils et se mit en devoir, ayant allumé un énorme cigare, de préparer méthodiquement sa tasse de café. Du reste, il ne souffla mot. — Dans ce grand cabinet de travail, où l'on n'avait jamais travaillé, la lumière de la lampe accrochait un reflet, par-ci par-là, le long des murailles sombres, à quelque dos de livre ou, plus souvent encore, à quelque arme de prix. Mais, insuffisamment éclairée, la vaste pièce avait une solennité froide, qu'un feu de coke, mal entretenu, ne réussissait guère à rendre moins lugubre. On y sentait planer l'ennui, le vieil ennui, lentement emmagasiné, d'une longue existence inutile ou gaspillée.

— Oui, répéta Régis, vous êtes heureux, mon père, de savoir employer toutes vos soirées.

— Peuh! fit M. de Montignan, les journées n'ont guère la vie moins dure. Tu t'apercevras de cela plus tard, quand tu auras vieilli dans le célibat, comme j'ai vieilli dans le veuvage... Mais tu es trop jeune, que diable! pour te lamenter sur le vide des soirs. Tu es à Paris, et frais débarqué encore! Tu as des relations : les miennes, puisque je t'ai présenté à peu près partout. Sors, remue-toi, amuse-toi...

— Je ne sais pas bien. J'ai besoin d'être piloté... Tenez, ce soir, si vous vouliez m'emmener...

— Ah ! ah ! mon gaillard, tu te décides à mordre à l'hameçon... Avoue que tu te doutes un peu de ce que je vais faire dehors...

— Dame! après ce que vous m'avez dit et sachant, en outre, que Mme de Laverdun est de retour et qu'elle reçoit le mardi soir...

— Allons donc ! nous y voilà !.. Eh bien, va mettre ton habit.

Régis, sans se faire prier davantage, fit mine de sortir.

— Halte-là ! lui cria son père. Je veux bien t'emmener, mais à la condition que tu écouteras, au préalable, le récit dont j'ai vainement tenté de te gratifier avant le dîner.

— Le récit?

— Oui. Il faut que tu sois au courant, et je ne veux pas te prendre en traître. Rassieds-toi, avale ton café, fume ou ne fume pas... Mais prête-moi tes deux oreilles : j'en ai besoin, car je désire qu'il ne subsiste plus entre nous la moindre équivoque sur un sujet que je considère comme de première importance pour toi.

Puis, quand Régis eut réoccupé sa place, au coin de la cheminée :

— Sache donc, reprit M. de Montignan, que je ne me suis point borné à m'inquiéter de ton avenir d'une façon lointaine. J'ai voulu te préparer les voies. Et lorsque, tout dernièrement, mon excellente amie, Mme de Laverdun, a réintégré son domicile parisien, en compagnie de sa fille, j'ai sondé ses intentions à l'égard de Béatrix... Oui. J'ai appris ainsi que la comtesse ne tient ni à une grande fortune, ni à un grand nom. Ce qu'elle veut, c'est un parti qui, en réunissant, bien entendu, toutes les conditions de stricte convenance, ne jette pas brusquement sa fille dans un milieu trop mondain, trop dissipé. Ayant tant fait que de l'élever, pour se conformer aux exigences de M. de Laverdun, loin de Paris, elle a la sagesse de comprendre à quel danger de vertige serait exposée cette gentille petite campagnarde, émancipée par le mariage, si on la lâchait tout à coup en plein tourbillon. Il s'agit donc pour la comtesse de découvrir un jeune homme à peu près né, tout à fait bien élevé, et qui ne soit pas trop dans le mouvement... Ah! j'oubliais que le jeune homme en question devra être déclaré *persona grata* par Mlle Béatrix elle-même, librement consultée. Car Mme de Laverdun, très bonne mère, en dépit des apparences, n'entend pas que sa fille puisse lui reprocher un jour d'avoir abusé peu ou prou de son autorité... Tu vois que nul mieux que toi...

— Mais M. de Laverdun, interrompit Régis, que fait-il ou que fera-t-il dans tout cela?

— Il ne fait ni ne fera rien, répliqua M. de Montignan avec assurance. Il s'abstient. Sa femme lui a écrit; et il a répondu, du Caire ou d'Alexandrie, je ne sais plus au juste, qu'il donnera, sans hésitation, son assentiment au choix de la comtesse, pourvu que ce choix ait été préalablement ratifié par sa fille elle-même et que l'honneur de son nom n'ait point à en souffrir. Or, si nous sommes, au prix de ce que sont les Laverdun, d'assez petits seigneurs, nous ne sommes cependant pas non plus des croquans, et l'on peut s'allier à nous sans se mésallier, témoin le passé de notre famille.

— Et... et Béatrix? demanda Régis anxieux, lui a-t-on parlé?

— Grand enfant! A quoi donc as-tu passé ton temps là-bas, si tu ne sais pas à quoi t'en tenir?

— Elle m'aime? Elle consent à m'épouser? s'écria le jeune homme. Et vous ne m'en disiez rien!

— Là! des reproches, à présent! J'y comptais bien, au reste. On se bouche les oreilles pour ne pas entendre, et l'on accuse les gens de ne pas parler assez haut ou assez vite!..

— Ah! mon cher père!

D'un bond, Régis fut aux genoux de son père. Celui-ci, d'un geste aussi amical que paternel, le releva, en lui disant :

— Si je ne t'ai pas informé plus tôt, mon ami, c'est que je voulais attendre la réponse du comte, et que cette réponse n'est arrivée qu'aujourd'hui même.

— Alors, il m'agrée, lui aussi?

— Pas toi personnellement, mais tout prétendant accueilli, à la fois, par sa fille et par sa femme.

— Ah! fit le jeune homme, dont le front se rembrunit un peu.

— Eh bien! quoi? A quel titre t'exclurait-on du bénéfice d'un si libéral acquiescement? N'est-il pas naturel que Béatrix te préfère, toi, son ami d'enfance, à un étranger, à un inconnu? N'est-il pas naturel aussi que sa mère approuve d'autant plus volontiers cette préférence qu'elle est elle-même moins étrangère à la famille de l'élu? La comtesse a connu ta mère, alors qu'elles étaient l'une et l'autre des jeunes filles. Et, depuis que je suis veuf, c'est auprès de cette femme d'élite, si bienveillante et si affable, que j'ai goûté le réconfort de la seule amitié vraie qui ait charmé ma vie.

— C'est juste, — dit Régis, dont le visage s'éclairait par degrés, à mesure que parlait son père. — Pourquoi M. de Laverdun ne réserverait-il qu'à moi ses sévérités et ses refus?.. Ah! mon cher père, je suis heureux, bien heureux! Et je vous remercie de ce bonheur que je vous dois... Et je vous suis reconnaissant, en outre, de ne m'avoir rien dit avant que vous fussiez bien assuré des intentions de chacun : je ne me serais pas consolé d'une fausse joie.

— Je le pensais bien. Aussi ai-je pris soin de retarder ta visite à l'hôtel de Laverdun, afin que tu ne revisses Béatrix que dûment averti, armé... et confiant.

— Armé? fit le jeune homme. Pourquoi ce mot?

— Parce qu'il faut toujours prévoir, en ce monde, les difficultés et les luttes... Mais, bah! y a-t-il là de quoi t'effrayer? Tu as ou tu es près d'avoir le cœur de l'enfant; tu auras l'appui de la mère... Qu'est-ce qui te fait peur?

— Je ne sais trop. Mais il me semble que quiconque se voit à la veille de la réalisation d'un beau rêve doit trembler comme je tremble. Peur ou plaisir? ou les deux ensemble? encore une fois, je ne sais... Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je tremble.

— Grand dadais!.. Va donc plutôt t'habiller.

— Mais enfin, quelle contenance dois-je prendre? quelle conduite dois-je tenir?

— Oh! très simple. Avec la fille, franchement amoureux... comme tu l'es. Avec la mère, respectueux et... expectant. Mme de Laverdun désire que Béatrix et toi vous vous voyiez souvent, cet hiver, pour vous assurer réciproquement de la persistance... et de la transformation de votre amitié, qui, jusqu'à présent, n'a été, en somme, qu'une assez enfantine camaraderie. Donc, sois naturel, ni plus ni moins. Ce n'est guère difficile, tu en conviendras.

— Ce n'est pas difficile quand on croit que ça ne mène à rien. Mais, quand on sait qu'en montrant le fond de son âme, on peut décider de son bonheur, n'a-t-on pas le droit, si ce n'est l'obligation, d'hésiter?

— Va toujours... Je t'attends... et je ne suis pas seul, peut-être, à t'attendre.

Régis sourit et passa dans sa chambre, sans plus subtiliser ni disputer. Aussi bien ne plaidait-il plus contre lui-même que pour se confirmer dans la pensée qu'il avait cause gagnée.

III.

Dans les grands appartemens du rez-de-chaussée, sobrement éclairés, personne encore. — Ce n'est point, d'ailleurs, un soir de vraie réception, mais quelque chose comme une soirée préparatoire, une introduction à la reprise des solennités mondaines de l'hiver, qui se célébreront dans ces trois salons en enfilade où se reflète le goût de trois époques successives.

D'un majestueux vestibule, en un angle duquel est établi un vestiaire volant, on passe dans une petite galerie qui, ornée de bustes, de tableaux, de glaces et de plantes, mais ne contenant, à côté de quelques meubles précieux, qu'une demi-douzaine de sièges plus artistiques que confortables, forme plutôt une sorte d'antichambre d'apparat qu'une pièce vraiment hospitalière. Par cette galerie on accède à un premier salon dont la décoration et l'ameublement rappellent, avec assez de fidélité et d'exactitude, le style noblement somptueux de la fin du XVIIe siècle; puis on passe dans un salon Louis XV, pour aboutir à un salon Louis XVI, où se tient d'ordinaire la comtesse de Laverdun. — C'est là que, ce soir, elle attend son monde, en compagnie de sa fille et d'une amie qui a dîné chez elle.

Un joli cri de surprise joyeuse salue l'entrée des arrivans. Et Béatrix de Laverdun, délaissant un journal de modes, illustré de

gravures dites artistiques, s'est avancée jusqu'au milieu du salon.

— Régis !

— Eh oui ! fit avec un sourire M. de Montignan. Ne l'attendiez-vous pas?.. ou plutôt ne vous attendiez-vous pas à le voir paraître un de ces jours ou un de ces soirs?

Puis, se retournant vers Mme de Laverdun :

— Oui, voici mon fils, comtesse. Vous le connaissez peu; c'est une raison pour que vous me pardonniez de vous l'avoir amené de si bonne heure.

— Monsieur Régis... Non, je préfère dire Régis tout court... comme ma fille, et pour ne pas être en reste avec elle...

Fort bienveillante, la comtesse tendit la main au jeune homme, s'entretint quelques instans avec lui et, lui désignant du regard Béatrix, qui, rouge de plaisir ou d'émoi, semblait le guetter :

— Vous allez trouver à qui parler, lui dit-elle.

Après quoi, elle engagea une conversation d'une vivacité et d'un enjouement tant soit peu voulus et forcés avec son amie et avec M. de Montignan, comme pour donner à sa fille toute liberté de renouer l'intimité d'autrefois.

Et, en effet, tandis que le père de Régis, qui s'était adressé à Mme de Laverdun sur le ton d'une familiarité à peine nuancée de respect, se mettait en devoir d'amuser ses deux interlocutrices, Béatrix reprenait possession de son camarade d'enfance, — lequel, au surplus, n'avait jamais cessé de lui appartenir de cœur.

— Qu'avez-vous fait tout ce temps? lui demandait-elle.

— Mais, beaucoup de choses : j'ai été soldat, j'ai voyagé, j'ai vieilli...

— Oh! un peu bruni seulement, dit la jeune fille avec une petite moue plus affectueuse qu'ironique. D'ailleurs, ça vous va très bien... C'est vrai, tout de même, que vous êtes un homme !

Elle le regardait avec infiniment de complaisance, de bonne grâce et de franchise.

— Et c'est vrai aussi, riposta Régis, que vous voilà presque femme !

Au fait, Béatrix, sans mériter peut-être de tout point ce compliment ou cette douce moquerie, était en bonne voie d'épanouissement. D'une grâce mignonne, mais non mignarde, et de proportions irréprochables dans sa petite taille, elle avait tous les attraits de la première jeunesse, le charme printanier des virginités ingénues, sans rien des gaucheries, sinon des petites affectations, de l'inexpérience qui se surveille et aspire à se déguiser. Prompte en ses mouvemens, toujours prête au rire, mais constamment mesurée dans ses gestes, — par obligation, sans doute, plutôt que par instinct, — et comme soumise à une secrète discipline de pondération

et d'harmonie, elle devait, en notre époque sportive, éveiller l'idée d'une comparaison, peut-être irrévérencieuse, à coup sûr fort juste, avec quelqu'une de ces jolies pouliches de pur sang, assagies déjà par le dressage et qui restent néanmoins si vives, si mobiles et si rapides. Le caractère distinctif de sa physionomie, c'était l'éclat, la lumière. S'alliant à une carnation de blonde, son bleu regard et l'or pâle de ses cheveux, sans aucune véritable originalité de teinte, avaient un rayonnement particulier, qui se répandait autour de sa personne et l'enveloppait comme d'une lumineuse atmosphère. Une clarté émanait d'elle, égayant tout autour d'elle. Et tout en elle vivait, d'une vie intense et joyeuse : son pied impatient, qui s'allongeait sous la robe, pour disparaître aussitôt; ses doigts si déliés, si fins, d'une blancheur presque translucide, et qui s'agitaient de temps en temps pour tambouriner avec discrétion sur le bord d'une table ou sur la monture d'un éventail; ses narines surtout, d'un rose corallin, et qui, un peu trop ouvertes, frémissaient, à chaque instant, en une sorte d'aspiration nerveuse et pour ainsi dire continue...

Ils causaient dans leur coin, heureux de raviver leurs vieux souvenirs, si jeunes; plus heureux encore d'être l'un à l'autre, en leur tête-à-tête rendu moins imparfait par la sensation des lointains où les avait ramenés leur enfance évoquée. Ils causaient simplement, comme on cause à cet âge, quand on n'a pas été accoutumé déjà à parler et à parader pour la galerie. Ils causaient donc sans grimaces et sans esprit — ou efforts vers l'esprit. — Aussi bien ils n'avaient point d'esprit, puisqu'ils étaient jeunes, simples, bons et francs tous deux. Béatrix elle-même, dont la vivacité pouvait parfois, dans ses brusques échappées, faire illusion, n'était pas spirituelle, n'étant que rieuse et gaie, sans plus d'expérience que de méchanceté. Or, si l'esprit n'est point inconciliable avec la bonté (et il est, tout au moins, difficile à concilier avec elle), il ne peut être qu'une forme piquante de l'observation des faits généraux, dès qu'il a renoncé à être le bourreau des ridicules particuliers. Et c'est pour cela que les jeunes gens ont rarement de l'esprit, et les jeunes filles moins souvent encore que les jeunes garçons, — quoi qu'on en dise, par galanterie. — Un peu de niaiserie accompagne toujours la véritable innocence, — ce qui ne veut pas dire, hélas! que la perversité préserve ou guérisse toujours de la niaiserie.

— Dites-moi, Béatrix, regrettez-vous, avez-vous regretté sincèrement ce temps-là?

— Le temps où je me roulais sur les pelouses de Laverdun? demanda la jeune fille. Ou bien le temps où nous jouions ensemble dans le verger de l'abbé, à Montignan?

— Oh! vous devez vous souvenir de nos jeux dans le verger, plus que de vos premiers ébats sur les gazons du parc...

— C'est vrai, fit Mlle de Laverdun en mordillant le bout de son gant avec un rire imperceptiblement contraint, ou contraint pour la forme.

Dans cette attitude de pensionnaire, elle semblait regretter son aveu, pourtant bien inoffensif. Mais, tout à coup :

— Eh bien! si je me souviens de tout, je ne regrette rien...

Et, comme une vague déception se peignait sur le visage de Régis, elle ajouta vivement :

— Depuis que je vous sais à Paris, et surtout depuis que vous êtes entré ici.

— Vraiment?... Je vous manquais?

— Oui, dit-elle, tout de bon rougissante, cette fois. — Et cependant, je l'avoue, Paris m'a littéralement enchantée. Entre nous, ce n'est pas vivre que de vivre comme nous avons vécu.

Pour dire cela, elle avait pris une mine convaincue, presque grave.

— Bah! fit Régis, en la regardant avec un sourire intentionnellement étonné, et comme pour provoquer une explication.

— Si vous saviez, reprit-elle, comme je vais m'amuser, cet hiver! Maman est divinement bonne : elle veut m'indemniser du recueillement forcé de mon éducation. Je danserai, j'irai au théâtre, nous recevrons!... Et vous, est-ce que vous n'êtes pas content de cette perspective?

— Mais, d'abord, cette perspective, c'est la vôtre; ce n'est pas la mienne.

— C'est celle de tous les Parisiens... Et puis, vous pensez bien que nous sommes trop liés, que nos parens se connaissent trop pour que nous ne nous rencontrions pas tous les jours, ou à peu près...

— Je vous remercie de m'associer par avance à vos plaisirs. Mais, quand nous aurons bien dansé, quand nous aurons dansé tous les jours, quand nous serons rassasiés de dîners et de spectacles, en serons-nous beaucoup plus avancés?.. Voilà ce que je me demande, en ma philosophie de rustaud dépaysé.

Mlle Béatrix eut une moue scandalisée et presque douloureuse, en disant avec un geste navré :

— Quoi! Ne comprendriez-vous point votre bonheur,.. notre bonheur?

Enhardi par ce mot, Régis répliqua tout de suite :

— Si, Béatrix, je comprends comme vous, croyez-le, que l'on vit ici plus complètement, sinon mieux, que là-bas. Et je ne suis point insensible à l'attrait de cette vie nouvelle. Mais, vous le

dirai-je? j'y aurais volontiers renoncé, j'y renoncerais encore volontiers pour partager avec vous une existence plus tranquille et plus terne.

La jeune fille, ayant abaissé son regard rieur sous le regard à la fois ardent et pensif de son ami, réfléchit une seconde. Puis :

— Si pourtant, dit-elle avec une hésitation dans la voix et en lançant un coup d'œil oblique du côté de sa mère, si nous... si nous devons partager cette vie nouvelle, ne la préférerez-vous pas à l'ancienne,.. que nous ne partagions guère?

— Ah! fit Régis tout rayonnant, vous savez bien que c'est là tout ce qui m'importe, tout ce qui m'intéresse : vivre avec vous de moitié, n'importe où!

— Chut, chut! Voici qu'on arrive.

Elle se leva; mais, se rapprochant tout aussitôt, par un mouvement vif et gracieux, elle se pencha vers le jeune homme en lui disant :

— Oui, oui, je sais... Et ma mère aussi se doute... Donc, ne vous étonnez pas que je m'amuse sans arrière-pensée chagrine. Part à deux!

C'était un jeune homme qui venait d'entrer, un petit jeune homme un peu roux, frais et rose, bien portant, poupin et radieux, astiqué, pomponné, mais élégant tout de même, quoique d'une élégance vraiment trop impersonnelle.

— C'est le comte de Triseuil, murmura Béatrix. Et voici le prince de Poigny.

Le second ressemblait au premier, mais grâce surtout à l'uniformité de la tenue, car il était d'un blond moins rutilant et d'une taille un peu plus élevée. Cependant, outre leur commune livrée, ces deux hommes avaient plus d'un trait de ressemblance. Et d'abord, leur air de jeunesse, ni l'un ni l'autre n'accusant guère plus de vingt-trois ans. Ensuite leur air de santé. Enfin leur air de contentement, de contentement naïf, placide, ferme, imperturbable, allié à une certaine vivacité contenue. — Il est à remarquer qu'une génération s'élève, qui va obliger les moralistes du journal et du roman à refondre tous leurs vieux clichés sur la décrépitude juvénile, sur la morosité ou les affectations de gravité de l'adolescence, et, probablement, sur beaucoup d'autres points encore. La jeunesse recommence à se bien porter et à être satisfaite d'elle-même, — ce qui est peut-être la seule manière de ne pas se dégoûter de tout le monde. — Est-ce le bénéfice de l'éducation gymnastique et des goûts sportifs, qui déjà s'affirme? Est-ce un parti-pris de vivre au jour le jour, sans plus ratiociner sur les effets et les causes? Ou bien ne serait-ce vraiment que le résultat d'une lassitude définitive des cerveaux surmenés, qui abdique-

raient enfin au profit des muscles et tenteraient de restaurer ceux-ci dans leurs droits anciens? Il n'importe. Le certain, c'est qu'on revoit des jeunes gens qui ont des couleurs et du biceps. Ils sont encore un peu petits : sans doute, un dernier vestige de dégénérescence atavique. Mais, avec de l'exercice et le désir de grandir...

Quoi qu'il en soit, les deux jeunes gentilshommes qui venaient de pénétrer dans le salon de la comtesse de Laverdun n'étaient précisément ni rabougris ni de belle prestance, mais plutôt agréables à voir, — et le sachant. — Le comte de Triseuil surtout, qui, jaloux de ne rien perdre de sa modeste stature, marchait la tête haute, la poitrine bombée : un petit coq, qu'il ne devait pas être difficile de faire dresser sur ses ergots.

Béatrix eut le temps de glisser dans l'oreille de Régis ces quelques paroles d'explication :

— Un homme très précieux, paraît-il, ce M. de Triseuil, un homme de talent... possédant toutes les qualités du véritable conducteur de cotillon : l'entrain, le coup d'œil, le sang-froid, l'équité...

— Et la modestie, sans doute? interrompit en souriant Régis.

— Quant à l'autre, continua la jeune fille à voix basse, je sais de lui seulement ceci : c'est le fils de la duchesse de Losne; en attendant qu'il soit duc, il est prince; il sera très riche...

Ce fut à celui-là que, tout de suite, et d'instinct, allèrent les méfiances de Régis. Tant de qualités réunies en faisaient un personnage redoutable. D'un regard, l'ami de Béatrix prit la mesure de celui en qui il flairait un futur rival. Et ce rapide examen ne le rassura guère. — Charles-Emmanuel de Losne, prince de Poigny, avec des traits un peu effacés et des yeux un peu vides, avait une figure très passable et une tournure des plus satisfaisantes, que rehaussait encore sa mine extrêmement satisfaite. Ce n'était pas du tout le ridicule fantoche, popularisé par les journaux à images et en l'effigie duquel Régis s'était plu, du fond de sa province, à voir le portrait, à peine chargé, des jeunes Parisiens de bonne famille. Sans être beau, ni majestueux, ni fin, ni charmant, il était un peu de tout cela. On le devinait robuste sous des dehors plutôt gracieux qu'imposans, et il s'habillait en toute perfection. Quant à son esprit, s'il en avait, il faut convenir qu'il ne se reflétait guère sur son visage; mais il y avait tant d'assurance tranquille dans son maintien, une telle sérénité sur son front, qu'on ne devait pas avoir l'inquiétude qu'il lui échappât beaucoup de sottises : la confiance est contagieuse.

Bientôt après lui arrivèrent ses parens. Le duc de Losne (Charles-Albert) était plus grand que son fils et avait des traits plus accen-

tués; mais lui aussi semblait effacé, lorsqu'il marchait dans le sillage de sa femme. Car la duchesse était une personne singulièrement absorbante : encore jeune et non sans éclat, trop haute en couleur même et quelque peu hommasse, elle attirait à elle toute l'attention et la gardait. Hardie, bavarde, remuante, agissante, elle se mettait toujours en vedette et faisait profession de régenter non-seulement son mari, son fils et ses proches, mais chacun autour d'elle et tout son monde, et le pape et le roi. Elle s'occupait de politique et de religion, dans un sens très moderne et ultra-fantaisiste, amalgamant les vieilleries avec les nouveautés, les concessions avec les principes, mêlant l'utile à l'agréable et le plaisant au sévère, la charité au plaisir et le caprice au droit divin, sans jamais se départir de sa bonne humeur bruyante ni de son irrésistible entrain. Sa table et surtout sa cave étaient célèbres dans le parti conservateur, et même au delà. Arrière-petite-fille d'un riche vigneron d'Épernay, dont les descendans avaient transformé l'industrie rustique en un opulent négoce, ceux qui la jalousaient, ou que choquait sa verve hilare, lui reprochaient volontiers de manquer de distinction. Les plus méchans ajoutaient qu'on voyait bien qu'elle avait du vin de Champagne dans les veines, — ce dont elle ne se défendait point, le disant quelquefois elle-même. — Bonne, d'ailleurs, d'une bonté effective et militante, qui la conduisait souvent près des lits d'hôpital, non pas seulement comme donatrice, mais comme garde-malades, elle payait sans cesse de sa personne, ne dédaignant pas de servir elle-même sa clientèle d'indigens. On racontait qu'elle avait été surprise, certain jour, dans un galetas, par le premier vicaire de sa paroisse, en train d'écumer, de ses mains semi-patriciennes, le pot-au-feu d'une vieille pauvresse, après avoir été l'acheter elle-même, contenant et contenu. De pareils traits commandent toujours un peu le respect; aussi ne pouvait-on risquer la moindre raillerie sur le compte de Mme de Losne sans provoquer incontinent une explosion de sympathies en sa faveur. On pouvait bien l'appeler, entre hommes, le *sergent recruteur du parti royaliste*, ou la *nourrice du saint-père,* ou le *Ramponeau des conservateurs;* mais ce qu'on ne pouvait faire, c'est que les plaisanteries devinssent acerbes et pénétrassent au-delà du solide épiderme de la duchesse.

— Et votre prétendu sauvageon? dit-elle tout de suite à Mme de Laverdun. Vous savez que je l'ai trouvée des plus civilisées, l'autre jour... Ah! la voici... Bonjour, ma chère petite. Vous avez fait connaissance avec le duc. Attendez maintenant que je vous présente mon fils... Là! voilà une affaire entendue.

Le mot sonna mal aux oreilles de Régis, et d'autant plus mal que, sans qu'il fût besoin d'être grand clerc, on pouvait conjecturer,

d'après les clins d'œil satisfaits de la duchesse, qu'elle appréciait à sa valeur Mlle de Laverdun, et comme jeune fille et comme parti.

Mais le jeune homme ne tarda pas à être distrait par d'autres survenans, parmi lesquels il cherchait machinalement des alliés ou des adversaires. Deux ou trois vieux messieurs arrivèrent, en compagnie de deux ou trois vieilles dames ; puis une jeune fille avec sa mère, et une autre jeune fille avec son père.

La première de ces jeunes filles était très en dehors, babillarde, précoce, et, malgré tout cela, parfaitement insipide ; bref, le prototype de la jeune fille moderne, une petite danseuse qui n'avait jamais dû répondre, à qui que ce fût : « Tarte à la crème, » mais qui n'en était pas beaucoup plus intéressante. Agitée, poseuse, agaçante, et tout aussi niaise, sinon plus, que ses devancières. Régis ne s'en occupa guère. — Quant à la seconde, elle eut l'honneur de fixer ses regards et son attention.

Cette petite personne était aussi exquise que Béatrix, avec quelque chose de recueilli, de méditatif et d'attristé qui la rendait attendrissante. A la voir, on devinait une orpheline. Et, en effet, Mlle Suzanne Bernier avait été élevée par son père, le comte Bernier, petit-fils d'un haut dignitaire du premier Empire, et par une sœur aînée d'un autre lit. Sa mère, seconde femme de son père et morte en couches, appartenait à une famille de vieille noblesse, ce qui eût suffi pour assurer, s'il était encore besoin de pareille recommandation, un bon accueil à la gentille enfant dans des salons même plus fermés que celui de Mme de Laverdun. Suzanne était mince, délicate, jolie, séduisante au possible, d'une douceur de traits et d'une dignité d'allure incomparables. Régis ne se contenta pas de la remarquer tout de suite ; une voix intérieure lui ayant crié : « L'alliée, la voilà ! » il s'approcha d'elle sur-le-champ et fit en sorte que Béatrix venant le rejoindre ne pût se dispenser de le présenter.

Une alliée contre qui ? pourquoi faire ? A la rigueur, il eût été en état de répondre à cette dernière question ; mais l'autre l'eût peut-être plus sérieusement embarrassé. Cependant, une espèce de pressentiment l'avertissait qu'il aurait à lutter sur le terrain nouveau où il venait de mettre le pied, et cela en dépit de toutes les chances favorables, en dépit des assurances de facile victoire qu'il avait reçues de la bouche de son père, en dépit même de la complicité du cœur de Béatrix. La vérité est que ce monde à peine entrevu lui faisait peur, et ce luxe, ces fortunes auxquelles il avait personnellement si peu de chose à opposer, et aussi ces convoitises qu'il devinait déjà autour de l'héritière, convoitises déguisées, mais terri-

bles, qui allaient envelopper cette proie charmante pour essayer de la lui ravir.

Deux groupes principaux s'étaient formés peu à peu : vers le milieu du salon, les personnes respectables entouraient la maîtresse de la maison; dans l'angle où Béatrix et Régis avaient pu quelque temps deviser en paix, les jeunes gens s'étaient rassemblés. Et les voix rieuses de ces derniers montaient par degrés. Ç'avait été d'abord un bourdonnement confus, puis un joyeux concert; c'était maintenant presque un tumulte. Que se disait-il donc en ce coin privilégié? Des riens, qui, s'accumulant, donnaient l'illusion d'une causerie intéressante à ces heureux bavards et procuraient à ces jeunes têtes la griserie des mots précipités dans le vide, le doux vertige du néant mondain. On parlait d'une mode enchanteresse, qui allait ramener définitivement les habits de couleur sur les épaules des hommes; on disait que, non seulement l'habit rouge (qui, depuis longtemps, est en usage dans les bals de château, à l'époque de la chasse et dans les réunions du carnaval), mais l'habit noisette, l'habit puce, l'habit mordoré, voire l'habit saumon, l'habit gris de lin, l'habit bleu de ciel, et même l'habit de deux couleurs, à revers tranchans, on disait que tous ces fracs, rajeunis et resplendissans, s'épanouiraient bientôt en liberté dans tous les bals. Il y avait de quoi s'échauffer.

— Eh! oui, proclamait Triseuil, on a raison. Il faut réagir. Le siècle menaçait de finir en enterrement. Il a été ennuyeux, soit! Raison de plus pour l'enterrer gaîment. Le dix-neuvième siècle se meurt, le dix-neuvième siècle est mort, vive le vingtième siècle!

— C'est cela, dit le prince de Poigny en opinant du geste autant que de la voix. Vive le vingtième siècle! Ne soyons pas fin de siècle comme nos aînés, qui se sont tant ennuyés et ont tant ennuyé tout le monde; soyons... Qu'est-ce que nous pourrions bien être?

— Aurore des temps nouveaux, risqua timidement Suzanne avec une ironie douce.

— Trop poétique! fit Triseuil.

— Alors, avança Régis, ère nouvelle, tout simplement!

— C'est peut-être un peu vieillot, prononça le jeune prince, sans compter que ça vous a une couleur politico-sociale, qui doit nous inspirer une juste défiance... Car il ne nous faut plus de politique; nous devons nous en désintéresser absolument.

— Chut! mon bon, fit Triseuil, si votre mère vous entendait!

— Ma mère? Elle ne combat plus que pour son agrément... Qu'est-ce que cela nous fait, la politique? Nos pères s'en sont occupés; en ont-ils eu la jambe plus belle? Le temps marche; il faut le laisser passer, il faut le suivre...

— Je vous ferai observer que nous aspirons même à le précéder.

— Eh bien ! oui, précédons-le. Et soyons vingtième siècle !

— Oui, bravo ! vingtième siècle !

Le groupe respectable s'émut enfin de ces clameurs.

— Eh ! mais, c'est une émeute, un pronunciamiento ! dit la comtesse de Laverdun en s'avançant, souriante et affable à son ordinaire. Qui acclamez-vous?

On la mit au fait.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit-elle, et quoique je n'approuve pas la doctrine du laisser-faire, l'indifférentisme en politique, je vous offre ma maison, messieurs et mesdemoiselles, comme centre de réunion, pour délibérer, légiférer au besoin, concerter enfin toutes les mesures qui vous paraîtront de nature à préparer dignement, avec l'avènement de ce fameux vingtième siècle, une ère de belle humeur, de gaîté, de saine insouciance. La besogne est de votre âge ; vous êtes intéressés à la mener à bien. Essayez... Mais, si vous réussissez, n'allez pas croire, au moins, que le mérite de l'invention vous appartienne ; et ne vous prenez point pour des innovateurs : vous n'aurez fait que restaurer les habitudes d'autrefois. On a longtemps vécu sans lamentations et sans ennui. Il ne s'agit donc que d'en ressusciter la coutume, qui avait du bon.

L'aimable femme avait parlé avec une conviction pleine d'élan. Rajeunie par la chaleur de sa petite allocution, elle semblait vraiment avoir tous les droits possibles de haranguer la jeunesse pour l'exhorter ou l'encourager à rester ou à redevenir jeune. Elle était belle encore, dans sa sveltesse à peine compromise par l'entier épanouissement de sa maturité, dans sa blancheur rayonnante et nacrée, dans sa grâce aristocratique sans morgue ni dédain, dans sa bienveillance enjouée et digne à la fois. Régis, qui ne la connaissait guère, ne put s'empêcher de l'admirer beaucoup. Mais il s'aperçut que son père en faisait autant ; et, s'il n'y avait pas lieu pour lui de se scandaliser, la muette et éloquente dévotion de cet ardent regard l'impressionna d'une manière aussi profonde que désagréable.

Outre que M. de Montignan n'avait jamais montré à son fils, ni une grande sensibilité, ni une grande propension aux enthousiasmes même purement artistiques, ses dehors trahissaient une nature sèche, une complexion bien équilibrée de parfait égoïste. Or, il venait de se révéler comme un admirateur presque passionné, ou du moins très convaincu, de la beauté mûre d'une femme dans l'intimité de laquelle il déclarait avoir vécu quinze ans. — C'était de quoi s'étonner. Et Régis médita.

Il eût médité bien davantage, quelques minutes plus tard, au

moment de la retraite, s'il eût intercepté un signe d'intelligence ou de familière amitié, que la comtesse adressait, par-dessus sa tête, à son père placé derrière lui. Mais il ne le remarqua point, tout occupé à s'acquitter convenablement de ses devoirs d'apprenti mondain. En revanche, il entendit, dans la traversée des salons, cette amie de Mme de Laverdun qui avait dîné chez elle dire à M. de Montignan :

— A demain, n'est-ce pas?

Et il entendit aussi la suite du colloque :

— Pourquoi? Où aurai-je le plaisir de vous voir demain?

— Mais, ici, je pense... puisque j'y dois venir.

— Y a-t-il un sens caché?

— Oh! Dieu, non! C'est tout simplement... du sens commun.

Mme de Castreville, — la marquise douairière de Castreville, — était l'amie intime de Mme de Laverdun, une habituée de l'hôtel de la rue de l'Université, dont elle connaissait les êtres et les usages. Et il parut à Régis que, si elle ne parlait pas avec toute la clarté dont elle se vantait, ses discours étaient du moins fort suggestifs. Joignez à cela que ce n'était point une femme méchante, quoique ce fût une femme d'esprit. Si donc elle faisait, en riant, une allusion moqueuse à l'assiduité de M. de Montignan, on était en droit de supposer, par cela seul, qu'il s'agissait d'un thème de plaisanterie assez communément adopté dans l'entourage de la comtesse, — ainsi que la phrase, au reste, l'avait donné à entendre.

IV.

Conformément à ce que lui avait annoncé la marquise de Castreville, M. de Montignan la rencontra chez Mme de Laverdun lorsqu'il s'y présenta, le lendemain. Elle s'en allait; mais elle laissait derrière elle son fils, le marquis de Castreville, jeune homme de vingt-huit à trente ans.

Assez bien tourné, moins spirituel que sa mère, mais beaucoup plus méchant, — d'ailleurs intéressé à l'être, parce que, s'il ne faisait plus la cour à la comtesse de Laverdun, c'était, de sa part, découragement pur, — le marquis prolongeait volontiers ses visites, et surtout quand le père de Régis était là. Il n'avait guère d'autre ironie directe à son service, mais il abusait de celle-là, qu'il pratiquait, à la vérité, en toute perfection, grâce à son sang-froid, à son air de pince-sans-rire et à sa carapace d'indifférence affectée, sur laquelle glissaient, sans l'entamer, les allusions à son rôle de fâcheux. D'une autre génération morale que les Triseuil et les Poigny, il n'avait ni leur belle humeur imperturbable, ni leur ardeur à vivre; il ne savait que s'ennuyer et ennuyer les autres avec une supé-

riorité tranquille et convaincue. Il excellait dans cet art et s'y confinait ; c'était un des derniers pessimistes mondains.

Il était venu, ce jour-là, s'excuser de n'avoir pu accompagner sa mère, la veille au soir, comme il s'en était fait une pieuse habitude. Mme de Castreville, en effet, ayant longtemps caressé le projet de marier son fils à Béatrix, parce que cette union lui paraissait offrir toutes les chances possibles de bonheur, — pour son héritier, bien entendu, — Mme de Castreville n'avait rien épargné pour préparer les voies au jeune marquis. Malheureusement, celui-ci, à défaut de la fille encore aux champs, était tombé en arrêt devant la mère. Et, ayant trop longuement ou trop ardemment contemplé la seconde, il en avait gardé un éblouissement qui l'empêchait de voir la première. Et la bonne marquise se lamentait d'une si fâcheuse erreur d'optique. Elle avait d'abord espéré que les assiduités de M. de Montignan auraient, à tout le moins, cet heureux résultat de ramener le jeune abusé dans le bon chemin, l'autre étant barré par un rival. C'est même ainsi que s'expliquait sa souriante indulgence pour les présumés écarts de conduite imputables à son amie, choses sur quoi une femme comme elle n'eût certainement point passé condamnation sans quelque puissant et respectable intérêt. Mais sa foi se lassait, depuis qu'elle avait pu constater que l'entrée en scène de la radieuse et séduisante Béatrix elle-même n'avait produit aucun résultat appréciable.

Donc, M. de Castreville se faisait un malin plaisir, — aussi malin que le comportait son tour d'esprit particulier, — de s'éterniser chez la comtesse.

— Je ne vous ennuie pas, au moins? — répétait-il, de temps en temps, avec une mine de confusion sournoise. — Pas plus qu'à l'ordinaire, n'est-ce pas?

Enfin, en un certain moment où la causerie, devenue plus que languissante, menaçait de s'éteindre comme un feu qu'on a laissé tomber, il crut devoir ajouter :

— Que voulez-vous? Votre maison est un des rares endroits où je comprenne le plaisir qu'on peut éprouver à faire des visites. Vous possédez à fond, comtesse, l'art... je devrais dire le génie de la conversation. On a beau sentir ou deviner que l'on ne vous intéresse guère, vous intéressez tant vos hôtes qu'ils ne savent plus... qu'ils ne peuvent plus s'en aller... N'est-il pas vrai, monsieur de Montignan? Voyons, j'en appelle à vous, qui connaissez, comme moi, l'effet du sortilège et qui avez, avec moi, subi plus d'une fois l'enchantement...

— Je vous assure pourtant, interrompit M. de Montignan avec une insolence parfaitement polie, que, sans songer à nier la vertu du charme dont vous parlez, je l'aurais déjà rompu, aujourd'hui, si

je ne devais faire part à Mme de Laverdun d'une communication qui m'a été adressée ce matin même, de l'Ariège, et qui l'intéresse autant que moi.

Il n'y avait plus moyen de rester. M. de Castreville s'apprêta donc à battre en retraite, mais non sans s'être armé du plus fielleux sourire qu'inspira jamais à un homme éconduit la honte ou l'ennui de baisser pavillon devant un rival invincible. — Heureusement pour lui, la tête blonde de Mlle Béatrix, en apparaissant tout à coup sous l'une des portières du boudoir où la comtesse avait reçu ses visiteurs, apporta, fort à point, une utile diversion à cette manœuvre humiliante.

— Tiens! Régis n'est pas là? dit avec candeur et simplicité la jeune fille visiblement déçue.

— Mon Dieu, non... Ce n'est que moi.

Et M. de Montignan se mit à rire, et Mme de Laverdun l'imita. Et M. de Castreville ne put se dispenser de faire comme eux, — ce qui lui fournit l'occasion d'une retraite plus honorable que celle à laquelle il s'était cru condamné.

— Tu connaissais donc la présence de M. de Montignan? dit la comtesse à sa fille, dès que le marquis eut disparu derrière le rideau de satin brodé.

— Oui. J'ai demandé qui était là. On m'a répondu que c'était M. de Montignan avec un autre monsieur, un jeune homme qu'on n'a pu me nommer... C'est un domestique nouveau venu dans la maison que j'avais interrogé... Dame! j'ai cru... Enfin, il faut tout de même que je vous dise bonjour, n'est-ce pas?

Avec beaucoup de naturel, la jeune fille tendit son front à l'ami de sa mère, lequel y déposa paternellement deux baisers, coup sur coup.

— Un pour moi, dit-il, un pour Régis... Soyez persuadée, ma chère enfant, que je lui en tiendrai compte.

Mlle de Laverdun rougit à peine; mais, se tournant vers sa mère :

— Vous m'autorisez, maman, à annoncer à mes amis que, moi aussi, j'aurai un jour, et qui ne se confondra pas avec le vôtre?

— C'est entendu. N'est-ce pas moi, d'ailleurs, qui t'ai suggéré cette idée-là? Ce sera bien plus commode pour les réunions, les conciliabules d'où sortira peut-être la rénovation des plaisirs mondains... ce que je souhaite de tout mon cœur, sans y compter... Et tu recevras, non pas ici, ou chez toi, mais en bas. Qu'en dis-tu? Un jour par semaine, tout le rez-de-chaussée t'appartiendra!

— Oh! bravo et merci, ma mère!.. Je n'attendrai pas le cœur de l'hiver pour inaugurer mes réceptions, je vous assure!

Après un échange de caresses entre la mère et la fille, celle-ci,

près de se retirer, adressa à l'hôte familier de la maison une recommandation qui peut-être ne le visait pas personnellement :

— Surtout, souvenez-vous que j'ai choisi le samedi, et que ça commence la semaine prochaine !

Après un moment de silence, qui avait suivi le départ de la jeune fille, M. de Montignan dit, en s'approchant de la cheminée, où couvait discrètement un feu d'automne :

— Savez-vous qu'il devient agressif, cet imbécile!

— De quel imbecile parlez-vous?

— De celui qui était ici, tout à l'heure, évidemment.

— D'abord, ce n'est pas tout à fait un imbécile... ou il ne l'a été vraiment que du jour où il s'est mis en tête de me plaire; et c'est passé, cela, c'est de l'histoire ancienne... Sans compter que ce genre de sottise nous trouve toujours indulgentes... Vous en savez quelque chose.

— Eh quoi ! même une femme comme vous peut penser de la sorte !

— Mon Dieu, mon ami, une femme comme moi est une femme comme les autres, sur ce point... D'ailleurs, M. de Castreville est le fils d'une vieille amie à moi. Et puis, agressif... agressif contre qui?

— Contre moi, soit ! Mais contre vous aussi... Alors, cela ne vous choque pas?

— Ma foi, non !.. Cela m'ennuie, tout au plus, quelquefois, mais beaucoup moins que ses anciens manèges. Il faut bien supporter quelque chose de ses amis et de leurs proches... Et que voulez-vous que me fassent ces petites pointes d'aigreur, sinon qu'elles chatouillent ma vanité de femme et l'orgueil de ma vertu?

Elle parlait avec une moue dédaigneuse, qui seyait à sa mûre beauté patricienne. Mais son hôte semblait un peu nerveux et impatienté.

— Ah! oui, votre vertu, nous y voilà!.. Eh bien ! vous ne vous rendez pas compte que, si ce monsieur, pas plus que moi ni personne, n'a jamais rien pu contre elle, il peut néanmoins quelque chose contre votre réputation.

— Ma réputation! s'écria Mme de Laverdun.

Et, pleine d'une superbe confiance, elle ajouta, avec un accent fort ironique :

— Est-elle donc en danger? Parlez, mon cher ami, de grâce !

M. de Montignan, qui était resté le dos au feu depuis la sortie de Béatrix, se rassit et, d'un ton assez embarrassé :

— Il est impossible, dit-il en tortillant sa moustache d'un noir presque trop parfait, que vous n'ayez pas conscience des inconvé-

niens de certaines hostilités ou de certaines rancunes... Oh! je sais qu'il est malaisé de vous dire ces choses... Vous avez une fierté, très légitime à coup sûr, tout à fait justifiée, mais qui complique singulièrement le rôle toujours ingrat d'ami sincère...

— Bon! voilà qui ne doit pas vous causer un effroi bien sérieux... Depuis tantôt quinze ans que vous me connaissez et que nous nous fréquentons, vous avez eu le loisir de tout me dire... je me l'imagine, du moins... et vous en avez quelquefois pris la licence, si ma mémoire ne m'abuse.

— Oui, c'est vrai, j'ai osé vous dire bien des choses, jadis! J'ai osé vous dire, par exemple, que je vous aimais...

— Eh bien! après cet aveu terrible... et inévitable, il me semble que le reste...

— C'est ce qui vous trompe. A cet aveu vous avez opposé une fin de non-recevoir des plus catégoriques. Vous m'avez donné le choix entre votre amitié, ce pis-aller, ce baume calmant qui endort l'amour ou l'empêche de crier, et un congé en bonne forme. Lâchement, j'ai accepté le calmant...

— Et je vous en ai toujours su gré, — dit la comtesse, en tendant à M. de Montignan une main qu'il ne baisa pas, mais qu'il garda dans la sienne.

— Et, à vrai dire, reprit-il, je ne me suis pas mal trouvé du remède.

— Le fait est que vous n'en êtes pas mort...

— Ce qui est un résultat, interrompit avec conviction le père de Régis. Car le remède tue plus souvent que le mal.

— Bah!.. Mais où voulez-vous en venir? Si vous remontez aux origines de notre amitié... Avocat, passez au déluge!

— Soit!.. Ne vous êtes-vous jamais demandé de quelles calomnies ou de quelles suspicions, plus ou moins simulées, plus ou moins sincères, on pouvait se servir pour battre en brèche la bonne renommée d'une femme, d'une mondaine surtout?

— Peuh! fit la comtesse en avançant la lèvre en sa même moue de dédain, cela ne m'intéresse guère. Mais il ne me paraît pas qu'il faille se mettre l'esprit à la torture, ni pour deviner la nature de ces perfidies, ni pour les inventer. C'est facile. Et si banal!.. Seulement, je n'admets pas que toutes les femmes puissent être atteintes, si je ne puis nier que toutes puissent être visées... Ainsi, mon bon ami, ne vous tourmentez point à mon sujet. Et, si vous faites à M. de Castreville l'injure, gratuite à mon sens, de le croire capable d'une vilenie, faites-moi l'honneur de me croire à l'abri des éclaboussures.

— Eh! ma chère, ce n'est pas ce fat mécontent qui m'inquiète... quoiqu'il soit plus dangereux peut-être que vous ne vous le figu-

rez. Castreville est un de ces hommes, très nombreux dans le monde, qui ont parfois une discrétion plus meurtrière pour les réputations de femme que la fatuité sottement étalée. Quand on attaque devant eux leurs belles amies, ils les défendent par un tel silence qu'il est impossible de ne pas supposer qu'ils n'ont rien de bon à en dire... Mais, encore une fois, laissons le marquis distiller en dedans son venin, s'il en a, et vous défendre ou vous attaquer par son mutisme. Sérieusement, quelle opinion pensez-vous que le monde ait de vous?

— Mais, mon cher, c'est d'une insolence énorme, ce que vous me dites-là ! — s'écria Mme de Laverdun, en retirant brusquement sa main de celle de son ami, avec une affectation de révolte.

Aussi bien, son indignation n'était qu'à demi feinte. Et elle reprit incontinent, d'un air sérieux :

— Ah çà ! voyons, quelqu'un s'est-il départi, en mon absence et en votre présence, du respect qu'il me devait?

— Vous savez bien que je ne l'aurais pas souffert !

— Ah ! bon, il n'eût plus manqué que cela ! Je défends bien qu'on me défende, par exemple !.. Vous surtout !

— Pourquoi?

— Parce que... mais parce que, si l'on songeait à me calomnier, il est évident que vous êtes là, tout porté, pour servir de prétexte à la calomnie.

— Ah ! vous admettez cela?

— Permettez, permettez ! J'admets le choix du prétexte... On pourrait plus mal choisir... J'admets donc que les méchans ou les sots, ou les deux clans réunis, fassent semblant de croire que notre amitié n'a pas quinze ans de date et qu'elle a eu ou mérité d'abord un autre nom... Ils ne se tromperaient, d'ailleurs, que de moitié... et même pas, car moi aussi, j'ai eu pour vous, au début, une amitié quelque peu tendre...

— Tiens ! c'est presque la première fois que vous l'avouez si catégoriquement ! s'écria M. de Montignan dont le visage un peu sombre s'éclaira soudain.

— Probablement parce que c'est la première fois que l'aveu me paraît sans danger... Oubliez-vous que j'ai ma fille auprès de moi et que je m'apprête à la marier à votre fils?

Tout aussitôt, la mine du père de Régis redevint terne et même anxieuse.

— Eh bien ! — dit-il tout en tourmentant les bords de son chapeau, comme fait un novice en mal de déclaration, — puisque, sans le savoir, vous amenez vous-même la conversation au point où je voulais, en dépit de tous les détours, la conduire, j'oserai vous faire part de mes inquiétudes... J'ai allégué, tout à l'heure, pour

hâter la retraite de M. de Castreville, une communication reçue, ce matin, de Montignan, et à laquelle je désirais vous associer... Ce n'était pas là un pur stratagème. Cette communication n'a même rien d'imaginaire... Et en voici le texte.

Ce disant, M. de Montignan prit une lettre dans son portefeuille et la tendit à la comtesse.

— Une lettre de l'abbé Cordiac ! fit celle-ci après avoir lu d'abord la signature. L'ancien précepteur de Régis ?

— Oui. Passez la première page... Tenez, en haut de la seconde...

— Mon mari à Laverdun ! Depuis huit jours, et je n'en savais rien !

Elle rendit la lettre à M. de Montignan. Puis, avec mélancolie :

— C'est étrange, dit-elle. Et quelle triste originalité que celle de M. de Laverdun ! Il n'a pas mis les pieds chez lui depuis un siècle. Mais, à peine sa fille et moi avons-nous quitté son toit qu'il y accourt !.. Qui ne m'excuserait de n'avoir pas su m'entendre avec un pareil homme ? La vérité est que je ne l'ai jamais compris.

— De fait, dit M. de Montignan, il n'est guère facile à comprendre. Et voilà bien ce qui m'effraie... J'aurais désiré, pourquoi vous le cacher ? que vous fussiez plus explicite dans l'exposé de vos projets... de nos projets.

— J'ai voulu sonder préalablement le terrain, savoir un peu si M. de Laverdun entendait se départir, à l'occasion du mariage de sa fille, de ce système d'abstention qui a été presque toute sa politique conjugale.

— Franchement, ne craignez-vous pas qu'il ne revienne, sur le tard, à la politique d'opposition ?

— Pourquoi ? Ne m'a-t-il pas répondu qu'il me donnait, en quelque manière, carte blanche ? Si je n'ai pas précisé davantage les termes de ma première lettre, c'est que j'ai voulu éviter des objections de détail, toujours possibles, et obtenir d'abord une promesse générale...

— Alors, vous ne redoutez, de sa part, aucun mauvais vouloir, aucun caprice dont nos enfans puissent devenir les victimes ?

— Non. C'est un original, un homme tout d'une pièce ; mais ce n'est point, que je sache, un méchant homme. Il a le mérite, si c'en est un, de se tenir à ses résolutions, même quand elles sont absurdes. Et c'est là, vous ne l'ignorez pas, ce qui nous a séparés ; il n'y a pas apparence que cela doive nous réunir, fût-ce pour achever de nous brouiller... Non, non, soyez tranquille. Il ne viendra pas mettre obstacle à nos projets ; il ne viendra même pas du tout. Quelque affaire, sans doute, l'appelait à Laverdun. Il ne m'a seulement pas prévenue de son séjour... C'est donc qu'il n'entre pas dans ses intentions de me voir. Encore une fois, rassurez-vous.

J'ai sa parole. Et il n'était pas utile de mettre votre nom en avant, comme entrée de jeu, puisqu'il n'y a jamais eu de sympathie entre mon mari et vous... Du reste, je suis sûre du résultat final. Sans quoi, je ne vous aurais pas parlé, à vous et à ma fille, comme je l'ai fait, ni ne vous aurais permis de parler à votre fils comme je vous ai prié de le faire.

— Pardonnez-moi. Mais vous savez que j'attache un grand prix à la réalisation de cette idée de mariage...

— Moi aussi, mon ami. Et non-seulement parce que je crois que le bonheur de ma fille en dépend, mais parce que ce sera le couronnement de notre intimité... J'ajoute, pour me placer au point de vue des médisans, s'il y en a, que ce sera la justification de ma conduite et de la vôtre.

Le père de Régis parut vouloir répondre; mais il s'en abstint, comme si ce qu'il allait dire lui eût semblé tout à coup trop difficile ou trop délicat à formuler. Et, après un temps :

— Enfin, prononça-t-il, tout est pour le mieux, puisque vous ne craignez rien.

— Mais, d'ailleurs, reprit Mme de Laverdun, si une opposition tardive se dressait contre nous, je saurais la vaincre. J'ai des droits à faire valoir, après tout. Je me suis conformée aux volontés de mon mari. Il m'a abandonnée, il a abandonné sa fille... Maintenant, je m'appartiens et elle m'appartient... C'est ma volonté qui prévaudra, croyez-le, dans une question qui nous intéresse toutes deux plus que lui.

Elle s'était levée avec un air de dignité vraiment royal, développant sa taille élégante, si souple encore et si fine, si jeune. Et l'on pouvait conjecturer que cette aimable et douce personne, qui savait être si fière, ne plierait pas aisément. En effet, elle continua, s'animant par degrés :

— Et, je vous le demande, où M. de Laverdun prendrait-il le droit de me tyranniser? N'a-t-il pas volontairement abdiqué ? Et ai-je jamais cessé néanmoins de respecter et de porter dignement son nom ? Quels étaient donc ses griefs ? J'ai refusé de me soumettre à un régime de claustration que ne comportaient ni mon éducation, ni mes goûts, ni ma fortune. Mais je n'avais pas refusé de lui faire des concessions. Entier, ombrageux, sauvage, il aurait voulu que je rompisse, ou à peu près, avec le monde... C'était trop demander à une jeune femme de dix-neuf ans. J'ai toujours aimé le monde, je l'avoue. Mais quel mal y ai-je jamais fait? Mieux que personne, vous savez si j'y ai cherché autre chose que des distractions permises : un peu de mouvement, des prétextes à toilettes et quelques complimens. Il n'en a pas fallu davantage pour que M. de Laverdun me traitât de femme frivole... Frivole! Mais alors, quelle femme ne

l'est pas? On sait bien que nous ne sommes jamais tout à fait sérieuses qu'au prix d'une affectation que bien des gens ne se gênent pas pour trouver ridicule. Et il faut convenir, dès lors, que notre rôle n'est pas commode. Si nous avons de trop hautes visées, les hommes nous raillent; et, si nous n'en avons que d'ordinaires, ils décident que nous n'avons pas d'âme!

— Ils discutent, tout au moins, la question, dit M. de Montignan avec un sourire. Car, ajouta-t-il gravement, vous n'ignorez pas que les pères de l'Église l'ont mise à l'ordre d'un de leurs conciles.

— Si, je l'ignorais... En tout cas, M. de Laverdun l'a tranchée, lui, cette question : il a bravement décrété que sa femme ne pouvait être une créature pensante, puisqu'elle se reconnaissait incapable de ne penser qu'à lui!

— C'est un peu sommaire et d'une équité douteuse.

— C'était d'autant plus inique, mon cher ami, que je ne pensais pas du tout à vous, en ce temps-là, et que je n'y aurais peut-être jamais pensé si mon mari eût été un mari raisonnable.

— Alors, je lui sais gré d'avoir déraisonné.

— Oh! pour ce que cela vous a rapporté!

M. de Montignan reprit la main de la comtesse et, à demi incliné vers elle, lui dit avec une émotion sincère :

— Ne parlez pas ainsi!.. Je vous ai dû l'illusion charmante d'une jeunesse prolongée, et tant d'autres choses encore! Pour quelques souffrances, qui avaient aussi leur prix, je vous ai dû la joie de ne jamais me sentir seul, de ne jamais me mépriser ni m'ennuyer tout à fait... Vous avez occupé ma vie, vous l'avez rehaussée, vous l'avez parfumée, enchantée... Merci!.. Faites, à présent, que je vous doive aussi le bonheur de mon fils, envers qui j'ai peut-être eu quelques torts d'égoïste ou d'oublieux, et je vous bénirai, tout de bon, jusqu'à mon dernier jour!.. Mais, et c'est là ce qui me tourmente, j'ai peur d'avoir trop ouvertement accepté ce que vous m'offriez, d'en avoir trop audacieusement profité... Fasse le ciel que vous n'ayez point à regretter votre générosité et que personne n'ait à en souffrir!

— Que voulez-vous dire? — murmura Mme de Laverdun passablement troublée par cette effusion inattendue, dont le père de Régis n'était certes pas coutumier. — Soyez plus clair, par grâce! Qu'avez-vous voulu me donner à entendre?

— Rien, rien de plus que ce que j'ai dit. Je vieillis, ma pauvre amie, je tourne à la vieille bête, je m'attendris... Tenez, je vous laisse... Mais permettez-moi d'insister pour que vous informiez au plus tôt M. de Laverdun de votre désir de donner votre fille à Régis. Il ne faudrait pas que ces enfans allassent plus loin dans leurs

espérances, s'ils devaient se heurter bientôt à quelque obstacle insurmontable... Au revoir!

Restée seule, la comtesse de Laverdun se mit à voguer en plein rêve, mais escortée de quelques nuages un peu sombres. M. de Montignan avait remué en elle toute une lie de souvenirs. Elle revoyait sa vie passée, ou du moins cette partie de sa vie à laquelle le père de Régis s'était trouvé associé, et c'en était bien près du tiers.

Que de fois elle l'avait reçu ainsi, dans ce boudoir, dont les tentures seules avaient changé!

Que de fois elle avait senti l'étreinte de cette main et la caresse de ce regard d'homme! que de fois elle avait attendu, presque sollicité l'une et l'autre sans que jamais son honneur eût fléchi tout à fait! Dans cette longue intimité d'homme à femme, dans ce commerce plus amoureux, au fond, ou passionné qu'amical, et qui avait duré quinze ans, il y avait eu bien des tentations, bien des velléités de faiblesse; mais, de sa part à elle, pas une défaillance complète, pas même un commencement d'abandon effectif au profit de celui qui lui avait révélé l'amour!.. Non, rien, — rien qu'un immense regret de n'avoir pas épousé celui-là plutôt que l'autre, et, par-ci par-là, quelques témoignages verbaux de tendresse, quelques furtives assurances de pitié, de sympathie ou d'indulgence. — Pas même un baiser donné... pas même un baiser reçu ailleurs que sur la main! Ah! n'avait-elle pas bien le droit d'être fière?

Oui, sa résistance l'avait enorgueillie et l'enorgueillissait encore. Mais combien douloureuses parfois lui avaient semblé ces victoires remportées sur elle-même! et quelles sensations d'amertume, de doute, presque de remords, ne lui avaient-elles point laissées! Car on se *repent* souvent de n'avoir pas succombé tout autant que l'on se repentirait d'avoir failli. La satisfaction d'une bonne conscience est une invention consolante des morales et des religions, une illusion bien plus qu'une vérité, — toutes les fois du moins qu'on n'a pu l'obtenir qu'au prix d'un grand sacrifice imposé au cœur ou à la chair. — Il y a des heures où l'on se demande si l'on n'a pas été dupe dans ces sublimes marchés où l'on a immolé la partie la plus vivante de soi-même au respect d'une idée. On se dit que le premier droit de l'être humain, après tout, c'est le droit à la vie, à la vie complète, au libre et entier développement de ce que la nature a mis en lui d'énergies pouvant s'exercer et se satisfaire sans annihiler ni confisquer les droits et les facultés d'autrui. Rester fidèle à une haute conception de la vie, c'est beau, sans doute; mais vivre comme on a rêvé ou senti qu'il fallait vivre pour être heureux, c'est peut-être, sinon plus beau, du moins meilleur. — En tout

cas, quand on a eu conscience de n'obéir à aucun mobile bien clair, et surtout quand on a vécu dans une atmosphère artificielle, en plein domaine de la convention, du relatif, du factice et du faux, c'est-à-dire dans le monde, n'est-on pas bien excusable de peser, en quelque manière, après qu'on a senti tout le poids de son sacrifice, les lois, les argumens ou les considérations qui vous l'ont inspiré?

A coup sûr, le temps était passé pour Mme de Laverdun de discuter avec elle-même les mobiles de sa conduite. Son choix était définitif. Vertu, constance, probité, dignité, orgueil, habitude ou instinct, quel qu'eût été le motif déterminant de sa vaillance morale, elle avait triomphé : elle était désormais à l'abri, non-seulement des défaites et des surprises, mais des attaques mêmes. Depuis plusieurs années, une trêve indéfinie avait été conclue, qui lui assurait à tout jamais le bénéfice de sa victoire. Elle avait profité des premières égratignures de l'âge pour insinuer à M. de Montignan qu'elle et lui, sous peine de ridicule, ne pouvaient plus s'aimer que comme de vieux époux. « Si nous étions mariés, lui avait-elle dit, songez donc que l'amour serait fini pour nous... l'amour, mais non pas l'amitié conjugale, cet amour transformé, cette bonne et sûre tendresse qui unit le mari et la femme après des années de bonheur ou de parfaite entente. Voilà notre lot désormais; il faut nous y tenir et penser à nos enfans. » Quoique M. de Montignan, n'ayant connu que très imparfaitement la première phase, fût en droit de ne se point hâter vers la seconde, il avait dû, bon gré mal gré, se résigner; mais il s'était plaint parfois, et sa plainte n'avait pas été sans éveiller quelque écho dans l'âme de la comtesse. Celle-ci, tout adonnée qu'elle était à certaines mondanités, se montrait fort éloignée de la coquetterie, de la coquetterie vraie, de celle qui ne se contente pas d'un madrigal ou d'un compliment, et à laquelle il faut, pour s'alimenter, des holocaustes de chair et de cœurs consumés. Elle n'avait pas d'autre coquetterie que cette coquetterie banale, anodine, un peu sotte, qui suffit à tant de femmes, et qui consiste pour elles à goûter, comme un régal, des fadeurs sur l'éclat de leur teint ou sur l'élégance nonpareille de leur toilette. Si donc elle avait pris plaisir à se sentir et à se savoir aimée du père de Régis, c'est qu'elle l'avait aimé. Et, comme elle l'avait vu constamment souffrir, elle n'avait pu être tout à fait heureuse. Le calme de sa nature, son orgueil patricien, un vague, très vague attachement aux préceptes religieux, tout cela avait été suffisant pour la préserver de la chute, mais non pour l'empêcher d'y songer quelquefois et de s'interroger souvent sur la valeur de sa résistance comme sur les avantages de sa vertu.

C'est que M. Guy de Montignan avait eu un singulier prestige, à

l'époque déjà lointaine de ses débuts dans le monde, — et un prestige tout personnel, où son nom ni sa fortune n'étaient entrés pour rien. — Il avait été très vite remarqué, recherché, choyé, parce que, en un temps où les hommes d'un certain rang commençaient à s'affranchir du joug de l'antique bienséance, il paraissait vouloir demeurer fidèle aux vieux rites les plus essentiels et en continuer l'observance, sans renoncer à être jeune, ni même moderne, dans la meilleure acception du mot. Un tel homme devait plaire à une femme orgueilleuse et douce comme Mme de Laverdun, qui en était à ses premiers déboires et à ses premières luttes de ménage. Autant M. de Laverdun était absolu, tranchant, impérieux et austère, autant M. de Montignan était affable, souple, prévenant et conciliant... sans compter qu'il était incontestablement, sinon plus « bel homme,» du moins plus « joli homme » que le mari de la comtesse, et qu'enfin il n'était pas le *mari*, un mari ayant eu des torts graves comme tuteur de sa femme et comme moraliste trop exigeant. Ces torts-là, Mme de Laverdun n'eût jamais pu les absoudre, même si le comte fût venu à résipiscence. Et elle en avait été si profondément choquée ou indignée, que l'abdication et la retraite du coupable, qui s'était un moment posé en juge et en censeur, ne l'avaient point désarmée. Elle oubliait ce qu'il y avait eu de miséricordieux et, probablement, de méritoire à lui laisser ainsi le champ libre, alors que les droits et la jalousie de l'époux mécontent étaient des raisons suffisantes pour servir de base à toutes sortes de rigueurs qui, de la part d'un vrai tyran, d'un despote convaincu, l'eussent molestée sa vie durant. — Aussi subit-elle promptement l'attrait que M. de Montignan était appelé à exercer sur elle; mais elle ne le subit que dans la mesure qui était compatible avec ses convenances personnelles.

Quant aux convenances en général, elle ne s'en préoccupa nullement. A l'exemple de beaucoup de femmes de son rang, elle n'admettait point qu'on pût jamais la discuter. De bonne foi, elle se croyait hors d'atteinte. — Parmi les personnes de haute naissance, parmi celles, au moins, dont le sang est pur de tout alliage, cette confiance altière n'est pas fort rare; et il faut reconnaître qu'elle est assez naturelle, en tout cas seyante. A quoi servirait-il d'être une femme bien née, en même temps qu'une honnête femme, si l'on devait se mettre en peine des caquets possibles?

Quoi qu'il en soit, M. de Montignan, favorablement accueilli dès l'abord, avait peut-être abusé de la bienveillance et des privilèges qu'on lui avait accordés. Mme de Laverdun, belle, noble et riche, lui était apparue comme une divinité mondaine; il l'avait admirée, adorée, convoitée à distance respectueuse, jusqu'au jour où il avait compris qu'il pouvait, sans risques, diminuer un peu le respect et

la distance. Puis, ayant acquis la certitude, à la longue, qu'il ne parviendrait jamais à supprimer toute barrière entre lui et l'objet de son culte, il s'était dédommagé de ce demi-échec par toutes les privautés d'une douce et flatteuse intimité. Il y avait trouvé des joies qui, certes, ne lui avaient pas semblé sans mélange ; mais enfin, pour lui, qui n'était gentilhomme que de nom et qui ne roulait pas sur l'or, pour lui qui avait, au suprême degré, l'instinct, le goût et l'appétit des élégances aristocratiques, le fait d'être admis dans la familiarité de cette grande dame authentique constituait une compensation des plus appréciables, et qu'il apprécia. D'ailleurs, l'esprit de sa belle amie était presque de niveau avec le sien : ni transcendant ni nul. Et, dans cette association amicale de deux destinées, la supériorité de l'homme sur la femme n'excédait pas les limites ordinaires, celles que la femme prévoit et concède... Au vrai, ces deux êtres s'entendaient à ravir, se complaisant tous deux en cette vie nonchalante et si agréable des gens qui n'ont d'autre fatigue que de choisir leurs plaisirs et leurs relations, — vie qui sera bientôt inconnue même aux plus privilégiés, par suite des envahissemens successifs de la cohue des enrichis, vie charmante et vaine, qui vous berce et vous enorgueillit tout ensemble.

M. de Montignan et Mme de Laverdun avaient donc mûri côte à côte dans une intimité mondaine, nullement limitée aux entretiens du coin du feu, et sans s'inquiéter autrement de ce qu'on pensait d'eux, ni de ce qu'on en disait. — Cependant, le père de Régis, à travers ses satisfactions de sybarite vaniteux et ses regrets d'amoureux transi, avait ressenti quelques scrupules, mais si confus, si indistincts, qu'il ne s'y était guère arrêté. Il lui avait fallu se heurter, tout près de son dernier but, qui était le bonheur ou la fortune de son fils, à la malveillance d'un rival et d'un sot, pour comprendre le péril de certaines situations fausses et le caractère équivoque de certaines liaisons mondaines, qui, même innocentes, sont bien encore des liaisons dangereuses.

V.

Dans les trois salons du rez-de-chaussée de l'hôtel de sa mère, Mlle Béatrix de Laverdun recevait les jeunes gens et les jeunes filles qu'elle appelait déjà ses amis, bien qu'ils ne fussent guère pour elle, la plupart, que d'assez nouvelles connaissances. Les mères, d'ailleurs, n'étaient point exclues, ni même la jeunesse mûrissante, dont faisait partie le marquis de Castreville. En sorte qu'il y avait beaucoup de monde, et peut-être un peu plus qu'aux jours de réception de la comtesse elle-même. Aussi bien, on tou-

chait au mois de décembre, et, toujours pressés de fuir la campagne sous un prétexte ou sous un autre, avant la clôture officielle des villégiatures obligatoires, les vrais Parisiens étaient presque tous rentrés à Paris. Et puis, on avait parlé du caractère réformateur que devaient revêtir ces assises de la jeunesse : les sceptiques mêmes voulaient suivre de près des tentatives après tout intéressantes, et dont la stérilité prévue ne devait peut-être pas suffire à supprimer entièrement l'attrait.

Béatrix était rayonnante. Animée, toute rose, elle allait et venait, la joie aux yeux, le sourire aux lèvres, parmi ses hôtes, s'exerçant, excellant déjà à son nouveau rôle de maîtresse de maison. Elle jouait *à la dame*, mais avec une étonnante intuition de cet art difficile de *recevoir*. Un dernier reste de timidité vaincue mettait le sceau à sa bonne grâce. Elle avait hérité de sa mère l'aménité constante des manières avec une nuance de fierté assouplie et discrète; on voyait déjà poindre l'aisance : la perfection s'annonçait. Et aussi une conviction amusante, une pétulance prodigieuse, cachées sous le fonctionnement régulier des facultés sociables de cette mondaine de dix-sept ans. Elle se trouvait enfin dans son élément; il était visible qu'elle allait s'y épanouir avec une intensité de vie et une plénitude de satisfaction incompressibles.

Régis, qui ne la perdait pas de vue, remarqua qu'elle diversifiait à l'infini les formules et la mimique de ses salutations de bienvenue. Non-seulement l'âge, mais le rang, et peut-être le degré de respectabilité personnelle de chacun, étaient, sinon indiqués, du moins reconnus d'une façon indirecte, à peine sensible, et cependant assez expressive encore pour que l'interlocuteur, à défaut des autres personnes présentes, ne pût s'y tromper. Soit qu'elle sût réellement à quoi s'en tenir sur le compte de tous ses visiteurs, sur leurs origines, sur leur situation, sur leur importance, soit qu'elle devinât ce qu'elle ignorait, elle donnait à chacun son dû, et rien que cela. On eût dit, en vérité, qu'elle consultait, de mémoire, quelque protocole mondain, quelque *peerage* français, car elle paraissait assigner, avec la rigueur et la méthode inflexibles du cérémonial anglais, à toute personne reçue par elle, une place et comme un numéro d'ordre dans sa considération. Et Régis remarquait pareillement que, si les yeux bleus de la jeune fille étaient plus que jamais lumineux; que, si ses cheveux d'or pâle nimbaient son frais visage d'un reflet plus éclatant que de coutume, grâce à l'auréole de contentement qui, surajoutée à ce blond diadème, en renforçait la douce splendeur; que, si ses narines délicatement rosées palpitaient avec plus de joyeuse trépidation encore qu'autrefois, il y avait quelque chose d'elle cependant qui s'en était allé ou menaçait de dispa-

raître, et dont l'absence diminuerait peut-être le charme de la jolie enfant : le vestige de la demi-sauvagerie d'antan.

Cette constatation valut au jeune homme, — qui avait été pourtant fort bien accueilli et traité à part, comme un vieil ami parmi des visites de cérémonie, — cette constatation procura à Régis une sorte de petit pincement désagréable des fibres les plus secrètes de son cœur. Il lui sembla que Béatrix s'était transformée ; il eut la révélation soudaine et imprévue de ces cruelles et inexplicables métamorphoses des femmes, qui obligent leurs amans ou leurs fiancés, voire même leurs maris, à en recommencer la conquête chaque fois que le décor où se mouvait leur amour a changé, et cela jusqu'au jour, souvent lent à venir, où cet amour fera partie intégrante d'elles-mêmes.

Justement, Béatrix conversait, depuis un moment, avec le prince de Poigny, qui, serré, sans être sanglé, dans sa redingote d'un bleu neutre, dont une fleur piquait d'un ton écarlate le revers sombre, avait fort bon air. Le jeune gentilhomme marquait à Mlle de Laverdun un galant empressement, tempéré par une considération respectueuse et un certain souci de réserve, toutes choses à quoi les recommandations de la duchesse de Losne, sa mère, — laquelle observait de loin son manège, — ne devaient point être étrangères. De toute évidence, Béatrix était aise que cet interlocuteur de choix jugeât à propos de prolonger les banalités de ses complimens. Et Régis comprit qu'il est long et difficile de se bien assurer contre les caprices de l'imagination et du cœur des femmes. Et, comme il ignorait encore que, si les hommes sont plus prompts à s'éprendre, ils sont aussi plus prompts à se détacher, il trouva la révélation douloureuse sans compensation. — Il était, d'ailleurs, morose de par une autre révélation récente : celle des liens illégitimes unissant ou ayant uni, pensait-il, son père à Mme de Laverdun.

Tout à coup, Béatrix, répondant, sans doute, à une remarque du prince de Poigny, s'écria :

— Au fait, que devient donc ma mère? Elle a disparu tout à l'heure, mystérieusement avertie par un domestique !

Puis, la jeune fille, tout aussitôt reprise par le souci de sa tâche, se mit à vaquer aux préparatifs d'un goûter sommaire, qui, servi par elle, si gaie, si amusée, et si digne à la fois, ne pouvait manquer de ressembler à une dînette. Et elle oublia vite l'absence de sa mère.

Mais, pendant ce temps, Mme de Laverdun, qui ne reparaissait point, était plus gravement occupée.

Lorsqu'on était venu la prévenir qu'elle était demandée et attendue chez elle, tout en devinant bien qu'il arrivait quelque chose

d'insolite, elle n'avait pu démêler, dans le bredouillement du message que lui transmettait en hâte un valet, la nature exacte de l'accident qui se produisait. Ce fut seulement au bas de l'escalier qu'un entretien rapide avec sa femme de chambre la mit au fait.

Ce qui arrivait, ce n'était pas quelque chose, mais quelqu'un : c'était son mari.

Tombant ainsi chez lui, à l'improviste, au beau milieu des allées et venues occasionnées par une réception, le comte n'avait pas été tout d'abord reconnu par ses gens, ou plutôt par ceux de sa femme, dont quelques-uns, d'ailleurs, étaient nouvellement entrés dans la maison. Informé enfin de ce qui se passait au logis, M. de Laverdun, montant droit chez la comtesse, avait donné l'ordre de prévenir celle-ci sans déranger sa fille. Et l'avertissement était parvenu, tant bien que mal, à son adresse sans troubler Béatrix.

Quant à Mme de Laverdun, si l'annonce de ce brusque et inopiné retour, qui ressemblait à une intrusion, ne l'avait pas autrement émue, ce n'est pas à dire néanmoins qu'elle fût exempte de toute inquiétude et de tout souci. D'abord, elle ne saisissait pas le sens de cette tactique inattendue; ensuite, elle se disait que, quelle que pût être l'interprétation la plus plausible, il devait y avoir quelque détermination importante sous un si mystérieux revirement. M. de Laverdun, réapparaissant chez lui après un si long intervalle, et sans avertissement préalable, n'était-ce pas l'indice ou le prélude de ce que M. de Montignan avait appelé un changement de politique, un retour à la politique d'opposition? — Il fallait être fixée sur ce point, et au plus tôt.

A tout hasard, la comtesse chargea sa femme de chambre de faire savoir à Béatrix, si celle-ci, d'aventure, songeait à se renseigner, qu'elle eût à poursuivre seule l'accomplissement de la tâche entreprise et qu'elle n'eût, ni à se tourmenter, ni à s'enquérir davantage. — Une scène d'explications entre époux peut durer longtemps : il y en avait peut-être pour jusqu'au soir.

Sur le seuil de son appartement, Mme de Laverdun se composa un maintien d'une indifférence absolue; et elle entra.

— Si je ne témoigne pas une grande surprise, dit-elle à son mari, en vous voyant ici, monsieur, c'est que je vous savais depuis quelque temps en France, et à Laverdun même.

— Vous avez votre police là-bas? fit le comte avec dédain.

Il était grand et beau, mais terriblement froid, hautain et méprisant. Ses voyages, en outre, l'avaient bronzé. Et, enfin, il grisonnait, ce qui ne pouvait contribuer à lui donner une mine avenante, ni même à adoucir l'altière rudesse de cet extérieur peu encourageant.

— Je n'ai de police nulle part, riposta sèchement la comtesse;

je ne saurais qu'en faire, et vos séjours ici ou là ne m'intéressent pas plus que vos pérégrinations... Je n'ai pas de police, mais j'ai des amis dans le pays.

— Ah ! oui, les... Montignan ?

Il avait laissé tomber ce nom de si haut, que c'était à se demander jusqu'où il prétendait le faire descendre. Mais il reprit :

— Ils ne sont pas chez eux, pourtant, que je sache, en ce moment.

— Non ; mais quelqu'un y est, ou tout près : le précepteur, l'ancien précepteur du jeune homme.

M. de Laverdun plissa son front, de manière à témoigner que les Montignan, et, en particulier, Régis, pouvaient bien être pour quelque chose dans sa brusque rentrée en scène.

— Vous doutez-vous un peu, demanda-t-il, de ce qui a pu me déterminer à vous rejoindre ?

— Non, lui répondit, toujours aussi sèchement, sa femme.

— C'est le mariage de votre fille...

Il se reprit aussitôt, pour dire :

— Le mariage de notre fille.

Et, continuant :

— Car c'est ma fille aussi... J'en ai douté quelque temps ; mais j'ai reconnu mon erreur, l'aveuglement où m'avait jeté une jalousie trop brutale...

La comtesse regarda son mari avec plus d'étonnement que d'indignation ou de mépris. Mais celui-ci poursuivit :

— Oui, c'était fou... parce que nous étions encore de trop jeunes mariés. Mais on va jusque-là, quand ni les faits ni la foi ne démentent suffisamment les suggestions mauvaises... Rappelez-vous. A peine mariés, nous cessâmes de nous entendre. Vous ne vouliez pas faire droit à ma requête...

— Pardon ! Je vous accordais six mois sur douze... Vous vouliez toute l'année : c'était trop !

— En pareille matière, riposta M. de Laverdun avec emportement, les demi-mesures sont de mauvaises mesures. Votre genre de vie me déplaisait ; je vous priais de le changer, non de l'amender... Mais il ne s'agit plus de cela...

— Oh ! ne vous gênez pas pour revenir sur le passé. Je n'ai pas plus peur de mes souvenirs que des vôtres.

— Eh bien ! donc, j'étais déjà sottement jaloux, quoique sans griefs précis. Mais c'est que déjà vous donniez prise à ma jalousie, et que déjà vous appartenziez au monde plus qu'à moi-même... M. de Montignan venait de perdre sa femme, que vous aviez connue jeune fille. Je le connaissais depuis longtemps, lui, sans que nous eussions jamais frayé ensemble : sa famille et la mienne avaient eu

des relations de voisinage. Il était sans cesse sur votre route ; vous lui souriiez... Bref, ce fus de lui que je devins bientôt ridiculement, abominablement jaloux. Et, après avoir essayé, toujours en vain, de vous conquérir sur le monde, sur vos goûts, sur vos habitudes, je pris le parti de m'éloigner. C'était la paix et la liberté que je vous assurais par ma retraite, et sous cette seule condition que Béatrix serait élevée loin de Paris, ne serait associée à votre train d'existence que lorsqu'elle aurait l'âge du mariage... Cet âge, elle vient de l'atteindre, à votre gré du moins, puisque vous m'avez informé tout récemment de votre désir de la marier.

— Oui, dit Mme de Laverdun. J'ai cru devoir vous prévenir et vous demander si vous verriez un inconvénient quelconque à me laisser, à moi sa mère, toute la responsabilité, sinon toute l'initiative, en cette grave affaire... L'initiative la regarde.

— Oh! fit le comte avec une intonation d'acerbe raillerie, vous n'êtes pas sans avoir eu votre bonne part d'initiative comme de responsabilité... Mais soyons méthodiques. Vous vouliez savoir s'il me plairait de ratifier purement et simplement votre choix. Interrogé sur ce point sans ambages, j'ai répondu de même.

— Alors, demanda ironiquement la comtesse, serait-ce que vous revenez sur votre promesse?

— Je vous ai donné, par avance, mon assentiment, mais sous une réserve... que je maintiens comme ma promesse elle-même. Ce qu'est cette réserve, vous en souvenez-vous?

— Vous m'avez écrit, à ce qu'il me semble, que, sauf le cas où la dignité de votre nom...

— Précisément, interrompit le comte avec une sévérité de juge. Eh bien! maintenant, j'attends que vous me disiez le nom de celui que votre fille a choisi pour mari... ou, ce qui revient au même, le nom de celui que vous avez choisi pour gendre. C'est ce nom que j'ai voulu connaître, que j'ai voulu apprendre de votre bouche. Ma présence ici n'a point d'autre raison d'être. Avant d'entreprendre un nouveau voyage, qui durera peut-être plus longtemps que les autres, j'ai tenu...

— Je m'apprêtais à vous récrire, monsieur... Le désir de ma fille, en tout conforme au mien, est que Régis de Montignan devienne son mari.

Pressentant la lutte et pressée d'en finir, Mme de Laverdun avait parlé vite et d'une voix ferme, hautaine.

— J'en étais sûr, madame, répliqua le comte sans manifester ni surprise ni émotion. Par malheur, la chose est impossible... et vous devriez le savoir.

— Impossible?.. Pourquoi donc?

— Parce que le père de M. Régis de Montignan est votre amant.

Suffoquée, Mme de Laverdun resta muette, d'abord. Puis, avec véhémence :

— Vous osez le dire!.. Osez-vous le croire?

M. de Laverdun se croisa les bras sans répondre.

— Mais qui donc, — reprit la comtesse avec un dédain superbe, dont l'ampleur étouffa subitement sa colère, — qui donc oserait le croire avec vous?

— Qui? Tous ceux qui vous entourent : vos amis et les miens, les indifférens et les familiers, vos proches même, comme vos inférieurs, comme vos gens,.. tout le monde enfin.

Un moment terrassée par l'affront et devenue presque aphone, la comtesse murmura d'une voix à peine distincte :

— Allons donc! Si vous êtes capable de croire pareille chose, vous êtes seul à le faire... avec quelque valet congédié, peut-être!

M. de Laverdun regarda sa femme, non sans une sorte d'étonnement plus douloureux que méprisant.

— C'est que, vraiment, fit-il, vous avez un air de bonne foi dans votre indignation!.. Pensez-vous tout de bon que, seul, j'aie le privilège de ne pas méconnaître l'évidence?

— L'évidence! répéta Mme de Laverdun en s'asseyant, ou plutôt en s'affaissant sur un siège, comme écrasée par le mot.

Un instant, elle demeura sans parole, l'œil fixé sur son mari avec une expression de stupeur. Après quoi, se relevant en un sursaut d'indignation, elle reprit :

— Alors, vous prétendez que c'est évident? Et, pendant des années, vous avez toléré votre honte et la mienne! Et votre honneur se réveille aujourd'hui seulement!.. C'est peut-être un peu tard!

M. de Laverdun, sous son calme affecté, avait assez l'aspect d'un homme qui entend toute autre chose que ce qu'il s'était préparé à entendre. Après une hésitation marquée, il répliqua :

— Je vois, madame, que vous vous croyiez sincèrement à l'abri de la médisance publique, sinon de ma trop juste rancune. Écoutez donc ceci. Il y a six ou sept mois, au commencement de mon dernier voyage, je me trouvais dans un des hôtels les plus fréquentés d'une ville du Midi. C'était le soir, et j'achevais de dîner, seul, dans un salon dont les fenêtres étaient ouvertes. Au dehors, dans le jardin de l'hôtel, plusieurs Français, les uns jeunes, les autres ayant la prétention de l'être, et presque tous connus de moi, devisaient librement, ne soupçonnant la présence de personne à portée de leurs voix. Votre nom fut prononcé : les voix baissèrent, comme involontairement; mais bientôt je perçus quelques ricanemens, puis votre nom encore, et, accolé au vôtre, celui de

M. de Montignan. « Voyons, Castreville, dit quelqu'un, vous devez savoir à quoi vous en tenir, vous qui êtes un habitué de la maison? » M. de Castreville ne répondit rien d'abord. Mais, interpellé de nouveau, il dit simplement : « Moi, messieurs, je ne sais qu'une chose, c'est que la femme en question étant presque veuve et l'homme étant tout à fait veuf, ce qui leur donne tous les droits possibles de vivre comme ils l'entendent, il n'y a aucune raison d'attaquer ni de défendre les personnes dont vous parlez. »

— Et vous, qu'avez-vous dit, qu'avez-vous fait, monsieur? demanda la comtesse avec une ironie dure.

— Ce que j'ai fait, madame? Je me suis levé de table, j'ai regagné ma chambre, j'ai réglé ma note; et, dix minutes plus tard, j'avais quitté l'hôtel.

— Sans autre démarche? Et vous ne croyiez pas alors avoir rien de mieux à faire?.. Ne le pensez-vous pas aujourd'hui, du moins, que vous m'entendez et que je vous regarde en face?

— Mon Dieu, non!.. Ces propos ne me révélaient rien. Et votre attitude présente me révèle seulement un peu de naïveté de votre part.

— De sorte que vous avez attendu patiemment une occasion de contre-carrer mes vues pour vous venger? En vérité, vous n'êtes pas difficile sur la qualité de la vengeance!

— Pardon! Je ne me venge pas. J'exécute mon programme, et je tiens ma parole. Je vous ai dit que je ne voulais pas que le mariage de ma fille fût une nouvelle atteinte portée à mon honneur. Or, l'union que vous avez en vue serait un outrage,.. pis que cela : un défi à la morale, en même temps qu'une tache de plus sur mon nom. Je n'en veux pas... Vous vous étonnez que j'aie tout toléré, tout subi et presque tout sanctionné par mon abdication et mon absence. Mais c'est que vous ne savez pas, madame, à quel point le courage est difficile quand le cœur est brisé! C'est que vous ignorez aussi ce qu'est la pudeur de l'âme et combien il en coûte d'avouer sa honte!.. Je vous aimais plus et mieux que vous ne l'avez supposé,.. que je n'ai su vous le témoigner peut-être. Votre égoïsme et votre frivolité m'avaient glacé... Que pouvais-je, que devais-je faire? Vous imposer ma volonté? Mais c'était vous, c'était votre cœur que je voulais, non votre vertu, votre résignation, votre obéissance... J'ai préféré fuir... Et, plus tard, des scandales, des procès? Quel singulier baume c'eût été là pour ma blessure!.. Non, non, je n'avais pas autre chose à faire que ce que j'ai fait : m'éloigner en exigeant que ma fille ne vécût pas constamment dans la même atmosphère que vous... Je la croyais en sûreté, pour quelque temps, à Laverdun. Dès que j'ai eu le pressentiment du danger d'un nouveau genre que lui faisait courir le voisinage des Montignan, j'ai essayé d'y remédier en recommandant la

plus grande réserve dans ces relations forcées. Pour aller plus loin dans une pareille voie, il eût fallu d'abord considérer comme certaine ou probable une conjoncture hypothétique, ensuite rentrer en lutte avec vous, prendre de graves déterminations... Que sais-je? et que vous dirai-je? J'étais bien las : je trouvai plus simple de consommer la séparation, et j'achevai de me déprendre de tout ce qui me rattachait encore à vous, même de ma fille... Quand vous m'avez écrit, l'autre jour, j'ai devine ce qu'était votre projet. Je l'ai deviné par un instinct qui ne trompe pas; mais, n'eusse-je pas eu cet instinct, votre précaution de tâter le terrain, de me prevenir sans nommer personne d'abord, toutes vos habiletés maladroites m'eussent éclairé... Eh bien! je suis venu vous dire : Non; cela ne sera point, parce que ce serait une honte encore, et, je ne crains pas de le répéter, un véritable défi porté à la morale! Le fils de votre amant ne peut pas épouser votre fille,.. ma fille!

Les traits convulsés, le front blême, M. de Laverdun s'était exalté à mesure qu'il parlait. Mais, comme si son exaltation se fût reflétée sur le visage de sa femme, celle-ci semblait n'attendre qu'au prix d'un grand effort la conclusion du long et saccadé discours de son mari. Aux derniers mots, enfin, elle éclata, superbe d'émotion vraie et de libre colère.

— Mais comment ne comprenez-vous pas, malheureux sot! s'écria-t-elle, que c'est précisément le caractère monstrueux de la conduite que vous m'avez prêtée qui me defend et m'innocente!.. Moi, la maîtresse d'un homme au fils duquel je songerais à donner ma fille en mariage!.. Il suffisait de la première moitié de cette calomnie. Moi, la maîtresse de quelqu'un!.. Ah! tenez, il faut que vous écoutiez ce que je vais vous dire. Oui, j'ai aimé M. de Montignan, je l'ai profondément aimé... Quelle femme, à ma place, fût restée sans amour?

— A la bonne heure! fit M. de Laverdun. L'instant de la franchise est venu.

— Je l'ai aimé, reprit la comtesse, et je l'aime peut-être encore, puisque je le regrette... Mais, sur cet anneau, que jadis vous m'avez passé au doigt et qui fut bénit par le prêtre, je vous jure que mes cheveux n'ont été effleurés par aucun baiser d'homme depuis que vous m'avez dit adieu, certain soir, il y a quelque quinze ans, au seuil même de cette chambre, pour entreprendre votre premier voyage, que tant d'autres devaient suivre, mais qui n'eut jamais de retour pour moi... Eh bien! cela étant, je n'ai pas peur de vous. Et, je vous le declare, ma fille épousera Regis de Montignan... ou vous direz à tous pourquoi elle ne l'épouse pas!

HENRY RABUSSON.

(La deuxième partie au prochain n°.)

UN

JUIF POLONAIS

Les juifs de Pologne étaient au XVIIIe siècle les plus misérables de l'Europe. Méprisés, pressurés, chassés de tous les emplois, la justice n'existait pas pour eux, ni la pitié. Ils étaient repoussés par tous, en aversion et en dégoût à tous, à peine comptés pour des hommes dans un pays où les paysans vivaient comme des animaux, et l'habitude de la terreur les avait rendus lâches et vils. Tous les maux qu'entraînent l'oppression et l'insécurité fondant sur eux à la fois, leur âme s'était affaissée sous le poids du malheur. Ils méritaient le nom de barbares par leur ignorance et leur crédulité, aussi bien que par la grossièreté de leur nourriture et de leurs vêtemens, la saleté dans laquelle ils se complaisaient.

Le hasard voulut que, vers le milieu du siècle dernier, un enfant qui avait presque du génie naquît dans une de ces tristes demeures de juifs polonais, où l'on s'éveillait chaque matin dans l'attente d'une avanie ou d'une exaction. Un autre hasard voulut que cet enfant, nommé Salomon Maimon, sentît obscurément sa valeur et employât toutes les forces d'un esprit vigoureux à sortir des ténèbres intellectuelles qui l'enveloppaient. Après une lutte obstinée et une vie de héros picaresque, il finit par marquer sa place dans l'histoire de la philosophie et amener Kant à compter avec lui; mais il avait fui la Pologne trop tard, déjà atteint de la pourriture morale qui rongeait sa communauté. L'auteur de la *Philosophie transcendantale* resta, jusqu'à son dernier soupir, un gueux pittoresque, une manière de Diogène écrivailleur.

Nous allons introduire le lecteur de bonne volonté, que ne rebute point le spectacle des misères et des laideurs de l'humanité, dans le milieu lamentable où Salomon Maimon passa sa jeunesse. Nous retracerons ensuite la carrière singulière de ce bizarre personnage, qui a pris soin de ne nous laisser ignorer aucune de ses chutes. C'est, en effet, d'une *Autobiographie* (1), aussi cynique que l'existence de son auteur, que nous tirerons une grande partie de notre récit. En joignant à ces curieux Mémoires, à peu près inconnus en France, quelques écrits de contemporains (2) et les travaux des historiens (3), on fait surgir un monde digne de Callot. Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il, devant de si dures souffrances, des injustices si odieuses, des humiliations si cruelles et si prolongées, que les victimes ne soient pas tombées plus bas encore. S'il est vrai, comme on l'a dit, que chacun de nous soit, dans une certaine mesure, son propre créateur, nous sommes aussi les créateurs de ceux qui sont dans notre dépendance et sous notre talon. L'histoire que voici montre avec une clarté presque importune la responsabilité des dominateurs.

I.

Au milieu du siècle dernier, les bateaux qui remontaient le Niémen rencontraient, non loin de la petite ville de Mir, un petit port et un vieux pont de bois. Diverses constructions, également en bois, couvraient la rive marécageuse. Il y avait un moulin à eau, un magasin à marchandises, une auberge, un petit village, et une grande ferme d'où dépendaient le village et le reste. Tout cela offrait un aspect délabré et misérable. Le port et le pont étaient en ruines. Le magasin n'avait pas de fenêtres. Les maisons de paysans n'étaient que des huttes sordides. Les bâtimens de la ferme, endommagés par plusieurs incendies, n'avaient jamais été réparés; les murs de la bergerie avaient de grands trous, et les portes des granges manquaient de serrures. Quelques champs labourés entouraient le village; au-delà commençait la forêt. On nommait cet endroit Sukoviborg. Il était le centre d'un trafic assez important et faisait partie des immenses domaines du prince Radzivil.

Depuis plusieurs générations, la grande ferme de Sukoviborg était exploitée par une famille juive dont le chef, à l'époque où commence notre récit, était un vieillard appelé Joseph. Le bon-

(1) *Salomon Maimons Lebensgeschichte* (Berlin, 1792-1793).

(2) *Maimoniana*, par Sabattia-Joseph Wolff (Berlin, 1813). Voir aussi les lettres de Kant.

(3) *Geschichte der neuern Philosophie*, par Kuno Fischer; *Histoire des israélites*, par Théodore Reinach, etc.

homme passait pour avoir amassé une petite fortune, bien qu'il continuât d'observer l'économie la plus stricte, autant par goût que par prudence. Sa famille se nourrissait d'un mauvais pain noir plein de son, de gros légumes et de laitage. Elle s'habillait des étoffes les plus grossières et vivait dans la saleté et la vermine. L'un des fils, Josué, qui fut le père de Salomon Maimon, était un peu mieux vêtu que les autres à cause de son titre de rabbin, qui l'obligeait à garder certaines bienséances; mais chaque fois qu'il se commandait un costume, le vieux Joseph se lamentait à haute voix : « Nos pères, disait-il, ne connaissaient pas ces modes nouvelles, et ils étaient cependant des gens pieux. Il te faut un habit de drap, il te faut des culottes de cuir, et avec des boutons encore, et le reste à l'avenant. Tu finiras par me réduire à la mendicité; je serai mis en prison à cause de toi. Pauvre malheureux que je suis! Qu'est-ce que je vais devenir? »

D'autres dépenses le trouvaient encore plus intraitable. On ne put jamais obtenir de lui de se servir de chandelles. C'était à ses yeux une dépense tout à fait extravagante. Ses pères s'étaient toujours contentés d'éclats de bois résineux, qu'on fichait dans une fente du mur en bois; pourquoi être plus difficiles qu'eux? Il est vrai que ces éclats de bois mettaient périodiquement le feu à la maison, mais le grand-père Joseph fermait obstinément l'oreille à ces sortes de considérations. Les innovations lui semblaient autant d'impiétés, et le vieillard vivait dans la crainte du Seigneur.

Il n'admettait pas non plus qu'il pût faire aucune réparation à aucune construction. Les bateliers du Niémen entraient dans le magasin par les ouvertures sans fenêtres et le pillaient. Les paysans entraient dans les granges sans serrures et volaient le grain. Les loups entraient dans la bergerie par les trous des murs et emportaient les moutons. Le grand-père Joseph répondait à tous les gémissemens que les réparations regardaient le propriétaire, le prince Radzivil. Il se pouvait qu'il eût avantage à les faire à défaut du prince Radzivil; mais elles ne le regardaient pas, et il était résolu à ne pas mettre un clou. Ses pères, avant lui, n'avaient jamais rien réparé.

Par les mêmes raisons, il se refusait absolument à consolider le pont. Ses pères s'y étaient toujours refusés, bien qu'il leur en coûtât cher. Il arrivait que les planches pourries cédaient sous les pas des chevaux, dont les cavaliers roulaient alors dans la boue. Quand la victime de l'accident était un noble polonais, celui-ci envoyait saisir le fermier de la grande ferme, le faisait amener sur le pont et fouetter, pour le punir de ne pas mieux entretenir le passage. Les pères du vieux Joseph avaient été ainsi cruellement fustigés. Plutôt que de céder et de réparer le pont, ils prirent le parti de placer

une sentinelle sur l'autre rive du fleuve. Dès que la sentinelle voyait poindre sur la route un seigneur polonais, reconnaissable à son brillant costume et à son escorte, elle accourait donner l'alarme à la ferme et à l'auberge, et tous les habitans de déguerpir à l'instant, jeunes et vieux, hommes et femmes, et de fuir à toutes jambes vers la forêt prochaine. Ils y passaient d'ordinaire la nuit, tandis que les nobles voyageurs, installés en conquérans dans la maison vide, mangeaient, buvaient, emportaient ce qui leur convenait et ouvraient, en s'en allant, les robinets des tonneaux de bière et d'eau-de-vie. Quand on les supposait partis, les maîtres du logis rentraient l'un après l'autre, avec mille terreurs et précautions, et la sentinelle retournait à son poste jusqu'à la prochaine alerte.

Les fuites dans la forêt étaient accompagnées d'incidens qu'on se redisait d'une génération à l'autre. Le père de Salomon, Josué, avait coutume de raconter aux siens qu'il était passé un seigneur polonais lorsqu'il avait huit ans : « Toute la famille avait fui vers son asile accoutumé ; mais mon père, qui était à jouer derrière le poêle et ignorait ce qui se passait, était resté tout seul à la maison. Quand le seigneur, en colère, entra avec sa suite et ne vit personne sur qui se venger, il ordonna de chercher partout, et l'on découvrit mon père derrière le poêle. Le noble lui demanda s'il voulait boire de l'eau-de-vie. L'enfant refusa. « Si tu ne veux pas boire de l'eau-de-vie, tu boiras de l'eau, » cria le seigneur, et il fit apporter un seau d'eau, qu'il força mon père, à coups de fouet, à boire tout entier. Il en résulta naturellement une fièvre quarte, qui dura près d'un an et ruina complètement sa santé. »

Salomon lui-même avait été perdu dans les bois, tout enfant, un jour que l'escorte du seigneur polonais s'était amusée à donner la chasse aux fuyards. Un paysan qui passait là par hasard le ramassa.

Il n'y avait rien qu'un noble ne se permît vis-à-vis d'un juif. Le prince Radzivil renchérissait en mauvais traitemens sur les autres seigneurs, quand il daignait visiter ses domaines. Ce n'était pas un méchant homme au fond, dit Salomon Maimon, son très humble sujet ; mais l'ignorance et l'oisiveté le menèrent à la boisson, et il commettait alors des actions « très ridicules. » Un jour, il envoya chercher un « respectable » barbier juif. — « Avez-vous apporté vos instrumens? — Oui, Altesse sérénissime. — Alors, dit le prince, donnez-moi une lancette, et je vais vous ouvrir une veine. — Le pauvre barbier fut obligé de se soumettre. Le prince saisit la lancette, et comme il n'y entendait rien, et que d'ailleurs l'ivresse faisait trembler sa main, il blessa le barbier d'une manière digne de pitié. » Il va de soi que les courtisans s'extasièrent sur l'habileté chirurgicale du maître.

Une autre fois, ne sachant plus ce qu'il faisait, il entra dans une

église et la souilla. Après qu'il eut cuvé son vin, le clergé lui révéla l'horrible profanation commise dans l'ivresse. — « Eh! répliqua le prince; nous aurons bien vite réparé ça. » Il ordonna à la communauté juive de fournir à ses frais une quantité prodigieuse de cierges, qu'on brûla dans l'église pour la purifier, et son péché fut effacé.

Une autre fois encore, il monta en carrosse, suivi de toute sa cour, et se rendit à une synagogue juive, où il condescendit à briser les carreaux, les poêles et les vases, à jeter par terre les saintes écritures, bref, à tout saccager. Un juif qui se trouvait là, ayant osé ramasser un volume des saintes écritures, « eut l'honneur de recevoir une balle de mousquet de la propre main de Son Altesse sérénissime. » Le noble prince se rendit ensuite à une autre synagogue, où il recommença, puis au cimetière juif, où il détruisit les tombeaux.

Les intendans des seigneurs se croyaient tout permis, à l'imitation de leurs maîtres, vis-à-vis des juifs. Les popes se croyaient tout permis. Tout le monde se croyait tout permis, car, ainsi que le disait le pope de Sukoviborg à un paysan, pour le décider à accuser faussement le vieux Joseph d'assassinat : — « Les juifs sont une race endurcie, et damnée pour toute l'éternité. Vous ferez donc une œuvre méritoire en cachant ce cadavre, sans qu'on s'en aperçoive, dans la maison de ce maudit fermier juif. » Le paysan crut le pope, cacha le cadavre dans un sac, fut cause qu'on envoya trois fois le vieux Joseph à la torture, et demeura convaincu qu'il avait accompli une œuvre méritoire. Cette tragique aventure fut mise en épopée par Josué le rabbin. Le jour anniversaire de la délivrance du grand-père, on lisait solennellement le poème de son fils devant la famille assemblée, et l'on rendait des actions de grâces à Dieu pour avoir protégé l'innocence.

Les juifs de Pologne avaient connu des jours meilleurs. Ils avaient traversé au XVIe siècle une ère de prospérité, presque de puissance. En ce temps-là, le commerce et l'industrie étaient entre leurs mains. Ils comptaient plus de trois mille négocians en gros contre cinq cents chrétiens. Ils étaient distillateurs, orfèvres, tisserands, forgerons. Les rois leur demandaient des trésoriers et des médecins, les seigneurs des intendans et des fermiers. Ils excitaient la haine, à cause de leur religion, l'envie, à cause de leur prospérité; ils n'excitaient pas le mépris. — « Les peuples de Pologne, écrivait le nonce Commendoni (1), ont parmi eux une multitude de juifs qui ne sont pas, comme dans la plupart des pays, réduits à une vie misérable, à l'usure et aux travaux serviles. On en voit qui possèdent des champs et font le négoce, d'autres qui s'adonnent aux

(1) Jean-François Commendoni, né à Venise en 1524, mort en 1584. Fléchier a traduit sa *Vie*, écrite en latin par Graziani.

travaux littéraires et scientifiques, principalement à l'astronomie et à la médecine. Les juifs sont généralement préposés à la rentrée des impôts; ils parviennent souvent à l'aisance et à la considération; égaux des hommes libres, ils leur commandent même par endroits. Aucune coiffure particulière, aucun signe apparent ne les distingue des chrétiens; ils sont soldats, ils portent l'épée, bref, ils vivent sur un pied d'égalité complet avec les autres habitans du royaume. »

La communauté polonaise se perdit par sa propre faute. « Les lumières et la moralité des juifs de Pologne, a dit un de leurs historiens (1), n'étaient malheureusement pas à la hauteur de leur prospérité matérielle. » Ils furent avides et faux; ils abusèrent de leur influence pour opprimer durement les serfs; ils s'enfoncèrent dans la superstition. L'expiation fut cruelle. Lors de la période de troubles et de guerres qui marqua en Pologne le milieu du XVIIe siècle, les juifs furent pillés et massacrés par tous les survenans : Cosaques, Russes, Suédois. On en tua plus de 200,000 en dix ans; on en vendit un grand nombre aux Turcs; le reste fut précipité dans l'abjection d'où il n'est pas encore sorti de nos jours. Les habitans de la grande ferme de Sukoviborg avaient déjà derrière eux un long passé d'opprobre, de terreurs, de coups de bâton, d'injustices criantes et de vie sordide, le jour où la femme de Josué mit au monde un fils qu'on nomma Salomon. On croit que c'était en 1754.

II.

Le nouveau-venu était très éveillé et ne tarda pas à devenir le favori des habitués de l'auberge. Ceux-ci jouaient avec lui et travaillaient à leur manière à son éducation. Ils avaient surnommé sa mère *Mama Kuza*, nom très injurieux, paraît-il. L'un d'eux, voulant voir comment le petit juif s'en tirerait, lui promit un jour autant de morceaux de sucre qu'il dirait de fois *Mama Kuza*. L'enfant savait qu'il serait puni s'il obéissait. D'un autre côté, il voulait avoir le sucre. — « Alors, raconte-t-il, je dis : — Herr Piliezki veut me faire dire *Mama Kuza;* mais je ne dirai pas *Mama Kuza*, parce que Dieu punit celui qui dit *Mama Kuza*. — J'eus ainsi mes trois morceaux de sucre. » Salomon Maimon s'est souvenu de cette anecdote, en écrivant ses mémoires, avec une complaisance visible.

Son enfance s'écoula parmi des scènes de ce genre, propres à enfoncer dans son jeune esprit l'idée de l'abaissement de sa race. Jamais de repos ni de sécurité. Les passages de troupes russes alternaient avec les passages de seigneurs polonais. Les Russes,

(1) Théodore Reinach.

qui convoitaient la Lithuanie, venaient de temps à autre ravager les biens du prince Radzivil et de tous les seigneurs qu'ils savaient mal disposés pour eux. Ils apportaient de leur pays l'habitude de considérer le juif comme un souffre-douleurs donné par la Providence, et c'était avec une sorte de joie sacrée qu'ils pénétraient dans les maisons du peuple maudit pour lui jeter ses verres et ses bouteilles à la tête, casser ses meubles à coups de hache, lui extorquer des vivres ou de l'argent, et finalement l'avilir par des traitemens ignominieux. Pendant une de leurs incursions, un soldat avait été logé chez un fermier juif de la connaissance de Salomon, qui fut témoin de ce qu'on va lire.

Le soldat était allé boire. Il rentra gris, la tête pleine d'idées d'ivrogne, et se mit à donner en tempêtant des ordres absurdes, que toute la famille s'empressait d'exécuter. Un plat qu'on servit lui déplut. Il demanda le beurre et vida le pot dans le plat, puis il demanda de l'eau-de-vie : « On lui en apporta une bouteille, qu'il versa dans le plat. Il se fit ensuite apporter quantité de lait, de poivre, de sel et de tabac, mit le tout dans le plat et mangea de cette mixture. Au bout de quelques cuillerées, il commença à envoyer des coups tout autour de lui, tira son hôte par la barbe, lui donna un tel coup de poing sur la figure que le sang sortit par la bouche, lui fit avaler de force de son excellent bouillon, et ainsi de suite jusqu'au moment où il fut tellement ivre, qu'il roula à terre. » Ses hôtes n'eurent même pas l'espoir d'être vengés par sa soupe au tabac, car rien ne faisait mal à un estomac russe du vieux temps. Nous l'avons vu en 1815. Dans un château que je connais bien, on ne sut comment s'éclairer jusqu'au départ des Cosaques. Ceux-ci, grands amateurs de chandelles, comme on sait, les croquaient toutes jusqu'à la dernière.

Le plus cruel était qu'il fallait sourire après avoir été battu, ramasser avec des courbettes les débris de son bien et ne montrer à ses persécuteurs qu'un visage soumis. On n'arrive pas impunément à ce degré de souplesse, et l'éducation des enfans s'en ressentait. L'art de tourner les difficultés y tenait naturellement la première place. A quoi leur auraient servi des paroles de fierté et de défi? Les seules paroles qui convinssent à l'enfant d'Israël, contraint d'affronter la présence de l'oppresseur chrétien, étaient celles que Judith prononça devant Jéhovah avant de descendre de Béthulie vers le camp d'Holopherne : « Fais que ma parole tourne en ruse, et en plaie, et en ruine à ceux qui ont entrepris des choses cruelles contre ton alliance et contre la maison que possèdent tes enfans. » Salomon Maimon nous montre son père incitant ses fils à lutter ensemble de ruse et les préparant ainsi à la seule existence qu'il connût pour des juifs . « Pas de force, leur disait-il, mais

des stratagèmes. » Les petits frères de Salomon lui reprirent une fois par stratagème tous les boutons de sa culotte, que Salomon leur avait extorqués un peu auparavant d'une façon déloyale. Salomon se plaignit, mais son père lui répliqua en souriant : « Puisque tu es si crédule et que tu te laisses mettre dedans, tant pis pour toi ; tâche d'être plus malin une autre fois. » C'est ainsi qu'on apprenait la science de la vie à la jeunesse, chez le grand-père Joseph, et l'on ne saurait en faire un crime à ces malheureux. Les lois et les mœurs ne leur laissaient point le choix ; il fallait périr ou s'étudier à la duplicité.

Bien leur en prenait d'appartenir à la nation incorrigible par excellence. Il est curieux d'observer dans les mémoires de Maimon à quel point les défauts des temps prospères peuvent devenir utiles dans l'adversité. Ils protègent alors l'âme contre les défauts plus dissolvans qu'engendre la servitude. Ces juifs polonais, dont nous venons de voir la dégradation profonde, conservaient néanmoins leur antique orgueil de peuple élu de Dieu. Il se trouvait toujours parmi eux des hommes que les démentis infligés par les circonstances n'ébranlaient point dans leur foi à l'immense supériorité, devant Dieu, du juif battu sur le chrétien battant, et qui enseignaient aux enfans à mépriser le maître tout en rampant devant lui. La leçon se gravait d'autant plus profondément dans les esprits, qu'elle contrastait plus violemment avec la réalité. Elle avait l'air d'une révélation d'en haut. Salomon fut bouleversé la première fois que son père lui découvrit qu'il devait mépriser le prince Radzivil et sa famille. Voici à quelle occasion il apprit cette chose si importante.

La fille du prince était venue en chassant à Sukoviborg. Elle entra avec toute sa cour dans l'auberge du grand-père Joseph. Ce fut une apparition radieuse pour le petit Salomon. Il buvait des yeux, de derrière le poêle, ces dames si belles, dont les robes étincelaient d'or et d'argent. Le dernier des petits catholiques a vu dans son église une très belle dame, la Vierge Marie, dont la longue robe blanche, le front couronné d'or et les mains délicates lui ont donné la notion d'un type féminin supérieur. Lorsqu'il entend parler de reines et de princesses, il se les représente ressemblant à la douce figure qui tient l'Enfant Jésus. Un petit juif de Sukoviborg n'avait aucune idée de ce que pouvaient être les dames qui vivaient là-bas, dans le grand château, et Salomon demeurait bouche bée devant ces créatures merveilleuses. Il ne parvenait pas à en rassasier ses regards.

Son père le surprit au moment où l'admiration lui arrachait un cri : « Que c'est beau! » Josué le rabbin se pencha aussitôt à l'oreille de son fils et lui dit : « Petit imbécile, dans l'autre monde,

a princesse nous allumera notre poêle. » — « Il est impossible, continue l'*Autobiographie*, de concevoir ce que j'éprouvai à cette parole. D'un côté, je croyais mon père, et j'étais enchanté à l'idée de ce bonheur qui nous attendait, mais je plaignais la pauvre princesse d'être condamnée à des travaux aussi vils. De l'autre côté, il ne pouvait m'entrer dans la tête que cette belle riche princesse, avec ses superbes habits, ferait jamais du feu pour un pauvre juif. » Plus c'était difficile à croire, moins il l'oublia.

L'orgueil était assurément ridicule dans la situation de Josué. Je ne sais s'il n'était pas encore plus héroïque que ridicule. En tout cas, c'était un trésor. Il a suffi que cet orgueil hors de saison sommeillât dans un coin de leur âme pour que les israélites ne perdissent point la faculté de se redresser dès l'heure où le joug pèserait moins lourdement sur leurs épaules. Avec quelle instantanéité et quelle vigueur ils rebondissent, dans tous les pays, sitôt que tombent les lois d'exception, notre siècle en a été le témoin tantôt charmé, tantôt hostile, toujours étonné.

Josué ne manquait pas d'expliquer aussi à ses enfans comment il était arrivé que le peuple de Dieu fût réduit à un état misérable. La question est embarrassante pour ceux des israélites qui ne croient pas à la vie future, c'est-à-dire, selon M. Renan, pour « tous les juifs éclairés. » S'il n'y a pas un autre monde pour réparer les iniquités de celui-ci, à quoi pense le Seigneur de souffrir que ses élus gémissent pendant des siècles dans la pauvreté et sous l'oppression? — Mais nous avons vu que Josué n'était pas assez éclairé pour nier l'immortalité de l'âme et qu'il avait même une idée très nette de l'autre monde, de sorte qu'il conciliait sans peine la dure réalité avec les promesses éblouissantes des livres saints. Il ne s'agissait, selon lui, que de savoir interpréter, avec l'aide du Talmud, l'histoire de Jacob et d'Ésaü : « Jacob et Ésaü, disait-il, se sont partagé toutes les bénédictions du monde. Ésaü choisit les bénédictions de cette vie, Jacob, au contraire, celles de la vie future. Puisque nous descendons de Jacob, il nous faut renoncer aux bénédictions temporelles. » La première fois que le petit Salomon entendit exposer cette doctrine, il ne put contenir son indignation et s'écria : « Jacob n'aurait pas dû faire l'imbécile. Il aurait dû choisir les bénédictions de ce monde! » « Malheureusement, poursuit-il, je reçus pour réponse un soufflet accompagné de ces mots : « Misérable impie! » Je ne fus pas convaincu, mais cela me fit taire. »

Six à sept ans se passèrent ainsi. Le grand-père Joseph avait amassé, malgré tout, des bénédictions temporelles. On avait eu beau le voler et le pressurer, le génie commercial de la race avait triomphé de tous les obstacles et il était devenu un homme riche ; en comparaison, s'entend. Ses trois filles avaient été bien dotées

et bien mariées, l'un de ses fils avantageusement établi dans un autre village. Josué habitait avec son père et s'occupait de tenir les comptes, de rédiger les contrats et de suivre les procès, car sa « profession de savant » l'avait rendu impropre aux travaux manuels. Il s'adonnait aussi avec succès au commerce. Le caprice d'un intendant changea soudain cette prospérité en misère. Rien n'est plus instructif pour l'histoire des juifs polonais que la simplicité avec laquelle le vieux Joseph fut dépossédé de ses biens.

Ce fut la faute de Josué. Ainsi que son père pour les réparations du pont, il s'obstina à se retrancher dans son droit, comme s'il y avait eu un droit pour ses pareils, et expia amèrement son infatuation. Quelques barils de harengs et de sel lui avaient été expédiés de Königsberg sur un bateau appartenant au prince Radzivil. A leur arrivée à Sukoviborg, l'intendant du prince se les appropria. Au lieu de saluer et de remercier de l'honneur grand, Josué clabauda, disputa et, finalement, plaida. L'intendant perdit son procès, garda le sel et les harengs et se débarrassa de ce mal-appris en donnant la grande ferme, ses dépendances et tout leur contenu à un autre juif, « la plus grande canaille de tout le pays, » avec lequel il partagea le butin. On était au cœur de l'hiver. Le vieux Joseph mit sa famille sur une charrette, sortit de Sukoviborg, et tout fut dit : « Nous errâmes dans le pays, raconte son petit-fils, comme les israélites dans le désert d'Arabie, sans savoir où et quand nous trouverions un lieu de repos. »

Après avoir erré quelque temps, ils rencontrèrent des terres à louer et s'y établirent ; mais rien ne leur réussissait à présent, et la détresse de la famille augmentait. Ce fut alors que Josué prit son fils Salomon et l'envoya à une école de talmudistes, afin qu'il devînt la gloire des siens et leur sauveur.

III.

Pour comprendre la résolution de Josué, il faut se rendre compte de l'importance des études talmudiques dans la Pologne d'alors. Chacun sait que le Talmud est un recueil de traditions et de commentaires formant une sorte de code, « qui embrasse dans la multiplicité de ses prescriptions l'ensemble de la vie civile et religieuse de chaque israélite, et assure l'unité de la foi par l'uniformité des pratiques cérémonielles (1). » Depuis une quinzaine de siècles qu'il est écrit, les docteurs juifs ont eu sans cesse à l'interpréter. Il en sera de même, selon toute vraisemblance, dans les siècles à venir. Le changement perpétuel des idées et des mœurs donne

(1) Th. Reinach.

perpétuellement naissance à des problèmes nouveaux, à des cas imprévus, auxquels l'ancien code ne saurait s'appliquer. Force est d'y pourvoir en pressant les textes, afin de découvrir dans le Talmud, soit des lois nouvelles, inaperçues jusque-là, soit des interprétations nouvelles des anciennes, et ce soin revient naturellement aux rabbins, versés dans la science du Talmud. On imagine aisément l'influence que leur assurait un pareil emploi, et la morgue qu'ils en concevaient dans un pays comme la Pologne, où le gouvernement avait laissé aux juifs une juridiction indépendante. « La compétence de leurs tribunaux embrassait les matières civiles et pénales ; au-dessus des rabbins ordinaires et des grands rabbins, il y avait même une cour suprême... Dans ces conditions, les études talmudiques étaient pour les juifs une nécessité pratique... puisque tous les principes du droit étaient renfermés dans le Talmud (1). »

Les rabbins polonais avaient abusé de leur autorité pour multiplier les lois à l'infini. Il y en avait pour tous les actes de la vie. « Un juif, disait Maimon en son langage cynique, ne peut plus boire ou manger, se coucher,.. ou satisfaire les besoins de la nature, sans observer un nombre énorme de lois. On remplirait toute une bibliothèque, presque aussi grande que celle d'Alexandrie, rien qu'avec les livres sur la manière de tuer les animaux. » Plus la loi devenait méticuleuse et gênante, plus s'accroissait l'importance de ceux qui la tiraient du Talmud. Au temps de la jeunesse de Maimon, rien n'était au-dessus d'un bon talmudiste aux yeux de ses coreligionnaires de la Lithuanie. Sa science était mise à plus haut prix que les avantages corporels, les talens et l'argent. « Il a un droit de préemption, dit l'*Autobiographie*, sur tout ce que la communauté possède d'emplois et de positions honorables. Lorsqu'il entre dans une assemblée, — quel que soit son âge ou son rang, — tout le monde se lève respectueusement devant lui et on lui donne la place d'honneur. Il est le directeur de conscience, le législateur et le juge de l'homme ordinaire,.. qui n'oserait entreprendre la chose la plus insignifiante quand elle n'a pas été jugée conforme à la loi par le savant. »

Les peuples ont une peine incroyable à se passer d'aristocratie. Les juifs polonais s'en étaient donné une, éprouvant peut-être un soulagement d'amour-propre, dans leur situation, à être traités avec hauteur par quelques-uns des leurs ; ceux-ci s'en trouvaient rapprochés du chrétien insolent. Chose étrange, ces demi-sauvages avaient choisi un type d'aristocratie qu'on ne comprend guère que dans les civilisations très avancées : l'aristocratie de la science.

(1) Th. Reinach.

L'ambition de toutes les familles était de posséder un fils talmudiste. C'était un grand honneur, et ce pouvait être une bonne affaire, à moins que le fils ne fût un homme simple, comme Josué, qui ne sut jamais tirer parti de son titre de rabbin. A défaut de fils, on tâchait de se procurer un gendre talmudiste, et les jeunes rabbins à marier étaient un article de commerce très recherché. Les gens aisés les achetaient pour leurs filles et n'hésitaient pas à y mettre le prix. M. Théodore Reinach rapporte qu'on les menait aux foires, comme les vaches et les moutons. Salomon Maimon supprime ce détail, mais il nous apprend quelles étaient les conditions ordinaires de la traite des rabbins.

Le jeune garçon à vendre pouvait être borgne, bossu, boiteux, galeux, sans perdre un sol de sa valeur. Le père de famille en quête d'un gendre ne s'occupait que de sa science et de son éloquence. Lorsqu'il avait mis la main sur le « phénix » cherché, il faisait prix avec le père et payait d'avance, le jour des fiançailles. Ce n'était pas tout. « Outre la dot, continue Maimon, qu'il donne à sa fille, et dont il lui paie les intérêts, il s'engage à la loger avec son mari, à les nourrir et à les habiller pendant six ou huit années après le mariage, de manière que le savant gendre puisse continuer ses études aux frais de son beau-père. Au bout de ce laps de temps, il touche la dot de sa femme et est promu à quelque emploi savant, à moins qu'il ne passe toute sa vie dans un loisir savant. Dans les deux cas, sa femme dirige la maison et s'occupe des affaires. » On verra tout à l'heure quels étaient les prix courans des sujets distingués.

On préparait ces précieux jeunes gens à leur rôle par une éducation insipide, qui était pourtant un chef-d'œuvre en son genre. Afin d'assurer la pureté de leur foi, on veillait attentivement à ce qu'aucune idée étrangère ne vînt jeter le trouble dans leurs jeunes esprits, et l'on atteignait ce but en proscrivant tous les livres, à l'exception de la Bible et du Talmud. Ils n'en voyaient point d'autres pendant toute la durée de leurs études, pas même une grammaire ou un dictionnaire, à plus forte raison un livre d'histoire ou de science : « Celui qui comprend le Talmud comprend tout, » disait Josué à son jeune fils, et il lui défendait formellement, dans l'intérêt de son travail, d'ouvrir les quelques volumes profanes de sa bibliothèque.

La sagesse de ces précautions apparaît dans le récit de Maimon, bien qu'il ne cesse de les maudire. Dès que les futurs rabbins savaient lire la Bible en hébreu, ils se rendaient à des écoles spéciales, où l'étude du Talmud comprenait trois degrés : la traduction (en patois de juif polonais), l'explication et la dispute. C'était au cours du troisième degré que se fondaient les réputations de

génie et d'éloquence qui faisaient le prix de ces jeunes gens sur les champs de foire. On exerçait les élèves « à disputer éternellement sur le Talmud, sans fin et sans but, » et la palme était au plus ergoteur, au plus fecond en argumens spécieux, au plus intarissable en raisonnemens creux et en arguties. Un bon talmudiste n'était jamais à court, trouvait un sens à ce qui n'en avait point et découvrait en toutes choses le fin du fin. Il n'y avait pas de sujet de controverse trop extravagant pour lui. La subtilité de son esprit n'avait d'égale que son étroitesse. Que serait-il devenu s'il avait appris quelque chose en dehors du Talmud ? Se représente-t-on les ravages de l'instruction dans ces cerveaux fermés, dressés à argumenter, réfuter, rétorquer, sans tenir compte d'aucune objection, ni d'aucun fait ou d'aucune idée en dehors de ce que contient le Talmud ? Ils auraient été perdus. Les anciens disaient avec raison : *Timeo hominem unius libri.* L'ignorance de ces jeunes rabbins les rendait invincibles dans la discussion. Que répondre à un adversaire qui remplace les raisons par des citations du Talmud?

Au sortir de l'école, le cercle dans lequel leur esprit avait été emprisonné demeurait rivé à jamais. Ils devaient s'abstenir d'études profanes, ne pas apprendre d'autre langue que l'hébreu, fuir avec horreur les sciences, filles de l'impiété. Malheur à l'imprudent qui se laissait tenter par de vaines curiosités ! Ses confrères le dénonçaient à la communauté comme un mauvais serviteur de Dieu, un esprit infesté d'ivraie, et chacun mettait sa religion à lui rendre l'existence intolérable. Le Talmud était un maître exigeant; il fallait se donner à lui tout entier, et pour toujours.

Le petit Salomon Maimon avait environ huit ans lors de son entrée à l'école talmudique d'Ivenez. Son intelligence et sa précocité l'y firent promptement remarquer, et telle fut la rapidité de ses progrès, qu'il parcourut les trois degrés en quelques mois. A neuf ans, il disputait sur le Talmud avec une telle supériorité, qu'il réduisait son père au silence en un instant. Il avait réponse à tout, soit qu'il s'agît de savoir « combien de poils blancs une vache rousse peut avoir sans cesser d'être une vache rousse ; » soit que l'on discutât « la purification qui convient à telle ou telle espèce de gale ; s'il est permis de tuer un pou ou une puce le jour du sabbat (1) ; s'il faut tuer les animaux du côté du cou ou de la queue ; si le grand-prêtre doit mettre sa chemise avant sa culotte ; si le frère d'un homme mort sans enfans, étant requis par la loi d'épouser sa veuve, en est dispensé au cas où il tombe d'un toit dans la

(1) Il était permis de tuer le pou, mais c'était un grand péché de tuer la puce.

boue, » etc., etc. On n'avait rien entendu d'aussi subtil dans notre vieille Sorbonne théologique, au beau temps de la scolastique. La réputation du jeune Maimon se répandait au loin, et sa gloire emplissait d'orgueil et d'espoir le cœur de Josué, dont les affaires allaient de mal en pis.

C'était en effet une manière de génie qui se révélait dans la pauvre école d'Ivenez, un génie très libre, que toute la science pédagogique des rabbins ne put enchaîner. Ce gamin en guenilles, qui en remontrait aux docteurs, sentit bien vite, en dépit de toutes les précautions, la puérilité des disputes sur la vache rousse, ou sur le pou et la puce. Je ne sais pas d'histoire d'enfant prodige plus intéressante que celle de ce petit misérable, élevé dans le milieu abrutissant qu'on a vu, devinant par une intuition prodigieuse qu'il existait un autre monde de pensée, et entreprenant de le conquérir par ses seules forces, à travers des difficultés dont le souvenir lui donnait plus tard le cauchemar. Quand Maimon fut devenu un philosophe en renom, il rêvait souvent qu'il était de nouveau en Pologne, privé de tous ses livres, et c'était alors une angoisse effroyable, terminée d'ordinaire par un cri perçant. Le cri l'éveillait, et il avait des transports de joie en constatant que ce n'était qu'un rêve.

Ses premières curiosités avaient précédé l'école des talmudistes. A sept ans, il avait ouvert le buffet aux livres et goûté en secret le fruit défendu dans un traité d'astronomie. « Je n'avais, dit-il, aucune notion des mathématiques; je n'en avais jamais entendu parler et je n'avais personne pour me donner un conseil quelconque. » D'autre part, la journée entière était consacrée à des exercices préparatoires sur le Talmud, sous la direction de son père. L'enfant passa les nuits à étudier l'astronomie à la lueur du feu, et il finit par comprendre. Il se fabriqua une sphère céleste avec des baguettes flexibles, et la marche de l'univers lui apparut avec évidence. Il trouva aussi dans le buffet deux ou trois livres d'histoire qui lui révélèrent l'existence de peuples ignorés de la Bible, dont les demeures étaient situées loin de la Pologne et les mœurs profondément différentes de ce qu'il connaissait. Le départ pour Ivenez interrompit ces lectures dangereuses. Le petit Salomon revint de l'école entièrement acquis, en apparence, au Talmud. Personne ne lui aurait soupçonné d'autre ambition que de découvrir, lui aussi, dans les textes, quelque règle à ajouter au code rituel, déjà si compliqué. Personne ne se doutait de la soif d'apprendre qui le dévorait. Que faire cependant? Comment se procurer des livres? A son retour à la maison paternelle, il n'eut guère le loisir d'y songer. De graves événemens absorbèrent son temps et ses forces.

IV.

Il avait brillamment conquis le titre de rabbin à l'âge de dix ans. Les offres de mariage affluèrent aussitôt, et Josué appliqua toute son attention à tirer le plus grand nombre possible de florins de sa poule aux œufs d'or. Salomon valait cher. Il joignait à sa science extraordinaire un esprit vif et gai. Le caractère laissait à désirer; Salomon était impatient, violent, il avait la main leste. Mais on n'y regardait pas de si près en Lithuanie, et il passait pour être d'un naturel très agréable; c'est lui qui nous le dit, et nous le croyons sur sa parole. Il promettait de plus d'avoir le cœur aussi précoce que l'intelligence; il était déjà amoureux d'une fillette du voisinage nommée Pessel.

Il se trouva que le père de cette jeune fille, gros fermier en bonne situation, fut le premier qui fit des ouvertures à Josué. « Il lança une meute à mes trousses, dit l'*Autobiographie;* il était absolument déterminé à m'avoir pour gendre. » La poursuite fut accompagnée d'offres éblouissantes, qui assuraient l'avenir de toute la famille et dont il est grand dommage, par parenthèse, que Maimon ait négligé de nous donner les chiffres. Quoi qu'il en soit, c'était une grande victoire, justifiant toutes les espérances que Josué avait mises en ce fils chéri. Il y avait bien une ombre au tableau, mais si légère! Le riche fermier n'entendait pas du tout donner Salomon à sa fille Pessel; il le réservait à Rachel, sa cadette, qui avait une jambe tortue. Qu'est-ce que cela faisait? « Ma femme aurait eu une jambe tortue, mais j'aurais vécu dans l'aisance, libre de tout souci, et je me serais livré sans obstacle à mes études. » Par malheur, le bon Josué manquait de jugement; il refusa Rachel « avec mépris » et ne retrouva jamais une pareille occasion.

Il arriva peu après que la renommée du petit Salomon tourna la tête d'un juif savant et riche, qui habitait à plus de cent verstes de là, et qu'on n'avait jamais vu. Cet homme possédait une fille unique. Il écrivit à Josué pour le prier de lui céder son fils et ajouta qu'il le laissait libre de fixer lui-même les conditions du marché : « Mon père répondit à sa lettre dans un style élevé, composé de versets de la Bible et de passages du Talmud, et exprima brièvement ses conditions au moyen d'un verset du *Cantique des Cantiques :* « O Salomon! Que les mille pièces d'argent soient à toi, et qu'il y en ait deux cents pour les gardes de son fruit. » L'affaire conclue par correspondance, Josué s'en fut recevoir son argent, mais il était dévoré de regrets d'avoir demandé si peu, et il cherchait les moyens d'arrondir la somme « par stratagème, » sans

manquer à la parole donnée. Il se résolut enfin à déclarer aux parens de la jeune fille « qu'il avait été obligé de dire deux cents pour ne pas gâter le texte d'un verset magnifique, mais qu'il ne voulait entendre parler de rien à moins de quatre cents florins. » Son fils rapporte cette petite escroquerie sans aucune réflexion, et comme la chose du monde la plus naturelle. Elle réussit du reste à merveille. Le père trouva la raison plausible, paya les quatre cents florins et y joignit des cadeaux pour le futur : un bonnet de velours noir garni de dentelle d'or, une Bible reliée en velours vert, garnie de fermoirs d'argent, et divers petits objets. La date du mariage fut fixée, et il fut convenu que Salomon soutiendrait ce jour-là une grande controverse sur le Talmud, afin de montrer à ses beaux-parens qu'on ne les avait pas volés et qu'il valait bien quatre cents florins.

Le jour de la cérémonie approchait. Salomon s'était préparé à la dispute et sa mère était occupée à faire des gâteaux et des conserves pour le festin de noces, lorsqu'arriva une triste nouvelle : la fiancée avait été enlevée par la petite vérole. Les sentimens de la famille, en apprenant cette catastrophe, sont décrits par Salomon avec une candeur charmante. Josué fut enchanté ; les quatre cents florins lui restaient, et il allait pouvoir revendre son fils. Le fiancé pensait en lui-même : « J'ai le bonnet, et la Bible à fermoirs d'argent ; je ne manquerai pas longtemps de fiancée et ma dispute me servira une autre fois. » Il n'avait donc pas de chagrin. Sa mère, seule, demeurait inconsolable. Comme beaucoup de femmes, elle ne voyait que le petit côté des choses, et son cœur saignait à la pensée que les gâteaux et les conserves ne pourraient jamais se garder jusqu'à ce qu'on eût trouvé une autre femme pour son fils. Les gâteaux furent effectivement perdus. Salomon les déroba et les mangea, pour avoir eu au moins les miettes de son festin de noces.

Après ces choses, une cabaretière veuve, nommée Mme Rissia, se mit dans la tête d'avoir le petit Maimon pour sa fille Sarah. En vain sa famille lui représenta que c'était de l'outrecuidance de sa part ; qu'elle n'était pas en situation, à aucun égard, d'acheter un garçon dont « la réputation avait déjà excité l'attention des hommes les plus riches et les plus marquans ; » Mme Rissia jura qu'elle aurait le petit homme et se mit en campagne. Il serait trop long de raconter comment elle tendit un guet-apens à Josué, qui fut contraint de lui vendre son fils quatre cents florins ; comment Josué, ayant touché les quatre cents florins, revendit secrètement Salomon à un riche fermier, moyennant huit cents florins ; comment Mme Rissia, ayant éventé la fraude, mit une saisie-arrêt sur le cadavre de Mme Josué, morte sur ces entrefaites, et déclara qu'elle

ne rendrait le corps que contre le fiancé de sa fille; comment le riche fermier, au désespoir, enleva une nuit le petit Salomon dans sa voiture; comment le rapt fut découvert et l'enfant restitué à Mme Rissia, qui coupa court aux discussions en faisant les noces séance tenante. Le marié n'avait pas onze ans; la mariée était à peu près du même âge : « Je suis obligé d'avouer, dit Maimon en terminant, que la conduite de mon père, dans cette affaire, ne peut pas être *tout à fait* justifiée au point de vue moral. » Ajoutons, à la gloire de Josué, qu'il réussit à ne pas rendre un sou des huit cents florins payés d'avance par le second acquéreur.

Voilà donc Salomon marié. Il a un costume de drap tout neuf, de coupe rabbinique, fourni par sa belle-maman. Il a toute une bibliothèque talmudique, d'une valeur de plusieurs centaines de florins, payée également par Mme Rissia. Il est assuré par son contrat d'être défrayé de tout six années durant. Il a une très jolie femme, dont il ne sait trop que faire, mais qui lui apporte en dot un cabaret et ses dépendances. Il a une belle-mère acariâtre, mais « célèbre par ses capacités supérieures, » qui tient le cabaret avec sa fille, tandis que son petit savant de gendre s'occupe à avoir des pensées subtiles. A la vérité, l'installation matérielle est imparfaite. Salomon était obligé d'habiter son cabaret, qui était « misérable. Les murs étaient noirs comme du charbon, de fumée et de suie. Les poutres du toit étaient soutenues par des troncs d'arbres non équarris. Les fenêtres consistaient en quelques morceaux de mauvais verre, tout cassé, et en petites lames de sapin, recouvertes en papier. » Les bancs étaient sales, la table « plus sale encore, » et le lit de Mme Rissia, avec ses légions de punaises, surpassait en saleté la table et les bancs. Or, pour que Salomon Maimon s'aperçût qu'un lieu ou un objet était sale, il fallait qu'il le fût à un point que l'imagination se refuse à concevoir. Son horreur de la propreté, ses efforts pour la combattre, et ses succès en ce genre sont demeurés légendaires parmi tous ceux qui l'ont connu.

L'absence de bien-être l'affectait peu. Il ne songeait qu'à profiter de ses loisirs pour s'instruire, fréquentait assidûment les écoles juives et rêvait aux moyens d'apprendre les langues étrangères, sentant bien qu'elles étaient les clés de ce monde intellectuel dont il souhaitait l'entrée avec une passion âpre et douloureuse. Les difficultés semblaient insurmontables. « Apprendre le polonais ou le latin avec un maître catholique était impossible, d'un côté parce que les préjugés de mon peuple m'interdisaient toute autre langue que l'hébreu et toute autre science que le Talmud, avec l'armée de ses commentateurs; de l'autre côté, parce que les préjugés des catholiques ne leur permettaient pas de donner des leçons à un juif. » Quant à se procurer des livres quelconques, en dehors des ou-

vrages relatifs au Talmud, il n'y fallait pas songer dans son village.

Le hasard vint à son aide. Il découvrit un jour dans certains gros livres hébreux que les feuilles avaient été numérotées au moyen de trois alphabets différens. Après avoir épuisé les lettres hébraïques, l'imprimeur avait eu recours aux lettres latines et allemandes. A peine Maimon eut-il entre les mains ce fil léger, qu'il essaya d'apprendre l'allemand sans autre secours. Il ne faut pas oublier qu'il n'avait jamais vu de grammaire, ni ouï parler du mécanisme des langues. Son ignorance faisait de son entreprise un tour de force, presque un miracle philologique.

La méthode dont il se servit est exposée assez confusément dans ses mémoires. Autant qu'il m'a été donné de comprendre, il partit de l'hypothèse que l'ordre de l'alphabet est le même en allemand qu'en hébreu et attribua, par analogie, une prononciation de convention aux caractères allemands. Il s'exerça ensuite à les combiner et à écrire les mots de son patois auxquels il attribuait une origine germanique. L'embarras était de vérifier s'il était tombé juste et s'il n'employait pas une lettre pour une autre. Un nouveau hasard lui procura des feuillets détachés d'un vieux livre allemand. Il y chercha les mots qu'il avait écrits, en découvrit plusieurs, et ces mots isolés lui livrèrent petit à petit le sens du texte. Au prix de quelles peines, de quels tâtonnemens et de quels prodiges de divination, ceux-là peuvent seuls s'en faire une idée qui connaissent et l'alphabet hébreu et l'infâme jargon des juifs polonais.

Si le procédé demeure obscur, le résultat est certain : Salomon savait l'allemand. On en eut la preuve un jour que des étudians israélites de Königsberg, auxquels il expliquait dans son baragouin qu'il possédait leur langue, lui présentèrent avec de grands éclats de rire le *Phédon* de Moïse Mendelssohn. Leur hilarité redoubla en entendant sortir de sa bouche des sons baroques et inintelligibles, et cessa soudain lorsque Maimon se mit à traduire en hébreu ce qu'il avait lu. Ce va-nu-pieds, qui sortait de son cabaret, saisissait sans effort les raisonnemens de Mendelssohn sur l'immortalité de l'âme et les rendait en hébreu avec un singulier bonheur d'expression.

Notons en passant que Maimon possédait le génie philologique sans aucun mélange du génie polyglotte, qui en est très différent. Il fut toute sa vie un phénomène d'incapacité pour les langues parlées. De longues années après s'être établi en Allemagne, où il était devenu un savant, il était toujours hors d'état de se faire comprendre dans aucun idiome civilisé, et c'était un grave obstacle, selon la remarque judicieuse d'un de ses protecteurs, « pour communiquer sa science aux autres, ou pour en faire un usage quelconque. »

Quand le petit Salomon vit qu'il savait l'allemand, il chercha des livres, mais il n'y en avait point dans ses environs. Il revint à ses oreilles qu'un grand rabbin d'une ville de Lithuanie, ayant habité l'Allemagne dans sa jeunesse, en avait rapporté des ouvrages de science qu'il lisait en cachette. Sans souffler mot à personne, il partit à pied, au milieu de l'hiver russe et la bourse vide, pour aller chez cet heureux grand rabbin qui possédait une bibliothèque allemande. Il était du reste coutumier de ces sortes d'expéditions ; il avait fait une fois plus de 60 lieues à pied pour emprunter un livre hébreu du xe siècle sur la *Philosophie péripatéticienne.*

Le retour de chez le grand rabbin marque une ère nouvelle dans l'histoire intellectuelle de Maimon. Il rapportait quelques vieux livres de science allemands, qui eussent été arriérés pour tout autre, mais qui lui permirent enfin de contenter ses longs désirs. Il reçut avec ravissement l'initiation aux secrets de la nature. Un rayon lumineux perça l'obscurité où il se débattait, et il vola de découverte en découverte vers le monde de la pensée pure et sereine. Chaque page déchiffrée était un nouveau coup d'aile qui l'emportait plus haut, loin de cette fange de superstition et d'ignorance où il avait grandi et croupi. Il eut là des semaines qui le payèrent de toutes ses peines passées et de toutes celles qui l'attendaient encore, des semaines ineffables pendant lesquelles, nouveau Faust, il crut avoir pénétré le mystère de l'univers. Il vécut dans un éblouissement délicieux, parmi des jouissances d'orgueil d'une infinie douceur, méprisant avec volupté les autres talmudistes et tous les juifs polonais. Dans son enivrement, il se crut maître des maladies, donna des consultations et fabriqua des remèdes. Les résultats furent « ce qu'on peut croire, » et il comprit « qu'il fallait quelque chose de plus, pour pratiquer la médecine, que ce qu'il avait appris. » Toutefois il demeura persuadé qu'il était devenu un être supérieur, impropre à vivre dans le milieu grossier où son mariage l'avait fixé.

Sa belle-mère lui faisait justement une existence ignoble. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis la noce, que Mme Rissia regrettait sa spéculation et l'engagement de nourrir son gendre à rien faire. Elle le querellait, le battait, lui refusait à manger. — « Il ne se passait guère de repas, dit *l'Autobiographie*, sans que nous nous jetions à la tête assiettes, tasses, cuillers, et autres objets semblables. » De la dot promise à sa fille, pas un sou ; Mme Rissia ne possédait plus que des dettes. Elle avait d'ailleurs des griefs sérieux contre son gendre. Croirait-on que ce ménage de onze ans n'avait pas d'enfans ? On avait « ensorcelé » Salomon ! C'était la seule manière d'expliquer une chose aussi extraordinaire. Bref, on le mena chez une sorcière, qui fut priée de défaire ce que la première avait

fait. Elle s'en chargea et réussit au-delà de toute espérance. Avant que le mari eût accompli sa quatorzième année, le petit ménage eut un fils, qui fut nommé David et suivi de beaucoup d'autres. Salomon n'en fut pas plus respecté par sa belle-mère, ni moins battu. Il rendait les coups, mais il n'était pas le plus fort, et l'amour paternel ne le consolait point dans sa détresse. Ses sentimens pour ses enfans étaient tout semblables à ceux de Jean-Jacques Rousseau pour les siens. Ils se résumaient de même en une grande inclination à se débarrasser des chers petits.

L'excès de misère et le chagrin refermèrent son horizon. L'aurore qui avait lui devant ses yeux charmés s'éteignit, ne laissant derrière elle que d'amers regrets, et une épaisse nuit morale redescendit sur le jeune rabbin du cabaret Rissia. Le besoin le décida à se placer en qualité de précepteur chez un fermier de sa religion. La description de ce nouvel intérieur complète le tableau de la Pologne juive au siècle dernier : — « Le fermier était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage entièrement velu se terminait par une barbe sale et épaisse, aussi noire que la poix. Son langage consistait en une sorte de grognement, intelligible seulement pour les rustres avec lesquels il était en relations quotidiennes. Sa femme et ses enfans étaient à sa ressemblance. »

« Ils habitaient une hutte contenant une seule pièce, et couleur de charbon en dedans et en dehors. Point de cheminée, mais simplement une petite ouverture dans le toit, pour le passage de la fumée; dès qu'on laissait éteindre le feu, on fermait soigneusement l'ouverture, afin de conserver la chaleur. Pour fenêtres, d'étroites lames de sapin, posées en croix et recouvertes de papier. C'est là qu'on se tenait, qu'on buvait, mangeait, travaillait et dormait. Représentez-vous cette chambre surchauffée et la fumée rabattue par le vent et la pluie, comme c'est généralement le cas en hiver, jusqu'à ce que tout l'espace en soit rempli à suffoquer. Du linge immonde et des loques infectes sont accrochés à des perches disposées en travers de la chambre, dans l'espoir que la fumée tuera leur vermine. Plus loin sont suspendues des saucisses, dont la graisse dégoutte continuellement sur la tête des gens. Voici les barils où l'on conserve les choux aigres et les betteraves rouges qui forment la principale nourriture des Lithuaniens. Voilà, dans ce coin, la provision d'eau de la journée, et voilà, tout à côté, l'eau sale. Le pain se pétrit et se cuit dans cette même pièce ; on y cuisine, on y trait la vache, on y procède à toute espèce d'opérations. »

Les habitans de la hutte étaient contraints de s'asseoir par terre, sous peine d'être étouffés par la fumée. M. le précepteur dut se plier aux usages de la maison. Tapi dans un coin avec ses élèves, de petits sauvages très sales et demi-nus, il leur apprenait à lire dans

une vieille Bible en lambeaux. « Le tout ensemble, dit-il, formait un groupe splendide, digne de n'être dessiné que par un Hogarth et chanté que par un Butler. » Le malheureux connut dans ce milieu repoussant le fond de l'abjection humaine. Il y perdit ce qu'il pouvait avoir conservé de dignité et de respect de soi-même, et noya son ennui dans l'eau-de-vie. Quelles que fussent à présent ses destinées, le passé était irrémédiable et Salomon Maimon dégradé à jamais. Le futur auteur de l'*Essai sur la philosophie transcendantale* devint aussi repoussant que ses hôtes. Il traîna comme eux des haillons immondes sur un corps plein de vermine. Il fut servile comme eux, bestial comme eux. Son intelligence et son instruction ne lui servirent qu'à avoir, de plus qu'eux, un cynisme éhonté. Se sentant très supérieur à ce qui l'entourait, il s'habitua à trouver de bonne guerre de mener « une vie contemplative » aux dépens de la communauté, et jamais plus il ne se défit du vice de paresse. L'âme était perdue; salie, vautrée, aplatie; une guenille d'âme dans un corps d'ivrogne. Toutes les chances étaient pour que l'intelligence fût obscurcie. Il n'en fut rien. La petite flamme continuait de brûler, claire et vive. Sa ténacité sauva ce qui restait à sauver de Salomon Maimon.

V.

Il avait montré à lire à plusieurs hordes de petits sauvages, dans plusieurs huttes à peu près semblables, et il ne se sentait plus le courage de recommencer. Il avait vingt-cinq ans, une nombreuse famille que la faim talonnait, et toujours, au fond de lui-même, l'obsession de *savoir*, de manger le fruit de l'arbre de science, que d'autres ont à portée de la main et négligent de cueillir, par indolence ou dédain. Le peu qu'il avait appris l'avait rendu suspect à ses coreligionnaires, et non sans fondement; il avoue qu'il était arrivé par degrés à se séparer d'eux sur toutes les questions. « Comme il fallait néanmoins, ajoute-t-il, vivre par la communauté, la situation empirait de jour en jour. » On se représente le sort d'un juif renié par les siens, dans un temps où les chrétiens le recevaient à coups de pied. Il n'y avait plus de place pour lui sur la terre, et il n'existait que par contrebande. Maimon approchait de cet état quand il lui vint à l'esprit que ce devait être tout différent en Allemagne, dans le pays des livres. En Allemagne, il trouverait des maîtres et des bibliothèques; il trouverait un large horizon intellectuel, des encouragemens, des hommes éclairés qui ne lui feraient pas un crime d'apprendre les mathématiques ou l'anatomie. En Allemagne, on comprendrait qu'il étouffait dans les limites étroites où les rabbins polonais confinaient la pensée; qu'il

n'était pas le premier venu et qu'il avait le besoin et le droit de sortir du Talmud. En Allemagne enfin, il publierait un manuscrit, son premier ouvrage, la chair de sa chair, — car il l'avait bien tiré tout entier de son cerveau, — qu'il était réduit à cacher de peur de scandale, et qui donnerait tout de suite sa mesure au monde savant.

Ce manuscrit chéri, qui date des années d'adolescence, renfermait les idées du petit Salomon du cabaret Rissia, aux souliers crevés et aux habits en loques, sur l'essence de Dieu et les origines du monde. L'idée lui en avait été suggérée par l'initiation à la Cabbale, la doctrine secrète des juifs. Il avait reconnu que les cabbalistes entendaient tout de travers la portion philosophique de la doctrine et il avait proposé une interprétation de son cru dans un grand travail que l'*Autobiographie* mentionne avec tendresse. « Je le conserve encore, écrit Maimon, comme un monument de la lutte de l'esprit humain, aspirant à la perfection en dépit de tous les obstacles. » Il s'arrête même à l'analyser dans un passage qu'il faut citer, car il prouve à quel point l'instinct métaphysique est incoercible ; nous rappelons une fois de plus que Maimon devait toutes ses idées, sans exception, à l'effort d'une réflexion solitaire.

Il expose d'abord brièvement le système des cabbalistes, par coquetterie, pour mettre en lumière l'originalité du sien, puis il résume en ces termes les découvertes de sa jeunesse inculte : « Dieu est antérieur au monde, non dans le temps, mais dans la nécessité de son existence comme condition du monde. Toutes choses, excepté Dieu, dépendent nécessairement de Dieu comme de leur cause, non-seulement quant à leur existence, mais quant à leur essence. La création du monde ne pourrait donc être conçue comme ayant tiré *quelque chose de rien,* ni comme ayant formé quelque chose ne dépendant pas de Dieu ; Dieu a tiré le monde de *lui-même.* Et comme les différens êtres possèdent différens degrés de perfection, nous devons les expliquer par différens degrés de limitation de l'être divin. »

Plus tard, quand Maimon eut fait ses études, il s'aperçut qu'il avait réinventé le spinozisme. « En fait, dit-il, la Cabbale n'est qu'un spinozisme poussé à l'extrême, où non-seulement l'origine du monde est expliquée par une limitation de l'être divin, mais où, de plus, l'origine de chaque espèce d'être et ses rapports avec les autres dérivent d'un attribut distinct de Dieu. »

Il aurait presque suffi du commentaire sur la Cabbale pour justifier la page où le plus compétent des juges, M. Kuno Fischer (1), range Maimon parmi « les autodidactes les plus remarquables qui aient jamais fait leur apparition dans la philosophie, » et son cas

(1) *Geschichte der neuern Philosophie*, t. v.

dans « les plus étonnans de l'histoire du développement des têtes scientifiques. »

Dès que le rêve de l'Allemagne eut traversé son esprit, la vision revint sans cesse et bientôt ne le quitta plus. Il céda au mirage, partit, et le voilà sur la route de Königsberg, sans un sol et demi-nu, mais son cahier en poche et une immense espérance au cœur. Il abandonnait sa femme et ses enfans, et disons tout de suite qu'il ne leur donna jamais de ses nouvelles. Il ne s'en excuse pas ; ce n'est pas sa manière, et il ne s'excuse jamais de rien. Il a une bien autre désinvolture que Rousseau, dont il avait lu et médité *les Confessions* à l'époque où il écrivit ses propres mémoires. Vous vous rappelez Rousseau plaidant piteusement les circonstances atténuantes pour avoir envoyé ses enfans aux Enfans-Trouvés ? Maimon se dispense de ces apologies hypocrites, non par fierté, mais par impudence. Il était délivré de ses nombreux enfans ; c'était un bon débarras, et voilà tout. Il n'avait pas les vertus de famille, il était un mauvais juif : pourquoi feindre ?

Le voilà à Königsberg, le voilà embarqué pour Stettin ; par charité, mais qu'importe ? Le voilà sur le sol germanique, marchant d'un pied léger vers Berlin, la ville de lumière. Il eut pourtant un instant de défaillance lorsqu'il se vit seul en rase campagne, « sans un *pfennig* pour acheter à manger » et ne comprenant pas un mot de la langue du pays. « Je m'assis sous un tilleul et me mis à pleurer amèrement. » Ce héros de la philosophie était dans la vie quotidienne un très grand pleurard. Dans les momens difficiles, c'est sa ressource : il s'assoit par terre et pleure.

Les larmes le soulagèrent. Son « cœur devint bientôt plus léger. » Il se remit en marche, et son voyage jusqu'à Berlin fut un mélange pittoresque de mendicité et de gloire. D'habitude il tendait la main et couchait à l'écurie avec les autres vagabonds. Parvenait-il à se faire reconnaître pour un savant rabbin, ses coreligionnaires le traitaient à l'instant même avec tout le respect dû à son rang et à son mérite, sans s'occuper de son extérieur. Ce fut ainsi qu'un jour de sabbat, il dîna chez un riche israélite qui le mit à la place d'honneur, entre lui et sa fille. Celle-ci était habillée avec une extrême recherche, et Salomon s'ingéniait à avoir une conversation brillante, lorsqu'il lui arriva une mésaventure : « En ma qualité de rabbin, je me mis à tenir un discours très savant et très édifiant ; et moins monsieur et mademoiselle comprenaient, plus ils trouvaient cela divin. Tout à coup, je remarquai avec peine que la jeune personne prenait un air de mauvaise humeur et commençait à faire des grimaces. Au premier moment, je ne sus à quoi attribuer ses contorsions, mais au bout de quelque temps mes yeux tombèrent sur ma personne et mes sales guenilles, et le mystère

s'expliqua. Le malaise de la jeune personne avait une très bonne cause. Comment aurait-il pu en être autrement? Depuis sept semaines que j'avais quitté Königsberg (1), je n'avais pas changé de chemise, et j'avais couché dans les écuries d'auberge, sur de la paille qui avait déjà servi à combien d'autres! » Que pouvais-je faire? conclut Maimon. Rien, évidemment, si ce n'est s'en aller le plus tôt possible avec ses puces. C'est le parti qu'il prit, mais il avait le cœur gros de quitter un si bon râtelier.

La vue des toits de Berlin lui fit oublier ses maux. Volontiers, il aurait crié : « Berlin! Berlin! » comme les croisés, jadis, crièrent : « Jérusalem! » Il ignorait, le malheureux, que l'Allemagne avait été inondée par un flot de rabbins polonais, qui étaient venus voir si l'on mourait moins de faim au-delà de l'Oder qu'en deçà. Accueillis avec empressement à cause de leur érudition talmudique, ils avaient infusé leur haine inepte de la science et leurs préjugés grossiers aux communautés allemandes, qui n'en avaient déjà pas besoin. Celle de Berlin était à la fois l'une des plus importantes et « des plus rigoureusement orthodoxes. Un jour, un des fidèles fut expulsé par les anciens pour avoir été surpris lisant un livre allemand; un autre fut menacé de la même peine pour s'être rasé la barbe (2). » Berlin avait pourtant Moïse Mendelssohn, le doux et éloquent philosophe, apôtre de la tolérance et du progrès, qui venait, nouveau Luther, de traduire en langue vulgaire une partie de la Bible hébraïque ; mais les idées libérales de Mendelssohn n'avaient pas encore pénétré la foule juive, et Maimon allait en faire l'amère expérience.

Rien à espérer, d'autre part, des chrétiens. Les juifs d'Allemagne étaient soumis à des lois d'exception, détestés et parfaitement méprisés. C'était le temps où chaque juif « protégé » par sa majesté le roi de Prusse était tenu d'acheter chaque année une certaine quantité de porcelaine, pour faire aller le commerce des chrétiens; il n'y a pas longtemps, on conservait encore dans une famille israélite de Berlin toute une collection de magots acquis ainsi, *volens nolens*, pour obéir au règlement. C'était le temps où presque toutes les villes avaient des ghettos, d'où il ne faisait pas bon sortir. Un de nos premiers hébraïsans, qui vit encore, m'a conté qu'il avait été élevé dans le ghetto de Francfort et que les gamins lui jetaient des pierres lorsqu'il franchissait sa frontière. C'était le temps, en un mot, où le Dieu d'Israël n'avait pas encore fait de la joie avec la tristesse et donné le monde occidental au fils des prophètes pour « supplanter le badaud qui le persécute, se

(1) Dont quatre semaines de mal de mer.
(2) Théodore Reinach.

rendre nécessaire au sot qui le dédaigne (1). » Les temps étaient proches, mais les temps n'étaient pas venus.

A l'époque où notre pauvre philosophe, à la barbe hérissée, se présenta aux portes de Berlin, les mendians juifs n'étaient pas tolerés dans la ville. On fit entrer Maimon dans une sorte d'asile, rempli de malades et de vagabonds, et on lui dit d'attendre en ce lieu la visite des anciens de sa communauté, qui décideraient de son sort. Lui cependant, joyeux et plein de confiance, avise un rabbin, court à lui et s'épanche. Il lui conte sa vie, ses souffrances, ses ambitions, s'ouvre de ses projets, tire de sa poche le précieux commentaire sur la Cabbale et le montre avec orgueil et candeur. Le rabbin encourage ses confidences, puis s'éclipse soudain.

Quelques heures après, Maimon recevait une ration de soupe, accompagnée de l'injonction de quitter Berlin sur l'heure. Il avait été dénoncé aux anciens par son nouvel ami le rabbin comme un hérétique désireux « d'étendre son instruction, » chose « dangereuse pour la religion et la morale, » ainsi que le prouvait l'exemple des rabbins polonais, qui se livraient aux études profanes et perdaient la foi. Ainsi, les compatriotes de Maimon passaient à Berlin pour avoir des idées avancées. Il avait fait deux cents lieues, vécu d'aumônes pendant trois mois, enduré la faim, la fatigue, les intempéries et les rebuffades, pour s'entendre dire que les talmudistes de l'école d'Ivenez, dont il fuyait avec horreur l'insipide étroitesse et l'ignorance superstitieuse, étaient des libres-penseurs dangereux. Et lui-même, au lieu d'exciter l'intérêt, peut-être même l'admiration, il se voyait chassé en bête malfaisante loin de la source de science atteinte au prix de tant de sacrifices. « Ce fut un coup de foudre, » dit l'*Autobiographie*. Où aller? que devenir? que faire? Cependant un surveillant juif le harcelait, « sur l'ordre de ses supérieurs, » pour l'obliger à s'éloigner sans délai. Ployant sous l'angoisse, il ressortit des portes de Berlin. « Là, je me jetai à terre et pleurai amèrement. C'était un dimanche, et la foule allait se promener hors de la ville, selon la coutume. La plupart ne se détournaient pas pour les pleurnicheries d'un ver de terre tel que moi ; mais quelques âmes charitables, frappées de mon aspect, me demandèrent la cause de mes gémissemens. Je leur répondis, mais elles ne purent me comprendre, en partie à cause de mon langage inintelligible, en partie parce que les larmes et les sanglots me coupaient la parole. »

Cette fois, nous ne nous moquons pas de ses larmes. Peu d'êtres humains en ont versé de plus amères, et les heures que Salomon Maimon a passées devant la porte de Berlin, à se tordre dans la

(1) Renan : *Préface de l'Ecclésiaste.*

poussière comme un ver de terre blessé, doivent être mises dans la balance en face de sa basse dépravation. L'épreuve était trop forte. Il se produisit un dernier écroulement dans cette âme déjà bien endommagée, et ce fut sans combat, sans répugnance, qu'ayant rencontré un de ses compatriotes, mendiant de profession, Maimon s'associa à lui et prit de ses leçons. « Je fus extraordinairement content, dit-il ingénument, de trouver un de mes frères, avec qui je pouvais causer. » Le mendiant lui enseignait les tours de son métier. Maimon faisait au mendiant un petit cours « de religion et de vraie morale, » mais sans aucun succès.

« Il était idiot, » nous dit cet étrange professeur. Ils errèrent de compagnie pendant six mois, au bout desquels ils arrivèrent à Posen. L'hiver approchait, et l'association n'avait pas prospéré; Maimon était sans chaussures, demi-nu, exténué par un long régime d'eau claire et de croûtes de pain. En cet état, il eut recours à son ancien système, se fit reconnaître des juifs de Posen pour un savant talmudiste, et fut sauvé. On l'habilla, on l'hébergea. Il disputa avec les plus savans et sa réputation éclata. Il devint précepteur, et il ne tenait qu'à lui de rentrer dans la voie droite, mais il était trop tard ; jamais il ne put s'y maintenir, quelque peine qu'on prît pour l'y aider.

Pendant plus de quinze ans, il fut ballotté de çà, de là, en Allemagne et un peu en Hollande, finissant toujours par trouver des protecteurs à cause de son mérite supérieur, et les lassant tous par son désordre, sa vilaine débauche, son incurable mendicité. Il vivait la main tendue; il était importun, sans vergogne, content de recevoir des sottises pourvu qu'on y joignît deux sous. Jamais pique-assiettes plus effronté; aucune invitation ne le dégoûtait, n'importe de qui, n'importe à quoi; il en rapporte, dans ses mémoires, que nous ne saurions même faire deviner au lecteur. Le monde savant s'intéressait maintenant à lui. Mendelssohn le protégeait, Goethe lui faisait des avances, et d'autres encore, qui s'employaient à lui trouver du travail, à lui faciliter ses études, à le retirer de sa boue. Peine perdue. Il leur échappait à tous pour se replonger avec volupté dans l'ordure.

Il avait la haine de la propreté en toutes choses, physique et morale, sur soi et autour de soi. Les vingt années qu'il vécut en Allemagne, depuis Posen, furent une bataille ininterrompue contre les servantes qui voulaient balayer sa chambre, ou l'épousseter, ou nettoyer quoi que ce soit lui appartenant. Il ne se lassait pas de défendre sa poussière et ne pardonna jamais aux servantes hollandaises, qui avaient empoisonné son séjour à Amsterdam par leur acharnement à nettoyer. Sa personne et ses vêtemens étaient comme il aurait voulu que fût sa chambre, et c'est tout dire. Tout

ce qui sortait de ses mains : lettres, manuscrits, épreuves, était sale.

Ajoutez qu'il était continuellement ivre; qu'il ne savait jamais ni l'heure, ni le nom d'une rue, ni quoi que ce soit pouvant l'exposer à être exact ou régulier; qu'il parlait un baragouin abominable; qu'il était idéalement mal élevé, bruyant, colère et grossier, juif pur-sang par-dessus le marché : et expliquez, si vous pouvez, qu'il était séduisant quand il le voulait; qu'il trouva toujours des amis dévoués pour remplacer ceux qu'il s'aliénait, et qu'il inspira même une passion à une femme intelligente. Tel était le prestige de la philosophie dans l'Allemagne d'il y a cent ans, car Maimon n'eut vraiment que cela pour lui, mais il l'eut bien. A peine sur le sol germanique, son génie spéculatif prit son vol. De travail régulier, de méthode ou de discipline, pas l'apparence. Rien que des hasards ou des caprices de lecture. Il nous raconte comment il apprit la métaphysique ; on pourra juger par là comment il apprit tout le reste : « J'entrai un jour, par accident, dans une boutique de beurre, où je trouvai le marchand en train de dépecer un vieux bouquin pour les besoins de son commerce. Je regarde,.. c'était la *Métaphysique* de Wolff... (1). Je demandai au marchand s'il voudrait vendre le livre. Il m'en demanda quatre sous. Je payai sans marchander et rentrai chez moi, enchanté, avec mon trésor. »

« La première lecture me plongea dans le ravissement. Ce n'était pas seulement cette science sublime, mais aussi l'ordre et la méthode mathématique du célèbre auteur, la précision de ses explications, la rigueur de ses raisonnemens, l'arrangement scientifique de son exposition ; tout cela inonda mon esprit d'une lumière nouvelle. »

Certaines propositions de Wolff lui semblèrent contestables. Il les réfuta dans un mémoire qu'il envoya à Mendelssohn et dont celui-ci demeura abasourdi, tant les objections de cet écolier étaient justes, son argumentation vigoureuse. Voilà comment Maimon apprit la métaphysique.

Une autre fois, il lut la *Critique de la raison pure*. Cette lecture lui suggéra quelques idées qu'il nota, et, lorsqu'il eut fini, l'*Essai de philosophie transcendantale* était fait. Il le soumit à l'un des élèves de Kant, Marcus Herz; mais celui-ci se récusa, effrayé de ce qu'il entrevoyait, et le renvoya au maître. Kant fut longtemps avant de se résoudre à lire le manuscrit de Maimon, qui ne devait pas être engageant; l'auteur joignait au talent de tout salir un don spécial pour ne pas pouvoir apprendre l'allemand autrement que pour le lire. « Il m'était impossible, dit-il, de prononcer un seul mot correctement. » Cela n'allait pas mieux la plume à la main.

(1) *Pensées rationnelles sur Dieu, le monde et l'âme*, ou *Métaphysique*, par Christian Wolff (1719).

Il faisait des fautes d'orthographe et écrivait dans une mauvaise langue, semée de trouvailles de génie. D'autre part, Kant était vieux, malade et absorbé dans ses propres travaux : « Je m'étais déjà décidé, écrivit-il enfin à Marcus Herz, à renvoyer le manuscrit avec des excuses;.. mais, y ayant jeté les yeux, je reconnus aussitôt sa valeur, et je vis que non-seulement aucun de mes adversaires ne m'a aussi bien compris et n'a aussi bien saisi le point principal, mais encore que bien peu d'hommes possèdent la pénétration de M. Maimon pour les recherches de cette profondeur. » L'*Essai de philosophie transcendantale* parut à Berlin en 1790. Le directeur de l'*Allgemeine Litteraturzeitung* écrivit à ce propos à Maimon : « Trois de nos meilleurs penseurs spéculatifs ont refusé de rendre compte de votre livre, parce qu'ils sont incapables de pénétrer dans les profondeurs de vos recherches. Nous nous sommes adressés à un quatrième ; mais nous n'avons encore rien reçu. »

Nous n'avons certes point la prétention de comprendre et de faire comprendre ce que les collaborateurs de l'*Allgemeine Litteraturzeitung* déclaraient trop difficile pour eux. Il nous faut pourtant indiquer, en faisant le moins de métaphysique possible, par où les travaux (1) de Salomon Maimon ont été originaux, et pourquoi, de nos jours encore, ils conservent de l'importance pour l'histoire de la philosophie.

Maimon arrivait au moment où la doctrine de Kant traversait une période difficile. Il résultait clairement des travaux de Schulze-Ænésidème (2), que la philosophie critique ne pouvait rester au point où elle avait été portée par les disciples de Kant et par Reinhold. Il fallait aller en avant ou revenir en arrière. Un recul n'était guère admissible ; c'eût été la négation même de la philosophie critique, un retour pur et simple au scepticisme. Quant à une marche en avant, elle ne pouvait avoir lieu que dans une seule direction, qu'il était aisé de discerner. — « Il fallait laisser de côté cette conception de la chose en soi qui avait servi de base aux objections de l'*Ænésidème* et, de plus, l'abandonner par des raisons tirées du criticisme même (3). »

(1) Outre l'*Autobiographie* et l'*Essai* déjà cités, on a de Maimon : *Progrès de la philosophie depuis Leibniz* (1793) ; *Traité de logique* (1794) ; *Recherches critiques sur l'esprit humain* (1797) ; une édition avec commentaire du *More Nebouchim* de Maïmonide (1791), etc. Maimon avait aussi écrit de nombreux articles de journaux et de revues.

(2) Gottlob-Ernest Schulze, professeur de philosophie à Gottingue, où il eut Schopenhauer parmi ses élèves, est ordinairement désigné par le titre de son grand ouvrage : *Ænesidemus, oder über die Fundamente der von dem Herrn Professor Reinhold in Jena gelieferten Elementarphilosophie* (1792).

(3) *Geschichte der neuern Philosophie.* M. Kuno Fischer consacre deux chapitres entiers à Maimon et à son système.

Or Maimon n'avait pas attendu les objections de l'*Ænésidème* pour se placer précisément à ce point de vue. Il avait dépassé Schulze et Reinhold avant de les connaître, par sa seule intuition, dès le temps où la *Philosophie élémentaire* se fondait. Celle-ci avait la prétention de démontrer la réalité objective de la chose en soi. Maimon démontra au contraire que la chose en soi est inconcevable, et par cela même impossible. A lui tout seul, il fit progresser la philosophie critique jusqu'au *scepticisme critique*, ainsi nommé par M. Kuno Fischer en opposition au « scepticisme anticritique d'Ænésidème. » Maimon a du reste résumé lui-même, de façon pittoresque, l'état dans lequel ses travaux laissaient la philosophie : — « La philosophie critique, dit-il, et la philosophie sceptique sont en face l'une de l'autre dans les mêmes termes que le serpent et l'homme après la chute. Il a été dit au serpent : *L'homme te marchera sur la tête* (c'est-à-dire la philosophie critique troublera toujours le sceptique en lui alléguant la nécessité inéluctable d'une connaissance scientifique et de principes universels) ; *mais toi, tu lui mordras le talon* (c'est-à-dire le sceptique taquinera toujours le philosophe critique en lui démontrant que ses principes universels et nécessaires ne peuvent servir à rien). »

Il est bon de faire remarquer ici que la réputation de Maimon, en Allemagne même, n'est nullement en rapport avec le cas qu'ont fait de ses travaux des hommes tels que Kant et Mendelssohn ou, de notre temps, M. Kuno Fischer. Ce dernier attribue une disproportion qui le choque à l'insupportable façon d'écrire du personnage. Maimon était un grand métaphysicien, mais il n'avait pas d'éducation, et ses livres sont illisibles, même pour les Allemands ; c'est tout dire. Je n'oserais même pas recommander son *Autobiographie* au lecteur français. La tradition rapporte qu'il l'écrivit sur le banc d'une taverne, d'où vient sans doute qu'elle est composée au hasard de l'inspiration et de la bouteille. C'est un pêle-mêle de scènes réalistes d'un grand effet et de dissertations, philosophiques ou autres, passablement fatigantes, dont l'une ne remplit pas moins de dix chapitres à elle seule et a certainement été écrite après boire. Maimon y analyse un ouvrage de Maïmonide, célèbre rabbin du XIIe siècle. Maimon, ce jour-là, n'avait plus les idées nettes ; il s'imaginait faire un article pour le *Journal für Aufklärung* ou pour le *Berlinische Monatsschrift*.

Le reste de sa carrière sera vite conté. Nous avons dit qu'il avait inspiré une passion. Cet événement tient peu de place dans ses mémoires. D'après son récit, la dame avait été belle ; elle était savante et brûlait d'un feu généreux pour la philosophie ; mais elle avait quarante-cinq ans, et Maimon ne pensait pas à mal auprès d'elle ; il allait la voir uniquement pour causer métaphysique. Elle

se décida à faire les premiers pas. Maimon lui répondit sans ambages qu'en amour la science ne remplaçait pas la jeunesse. Elle soutint que si, par une argumentation dans toutes les règles, les argumens *a priori* d'abord, puis ceux *a posteriori*, qu'elle appuya d'exemples tirés des auteurs, « et en particulier des romans français. » Il lui rit au nez, et leur liaison se termina par une correspondance qui est probablement unique en son genre. Bélise n'aurait pas trouvé mieux que la lettre suivante :

« Monsieur, je me suis étrangement trompée sur votre compte. Je vous prenais pour un homme de pensées nobles et de sentimens élevés, mais je vois à présent que vous êtes un vrai épicurien. Vous ne cherchez que le plaisir. Une femme ne peut vous plaire que par sa beauté. Une Mme Dacier, par exemple, qui a étudié à fond tous les auteurs grecs et latins et qui les a enrichis d'annotations savantes, ne serait pas capable de vous plaire. Pourquoi? Parce qu'elle n'est pas jolie. Vous, monsieur, qui êtes à d'autres égards si éclairé, vous devriez avoir honte de chérir des principes aussi pernicieux ; et si vous ne vous repentez pas, tremblez devant la vengeance de l'amour outragé. »

Maimon répondit à cette incomparable fleur de pédanterie par de lourdes remarques sur les différens sens d'*épicurien*. — « J'ai tout le respect du monde, disait-il ensuite, pour la science de Mme Dacier : elle avait en tout cas la ressource de tomber amoureuse des héros grecs qui assistèrent au siège de Troie et de compter en retour sur l'amour de leurs mânes, qui ne cessaient de voltiger autour d'elle ; mais c'est tout. Quant au reste, madame, en ce qui touche votre vengeance, je ne la crains point, car le Temps, qui détruit tout, a émoussé vos armes, c'est-à-dire vos dents et vos ongles. » C'est la lettre d'un manant et d'un cuistre ; mais, au fond, Maimon avait raison.

Maimon eut peu après une seconde alerte féminine, autrement vive. Il se trouvait à Breslau, dans une misère noire ; tout à coup, il aperçoit sa femme Sarah et David, leur premier-né, qu'il avait bien espéré ne jamais revoir ni l'un ni l'autre. Sarah l'abandonnée, lasse de son veuvage, était partie de Lithuanie à la recherche de son époux. « Cette femme, dit Maimon, avait un courage d'amazone. » Elle l'avait découvert, je ne sais par quel miracle, et elle venait le sommer de retourner avec elle au cabaret Rissia ou de divorcer, le tout sans délai. L'embarras de Maimon ne saurait se dépeindre. Il ne jugeait pas à propos de divorcer, pour des raisons à lui connues. D'un autre côté, il ne voulait à aucun prix retourner en Pologne. La vue des siens redoublait son aversion pour cette pensée. Sarah avait positivement de très vilaines manières. David était un jeune barbare. Maimon songeait, en les considérant, qu'ils étaient

tous comme cela, là-bas, et il se sentait séparé d'eux par plusieurs couches de civilisation, lui qui n'avait jamais pu apprendre à ôter son chapeau pour saluer. Un homme de sa sorte ne pouvait pas reprendre cette existence de brutes.

Il raisonna Sarah, qui n'écouta rien. Elle avait hérité du caractère impérieux de sa mère, et Maimon se sentait comme une herbe devant elle. Il fallut céder, divorcer, et toute cette aventure coûta cher aux amis de l'époux.

Cependant, Maimon approchait du port. La fortune lui vint par la philosophie, comme l'amour, et il l'accueillit d'un visage moins maussade. Un certain noble silésien, le comte Kalkreuth, avait été subjugué d'admiration par ses écrits. Il voulut connaître l'auteur. Il le vit, le sentit, et ne lui en offrit pas moins un asile dans sa propre maison. Maimon accepta et s'en fut continuer avec les laquais de son noble ami sa lutte héroïque contre les balais et les plumeaux. Sa chambre était véritablement et à proprement parler un chenil, car il y enfermait avec lui toute sorte d'animaux, qui vivaient de même dans la sainte liberté de la nature. Le comte Kalkreuth s'arrangea de tout, supporta tout, et garda son philosophe jusqu'à son dernier soupir. Maimon passa chez lui plusieurs années heureuses, à l'abri du besoin.

Au mois de novembre de l'année 1800, il tomba malade dans un château appartenant au comte. Le pasteur protestant de la ville voisine vint le visiter et se mit à lui parler de l'autre monde, plus par curiosité, d'après ses propres aveux, que par tout autre sentiment. Maimon affichait depuis longtemps des idées très peu religieuses, et le pasteur voulait voir s'il « tiendrait bon » devant la mort. Au début, il tint bon. — « Quand je serai mort, répondait-il, je serai fini. » Le bon pasteur se piqua au jeu. Il s'attendrit, devint éloquent et fit briller devant les yeux du mourant un monde futur où il rencontrerait des gens très distingués. — « Voyons, disait-il, est-ce que vous n'auriez pas envie de vous trouver avec Mendelssohn, pour qui vous aviez tant de considération? »

Maimon l'écoutait-il? Quoi qu'il en soit, le moribond s'écria tout à coup : — « Ah! quel imbécile j'ai été! le plus imbécile de tous les imbéciles! » Il expira le jour suivant, 22 novembre.

Tel fut le jugement de ce vigoureux esprit sur lui-même, au moment suprême de l'examen final. Il reste à se demander si Maimon, lorsqu'il proclamait ainsi la faillite de son existence, songeait au bilan matériel ou moral. La réponse n'est guère douteuse. Depuis bien longtemps, les considérations morales n'existaient pour lui que subordonnées aux autres; c'était la leçon que lui avaient enseignée ses expériences de juif polonais, et il ne s'en cachait pas,

soit reste de naïveté, soit plutôt perfection de cynisme. Avant d'être recueilli par le comte Kalkreuth, il avait eu l'idée de se faire baptiser pour avoir du pain, et il avait rédigé une profession de foi où il déclarait « sa résolution d'embrasser la religion chrétienne, afin de s'assurer le bonheur temporel aussi bien que l'éternel. » Il ajoutait que la religion juive était plus conforme à la raison que le christianisme, « mais que celui-ci était plus avantageux pour l'usage pratique. » L'ecclésiastique auquel il présenta son papier le mit à la porte, donnant ainsi, d'après Maimon, une preuve d'inintelligence, puisque le bonheur temporel est « la condition indispensable » du progrès moral; idée, par parenthèse, tout à fait opposée au christianisme, qui met les épreuves sur la route de la perfection et range l'humilité et la pauvreté parmi les vertus.

Il regrettait d'avoir mal arrangé sa vie, d'avoir eu faim et froid, d'avoir marché pieds nus et couché sur la dure, d'avoir usé son corps sous le soleil, la pluie et la neige, sans foyer et souvent sans toit; d'avoir été battu par les nobles polonais et leurs domestiques, par les soldats russes, par les bateliers allemands du Niémen, par sa belle-mère la cabaretière; de ne pas avoir abandonné plus tôt ses enfans pour venir dans le pays des livres; de ne pas avoir mieux profité des leçons de son ami le mendiant; d'avoir été poltron, de sorte que personne ne se gênait pour l'injurier; d'avoir eu quelquefois la faiblesse de travailler; de ne pas avoir su trouver plus tôt un comte Kalkreuth pour l'entretenir à ses frais. — « Imbécile! le plus imbécile de tous les imbéciles! » de s'en être si mal tiré avec tout son esprit.

Quant à avoir été un mendiant, un gueux, un ivrogne, un être crapuleux et immonde, ce n'était pas à lui à le regretter, si tant est que ce fût regrettable, puisque ce n'était pas sa faute. La nature l'avait créé pour être un homme supérieur, un pasteur d'intelligences, et il avait certes assez lutté pour faire valoir ses dons et remplir sa destinée! Mais, parce qu'il était juif, son caractère avait été brisé, ses sentimens salis, son sens moral anéanti. L'excès de souffrance, l'iniquité et l'injustice l'avaient mis dans un état à faire douter, quoi qu'on en dise, qu'une âme humaine soit toujours quelque chose d'important. L'âme de Salomon Maimon était si peu de chose! Il le savait, mais cela n'avait pas dépendu de lui, tandis que cette faim maudite, ces vagabondages harassans sous la bise et le hâle, ces nuits sans gîte... « Imbécile! le plus imbécile de tous les imbéciles! »

ARVÈDE BARINE.

GEORGES BIZET

I.

« Ah ! maître, si vous aviez été ici !.. » Nous ne saurions songer à Georges Bizet sans nous rappeler ce regret des sœurs de Lazare. S'il avait été ici, s'il y était encore, le maître de *l'Arlésienne* et de *Carmen*, la musique d'abord compterait trois ou quatre chefs-d'œuvre de plus. Et puis Bizet eût été un maître au vrai sens du mot ; il eût fait école et montré la route où nous devions marcher et que nous cherchons encore. Il nous aurait prouvé que cette route ne sort pas de France, qu'elle peut longer les frontières allemandes, mais ne doit jamais les franchir ; qu'on fait bien une excursion, un séjour même à l'étranger, mais qu'on finit toujours par rentrer chez soi, et que l'artiste, s'il doit être de son temps, doit être aussi de son pays.

Bizet a été de l'un et de l'autre.

Il a été de son temps, et c'est pourquoi nous l'aimons de cette tendresse particulière, presque fraternelle, que nous inspirent les contemporains, interprètes de nos pensées et de nos passions présentes. Les plus grands parmi les morts d'autrefois nous émeuvent moins profondément, moins immédiatement que ce mort d'hier. Pourquoi ? Hélas ! il est malaisé de le dire, malaisé de parler musique et musiciens, de fixer précisément parmi ses pairs et au-dessous de ses maîtres la place d'un compositeur, surtout d'un compositeur aussi libre que Bizet de tout dogmatisme et de tout système. On a moins de peine à définir la personnalité d'un écrivain, romancier, poète ou philosophe ; plus de ressources pour caractériser l'originalité de ses idées, montrer l'accord ou la con-

tradiction de son esprit avec l'esprit de son temps. C'est que la musique est une forme, ou, pour prendre le langage des philosophes, une catégorie de la pensée plus spéciale et plus vague à la fois que toute autre. Bien que l'art ne se rapporte pas avec moins d'exactitude que la littérature au milieu contemporain, le rapport est plus délicat à saisir et à signaler. Des chefs-d'œuvre musicaux répondent à des besoins aussi formels, mais moins généraux, que des chefs-d'œuvre littéraires. Par ce lien plus caché, bien que non moins réel et fort, nous ne nous sentons rattachés peut-être à nul artiste de nos jours aussi étroitement qu'à Bizet. Il eût été le musicien favori de notre génération, le dernier fils et le fils bien-aimé du siècle qni s'achève et qui eût mis en lui ses suprêmes complaisances.

C'est que l'auteur de *l'Arlésienne* et de *Carmen* avait trouvé le secret actuel de nos âmes, de toutes nos âmes. Jusqu'à présent je ne sais aucune école qui le renie ou le dédaigne. Précurseurs de l'avenir et gardiens du passé, tous comptaient sur lui et avec lui. Il réunissait en lui toutes les aspirations et toutes les tendances de notre époque; il conciliait les hardiesses du progrès avec la sagesse de la tradition ; il avait l'audace, mais il avait la raison, et l'on aurait pu le suivre aussi loin qu'il eût été, sans risquer de se perdre.

Bizet a trouvé dans l'atmosphère artistique de notre temps une grande idée et un grand nom : la vérité. L'effort principal et parfois excessif de notre littérature et de notre art tend à faire du vrai la condition essentielle et l'unique loi du beau. La musique, comme la prose, a ses réalistes, et ce gigantesque remueur de notes et de mots qui fut Wagner, n'a ébranlé le monde musical, n'a rêvé de le détruire et de le reconstituer qu'au nom de la vérité. Au nom de la vérité, il a rejeté l'opéra de presque tous ses prédécesseurs et de tous ses contemporains, même les plus glorieux ; au nom de la vérité, par exemple, il a fondu ensemble comme dans une scène unique les scènes autrefois distinctes qui forment la trame du drame musical; si de ses œuvres préférées il a proscrit les airs, les duos, les trios et les chœurs, s'il a fait de la musique la servante de la poésie, s'il a réclamé pour ses représentations modèles l'invisibilité de l'orchestre, s'il a posé tant de principes, proposé tant de réformes, déchaîné et soutenu tant d'orages, c'est toujours au nom de la vérité. Que cet apôtre du vrai ait démenti ses théories par la pratique, que ce soi-disant réaliste ait été malgré lui tantôt le plus sublime, tantôt le plus obscur, mais au fond le plus constant des idéalistes ; qu'il ait aimé plus que tout autre le merveilleux, la légende et la féerie, qu'il ait, malgré ses allures d'indépendant et de rebelle, subi l'éternel empire des fictions qui sont l'essence, éternelle aussi, de l'art et surtout de l'art théâtral, autant de questions

à ne pas discuter ni résoudre ici. Toujours est-il que les mots : faire vrai, commençaient à être, quand parut Bizet, et en grande partie par le fait de Wagner et de ses doctrines, le programme tracé et le problème posé à la musique contemporaine.

Ce souci du vrai, Bizet l'a connu. Il a cherché, lui aussi, la vérité, mais une vérité pour ainsi dire relative et raisonnable, la seule dont l'art puisse s'accommoder. Il n'a pas fait du vrai le tyran du beau ; il s'est gardé de pousser des principes féconds à des conséquences stériles.

Ce qu'on pourrait appeler le réalisme de Bizet se trahit d'abord par le choix de ses sujets. Après *les Pêcheurs de perles, la Jolie fille de Perth* et *Djamileh*, à l'heure des chefs-d'œuvre caractéristiques, quels drames met-il en musique ? *L'Arlésienne* et *Carmen*, deux histoires vraisemblables et vivantes, dont le premier paysan ou le premier soldat venu peut être le héros. Bizet ne cherche ni le lointain de la légende comme Wagner, ni celui de l'histoire comme Meyerbeer, ni comme Gounod l'appui de la poésie consacrée et classique. Il prend des personnages pareils à nous, des paysages voisins de nous. *L'Arlésienne, Carmen,* sujets ordinaires, dira-t-on ? Eh! oui, leur beauté vient précisément de ce qu'ils sont ordinaires. C'est par là qu'ils nous émeuvent si fort. *Homo sum et nihil...* Cherchez dans la *Tétralogie* ou dans *Parsifal* une humanité aussi touchante. Pleure-t-on sur le dieu Wotan se séparant de sa fille Brunehild autant que sur Rose Mamaï voyant son enfant se jeter par la fenêtre ? Est-on pris aux entrailles par les souffrances mythiques et mystiques d'Amfortas comme par les tortures de José, ce pauvre amoureux que vous étiez peut-être hier, que nous serons peut-être demain ?

Qu'on n'aille pas au moins insinuer que nous plaçons Bizet au-dessus de Wagner. Nous faisons des rapprochemens et non des catégories, et tâchons de montrer seulement qu'en France au moins autant qu'ailleurs les vrais artistes ont le respect et le goût de la vérité.

Bizet ne fut pas seulement notre contemporain ; il fut aussi notre compatriote.

Il n'y a plus guère d'ultramontains en musique, mais il y a des ultrarhénans. Ils professent un serein mépris pour notre patrie et ne parlent qu'avec un sourire de notre musique nationale. Peut-être pourrait-on rabattre un peu de leurs dédains. Rousseau, l'un des premiers, a décrié la musique française ; mais Rousseau ne savait pas toujours ce qu'il disait, même en musique, et puis l'on n'ignore pas qu'il battait volontiers ses nourrices. D'ailleurs, depuis *le Devin de village,* nous avons fait des progrès. Les pharisiens et les docteurs affectent de nous renvoyer toujours à Auber (qui

dans son genre, je le dis tout bas, approcha du génie); ils en passent, les perfides, et des meilleurs. Ils savent pourtant que nous avons en musique plus que de l'esprit, et que par leur naissance ou par leur libre choix, par l'acceptation et la recherche même de notre esthétique, par la création de plus d'un chef-d'œuvre chez nous et pour nous, de très grands maîtres nous appartiennent, qui, s'ils vivaient encore, se réclameraient de nous. Que vient-on parler toujours de légèreté, de frivolité, de chansonnettes et de flonflons à la patrie de *Richard Cœur-de-Lion*, du *Déserteur*, de *Joseph*, de *la Dame blanche*, du *Pré-aux-Clercs*, de *la Juive*, de *Faust*, de *l'Arlésienne* et de *Carmen?* Les voilà, nos sérieuses et glorieuses traditions, celles que Bizet a continuées. Ouvrez toutes les partitions que nous venons d'énumérer, et vous y trouverez, nuancé par les maîtres divers et les époques successives, mais immuable dans son essence, le génie français dont Bizet a été jusqu'ici le dernier dépositaire. Vous y trouverez la clarté, la concision et la précision, la simplicité et la sobriété, sans parler de la grâce et même de la grandeur, le goût et la mesure, enfin toutes les qualités qui sont nôtres, et dont il est moins patriotique et moins sensé de faire fi que de faire usage.

Mais Bizet, s'il est de son temps et de son pays, n'est pas seulement de l'un et de l'autre; il les dépasse tous deux. Un grand peintre, un grand musicien doit être à la fois universel et éternel, et prolonger à l'infini dans l'espace et dans la durée le rayonnement de sa couleur ou l'écho de ses mélodies. On n'enferme ni Mozart dans l'Allemagne du siècle passé, ni Rossini dans l'Italie du nôtre. Le *Requiem* et *Guillaume Tell* n'ont pas plus d'âge que de patrie. Toutes proportions gardées, comme elles doivent l'être, Bizet posséda pour sa part, part naturellement très humble au regard des maîtres que nous venons de citer, cette portée générale et lointaine. Bizet a presque toujours élargi son sujet, et parlant d'une âme, parlé à toutes les âmes. Il savait, avec une simple mélodie, avec quelques harmonies, parfois avec un ou deux accords évoquer en nous tout un monde, éveiller tout un chœur de souvenirs, de regrets, de désirs ou d'espérances, et nous ouvrir des horizons qui ne se referment plus. Allemand, Français, Italien, si vous écoutez et comprenez la plainte de José ou de Frédéri, quand une larme perle sous votre paupière, le soldat de Navarre ou le paysan de Provence pourrait vous dire : ce n'est pas sur moi que vous pleurez, mais sur vous-même, et ces retours personnels, ces reconnaissances de soi ne sont pas les preuves les moins certaines du génie véritable.

Nous avons déjà signalé une différence entre Wagner et Bizet, et montré par la seule comparaison de leurs poèmes que l'un, s'il a

moins parlé que l'autre de la vérité, a peut-être plus fait pour elle. Mais ce n'est pas tout. Wagner est énorme, dans son génie et dans ses erreurs; Bizet, au contraire, est avant tout mesuré. A ne pas être un colosse on gagne au moins de ne pas avoir des défauts de colosse. Bizet, par exemple, s'est servi du *leitmotiv*, mais avec sobriété. Dans *Carmen* il emploie les retours de motifs, de motifs rappelés tout entiers, bien plus que ces fragmens ou fermens infinitésimaux de mélodies caractéristiques, cachés comme d'imperceptibles microbes dans tout l'organisme des œuvres wagnériennes. En dehors de ce procédé, discrètement appliqué, quelle abondance, quelle profusion d'idées! *Carmen* est un trésor, un miracle d'imagination. Y songer seulement, c'est rappeler un essaim de mélodies, presque trop nombreux pour le souvenir.

Cette fécondité pourrait bien avoir raison contre la parcimonie systématique et la prétendue unité. Un caractère moral ne se traduit pas en deux mesures, fussent-elles mille fois répétées; ce n'est pas trop, pour le représenter, de formes musicales sans cesse renouvelées et diverses comme la vie. Le personnage de Carmen par exemple est mainte fois caractérisé par certaine phrase étrange qu'il suffit ici de rappeler, mais ce n'est là qu'un aspect de Carmen. L'insaisissable fille a bien d'autres mouvemens d'âme et d'autres chansons aux lèvres. José, pas plus que sa maîtresse, ne se contente d'une seule formule musicale. Il chante toujours de même, c'est-à-dire selon sa nature, mais sans chanter pour cela deux fois la même chose; la beauté de ces deux figures dramatiques et musicales leur vient de l'unité et de la variété qui se concilient en elles. Ce n'est pas tout. Autour de Carmen et de José, sur le fond de l'ouvrage, Bizet a jeté sans compter les détails divers et charmans : chœurs, entr'actes, ritournelles, où s'est jouée librement l'inépuisable fantaisie de son imagination.

Bizet n'est jamais semblable à lui-même. S'il a traité *l'Arlésienne* autrement que Carmen ; s'il a resserré et condensé son inspiration, réduit à deux ou trois seulement les motifs dramatiques et passionnels de l'œuvre, c'est qu'il était ici dans son dessein de faire plus court. Mais à côté de l'action (je ne dis pas en dehors d'elle), et pour l'encadrer, ici comme dans *Carmen*, que d'accessoires délicieux, quelle part laissée encore aux heureux caprices et à la liberté du génie!

Trouve-t-on chez Bizet des traces de Verdi et de Gounod comme de Wagner? Autant, mais pas davantage. Des hommes comme ceux-là, qui se partagent la gloire d'un demi-siècle, ont une influence latente, mais inévitable, sur la formation des talens contemporains, même des plus originaux. De Verdi, Bizet tient la force dramatique, quelque chose de direct et de subit dans l'inspiration. Il a

l'air de penser et de sentir instantanément, et il provoque en nous la pensée et le sentiment avec une égale instantanéité. Mais si Bizet a l'éclat de Verdi, il a moins de crudité et, comme diraient les peintres, plus de dessous. Supprimez de *Carmen*, par exemple, toute la partie vocale, il en restera bien plus qu'il ne resterait, après la même mutilation, d'une partition, surtout d'une des premières partitions de Verdi. Bizet ne procède pas non plus comme Verdi par soubresauts, par secousses souvent sublimes, mais intermittentes, qui laissent dans l'ensemble inégal d'une partition des défaillances et des trous. Les deux œuvres maîtresses de Bizet ont une autre tenue, une autre cohésion que le *Trovatore* ou *Rigoletto*. Les caractères y sont étudiés et rendus avec beaucoup plus de suite et de scrupule ; l'écriture surtout en est plus soignée, sans rien de trivial ou de lâché. En somme, Bizet n'est peut-être pas moins que le maître italien un homme de théâtre, c'est-à-dire d'instinct et de premier mouvement ; mais c'est un musicien de science plus profonde et de style plus raffiné.

Enfin, Bizet a commencé par procéder un peu de Gounod. Certain chœur de *la Jolie fille de Perth*, celui de la Saint-Valentin, offre une incontestable analogie avec le premier chœur de *Mireille : Chantez ! chantez, magnanarelles*. La Micaëla de *Carmen*, elle-même, pourrait passer encore pour une figure de Gounod, et l'on trouverait aisément ici ou là dans l'œuvre de Bizet plus d'une mélodie qui rappellerait la manière de Gounod. Mais ce sont là traces légères, ressemblances de détail et promptes à s'effacer. Bizet a vite perdu jusqu'à cet air de famille, et sa personnalité s'est de plus en plus dégagée. Il allait devenir l'héritier de Gounod sans rester son disciple ; une gloire égale l'attendait, mais non pas une gloire identique. Au lieu d'affadir et d'énerver, comme d'autres l'ont fait, le style de Gounod, Bizet l'eût fortifié et, pour ainsi dire, tonifié. Il avait peut-être l'âme plus virile et mieux trempée que l'auteur de *Roméo ;* il ne se fût pas arrêté aux exquises tendresses, et de l'amour ce qu'il chanta le mieux, d'une voix souvent douloureuse, ce ne sont pas les délices, mais les tourmens. La volupté est presque absente de l'œuvre de Bizet. Le duo de Carmen et de son amant, dans la taverne de Lillas Pastia, ce duo même n'a rien de sensuel ; le local est équivoque, mais la musique ne l'est pas. Jamais cette scène ne laissera dans de jeunes cœurs le trouble que répand l'acte du jardin de *Faust* ou le duo nuptial de *Roméo : Plaisir d'amour ne dure qu'un moment !* Ce moment de plaisir que rappelle la vieille et mélancolique chanson, les pauvres héros de Bizet le connaissent à peine. Mais le chagrin d'amour leur dure toute la vie ; c'est lui qui les affole et qui fait qu'ils tuent ou qu'ils meurent. On meurt bien aussi dans *Faust* ou dans *Roméo*, mais de

moins sombres et moins farouches amours. La passion de Frédéri pour l'Arlésienne invisible et innomée, celle de José pour Carmen, tiennent de la maladie ou de la possession; elles ont quelque chose d'inconscient et d'implacable comme la fatalité. Et avec cela rien de plus pur comme forme ni de plus classique que la musique de Bizet. Dans la première partie de l'ouverture de *l'Arlésienne,* par exemple, dans cette page carrée et forte, nourrie d'harmonies substantielles , Bizet égale presque l'aplomb et la santé du vieux Bach. La musique, en personne nerveuse, a besoin de temps en temps de se refaire des muscles, de la chair et du sang. Bizet l'y aurait puissamment aidée, lui qui disait un jour : « La rêverie, le vague, le *spleen,* le découragement, le dégoût, doivent être exprimés comme les autres sentimens *par des moyens solides. Il faut toujours que ce soit fait...* Sans forme, pas de style; sans style, pas d'art.» La forme dessinée et définitive, le style précis et concis, Bizet les chercha toujours. Personne plus que lui n'eut l'horreur du vague et de l'indéfini, de tout ce qui tremble et de tout ce qui flotte. On ne trouverait ni dans *Carmen* ni dans l'*Arlésienne* une page hésitante, une phrase incertaine et mal assurée. Les œuvres de Bizet ne sont pas des bas-reliefs à moitié pris encore dans la pierre ou le marbre, mais des statues dégagées tout entières, achevées, et dont le regard peut faire le tour.

II.

Nous ne raconterons pas, après tant d'autres, l'existence de Bizet. On sait que la vie lui fut longtemps amère et que le bonheur vint au jeune homme la veille seulement de sa mort. Le succès fut plus tardif encore, et l'auteur de *l'Arlésienne* et de *Carmen* connut à peine le premier sourire de la gloire. Né en 1838, enfant merveilleusement doué, adolescent laborieux et pauvre, élève de Zimmermann, de Marmontel, de Gounod et d'Halévy, auquel devaient un jour le rattacher des liens encore plus étroits et plus doux, Georges Bizet obtint le prix de Rome en 1857. Pauvre Rome, si décriée, si méconnue de nos jours, on la comprenait, on l'aimait alors et Bizet fut de ceux qui gardèrent une fidèle tendresse à l'asile tranquille et superbe de leurs jeunes pensées. Il ne se demanda pas, comme tant de gens se le demandent aujourd'hui, pourquoi l'on envoie des musiciens dans cette Rome où la musique est morte, dans Rome qui chantait jadis et qui s'est tue. Il comprit que même pour un musicien la musique n'est pas tout; qu'on envoie à Rome les jeunes compositeurs comme leurs camarades, pour faire connaissance avec le beau, se recueillir devant lui, chercher les rapports secrets entre les manifestations diverses

du principe unique ; pour s'agrandir l'esprit et s'ennoblir le cœur, pour regarder et comprendre l'Apollon et le Moïse, le Colisée et Saint-Pierre, le plafond de la Sixtine et les chambres du Vatican, pour contempler les horizons de la campagne, le bleu du ciel italien et cueillir au printemps les violettes de Frascati et de Tibur. Cette leçon vaut bien un voyage sans doute.

Bizet la comprit, la grande leçon, la leçon universelle de Rome, et, de la villa Médicis, il écrivait comme il est rare qu'on écrive à vingt ans. On peut en juger par quelques fragmens inédits de sa correspondance (1).

« Rome, 16 mai 1858.

« Je m'attache à Rome de plus en plus. Plus je la connais, plus je l'aime. Tout est beau ici. Chaque rue, même la plus sale, a son type, son caractère particulier, ou quelque chose de l'antique ville des Césars. Chose étonnante, les objets qui me froissaient le plus à mon entrée à Rome font maintenant partie de mon existence : les madones ridicules au-dessus de chaque réverbère, le linge à sécher étendu à toutes les fenêtres, le fumier au milieu des places, les mendians, etc., tout cela me plaît et m'amuse, et je crierais au meurtre si l'on enlevait un seul tas de boue.

« Les mœurs et le caractère des habitans sont malheureusement un côté difficile à connaître, vu l'exclusion complète des Français de la société italienne ; mais, s'ils ferment leurs maisons, les Italiens ne peuvent fermer leurs musées, leur campagne, leurs églises, leur ciel, et l'homme qui sent le beau et le vrai, artiste ou non, trouve ici de quoi admirer et penser...

« Plus je vais et plus je plains les imbéciles qui n'ont pas su comprendre le bonheur du pensionnaire de l'Académie. Du reste, j'ai remarqué que ces derniers n'ont jamais fait grand'chose. Halévy, Thomas, Gounod, Berlioz, Massé, ont les larmes aux yeux en parlant de Rome. »

« Rome, 8 octobre 1858.

« Je sens aussi se fortifier mes affections artistiques. La comparaison des peintres, des sculpteurs et des musiciens y est pour quelque chose. Tous les arts se touchent, ou plutôt il n'y a qu'un art. Qu'on rende sa pensée sur la toile, sur le marbre ou sur le théâtre, peu importe : la pensée est toujours la même. Je suis

(1) Nous devons la communication de ces lettres à M. Ludovic Halévy, que nous prions de vouloir bien agréer ici tous nos remercîmens.

plus que jamais convaincu que Mozart et Rossini sont les deux plus grands musiciens. Tout en admirant de toutes mes facultés Beethoven et Meyerbeer, je sens que ma nature me porte plus à aimer l'art pur et *facile* que la passion dramatique. De même en peinture, Raphaël est le même homme que Mozart; Meyerbeer sentait comme Michel-Ange. »

« 31 décembre 1858.

« Mon goût se prononce définitivement pour le théâtre, et je sens vibrer certaines fibres dramatiques que j'ignorais, jusqu'à ce jour. Enfin, j'ai bon espoir. Encore une bonne chose. Jusqu'à ce moment, je flottais entre Mozart et Beethoven, Rossini et Meyerbeer. Maintenant je sais ce qu'il faut adorer. Il y a deux sortes de génies : le génie de la nature et le génie de la raison. Tout en admirant immensement le second, je ne te cacherai pas que le premier a toutes mes sympathies. Oui, mon cher, j'ai le courage de préférer Raphaël à Michel-Ange, Mozart à Beethoven, Rossini à Meyerbeer, ce qui équivaut à dire que si j'avais entendu Rubini, je l'aurais préféré à Duprez. Je ne mets pas les uns au second rang pour mettre les autres au premier, ce serait absurde. Seulement c'est une affaire de goûts; un ordre d'idées exerce sur ma nature une plus forte attraction que l'autre. Quand je vois le *Jugement dernier*, quand j'entends la *Symphonie Héroïque* ou le quatrième acte des *Huguenots*, je suis ému, surpris et je n'ai pas assez d'yeux, d'oreilles, d'intelligence pour admirer. Mais quand je vois l'*École d'Athènes*, *la Dispute du Saint-Sacrement*, *la Vierge de Foligno*, quand j'entends *les Noces de Figaro* ou le second acte de *Guillaume Tell*, je suis complètement heureux, j'éprouve un bien-être, une satisfaction complète ; j'oublie tout. »

Les préférences de Bizet, et de Bizet très jeune encore, s'alliaient très bien avec les prémices de son talent; plus tard ses chefs-d'œuvre eux-mêmes ne devaient point faire échec à ses premières doctrines. Il eut, lui aussi, le génie de la nature avant d'avoir celui de la raison, et quand, au seuil de la maturité, il réunit ces deux moitiés du tout dont parle Grétry : l'inspiration et la science; la science toujours se dissimula, fit la modeste, et s'effaça derrière son éclatante compagne.

Bizet d'ailleurs, comme il le dit, entendait classer les maîtres selon ses goûts et non pas selon leurs mérites. Il n'établissait pas de hiérarchie entre eux. Un article de critique, le seul que Bizet écrivit jamais, publié dans la *Revue nationale* du 3 août 1867, sous le pseudonyme anagrammatique de Gaston de Betzi, n'atteste pas moins que la correspondance, l'éclectisme et l'impartialité du

jeune compositeur. « L'artiste n'a pas de nom, pas de nationalité; il est inspiré ou il ne l'est pas! il a du génie, du talent ou il n'en a pas; s'il en a, il faut l'adopter, l'acclamer; s'il n'en a pas, il faut le respecter, le plaindre... et l'oublier. » Et plus loin, Bizet se défend de toute complaisance et de toute malveillance confraternelle. « Je n'ai pas de camarades, je n'ai que des amis. » Il n'en aurait pas eu longtemps, s'il avait continué d'écrire. Il ne suffit pas aux artistes sans talent qu'on les respecte, qu'on les plaigne... et qu'on les oublie.

Toute cette correspondance témoigne d'une maturité et d'une salubrité de jugement rares dans la jeunesse et surtout dans la jeunesse actuelle. En trouverait-on beaucoup aujourd'hui, des gamins de vingt ans, à peine échappés du Conservatoire, qui admirent *Guillaume Tell* et qui s'en vantent?

Bizet se défiait de l'habileté, de la facilité : « L'habileté dans l'art, écrivait-il (12 janvier 1859), est presque indispensable; mais elle ne cesse d'être dangereuse qu'au moment où l'homme et l'artiste sont faits. Je ne veux rien faire *de chic;* je veux avoir des *idées* avant de commencer un morceau... »

« 19 mai 1859.

« Tu attribues à la faiblesse des *libretti* la suite d'insuccès dont sont victimes les meilleurs auteurs depuis quelques années. C'est possible, mais il y a une autre raison; c'est qu'aucun de ces auteurs n'a un talent complet. Aux uns, il manque l'élévation, le style, la conception large; à d'autres, la triture musicale et l'esprit; aux plus forts il manque le seul moyen que le compositeur ait de se faire comprendre au public d'aujourd'hui : le *motif*, que l'on appelle à grand tort l'*idée*. On peut être un grand artiste sans avoir le *motif*, et alors il faut renoncer à l'argent et au succès populaire; mais on peut être aussi un homme supérieur et posséder ce don précieux, témoin Rossini. Rossini est le plus grand de tous, parce qu'il a, comme Mozart, toutes les qualités : l'élévation, le style, et enfin le *motif*. »

Sans très bien comprendre la différence, insuffisamment expliquée, du motif et de l'idée, ne retrouve-t-on pas encore ici le besoin, l'amour de la clarté, de la netteté, de cette forme définie et pour ainsi dire plastique, qui caractérise les œuvres de Bizet?

A la sagesse de l'esprit, à la rectitude du jugement, le jeune homme unissait la tendresse et la chaleur du cœur. « Je voudrais, écrivait-il un jour, que ma chance s'étendît jusqu'aux miens; sans cela elle me sera inutile et ne me rendra heureux que bien imparfaitement (2 mars 1860). » Et ailleurs (5 septembre 1860.) « Je

compte sur cette providence dont tu me parles, pour triompher bientôt et complètement du mal ; car ce serait en vain qu'elle m'aurait donné des succès et de telles espérances ; je me croirais dégagé de toute reconnaissance envers elle, si elle ne m'accordait la santé de ma mère. C'est là le premier bien que je désire et le seul que je demande à Dieu. Pour ce qui me regarde, je m'en charge et n'ai besoin de personne. »

Cette mère tant aimée, le pauvre garçon ne la conserva pas longtemps. Il revint précipitamment d'Italie pour la voir mourir. Mais il garda pieusement son souvenir, et le duo de *Carmen* entre José et Micaëla, ce duo si plein de tendresse filiale, n'est peut-être qu'un discret hommage à la chère mémoire.

Entre le fils et les parens, tout était commun, les joies et les peines, l'espérance comme le doute. Bizet espérait beaucoup de lui-même et, dans ses lettres intimes, sans affectation d'humilité il avouait aux siens sa confiance en l'avenir : « Je sens que plus je vais, plus j'avance... Je sais très bien mon affaire ; j'orchestre bien, je ne suis jamais commun, et j'ai enfin découvert le *Sésame* tant cherché... Si d'autres m'entendaient, ils me prendraient pour un fou, mais vous savez que je ne suis point un sot ; vous savez ce que je veux vous dire. J'ai conscience de ce que je sais, de ce que je vaux, et quand je dirai : je suis arrivé, il y aura beaucoup de gens de mon avis. »

N'accusez pas d'orgueil l'adolescent qui parlait ainsi de lui-même. Devenu un homme et un maître, il prendra la critique avec modestie et bonne humeur. Un de nos confrères, c'est lui-même qui le raconte, ayant parlé un jour incidemment et sans bienveillance de *Djamileh*, reçut de Bizet la partition récemment parue de *l'Arlésienne* avec cette dédicace : « Si vous continuez vos éreintemens, monsieur, je vous enverrai *Djamileh*. Ne me poussez pas jusqu'aux *Pêcheurs de perles*. Mille amitiés cordiales. »

« Une autre fois, — c'était à la première de *Carmen*, — il rompit le cercle des amis qui l'entouraient et le félicitaient, pour aller serrer la main à un critique qui ne le gâtait guère : « Dites-moi la vérité vraie, lui glissa-t-il en le prenant à part, vous savez que je suis un homme auquel on n'est pas absolument tenu de dire que tout ce qu'il fait est admirable (1). » Aussi ne le lui dirons-nous pas, même après sa mort. Mais en dépit de sa modestie, au lendemain de *l'Arlésienne* et de *Carmen*, le pauvre garçon pouvait, sans trop se flatter, se dire : « Je suis arrivé ! » Hélas ! quel regret et quel remords ! Il a fallu qu'il mourût pour que tout le monde fût enfin de son avis.

(1) V. Wilder, *Ménestrel* du 18 juillet 1875.

III.

Les Pêcheurs de perles, le premier opéra de Bizet, furent représentés au Théâtre-Lyrique en 1863, sans grand succès. Du livret, le titre est ce qui vaut le mieux : il a quelque chose d'harmonieux et de musical. La pièce n'offre guère qu'une situation, ou plutôt un tableau, qui termine le premier acte : la vierge Leila priant la nuit pour les pêcheurs qui sont en mer. La rivalité de Zurga et de Nadir, amis d'enfance, épris de la même inconnue entrevue autrefois dans une pagode et qui naturellement n'est autre que Leila; le manquement de la jeune fille à ses vœux de prêtresse et de vierge, ses amours avec Nadir, la colère de Zurga, puis sa démence, tout cela est fort banal et fort ennuyeux. A défaut d'un drame, Bizet a fait des paysages, et avec l'exquise mélodie : *les Adieux de l'hôtesse arabe* et le petit acte de *Djamileh*, *les Pêcheurs de perles* constituent la part de l'exotisme dans l'œuvre du maître.

L'exotisme de Bizet ne fut pas, ou du moins ne resta pas tout à fait celui de Félicien David. Chez Bizet, chez le Bizet de *Djamileh,* l'Orient n'est que le cadre; chez Félicien David, il est le tableau même. Les personnages de *Lalla-Roukh* vivent à peine; ils ne se détachent guère plus que les figures peintes sur le fond des porcelaines ou des laques orientales. Ils s'absorbent dans la nature qui les environne, dont ils font partie comme de belles fleurs, au milieu de laquelle ils chantent comme des oiseaux, d'instinct et presque sans passion. Les personnages de *Djamileh*, nous le verrons, sont plus humains; le sentiment, chez eux, prime la sensation. Mais l'inspiration des *Pêcheurs* rappelle encore Félicien David. L'orchestre, parfois très animé, très dramatique, avec des pressentimens de *Carmen,* accompagne parfois aussi de délicieuses barcarolles : la romance de Nadir : *Je crois entendre encore, caché sous les palmiers;* l'air de Leila : *Comme autrefois dans la nuit sombre,* auquel Bizet donnera un jour pour pendant l'air de Micaëla, au troisième acte de *Carmen*. Jamais Félicien David n'a soupiré de plus rêveuses, et, pour ainsi dire, de plus immobiles cantilènes.

Le premier acte des *Pêcheurs de perles* est de beaucoup le meilleur, et le seul complet. Là se trouve le fameux duo des hommes, que MM. Duchesne et Bouhy chantèrent, arrangé par M. Guiraud en *Pie Jesu,* à l'enterrement du maître. Il est très beau, ce duo; les voix du ténor et du baryton y sont dans une relation constamment originale; sur un accompagnement de harpes mystérieux et sacré, la mélodie s'étage par des progressions qui lui donnent une solennité croissante.

Ce qui suit n'est pas moins beau. Les pêcheurs sont rassemblés sur la grève. Ils ont nommé leur chef. Une pirogue approche, portant

Une fille inconnue et belle autant que sage
Que les plus vieux de nous, selon l'antique usage,
Loin d'ici chaque année ont soin d'aller chercher.
Un long voile à nos yeux dérobe son visage,
Et nul ne doit la voir, nul ne doit l'approcher.
Mais pendant nos travaux, debout sur ce rocher,
Elle prie, et son chant, qui plane sur nos têtes,
Écarte les esprits méchans et nous protège.

Mais, comme dit l'autre, cela ne rime pas! Peu importe. Que font ici les paroles? C'est la musique qu'on voudrait pouvoir citer au lieu de la poésie; ce sont les longues gammes qui montent et redescendent, comme pour croiser leurs trames légères sur le front de la jeune inconnue; c'est l'ardente prière, c'est le cri d'espérance jeté vers la vierge harmonieuse et protectrice.

Elle aborde, saluée par un chœur de bienvenue, tout aimable et gracieux, par de clairs tintemens de l'orchestre. Zurga l'interroge; il lui fait jurer de veiller et de prier jusqu'à l'aube, de fermer son oreille aux paroles, son cœur aux désirs d'amour; et trois fois, de sa voix pure et un peu tremblante, la jeune fille prête serment. La scène est coupée avec aisance, dialoguée avec autant de variété que de naturel. Les mélodies y éclosent en foule, spontanées et faciles, brillantes de la double fleur de la jeunesse et du talent. *Tu chanteras pour nous sous la nuit étoilée,* commande Zurga, et dans cette seule phrase tout le ciel d'Orient resplendit; puis les chants religieux éclatent, et l'hymne à Brama se déroule, porté comme en triomphe sur des accords retentissans.

Un grand sentiment de nature et de religion plane sur tout cet acte, qui rappelle un peu, bien qu'en de moindres proportions et par des séductions plus intimes, l'admirable quatrième acte de *l'Africaine.* Les pêcheurs sont partis; la jeune fille est demeurée seule, et sur sa tête les étoiles s'allument. Les barques ont quitté le rivage et voguent doucement : *Le ciel est bleu, la mer est immobile et claire,* chantent des voix lointaines, qui s'éteignent peu à peu; à l'horizon brillent les falots immobiles. Les beaux jeunes gens sont descendus sous les vagues transparentes. Alors la douce gardienne chante à son tour; enveloppée de ses voiles de gaze, debout sur la falaise, elle prie les divinités marines de pardonner aux nageurs curieux de leurs secrets, avides de leurs trésors; elle prie; et, quand les chercheurs de perles remontent pour reprendre haleine à la surface des flots, ils prêtent l'oreille à sa prière, ils l'entendent de loin et ils y répondent.

Décidément, le principal personnage des *Pêcheurs de perles*, ce n'est point l'amoureux Nadir, ni la belle Leila; c'est la mer, c'est le Grand-Océan tiède et bleu, celui qui baigne l'autre face du monde, celui qu'on ne voit qu'en rêve, à moins d'être oisif et millionnaire, ou marin. Sur des flots moins lointains, mais parfois, dit-on, aussi purs, sur la Méditerranée, par de belles nuits d'été, nous avons joué ou écouté ces mélodies, et nous avons senti leur relation mystérieuse avec les vagues murmurantes.

Ma bien-aimée est enfermée
Dans un palais d'or et d'azur,

chante Nadir. Oh! la ravissante sérénade! sérénade de pêcheur, ou plutôt de plongeur, qui semble monter du fond des eaux, traverser lentement leur cristal et flotter sur leur face immobile et muette. Ici, comme toujours devant le talent, on ne peut qu'admirer et se taire. Qui expliquera jamais la magie d'une pareille mélodie, et comment toute la poésie, toute la beauté et toute la mélancolie des mers peuvent tenir dans les trois ou quatre mesures d'une chanson!

Quatre ans après *les Pêcheurs de perles*, le Théâtre-Lyrique donna *la Jolie Fille de Perth*. Le premier ouvrage de Bizet avait eu dix-huit représentations; le second en eut vingt et une. Les journaux, du moins, furent beaucoup plus élogieux; on commençait à compter avec le jeune musicien. Lui-même se sentait en progrès, et, pendant les études de son opéra, il écrivait (octobre 1867) : « Je suis vraiment content; la répétition générale a produit un grand effet. La partition de *la Jolie Fille* est *une belle chose*. Je vous le dis, parce que vous me connaissez. L'orchestre donne à tout une couleur, un relief que je n'osais espérer. J'ai trouvé ma voie; maintenant en route. Il faut monter, monter, monter toujours. »

Nous qui n'avons jamais fait que lire *la Jolie Fille de Perth*, nous lui trouvons moins de couleur et de relief; peut-être aussi la musique souffre-t-elle un peu de la médiocrité d'un livret qui, sans avoir plus d'intérêt que celui des *Pêcheurs de perles*, n'a pas même autant de poésie. C'est l'aventure de Catherine Glover, fille du gantier Simon, fiancée d'Henri Smith, l'armurier, et compromise par le duc de Rothsay, gouverneur de la ville. Henri croit la jeune fille infidèle et l'abandonne; la pauvre Catherine, qu'une péripétie banale empêche de prouver son innocence, devient folle comme son homonyme de *l'Étoile du Nord*. Comme dans *l'Étoile du Nord* aussi, on lui joue le tour de reconstituer devant elle une scène du passé, stratagème qui, dans la vie réelle, ne manquerait

pas de rendre une folle encore plus folle, mais qui réussit toujours dans les opéras comiques. La Catherine anglaise, comme la Catherine russe, retrouve la raison et se marie. Cette petite histoire a été tirée du roman de Walter Scott, mais tirée par des mains maladroites.

Je ne crois pas que la partition de *la Jolie Fille de Perth* soit supérieure à celle des *Pêcheurs de perles*. On y trouve moins de couleur avec plus d'habileté, des pages d'une facture plus ingénieuse, d'un style plus fin ou plus fort, mais pas un acte aussi complet que le premier acte des *Pêcheurs*. Si déjà l'originalité de Bizet perce dans plus d'un morceau, comme la danse bohémienne et surtout la scène d'ivresse, les réminiscences abondent : le joli chœur de la Saint-Valentin, nous l'avons dit, n'est qu'un écho du chœur des magnanarelles de *Mireille*, et la phrase touchante de Catherine, au quatrième acte, *A peine au printemps de la vie*, avait chanté jadis sur les lèvres de Rachel, la « pauvre juive. » Çà et là, des rythmes ou des mélodies vulgaires : le premier chœur des forgerons, la chanson bachique du duc ; au troisième acte, un finale honnête seulement, avec *cantabile* ordinaire, et puis de trop fréquentes roulades (les folles en font toujours) que Bizet, d'ailleurs, se reprochait d'avoir accordées à la virtuosité de son interprète.

Mais çà et là aussi, des beautés véritables et diverses. Quoi de plus ravissant, par exemple, que certain duo galant, pendant la fête, entre le duc et sa maîtresse, Mab la bohémienne? On en a fait une transcription pour orchestre seul, ajoutée à la seconde suite sur *l'Arlésienne*, et sous cette forme et à cette place inattendue, le délicieux petit menuet est devenu populaire. Mozart en eût tracé le contour charmant, sans peut-être jeter sur l'accompagnement lointain ce dialogue mélodique et pourtant aussi naturel, aussi aisé qu'une conversation de bal.

La danse bohémienne est une page hors ligne. Ici, rien que d'original ; rien du chœur des derviches de Beethoven, rien non plus de l'entr'acte de *Philémon et Baucis*. A la progression sonore de Gounod, Bizet ajoute la progression du mouvement ; ce n'est pas tout encore : non content de précipiter le rythme jusqu'au vertige, il le disloque, il le secoue avec fureur, et, quand la ronde enragée s'arrête court, l'orchestre fait l'effet d'une machine affolée qui s'emporte et qui éclate.

Nous parlions tout à l'heure de la sérénade des *Pêcheurs de perles ;* il en est une aussi dans *la Jolie Fille de Perth*, tout autre, mais peut-être non moins charmante. *Sunt mille modi Veneris !* Qu'il y en a de ces chansons d'amour ! En voici deux qui se suivent de près et ne se ressemblent guère ; elles diffèrent comme diffèrent

les deux ouvrages auxquels elles appartiennent. Quelle était donc cette bien-aimée que voulait éveiller, « dans son palais d'or et d'azur, » la voix du pêcheur Nadir? Était-ce Leila, la vierge long voilée? Oui, sans doute; mais ce n'était pas elle seulement; ce n'était pas seulement pour elle que le jeune homme chantait des paroles étranges sur une étrange mélodie. Il chantait et il aimait aussi cette belle nuit marine dont la jeune fille était la reine et la déesse; il aimait les étoiles du ciel et les vagues de l'Océan, et sa sérénade, unique peut-être entre toutes les sérénades, devenait l'hymne de cet universel et mystérieux amour. Le je ne sais quoi, ce mot dont on abuse, est trop souvent, hélas! le dernier mot de l'esthétique, il est la subtile essence de la chanson de Nadir; il en fait l'indéfinissable beauté.

Avec la sérénade de Smith dans *la Jolie Fille de Perth*, nous sommes dans le réel et dans le concret; moins dans la poésie, mais plus dans la vérité, dans la passion et dans la souffrance. Au premier acte des *Pêcheurs de perles*, c'étaient surtout les choses qui chantaient; ici, ce sont les âmes, et la seconde œuvre de Bizet contient plus d'humanité que la première. Qu'elle est mélancolique, la chanson du fiancé de Catherine! Elle a deux couplets, qui ne se ressemblent ni par leur rythme, ni par leur mélodie, mais seulement par leur tristesse. La chanson de Nadir, sans être joyeuse, était autrement lumineuse et sereine. Celle-ci implore et n'espère pas. Aussi personne ne paraît à la fenêtre; l'heure sonne comme le glas dans la brume de la nuit d'Angleterre, et le pauvre amoureux s'éloigne à pas lents.

Quel flot d'amertume monta alors au cœur du jeune maître? D'où vient que pour un personnage secondaire, presque insignifiant, il écrivit, après cette page mélancolique, une page profondément douloureuse, la plus belle de la partition? « Je crois, disait-il, avoir bien établi mes types. Le Ralph est bien venu; il deviendra important au second acte. » Il est devenu si important, qu'il a tout tiré à lui et que sa scène d'ivresse est bien près de tuer le reste de l'ouvrage.

Qu'est-ce que ce Ralph? le rival d'Henri Smith et le rival dédaigné, qui boit pour s'étourdir et noyer son amour. Jamais peut-être une scène d'ivresse n'avait encore été traitée avec autant de naturel et de vérité. Bizet s'est bien gardé de faire chanter à Ralph une banale chanson bachique, comme celle qu'il avait mise quelques instans auparavant sur les lèvres de son duc de Rothsay, vrai prince d'opéra comique, celui-là. Ce n'est pas à la coupe d'or, c'est à la bouteille que le pauvre ouvrier demande l'oubli; il boit, non pas en joyeux compagnon, mais en désespéré, presque en furieux, et ses rires déchirans se fondent en sanglots. Oh! la tragique ivresse!

recours éperdu d'un malheureux contre le mal de la vie et la douleur d'aimer sans qu'on vous aime ! Ivresse du Nord aussi, réaction brutale contre la mélancolie des choses, si bien d'accord, dans les pays sombres, avec la mélancolie du cœur. Cette admirable scène n'a pas d'égale dans *la Jolie Fille de Perth;* mais elle suffirait à nous garantir qu'un grand homme de théâtre était né.

Hâtons-nous, les chefs-d'œuvre approchent; *Djamileh* en est un : un petit, mais un véritable, et, par ordre chronologique, le premier du maître (1879). Très supérieure aux deux partitions précédentes, *Djamileh,* malgré la bienveillance de la presse, réussit encore moins; au bout de quatre représentations, l'on n'en parla plus. Je me trompe; quelqu'un en parla encore et voici le sonnet consolateur et vengeur à la fois qu'inspira à M. Saint-Saëns l'insuccès de cet ouvrage exquis :

Djamileh, fille et fleur de l'Orient sacré,
D'une étrange guzla faisant vibrer la corde,
Chante, en s'accompagnant sur l'instrument nacré,
L'amour extravagant dont son âme déborde.

Le bourgeois ruminant, dans sa stalle serré,
Ventru, laid, à regret séparé de sa horde,
Entr'ouvre un œil vitreux, mange un bonbon sucré,
Puis se rendort, croyant que l'orchestre s'accorde.

Elle, dans les parfums de rose et de santal,
Poursuit son rêve d'or, d'azur et de cristal,
Dédaigneuse à jamais de la foule hébétée.

Et l'on voit, au travers des mauresques arceaux,
Ses cheveux dénoués tombant en noirs ruisseaux,
S'éloigner la Houri, perle aux pourceaux jetée.

Il n'y aurait là qu'un mot à changer : le mot *extravagant;* aucun n'est moins applicable à l'amour de Djamileh, aucun ne jure davantage avec la tendresse discrète de la pauvre esclave; mais tout le reste est juste, tout, jusqu'au dernier hémistiche inclusivement.

Djamileh, c'est la *Namouna* de Musset; c'est la touchante histoire annoncée au premier chant du poème, négligée au second pour les fantaisies que l'on sait et contée enfin, au troisième, en une quinzaine de strophes tout au plus.

Je vous dirais qu'Hassan racheta Namouna
. . . . . .
Qu'on reconnut trop tard cette tête adorée,
Et cette douce nuit qu'elle avait espérée,
Que pour prix de ses maux le ciel la lui donna.

Je vous dirais surtout qu'Hassan dans cette affaire
Sentit que tôt ou tard la femme avait son tour,
Et que l'amour de soi ne vaut pas l'autre amour.

Voilà tout le sujet de *Djamileh;* en voilà, dans le dernier vers, qui est charmant, toute la moralité, ou, comme on dit aujourd'hui, même en musique, toute la psychologie.

On a fait au livret de *Djamileh* d'étranges critiques, et ceux-là mêmes qui goûtent le plus la partition s'y sont associés. Ce petit acte, a-t-on dit, n'est pas une œuvre de théâtre; il est anti-scénique, il manque d'intérêt, parce qu'il manque d'action. Mais qu'appelle-t-on au juste le théâtre et l'action? Faut-il qu'une pièce, surtout une pièce en musique, soit une suite de faits, d'événemens extérieurs? Le type du drame à mettre en musique est-il le drame d'intrigues et d'aventures? le feuilleton représente-t-il l'idéal du *libretto*, et ne peut-on composer un opéra qu'il n'y soit question des Guise ou des rois de France qui « ont eu lieu? » Dans ce genre, il existe deux chefs-d'œuvre : *le Pré-aux-Clercs* et *les Huguenots;* qu'on n'essaie plus de les recommencer. Aussi bien, pour un petit acte à trois personnages, n'est-ce pas une suffisante péripétie que la transformation d'une âme? Il y a des crimes d'amour; nous en verrons dans *l'Arlésienne* et dans *Carmen*. *Djamileh*, au contraire, est le récit et le spectacle d'un bienfait d'amour. L'amour véritable troublant un cœur qui n'avait jamais battu que de volupté, le charme d'une femme triomphant du charme de la femme; n'y avait-il pas, dans cette simple étude de sentiment, plus d'attraits, plus de promesses d'inspiration que dans *les Trois Mousquetaires* ou *la Reine Margot?* Il est un mot fameux que les musiciens modernes devraient méditer et prendre pour devise : tôt ou tard on ne jouit que des âmes.

C'est une âme charmante que celle de Djamileh; mais l'âme était malheureusement ce qui manquait le plus à la jolie interprète du rôle. Je voudrais qu'on reprît l'œuvre de Bizet. J'aimerais l'entendre, ce petit opéra comique à trois personnages, après un autre opéra comique de mêmes dimensions, à trois personnages aussi, dont un muet : *la Servante maîtresse*. Le rapprochement est plus naturel qu'il ne paraît d'abord, et ne manquerait pas de piquant. Pergolèse et Bizet n'ont-ils pas chanté tous deux une aventure d'amour : la prise lente et sûre par une femme d'un cœur masculin qui s'est défendu longtemps? Oh! le beau thème à l'une de ces comparaisons comme on en faisait au collège! S'il y a plus d'ironie chez Pergolèse, il y a plus de poésie chez Bizet. Ou bien : qu'est-ce qu'une esclave, sinon une servante idéalisée par l'exotisme et la distance? Ou bien : que sont au fond les deux œuvres, sinon deux hommages à l'amour, l'un plus spirituel et l'autre plus touchant? Et l'on montrerait aussi que ce Turc d'Haroun n'a de turc que le turban, qu'il a l'âme civilisée, surtout moderne, et bien autrement complexe que celle du bonhomme Pan-

dolfe. Et l'on remarquerait encore que la complexité de la forme artistique répond de plus en plus à la complexité du fond, et que notre musique contemporaine s'est nuancée à l'infini, comme nos sentimens.

Djamileh n'est pas un drame, mais une exquise nouvelle musicale; aucune violence, aucune vulgarité n'en gâte les demi-teintes harmonieuses et la douceur voilée. Puissent ici les mots ne pas trahir, en le voulant traduire, le charme mélancolique et tendre de ce tableau, ou de ce rêve d'Orient!

C'est le soir au Caire, dans le palais d'Haroun. Par les fenêtres arrivent les parfums et les reflets du crépuscule, de ce crépuscule d'or, où là-bas s'éteint le soleil. On ne voit pas le Nil, mais on le devine au chant des bateliers. Sur le fleuve passent des barques, d'où s'échappe une douce et triste mélopée; comme la cloche dont parle Dante, elle semble pleurer le jour qui se meurt. Bizet savait le secret de ces rumeurs confuses; dans *Djamileh*, dans *l'Arlésienne*, il a surpris les vagues harmonies des midis accablans ou des soirées sereines. A travers la fumée de son chibouk, mollement bercé par la traînante cantilène, Haroun suit les fantômes éclos de sa rêverie. Il les suit du regard et de la voix, d'une voix languissante, amoureuse, qui se plie nonchalamment au rythme balancé d'un accompagnement monotone. Bientôt il se tait; de l'orchestre alors monte une plainte discrète, mais pénétrante; Djamileh passe derrière son maître, l'enveloppe d'un regard et disparaît. Haroun a fermé les yeux; au loin reprend le chœur des bateliers. Rien de plus ravissant, de mieux composé que cette première scène; rien de plus sobre et pourtant de plus coloré que ce paysage; rien de plus touchant que cet humble et muet aveu d'amour.

En deux couplets, à la fois voluptueux et mélancoliques, Haroun explique à Splendiano, son ami et l'intendant de son harem, la mobilité de son humeur et le caprice de ses plaisirs. Il le fait avec la légèreté, avec la grâce ailée d'un papillon, mais d'un papillon qui commencerait à sentir parfois la vanité de son vol et rêverait d'une rose qui le retiendrait pour toujours.

S'il souffre un peu de ne pas aimer, Djamileh souffre bien plus de ne pas être aimée; un songe l'a inquiétée, de vagues pressentimens lui disent qu'elle partira bientôt, congédiée comme les autres favorites; mais une caresse de son maître suffit à la rassurer, à la faire sourire et chanter. Elle chante pour Haroun, et sa chanson n'est que l'aveu mal déguisé de son amour. Le trio d'Haroun, de Splendiano et de Djamileh est très développé; il n'occupe pas moins de trente pages de la partition et peut-être en est-il le chef-d'œuvre. Pas d'action, pas de faits sans doute; mais n'est-ce donc rien que de voir peu à peu s'épanouir une âme de femme,

d'y découvrir peu à peu des trésors de douceur, de tendresse, d'humilité et de dévoûment ? La moindre phrase de Djamileh est touchante comme son regard attristé ; on lit à travers ces mélodies comme à travers de beaux yeux. De temps en temps, par exemple, à ces mots de la chanson orientale : *Il est beau, ses yeux sont de feu*, un éclat de passion contenu ; partout l'abondance des idées, la distinction, l'aisance et le naturel ; d'un bout à l'autre de ce trio, tout est grâce, élégance et poésie.

Il faudrait tout rappeler, ou tout révéler, hélas ! puisque presque personne ne connaît *Djamileh ;* montrer dans chaque nuance musicale une nuance de sentiment, faire ressortir aussi la couleur si sobre et si frappante de certains détails, notamment du chœur chanté pendant que danse, sous les yeux d'Haroun, et voilée, l'esclave nouvelle qui n'est autre que Djamileh revenue par surprise. Il faudrait insister surtout sur le duo final, merveille d'inspiration, de style, d'émotion et de passion. Ce n'est pas là le théâtre, dira-t-on.— C'est bien mieux, c'est la vie. Que faut-il davantage? Un cœur enfin gagné à l'amour, la douce conversion à la tendresse, d'une âme qui n'y avait jamais cru, un dénoûment qui n'est qu'un baiser, mais un de ces baisers tels que les lèvres humaines n'en reçoivent et n'en donnent guère, est-ce peu de chose, et quelles merveilles extérieures égaleront jamais en intérêt et en beauté celles qui s'accomplissent en nous?

« J'ai la certitude absolue, écrivait Bizet après *Djamileh*, d'avoir trouvé ma voie. Je sais ce que je fais. » Ce qu'il faisait, hélas! le pauvre maître devait être, jusqu'à la fin, presque seul à le savoir.

IV.

L'Arlésienne elle-même (1872) ne toucha pas la foule; la montagne refusait encore une fois d'aller au prophète. Comme *Faust*, comme *Roméo*, comme *Mireille* et *Philémon*, comme *les Pêcheurs de perles* et *la Jolie Fille de Perth,* on doit *l'Arlésienne* à M. Carvalho, et c'est bien le moins qu'on l'en remercie. Directeur du théâtre du Vaudeville, il voulut là encore donner une petite place à son art favori, à cette musique pour laquelle il a fait beaucoup, et qui, l'ingrate, n'a guère fait pour lui. Au moment de monter la pièce de M. Alphonse Daudet, il proposa à Bizet d'y ajouter des mélodrames. Bizet accepta, séduit par le sujet, heureux de pouvoir composer un ouvrage à sa guise, sans les entraves des livrets ordinaires, libre de choisir les situations qui le tenteraient le plus et de glisser ses illustrations musicales seulement entre les pages qui l'inspireraient le mieux. Il écrivit ainsi en deux ou trois mois,

pour son propre compte et pour sa propre joie, une partition dont la partition actuelle ne représente guère que la moitié. Il a fallu sacrifier beaucoup de musique, et deux morceaux de *Carmen*, notamment le prélude du troisième acte et le chœur : *Quant au douanier, c'est notre affaire,* sont des épaves de *l'Arlésienne* primitive.

Bizet prévoyait bien que le public n'écouterait guère ses entr'actes et ses mélodrames plus que des trémolos de l'Ambigu ; mais l'événement dépassa ses prévisions. *L'Arlésienne* fut donnée quinze fois au mois d'octobre, devant des salles à moitié vides ; chaque entr'acte se jouait au milieu des bruits variés qui constituent le bruit général d'un théâtre : spectateurs qui rentrent et se réinstallent, jeunes gens qui bavardent, vieux messieurs qui toussent, dames qui renversent à plaisir leurs odieux petits bancs. Et puis qui donc pouvait se douter que ce pauvre orchestre, réuni à la diable, exécutait un chef-d'œuvre? En vérité, c'est prendre le public en traître que de lui servir des *Arlésienne* et des *Carmen* sans lui faire une annonce, sans lui demander son admiration, comme on lui demande parfois son indulgence.

L'Arlésienne n'obtint pas même son attention. La pièce fut très vivement critiquée. Apparemment, ce n'était pas non plus du théâtre, ce drame rustique, en pleine nature, tout baigné du soleil du Midi, tout parfumé des senteurs de Provence ; ce n'était pas du théâtre, dans ce pays de lumière et de joie, cette catastrophe si simple et si horrible, ces êtres primitifs, malheureux et touchans, cette rage d'amour déchaînée dans le cœur d'un enfant trop faible pour en guérir, et qui en meurt : cette agonie morale et ce suicide physique d'un fils que sa mère finit par voir se briser la tête sur le pavé, ce n'était pas du théâtre! Qu'était-ce donc? — *L'Arlésienne*, a-t-on dit encore, excède les bornes de l'émotion esthétique ; l'horreur du dénoûment est trop forte pour les nerfs. Mais depuis quand les grands hommes eux-mêmes, d'Eschyle à Shakspeare, ont-ils l'habitude de ménager les nerfs de la foule? Va-t-on au théâtre uniquement pour rire ou ne verser que de douces larmes? La douleur n'est-elle pas souveraine de l'art comme de la vie, et que sont les plus beaux chefs-d'œuvre du génie, sinon des chefs-d'œuvre de souffrance et de pitié?

Chef-d'œuvre pour chef-d'œuvre, peut-être préférerons-nous encore *l'Arlésienne* à *Carmen ;* peut-être cette partition si substantielle, merveilleusement expressive et forte, dans sa concision et sa sobriété, fait-elle encore plus d'honneur que l'autre au musicien et à l'homme de théâtre. Rien d'aussi court et d'aussi puissant n'avait paru dans ce genre depuis l'*Egmont* de Beethoven. On est bien venu vraiment à goûter cette musique sans ce drame, à n'ap-

plaudir *l'Arlésienne* qu'au concert! Comme si l'on pouvait séparer les deux moitiés de ce tout indivisible, détacher les couleurs de la toile; comme si la suprême beauté de ces mélodies, de ces ritournelles, de ces accords, car parfois il n'y a rien de plus, n'était pas justement dans leur indissoluble attache et dans leur adhérence, pour ainsi dire, aux situations, aux paroles et aux gestes!

De grand matin j'ai rencontré le train
De trois grands rois qui allaient en voyage;
De grand matin j'ai rencontré le train
De trois grands rois dessus le grand chemin.

Venaient d'abord des gardes du corps,
Des gens armés, avec trente petits pages.
Venaient d'abord des gardes du corps,
Des gens armés dessus leur justaucorps.

Telles sont les paroles naïves d'un vieux noël, très populaire dans la Provence et le Comtat et attribué au roi René : la *Marche des Rois*. Quant à la musique, elle est, dit-on, postérieure de deux siècles et connue sous le nom de *Marche de Turenne*. Cet air, par lequel débute l'ouverture, est pour ainsi dire le titre musical de l'œuvre; comme le titre littéraire, il évoque la vision du pays, du beau pays de Provence. Cette mélodie se grave dans la mémoire avec la précision et la netteté des horizons de là-bas; elle s'associe pour toujours à la vue ou au souvenir des paysages, dont elle semble l'émanation sonore. Si vous comprenez, si vous aimez *l'Arlésienne*, vous ne foulerez plus l'herbe des Alyscamps, l'herbe courte que paissent les chèvres des pâtres aux vêtemens roux, vous ne franchirez plus le seuil d'un *mas* caché sous les mûriers sans vous chanter cette chanson. Une rude chanson d'abord, quand l'orchestre l'attaque avec âpreté; plus douce ensuite, attendrie, attristée par des harmonies d'une mélancolie charmante. Deux fois elle revient en mineur, d'abord incertaine et troublée, puis un peu raffermie par de légers frissons de tambours; en majeur, elle se fortifie encore davantage et reprend enfin hardie, presque dure, comme elle avait commencé. Le reste de l'ouverture est fait de deux idées : l'une caractérise l'Innocent, le pauvre petit dont la raison sommeille et finira par s'éveiller; l'autre exprime la peine d'amour dont souffrira et mourra Frédéri. Des deux frères, il faut que l'aîné succombe pour que le plus jeune revive : tout le drame est fait de cet horrible marché.

Dans sa préface musicale seulement, comme pour nous les présenter, Bizet a développé jusqu'au bout les deux phrases; au cours de l'œuvre il ne fera plus que les rappeler. Mais ici il les déroule tout entières; avec quelle abondance, avec quelle longueur d'ins-

piration! On n'en trouve plus aujourd'hui, des mélodies de quinze ou vingt mesures, dessinées avec cette grâce, avec ces inflexions élégantes et ce contour exquis. Il est doux, sympathique entre tous, le thème de l'Innocent, et voilé, par la sonorité du saxophone, d'une ombre de mystère et de mélancolie. Toutes les deux mesures, une clarinette pose trois ou quatre notes monotones, douces aussi, comme une caresse, comme un baiser sur le front obscurci de l'enfant, et je ne sais rien de plus pénétrant que cette page d'orchestre, rien qui fasse éclore en nous plus de rêves, rien qui nous plonge aussi profondément dans cette douce ivresse, connue du poète, et que les musiciens connaissent mieux encore, « où la bouche sourit, où les yeux vont pleurer. »

Mais voici qu'une plainte plus âpre s'exhale, plainte d'un plus terrible et plus douloureux égarement. Presque imperceptible d'abord, elle grandit peu à peu. Comme dans les crises de souffrance physique, les élancemens se rapprochent, s'exaspèrent, la mélodie ne gémit plus, elle crie, et l'orchestre entier se débat dans les convulsions et les sanglots. Jamais, au cours du drame, nous ne réentendrons ainsi le thème de Frédéri tout entier. Les deux premières mesures seules reviendront, merveilleusement appropriées au travail latent et fatal qui se fait dans l'âme possédée, symbole et symptôme auquel notre oreille ne se trompera plus, de la fièvre qui dévore le pauvre fou d'amour.

Comme Bizet les a comprises et aimées, ces deux âmes fraternelles de l'Innocent et de Frédéri! Avec quelle délicatesse il a sondé l'obscurité de l'une et la blessure de l'autre! Au premier tableau, tandis que l'Innocent écoute les récits du vieux berger Balthazar, avec quelle sollicitude la musique épie dans ses yeux la moindre lueur de raison! La phrase incertaine flotte à l'aventure, cherchant sa route à travers mille variantes d'harmonie, s'embarrassant dans de vagues accords, revenant sur elle-même sans pouvoir trouver sa résolution naturelle et son complet épanouissement. Au second tableau encore, devant l'indifférence maternelle, comme la pauvre petite âme se replie sur elle-même, et comme se replie aussi la mélodie! Si par hasard, subitement émue, la mère se jette sur l'Innocent et l'embrasse bien fort, aussitôt, par un simple changement de rythme et de mouvement, comme le thème s'anime et se passionne!

Et le thème de Frédéri! Il suit le malheureux garçon comme son ombre. Il fait plus que le suivre, il couve en lui-même, il le possède tout entier et toujours; il fermente sourdement dans son âme, et de temps en temps il déchire l'orchestre, pareil à un frisson de fièvre, à un sursaut de douleur. A la fin du drame, quand Frédéri, pieds nus, l'œil hagard, les cheveux hérissés, traverse le

théâtre pour aller se tuer, le thème fatal sort une dernière fois des profondeurs; lentement, sûrement, avec lui monte l'hallucination suprême, et lui enfin, lui toujours, éclate en formidables accords qui semblent eux-mêmes s'abattre et s'écraser dans leur chute.

Est-on las de voir souffrir et mourir de souffrance? Bizet, dans ce chef-d'œuvre où rien ne manque, a mis la consolation auprès de la peine et la douceur à côté de la douleur d'aimer. Si Frédéri avait voulu, ou plutôt s'il avait pu vivre, une main légère aurait pansé, peut-être guéri sa blessure. Au bord de l'étang, quand la pauvre Vivette supplie Frédéri de l'aimer, au moins de se laisser aimer d'elle, pas une phrase de musique n'accompagne son humble requête et les rebuts du jeune homme exaspéré. Mais vienne l'acte, ou plutôt l'entr'acte suivant, dans l'admirable mélodie, si noble, si éloquente, qui se soutient, qui s'élève durant trente ou quarante mesures avec une expression, avec une passion croissante, dans cette mélodie d'une courbe si vaste et si pure, d'un accent si suave et si touchant, c'est l'amour de Vivette qui chante et qui s'offre encore : amour mélancolique, attristé, presque effrayé par le souvenir de l'autre amour, mais dévoué, mais fidèle, amour-compassion, amour-charité. « Va, dit quelque part Vivette, je ne suis pas demandeuse, moi; » et la musique a su traduire l'humilité et l'abnégation de ces douces paroles.

Décidément dans *l'Arlésienne* tout n'est pas violence; l'émotion n'y est pas toujours poignante, témoin les deux adorables pages, dont l'une accompagne l'entrée de la vieille mère Renaude; l'autre, sa rencontre avec Balthazar et l'échange de leurs souvenirs de jeunesse et d'amour. L'entrée de la Renaude est rythmée un peu comme celle du ménage Mathurin au premier acte de *Richard Cœur-de-Lion*, mais quelle différence! Là-bas, une cinquantaine joyeuse sans arrière-pensées; ici, la réunion, après des années et des années tombées sur leur amour, de deux êtres, qui peuvent se regarder sans honte, fiers de n'avoir pas été coupables, sinon consolés de ne pas avoir été heureux. Elle s'avance lentement, la Renaude, et la ritournelle (si l'on peut employer ici cet affreux mot), à la fois pastorale et plaintive, marque bien le chevrotement de sa démarche sénile. Que de choses elle retrouve d'abord : la ferme, la magnanerie, les hangars, le puits : « Est-il Dieu possible, murmure-t-elle, que du bois et de la pierre vous remuent le cœur à ce point-là! » Mais elle ne retrouve pas des choses seulement; elle aperçoit Balthazar, et voici que tout confus, découvrant aux yeux de sa vieille amie sa tête blanche de vieillard, le berger s'incline avec respect, presque avec amour encore. Alors ils se parlent, et si pures, si poétiques que soient leurs paroles, le sublime *Adagietto* qui les paraphrase les dépasse encore en poésie et en pureté. C'est

qu'il y a des profondeurs où seule la musique peut descendre; pour elle seule, il n'est rien d'ineffable; elle seule pouvait réfléchir la transparence et la sérénité de ces deux âmes apaisées.

A tant d'émotions et de souffrances, il fallait que la nature aussi parût s'intéresser. Bizet a fait les choses elles-mêmes mélodieuses et compatissantes; il a fait la terre et le ciel de Provence sensibles à la tristesse de leurs enfans. Le chœur chanté derrière la scène encore vide au début du second acte est une merveille. Le théâtre représente les bords du Valcarès, et de l'étang qui frissonne, des roseaux qui murmurent au vent, de l'horizon desert, s'exhale une plainte mystérieuse, comme si la campagne profitait de la solitude et du silence pour gémir et soupirer. C'est un jour d'été, flamboyant de soleil; mais on sait de quelle morne splendeur rayonnent quelquefois les midis accablans. Aussi bien, à cette terre maudite, et qui sera bientôt ensanglantée, chaque heure apporte sa tristesse. Voici le crépuscule, les bergers rappellent leurs bêtes. Avec quelques cris seulement, traînés d'échos en échos, Bizet esquisse un admirable paysage; le musicien dispose en grand peintre de la lumière et de l'ombre, et le soir descend à sa voix.

Et la nuit, de quelles angoisses il la remplit, de quelles terreurs pour les mères! Pendant que Rose Mamaï fait sentinelle à la porte de son enfant, quels refrains lui arrivent du dehors, dans le silence de la veillée?

Sur un char
Doré de toutes parts,
On voit trois rois graves comme des anges;
Sur un char,
Doré de toutes parts,
Trois rois debout parmi les étendards.

C'est encore la marche des rois, non plus alerte et fière, telle qu'elle retentissait au début de l'ouvrage, mais funèbre, mais sinistre, telles que reviennent les chansons de leur enfance et de leur village à l'oreille des pauvres désespérés qui veulent et qui vont mourir. Le refrain provençal sert ainsi, au début et à la fin, de décor à la partition. Il l'encadre et lui donne l'unité pittoresque, comme les deux motifs de l'Innocent et de Fréderi lui donnent l'unité dramatique.

V.

Dramatique et pittoresque, voilà en deux mots la définition et l'éloge de *Carmen*, le dernier chef-d'œuvre de Bizet, le plus varié, le plus populaire, celui par lequel il faut finir. Cette fois encore, Bizet fut

bien servi par ses collaborateurs. Le temps n'était plus des *Pêcheurs de perles* et de *la Jolie fille de Perth*. MM. Meilhac et Halévy ont fait de la célèbre nouvelle de Mérimée une adaptation très littéraire et très scénique. Ils ont gardé du récit original toute la couleur et toute la saveur compatibles avec les bienséances; beaucoup de sacrifices ont été nécessaires. On ne sut d'ailleurs aucun gré aux librettistes de leur discrétion, et la pruderie du public trouva encore à s'effaroucher. Maintenant qu'elle est rassurée, on pourrait peut-être en profiter pour accentuer certains détails de mise en scène ou de costume, que je voudrais plus conformes à l'esprit général de l'œuvre. Carmen, raconte le José de Mérimée, « avait un jupon rouge fort court qui laissait voir des bas de soie blancs avec plus d'un trou, et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassie qui sortait de sa chemise. » Et ailleurs : « Le croiriez-vous, monsieur? Ces bas de soie troués qu'elle me faisait voir tout en plein en s'enfuyant, je les avais toujours devant les yeux. » Pourquoi ne pas les montrer à l'Opéra-Comique, ces bas troués, au lieu de parer Carmen, la bohémienne, la cigarière, comme une Andalouse de bal costumé? Au second acte, chez Lillas Pastia, je voudrais un local plus équivoque et des danses moins académiques que cet honnête petit ballet. Chez Lillas Pastia, cela devrait sentir le poisson et la friture. Çà et là, MM. Meilhac et Halévy, sans doute, auraient voulu plus encore; mais ils n'ont pas osé et ils ne pouvaient oser. Comment faire passer Mérimée tel quel? Comment, par exemple, présenter au public Garcia le borgne, le hideux mari de Carmen, coutumier de procédés comme celui-ci : dans une affaire avec les soldats, le Remendado, fuyant avec ses camarades, reçoit une balle dans les reins; José veut l'arrêter et charger le blessé sur ses épaules : « Imbécile, lui cria Garcia, qu'avons-nous affaire d'une charogne? Achève-le et ne perds pas les bas de coton. — Jette-le, me criait Carmen. — La fatigue m'obligea à le déposer un moment à l'abri d'un rocher. Garcia s'avança et lui lâcha son espingole dans la tête. »

J'en passe et des pires, comme les librettistes en ont passé. Il était impossible, au théâtre, de heurter trop brutalement les instincts de la foule et son besoin de sympathie. Le personnage de Micaëla n'est qu'un hommage ou une concession à ce besoin. Il a fallu compter encore avec d'autres convenances d'esthétique théâtrale. La dernière scène, par exemple, est bien plus atroce dans la nouvelle que dans l'opéra. L'assassinat de la Gitana par José dans un ravin désert, pendant que sonne une messe commandée par le brigand lui-même à l'ermitage voisin, cette mort solitaire, donnée et reçue froidement, tout cela eût révolté les spectateurs, en

tout cas, les eût moins frappés que le meurtre en plein soleil, en pleine fête, que cette fin lumineuse, rayonnante comme une apothéose. Plus d'une fois ainsi on a dû atténuer et adoucir, étendre d'un peu d'eau la couleur trop intense. Mais la musique garde encore assez d'éclat. Elle garde aussi les qualités essentielles de la prose de Mérimée : le naturel, la sobriété et la concision. Elle a souvent, très souvent, plus de grâce, de tendresse et de cœur; ce n'est pas difficile, et c'est heureux.

Carmen, comme *l'Arlésienne*, mérite une place d'honneur dans l'histoire musicale de notre génération, et cette place, elle l'a enfin conquise. Elle a aujourd'hui l'âge privilégié où les créations de l'art sont comprises et admirées tout entières et de tout le monde. Le temps a fini par la consacrer et n'a pas commencé de la flétrir. N'est-il pas à la fois plus facile et plus doux pour la critique de prendre une œuvre à ce moment de sa destinée, de la contempler dans sa fleur encore fraîche, avant que les scrupules, les doutes ne nous viennent et que nous ne sentions vieillir, en vieillissant nous-mêmes, ce que nous aurons le plus aimé?

Le prélude de *Carmen*, pareil en cela au prélude de *l'Arlésienne*, est fait de quelques thèmes caractéristiques; c'est l'ébauche où sont essayées les couleurs du tableau. Sans préparation, dans une tonalité claire, sur un rythme carré, presque dur, éclate une fanfare un peu vulgaire à dessein, mais joyeuse, étourdissante; c'est la fanfare de la course, c'est pour ainsi dire la toile de fond sur laquelle se détacheront les personnages. Voici déjà le motif d'Escamillo, refrain de matamore et de bellâtre, bien tourné comme le brillant *torero*, mais comme lui sans noblesse, presque sans pensée. Après le decor musical, l'action même et l'héroïne. Un brusque silence arrête court la sonnerie des cuivres; à un âpre *trémolo* de violons s'attache, se cramponne avec une sorte de haine une phrase courte, aux intonations bizarres, qui ressemble à une caresse, mais à une caresse sauvage et mortelle. Cette phrase est la devise de Carmen; partout elle annoncera la venue de la Gitana, qu'elle suivra jusqu'à la mort. Voilà en quelques mesures tout le drame annoncé et résumé; suivons maintenant le développement de cette courte préface.

Les préliminaires ou les intermèdes sont toujours traités par Bizet avec un soin minutieux; il possédait l'art des préparations et des transitions; il coupait ses œuvres de haltes charmantes où son talent et notre attention se détendent et se délassent. C'est ainsi que *Carmen* commence discrètement, *sotto voce*. Nous entrons doucement dans l'œuvre, peu à peu, par des détails familiers et vivans. Sur une place de Séville, en face de la manufacture de tabac, à la porte d'un corps-de-garde, quelques dragons sont assis; ils fument,

ils causent, ils regardent passer les passans, et dans leur entretien, dans leurs courtes phrases négligemment jetées, on sent la nonchalance et la banalité de leur loisir. Mais une jeune fille arrive; aussitôt l'orchestre s'anime, et les mouvemens, les modulations expriment avec aisance et naturel les incertitudes de Micaëla, son regret de ne pas trouver José qu'elle cherchait, ses grâces à demi timides, à demi coquettes, au milieu des soldats empressés.

De plus en plus le décor se dessine et se colore. Après le chœur des soldats, voici le chœur des gamins, petite merveille de mélodie, de rythme et d'instrumentation; délicieux tableau de genre, et comme tous les tableaux de Bizet, net et fini. Rien de plus franc que cette chanson, rien de plus naturel à des enfans tout fiers d'escorter des militaires. Et sous ce refrain facile, quel ingénieux orchestre! Des gammes qui filent gaîment, des trilles qui ressemblent à des éclats de rire, partout la gaîté, la lumière et la vie.

Les cigarières maintenant font leur entrée, sous l'œil des jeunes gens qui les attendent et les saluent de leurs déclarations langoureuses. Sur l'accompagnement qui ondule, qui enveloppe la mélodie de ses contours flottans, le chœur se déroule, monte, en spirales pareilles à celles de la fumée; il monte et se dissipe avec la dernière bouffée des cigarettes. Et alors seulement, celle pour qui tous ces hommes sont venus, la plus fille de toutes ces filles, une fleur entre ses lèvres rouges, se balançant sur ses hanches « comme une pouliche du haras de Cordoue, » Carmen apparaît, non pas en princesse d'opéra, annoncée par une pompeuse ritournelle, mais saluée seulement par un cri de la foule, et par deux éclats stridens, par un double sifflement des quelques notes étranges qui sont à elle, qui sont elle-même et elle seule.

Les « passions de l'amour, » comme on disait jadis, ont dans l'opéra de Bizet un caractère particulier. Carmen n'aime pas un instant, j'entends d'amour véritable; elle n'aime que par caprice, intérêt ou débauche. Provocante, libertine, voluptueuse, la *habanera* du premier acte est tout cela; elle n'est pas tendre. Les quelques notes : *l'amour, l'amour*, traînées au-dessus de la reprise du chœur, ont un charme seulement sensuel, et dans le chœur lui-même, accompagnant de sa psalmodie monotone le refrain en majeur, on sent déjà quelque chose de dur et de mauvais, une menace de perfidie et de trahison.

Après la provocation par le chant vient la provocation par le geste, et ce coup droit de la fleur de cassie jetée au visage du dragon. Tandis que Carmen le vise en plein front, la phrase caractéristique retentit, solennelle, décisive, marquant bien que le drame va se nouer; et quand le coup a porté, tandis que les filles s'enfuient en riant, l'orchestre éclate. Il y a dans cet éclat plus qu'une

ritournelle banale exigée par un mouvement de figurans; c'est l'explosion foudroyante de la passion dans une âme bouleversée subitement et pour toujours.

Après avoir nargué les officiers par ses refrains insolens, Carmen, les mains liées, demeure seule avec José. Pour se faire délivrer, que lui chante-t-elle? La première chanson venue. Bizet, en pareil cas, ne se met pas en quête (et il a raison) de mélodies rares et d'accompagnemens extraordinaires. Carmen fredonne avec insouciance et dit sa chanson jusqu'au bout. Interpellée par José, elle répond avec un naturel parfait, et peu à peu elle cherche à reprendre sa séguédille, elle la ramène avec adresse, elle en fait pressentir et desirer le retour; elle montre à José dans le lointain, et toute prête à revenir sur un mot de lui, la coquette mélodie qui tantôt se rapproche et tantôt se dérobe. L'orchestre ne cesse de sautiller sur un rythme moqueur, et quand José haletant a enfin promis, alors avec une gaîté sauvage, oublieuse déjà des promesses d'amour, la chanson repart, bondit sur l'accompagnement devenu soudain dur et rauque, et s'achève sur un cri de triomphe méchant. L'impression qui se dégageait de la habanera se dégage plus forte de la séguédille, l'action a marché, et la figure principale s'accentue.

Où José jouira-t-il enfin de cet amour dont il a déjà payé la seule espérance d'une faute et d'un châtiment? Est-ce au clair de lune, dans le poétique décor où les ténors ont coutume d'aimer et d'être aimés? Sur un banc de mousse ou sur un lit de repos, par une nuit de printemps, quand les oiseaux chantent? Non, ce sera dans un bouge, et pendant de courts instans dérobés au labeur du service, à cette heure où le soldat quitte parfois sa caserne pour courir aux mauvais lieux des environs. C'est ici que nous voudrions dans la mise en scène autant de couleur que dans la musique. Au-delà des Pyrénées, on a reproché souvent à Carmen d'être une contrefaçon, presque une caricature du pays. Carmen, dit-on, n'est pas l'Espagne véritable. — D'accord; mais c'est bien plus beau, comme *Guillaume Tell* est plus beau que la Suisse; *Carmen* (et tous les chefs-d'œuvre en sont là) n'est pas vraie de la vérité matérielle, mais de la vérité idéale, la seule dont l'art ait à s'inquiéter. Le tableau musical par lequel s'ouvre le second acte n'est pas copié d'après nature; peut-être. Mais il est plus ressemblant que nature. Qu'importe que dans ces refrains endiablés, dans ce tourbillon sonore, il n'y ait pas ce qu'on voit de l'Espagne, s'il y a ce qu'on en rêve?

Le morceau capital du second acte est le duo de Carmen et de José. Passons sur les autres pages, malgré leur mérite : sur le prélude, fait (on sait avec quelle dextérité) de la chanson des dragons d'Alcala; sur l'étincelant quintette, modèle de verve symphonique,

dont l'idée va, vient, fait mille tours comme une eau rapide où l'on sèmerait de légers obstacles pour qu'elle chante plus fort et coure plus vite. Laissons aussi les couplets d'Escamillo, hardis et crânes au début, vulgaires au tournant du refrain, mais d'une vulgarité que nous avons déjà tâché de justifier par l'allure et les poses du personnage. Avec le duo, nous entrons dans le plus beau domaine de la musique, celui des âmes. Il ne s'agit plus ici de couleur locale, de habaneras et de séguédilles; comme dit le héros de Corneille, il y va de bien plus.

Dans ce duo, les deux caractères se posent et s'opposent nettement : José, l'être simple, faible, saisi corps et âme par un amour diabolique pour lequel il a déjà manqué à la discipline, pour lequel on sent qu'il manquera à l'honneur; Carmen à peine plus tendre qu'au premier acte, sans un instant de détente ou d'abandon. Sa danse seule est lascive, son chant est dur et sec, à ce point qu'il s'adapte de lui-même au rythme imperturbable des clairons sonnant la retraite.

José lui apportait pourtant une âme qui déborde d'amour. Avec quelle humilité il répond à la première bourrade de Carmen : *C'est mal à toi, Carmen, de te moquer de moi!* Carmen refusant de l'entendre, il lui saisit le poignet, tandis que la phrase démoniaque rugit à l'orchestre. Mais loin de menacer, de frapper peut-être, il s'agenouille. Toute sa colère tombe sous un regard, et de ses lèvres, de ses pauvres lèvres d'enfant du peuple, d'adolescent ébloui par cette fille, monte une admirable supplique d'amour.

Qui ne se rappelle la prière de Faust à Marguerite : *Laisse-moi contempler ton visage!* Elle se développait libre et sereine, et dans la nuit claire elle montait jusqu'aux étoiles. Ici, nous sommes dans un bouge; à terre gisent encore les éclats d'une assiette que Carmen a brisée pour s'en faire des castagnettes; à peine si les officiers et le torero sont sortis; les officiers, pour lesquels Carmen tout à l'heure prenait ses poses les plus impudiques; le toréro, auquel elle a lancé une œillade déjà pleine de promesses; la fumée des cigarettes flotte encore au plafond, et dans cette atmosphère épaisse il semble d'abord que la phrase de José va étouffer. Mais il tire de sa veste la fleurette fletrie, qui a si longtemps reposé sur la toile grossière de sa chemise de soldat, et aussitôt, la musique se dégage, l'air se purifie, et la chambre infâme s'emplit d'amour. Quelle poésie, quelle piété le pauvre garçon met dans cette bonne fortune de barrière! Quel chant respectueux et plaintif à la fois, mais autrement troublé que la phrase de Faust! José raconte à Carmen tous les rêves de sa captivité; chaque phrase traduit un mouvement de son cœur, un désir de ses sens : regrets, remords, blasphèmes jetés à ce fatal amour, scrupules et pressen-

timens de malheur et de honte. L'orchestre se soulève lentement, de toute sa masse, le flot monte, monte toujours, et à ces mots : *Car tu n'avais eu qu'à paraître*, on dirait qu'il retombe et se brise. De cette page célèbre, tout est beau, tout est vrai, jusqu'à la cadence finale, jusqu'à cette suite d'accords, un peu bizarres, un peu grêles, qu'on a critiqués à tort et qui expriment si bien la défaite de José et son complet abandon à la passion qui l'a vaincu.

Non, dit froidement l'indomptable fille; *non, tu ne m'aimes pas;* à de si brûlans aveux d'amour elle ne répond que par la négation de cet amour. *Tu ne m'aimes pas, car... si tu m'aimais, là-bas... là-bas;* le rythme change, s'accélère. « De ce *là-bas, là-bas*, que chante la bohémienne, vague et fuyante patrie de sa race, arrivent des appels mystérieux de nature et de liberté. Il n'est pas banal, ce duo, que ne terminent point les transports accoutumés et l'unisson ou la tierce de l'amour heureux. José suppliait tout à l'heure, maintenant c'est lui que Carmen supplie. La phrase insidieuse enveloppe José; elle l'enserre, elle l'étreint de cercles toujours plus étroits, et quand elle a fini par l'étouffer, quand, près de céder, il garde le silence, alors la phrase obstinée reparaît une dernière fois à l'orchestre, mais tout bas, ironique et légère, avec un tintement moqueur, riant de l'œuvre achevée, de la honte acceptée et désormais certaine.

Là-bas, là-bas, dans la montagne! le troisième acte nous y conduit. La vie que José a choisie, vie errante et proscrite, le musicien nous la fait connaître. Par les sentiers pierreux, aux sons d'une sourde et presque craintive ritournelle, ils cheminent, les bohémiens, chantant un chœur mélancolique, auquel certaine descente d'accords chromatiques donne une teinte d'inquiétude et de triste rêverie. Voilà une de ces haltes purement musicales, que le compositeur sait ménager au courant de son œuvre; en voici d'autres encore : l'air de Micaëla, le chœur : *Quant aux douaniers, c'est notre affaire*, le trio des cartes où, par opposition avec la gaîté des deux petites bohémiennes, la morne résignation de Carmen devant les menaces du sort prend une grandeur farouche. Quelle belle phrase Carmen chante ici d'une voix sombre! Qu'elle est bien suivie, bien équilibrée, soutenue par un accompagnement immuable comme cette mort que les cartes s'obstinent à prédire!

Bientôt, après avoir repris haleine, le drame musical recommence. Avant de le dénouer, Bizet le résume. Il réunit une dernière fois tous les personnages; il nous les montre au point culminant de leur caractère, au paroxysme de leurs passions respectives et pour ainsi dire au comble d'eux-mêmes : Escamillo plus fat, José plus faible et plus violent, Micaëla plus douce, Carmen plus sau-

vage que jamais. Carmen a séparé les deux combattans, elle a arrêté le bras de celui qu'elle a aimé une heure hier, ce bras levé sur celui qu'elle aimera demain. Escamillo la remercie et s'éloigne, non sans avoir pris de son rival un congé insolent. Le refrain du toréro revient encore, mais sinon transformé, du moins modifié par des variantes de mouvement, d'harmonie et d'instrumentation. Au lieu d'éclater avec la franchise un peu vulgaire d'autrefois, la phrase gronde à l'orchestre, plus sourde, très liée, grosse de rancune et de haine.

Micaëla non plus ne chante pas comme jadis; si elle répète à José la touchante mélodie du premier acte, elle l'achève par un appel déchirant que la timide enfant n'avait pas trouvé jusqu'ici.

Quant à Carmen, elle parle à peine; mais de quel ton dit-elle à José : *Va-t'en, va-t'en, tu feras bien, notre métier ne te vaut rien!* Je l'entends encore, cette courte phrase, tomber note par note, dédaigneuse, insolente, avec un demi-sourire, des lèvres de Mme Galli-Marié, qui tournait autour de Micaëla, tout en toisant la frêle messagère d'un long regard de pitié.

José se redresse alors, et, saisissant à plein corps la cynique créature, il lui jette, il lui crache au visage sa colère et sa malédiction. Si brève que soit l'apostrophe, elle termine l'acte avec une puissance que ne saurait dépasser le plus développé des ensembles. Un pareil cri suffit pour tout faire craindre de ce forcene d'amour et de jalousie. Et voici que de la coulisse, du sentier qui tourne la montagne, arrive encore le refrain du toréro. Il s'éloigne, il s'éteint, et, rien qu'à l'entendre, rien qu'à voir sur le front de Carmen passer un éclair de plaisir, on se sent plier devant la loi mystérieuse et terrible du caprice féminin. L'amour de José, cet amour qui supplie et qui pleure, est bien mort maintenant. Place au nouvel amour, à celui qui s'en va là-bas, fier et chantant!

« Quand un tempérament passionné, violent, brutal même; quand un Verdi dote l'art d'une œuvre vivante et forte, pétrie d'or, de boue, de fiel et de sang, n'allons pas lui dire froidement : Mais, cher monsieur, cela manque de goût, cela n'est pas distingué. *Distingué!* Est-ce que Michel-Ange, Homère, Dante, Shakspeare, Beethoven, Cervantes et Rabelais sont *distingués?* Nous faut-il donc du genie accommodé à la poudre de riz et à la pâte d'amandes douces? Demandons plutôt à nos zouaves de monter à l'assaut en cravate blanche et en culottes de soie. » — Bizet, quand il parlait, ou plutôt quand il écrivait ainsi, semblait répondre d'avance à l'injuste reproche de vulgarité qu'on a fait à plusieurs passages de *Carmen,* notamment au début du quatrième acte : le défilé de la *cuadrilla* entrant dans le cirque. Le tableau musical est un peu

cru, mais à dessein. Voilà bien la brillante et bruyante Séville, et la foule espagnole se ruant aux arènes. Voilà bien l'ivresse universelle d'un jour comme celui-là, ivresse de chaleur, de soleil et de ciel bleu. Songez à la qualité de ce plaisir : une course de taureaux, et vous y trouverez exactement assortie la qualité de cette musique. La fanfare des cuivres est belle par la carrure seule, par l'aplomb de son rythme, inflexible et continu. Chaque groupe traverse la place, salué par le peuple en joie; des accompagnemens lourds marquent le passage des picadores bardés de fer, et quand viennent les banderilleros, des traits s'échappent en fusées étincelantes comme les broderies d'or, légères comme les capes de soie. Escamillo paraît enfin, vêtu de pourpre, héros de la fête sanglante, et le refrain du toréador s'échappe de toutes les poitrines, sonore à faire crouler les murs de l'amphithéâtre. Mais Escamillo, plus soucieux qu'à son ordinaire, sourit à peine; sa phrase galante : *Si tu m'aimes, Carmen,* est presque recueillie; il sent qu'un rideau seulement le sépare d'une mort toujours possible.

Malgré l'insistance de ses compagnes, malgré certain petit motif d'orchestre qui revient plusieurs fois, comme un avertissement et une menace, Carmen demeure. Elle a aperçu José qui la guette; elle marche droit à lui et l'interpelle. Alors s'engage une des scènes les plus saisissantes du théâtre lyrique contemporain, l'une des plus belles et des plus vraies à la fois. Un pareil dénoûment pour couronner une œuvre pareille, c'était plus que la promesse, c'était le témoignage actuel et glorieux qu'un grand musicien et qu'un grand homme de théâtre était parmi nous.

Ce duo, terrible *crescendo* de sentiment et de sonorité, part d'un rien, de quelques mots froidement échangés. Pas un muscle du visage de Carmen ne bouge; elle semble parler à un autre que José et d'une autre qu'elle-même. Mais José peu à peu s'anime. *Carmen, il est temps encore,* dit-il, insistant sur chaque note de la phrase frémissante tout bas, mais déjà frémissante. L'impatience gagne Carmen et la même phrase revient, plus irritée cette fois, avec une péroraison plus chaleureuse. Après la brutale déclaration de Carmen : *Non, je ne t'aime plus,* immédiatement après, la note ripostant à la note, comme dans un duel pied à pied, un transport d'indignation saisit tout l'orchestre; une clameur de reproche monte vers l'impudente fille, et, dans une admirable effusion, José jette tout à ses pieds : son amour, les débris de son honneur et le désespoir longuement amassé dans son âme. Carmen n'écoute même pas; le bruissement de son éventail froissé dans ses doigts nerveux accompagne seul la déchirante prière. Mais, au milieu de ce duo, dans la solitude de la place déserte, voici que les trompettes

du cirque interviennent brutalement. La foule invisible souligne de ses cris les passes du combat. Alors, la vision de l'arène, évoquée d'un seul coup, saisit notre imagination, et nous suivons à la fois les deux scènes, les deux duels, unis par un lien de mort qui va se resserrant toujours. Désormais, c'est entre les deux drames une rivalité de hâte et d'émotion; d'un côté et de l'autre, le sang coulera presque en même temps. Chaque éclat de la fanfare redouble au cœur de Carmen l'impatience, et la rage au cœur de José. Carmen commence à fuir; José la poursuit et la devance devant la porte qu'elle voulait franchir. Terrible, il l'adjure de revenir à lui, et deux ou trois fois l'orchestre lance à la misérable le motif diabolique qui fut la sauvage devise de sa vie. Il le lance avec une solennité effrayante, pour bien marquer qu'il s'agit enfin de céder ou de mourir, et la phrase qui jadis revenait parfois rieuse et légère, toute fière de sa grâce et de sa liberté, la voilà maintenant prisonnière, terrassée, qui se débat avec des rugissemens. A l'intérieur du cirque, un tonnerre de cris et de bravos; le chant du toréador éclate, mais à l'orchestre, un contre-chant sinistre lui répond et lui donne une couleur funèbre. José lève le couteau, frappe, et soudain, brisé par l'effroyable crise, il tombe à genoux, tandis que sur le cadavre les quelques notes infernales reviennent pour la dernière fois, comme si la mort même n'avait pu triompher de l'indomptable créature.

Telle est la dernière page de Bizet, et la plus admirable. C'est de ce sommet qu'il tomba; c'est ici qu'il faut nous arrêter brusquement, comme la mort l'arrêta lui-même.

« Quand meurt un homme qu'on admire, a dit Gustave Flaubert, on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s'en faire aimer. » Bizet nous inspira naguère cette admiration, cet espoir et cette tristesse. Enfin, pouvait se dire, en écoutant *Carmen*, le collégien que nous étions alors, un homme de génie s'est révélé; notre jeunesse aura son musicien. Hélas! trois mois plus tard mourait celui dont le chef-d'œuvre avait touché les fibres les plus profondes de notre cœur adolescent, celui que, dans le secret de nous-même, nous venions de proclamer un maître. De quels vœux, de quelle ardente sympathie nous rêvions de le suivre! Il eût été l'honneur de notre temps, au lieu d'en être seulement la plus brillante espérance! Nous l'aurions connu et aimé, et nous aurions porté cet hommage à son foyer au lieu de le déposer sur son tombeau.

CAMILLE BELLAIGUE.

L'AMÉRIQUE

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

I.

Utilitaire et pratique, admirablement conçue quant au résultat à obtenir, impressionnant l'œil et frappant l'esprit, l'exposition des deux Amériques n'offre pas seulement à la curiosité des masses un attrait nouveau; elle est aussi, pour beaucoup, une révélation inattendue. Le nouveau monde apparaît, riche de réalités et prodigue de promesses, dans un cadre grandiose de palais exotiques. Si les formes extérieures qu'il s'est plu à leur donner évoquent le souvenir des civilisations disparues, à l'intérieur tout est d'hier, moderne, classé avec un art méthodique et savant. Tout y parle d'une race jeune, active, vigoureuse, d'un sol fertile, d'un climat propice à l'Européen, d'une culture intelligente, et, devant cette accumulation de matières premières, devant les produits de cette industrie à laquelle nos conquêtes scientifiques ont épargné les tâtonnemens dispendieux, les recherches improductives, on se demande jusqu'où pourront aller des peuples qui débutent ainsi.

L'avenir est à eux, et nous, leurs aînés, qui les avons précédés et leur avons montré la voie, qui, sur ces terres nouvelles, depuis des siècles, déversons le trop-plein de notre population, ces élémens disparates, danger pour des civilisations vieillies, recrues desirables pour des civilisations naissantes, ces impatiens de vie libre

et de grands espaces, nous pouvons être fiers des résultats obtenus par ces enfans de l'Europe. Ce sont eux, Français et Anglais, Espagnols et Portugais, Irlandais et Italiens, hommes du nord et hommes du sud, qui ont fondé, créé ces républiques florissantes et ce vaste empire du Brésil, colonisé et mis en valeur ces terres incultes, décuplé l'actif commun de l'humanité, ouvert aux besoins d'expansion et aux capitaux de l'ancien monde un champ sans limite. Ce continent, découvert et peuplé par l'Europe, s'est richement acquitté avec l'or du Mexique et de la Californie, l'argent du Nevada, avec les céréales du Canada et des États-Unis, avec les troupeaux de la République argentine, les produits tropicaux de l'Équateur, du Guatemala, du Nicaragua, de San-Salvador, du Brésil, de l'Uruguay et du Paraguay. Il a payé sa dette, et au centuple, à l'Europe, et l'Europe reconnaissante applaudit aux efforts de ses colons, s'enorgueillit de leurs succès.

Plus qu'aucune autre, la France le peut faire. Mieux que d'autres, en effet, ces états nouveaux ont répondu à son appel, et ce n'est ni l'un des moindres attraits de notre Exposition, ni l'une des moindres surprises qu'elle ménage à ses visiteurs, que cette révélation soudaine, sur les rives de la Seine, des étonnantes richesses de la jeune Amérique. Pour la première fois, elle s'affirme dans sa cosmopolite variété et dans son individuelle originalité ; non plus sous la forme banale, économique et confuse de produits similaires, classés, selon leur nature, dans un local commun, mais en laissant à chaque pays le soin d'édifier à sa guise son cadre particulier, d'organiser et de classer, suivant leur importance, d'exposer seul et chez lui, les produits de son sol et de son industrie. L'essai a réussi au-delà de toute attente et le succès est complet. A l'exception de la grande république des États-Unis, dont les preuves n'étaient plus à faire et qui occupe au Champ de Mars, dans le Palais des arts libéraux une place à peine proportionnée à son importance, et du Canada, dont nous regrettons l'absence, sans mettre en doute la sympathie, les autres nations des deux Amériques ont tenu, cette fois, à recevoir chez elles leurs visiteurs.

Elles n'y ont rien perdu, et notre Exposition y a beaucoup gagné. L'infinie variété de ces constructions, les divers types d'architecture adoptés, outre qu'ils parlent aux yeux et à l'imagination, réveillant un passé disparu, évoquant et précisant des origines jusqu'ici peu connues du plus grand nombre, contribuent puissamment à fixer, dans les mémoires les plus rétives, le souvenir des choses vues. Un ensemble distinct et complet, un enseignement précis, se dégagent de ces visites séparées, faites dans des constructions de style et d'aspect si différens ; la forme extérieure

hante les yeux, gravant dans l'esprit l'inoubliable vision d'un monde exotique, d'une faune et d'une flore tropicales, d'une histoire d'hier greffée sur des civilisations dont les formes s'incarnent en des temples symboliques, en de fastueux palais, en de frais et gracieux pavillons.

Sur ce continent nouveau dont, pour nous, l'histoire semble, en effet, dater d'hier, que de ruines mystérieuses ! Qui nous dira quelles mains ont édifié, quelles races ont habité ces villes et ces palais du Yucatan dont l'aspect grandiose étonne le voyageur européen, ces gigantesques murailles de la *Demeure du Nain*, près d'Uxmal ; ce temple des *Monjas*, aux fresques étranges, aux serpens de pierre enlacés, aux bas-reliefs déroulant leur interminable procession de guerriers, de dieux et de princes richement parés ; ces palais enfouis dans la forêt dont le silencieux et séculaire effort lentement disjoint les pierres, descelle les escaliers, gravissant les hautes rampes et, sur le sommet envahi, à travers les toitures effondrées, déploie son vert panache comme un drapeau sur une forteresse emportée ? Qui étaient ces *Mount Builders* dont les monticules jonchés de débris couvrent le sol de l'Ohio, que l'on retrouve au Texas, et qui, sur leurs ruines colossales, n'ont laissé d'autres vestiges de leur art, d'autres traces de leur existence que les puissantes assises de leurs cités écroulées ? Au Perou et dans la Bolivie, au Mexique et aux États-Unis, dans l'Équateur et le Guatemala, on retrouve ces ruines entassées, pierres tombales sans noms et sans dates, sous lesquelles dorment *les Antiguos*, ancêtres, et peut-être victimes, des tribus indiennes dont les descendans faméliques, cantonnés dans les *Réserves*, achèvent de s'éteindre trop lentement encore au gré de l'Américain qui convoite leurs terres et, de leur vivant, se dispute leur misérable héritage.

Et tel est le prestige que le temps imprime à ce qui fut, que l'Européen, longtemps dédaigneux de ce passé dont les vestiges gênaient son orgueil, dont l'antiquité lui rappelait qu'il n'était lui-même qu'un parvenu sur ce sol dont il prétendait faire remonter l'histoire à son avènement, aujourd'hui en étudie pieusement les débris, demandant à la science de lui révéler ce qu'il ignore, s'efforçant de pénétrer les secrets de ceux qui l'ont précédé, de reconstituer leur passé et leur vie.

Où que ce soit qu'aille l'homme, l'homme l'a devancé. Les couches humaines se superposent aux couches comme le sol d'alluvion aux terrains primitifs, secondaires et tertiaires. Où que ce soit que l'homme fouille, il met à découvert une tombe, des ossemens, des vestiges d'êtres disparus qui, ainsi que lui, ont vécu, aimé, souf-

fort et passé, humbles ou puissans, tous aujourd'hui également inconnus.

Lorsqu'à la fin du xve siècle Christophe Colomb découvrait ou retrouvait ce merveilleux continent dont les richesses cataloguées et classées s'étalent sous nos yeux, lorsque plus tard Fernand Cortez et Pizarre, Almagro et Pinçon envahirent le Mexique et le Pérou, le Brésil et le Chili, ces rudes aventuriers, soldats de fortune et grands capitaines, avides d'or et de pouvoir, ivres d'orgueil patriotique et de fanatisme religieux, incarnaient en eux le sombre et tyrannique génie de leur race et de leur temps. Ils étaient bien les descendans de ces Ibères et de ces Visigoths, ennemis implacables de l'Arabe qui jamais ne les soumit, du païen qui jamais ne les convertit, contre lequel ils luttèrent sans relâche et qu'ils rejetèrent en Afrique, de ces Espagnols qui, un moment, faillirent être les maîtres du monde et l'eussent été, si la bravoure suffisait pour le conquérir et le génie politique pour le garder.

Certes, on eût été ébloui à moins que ne le furent ces faméliques héros quand leurs hardis coups de main leur livrèrent successivement des provinces plus grandes que des royaumes, des rançons à payer un empire. En vingt ans, ils eurent tout pris, du Mexique à la Patagonie : 15,000 milles de côtes; dans l'Amérique du Sud : un continent de treize cents lieues en longueur, de mille en largeur. Sous leurs yeux, familiarisés avec la caillouteuse et dure terre d'Espagne, aux rivières rares et sèches, se déroulaient les riches et fertiles vallées de Mexico, de Quito, de Bogota, de la Paz, d'Ayacucho, de Potosi, des fleuves comme l'Orénoque, la Plata, les Amazones, la Magdalena, des forêts séculaires où le soleil et les pluies des tropiques faisaient croître et s'épanouir une flore incomparable, une faune vigoureuse entre toutes. Sur ce sol merveilleux, pour eux que de surprises! passer en une journée des terres chaudes aux zones tempérées, rencontrer, ici, des climats où, de trois mois en trois mois, ailleurs de six mois en six mois, la sécheresse et la pluie alternent régulièrement, d'autres enfin où il ne pleut jamais et où le fracas du tonnerre est inconnu.

Puis, une population intense qui, se resserrant, les eût étouffés, et qui, frappée de terreur, s'inclinait devant le blanc ainsi que devant un Dieu, apportant à ses pieds, pour apaiser sa colère, l'or que le blanc aimait, les pierres précieuses qu'il convoitait, dépouillant ses temples, se dépouillant elle-même pour l'enrichir, lui livrant ses mines dont l'Espagne et le Portugal tiraient en trois siècles 28 milliards et demi de francs, sans compter ce que l'on avait pris à l'Indien : de quoi charger des galions et faire de l'indigente Espagne le pays le plus riche du monde. Après avoir accepté, le

conquérant demandait, puis il prenait et, pour aller plus vite, pour prendre davantage, il pillait et tuait, provoquant d'effroyables révoltes, les noyant dans le sang, ne doutant ni de lui, ni de son droit, insouciant de l'avenir, brave comme un reître, besogneux comme un mendiant, prodigue comme un parvenu, orgueilleux et fanatique ainsi que tout bon Castillan catholique, ami de Dieu, ennemi de l'hérétique.

Qu'importaient à un Pizarre la civilisation et l'antiquité des Incas, successeurs des Aymaras; à Fernand Cortez la civilisation des Aztèques, fondateurs de Mexico, et Montézuma, leur roi héroïque trahi par la fortune et grandi par l'adversité? Qu'importaient les ruines accumulées, l'incendie dévorant des œuvres d'art et des souvenirs, nettoyant et balayant le sol sur lequel l'Espagne va s'établir, qu'elle va coloniser, peupler, exploiter jusqu'au jour où elle le perdra, où un vent de colère et de tempête soufflant d'une extrémité à l'autre de son immense empire lui ravira sa conquête et, de ses royales provinces, dépendances de la couronne, fera des républiques indépendantes.

Bien différent du sort de l'Asie fut celui de l'Amérique. L'Atlantique était trop large pour que, d'Europe, on pût entendre les cris des victimes. L'Angleterre a pu pressurer l'Inde anglaise, lui faire suer son or; mais Warren Hastings lui-même a reculé devant l'effroyable hécatombe, et, l'eût-il voulue, ses soldats s'y fussent refusés. Pour quelques centaines de millions qu'il vola, l'Inde entière faillit se soulever, et force fut à ceux-là mêmes qu'il soudoyait à Londres, pour ne rien voir et ne rien entendre, de le rappeler, de le destituer et de le mettre en jugement. Il acheta ses juges comme il achetait ses surveillans, il fit mine de rendre gorge et garda son butin; mais, lui parti, l'Inde respira.

L'Indien d'Amérique n'en eut pas le temps. Il mourut stoïquement, inhabile à se défendre. Sur son sol fumant, sur ses cités en ruines, une autre race s'établit. A son sombre et intolérant génie il faut un continent où elle règne seule, où rien n'éveille ses fanatiques fureurs, où les rares survivans embrassent sa foi et courbent la tête; à ce prix elle les tolérera comme esclaves.

Esclaves, ils le furent et le restèrent longtemps; et comme le travail servile répugne aux mains de leurs maîtres, faites pour manier l'épée et porter la croix, de hardis navigateurs iront sur toutes les mers recruter des travailleurs pour les colonies naissantes. Il en faut pour la catholique Espagne et la protestante Angleterre; pour Cuba, la perle des Antilles; pour Porto-Rico, qui en absorbe 200,000; pour le Pérou, où 800,000 Indiens travaillent, courbés sous le fouet; pour toute l'Amérique centrale, où le nègre rem-

place l'autochtone disparu, et où le métis va pulluler. Il en faut pour la grande république des Etats-Unis, où 5 millions d'Africains défrichent les plantations du Sud, récoltent le coton et le café, roulent la canne à sucre.

Et il en sera ainsi pendant trois siècles et demi, jusqu'au 2 avril 1865, où, dans Richmond occupée par le général Grant, le dernier esclave sera libre dans l'Amérique du Nord; jusqu'au 13 mai 1888, où l'héritière du trône du Brésil, Isabel *la Rédemptrice,* proclamera l'affranchissement des derniers esclaves de l'Amérique du Sud.

Mélange de races, couches humaines superposées. Au-dessous du colon d'aujourd'hui on retrouve le nègre esclave, les Peaux-Rouges, l'Indien autochtone, l'Inca, l'Aztèque, puis leurs ancêtres, *los Antiguos*, dont les légendes perdues nous révéleraient, avant eux, d'autres agglomérations ignorées. Mélange d'Indiens, d'Asiatiques, de Malais, de Hollandais, d'Anglais, d'Espagnols, de Français, d'Italiens, de Portugais et d'Allemands; vaste creuset où sont venues se fondre et se confondre des populations diverses d'origine et de couleur pour former un peuple nouveau, conservant l'ineffaçable empreinte des races conquérantes et supérieures : de la France au Canada et dans la Louisiane; de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord; de l'Espagne, du Rio-Grande au cap Horn; cette dernière, de beaucoup la plus profonde et la plus étendue.

Entre les mains de l'Europe, qui l'a découvert il y a près de quatre cents ans, qu'est devenu ce continent? Quatre siècles sont peu de chose dans la vie de l'humanité, mais ici les événemens ont marché vite; ni longs efforts pour arracher une population autochtone à sa barbarie native, ni lents tâtonnemens pour lui faire franchir les étapes successives dans la voie du progrès, mais une colonisation comme le monde n'en avait pas encore vu; un continent civilisé déversant sur un continent nouveau le surplus de sa population; tous deux marchant du même pas vers le même but, par les mêmes moyens; l'Europe transplantée en Amérique avec ses traditions, ses idées, ses croyances et ses moyens d'action, l'une à l'autre reliées par la vapeur et l'électricité à travers l'Océan soumis.

L'exposition des deux Amériques répond à cette question.

II.

Elle y répond triomphalement; et, dans ce défilé d'états dont l'aîné vient de célébrer le premier centenaire de son indépen-

dance, dont les plus jeunes comptent à peine un demi-siècle de vie nationale, chacun expose aux yeux de l'Europe étonnée un amoncellement de matières premières et de produits fabriqués dépassant toute attente, des richesses auprès desquelles pâlissent celles de la vieille Asie. Et, pour qui sait voir, ce qu'ils exposent n'est que peu de chose encore ; les promesses de l'avenir dépassent les réalités du présent, promesses réelles et certaines, représentées par les productions d'une agriculture en progrès, par les minerais extraits du sol, par les lingots d'or et d'argent, par les résultats acquis d'une industrie naissante, chaque année croissante.

A elle seule, l'exposition des États-Unis révèle tout un monde. Ils sont là 80 millions aujourd'hui, 100 millions à la fin de ce siècle, qui, en moins de quarante années, ont bouleversé les conditions économiques, modifié les lois financières de l'univers, jetant sur les marchés européens plus de 15 milliards d'or et d'argent, produisant annuellement pour plus de 6 milliards de céréales, exportant plus d'un milliard en coton, en voie de révolutionner le monde par la formidable impulsion donnée aux applications de la vapeur et de l'électricité, par leurs prodigieuses inventions. En tout sens ils élargissent le domaine de l'activité humaine, s'annexant les idées, mieux que d'autres les territoires, débordant de vie et de force, aspirant ouvertement au premier rang à la tête des nations civilisées.

Leurs succès justifient leurs prétentions. Tout les favorise et les seconde. Il semble qu'en prenant possession de ce vaste continent leur génie se soit haussé, dans ses conceptions hardies, aux proportions de son étendue, de la variété de son climat, de son sol et de ses productions. Chez eux et en eux tout est démesuré : les cataclysmes de la nature comme les fortunes soudaines, les guerres civiles comme la prospérité nationale, les aspirations comme les réalités, l'effort ainsi que le résultat. Seuls au monde, ils voient l'or affluer dans le trésor public au-delà de toutes prévisions, menacés de pléthore alors que l'Europe plie sous le poids des emprunts. Leur réseau de chemins de fer dépasse déjà de 15,000 kilomètres celui de l'Europe entière ; les 50 milliards que représente la valeur de leurs fermes rendent annuellement plus de 10 milliards, dont 2 1/2 pour l'exportation. Leurs 255,000 fabriques leur ont coûté 15 milliards ; elles occupent 3 millions d'ouvriers, dont le salaire atteint 5 milliards, et dont la production dépasse 25 milliards.

Chaque année ces chiffres croissent, ainsi que ceux de la population, ainsi que l'ardeur et les hautes visées de la race, qui n'aspire à rien moins, aujourd'hui, qu'à monopoliser le commerce de

l'Amérique entière en l'englobant dans son tarif protecteur, en étendant à elle et sur elle la théorie de Monroe : *l'Amérique aux Américains*. Conception gigantesque du sénateur Frye, reprise par M. Blaine, et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir; conception d'une réalisation douteuse, croyons-nous, et que MM. Lourdelet et A. Prince ont, dans une intéressant et récente brochure (1), signalée à l'attention de l'Europe. Dans la voie où cette race marche à pas rapides, on a peine à la suivre; à chacune de nos expositions, elle accourt, avec une sympathie dont la France lui est reconnaissante, et aussi avec l'assurance que donne le succès. A chacune elle apparaît plus grande, plus riche et plus prospère, étalant à nos yeux une conquête nouvelle due au génie de ses inventeurs, une richesse déjà connue, mais doublée ou triplée, d'ingénieuses machines allégeant le labeur de l'homme, substituant leurs bras d'acier, qui ne se lassent jamais, et que la vapeur met en branle, aux forces humaines qui s'usent et défaillent. Si l'Europe lui a montré la voie, elle l'a élargie et aplanie; à cette heure, en plaine roulant, elle nous devance, confiante en l'avenir.

Quand il fut question de l'Exposition de 1889, les États-Unis acceptèrent, des premiers, l'invitation de la France; 1,250,000 francs furent votés par le congrès; le gouvernement prit en outre à sa charge les frais de transport des produits; trente-huit états nommèrent chacun un commissaire spécial sous la direction du général Franklin, commissaire-général; quinze cents exposans s'offrirent et 8,000 mètres carrés de superficie furent demandés et obtenus. Ils sont bien remplis, et l'exposition américaine a grand air. Non qu'elle ait cherché dans le luxe de son étalage un succès facile, un éclat emprunté; ces allures de parvenu ne sont pas de mise pour un aussi grand pays, et la simplicité voulue de la décoration, qui consiste en drapeaux des états fédérés, rehausse d'autant la grandeur réelle, la valeur intrinsèque des résultats obtenus et des produits exposés. Il n'est pas jusqu'à l'uniforme sobre, la haute stature, l'allure martiale des soldats de l'armée régulière qui n'impressionnent l'esprit. En parcourant ces vastes travées du Champ de Mars où figurent tant de produits de sols et de climats différens, on se sent chez une grande et riche nation qui, dans tous les genres d'industrie, a fait d'étonnans progrès et peut, sans présomption, se mesurer avec l'Europe. Le vase du centenaire, en argent massif, pesant 60 kilogrammes; les bijoux de Tiffany, dont

(1) *Étude sur le congrès des trois Amériques* (Bulletin de la chambre syndicale des négocians-commissionnaires).

un collier d'une valeur de 2 millions; les pièces d'orfèvrerie de Meriden, les cristaux et les porcelaines de Collamore, dénotent un art avancé.

Au centre, les minerais d'or, d'argent et de diamans attestent les merveilleuses richesses de ce sol d'où l'industrie humaine a su extraire de fabuleux lingots, déversant sur le monde un flot de métaux précieux, sang nouveau infusé dans un corps anémié, le rajeunissant et lui rendant ses forces. De ce bain d'or a surgi un monde métamorphosé, pour qui ce qui était difficile est devenu facile, ce qui était impossible, faisable. Entre les notions économiques d'aujourd'hui et celles de 1840, ce ne sont pas cinquante années, mais des siècles qui se sont écoulés, tant et si rapidement les idées, les conceptions, les calculs et les chiffres ont changé. L'homme en est-il plus heureux, les guerres sont-elles moins fréquentes, les impôts moins onéreux, le présent moins lourd, l'avenir moins sombre? Non certes; mais l'ouvrier, mieux vêtu, vit mieux; monté plus haut, l'homme voit plus loin; l'horizon s'est élargi, les besoins ont crû avec les moyens de les satisfaire; les distances supprimées ont rapproché les nations et multiplié les heurts. A chaque progrès accompli correspond une charge nouvelle, mais il dépend de l'homme de diminuer ces charges, et le progrès acquis demeure. Nul ne voudrait revenir en arrière, et l'irrésistible élan entraîne même les plus récalcitrans.

C'est le *go ahead* américain, mot significatif, plus expressif et moins vague que notre mot de progrès. C'est la marche en avant, à travers obstacles et fondrières, le pont hardi jeté par-dessus le torrent qui barre la route, le tunnel percé dans la montagne qui se dresse à pic, la course à travers le temps et l'espace vers un avenir entrevu, souhaité, auquel l'humanité tend de toutes les forces de son âme et de sa volonté, convaincue que le repos, la paix et le bonheur sont là-bas, au terme, et l'attendent. Et nul n'y tend avec plus d'ardeur et d'élan que cette grande république dont une guerre civile, sanglante entre toutes, prolongée pendant trois années, n'a ni affaibli la foi dans ses institutions, ni déconcerté l'optimisme. Sans relâche elle travaille, fouillant son sol dont elle tire, outre sa subsistance, de quoi nourrir une partie de l'Europe, exploitant ses carrières et ses mines, ses rivières et ses lacs, ses prairies et ses forêts, découvrant sans cesse quelque produit nouveau. A côté des magnifiques bois de construction du Maine elle nous montre, cette fois, des troncs de jade et d'agate, des bois pétrifiés de l'Arizona et du Minnesota, marbre végétal créé par le lent travail des siècles, irisé de cristaux aux reflets de topazes et d'améthystes, forêt marmoréenne enfouie dans les cendres et la lave de volcans éteints, révélant aux yeux surpris, sous l'écorce intacte et pétrifiée des

chênes et des cèdres, l'exquise nervure, miroitante et brillante, capricieusement nuancée des plus merveilleuses couleurs.

Du chêne et de l'érable sont construites ces voitures d'une incomparable légèreté que l'Américain affectionne, ces élégans traîneaux, ces victorias et ces coupés qui, par leur bon goût et leur sévère correction britannique, plaisent à l'œil européen. Nous admirons moins l'exposition des tabacs. Vieillotte dans sa conception, elle s'ingénie à reproduire, en matière première, les enseignes bariolées et les types bizarres inséparablement associés, semble-t-il, avec les tabacs de Richmond. Une industrie qui se chiffre par un total annuel de 500 millions de livres et une valeur de 180 millions de francs eût gagné à être mieux présentée. Dans un angle de la section admirez, en revanche, la parfaite simplicité avec laquelle sont exposés les résultats obtenus par le téléphone. Les chiffres parlent seuls, avec une irrésistible éloquence : 275 millions de francs sont aujourd'hui engagés dans cette application naissante qui compte 1,200 bureaux centraux, intermédiaires de 1 million de communications par jour.

En face, notez avec quelle aisance fonctionnent ces machines à écrire, d'une construction si simple, dociles aux doigts qui leur dictent les mots. Le jour approche peut-être où leur clavier léger, plus rapide que la plume, déterminant un alignement plus parfait, un trait plus net, se substituera entièrement à elle. En principe, le problème est résolu et, dès aujourd'hui, on obtient une vitesse triple de celle de l'écriture, un caractère uniforme et clair, un intervalle d'une régularité mathématique entre chaque lettre et chaque mot; sur un papier non réglé une ligne automatiquement droite; la possibilité de tirer, du même coup, plusieurs copies du même texte par l'interposition du papier carboné entre les feuilles superposées. Aussi, aux Etats-Unis, l'usage s'en est-il promptement répandu, et il n'est pas douteux qu'on n'adopte ces machines en Europe le jour où un emploi croissant permettra de les établir à des prix moindres.

Mais si riche et si intéressante que soit l'exposition des États-Unis dans les travées du Champ de Mars, elle est loin de donner une idée complète des progrès réalisés. C'est à l'Exposition agricole et dans la galerie des machines que se révèle surtout la puissance productrice de la grande république américaine. Là, blé, orge, avoine, maïs, coton, laine, sucre, viandes, catalogués et classés, nous parlent des 250 millions d'hectares en pleine culture qu'elle exploite, d'une population qui, en vingt-huit ans, de 1859 à 1887, a augmenté de 95 pour 100, alors que la valeur de ses produits agricoles s'elevait de 8,375 millions à 19,355 millions. Ici, les machines en mouvement attestent l'effort vigoureux d'un peuple pour

affranchir son industrie. Puis, dominant cet ensemble gigantesque, ce formidable outillage et cette exubérante production, l'exposition d'Edison, monument étrange, occupant à lui seul près de 700 mètres carrés. Ce nom suffit pour attirer les regards, nom américain devenu universel comme l'homme qui le porte, en qui s'incarne l'inventif génie, l'esprit chercheur, curieux et essentiellement pratique d'une race.

Ce que cet homme, secondé par ses aides, a noté de résultats, examiné de causes et observé d'effets est incalculable. Ses merveilleuses inventions n'ont ni lassé ses forces ni ralenti sa marche. Aux applications nouvelles d'un principe déterminé et connu comme l'électricité, succède le phonographe. A la plume électrique, dont on constate les avantages, mais dont on critique le prix élevé, il oppose lui-même son mimeographe, simplifié, remplissant le même but, et, côte à côte, il expose ses deux inventions concurrentes, laissant au public le soin de décider quelle est la meilleure. Pour la lumière électrique, son premier brevet date d'août 1876. Complétant son œuvre par des améliorations successives, il prend neuf brevets nouveaux en 1879, autant en 1880, soixante-quatre en 1881, quatre-vingt-trois en 1882; en janvier 1889, il en a déjà enregistré trois cent vingt-neuf et n'est pas au bout.

Pour le phonographe, notons ce que lui-même raconte au rédacteur du *New-York Herald* qui lui demandait en riant ce qu'il devait penser d'une rumeur attribuant à Edison l'invention d'une machine à l'aide de laquelle un résident de New-York put voir ce que sa femme faisait à Paris : « Je ne sais pas si ce serait là un service à rendre à l'humanité ; les femmes protesteraient. Mais, à parler sérieusement, je travaille en ce moment à une invention qui permettrait à un habitant de Wall Street de téléphoner à un ami, à Central Park, à l'extrémité de la ville, et de voir cet ami pendant qu'il causerait avec lui. Cette invention-là serait utile et pratique, et déjà j'ai obtenu des résultats qui me satisfont, en reproduisant des images à cette distance. »

Signalons encore en passant, car l'exposition d'Edison prendrait à elle seule un volume : le motographe électrique, le télégraphe automatique, le séparateur magnétique des minerais et tant d'autres découvertes ingénieuses en voie d'élaboration dans ce cerveau puissant. Ses compatriotes sont fiers de lui et à juste titre. Il projette, sur leur exposition de 1889, le même incomparable éclat que le formidable feu électrique qui domine son buste projette sur le pavillon où brille son nom.

A côté de leurs richesses agricoles et de leurs inventions industrielles, c'est avec un légitime orgueil que les États-Unis exposent les résultats obtenus par leurs grands éditeurs : Houghton, Mifflin

et Cie, D. Appleton, Barnes et Cie, Lippincott, Lothrop et autres dont les noms sont aujourd'hui bien connus en Europe. Avec orgueil aussi ils nous montrent ce qu'ils ont su faire dans ce domaine de l'éducation populaire, où ils ont devancé l'Europe. Cette exposition scolaire eût gagné toutefois à être plus étendue et plus complète. Telle qu'elle est, elle assigne à Boston une incontestable supériorité.

Ces choses-là vues, demandez aux œuvres de leurs artistes de compléter l'impression ressentie, de vous révéler ce que peut donner, dans ce domaine autre de l'esprit humain, la race utilitaire et pratique dont vous avez admiré le colossal effort et la surprenante richesse. Trop jeune encore pour avoir un passé artistique, quel avenir s'offre à elle, quelles sont ses idées et ses tendances, ses conceptions et son but? Où en est-elle de cette période d'initiation qu'ont traversée tous les peuples avant que leur génie original se révélât à eux, dans l'œuvre d'un maître, dégagée des scories de l'imitation servile, de la reproduction sans âme et sans foi? Là, comme ailleurs, vous retrouverez l'effort persévérant, mais là plus qu'ailleurs vous discernerez, sous l'influence des maîtres passés et modernes, une note personnelle, une aspiration à s'ouvrir vers l'idéal des voies nouvelles, une conception particulière de la vie, de la nature et de la lumière. Leur art, comme leur génie, est l'antithèse de l'art et du génie de l'Extrême-Orient. Il dérive du nôtre, et leur individualité plus accentuée se trahit par une recherche plus tourmentée. La vivacité de l'impression aboutit parfois à une excessive intensité d'expression qui dépasse le but, mais qui, assagie par l'expérience, l'atteindra.

De cet ensemble de l'exposition des États-Unis, du groupement sans lacunes, du tout, harmonieux dans ses proportions vigoureuses, se dégage, nette et claire, la vision d'un grand peuple, d'une nationalité jeune et puissante. Elle a, sans faiblir, supporté l'épreuve de la guerre étrangère et de la guerre civile, de la prospérité qui amollit les âmes, de la richesse qui mine les empires. Avec confiance elle marche de l'avant, et la France qui l'a vue naître, qui a aidé ses premiers pas, la suit d'un œil sympathique dans la voie où l'attendent de hautes destinées.

III.

En quittant les États-Unis, nous pénétrons dans un autre monde; la race anglo-saxonne cède la place à la race espagnole, et, dans ce vaste continent, nous ne la retrouverons plus. Elle en détient près de la moitié, et, sur le reste, étend son ombre. Ombre grandissante, voisinage dangereux. Qui le sait mieux que le Mexique, à qui

ce voisinage a coûté plus de la moitié de son empire : le Texas et le Nouveau-Mexique, le Colorado et l'Utah, l'Arizona, le Nevada et la Californie ; sept États nouveaux annexés aux États-Unis, États de l'or et de l'argent, États de grande culture et de grande pâture, emportés dans une rapide campagne par une poignée d'hommes ; tardives représailles des conquêtes d'aventuriers, qui, trois siècles et demi auparavant, faisaient tomber aux mains de Fernand Cortez et de ses compagnons le riche et florissant empire des Aztèques. Un hardi coup de main a repris à la race espagnole ce qu'avait ravi aux légitimes possesseurs du sol une injuste aggression : un territoire immense que le Mexique, épuisé par la guerre d'indépendance et ses discordes civiles, laissait en friche.

S'il a chèrement payé ses fautes, ses *pronunciamientos* et ses dictatures militaires, si la fortune ne lui a épargné ni les avertissemens ni les revers, après avoir, et au-delà, comblé les ambitions et rassasié la cupidité des premiers envahisseurs, si le génie fanatique et sombre de l'Espagne de Philippe II, après avoir brillé d'une lueur livide sur un continent dévasté, a failli disparaître à jamais dans une série de revers inouïs, l'éclipse n'a été que momentanée. Ce que l'Espagne a perdu, l'Espagnol l'a gardé ; aujourd'hui, comme il y a trois siècles, il est en possession de toute l'Amérique méridionale et centrale, d'une partie de l'Amérique septentrionale. Si les noms sont changés, si les provinces royales sont devenues des États républicains, la souveraineté est demeurée aux mêmes mains, morcelée, divisée, mais agissante et vivante, et nous assistons en ce moment à un puissant réveil de ces nationalités du même sang. Du Rio Grande au cap Horn, un souffle nouveau a passé, réveillant les ambitions endormies, les espoirs ajournés, secouant la longue torpeur, suite des grands efforts faits pour conquérir l'autonomie et arracher à la métropole la reconnaissance de l'indépendance des colonies.

Dans un palais aztèque, dont la construction n'a pas coûté moins d'un million, palais aux massives murailles et aux roides escaliers, au portique soutenu par deux puissantes cariatides et couronné par Tonatiuh, emblème du soleil, le Mexique expose aux regards curieux les produits de son sol et de son industrie : sol étrange où, par gradins successifs, le climat change, la température s'abaisse, où, des terres chaudes, on s'élève aux terres tempérées, puis aux terres froides, où les produits des tropiques coudoient ceux de nos zones ; industrie naissante, créée, alimentée par les capitaux et les machines de l'Europe et des États-Unis, mais chaque jour plus prospère et plus rémunératrice. Dans le salon central, de 40 mètres de long sur 24 de large, s'étalent bois et minerais, chanvres et cordes,

tabacs et cigares; un monumental escalier à double voie donne accès aux galeries supérieures où s'entassent les collections d'objets d'art, les produits naturels et industriels. Le jour tombe de haut, éclairant d'une manière uniforme, sans ombres ni reflets, les murailles tapissées d'objets.

Dans les deux pavillons, des groupes symboliques personnifient le passé. Les divinités aztèques, dieux de l'agriculture et des pluies, des arts, de la chasse et du commerce, les guerriers de l'antique histoire, depuis Izcoati, fondateur de la monarchie, jusqu'à Cuilahuac, le héros de la *noche triste*, contemplent, impassibles, la marche d'une civilisation nouvelle, d'un art et d'une industrie ignorés d'eux.

Principal instrument de la conquête du Mexique, le cheval et l'équipement du cheval figurent en place d'honneur à l'exposition mexicaine. Ils attirent et captivent les regards de la foule qui se presse autour de ces selles merveilleuses rehaussées de plaques d'argent, de ces *sombreros* aux lourdes ganses d'argent, de ces costumes pittoresques du *caballero* classique, de ces souples *lassos*, de ces mors et éperons d'argent massifs, de ces élégans *ponchos*. On comprend le rôle que joue le cheval dans la vie du Mexicain, dont il est l'inséparable compagnon, piédestal de l'homme auquel il donne toute sa valeur, qui ne se sent lui-même que sur son dos, cavalier infatigable, dompteur émérite, médiocre agriculteur, intelligent éleveur, dédaigneux du travail manuel, qu'il estime servile, qu'il abandonne à l'Indien, mettant son orgueil et sa joie à parader dans les rues de sa grande capitale ou à courir dans les vastes pampas, portant souvent sur lui tout ce qu'il possède, boutons, plaques d'or ou d'argent incrustés dans sa selle et surchargeant ses vêtemens.

Dix millions d'hommes, dont près de 7 millions d'Indiens, peuplent les vingt-sept états de la république, échelonnés sur les côtes de l'Atlantique et du Pacifique, sur les hauts plateaux, qui, à eux seuls, comprennent les trois quarts de la superficie du Mexique et que les montagnes abritent des vents des deux océans. Dans la région du nord, le bétail abonde, dans les États du centre les mines d'argent ont produit d'incalculables richesses et donnent encore d'énormes rendemens. Si les jours sont passés où don Pedro Torreros retirait des mines de Real del Monte 132 millions et achetait à Charles III le titre de comte de Régla, les minerais qu'expose le Mexique attestent que l'antique richesse de ses mines est encore loin d'être épuisée; la mine de Santa-Gertrudis a payé à ses actionnaires, en peu d'années, trente-neuf dividendes de 100,000 francs chacun.

Dans ces vingt dernières années, le Mexique, en paix à l'inté-

rieur et à l'extérieur, a fait de grands progrès. Nombre d'industries nouvelles ont surgi dans ce pays, où le sol et le climat se prêtent merveilleusement à tous les genres de productions, où les matières premières les plus dissemblables sont réunies. Mais, si favorisé qu'il soit de la nature, le Mexique a deux périls à redouter : à l'intérieur, les soulèvemens et les *pronunciamientos* militaires ; à l'extérieur, le redoutable voisinage de la grande république des États-Unis. C'est à les conjurer que doivent tendre les patriotiques efforts de ses hommes d'état.

Guatemala, la plus peuplée des cinq républiques de l'Amérique centrale, a construit, à l'Exposition du Champ de Mars, un véritable petit palais en bois. Les visiteurs y affluent, attirés par un effet décoratif du meilleur goût, retenus par un étalage savant des richesses exposées. Dans la salle centrale, d'élégantes statuettes font apparaître aux yeux les types originaux et variés des Indiens et des résidens, leurs costumes pittoresques, leurs attitudes d'un fin modelé. A gauche, des étoffes éclatantes, des ponchos aux riches couleurs qu'affectionnent les habitans des zones tropicales, des tissus de soie, de laine et de coton artistement drapés ; à droite, un diorama où revivent la faune et la flore du pays, orchidées éblouissantes, aux formes étranges, oiseaux merveilleux, insectes bizarres et fantastiques, collection due aux patientes recherches de M. Boucard, l'un de nos compatriotes. Tout cela baigne dans une lumière bleue, dans un cadre magique fait de soleil, de chaleur et d'exubérante végétation. Puis des sacs de café, principale richesse du pays, café à l'arome exquis, de cacao, sucre, caoutchouc, cochenille, des bois d'ébénisterie, notamment le *cogote de Fraile*, aux veines riches et capricieuses, dont un artiste habile a su obtenir de curieux effets.

Pour beaucoup de visiteurs, cette exposition du Guatemala, en faveur de laquelle les chambres ont ouvert un crédit de 250,000 fr., est une révélation inattendue des richesses de ce pays, richesses scientifiques et industrielles; c'est aussi un succès dont le Guatemala peut être fier.

La plus petite de ces républiques, mais aussi l'une des plus industrieuses et des plus riches, San-Salvador, que le Guatemala et le Honduras isolent de l'Atlantique et qui n'a de port que sur l'Océan-Pacifique, a tenu à honneur de participer officiellement à l'Exposition de 1889. « Cette Exposition n'est pas uniquement, dit l'exposé des motifs du projet de loi, un fait économique et industriel; elle représente une pensée de confraternité, et le San-Salvador entend, en faisant acte d'adhésion et de présence, témoigner de sa sympathie pour la France, cette nation qui marche à la tête des races latines. »

Pays riche et fertile, contenant une population de 664,000 habitans, le San-Salvador importe pour environ 17 millions de produits manufacturés et exporte pour 26 millions de café, d'indigo, d'or, d'argent, de sucre, de tabac, à destination de l'Amérique centrale, du Pérou, du Chili, des États-Unis, de l'Angleterre et de la France. Ce mouvement commercial s'accroît chaque année.

Le pavillon de San-Salvador, construit sur la terrasse des Arts libéraux, reproduit assez exactement le style des habitations locales, un curieux mélange d'architecture espagnole et arabe. Des paysages empruntés aux sites les plus célèbres, entre autres la vallée de Molineros, située au pied du volcan de San-Vicenti, ornent les murs. A l'intérieur, on admire surtout une magnifique collection de minerais d'or, d'argent et de cuivre et des bois d'ébénisterie très remarquables.

Pays de lacs et de forêts, de merveilleuses essences végétales et de plantes exotiques, Nicaragua élève au milieu du Champ de Mars une riante oasis, une construction élégante et gracieuse, à la toiture écaillée de tuiles émaillées, couronnée d'épis en terre cuite du plus original effet, décorée, à l'intérieur, de nattes et de tissus aux couleurs brillantes. Dès l'entrée, ce qui attire et retient les yeux, c'est le plan du canal interocéanique que les États-Unis se proposent de creuser entre l'Atlantique et le Pacifique au travers du lac de Nicaragua. Avec la persévérance qui leur est propre, depuis quarante années, ils poursuivent ce projet, l'étudient et le mûrissent. Projet gigantesque, à tout prendre réalisable, à demi réalisé par Cornélius Vanderbilt, qui, en 1850, établit par le transit du lac de Nicaragua sa ligne de communication entre New-York et San-Francisco, idée reprise ensuite par l'aventurier Walker, qui, en 1855, envahit le Nicaragua à la tête d'une bande de flibustiers, un moment en fut maître, le perdit pour le ressaisir de nouveau, et, enfin repoussé, tourna ses armes contre le Honduras, et, vaincu, mourut fusillé à Truxillo, le 11 août 1860.

Si le gouvernement des États-Unis s'abstint alors d'intervenir en faveur d'un soldat d'aventure, désavoué par lui, si depuis il a toujours répudié toute pensée d'agression contre une république sœur et découragé par son attitude ceux qui, devançant les événemens, aspiraient à marcher sur les traces de Walker, en revanche il a toujours favorisé les démarches faites auprès du Nicaragua en vue du percement de l'isthme. Le plan exposé est le résultat des incessans efforts des Américains pour ouvrir une communication entre les deux océans. Les négociations ont abouti, les ingénieurs sont à l'œuvre, les devis établis, et les capitaux ne semblent pas devoir faire défaut à une entreprise qui, du même coup, ferait la fortune de ce pays riche et peuplé.

Riche, il l'est : en bois de teinture et d'ébénisterie, en café et en cacao, en forêts aux essences variées. Rien ne donne mieux une idée de son exubérante végétation que ce tronc de liane jeté comme un pont aérien au travers du pavillon. Au long de ce câble, qui mesurait 2 kilomètres 1/2 de longueur et qui compte quinze siècles d'existence, des singes suspendus, au grimaçant rictus, semblent se livrer à leurs exercices d'acrobates. Dans une vitrine voisine, des oiseaux étalent leur splendide plumage, coloré par le soleil, et de larges papillons déploient leurs ailes nacrées d'un bleu pâle, idéal et céleste.

Près du colossal palais du Mexique, détachant, sur ses lourdes et massives murailles, son élégante façade ajourée, sculptée, légère, d'une marmoréenne blancheur, le pavillon du Vénézuéla charme et réjouit l'œil par son aspect pittoresque, par son air de jeunesse, par ses formes sveltes et élancées. Entre cette construction, d'une architecture originale et vive, et ce pays riant, au nom sonore et doux comme une caresse, aux côtes verdoyantes baignées par la mer des Antilles, inondées par le beau soleil des tropiques, l'harmonie latente se révèle aux yeux. On y pénètre par une porte empruntée à la cathédrale de Caracas ; les fenêtres étroites, coquettes de formes et de détails, tamisent la lumière. Elle vient de haut, éclairant la salle centrale, reléguant les travées dans un vaporeux demi-jour. Dans le péristyle s'étalent les balles de tabac, les produits pharmaceutiques, le café, la soie, le cacao, dont le Vénézuéla exporte 120,000 balles à l'année.

Au centre du pavillon une élégante pyramide de bois du pays : bois d'ébénisterie et de teinture, aux reflets orange, vert, gris foncé, brun, rouge, mêlent leurs notes sombres et claires ; au long des murs, les grès aurifères, les marbres, au-dessus desquels se balancent les aériens hamacs, puis le plan du port de la Guaïra et, dans une salle spéciale, la haute et jaune pyramide de la mine de Callao, qui, de 1871 à 1888, a produit ce massif d'or de 120 millions.

Pays chaud, mais sain, d'extraordinaire longévité, où l'on compte plus de centenaires qu'en aucun autre, — un par 10,486 habitans, alors qu'en Italie et en Espagne, les pays les plus favorisés sous ce rapport en Europe, on n'en relève qu'un par 66,669, et en France, un par 190,015 habitans, — le Vénézuéla est partagé en trois zones distinctes : zone agricole, zone de pâturages et zone de forêts. Réunies, elles occupent une superficie de 1,539,000 kilomètres carrés et pourraient nourrir et enrichir une population décuple de celle qui l'habite et qui atteint un peu plus de 2 millions. Ces 2 millions de consommateurs et de producteurs importent, chaque année, pour une valeur de 62 millions de francs et

exportent pour 82 millions de café, cacao, peaux de bœuf, de chèvre et de chevreuil, de coton et de fruits, de gros bétail et de caoutchouc, par les ports de la Guaïra, de Puerto Caballo, de Ciudad Bolivar, de Macaraïbo et de la Vela, sans compter le commerce du cabotage, qui se chiffre par un total de 58 millions. Ce commerce d'ensemble met en mouvement une flotte de 9,263 navires, dont 1,052 à vapeur, jaugeant au total plus de 2 millions de tonnes.

L'accroissement continu de la population, des recettes publiques, qui ont triplé en vingt ans, de l'aisance générale, qui a suivi une marche plus rapide encore, attestent les progrès du Vénézuéla et donnent à l'exposition de ses produits un intérêt tout particulier.

A peu de distance, un temple inca, massif, carré, couleur d'ardoise, au fronton décoré de hiéroglyphes empruntés au culte du dieu soleil, nous ouvre ses portes. A l'intérieur, sur un fond rouge, se détache l'écusson de l'Équateur : un aigle éployé planant sur une mer unie où vogue un navire à vapeur; du sein des flots surgit une montagne d'argent, étincelante aux rayons d'un soleil nimbé d'or. Située sous l'équateur, dont la ligne idéale passe sur la cime majestueuse du Cayambé, cette région évoque, par son nom seul, l'idée d'intolérables chaleurs, d'un climat brûlant et malsain, de myriades d'insectes dévorans, de fièvres et de reptiles. Cela n'est vrai que des côtes, car si le paradis terrestre existe encore sur notre terre, c'est à Quito, capitale de l'Équateur. Ici, la Cordillère des Andes qui, sur 4,000 lieues de longueur, de l'Océan-Glacial arctique au cap Horn, déroule sa chaîne monstrueuse, se renfle en hauts plateaux, en massifs énormes que dominent la cime altière du Chimborazo mesurant plus de 6,000 mètres de hauteur, celle du volcan de Cotopaxi, la plus belle des montagnes de l'Amérique, du Pichincha, où s'est livrée, à la plus grande altitude connue, la sanglante bataille dans laquelle la république de l'Équateur a conquis son indépendance. Sur ce massif de 4,000 mètres au-dessus de la mer, sous un ciel idéal, dans le plus égal et le plus doux des climats, devant le plus beau des paysages, Quito, reine du printemps, domine ses fraîches vallées où de rians cours d'eau serpentent à travers d'épaisses forêts toujours parées de feuilles et de fleurs, et des pâturages toujours verts.

Dans le pavillon de l'Équateur nous retrouvons le café, le caoutchouc, le quinquina, le soufre, la laine, le tabac, le cacao, dont le pays exporte pour plus de 27 millions de francs à l'année. A côté de ces produits de la culture moderne, des collections archéologiques rappellent les souvenirs du passé. Partout, semble-t-il, ces républiques américaines ont tenu à nous montrer, auprès des pro-

ductions anciennes, celles par lesquelles elles les remplacent : les conquêtes agricoles et industrielles légitimant la prise de possession du sol par une race supérieure. La démonstration est complète et le fait est acquis. Si l'humanité, en tant qu'être moral, peut regretter la suppression violente et brutale d'une race indigène intéressante, heureuse et douce, l'humanité, en tant qu'être matériel et collectif, bénéficie de ces conquêtes qui, chaque jour, grossissent la masse des produits utiles dont elle dispose et dont elle vit.

Fleuron détaché, en 1822, de la couronne de la maison de Bragance, dernier représentant, dans l'Amérique méridionale, du principe monarchique, l'immense empire du Brésil, dont la superficie égale presque celle de l'Europe, dresse, au pied de la tour Eiffel, ses trois étages de galeries autour d'un vaste atrium et sa tour carrée de quarante mètres de hauteur. Des faïences décoratives encadrent les vastes baies ; sur les cartouches des pylônes figurent les armes des vingt provinces et, sur la façade centrale, la sphère du drapeau impérial.

Le Brésil n'a rien négligé pour rehausser l'éclat de son exposition. Justement fier de ses richesses naturelles, du rang qu'il occupe dans le monde, de l'estime universelle en laquelle est tenu le souverain, aussi libéral qu'éclairé, philanthrope doublé d'un savant, qui préside à ses destinées, il a voulu prendre à l'Exposition une part importante et n'a pas hésité à voter les fonds nécessaires pour assurer à ses 1,600 exposans l'espace qu'ils réclamaient.

Peu de contrées sont aussi favorisées de la nature que cet empire qui ne compte encore que 12 ou 15 millions d'habitans et pourrait en nourrir vingt fois plus. Les vents alizés qui règnent sur la région septentrionale y tempèrent les ardeurs du soleil et y entretiennent une humidité favorable à la végétation. Dans l'intérieur, les montagneux massifs de la Sierra de Parima, de Borborema, de Santa Maria, des Montes Pirineos, rameaux détachés de la grande Cordillère des Andes, offrent de hauts plateaux découpés par des vallées profondes, sillonnés par d'innombrables torrens. L'Amazone, reine des fleuves, déroule sur 4,000 kilomètres de longueur ses eaux navigables ; 200 affluens l'alimentent, et ce réseau de rivières offre, en tout temps, à la navigation un parcours de plus de 50,000 kilomètres. Par ces voies largement ouvertes sur la mer, la civilisation et le commerce ont pu refluer jusqu'au cœur de l'empire, en révéler et en exploiter une partie des ressources naturelles. Soumise, elle aussi, à un régime de crues régulières, l'Amazone, ce Nil américain, inonde périodiquement ses rives, déposant, sur les vastes plaines qu'elle traverse, son fertilisant limon, déversant dans l'Atlantique ses vagues énormes, impétueuses et

profondes qui, jusqu'à 100 lieues au large, creusent leur lit dans celui de l'Océan et conservent, au milieu de ses flots amers, leur saveur d'eau douce.

Située presque sous la ligne, toute cette partie nord du Brésil abonde en forêts vierges. L'orchidée, que la mode a sacrée reine des fleurs, balance dans les hautes ramures sa tige souple et nerveuse, ses fleurs étranges, aux capiteux parfums, aux couleurs éclatantes, aux calices inquiétans, yeux ouverts qui, dans l'ombre, semblent voir et suivre avec une singulière fixité les mouvemens du chasseur qui, pour les conquérir, pour les vendre à prix d'or aux amateurs passionnés, risque sa vie dans ces forêts hantées de fauves et de reptiles. Bois de construction, de teinture et d'ébénisterie, bois résineux et plantes médicinales, tout un monde végétal à peine connu, tout un monde animal redoutable et curieux croît et se meut dans ces interminables forêts que l'Indien lui-même n'aborde pas sans crainte, où il a peine à se frayer un sentier, et qui recèlent d'incalculables richesses pour la science, l'industrie et le commerce.

De là sont venues ces billes énormes qui attirent l'attention dans le pavillon du Brésil, ces plantes rares et ces collections d'insectes; là s'épanouit cette Victoria Regia qui peut porter sur ses feuilles le poids d'un enfant et dont la floraison centenaire dépasse les limites de notre existence; de là, aussi, ces singes, ces aras flamboyans, ces oiseaux au plumage varié, ces résines de Latobé, ce caoutchouc de Lacerda. De Bahia sont venues ces conglomérations diamantifères, ces pierres précieuses sorties de l'écrin de la vicomtesse de Cavalcanti, ces diamans et ces émeraudes; du Rio Grande do Sul, ces minerais d'or, ces agates, ces améthystes et ces cornalines; de Gandarella, ces marbres; de Tubarao, ces charbons; puis ces vins et liqueurs, ces tabacs et le café, dont le Brésil produit 180 millions de kilogrammes, la moitié de ce que le monde consomme.

Dans le sud, Rio-Janeiro, capitale de l'Empire, la seconde ville de l'Amérique méridionale, déploie, au fond d'une des plus vastes et des meilleures baies que l'on connaisse, ses palais et ses monumens, ses universités et ses églises, ses quais, ses docks, ses magasins où, chaque année, se vendent pour des millions de pierres précieuses, ses immenses entrepôts où puisent sans relâche les navires du monde entier, greniers de sucre et de café, de cacao, et de tabac, de pierres précieuses et de coton.

Au pied de ses collines, la ville marchande s'étend, longeant la baie, projetant dans l'eau calme et profonde ses quais démesurés comme les bras de Briarée. Sur les hauteurs, noyées dans la verdure des palmiers, les riantes villas aux couleurs harmonieuses dominent la baie majestueuse, semée d'îles, et le port affairé où

fourmillent près de 300,000 habitans, où les navires affluent de tous les points du monde. Ville riche, monumentale, populeuse et élégante, commerçante et studieuse, à laquelle les préoccupations matérielles ne font pas négliger la culture intellectuelle ainsi que l'attestent son université, son école des beaux-arts, ses musées, ses bibliothèques, son jardin botanique, l'un des plus riches du monde en collections minérales, végétales et animales.

Au nord de Rio-Janeiro, Bahia, port large ouvert sur l'Atlantique, écoule les bois dits du Brésil, le sucre et le café. Plus au nord encore, Pernambuco, la Venise brésilienne, port du tabac et des bois de teinture, centre d'un commerce de sucre également important.

Des échantillons de tous ces produits s'étalent dans le pavillon du Brésil; ils confirment sa prospérité croissante, qui n'est rien encore en comparaison de ce que l'avenir lui réserve. Le jour où ces vastes forêts seront ouvertes et explorées, où des régions encore inconnues, perdues dans l'ouest, seront envahies par la civilisation, ce ne sera plus, comme aujourd'hui, par un milliard et demi de francs que se chiffreront l'importation et l'exportation de l'empire. Bien autrement élevée sera la part contributive du Brésil au mouvement industriel et commercial, à l'actif du monde.

IV.

L'existence du Paraguay est un miracle, miracle de ténacité, de courage et d'énergie, et c'est avec une profonde sympathie que la France a vu cette république s'imposer, pour répondre à son appel et prendre part à l'Exposition, de sérieux sacrifices. Enclavé au cœur même du continent sud-américain, entre le Brésil, la Bolivie et la République Argentine, dont le séparent des frontières mal définies, sans ports sur l'Océan-Pacifique comme sur l'Océan-Atlantique, dont l'isolent, dans chaque sens, près de deux cents lieues de terre, accessible seulement par le Rio de la Plata et le Rio Parâna, que l'on remonte en six jours de Buenos-Ayres ou de Montevideo et que l'on redescend en trois, le Paraguay semblait devoir étouffer faute de communication avec le reste du monde. Cerné entre ses trois puissans voisins, engagé avec eux, en 1864, dans une lutte inégale et désastreuse, le Paraguay lutta six ans, sacrifia sur les champs de bataille les neuf dixièmes de sa population, plus d'un million d'habitans, sortit de la lutte vaincu, dépouillé, peuplé de veuves et d'enfans, réduit, encore aujourd'hui, à 346,000 âmes sur un territoire presque aussi vaste que la France et assez riche pour nourrir vingt millions d'hommes.

Découvert au XVIe siècle par les Espagnols qui, franchissant des

défilés aujourd'hui impraticables, envahirent la Bolivie et le Pérou, colonisé et civilisé au XVIIe et au XVIIIe par les Jésuites, retombant, après leur expulsion par l'Espagne, en 1767, dans un état de comparative barbarie, se relevant pour succomber cette fois sous les coups de ses voisins coalisés, le Paraguay, peu connu du reste de l'univers, a subi jusqu'en 1870 les plus terribles épreuves qu'un peuple puisse endurer. Il en sort, sinon triomphant, du moins libre encore, puisant des forces nouvelles dans sa volonté de vivre et sa résolution de durer. Le climat est sain, le sol est riche, et, sur ce sol dont l'admirable fertilité et la production spontanée sollicitent trop peu le travail de l'homme, croissent en abondance le tabac, le maté, le maïs, le manioc, la canne à sucre, le café, le coton, le riz. Comme industries principales : la tannerie, les poteries, les dentelles du Paraguay, très recherchées dans l'Amérique du Sud pour leur délicatesse et l'originalité des dessins, la fabrication des ponchos, qui atteignent, en raison de leur finesse, des prix fabuleux; comme exploitations, celles des marbres et des porphyres, du kaolin, de l'ocre et du salpètre; enfin la préparation des peaux de tigre, de lion, de loup marin, très estimées à Buenos-Ayres, où l'on en fait un important commerce d'exportation.

Sobre et résistant, de mœurs douces et de vie sociable, le Paraguayen a conservé intactes les traditions de noblesse et de courtoisie espagnoles. Son hospitalité est proverbiale ; proverbiales aussi la grâce et la beauté des femmes, qui ont gardé, purs de tout mélange, les traits caractéristiques de leur origine. On retrouve encore chez quelques-unes d'entre elles le type caucasien blond qui date de la conquête et trahit la descendance des émigrans belges, sujets de Charles-Quint et de Philippe II, entraînés par l'esprit d'aventure sur les traces des Cortez et des Pizarre.

Ascension, capitale de la république, jolie ville de 50,000 habitans, réduite par la guerre à 18,000, domine, du haut de ses collines, le cours majestueux du Paraguay, un horizon de jardins, de métairies, de bosquets d'orangers, de plaines sans fin aux larges ondulations que plaquent de taches sombres les hautes forêts, que limitent, au sud, le pic de Lamboré, à l'ouest les solitudes du Chaco.

Ici encore nous retrouvons la Victoria Regia, cette gigantesque nymphéacée qui s'épanouit sur les ruisseaux et les étangs, le cactus éclatant et les riches orchidées, le cédratier, le pistachier, le caroubier, mêlés à la faune de nos climats tempérés. En concentrant dans le Paraguay leurs efforts, en choisissant, entre toutes, cette région de magnifiques et silencieux bocages, les jésuites avaient pressenti, avec leur remarquable perspicacité, ce que pourrait devenir un jour, en des mains intelligentes, ce pays aussi

salubre que fertile. L'avenir leur donnera raison; le temps aura vite fait de réparer les maux que ses ennemis et ses fautes ont infligés au Paraguay, de repeupler ses campagnes et de mettre en valeur ses richesses.

Dans un écusson que surmonte un soleil levant, la République de l'Uruguay étale, à l'entrée de son pavillon, ses armes parlantes : sur champ d'azur, la balance de la justice, un bœuf symbole d'abondance; sur champ d'argent, la citadelle de Montevideo, emblème de force, un cheval en plaine, symbole de liberté. Au long de l'Atlantique et du Rio de la Plata, cette *mer d'eau douce*, comme l'appelait Juan Diaz de Solis qui, le premier, en remonta le cours, et que Magellan, cherchant à se frayer un passage à travers l'interminable continent, prit pour un détroit, trompé par cette embouchure de quarante lieues de largeur, l'Uruguay déroule ses plaines fertiles qu'accidentent de nombreuses collines. Les hautes montagnes y sont inconnues; de riches pâturages tapissent les versans des coteaux, les taillis touffus bordent les rivières qui serpentent entre les vallons. Pays du soleil et des fleurs, d'herbages et de troupeaux, de fruits de toutes les zones, l'Uruguay possède une température douce et saine qui oscille entre les deux moyennes de + 11 et + 21 degrés centigrades. Climat sec et beau, où l'on relève, par année, une moyenne de 244 jours clairs, 85 de ciel couvert et 36 de pluie, où les nombreux cours d'eau entretiennent la fraîcheur et suppléent à la rareté des ondées, l'élevage du bétail et la culture des céréales y font de rapides progrès.

En 1852, l'Uruguay possédait 1,800,000 têtes de bétail, 3,632,000 en 1862, 6,255,000 en 1886. Tributaire, il y a vingt ans à peine, du Chili et des États-Unis, pour le blé nécessaire à la consommation de 230,000 habitans, il pourvoit aujourd'hui aux besoins d'une population qui a triplé dans ce court espace de temps et dépasse 700,000, et exporte en outre pour cinq millions de francs de céréales. Pendant la même période, son commerce, à l'importation et à l'exportation, a suivi une progression analogue : de 70 millions de francs, il s'est élevé à près de 250 millions, et la France figure au second rang, après l'Angleterre, dans ce mouvement d'échanges.

A l'embouchure de la *mer d'eau douce*, à laquelle les richesses minières du sol qu'elle arrose, autant que les lingots d'argent que Sébastien Cabot rapporta à Henry VIII d'Angleterre, firent donner le nom de Rio de la Plata (fleuve d'argent), Montevideo, capitale de la république, siège du gouvernement, peuplée de 134,000 habitans, étale, sur son vaste plateau rocheux, ses rues tirées au cordeau, ses seize cents *quadres* dont l'aspect uniforme réjouirait

l'œil d'un géomètre épris de la ligne droite et des proportions mathématiques. Vue du Cerro, la ville a grand air, avec sa rade largement ouverte, incessamment sillonnée de navires, ses quais espacés, son fleuve gigantesque, ses rues droites qui fuient à l'horizon, jalons d'une cité immense à laquelle une ambitieuse prévoyance a ménagé l'espace. De ces seize cents *quadres*, six cents seulement sont construits et habités, mille attendent maisons et habitans. Ils viendront peupler ces larges avenues, accroître encore le mouvement et l'animation de la grande ville, dans laquelle se croisent de nombreux tramways, à laquelle aboutissent plusieurs voies ferrées la reliant à l'intérieur.

Pays de grand élevage, l'Uruguay tend de plus en plus à devenir agricole et manufacturier. A côté de ses extraits de viande et de ses salaisons, il nous expose ses blés, pour lesquels il a obtenu une haute récompense en 1878, ses maïs, puis le coton, le lin, le tabac, les arachides, la laine, les peaux. Dans ses *saladeros*, on abat chaque année un nombre croissant d'animaux, et l'Uruguay se targue avec orgueil de l'emporter sur la République Argentine, sa puissante rivale. En 1888, en effet, on a abattu et salé, dans l'Uruguay, 773,449 têtes de bétail, contre 467,450 dans la République Argentine.

Riche en minerais, l'Uruguay exploite avec profit les mines d'or de Cunapiru et de Corrales, les mines de cuivre et de plomb de Maldonado, les carrières de granit de La Paz, l'agate de Salto. Fier de sa prospérité, satisfait de ses libres institutions, en paix avec ses voisins, il voit grossir le chiffre de sa population, s'accroître ses richesses et grandir son commerce. En moins de trente années, les unes et les autres ont plus que triplé, et ce passé d'hier justifie sa foi dans l'avenir.

C'est dans un palais dont la construction a coûté près de 1,200,000 francs, qu'a édifié M. Ballu, et à l'ornementation duquel il a convié nos meilleurs artistes, que la République Argentine reçoit ses nombreux visiteurs. Sur ce monument grandiose, l'ingénieuse et heureuse fantaisie de l'architecte a semé à profusion des cabochons qu'éclaire le soir la lumière électrique, gigantesques émeraudes et rubis qui courent au long de la façade et donnent à l'édifice l'aspect féerique d'un palais ruisselant de pierres précieuses. Dans les terres cuites, il a enchâssé faïences et mosaïques, sculptures décoratives couronnant les quatre pylônes des angles, ornant les pendentifs de la grande coupole intérieure. Le succès est complet, et l'éloge sans réserve. Transporté, comme il doit l'être, à Buenos-Ayres, ce palais y deviendra l'un des plus beaux monumens de la grande cité.

Capitale de la République Argentine, reine du bassin de la Plata,

première ville de l'Amérique méridionale, Buenos-Ayres, centre d'un commerce qui se chiffre, à l'importation et à l'exportation, par un total annuel d'un milliard de francs, entretient avec l'Europe un mouvement d'échanges des plus actifs. Ville essentiellement cosmopolite, où affluent les émigrans, où affluent aussi, depuis 1868, date de son premier emprunt à l'étranger, les capitaux de l'Europe, qui déjà a prêté à la République Argentine plus de 1,325 millions de francs, Buenos-Ayres est aussi le plus important marché financier de l'Amérique du Sud. Jamais, à aucune époque, on ne vit un peuple jeune et entreprenant se lancer avec autant de hardiesse que le peuple argentin dans la voie des gigantesques entreprises, des grands travaux d'utilité publique, aborder aussi résolument les questions les plus compliquées, contracter, en aussi peu d'années, des dettes aussi énormes, eu égard au chiffre de sa population, et justifier autant d'audace par autant de succès. De 1861 à 1888, sa dette publique, tant intérieure qu'extérieure, s'est élevée de 92 millions à 2,800 millions de francs; mais, dans ce même laps de temps, sa population passait de 1,500,000 à près de 4 millions d'habitans; ses revenus, de 75 millions à 300 millions.

Nantie des énormes capitaux que l'emprunt lui fournit, la République Argentine sillonne son immense territoire de 10,000 kilomètres de voies ferrées, rejetant au loin l'Indien, mettant à la disposition de ses nouveaux colons 30,000 lieues carrées de terre, sans valeur la veille, estimées aujourd'hui 2 milliards, en attendant qu'elle y ajoute l'immense territoire patagonien, soit 20,000 lieues carrées de plus et 10,000 autres dans le Grand-Chaco, au nord de la république.

Formidable poussée qui, du coup, a porté la République Argentine au premier rang des états sud-américains, tant au point de vue commercial et financier qu'au point de vue de l'immigration, et qui, de chacun de ses créanciers étrangers, lui a fait un partisan, intéressé à son rapide développement, saluant de ses applaudissemens chacun de ses pas en avant. C'est par centaines de mille que se comptent les émigrans italiens, français et espagnols établis dans le pays; c'est par milliers aussi que se comptent les spéculateurs enrichis par la hausse subite des terres qui, de 2,000 francs la lieue carrée, prix auquel le gouvernement les avait cédées en 1877, valent aujourd'hui de 20,000 à 100,000 francs et tendent encore à augmenter de valeur.

Le mécanisme financier, emprunté de toutes pièces aux États-Unis, et qui ne compte guère plus de dix années d'existence, correspond aux visées les plus hautes et repose sur les bases les plus larges. Quarante et une banques, constituées à un capital total

de 1,690 millions de francs, fonctionnent dans la République Argentine. Autorisées, par la loi du 3 novembre 1887, à émettre du papier-monnaie sous la condition expresse de déposer dans la trésorerie nationale des titres de rente publique pour une somme égale à l'émission qu'elles entendent faire, elles ont puissamment contribué à favoriser, avec la circulation fiduciaire, l'enchérissement des denrées, l'augmentation du prix de la terre et la spéculation, qui s'est traduite par la création de sociétés de tout genre opérant sur un capital nécessairement fictif qui, atteignant déjà 1 milliard de francs, peut, à un moment donné, constituer un danger pour le pays.

En revanche, elles ont imprimé à l'agriculture et à l'élevage la puissante impulsion que révèle et qu'atteste l'exposition de la République Argentine : mille échantillons de blé, cinq cents de maïs, provenant de 2,359,918 hectares mis en culture, à peine 1 pour 100 de la superficie du sol, et l'exportation de la farine qui n'était, en 1871, que de 16,000 kilogrammes, dépasse 6,500,000 en 1888. Puis les laines, dont on exportait, en 1878, 82 millions de kilogrammes, aujourd'hui 1,137 millions; les cuirs et les peaux; 23 millions de bêtes à cornes, 70 millions de moutons, 4 millions 530,000 chevaux, représentant ensemble une valeur approximative de 1,850 millions de francs. Ici des centaines d'échantillons de bois de toutes essences; là des viandes congelées dont le commerce s'accroît régulièrement; puis, dominant le tout, un excellent matériel d'enseignement primaire, les photographies de 438 écoles affectées à 254,608 élèves attestent, non moins que la large part qui lui est faite dans le budget, l'intelligente sollicitude de l'état pour la diffusion des lumières.

Devant cette accumulation de matières premières, on demeure confondu en songeant combien peu de temps il a fallu pour mettre en valeur le sol qui les produit. On comprend alors les hautes ambitions, on s'explique l'audace d'une nation qui, en peu d'années, a obtenu de pareils résultats. Ni tâtonnemens, ni défaillances dans ces hardis débuts. Éclairée par l'expérience de l'Europe, employant du premier coup les procédés les plus scientifiques et les machines les plus perfectionnées, ouvrant largement ses portes et sa nationalité aux émigrans, faisant appel aux capitaux du monde entier, leur inspirant la confiance qu'elle-même éprouvait, la République Argentine a franchi, semble-t-il, la période la plus difficile de la vie des nations. Si, à l'audace, qui lui a merveilleusement réussi, elle sait allier la prudence et le sang-froid, nul doute que l'avenir qui l'attend ne justifie ses vastes espérances.

Entre le Chili, tel que nous le vîmes il y a des années, et le Chili tel qu'il apparaît à l'Exposition, la différence est grande. S'il a donné raison à nos pronostics de suprématie militaire et morale,

s'il a, dans une lutte mémorable dont nous avons retracé, ici même (1), les émouvantes péripéties, triomphé de la coalition du Pérou et de la Bolivie, conquis sur cette dernière la province d'Atacama, enlevé au Pérou les provinces de Tarapaca et de Tacna, porté jusqu'à Lima ses armes victorieuses, il n'a été ni moins heureux ni moins favorisé dans son développement agricole et commercial. Ces conquêtes pacifiques ne sont pas celles dont il doive le moins s'enorgueillir.

Sur l'étroite et longue bande de terre qui, du désert d'Atacama au détroit de Magellan, déroule au long de l'Océan-Pacifique ses 350 lieues de côtes semées d'îles et d'archipels, dentelées de baies et de golfes, le Chili, adossé aux pentes escarpées de la formidable muraille des Andes, étranglé entre ces deux barrières, obstacles insurmontables à toute extension en largeur, a vécu, prospéré et grandi. Les difficultés naturelles que lui opposaient sa situation géographique, son sol et son climat, son éloignement de l'Europe et les communications difficiles par le cap de Horn, ont surexcité l'énergie, la patience et la ténacité de sa population. Confinant, au nord, à la zone torride; au sud, aux froides régions de l'Océan-Antarctique; jouissant, au centre seulement, d'un climat tempéré, il a su tirer de son sol tout ce que ce sol pouvait donner, extraire de ses déserts le salpêtre, le nitre et le guano, de ses plaines les céréales, de ses mines le cuivre et l'argent, peupler ses hauts plateaux de troupeaux, ses coteaux de vignes et d'oliviers, les rudes versans des Andes de lamas et de chèvres.

Peuple industrieux, il possède de nombreuses fabriques; sobre et vigoureux, il peut, dans ses cadres élastiques, verser les soldats les plus résistans et les mieux disciplinés. Au courage naturel à la race espagnole il joint un rare sang-froid, une solidité à toute épreuve. Sa longue ligne de côtes a développé en lui l'instinct et le goût de la navigation. Le Chilien est bon marin, et sa flotte, bien équipée et supérieurement dirigée, a su triompher de la bravoure chevaleresque et de l'héroïque résistance de celle du Pérou.

Riche en or, en argent et en cuivre, riche aussi en céréales et en bétail, le Chili nous montre, dans son pavillon, les produits multiples de son sol et de son industrie, matières premières et articles fabriqués alimentant un commerce d'échange qui se chiffre annuellement, à l'importation et à l'exportation réunies, par un total de plus de 1 milliard. Sa population de 2 millions 1/2 d'habitans sur une superficie de 700,000 kilomètres carrés semble peu considérable, mais la proportion des terres labourables n'excède pas 18 pour 100 de cette superficie totale.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er décembre 1881.

Santiago, la capitale, peuplée de 190,000 habitans, est une des villes les plus riches de l'Amérique. Située dans l'intérieur des terres, sur le rio Mapocho, affluent du Maipo, dans un site riant et un beau climat, centre du gouvernement, des grandes universités et des écoles, centre aussi d'un mouvement intellectuel, scientifique et littéraire, elle est, pour l'étranger, l'une des plus agréables résidences de l'Amérique méridionale. Valparaiso est la métropole commerciale, l'un des ports importans du Pacifique, point de relâche obligé des navires qui, doublant le cap Horn, remontent vers le nord. Les produits du monde entier, les bâtimens de guerre et de commerce sous tous pavillons y affluent. Ville essentiellement cosmopolite, mais d'apparence plus anglaise qu'espagnole, commerçante et cultivée, Valparaiso est appelée à un grand avenir; à l'étiage de son commerce se mesure la prospérité du Chili.

En fermant à la Bolivie, par la conquête de la province d'Atacama, tout accès à l'Océan-Pacifique, le Chili l'a réduite à une situation quelque peu analogue à celle du Paraguay. Enfermée entre le Brésil, la République Argentine, le Chili et le Pérou, forcément repliée sur elle-même, la Bolivie a su mettre à profit la période de paix qui a succédé aux désastres de la guerre de 1879. Dans son élégant pavillon, qui rappelle par son architecture originale et bizarre les constructions boliviennes modernes, elle expose ses riches échantillons d'argent, de cuivre et de manganèse, le café, le caoutchouc et le coca, ses importantes collections anthropologiques et zoologiques, sa faune et sa flore, son couloir de mines construit avec des minerais d'argent d'un poids de 25,000 kilogrammes et d'une valeur de 70,000 francs.

Sur une superficie double de celle de la France, 2,300,000 habitans; sous la zone tropicale, le sol le mieux arrosé de l'Amérique méridionale; sous un climat brûlant, un massif de 4,000 mètres de hauteur formé par la Cordillère des Andes; de grands lacs et de nombreux cours d'eau, une terre fertile et les plus riches mines autrefois connues, tels sont les traits caractéristiques que met en relief un examen attentif de l'exposition bolivienne. Le sucre et le café, l'or et l'argent, la vanille et le quinquina, les bois précieux et le tabac exquis, le coca, la laine, le coton et le salpêtre se coudoient sur ses étagères, s'étalent dans ses vitrines et attestent la richesse de cette terre de Potosi, d'où depuis 1545 on a extrait plus de 8 milliards d'argent.

Ici, la Cordillère des Andes dresse ses sommets les plus altiers, son pic de Sorata de 7,000 mètres de hauteur. Les forêts tropicales de la Bolivie n'ont rien à envier à celles du Brésil et de l'Amérique centrale. On y trouve, avec la plus grande variété de serpens et de reptiles connus, une innombrable variété d'insectes et d'animaux,

une intensité de vie, une sève de végétation, que possèdent seules les terres vierges du Nouveau-Monde, de l'Australasie et de l'Océanie.

V.

De cette revue rapide des richesses qu'étalent aux bords de la Seine, dans leurs palais luxueux ou dans leurs coquets pavillons, les nations des deux Amériques, un grand fait se dégage : l'accroissement prodigieux des matières premières, capital social de l'humanité, l'élan extraordinaire imprimé au commerce et à l'industrie, les résultats obtenus dans ces dix dernières années, gages assurés de ce que l'avenir, et un avenir prochain, tient en réserve. Le branle est donné, le mouvement lancé. Que l'on ne s'y trompe pas, nous assistons ici aux débuts d'une évolution économique et agricole, et non plus seulement financière comme celle qui, il y a quarante années, entraînait les aventuriers du monde entier sur les plages de la Californie. D'aucuns, les incrédules et les pessimistes, les hésitans et les sceptiques estiment que, dans quelques-uns de ces états, l'on va trop vite et trop loin, qu'on entreprend trop à la fois, que la fièvre de la spéculation a plus de part, dans les hausses formidables de terrains qu'ils enregistrent avec orgueil, que la prévoyance et le calcul ; qu'on se ruine parfois à vouloir trop vite s'enrichir et, qu'à trop emprunter, on court risque d'employer en improductives dépenses des capitaux qu'il faut rémunérer tout de suite et rembourser plus tard. A quoi les optimistes de répondre : que la viande et le blé sont plus nécessaires que les métaux précieux ; que l'on affirmait aussi, au début de l'exploitation des placers californiens et australiens, qu'à trop extraire de l'or on avilirait sa valeur ; qu'à la hausse des terrains à San-Francisco succéderait une baisse formidable le jour où, le Pactole tari, une population, nomade par instinct, sédentaire par occasion, irait ailleurs chercher fortune ; qu'il n'en a rien été, et que le succès a été pour ceux qui eurent alors la foi robuste.

Et ils affirment qu'il en sera de même pour ceux qui, fondant leurs calculs sur l'augmentation régulière de la population du globe, prévoyant qu'avant peu l'équilibre sera rompu entre la production et la consommation tant des céréales que de la viande, estiment que la dépense la plus rémunératrice, le placement le plus avantageux est d'ouvrir à l'activité humaine des terres riches et fertiles, d'améliorer les semences, de multiplier les engrais. M. Grandeau, dans son intéressante communication au congrès international des grains et des farines, M. de Foville, dans ses curieux calculs statistiques, aboutissent aux mêmes conclusions. Sur notre globe, actuel-

lement peuplé de près de 1,500 millions d'êtres humains, la population suit une marche ascendante de 7 1/2 pour 1,000 en moyenne, ce qui, dans dix siècles d'ici, porterait le chiffre de la population à 2,625 milliards, soit 200 habitans par hectare !

Que des calculs aussi compliqués et à aussi lointaine échéance préoccupent peu des hommes de nos jours et des spéculateurs avant tout soucieux de résultats immédiats, cela ne saurait faire doute. Ce qui les touche et ce qui les frappe, c'est l'inéluctable nécessité de faire face à des besoins plus proches, c'est ce fait que l'Europe ne suffit pas à sa consommation avec ses 475 millions d'hectolitres de blé, soit 1 hectolitre 45 par an et par tête ; que la France, qui y tient le premier rang avec une production moyenne de 100 millions d'hectolitres à l'année, est obligée de recourir à l'importation étrangère ; c'est que le reste du monde ne fournit encore qu'un appoint de 350 millions et que ces 825 millions d'hectolitres au total sont insuffisans. L'Exposition universelle met en lumière un autre fait incontestable : c'est que les états d'Amérique sont appelés à figurer en première ligne dans la production des céréales et de la viande.

De là l'intérêt particulier qu'ils provoquent, l'attention soutenue dont leur évolution est l'objet, tant de la part des économistes que de tous ceux que préoccupe l'avenir de l'humanité. De là aussi les encouragemens qu'on leur prodigue, leur croissance rapide, leurs développemens inattendus. Nulle hésitation dans leur marche en avant, rien qui trahisse l'effort, incertain du résultat. Si, devant les somptueux dehors de quelques-uns de ces palais d'Amérique, on s'arrête, ébloui de tant de faste, se demandant si l'on foule le seuil de la demeure d'un parvenu subitement enrichi, un coup d'œil jeté dans l'intérieur rassure et convainc. Ces amoncellemens de matières premières et de produits alimentaires ne sont ni une fantasmagorie ni un rêve. Le capital social, la richesse vraie de l'humanité, s'accroissent chaque année. Une lueur apparaît dans l'ouest, et cette lueur n'est pas un mirage. Le Nouveau-Monde se révèle enfin, et sa merveilleuse fécondité dissipe de légitimes appréhensions. Que cette prospérité soudaine se heurte, elle aussi, à des crises possibles, que des temps d'arrêt se produisent, ralentissant un mouvement trop rapide, cela n'est ni pour mettre en question le présent ni pour faire douter de l'avenir. Le monde marche, et l'Amérique prend les devans ; tout seconde son élan, auquel sourit la fortune, amie de la jeunesse et de l'audace.

C. DE VARIGNY.

LE

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

AU XIXE SIÈCLE

Le Mouvement littéraire au XIXe siècle, par M. George Pellissier. Paris, 1889; Hachette.

Ce n'est pas ce que l'on appelle un tableau, ce n'est pas non plus une histoire de la littérature française contemporaine que M. George Pellissier, dans son livre sur *le Mouvement littéraire au XIXe siècle,* a voulu nous retracer : c'en serait plutôt la philosophie, ou, pour mieux dire, l'évolution. Servons-nous de ce mot, qui est à la mode; qui exprime une idée nouvelle; et qui d'ailleurs est aussi bien fait qu'expressif. Comment la littérature classique a-t-elle donc péri? pourquoi? de quel genre de mort? d'une incapacité de vivre davantage? parce qu'elle avait rempli le nombre de ses jours, ou sous les coups du *Romantisme?* Et le *Romantisme*, d'où venait-il? sous quelle conjonction d'astres favorables était-il né? comment a-t-il grandi? qu'a-t-il voulu faire? qu'a-t-il fait? et par quels moyens? Mais comment est-il mort à son tour? et comment le *Réalisme*, puis le *Naturalisme,* se sont-ils élevés contre lui? comment le siècle de Baour-Lormian et de Luce de Lancival est-il devenu celui de Lamartine et d'Hugo? ou bien encore, entre les *Orientales* et les *Poèmes Barbares,* entre les *Martyrs* et *Salammbô,* entre les *Méditations* et les *Fleurs du mal,* quels rapports y a-t-il? quelle parenté secrète? ou au contraire quels intervalles, pour ne pas dire quels abîmes?

On pensera sans doute que, si ce n'est pas une ambition médiocre à M. George Pellissier que d'avoir proposé ces questions, ce ne lui est pas un mince mérite que d'en avoir éclairci quelques-

unes. Je voudrais seulement que son dessein fût quelquefois encore plus net, que les grandes lignes en fussent plus faciles à saisir, et surtout, que son style, moins monotone, moins froid, moins triste, fût moins constamment le style de la dissertation. Un plus sévère lui reprocherait peut-être que, s'étant beaucoup servi du *Tableau de la littérature française sous le premier Empire,* de M. Gustave Merlet, et des *Études littéraires sur le XIX*e *siècle*, de M. Émile Faguet, il ne l'a pas assez dit. Et un plus érudit ajouterait que, dans un sujet qui n'est pas uniquement français, mais européen, il semble avoir oublié de consulter le livre de M. George Brandes sur *les Grands courans de la littérature européenne au XIX*e *siècle.*

I.

Sur la première question : « Comment le *Classicisme* a-t-il péri? » M. George Pellissier a été bref. Il pouvait l'être; et nous le serons encore plus que lui. Le *Classicisme* est mort non pas, à proprement parler, de vieillesse ou d'épuisement, pour avoir vécu deux cent cinquante ans, — de Ronsard à André Chénier; — ni même pour avoir cessé de répondre à l'état des esprits, puisque après tout, ni Pascal ni Bossuet ni Molière ni Racine ne sont encore morts, mais plutôt pour s'être de lui-même immobilisé dans ses règles, et comme ankylosé, si je puis ainsi dire, dans la rigide étroitesse de ses propres principes.

Ce n'est pas à Boileau que je songe en écrivant ceci, ce n'est pas à Voltaire ou à son fidèle La Harpe, c'est à quelques-uns de ceux dont on fait quelquefois encore les « précurseurs du *Romantisme*, » André Chénier lui-même, pour son *Épître à Lebrun*, pour son poème de l'*Invention*, ou Népomucène Lemercier, pour son *Cours analytique de littérature.* Dans le premier volume de ce livre trop peu connu, si curieux cependant et si caractéristique, Lemercier, l'auteur applaudi d'*Agamemnon*, la dernière des tragédies classiques, s'efforçait de déterminer les règles du genre tragique. Il en trouvait exactement vingt-cinq, dont la première était de « la Qualité du Fait, » la vingt-cinquième de « la Symétrie théâtrale; » et, pour montrer évidemment que la beauté des œuvres dépendait de l'observation des règles, il en faisait l'application à l'*Athalie* de Racine, dont la « perfection *complète* » prouvait ainsi méthodiquement la « perfection *incontestable.*» Le *Cours analytique de littérature*, professé à l'Athénée en 1810 et 1811, parut en 1817. Notez d'ailleurs que les observations justes y abondent; que Lemercier connaît son métier; qu'il est de toutes manières fort au-dessus de La Harpe. Il donne seulement dans la grande erreur que le classicisme a commise dès son origine, — dès le temps de la *Défense et Illustration de*

la langue française, de Joachim du Bellay, — l'erreur dont les grands classiques du XVIIe siècle n'ont eux-mêmes été préservés que par leur génie, par la condition d'absolue sincérité dans laquelle ils ont tous écrit, par la force enfin de leur individualité. Le classicisme a confondu les « lois » ou « conditions » avec les « règles » des genres.

Le classicisme a très bien vu que les genres ont leurs lois, — et il le faut bien, puisqu'elles sont contenues dans leur définition même; — mais il a cru que ces lois pouvaient servir de règles. Parce que la présence de certaines qualités dans les œuvres en faisait le prix et la beauté, il a cru qu'on pouvait les détacher des œuvres. Tel un homme qui, pour imiter les succès d'un grand politique ou d'un grand conquérant, en prendrait le costume, — la robe rouge de Richelieu, la redingote grise de Napoléon, — qui en imiterait l'hygiène, qui tousserait et qui cracherait comme eux, qui façonnerait enfin sa personne à leur image, et qui croirait ainsi créer en soi l'aptitude intérieure dont les allures du corps sont, ou passent pour être la traduction physique. Le classicisme s'est trompé d'abord sur le caractère unique, inimitable de l'œuvre de génie. Faute d'un peu de chimie, si l'on peut ainsi dire, il a cru que, pour reproduire une combinaison, il suffisait, après en avoir dissocié les élémens par l'analyse, de les rapprocher. Et faute d'un peu d'histoire naturelle, il s'est trompé sur un autre point : il a cru que les genres sont fixes; il n'a pas vu qu'au contraire, comme les espèces dans la nature, ils sont toujours en mouvement; que la même quantité de vie se transforme à d'autres usages ; et qu'en littérature comme ailleurs une lente évolution travaille incessamment, dans la profondeur de l'être et dans la nature environnante, à faire sortir le contraire du semblable.

Si les hommes du XVIIe siècle, pour toute sorte de raisons, ne pouvaient guère s'en douter, ceux du XVIIIe siècle auraient pu commencer de s'en apercevoir. A la vérité, Voltaire, presque plus classique et plus superstitieux que Boileau, mais plus habile et plus « malin » aussi, s'était avisé d'un terrible argument contre ceux qui se plaignaient de la contrainte des règles. Il disait qu'en s'émancipant des obligations que les Racine ou les Molière avaient docilement subies, on se rendait d'abord suspect de pouvoir moins qu'eux, dans un art où l'on prétendait rivaliser avec eux. Mais, comme cette plaisanterie n'avait pas rendu les règles plus larges ni par conséquent moins gênantes, elle n'avait pas non plus empêché les novateurs de se produire, et l'opinion de les encourager. Parmi ces novateurs, M. Pellissier en nomme trois du nom de « précurseurs » ou d' « initiateurs » : ce sont Rousseau, Diderot et Chénier.

Passons rapidement sur Chénier. Son œuvre est posthume ; et

quoique plusieurs de ses *Idylles* aient paru dans les journaux du temps de la Révolution et de l'Empire, — où Millevoye, par exemple, a su les retrouver pour s'en inspirer, — cependant son influence ne saurait dater que de 1819 : c'est la date où parut la première édition, très incomplète encore, du recueil de ses *Poésies*. Mais, à cette date, le *Génie du christianisme*, les livres *de l'Allemagne* et *de la Littérature* avaient depuis longtemps paru ; les noms de Byron et de Goethe avaient franchi nos frontières ; et *les Méditations* allaient paraître. Ne tombons donc pas ici dans une erreur trop coutumière aux évolutionnistes ; mais, au contraire, profitons du grand avantage que nous avons sur eux, qui est de posséder une chronologie certaine, tandis qu'ils n'en ont qu'une conjecturale ; et ne transformons pas de simples analogies en des liens généalogiques. J'ajouterai que, les *Idylles* exceptées, dans quelque partie de son œuvre que je cherche André Chénier, — dans ses *Épîtres*, dans ses *Élégies*, si sensuelles et presque érotiques, dans son *Hermès* enfin, — je ne trouve qu'un homme du XVIIIe siècle. C'est aussi bien l'avis de M. Pellissier ; c'est l'opinion, si je ne me trompe, de M. Anatole France ; c'est celle enfin où s'est rangé, dans la dernière et magnifique édition qu'il a donnée du poète dont son nom ne se séparera plus, M. Becq de Fouquières. J'irais plus loin qu'eux tous encore ; et, reconnaissant avec eux l'influence de l'auteur du *Mendiant*, de son vers plus souple et plus plastique, de son style retrempé d'ailleurs aux sources de l'hellénisme plutôt qu'à celles de la nature, sur Alfred de Vigny ou sur M. Leconte de Lisle, je ne vois ni quand ni comment on peut dire qu'elle aurait opéré sur Chateaubriand, sur Lamartine, sur Hugo, sur Musset.

M. Pellissier n'a-t-il pas également exagéré quelque peu l'influence de Diderot ? Si l'on retrouve en effet aujourd'hui chez nos *Naturalistes* quelque chose des idées de Diderot, — de son cynisme, que l'on prend trop souvent pour du naturel, et de sa grossièreté, qui n'est pas toujours de la franchise, — ne pourrait-on pas soutenir qu'il n'y a là que ce qu'on appelle un phénomène d'atavisme ? Tel reproduit en soi quelques traits de Diderot, qui ne l'a jamais lu : il est seulement de la même race, ou de la même famille d'esprits. Rappelons, d'ailleurs, que *la Religieuse*, que *Jacques le Fataliste* n'ont paru qu'en 1796 ; *le Neveu de Rameau*, — d'après une traduction de l'allemand, — qu'en 1823 ; *les Salons*, la *Correspondance avec Mlle Volland*, il n'y a pas un demi-siècle encore. Et pour l'influence que *le Père de famille* ou *le Fils naturel*, que *les Entretiens* et *l'Essai sur la poésie dramatique* auraient exercée sur la réformation du théâtre, il est bien difficile d'en faire procéder *Marion Delorme* ou *Hernani*, non plus qu'*Henri III*, ni *Christine à Fontainebleau*. Le seul honneur en ce genre qu'on puisse accor-

der à Diderot, c'est d'avoir inventé le « mélodrame, » cette forme inférieure de l'art, où le romanesque, l'horrible, et le déclamatoire se mêlent, dans des proportions qui varient selon le génie particulier des Pixérécourt ou des Bouchardy qui les brassent ensemble. Je sais que Diderot est présentement à la mode ; et certes, je ne suis pas si barbare que de lui refuser d'avoir excellé dans le dialogue, ou que de ne pas reconnaître que, si le mot « d'étincelant » n'existait pas, il faudrait l'inventer pour *le Neveu de Rameau*. Mais je ne crois pas qu'il doive garder le rang où nous ne l'avons d'ailleurs élevé que depuis quelques années ; qu'on puisse l'égaler sans erreur et sans injustice aux Voltaire et aux Rousseau ; ni qu'enfin, s'il a beaucoup agi sur son siècle, son action ait été profonde ou réelle même sur le nôtre.

En revanche, il y a deux hommes à qui je ne trouve pas que M. Pellissier ait vraiment fait leur part. L'un est Voltaire et l'autre Buffon.

A l'origine de ces communications qui s'établissent, dès le début du XVIIIe siècle, d'un rivage de la Manche à l'autre, de la littérature anglaise à la nôtre, n'est-ce pas en effet Voltaire que l'on trouve, avec ses *Lettres anglaises*, avec sa *Zaïre* ou sa *Sémiramis?* Que plus tard, dans sa vieillesse, irrité de se voir opposer ce Shakspeare qu'il avait lui-même révélé jadis aux Français, il en ait parlé avec l'irrévérence outrageuse d'un vieillard qui se croit tout permis, cela empêche-t-il qu'il ne l'ait révélé, l'un des premiers, avec l'abbé Prévost, et cela dans un temps où l'on oublie trop aujourd'hui qu'à l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello*, les Anglais eux-mêmes préféraient alors hautement le pompeux Dryden et le sage Addison? N'est-ce pas encore dans *Zaïre*, dans *Alzire*, dans *l'Orphelin de la Chine*, dans *Tancrède*, que l'on voit apparaître presque pour la première fois cette préoccupation du décor, du costume, des mœurs péruviennes ou tartares, de tout ce que le *Romantisme* enveloppera bientôt sous le nom de « couleur locale ? » Et croit-on enfin que, dans *Zaïre* ou dans *Alzire*, il fût difficile de retrouver, si seulement on l'y cherchait, l'une au moins des « origines » du *Génie du christianisme*, en tant que Chateaubriand y prétend démontrer que, pour l'intérêt littéraire, les vérités de la religion ne le cèdent en rien aux fictions consacrées du paganisme? En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'aussi peu que Chateaubriand semble avoir lu l'*Encyclopédie*, autant est-il nourri de Voltaire. Lamartine ne l'est pas moins, comme on peut s'en convaincre en feuilletant les lettres de ses années de jeunesse. Qui le croirait? Les vers de *Mahomet* lui ont révélé son génie poétique. Ou, du moins, c'est aux accens de Voltaire qu'il a senti pour la première fois vibrer à son oreille la musique intérieure du vers. Et ne peut-on pas dire que

c'est le vers de Voltaire dont son impuissance à se débarrasser fait quelquefois encore, jusque dans *les Harmonies* et jusque dans *Jocelyn*, la facilité un peu prosaïque, la fluidité tiède, et la monotonie du sien?

Nourris de Voltaire, l'auteur du *Génie du christianisme* et celui de *Jocelyn* ne le sont guère moins de Buffon. S'ils ont appris à lire dans *Mahomet* et dans *Zaïre*, c'est dans les images de l'*Histoire naturelle* qu'ils ont appris à voir les « bêtes. » Quelques-uns des défauts du style brillanté de Buffon ont passé dans le leur, et quelques-unes aussi des qualités que Buffon a introduites dans la prose française. Comparez à cet égard quelques pages de la *Théorie de la terre* ou des *Époques de la nature* aux pages à peu près correspondantes du *Traité de l'existence de Dieu*. Mais à un point de vue plus général et plus élevé, quand on voudrait disputer à Buffon ses titres de grand écrivain, il lui resterait cette gloire impérissable d'avoir élargi l'horizon de ses contemporains autant ou davantage que Newton avait fait celui des siens cent ans auparavant; de leur avoir enseigné le premier, sinon la poésie, du moins la grandeur, l'immensité de la nature; et, en déplaçant pour ainsi dire le centre du monde, d'avoir déplacé l'axe de la pensée. La science de Buffon, en plus d'un point, n'est-elle pas plus voisine de la nôtre qu'on ne le dit quelquefois? C'est ce que je ne veux pas examiner aujourd'hui. Je dis seulement que, pendant plus d'un demi-siècle, elle a été la science même de la nature; qu'à l'ancien *Cosmos*, longtemps avant le livre fameux de Humboldt, c'est l'*Histoire naturelle* qui a substitué les linéamens du nouveau; que Chateaubriand, que Lamartine, que Victor Hugo n'en ont pas connu d'autre... Peut-on oublier l'étendue, la profondeur, l'action continue d'une telle influence? et l'homme qui l'a exercée n'est-il pas digne qu'on le compte, aussi lui, parmi les « précurseurs » ou les « initiateurs » de la littérature moderne?

Après cela, j'accorde à M. Pellissier que la grande influence ait été celle de Rousseau. C'est même ici l'un des plus mémorables exemples de ce que peut quelquefois un seul homme, et par conséquent, l'une de ces causes perturbatrices qui ne permettent pas à l'histoire littéraire de conformer entièrement ses méthodes à celles de l'histoire naturelle. Dans l'évolution des idées et des genres, l'apparition d'un Jean-Jacques est un phénomène toujours sans précédent, même quand il a des analogues.

On a dit de Rousseau, — la phrase est trop jolie pour ne pas la citer, — qu'il « réunissait en lui la sensibilité d'une femme, l'imagination d'un Oriental, la sensualité d'un enfant, l'impétuosité d'un sauvage, l'amour-propre d'un artiste, la vigueur d'un athlète et la faiblesse d'un amoureux. » Mais ce n'est pas tout encore : « La

souplesse du tacticien littéraire et la ténacité du dialecticien se joignaient en lui à la fierté du plébéien de génie et à la sagacité du psychologue; et la passion généreuse du bien moral agitait et enflammait tout cela. » Qu'on ne croie pas au moins que cette « caractéristique générale » de Rousseau soit de M. Pellissier : elle est d'Henri-Frédéric Amiel. Oserons-nous en proposer une autre? Et, tout en convenant que, si l'on se donnait la peine de débrouiller ce portrait confus, on y trouverait quelques indications justes, oserons-nous dire que le trait essentiel y manque?

Imagination, sensibilité, sensualité, vanité, tous ces traits conviennent en effet à Rousseau, mais à la condition qu'au moins on les accorde et, pour les accorder, qu'on les subordonne à celui qui les domine tous. Rousseau est sans doute autre chose, mais avant tout et par-dessus tout, — si l'on veut bien comprendre la nature et mesurer la portée de son influence, — c'est un *Lyrique,* le premier des *Lyriques* modernes, l'ancêtre commun de Byron, de Goethe et de Schiller, de Lamartine et d'Hugo. Je ne m'attarderai pas, pour le montrer, à une longue analyse de ses premiers écrits, de ses *Discours*, de sa *Lettre sur les spectacles,* des *Lettres à M. de Malesherbes,* de *la Nouvelle Héloïse*. Je n'insisterai pas sur les « nombres » de sa prose, la simplicité hardie de ses images, la quantité de vers qui s'insinuent naturellement dans la trame de son style :

Ses yeux étincelaient du feu de ses désirs...
J'osai trop contempler ce dangereux spectacle...
Mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible...
Je puis me consoler de tout, hors de te perdre...
Mon faible cœur n'a plus que le choix de ses fautes...

Je ne rappellerai que pour mémoire ces qualités de « mouvement, » — qui n'étaient certes pas inconnues de la prose française, mais enfin dont les grands orateurs du siècle précédent n'avaient appliqué la force entraînante qu'à l'expression des idées religieuses; — ou bien encore ces couplets passionnés où les Lamartine et les Hugo, Lamartine surtout, n'ont eu presque qu'à joindre des rimes. « Ah! si tu pouvais toujours rester jeune et brillante comme à présent... Mais, hélas! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête, il vole et le temps fuit, l'occasion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura son terme; elle doit décliner et périr un jour. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur, tu regardes un avenir éloigné; et tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, et que nos âmes, épuisées d'amour et de peines, se fondent et coulent comme l'eau. » Tous ces mérites, nouveaux en 1760, pourraient être d'un orateur autant que d'un poète. Mais ce qui consacre Rousseau lyrique, c'est un peu l'originalité, c'est davan-

tage encore la mobilité, c'est surtout la capacité, et, si je puis ainsi parler, c'est le pouvoir d'absorption et de rayonnement de son *Moi*.

Quelle nouveauté, quel scandale c'était alors que cette rentrée du *Moi* dans la littérature, on l'a dit bien souvent; j'ai tâché de le redire ici moi-même, à l'occasion de Rousseau; et j'aurais aimé que M. Pellissier le redît plus fortement encore. Non seulement les grands écrivains du XVIIe siècle auraient rougi d'étaler ainsi leur personne dans leurs œuvres, et d'appeler sur eux-mêmes une attention qu'ils ne demandaient que pour leurs idées, mais Voltaire, quoique le plus personnel d'eux tous, n'entretenait sa prodigieuse *Correspondance* que pour y dire de lui ce qu'il voulait qu'on en pensât, et qu'il n'osait mettre dans ses *Contes*, encore moins dans ses *Histoires* et dans ses tragédies. N'est-ce pas là, pour le dire en passant, l'une au moins des raisons de l'éclat dont brillent alors l'éloquence de la chaire et l'art dramatique, où le commencement et la fin de la perfection sont de savoir s'aliéner de soi-même? Rousseau, lui, n'a guère écrit que pour se raconter. Quand il ne se serait pas inspiré, dans *la Nouvelle Héloïse*, des souvenirs de Mme de Warens et de l'amour qu'il éprouvait alors pour Mme d'Houdetot, quand son *Émile* ne serait pas les mémoires de son enfance et de ses préceptorats, ses *Confessions*, avec ses *Dialogues*, ses *Rêveries*, sa *Correspondance*, ne laisseraient pas de composer à peu près la moitié de son œuvre. Jamais encore écrivain ne s'était à lui-même attribué publiquement une telle importance, n'avait ainsi rapporté tout à lui, ne s'était ainsi fait le centre du monde. Mais, du fond de lui-même, jamais non plus écrivain n'avait tiré de semblables effets ni rapporté une vision plus neuve de l'homme et de la nature. Et c'est ici, dans cette renaissance de l'individualisme, avec tout ce qu'elle comportait de nouveautés et aussi d'erreurs, qu'il faut voir le commencement du *Romantisme* et le premier élément de sa définition.

Ce qui a pu, ce qui peut encore quelquefois masquer l'individualisme de Rousseau, c'est que, dans l'histoire des origines du *Romantisme*, l'influence de Rousseau se trouve coïncider avec le temps de la diffusion parmi nous des littératures étrangères, et, au lendemain de la Révolution, avec une renaissance inattendue de l'idée religieuse. A ce travail des esprits d'où *le Génie du christianisme*, et plus tard *les Méditations* sont sorties, je me contenterai de rappeler que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* a beaucoup contribué. Quant à la diffusion des littératures étrangères, j'aurais voulu que M. Pellissier, saisissant l'occasion qui s'en offrait d'elle-même, essayât ici d'esquisser un chapitre de notre histoire littéraire qui nous manque. Je ne connais pas bien le su-

jet, dont il me semble seulement que celui qui voudrait l'approfondir un jour en trouverait une première ébauche dans le livre de M. George Brandes, et dans celui d'Hermann Hettner sur *la Littérature européenne au XVIIIe siècle*. Mais il faut du moins rendre cette justice à M. Pellissier que, s'il a cru devoir s'en tenir à parler de Mme de Staël et de Chateaubriand, il en a bien et heureusement parlé.

On voit avec plaisir une critique plus désintéressée, moins personnelle, moins rancunière surtout que celle de Sainte-Beuve, remettre aujourd'hui Chateaubriand et Mme de Staël en honneur, et les replacer l'un et l'autre à leur véritable rang. Après tout, Mme de Staël est la seule femme de France dont le talent soit vraiment viril, je veux dire qui ait pensé par elle-même ; dont un homme n'ait pas soufflé les idées ; qui eût pu, sans s'appauvrir, donner quelques-unes des siennes à l'auteur des *Martyrs*, par exemple ; et le turban de Corinne n'empêchera pas les deux livres de *la Littérature* et *de l'Allemagne* de compter toujours parmi les événemens considérables de notre histoire littéraire. Je renvoie pour le reste à la belle étude de M. Émile Faguet (1), dont nos lecteurs ont sans doute conservé la mémoire : littérairement, et d'accord avec M. Pellissier, voici comment je concevrais que l'on fît sa part à Mme de Staël dans « le mouvement du XIXe siècle. »

Héritière de ce que le XVIIIe siècle avait légué de meilleur au nôtre, admiratrice passionnée de Rousseau, les leçons de Mme Staël ne diffèrent pas beaucoup de celles du maître ; et, comme Rousseau, c'est en lui-même qu'elle veut que le poète, émancipé de l'ancienne contrainte, cherche presque uniquement l'inspiration de ses œuvres. Mais, en même temps, — ce qu'elle ne trouve pas chez les classiques dont elle écrit la langue, si malheureusement elle n'en a pas toujours le style, — cet accent de personnalité, ce « sentiment, » cette originalité d'imagination, les rencontrant dans les « littératures du Nord, » elle les célèbre avec un enthousiasme communicatif qui substitue, sans presque s'en apercevoir, de nouvelles règles et de nouveaux modèles aux anciens : Shakspeare d'abord, dans le livre de *la Littérature*, Goethe et Schiller plus tard, dans son *Allemagne*, aux Voltaire, aux Racine, aux Corneille. De telle sorte que ses conclusions, quasi contradictoires à son point de départ, sembleraient n'avoir servi qu'à faire passer les romantiques d'un joug sous un autre, et le drame futur, — le drame prochain de l'auteur de *Chatterton* ou de celui de *Cromwell*, — d'une pâle imitation de la tragédie du XVIIe siècle, à ce que je me permettrai d'appeler la caricature très appliquée du drame shakspearien. Nouvel exemple de cet entrecroi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1887.

sement et de cette contrariété d'influences qui rendent l'histoire littéraire si difficile à débrouiller dans sa suite ; mais aussi, nouvel élément du *Romantisme*. « L'esprit français, dit-elle quelque part, a besoin maintenant d'être régénéré par une sève plus vigoureuse ; » et cette sève, sur son conseil, on ira la chercher, dans les « littératures du Nord » d'abord, non-seulement dans Shakspeare, mais dans Goethe et dans Byron, jusque chez Young, jusque chez Ossian, et bientôt et généralement dans toutes les autres littératures, dans la mandingue et dans la sakalave.

Cependant, et tandis que Mme de Staël, faisant tomber les frontières de l'esprit français, le rendait concitoyen du monde, Chateaubriand, lui, de son côté, le rendait contemporain de la cathédrale gothique, si je puis ainsi dire, et le ramenait à la conscience de ses origines chrétiennes. Un mot de Chamfort exprime assez bien le dernier état de la pensée du XVIIIe siècle sur le christianisme. « M. de... qui voyait la source de la dégradation humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne... disait que, pour valoir quelque chose... il fallait se débaptiser, et redevenir Grec ou Romain par l'âme. » On remarquera qu'André Chénier n'avait pas fait autre chose. Tout élève qu'elle fût des « philosophes, » Mme de Staël n'avait pas suivi ses maîtres jusqu'à cet excès de fanatisme, ayant très bien vu, — sans parler d'un fond de mysticité qu'il y avait en elle, — la liaison de ce paradoxe voltairien avec l'impossibilité d'affranchir l'art des liens du classicisme. C'est même alors que, pour tout concilier, et ne voulant trahir ni sa foi dans la perfectibilité de l'espèce humaine, ni ce qu'elle proclamait elle-même qu'il y avait de poésie dans le christianisme, elle avait déclaré de l'idée du progrès qu'elle était la plus « religieuse » qu'il y eût. Mais Chateaubriand devait faire un pas de plus ; — et l'on peut dire avec précision que la publication du *Génie du christianisme* a marqué l'instant où l'esprit du XIXe siècle s'est détaché de celui du XVIIIe. En l'an 1802, ni plus tôt ni plus tard,

> De la foi des chrétiens les mystères terribles
> D'ornemens égayés devinrent susceptibles ;

le sentimentalisme religieux triompha, pour un demi-siècle environ, du rationalisme impertinent et sec des derniers idéologues ; — et la littérature du XIXe siècle naquit.

« Langue, poésie, roman, histoire, dit à ce propos M. Pellissier, Chateaubriand a renouvelé l'art tout entier dans sa forme extérieure, et il l'a pour toujours marqué de son empreinte. » Rien de plus juste ; quoique d'ailleurs je ne sache trop si M. Pellissier, quand il vient au détail, tout en faisant honneur à Chateaubriand

de quelques qualités que notre prose possédait avant lui, ne lui ferait pas tort aussi de quelques-uns de ses défauts. « Il dédaigne les fioritures du style, il est trop *vaillamment* épris du beau, dit M. Pellissier, pour aimer le joli. » Je n'aime pas ce « vaillamment, » qui donne l'idée d'un Chateaubriand plus sincère qu'il ne le fut souvent; et, pour les « fioritures,» j'en sais plus d'une, — dirai-je dans *les Natchez?* — non, mais dans *les Martyrs* et dans *le Génie du christianisme*. M. Pellissier dit encore : « Il a ce secret du nombre et du rythme qui s'était perdu dans la langue du vers depuis le divin Racine, *et que notre prose avait toujours ignoré.* » C'est beaucoup dire, me semble-t-il; et, sans parler ici de Bossuet ni de Pascal, sans reparler de Rousseau, je ne trouve pas que le nombre ou le rythme aient manqué, par exemple, à Massillon et à Fléchier, rhéteurs illustres, eux aussi, — et dont Chateaubriand, sans aucun doute, a beaucoup pratiqué le premier.

Avait-il également lu Buffon, son *Discours sur le style?* et connaissait-il, avait-il médité cette phrase que « toutes les beautés intellectuelles qui se trouvent dans un beau style, tous les rapports dont il est composé sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet? » En tout cas, si ce n'est pas là le seul de ses mérites, c'en est peut-être le plus éminent : l'art ou le génie, avec lequel, en associant les mots, il en a fait sortir, avec des effets de couleur et de sonorité qui l'avaient séduit, des idées que lui-même n'y savait pas contenues. Non-seulement artiste, mais virtuose, ne pensant à vrai dire qu'autant qu'il écrivait, la magie de son style évocateur, dérobant à la vue de l'esprit la faiblesse de son raisonnement, nous permet encore aujourd'hui de retrouver, sous la magnificence habituelle de ses images, plus de profondeur qu'il n'y en avait mis. Naturels et savans à la fois, calculés et légitimes pourtant, ses procédés ont ramené la langue à l'état poétique, où le mot, déjà riche de la diversité des sens qui ne s'en dégageront que plus tard, les enveloppe, les contient tous, et n'en exprime aucun qui ne traduise, en qui n'apparaisse du moins quelque chose de tous les autres. Si l'on ajoute à cela cette harmonie dont M. Pellissier nous parlait tout à l'heure, et sans laquelle, à vrai dire, dans une langue comme la nôtre, il n'y a jamais eu de beau, ni surtout de grand style; si l'on y ajoute l'éclat et l'étrangeté de ces descriptions exotiques, dont « le petit pinceau » de Bernardin de Saint-Pierre, — guidé par la main d'un pauvre homme! — n'avait qu'à peine fait pressentir le charme et la séduction; si l'on ajoute enfin ce sentiment de la couleur historique, dont on essaierait vainement de nier la puissance, puisqu'il a suscité la vocation d'Augustin Thierry, on mesurera l'ingratitude

fâcheuse dont la critique a fait preuve envers Chateaubriand, pendant une trentaine d'années; on conclura sans hésitation avec M. Pellissier, « qu'aussi longtemps que vivra la langue française, l'auteur des *Martyrs* et de *René* sera salué comme l'un des plus merveilleux ouvriers qui y aient mis la main; » et, dans l'histoire des origines du *Romantisme*, c'est à lui qu'après l'auteur des *Confessions* et de *la Nouvelle Héloïse*, on pensera qu'on doit faire la principale part.

C'est une opinion très répandue de nos jours que la critique et l'histoire ne seraient qu'une perpétuelle matière de contradictions, de disputes, et d'incertitudes. Cette opinion n'est pas aussi fausse, elle est beaucoup plus fausse que l'opinion contraire. Entre personnes du métier, comme l'on dit, ou de la partie, qui n'ont pas attendu, pour faire de la « littérature, » que la politique leur ait procuré des loisirs, ou, pour s'intéresser à l'histoire, que nulle occupation plus pressante et plus lucrative ne les en détournât, on ne dispute, à vrai dire, et on ne se contredit sérieusement que sur quelques contemporains; — sur Barbey d'Aurevilly, par exemple, ou sur le comte Villiers de l'Isle-Adam. Quelques apologistes trop éloquens de ces grands hommes ont en effet un intérêt personnel à entretenir soigneusement la légende du génie méconnu. Mais, en réalité, sur les autres, les morts, — ceux dont aucun vivant ne prétend à se réclamer, comme par exemple M. Vacquerie de Victor Hugo, ou à tirer vengeance, comme Sainte-Beuve de Chateaubriand, — l'accord se fait sans peine, et quelques opinions individuelles diversifient l'opinion générale, mais ne la divisent pas. Cela est vrai même des questions de personnes : on n'a jamais tenté, depuis cent cinquante ans qu'il est mort, de réhabiliter Campistron. Cela est vrai des questions de préséance : on n'a jamais douté, depuis cent ans, que Voltaire fût autant au-dessous de Racine dans la tragédie passionnée que de Corneille dans la tragédie politique. Cela est vrai des questions de doctrines ou de principes : et c'est se moquer du monde que de faire chatoyer aux yeux, en quelque sorte, les différens aspects d'une même définition du *Romantisme* pour conclure de là qu'il n'y en a pas ni ne saurait y en avoir de définition.

Liberté dans l'art; — substitution du sens propre au sens commun, dans toutes les acceptions du mot; — exaltation du sentiment du *Moi;* — passage, pour parler comme les philosophes, de l'*objectif* au *subjectif*, ou, littérairement, du dramatique au lyrique et à l'élégiaque; — cosmopolitisme, exotisme, sentiment nouveau de la nature; — curiosité du passé, des vieilles pierres et des vieilles traditions; — introduction dans la littérature des procédés ou des intentions de la peinture, voilà le *Romantisme;* et, de ces nouveau-

tés, comme on vient de le voir, si l'esprit public a été le complice nécessaire, pas un critique ou un historien qui ne convienne qu'un homme en a été l'introducteur, un livre le signal, et qu'un titre et un nom en conservent le souvenir.

Nous sommes donc tous d'accord, historiens et critiques, sinon sur l'importance relative des caractères du *Romantisme*, au moins sur leur présence dans le *Romantisme;* et nous sommes tous d'accord non-seulement sur la valeur propre de *la Nouvelle Héloïse*, du *Génie du christianisme*, du livre de *l'Allemagne*, mais sur la portée de leur influence. Voici M. Gustave Merlet, dans son *Tableau de la littérature française sous le premier empire;* voici M. Émile Faguet, esprit libre et indépendant s'il en fut, dans ses *Études littéraires sur le XIXe siècle;* voici M. George Pellissier dans le livre même dont nous parlons; voici M. Charles Morice, un « symboliste » ou un « décadent, » avec son livre si curieux sur la *Littérature de tout à l'heure*, — dont les prédictions sont aussi hasardées, et d'ailleurs nuageuses, que la partie critique en est personnelle, curieuse, et même claire; — et me voici moi-même, qui écris. Nous sommes tous d'accord que Chateaubriand est un grand écrivain; qu'en dépit de la faiblesse du raisonnement, de la composition, de la pensée, dont nous convenons tous, le *Génie du christianisme* est et demeurera ce que l'on appelait jadis un livre essentiel; qu'avec la poésie du sentiment religieux et d'un christianisme trop orné, trop décoratif, trop doré, c'est le prestige du style qui le soutient toujours au-dessus de *la Littérature* et de *l'Allemagne*, où les idées abondent; que ce style, susceptible d'une analyse plus ou moins profonde, a pour qualités générales et principales l'éclat, la couleur, l'harmonie; et qu'enfin depuis Victor Hugo jusqu'à Pierre Loti, il n'y a pas un *coloriste* qui ne procède de Chateaubriand. Qu'importent, après cela, quelques divergences, qui sont, dans le jugement de chacun, ce qu'il ne saurait s'empêcher de laisser passer de lui-même dans ses impressions? On n'aime pas tous Chateaubriand de la même manière; mais, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, c'est pour les mêmes raisons, lesquelles déterminent bien dans les esprits un « dispositif » différent, sans qu'il y ait division pour cela sur les « considérans. » Et si je ne dis rien ici de Chateaubriand que je ne puisse dire aussi bien de Mme de Staël ou de Rousseau, par exemple, qui ne voit que, pour définir le *Romantisme* lui-même, il suffit qu'on soit uniquement soucieux de le définir; — et non pas, comme trop souvent, de se faire à soi-même une originalité trop facile, en prenant les opinions des autres pour le tremplin de ses paradoxes?

II.

Comment maintenant le *Romantisme* s'est-il historiquement déterminé? C'est la seconde ou la troisième des questions que M. Pellissier se propose; et il y répond nettement. Avant tout, avant d'être ce que nous venons de dire, — et pour pouvoir l'être, — il a fallu que le *Romantisme* fût une révolution de la métrique et de la langue. C'est aussi bien ce que je rappellerai qu'on avait vu deux fois au moins dans l'histoire de notre littérature nationale : une première fois, au XVIe siècle, quand, en émancipant la versification française de l'insupportable tyrannie des genres à forme fixe, — et quoique d'ailleurs eux-mêmes, sous l'influence de l'italianisme, aient prodigieusement abusé du sonnet, — Ronsard et du Bellay relevèrent la langue du fond de vulgarité, de bassesse, et d'ordure où l'on peut bien dire, je crois, qu'elle se roule encore dans le roman de Rabelais; et une seconde fois, au XVIIe siècle, entre Malherbe et Boileau, quand les précieuses, les grammairiens, l'Académie naissante, en cataloguant le bel usage et en définissant le bel air, posèrent les conditions de la *noblesse* du style. On entend bien que je ne parle qu'en gros. Tout récemment encore, à propos de Boileau, j'essayais de montrer combien il y aurait, dans cette période cependant si courte, et pour n'être qu'à peu près exact, de distinctions à faire, de nuances à démêler, et d'*époques* à séparer.

Pourquoi donc ce rapprochement? pour signaler au passage une loi de notre histoire littéraire; pour prouver, par un exemple de plus, l'influence du « mot, » ou, comme on dit aujourd'hui, du « verbe » sur les transformations de l'idée; et puis, pour bien faire voir que le *Romantisme* ne s'est jamais plus complètement mépris qu'en remontant chercher au XVIe siècle ses origines philologiques, et qu'en réclamant, sur la foi de Sainte-Beuve, la succession de Ronsard.

> Rien ne me plaît, hors ce qui peut déplaire
> Au jugement du rude populaire:

telle, en effet, avait été la devise de Ronsard et de ses amis, que n'avaient pas démentie la fortune et la fin de l'école, puisqu'elle s'était perdue, avec Jean-Antoine de Baïf, dans les subtilités du pire alexandrinisme. Mais, au contraire,

> De mettre un bonnet rouge au vieux dictionnaire,

tel avait été, tel fut, presque dès le début, le parti-pris délibéré de Victor Hugo, nullement aristocratique, on le voit, puisque, ce qu'il recommande, c'est l'infusion dans la langue, et à flots, du

mélange de tous les argots. Relisez plutôt *Han d'Islande*, *Bug-Jargal*, *Notre-Dame de Paris*, *Claude Gueux*, *les Misérables*, qu'il me semble en vérité que l'on oublie trop, lorsque l'on parle d'Hugo ; comme s'il n'était l'auteur que des *Rayons et Ombres*, que des *Contemplations*, que de la *Légende des siècles!* Et je sais bien ce que l'on peut dire : que Ronsard et ses amis n'ont pas craint d'employer des mots que Boileau, cent ans plus tard, eût renvoyés au langage des halles ; que leur vocabulaire, plus étendu, plus riche, est moins noble et plus familier que celui de Corneille et de Racine, — ce qui pourrait d'ailleurs faire une question ; — enfin que, dans leurs plus beaux vers, le « grotesque » y coudoie volontiers le « sublime... » Mais c'est tout simplement qu'ils vivaient dans un temps où ni la cour, ni la ville, ni la province, en y tendant pourtant, ne savaient ce que c'est que la politesse des mœurs, la décence du langage, ou la tenue du style. Est-ce que l'auteur de l'*Heptaméron*, qui est aussi celui du *Miroir de l'âme pécheresse*, ne croyait pas, en écrivant ses contes, faire œuvre de morale et d'édification ?

En fait, et rien ne serait plus aisé que de le démontrer, l'héritier de Ronsard, c'est Malherbe, et l'héritier de Malherbe, c'est Boileau. « Boileau, comme le dit quelque part M. Pellissier, — qui s'y connaît, ayant publié jadis une thèse sur Du Bartas, et une édition de l'*Art poétique* de Vauquelin de La Fresnaye, — Boileau vilipende Ronsard en lui empruntant toute sa doctrine, et cet *Art poétique*, où il raille de si haut le chef de la Pléiade et son œuvre, est un monument élevé en leur honneur. » Oui, si les romantiques voulaient absolument se trouver des ancêtres dans l'histoire, c'est plus tard, c'est plus bas, c'est tout au début du XVIIe siècle qu'ils eussent dû se les chercher. Théophile de Viau, Saint-Amant, que Philarète Chasles et Gautier, dans ses *Grotesques*, ont essayé de réhabiliter ; Scarron, dont Hugo lui-même n'a jamais parlé sans quelque tendresse, dont il a fait un « mage » dans ses *Contemplations :*

> Et voici les prêtres du rire ;
> Scarron, noué dans les douleurs...

Scudéri, Rotrou, Corneille encore jeune, — le Corneille de *Mélite* et de *Clitandre*, celui du *Cid* aussi, — tels sont, en fait de langue, les vrais modèles du *Romantisme*. Et la ressemblance ne s'achève-t-elle pas si nous ajoutons que de leur temps, comme du nôtre contre nos romantiques, ce sont, contre eux, des *Naturalistes* qui ont dû lutter ?

Je ne veux pas faire entendre par là qu'aux environs de 1820 cette révolution de la langue ne fût pas nécessaire. « Une règle capitale des anciens rhéteurs, dit à ce propos M. Pellissier, Buffon la formule expressément, était de nommer les choses par les termes les plus généraux. » C'est ce que M. Taine avait déjà noté quelque part, assez plaisamment, en faisant observer qu'au temps de l'abbé Delille ou de l'éloquent Thomas, si l'on avait osé nommer une hache de guerre un *tomahawk*, on se fût fait accuser de parler... iroquois. Les grammairiens du XVIIIe siècle, préoccupés avant tout des besoins de la propagande philosophique, avaient non-seulement appauvri le vocabulaire, mais encore enervé la syntaxe, en réduisant le langage à n'être plus que l'équation de la pensée pure. Il fallait qu'à Berlin et qu'à Saint-Pétersbourg on ne fût pas empêché, par ces *idiotismes* qui ne sont intelligibles qu'aux seuls nationaux, de comprendre à première vue Voltaire et Diderot. Aussi les mots n'étaient-ils pour eux que des signes, inexistans par eux-mêmes, conventionnels, artificiels, arbitraires, et la phrase, un « polynôme, » que tout l'art d'écrire se réduisait à « ordonner » conformément aux règles de l'algèbre. C'est le prix dont nous avions payé cette « universalité de la langue française, » tant célébrée par Rivarol dans un discours fameux, qui serait mieux intitulé : *De l'universalité de l'Instrument logique*. Si l'on voulait maintenant que la langue redevînt capable d'imagination et de poésie, il y fallait donc d'abord réintégrer la liberté du tour, la personnalité de la construction syntactique, le droit enfin de conformer la période au mouvement de la pensée. Mais auparavant, et plus urgemment encore, il fallait rendre au vocabulaire ce que la timidité du goût lui avait enlevé de richesses, depuis une centaine d'années; et il n'y en avait qu'un moyen effectif; et c'était celui qu'indiquait Hugo. « Substituer l'image à l'abstraction, le mot propre à la périphrase, le pittoresque au descriptif, » ce fut son œuvre, comme le dit M. Pellissier; et, pour le moment, puisqu'elle était nécessaire, il n'est pas question de savoir s'il a fait preuve, pendant un demi-siècle qu'il l'a obstinément poursuivie, d'autant de goût que de fécondité d'invention verbale et de génie. C'est assez que, depuis Rabelais et Saint-Simon, — dont on s'étonnera peut-être de voir les noms ainsi rapprochés du sien, — il n'y ait pas eu de plus prestigieux ni de pareil artisan de mots.

Si je vois bien ce que le *Romantisme* a fait pour le renouvellement de la langue, je vois moins nettement, et il est surtout plus difficile de dire avec précision, ce qu'il a fait pour le renouvellement de la versification. Comment, à ce propos, M. George Pellissier concilie-t-il lui-même ce qu'il dit des « combinaisons rythmiques, savantes, harmonieuses » dont le *Romantisme* aurait enrichi

la langue, avec ce qu'il dit ailleurs, et à peine quelques lignes plus bas, qu'en fait de rythmes Victor Hugo n'en a pas inventé d'autres « que celui de douze vers, où les huit derniers forment deux groupes de trois rimes féminines, suivis chacun d'une rime masculine? » C'est la strophe :

Non, l'avenir n'est à personne
Sire! l'avenir est à Dieu.
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.

L'avenir! l'avenir! *Mystère,*
Toutes les choses de la *terre,*
Gloire, fortune *militaire,*
Couronne éclatante des *rois,*
Victoire aux ailes *embrasées,*
Ambitions *réalisées,*
Ne sont jamais sur nous *posées*
Que comme l'oiseau sur les *toits.*

Seulement, comme le dit fort bien M. Théodore de Banville, — et pour qu'il le dise, on sait s'il faut que ce soit vrai! — cette strophe n'en est pas une, mais deux : la première de quatre vers, la seconde de huit; et l'artifice typographique de la suppression du « blanc » qui devrait les séparer l'une de l'autre, ne donne pas à leur juxtaposition le caractère organique d'un rythme légitime. Pour M. Pellissier, je pense qu'il a pris deux fois le mot de rythme dans deux sens un peu différens; et, en effet, *rythme* se dit tantôt du mouvement propre qui anime une strophe entière, et tantôt de celui qui sert à diversifier la monotonie de l'alexandrin français.

C'est ce rythme-là seul, celui qui dépend de la position des césures et des syllabes toniques dans l'intérieur du vers, que l'on peut dire que le *Romantisme* a renouvelé. J'aurais voulu d'ailleurs qu'en le disant, M. Pellissier n'eût pas eu l'air d'oublier que M. Becq de Fouquières, dans son *Traité général de versification française*, l'avait dit avant lui. Mais j'aurais surtout voulu que, ce qu'il affirme sur ce sujet, il essayât de le démontrer, de l'appuyer au moins de quelques citations qui fussent des commencemens de preuves. Car la matière est un peu abstraite, et je crains que l'intérêt même n'en soit pas immédiatement senti. On n'est guère disposé en France, ni élevé, à reconnaître entre deux vers une autre différence que celle qui sort naturellement de la pensée ou du sentiment qu'ils expriment. La facture, le mérite proprement technique en échappent à beaucoup de bons juges. Et l'on accorde à la rigueur que le choix des mots importe, et celui des sons, et l'éclat des images; on admet moins volontiers le pouvoir de l'allitération, ou celui de la discordance, et qu'une seule rime quelquefois fasse

toute seule toute la beauté d'un vers. Dans un livre sur le *Mouvement littéraire au XIXe siècle*, ces considérations ne valaient-elles pas bien la peine d'être développées, non-seulement indiquées? et quel moyen de le faire, que de citer, que d'analyser, que de mettre sous les yeux du lecteur les élémens de la comparaison? M. Émile Faguet l'avait fait dans son étude sur *Victor Hugo*, d'autres aussi; et M. George Pellissier l'eût pu faire après eux, sans les répéter. Faute de l'avoir fait, son chapitre ou plutôt les quelques pages qu'il a écrites sur « la rénovation de la métrique » par le *Romantisme* demeurent obscures; et je le regrette, parce que je sens bien qu'il n'eût tenu qu'à lui de nous faire passer, après lui, par les chemins qui l'ont conduit lui-même aux formules trop générales dont il s'est contenté. Il y a des cas où l'écrivain doit garder ses « notes » pour lui : il y en a d'autres où elles sont la preuve, nécessaire à fournir, de la justesse de ses conclusions.

Voici deux ou trois points encore où je chercherais querelle à M. Pellissier. « Les romantiques, dit-il, exigèrent à la rime une plénitude de son que notre poésie ne connaissait plus depuis Malherbe. » La phrase n'est pas assez claire; elle tend à faire croire que Malherbe aurait donné peu d'attention à la qualité de la rime; et c'est le contraire qui est vrai. Je n'en ferais pas d'ailleurs l'observation si M. Pellissier n'avait écrit quelques lignes plus haut, que « les romantiques portèrent dans les formes qu'ils restauraient une science de facture qu'eussent enviée les plus délicats artistes de la renaissance. » Car, en vérité, quels sont donc les « délicats artistes » dont on parle? Est-ce Baïf? est-ce Ronsard? Je ne puis du tout, pour ma part, leur accorder cet éloge. Baïf, Jean-Antoine de Baïf, le « métricien » de la Pléiade, n'est qu'un insupportable pédant, barbouillé de grec et de latin, que l'on avait pris « tout petit » pour l'accabler du poids de son érudition; et, de Ronsard même ou de Malherbe, s'il n'y a pas de doute, assurément, que Ronsard soit le poète, c'est Malherbe qui est l'*artiste*. Aucun goût, aucune délicatesse d'oreille, aucune idée précise, ou seulement un peu claire, des ressources de la langue et du vers français, aucun souci vraiment *artiste* n'a guidé l'entreprise et les ambitions de la Pléiade. Elle n'a pas voulu, selon l'expression de Boileau, « parler grec et latin en français; » ou du moins Boileau se trompe, en en faisant le reproche à Ronsard, dont la veine est de soi bien française; mais elle a voulu faire passer en français toutes les richesses de la poésie grecque et latine, et, faute d'un peu de discernement, les pauvretés avec les richesses. *Græcum est, non legitur*, disait-on avant elle; *Græcum est, ergo pulchrum*, est-elle venue dire; et, manque d'une sensation un peu délicate et fine de l'une et l'autre langue, n'admirant pas moins Aratus qu'Homère,

elle les a également imités. Mais cette sensation, ce discernement, ce goût, Malherbe au contraire les a eus; et c'est parce qu'il les a eus que sa sévérité, son intolérance même, ont fini par triompher de la grâce nonchalante et aimable, de la facilité voluptueuse, et de la négligence enfin des « artistes de la renaissance. »

M. Pellissier ne se trompe-t-il pas un peu plus loin de quelque vingt ans en louant « la science de facture » des premiers romantiques? ou bien alors, Hugo tout seul serait-il donc tout le romantisme à ses yeux? La nature a fait plus que l'art pour Lamartine et pour Musset, par exemple, qui ne sont pas actuellement en honneur, je le sais, mais qui n'en sont pas moins Musset et Lamartine. L'inspiration ou la fantaisie laissent chez eux peu de place à la « science de la facture; » ils riment parfois étrangement l'un et l'autre; et ni l'un ni l'autre, mais Musset surtout, n'a perdu l'occasion, quand elle s'en présentait, de railler cette « science. » La *Ballade à la Lune* est une dérision du *Pas d'armes du roi Jean,* et ce n'est pas la seule gaminerie de Musset. Mais je dirais volontiers d'Hugo même que la « science de la facture » est plutôt innée chez lui qu'acquise et que consciente. Pour la « facture, » ni les *Odes et Ballades* ni les *Orientales* ne sont inférieures aux *Contemplations* ou à la *Légende des siècles:* c'est seulement une autre « facture. » Dans la mesure où l'on a pu dire que quelques pièces des *Méditations* sont encore du Bertin ou du Parny, les *Odes et Ballades* et les *Orientales* sont encore du très beau Jean-Baptiste Rousseau, beaucoup plus beau que le vrai. Mais entre les *Orientales* et la *Légende des siècles*, sous des influences qui ne sont pas celle d'Hugo, l'idée de l'art s'est modifiée, et les procédés avec elle; les *Poèmes antiques* d'abord, puis *Émaux et Camées* ont paru. Comme Voltaire, au siècle précédent, le plus souple des hommes et le plus ployable en tous sens, s'emparait des idées des autres pour les leur rendre, à eux-mêmes, presque méconnaissables, et au public marquées à l'empreinte de Voltaire, ainsi Victor Hugo, de tous les assembleurs de rimes et de rythmes le plus extraordinaire que nous ayons jamais eu, se sera, lui, emparé des formes des autres, pour les traiter de main de maître, et conserver ainsi jusqu'à sa mort sa royauté poétique. Je crains donc, je le répète, que M. Pellissier n'ait ici confondu deux époques distinctes de l'évolution du *Romantisme.* Si la « science de la facture » est dès le début entière chez Hugo, c'est parce qu'il est Hugo, mais non point du tout parce que « romantique. » Sainte-Beuve, malheureux en ce point, n'a pu faire entendre aux premiers romantiques le prix de la perfection. Et le souci scrupuleux de la forme achevée n'est devenu la règle de l'école que plus tard, sous l'influence des Gautier et des Leconte de Lisle, c'est-à-dire quand l'école n'était plus elle-

même, mais une autre, « semblable à ces enfans drus et forts du lait qu'ils ont sucé, et qui battent leur nourrice. »

Le reste est mieux su : comment le *Romantisme* a gagné ; quelles recrues il a faites ; et comment, enfin, la littérature du XIXe siècle a pu croire qu'elle avait rompu les derniers liens qui la rattachaient au siècle précédent. Et, à vrai dire, de même que notre littérature classique n'a pas continué le moins du monde notre littérature du moyen âge, mais s'y ajoute ou s'y superpose ; ainsi, ne se pourrait-il pas que la littérature moderne, dont le *Romantisme* a livré la première bataille, fût une troisième littérature encore, dont l'unité de langue fera, dans l'avenir, l'unique liaison avec celles qui l'ont elle-même précédée? Pour le moment, la question est plus facile à poser qu'à résoudre ; on l'agitera plus tard, dans cent cinquante ou deux cents ans d'ici. Mais celle que nous pouvons traiter dès maintenant, c'est de savoir pourquoi le *Romantisme* est mort, — car il est mort aussi, lui, bien mort, presque plus mort que le *Classicisme,* — et comment il est mort.

III.

En effet, on ne meurt pas tous au même âge, ni de la même manière ; et, dans l'histoire de la littérature comme dans la nature même, il semble que les doctrines ou les genres apportent avec eux, en naissant, une probabilité de longue vie ou de mort prochaine, dont, à la vérité, les circonstances peuvent bien quelque temps contrarier les effets, mais non pas les empêcher d'être. Pour expliquer la rapide, l'étonnante fortune du *Romantisme* et sa mort si prompte, presque subite, il ne suffit donc pas de dire qu'il a suivi le destin des choses humaines, — qui est de naître et de ne pas durer. Les *dilettantes* ou les *amateurs* peuvent seuls se contenter d'une semblable raison, et j'aimerais autant que l'on dît que nous mourons parce que nous sommes mortels. Mais il faut encore montrer que le *Romantisme* est mort de l'exagération de son propre principe, et que les raisons de sa décadence ne le sont devenues qu'après avoir d'abord commencé par être celles de son ascendant et de son triomphe. C'est ce qu'il ne sera pas difficile de faire si, parmi tous les traits qu'on a vus qui servaient à le définir, nous réussissons à reconnaître et à nommer le principal, ou, comme l'on dit, l'*essentiel,* celui qui met un air de famille entre les élégies de Lamartine, les romans de George Sand, et les *Histoires* de Michelet ; celui dont les variations entraînent ou commandent, si l'on peut ainsi dire, des variations de tous les autres ; et celui qui ne distingue pas enfin moins profondément le *Romantisme* du *Réalisme*, qui l'a suivi, que du *Classicisme*, qui l'avait précédé.

Quel est donc ce caractère? Assurément, ce n'est pas cette curiosité des littératures étrangères dont nous avons dit que le livre *de l'Allemagne* avait donné le signal. Elle est trop superficielle; et si nous regrettons qu'il n'y ait rien de très « shakspearien » dans le théâtre de Dumas lui-même ou d'Hugo, nous sommes heureux, en revanche, de n'y rien trouver non plus de trop « septentrional ». Les romantiques ont bien pu se réclamer de Goethe ou de Shakspeare, et revendiquer, au nom de l'auteur d'*Hamlet* ou de celui de *Faust*, les libertés qu'on se donnait le droit de leur refuser au nom de Voltaire, de Racine, de Corneille. En réalité, l'admiration de l'etranger n'a jamais été pour eux qu'une machine de guerre, et, quand ils en ont eu tiré le service qu'ils en attendaient, — c'était de débusquer de leurs dernières positions les derniers des classiques, — ils l'ont mise au rebut, « en catégorie de réserve, » et ils n'ont plus admiré sincèrement qu'eux-mêmes.

On ne peut pas davantage ramener, et encore moins réduire, l'originalité propre du *Romantisme* à ce qu'il a trouvé, sur les traces de Chateaubriand, d'inspirations et d'accens nouveaux dans les souvenirs d'un passé pour lequel, au XVIIIe siècle, on n'éprouvait guère, comme Voltaire, que de la haine, et au XVIIe, comme Boileau, que de l'indifférence. Il y a sans doute du gothique dans *Notre-Dame de Paris*; il y en a même du flamboyant; il y en a aussi dans *la Tour de Neste*; et il y a de la religiosité dans les *Harmonies*, dans les *Destinées*, dans les *Contemplations*; il y en a, si l'on veut, dans les *Nuits*. J'ajouterai même, à cette occasion, qu'en renouvelant ainsi, chez un grand peuple, la conscience d'abord, puis l'orgueil de ses origines et de son rôle, nos romantiques n'ont pas rendu de moindres services à l'histoire qu'à la poésie. Mais, après cela, si ce caractère est assez profondément empreint dans les œuvres du *Romantisme*, il n'est pas le plus profond encore, ni le plus universel. On le chercherait vainement dans *Antony*, par exemple, ou dans *les Misérables*. Et, d'autre part, si cette sympathie pour le passé fait un élement nécessaire de la définition du *Romantisme*, elle est bien plus encore, à toutes les époques et dans toutes les littératures, une condition de la poésie même. Pas un grand poète, en aucun temps, depuis Homère jusqu'à Hugo, dont les regards ne se soient tournés complaisamment vers le passé; dont l'imagination n'ait aimé remonter d'âge en âge le cours lointain des jours vécus; et de qui l'on ne puisse dire, avec le philosophe, que l'humanité se compose pour lui de moins de vivans que de morts.

Une observation semblable ou analogue n'est-elle pas encore aussi vraie de ce sentiment de la nature dont on a voulu faire

quelquefois le tout du *Romantisme?* Là où manque ce sentiment, ce n'est pas lui seulement qui manque, c'est, avec lui, je ne veux pas dire la matière même de la poésie, — qui est plus étendue que la nature, — mais au moins ce qu'il y a dans la poésie de plus poétique, de plus subtil, et de plus pénétrant. Si donc on reconnaissait, dans ce sentiment de la nature, le caractère essentiel du *Romantisme*, il faudrait que tous ceux qui l'ont éprouvé ou exprimé dans leurs vers avant les romantiques fussent ainsi des romantiques avant le temps et sans le savoir; et je n'ignore pas qu'en effet on l'a dit; et je veux bien qu'il y ait dans ce paradoxe une part de vérité, comme aussi que l'on fasse à nos romantiques un juste honneur d'avoir « retrouvé » la nature. Mais quoi! ils ne l'ont pas découverte; et cela suffit pour qu'en faisant du sentiment de la nature un élément de la définition du *Romantisme*, on n'ait pas le droit d'en faire le plus essentiel.

Il en est un, au contraire, qu'inutilement chercherait-on ailleurs que dans le *Romantisme*, et dont on peut affirmer, avec une certitude entière, que, tous les autres eussent-ils fait défaut, s'il avait subsisté, lui tout seul, le *Romantisme* existerait encore; — et sa fortune eût été la même. C'est le *Lyrisme* que je veux dire; et, sans m'embarrasser ici de la diversité des sens qu'on a pu donner à ce mot, qu'il faudrait même lui donner, si l'on voulait qu'il enveloppât les lyriques anciens et modernes, — Pindare et Byron à la fois, Pétrarque et Ronsard, Lamartine et Sapho, — je le prends comme significatif et comme abréviatif de cette exaltation du sentiment personnel que nous avons vu paraître tout à l'heure, presque pour la première fois, dans les littératures modernes, avec *la Nouvelle Héloïse* et *les Confessions*. L'émancipation de l'individu; le droit acquis à chacun de nous de ne dépendre que de lui-même, de ne sacrifier et de ne soumettre à personne la liberté changeante et multiple de ses impressions; l'homme rendu, pour ainsi dire, à l'indétermination de son caprice; et, par là, débarrassé non-seulement des « règles » de l'art, ou des « conventions » de l'usage, mais encore de la « tyrannie » du bon sens ou de la raison; l'originalité désormais définie par la dissemblance et mise dans l'exception ou dans la singularité, voilà bien le *Romantisme*. Mais, n'est-ce pas le *Lyrisme* aussi, tel que précisément l'ancienne discipline en avait réprimé ou contrarié l'expansion, parce qu'elle en pressentait instinctivement les dangers, si peut-être elle n'en calculait pas toutes les conséquences? et tel également qu'il ne pouvait se développer avant que le *Moi*, d'incivil, d'inhumain, et de haïssable qu'on l'avait réputé jusqu'alors, ne fût devenu l'objet de notre curiosité la plus vive et la plus sympathique? L'obligation de penser et d'écrire pour les autres, en contrariant la ten-

dance, qui nous est naturelle, de ne rien voir au monde qui soit pour nous plus intéressant que nous-mêmes, avait comme fermé les sources du *Lyrisme*. Et, sans doute, on peut discuter si Rousseau a bien fait de les rouvrir, mais non pas que le *Romantisme* en son principe nous soit venu de là ; que cette exaltation du sentiment personnel en fasse donc dans l'histoire le caractère essentiel ; et d'ailleurs et enfin, qu'à cette liberté de nous faire les confidens de leurs joies ou de leurs souffrances, l'Allemagne, l'Angleterre et la France, la patrie de Goethe et d'Henri Heine, celle de Byron et de Shelley, celle enfin de Lamartine et d'Hugo, ne doivent les plus belles inspirations, et les plus durables, de leurs plus grands poètes.

Que si toutefois on pensait que, pour mieux mettre en lumière ce caractère essentiel du *Romantisme*, nous en omettons quelques autres, nous montrerions, sans beaucoup de peine, qu'ils s'y rattachent presque tous, et même qu'ils en procèdent. Qu'est-ce en effet que le *Romantisme* a revendiqué sous le nom très équivoque de liberté dans l'art? On s'en ferait une idée bien courte si l'on croyait que ce fût le droit de donner à l'action dramatique une durée de deux ou de plusieurs fois vingt-quatre heures ; ou celui de mêler, sur la scène comme dans la vie, le grotesque au tragique. Mais il s'agit ici du droit que nous disions tout à l'heure : celui d'être soi-même en tout, de ne tirer que de son fond la forme de son œuvre, et de faire de sa fantaisie la règle ou la loi de son art. Car tous les moyens ne sont-ils pas bons, dès que l'art n'a plus d'autre objet que d'exprimer la personnalité de l'artiste? si l'application quelquefois n'en semble pas heureuse, la maladresse de l'ouvrier, significative de son pouvoir, ne l'est-elle pas de lui-même? et peut-on dire seulement jamais qu'elle ne soit pas heureuse, puisque les moyens dont il use, expressifs de sa nature, font ainsi partie de sa définition? *Tragaldabas* n'est ni inférieur, ni supérieur à *Hernani* ou aux *Burgraves ;* il est autre ; et dire de M. Vacquerie qu'il n'est pas Victor Hugo, ce n'est pas lui déplaire, ce serait le flatter, — si ce n'était plutôt le caractériser.

De même encore, pour peu que l'on veuille réfléchir sur la nature de l'imagination, — dont on sait l'importance et le rôle dans l'histoire du développement du *Romantisme*, — on verra facilement qu'en rendant la bride, pour ainsi dire, à l'expression du sentiment personnel, c'est à l'imagination qu'on la rend, et réciproquement. Car, nous permettre en tout d'être nous-mêmes, c'est nous dispenser de contrôler la « vision, » que nous avons de la nature ou de l'histoire, quand ce n'est pas nous inviter à nous en faire une qui n'appartienne qu'à nous, dût-elle au besoin différer pour cela de la vraie :

Le cœur humain de qui? Le cœur humain de quoi?
Quand le diable y serait, j'ai mon cœur humain, moi!

C'est ce que le *Romantisme* a fait; c'est en proclamant la liberté du sens propre qu'il a comme rouvert la carrière aux aventures de l'imagination, les glorieuses et les fâcheuses; et c'est en émancipant l'individu, le poète ou le « mage, » de l'autorité du sens commun, qu'il a rétabli dans ses droits cette maîtresse d'erreur, mais aussi d'illusion féconde.

Et cette sensibilité frémissante, communicative ou plutôt contagieuse, dont on le loue, — et avec raison, — comme de l'une des conquêtes qu'il ait réalisées sur l'habituelle impassibilité du classicisme, qu'est-elle autre chose que ce que l'on pourrait appeler la forme aiguë de la personnalité? Sommes-nous d'ailleurs plus sensibles que ne l'étaient nos pères? C'est selon qu'on l'entend; et, pour répondre à cette question, il nous faudrait parler longtemps. Mais, si nous divisons des impressions qu'ils ne percevaient qu'en gros, pour ainsi parler; si nous sommes touchés en quelque sorte à fond par des sensations qui ne faisaient que glisser sur eux; si nous passons quelquefois tout entiers dans des émotions où leur solide bon sens ne les laissait engager que la moindre partie d'eux-mêmes, qui ne voit qu'encore et toujours cette évolution de la sensibilité, connexe et conséquente à celle de la personnalité, l'a peut-être pour première origine, et certainement pour mesure? On pourrait aller jusqu'à dire que les plus sensibles d'entre nous, ce sont les plus personnels, un Rousseau, un Byron, un Lamartine, un Henri Heine, un Vigny, un Musset, tant d'autres encore dont les lamentations immortelles ont semblé quelquefois étrangement disproportionnées à leur cause. Ce qui n'est pas au moins douteux, c'est que, moins occupés d'eux-mêmes, ils eussent moins souffert, toute souffrance, comme on le sait bien, s'accroissant et s'exaspérant par l'attention qu'on lui donne. Ce qui est également certain, c'est qu'au lieu de crier leurs douleurs, s'ils les avaient cachées, leurs chants seraient moins beaux, puisque peut-être ils n'existeraient pas. Et cela nous suffit, à nous, qui, comme nous le disions, ne nous proposons que de bien faire voir dans l'exaltation du sentiment du *Moi* le caractère essentiel du *Romantisme*.

Mais on peut le montrer d'une autre manière encore. « Épopée, Tragédie, Drame, Comédie, Églogue, Élégie, Satire... l'Ode a enflammé, incendié, pénétré de sa lumière, et de sa vie tous les genres poétiques, » disait naguère l'un des rares survivans qu'il y ait du *Romantisme;* et il avait raison; mais ce n'était pas assez dire. En même temps que l'Élégie ou le Drame, c'est en effet le Roman, c'est l'Histoire, c'est la Critique enfin que le lyrisme a en-

vahis, et qu'avant de les désorganiser il a presque portés jusqu'à la hauteur de la poésie même. Si, par exemple, l'histoire a commencé par être pour Michelet quelque chose d'assez conforme à la gravité naturelle de son nom, qui ne sait ce qu'elle est devenue de bonne heure, pour lui, sous l'influence du *Romantisme?* le journal ou la chronologie de ses impressions, la matière d'abord et plus tard le prétexte errant de ses effusions, l'occasion de ses cris d'enthousiasme ou d'indignation. Dans les *Histoires* de Michelet, les faits mêmes n'ont d'intérêt, et conséquemment d'importance qu'autant qu'ils l'émeuvent ou plutôt qu'ils l'agitent. Il prend conscience de lui-même, à propos de l'histoire : il chante Michelet quand il célèbre ceux qu'il aime, et il le chante encore quand il jette au cadavre de ceux qu'il n'aime pas son éloquente injure. Et, sans doute, c'est ce qui fait la puissance étrange, l'ardente et communicative émotion de ses *Histoires*, mais aussi c'est ce qui les rend si dangereuses à lire, et dignes du nom de *Poèmes*, si l'on veut, mais à peine de celui d'*Histoires*.

Inversement, si la critique, pour Sainte-Beuve, dans ses derniers *Lundis*, et à mesure qu'il se dégageait de l'influence du *Romantisme*, est devenue ce qu'il a lui-même appelé l'histoire naturelle des esprits, qu'a-t-elle été d'abord, et pendant plus d'un quart de siècle? Ce que l'histoire était pour Michelet : l'expression tout individuelle des goûts de Sainte-Beuve; la notation, si je puis ainsi dire, des sentimens que ses lectures avaient éveillés en lui; mais, de plus, parce qu'il était littérairement moins honnête que Michelet, sa revanche des *Consolations*, et l'instrument de ses rancunes. Pour que Sainte-Beuve s'aliénât de lui-même, — ce qui peut-être est la première des vertus du critique, — pour qu'il distinguât ses intérêts et ses idées, sa personne et sa fonction, il attendit que son nom fût devenu le rival des grands noms dont l'éclat plus vif avait jadis éclipsé le sien. Mais nous, en attendant, si nous n'avons pas encore tout à fait expulsé le lyrisme de la critique; si beaucoup de critiques, n'y cherchant qu'eux-mêmes, ne retrouvent qu'eux-mêmes dans les œuvres des autres; et si le *Moi* ne s'étale enfin nulle part ailleurs plus impertinemment que dans le genre qui le souffre le moins, c'est à Sainte-Beuve qu'en remonte la responsabilité.

Nouvelle preuve, à notre avis, qu'en faisant du lyrisme le caractère essentiel du *Romantisme*, nous ne nous trompons pas, puisque, comme on le voit, en même temps que le plus profond et le plus constant, il en est aussi le plus universel. Pour parler le langage de M. de Banville, non-seulement « l'Ode s'est mêlée à tous les genres poétiques, si bien qu'ils n'existent plus qu'à condition de contenir l'Ode en eux; » mais cette nécessité de contagion, tous les

genres l'ont subie, sans en excepter ceux que l'exaltation du sentiment individuel, bien loin de les vivifier ou de les renouveler, ne pouvait que corrompre. Il est temps de le montrer maintenant, et qu'après avoir été la raison de la grandeur du *Romantisme*, le même et seul principe est devenu la cause de sa mort.

Peut-on nier qu'il y ait des lois des genres? Je ne le pense pas; mais, quand on le nierait, il resterait toujours que les genres, n'ayant dans l'histoire ni la même origine, ni conséquemment le même objet, ne sauraient donc non plus, sans cesser d'être eux-mêmes, se développer par les mêmes moyens. La critique, par exemple, n'a pas été inventée aux mêmes fins que le roman ou que la poésie; et, d'autre part, si l'on voulait, comme on le pourrait, faire dériver l'histoire de l'épopée, Hérodote d'Homère, et Joinville ou Froissart de l'auteur anonyme de la *Chanson de Roland*, on devrait encore avouer qu'en se différenciant, l'histoire et l'épopée se sont donc distinguées, qu'elles ont passé de l'homogène à l'hétérogène, et qu'avec une individualité qui leur est propre, elles ont acquis l'une et l'autre ce qu'il leur fallait pour la développer et pour la préserver. C'est ce que n'a pas su le *Romantisme*, à son grand dommage; et c'est ce qu'il semble, encore aujourd'hui même, que l'on persiste à ne vouloir point voir. On feint de croire qu'il s'agirait de contrarier ou de gêner la liberté de l'artiste, et de renouveler contre lui les prescriptions des anciennes rhétoriques. Cependant il n'est question que de reconnaître et de préciser les caractères des genres, qui, s'ils en marquent les limites, c'est parce qu'ils en font, à vrai dire, la définition.

Je ne veux point parler de quelques cas dont la discussion m'entraînerait trop loin; mais il est bien évident que la critique et l'histoire ne sont pas faites pour servir à l'historien et au critique d'un moyen d'expression de lui-même. Shakspeare n'a pas écrit son *Hamlet* ou son *Othello* pour que les Gervinus ou les Ulrici nous fissent à ce propos la confidence de ce qu'ils sont eux-mêmes; et Cromwell ou Richelieu n'ont pas sans doute été mis au monde pour qu'à l'occasion d'eux Thomas Carlyle, par exemple, ou Jules Michelet, se fissent plaindre ou admirer de nous. Il semble, comme l'on dit, que cela saute aux yeux! Historiens et critiques, s'il avaient à nous parler d'eux-mêmes, ils devaient le faire loyalement, à visage découvert, sans vouloir profiter pour eux de la popularité des œuvres et des noms dont ils se faisaient en apparence les commentateurs ou les historiens. Puisqu'ils ne croyaient pas leur personne moins intéressante pour nous que pour eux-mêmes, ils devaient écrire *Manfred* ou *Don Juan*, les *Feuilles d'automne* et les *Contemplations;* et, au fait, c'est ainsi, disions-nous, que Sainte-Beuve avait commencé par écrire les *Pensées*

d'août. Prenez la peine, au surplus, d'y regarder d'un peu près : tous les critiques, de nos jours même, qui réclament le droit de nous informer d'eux et de leurs goûts personnels à l'occasion d'une comédie de M. Dumas ou d'un roman de M. Zola, c'est qu'ils nourrissent, tout au fond d'eux, une ambition timide ou un rêve avorté d'auteur dramatique ou de romancier. Faute de mieux, ils ont pu consentir à se rabattre sur la critique, mais ils y portent ce besoin d'étalage d'eux-mêmes, qu'en vérité je ne leur reproche qu'autant qu'au lieu de le traduire en vers, ils le manifestent en prose. La raison n'en est-elle pas bien simple? Personne de nous, c'est la loi du genre ou la règle du jeu, n'a le droit de supposer que, lorsqu'il promet de parler de Molière ou de Racine, ce soit à lui, qui en parle, et non pas à l'auteur d'*Andromaque* ou à celui de l'*École des femmes* que l'on coure. Mais si l'on entend dire aujourd'hui qu'il n'y a plus de critique, c'est qu'en attendant qu'il en eût effacé jusqu'au nom, il n'a pas dépendu du *Romantisme* qu'il corrompît, qu'il dénaturât, qu'il supprimât la chose.

Il en aurait fait autant de l'histoire si, tandis qu'aux environs de 1830 le talent en critique était tout entier du côté des romantiques, au contraire, en histoire, de puissantes influences, opposées et adverses, — l'influence de Thiers, de Guizot, d'Alexis de Tocqueville, — n'avaient contrebalancé celle de Chateaubriand et de Michelet. Et puis, qui des deux est le plus intéressant, de Sainte-Beuve ou du chevalier de Florian, par exemple, de Jules Janin ou de Bouchardy, de Paul de Saint-Victor ou de Théodore Barrière ? c'est un point que l'on peut toujours discuter. Mais on ne saurait guère prétendre que Carlyle soit plus intéressant que Cromwell, Michelet que Napoléon, ni même tous les quatre ensemble que la France et que l'Angleterre. Dans la décadence du *Romantisme*, c'est ce qui a préservé l'histoire de perdre, comme la critique, jusqu'à la conscience de son objet et de ses obligations.

Un autre genre, en revanche, dont la désorganisation intérieure sous l'influence du *Romantisme* a été presque plus prompte que celle même de la critique, c'est le drame. Combien de temps encore les *Ruy Blas* et les *Hernani* supporteront-ils ce que l'on appelait autrefois l'épreuve des chandelles? Je n'ose ici le calculer. Mais déjà, du vivant de Victor Hugo, *Marion Delorme* et *Lucrèce Borgia, Marie Tudor* et *le Roi s'amuse*, c'est vainement qu'on a prétendu les imposer à notre admiration. J'en sais bien des raisons, et de plus d'une sorte ; mais aucune, à mon avis, qui soit plus évidente que la perpétuelle intervention du poète dans son œuvre. Faire vivre un personnage d'une vie qui lui soit propre, s'aliéner et s'oublier soi-même en Ruy Blas ou en Guanhumara, ne pas mêler Hugo encore jusque dans les comparses du drame, c'est ce

qui semble n'avoir été plus difficile à personne, dans l'histoire du théâtre français, qu'à l'auteur d'*Hernani*, — si ce n'est peut-être à celui de *Zaïre* et d'*Alzire*. Cependant, quand nous assistons à la représentation d'un drame, c'est pour voir vivre, souffrir et pleurer sur la scène des hommes comme nous ; il y a là une condition ou une convention nécessaire du genre ; on ne peut pas la violer sans faire autre chose que du drame, et nous donner ce qu'Hugo nous donne, en effet : lui, toujours lui, lui partout, sous les traits de Barberousse ou de Gennaro. On a d'ailleurs trop souvent insisté sur ce défaut capital de l'œuvre dramatique d'Hugo pour qu'ici j'aie besoin que de le rappeler. Je tâche uniquement de faire voir que par un autre chemin nous arrivons encore à la même conclusion. Comme l'excès du lyrisme avait dénaturé la critique et l'histoire, c'est bien lui qui, dans l'école romantique, a faussé la notion du drame. Et je ne dis pas, s'il vous plaît, que de cette erreur même sur les conditions essentielles d'un genre on n'ait pas tiré des effets extraordinaires, puisque au contraire je soutiens que la beauté des effets nous a procuré quinze ou vingt ans d'illusion sur la portée de l'erreur. Ainsi, la passion, la fièvre, ou le délire décuplent les forces de l'homme, mais ce sont toujours le délire, la fièvre ou la passion.

Mêmes effets, et même cause, opérant par des moyens à peine différens, je les retrouve encore dans l'histoire ou dans l'évolution de la poésie proprement dite. Comme cela s'était vu jadis, à l'âge héroïque de la tragédie française, ainsi, lorsque deux ou trois grands poètes, — et de moins grands au-dessous d'eux, — eurent marqué de leur ineffaçable empreinte ce qu'ils avaient trouvé en eux de sentimens inexprimés jusqu'alors, il fallut les imiter ou s'égarer ; et on les imita beaucoup ; mais on s'égara davantage. Alors, dans les cénacles, il n'y eut plus d'étudiant en droit qui ne prît le monde à témoin des infidélités de sa Ninette ou de son Elvire, Elvire, qui ravaudait des bas, et Ninette, qui piquait des bottines ! Alors, dans le fond des provinces, les femmes des vétérinaires, au lieu d'élever leurs enfans et de surveiller leur cuisinière, se plaignirent d'être incomprises. Alors, enfin, les charlatans d'estaminet, et jamais peut-être il n'y en eut plus qu'en ce temps-là, cherchèrent, au moyen de l'alcool ou de l'absinthe, à développer en eux l'originalité que la nature n'y avait pas mise. Telles sont en effet les inévitables conséquences d'une doctrine qui faisait du poète l'unique matière de ses chants. Pour se chanter il fallait se sentir ; et, si l'on ne trouvait rien en soi que d'assez vulgaire, ou plutôt d'assez banal, il fallait bien inventer une manière de se distinguer. Puisque d'ailleurs l'amant de Ninette ou d'Elvire osait se plaindre d'elles, elles aussi, les femmes, n'avaient-elles pas à dire les trahisons des hommes ? Et

du moment qu'un pair de France, du moment qu'un député, du moment que les ministres eux-mêmes et les conseillers d'état avaient célébré publiquement leurs amours, pourquoi pas moi, pourquoi pas vous, pourquoi pas tout Français, majeur comme nous et capable d'aligner deux rimes? En émancipant le *Moi* de la tutelle du jugement des autres, les lyriques du XIXe siècle l'avaient condamné à l'adoration perpétuelle de lui-même. Nous dirons tout à l'heure d'où la réaction est venue.

Car ce ne sont pas encore toutes les conséquences litteraires de ce débordement de lyrisme : il y en a d'autres, et de plus graves, qui devaient précipiter et achever la décadence du *Romantisme*. S'il est possible, en effet, que les classiques, j'entends les bons, ou même les seuls, ceux du XVIIe siècle, se fussent trop defiés de l'imagination, on ne peut pas cependant reprocher à Corneille ou à Pascal, à La Fontaine ou à Bossuet de n'en avoir pas connu l'usage : et ils avaient bien su ce qu'ils faisaient en la soumettant à l'empire de la raison. L'imagination, livrée à elle-même, a quelque chose de trop mobile, ou, pour mieux dire, de trop fantasque ; elle est d'ailleurs incapable de se juger; et son mouvement naturel, qui est en tout d'excéder la nature, tend de lui-même à l'éloigner de cette vérité que l'on peut bien distinguer, mais jamais entièrement separer de la beauté dans l'art. Elle se complaît aux chimères, et les monstres ne l'effarouchent point. Frappée d'abord, et souvent uniquement d'un seul aspect des choses, elle manque surtout du sens de la proportion, de la mesure, de la justesse. L'histoire du *Romantisme* en peut servir précisément d'un mémorable exemple. Considérez, l'un après l'autre, Han d'Islande et Quasimodo, don Salluste et Jean Valjean, Antony, Caligula, Tragaldabas, les héros habituels des romans d'Eugène Süe, de Frédéric Soulie ; — l'imagination romantique ne se sent, ne se meut, ne se déploie à l'aise que dans l'énorme, dans l'extraordinaire, quelquefois dans l'ignoble. Par une double conséquence du prix qu'elle attache à l'individualité, ses propres creations ne réalisent son idéal ou n'en approchent qu'autant qu'elles ne ressemblent à rien d'actuellement existant; et, d'un autre côté, l'étrangeté des créations est à ses yeux la seule mesure de la force de l'invention, puisqu'elle l'est de l'originalité du poète ou du romancier.

Je crois entendre le vieux Corneille proclamant son fameux principe : « Le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable : » mais les romantiques ont fait un pas de plus, et ils ont dit : « De tous les sujets de drame ou de roman, le plus invraisemblable est le plus beau. » C'est qu'en effet cette invraisemblance plus audacieuse soutient des liaisons secrètes avec l'idée que le poète ou le romancier se font de leur propre mérite. Elle

leur sert à eux-mêmes de preuve de leur indépendance, elle leur est un témoignage de leur supériorité. Le *Moi*, content et gonflé de lui-même, se dilate orgueilleusement dans une espèce de fausse conscience de sa violence, qu'il prend pour de la force, et de sa témérité, qu'il appelle du nom de hardiesse. L'abus de l'imagination a jeté les Hugo même et les Lamartine, les George Sand et les Michelet dans les erreurs d'art que l'on sait, — car je ne veux rien dire ici des autres; — mais l'abus de l'imagination, on le voit, c'est chez eux un excès de confiance en eux-mêmes, c'est encore et toujours l'exagération du sentiment individuel; c'est proprement une conséquence et la manifestation extérieure de l'hypertrophie du *Moi*.

N'en dirai-je pas autant de l'exagération et de l'excès de leur sensibilité? Quand on délivre l'homme de toute contrainte et de toute règle, quand on fait de lui le centre du monde, c'est aux impulsions de sa sensibilité qu'on l'abandonne; et, de toutes ses facultés, c'est la plus changeante, la plus diverse, la plus dépendante elle-même des moindres occasions, qu'on lui donne pour guide. Qui ne le voit, en effet, que ce qui nous caractérise individuellement, à peine est-ce, en vérité, notre faculté de penser ou de vouloir, quelque inégale qu'elle soit d'un homme à un autre homme, mais c'est notre faculté de sentir, dont il y a presque autant de modes que d'individus? « Tous les goûts sont dans la nature, » dit un commun proverbe; et cela signifie qu'irréductibles, et quelquefois inconciliables entre eux, « nos goûts » sont nous-mêmes, la base physique de notre être, si l'on peut ainsi dire, puisqu'ils sont en nous l'héritage de toutes les influences qui nous ont façonnés. Ou, en d'autres termes encore, tandis que les objets de l'action et de la pensée sont extérieurs à nous, nous ont précédés et nous survivront, notre capacité d'être affectés ou émus, naissant avec chacun de nous, est uniquement relative à nous et disparaît avec chacun de nous. Il était donc inévitable qu'en faisant du *Moi* le principe, le moyen et la fin de l'art, le *Romantisme* fût conduit, sur les traces de Rousseau son maître, à faire de la sensibilité la mesure, la règle et le tout de l'homme. Mais il n'était pas moins nécessaire qu'en proposant à l'art la sensibilité comme unique moyen d'expression du *Moi*, il le détournât de son but, qui n'est, après tout, que d'entretenir à sa manière, parmi les hommes, la conscience de leur solidarité.

Faut-il peut-être aller plus loin? On le pourrait, si l'on le voulait. D'où croyez-vous, en effet, que vienne dans la poésie romantique ce je ne sais quoi de morbide qui la colore ou qui l'irise de teintes suspectes et parfois livides? Ne serait-ce pas Rousseau peut-être qui l'y aurait introduit? et, comme je crois l'avoir indiqué quelque

part, le *Romantisme*, en s'inspirant de l'auteur des *Confessions*, — dont les six ou huit derniers livres sont d'un malade ou d'un fou, — n'aurait-il pas du même coup transporté dans ses œuvres ce germe secret de folie et de mort? Je le crains quelquefois pour tous deux; et qu'il y a quelque cent ans un œil plus perspicace n'eût pu déjà découvrir dans cette exaspération de la sensibilité comme dans cette exaltation du moi leurs conséquences futures. Les aliénistes s'accordent du moins aujourd'hui pour placer à l'origine des affections mentales, de quelque nom particulier qu'on les nomme, des troubles ou des aberrations définies de la sensibilité... Je ne veux pas d'ailleurs insister sur ce genre d'argumens, mais il fallait bien l'indiquer. Ce lyrisme, puisque ainsi l'avons-nous appelé, dont le *Romantisme* a fait le principe même de son esthétique, auquel j'ai tâché de montrer que tous ses autres traits ne s'accordaient pas seulement, mais se coordonnaient, si l'on veut achever de comprendre pourquoi son triomphe rapide a été suivi d'une mort presque plus rapide, c'est qu'il avait lui-même en naissant apporté ce germe de mort prochaine. Si le *Classicisme* était mort d'une espèce d'incapacité de vivre, le *Romantisme* est mort, lui, d'une espèce de nécessité de mourir. Peut-être pensera-t-on que ce n'est pas tout à fait la même chose, ou plutôt que c'est exactement le contraire, la différence étant la même qu'entre expirer de vieillesse, après avoir accompli le nombre de ses jours, ou dans la force de l'âge, et sous les coups d'un mal mystérieux.

IV.

Par le bruit qu'il a fait dans le monde, par les œuvres qu'il a laissées derrière lui, par le talent enfin ou le génie de ceux qui en demeurent les représentans dans l'histoire de la littérature, le *Romantisme* est le grand fait de l'histoire littéraire du XIXe siècle, autour duquel on pourrait faire graviter tous les autres, comme Sainte-Beuve, en son *Port-Royal*, a fait tourner tout le XVIIe siècle autour du jansénisme; ou comme encore, avec un peu d'adresse, on pourrait rapporter toute l'histoire du XVIIIe siècle à celle des encyclopédistes et de l'*Encyclopédie*. Ce n'est pas à dire toutefois qu'en dehors et indépendamment de la résistance que lui opposaient les derniers des classiques, le *Romantisme* n'ait pas rencontré d'autres adversaires, ni, comme il arrive parfois dans l'histoire, que tandis qu'il triomphait bruyamment, une autre esthétique, une autre doctrine, un autre idéal d'art ne se préparât, dès ce temps-là même, à recueillir sa succession prochaine. « Le *Romantisme*, dit à ce propos M. Pellissier, n'avait pas compté seulement pour en-

nemis les défenseurs de la tradition classique. Dès le début, il eut affaire à des adversaires redoutables, qui, au lieu de défendre un régime littéraire en désaccord avec l'état social, attaquaient l'école novatrice sur le terrain qu'elle s'était choisi, et arborant la même devise, l'interprétaient dans un esprit plus conforme aux tendances scientifiques que la seconde moitié de notre siècle devait faire prévaloir. »

C'est seulement dommage qu'on ne voie pas assez bien qui sont ces adversaires, et que M. Pellissier n'ait pas cru devoir au moins rappeler leurs combats et leurs noms. Est-ce à Stendhal qu'il songe peut-être? Il lui ferait alors bien de l'honneur, trop d'honneur à mon sens. — J'ai le malheur d'être de ceux qui, dans la *Chartreuse de Parme* ou dans *le Rouge et le Noir*, ont beau s'écarquiller les yeux, ils n'y peuvent découvrir ce que les initiés y admirent. — Les Lamartine et les Hugo, les Vigny, les Musset, les George Sand ou les Sainte-Beuve ont-ils d'ailleurs vraiment jamais vu dans Stendhal un « redoutable adversaire? » Mais si M. Pellissier veut dire qu'aux environs de 1840, avec Mérimée, Balzac et quelques autres, Stendhal, en sa qualité d'idéologue, formé aux leçons des Cabanis et des Tracy, semble avoir conservé, pour nous les transmettre, le dépôt, la tradition philosophique du siècle précédent, il a raison; — et c'est bien ici le signal à la fois de la réaction contre le *Romantisme*, et d'une évolution nouvelle de la littérature du XIXe siècle. Avant que la chose en eût reçu le nom, c'est par le moyen et au profit du *Réalisme* que la réaction s'est opérée.

Elle ne commença pas toutefois par le roman, mais par le théâtre. C'est que nulle part les romantiques n'avaient moins tenu leurs promesses, ni nulle part trahi plus maladroitement ce qu'on avait mis en eux d'espérance et d'orgueil. Si l'on se rappelle effectivement ce que les novateurs du XVIIIe siècle, ceux en qui l'on voit quelquefois, et à tort, les précurseurs de Dumas et d'Hugo, reprochaient à l'ancienne tragédie, c'était presque moins ses unités que sa pompe, et ses règles que le choix de ses sujets. Atrides et Labdacides, leurs infortunes, trop lointaines, et d'ailleurs inauthentiques, avaient lassé la pitié de nos pères; on demandait des sujets plus « humains, » des personnages dont la condition fût plus approchée de de la nôtre; on voulait enfin des sentimens tirés de la nature, et au besoin de la rue des Deux-Boules, — selon le mot de Voltaire, qui s'en indignait fort, — et non plus des *Vies* de Plutarque ou de Cornélius Népos. Diderot, dans son *Essai sur la poésie dramatique*, Mercier dans le sien, Beaumarchais dans la préface de son *Eugénie*, c'est ce qu'ils réclamaient tous, et c'est ce que l'on avait cru que le *Romantisme*, quand il eut triomphé des derniers des clas-

siques, allait enfin mettre à la scène. Mais tout le changement qu'il fit, après avoir remplacé la chlamyde ou la toge par le pourpoint à l'espagnole, ne consista guère qu'à parodier l'ancienne tragédie.

Car, si nous ne prenons pas d'intérêt aux amours de Roxane ou de Phèdre, quelles raisons avons-nous d'en prendre à celles d'une reine d'Angleterre ou d'Espagne? Ceux qui ne reconnaissent pas, qui ne retrouvent pas leur humanité, dans le Néron de Racine, comment la retrouveraient-ils dans le Caligula de Dumas? Sommes-nous moins voisins d'un gouverneur d'Arménie que d'un tyran de Padoue? Et si les situations que Racine et surtout Corneille empruntaient volontiers à l'histoire ne sont pas toujours « ordinaires, » le sont-elles donc, celles qu'ont inventées l'auteur lui-même d'*Hernani* ou celui de *Tragaldabas?*

Au nom de la « nature » et de la « vérité, » le théâtre romantique s'est écarté de l'une et de l'autre plus audacieusement, je dirais presque plus insolemment qu'on ne l'avait jamais fait avant lui. Ce que l'on attendait de lui — la « tragédie bourgeoise » et « le drame sérieux — » bien loin de nous les donner, d'en tenter seulement l'épreuve, il s'est égaré, de parti-pris, à la recherche de l'invraisemblable, dans les tueries de l'Italie du temps de la Renaissance ou de l'Espagne du moyen âge. Et, puisque c'était toujours ce que l'on demandait, une forme de drame ou de comédie qui ne fût pas plus aristocratique encore que la tragédie classique, mais au contraire plus semblable à la vie, dont les héros, placés dans les mêmes conditions que nous, ne fussent pas agités de passions incommensurables pour ainsi dire avec les nôtres, du moment que le *Romantisme* ne nous la donnait pas, la tentative était à reprendre au point où l'avaient laissée les Diderot et les Sedaine. C'est ce qu'essaya « l'École du Bon sens. »

En même temps que le goût de l'observation et de la vérité reprenait ainsi possession de la scène où venaient de tomber les *Burgraves,* il s'emparait aussi du roman, pour en devenir bientôt le principal, et au besoin l'unique mérite. L'exemple est curieux, et significatif de ce que les genres littéraires peuvent parfois eux tout seuls, pour eux-mêmes. Comme une espèce persistante qu'on essaie vainement, à force de croisemens et d'hybridations, de faire dévier de son type, elle y revient toujours et elle sait en trouver les moyens; ainsi, de 1840 à 1850 environ, le roman, pour remplir sa définition, s'est debarrassé de tout ce que le *Romantisme* y avait introduit d'élémens étrangers, et s'est transformé lentement, d'une confession qu'il etait encore dans *Indiana*, dans *Valentine*, dans la *Confession d'un enfant du siècle*, dans *Raphaël* ou dans *Graziella*, en une image de la vie réelle.

Il y en avait une première et excellente raison. C'est qu'après tout un romancier ne peut pas, sans encourir le reproche de manquer à la fois d'observation et d'invention, se prendre toujours, ni même souvent, pour la matière de ses romans. On ne fait qu'un *René,* qu'un *Obermann*, qu'un *Adolphe ;* et il en faut rester là, ou alors sortir de soi pour ouvrir les yeux sur le monde. Mais une seconde raison, c'est qu'aussitôt qu'on les ouvre on est émerveillé de voir combien la vie, dans sa complexité, plus intéressante que nous-mêmes, est plus digne que nous de notre attention et de l'effort de notre art. Tel fut le cas de George Sand ; tel aussi le cas de Mérimée ; tel fut le cas de Balzac. Romantiques à leurs débuts, ils ont gardé tous les trois quelque chose d'avoir passé par le *Romantisme ;* mais ils s'en sont dégagés promptement, parce qu'ils étaient nés romanciers ; et leur aptitude a suscité en eux les plus sûrs moyens de la satisfaire. Tout en réservant peut-être, au fond d'eux-mêmes, les droits de leur amour-propre, — et encore, doit-on le dire de George Sand? — ils se sont retirés en quelque manière de leur œuvre ; et le vide qu'ils y faisaient ainsi, — que Vigny, par exemple, ou Musset, n'eussent su comment remplir, — ils l'ont comblé de l'observation et de la connaissance des autres. Ils ont passé du dedans au dehors, du *subjectif* à l'*objectif*, de la contemplation d'eux-mêmes à celle de la vérité.

Cette évolution vers le réalisme, M. Pellissier, dans le chapitre qu'il y consacre, l'explique par d'autres causes dont, à la vérité, je n'ai garde de nier l'importance, puisqu'au contraire je les trouve trop générales et trop hautes. Il fait intervenir le positivisme, et le déterminisme, et l'utilitarisme, — que sais-je encore? — et je le veux bien. Mais ne sont-ce pas là beaucoup d'affaires? et quand les faits contiennent leur explication en eux-mêmes, ou à portée d'eux-mêmes, pour ainsi parler, faut-il aller chercher si loin? Je n'ai pas besoin, quant à moi, d'Auguste Comte ni de Claude Bernard pour m'expliquer, depuis vingt-cinq ans ou trente ans bientôt, les progrès du *Naturalisme ;* et j'ose bien affirmer que la lecture de la *Philosophie positive* ou de l'*Introduction à la médecine expérimentale* n'éclaire pas beaucoup celle de la *Cousine Bette* ou de *César Birotteau.* En fait, pour que la littérature contemporaine, au lendemain du *Romantisme,* revînt à l'imitation de la nature ou de la vérité, il suffisait, d'une part, que le *Romantisme* se fût compromis par ses propres excès, et, de l'autre, après ses débauches d'imagination, qu'il parût nouveau d'observer l'homme et la vie. Ne mêlons pas trop de choses ensemble. Cette méthode peut paraître étroite : je m'en console, si c'est la seule qui fasse avancer les questions, en les transformant de générales en particulières, et de vagues en précises.

Mais une influence que l'on s'étonnera que M. Pellissier n'ait pas notée, ni seulement indiquée, je crois, c'est celle du *Naturalisme* ou du *Réalisme* en peinture sur l'évolution littéraire de la seconde moitié du siècle. Elle a été cependant considérable; et, même, comme autrefois au XVIIe siècle ils avaient fait le nom de *Naturalisme*, ne sont-ce pas les peintres, en notre temps, n'est-ce pas Courbet, si je ne me trompe, ne sont-ce pas les admirateurs de l'*Enterrement d'Ornans* ou des *Casseurs de pierres*, qui ont acclimaté, répandu, et popularisé le nom de *Réalisme?* C'est qu'aussi bien le peintre n'en saurait user avec nous de la même liberté que le poète. Il y a mille moyens, au théâtre ou dans le roman, de déguiser adroitement aux yeux la faiblesse ou l'insuffisance de l'observation; il y en a beaucoup moins en peinture, où l'on n'a pas besoin seulement de se connaître pour juger de la ressemblance et de la fidélité de l'imitation. Les procédés d'un art dont l'objet ou la base est la reproduction du réel tiennent le peintre, en quelque manière, toujours plus près de la nature; et le « modèle vivant » le ramène constamment à la vérité de la forme, si par hasard il était tenté de s'en écarter.

Si l'on songe maintenant que nulle part, en aucun temps, les peintres et les poètes n'ont vécu dans une intimité plus étroite, si l'on se rappelle que nulle part les questions d'art n'ont été plus passionnément agitées que dans les cénacles romantiques; si l'on fait attention que la moindre ambition de l'auteur des *Orientales* ou de celui d'*Émaux et Camées* n'a pas été de rivaliser avec les peintres de relief et d'éclat, de coloris et de pittoresque, on comprendra sans peine qu'étant indivisibles, les destinées de la peinture et de la poésie romantiques soient demeurées solidaires dans l'histoire; que, comme il y avait échange d'ambitions entre le poète et le peintre, il y ait également eu communication de fortunes; et qu'enfin tout ce que le *Réalisme* ou *Naturalisme* a fait pour ramener la peinture à la fidélité de l'observation, il l'ait fait contre le *Romantisme*. Qu'après cela d'ailleurs les conditions de l'art de peindre ne soient pas celles de l'art d'écrire, j'en conviens sans difficulté. Même, j'ai plusieurs fois essayé de montrer que ni l'un ni l'autre art n'avait rien à gagner dans ce commerce de moyens. Je dis seulement qu'aux environs de 1850, et dans le même temps que le théâtre et le roman s'efforçaient de nous persuader que l'imitation de la vie suffit à la gloire de l'artiste, les peintres l'ont fait voir aux yeux. Les uns et les autres s'adressaient au même public; ils lui parlaient par les mêmes moyens; ils répondaient enfin aux mêmes exigences; — et, dans un livre comme celui de M. Pellissier, sur le *Mouvement littéraire au XIXe siècle*, je pense que c'était le lieu de le dire.

Car ce n'est pas tout; et il en eût tiré cet autre avantage encore, de pouvoir indiquer précisément en quel temps, sous quelle influence, dans la poésie même et généralement dans l'art d'écrire, se sont insinués ces scrupules de forme dont on peut bien dire que les romantiques avaient deshabitué l'écrivain. C'est Victor Hugo qui corrigeait ce qu'un peu d'art eût aisément effacé d'imperfections dans *Ruy Blas*, en écrivant les *Burgraves*. Quand on osait critiquer dans *la Chute d'un ange* quelques rimes plus faibles, ou, à vrai dire, des rimes qui n'en étaient point, c'est Lamartine qui répondait que la faute en était à Paul de Saint-Victor. Musset, à peine plus difficile sur ses rimes, l'était bien moins encore sur la plupart de ses metaphores. Et, généralement, un romantique avait de si belles choses à dire, qu'il n'y fallait pas regarder à la forme, de peur qu'elle n'attirât sur elle une attention qui n'était due qu'au fond. Mais on sait qu'aujourd'hui, si nous donnions dans un excès, ce serait dans le contraire, et le danger n'est pas qu'on manque d'art, mais qu'on réduise l'art au métier. Je ne puis m'empêcher de croire que nous le devons à l'exemple des peintres. Ils nous ont appris ce que peut à lui seul le mérite de la forme; et, que d'un peintre à un barbouilleur, c'est l'exécution, c'est la *technique*, c'est l'habileté de main qui font souvent la différence. Tout de même, une idée n'existe que par l'expression qu'on en donne, et c'est le style qui fait le prix des pensées. Si les classiques avaient jadis enseigné quelque chose de cela, on l'avait oublié. On s'en ressouvint quand les artistes eurent recommencé de le dire. On comprit de nouveau que c'est un métier de faire un livre, « comme de faire une pendule; » un métier qui s'apprend, et conséquemment qui s'enseigne; — et c'est ainsi qu'insensiblement, sur les débris du *Romantisme*, en moins d'une dizaine d'années, presque tout ce qu'il avait prétendu renverser se trouva rétabli.

V.

C'est ce qu'il sera, sinon plus intéressant, du moins plus important de montrer, — et d'ailleurs plus conforme à l'idée générale du livre de M. Pellissier, — que de juger à leur tour les jugemens qu'il porte sur nos contemporains, sur MM. Leconte de Lisle et Théodore de Banville, sur l'auteur du *Mariage d'Olympe* et sur celui du *Demi-Monde*, sur M. Taine et sur M. Renan, sur l'auteur de *Monsieur de Camors* et sur celui de l'*Aventure de Ladislas Bolski*, sur M. Alphonse Daudet et sur M. Émile Zola. Non pas que j'y recule ni même, s'il le fallait, que je fusse embarrassé de dire ce que j'en pense. Mais c'est pour ne point brouiller les questions, aujourd'hui; c'est pour ne pas risquer de perdre de vue le sujet

que s'est proposé M. Pellissier dans son livre ; et c'est pour achever enfin de tracer l'esquisse du *Mouvement littéraire au XIXe siècle*. Depuis que le *Romantisme* expirant a subi les premiers assauts du *Réalisme*, que s'est-il donc passé? où en sommes-nous? et la littérature contemporaine, prise dans son ensemble, si peut-être elle ne mérite pas ce que l'on a parfois dirigé d'accusations contre elle, est-elle digne des espérances que nous voyons depuis dix ou douze ans que l'on essaie de fonder sur elle?

On peut au moins se féliciter tout d'abord que, dans tous les genres, y compris la poésie même, la littérature ait cessé d'être *personnelle*, et que l'œuvre d'art ne soit plus qu'accessoirement, d'une manière presque occasionnelle et involontaire, la manifestation ou l'expression de l'écrivain. Maintenant, à l'exception de quelques attardés, qui aiment dans le *Romantisme* le souvenir de leur jeunesse; de quelques symbolistes aussi, dont le timbre est un peu brouillé; de quelques *dilettantes* enfin, dont les sensations ne sont pas d'ailleurs aussi personnelles, aussi rares, aussi distinguées qu'ils le croient, — et tous ensemble ils font bien une demi-douzaine; — pas un écrivain ne s'imagine que le monde ait à faire de sa confession, ni surtout ne dispute que l'art, s'il a sans doute un objet plus élevé, n'ait au moins son principe, sa base en quelque sorte, et sa loi dans l'imitation de la nature et de la vérité. L'artiste doit s'effacer de son œuvre, et n'y mettre de sa personne que le moins qu'il en peut.

C'est ce qu'on ne voyait pas bien, il y a quelque vingt ans seulement. Les poètes surtout, race toujours vaniteuse, ne se résignaient pas à ne point parler d'eux-mêmes; et, en un certain sens, ils n'avaient pas tout à fait tort, puisque, comme nous l'avons dit, sans cette exaltation du sentiment individuel ou cette espèce de religion du moi, il n'y a pas de poésie lyrique. Mais déjà cependant les *Poèmes antiques*, les *Poèmes barbares* avaient paru; Victor Hugo lui-même, avec cette merveilleuse aptitude, que nous avons signalée comme sienne, pour s'emparer des « inventions » des autres, et les marquer au signe de son incomparable virtuosité, avait donné sa *Légende des siècles ;* les *Parnassiens*, à petit bruit, se dégageaient de l'influence du *Romantisme*, encore que l'on en vît en eux les derniers représentans : d'une manière générale enfin, la poésie, de lyrique, était devenue, non pas précisément « descriptive, » — ainsi qu'on le dit quelquefois, pour la rapprocher, en la nommant de ce nom, de l'*Homme des Champs* ou des *Trois Règnes*, — mais proprement épique. Pour qu'un poète désormais ose se mettre en scène, et faire publiquement, avec la sienne, la confession de ses maîtresses ou de ses amis, l'aveu même de ses doutes ou de ses désespoirs, il faut qu'il soit bien sûr de la nouveauté de ses

sentimens ou de la singularité de ses amours, à moins encore, — mais c'est plus difficile! — qu'il aille droit à la gloire par l'excès de sa fatuité. On veut que l'art se mêle à la vie; qu'il ne s'en distingue au moins que comme l'expression de ce qu'il y a dans la vie de plus durable et de plus permanent; et qu'en vers même, il borne son ambition à représenter la vie sous les espèces supérieures de la vérité, de l'éternité, ou de la beauté. Cette prétention paraîtra légitime, et cette leçon féconde, si l'on fait attention que, de tout ce qu'il y a de chefs-d'œuvre dans l'histoire des littératures, elles en sont l'âme, et que, le *Romantisme* seul les ayant dédaignées, il en est mort.

Trois hommes entre tous, de 1855 à 1870 environ, me paraissent avoir été, si je puis ainsi dire, les ouvriers de cette transformation. L'auteur de *la Dame aux camélias*, du *Fils naturel*, du *Demi-Monde* et de *l'Ami des femmes* en est le premier. « Il y a, dans notre siècle, deux dates capitales pour l'histoire du théâtre, dit à ce propos M. Pellissier, celle d'*Hernani* et celle de *la Dame aux camélias;* » et déjà, dans un autre endroit, il avait fait justement observer qu'en dépit de la chronologie, *Hernani* est plus près du *Cid* que de *la Dame aux camélias*. Si ce mélodrame romanesque et larmoyant, — c'est *la Dame aux camélias* que je veux dire, — rendu plus lamentable encore par la musique de Verdi, se sentait à sa date du voisinage du romantisme, et si même, en son fond, le sujet, romantique entre tous, n'en était autre que celui de *Marion Delorme*, — la courtisane amoureuse et « réhabilitée » par l'amour, — les procédés en étaient différens, pour ne pas dire inverses, et nouveaux, ou renouvelés de si loin, que de les voir enfin reparaître, c'était une révolution. Sans égard à aucune convention, sans aucune expérience d'un art qu'il abordait pour la première fois, et conséquemment sans aucun souci ni préjugé d'école, M. Dumas avait pris une histoire de la veille, « un drame de la vie réelle, » pour en faire une pièce dont aucun détail n'était de son « invention, » — si l'invention consiste, comme on le pensait alors, à imaginer ce que l'on n'a point vu; — et surtout une pièce dont il n'y avait pas une scène qui ne fût la préparation, le commentaire, ou l'explication du fait...

Nous retrouverons plus loin M. Dumas. Mais à la date où nous sommes, on ne saurait exagérer l'influence de ses premières comédies. Ce que n'avait pas pu « l'École du Bon sens, » les premières comédies de M. Dumas l'ont fait. C'est par *la Dame aux camélias*, c'est par *le Fils naturel*, c'est par *le Demi-Monde* ou *la Question d'argent* que le réalisme a conquis le théâtre. C'est à la suite de M. Dumas que l'auteur de *la Ciguë*, de *l'Aventurière*, du *Joueur de flûte* et de *Philiberte*, renonçant au genre tempéré,

mi-classique, mi-romantique dans lequel il s'était attardé, et ne redoutant plus enfin d'être lui-même, est devenu l'auteur du *Mariage d'Olympe*, des *Lionnes pauvres*, des *Effrontés*, du *Fils de Giboyer*. Et c'est enfin *le Demi-Monde, la Question d'argent* ou *la Dame aux camélias* qui sont demeurés, depuis plus de trente ans, l'expression la plus hardie, la plus précise, et la plus durable d'une formule dramatique dont la fécondité ne semble pas encore épuisée. Dans la direction que M. Dumas a frayée, — qui n'est autre que celle où depuis plus d'un siècle les théoriciens du théâtre essayaient d'engager les auteurs, — il suffira, longtemps encore, pour trouver au besoin des chefs-d'œuvre, d'être capable de les écrire. On remarquera que cela n'avait pas suffi à l'auteur de *Marion Delorme* et d'*Hernani*.

Une autre influence n'a pas été moins considérable que celle de M. Dumas : je veux parler de celle de Gustave Flaubert. Nourri dans le respect ou dans la superstition, et ce n'est pas assez dire encore, nourri dans la folie du *Romantisme*, Flaubert lui-même s'est-il rendu compte de ce qu'il a fait dans *Madame Bovary ?* Je n'en suis pas bien sûr ; et je dirais pourquoi, si c'était de lui que je voulusse ici parler. Mais il n'est question que de son œuvre, sur le caractère de laquelle il me faut d'abord avouer que je ne partage pas la façon de penser de M. Pellissier : « L'originalité supérieure de *Madame Bovary*, » suivant lui, « ce serait, en effet d'avoir concilié ce qu'avaient de légitime les visées du romantisme avec ce que les exigences du réalisme avaient fondé ; » et nous, si nous voyons dans *Madame Bovary* quelque chose d'original et de supérieur, c'est au contraire et justement ce que nous appellerons la dérision du *Romantisme*. Emma Bovary, la fille au père Rouault, la femme de l'officier de santé de Yonville, la maîtresse de M. Rodolphe de la Huchette, c'est, avec les rêves de son imagination délirante, la caricature ou la parodie des femmes incomprises, des adultères échevelées, et des amours fatales du drame et du roman romantiques. Les voilà, les Indiana et les Lélia, les Valentine et les Angèle, des malades ou des « névrosées, » — quoique je crois que le mot ne fût pas encore inventé, — qui trouvent toujours pour les comprendre quelque Antony de chef-lieu de canton! Si le livre a une portée qui le dépasse lui-même, qui aille au-delà de l'intention de son auteur, il n'en a pas une autre, et, quel que fût d'ailleurs Flaubert, jamais les « visées du romantisme » n'avaient été par personne plus outrageusement bafouées. Mais, d'autre part, il est parfaitement vrai que, de cette peinture des mœurs de province, aussi fidèle qu'un tableau d'un petit Hollandais, les « exigences du réalisme » recevaient une satisfaction qu'elles n'avaient pas toujours trouvée dans les romans de Balzac, où l'effet n'est souvent

obtenu que par l'altération systématique des rapports réels des choses. Autant qu'un romancier puisse être absent de son œuvre, Flaubert, lui, l'est de la sienne; si nous l'y reconnaissons aujourd'hui, c'est que nous le connaissons par ailleurs; et la preuve n'en est-elle pas que, pendant une vingtaine d'années, en essayant de se le figurer lui-même d'après son œuvre, on l'a pris pour ce qu'il fut sans doute le moins : une espèce de Champfleury supérieur? Si *Madame Bovary*, quant à la conception du sujet, est une dérision du *Romantisme*, elle est en même temps, par la qualité de l'exécution, le triomphe de ce que Flaubert a lui-même appelé l'*impersonnalité* dans l'art.

C'était un pas de plus dans les voies du *Naturalisme*, et ce n'était pas le dernier. Nous savons en effet, par sa correspondance avec George Sand, que, dans ses dernières années, Flaubert devait conclure du caractère impersonnel, et, pour ainsi dire, anonyme de l'œuvre d'art, à l'*impassibilité* comme à la qualité suprême de l'artiste. Il entendait par là, que non-seulement l'artiste ne doit rien mettre de sa personne dans son œuvre, mais qu'encore il doit se retrancher jusqu'aux sympathies qu'à force de vivre avec eux il serait tenté d'éprouver pour ses propres personnages. Ce scrupule ne fait-il pas voir trop de délicatesse? ou trop d'orgueil peut-être? Toujours est-il que je n'en sache point qui soit plus contradictoire au principe même de l'esthétique romantique, puisque c'en est, à vrai dire, le renversement. On peut donc affirmer que, s'il y eut en Flaubert quelques traits d'un romantique, — et nous n'en disconvenons pas, — le principal ou l'essentiel y manqua. C'est aussi bien le secret de son influence. Grâce à lui, ce que le théâtre avait commencé, le roman l'acheva. La représentation de la vie, telle qu'elle se poursuit et comporte; non pas seulement telle que nous la voyons, mais telle encore qu'il faut faire effort pour la voir autrement, si nous la voyons mal; telle enfin que ce n'est pas trop d'une existence tout entière pour apprendre à la voir, *Madame Bovary* vint en faire l'objet de l'art. Ce l'est encore; et nous espérons bien qu'il le demeurera.

On ne saurait d'ailleurs s'expliquer autrement que Flaubert ait écrit cette *Éducation sentimentale*, — que M. Pellissier, dans son livre, a presque passée sous silence, — ni comprendre l'admiration que les jeunes gens, dès qu'ils en parlent, affectent pour le plus laborieux à coup sûr et le plus ennuyeux des romans de Flaubert. Je sais bien qu'ils l'affectent un peu et qu'ils se donnent, en l'affectant, le plaisir facile, toujours cher à la jeunesse, d'irriter la contradiction. Mais, sans le savoir peut-être, ils aiment dans l'*Éducation sentimentale* une reprise d'hostilités contre le romantisme, rendu responsable de l'impuissance et de l'avortement du

héros de Flaubert. En effet, ce qu'Emma Bovary est en femme, Frédéric Moreau l'est en homme; et chez le second, comme chez la première, le développement maladif d'une éducation purement sentimentale a désagrégé l'intelligence et la volonté. Ou le titre lui-même de l'*Éducation sentimentale* ne veut rien dire, ou il veut dire cela. Il serait encore plus parlant, si Flaubert avait osé mettre l'*Éducation romantique*. Ses personnages ne sont que le sujet de leurs sensations successives, et, à cet égard, les jeunes gens les trouvent aujourd'hui conformes aux plus récens enseignemens de la psycho-physiologie. Mais ils aiment encore la valeur *documentaire* du livre, comme on a dit depuis dans l'école, ce qu'il contient de « choses vues, » notées par l'un des écrivains de ce temps qui ont su le mieux voir et le mieux rendre ce qu'il voyait. J'ajouterai qu'il n'y a pas jusqu'à l'absence même de roman ou de composition qui, sous prétexte qu'elle serait une ressemblance de plus avec la vie, bien loin d'y nuire, ne serve au contraire à entretenir parmi les initiés la réputation de l'*Éducation sentimentale*. Pour toutes ces raisons, si l'on peut dire de *Madame Bovary* qu'elle est le chef-d'œuvre du roman naturaliste français, l'*Éducation sentimentale* en peut être appelée le bréviaire.

Les auteurs dramatiques et les romanciers sont quelquefois bien ingrats pour les pauvres critiques. Entre ces mêmes années 1855 et 1870, je doute, en effet, que la transformation que j'essaie de décrire se fût accomplie sans le secours de M. Taine, ou, si l'on veut encore, je doute qu'on eût compris, presque aussitôt leur apparition, où tendaient le théâtre de M. Dumas et le roman de Flaubert, sans les *Essais de critique et d'histoire*, et sans *l'Histoire de la littérature anglaise*. Je n'entre pas ici dans le détail des choses; je ne rappelle pas qu'une vingtaine de pages sur la *Tragédie de Racine* ont renouvelé l'histoire littéraire du XVIIe siècle; qu'à tout ce que contenait un seul article sur *Balzac*, les théoriciens du naturalisme n'ont rien ajouté que pour en compromettre la doctrine en l'exagérant; qu'un peu plus tard, cinq ou six leçons sur *l'Idéal dans l'art* ont jeté, pour ainsi dire, dans la circulation littéraire, plus d'idées sur l'art et sur l'histoire de l'art qu'aucun livre peut-être depuis l'*Esthétique* d'Hegel. C'était à M. Pellissier de le dire; et tout occupé dans son chapitre sur la *Critique* de définir la méthode générale de M. Taine, je crains qu'il ne l'ait pas assez dit. Mais ce que cette méthode a fait depuis une trentaine d'années pour l'évolution du mouvement littéraire du siècle, c'est ce que je voudrais indiquer en deux mots.

Il me semble donc qu'en faisant de la critique une province de l'histoire naturelle, et en établissant les connexions nécessaires de l'œuvre d'art avec les causes dont on peut dire, selon lui, qu'elle dé-

pend beaucoup plus que de son auteur, — la race, le milieu, le moment, — M. Taine a réduit au minimum la part de l'auteur dans son œuvre, et son rôle ou plutôt sa fonction à celle d'un intermédiaire entre la nature et le public. Un drame de Shakspeare, c'est l'expression ou le témoignage de la conception que se faisait du monde et de la vie l'Anglo-Saxon du XVIe siècle, au sortir de la guerre des deux Roses, dans la confusion de sentimens et d'idées soulevée par la Réforme et par la Renaissance. Pareillement, un recueil d'odes ou d'élégies, les *Méditations* ou les *Feuilles d'automne*, c'est avant tout un document sur l'état d'esprit d'un Français du XIXe siècle, au lendemain de la Révolution. On voit la liaison du principe avec la théorie de l'impersonnalité dans l'art. Puisque la valeur de l'œuvre se mesure exactement au nombre et à la profondeur des caractères durables, — de moment, de milieu et de race, — le problème n'est plus pour l'artiste que d'exprimer, avec autant de fidélité qu'il le pourra, le plus et les plus profonds de ces caractères. S'il n'en exprime en effet qu'un ou deux, les plus particuliers et les plus superficiels, son œuvre, superficielle et particulière comme eux, ne manquera-t-elle pas de compréhension, de signification, de portée historique? Et le talent consistera, sous la mobilité des apparences, à saisir d'abord et à fixer ensuite, ce qui ne s'atteint, comme étant caché, qu'à force d'observation, de patience et de désintéressement.

Il y a trente ans, dire cela, c'était fonder le réalisme sur son plus ferme appui. Mais c'était de plus lui indiquer de quelle manière il fallait qu'il s'y prît pour toucher le but qui n'était encore alors que l'objet lointain et obscur de ses ambitions. C'était enfin lui donner la confiance de sa force et l'orgueil de son rôle, en lui montrant que, bien loin d'avoir apparu comme un météore, — qui s'élève à l'horizon, qui brille et qui s'efface, — il n'était qu'une conséquence, ou plutôt qu'une forme lui-même, la forme littéraire, d'un mouvement des esprits dont l'importance se manifestait alors partout, dans la peinture comme dans la littérature et dans la science comme dans la philosophie. On est toujours flatté de concourir à une grande œuvre, et d'autant qu'on la croit plus grande, on y travaille plus courageusement.

De toutes ces influences, auxquelles on pourrait joindre encore, comme ayant agi dans le même sens, l'influence du roman anglais, de Dickens et de Thackeray surtout, dont M. Taine, — avec M. Émile Montégut, — n'a pas contribué médiocrement à répandre la connaissance parmi nous, s'est formé le *Naturalisme*. J'en ai tant parlé depuis une quinzaine d'années qu'en vérité c'est à peine si j'ose en reparler encore. Que pourrais-je dire de M. Daudet, ou de M. Zola, que je n'en aie déjà dit? En supposant d'ailleurs que j'y

voulusse corriger quelque chose, on me permettra d'attendre une meilleure occasion que l'*Immortel* ou que *le Rêve*. Et s'il faut enfin l'avouer, les grandes lignes du sujet, assez claires, assez faciles à démêler jusqu'ici, s'embrouillent, à si courte distance des œuvres et des hommes. On voit bien quelque chose, mais comme au travers d'un nuage; et le nuage ne s'éclaircit pas quand on essaie de le percer, mais c'est l'œil qui se trouble.

Pourquoi, par exemple, nos naturalistes en général, — car il y a bien deux ou trois exceptions, — ont-ils affecté de ne voir dans la nature et dans la vie que ce qu'on y rencontre de plus plat ou de plus répugnant? Par esprit de réaction contre le romantisme? ou au contraire parce qu'ils ont hérité de sa prédilection pour les monstres? ou tout simplement parce qu'ils ont limité l'étendue, la richesse, et la diversité de la nature à ce qu'ils en connaissaient eux-mêmes? C'est un droit qu'ils n'auraient pas, puisque, ce qu'ils ont reproché surtout au romantisme, c'est d'avoir mutilé la nature, en la limitant à ce que chacun de nous en peut savoir, ou pour mieux dire, imaginer. De même encore, quand ils ont choisi, pour les représenter, parmi les scènes de la vie quotidienne, les plus banales ou les plus vulgaires, pourquoi semblent-ils avoir pris un plaisir de dilettante à charger les couleurs ou les traits de leurs modèles? Si ressemblante qu'elle puisse être, une caricature n'est cependant pas un portrait. Ou, s'ils le disent, et qu'offensés en quelque manière dans leur sensibilité d'artistes par la laideur de leurs contemporains, ils prétendent que, bien loin d'avoir calomnié la nature et la vie, ils les ont plutôt flattées ou embellies, quel est ce pessimisme? d'où vient-il lui-même? et pourquoi cette indulgence ou cette sympathie leur a-t-elle manqué qui, dans les chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise ou dans ceux du roman anglais, éclaire du dedans, et fait oublier la laideur? Je n'en sais rien; et, parmi tant de raisons qu'on en pourrait donner, je n'en vois pas qui soit vraiment satisfaisante. Je puis seulement noter qu'il ne faudrait pas ici faire intervenir le nom de Schopenhauer, puisque, sinon avant qu'il eût écrit, du moins avant qu'il fût connu de nos naturalistes, ils étaient déjà pessimistes. On n'invoquera pas non plus les souvenirs de 1870. La guerre de France n'a pas plus interrompu ni modifié le cours de l'évolution littéraire, que jadis la révolution et les guerres de l'empire n'ont empêché les écrivains d'alors, les Delille ou les Morellet, les Ducis et les Lemercier, combien d'autres encore, de se retrouver, au lendemain de Friedland ou de Wagram, tout ce qu'ils étaient à la veille de la convocation des États-Généraux.

Il en est une pourtant que je hasarderai : c'est que, tandis que d'une part le *Naturalisme*, chez nous, se rapprochait de la vie par

la sincérité de l'imitation, il s'en éloignait, d'autre part, en acceptant de Flaubert la doctrine de l'art pour l'art. Cette affectation de pessimisme que je reproche à nos naturalistes, — et je l'appelle une affectation, parce que le véritable pessimisme, bien loin d'être mépris, n'est au contraire qu'indulgence, et non pas ironie, mais pitié, — je ne crois pas qu'elle procède chez eux d'aucune vue profonde et vraiment philosophique de la vie. Mais, imbus de l'idée romantique, et fâcheuse, que l'artiste n'est pas un homme comme les autres, ils ont traité de haut tous ceux qui ne se faisaient pas de leur art une aussi grande idée qu'eux-mêmes ; et malheureusement, en tout temps et partout, ceux-là, c'est tous ceux qui n'écrivent pas, tous ceux qui vivent en faisant leurs affaires, tous ceux qui meurent obscurément, sans qu'il en soit question dans les journaux ni dans les cénacles, tous ceux, à vrai dire, qui sont la matière même du roman et du drame.

La conséquence était inévitable. Pour une pareille disposition d'esprit, quiconque n'est pas l'auteur de *l'Éducation sentimentale* ou de la *Tentation de saint Antoine*, est Bouvard, et le monde, le vaste monde, n'est peuplé que de Pécuchets. « Ce qui fait le fond de tous les romans de Flaubert, dit quelque part M. Pellissier, c'est l'amère contradiction qu'il surprend entre l'idéal et la réalité. Et, malgré tous ses efforts, il ne se résigne pas à la sottise, à la routine, aux bassesses de la vie courante. » Faisons attention seulement à ce qu'on appelle ici des noms de « bassesse, » de « routine, » ou de « sottise ; » et que peut-être elles ne consistent qu'à ne s'occuper point d'écrire ; et qu'en ce cas ce sont de bien gros mots. Je citerais plus d'un naturaliste, encore aujourd'hui, dont le pessimisme n'a pas d'autre origine. Ce n'est pas précisément la vie qu'ils ne trouvent pas bonne, et je doute que ce soit l'angoisse métaphysique qui les torture ; mais, comme ils ne voient pas d'autre occupation qui soit digne d'eux que de faire du roman ou du drame, leur inindulgence est sans mesure pour ceux de leurs semblables qui construisent des locomotives ou qui cultivent des betteraves. A cette humanité, qui leur paraît inférieure, ils font porter la peine du dédain qu'elle leur inspire. Et dirai-je qu'ils manquent de sympathie, parce qu'ils manquent d'intelligence? Non, mais parce qu'ils manquent d'expérience, de largeur d'esprit, et du vrai sens de cette vie qu'ils imitent.

Ce qui semble d'ailleurs indiquer que cette explication n'est pas tout à fait dénuée de vérité, c'est que c'est là, sur ce point précis, qu'il y a quelques années la division s'est faite entre eux et quelques-uns de ceux qui les avaient précédés dans leurs voies. Si, par exemple, on supposait que M. Dumas eût cessé d'écrire après *le Demi-Monde* et *la Question d'argent*, — c'est-à-dire presque avant

que d'avoir commencé, — *la Question d'argent* et *Madame Bovary*, qui sont à peu près du même temps, nous paraîtraient sans doute, comme alors à M. J.-J. Weiss, des œuvres de la même nature hardie, réaliste, et brutale. Mais M. Dumas n'a pas cessé d'écrire. Tout en s'abstenant de mêler sa personne dans ses œuvres, il ne s'est point piqué d'*impassibilité*. Il s'est moins soucié d'éviter « d'accoler deux génitifs ensemble, » que d'agir, que de répandre ce qu'il croyait être la vérité. Il n'a point borné son rôle à celui d'un amuseur ou d'un mandarin de lettres, et il s'est enfin servi de la parole pour la pensée. En d'autres termes encore, et tout au rebours des intransigeans de l'art pour l'art et du *Naturalisme*, à mesure qu'il se rendait plus complètement maître des moyens de son art, il en faisait des applications plus libres à la discussion des problèmes essentiels de la morale sociale; et, pour mieux représenter la vie, s'y mêlant davantage, étudiant les faits dans leurs causes, l'importance des questions qu'il traitait, — et que d'ailleurs il va sans dire qu'on peut résoudre tout autrement que lui, — n'a pas détourné l'attention de ses qualités d'écrivain et d'auteur dramatique, mais au contraire elle les a fait ressortir. Quand nous le lisons ou que nous l'écoutons, celui-ci nous permet d'être hommes; il n'exige pas que, pour l'apprécier, nous commencions par nous mettre dans ce que j'appellerai l'état littéraire; et nous tous qui vivons, il ne nous admet pas seulement, il nous invite, il nous provoque à juger avec lui la vie, l'imitation qu'il en fait, et l'interpretation qu'il en donne.

Je considère qu'à cet égard, depuis une quinzaine d'années, l'exemple de M. Dumas a modifié singulièrement l'évolution de la littérature contemporaine. Aux auteurs dramatiques et aux romanciers, c'est lui qui a rendu le courage de soutenir des « thèses », qu'ils avaient perdu depuis George Sand et depuis Victor Hugo : M. Zola lui-même n'a plus peur des idées, et M. Edmond de Goncourt, s'il en avait, oserait peut-être en faire un roman. Il a prouvé qu'il n'en coûtait rien à la dignité de l'art, en imitant la vie, de se ranger lui-même du côté de ses personnages, de les juger, et de déterminer le jugement du lecteur ou du spectateur. Avec sa préoccupation des questions de morale, il a réagi contre ce pessimisme béat, si je puis ainsi dire, paresseux et orgueilleux, qui n'est d'ailleurs nullement solidaire du *Naturalisme*, si même peut-être le pessimisme de quelques-uns de nos naturalistes n'a détourné d'eux et de leurs œuvres (ce qui n'importe guère), mais aussi de la vérité de leurs doctrines (ce qui est plus important), ceux qui, comme nous, trouvant la vie mauvaise, n'estiment pas que ce soit une raison de s'en désintéresser, bien au contraire! et encore bien moins d'en faire une moquerie insultante et stérile. Dirai-je enfin que personne plus que M. Dumas, ni avec plus d'autorité, n'a

réappris aux jeunes gens que chaque art avait ses conventions et que, conséquemment, si le *Naturalisme* a pour principe et pour loi l'imitation de la nature, les moyens eux-mêmes de cette imitation, variant avec son objet, ne laissent partout à l'écrivain ni les mêmes privilèges, ni la même liberté? Mais ce n'est ici, pour le moment, que le plus petit côté d'une grande question.

Il reste à signaler une dernière influence, plus récente, à la vérité, mais dont il semble cependant que l'on puisse déjà noter quelques heureux effets, et en attendre de meilleurs encore : c'est l'influence du roman russe, et des exemples de l'auteur d'*Anna Karénine* ou de celui de *Crime et Châtiment*, venant s'ajouter, pour les continuer, les prolonger, et les corroborer, aux exemples et à l'influence de l'auteur d'*Adam Bede* et de *Silas Marner*. Je joins exprès ces titres ensemble; et je ne veux pas séparer le nom de George Eliot de ceux de Tolstoï et de Dostoïevsky. Pour qu'en effet ses idées et son œuvre nous devinssent en France aussi familières que les leurs, il n'a manqué peut-être à George Eliot qu'un introducteur tel que Tolstoï et Dostoïevsky, plus heureux qu'elle, en ont trouvé un en la personne de M. de Vogüé. Mais elle a bien compris le *Naturalisme* comme eux; et, sans décider si nous mettrons *Anna Karénine* au-dessus ou au-dessous d'*Adam Bede*, *Silas Marner* au-dessus ou au-dessous d'*Humiliés et Offensés*, ce sont bien les mêmes leçons que leur *Naturalisme* à tous donne au nôtre; — pour peu qu'il veuille les entendre. En leur empruntant donc cette simplicité, cette profondeur, et cette universalité de sympathie qui les caractérisent, « l'art, comme on l'a dit, de faire aimer ce que l'on imite, » et les vertus littéraires qui, de cette sympathie même, découlent comme de leur source, on fera seulement attention de ne les pas suivre jusqu'au bout; de réserver, par exemple, jusque dans la fidélité de l'imitation, les droits au moins de la composition; ou encore, de ne pas verser comme eux dans le sentimentalisme, et du sentimentalisme jusque dans le mysticisme. Chose curieuse, en effet, et difficilement explicable, que le mysticisme, presque partout, nous apparaisse comme le terme du *Naturalisme!* On commence par *Adam Bede*, on finit par *Daniel Deronda;* l'auteur d'*Anna Karénine* est aussi celui des apocalypses que l'on sait; et, de même, chez nous, dans l'œuvre de Flaubert, n'avons-nous pas vu *la Tentation de saint Antoine* succéder à *Madame Bovary?* Il n'est pas moins bizarre, et il est presque aussi fréquent que de fameux mystiques finissent par choir dans le matérialisme. Mais la relation n'est pas nécessaire; et, précisément, si cette tendance au mysticisme, comme je le crois, est beaucoup plus commune en Russie et en Angleterre même qu'en France, il nous appartient, en ce cas, de l'équilibrer en littérature, par les qualités de clarté, d'élé-

gance, ou de netteté qui passent pour être les nôtres. Ai-je tort ou raison de penser que, depuis quelques années, les jeunes écrivains s'y efforcent? et que, dans l'étrange confusion d'idées et de doctrines où l'on voit qu'ils se débattent, *Naturalistes* et *Symbolistes*, ce qu'ils voudraient, c'est de concilier l'obligation d'imiter la nature et la vie avec le droit de l'interpréter?

L'avenir nous le dira; mais, en attendant, quelques points me paraissent dès à présent assurés. En dépit des dilettantes, c'en est fait désormais pour longtemps de la doctrine de l'art pour l'art. Elle ne renaîtra pas de ses ruines, étant trop aristocratique, et, d'ailleurs, n'étant pas l'expression de la dignité de l'art, comme on l'a quelquefois soutenu, mais plutôt d'une conception également fausse de l'art et de la vie, qu'elle tend à isoler l'un de l'autre, et qu'en les isolant elle dénature tous deux. Il faut que l'art et la vie soient mêlés, sous peine de n'être plus, l'art qu'un baladinage, et la vie qu'une fonction de l'animalité. S'il faut qu'ils soient mêlés, il faut donc, en second lieu, que l'art, pour cela, soit conçu comme une imitation de la nature et de la vie. En effet, dans la sculpture même et dans la peinture, à plus forte raison dans la poésie, et généralement dans la littérature, tout autre objet que l'on se propose, s'il n'a pas l'imitation de la nature pour principe, pour loi, et pour juge, est vain, trompeur, et d'ailleurs irréalisable. Et il faut, en troisième lieu, que cette imitation de la nature et de la vie, trop souvent faite par nos naturalistes, — auteurs dramatiques, romanciers, poètes même, — dans un esprit d'orgueil et d'ironie, le soit au contraire dans un esprit d'indulgence, pour ne pas dire de charité. Cette condition n'est pas moins nécessaire que les autres, ou plutôt, s'il y avait des degrés dans la nécessité, nous dirions qu'elle l'est davantage.

On nous pardonnera d'avoir tant insisté, mais, comme peut-être on en conviendra, le sujet en valait bien la peine, et nous n'avons guère fait ni pu que l'effleurer. Si l'on s'en aperçoit, et, dans cette esquisse du « mouvement littéraire au XIXe siècle, » si l'on est plutôt étonné de tout ce qui manque, nous espérons au moins que, pour le suppléer, le lecteur ira le chercher dans le livre de M. George Pellissier. Il l'y trouvera, sans aucun doute. Et quelques critiques que nous en ayons faites, qui ne portent aussi bien que sur des points de détail, nous nous flattons que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées, comme tous ceux qui ne sont curieux que du talent, nous remercieront de leur avoir indiqué ce livre et ce nom.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LES LETTRES D'AMOUR

DE

LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

Le charme véritable des créatures autrefois vivantes que nous nous plaisons à évoquer aux heures de rêverie est de laisser toujours quelque chose à deviner d'elles-mêmes et de ne jamais livrer tout entier le secret de leur âme; car c'est à ce prix qu'elles éveillent en nous le sentiment du mystère sans lequel il n'est pas de haute poésie.

Ces ombres indécises et voilées ont encore le privilège d'être, en quelque sorte, réservées à l'imagination des esprits delicats et d'échapper aux atteintes du vulgaire. Il n'est pas donné à tout le monde de les comprendre, de les animer et de les aimer. Un certain effort est nécessaire pour dégager des apparences sensibles, qu'elles revêtirent jadis, l'ideal qui les transforme et les élève, qui, les laissant reconnaissables et toujours humaines, les fait plus lumineuses, plus belles et plus adorables. Elles nous charment enfin parce qu'il n'en est pas qui se prêtent mieux à nos songes ni qui incorporent avec plus de complaisance nos sentimens et nos pensées. Nous croyons saisir entre elles et nous quantité de rapports fins, subtils, déliés; un murmure inarticule de leur voix, une confidence muette de leur âme suffit parfois à nous ouvrir subitement quelque perspective lointaine, quelque large horizon sur notre propre nature. Nous leur communiquons alors notre émotion personnelle, le meilleur de nous-mêmes, le plus vif de notre pensée et le plus chaud de notre flamme. Et ces images qu'un dernier souffle de vie anime encore à nos yeux deviennent ainsi la représentation idéale de nos conceptions les plus intimes.

Ce n'est donc pas sans une crainte pieuse que l'on voit l'histo-

rien, qui toujours défiore ou diminue ce qu'il touche, s'approcher de ces figures aimées et chercher à les dépouiller du voile mystérieux qui les enveloppait si gracieusement. Combien peu ont triomphé de la redoutable épreuve!

Mais c'est chose plus grave encore lorsque la critique, appliquant à ces créatures légères, vaporeuses, ses procédés d'analyse impitoyable, s'efforce de démontrer qu'elles n'ont jamais vécu et qu'elles sont sorties tout d'une pièce du cerveau de quelque artisan de la parole ou de la pensée. Pour qu'elles exercent tout leur charme, il est indispensable, en effet, qu'elles aient vécu. Avant que la légende les prenne, il faut qu'elles aient subi l'épreuve de la réalité et que, selon la belle expression des Anciens, elles se soient acquittées de la vie, *defunctæ vita*. Si les êtres de pure fiction, les créations de la fantaisie littéraire, intéressent parfois notre curiosité, elles n'ont droit ni à notre sympathie ni à notre pitié; si elles parlent à notre imagination et séduisent notre esprit, elles ne touchent pas notre cœur. Mais les ombres qui réellement existèrent ont un attrait de vérité et je ne sais quoi de touchant, de presque sacré que rien n'égale ni ne remplace. Elles seules font entendre l'écho de leur âme à travers les générations; elles seules passent à travers les âges, survivant longtemps à l'ordre de choses, dans lequel s'écoula leur vie mortelle, — se transformant peu à peu dans la mémoire des hommes et se prêtant ainsi à ce perpétuel besoin qu'a l'esprit humain de refondre et de remodeler les figures dont il a composé sa légende morale. Et si, par surcroît, elles nous ont laissé quelque témoignage écrit de leur âme, alors vraiment on peut dire d'elles :

Spirat adhuc amor
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Dans le cortège de ces figures un peu vagues qui survivent du passé, il n'en était guère de plus touchantes que cette religieuse portugaise dont les lettres ont immortalisé le grand amour. Quelques cris de passion épars dans un fragment de correspondance avaient suffi à lui conquérir la sympathie des cœurs sensibles : on s'était pris de pitié pour une âme jeune et aimante qui avait tant souffert, et une grace singulière, attendrie, un peu mystérieuse, s'était attachée à cette vision d'autrefois.

Mais voici qu'aujourd'hui la critique, lui contestant d'avoir jamais vécu et ne voulant plus voir en elle qu'une heroïne de roman, l'expose à perdre le plus pur de son charme et tous ses titres à notre compassion.

Une profonde obscurité a plané, dès l'origine, sur l'aventure d'amour dont les *Lettres portugaises* nous ont conservé le souvenir. Lorsque ces lettres parurent, au nombre de cinq, en 1669, on ne savait ni qui les avait écrites, ni qui les avait reçues. Et pourtant les deux personnages de ce drame intime étaient vivans encore, et leur correspondance était toute chaude de passion brûlante.

Le succès de cette publication avait été si vif que le libraire Barbin en lança, dans la même année, une seconde édition, contenant sept lettres nouvelles. « Le bruit qu'a fait la traduction des cinq *Lettres portugaises* a donné le désir à quelques personnes de qualité d'en traduire quelques nouvelles qui leur sont tombées entre les mains. » Ainsi s'exprimait, dans un *Avis au lecteur*, l'auteur de cette deuxième édition; mais il ajoutait aussitôt : « Les premières ont eu tant de cours dans le monde que l'on devait appréhender avec justice d'exposer celles-ci au public; mais comme *elles sont d'une femme du monde qui écrit d'un style différent d'une religieuse*, j'ai cru que cette différence pourrait plaire et que peut-être l'ouvrage n'est pas si désagréable qu'on ne sache gré de le donner au public. »

Si nette que fût cette dernière phrase, les lecteurs n'y prirent point garde. Charmés par les détails romanesques et les délicatesses sentimentales des nouvelles lettres qu'on leur offrait, ils ne songèrent pas à en discuter l'authenticité. L'erreur s'accrédita si bien que les éditions subséquentes insérèrent la partie apocryphe de la correspondance avant la partie originale et qu'il ne fut plus établi de distinction entre les deux.

L'effet de cette confusion fut de dépister les premières recherches et de donner à l'histoire réelle de la religieuse portugaise les apparences d'un roman.

Ce n'est qu'en 1810 qu'on découvrit sur la garde d'un exemplaire de l'édition de 1669 cette note manuscrite : « La religieuse qui a écrit ces lettres se nommait Marianna Alcaforada, religieuse à Beja, entre l'Estramadure et l'Andalousie, » et, sur la foi de cette inscription, on identifia le nom de la religieuse avec celui de la famille Alcaforado qui vivait en effet au XVIIe siècle dans la province de l'Alem-Tejo, non loin de Beja (1).

Quant à sa vie, on n'en connaissait qu'une page, celle de son amour. Un jour, elle avait aperçu, cavalcadant sous les fenêtres de son couvent, un jeune officier aux régimens français cantonnés dans Beja. Il était revenu : elle l'avait remarqué; — il avait tenté de s'introduire auprès d'elle : elle l'avait reçu dans sa chambre. Les

(1) *Historia genealogica da Casa Real*, liv. VI et X.

libertés que la règle dissolue des monastères portugais tolérait à cette époque offraient d'ailleurs aux deux jeunes gens l'occasion de faciles entrevues. Bientôt elle était devenue sa maîtresse. Elle n'était pas encore éveillée de son rêve, que son amant, sous le premier prétexte venu, l'avait abandonnée pour rentrer en France. Elle avait souffert alors de mortelles douleurs dont ses lettres nous ont transmis la confidence; puis l'ombre et l'oubli s'étaient de nouveau étendus sur sa destinée et l'avaient recouverte à jamais.

A ne se placer que dans l'ordre des faits, rien de plus simple, on le voit, rien de moins intéressant même que cet épisode amoureux. Il se réduit aux proportions des plus vulgaires aventures galantes de la vie de garnison en pays conquis, et certainement le souvenir n'en serait jamais parvenu jusqu'à nous s'il n'avait été le cadre d'un grand drame intime, — d'une passion comme il n'en fut pas de plus noble, de plus grave ni de plus ardente, — d'une souffrance telle que peu de créatures en ont enduré de plus cruelle et de plus touchante. Tant il est vrai que les événemens extérieurs sont peu de chose en soi, à peine des signes, et qu'il suffit à une âme d'avoir atteint à une haute et pleine conscience d'elle-même pour laisser sa trace dans le monde et triompher du temps!

Si l'on était réduit à d'aussi vagues renseignemens sur la personnalité de la religieuse portugaise, on croyait du moins connaître l'homme qu'elle avait aimé et qui l'avait délaissée. On le nommait tout haut : le marquis de Chamilly. « Ce fut à lui, dit expressément Saint-Simon, que furent adressées ces fameuses *Lettres portugaises* par une religieuse qu'il avait connue en Portugal et qui était devenue folle de lui (1). »

Ce personnage a laissé dans l'histoire militaire du XVIIe siècle un nom qui, pour n'être pas des plus illustres, tient encore une place fort honorable après les Condé, les Turenne, les Villars, les Luxembourg et les Vendôme. Au début de sa carrière, il avait pris part à l'expédition conduite en Portugal pour le soutien des droits de don Alphonse, allié secret de Louis XIV, et il s'y était brillamment comporté. Mais cette campagne n'avait été qu'un épisode dans sa vie militaire : les grandes guerres du siècle lui avaient donné l'occasion de déployer ses talens sur un théâtre plus vaste et dans de plus grands emplois. Élevé rapidement aux premiers rangs, il avait atteint en 1703 à la plus haute charge militaire du royaume, à la dignité de maréchal. En plus de l'éclat que de glorieuses actions, particulièrement « cette admirable défense de Graves qui coûta 16,000 hommes au prince d'Orange » (comme s'exprime Saint-Simon), avaient jeté sur son nom, la considération lui était venue : on l'appréciait non-

(1) *Mémoires*, année 1715.

seulement pour sa bravoure, dont il avait donné tant de marques et pour son expérience militaire, qui, dans l'art des sièges, allait de pair avec celle de Fabert, mais surtout pour sa grandeur d'âme, pour la dignité de sa vie, pour des qualités de noblesse morale et de désintéressement dont aucun homme de guerre de l'époque, si ce n'est peut-être Catinat, n'offrit un aussi haut exemple.

Dans le temps même de sa plus grande réputation, vers les dernières années du siècle, le bruit se répandit que ses succès militaires n'étaient pas les seuls qu'il eût remportés, et qu'il en avait encore à son actif qui étaient d'un autre genre et d'un autre aloi : c'était lui, disait-on, le héros des *Lettres portugaises ;* il les avait reçues d'une religieuse de Beja pendant qu'il guerroyait sous Schonberg dans la province de l'Alem-Tejo, et il les avait publiées ou laissé publier à son retour, comme on expose un trophée qu'on rapporte d'un pays conquis.

Ainsi, cinq lettres, un nom de femme écrit sur la garde d'un livre, le nom de l'homme qui avait aimé cette femme, — c'est tout ce qu'on savait de la religieuse portugaise. Voilà par quels liens frêles et mal assurés cette douloureuse figure se rattachait à la réalité.

C'est précisément ce qui paraissait établi avec le plus de certitude que la critique a tout d'abord contesté. On a mis en doute le nom présumé du héros de l'aventure, puis l'authenticité des lettres et, par suite, l'existence même de celle qui passait pour les avoir écrites.

Des recherches entreprises récemment sur l'histoire de la famille des Chamilly viennent, en effet, d'absoudre le maréchal qui illustra ce nom, du grave reproche que faisait peser sur sa mémoire la publication de sa correspondance amoureuse (1).

Le XVIIe siècle, qui avait un goût si vif pour le genre épistolaire, qui même accrédita dans la société française l'usage de colporter de salon en salon les lettres curieuses, piquantes ou galantes, professait pourtant une morale très sévère sur un point : c'est que les lettres d'amour et de passion vraie échappent par leur caractère intime à la curiosité du monde, qu'elles sont la propriété exclusive de l'auteur et du destinataire, et qu'il est indigne d'un homme d'honneur de les divulguer. « On n'écrit les lettres galantes, disait Mlle de Scudéry, que pour être vues de tout le monde, et on n'écrit les lettres d'amour que pour les cacher. Ceux qui reçoivent une belle lettre d'amitié se font honneur en la montrant, et ceux qui re-

(1) E. Beauvois, *la Jeunesse du maréchal de Chamilly*. 1885.

çoivent une belle lettre d'amour se feraient honte en la publiant (1.) » Il est donc à présumer que lorsqu'on désigna, dans les salons de Versailles, le marquis de Chamilly comme l'auteur de la publication des *Lettres portugaises*, on prononça sur lui, de ce chef, le jugement que tout esprit bien né porterait aujourd'hui. La postérité serait donc en droit déjà, si la nature humaine n'était faite de contradictions et si les plus belles âmes n'avaient donné souvent le spectacle des plus étranges défaillances, de s'étonner d'une telle indélicatesse chez un homme que Saint-Simon tenait pour « le meilleur du monde et le plus plein d'honneur, » et à qui tous les témoins de sa vie reconnaissaient un caractère élevé et généreux.

Mais des argumens d'un autre genre, plus précis, puisés dans l'ordre des faits, ont été invoqués pour la défense du marquis de Chamilly.

On a fait remarquer d'abord que le premier éditeur des *Lettres portugaises* (1669) ignorait le nom de celui à qui elles avaient été adressées, qu'en 1678 un éditeur de Cologne inscrivit sous le titre de l'ouvrage ces mots : « [Lettres] écrites au chevalier de C., officier français en Portugal, » et que c'est seulement en 1690, — vingt et un ans après l'apparition des *Lettres*, — qu'un libraire de La Haye apprit aux lecteurs que « le nom de celui auquel on les a écrites est M. le chevalier de Chamilly. » Sur quelles preuves le libraire hollandais s'appuyait-il pour désigner ainsi Chamilly comme le destinataire de cette correspondance amoureuse? Il ne le disait pas. Or le maréchal de Chamilly n'a jamais porté le titre de « chevalier » : les documents officiels l'appellent « comte de Chamilly » dès 1658, — « comte de Chamilly Saint-Léger » en 1664, — « marquis de Chamilly » (après la bataille de Villaviciosa) en 1667. On voit par là que, longtemps avant la campagne de Portugal, le titre qui précédait son nom était supérieur à celui de chevalier. Ce n'est donc certainement pas lui que l'éditeur de 1678 avait voulu désigner par « le chevalier de C... » Non qu'il n'y ait eu au XVIIe siècle des Chamilly portant ce titre, car on en connaît deux, le chevalier de Malte Louis, frère du maréchal, et son neveu François. Mais le premier, outre qu'il ne servit jamais en Portugal, fut tué au siège de Bougie en 1664, c'est-à-dire quatre ans avant la paix d'Aix-la-Chapelle à laquelle fait allusion une des lettres de la religieuse, — et l'autre ne naquit qu'en 1669, c'est-à-dire l'année même où parurent les *Lettres* (2).

(1) *Conversations nouvelles*, II, p. 503.

(2) L'éditeur de 1690 ne s'était probablement fondé que sur l'identité d'initiale du nom pour reconnaître Chamilly dans le « Chevalier de C... » dont parlait l'éditeur de 1678. On pourrait, avec plus d'apparence de raison, désigner comme destinataire des *Lettres portugaises*, le chevalier de Clermont, de la maison de Clermont-Lodève, qui

D'autres considérations encore s'opposent à ce que le marquis de Chamilly ait fait traduire et imprimer en 1668 (le privilège de la première édition est du 28 octobre) la correspondance qu'il aurait rapportée ou reçue de Portugal. Comment y eût-il eu l'esprit ou en eût-il trouvé le loisir? A peine débarqué en France, dès le 11 février 1668, il est aux côtés de son frère devant Dôle, et prend part à cette brillante campagne qui en quinze jours conquit la Franche-Comté à Louis XIV. Aussitôt après (mars 1668), le voici en Flandre où il guerroie contre les Espagnols. La nouvelle de la ratification de la paix d'Aix-la-Chapelle est à peine arrivée à l'armée (juin 1668), qu'il se rend à Marseille pour organiser l'expédition que le duc de La Feuillade va conduire à Candie, — et dans les premiers jours de septembre il a déjà pris la mer.

A un autre point de vue, on peut alléguer aussi que, si le maréchal de Chamilly avait été homme à livrer à la publicité les lettres intimes d'une femme, il n'aurait pas différé jusqu'à l'âge de cinquante-quatre ans, il n'aurait pas attendu que ses services militaires, sa fortune, son mariage, lui eussent acquis une grande situation de faveur et de considération à la cour, pour révéler qu'il avait été dans sa jeunesse le héros d'une aventure galante et pour en tirer vanité. S'il fallait enfin le défendre de n'avoir pas protesté contre l'abus qu'on avait fait de son nom, on serait en droit de soutenir que, puisque les *Lettres* avaient été attribuées à un certain « chevalier de C... » il ne crut pas sans doute devoir se reconnaître sous un titre qu'il n'avait jamais porté, ou plutôt qu'il ne daigna pas réfuter une assertion à laquelle toute sa vie opposait un éclatant démenti.

Dans un ordre de recherches où la certitude absolue n'est presque jamais atteinte, ces diverses considérations paraîtront suffisamment décisives. Elles s'acordent à absoudre le maréchal de Chamilly du seul reproche qui ait atteint son honneur, et à reléguer l'opinion qui le rendait responsable de la divulgation d'une correspondance amoureuse au nombre de « ces injustices qui, suivant l'expression de M. Renan, forment trop souvent le fond de ce que nous croyons savoir du passé. »

Encouragée par ce succès, la critique ne s'y est pas arrêtée. La personne de Chamilly mise hors du débat, c'est celle de la Religieuse qui a été appelée en cause; ses lettres ont été déclarées apocryphes, et on a nié qu'elle-même ait jamais existé.

A vrai dire, l'idée n'était pas nouvelle. Rousseau l'avait déjà exprimée : « Les femmes, écrivait-il dans la *Lettre à d'Alembert*

prit part aussi en 1667 à l'expédition de Portugal et qui fut un des plus hardis, un des plus célèbres libertins de son temps.

sur les spectacles, les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grâce, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens et tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe et embrase l'âme, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids et jolis comme elles : ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'âme; ils seront cent fois plus sensés que passionnés. *Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même.* La seule Sapho, que je sache, et *une autre* mériteraient d'être exceptées. *Je parierais tout au monde que les « Lettres portugaises » ont été écrites par un homme.* »

S'il ne fallait que réfuter ces étranges considérations, il suffirait de rapprocher du nom de Mme d'Houdetot (car c'est bien elle, *l'autre* à laquelle Rousseau fait allusion) le nom de la grande Sapho du XVIIIe siècle, de celle qui était déjà l'amie de d'Alembert lorsqu'il reçut la *Lettre sur les Spectacles*, de celle qui allait bientôt « sentir et décrire » d'une façon si puissante toutes les passions de l'amour, — Mlle de Lespinasse (1).

Mais c'est sur de plus sérieux argumens que l'historien des Chamilly s'est fondé pour retirer à la religieuse portugaise ses titres de réalité historique. De graves contradictions, qu'il est le premier à avoir relevées dans les *Lettres,* donnent une base sérieuse à sa prétention.

C'est un fait que les diverses parties de la correspondance ne s'accordent pas entre elles; les premières pages du recueil font allusion à des circonstances dont les dernières ne supposent pas encore l'événement. Et ces incohérences sont trop nombreuses pour qu'on les puisse attribuer à des erreurs de plume ou à des négligences de pensée. D'où cette conclusion que ce ne sont point

(1) La *Lettre sur les spectacles* fut composée au mois de février 1758. Rousseau venait de quitter l'Ermitage. Un passage des *Confessions* (livre x) nous apprend dans quelles conditions morales il l'écrivit : « Plein de tout ce qui venait de m'arriver, mon cœur mêlait le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avait fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en apercevoir, j'y décrivis ma situation actuelle, j'y peignis Grimm, Mme d'Épinay, *Mme d'Houdetot...* » Quant à Mlle de Lespinasse, Rousseau ne pouvait encore la connaître que pour les qualités de son esprit. La *Lettre à d'Alembert* est antérieure, en effet, de dix ans au début de sa liaison avec le marquis de Mora, et de quatorze ans à sa passion pour le comte de Guibert.

de véritables lettres, mais l'œuvre maladroite, le roman mal combiné de quelque écrivain anonyme.

Il est surprenant que, depuis qu'on lit les *Lettres portugaises*, personne n'eût encore aperçu ces contradictions; mais il est non moins singulier que, puisqu'on les a enfin signalées, on ne se soit pas avisé de les concilier par un procédé critique d'un usage bien fréquent pourtant dans l'étude des recueils épistolaires, — le rétablissement de la suite des lettres dans l'ordre des dates. Un examen quelque peu réfléchi eût bientôt démontré que la succession chronologique avait été troublée par l'éditeur primitif, et que les incohérences constatées ne sont qu'apparentes.

La lettre que l'on considérait jusqu'ici comme la quatrième de la série est évidemment la première. L'amant de la religieuse vient de quitter le Portugal; à peine en mer, une tempête l'a jeté sur la côte de l'Algarve. C'est par un de ses lieutenans, demeuré à Beja, que la nouvelle de cet accident arrive jusqu'à sa maîtresse. Comment, lui écrit-elle, n'a-t-il pas pris la peine de l'en informer directement? « Êtes-vous donc persuadé que votre lieutenant prenne plus de part que moi à ce qui vous arrive? Pourquoi ne m'avez-vous point écrit?.. Qu'on a de peine à soupçonner la bonne foi de ceux qu'on aime! Vous m'avez consommée par vos assiduités; vous m'avez enflammée par vos transports; vous m'avez charmée par vos complaisances, — et les suites de ces commencemens si heureux ne sont que des larmes, que des soupirs et qu'une mort funeste, sans que je puisse y apporter aucun remède... »

La lettre classée la deuxième reste à sa place. Elle est presque datée du mois de mai 1668, par l'allusion à « la paix de France (1), » qui vient d'être conclue. Depuis six mois, pas un mot de souvenir n'est parvenu à la religieuse : « Vous ne devriez pas me maltraiter, comme vous faites, par un oubli qui me met au désespoir. J'attribue tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher à vous. Je vois bien le remède à tous mes maux, et j'en serais bientôt délivrée si je ne vous aimais plus. Mais, hélas! quel remède! Non, j'aime mieux souffrir encore davantage que de vous oublier. Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer... Pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous verrai peut-être plus jamais?.. »

Enfin, après une attente désespérée, une lettre arrive de France, et la pauvre créature se reprend à croire aux vagues promesses de retour de son amant. « Hélas! lui écrit-elle dans la première lettre (qui devient ainsi la troisième de la série), hélas! votre dernière

(1) La paix d'Aix-la-Chapelle, signée le 2 mai 1668 et ratifiée le 17 du même mois.

lettre réduisit mon cœur en un étrange état : il eut des mouvemens si sensibles, qu'il fit, ce semble, des efforts pour se séparer de moi et pour vous aller trouver. Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens... Ne m'écrivez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier, et je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendriez passer quelque temps avec moi... Aimez-moi toujours et faites-moi souffrir encore plus de maux. »

Mais les illusions dont l'infortunée se flattait encore se dissipent bientôt ; et se sentant, cette fois, délaissée à jamais, elle épanche son cœur oppressé dans l'admirable lettre (n° 3 des éditions, — n° 4 dans le nouvel ordre) qui commence par ces lignes : « Qu'est-ce que je deviendrai? Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avais prévu. J'espérais que vous m'écririez de fort longues lettres ; que vous soutiendriez ma passion par l'espérance de vous revoir ; qu'une entière confiance en votre fidelité me donnerait quelque sorte de repos, et que je demeurerais dans un état supportable, sans d'extrêmes douleurs... »

La cinquième lettre, qui avait été et devait être, en effet, classée la dernière, nous fait assister à la crise suprême de cette âme en detresse. Une froide et banale épître, reçue de son amant, l'a pour toujours desabusée. « Je vous écris pour la dernière fois, et j'espère vous faire connaître, par la différence des termes et la manière de cette lettre, que vous m'avez enfin persuadee que vous ne m'aimiez plus et qu'ainsi je ne dois plus vous aimer... »

Lues dans cet ordre, les *Lettres portugaises* ne présentent plus ni incohérence ni obscurité ; elles s'éclairent au contraire l'une par l'autre ; elles concordent dans leurs moindres détails, et le drame intime qu'elles permettent de reconstituer apparaît plus saisissant et plus pathétique.

Mais, si probante que soit cette méthode, et subsistât-il encore des doutes ou des contradictions dont elle ne pût rendre compte, je n'en tiendrais pas moins les *Lettres portugaises* pour vraies ; car elles portent en elles-mêmes, au plus haut degré, les caractères qui révèlent l'authenticité d'une correspondance amoureuse ; elles sont de tout point conformes au type, — je dirais presque aux règles du genre, — si ces sortes d'écrits n'echappaient par nature à toute règle littéraire.

Il est d'abord un signe qui ne trompe guère dans l'étude des lettres d'amour et qui pourrait même être pris comme principe de critique en cette matière, — leur monotonie. On n'y trouve, en effet, rien qui ne se rapporte exclusivement aux intéressés,

comme si leurs personnes existaient seules au monde. « Ce qui fait, disait La Rochefoucauld, que les amans et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes. » N'est-ce pas l'illusion de tous ceux qui aiment, de croire que l'univers tient dans leur passion et que, comme ils la portent partout avec eux, leur passion emplit l'univers? Il ne faut donc chercher, dans les lettres d'amour, ni renseignemens historiques, ni tableaux de société, ni impressions littéraires, ni observations mondaines, rien de ce qui fait l'intérêt et la variété des autres recueils épistolaires. De là vient que tant de correspondances amoureuses sont si vite lassantes à lire et que les lettres de Mlle de Lespinasse, pour prendre un exemple, ne peuvent, malgré le grand souffle de passion qui les traverse et les anime, être lues qu'à petites doses. Le lecteur, après tout, ne fait que rendre aux amans le traitement qu'il en reçoit : dans leur « égoïsme à deux, » ils ne s'intéressent qu'à eux et jamais à l'indiscret qui les regarde; ils ignorent sa présence, n'ont pas un mot, pas une attention à son adresse. Celui-ci, patient d'abord, parce qu'il est curieux ou charmé, finit par prendre de l'humeur et les laisse à leurs tendresses. Et c'est pourquoi l'on pourrait soutenir, sans paradoxe, que des lettres d'amour ne doivent être tenues pour sincères et véridiques qu'autant que la lecture en paraît quelque peu fastidieuse aux tiers.

En raison de leur petit nombre, les *Lettres portugaises* ne donnent pas prise à l'ennui; mais elles sont bien conformes au type commun des lettres d'amour; elles émanent bien d'une créature qui est envahie tout entière par la passion, qui n'a pas assez de tous les instans de sa vie, de toutes les ressources de son esprit, de toutes les puissances de son être pour aimer, aimer encore et toujours aimer, et aux yeux de qui le monde extérieur disparaît dès qu'il n'est plus le reflet ou le cadre des états de son âme.

Le désordre de la composition et l'insouciance du style sont encore la marque de tous les écrits dans lesquels une créature, au moment qu'elle aime, cherche à traduire son rêve et livre le secret de son cœur.

A certaines époques, ces indices d'authenticité prennent une valeur particulière, — je veux dire aux époques où les conventions littéraires sont le plus fortes; car c'est alors surtout qu'apparaît la différence des formes qu'emploie la littérature et de celles qu'emprunte la réalité. Or jamais l'expression *littéraire* des sentimens amoureux n'a été plus artificielle qu'au XVIIe siècle. On voulait d'abord que le langage de l'amour fût toujours noble et mesuré, — que les sentimens divers qui le composent fussent déduits dans un bel ordre, par des transitions ingénieuses, avec un intérêt gra-

dué, vers un dénoûment concluant, — qu'il n'y eût point de peinture violente des plus vives émotions, et que, dans ses plus grands troubles, l'âme ne se départît jamais d'une certaine modération et d'une sorte de noblesse : c'était affaire à l'auteur de laisser imaginer les transports véhémens de la passion sous le convenu des phrases régulières et pondérées.

Mais, hors de la littérature, il en allait autrement, et l'on ne saurait admettre sans bien des réserves cette opinion « qu'au XVIIe siècle, les choses excessives avaient disparu de la vie humaine, que les passions s'étaient contenues sous la discipline du devoir, et que jusque dans les momens extrêmes, la nature désespérée subissait l'empire de la raison et des convenances (1). » Je suis, au contraire, persuadé que dans la réalité de la vie, lorsque les âmes étaient directement en présence et comme à nu, la nature reprenait tous ses droits et s'épanchait par les accens qui sont l'éternel langage de la passion humaine.

Nous avons à cet égard un témoignage décisif, celui d'une des personnes qui au XVIIe siècle ont le plus anobli, apprêté, « romancé » comme on disait alors, le style de l'amour. « A mon avis, écrit Mlle de Scudéry dans un fragment des *Conversations* que j'ai cité plus haut, il y a beaucoup plus de belles lettres d'amour qu'on ne pense; » mais ce n'est ni dans Balzac, ni dans Costar ni dans Voiture qu'on en doit chercher le modèle. « Il faut, poursuit-elle, qu'une lettre d'amour ait plus de sentiment que d'esprit, que le style en soit naturel et passionné, et je soutiens même qu'il n'y a rien de plus propre à faire qu'une lettre de cette nature ne touche point que de la faire trop belle... Pour ceux qui écrivent des billets galans, il leur est aisé d'en faire de courts où il y ait pourtant beaucoup d'esprit, parce qu'ayant leur raison toute libre, ils choisissent les choses qu'ils disent, et ils rejettent les pensées qui ne leur plaisent pas ; mais pour un pauvre amant dont la raison est troublée, il ne choisit rien, il dit tout ce qui lui vient en fantaisie, et ne doit même rien choisir, car en cas d'amour, on n'en saurait jamais trop dire et on ne croit jamais en avoir dit assez. »

Considérées à ce point de vue, les *Lettres portugaises* sont bien de vraies lettres d'amour : nul souci de la forme, nulle composition, tout le désordre de la passion. Il suffit d'ailleurs de les comparer, sous ce rapport, aux sept lettres apocryphes qui furent ajoutées à la seconde édition et qui sont vraisemblablement l'œuvre de l'avocat Subligny, l'un des beaux esprits de l'hôtel de Bouillon. Autant les unes sont libres et naturelles, autant les autres sont précieuses et savantes.

(1) Taine, *Essais de critique et d'histoire*, p. 283.

Il est enfin un argument contre lequel aucune critique ne saurait prévaloir : les *Lettres portugaises* révèlent, affirment leur authenticité par l'accent inimitable de sincérité qui s'échappe d'elles. Ces pages portent elles-mêmes témoignage de l'âme qui les a inspirées. Si parfaite que soit une œuvre d'art ou de littérature, elle n'est jamais qu'une copie de la vie : elles sont la vie même.

Ce n'est plus de raisonnement qu'il s'agit ici, c'est de sentiment. Il faut lire et relire les *Lettres* non plus avec l'esprit, mais, si je puis dire, avec le cœur. Plus de doute alors que l'amour n'ait passé par là, — sa flamme y est encore toute vive. Pour peu qu'on ait le don de sympathie, on sent naître cette émotion particulière, faite de pitié, de tendresse, de retour mélancolique sur soi-même, qu'appelle du fond de notre être la confidence d'une grande douleur. Pour peu qu'on incline au rêve, la douce vision, depuis si longtemps évanouie, semble s'éveiller à la vie, à cette vie idéale qui est peut-être plus vraie que celle de la réalité. On se plaît à la suivre, d'une pensée recueillie, dans la voie douloureuse où, lambeau par lambeau, elle laissa tout son cœur, et l'on croit assister au long tourment de cette âme en détresse.

Que ses joies furent courtes! Quelle faible trace elles ont laissée dans sa correspondance! A peine quelques réminiscences, entre lesquelles se détache, avec une précision singulière, le souvenir du jour où pour la première fois elle aperçut l'homme qu'elle allait adorer et où elle commença de l'aimer en secret. C'est la seule indication de date et de fait que renferment les *Lettres portugaises;* mais comme elle est véridique! N'est-ce pas le propre de l'amour de graver en nous, dans les moindres détails, la mémoire de l'heure et l'image du lieu où il est né? On ignore parfois comment ont fini des passions que toute une existence semblait ne devoir jamais épuiser : elles se sont perdues dans l'ombre, dans l'éloignement, dans la banalité, dans l'oubli, comme ces grands fleuves mystérieux d'Asie qui, fatigués d'un trop long cours, dispersent leurs eaux lentes et sablonneuses à travers mille embouchures vagues et sans nom. Mais les souvenirs d'un amour à son début sont pareils aux impressions de l'enfance, ils ont une persistance extraordinaire, ils ressuscitent toujours.

Quant à ses souffrances, elles furent peu communes. La religieuse portugaise était de ces âmes nobles qui ne se donnent qu'une fois et ne se reprennent jamais. Du jour où elle ne s'appartint plus, elle comprit clairement qu'il s'agissait désormais pour elle d'être aimée ou de mourir. Quand elle se vit trahie et délaissée, elle souffrit tout ce que peut endurer une créature humaine. Un long supplice tortura son cœur. L'étrange volupté que l'excès même de la douleur procure parfois aux êtres d'une sensibilité trop exquise

fut l'unique allégement de ses maux; elle la goûta avec délices. Cette âme, faite pour toutes les ardeurs et les jouissances de la vie, trouva une suavité infinie à « se sentir mourir d'amour. » Les accens qu'elle rendit alors demeureront éternellement touchans et pathétiques dans leur simplicité.

Une rare fierté la soutenait aussi dans ses épreuves. A la différence des amantes vulgaires qui tirent vanité de la passion qu'elles inspirent, elle plaçait tout son orgueil dans la puissance de l'amour qui emplissait son être, de cet amour dédaigné, mais dont elle sentait le prix. « Je vous assure, écrivait-elle à son amant, que vous ferez bien de n'aimer plus personne. Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étais assez belle), mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien. » Elle écrivait encore, certaine d'avoir imprégné à jamais de son souvenir le cœur de l'homme qui l'avait abandonnée : « Je vous défie de m'oublier entièrement. Je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir plus sans moi que des joies imparfaites. » Elle croyait enfin de sa dignité, « de son honneur et de sa religion, » d'aimer toujours « parce qu'elle avait commencé d'aimer, » et elle se condamnait à souffrir toujours plutôt que de jamais oublier.

Un jour pourtant, elle eut une défaillance. Brisée de douleur, elle exhala cette plainte : « Quand est-ce que mon cœur ne sera plus déchiré? Quand est-ce que je serai délivrée de cet embarras cruel? » Et, près de succomber, elle murmura ces mots : « M'avez-vous pour toujours abandonnée? Votre pauvre Marianne n'en peut plus, elle s'évanouit en finissant cette lettre. Ayez pitié de moi. » Quelle grâce dans cette faiblesse passagère, dans cet appel désespéré d'une créature jeune, aimante et qui se sent mourir! Sa courageuse nature n'en est en rien diminuée; car les consciences les plus fortes de l'humanité ont eu aussi, au moment des épreuves suprêmes, leur angoisse intime; mais elle nous révèle ainsi qu'elle n'avait pas seulement les ardeurs et les fiertés de l'amour, et que les orages de la passion ne lui avaient pas desséché le cœur.

Le mystère, qui enveloppe les débuts de cette destinée mélancolique, en recouvre aussi la fin, et le charme de cette histoire amoureuse s'en accroît encore. Les souffrances par lesquelles la religieuse portugaise a acheté le droit de survivre au passé eurent-elles le sort habituel des sentimens humains et s'apaisèrent-elles d'elles-mêmes dans l'oubli? Ou bien eut-elle l'âme assez forte et assez généreuse pour conserver pieusement sa douleur et la consacrer par le temps? Je croirais plutôt que les exercices réguliers de la vie religieuse ne firent d'abord qu'entretenir sa flamme, — que sa passion grandit encore, — qu'elle se consuma jusqu'aux cendres, et que, près de s'éteindre, elle se ralluma sous la forme d'un autre amour, éternel, infini,

— de l'amour qui ravissait sainte Thérèse d'Avila en de sublimes extases. C'est ainsi que j'aime à me figurer, dans la solitude de sa cellule, la religieuse de Beja, récitant comme une douce litanie ces paroles de *l'Imitation* qui ont versé leur baume consolateur à tant de cœurs blessés : « Il n'y a au ciel ni en la terre rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus haut, rien de plus étendu, rien de plus joyeux, rien de plus rempli, rien de meilleur, — car l'amour est né de Dieu et ne se peut reposer qu'en Dieu par-dessus toutes les choses créées. Mon Dieu, mon amour, vous êtes tout à moi et moi tout à vous. »

Lorsqu'on s'est quelque temps laissé aller au charme de cette évocation, lorsqu'on a largement respiré le parfum de tendresse qui, après plus de deux siècles, s'exhale encore des lettres de la pauvre amante, on n'hésite plus à affirmer que la religieuse portugaise a vraiment existé. On se dit même que, si la vie se mesure à la conscience de vivre, peu de femmes furent plus vivantes, car il n'en est guère qui aient plus souffert et plus aimé. On se dit encore que cette frêle créature était douée d'une telle vitalité morale que, s'il eût dépendu d'elle, elle aurait eu le courage de recommencer l'existence. Ce serait là, si on la pouvait tenter, la grande épreuve des âmes. Combien en est-il qui, une fois délivrées du fardeau de la vie, consentiraient à le reprendre et à rentrer dans le cercle des vicissitudes humaines?

Lorsque le héros de Virgile aperçut, dans les champs élyséens, les mânes qui se pressaient vers les eaux sacrées du Léthé afin d'y puiser, avec le principe d'une vie nouvelle, la quiétude et les longs oublis, un cri de pitié s'échappa de sa poitrine pour ces pauvres ombres, si follement avides de revoir la clarté des cieux : *Quæ lucis miseris tam dira cupido!* J'ai songé parfois qu'il y avait des âmes plus dignes d'une telle compassion, — celles qui, avant que de revivre, refuseraient d'oublier le passé.

Les plus nombreuses d'entre ces âmes-là ne seraient pas sans doute celles pour qui le voyage de la vie fut riant et prospère, — car ce sont les privilégiées du sort qui se disent toujours le plus lasses vers la fin de la route et qui souhaitent le plus ardemment de n'être jamais éveillées du sommeil éternel, mais plutôt celles que la réalité a meurtries, les âmes nobles et tendres, les esprits délicats, les consciences pures et timorées, et les cœurs rares qui ont la piété du souvenir. C'est à cette élite généreuse que se rallierait la religieuse portugaise; car certes elle n'eût voulu revivre que pour sentir peser encore sur elle la mémoire des jours disparus.

MAURICE PALÉOLOGUE.

A TRAVERS L'EXPOSITION

VIII[1].

DEVANT L' « HISTOIRE DU SIÈCLE. »

Des foules accourues des deux hémisphères continuent à envahir l'Exposition. Pour nous, qui l'avons vue dans sa fleur printanière et dans l'éclat de sa nouveauté, ce n'est plus cela. Les jours sont diminués et pâles, les choses fanées, tout parle de la fin prochaine. Notre curiosité satisfaite se détourne vers d'autres préoccupations; le charme est rompu. Pourtant de grands voyages de decouverte resteraient à faire dans cette Exposition que nous croyons connaître; celui qui s'était promis de l'étudier ici la quittera avec le remords de n'en avoir presque rien dit. Mais il n'a point la prétention de changer les cœurs dans Athènes. Leur naturel est inconstant; ils ont violemment aimé la belle merveille, pendant quelques mois; les plus fidèles lui gardent de l'intérêt; les autres glissent à l'indifférence. On aurait désormais mauvaise grâce à leur détailler les perfections d'un objet dont ils se sont dépris. Le soir de la distribution des récompenses, nous n'en aurions pas trop voulu à la main prévoyante qui eût changé l'illumination en incendie et brûlé tous ces palais dans une fête d'apothéose. Un Néron, un tyran artiste, n'y aurait pas manqué; il eût épargné à ce qui l'avait séduit la tristesse et l'humiliation de finir, la dérive lente au pays

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août, du 1er et du 15 septembre et du 1er octobre.

froid de l'oubli. Ce serait une méthode sage et pieuse de brûler tout ce qu'on aime, pendant qu'on aime encore.

L'Exposition se proposait de nous montrer le siècle révolu, d'en glorifier le point de départ et le point d'arrivée. Employons ces derniers jours à l'examen rétrospectif auquel tout nous invite. Pour nous reporter à cent ans en arrière, on a accumulé au Champ de Mars et en maint autre endroit les collections historiques, les restitutions architecturales. Ce siècle se raconte lui-même, au jour le jour, dans les peintures et les estampes de la galerie des Beaux-Arts; le drame initial est remis en scène, un peu défiguré par les arrangemens de parti-pris, au musée de la Révolution; les tableaux ingénieux de MM. Gervex et Stevens font défiler sous nos yeux presque tout le panthéon du Centenaire et quelques échappés de la fosse commune. Les auteurs de ces tableaux ne songeaient peut-être qu'à nous amuser; par cela seul qu'ils ont été des photographes exacts, sans intention doctrinale, leur œuvre est éminemment philosophique. Entrons dans cette rotonde du jardin des Tuileries, où « l'Histoire du siècle » est écrite par les ombres des morts et continuée par les effigies des vivans. Essayons de vérifier les idées qui firent mouvoir ces ombres. Nous serons aidés dans notre recherche par les travaux récens des historiens, des publicistes; à l'occasion du jubilé, les écrivains ont fait l'exposition des idées, comme les peintres l'exposition des figures. En dehors des vieilles écoles d'apologie ou de dénigrement, quelques esprits impartiaux ont apporté des conclusions personnelles, très fortement motivées; il convient de citer en première ligne *la France du Centenaire*, de M. Goumy, *les Principes de 1789*, de M. Ferneuil; rappelons-nous aussi deux livres plus anciens, mais qui sont toujours neufs par les franches vérités qu'ils proclament : *la France contemporaine*, de M. Lorrain, *le Péril national* de M. Frary. Quant aux *Origines de la France contemporaine*, c'est la source-mère où nous puisons tous. Cependant l'enquête reste ouverte, nulle déposition n'est inutile, pourvu qu'elle soit de bonne foi; celle qu'on trouvera ici espère se faire lire à ce titre; elle ne vaut que par le détachement d'un spectateur qui cherche uniquement à s'éclairer.

Devant les images évoquées sur cette toile, une première question se pose. Ces morts ont-ils encore une personnalité réelle, invariable, distincte de la nôtre, à nous qui les regardons? Ou ne sont-ils que des masques de théâtre, sous lesquels notre esprit s'insinue pour leur faire jouer un rôle dans les pièces de notre invention, au gré de nos conjectures et de nos passions du moment? Voici par exemple le groupe des conventionnels : quand j'appris à les connaître, — je suppose que plus d'un lecteur est dans le même cas, — ils étaient des scélérats vomis par l'enfer pour éton-

ner le monde de leurs crimes. Plus tard, ils ont repassé sous mes yeux tels que Michelet et le poète des *Girondins* les avaient modelés : des titans dont les actes restaient discutables, mais auxquels on ne pouvait contester la grandeur, l'héroïsme, l'auréole surhumaine. D'autres maîtres survinrent ; nouveau changement : les montagnards sont devenus des hommes médiocres, des rhéteurs et des sectaires très peu différens de ceux que l'on rencontre dans tous les temps, quand on fréquente les lieux publics où ils se rassemblent ; quelques-uns sincères dans leur sottise cruelle, d'autres hypocrites, tous entraînés par les événemens, par l'intérêt, par la peur. Il y a toute apparence que cette dernière opinion est définitive pour nos contemporains qui sont bacheliers ; elle concorde avec leur conception générale du monde ; mais rien ne prouve que ces figures énigmatiques ne se présenteront pas aux générations à venir sous quelque nouvel aspect. — Ainsi pour la plupart de ces acteurs historiques, dès qu'ils ont un peu de recul : en dépit de l'adage, ils sont morts tout entiers : nous incorporons nos idées dans leurs simulacres ; et de même que leurs élémens physiques, rendus à la terre, ont repris de nouvelles formes dans notre chair, de même leurs âmes sont métamorphosées dans les nôtres ; nous ne saurons jamais ce qu'elles furent, puisqu'elles n'existent plus qu'en nous et par nous ; nous ne pouvons pas les dissocier, un Allemand dirait : les *objectiver ;* ce serait barbare, mais clair. — Cet aveu est le premier devoir de l'historien ; il trompe ses lecteurs ou se trompe lui-même, s'il n'admet pas l'interposition d'un mirage entre les événemens et lui ; ses jugemens ne peuvent être vrais que de la vérité de convention particulière à son époque.

Sous le bénéfice de ces réserves, revenons au panorama. J'ai dit que les peintres avaient fait œuvre philosophique, au moins pour quelques périodes où ils ont bien dégagé la note dominante ; elle leur était imposée par l'obligation de grouper au premier plan les illustrations les plus authentiques. Comparons les deux groupes qui ouvrent et ferment le cycle, des deux côtés de la statue symbolique placée sous ce double millésime : 1789-1889. Dans le premier, un homme écrit sur ses genoux ; c'est l'abbé Sieyès ; il écrit la Déclaration des droits ; les constituans l'entourent et se penchent sur lui ; ils inspirent, discutent, développent ces axiomes de métaphysique politique. — Dans le dernier groupe, un vieillard écrit encore ; c'est un savant, M. Chevreul ; il note des observations scientifiques ; d'autres savans sont réunis entre leur doyen et M. Pasteur, isolé comme il convenait. Historiens, naturalistes, médecins, tous ces maîtres ont consacré leur vie à l'étude de la nature ou de l'homme par les méthodes expérimentales. Complétons cette réunion en y replaçant une

figure absente, celle de l'historien philosophe qui a une large part dans le gouvernement de l'intelligence française; et comme nous ne vivons pas exclusivement sur le fonds national, ajoutons-y les savans étrangers dont les doctrines exercent le plus d'influence sur notre pensée, tout au moins Herbert Spencer et Darwin. L'opposition sera encore plus frappante entre les deux familles d'esprits qui personnifient les forces vives et les directions intellectuelles de la société à ces deux momens de l'histoire. — En parcourant rapidement les étapes intermédiaires, nous allons voir les propositions métaphysiques du début s'incarner dans les hommes et se traduire dans les faits; en arrivant aux témoins du temps présent, nous verrons ces propositions aboutir à un ordre d'idées qui sera leur négation formelle.

Donc, Sieyès et ses collaborateurs écrivent leur roman philosophique, sur le modèle légué par Rousseau; ils y codifient le rêve idéal de leurs contemporains. Le héros de ce roman, c'est l'*homme*, l'homme tel que la nature a dû le former, héros aussi imaginaire que Saint-Preux ou Émile. Les romanciers-législateurs tracent le plan du paradis terrestre où vivra désormais cet être de raison, dans la communauté de ses pareils sensibles et vertueux. On n'attend pas ici une critique neuve et complète de cet ouvrage d'imagination. La démonstration concluante de M. Taine suffit à nos besoins actuels, il est peu probable qu'on la reprenne avec d'autres méthodes avant quelques années. MM. Goumy et Ferneuil viennent de la corroborer sur certains points de détail. Mais, puisque nos causeries demandent à l'Exposition des leçons de choses, je rapporterai une des impressions les plus vives que j'aie reçues au Champ de Mars.

Un jour de cet été, j'entrai dans le pavillon de la Ville de Paris, du côté où se trouvent les installations scolaires. On a exposé là le matériel d'une classe pour les tout petits enfans, ceux des écoles primaires élémentaires. Au-dessus des pupitres, sur une belle pancarte accrochée au mur, l'évangile de notre pays, la Déclaration des droits de l'homme, était tracée en grosses lettres. Ainsi l'a voulu Talleyrand; dans le rapport à la Constituante sur l'organisation de l'enseignement, il met au premier rang de son projet l'étude de la Déclaration, et comme le remarque M. Ferneuil, « il semble faire de l'enfant un animal politique, venu au monde tout exprès pour connaître et servir la Constitution. » — Voilà donc le seul viatique donné à ces petits pour le difficile voyage qui les attend dans la vie; voilà ce qui forme l'âme de notre peuple. Je m'assis sur un de leurs bancs, et je m'y oubliai de longues heures, cloué là par une vision obstinée; mon pays et mon siècle m'apparaissaient, sortant tout entiers de la pancarte fatidique, construits en porte-à-faux sur cette feuille de

papier. Je relisais vingt fois chaque ligne, m'efforçant en toute sincerité d'y trouver un établissement solide pour porter ce poids énorme, la vie sociale d'une grande nation ; et chaque fois je revenais aux mêmes conclusions : tout ce que je lis sur ce mur est beau, est généreux, est désirable; mais c'est un rêve. A la rigueur, dans une cellule de cloître, pour une communauté de saints, cette règle serait recevable; elle présuppose la sainteté et les vœux de grand renoncement. A des sociétés humaines, on peut la proposer comme un idéal de perfection; mais il n'est au pouvoir de personne d'organiser les mouvemens de ces sociétés d'après ces principes imaginaires. Pour être applicables, il leur manque trois choses : un support, un correctif, une sanction. Un support : l'homme tel que ces principes l'exigeraient, tel qu'il n'existe pas et n'a jamais existé. Un correctif : une seconde table de la loi qui prescrive au peuple ses devoirs en regard de ses droits; ce correctif, il figurait jadis sur les murs de l'école : c'était le Décalogue; replacez-le en face de la Déclaration, et, sur ces deux tables, vous pourrez peut-être édifier quelque chose. Une sanction enfin : qui jugera les litiges que cette charte est contrainte de prévoir, malgré son optimisme? Elle me répond : « Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation; la loi est l'expression de la volonté générale. » — Je ne le nie point; mais je creuse ces mots, j'essaie en vain d'en faire sortir une sanction pratique. Qui départagera la nation quand elle est divisée? Où et comment se déclare la volonté générale? — Dans la volonté des majorités, disent les commentateurs du dogme. — Ici l'histoire tout entière se dresse contre eux; elle réplique : monarchie ou république, aristocratie ou démocratie, un état n'est jamais gouverné que par une minorité. Je prends une élection, quel que soit le mode de suffrage, j'en prends cent, j'en prends mille : l'élu ne représente que le vœu d'un tiers, en moyenne, quelquefois d'un quart des electeurs. Souvent une fraction presque égale a émis le vœu contraire ; une troisième fraction a réservé son opinion, que nul n'a le droit de préjuger. Ainsi le gouvernement des minorites est la règle, sans exceptions. En principe, et d'après la loi naturelle de sélection, cette règle est juste, parce que la minorité gouvernante est nécessairement la partie la plus active, la mieux organisée dans la nation, parce qu'elle est *prépondérante;* le jour où elle cesse de l'être, une autre minorité la remplace. Mais que devient la sanction platonique édictée sur notre papier? Que devient-elle surtout le jour où, dans la nation divisée, une partie en appelle du suffrage légal au droit de la force? Qui décide? Le succès de la force; l'opinion victorieuse sera demain la loi, « la volonté générale. »

Je relis encore la Déclaration; j'écarte tous les raisonnemens pour ou contre dont on a encombré mon esprit; je tâche de vérifier ces assurances décevantes avec le seul secours de mon expérience personnelle, telle que j'ai pu l'acquérir en m'observant moi-même, en observant ceux de mes semblables que je connais le mieux, en étudiant les enfans que j'élève. La Déclaration sous-entend cet axiome fondamental, sur lequel repose toute la philosophie de ses inspirateurs et sans lequel elle n'aurait aucun sens : Tu es né bon. — L'expérience répond : Je ne suis pas bon, je suis un composé de bons et de mauvais instincts, ces derniers prédominent quand je ne sens pas un frein. La Déclaration dit expressément : Tu es né libre et l'égal de tous. — L'expérience répond : Je suis né esclave de toutes les fatalités physiques, morales, sociales. Je ne suis pas libre, parce qu'il me faut du pain pour vivre : toute mon existence est subordonnée à cette nécessité première ; qui peut me donner ou me refuser du pain est virtuellement mon maître. Dans le gouvernement de moi-même, chaque fois que je fais usage de ma liberté illusoire, je reconnais la justesse du mot de saint Augustin : *Volens quo nollem perveneram ;* en voulant, j'allais où je ne voulais pas. Dans mes rapports avec mes semblables, chaque fois que je fais usage de cette liberté, ou, pour parler exactement, chaque fois que j'agis, mon action limite la liberté d'autrui ; et cette limitation est un commencement de dommage. La Déclaration m'accorde le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui; qui peut dire à quel moment le dommage devient nuisance? Elle me permet d'imprimer tout ce qui me plaît; d'un seul mot, en certain cas, je puis provoquer la baisse des valeurs et atteindre des milliers de familles; d'un autre mot, je puis pousser à une guerre, à une révolte, qui feront de nombreuses victimes; tout cela impunément, si ma plume est adroite; et ces exemples sont pris entre mille. — Je ne suis pas l'égal de tous. Je vois autour de moi des inférieurs et des supérieurs. Depuis ma naissance, j'obéis aux uns et je commande aux autres. Chaque mouvement que je fais ou qu'ils font sur l'échelle sociale déplace nos situations respectives, augmente ou diminue la mesure de nos droits; disons le vrai, l'éternel mot : de nos privilèges. Le seul changement apporté par la déclaration, c'est une substitution de forces à l'origine des privilèges ; ils ne sont plus conquis à la pointe de l'épée, ils sont acquis à prix d'argent. Surtout, et pour l'égalité comme pour la liberté, je ne suis pas l'egal de qui peut me donner ou me refuser du pain. — Eh! quoi! dira-t-on, c'est confondre les questions; les rapports économiques sont une catégorie, les rapports civils et politiques en sont une autre. — Attendez cinquante ans après la promulgation de ce

document; la logique interne des choses se chargera de vous démontrer que les questions sont connexes, ou plutôt qu'il n'y en a qu'une pour la plupart des hommes, la question du pain; tous les droits promis étant de nulle valeur, sans le droit de vivre. Tant que des prescriptions divines n'interviennent pas pour régulariser les rapports économiques, — et ces prescriptions, je n'en vois aucune trace sur ce papier, ni alentour, sur ce mur d'école, — le dispensateur de mon pain possède la source de la force, et la force tend inévitablement à l'abus; je ne puis rétablir un certain équilibre de liberté et d'égalité que par une réaction de ma force brutale contre sa force d'inertie. Ceci est la loi de nature, non point de celle qu'imaginait Rousseau, mais de la vraie nature, antérieure et supérieure à tous les échafaudages métaphysiques; loi souveraine, sanction dernière, dès que vous ne lui opposez plus une conscience pliant devant un Dieu.

Le dialogue peut continuer longtemps ainsi, entre la Déclaration et l'expérience, entre l'idéal et la réalité. On se méprendrait si l'on cherchait ici quelque hostilité contre cet idéal. Il honore le cœur, sinon le sens pratique, de ceux qui l'ont conçu. Nos pères de 1789, — nul ne peut répudier cette expression collective, puisque toutes les classes de la nation rivalisèrent d'entraînement dans ces idées généreuses, — nos pères de 1789 valaient peut-être mieux que nous. De tout temps les hommes se sont trompés, mais jamais ils ne se sont trompés avec de meilleures intentions. Il ne s'agit donc pas de faire leur procès, ni de discuter la beauté de leur rêve, si beau qu'il en est fou. D'ailleurs, à ce moment encore, la Déclaration des droits baignait, pour ainsi dire, dans le deisme ambiant, qui voilait ce qu'elle a de factice et d'incomplet. Pour qu'on vît bien son infirmité, et comment elle est suspendue dans le vide, elle et tout ce qu'on bâtit sur elle, il fallait que cette atmosphère religieuse fût dissipée. On ne l'a bien vu, le néant de notre base sociale, qu'après cent ans de destructions consécutives; cent ans pendant lesquels notre France a chancelé de convulsions en convulsions, faute d'un point fixe où se reprendre, d'un terrain solide où assurer sa marche. Elle se dressait à mes yeux, contre le mur de l'école, crevant à chaque effort le morceau de papier, raccommodant ses lambeaux pour le crever encore, comme le crèveront à leur tour ces pauvres petits êtres, les enfans du peuple qu'on va rendre à l'incertitude du sort, qu'on va rendre à la misère, munis de cette pompeuse feuille de route.

Et de nouveau, ici, devant la toile peinte qui raconte nos annales tourmentées, en regardant tous ces passans fameux qui ont dépensé tant de bonne volonté, de génie, de talens, pour ne rien fonder de durable, pour nous laisser une patrie rétrécie et tou-

jours incertaine du lendemain, je crois les voir marcher sur le frêle papier tendu en l'air, qui tremble sous leurs pas, qui se déchire sans cesse et laisse choir notre fortune. Tout le siècle court de tout son poids sur ce sol chimérique; et l'on s'étonne qu'il bronche!

Suivons sa course. — Il a déjà dépassé ce groupe d'hommes noirs, qui semblent réunis pour parler sur une fosse. En vingt-neuf mois, les constituans ont détruit la création de dix siècles; de cette France, qui était la veille encore un organisme malade, sans doute, mais un organisme vivant, ils ont fait une table rase, où ils reconstruisent l'edifice symétrique de la raison pure, la maison neuve prête à recevoir l'homme naturel. Comment les contemporains eux-mêmes jugèrent cette œuvre, on nous le disait, l'autre jour, en citant à cette place la déposition d'un républicain étranger, Gouverneur Morris : « C'est l'opinion générale et presque universelle que cette constitution est inexécutable. » Après le défilé des gens du Tiers, nous apercevons dans une perspective fuyante d'arrière-plan, sur un fond de verdures claires et d'habits aux nuances tendres, quelques ombres pâles, le roi, la reine, les courtisans; dernière apparition du passé sur le bord du gouffre où il tombe. De nouveaux-venus l'y poussent. Ceux-ci ne sont plus des rêveurs, comme les précédens; soucieux et rudes, ils parlent, ils agissent, avec des gestes violens, les gestes de la « folie rationnelle, » ainsi que l'a nommée un écrivain sagace. Ils entendent bien compléter le roman esquissé par leurs devanciers, ils cherchent le héros annoncé, l'homme, tel qu'il doit être après qu'on lui a déclaré ses droits. Ne le trouvant pas, ils commencent à s'irriter. Leur irritation croît avec l'inutilité de leur recherche. Si cet homme, ce citoyen exemplaire, ne répond pas à leur appel, c'est que des méchans usurpent sa place, le cachent et l'oppriment. Le seul remède est l'extermination de ces méchans; l'âge d'or viendra ensuite. Et ils exterminent, avec choix d'abord, bientôt avec rage, au hasard, toujours pour faire la place libre à l'homme selon leur cœur. Beaucoup sont sincères dans leur foi, tout pareils à l'inquisiteur de jadis; le même zèle les anime à purger la terre des mécréans, pour n'y laisser régner que la pure doctrine. En outre, leur éducation les oblige à faire de l'archéologie pratique; du jour où ils ont proclamé la république, il va de soi qu'elle doit être calquée sur les meilleurs modèles, ceux de Sparte et de Rome, et qu'il la faut sauvegarder avec les procédés impitoyables des anciens. « Collégiens attardés, acharnés à un éternel concours en discours français, » dit M. Goumy, « écoliers qui, en quittant les bancs, veulent tout rapporter à la mesure des Grecs et des Romains,» avait déjà dit leur contemporain Morris, ils tirent toute leur conception du monde, à travers Rousseau, de Plutarque

et de Tite-Live. Le pire, c'est que nous n'avons pas de peine à les comprendre, ayant continué de recevoir la même éducation, le même « esprit classique, » du moins jusqu'à ma génération. Quand elle était au collège, quand les bruits du dehors nous apportaient l'écho de quelque harangue d'un des Cinq, nous nous représentions les événemens du second empire avec l'optique apprise dans Tacite, nous prêtions de bonne foi à M. Garnier-Pagès, protestant contre le tyran des Tuileries, la figure morale, les idées et le langage de Thraséas. Il est facile de vanter les bienfaits du latin pour la haute culture intellectuelle ; mais on oublie trop le revers de la médaille : ces historiens latins et grecs auxquels nous devons tant de belles pensées, nul ne pourra jamais calculer ce qu'ils ont fait couler de sang et foisonner d'erreurs politiques.

Les massacres continuent, Sparte ne renaît pas, l'homme naturel tarde toujours à se montrer ; les convoitises, les colères, les rancunes inexpiables divisent les réformateurs ; ils se reprochent mutuellement leurs déceptions, ils s'exterminent les uns les autres. Au 9 thermidor, le carnage est à peu près achevé. Il a fait justice de quelques fauves ; allez voir, au musée de la Révolution, ces merveilleux crayons où Vivant-Denon croquait en traits rapides les silhouettes de Carrier, de Fouquier-Tinville, pendant qu'ils écoutaient leur sentence au tribunal ou qu'ils passaient sur la charrette ; ce sont des physionomies de bêtes de proie, forcées après une traque ; elles justifient les comparaisons animales dont se sert M. Taine, quand il les flétrit. Mais à côté des monstres authentiques, on ne peut s'empêcher de penser que la coupe sombre abattit les moins méprisables de ces maniaques, les plus convaincus, ceux qui se croyaient vraiment appelés à régénérer l'humanité. Après thermidor, je ne vois plus sur cette toile que la lie, les bas intrigans, les jouisseurs désabusés, heureusement relevés par le voisinage des gloires militaires. Les gens du Directoire ne se soucient guère de continuer le roman de 1789 ; et la nation fait comme eux ; déçue par ce premier essai des principes, elle n'aspire qu'au repos. Dès lors, il est facile de prévoir comment finira le premier acte de l'émancipation du genre humain : par l'égalité sous un despote, de l'autre côté du lac de sang. Tous les observateurs sans préjugés sont fixés. « Toutes les opinions se ramifient à l'infini ; mais le premier qui sera en état de se faire roi et de promettre une tranquillité prochaine les absorbera toutes... Que Carnot ou le duc d'Orléans, que Louis XVIII ou un infant d'Espagne soient rois, pourvu qu'ils gouvernent tolérablement, le public sera content. » C'est le sentiment de Mallet du Pan. Morris voit de même, et plus juste : « Quel que soit le sort de la France, dans un avenir éloigné, et

laissant de côté les événemens militaires, il semble évident qu'elle sera bientôt gouvernée par un simple despote. » L'Américain se trompe seulement en laissant de côté les événemens militaires: il n'est pas moins évident que le maître viendra de là. Les candidats à l'emploi sont dejà nombreux : Bonaparte l'emporte.

Notre bonheur voulut que le futur despote fût d'abord le génie le plus sage, le plus complet, le plus actif dont l'histoire fasse mention. Il reconstruisit la France presque aussi vite que les idéologues l'avaient démolie; la maison restaurée est discutable, soit; mais quelle fortune de retrouver une maison, quand on campait sur un amas de ruines ! Le consulat est peut-être le seul moment du siècle où notre pays ait connu un gouvernement national, c'est-à-dire uniquement occupé du bien commun par des moyens pratiques, assez fort pour fondre les anciens partis, assez clairvoyant pour faire une juste part aux prétentions opposées de chacun, pour choisir dans les idees anciennes et dans les idées nouvelles. Il faut une dose rare de passion politique pour refuser au 18 brumaire les conditions qui créent la légitimité d'un acte violent: l'attente de tout un peuple, l'indignité du pouvoir chassé, l'efficacité du pouvoir substitué. — Le tableau qui nous arrête rend bien le coup de lumière de ce matin incomparable. Au premier plan, l'homme arrive; ce n'est pas celui qu'attendaient les constituans, et pourtant ils l'ont préparé de toutes pièces, en cherchant le leur; c'est l'homme que la nature et l'histoire engendrent inévitablement, quand on soumet un état à certaines expériences. Derrière lui, le tumulte superbe des cavaliers de toute arme, les masses héroïques venant du fond de l'horizon, par l'allée de Saint-Cloud; une joie de couleurs et de vie, après les scènes dégoûtantes et sombres; la France à cheval et casquée, après la France légiférante, discourante, guillotinante. Et l'on se rappelle l'inoubliable page où le jeune Ségur raconte la révolution décisive qui se fit dans son âme; alors que las de son époque et de lui-même, découragé, sans but, le cœur vide de croyances, tout prêt au suicide, un hasard l'amena aux Tuileries, le 18 brumaire, et mit sous ces yeux ce même tableau. — « La grille du jardin m'arrêta. Je me collai contre elle; je plongeai d'avides regards sur cette scène mémorable. Puis je courus autour de l'enceinte; j'essayai toutes les entrées; enfin, parvenu à la grille du Pont-Tournant, je la vis s'ouvrir. Un régiment de dragons en sortit, c'était le neuvième; ces dragons marchaient vers Saint-Cloud, les manteaux roulés, le casque en tête, le sabre en main, et dans cette exaltation guerrière, avec cet air fier et determiné qu'ont les soldats lorsqu'ils vont à l'ennemi, décidés à vaincre ou à périr. A cet aspect martial, le sang guerrier que j'avais reçu

de mes pères bouillonna dans toutes mes veines. Ma vocation venait de se décider ; dès ce moment, je fus soldat ; je ne rêvai que combats et je méprisai toute autre carrière. »

La page pourrait être signée : la France de 1800. Le jeune enthousiaste exprime les sentimens de tout un peuple ; comme Ségur, ce peuple va suivre pendant quinze ans le régiment qui passe. La France s'est donnée à un homme qui est à la fois l'incarnation mystique et la négation de sa chimère ; empêchée pour un temps d'expérimenter sur elle-même toutes les conséquences de cette chimère, elle se console en la portant dans son havre-sac aux quatre coins du monde ; missionnaire qui va prêcher aux infidèles la foi qu'il ne peut plus pratiquer chez lui. C'est la première métamorphose du virus révolutionnaire, et l'effet en est double : atténué en un sens par la vertu de la discipline militaire, il est fortifié par cet amalgame avec les plus nobles sentimens, par cette transfiguration dans une gloire dont il peut réclamer sa bonne part. Les principes de 1789 ont reçu leur brevet de vie, puisqu'ils ont pu organiser un état puissant et ordonné, — à la condition d'en être proscrits aussitôt après leur gestation. Ceci explique comment Napoléon, fils parricide, mais fils de la Révolution, restera après sa mort l'idole du parti qu'il a muselé ; c'est le dieu des vieilles peuplades syriennes, funeste à ses fidèles, et revendiqué par eux contre les ennemis du dehors, parce qu'il est l'expression de la foi nationale. De son vivant et vers la fin, les fidèles surmenés le maudissent ; la France épuisée demande grâce et le laisse tomber ; à peine il est tombé, elle revient à lui et le relève ; elle ne se résigne à l'abandonner qu'après avoir constaté, par une dernière épreuve, que sa monomanie conquérante est incurable. — Faut-il compter la vie de cet homme au passif ou à l'actif de la Révolution ? C'est encore, ce sera peut-être toujours un sujet d'irrésolution cruelle pour les historiens. Si on leur permet de distinguer, et s'ils sont sincères, tous applaudiront à l'avènement du consul et admireront son œuvre ; beaucoup déploreront celle de l'empereur et ratifieront sa déchéance. Même sur ce dernier chef, ceux qui se sentent en communion avec toutes les fibres françaises hésiteront souvent dans leur jugement ; un acquittement révolte notre bon sens ; une condamnation blesse des instincts en désaccord avec la froide raison, mais enracinés au plus profond de notre être. Tant de mal, mais tant de gloire ! Un dommage réel, un gain idéal, une légende odieuse à toutes les mères, chère à tous les hommes ! Ce cas mystérieux est incommensurable, au vrai sens du mot, il n'a pas de commune mesure avec les cas habituels. Quiconque veut le juger en est puni par l'impossibilité de conclure. Le seul verdict qui

réponde au sentiment général, ce sera toujours quelque phrase bien bête, empruntée au répertoire de Bouvard et Pécuchet : « Quel malheur que Napoléon ne se soit pas arrêté après Tilsitt! » — C'est inepte, mais essayez de trouver mieux sans soulever une moitié de nous-mêmes contre l'autre.

Avançons dans le siècle, moins dramatique désormais. Nouvelle révolution, nouveau décor. Celui-ci nous montre les rois de la maison de France, et pêle-mêle autour d'eux, les vieux cordons de l'Ordre sur des poitrines républicaines, les nouveaux habits sur les seigneurs de l'ancienne cour. Deux mondes que l'ambition mêle par en haut, mais qui ne se rejoindront plus en bas. Tout les sépare, les intérêts, les pensées, et même, chose navrante, les morales patriotiques. On a publié dans ces derniers temps beaucoup de mémoires ou de correspondances d'émigrés. Il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui que ces hommes très loyaux, sinon très éclairés, croyaient accomplir le plus strict des devoirs en prenant les armes pour leur roi contre leur pays rebelle. Ils suivaient la loi féodale qui lie le vassal au seigneur et non à la terre. La conduite opposée eût été forfaiture. Si nous faisions de la casuistique, nous devrions plutôt réserver nos sévérités morales pour ceux qui ne commirent pas le crime dont leur conscience particulière leur faisait un devoir. Reprocher aux émigrés de n'avoir pas préféré la nouvelle notion de patrie à l'ancienne notion de fidelité, c'est comme si l'on eût reproché à un savant, au temps de Galilée, de tenir pour le système de Ptolémée, alors que les deux explications de l'univers étaient encore en conflit. Sauf les tout jeunes gens et quelques esprits de haut vol, la plupart de ces vaincus, de ces dépouillés, rentraient en France avec le désir de restaurer le passé, tout le passé, avec la conviction qu'ils feraient œuvre de féaux sujets en s'y employant.

Cette menace raffermit les principes de 1789, enseigne de l'autre camp. La génération révolutionnaire et impériale, devenue sceptique sur leur vertu intrinsèque, y tenait comme à la sauvegarde de ses intérêts; la génération nouvelle, qui n'avait pas goûté leurs fruits amers, était séduite à son tour par leur beauté abstraite. Pourtant, les constituans auraient eu peine à reconnaître leur idylle, tant elle avait déjà changé de physionomie. Les principes s'accommodaient des corrections napoléoniennes, afin de pouvoir invoquer le grand nom. En se compliquant d'intérêts matériels, ils s'étaient à la fois consolidés et rétrécis. Imaginés pour émanciper l'humanité, ils tendaient à devenir un instrument de règne au service de la bourgeoisie. La sécheresse voltairienne éliminait de la Déclaration la sentimentalité de Rous-

seau, l'athéisme donnait un sens agressif aux articles rédigés par les déistes de 1789 dans un sentiment de tolérance. En parlant d'Henri Martin, M. Jules Simon a défini avec une exactitude piquante le libéral de la Restauration : « Il était ce qu'on appelait alors un libéral ; ce qui voulait dire qu'il regrettait l'empire et qu'il n'aimait pas les jésuites. » — Pour souder les deux sociétés antagonistes, il eût fallu le génie d'un Napoléon dans le cœur d'un Bourbon. L'histoire, même l'histoire de France, ne fait pas un miracle tous les quinze ans; elle se contente de faire une révolution. Les principes mirent par terre un trône de plus. Passons au suivant.

A juger par les hommes qui se pressent sur cette toile, ce quartier du siècle est prestigieux, autant que le premier; des éclairs de pensées au lieu d'éclairs d'épées. Dans cette élite inspirée, écrivains, poètes, artistes, la fermentation politique de 1789, militaire de 1800, s'est changée en fermentation intellectuelle; mais si l'on regarde bien à la source de leur inspiration, c'est déjà, pour les plus hautes consciences, le désespoir au réveil du rêve, la recherche d'un autre idéal. Chacun dans sa langue, ils disent tous, avec mélancolie ou avec colère : le siècle ne nous a pas tenu les promesses de nos pères. Et comme ils ont encore toutes les ardentes illusions de la jeunesse, ils n'abdiquent pas, ils cherchent la réalisation de ces promesses dans le ciel de l'imagination ou dans celui des idées pures. Tandis qu'ils s'isolent sur les sommets, au-dessous d'eux, — et ceci, la toile ne nous le montre pas, — les principes continuent leur travail logique dans la masse de la nation, de façon différente aux deux étages de la maison. Le premier étage, la bourgeoisie souveraine, nous en avons la vision frappante à l'exposition des Beaux-Arts, devant les deux tableaux de Heim, *la Remise de la charte par les chambres*. Je ne sais pas de chefs-d'œuvre plus suggestifs que ces deux peintures ordinaires. Elles racontent notre première transformation sociale, au sortir du chaos révolutionnaire et après l'intermède militaire de l'empire : la reconstitution d'une aristocratie par la richesse. Toute réunion d'hommes, qu'elle le veuille ou non, est toujours en travail d'une aristocratie, qui puise ses élémens dans la force prépondérante à l'heure où elle se constitue. Or, sur la table rase, il n'est resté qu'une puissance indiscutable, permanente, l'argent. L'ancien ordre de choses opposait à cette puissance naturelle des contrepoids nombreux, affermis par l'hérédité : privilège de la naissance, prééminence de l'état militaire, du sacerdoce, des charges de cour et de magistrature. Après la disparition de ces contrepoids, après le grand effort de la révolution pour établir l'égalité théorique, l'argent est monté d'une poussée irrésistible au

sommet du corps social, comme monte au-dessus du taillis un arbre en pleine sève, quand on abat les voisins qui lui disputaient l'air et la lumière. M. Goumy impute ce calcul aux gens du Tiers, quand ils repoussent à la constituante la proposition d'une chambre haute. « Les bourgeois n'eussent plus été les seuls maîtres de l'état, ce qui était pour eux la raison d'être et la fin de la Révolution. » Je crois qu'il fait tort au desintéressement des premiers idéologues. Mais le mot est devenu juste pour leurs héritiers, mis en possession. A ce moment, après 1830, les principes de 1789 ont rendu tout ce qu'ils pouvaient rendre pour le Tiers. Leur œuvre est achevée, il n'y a plus qu'à arrêter leur végétation turbulente. La nouvelle aristocratie jouira de l'institution révolutionnaire, comme faisait l'ancienne, quand, ayant rejeté les charges de l'institution féodale, elle ne retenait plus que les bénéfices compensateurs de ces charges. La liberté devient « les libertés, » libertés de la presse, de la tribune, etc. « Libertés de luxe, qui ne servent qu'aux classes dites libérales, » comme le remarque M. Lorrain dans sa *France contemporaine*.

Oui, mais les gens de l'étage inférieur, du quatrième état? A leur tour, ils apprennent à lire la Déclaration des droits; ils lui demandent leur part; non pas les libertés de luxe, mais le seul droit qui ait un prix réel à cet étage, le droit à la vie facile; et pour y arriver, le droit au vote. Les principes, qui ont fini de travailler pour les inventeurs, commencent seulement leur travail pour les autres. A la première secousse qu'ils provoquent dans le sous-sol, l'édifice bourgeois croule sur sa base précaire, l'argent; car s'il n'y a pas de base plus naturelle, après la force pure, il n'y en a pas de plus précaire, puisque chacun a l'espoir de la déplacer à son profit. La révolution de 1848 est faite de concert par l'ennui lyrique des gens d'en haut, qui ne savent plus de quoi nourrir leur rêve, et par la révolte des gens d'en bas, qui demandent à nourrir leur corps. Voici les chefs de la nouvelle alliance, Lamartine, Ledru-Rollin et leurs acolytes, sur ce coin de tableau où ils passent si vite. Caliban n'est pas encore de taille à lutter avec ses maîtres. Mais du premier coup d'épaule, il a fait craquer la Déclaration; il lui a arraché une de ses conséquences nécessaires, le suffrage universel; il l'a mise en demeure, puisqu'elle est la prophétie vague qui promet à tous toutes les satisfactions, de donner l'égalité idéale, celle des biens, et le droit essentiel : le droit au travail, comme disent ceux qui raisonnent un peu, le droit aux jouissances, comme pensent ceux qui sentent et ne raisonnent pas, le grand nombre. — La bourgeoisie se ressaisit; dans son apeurement, elle a recours au remède qui avait réussi cinquante ans plus tôt; ces principes qu'elle chérit et

qu'elle redoute, par lesquels elle domine et qui la menacent de ruine, elle les confie à un gardien autoritaire, avec mission de les conserver précieusement, mais de ne pas les laisser vagabonder. Elle n'a retrouvé que le nom du premier gardien, sans le génie. Le second 18 brumaire s'accomplit avec moins d'éclat, de poésie, d'assentiment enthousiaste; dirai-je avec moins de légitimité? Je n'en sais trop rien; ces consultations sont oiseuses, comme la recherche de la boussole sur un bâtiment désemparé, d'où un coup de mer l'a emportée pour jamais. Il ne reste au pilote qu'à guetter les étoiles incertaines, pour s'orienter un instant dans l'inconnu.

A partir de ce point, devant le cortège qui achève de se dérouler jusqu'au bout du panorama, on ne peut plus se flatter d'observer exactement. J'ai vu vivantes ces figures; les unes ont disparu dans l'ombre de la mort, qui avance lentement sur cette toile; les autres agissent encore. A partir de ce point, on juge avec les préventions du cœur; ce n'est plus juger, c'est sentir. Et quelles sensations aiguës, quand l'illusion du souvenir vient s'ajouter à l'illusion créée par une habile mise en scène! Ils respirent, ceux qui depuis longtemps ne marchaient plus près de nous; le temps aurait-il donc reculé? Nous nous retrouvons au milieu d'eux, aux anciennes heures, mais avec la faculté de prévoir l'avenir, d'assigner à chacun sa destinée. Destinée tragique, pour beaucoup! Oublions ces figures obsédantes, poursuivons derrière elles le développement des principes abstraits; ils ont leur vie indépendante, en quelque sorte; on les voit cheminer à l'intérieur de ces fantômes, qui ne sont que leurs instrumens d'une minute. — Durant la période du second empire, nos principes ont continué leur travail au dedans, sans doute; mais surtout ils ont opéré au dehors. M. Sorel a exposé dans ses livres, d'une façon définitive, la loi de leur évolution en Europe. Il a montré comment l'idée de liberté, semée par nous dans tous les champs du monde au commencement du siècle, y a poussé sous une autre forme, l'idée de nationalité. Il y a cent ans, la France était le seul grand agrégat solide sur le continent. Depuis lors, des corps d'une densité égale ou supérieure se sont formés autour de nous. Nous leur avons d'abord donné l'âme; ensuite, par un attachement instinctif aux enfans bâtards de notre idée-mère, nous les avons aidés à grandir. Le moment devait venir où ils se retourneraient contre nous, où ils nous rapporteraient notre semence en moisson de baïonnettes. Il est venu. Reconnaissons, avec l'auteur du *Péril national*, qu'il est puéril et injuste de charger un seul coupable; le coupable, nous l'avons tous été; et l'on perd son temps à rechercher si l'heure pouvait être différée; un peu plus tôt, un peu plus tard, elle devait sonner, tant l'éventualité de ce

choc en retour était fatale. Ainsi, tandis qu'ils désagrégeaient la France à l'intérieur, nos principes transformés conspiraient contre elle à l'extérieur. Voilà des émigrés qu'on ne s'avise point d'incriminer; voilà les traîtres qui sont rentrés cette fois dans les fourgons de l'étranger.

Si nous nous en tenons aux apparences, il semble que cette date lugubre, 1870, marque du même coup le dernier degré de nos misères et le triomphe définitif des principes malfaisans. Depuis lors, on s'est remis de plus belle à extraire toutes leurs conséquences. Officiellement et en façade, ils règnent sur notre vie sociale. Tout récemment, dans les cérémonies organisées pour fêter leur jubilé, devant un grand concours de peuple et de hautes autorités, une Raison est venue, comme il y a cent ans, chanter des choses dans ce goût :

Homme qui par nous seras dieu...

Oh! pourvu qu'il n'y eût là personne du pays où dans leurs fêtes, sous les armes, ils chantent le choral de Luther!

Et malgré tout, nous ne quitterons pas « l'Histoire du siècle » sur cette vue découragée. J'ai la ferme confiance que le dernier degré de nos misères aura été le commencement de notre relèvement, et que l'éruption si visible du mal caché est le premier symptôme de sa guérison. J'espère en trouver la preuve dans nos conclusions. Je demande au lecteur qui voudrait bien me suivre de se rappeler et de compléter par la pensée le dernier tableau de la procession séculaire, le groupe des maîtres de l'esprit contemporain, si heureusement opposés au groupe initial, à celui d'où est sortie la Déclaration des droits. Ils recueillent là les échos et les leçons du siècle. Nous les interrogerons sur l'état présent des idées, dans une prochaine et dernière étude, le jour où fermera l'Exposition du Centenaire. Qu'il nous suffise d'avoir rappelé aujourd'hui, tout le long du siècle, les défaillances incessantes du principe interne, du seul principe directeur de la société française; je ne dis point de l'âme française, qui jamais peut-être ne fut meilleure, plus vaillante et plus ferme dans le malheur; mais du principe auquel elle croit et qui s'est montré impuissant à la servir.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

Ballottage du 6 octobre et scrutin du 22 septembre, vote de seconde venue et vote de première venue, c'est tout un. Rien n'est changé, rien ne pouvait sensiblement changer. Quelques avantages de plus ou de moins pour les républicains ou pour les conservateurs dans les provinces, quelques succès boulangistes de hasard à Paris et à Bordeaux, ne modifient ni l'ensemble, ni le caractère, ni la moralité de ces élections de 1889, désormais accomplies et achevées.

Le pays a été interrogé, il a répondu à sa manière en dépit de toutes les violences, il a rempli sa tâche. Au-delà des chiffres d'un aussi vaste scrutin, il est vrai, tout redevient nécessairement un peu énigmatique, tout n'est et ne peut être que conjecture. Ce que sera réellement cette chambre nouvelle, qu'on affecte déjà de classer, d'étiqueter, comment et dans quelle mesure se combineront tous ces élémens nouveaux sortis de l'urne, de l'outre électorale, si l'on veut, — quelle sera l'œuvre de cette législature qui va commencer, on ne peut le savoir encore. On ne le sait pas plus qu'on ne sait, le jour où s'ouvre une campagne de guerre, ce que sera cette campagne. On connaît à peu près ou l'on croit connaître dans son organisation et sa composition, dans ses élémens et dans ses ressources, cette armée qu'on a formée, qui est la force vivante du pays et qui va marcher au feu : le reste dépend de l'art des manœuvres, du choix des positions de combat, de la discipline des troupes et le plus souvent d'une heureuse inspiration des chefs. Il en est de même de cette autre armée qui s'appelle une assemblée, qui a aussi sa campagne, une campagne toute pacifique de quatre ans à faire, et dont le succès dépend de l'esprit auquel elle obéira, de la direction et de l'impulsion qu'elle recevra. Non, sans doute, on ne sait pas, on ne peut pas savoir ce que sera à l'œuvre cette assemblée nouvelle qui ne

se réunira que dans un mois et qui aura d'abord à se reconnaître elle-même; mais ce qu'on peut évaluer et discerner d'avance, en interrogeant le scrutin d'où elle est sortie, les conditions dans lesquelles elle a été élue, c'est le terrain nouveau où elle se trouve en quelque façon portée par le courant de l'opinion. Ce qui est parfaitement possible dès aujourd'hui, c'est de dégager le sens général de ces élections, où l'on pourrait dire que c'est la raison instinctive de la grande masse française qui a triomphé des partis; c'est de faire la part de ce que le pays a voulu et de ce qu'il ne veut pas, des idées, des tendances, des vœux qui ont reçu une sorte de consécration publique, et des politiques vaincues, des combinaisons et des tactiques condamnées, des programmes désavoués, des déclamations usées, des utopies mises au rebut par une opinion devenue sceptique.

Que reste-t-il, par exemple, de la revision, de cette revision qui a paru un instant suppléer à tous les programmes? Elle est assurément une des premières vaincues des élections, elle est restée sur le champ de bataille, d'où elle ne se relèvera probablement de longtemps. Elle n'avait d'autre mérite, — si c'est un mérite, — que d'être un mot d'ordre commode pour les partis les plus opposés, et elle a eu justement contre elle cette équivoque sous laquelle se sont dissimulés pour le combat tous les calculs, toutes les ambitions, toutes les arrière-pensées. Elle s'est heurtée contre une sorte d'instinct public qui réclamait bien plutôt la stabilité des lois et des institutions, même du gouvernement et des ministères. La vérité est que cette revision ne répondait sérieusement à rien, qu'elle n'était qu'une diversion bruyante et artificielle d'agitation. Qu'il y ait eu depuis longtemps, qu'il y ait encore dans le pays des mécomptes, des irritations, des malaises, des froissemens accumulés, c'est trop évident, c'est ce qu'on n'a cessé de répéter à ceux qui sont satisfaits de tout, pourvu qu'ils règnent; mais en quoi la constitution est-elle coupable de cette situation qui excite justement les plaintes du pays? C'est l'œuvre la plus simple, la plus élémentaire du monde; elle se borne à établir les pouvoirs publics, à définir leurs attributions et leur rôle. Elle n'est certes gênante pour personne, et si tout s'est aggravé en France, ce n'est pas la faute de la constitution : c'est précisément, au contraire, parce que la constitution n'a pas été respectée, parce qu'elle a été livrée à des politiques qui l'ont pratiquée avec leurs passions, non avec leur raison; c'est parce qu'on a créé cet état où le pouvoir exécutif semble n'avoir qu'un rôle de décoration, où le sénat laisse énerver tous ses droits, où la chambre dépasse tous les siens pour se faire une sorte d'omnipotence anarchique. Et à ce mal, quel remède portait la revision? Oh! c'est bien simple. On commençait par suspendre tous les pouvoirs. La chambre, récemment élue, n'était plus une chambre; elle ne se réunissait que pour préparer des élections nouvelles et laisser la place à une assemblée

constituante. Puis l'assemblée constituante aurait discuté sur l'appel au peuple, sur le plébiscite, sur le référendum, sur la suppression du sénat et de la présidence de la république, sur l'empire et sur la monarchie. Pendant ce temps, les partis auraient joué chaque jour la paix publique dans leurs luttes et dans leurs dissensions. C'est tout cela que la raison populaire a répudié. La revision a été vaincue et parce qu'elle méconnaissait le vœu de stabilité qui est dans la masse nationale, et parce qu'elle n'offrait à la France qu'une série d'aventures et d'expériences meurtrières. La leçon est pour ceux qui ont cru pouvoir rallier tous les malaises par ce mot vague de revision et pour ceux qui ont préparé cette dangereuse crise en laissant altérer, en altérant eux-mêmes tous les ressorts constitutionnels, toutes les lois parlementaires, toutes les garanties d'une liberté réglée.

Ce qui a été vaincu aussi aux élections, c'est certainement cet amalgame qui s'est déguisé sous le nom de boulangisme et où les conservateurs se sont laissé donner un rôle qui n'était ni dans leurs traditions ni dans leur intérêt. On a beau se perdre en explications et subtiliser sur les alliances qui ne sont pas des alliances ou sur l'action parallèle. Le fait est que les tacticiens qui ont imaginé la politique des mouvemens parallèles peuvent se flatter d'être d'habiles conseillers et que les conservateurs qui les ont écoutés se sont laissé entraîner dans une triste campagne, dans une aventure au moins malheureuse. Qu'avaient à faire les conservateurs d'aller se mettre dans cette compagnie, d'accepter ne fût-ce qu'un semblant d'alliance avec des hommes dont ils sont séparés par leur passé, comme par leurs idées, comme par leurs espérances? A ne considérer que l'intérêt vulgaire et immédiat d'un succès électoral, que pouvaient-ils gagner et qu'ont-ils gagné? Ils ont aidé peut-être au succès de quelques élections boulangistes à Paris, à Bordeaux, — ils n'ont pas même reçu le prix de leur concours. Ils ont eu l'amertume, la déception de voir quelques-uns de leurs candidats les plus sympathiques échouer, victimes d'une perfide équivoque. — Ce n'était là, dira-t-on, qu'une alliance de guerre momentanée et toute négative. Les conservateurs pleins d'illusions, qui se paient de ces subterfuges, ne voient pas qu'ils se sont exposés à donner une apparence de force au boulangisme, et si cette alliance à laquelle ils se sont prêtés avait plus complètement réussi, ils étaient bien sûrs de leur affaire : ils se seraient trouvés le lendemain avoir travaillé à l'avènement plus ou moins prochain d'une dictature à laquelle ils n'auraient pu opposer désormais qu'une résistance tardive. Ils auraient peut-être obtenu quelques promesses, quelques paroles, quelques atténuations : ils auraient, sans le vouloir, sacrifié tout le reste, — et l'honneur de leur cause et la dignité des institutions libres. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les conservateurs ont risqué d'être les dupes d'une faute sans compensation et sans profit. Il ne faut rien exagérer sans doute. C'est

une mauvaise campagne conduite par de faux calculs : la cause conservatrice ne reste pas moins ce qu'elle est, la cause de la paix religieuse, de la prévoyance financière, de l'ordre administratif; elle garde sa force et ses appuis dans le pays. La plupart des conservateurs qui ont été élus ne le doivent qu'à leur position, à leurs titres, à leurs opinions en dehors de toute alliance boulangiste. Ce sont simplement des conservateurs. Ce qu'ils ont de mieux à faire aujourd'hui, c'est d'être eux-mêmes, de se rattacher plus que jamais aux intérêts qu'ils représentent, de ne plus rien laisser subsister d'une équivoque compromettante que le pays a déjouée, qui reste dans la bagarre des élections.

Un autre vaincu enfin du dernier mouvement électoral, c'est le radicalisme. Quel sera le nombre des radicaux dans la chambre nouvelle, dans la majorité républicaine? Le nombre, qui reste dans tous les cas diminué, importe peu. Ce sont les programmes qui sont vaincus; c'est la politique qui a été visiblement désavouée par le pays. Il est impossible de s'y méprendre : il y a dans ce mouvement aussi vaste que confus qui vient de se dérouler en France une lassitude sensible des déclamations, des agitations stériles, des manifestes ambitieux, des promesses décevantes, et, en même temps, une visible modération de vœux, un goût évident pour tout ce qui ressemblerait à une politique sérieuse, laborieuse et pratique. Les opportunistes deviennent presque des modérés, les radicaux deviennent presque des opportunistes. Ce n'est point sans doute que le radicalisme ait abdiqué, qu'il renonce à ses prétendues réformes et à ses propagandes; combien cependant trouveriez-vous de programmes, de ces programmes prétentieux et retentissans d'autrefois, où l'on parle de l'abolition du sénat, de l'impôt sur le revenu, de la séparation de l'église et de l'état, de la suppression du budget des cultes? On en parle peut-être, mais avec des atténuations, en se défendant de toute impatience, en protestant qu'on saura attendre. Et si on parle ainsi, c'est qu'on se sent évidemment devant un pays éprouvé, dégoûté des expériences radicales, demandant avant tout à vivre tranquille, à travailler en paix.

Qu'on réunisse tous ces faits, tous ces signes, le désir de la stabilité se traduisant par le désaveu d'une revision inutile, le goût du repos s'alliant au goût des libertés parlementaires, le congé donné aux ambitions césariennes, la persistance des instincts conservateurs, la défaveur du radicalisme, le souffle de modération qui court partout : est-ce qu'il n'y a pas là les élémens d'une politique répondant à une situation nouvelle, faite pour inspirer un gouvernement, pour devenir le point de ralliement de toutes les bonnes volontés? On s'occupe déjà de savoir ce que fera la chambre nouvelle le jour où elle se réunira, — quel ministère on aura, comment se manifestera une majorité républicaine réelle, mais, on le sent, assez incohérente. Il semblerait, à entendre quel-

ques-uns des oracles du moment, que tout le problème consisterait à bien ménager et calfeutrer cette majorité précieuse qu'on vient de retrouver, à s'établir commodément au pouvoir entre républicains, et que pour cela, il n'y aurait qu'à éviter tout ce qui peut diviser et irriter, à occuper la chambre d'affaires, par exemple, du système monétaire et du monopole des allumettes. — Ce sera certainement de la prudence d'éviter les débats irritans, de prévenir les turbulences, même de s'occuper d'une organisation mieux entendue du travail parlementaire, — sans négliger les allumettes; mais cela ne résout rien, et il faudrait prendre garde, après avoir compromis la république par les agitations, de ne pas la compromettre par l'impuissance. Les dernières élections n'ont aucun sens, ou elles expriment le désir, le besoin de retrouver un gouvernement résolu, non à continuer une domination de parti ou de coterie, mais à reprendre une œuvre nécessaire de pacification morale, de reconstitution financière pour le bien et l'honneur de la France. C'est là toute la question, — le *porro unum necessarium* du jour!

Les affaires de l'Europe sont certes plus que jamais pleines de complications, de mystères et de diversités infinies. Elles ont de plus, à l'heure qu'il est et depuis quelque temps, un chapitre toujours ouvert : c'est le chapitre des voyages princiers, des visites royales ou impériales, qui ne sont souvent qu'une manière de déguiser les secrets de la politique. Jamais à coup sûr les souverains n'ont autant voyagé et ne se sont autant visités. L'empereur Guillaume II, pour sa part, a un chapitre qui menace de devenir toute une histoire. Il a le goût des voyages; il est toujours en mouvement, allant du nord au sud, de l'occident à l'orient, rendant ou recevant tour à tour des visites, promenant son infatigable jeunesse dans les pays d'empire ou dans les pays de l'alliance dont il est le chef. Aujourd'hui, avant de reprendre sa course, avant de partir pour Athènes, où il va marier sa sœur avec le prince héréditaire de Grèce, et pour Constantinople où il va voir le sultan et la Corne d'or, il s'est arrêté un instant à Berlin pour recevoir cette visite toujours attendue, sans cesse ajournée, de l'empereur Alexandre III de Russie. Maintenant c'est fait et accompli. Le tsar en quittant Copenhague, avant de rentrer dans son empire, a passé par Berlin; il en est même déjà reparti après un séjour de quarante-huit heures. C'est une visite de plus à inscrire dans l'histoire des voyages et des entrevues des souverains!

A voir les choses simplement, telles qu'elles apparaissent, on ne peut pas dire sans doute que l'empereur Alexandre ait mis un empressement sensible à revoir Berlin. Il n'a pas, autant que son jeune et impérial cousin d'Allemagne, l'humeur voyageuse, — à moins que ce ne soit pour aller en Danemark, dans la famille hospitalière de la brillante tsarine. Il a pris son temps. Il y a plus d'un an déjà qu'il a reçu

la visite de l'empereur Guillaume à Peterhof; ce n'est que ces jours derniers qu'il a fait à son tour sa visite à Berlin, et il y est allé sans être accompagné de l'impératrice, ni d'ailleurs de son chancelier, M. de Giers. Il a voulu enfin descendre à son ambassade, c'est-à-dire en territoire russe. On ne peut pas dire non plus que de la part de l'Allemagne et de son souverain, il y ait eu un excès d'enthousiasme et de démonstrations. Depuis quelque temps les journaux allemands sont plus occupés que jamais à poursuivre de leurs polémiques acerbes la Russie, sa politique, ses finances, ses armemens, tout ce qu'on fait, tout ce qu'on est censé méditer à Pétersbourg. C'était peut-être souhaiter une étrange bienvenue à un grand souverain! Quant à l'empereur Guillaume II lui-même, il était la veille de l'arrivée du tsar à Kiel, recevant les hommages de l'escadre anglaise venue sans doute tout exprès pour saluer son nouvel amiral. Il n'aurait eu qu'à patienter quelques heures pour recevoir son hôte; il est rentré brusquement à Berlin, sans attendre le débarquement de l'empereur Alexandre. Si c'est l'étiquette qui l'a voulu, c'est qu'il avait été convenu apparemment que l'étiquette seule devait présider au voyage. Non, on ne peut pas dire qu'il y ait eu de part ni d'autre dans les préliminaires de cette visite des marques d'une intime et prévenante confiance. Il est bien entendu qu'en dépit de quelques apparences, tout a dû se passer et paraît en effet s'être passé à Berlin le plus correctement possible, non peut-être avec les effusions, les manifestations qui ont accueilli l'empereur d'Autriche ou le roi Humbert; mais avec cette mesure de courtoisie mutuelle qui est encore une image de la cordialité entre des souverains décidés à ne pas se brouiller légèrement. Les fêtes, les galas, les toasts, le pèlerinage aux tombeaux de l'empereur Guillaume Ier et de Frédéric III, les chasses, les revues, rien n'a manqué pour faire honneur à l'hôte impérial pendant les quarante-huit heures de son séjour à Berlin. Les quarante-huit heures ont dû même être bien remplies. Bref, c'est une visite rendue et reçue selon les règles.

Après cela quel autre sens, quelle signification plus précise ou plus décisive pourrait avoir ce passage du tsar à Berlin? On ne le voit pas trop. Que M. de Bismarck, qui est revenu tout exprès de Friedrichsruhe et qui n'a sûrement pas quitté sa retraite pour rien, ait mis tout son art à persuader ou à séduire l'empereur Alexandre, à le réconcilier avec la politique de l'Allemagne, à désarmer les défiances de la Russie, on n'en peut douter. Il a dû renouveler avec des redoublemens d'éloquence la tentative qu'il a déjà faite il y a deux ans; mais comme il y a deux ans, peut-être encore plus qu'il y a deux ans, il y a une chose que le chancelier, avec toute son habileté, ne peut changer : c'est la situation qu'il a créée par sa politique, par ses combinaisons, qui a fait à la Russie une obligation de se retrancher dans son système d'observation et d'attente, dans sa vigilance et dans sa force. Ce n'est pas seu-

lement la situation de l'Europe, c'est l'état de l'Orient, tel qu'il s'est développé depuis le traité de Berlin, qui est entre la Russie et la ligue prétendue défensive dont l'Allemagne est la tête. Comment M. de Bismarck pourrait-il satisfaire ou désintéresser la Russie, sans livrer l'Autriche, après l'avoir engagée et poussée en Orient? Comment demeurerait-il fidèle à l'Autriche sans laisser à la Russie tous ses griefs? S'il n'a voulu obtenir que des assurances générales de paix, il n'a dû avoir aucune peine à persuader le tsar qui s'est donné justement pour mission de maintenir la paix, en même temps qu'il est convaincu que la triple alliance seule est un danger, en excitant de perpétuelles inquiétudes en Europe, en encourageant dans les Balkans des agitations contraires aux droits ou à la politique de la Russie. L'embarras est de concilier tout cela. Il est toujours difficile sans doute de dire ce qui peut sortir d'une conversation entre un souverain et un puissant magicien comme M. de Bismarck, quels expédiens un tel homme peut imaginer pour dénouer, ne fût-ce que temporairement, une crise qui trouble ses calculs. On ne tardera pas dans tous les cas à le savoir. Il y a cependant bien des chances pour que rien ne soit changé dans la situation générale de l'Europe, pour que la visite du tsar à Berlin n'ait été en toute vérité réelle que ce qu'elle a été dans l'apparence, une démarche toute de courtoisie et de politesse entre des souverains unis par de vieux liens de parenté.

Et maintenant que cette visite est un fait accompli et passé, probablement sans résultat, l'empereur Guillaume, libre et fixé, peut reprendre ses voyages. Il doit, dit-on, s'arrêter à Monza où il trouvera une hospitalité royale toute prête. Il va se rendre à Athènes : on ne dit plus s'il doit paraître au Pirée escorté de navires de toute sorte, s'il va en Grèce avec l'appareil impérial, ou tout simplement en frère attentionné, désireux de présider à l'union de sa sœur avec le jeune héritier de la couronne hellénique. Ce n'est probablement pas sans intention ni même par un simple goût de touriste, qu'il ira, en quittant Athènes, jusqu'à Constantinople : ce sera pour lui une occasion, non pas précisément de passer des revues qu'on aurait sans doute quelque peine à lui offrir, mais de voir le sultan, d'essayer sur lui sa jeune influence, peut-être de tenter d'attirer la Porte dans les filets de la triple alliance, tout au moins de la gagner aux combinaisons que l'Allemagne pourrait proposer pour résoudre enfin cette éternelle question des Balkans. Ce n'est point impossible; ce n'est pas la première fois que la Porte aurait à se défendre de ces captations ou de ces pressions compromettantes, et récemment encore on croyait l'avoir décidée à prendre l'initiative d'un appel à l'Europe qui répondait évidemment aux vœux ou aux calculs de quelques cabinets. On a seulement affaire ici à des diplomates aussi fins ou aussi captieux que tous les diplomates européens, à une puissance qui sait bien qu'elle n'a rien à

gagner à se faire l'instrument de la triple alliance, à se laisser entraîner dans le piège d'interventions toujours hasardeuses, et si l'empereur Guillaume s'est promis de remuer cette masse ottomane, de lui donner un rôle sur l'échiquier allemand, il pourrait s'être abusé. Il sera sûrement reçu avec courtoisie, quoique peut-être avec un peu d'embarras, par le sultan; il n'obtiendra, selon toutes les apparences, ni un soldat, ni une note diplomatique engageant la Porte. De sorte qu'on ne serait pas plus avancé, — que le voyage à Constantinople pourrait n'avoir pas plus de résultat que la visite du tsar à Berlin. On serait en face des mêmes impossibilités, — à moins pourtant que cette évasion mystérieuse du prince Ferdinand de Bulgarie, qui vient de quitter furtivement Sofia, qui fait lui aussi ses voyages, ne se lie à des combinaisons indistinctes, insaisissables, dont on n'a pas encore le secret.

Ce qu'il y a de singulier, en effet, c'est cette coïncidence du départ subit, clandestin du prince Ferdinand avec le voyage de l'empereur Alexandre à Berlin, avec des tentatives qui ont dû être faites à Constantinople et que l'empereur Guillaume se serait peut-être chargé de renouveler. Une seule chose est certaine provisoirement : c'est cette fugue du prince bulgare qui ressemble à une aventure romanesque, qui a retenti tout à coup en Europe. Le prince Ferdinand est parti brusquement et secrètement de Sofia, laissant la régence à son premier ministre, M. Stamboulof. Il est tombé à Vienne à l'improviste, surprenant son ambassadeur lui-même, qu'il n'a prévenu que quelques heures avant son arrivée. Il a trouvé à la gare sa mère, la princesse Clémentine de Cobourg, qui l'a entraîné loin de Vienne, où il n'aurait pu être qu'un embarras, et l'a mis aussitôt en route pour Munich. On en est là. Que signifie en réalité cette aventure qui a déjà prêté à toutes les conjectures, à tous les commentaires? Le prince Ferdinand a-t-il quitté Sofia sous la pression de difficultés intérieures qu'il ne pouvait plus vaincre dans la situation irrégulière où il se débat depuis son arrivée en Bulgarie? S'est-il flatté de réussir par une démarche personnelle, par sa bonne mine à se faire reconnaître dans sa souveraineté ? A-t-il été abusé par les encouragemens de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Allemagne elle-même, et a-t-il cru pouvoir compter sur l'appui de l'empereur Guillaume, sur le crédit de son oncle le duc Ernest de Cobourg-Gotha pour apaiser les ressentimens du tsar, pour se réconcilier avec la Russie ? Et pour tout épuiser, le prince voyageur a-t-il été conduit dans l'Occident par des projets de mariage, ou bien enfin a-t-il cédé au désir aussi légitime qu'imprévu de venir, lui aussi, faire l'école buissonnière à l'Exposition ? Il y a des hypothèses pour tous les goûts, et pas une peut-être n'est vraie. On voit dans tous les cas que le roman est à Sofia comme il est à Belgrade avec les démêlés conjugaux du roi Milan et de la reine Nathalie. Malheureusement, tous ces imbroglios risquent d'avoir une mauvaise fin, et, si le conflit conjugal de Belgrade peut coûter cher à la dynastie serbe déjà menacée, l'aven-

ture bulgare peut rendre assez difficile le retour du prince Ferdinand de Cobourg à Sofia; mais alors c'est la question tout entière des Balkans qui se réveille, c'est la question d'Orient qui se rouvre, et c'est l'Occident qui en ressent aussitôt comme toujours le dangereux contre-coup.

Si ce n'est pas la saison parlementaire ni le moment des grandes affaires de la politique pour l'Angleterre, c'est encore la saison des grèves qui ne finissent à Londres que pour recommencer sur d'autres points et qui ont d'autant plus de gravité qu'elles décèlent une organisation puissante, une direction énergique et calculée. C'est aussi pour les leaders de tous les partis anglais la saison des pérégrinations, des manifestations, des meetings, des campagnes de propagande. A dire vrai, dans un pays comme l'Angleterre, la vie publique ne s'interrompt jamais. Quand elle n'est pas à Londres, au palais de Westminster, elle est partout, dans les grandes villes industrielles et dans les comtés d'Angleterre ou d'Écosse. Elle est dans une élection qui retrouve les partis en présence et peut être le signe des mouvemens de l'opinion ; elle est quelquefois dans un discours qui ouvre de nouveaux horizons sur la marche des affaires britanniques. Les interrègnes parlementaires sont le commencement d'une session plus libre où s'agitent dans les réunions tous les problèmes de la politique anglaise. Depuis quelques semaines les principaux chefs de partis sont en campagne, poursuivant en dehors du parlement leurs luttes contre leurs adversaires. Un des chefs du parti unioniste ou des libéraux dissidens, lord Hartington, est allé en Écosse, à Aberdeen, justifier une fois de plus l'évolution qui l'a conduit à se séparer de M. Gladstone et à s'allier avec lord Salisbury dans les affaires d'Irlande. M. Chamberlain, avec plus de vivacité encore, promène son éloquence à Birmingham, à New-Castle et n'est pas au bout de sa campagne oratoire. Lord Randolph Churchill ne se fait faute de discours, où il parle avec la liberté d'un indiscipliné, d'un enfant terrible du torysme. Au même instant, cinq ou six élections partielles se sont succédé dans diverses régions du Royaume-Uni, à Dundee, à Sleaford, à Elgin, à Peterborough. Presque partout, sauf à Sleaford, où M. Henry Chaplin, récemment entré dans le cabinet, a réussi à obtenir le renouvellement de son mandat, l'avantage est resté aux libéraux. A Peterborough qui appartenait jusqu'ici aux conservateurs, l'élection du candidat libéral a été surtout un succès imprévu, d'autant plus décisif que le candidat ministériel avait pour lui les plus puissantes influences et l'appui que les unionistes sont allés lui porter par leurs propagandes. Au bout du compte, depuis les dernières élections générales qui ont porté lord Salisbury et les conservateurs au pouvoir, les libéraux ont regagné, par une série de scrutins partiels, douze ou quinze sièges au parlement.

Élections, manifestations récentes des unionistes, tout cela ne laisse pas d'avoir sa signification et son importance dans l'état des partis en

Angleterre. Ce n'est point sans doute qu'un succès des libéraux dans quelques scrutins partiels modifie sensiblement la majorité dont le ministère dispose encore; il ne peut donner que quelques voix de plus à l'opposition, sans changer la proportion réelle des partis. C'est du moins une preuve que le cabinet de lord Salisbury n'a pas réussi autant qu'il le croit et qu'il le dit, que la politique libérale représentée par M. Gladstone garde son influence dans le pays, que l'opinion reste partagée. Qu'en serait-il le jour où il y aurait des élections générales? Ceci est une affaire d'avenir; le résultat des évolutions d'opinion qui pourraient s'accomplir est encore inconnu et à échéance assez lointaine. Il y a un autre résultat plus prochain, tout au moins possible, que les récentes élections partielles pourraient bien hâter, et c'est ici que les derniers discours de lord Hartington, de M. Chamberlain pourraient avoir des conséquences pour la direction de la politique anglaise, pour la composition même du gouvernement de la reine. Jusqu'ici, le ministère de lord Salisbury n'a vécu à peu près que par l'appui des unionistes ou libéraux dissidens dans les affaires d'Irlande, appui qu'il n'a pu s'assurer qu'en faisant à son tour un certain nombre de concessions libérales. C'était une alliance temporaire, acceptée, comme on l'a dit, dans l'intérêt de l'intégrité britannique menacée par la politique irlandaise de M. Gladstone. Il s'agit aujourd'hui de savoir si cette alliance, de temporaire et accidentelle qu'elle a été jusqu'ici, deviendra permanente et complète. A l'heure qu'il est, dans leurs derniers discours, lord Hartington et M. Chamberlain viennent de parler en hommes décidés à rompre définitivement avec M. Gladstone. M. Chamberlain, qui était naguère encore un des chefs les plus avancés du libéralisme, presque un radical, M. Chamberlain, particulièrement, a mis, à déclarer la rupture, une sorte d'âpreté, en proposant du même coup la fusion des libéraux dissidens et des conservateurs dans un parti nouveau qu'il appelle le « parti national. »

Naturellement, la conséquence serait de modifier singulièrement la politique conservatrice, et aussi de faire du ministère reconstitué une image de cette situation nouvelle. C'est assurément une idée hardie et qui, habilement réalisée, pourrait être féconde pour l'Angleterre. Elle a déjà trouvé des appuis et des défenseurs. Ce que propose M. Chamberlain n'est après tout que la consécration ou la coordination de ce qui existe en fait, puisque c'est cette alliance des conservateurs et des libéraux unionistes qui gouverne l'Angleterre depuis quelques années. Ce n'est pas moins une tentative aussi compliquée que délicate qui risque fort de se heurter dans la pratique contre les résistances des partis organisés. La coalition d'aujourd'hui, on l'accepte comme un expédient nécessaire pour la défense de ce qu'on appelle l'unité de l'empire britannique. La fusion, telle que l'entend M. Chamberlain, deviendra-t-elle une réalité? La moitié du programme risque de rester en

chemin. Ce sera, dans tous les cas, une expérience curieuse à suivre si on la tente; et, si on ne la tente pas, ou si, après avoir essayé de se réunir, les partis qui sont aujourd'hui au pouvoir se divisent de nouveau, le ministère est exposé à traîner jusqu'aux élections générales, qui jugeront peut-être sévèrement sa politique à l'égard de l'Irlande aussi bien que sa politique extérieure.

Au moment cependant où la plupart des états de l'Europe sont si occupés et de leurs affaires intérieures et des voyages de leurs princes, et de l'incohérence de toutes les relations, voilà un congrès qui vient de se réunir de l'autre côté des mers, à Washington, pas plus tard qu'il y a huit jours, pour accomplir la plus vaste, la plus chimérique des œuvres. C'est un congrès, comme on n'en voit pas, où toutes les républiques du Nouveau-Monde sont convoquées pour régler, sous les auspices de M. Blaine, secrétaire d'état du président Harrison, toutes les affaires du continent américain du nord et du sud. C'est une idée qui ne date pas d'aujourd'hui. Elle avait été conçue ou plutôt formulée par M. Blaine lui-même à son premier passage au pouvoir il y a près de dix ans. Elle avait été recueillie par le dernier président, M. Cleveland, qui en a préparé la réalisation avec une sage lenteur. Elle est aujourd'hui en pleine exécution par le congrès réuni sous la présidence de M. Blaine, redevenu secrétaire d'état tout exprès pour recevoir à Washington les représentans de toutes les républiques américaines. Au fond, c'est, sous une forme diplomatique, l'idée de l'hégémonie depuis longtemps revendiquée par les hommes d'état américains pour la grande république du Nord dans tout le Nouveau-Monde. A première vue, à ne considérer que les programmes, il ne s'agirait de rien moins que d'organiser une sorte de vaste *Zollverein* enlaçant tous les états des deux Amériques, de créer entre eux un même système postal, un même système monétaire, un ensemble de communications coordonnées, de constituer en un mot l'alliance de toutes les forces économiques et commerciales du Nouveau-Monde sous la haute suzeraineté de l'Union américaine. C'est un grand rêve ! Il est certain que, si ce rêve était une réalité, ce serait une menace singulièrement redoutable pour l'Europe, qui se trouverait en face d'une puissance démesurée, régulatrice de toutes les relations. Il y aurait de quoi s'émouvoir d'une démonstration qui pourrait avoir les plus graves conséquences pour le commerce de tous les pays. Heureusement on n'en est pas là. Entre tous ces états grands ou petits, réunis en conférence internationale pour créer un droit nouveau, il y a assez d'incompatibilités de races et de traditions, assez d'antagonismes d'intérêts, assez de divisions et de rivalités pour que la fusion ne soit point aisée. D'abord, il a été convenu que dans la réunion on ne s'occuperait pas de politique; il a été entendu de plus que les décisions du congrès n'auraient aucune sanction,

qu'elles n'engageraient les états que dans la mesure où ils voudraient être engagés, que chacun en un mot gardait sa liberté.

A tout prendre, c'est encore provisoirement une réunion assez platonique, et pour n'effaroucher personne, les politiques américains ont commencé par chercher à amuser ou à éblouir tous ces délégués des républiques du sud arrivés récemment à Washington. On les promène galamment un peu partout, aux chutes du Niagara, aux ateliers de M. Edison, dans les grandes villes où se déploie le génie yankee. Il y a sans doute, dans tout cela, une certaine ostentation, un certain mirage calculé, de l'apparence et de l'illusion. Il ne faudrait cependant pas trop s'y fier. Les politiques de l'Union ne sont pas hommes à se payer de chimères; ils ne réaliseront pas leur rêve du premier coup, c'est bien certain; ils auront du moins fait un pas et obtenu un résultat moral; ils auront dans tous les cas offert ce spectacle nouveau de tous les états américains rassemblés pour délibérer en commun sous les auspices de la grande république, qui n'a jamais caché son ambition d'être la régulatrice et la protectrice du Nouveau-Monde. On n'aura pas fondé tout à fait le nouveau droit américain comme on l'entend; on aura préludé à l'avènement plus ou moins lointain de ce droit en face du vieux monde perdu dans ses querelles intestines.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La spéculation s'étant mise résolument à la hausse sur nos fonds publics au lendemain des élections du 22 septembre, le mouvement s'est prononcé avec une grande intensité au moment de la liquidation et dans les premières journées qui ont immédiatement suivi. Le 3 pour 100 était coté 86.47 le 30 septembre; le 7 octobre, on atteignait au plus haut 87.85, soit 1 fr. 37 de plus-value, y compris le montant du report qui n'avait pas dépassé en moyenne 0 fr. 22, bien que le taux de l'escompte fût à 5 pour 100 à la Banque d'Angleterre.

L'amortissable, dans la même semaine, avait été porté de 91 à 90.85 ex-coupon, soit une avance de 0 fr. 60, et le 4 1/2 de 104.80 à 105.70.

Les fonds étrangers ont monté en même temps que les rentes et ont atteint à peu près le même jour leur plus haut cours : le 4 pour 100 1880 de Russie, 94 1/2 ; le 4 pour 100 or de Hongrie, 86 francs ; l'Extérieure, 75 1/2 ; l'Italien, 94.15 ; l'Unifiée, 471.25 ; le Turc, 17.35.

Pendant la seconde semaine d'octobre il s'est produit, sur ces hauts cours, une réaction générale assez vive sur nos fonds publics et qui a gagné peu à peu les valeurs, soit de banque, soit de chemins de fer et d'entreprises industrielles, sur lesquelles les intéressés avaient échafaudé une hausse importante à la faveur de la poussée imprimée aux rentes françaises et aux autres fonds d'État.

Les élections complémentaires du 6 octobre ont donc marqué le point culminant de cette première période d'amélioration des cours. Le fait accompli a donné le signal des réalisations. Le 3 pour 100 a été ramené à 87.32, l'amortissable à 90.45, le 4 1/2 à 105.55, l'Italien à 94.10, le Russe à 94.40, le Hongrois à 85.70, l'Extérieure à 75, l'Unifiée à 468, le Turc à 17.05.

Ce mouvement de recul est dû à peu près exclusivement aux réalisations de bénéfices effectuées par les acheteurs des deux derniers mois. Les ventes à découvert n'y ont probablement qu'une très faible part. Aucune raison de baisse n'apparaît à l'horizon. Au point de vue financier, le resserrement de l'argent à Londres est d'un caractère tout temporaire; l'argent abonde en France où se préparent les élémens d'une très active campagne d'affaires. Le danger ne pourrait guère venir que de Berlin où la spéculation est excessive. Là un grand nombre de valeurs ont été poussées à des prix exagérés qui ne pourront être indéfiniment maintenus, et un *krach* partiel apparaît vraisemblable. Encore peut-il être conjuré par la persistance d'un courant de prospérité sur les autres places.

Les valeurs ont subi de grandes variations de cours pendant la première quinzaine d'octobre.

La hausse de la Banque de Paris est due à l'introduction, cette semaine, sur le marché en banque, des actions de la Banque nationale du Brésil, au nombre de 450,000, dont moitié restent au Brésil même, données en échange des titres de la Banque internationale brésilienne. Le pair de l'action est 200 milreis, soit 566 fr. 50, sur lesquels 20 pour 100 seulement sont versés jusqu'ici. Ce titre, sur l'avenir duquel reposent les plus brillantes espérances, se négocie avec une prime d'environ 165 francs, qui peut paraître bien élevée si l'on songe que la Banque nationale du Brésil est à peine née et n'est entrée en activité que le 1er octobre courant.

Le Comptoir national d'Escompte, dont les actions viennent de monter de 60 francs en quinze jours, se trouve dans une situation si prospère après trois mois de fonctionnement (le montant des dépôts

a dépassé déjà 100 millions de francs), que les actionnaires sont convoqués le 5 novembre en assemblée générale extraordinaire pour délibérer sur le doublement du capital, de 40 à 80 millions. Le vote de l'assemblée ne saurait être considéré un seul instant comme douteux.

Pendant ce temps, les titres de l'ancien Comptoir ont tristement rétrogradé de 92.50 à 52.50, sur l'échec des projets de transaction entre la liquidation et les anciens administrateurs. Il apparaît de plus en plus certain que tout ce qui pourra revenir à la liquidation profitera aux créanciers et qu'il ne restera absolument rien pour les actionnaires.

Le 9 du mois courant a été mis en souscription, à Londres et à Paris, par les soins de MM. de Rothschild, un emprunt 4 pour 100 du gouvernement brésilien au montant de 20 millions de livres sterling, dont le produit doit être affecté au remboursement de plusieurs anciens emprunts 5 pour 100. La souscription pouvait se faire soit en espèces, le taux du 4 pour 100 nouveau étant 90 pour 100, soit en titres des anciens emprunts 5 pour 100 reçus en paiement au pair. Aux titres ainsi présentés à l'échange, il était en outre alloué une bonification de 1 1/2 pour 100. L'opération paraît avoir réussi, la maison Rothschild de Paris remboursant dès maintenant aux souscripteurs contre espèces 60 pour 100 des sommes versées à leurs guichets.

La prime sur l'or à Buenos-Ayres se maintient au-dessus de 100 pour 100. Cependant les valeurs argentines des diverses catégories se sont quelque peu relevées de la dépréciation dont elles étaient frappées il y a quinze jours. L'Obligation 5 pour 100 du gouvernement fédéral a repris de 467 à 487, l'obligation des Chemins argentins de 415 à 425 ; ainsi des autres. Des acheteurs plus confians ont pris la place des porteurs effrayés par la crise dont la hausse de l'agio sur l'or est la manifestation extérieure. On a réfléchi que bien des pays, soumis depuis longtemps au régime du cours forcé, entre autres le Chili et la Russie, jouissent néanmoins d'un très bon crédit. Le gouvernement argentin aurait tort cependant de négliger l'avertissement donné par la baisse récente de valeurs dont l'émission, à de bien plus hauts cours que ceux actuellement cotés, ne remonte pas à plus de deux ans. Il est question d'un nouvel emprunt que le gouvernement essaierait de négocier en Angleterre et en France, en 4 1/2 pour 100 or, au montant de 8 millions de livres sterling. Il faut espérer, si ces négociations aboutissent, que le produit de l'opération sera exclusivement affecté au rachat, pour un montant égal, du papier-monnaie, billets de banque ou *cedulas*, dont les émissions désordonnées ont provoqué la crise actuelle.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LIXe ANNEE.

SEPTEMBRE. — OCTOBRE.

Livraison du 1er Septembre.

FAUSSE ROUTE, deuxième partie. 5

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DEPUIS LA FONDATION DE L'INSTITUT. — IV. — LA CLASSE DES BEAUX-ARTS AU TEMPS DE LA PREMIÈRE RESTAURATION ET PENDANT LES CENT JOURS, par M. le vicomte HENRI DELABORDE, de l'Institut de France. 49

LE MARIAGE ET LE DIVORCE AUX ÉTATS-UNIS, par M. C. DE VARIGNY. 65

LES GAIS COMPAGNONS, par M. ROBERT-LOUIS STEVENSON, traduit par M. TH. BENTZON. 94

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, par M. ÉMILE GEBHART. 133

UN TÉMOIN AMÉRICAIN DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — GOUVERNEUR MORRIS, par M. AUGUSTE LAUGEL. 165

A TRAVERS L'EXPOSITION. — V. — DE QUELQUES INDUSTRIES, par M. le vicomte EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. 196

REVUE LITTÉRAIRE. — QUESTION DE MORALE, par M. F. BRUNETIÈRE. 212

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 227

MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 238

Livraison du 15 Septembre.

FAUSSE ROUTE, dernière partie. 241

LES TRANSFORMATIONS FUTURES DE L'IDÉE MORALE. — III. — FONDEMENS PSYCHOLOGIQUES ET MÉTAPHYSIQUES DE LA MORALITÉ, par M. ALFRED FOUILLÉE. 303

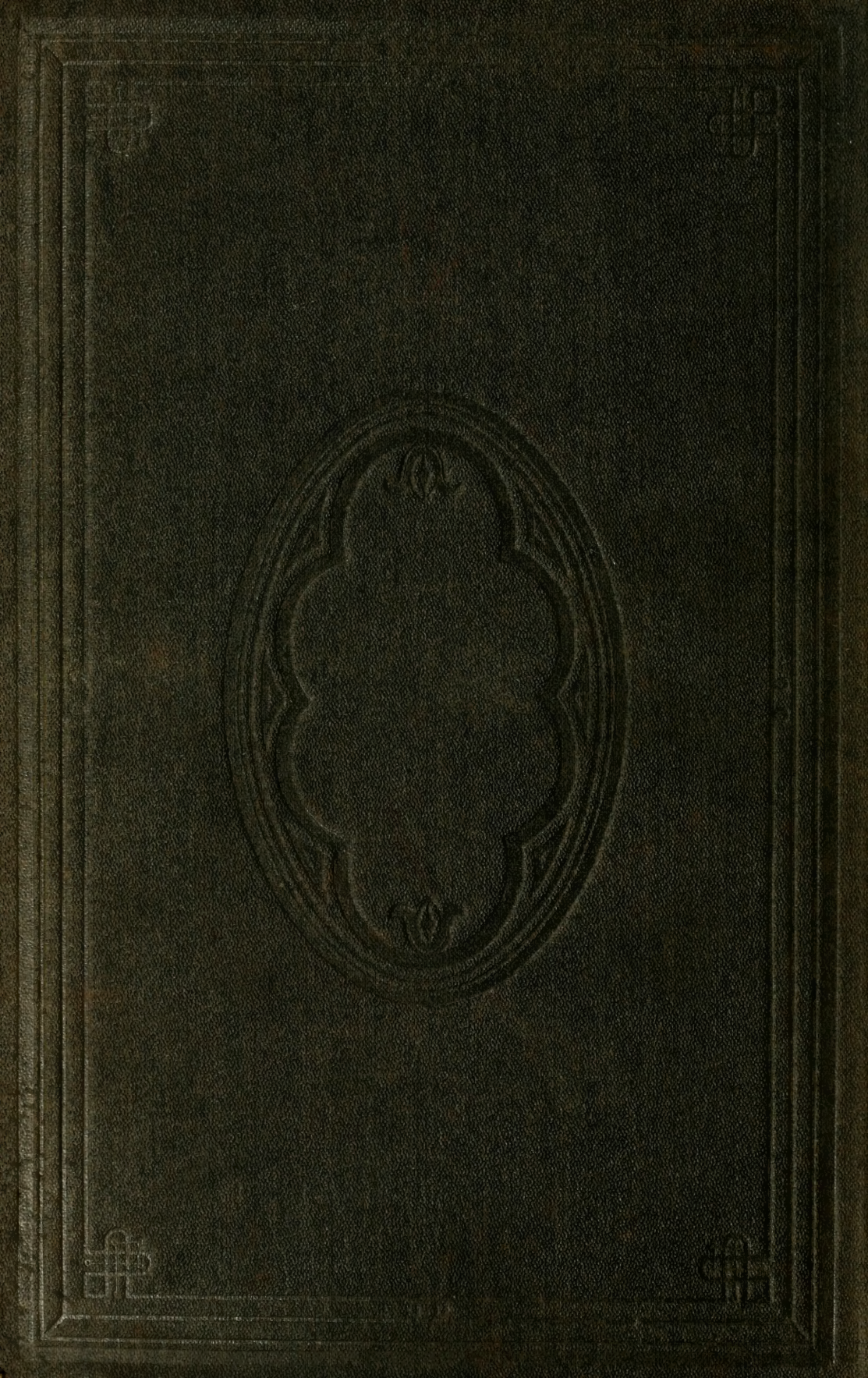
La Cavalerie dans la guerre moderne. 331
L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut. — V. — L'Académie des Beaux-Arts depuis la seconde restauration jusqu'à la fin du règne de Louis XVIII, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut de France. 360
La Comédie en France au XVIIIe siècle, par M. G. LANSON. 389
La Jeunesse de Beethoven, d'après une publication récente, par M. T. de WYZEWA. 418
A Travers l'Exposition. — VI. — Les Exotiques, les Colonies, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 449
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 466
Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Octobre.

Peine d'amour perdue, par M. Augustin FILON. 481
La Peinture française a l'Exposition universelle (1789-1889), par M. George LAFENESTRE. 513
Un Amour platonique au XVIIIe siècle. — Madame de Coigny et Lauzun, par M. Victor DU BLED. 559
L'Asie a l'Exposition universelle, par M. C. de VARIGNY 595
Les Théories cosmogoniques et la Période glaciaire, par M. le marquis G. de SAPORTA. 618
Latude, d'après de nouveaux documens, par M. Frantz FUNCK-BRENTANO. . 648
A Travers l'Exposition. — VII. — La Guerre, la Paix sociale, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 677
Un Plaidoyer anglais contre le pessimisme, par M. G. VALBERT 694
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 706
Mouvement financier de la quinzaine. 716

Livraison du 15 Octobre.

Idylle et Drame de salon, première partie, par M. Henry RABUSSON. 721
Un Juif polonais. — Salomon Maimon, par M. Arvède BARINE. 771
Georges Bizet, sa vie et son œuvre, par M. Camille BELLAIGUE. 803
L'Amérique a l'Exposition universelle, par M. C. de VARIGNY. 837
Le Mouvement littéraire au XIXe siècle, a propos d'un livre récent, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE. 867
Les Lettres d'amour de la religieuse portugaise, par M. M. PALÉOLOGUE. 914
A Travers l'Exposition. — VIII. — Devant l' « Histoire du siècle, » par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 929
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Mouvement financier de la quinzaine. 956

Paris. — Maison Quantin, L.-Henry May, directeur, 7, rue Saint-Benoît.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 517 630